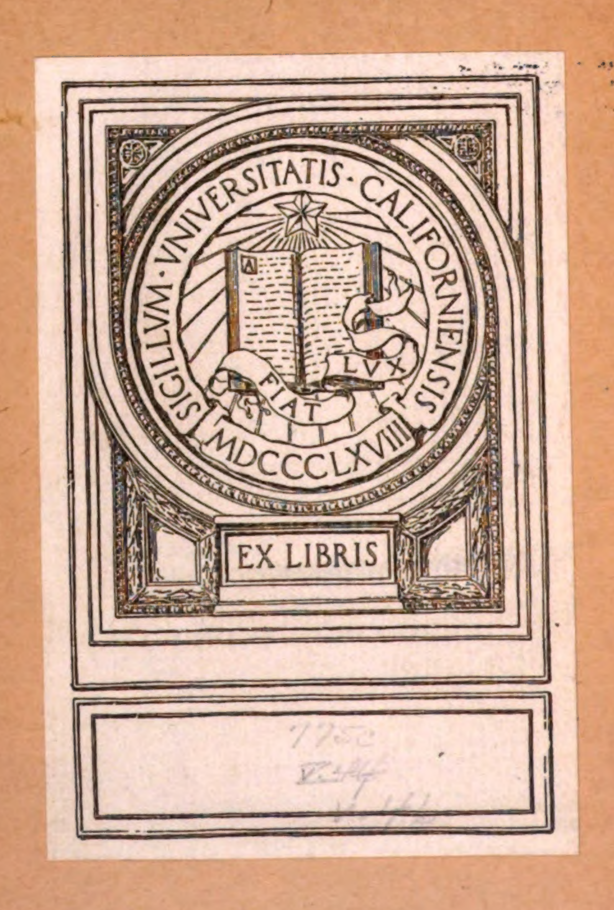
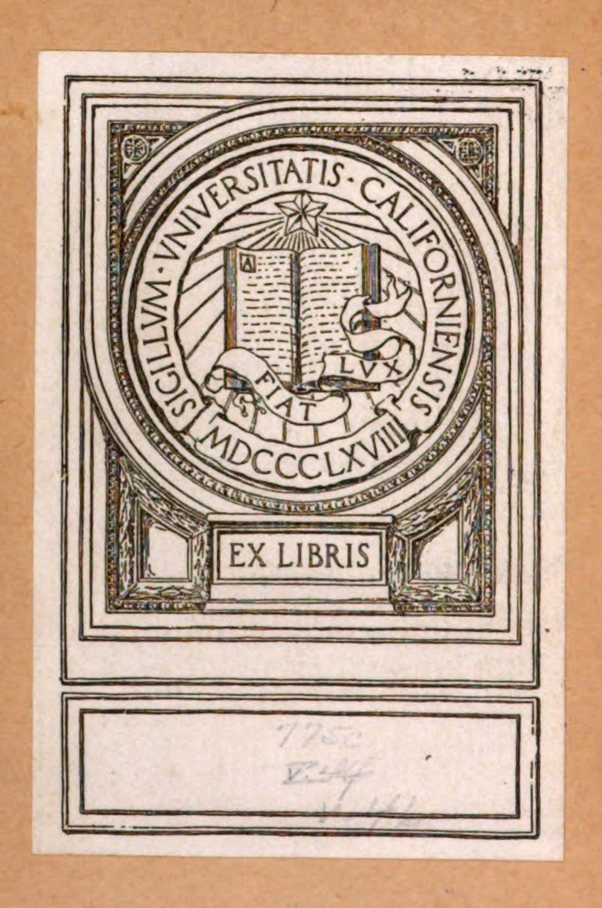
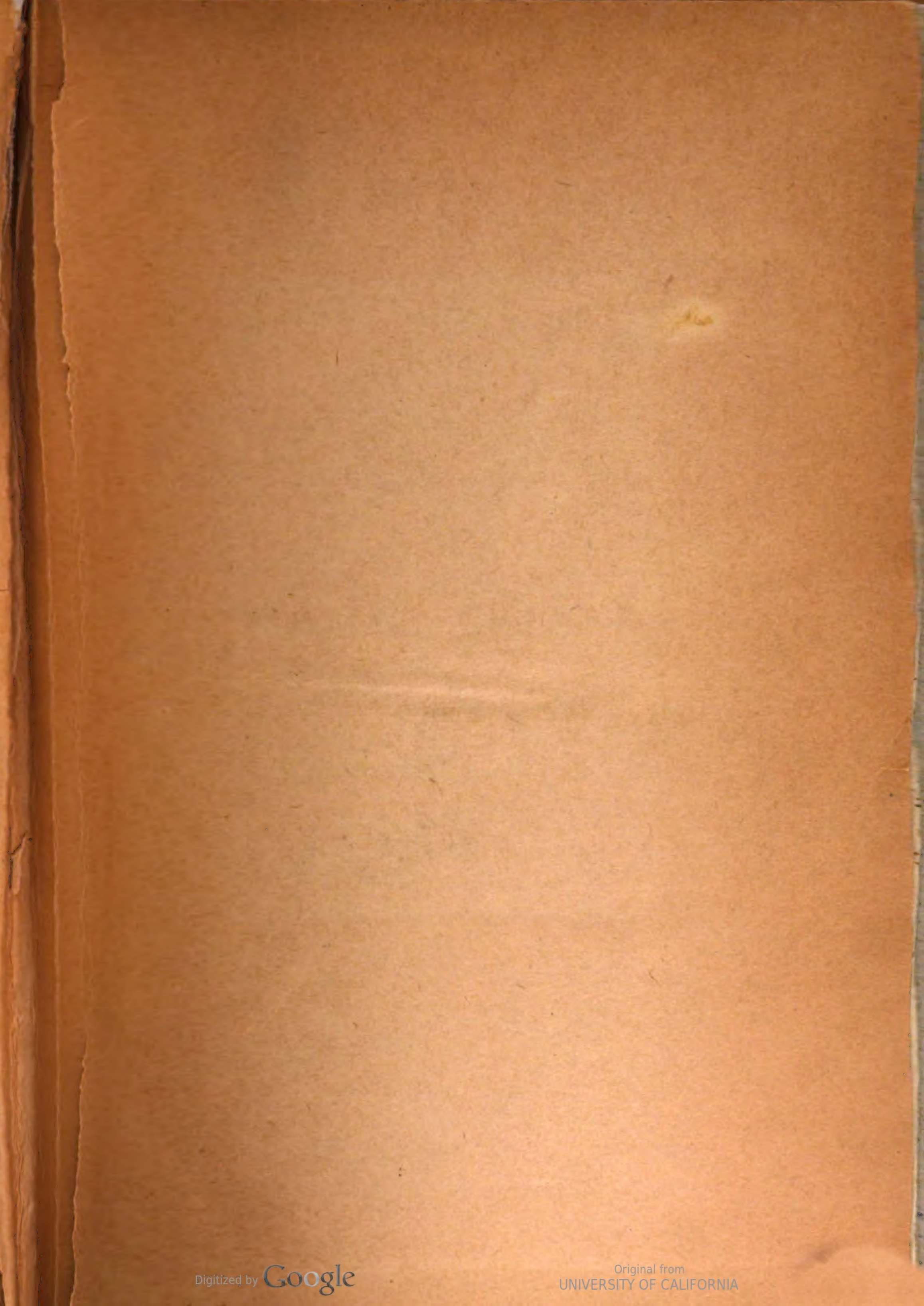

SIGILLVM · UNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS






SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS





ZEITSCHRIFT
FÜR
ROMANISCHE PHILOLOGIE

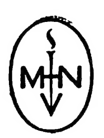
BEGRÜNDET VON PROF. DR. GUSTAV GRÖBER †

FORTGEFÜHRT UND HERAUSGEGEBEN

VON

DR. ALFONS HILKA
PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT GÖTTINGEN

1926
XLVI. BAND



MAX NIEMEYER VERLAG
HALLE (SAALE)
1927

INHALT.

BESPRECHUNGEN.

Nachträge und Berichtigungen.

Ausgegeben August 1926

ZEITSCHRIFT
FÜR
ROMANISCHE PHILOLOGIE

BEGRÜNDET VON PROF. DR. GUSTAV GRÖBER †

FORTGEFÜHRT UND HERAUSGEGEBEN

VON

DR. ALFONS HILKA
PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT GÖTTINGEN

1926

XLVI. BAND. HEFT 1



MAX NIEMEYER VERLAG
HALLE (SAALE)
1926

Die Zeitschrift erscheint in Bänden von 6 Heften

INHALT.

Seite

VERMISCHTES.

I. Zur Wortgeschichte.

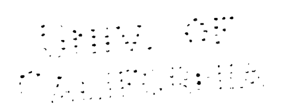
II. Zur Literaturgeschichte.

BESPRECHUNGEN.

Manuskripte für die Zeitschrift sind an den Herausgeber
Prof. Dr. A. Hilka, Göttingen, Prinz Albrechtstr. 18
zu senden. An die Verlagsbuchhandlung Max Niemeyer in Halle sind alle Honorar und Sonderabzüge angehenden Anfragen und Wünsche zu richten.

Die Herren Mitarbeiter werden höflichst ersucht, Manuskripte druckfertig einzusenden und in den Korrekturbogen nach Möglichkeit solche Änderungen zu vermeiden, die mit Zeilen- oder Seitenumbrechung verknüpft sind. Die Verlagsbuchhandlung trägt nicht mehr die Kosten für die von der Druckerei nicht verschuldeten Korrekturen.





Proverbes et dictons de Savièse.

Le patois de Savièse.

Savièse est le nom d'une vaste commune située sur la rive droite du Rhône dans le centre du Valais. Dans sa partie inférieure elle atteint la plaine, à un niveau de 500 mètres, tandisque vers le nord au delà des glaciers et des hautes montagnes elle avoisine les cantons de Berne et de Vaud. Les gorges profondément encaissées de la Morge et de la Sionne la séparent de la commune de Conthey à l'ouest, de celles de Grimisuat et d'Arbaz à l'est. Ici, groupée en dix villages et hameaux disséminés sur un plateau qui s'appuie contre le premier contrefort des Alpes bernoises, une population de 2.600 âmes mène la vie dure du campagnard valaisan. Bien qu'elle vive moins enfermée que mainte autre agglomération valaisanne, et que ses relations avec la capitale surtout soient fréquentes et nombreuses, la population de Savièse est conservatrice dans ses mœurs, son costume et surtout sa langue. Quelle métamorphose sous ce rapport dans les localités de la plaine du Rhône depuis le Léman jusqu'à Sierre! Le Saviésan, qui sous de multiples rapports, a subi, lui-aussi, l'influence du courant moderne a conservé sa langue; il ne parle le français qu'avec l'étranger. Les philologues doivent lui en savoir gré.

Quelques patois valaisans seulement ont été jusqu'ici l'objet d'études sérieuses; citons le patois de Vionnaz, étudié par M. Gilliéron[1], celui de Val d'Illiez, qui a fourni une thèse fouillée à M. Fankhauser[2]; celui de Bagnes, traité dans sa phonétique par M. Cornu[3], celui d'Hérémence que nous a présenté M. de Lavallaz[4]; enfin M. Meyer a publié une savante dissertation sur le patois d'Anniviers[5]. Celui de Savièse a été longtemps laissé dans l'oubli. Il semble devoir en sortir désormais. Il y a deux ans, M. l'abbé

---

[1] J. Gilliéron, *Le patois de la commune de Vionnaz* (*Bas-Valais*). *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes.* 40e fascicule. Paris 1880.

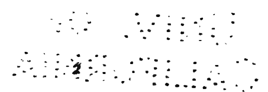
[2] Fr. Fankhauser, *Das Patois von Val d'Illiez* (*Unterwallis*). Hamburg 1911.

[3] J. Cornu, *Phonétique du Bagnard. Romania* VI, p. 369—427.

[4] L. de Lavallaz, *Essai sur le patois d'Hérémence* (*Valais*). *Ire partie. Phonologie et Morphologie.* Thèse de Lausanne. Paris 1899.

[5] Leo Meyer, *Untersuchungen über die Sprache von Einfisch im 13. Jahrhundert nach dem Urkundenregister der Sittner Kanzlei.* Inaugural-Dissertation der philosoph. Fakultät der Universität Freiburg i. Schw. vorgelegt.





B. Luyet publiait dans l'organe de la *Société suisse des Traditions populaires* [Bâle 1924] une collection d'une quarantaine de légendes de Savièse.

Les proverbes que l'on va lire ont été recueillis à Savièse au cours de recherches que j'y ai entreprises sur le vocabulaire de cette commune. Cette liste est loin d'être complète; mais telle quelle, il m'a semblé qu'elle intéresserait les lecteurs de cette revue à plus d'un titre. Les proverbes ne sont-ils pas l'expression de la sagesse d'une nation? Ne sont-ils pas comme la quintessence de ce qu'on a appelé sa civilisation? Sans doute, en l'occurrence, il s'agit d'un bien petit coin de terre qui va nous révéler ses maximes, son réalisme, son bon sens. Mais il n'y a pas de quantité négligeable pour le philologue. Mieux que quiconque il peut dire: „*Homo sum et nihil humani* . . ."

Ai-je besoin de faire ressortir l'importance de ces proverbes au point de vue strictement philologique? En l'absence de tout texte littéraire ils représentent le vieux patois de nos pères, ce patois savoureux et original que nul contact n'avait encore déformé. Grâce aux formules parfois hiératiques qui leur servent d'expression et de véhicule, grâce à ces rimes, à ces assonnances, à ces antithèses qui rappellent les figures de Gorgias, bien des termes, des locutions sont venues jusqu'à nous qui représentent une période plus antique de notre patois.

Système de transcription.

Voyelles.

i	même valeur qu'en français.
ẹ	*e* très fermé, avec forte tendance vers *i*: *fẹ̌le* fille.
é	*e* fermé, fr. *été.*
è	*e* ouvert bref, fr. *tel.*
ê	*e* très ouvert et long, avec tendance vers *a*.
a	comme en français.
ô	*o* très ouvert et long, fr. *tort, fort.*
ò	*o* ouvert bref: *dzò* jour.
ó	*o* fermé, fr. *pot.*
ọ	*o* très fermé, avec tendance vers *ou*: *brọ̌te* vilain.
ou	même valeur qu'en français.

Voyelles nasales.

an	*a* nasal, fr. *banc.*
in	*è* nasal, fr. *vin, vain.*
on	*ò* nasal, fr. *bon.*
ën	*ẹ* (très fermé) nasal: *fën* fin (adj. et subst.).
ọun	*ọ* (très fermé) nasal: *mountągnye* montagne.



Diphtongues.

Les diphtongues, nombreuses dans notre patois, sont notées par simple juxtaposition des voyelles qui les composent; quand la seconde est réduite et tombe au rang de demi-voyelle, nous la notons en caractères plus petits (*pọ́ou ro* pauvre, *tọ́ou ra* génisse: l'accent d'intensité repose sur le *ó*, tandis que l'accent musical va crescendo; le contraire a lieu dans les mots ainsi notés: *pọa* paire, *drộe* drole).

Semi-voyelles.

ou̯ *ou* avec caractère de consonne fricative, fr. *ouate*, *oui*; elle est fréquente et parfois difficile à saisir.
ü *u* avec caractère de consonne fricative, fr. *puits*.
y *i* avec caractère de consonne fricative, fr. *yeux*.

Consonnes.

b, *c*, *ch*, *d*, *f*, *j*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *t*, *v*, *z* ont la même valeur qu'en français.
ch̥ son intermédiaire entre *ch* et *s*.
dj semi-occlusive palatale sonore, it. *gente*.
dz semi-occlusive dentale sonore, it. *zelo*.
gh occlusive palatale.
gn *n* mouillée, fr. *agneau*.
h *h* aspirée germanique, all. *Hund*.
ǰ son intermédiaire entre *j* et *z*.
ɼ *ɼ* linguo-dentale, fr. *père*.
r *r* linguo-dentale, fr. *terre*, *ramasser*.
s fricative dentale toujours sourde, fr. *savoir*.

Généralités.

Liaison. Une lettre suivie du petit trait horizontal (*j*-, *n*-) forme liaison avec le mot qui suit.

Apostrophe. L'apostrophe (*ou̯'aṇdze* l'ange) s'emploie dans les cas d'élision où l'on s'en servirait aussi en français. — Les voyelles et syllabes séparées par un point se lisent séparément: *chenaṇ.na* semaine, *pa.i* pays.

Accent tonique. Un petit point sous la voyelle indique la place de l'accent tonique; dans les voyelles nasales le point est placé sous le *n*.

Durée des sons. Les voyelles longues sont surmontées du signe —; les brèves ou moyennes restent sans signe. Si la brièveté est indiquée, on se sert de ˘.

Abbréviations.

On trouvera dans ce travail d'abord le proverbe en patois, vis-à-vis est placée la traduction, aussi littérale que possible; s'il y a lieu, le sens du proverbe est indiqué brièvement. J'ai recherché

dans les collections parémiologiques des pays romands les proverbes qui peuvent être mis en parallèle avec ceux de ma commune. Ils sont indiqués par la commune ou le pays d'origine, comme suit.

Gruyère = Chenaux et Cornu, *Una panerà de revi fribordzey*, *Romania* VI (1877), p. 76—114.

Blonay = Proverbes et dictons de Blonay, dans L. Odin, *Glossaire du patois de Blonay*, Lausanne 1910, p. 681—705.

Jura bernois = J. Jurdez, *Pronostics et dictons agricoles*, dans *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande*, IV (1905), p. 16—23 et 50—57.

Lens = G. Pfeiffer, *Proverbes patois recueillis à Lens*, dans *Bulletin du Glossaire des Patois de la Suisse romande* III (1904, p. 3—9 et 23—29; IV (1005), p. 28—31.

Savoie = Proverbes savoyards, çà et là dans Constantin et Désormaux, *Dictionnaire savoyard.* Paris et Annecy 1902.

Vionnaz = Proverbes de Vionnaz, das Gilliéron, *Patois de la commune de Vionnaz*, 40e fasc. de la Biblioth. de l'Ecole des Hautes Etudes, Paris 1880, p. 119—128.

Autres ouvrages cités par leur nom d'auteur.

Bridel-Favrat = *Glossaire du patois de la Suisse romande*, Lausanne 1866 (*Mémoires et Documents publiés, par la Société d'histoire de la Suisse romande*, tome XXI).

Düringsfeld = *Sprichwörter der germ. u. rom. Sprachen*, 2 voll., Leipzig 1872 et 1875.

Le Roux de Lincy = *Livre des proverbes français*, 2e éd., Paris 1859.

Proverbes de Savièse.

Vyę̂le dejan.né dé Chavyęje.

Pronostics.

1. *e ouou mëndzon pa ouvę̂e* — Les loups ne mangent pas l'hiver.

Se dit quand l'hiver se fait attendre, et quand, enfin, la neige arrive. Cf. Lens p. 6, Nr. 15; Blonay Nr. 223 avec la remarque.

2. *che plou ó dzò dé Ranpa, tó ou'an i tę̂ra rébondite.* — S'il pleut le jour des Rameaux, la terre s'engraisse pour toute l'année.

Cf. Lens p. 5, Nr. 4: „*Ramò ramòlīə*, || *lə tèra tò l'an lò dèjīre*" = le dimanche des Rameaux pluvieux, la terre désire la pluie toute l'année. Le sens du proverbe est tout différent à Lens et à Savièse. Il en est de même du proverbe suivant.

3. *che plou ó dzò dé Pākye, tó ou'an i tęra ou'a dejīrę.* — S'il pleut le jour de Pâques, la terre la (= pluie) désire toute l'année.

Cf. Lens p. 4, Nr. 3: „*Kanm bąlyə a Pąkyə*, || *lə tèra tò l'an ch'ïngrāchə*" = quand il pleut à Pâques, la terre s'engraisse pour toute l'année.

4. *é fǫlé dé mêₑ chęrvon pa dé chótęₑ.* — Les feuilles de mars ne servent pas de litière.

La gelée les consumera avant quil soit longtemps.
Ce proverbe est usité surtout à Ayent; id. Blonay, Nr. 215.

5. *plǫdze dé mêₑ rin o bën déjęₑ.* — Pluie de mars rend le bien (la campagne) désert.

Id. Lens p. 6, Nr. 16; Gruyère, Nr. 11; Le Roux I, p. 110.

6. *mêₑ morofłę chóflé po choun chóflę, ranvërchí ou'ǫmó ën canpągnye.* — Mars le souffleur, souffle par son soufflet et renverse l'homme dans la campagne.

Les tempêtes de mars sont bien connues.

7. *can mêₑ lé mouiņ.nó, gra priŗé é gra tsën.* — Quand mars est solitaire, il engraisse le prêtre et le chien.

Quand ni le carnaval ni Pâques ne tombent en mars, le prêtre reçoit de l'argent pour prier pour la conservation du bétail éprouvé par le manque de fourrage qui se fait sentir vers le printemps; d'autre part, les animaux qui périssent vont aux chiens. Le proverbe rappelle les temps où le jeûne du carême se pratiquait dans toute sa rigueur.

8. *mêₑ, de ou'evęₑ, avŗi, piņ.na ënchortį.* — Mars, (encore) de l'hiver; avril, on en est à peine sorti.

Cf. Lens p. 6, Nr. 14: „*Mi də mèr, ounkòr də l'vèr*, || *Abrì, oun chā-t-ì?*" = mois de mars, encore de l'hiver, avril, le sait-on?

9. *can mêₑ ron é pon, avŗile é j-apoņ.* — Quand mars rompt les ponts (de glace), avril les relie (il y a un retour du froid).

10. *plǫdze d'avŗile riņpl'ó barįle.* — Pluie d'avril remplit le baril.

Cf. Lens p. 6, Nr. 17; Le Roux I, p. 93: Pluye d'abril vaut le char de David, de même: La pluie d'avril remplit le grenier. Gruyère Nr. 175.

11. *plǫdze d'avr̨i va mę̂^{i} kyé tó ou'ô$_0$ é ou'ardzin̨ dou pa.i.*
Pluie d'avril vaut plus que tout l'or et l'argent du pays.

12. *ën n- avr̨i ǫle noǫle fó^{ou} kye fǫle.*
En avril *volens nolens* il faut qu'il feuille.

13. *ché kye la you tr̨e byó mi d'avr̨i la tin de mor̨i.*
Celui qui a vu trois beaux mois d'avril (est vieux), peut mourir.

Proverbe très répandu: Vionnaz p. 119; Fribourg, dans Savoy, *La Liberté* 5 avril 1923: *„Kan on na yu trêi bi mè d'èvri, || lyè grô tin de moujâ à muri"*. Blonay, Nr. 133.

14. *Crouiję́,*
Dzordzę́,
Marclę́,
chon tr̨e kye cāchon é noué.
L'Invention de la Ste-Croix (3 mai), saint Georges (23 avril) et saint Marc sont trois qui cassent les noix.

Allusion aux méfaits de la „lune rousse". La lune qui suit immédiatement la lune de Pâques est souvent fatale aux cultures.

15. *che plou ó dzò de Chën Djyan, é noué vęgnyon barboųe.*
S'il pleut le jour de la Saint-Jean, les noix deviennent véreuses.

Cf. Jura bernois p. 23, Nr. 67: *„An lè Sïn Djïn lè pyœdj poèrā lè nœjey"* = à la Saint-Jean, la pluie pourrit la noisette.

16. *i plǫdze de Chën Djyan le de pouijon̨.*
La pluie de la Saint-Jean est du poison.

17. *i mi d'ǫ́^{ou} chyou o mi dé mā̦e.*
Le mois d'août suit (ressemble au) le mois de mai.

18. *can bǫle de plǫdze ó dzò dé Fę̂^{i}ta d'ǫ́^{ou}, i vénin̨dze va ën der̨i.*
Quand il pleut le jour de la Fête d'août (l'Assomption), la vendange va en arrière (se gâte).

19. *can chën̨te Fr̨ę́^{i}ne la o motchyǭ$_0$ blan, fé oun byó outon̨.*
Quand sainte Vérène (1 septembre) a le mouchoir blanc (s'il neige ce jour), il fait un bel automne.

20. *Can e mountągnye lan e pouën̨té blan̨tsé ou promyę sétan̨bre, fé oun n- outon̨ chèkye.*
Quand les montagnes ont les pointes blanches le 1[er] septembre, il fait un automne sec.

21. *che la dé gnyóoué ou chooué mochin ou promyę sétanbre, le oun n- ouïon gra* (var. *mèrgó*).	S'il y a des nuages au (soleil) couchant le 1er septembre, ce sera un automne humide.
22. *Nǫtre Dăma ąchè jamęi ó tin comin trououe.*	Notre-Dame (la Fête de la Nativité de la Sainte Vierge, le 8 sept.) ne laisse jamais le temps comme elle le trouve.

Le 8 septembre doit amener un changement de temps.

23. *a Tsaouindè é fęité mǫououé, é j- épyé fǫououé.*	A Noël les fêtes mouillées, les épis pourris.
24. *a Tsaouindè ou barcon, a Pąkye i glason.*	A Noël au balcon, à Pâques aux glaçons.

Cf. Lens p. 6, Nr. 12: „*a Tsalèn'də ou balkón, ‖ a Pākyə ou tìjón*". Le Roux I, p. 112.

25. *é Tsaouindè fridé, é j- épyé rīdé.*	Noël froid, les épis raides (vigoureux).

Jura bernois p. 55, Nr. 108 est plus général: „*An-nè d djalè, ‖ an-nè de byè*" = Année de gelée, année de blé. Savoie: „*Stalendè frâdè, lè épīè râdè*". (Dict. savoyard s. v. *râdŏ*).

26. *a Tsaouindè é mochelon, a Pąkye i lachon.*	A Noël les moustiques, à Pâques la glace.

Proverbe très répandu, avec variantes. Lens p. 5, Nr. 11; Roux I p. 112; Bridel-Favrat, p. 530; Jura bernois p. 55, Nr. 104: „*è Nā lè yès', è Pèty' lè bèbouèrat'*" = à Noël la glace, à Pâques les moucherons. Savoie (Dict. sav. s. v. *muçhron*): „*Çhalendè lou muçhron, glīafon à Pâqè, mé glīafon à Çhalendè, muçhron à Pâqè*". Cf. variantes ibi; Blonay Nr. 24.

27. *é j- an che chyouon ma che rechënblon pa.*	Les années se suivent mais ne se ressemblent pas.

Id. à Blonay Nr. 243; Lens p. 7, Nr. 21, etc.

28. *an dé fin, an dé rin.*	Année de foin, année de rien.
Var. *bǫna prija dé fin, prija dé rin.*	Bonne récolte de foin, récolte de rien.

Quand il y a abondance de foin, les autres récoltes sont généralement maigres.

Cf. Vionnaz p. 120: „*Praiza dè fè praiza dè rè, la mizèrè dèzo l'ādè*" = ... la misère dessous l'andain; id. Gruyère 47; Bridel-Favrat p. 533; Blonay Nr. 31; Jura bernois p. 55, Nr. 111: „*L'an-nè*

k'é di fouin brâman l pu svan n vā ran" = l'année qui donne beaucoup de foin le plus souvent ne vaut rien. En Savoie (Dict. sav. s. v. *an*, p. 17): *„sêson d' fên, sêson de rên"* et *„an de fê, an de rê"*.

29. *can che tsëncagnon pó ou'é'voue, lé cómin can tsanton é charpin: chénédze a chetsereche.* — Quand les gens se disputent pour l'eau d'arrosage, c'est, comme quand les serpents chantent, signe de sécheresse (durable).

30. *ch'oun bouee foura o devindró di catró tin, oun da mijon mō₀.* — Si l'on lave la lessive le vendredi des Quatre-Temps, il meurt quelqu'un de la maison.

31. *ch'oun fé a boue'a pindan ó chatchyémó, i mō₀ oun da mijon.* — Si l'on fait la lessive pendant le septième (les sept jours qui suivant la mort d'un membre de la famille), il meurt quelqu'un de la maison.

32. *fou kye nécon i catró tin, fan pa de vyou o^ouche; che vegnon grou, chon chódzé a vêré dé mò.* — Les enfants qui naissent aux Quatre-Temps ne font pas de vieux os; s'ils grandissent, ils sont exposés à voir des revenants.

33. *ch'oun fé a boue'a chou ou'arbaouetri, la tan de poudze cómin de pi ën té'ta.* — Si l'on fait la lessive sous le sagittaire, il y aura autant de puces que de cheveux à la tête.

„Les Travaux et les Jours".

34. *Chën t-Agata, myé fin, myé paléta.* — A la Sainte-Agathe (5 février), il faut avoir la moitié du foin et de la paille.

Id. à Lens, p. 9, Nr. 36; Vionnaz p. 120; Gruyère Nr. 21; Blonay 7; Decurtins, *Rhätorom. Chrestom.* vol. II: „Sontya Gada, mesa envernada".

35. *mé m- ën tin, mé m'- ën tā₀, dé'an a Chën Mā₀ me ouīó pa.* — Plante-moi tôt, plante-moi tard, avant la Saint-Marc je ne pousserai pas (se dit des haricots).

Cf. Valangin, ap. Bridel-Favrat: *„Voudâgne me tard, voudâgne m'á tin, || i vigne à mon tin"*. A. Blonay Nr. 365, et dans le Jura bernois, p. 22, Nr. 58 le proverbe avec une variante se dit de la germination des pommes de terre.

36. *fǫ̂ou vouāgnyę ou'ōrdzó ou djye d'avrị, le i sin dé ou'an: i prodouị sin gran po r-oun.*	Il faut semer l'orge le 10 avril, c'est le 100e jour de l'année; il produit cent grains pour un.
37. *tāle tó, tāle tāa, rin vóou a tāle dé mêe.*	Taille (ta vigne) tôt, taille (-la) tard, rien ne vaut la taille de mars.

Id à Blonay, Nr. 445; cf. ibid. Nr. 427: „*Si ke ne sâ pâ pwâ, ke talëi dé mâ!* = celui qui ne sait pas bien tailler la vigne, qu'il la taille en mars! (alors la vigne courra moins de risque par sa maladresse). Cf. Savoie (Dict. sav. s. v. *mâr* p. 260).

38. *maouōo i vịse kye chon pouéi ėn n-avrị!*	Malheur aux ceps qui sont taillés en avril!
39. *ché kye va vęré e vęgnye ou mi d'óou, oun cha pa che lé chādzó ou fóou.*	Celui qui va visiter ses vignes au mois d'août, on ne sait pas s'il est sage ou fou.

Le mois d'août est, pour la vigne, un temps de transition qui ne semble pas devoir satisfaire les espérances du vigneron.

40. *vouāgnyó sté rāvé pòr-mę é pó é ouāré.*	J'ensemence ces raves pour moi et pour les voleurs.

Les raves sont exposées à être volées.

41. *fóou pa kye dépāchon a Chën Denị ou mêiṇ d'outoṇ.*	Il ne faut pas dépasser la Saint-Denys au mayen d'automne.

On appelle „mayens“, en Valais, les paturages situés entre 1000 et 1800 mètres d'altitude environ. On y conduit le bétail, une première fois, au commencement de l'été. Ensuite les troupeaux les quittent pour se rendre à la „montagne“. Vers la fin de l'été ils redescendent aux „mayens“, qui prennent alors le nom de „mayens d'automme“. D'après notre proverbe, ils ne doivent pas dépasser la Saint-Denys (9 oct.) pour rentrer enfin dans les villages.

42. *Chën Semoṇ, cątse ó temoṇ.*	Saint Simon (28 octobre) cache le timon.

On ne doit pas labourer les champs après la Saint-Simon. Dans le Jura bernois p. 54, Nr. 98, cette date est prolongée de quelques jours: „*Tyin lè Tòsin ā li, léch lè tchèruə li*“ = quand la Toussaint est là, laisse-là la charrue.

43. *ān Tósiṇ é ąts'ou fin.*	A la Toussaint les vaches au foin.

Les vaches quittent l'herbe (les paturages) pour le foin (c'est-à-dire l'étable).

44. *pó amachạ é pómé i fóou rādạ é tinpǒṛe dé sélanbṛe, é pó moundạ é j- āḇṛó fóou rādạ é tinpǒṛe dé Tsaouịndé.* — Pour cueillir les pommes, il faut regarder les Quatre-Temps de septembre; pour émonder les arbres, il faut regarder les Quatre-Temps de Noël.

45. *fóou pa trémouạ é bẹ́ⁱtchye ó dzò di cạtró tin.* — Il ne faut pas „remuer" le bétail les jours des Quatre-Temps.

Allusion à la vie mi-nomade du campagnard qui se transporte avec son bétail d'une étable à une autre.

46. *plọdze dou matën ënpạtsé pa o peouerën.* — Pluie du matin n'arrête pas le pèlerin.

Id. à Blonay Nr. 157; Vionnaz p. 120; Gruyère 36; Bridel-Favrat, p. 531: „*La plhodje dau matin* || *N'einpatze pas la djornâ dau pèlerin*".

47. *che fé byó, prin ó mandzon* (var. *ó ba*), *che fé brọte, ta lẹte.* — S'il fait beau, prends le „mandzon", (var. le bat); s'il fait vilain (temps), tu es libre.

Le „mandzon" est un vêtement de dessus des femmes, une espèce de casaque couvrant les bras et la partie supérieure du corps.

Blonay, Nr. 106; Valangin (Bridel-Favrat, p. 531); Lens. p. 7, Nr. 23.

47bis. *can é gnyóoué van amou, pṛin ó ratẹ́ⁱ é part'ou fin; can é gnyóoué van ba, pṛin ó chạkye é part'a Chyoun.* — Quand les nuages montent, prends le rateau et va faner [il fera beau temps]; quand les nuages descendent, prends ton sac et va à Sion [faire ton marché, le temps étant au mauvais].

Cf. Lens, p. 7, Nr. 22; Blonay, Nr. 390; Bridel-Favrat, p. 530; Fribourg (Savoy: *La Liberté* 5 juin 1823), plusieurs variantes selon les diverses régions du canton.

Sagesse paysanne.

48. *fóou pa mëndjyẹ o bën tandị ky'oun n- a dé bọné din.* — Il ne faut pas manger son bien tandis qu'on a de bonnes dents.

49. *fóou pa che devẹtị déeạn kyé aạ dromị.* — Il ne faut pas se déshabiller avant d'aller se coucher.

Même sens que le vieux proverbe français: „*Qui le sien donne avant mourir,* || *bientôt s'appreste à moult souffrir*".

Idem Vionnaz p. 122; Blonay, Nr. 88; Gruyère, Nr. 92; Plagne, dans le Jura bernois; Gauchat, *Bulletin du Gloss.* 14 (1915) p. 14: „*nə tə dépoy pè dvan ku də mru*" = ne te dépouille pas avant de mourir.

50. *fô^ou tòrdzǫ́ vouardạ ǫna pǫ́ma pó a chi.*	Il faut toujours garder une pomme pour la soif.

A Blonay, Nr. 96, c'est une poire que l'on conseille de garder.

51. *abīló a tābla, abīl'ou traouǫ́.*	Habile (prompt) à table, habile au travail.

Id. Blonay, Nr. 1.

52. *chê kye pā^e̥ chê dẹ̄tó, ch'ënrẹtse.*	Qui paye ses dettes s'enrichit.
53. *dromị de bo-n'oụṛa e ouẹ́ạ ó matën̥, conch̥rvê fortǫna ê santẹ́.*	Se coucher de bonne heure et se lever tôt conservent fortune et santé.
54. *plan va, rlouin̥ tsemẹne.*	Lentement va, loin chemine.

Cf. le proverbe fr.: Pas à pas on va bien loin. Lens, p. 24, Nr. 51: „*Plyan oua, luèin tsəmìnə*". Id. Vionnaz p. 124; Blonay, Nr. 367; Gruyère, Nr. 227; Bridel-Favrat, p. 538. Le Roux, II, p. 209: Qui va le plein, va sain. En Savoie (Dict. sav. s. v. *alâ* p. 13): „*P' alâ lwên, fô alâ plan*" = pour aller loin, il faut aller lentement.

55. *i fô^ou jamẹ́^i dzoṛạ dê rin.*	Il ne faut jurer de rien.

Id. à Blonay, Nr. 97; Gruyère dans Bridel-Favrat, p. 542.

56. *i fô^ou pa dẹṛê: fountan̥.na, biṛẹ́^i pa de toun n- ẹ́^ivoue.*	Il ne faut pas dire: Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

Id. Blonay Nr. 350.

57. *tót'ê gǭtê acrẹ́chon a mǫ́ta.*	Toutes les gouttes augmentent le fromage.

Lens, p. 26, Nr. 68: „*tsìkyə gòta krè la móta, ‖ tsìkyə gran krè lo pan*" = chaque goutte augmente le fromage, chaque grain augmente le pain.

Cf. Blonay, Nr. 466; Gruyère, Nr. 115: *Gòta xü gòta fâ la mòta* (= Bridel-Favrat, p. 533); Alpes vaudoises (F. Isabel, Bulletin du Gloss. IV [1905], p. 46): *gòtèta fê mòtèta.*

58. *fô^ou pa rādạ ó ouaoun̥, fô^ou rādạ ó catson̥.*	Il ne faut pas considérer les lavures mais le cochon [qu'il s'agit d'engraisser].

In omnibus respice finem, disait Phèdre d'une façon générale.

59. *i rijon lé bóna pèrtó.* — La raison est partout bonne.

Id. Gruyère (Bridel-Favrat, p. 537): „*La réjon l'est bouna pertot*".

60. *oun n- atsète e mijon fète, oun pa^e rin kye e tseçle.* — Quand on achète les maisons bâties, on ne paye que les chevilles.

Cf. Vionnaz, p. 128: „*fô atsèta le bâē roènô è le maizō batyé*", = il faut acheter le bien ruiné et les maisons bâties.

61. *rin rādé, rin (ën)grāvé.* — [A] qui rien ne regarde, rien ne donne du souci.

Cf. Blonay, Nr. 168: „*ke rē ne så, rē ne gråvè*". Valangin (Bridel-Favrat, p. 540): „*que ne sâ ne grâve*".

62. *chí kye conté tòte, vouāgné pa é tsan.* — Celui qui compte (calcule) tout, n'ensemence pas ses champs.

63. *chí kye gāgny'ó prósé la a tsemije; chí kye pê_e ó prósé lé marenou.* — Celui qui gagne le procès a la chemise; celui qui perd le procès est tout nu.

Idem mais moins expressif Blonay, Nr. 126: „*kā ō gåñ'ō prošé, ō pè tāk'a la tsemīzè; kā ō le pë, ō pë ōko la tsemīzè*", = quand on gagne un procès, on perd jusqu'à la chemise; quand on le perd, on perd encore la chemise.

64. *mé^i ky'oun pou, oun fé pa mé^i.* — On ne fait pas plus qu'on ne peut.

C'est l'adage: Ad impossibile nemo tenetur.

65. *oun tënté va mé^i kyé dó^ou t'aré^i.* — Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Cf. Blonay, Nr. 492: „*vó mī ō „t'å'" tye du „t'arèi"*". Valangin (Bridel-Favrat, p. 536): „*On ozè qu'on tin det la man, || vaut mi que trente u firmament*". Savoie (Dict. sav. s. v. *tnyi*, p. 398): „*i vô mïòu tnyi që cori*", = il vaut mieux tenir que courir.

66. *tsecoun cha chin kye coui ën choun n- ó^ououa.* — Chacun sait ce qui cuit dans sa marmite.

67. *é j- ansyan lan tòrdzó de: fó^ou apróoua a ponpa a vele de ou'ënsandīe.* — Les vieux ont toujours dit: Il faut essayer la pompe la veille de l'incendie.

La pompe doit toujours être en bon état et prête à fonctionner.

68. *can i fôou, i fôou.* — Quand il faut, il faut.

Id. à Lens, p. 27, Nr. 76: „*can kôn'tə, fāt'*" = quand il faut, il faut; à Blonay, Nr. 108. Le Roux II, p. 378: „*Quand Oportet vient en place, || Il est besoin qu'on le face*".

69. *can oun n- aouȩe*
oun che reouȩe. — Quand on élève [une famille, du bétail], on se relève.

70. *chi kye byin faȩ*
byin tróouèrȩ. — Qui bien agira, bien trouvera.

Cf. Vionnaz p. 122: „*bâẽ faré, bâẽ trovèré*". Gruyère Nr. 129. Vaud (Bridel-Favrat, p. 541): Que bin fara bin trovéra.

71. *fórtọna chi kye pou,*
onō₀ chi kye ouou. — Fortune qui peut, honneur qui veut.

A Lens, p. 25, Nr. 60: „*retso kyə poūt', bravo kyə oūt'*". Cf. Düringsfeld II, p. 699: Mas hace el que quiere, que no el que puede.

72. *oun n- é mȩtre dé tȏte, da mijȩȩe é dou bon tin.* — On est maître de tout: de la misère et de l'abondance.

Morale sociale.

73. *can tui che ịdzon,*
gnyoun che crȩe. — Quand tous s'aident, personne ne se crève.

Id. à Vionnaz, p. 122, à Blonay, Nr. 150, avec cette remarque qui vaut aussi pour Savièse: „... *il s'emploie toujours dans des occasions ou un renfort de bras inespéré vient s'offrir pour l'accomplissement d'une tâche urgente*". Gruyère, Nr. 116; Bridel-Favrat, p. 536: „*can tsacon s'aide || nion ne sè craive*"; Savoie (Dict. sav. s. v. *àïdâ*): „*can tŏ l'mandŏ s'êdẽ, nïon n'sẽ crivẽ*".

74. *chin ky'oun bale pé a pǭrta rinṭré pé féneᵉtré.* — Ce qu'on donne [aux pauvres] par la porte, rentre par les fenêtres.

Var. *chin kye chọrté pé a pǭrta, rinṭré pé féneᵉtré.* — Ce qui sort par la porte, rentre par les fenêtres.

Cf. Lens, p. 28, Nr. 84: „*balyə pər la pourta ou pọuro, || Tə tournə ba pé la bourna*". Vionnaz, p. 121; Blonay, Nr. 403; Gruyère, Nr. 68: „*xen c'on balye a la poârta redexen pé la boarna*".

75. *fôou écóouạ déᵉaṇ cha pōrta, déᵉaṇ ky'écóouạ ha di j- ạ̄tró.* — Il faut balayer devant sa porte, avant de balayer [devant] celle des autres.

76. *ën chè parlin oun ch'ëntin.* — En se parlant on s'entend.

Vionnaz, p. 122: „*ẽ sé dévézé ō s'été*". Id. Gruyère, Nr. 110; Blonay, Nr. 63.

77. *pó byin chè cognyétré, fóou mëndjyę cha chakye de cha ënsinbló.* — Pour bien se connaître, il faut manger sept sacs de sel ensemble.

78. *i fóou cógnyétre é chin dëean kyé j- adóra.* — Il faut connaître les saints, avant de les vénérer.

On traite un homme d'après son mérite.
Cf. Blonay, Nr. 160: „*kemẽ ō koñe lé sẽ, ō lé-z adórè*".

79. *lé pa pèrtó bon dé déré ó vérę.* — Il n'est pas partout prudent de dire la vérité.

Id. Blonay, Nr. 457: „*tote lé vretâ ne sō pâ bun'a derè*".

80. *lé méi chan décóoutè oun kye cakyé kyè décóoutè oun kye tsaplé.* — Il est plus sain (de rester) à côté d'un qui c . . . qu'à côté d'un qui coupe [du bois].

Le même proverbe est connu à Nendaz, à Vionnaz, p. 128.

81. *dóou j- ómó chè récontron, ma pa davoué chêré.* — Deux hommes se rencontrent [tombent d'accord], mais pas deux montagnes.

A Vionnaz, p. 124: „*Daué mõtañè nè sé kōtrō pa, ma bâẽ duz omè*". Gruyère, Nr. 194; Savoie (Dict. sav. s. v. *rencontrâ*, p. 351).

82. *tsecoun ó chyó, i djyāblό la rin.* — Chacun le sien, le diable n'a rien.

83. *chè kye répon, apon.* — Qui répond, *apond.*

En répondant on continue la discussion et on envenime la querelle.

Id. Blonay, Nr. 166; Vionnaz, p. 125: „*kè répō s'apō*". Gruyère, Nr. 245; Bridel-Favrat, p. 540; Savoie (Dict. sav. s. v. *apondrë*, p. 21).

84. *méi oun reboūdze, méi chon.né croué.* — Plus on remue [la vase], plus cela sent mauvais.

Se dit d'affaires véreuses. — Vionnaz, p. 121: „*Më õ brafe, mé ō sé*" = plus on brasse, plus cela sent. Id. Gruyère, Nr. 77 et Blonay, Nr. 290.

85. *tan dé téité, tan d'idéi.* — Antant de têtes, autant d'idées [d'opinions, ou d'avis].

Id. Blonay, Nr. 19.

86. *fôou pa ënsígnyẹ a caçạ a fou kye lan a brịsa.* — Il ne faut pas enseigner à aller à selle à ceux qui ont la diarrhée.

Il ne faut pas se mettre à donner des conseils ou à enseigner quelque chose à celui qui sait le métier.

Id. à Lens, p. 28, Nr. 83. Cf. Düringsfeld II, p. 25: „*il ne faut pas enseigner les poissons à nager, non bisogna insegnar ai gatti a rampicare*".

87. *can oun n- avoui ọna clọse, oun- avoui pa ou'ātra.* — Quand on entend une cloche, on n'entend pas l'autre.

A Blonay, Nr. 433: „*si ke n'ũ tyé õna hḷotse, n'ũ tyé õ sõ*, = . . . n'entend qu'un son.

88. *tan chí kye tën, cómiṇ chí ky'ìcọrtse.* — Autant celui qui tient que celui qui écorche.

Les complices sont également coupables. Id. à Vionnaz, p. 125; Blonay, Nr. 20; Gruyère, Nr. 252.

89. *fôou pa mérôououạ avouéi é tăcó.* — Il ne faut pas s'amuser avec les crétins.

Même sens à Vionnaz, p. 126: „*Nè fô pa rirè aawé lu fû*", = il ne faut pas rire avec les fous.

90. *é j- ansyaṇ lan tòrdzọ́ de: é mérọ́oue vẹgnon amāṛé.* — Les vieux ont toujours dit: Les amusements se gâtent.

Id. à Blonay, Nr. 269: „*lé rizārdè vẽñõ a màla,*" = les plaisanteries dont on rit tournent à mal; en Savoie (Dict. sav. s. v. *risâdă*, p. 355): „*sovên risâdĕ dëvnïõn amârĕ*".

91. *téi, bókyẹ́, voui pó yè.* — Tiens [cette volée de coups], bouc, aujourd'hui pour hier.

Justice se fait tôt ou tard.

92. *sin ādzó pòr-té, oun ādzó pòr-mé, chin pạé tọ̀te.* — Cent fouis pour toi, une fois pour moi, cela paye tout.

On m'a donné de ce dicton l'explication suivante: Au temps où le Valais était devenu le Département du Simplon, sous le régime napoléonien (1810), la contrebande était active par le col du Sanetsch entre Savièse et le canton de Berne; mais malheur aux contrebandiers qui tombaient aux mains des „préposés" (on appelait ainsi les agents de la police impériale); de formidables amendes faisaient perdre en une fois le fruit de toutes les contraventions.

93. *chin lé „téi é balé“.* — Cela est „tiens et donne“.

Expression proverbiale désignant les fanfaronades des matadors qui ne rêvent que plaie et bosse.

Les méchants.

94. *préi de ou'elije, rlouin dou boun Djyo* (var.: *rlouin da mécha*). — Près de l'église, loin du bon Dieu. (var.: loin de la messe).

Se dit des gens qui, demeurant tout près de l'église, n'y portent pas les pieds. Cf. Vionnaz, p. 128: *„prôtsè de l'églizè lüè de la prèyèrè“.* Bridel-Favral, p. 538: *„près dau mothi, lhein dau bon Diû“.*

95. *che teryon foura é dóou joue méimó po terye oun i j- ätró.* — Ils s'arrachent les deux yeux eux-mêmes pour en faire perdre un aux autres.

96. *écòrtseri oun pyó pó a.i a péi, é tondri oun cócon po a.i a ouan.na.* — Il écorcherait un pou pour avoir la peau, et il tondrait un œuf pour avoir la laine.

Formule réaliste pour caractériser une grande avarice. La première partie se rencontre aussi en Savoie (Dict. sav. s. v. *pïu*, p. 318): *„al écorçhrë on pïu p'ên-n avê la pÿô“.*

97. *lé myó ky'i bóoule choute, kye bóna eanda choubre.* — Il vaut mieux que ventre saute [plutôt] que bonne nourriture reste.

Se dit des gens qui mangent à se rendre malades, pour que rien ne se perde; proverbe usité dans la centre du Valais, p. ex. à Nendaz.

98. *le oun kye la pa dé fon.* — C'est un qui n'a pas de fond.

Ce proverbe désigne toutes sortes de gens insatiables.

99. *chon pa tui marca ou fron é canalé.* — Tous les voleurs ne sont pas marqués au front.

100. *trinta monēe oun n- aprououe, trinta ouäre oun trououe.* — Trente meuniers on essaie, trente voleurs on trouve.

Ce n'est pas seulement à Cucugnan que les meuniers ont mauvaise réputation.

101. *oun n- atrapé méi vitó oun mintōo ky'oun bouitou.* — On attrape plus vite un menteur qu'un boiteux.

Proverbe en usage un peu partout: Blonay, Nr. 335; Lens' p. 24, Nr. 48: „*oun atrapə mi vəìto oun mèn'tour k'oun klyòpo*“. Vionnaz, p. 126; Düringsfeld II, p. 62: „*As clappa pü chönlsch ün manzneder cu'n zopp*“ (romanche). Ancien français: „*Ainz est atteint mensongier que clop*“.

102. *oun n-é jamę́ⁱ ënmerdą kye da mę̂rda é oun n-é jamę́ⁱ dzapą kye di tsën.* — On n'est jamais sali que par la saleté, et il n'y a que les chiens qui vous aboient contre.

Insultés par un mauvais garnement, les gens s'en consolent en citant ce proverbe.

103. *gran tsante,*
gran danse,
jamę́ⁱ d'avansó. — Grand chanteur,
Grand danseur,
Jamais d'avance.

A Blonay, Nr. 152: „*ke bẽ tsãt'é bẽ dãhè,* ‖ *fa mehi ke pü l'avãhè,*“ = qui bien chante et bien danse, fait [un] métier qui peu l'avance. Cf. ibid. Nr. 38.

104. *ona vouārba che pęcon,*
ona vouārba ché ouętson. — Un moment ils se mangent [se déchirent],
un moment ils se lèchent.

Désigne les gens qui tantôt vivent sur pied de guerre, tantôt passant à l'extrême opposé, se font des mamours. Cf. Blonay, Nr. 448: „*tãlū sé lètsõ, tãlū sé medzõ,*“ = . . . tantôt ils se mangent.

105. *męna dé trintchyoun, e pooui dé rin.* — Mine de tranche-montagne et pouvoir de rien.

106. *mèⁱ dé blāga* (var. *dé ouin-voua*) *kye dé fé.* — Beaucoup de vantardise et peu de faits.

Cf. Blonay, Nr. 376: „*prou blaga é pū dé fé*“. Cf. ibid. Nr. 157. Bridel-Favral, p. 537.

107. *é j- ę́ⁱvoue trankilé fan e plo grou ravādzó.* — Les eaux tranquilles font les plus gros ravages.

108. *i boun Djyo lé bon, kyé bǫ́né dzin chon rāré!* — Le bon Dieu est bon, que les bonnes gens sont rares!

109. *le veretābló comin djyon: La pa kye oun de jǫstó!* — C'est vraiment comme on dit: Il n'y a qu'un seul de juste!

La sottise humaine.

110. *parlon ba i cāₐ.* — Ils vont aux quarts.

Se dit des gens qui vont travailler à la journée; ils gagnent „un quart“ et en perdent trois, en négligeant leur propre bien.

111\. *ăche cǫre é bǎtse é cǭ₀ aprę́ⁱ a mę̂rda.* — Il laisse courir les batz et il court après la m . . .

Même application que le précédent, avec l'idée de lâcher la proie pour l'ombre.

112\. *meṙyę e remeṙyę, po forni fiṙe ān mę̂rda.* — Viser et viser encore, à la fin il attrape la m . . . [misère].

Ce proverbe s'applique à celui qui fait trop le difficile dans un contrat, un marché, le mariage; à la fin c'est l'histoire du héron.

113\. *ché kye vin ó fémę́ⁱ vin a prija.* — Celui qui vent le fumier vent la récolte.

Cf. Blonay, Nr. 441: „*si ke vẽ sõn fémé vẽ sõ pã*". = . . . vend son pain.

114\. *chin ky'oun n-a pecą ën n-ę̂rba, oun n-a pa ën dzę̂rba.* — Ce qu'on a mangé en herbe (sur le champ), on ne l'a pas en gerbe (dans la grange).

115\. *can mélon a chonąle i mó-dzoṇ . . .* — Quand on met la clochette aux génisses . . .

Sens: Quand on nomme des jeunes gens aux charges. Le „*modzoṇ*" est une génisse de moins de deux ans; ce n'est pas à lui à porter la clochette et à marcher en tête du troupeau. Du reste, le mot est pris en mauvaise part (= homme niais) au figuré.

116\. *é crouĕⁱ j-ōvri trououon jamę́ⁱ dé bon j-oti.* — Mauvais ouvriers ne trouvent jamais de bons outils.

Id. à Vionnaz p. 124; Gruyère, Nr. 205. Le Savoyard est encore plus explicite (Dict. sav. s. v. *ouvré*, p. 594): „*q'i saĭĕ mètre ou aprênti, on crwë ouvré a crwé outi*" = qu'il soit maître ou apprenti . . .

117\. *e meṙesĕṇ pedoų riṇdon ou'ǫmó bouitoų.* — Les médecins miséricordieux rendent l'homme boiteux.

Id. à Lens, p. 26, Nr. 70. Le Roux I, p. 256: „*Main de médecin trop piteux || rend le mal souvent trop chancreux*". Düringsfeld, p. 117: „*Saepe solet medici pietate putrescere vulnus*".

118\. *e fĕn fan riṙé é fóᵒᵘ.* — Les fins (intelligents) font rire les fous.

Cf. Lens p. 27, Nr. 72: „*lə fĭn fan lə fōlīə, lə fou èin rījon,*" = les fins font les folies, les fous en rient.

119\. *can i tę́ⁱta ouble, é tsaṇbé çounpāṙon.* — Quand la tête oublie [quelque chose], les jambes ont la peine.

Vionnaz, p. 122: „*Si kè l'a pa l'espri a la têita l'a i talõ*“; id. Blonay, Nr. 130, cf. Nr. 428. Gruyère (Bridel-Favrat, p. 544): „*Quand on n'a pas l'esprit à la titha, ey faut l'avey ey pi*“ (aux pieds); Bridel-Favrat, p. 538: „*Que ne sâ pas se governâ* || *sa sè comparâ*“.

120. *Stoũ pa, ta djya jou.* — Si tu ne veux pas, tu as déjà eu.

S'applique à ceux qui font les difficiles.

121. *Mózin.na, vi ou'êrba!* — Morin.na (nom de vache), vois l'herbe [si tu ne neux pas manger, tant pis pour toi].

122. *la fé dé cha tę̂ita, pąᵉe de cha bǫ̂rcha.* — Il a fait à sa tête, il paye de sa bourse.

123. *can chǫblon é bouăté, i Notre-Dąma i plouze.* — Quand les jeunes filles se mettent à siffler, Notre-Dame pleure.

Plus énergique mais même sens Blonay, Nr. 58: „*dzeneįe ke tsãlè, fęįe ke sübįë,* || *lou fò twâdre le ku a tote düᵛè*“, = poule qui chante, fille qui siffle, il faut leur tordre le cou à toutes deux Bridel-Favrat, p. 541: „*felhe que sublhe tords-lei lo cou*“.

124. *to noouęⁱ lé béⁱ.* — Tout nouveau, tout beau.

Blonay, Nr. 453; Bridel-Favrat, p. 540: „*tot nové m'est bè*“.

La misère humaine.

125. *n-a pa de pǭrte chën ouindą̄ₐ.* — Il n'y a pas de portes sans seuils.

Il n'y a pas de maison qui n'ait de contrariétés.

Lens, p. 24, Nr. 53; Vionnaz, p. 128: „*l'ai a mâẽ dè portè sè lèda*“.

126. *méⁱ oun n-é pǫ́ᵒᵘzo, mindró le.* — Plus on est pauvre, plus c'est mal [plus on a de misère].

127. *tǫt'ā chenan.na plin o piló dé maouądó, é gnyoun po ëntèrą a demëndze.* — Toute la semaine la chambre remplie de malades, et le dimanche personne pour enterrer.

Proverbe qui semble dater de l'époque de la grande peste et qu'on emploie pour désigner la misère d'une maison remplie de malades.

128. *e pērë chon pèrtǫ́ douzé.* — Partout les pierres sont dures.

Il faut partout gagner son pain à la sueur de son front.

Id. Blonay, Nr. 364; Vionnaz, p. 124; Gruyère, Nr. 220.

129. *lan tui rlō₀ croui.* Tous ont leur croix [à porter].

Blonay, Nr. 476: „*tsakō l-a sa krāi a portå*".

130. *i mijęrę chyou ou'ǫmó.* La misère suit l'homme.

Il n'y a de bonheur nulle part, partout l'homme apporte la misère avec soi.

131. *voui pòr- mé,*
déman pòr- té,
aprę^i déman po o-n-ātre.

Aujourd'hui pour moi,
demain pour toi,
après-demain pour un autre.

Les malheurs, la misère, les maladies, la mort n'épargnent personne; chacun son tour.

132. *tó tsandze é rin merlirę.* Tout change et rien ne s'améliore.

Id. Lens p. 24, Nr. 50.

133. *can oun cǫ́gnye gnyoun,*
cǫ̂té rin.

Quand on ne connaît personne,
on n'a pas de dépense.

134. *ché kye la rin*
pê_e rin.

Qui n'a rien, ne perd rien.

135. *avoue^i rin,*
o-n-a rin.

Avec rien on n'a rien.

Id. Gruyère (Bridel-Favrat, p. 513): "*avuey ren on n'a ren*".

136. *can o-n-a pa,*
oun pou pa ëntaną.

Quand on n'a pas, on ne peut pas entamer.

137. *gran ti a manteni,*
gran fęle a veti,
jamę^i rętsó che vi.

Grand toit à maintenir,
grandes filles à vêtir,
jamais riche ne se voit.

Cf. Blonay, Nr. 418: „*si ke l-a prou fel'é prou tāi, žamé dzūyo ne sé vāi*" = celui qui a beaucoup de filles et beaucoup de toits, jamais joie ne se voit.

138. *paradi di tchyévré,*
chemitchyęró di fémaoué.

Paradis des chèvres,
cimetière des femmes.

C'est le village de Chandolin qui est désigné par ce dicton. Tandis que les autres villages de Savièse sont situés sur un plateau, Chandolin est bâti sur une pente et la plupart de ses biens sont escarpés, ce qui rend la vie de la femme, en particulier, fort dure, tandis que la chèvre capricieuse y trouve son compte.

Le mariage.

139. *tsękyé pyą a cha bǫ́ta, tsękyé méitron a choun cooué* (var. *choun chęrcló*). — Chaque pied a son soulier, chaque seillon a son couvercle (var. son cercle).

Toute femme trouve un jour un mari. Se dit surtout d'une personne qui ne pouvait guère compter sur le mariage.

Cf. Blonay, Nr. 471: „*tsakye poté trouve sõ kevéihlé*", = chaque petit pot trouve son petit couvercle. Vaud (Gauchat, Bulletin du Gloss. X [1911], p. 5); ibid. (F. Isabel, Bullet. du Gloss. [1905], p. 45: „*tò pòlé troèuvé son krəmaχé*" = toute petite marmite trouve sa petite crémaillère. Le proverbe est aussi répandu en Savoie (Dict. sav. s. v. *cwéclō* p. 130: „*çhâc branzin* (marmite) *trūve son cwéclō.*" Partout le sens du dicton est le même.

140. *le i fan kye mąŗye a chi.* — C'est la faim qui épouse la soif.

Désigne un mariage de gens très pauvres. Cf. Blonay (Gauchat, Bullet. du Gloss. IX [1910], p. 39), Nr. 191: „*la fã l-a maryå la sãi*".

141. *i fortǫna dã fę̃na le di o coudó ën déean.* — La fortune de la femme est depuis le coude en avant.

La femme que tu prendras sera toujours assez riche si elle est travailleuse. Id. Lens, p. 23, Nr. 44.

142. *i plo béoua fęle dou moundó pou pa balę kyé chin kye la.* — La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Il ne faut demander à chacun que ce qu'il peut donner. Id. à Lens, p. 25, Nr. 62; Blonay, Nr. 204. Cf. Düringsfeld II, p. 302: „*Nessuno dà quel che non ha*".

143. *mąŗya dzinta, mąŗya dąvoue.* — Epouse une jolie [femme], tu en épouses deux.

La beauté est éphémère, au point que la „jolie femme" changera si bien qu'on la prendra pour une seconde femme. Cf. Lens p. 23, Nr. 42. L'interprétation de ce proverbe par G. Pfeiffer ibid. est erronée. Gauchat (Bulletin du Gloss. IX [1910], p. 42): „*ci que māryè onna galéza fènna, ein māryè duvè*". Id. (Bull. du Gloss. X [1911], p. 5): „*lè fènnè, lè fau preindre pouetè. Quan son balè, vignon pouetè; qan san pouetè, restan pouetè* (tiré du livre vaudois: Po recafâ, p. 401): les femmes, [il] faut les prendre laides ...

144. *mąŗya tę̂ra, mąŗya mę̂rda.* — Qui épouse la terre. épouse la m ...

Celui qui épouse une femme qui a de grandes possessions, aura beaucoup de soucis.

Idem à Lens, p. 23, Nr. 41. Bridel-Favrat, p. 535: „*que terre a couson a*“. Cf. Gauchat (Bullet. du Gloss. IX [1910], p. 42), qui donne d'autres dictons analogues.

145. *maṛya tê, mé tè a cǭrda ou cóou.*	Marie-toi, mets-toi la corde au cou.
146. *oun n-é méi vịtó byin maṛyạ kyé byin ódjyạ.*	On est plus vite bien marié que bien rassasié.

Id. à Vionnaz, p. 123; Gruyère, Nr. 180; commentaire dans Gauchat (Bull. du Gloss. IX [1910], p. 42).

147. *minạ̄dzó dé garchoṇ, minạ̄dzó dé catsoṇ.*	Ménage de [vieux] garçons, ménage de cochons.
148. *pó aạ réstạ nouṛa, i fóou a.i cha brei, e j-oṛélé di j-ạ̄nó, o mǭró di catsoṇ, rinky'ǫna ouiṇvoua; fóou poouị ëndoṛạ achétạ a cou nou chou oun fromị de fromyẹ ṛóché.*	Pour aller rester belle-fille, il faut avoir sept bras, les oreilles des ânes, le museau des porcs, une langue seulement; il faut pouvoir rester assis le derrière nu sur un nid de fourmis rousses.

„Aller rester belle-fille“ désigne la condition d'une fille qui se marie et qui va s'établir dans la famille des parents de son époux. Elle y a la vie dure. Ses beaux parents attendent qu'elle ait toutes les qualités et aucun défaut.

La mort.

149. *i fóou a.ị cạkyé tsǫouje po moṛị.*	Il faut toujours une cause pour mourir.

Cf. Vérossaz (Gauchat, Bullet. du Gloss. XIV [1915], p. 14): „*nè fò todzò yəna po mouəri*“ = il en faut toujours une [une cause) p. m.

150. *fé rin kyé catchyẹ déjǫ́ o fordạ.*	Elle ne fait que cacher sous le tablier.

Se dit d'une femme qui vient de perdre un petit enfant: „l'enfant n'est pas mort, il n'est que caché pour quelque temps.

151. *tèoua vya, tèoua fèn.*	Telle vie, telle mort.

Cf. Blonay, Nr. 459.

152. *can oun pou pa méi, moṛị oun ché ạché.*	Quand on n'en peut plus, on se laisse mourir.

Idem à Lens, p. 27. Nr. 78; d'après Gilliéron, *Prov. de Vissoye*, ce dicton est répondu dans la vallée d'Anniviers: „*méi n'èm pou,*

mourik chè lăchě', = [qui] plus n'en peut, mourir se laisse. Cité par Gauchat, *Bullet. du Gloss.* XIV (1915), p. 14.

153. *an mò é ou maryādzó, ron tǫt'é pạtsé.*	A la mort et au mariage, tous les contrats sont déliés.
154. *la tré chǫrté dé chórèiṇ: i chórèiṇ di vi, i chórẹin di mò et i chórèiṇ dou crouẹ*[1].	Il y a trois sortes de grippe: la grippe des vivants, la grippe des morts, et la grippe du mauvais [du diable].

Les lignes suivantes écrites à Mase par le vicaire Jean-Maurice Clément, dans les années 1767 à 1769, nous fournissent le meilleur commentaire de notre dicton.

„Ce que c'est que les *sorvens* aliter *mauvais sorts.* On en distingue de deux sortes, les *sorvens des vifs* ou des *vivants*, et les *sorvents des morts.* Les *premiers* sont des mauvais sorts, que de méchantes gens envieux, ou sorciers etc. donnent ou jettent sur quelques personnes ou sur des animaux, que ce soit des maladies ou autres incommodités. Les *seconds* sont des maladies ou autres incommodités que l'on reçoit de la part des morts, lorsqu'on vient à les embarrasser en passant parmi eux, dans des bois, des chemins, des bâtiments ou quelqu'autre endroit que ce soit, car on tient, et on croit fermement (au moins la plupart), qu'il y a de ces morts ou de ces ames qui font leur purgatoire, (vel aliud nescio quod) dans presque toutes sortes d'endroits, de sorte qu'il n'est rien de si facile, ni peut-être même de si ordinaire, selon nos grossiers superstitieux, que de passer sans le savoir parmi ces sortes de morts, et de les fouler pour ainsi dire aux pieds. Ce qui fait qu'ils sont comme forcés malgré eux, de jetter ou de pousser des airs, on un soufle contagieux, sur ceux qui marchent parmi eux et qui les foulent ainsi aux pieds. Voilà précisement ce que c'est que les *sorvents des morts* ... En un mot, on donne le nom de *sorvents* presque généralement à toutes les maladies ou infirmités, dont le vulgaire ignorant ne voit pas la cause d'une maniére claire et évidente ... Il faudra donc selon ce système et ces principes ridicules attribuer tous les effets naturels qui ne seront pas palpables à un chacun aux sorciers, aux mauvaises gens, aux Démons (c'est, à Savièse, la 3e sorte de *chòrèiṇ*, celui du *crouẹ*[1]), ou aux autres habitants de l'autre-monde". Ce passage est cité dans un intéressant travail de F. Fankhauser, *Aus der Walliser Volkskunde des* 18. *Jahrhunderts*, p. 429 sq., tirage à part de la „Festschrift Louis Gauchat", Aarau 1926.

155. *i mò di fẹ̄né, relchiṇse d'ǫmó.*	Mort de la femme, richesse de l'homme.

A Vionnaz, p. 122: „*grâta mortalité dè fènè, rètséfè de pèrotsè*". Id. Gruyère, Nr. 125; Corbaz, *Recueil de morceaux choisis*, p. 142;

„moueir d: fenna et via de tsèvo, || le la tsevance d: l'otto“, = mort de f. et vie de cheval. c'est la prospérité de la maison (cité par Gauchat, Bullet. du Gloss. XIII [1914], p. 69); à Vissoie (Gauchat, ibid.). Savoie (Dict. sav. s. v. *fënă*, p. 186): *„mwê é ī a d'fënĕ, plu na paroste e' rstë“*, = moins il y a de femmes, plus une paroisse est riche.

156. *lan tôt'é tsǫ́ᵒᵘje 'na fën.* — Toutes les choses ont une fin.

157. *ch'oun cognyechęch: ó tëⁱ de dzèrmandrīa, ën doŗi dé mò r-an vīe.* — Si l'on connaissait le thé de germandrée, il y en aurait des morts en vie.

Cf. Odin, Gloss. du patois de Blonay, s. v. *dzermādri*, p. 128: *„dzermādri, se te m'avå dē tō kurti, lèi-y a bē dèi mwå ke serā vi:“* = [moi, la] germandrée, si tu m'avais dans ton jardin, il y a bien des morts qui seraient en vie.

Proverbes divers.

158. *āvoue la pa dé foua, la pa de fomęⁱ.* — Ou il n'y a pas de feu, il n'y a pas de fumée.

Plus concis à Lens, p. 25, Nr. 58: *„pa dǝ foun chïn foua“* = pas de fumée sans feu. Vionnaz, p. 123: *„yo l'ai a ré dè foâ, l'ai a ré dè fèmairè;“* id. à Gruyère, Nr. 149. Blonay, Nr. 255 et 384. Le Roux I, p. 70, 71: *„n'est fu saunz fumé, ne amour saunz semblant“*.

159. *la pa dé pęrté chën prófyę.* — Pas de perte sans profit.

160. *can é tsǡté maņcon, é rǡlé daņson.* — Quand les chats manquent, les souris dansent.

Id. à Blonay, Nr. 119; Vionnaz, p. 127. Savoie (Dict. sav. s. v. *stë*, p. 380): *„can lō stë* [= les chats] *mancān, lō rà danchān.*

161. *lé myó dé deŗé i j-infaņ: „tëņté kīa“ kyé „ouia té“!* — Mieux vaut dire aux enfants: „Tiens-toi tranquille“ que [de leur dire] „lève-toi“.

La vivacité et la pétulance est un bon signe dans l'enfance. A Blonay, Nr. 489: *„vó mī dere „dzū“* [tiens-toi tranquille] *tyé „tsåropa!“* [paresseux]; idem Bridel-Favrat, p. 538.

162. *Dzin ën fǡche, brǫt'ën tsǡse.* — Joli en langes, vilain en hauts-de-chausse.

Les enfants mignons perdent souvent leur grâce avec le jeune âge.

163. *tsękyé paị froun cha mǭda.* — Chaque pays fournit sa mòde.

Cf. Blonay, Nr. 469: „*tsake payi furne sõ mõdo*“ = son monde; ibid. Nr. 470: „*tsake payi, tsake mũdè*“, = chaque pays, chaque mode.

164. *cǫté mé^{i} i ouën ky'i chąkye.* — Le lin coûte plus que le sac.

Désigne les économies mal comprises de ceux qui achètent les matières premières plus cher que l'objet frabriqué.

165. *chon é béoué ploun.me kye fan é byó j-ijé^{i}.* — Ce sont les belles plumes qui font les beaux oiseaux.

166. *can ou'écoué^{i}oua lé plin.na, ton.mé.* — Quand l'écuelle est pleine, elle verse.

A Lens, p. 28, Nr. 85: „*kan lə chak è plyèin, i boutə*“, = quand le sac est plein, il déborde, à Vionnaz, p. 125: „*kã la moèzèra l'é pdèna, versé*“, quand la mesure est pleine, . . . id. Gruyère, Nr. 261; Blonay, Nr. 116 avec cette application: „*Se dit de voleurs qui, après avoir longtemps joui de l'immunité, sort enfin attrapés, et aussi de passions, de rancunes qui finissent par éclater*“.

167. *can la pā mé^{i}, la ouncǫ́.* — Quand il n'y en a plus, il a encore.

Id. Blonay, Nr. 116.

168. *i botsęle chouté pa rlouin dou tron.* — L'écharde ne saute pas loin du tronc.

Sens: Tel père, tel fils. Proverbe usité à Ayent, à Vionnaz, p. 121; en Gruyère, Nr. 80; à Blonay, Nr. 189, partout sous la même forme. En Savoie (Dict. sav. s. v. *retalion*, p. 253: „*le retalion ne va pâ lwan du tran*“, = le copeau ne va . . .

169. *orǭ$_{o}$ dé contó fé pa contó.* — Erreur de compte ne fait pas compte.

170. *chin kye revīre a fri, revire a tsa.* — Ce qui repousse le froid, repousse [aussi] le chaud.

Se dit en parlant des campagnards, habillés de laine été et hiver.

Id. à Blonay, Nr. 402.

171. *tó ou tą̄$_{a}$, tó ché cha.* — Tôt ou tard tout se sait.

Id. à Blonay, Nr. 22.

172. *chin kye vën pe flǫta, parté pé tanbǫ̀.* — Ce qui vient par la flûte, s'en vu par le tambour.

Cf. le proverbe fr.: Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour, à Lens, p. 28, Nr. 86: „*chèin kyə yèin pə flyouta chourtè pə tan*ᵐ*bour*". Vionnaz, p. 123; Blonay, Nr. 405; Gruyère, Nr. 162; Savoie (Dict. sav. s. v. *tanbòr*, p. 387); Düringsfeld II, p. 651: „*Ben que ven eme la fluito, s'en tourno au tambour*" (prov. mod.). „*Lô ch'a ven per fluta, a va via per tambor*" (piém.).

173. *ché kye chën chin, chën prin.* Qui s'en sent, s'en prend.

174. *chin kye le a bon martchya, lé tòrdzó troua tchyè.* Ce qui est bon marché est toujours trop cher.

Id. en Savoie (Dict. sav. s. v. *marçhi*, p. 260: „*l' bon marçhi é tojhòr ché,*" = le bon marché est touj. cher; ibid. „*l' bon marçhià crîve l' sà,*" = . . . crève le sac.

175. *chin oui va pari comin 'na chonale a oun tsën.* Celui lui convient exactement comme une sonnette a un chien.

S'emploie pour dire qu'une chose ne convient pas du tout à quelqu'un.

176. *i boun Djyo la ënvouéa a tchyévra avoué*ⁱ *ó bóchon.* Dieu a envoyé la chèvre avec le buisson.

L'entretien de la chèvre ne coûte rien; voilà comment elle est la vache du pauvre. — A Vionnaz, p. 122: „*lè bõ Dyü n'évoyé pa le tsèvri sé lè bosõ po lè nèri*"; id. en Gruyère, Nr. 95 et Bridel-Favrat, p. 535.

177. *i chorté mé*ⁱ *dou dō*ₒ *kye dou nou.* Il sort plus du dur que du nu.

On recevra plutôt quelque chose d'un avare que d'un pauvre qui n'a rien. — A Lens, p. 24, Nr. 47: „*oun trouvə myò hlò dó*ᵒᵘ*r kyə hlò noup*", = on trouve mieux sur le dur que sur le nu.

178. *i plo chādó di mōoué la toua choun mētre.* Le mulet le plus sage a tué son maître.

Id. à Lens, p. 29, Nr. 88: „*lə plyou chado moulèt' y a toua choun metrə*".

179. *tó chin kye intré fé vintró.* Tout ce qui entre fait ventre.

Se dit des gens qui ramassent tout ce qu'ils peuvent, même ce dont on ne voit guère l'utilité pratique.

180. *infan borla la pouïre dou foua.* Enfant échaudé craint le feu.

Cf. Bridel-Favrat, p. 536: „*tsin bourlâ a pouaire dau fû*".

Christophe Favre.



Di alcune antichissime parole alpine.

I.

La glottologia romanza è una delle più salutari e adatte palestre anche per gli indoeuropeisti e per i cultori di linguistica generale. I mezzi d'indagine che stanno a nostra disposizione per gli idiomi neolatini ci permettono di seguire con precisione la storia delle lingue e ci additano così sicure vie e buoni controlli metodici da applicare in altri campi. Il lessico romanzo è indubbiamente oggi, per merito d'una numerosa schiera di valenti studiosi, meglio conosciuto d'ogni altro, sia nel suo maggior nucleo d'elementi latini che in quello pur considerevole degli influssi germanici, arabi ecc.

Alcune, anzi parecchie, parole del tesoro linguistico neolatino sfuggono però alle più acute e penetranti indagini dei Romanisti, i quali si limitano, in generale, a costruire una forma tipo che sia foneticamente in pace con le varietà dialettali, e a farla precedere dal sacramentale asterisco e seguire da un punto interrogativo, o tutt' al più da un *Woher*? La maggior parte di queste voci oscure alle quali accennavo, rientra nella categoria delle parole pre-romanze o pre-romane[1] di cui si è molto parlato teoricamente e astrattamente, piuttosto che assoggettare questi elementi a un' accurata analisi e a indagini comparative.

Ben a ragione il Savi-Lopez[2] stima che lo studio del Jud, *Della storia delle parole lombardo ladine*[3] "rimarrà per lungo tempo il punto di partenza delle ricerche ulteriori". Infatti il valente professore svizzero raccolse con grande diligenza e competenza in quel contributo il maggior numero di forme dialettali derivanti da radici oscure, ch' egli riteneva, quasi sempre con ragione, preromanze, per mostrare così l'area di diffusione d'una parola e le connessioni fra le voci antichissime dei dialetti alpini e quelle dei dialetti dei Pirenei.

---

[1] Certi Autori (come p. es. il Prati, Riv. di Studi Trentini, II, 176) non vogliono sentir parlar di pre-romanzo, ma solo di pre-romano; a rigore pre-romanzo è anche il latino e per questo teoricamente hanno forse ragione, ma in pratica la distinzione è oziosa.

[2] Savj-Lopez, Le origini neolatine, Milano, Hoepli 1920, p. 255.

[3] Bulletin de dialectologie romane, III (1911) pp. 1—18, 63—86, cfr. l'importante recensione del Bertoni in questa *Zeitschrift* XXXVII, 736 segg.



Certamente, come bene osserva lo stesso Jud, la reazione, fino a un certo punto salutare, iniziata dai linguisti moderni contro le stravaganze dei filologi del secolo XVIII che credevano di scorgere ad ogni passo parole celtiche, greche o etrusche, è andata tropp' oltre e si è giunti cioè "a fiutare — sono detti del Jud — in ogni parola dialettale una parola latina o germanica". Non si comprenderebbe invero come queste voci di così grande importanza siano state così poco studiate, se non si conoscesse la naturale contrarietà di parecchi linguisti ad ammettere senz' altro elementi pre-romanzi[1] e se non si adducesse l' attenuante che il massimo risultato al quale si può giungere esaminando queste parole coll' ausilio della sola romanistica è quello della semplice ricostruzione d' un prototipo immaginario. Anche le spiegazioni di qualche indoeuropeista non hanno dato grandi risultati e vedremo presto la ragione. Sarebbe desiderabile, prima di intraprendere uno studio su questi elementi, determinarne esattamente l' area di diffusione, e per questo il sullodato lavoro del Jud è una preziosa opera preliminare. E dico *preliminare* giacchè il Jud non indaga l' etimo di quelle voci che studia, come sarebbe stato desiderabile se ciò non avesse esulato dai limiti ch' Egli s' era proposto in quelle brevi e lucidissime note, suggeritegli dalla lettura degli eccellenti *Appunti lessicali bregagliotti* del compianto Guarnerio. Ma una delle principali cause dell' oscurità che regna su quest' argomento, è che con un' unica parola: *pre-romanzo* o *pre-romano*, noi indichiamo diversissimi elementi del lessico neo-latino lontani fra loro nello spazio, tutt' altro che sincroni, e provenienti da idiomi varii e spesso non ben identificabili. Troviamo p. es. in rumeno parecchie parole che non sono sicuramente nè latine, nè slave, ne turche, nè ungheresi, nè greche: molte sono in comune coll' albanese: ora è legittimo far risalire tali voci a idiomi locali preesitenti alla conquista romana. In questo caso si tratterà del Trace e dell' Illirico, lingue dunque indoeuropee, benchè pochissimo note.[2]

Assai diversamente ci si presentano gli elementi pre-romanzi dei dialetti alpini;[3] qui troviamo parecchie tracce celtiche, ma oltre a queste un numero considerevole di parole che rappresentano vetuste reliquie pre-latine e pre-celtiche; alcune hanno carattere indoeuropeo, altre invece sono di tipo assai diverso dall' indo-

---

[1] Che a stabilire etimi pre-romanzi sia necessario andar molto cauti è naturale ed io sono pienamente d' accordo. Ma il fare ogni genere di sforzi per stiracchiare parole evidentemente pre-romane da etimi latini o germanici è cosa antiscientifica e per questo le obiezioni di G. D. Serra contro l' ottimo volume di C. Battisti (di cui parleremo fra poco) nella *Dacoromania* III (1924) 953 segg. rappresentano, a mio parere, un vero regresso.

[2] Vedi per alcuni di questi elementi le mie *Postille etimologiche albanesi* di imminente pubblicazione nell' Archiv za arbanasku starinu, jezik i etnologiju di Belgrado.

[3] Parecchi di questi elementi si estendono anche ai dialetti della pianura (v. anche Prati, Riv. di Studi Trentini II, 174), ma ciò più che per imprestiti si spiega per l'unità del fondo etnico preesistente.

europeo e quindi dall' indoeuropeo stesso ben poca luce possono ricevere.

Considerando dunque la eterogenea natura di ciò che comunemente chiamiamo pre-romanzo, io credo che, per lo meno allo stato odierno delle nostre cognizioni linguistiche, più d' uno studio complessivo di tutti gli elementi pre-romanzi giovino singoli contributi i quali si occupino di elementi appartenenti a un' area ben determinata, ma di quelli tentito l' analisi etimologica e comparativa.

Tuttavia anche il prender in esame "tutte" le parole preromanze di una singola zona, sarebbe argomento "da far tremar le vene e i polsi" e che richiederebbe la penna d' un glottologo comparativista ben più competente di me.

Gli elementi pre-romanzi diffusi nei dialetti alpini sono fra i più adatti ad essere sottoposti ad un esame comparativo, sia per il loro speciale carattere arcaico, sia perchè di buona parte di essi conosciamo con esattezza l' area di diffusione attraverso il più volte citato studio del Jud, ed anche, per ricordare solo i lavori di maggiore importanza, attraverso la prima parte degli eccellenti *Studî di storia linguistica e nazionale del Trentino* di Carlo Battisti. [1]

Ben si comprende infatti — e non è soltano una premessa aprioristica che giustifichi la nostra indagine, ma di questa indagine mediata conclusione — che i popoli alpini abbiano conservato intatte molte parole attinenti ai più elementari concetti della loro rustica industria e massimamente del caseificio, [2] agli animali e alle piante che loro eran familiari, all' abitazione, alla configurazione topografica delle loro regioni. Contornati da difese naturali, attaccati per indole alla loro terra e alle loro tradizioni, questi popoli risentirono meno di quelli della pianura gli effetti delle alternazioni dei dominii. E come sulle balze scoscese dei monti Cantabrici resistettero per secoli alla veemenza dei conquistatori Celti e Romani gli antichi Iberi, e rimangono ancor oggi continuati linguisticamente dai Baschi, [3] così, se pur questi nostri popoli alpini non si poterono sottrarre alla romanizzazione perchè meno isolati degli Iberi dei monti Cantabrici, conservarono però dei loro linguaggi, che alla romana lingua s' eran dovuti inchinare, vestigia notevolissime.

---

[1] Firenze, Le Monnier 1922.

[2] A proposito di caseificio debbo con gran rincrescimento avvertire che non mi è stata accessibile la dissertazione del Luchsinger, Das Molkereigerät in den romanischen Alpendialekten der Schweiz, Zürich 1905.

[3] Io considero qui come *res judicata* una questione che in realtà è stata molto discussa, ma che proposta fin dal 1821 da G. von Humbolt (Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittels der Vaskischen Sprache, Berlin 1821) fu definitivamente posta fuor di dubbio da H. Schuchardt, Die iberische Deklination, Wien 1907 (Sitz. d. k. Akad. Wiss. 157) almeno dal punto di vista linguistico (Per l' etnologia vedi però i varii pareri espressi presso P. Bosch-Gimpera, El problema etnológico vasco y la arqueologia, Revista intern. de los Est. Vascos 1923 (v. anche Zeitschrift f. Ethn. 1923 87 segg.). Die alten Iberer (Mitth. d. Antrop. Gesellschaft Wien 1925, vol. XI). Per le questioni linguistiche v. la nota 6 alla pag. 42.

Anche qui però con pre-romanzo o pre-romano dobbiamo indicare elementi assai diversi; nell' oscurità in cui brancolano ancor oggi purtroppo gli studii paleoistorici, non è possibile precisare con esattezza le vicende dei popoli che si sono alternati durante i secoli che precedettero il giorno in cui Druso *arces — Alpibus impositas tremendis* (Horatii, Carm. IV, 14) piantò le aquile romane su quelle vette.[1]

In ogni modo bisogna ammettere una prima e più generale distinzione fra gli elementi pre-romani:

1. elementi provenienti da lingue certamente o presumibilmente indoeuropee (eccetto naturalmente il latino e le altre branche del gruppo italico).[2]

2. elementi provenienti da lingue certamente o presumibilmente non indoeuropee.

La prima sezione è, com' è ovvio, quella in cui siamo in grado di operare con minor incertezza, talchè possiamo anche procedere a un' ulteriore distinzione che potrebbe essere p. es. questa: a) elementi provenienti da idiomi celtici, b) elementi indoeuropei, ma non celtici.

Gli elementi celtici sono fra i meglio conosciuti per parecchie ragioni:

1. perchè l' influsso celtico si esercitò su di un territorio assai vasto e lasciò larghe tracce di sè nello stesso latino, così che parecchi di questi elementi ci sono documentati dagli Autori, e specialmente da quelli che in più diretto contatto furono colle popolazioni celtiche, dai grammatici e dal materiale epigrafico assai abbondante;[3] anzi noi siamo soliti considerare molti di questi elementi celtici come parte integrante del lessico neo-latino;

2. perchè il lessico delle lingue celtiche ci è in gran parte noto attraverso gli idiomi tuttora esistenti e i monumenti letterarii di quelli estinti;[4]

3. perchè i rapporti celto-romani e celto-romanzi sono stati oggetto di molti e importanti studii da parte di romanisti, ma specialmente di celtisti insigni.[5]

---

[1] Per i popoli alpini oltre il primo volume della celebre *Italische Landeskunde* di H. Nissen (Berlin 1883), cfr. Oberziner, Le guerre di Augusto contro i popoli alpini, Roma 1900 e la letteratura citata più innanzi.

[2] Ascoli, Di un filone italico diverso dal romano, Arch. Glott. It. X (Due recenti lettere glottologiche, Roma 1886) e la letteratura comunemente nota fra cui principalmente Ernout, Les éléments dialectaux du vocabulaire latin, Paris 1909.

[3] Buona parte della letteratura su questo argomento, fino al 1904 si trova presso Windisch, Keltische Sprache, Gröbers Grundriss d. rom. Phil. I², 371 segg. v. anche Meyer-Lübke, Einführung³ 37 segg.

[4] Cfr. W. Stokes u. A. Bezzemberger, Wortschatz der keltischen Einheit, Urkeltischer Sprachschatz, Göttingen 1894, ma specialmente A. Holder, Altkeltischer Sprachschatz, Leipzig 1904 segg.

[5] Cfr. specialmente R. Thurneysen, Keltoromanisches, Halle 1884. Molti studii sono sparsi per le riviste di romanistica e di celtistica e non è certo qui il luogo di citarli.

Meno sicuramente si può trattare degli elementi della categoria che abbiamo indicato colla lettera b) giacchè non sempre si può negare che un elemento possa attribuirsi al celtico anche se non è conservato da altri idiomi della famiglia, eccetto naturalmente il caso i cui sicuri criterii fonetici, soccorrano l'analisi. Inoltre, per le parole indoeuropee non celtiche, dobbiamo operare su dei linguaggi estinti a noi noti in scarsissima misura.[1]

Nel nostro caso speciale, che di questo solo ci vogliamo occupare, gli elementi indoeuropei non celtici possono attribuirsi all' antico idioma *veneto*, che dovette aver molti punti di contatto coll' *illirico*, o al *ligure*, se si ammette — questione *adhuc sub judice* — che questa lingua sia indoeuropea.

Sarebbe fuor di luogo soffermarsi qui a parlare della diffusione dei Veneti nelle Alpi Orientali e anche Centrali[2] e nella regione che da loro prese nome, giacchè è cosa conosciuta da tutti e universalmente accettata. Io mi permetto quindi di rimandare alla fondamentale opera del Pauli, *Die Veneter*[3] e agli altri scritti

---

[1] Per il veneto v. la nota terza. Per i Liguri rimando a Ed. Meyer, Geschichte d. Altertums I, 722 segg., Modestov, Introd. à l'histoire romaine, Paris 1907, p. 113 segg. Nissen, Ital. Landeskunde cit I, 468 segg. C. Iullian, Histoire de la Gaule I, 112 segg., II. 8 segg.; L. de Montjoye, Les Ligures et les premiers habitants de l'Europe Occidentale, Paris-Nancy 1913. Per la questione ligure dal punto di vista antropologico cfr. G. Sergi, Liguri e Celti nella valle del Po, in Archivio per l'Antropologia XIII (1883) e G. Mehlis, Die Ligurerfrage, Archiv f. Anthropologie XXVI (1899), 71 segg., 1043 segg. ma specialmente G. Sergi, Italia, Le Origini, Torino 1919, p. 61 segg., cfr. anche Helbig, Italiker in der Poebene, Leipzig 1879, 30 segg.; Hirt, Die Indogermanen, Strafsburg 1905 segg. I, 43—49. Quanto alla lingua, propendono a ritenerla indo-europea Kretschmer, Zeitschr. f. vergl. Sprachforschung XXXVIII, 97 segg.; Conway, Enc. Britannica s. v. „Ligurian"; Hirt, Die Indogermanen II, 563 segg. ed altri, fra i quali perfino il Trombetti, Le origini della lingua basca, Bologna 1925, p. 154. Sono contrarii: Skutsch, Glotta I, 393; Feist, Kultur und Ausbreitung der Indogermanen, Berlin 1913, 367 segg. ed altri fra cui anche lo Schulten. Le iscrizioni sono pochissime: esse furono studiate da O. A. Danielsson, Zu den venetischen und lepontinischen Inschriften (Skrifter utgifna af Kungl. humanistika Vetenskap-Samfundet i Uppsala, XIII, 1 segg.) e v. Herbig, Anz. z. Indogerm. Forsch. XXVIII, 23 segg.; Hirt, Indogerm. Forsch. XXXVII, 209 segg.

[2] Cfr. Walde, Zur Besiedelung Tirols durch illyrische Stämme (Mitteilungen d. geogr. Gesellschaft in Wien 1898, p. 477 segg.), Über die Grundsätze und den heutigen Stand der nordtirol. Ortsnamenforschung, Innsbruck 1901; Stolz, Zur alttirolischen Ethnologie (Zeitschrift d. Ferdinandeums, III. S. vol. XLVIII, 151 segg.) e Die Urbevölkerung Tirols, 2a ed. Innsbruck 1892; cfr. anche C. Battisti, Studi di storia linguistica e nazionale del Trentino cit. p. 10 segg.

[3] Carl Pauli, Die Veneter und ihre Schriftdenkmäler, Leipzig 1891 (Altitalische Forschungen III) e la letteratura più recente in un importante articolo del Sommer, Indogerm. Forschungen XLII, (1924) 90—132. Quanto ai rapporti fra veneto e illirico e a tutto ciò che si riferisce all' illirico, rimando all' eccellente sintesi di N. Jokl, Illyrier B, Sprache, pubblicata di recente (fine 1925) nel IV vol. (p. 34 segg.) del Reallexikon der Vorgeschichte dell' Ebert e che contiene una bibliografia pressochè completa. Si noti che mentre l' illirico sarebbe una lingua del gruppo *satam*, il veneto sarebbe del gruppo *kentum* (Così Pauli, Kretschmer, Sommer e altri). Le relazioni celto-venete

minori ricordati nelle note. Il che faccio anche per i Liguri nonostante la presenza di questi popoli fin nelle Alpi Centrali sia discussa; del resto nelle mie comparazioni mi guarderò bene dal costruire etimi liguri giacchè, con quanto sappiamo finora di ligure, crederei d' agire imprudentemente.

Ma i più numerosi elementi che ci si presentano nei dialetti alpini con caratteri pre-indoeuropei (e fra gli altri notevolissimo quello della frequenza della vocale *a*) sono importanti reliquie d' un substrato etnico antichissimo. Nelle Alpi Centrali ed Orientali (e per ora limitiamo la nostra indagine a questo territorio) queste voci potranno, con grande verisimiglianza, essere attribuite agli idiomi dei vetusti Reti.[1]

I Reti non furono, come vogliono pochi storici, un popolo indoeuropeo più o meno affine ai Celti;[2] la tradizione, gli autori classici, le ricerche degli studiosi moderni fanno dei Reti un popolo assai affine agli Etruschi, e il carattere indoeuropeo dell' etrusco trova oggimai ben pochi sostenitori.[3]

---

non possono essere così strette come immaginava Al. Schachmatov, Arch. f. Slav. Philologie XXXIII, 51 segg.; ciò sarebbe contrario a quanto ci hanno tramandato gll antichi stessi, e specialmente Polibio, II, 17, 5: *τὰ δὲ πρὸς τὸν Ἀδρίαν ἤδη προσήκοντα γένος ἄλλο πανυ παλαιὸν διακατέσχε· προσαγορεύονται δ'Οὐένετοι, τοῖς μὲν ἔθεσι καὶ κόσμῳ βραχὺ διαφέροντες Κελτῶν γλώττῃ δ'αλλοίᾳ χρώμενοι* (v. specialmente Pauli, Veneter 413 segg.).

[1] Sui Reti l'opera più completa è quella dell' Oberziner, I Reti in relazione cogli antichi abitatori d' Italia, Roma 1883, ma è assai invecchiata; cfr. poi Pauli, Die Inschriften nordetruskischen Alphabets, Leipzig 1885 (Altit. Forschungen I) e Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos, 2. Abt. Leipzig 1894 (Altit. Forschungen II, 2) pagg. 170 segg. v. anche Haug, art. *Raeti* in Pauly-Wissowa, Realenzyklopädie d. klass. Altertumswissenschaft XII, 1, 42 segg. D' altra parte è bene avvertire che non bisogna farsi illusioni di conoscere perfettamente le varie sovrapposizioni di popoli; le scoperte archeologiche, antropologiche e linguistiche hanno tolto fede a quel binomio idilliaco di due sole razze a cui credeva ancora il Nissen, Ital. Landeskunde I, 466 segg. Si potrebbe parlare qui anche del *lepontino*, ma non entra direttamente nel nostro campo: preferisco quindi rimandare al bell' articolo „The Lepontian personal names etc. . . . di H. Pedersen (Philologica I, 38 segg.).

[2] Zeuss, Die Deutsche und ihre Nachbarstämme p. 229 segg. Dieffenbach, Celtica II, 1 p. 133, 160, specialmente fondandosi su Zosimo, I, 52, che chiama Norici e Reti *Κελτικὰ τάγματα*.

[3] Cfr. specialmente, Livio V, 35; Plinio, Nat. Hist. III, 20, Giustino Epitome delle storie di P. Trogo XX, 5 e v. più sotto p. 33, n. 2; cfr. anche le opere citate or ora. Molti Autori non danno un valore etnografico al nome *Reti*, ma solo un valore geografico (v. Kiepert, Lehrbuch d. alten Geographie[1] p. 367; Czoernig, Die alten Völker Oberitaliens, 11 segg.; Planta, Das alte Rätien 1 segg.; Deecke, Gött. Gl. Anz. 1886, 64 seg.; Stolz, Urbevölkerung Tirols cit. 7. — Steub, Die Urbevölkerung Rhätiens, 1843 e Zur Rhätischen Ethnologie 1854 sostiene il carattere etrusco, cfr. le citate opere di Pauli. Che l' etrusco fosse una lingua indoeuropea fu sostenuto principalmente da W. Corssen, Über die Sprache der Etrusker, Leipzig 1874—75; S. Bugge, Etruskische Forschungen IV, 1883; Etruskisch und Armenisch, Christiania 1890; Das Verhältnis der Etrusker zu den Indogermanen und der vorgriechischen Bevölkerung Kleinasiens und Griechenlands, Christiania 1912. In Italia fu caposcuola delle teoria indoeuropea dell' etrusco il compianto E. Lattes, in una serie di monografie, pubblicate per la maggior parte nelle

So bene che i Reto-Etruschi sono uno dei fondamentali argomenti probatorî dei fautori della teoria la quale sostiene la venuta degli Etruschi in Italia da Settentrione e cioè dalle Alpi; questa teoria, sorretta principalmente dal nome del Niebhur, troppo ingiustamente ha fatto lasciar da parte per molto tempo ad alcuni studiosi la antica tradizione della venuta degli Etruschi in Italia per via di mare, tradizione che è invece riconfermata brillantemente dall'indagine archeologica (Brizio, Modestov, ecc.) e linguistica (Pauli, Kretschmer, Herbig, Trombetti ecc.).[1]

Ma i Reti anzichè ritenersi come paleo-etruschi (Niebhur, Helbig ecc.) debbono essere considerati come il popolo sorto, verso la metà del secolo quarto, quando la terribile invasione gallica si riversò sulla pianura padana, travolgendo e distruggendo ogni cosa sul suo cammino e alcune schiatte etrusche cercarono scampo in queste valli alpine.[2]

Memorie e nei Rendiconti del R. Istituto Lombardo ed anche della R. Accademia di Archeologia di Napoli e che qui non è luogo di citare (v. p. 34 e segg. e le opere cit.).

[1] La teoria della provenienza terrestre degli Etruschi attraverso le Alpi Retiche è sostenuta da Niebuhr, Römische Geschichte I, (1853) p. 63 e segg. Helbig, Die Italiker in der Po-Ebene, 1879, p. 100 e segg. e „Sopra la provenienza degli Etruschi" (in Annali dell' ist. di corrispondenza archeologica, 1884, p. 108 e segg.). In favore della origine orientale e della provenienza per via di mare degli Etruschi citiamo per primo — à tout Seigneur tout honneur — E. Brizio, La provenienza degli Etruschi (Atti e Memorie della R. Deputaz. di Storia Patria per la Romagna, 1885, p. 119 e segg.) e Epoca preistorica (in Storia politica d' Italia scritta da una società di professori, ed. Vallardi 1898, p. CXIX e segg.); B. Modestov, Introduction à l'histoire romaine, Paris 1907, p. 341 e segg.; Kretschmer, nell' Einl. in die Altertumswissenschaft di Gercke & Norden I¹, 1912, p. 556 e segg.; Herbig, Kleinasiatische-etruskische Namengleichungen (Sitzb. d. K. Bayer. Ak. d. Wiss. 1914) e „Etrusker" nel Reallexikon d. Vorgeschichte dell' Ebert III, 138 segg. Un' ottima sintesi del problema etrusco si ha nel recente libro di P. Ducati, Etruria antica, Torino 1925 con ricca bibliografia. Al cap. II e III di quest' opera rimandiamo senz' altro il lettore desideroso di maggiori schiarimenti.

[2] Il rapporto fra Etruschi e Reti e l' identità dei due popoli si doveva basare anche, secondo alcuni Autori, sulla somiglianza, in realtà solo apparente, del nome etnico Reti con quello di Ῥασέννας, nome nazionale degli Etruschi (cfr. Dionigi d'Alicarnasso, Ant. Rom. I, 30; Ducati, op. cit. I, 2 segg.) v. in proposito Pauli, Eine vorgr. Inschrift von Lemnos II, 173 segg.; Herbig, in Corpus Inscr. Etruscarum N. 8567). La ipotesi che i Reti fossero paleo-etruschi non regge: Pauli dimostrò nel suo libro „Die Inschriften nordetruskischen Alphabets", Leipzig 1885 (Altit. Forschungen I) che le epigrafi retiche etruscoidi sono tutte posteriori alla metà del III secolo a. C., la maggior parte del II secolo. Ma le testimonianze più esplicite sono quelle di Livio, V, 33 il quale, parlando degli Etruschi dice „Alpinis quoque ea gentibus haud dubie origo est, maxime Rhaetis; quos loca ipsa efferarunt, ne quid ex antiquo, praeter sonum linguae, nec eum incorruptum retinerent". Ancor più esplicito è Giustino nel Compendio alle Storie Filippiche di Pompeo Trogo XX, 5: „Tusci avitis sedibus amissis Alpes occupavere et gentes Raetorum condiderunt" e Plinio il Vecchio Nat. Hist. III, 24, 133: „Raetos Tuscorum prolem arbitrabantur a Gallis pulsos". Quindi i Reti sono sì Etruschi, ma rinselvatichiti, come dice Livio; l' onda delle migrazioni etrusche procedette quindi da mezzogiorno a settentrione e non viceversa come volevano Niebuhr, Helbig ecc.

Quali altri popoli abitassero quelle regioni prima dei Reti è difficile sapere; probabilmente si trattava di stirpi veneto-euganee, ma la nostra indagine è giunta già abbastanza innanzi quando ha potuto stabilire che queste valli furono abitate da un popolo sicuramente non indoeuropeo al quale è legittimo attribuire buona parte degli elementi non indoeuropei che si trovano nei dialetti moderni.

Ma più che questi elementi frammentarii ci giova un' accurata analisi dell' abbondante materiale onomastico e specialmente toponomastico. Per quanto riguarda l' Italia, noi sappiamo che „la „nomenclatura geografica non venne sostanzialmente cambiata dagli „Italici e dagli Italioti sopraggiunti" e che la maggior parte dei più vetusti toponimi „di antichità determinabile in base a sicuri „criterii cronologici storici o linguistici, non appartengono allo „strato ausonico od italico, ma a quello pre-indoeuropeo". L' unità della toponomastica dell' Italia pre-indoeuropea non può attribuirsi, come voleva lo Schulze,[1] ad un' estensione storica fattane dagli Etruschi, ma deve far riconoscere l' originaria unità etnica dei popoli che abitarono l' Italia prima degli Indoeuropei, come risulta da un breve, ma importantissimo studio del valoroso glottologo italiano F. Ribezzo,[2] dal quale abbiamo estratto i passi citati più sopra fra virgolette.

Gli Etruschi formarano forse il nucleo principale di questa popolazione pre-indoeuropea. Per spiegare dunque sia i nomi di luogo che le sparse reliquie dello strato che possiamo chiamare col Ribezzo "tirrenico" (lasciando così a "etrusco" il suo preciso significato) gioverebbe moltissimo la conoscenza della lingua etrusca. Senonchè, disgraziatamente, nonostante possediamo circa 8500 iscrizioni (la maggior parte per vero brevissimi epitaffi, ma alcune di lunghezza considerevole) e un gran numero di linguisti e d' archeologi si sia occupato attivamente, da oltre un secolo, della soluzione del problema etrusco, questo rimane, per dirla col Ducati, "una schernevole sfinge che non ha ancor trovato il suo Edipo".[3] Neppure il lungo testo della mummia di Zagabria, con-

---

[1] W. Schulze, Zur Geschichte der lateinischen Eigennamen (Abhandl. d. Gött. Ges. d. Wiss. 1904). Il linguista russo N. Marr, vede dappertutto il nome degli Etruschi, ma i suoi studi „giafetidologici" sono in gran parte un frutto di pura fantasia. Un parere affatto contrario a quello dello Schulze aveva espresso C. Pauli, Eine vorgr. Inschr. von Lemnos II, 190. — Per le continuazioni dei toponimi etruschi in quelli toscani cfr. Pieri, Di alcuni elementi etruschi nella toponomastica toscana (Rend. Acc. Lincei XXI (1912).

[2] F. Ribezzo, L' originaria unità tirrena dell' Italia nella toponomastica (Rivista Indo-Greco-Italica IV, 83 segg.).

[3] Si può dire che l' etruscologia cominci nel 1789 col Saggio di Lingua Etrusca dell' abate Lanzi (2a ed. 1824—25) (per non parlare del *De Etruria Regali* di Th. Dempster (1616—19). Fra i principali etruscologi moderni ricorderemo W. Corssen, e S. Bugge già più sopra mentovati, W. Deecke, C. Pauli, G. Herbig ecc., ma sopratutto A. Torp (Vedi la bibliografia fino al 1909 presso G. Potrandolfi, Gli Etruschi e la loro lingua, Firenze 1909 [ripubblicazione in italiano, messa al corrente dagli Autori, dei tre articoli di

tenente parecchie centinaia di parole (1500, ma togliendo le ripetizioni solo 500) ha portato maggior luce;[1] le voci etrusche di cui conosciamo con certezza il significato sono solo qualche decina.[2] Tuttavia la posizione linguistica dell'etrusco, dopo tante discussioni, può ritenersi definitivamente stabilita, giacchè i risultati ottenuti in questo senso dalla glottologia, indipendentemente da qualsiasi preconcetto, combinano colla tradizione storica classica, coll'archeologia, e coll'antropologia.[3]

Korte, *Etrusker*, di Thulin, *Etrusca Disciplina*, e di Skutsch, *Etruskische Sprache* ch'erano stati stampati nella Realenzyklopädie del Pauly-Wissowa); fino al 1924 presso Herbig, Etrusker, B. Sprache, nel Reallexikon d. Vorgeschichte dell'Ebert, e Ducati, Etruria Antica I, cit. (cfr. anche Trombetti, Sulla parentela della lingua Etrusca, Bologna 1909, p. 6 segg.). La raccolta migliore delle iscrizioni etrusche sarà il *Corpus Inscriptionum Etruscarum* dei Pauli e Danielsson (poi dal Danielsson con la collaborazione di Herbig, Torp e Nogara) iniziato nel 1893, interrotto dalla guerra e ripreso solo nel 1923, ma è ancor lontano dal compimento. Per ora ci si serve del Fabretti, Corpus Inscr. Italicarum, Torino 1867 coll'appendice del Gamurrini. Descrizione delle epigrafi più notevoli presso Ducati, Etruria antica, cit. I, 63 segg.

[1] Si tratta di un ms. costituito da dodici bende di lino che ravviluppavano una mummia di età greco-romana. Fu scoperto nel 1880 ad Alessandria d'Egitto; è da tempo al Museo di Zagabria. Fu edito nel 1892 da I. Krall, Die etruskischen Mumienbinden des Agramer Nationalmuseums (Denk. d. Akad. d. Wiss. in Wien, Ph. H. Kl. XLI) (v. anche Herbig, Sitz. d. bayr. Akad. d. Wiss. 1911) e ora si trova anche nel IV fasc. del II vol. del C. I. E. (1923) al quale rimandiamo.

[2] Raccolte da S. P. Cortsen, Vocabulorum Etruscorum Interpretatio (Nordisk Tidskrift f. Filologi, IV R. 6 B. 1917, pagg. 165 segg.) (per le formule onomastiche cfr. E. Lattes, Le form. on. dell'epigrafia etr. Memorie del R. Ist. Lombardo XXII, pp. 63 e segg.) v. anche Ducati, Etruria antica I, 72 e segg.

[3] Per l'origine asianica dell'etrusco si dichiararono Pauli, Eine vorgr. Inschrift von Lemnos I, 1886, II, 1894 (Hommel, Die Pelasgerfrage, Beil. z. Münch. Allg. Zeit. 1901, N. 94; Arch. f. Anthrop. XIX, 251 segg.); Kannengiesser, Aegeische bes. kretische Namen bei den Etruskern (Klio XI, 1911 v. però la recensione di Kretschmer, Glotta IV (1913) 311 e segg. e il lavoro di Herbig citato più oltre); nel 1914 Herbig, fondandosi sulla nota opera dello Schulze e sulla importante raccolta di nomi proprii della Licia del Sundwall (Die einheimischen Namen der Lykier nebst einem Verzeichnis kleinasiatischer Namenstämme, Klio, Beiheft XI, 1913; vedi su questo libro anche la recensione del Danielsson, Gött. Gel. Anz. 1916, pp. 490 e segg.) stabilì esatte comparazioni fra nomi etruschi ed asianici: Kleinasiatische Etruskische Namengleichungen (Sitz. d. k. bayer. Akad. d. Wiss. 1914), cfr. anche Ribezzo, Carattere mediterraneo della più antica onomastica italiana (Riv. Indo-Greco-Italica IV, 221 e segg.). Il Milchhofer, il Brizio, il Modestov, il Weege ed altri Autori hanno raccolto molte somiglianze di usi etruschi e asianici p. es. l'uso del matronimico etrusco è stato collegato coll'identico costume dei Lidii (Erodoto I, 173) che però il Sundwall vorebbe negare; la prostituzione come mezzo di procurarsi la dote era comune agli Etruschi (Plauto, Cistellaria II, 3, 20) e ai Lidi (Erodoto I, 93). Il celebre fegato bronzeo di Piacenza è stato collegato con simili fegati babilonesi ecc. v. Ducati, Etr. antica I, 41 e segg.; L. Homo, L'Italie primitive, Paris 1925, pag. 67 e segg. e per l'arte F. Weege, Etruskische Malerei, Leipzig 1921, p. 57 e segg. — Per l'antropologia rimando a G. Sergi, Italia, Le origini, Torino 1919, pagg. 325 e segg. Gli Etruschi e la loro lingua (nella Rivista di Antropologia XXV [1922]) e anche „Le prime e le più antiche civiltà, Torino 1926, pagg. 269 e segg. e bibliografia ivi citata.

La provenienza degli Etruschi dalla Lidia, o più generalmente la loro origine dall' Asia Minore è attestata concordemente, in modo più o meno esplicito, da tutti gli scrittori classici che si sono occupati anche incidentalmente degli Etruschi.[1]

Destò gran rumore nel campo degli studii la scoperta che fecero nel 1885 a Kaminia, villaggio dell' isola di Lemno, due archeologi francesi il Cousin e il Durrbach, e cioè una stele funebre scritta con alfabeto greco, ma in lingua an-ellenica. Questa stele, che ha già una ricchissima letteratura, sembra essere del VII secolo a. C. e esprimere una forma d' arte locale; la strettissima affinità della lingua di questo monumento coll' etrusco è fuor di dubbio e fu provata indipendentemente dal Pauli e dal Bugge.[2] Ci fu

---

[1] Fra i Greci in primo luogo Erodoto il cui racconto, pur avendo in sè del fantastico, deve certamente avere un fondo di vero (Hist. I, 94), Ellanico di Mitilene (pr. Dionigi d'Alicarnasso, Ant. Rom. I, 28), Timeo (pr. Tertulliano, De spect. I, 5), Anticlide (pr. Strabone V, 2, 4), Diodoro Siculo (XIV, 113), Plutarco (Romolo 39), Appiano (Hist. Rom. 66), Strabone (V, 2, 2), Scimno di Chio (Geogr. graeci minores I, 204). Fra i Latini ne fanno cenno prosatori come Cicerone (De divin. I, 14), Livio (V, 33), Plinio (Nat. Hist. III, 8, 50), Velleio Patercolo (I, 1), Valerio Massimo (II, 4, 5) e poeti come Virgilio (Aen. II, 781; VIII, 479; IX, 11; Orazio (Sat. I, 6, 1) Ovidio (Metam. III, 476), Silio Italico (De bell. pun. VIII, 485), Stazio (Silv. I, 2, 190) e Rutilio Namaziano (De reditu I, 596). Sembra anzi che di questa origine asiatica si serbasse ricordo fino ad epoca assai avanzata, perchè Tacito (Annales IV, 55) ci racconta che nel 20 d. C. al Senato romano „Sardiani decretum Etruriae recitavere ut consanguinei" spiegando che „Thyrrenum, Lydumque Atye rege genitos, ob multitudinem divisisse gentes. Lydum patriis in terris resedisse, Thyrreno datum, novas ut conderet sedes, illis per Asiam his in Italia . . ." dunque, in sostanza, il racconto erodoteo. L' opinione contraria, rappresentata fra gli antichi dal solo Dionigi d'Alicarnasso (la cui affermazione essere il popolo Etrusco *οὐδενὶ ἄλλῳ ἔθνει ὁμόγλωσσον*, fu da qualche Autore presa troppo alla lettera) nelle sue Antichità Romane I, 27—30, non basta ad intaccare il solido edifizio dell' origine asianica degli Etruschi. Per di più gli storici e archeologi moderni dimostrano ch' essa si fonda su una interpretazione errata d' un passo d' Erodoto (cfr. A. Della Seta, Erodoto ed Ellanico sulla origine degli Etruschi, Rend. Acc. Lincei 1919, p. 173 segg.; Pais, Studii storici, Torino 1893, p. 49 segg.; Ducati, Etruria antica cit. I, 26 segg.). A favore dell' origine transmarina degli Etruschi sta anche il fatto di vedere nominati nelle iscrizioni egiziane geroglifiche della XIX dinastia (circa XIII sec. a. C.) fra gli invasori dell' Egitto dei *Turscha* accanto a *Lukki* e *Akaiwaska*. Come negli *Akaiwaska* sembra certo riconoscer gli Achei così nei Turscha, secondo molta verisimiglianza si vedon gli Etruschi (cfr. G. Oberziner, I popoli del mare nelle iscrizioni geroglifiche e l' Italia (Mem. d. R. Ist. Lombardo S. III, v. XIII (1919), p. 37 e segg.). È opportuno notare che, secondo il Ribezzo, gli Etruschi dovrebbero considerarsi come autoctoni (articoli citati). Nessun popolo è veramente *autoctono* nel più stretto senso della parola; dato quindi l' unità linguistica degli idiomi antichi del bacino del Mediterraneo e il rapporto, se pur sicuro sempre indiretto, lidio-etrusco, la teoria del Ribezzo, con qualche temperamento, ha grandi doti di verisimiglianza.

[2] Cousin-Durrbach, Bas relief de Lemnos avec Inscriptions (Bull. de Corr. hellénique X (1886); C. Pauli, Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos, Leipzig 1886 (Altit. Forsch. II, 1); S. Bugge, Der Ursprung der Etrusker durch zwei lemnische Inschriften erläutert, Christiania 1886. Tutta la letteratura fino al 1894 (Deecke, Apostolides ecc.) nel secondo volume della magistrale opera del Pauli, Eine vorgr. Inschrift v. Lemnos, Leipzig 1894. Fra le più

anzi chi pensò che la stele lemnia fosse la testimonianza d'una colonia etrusca in quell'isola.[1] Questo documento importantissimo è invece l'indice più chiaro dell'origine asianica degli Etruschi i quali sarebbero venuti in Italia per mare e avrebbero lasciato ricordo di sè a Lemno, dove avrebbero abitato per qualche tempo, giacchè questa migrazione da oriente ad occidente non si deve ritenere avvenuta tutt' ad un tratto. Anche accettando l'ipotesi del Pettazzoni,[2] che ha grandi indizi di verisimiglianza, e che cioè la stele di Lemno sia il ricordo d'un asiatico non ellenico, forse di un Lidio, la teoria asiatica resta sempre solida. Nell' analisi dell' Etrusco tutto ci conduce dunque verso l'Asia Minore e più precisamente verso la Lidia.

Nel 1909 il Trombetti, fondandosi solo su poche glosse lidie, aveva già istituito qualche eccellente comparazione fra lidio e caucasico.[3] Poco dopo (1910) cominciarono gli scavi americani a Sardi che portarono alla scoperta di parecchie ampie iscrizioni lidie.

Enno Littmann, il sagace editore del materiale epigrafico di Sardi, afferma la parentela del lidio e dell'etrusco.[4] Nè il Danielsson, benchè meno reciso, la esclude.[5]

D'altra parte Pott, fino dal 1853, aveva segnalato la concordanza dei toponimi greci contenenti *-νϑ-* con quelli in *-νδ-* frequentissimi nell' Asia minore[6] e Pauli nel 1886, nel primo volume della sua opera più volte ricordata sull' iscrizione etruscoide di Lemno, notò la concordanza dei toponimi pre-greci in *-σ(σ)-* con quelli aventi simile suffisso e diffusissimi nell' Asia

notevoli pubblicazioni posteriori, ricorderò solo A. Torp, Eine vorgriechische Inschrift v. Lemnos, Christiania 1903; E. Nachmanson e G. Karo, due memorie nelle Athenische Mitteilungen d. deutschen Archeol. Instituts, 1908, pag. 47 e segg.

[1] Bugge, Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos, Christiania 1894; E. Lattes, Di due nuove iscrizioni preromane trovate presso Pesaro, 1894.

[2] R. Pettazzoni, Zerona, contributo alla questione degli Etruschi (Rend. della R. Accademia dei Lincei, 1908, p. 652 e segg.). Per il P. le parole *phokiasiale*, *phoke*, *morinail* fanno pensare a Focea e Mirina, località della costa asiatica.

[3] Trombetti, Sulla parentela della lingua etrusca, Bologna 1909 (Mem. d. R. Accademia d. Scienze dell'Ist. di Bologna, Cl. Sc. Morali (S. I, Vol. II), p. 218 (56 dell' estratto).

[4] E. Littmann, Sardis, Leiden 1916. Quest' opera mi è inaccessibile. Per ciò che si riferisce alla parentela etrusco-lidia, Littmann, citato dal Trombetti, Elementi di Glottologia, Bologna 1923, p. 115 scrive: „It seems to me that the relationship between Etruscan and Lydian cannot be denied".

[5] Danielsson, Zu den lydischen Inschriften, Uppsala 1917; per il lidio cfr. anche Thurneysen, Zum Lydischen, Zeitschrift f. vergl. Sprachforschung, L (1922); cfr. anche Pedersen, The Lepontian Personal names in *-alos* and some remarks on the lydian Inscriptions (Philologica I, 38 segg.), p. 12 e segg. dell' estratto e lett. ivi citata.

[6] A. F. Pott, Die Personennamen und ihre Entstehungsarten auch unter Berücksichtigung der Ortsnamen, 2. Aufl., Leipzig 1859, vol. I, p. 451. Di *-νϑ-* trattò anche, ma con parecchie esagerazioni, il Kannengiesser, Ist das Etruskische eine hettitische Sprache? I. Über das *νϑ*-Suffix im Etruskischen und im Griechischen, Gelsenkirchen 1908.

Minore.[1] A. Fick, che già aveva pubblicato da parecchi anni opere molto importanti sui nomi proprii greci,[2] studiò, nel 1905, i toponimi pre-greci[3] che attribuì giustamente alle popolazioni preelleniche; egli osservò che questi nomi sono nettamente distinti da quelli greci e si avvicinano invece mirabilmente a quelli dell' Asia Minore. Dalla Penisola Balcanica passiamo dunque, come dall' Italica, all' Asia Minore.

Ma già nel secondo volume sull' iscrizione preellenica di Lemno (1894), C. Pauli, dopo aver stabilito come *sicura* la parentela degli Etruschi coi Pelasgi di Lemno, considerò *possibile*, in seguito ad accurato esame del georgiano, pre-armeno o vannico, elamico o susiano, cosseo, eteo, retico, ligure e iberico, la parentela degli Etruschi coi Cari, Lidi, Lici, Susiani, Caucasici meridionali, Reti, Liguri e Iberi. Pauli fu condotto a tale esame da un' ipotesi di F. Hommel, il quale aveva riunite tutte queste lingue in un sol gruppo da lui chiamato „alarodico".[4]

Le esagerazioni di Hommel avevano messo in guardia il Pauli il quale agì con estrema prudenza.

Due anni dopo il Kretschmer pubblicava la sua classica *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*[5] e nel decimo capitolo prendeva in esame le lingue antiche autoctone dell' Asia Minore, giungendo a due importanti conclusioni: 1. che tali lingue, eccettuate quelle dei Frigi e dei Bitini di carattere indoeuropeo, sono tutte affini fra di loro; 2. che non appartengono al gruppo indoeuropeo. Vedremo fra poco in quale senso debba intendersi la seconda affermazione.

Quando dunque l' esame del substrato pre-indoeuropeo delle penisole balcanica, italica ed anche iberica[6] ci conducono verso

---

[1] Pauli, Eine vorgriechische Inschrift v. Lemnos I, pagg. 44 e segg.

[2] A. Fick, Die griechischen Personennamen nach ihrer Bildung erklärt mit dem Namensystem verwandter Sprachen verglichen und systematisch geordnet, Göttingen 1875 (2a ed. rielaborata da F. Bechtel e A. Fick, Göttingen 1894); Altgriechische Ortsnamen (nelle Bezzemberger's Beiträge XXI (1896) e segg). Die griechische Verbandnamen (Ethnika) Bezzemberger's Beiträge XXVI (1901) 233 e segg.

[3] A. Fick, Vorgriechische Ortsnamen als Quelle für die Vorgeschichte Griechenlands, Göttingen 1905 (cfr. la recensione di Solmsen, Berliner Phil. Wochenschrift 1906, pp. 881 segg.) seguito poi dall' opuscolo: Hattiden und Danubier in Griechenland, Göttingen 1909. Sulla lingue dei pre-Elleni cfr. anche J. Huber, De lingua antiquissimorum Graeciae incolarum (Commentationes Aenipontanae, fasc. IX, Vienna 1921). Copiosi materiali anche presso Thomopoulos, *Πελασγικά, ἤτοι περὶ τῆς γλώσσης τῶν Πελασγῶν*, Atene 1912.

[4] F. Hommel, Archiv f. Anthropologie, 1890, pp. 251 e segg. Per l' ipotesi „alarodica" di K. Oštir vedi più innanzi la nota 2 pag. 44.

[5] Göttingen 1896; v. anche il lavoro di R. von Scala, Umrisse der ältesten Geschichte Europas, Innsbruck 1908.

[6] Qualche accenno al materiale iberico fece il Ribezzo nel suo studio Carattere mediterraneo ecc. citato più sopra; ma v. soprattutto Trombetti, Le origini della lingua basca, Bologna 1925 (Mem. Acc. Scienze dell' Ist. di Bologna, Cl. Sc. Mor. vol. VIII—IX), pag. 151 e segg. e Saggio di antica onomastica mediterranea, Belgrado 1925 (in Archiv za arbanasku starinu, jezik i etnologiju III [1926] pp. 1—116).

l' Asia Minore e parliamo di lingue asianiche, sappiamo di poter con sicurezza dare a queste un valore non solo geografico, ma quale si deve attribuire a un vero e proprio gruppo linguistico. Con questo mi guardo bene dal formare un gruppo "asianico" accanto a quello indoeuropeo. Quanto esporrò più oltre sulla posizione linguistica di questi idiomi toglierà ogni dubbio.

Uno dei più importanti risultati ottenuti dagli studii linguistici di questi ultimi anni è certamente quello di cui ci stiamo occupando. Le concordanze precise della toponomastica pre-indoeuropea del bacino del Mediterraneo, ci conducono alla conclusione d' una unità etnica primitiva di queste regioni, dall' Iberia all' Asia Minore, e preesistente all' arrivo degli Indoeuropei. Questa unità può chiamarsi "mediterranea", ed io anzi userò questa parola in completo accordo, per il valore linguistico, col Trombetti, condividendo anche, per la parte antropologica, benchè solo parzialmente, le vedute di G. Sergi. Questo risultato, ripeto, è d' una importanza eccezionale, perchè ad esso i glottologi sono giunti colla sola analisi del materiale linguistico scarso e frammentario. Ma siccome la verità è una e inscindibile, non sarà inopportuno notare che a conclusioni simili sono giunti indipendentemente antropologi, archeologi, storici e giuristi.[1]

---

[1] I lavori dei linguisti che si sono occupati di questo argomento sono stati già ricordati; altri verrano citati nelle note che seguono; specialmente ragguardevoli sono quelli del Pauli e del Kretschmer, ma una eccezionalissima importanza acquista ora il „Saggio di antica onomastica mediterranea" del Trombetti che tratta, per la prima volta, (colla competenza che è propria di questo grande glottologo) l' intero bacino del Mediterraneo. Noterò qui di sfuggita che detto Saggio era stato preceduto da un breve articolo „Zur Toponimyk des Mittelmeergebietes" (Caucasica I (1924) p. 103 segg.). Mi duole di dover solo sfiorare qui la questione mediterranea di cui conto di occuparmi presto in luogo più adatto. Per ciò che riguarda le concordanze dei risultati a cui è giunta la linguistica con quelli delle altre discipline (la qual cosa forma, a mio parere, una delle pietre angolari che sostiene l' unità linguistica mediterranea) mi limiterò a brevissimi cenni e a riferimenti bibliografici delle opere più recenti, dalle quali il lettore possa assumere le necessarie informazioni. Anche nella storia della cultura e nella paletnologia si era, fino a poco tempo fa, esagerata straordinariamente l' importanza degli Indoeuropei; solo essi erano civili e apportatori di civiltà! Del loro stato primitivo si faceva un quadro idilliaco e mentre il Pictet costruiva su basi linguistiche la preistoria degli Aryas e il Leist edificava il preteso diritto degli Aryas stessi, una serie di linguisti si sforzava di attrarre nell' orbita dell' indoeuropeo tutte le lingue d' Europa che eran poco note e la cui posizione linguistica non era ben chiara. E basti il tentativo del Corssen, per non parlare di tutti quelli che sono stati fatti per provare il carattere indoeuropeo del basco. Indoeuropeizzare voleva dire insomma civilizzare. Ogni popolo, che aveva avuto una grande civiltà, come gli Etruschi, doveva essere Indoeuropeo o meglio Indo-germanico. Nell' antropologia chi per primo vide chiare le questioni e ricostruì, forse un pò fantasticamente, ma certo in un modo che è anche artistico, l' antica civiltà pre-indo-europea fu Giuseppe Sergi in una serie di lavori che s' inizia coll' opuscolo „Origine e diffusione della stirpe mediterranea", Roma 1895 e finisce (per ora) col grosso volume uscito pochi giorni fa „Le più antiche civiltà", I creatori, Torino 1926. Delle opere intermedie ricorderò solo: Europa (Torino 1908), Italia (1919), ma specialmente The Mediterranean Race, London

Dagli scavi di Creta e delle isole egee escono alla luce i monumenti fastosi dell' età minoica, mille documenti ci parlano della civiltà egea, gli scavi di Boghaz-köi scoprono l' archivio del

---

1901. Come spesso suole accadere in simili vivaci reazioni contro teorie che per lungo tempo hanno dominato indiscusse il campo degli studii, il Sergi è andato spesso tropp' oltre. A parte le sue teorie puramente antropologiche sulla „razza mediterranea" delle quali io, non antropologo, non ho sufficente competenza per discutere, l' idea del Sergi di vedere civiltà solo là dove ci sono popolazioni Mediterranee e barbari altrove e specialmente negli Indoeuropei invasori, benchè fondamentalmente, a mio avviso, giusta, è certo esagerata. Sicuramente i suoi libri, e specialmente quest' ultimo volume, sono pieni di suggestioni, e mi permetta qui l' illustre Autore di rallegrarmi con lui per così grande attività e per tanta lucidezza di mente in età così tarda e di augurargli di proseguire ancor per lungo tempo la sua preziosa attività scientifica. Per quanto si riferisce all' archeologia, specialmente pre-greca, rimando ad Evans, The Minoan and Mycenean elements in Hellenic Life (Journ. of Hell. Studies XXXII, 1912 e New archeological lights on the origin of Civilisation in Europe, Newcastle-Tyne 1916 e alle maggiori opere di questo Autore e specialmente: The palace of Minos, Oxford 1921. Cfr. anche R. Dussaud, Les civilisations préhelléniques dans les bassin de la mer Egée, Paris 1914; Lichtenberg, Die aegeische Kultur, Leipzig 1911. — Mosso, La preistoria II, Le origini della civiltà mediterranea, Milano 1910, ma soprattutto la recente sintesi di G. Glotz, La civilisation égéenne, Paris 1923. L' importanza della cultura mediterranea (dagli storici chiamata generalmente „egea") è tale che H. Berr non esita a scrivere: „Le bassin de la Mediterranée se prête par sa conformation — et tout particulièrement la region égéenne — a cette uniformation de la vie et de la culture. *Avant qu'il se romanisât, avant qu'il s'hellénisât le mond ancien s'est égéanisé* (Introd. all' op. cit. del Glotz, p. II). Il rinvio alle opere del Glotz e del Sergi, che contengono gli ultimi risultati della scienza mi dispensa da ulteriori particolari. Ma una parola merita anche il diritto del popolo Mediterraneo, questo importantissimo coefficente della civiltà. Come Brizio e Modestov nell' archeologia e nella storia antica e come Sergi nell'Antropologia, spetta a P. Bonfante il merito d' aver dato la necessaria importanza alle popolazioni pre-indo-europee d' Italia nella formazione del diritto romano e di essersi pronunziato contro l' ipotetico diritto ario. V. specialmente la sua bella Storia del diritto romano, 3a ed. Torino 1923, pagg. 22 e segg. A un campo assai più vasto di diritto mediterraneo, si riferiscono gli studii di E. Carusi (v. specialmente „Il problema del diritto comparato" negli Atti della Soc. p. il progr. d. Scienze 1917 e „Per una Scienza giuridica Orientalistica", nella Riv. italiana per le scienze giuridiche, 1920. Il Carusi si propone la questione se lo stesso diritto romano non faccia parte di quel vasto diritto mediterraneo che si profila dinanzi alle sue indagini di diritto comparato (Probl. dir. comp. p. 461). I risultati degli studii del Carusi furono severamente criticati dal Nallino, Gli studi di E. Carusi sui diritti orientali, nella Rivista degli Studi Orientali IX (1921), pp. 55—181, specialmente però dal punto di vista del diritto musulmano. Alla critica del Nallino, il Carusi rispose con un grosso volume, „Diritto e filologia, risposta di un giurista alle critiche di un filologo" (Bologna, Cappelli, 1925) nel quale le principali questioni sono riprese in esame (v. la replica del Nallino, nell' Oriente Moderno V (1925), 3). Notevoli sono anche alcuni articoli del De Francisci, sull' ipotetica unità dei diritti orientali mediterranei, ma questo chiaro Autore veda le cose assai diversamente dal Carusi: I diritti orientali mediterranei e la loro supposta derivazione comune (in Rivista it. di Sociologia, 1921, I, 32). — La scienza del diritto comparato secondo recenti dottrine (in Riv. Intern. di Filos. del Diritto, 1921, 233—249). — La supposta unità delle forme della vendita nei diritti orientali mediterranei (Riv. It. per le Scienze Giuridiche 1921, 3—44). — Ancora dei diritti orientali mediterranei e dei

vetusto impero degli Etei. La civiltà mediterranea si rivela man mano superba e meravigliosa.

Disgraziatamente anche quando si è giunti a provare l'unità delle lingue pre-indoeuropee del bacino del Mediterraneo — escluse s'intende quelle semitiche e camitiche dell'Assiria, Egitto ecc. — non possiamo farci un'idea troppo esatta del carattere di questi vetustissimi idiomi, giacchè il materiale in nostro possesso, specialmente per i linguaggi della penisola balcanica ed italica, è scarso e frammentario. Molte speranze si possono nutrire ora dall'esame dell'eteo,[1] copiosamente documentato dopo gli scavi di Boghaz-köi. E speriamo venga il giorno che le iscrizioni minoiche di Creta non rimangano più lettera morta per gli studiosi![2] Allo stato presente delle ricerche ci si deve porre questo problema: le lingue dell'Asia Minore e quelle dichiarate affini, quindi, in una parola sola, le lingue mediterranee, a quale gruppo linguistico appartengono, oppure più si avvicinano?

Un'analisi di tal genere è stata tentata solo dal Trombetti; vedremo fra poco a quali risultati egli giunga. Le singole lingue, come è noto, e come è stato anche detto più sopra, sono state comparate da varii studiosi con diversissime famiglie linguistiche, e specialmente il basco, che forma l'ultimo anello della catena mediterranea, e l'etrusco. Scartate di proposito le ipotesi cervellotiche e isolate o già dimostrate assolutamente false, come p. es. i rapporti fra le lingue ugro-finniche e l'etrusco[3] e le medesime

loro rapporti (in Archivio Giuridico 1922, 26—32). E questo per non far cenno delle note teorie dei rapporti fra diritto romano e babilonese di D. H. Muller (Die Gesetze Hammurabis und ihr Verhältnis zur mosaischen Gesetzgebung sowie zu den XII Tafeln, Wien 1903) e quello egiziano di E. R. Revillout, Précis du droit égyptien, Paris 1899—1900, le prime del Müller, ben fondate, le altre, del Revillout, assai fantastiche (cfr. Costa, Storia delle fonti del dir. romano, Torino 1909, p. 11).

[1] L'eteo è oggi il problema d'attualità della linguistica. Non parlo naturalmente dei così detti testi etei in caratteri geroglifici, giacchè di essi ben poco si sà e sopratutto non si è affatto sicuri che siano veramente etei (L'ultimo tentativo di deciframento ch'io conosco è quello di C. Frank, Die sogenannten hettischen Hieroglypheninschriften (Abh. f. d. Kunde d. Morgenlandes XVI, 3, 1923 e bibl. cit.). Io mi riferisco qui alla lingua dell'archivio di Boghaz-köi, anzi, per dire meglio, alle lingue, giacchè, a quanto pare, si tratta di 6 lingue differenti quelle in cui sono scritti quei testi: le varie lingue dell'impero eteo. La bibliografia è ormai ricchissima: rimando a Herbig, Indogerm. Jahrbuch VIII, 1—20; G. Contenau, Essai de bibl. hittite, Paris 1922, ma soprattutto a Forrer, Die Inschriften u. Sprachen des hattischen Reiches e Friedrich, Die hethitische Sprache (ambedue in Zeitschrift d. deutschen Morgenl. Gesellsch., 1922). Per la posizione linguistica dell'eteo v. la nota 3 a pag. 43.

[2] Cfr. Evans, Scripta Minoa, I, Oxford 1909.

[3] Cfr. specialmente in questo senso G. Martha, La langue etrusque, Paris 1914; non hanno maggior valore i tentativi di spiegar l'etrusco coll'egiziano di P. Hilaire de Barenton, La langue étrusque dialecte de l'ancien egyptien, Paris 1920 (e neppure il saggio di G. L. Martello, pubblicato a Perugia nello stesso anno 1920). Infelicissimo anche il tentativo „altaico" di Carra de Vaux, La langue étrusque, Paris 1911.

lingue e il basco,[1] restano in campo due grandi famiglie linguistiche: il Caucasico e l' Indoeuropeo. Per il basco (e secondo alcuni anche per l' etrusco)[2] si può con ragione parlare anche del camitico.[3]

Già abbiamo visto come Hommel includesse nel suo alarodico anche parte del Caucasico e come Pauli ritenesse il rapporto col georgiano *possibile*. Nel 1899 il grande glottologo danese V. Thomsen, nella memoria *Remarques sur la parenté de la langue etrusque*[4], collegò l' etrusco, più che al Caucasico meridionale, come aveva proposto Pauli, al ramo lezgo della sezione settentrionale.

Nei suoi lavori sull' etrusco il Trombetti affermava che l' etrusco è più affine al caucasico che all' indoeuropeo, ma in certo modo intermediario fra i due gruppi.[5]

La parentela basco-caucasica, proposta dal Trombetti stesso fin dalle sue prime pubblicazioni,[6] affermata frattanto anche da qualche altro Autore, è stata posta essolutamente fuor di dubbio nell' ultimo lavoro dal Trombetti dedicato al basco.

Decisamente vicine al Caucasico sono parecchie altre lingue estinte dell' Asia Minore, come il Chaldico, il Mitanni.[7] Negli „Elementi di glottologia" p. 104, il Trombetti raggruppa queste lingue nel modo seguente:

---

[1] Vedi la storia di questi tentativi presso Trombetti, Le origini della lingua basca cit. 4 e segg.

[2] Speciali affinità fra etrusco e libico propose il Brinton, nei vol. XXVI e XXVIII dei Proceedings de the American Philosophical Society 1899, 1890 (Non conosco queste memorie che attraverso Pauli, Inschr. v. Lemnos, II, 215), ma sembra che esse abbiano poco valore.

[3] Fondamentale in questo senso Schuchardt, Baskisch und Hamitisch (Rev. Intern. de los Est. Vascos VII [1913], 289—340). V. la più volte citata memoria di Trombetti e l' opuscolo di Schuchardt, Das Baskische und die Sprachwissenschaft, Wien 1925 (Sitz. k. Ak. Wiss. 202).

[4] In Oversigt over det k. danske Vidensk. Selskabs Forh., København 1899. Cfr. la recensione di Schuchardt, Wiener Zeitschr. f. d. Kunde d. Morgenlandes XIII, 388 segg.

[5] Sulla parentela della lingua etrusca, cit. V. anche „Ancora sulla parentela della lingua etrusca, Bologna 1912 (Mem. d. Acc. Sc ecc. vol. VI).

[6] Trombetti, Della relazione delle lingue caucasiche con le lingue camito-semitiche e con altri gruppi linguistici (in Giornale della Società Asiatica Italiana, XV [1902] e XVI [1903]). Come si fa la critica di un libro, Bologna 1907, pagg. 153 e segg. Le origini della lingua basca, Bologna 1925. Già Ellis aveva fatto qualche sporadico confronto basco-caucasico fin dal 1875. Gli altri Autori, si basarono in genere su Trombetti anche se non ne fecero menzione come p. es. E. Winkler (cfr. Trombetti, Or. l. basca 7 e segg.).

[7] Sulle comparazioni caldico-caucasiche cfr. Kluge, nelle Mitteil. d. vorderasiat. Gesellschaft, 1907 e meglio nello „Sbornik materialov dljia opisanija mjestnostei i plemen Kavkaza" 1905. Per ulteriore bibl. cfr. Weidner, Die Assyriologie, Leipzig 1922, p. 178 segg. — Per il Mitanni cfr. Messerschmidt, nelle Mitteil. d. vorderasiat. Gesellschaft 1899 e Bork, ibidem 1909. Parecchi raffronti mitanni-caucasiči presso Gleye, Sbornik cit. 1908. Del sumerico non farò qui questione. Trombetti, El. di Glott. 109 segg. lo ricollega, ma con prudenza, a questa famiglia asianico-caucasica. La bibliografia è ricchissima: l' ultima discussione è quella di A. Autran, Sumerien et Indoeuropéen, Paris 1926 che non ho ancor visto.

1. 1 Chaldico o Vannico (pre-armeno), 2 Mitanni, 3 Elamico e Cosseo o Caspio,[1] 4 Heteo e Arzawi.

2. 1 Lingue indigene dell' Asia Minore (Licio, Lidio, Cario, Misio, poi Pisidio, Isaurico, Licaonio, Cappadocio).

3. Iberico e Basco.

Egli considera questi idiomi come affini al Caucasico e conclude (p. 128) "che le affinità ... sono in ragione diretta colla distanza".

La sensazionale scoperta dell' eteo fece inclinare molti linguisti, specialmente dopo la pubblicazione del libro di Hrozny,[2] a considerare l' eteo come una lingua indoeuropea. Nonostante molto si sia esagerato in questo senso, parecchie affinità assai importanti coll' indoeuropeo sono innegabili.[3]

Gli studii etei hanno avuto il pregio di condurre verso la verità parecchi linguisti. Il Kretschmer, che aveva così ben riconosciuti i rapporti fra le lingue asianiche, si sforzava da tempo a negare i caratteri indoeuropei che in questa o quella lingua asianica, e specialmente nel Licio, si venivan a trovare, quasi che la sua teorica (essere cioè le lingue dell' Asia minore diverse dalle indoeuropee) venisse per questo infirmata. In questi ultimi tempi il dotto glottologo dell' Ateneo Viennese ritiene, con ragione, che ... "die Möglichkeit, dafs Anklänge an Indogermanisches im Etruskischen *nicht zufällig*, sondern wie gewisse Berührung des Finnisch-Ugrischen oder Uralischen mit dem Indogermanischen zu beurteilen sind" (Glotta XIII, 110). Anche l'anno scorso in Glotta XIV, 106 il Kretschmer riteneva assai più probabile l' affinità linguistica fra questi idiomi asianici e l' indoeuropeo.

Si viene così a formare in questa catena di lingue l' anello di congiunzione fra Caucasico e Indoeuropeo che, si noti bene, possono essere geneticamente collegati.[4]

---

[1] Per la speciale posizione linguistica dell' elamico cfr. Husing, Die elam. Sprachforschung (in Memnon IV, 1910) e Trombetti, La posizione linguistica dell' elamitico, Bologna 1913 (Mem. d. Acc. Sc. Ist. di Bologna, Cl. S. Mor. VII); la letteratura più recente presso Weidner, Die Assyriologie cit. 178 segg.

[2] Hrozny, Die Sprache der Hittiter, ihr Bau und ihre Zugehörigkeit zum indogerm. Sprachstamm, Leipzig 1917.

[3] Specialmente nel lavoro di Marstrander, Caractère indo-européen de la langue hittite, Kristiania 1918 (Vidensk. Selsk. Skrifter II, Hist. Fil. R.) cfr. anche Weidner, Studien zur hettittischen Sprachwissenschaft, Leipzig 1917 e le opere citate più sopra. V. anche Friedrich nell' articolo Altkleinasiatische Sprachen nel Reallexikon der Vorgeschichte dell' Ebert I (1924), p. 126 segg. Favorevole all' inclusione dell' eteo nell' indo-europeo è ora anche H. Pedersen, nella sua bella memoria „Le groupement des dialectes indo-européens", København 1925, p. 35 e segg. Tuttavia questo valentissimo glottologo fa molte restrizioni è si avvicina, in fondo, alle idee del Ribezzo e del Trombetti, benchè a primo aspetto ciò non sembri.

[4] Molte ottime comparazioni (parecchie pur non reggendo) si trovano nell' immeritamente obliata memoria di Bopp, Über das Georgische in sprachverwandschaftlicher Beziehung, Berlin 1846 (Abh. d. k. Ak. d. Wiss.). Cfr. le opere di Trombetti e specialmente gli Elementi di Glottologia.

Talune di queste lingue sono decisamente più vicine al caucasico (caldico, mitanni e, a grande distanza geografica, il basco e quindi l'antico iberico) altre all'indoeuropeo (eteo e lingue dell'Asia Minore). Tali lingue mediterranee, più vicine all'indoeuropeo, chiama ora il Trombetti (Saggio di antica onomastica mediterranea, 115) con molta ragione: "*pre-indoeuropee*". Che il Basco sia più vicina al Caucasico, mentre geograficamente è più lontano, non può fare alcuna meraviglia. La lingua degli antichi Iberi doveva rappresentare l'idioma delle prime onde migratorie da oriente a occidente, rappresenta quindi, in confronto delle lingue dei popoli che seguirono a distanza di secoli queste migrazioni, una fase arcaica. Così si spiegano anche le strane somiglianze del basco col Camitico meridionale, più che col vicino Berbero.[1]

Comunque sta il fatto che l'indagine etimologica di questi antichissimi idiomi del bacino del Mediterraneo, riceve luce principalmente dalle lingue caucasiche e da quelle indoeurpee; forse più dalle prime che dalle seconde e maggior vantaggio ne trarrebbe sicuramente se detti idiomi fosser più studiati. Alle lingue caucasiche e alle indoeuropee si rivolgono dunque gli studii onomastici e specialmente toponomastici di questa regione.

Ma alla stessa stregua di quegli antichissimi resti pre-indoeuropei fossilizzati nella toponomastica, devono essere trattate le vetuste reliquie di quegli idiomi medesimi. Perciò, se si vuole far progredire l'analisi etimologica delle parole pre-indoeuropee e quindi anche delle parole pre-romanze di cui ci occupiamo, bisogna usare gli stessi mezzi e le stesse comparazioni che si son in questi ultimi tempi adoperati negli studii di toponomastica mediterranea.

Molto gioverebbe certamente una più precisa conoscenza dell'etrusco e delle altre lingue estinte, ma, allo stato presente, dobbiamo limitarci a ben poco, giacchè sarebbe imprudente comparare parole di significato sconosciuto.

Possono servire dunque all' analisi delle parole pre-indoeuropee:

1. il frammentario materiale di significato noto (glosse, parole sicuramente interpretate ecc.) degli idiomi pre-indoeuropei;

2. il Basco, unica lingua sopravissuta della famiglia mediterranea;

3. il materiale onomastico;

4. gli stessi mezzi che servono a chiarire i punti precedenti e cioè: a) la comparazione colle lingue caucasiche, b) quella colle lingue indoeuropee, c) quella con altri gruppi linguistici.[2]

---

[1] Già ne era rimasto meravigliato Schuchardt, Baskisch u. Hamitisch 2, cfr. Trombetti, Or. l. basca 156 e segg.

[2] Molte spiegazioni di parole pre-romanze si trovano negli studii „alarodici" di K. Oštir. L'ipotesi alarodica di questo chiaro Autore è assai più vasta di quella di Hommel, ma, a quanto pare, non regge alla critica. Io non so capire p. es. la separazione del semitico dal camitico; inoltre la fonetica, in

A proposito di queste comparazioni, desidero chiarire un punto, perchè esse non si interpretino in modo errato. Quando io confronto una parola pre-romanza con una serie di parole caucasiche, non intendo già dire che quella derivi da queste; chi intendesse così cadrebbe nello stesso errore d' uno che, vedendo in un testo di linguistica indoeuropea una parola latina e le corrispondenti celtiche e elleniche, credesse essere l' una derivata dall' altra. Se poi aggiungo comparazioni da altri gruppi (ugro-finnico, camito-semitico ecc.) è perchè ritengo che si tratti della medesima parola (e non di un imprestito) e che per me, monogenista per convinzione, tali raffronti sono perfettamente legittimi e sostenuti da infiniti altri. Qualcuno potrà opporre alle mie comparazioni il "caso", l' incontro fortuito. È verissimo, il caso non si può escludere mai, neppure nelle serie indoeuropee come *pater*, *πατήρ*, *pitar* ecc.; bisogna però vedere con quale frequenza si presenti questo "caso"; si tratta dunque in fondo del calcolo delle probabilità col quale si sale a cifre straordinariamente alte. Ma di ciò in luogo più adatto.

So anche che domani qualche valente glottologo potrebbe, col solo sussidio dell' indoeuropeo, spiegar alcune forme che io credo pre-indoeuropee; neppure allora le mie comparazioni cadrebbero del tutto, ma si stabilirebbe una base indoeuropea (dalla quale poniamo pure derivi la parola alpina) che entrerebbe a far parte della serie di parole da me esaminata, colle quali il proto-indoeuropeo sarebbe geneticamente collegato, giacchè, ripeto, l' indoeuropeo non è assolutamente un ceppo isolato.

Questi cenni generali erano necessari per comprendere la natura di queste ricerche; essi non vogliono essere assolutamente una teorica generale e neppure un saggio di essa. Essi debbono solo chiarire ai romanisti il sistema che ho seguito e i problemi di attualità della linguistica mediterranea.

Spero che queste ricerche interessino il pubblico dei romanisti, il quale deve però anche considerare la diversa natura e il diverso valore delle comparazioni romanze e di queste indagini glottologiche, le quali risalgono secoli e secoli e ci conducono alle più remote fonti della civiltà e della storia.

* * *

apparenza rigorosissima, è per me incomprensibile e permette ravvicinamenti fantastici. È un vero peccato, perchè in tali studii alarodici si trova sparso un materiale prezioso; moltissime comparazioni di Oštir sono eccellenti, ma nel complesso io condivido il giudizio che ne dettero Schuchardt e Trombetti. Gli studii „alarodici" di Oštir pubblicati finora (almeno quelli a mia conoscenza) sono: Beiträge zur alarodischen Sprachwissenschaft (Wien 1921—22). L'origine soumerienne des noms numéraux des Abacistes lorrains (Časopis XVI, Ljubljana), 3. Alarodica I (Razprave I), 4. Illyro-thrakisches 5. Illyro-pelasgica, 6. Vorind. (alarod.) Zahlwörter auf dem Balkan I, II, 7. Danuvius-Asamus-Naissus (4—7 pubblicati nell'Archiv za arbanasku starinu, jezik, i etnologiju di Belgrado vol. I—III (1923—26).

1. *mugo* "pino mugo".

È voce propria delle Alpi Orientali, ma in questa sezione ha grande diffusione, specialmente nel bacino medio dell' Adige[1] friul. *mughe* (Pirona, Voc. friulano, 592), trent. *mugo* (Schneller, Beiträge II, 70, Jud, Bull. d. rom. III, 65 n. 2), anaun. *muχ* (Battisti, Die nonsb. Mundart 59), borm. *mof* (Ascoli, Arch. Glott. It. I, 291) o *muf* (Longa, Vocab. Bormino 164), posch. *müf* (Salvioni, Rend. Ist. Lomb. XXXIX, 616), bellun. *buga*, *muga* (Prati, Riv. St. Trentini II, 172), comel. *muga* (Tagliavini, Archiv. Rom. X) ecc.

Il Jud, il Meyer-Lübke e il Battisti[2] vedono giustamente in questa parola un elemento pre-romanzo, ma non procedono nell' analisi. Ignoro che di questa voce siano state date spiegazioni diverse.

Sulla giusta via per l' analisi etimologica di *mugo* si posero, indipendentemente l' uno dall' altro, il Trombetti e l' Oštir, ma si tratta di fugaci accenni che da soli non bastano a persuadere. Il Trombetti, nei suoi più volte citati Elementi di glottologia, esaminando alcune parole pre-romanze, collega (p. 126) la serie alpina al Georgiano *muχa*, Kürino *mäγv* "quercia".

L' Oštir nelle sue "Beiträge zur alarodischen Sprachwissenschaft" più sopra ricordate, unisce il pre-romanzo **mugus* "Zwergtanne" al Tabassarano *muχon* (§ 211, p. 82). Questa parola del Tabassarano si adatterebbe meglio al confronto per il suo significato, giacchè vuol dire "pino" ma, purtroppo, non è molto sicura. Essa è data dall' Erckert,[3] ma non si trova nella monografia accuratissima del Dirr (Grammatičeskij otšerk tabasaranskog jazyka, Tiflis 1905).

Inoltre questa parola *muχon*, col significato di "Fichte", sarebbe isolata e propria del Tabassarano.

In ogni modo la connessione col Caucasico è giusta; ma bisogna modificarla in questo senso. La base **muk*, **mug* doveva in origine significare "bacca, ghianda" ecc. Ma questa non è una ricostruzione immaginaria; ci è documentata proprio per gli idiomi che si suppongono mediterranei.

Seleuco, citato da Ateneo, Deipnosoph. II, 12 ci dice che i Laconi chiamavano *Μύκηρος τὰ μαλακὰ κάρυα*, ed aggiunge: *Τηνίους δὲ τὰ γλυκέα κάρυα*. Esichio traduce *μ(ο)υκηρος* con *ἀμυγδάλη, κάρυον*. Certamente queste parole non possono unirsi con *μύκης* fungo. Ma c' è di più: la stessa parola *ἀμυγδάλη* non è sufficentemente spiegata dal punto di vista etimologico. Lo

---

[1] Cfr. Battisti, Studi di storia nazionale e linguistica del Trentino, Firenze 1922 p. 62—63.

[2] Jud, Bull. Dialect. Rom. III, 65; Meyer-Lübke, REW. 5721; Battisti, l. c.

[3] Erckert, Die Sprachen des kaukasischen Stammes, Wien 1895, Nr. 121, p. 63.

Hehn[1] pensava a *μύσσω, μύξα* e quindi "frutto dolce, mucillaginoso" e invocava a sostegno le glosse laconi che ho ricordato poco fa. Il Boisacq (Dict. ét. de la langue grecque, s. v.) rileva giustamente che tale spiegazione è "poco soddisfacente". E solo un sorriso merita l'etimo semitico proposto dal Lewy[2] per cui *ἀμυγδάλη* sarebbe l'ebraico *meged* o *magdī -'el* "dono prezioso di Dio". La parola è evidentemente pre-greca, nè fa meraviglia quando si pensi che un numero assai grande di parole greche significanti frutta, piante e alberi (p. es. *ὄλυνθος, σῦκον, βότρυς, σίδη, κυπάρισσος, κάννα, γάρσανα, πτελέη, σίσαρον* ecc.) sono pre-elleniche. Io penso dunque che *ἀ-μυγ-δάλη* abbia per base quello stesso *μυγ, μυκ* di *μύκηρος* ecc.[3] Passando alle lingue ugrofinniche, troviamo in Magiaro la parola *makk* col significato "glans, balanus, Eichel". Si suol ritenere questa una forma isolata, giacchè il Ceremisso *mugəl'o* "Knorren (an Bäumen)" si crede sia un imprestito dal Ciuvasso.[4] Munkácsi, basandosi specialmente sul composto *makk-fa* "quercia" (e cioè letteralmente "albero da ghiande"), crede che questa voce sia, in Ungherese, un imprestito da quelle parole caucasiche significanti quercia che esamineremo fra poco.[5] Ciò è possibile, ma bisogna pur tener conto che una radice del tutto simile è diffusa in tutto l'uralo-altaico, dove *muk, mug* è il comune "Name runder körnerartiger Früchte" come ci dice il Vámbéry,[6] il quale aggiunge, in altro luogo,[7] che tale radice si presenta sotto le forme di *bog, bög, bong, boń, boŕ* "con svolgimenti fonetici regolari" e i vari significati di "gomb, csomó bimbó, korall, szem, mag (Kern)". Fra le numerose forme ricorderò qui solo il Kirghiso *muk, mug* "szem, mag (Kern), folt" e in composizione il Ciagatai *Kara-muk* "fekete-bogyó", *kizamuk* "vörös foltok, vörös himlő (Masern)".

Io anzi aggiungo qui che mi sembra possibile che a questa serie si colleghi più o meno strettamente il magiaro *bog* "nodus, tuber, Knoten, Knorren" per cui v. Budenz, Magyar-Ugor összehasonlító Szótár, Budapest 1873-81, p. 458; Wichmann, Finnisch-

[1] Kulturpflanzen und Haustiere (5. Aufl., Berlin 1887), p. 496.

[2] Lewy, Die semitischen Fremdwörter im Griechischen, 1895, p. 25 segg.

[3] I toponimi come *Μυκῆναι* ecc. possono derivare tanto da *μύκης* „fungo" come da questa base.

[4] Budenz, Vocabularium čeremissicum utriusque dialecti, Pest 1866, p. 85; Szilasi, Cseremisz Szótár, Budapest 1901, p. 128. Nel ciuvasso troviamo per altro una parola che certamente si ricollega alla nostra serie: questa è *məjər* „Haselnuſs" (v. Paasonen, Csuvas Szójegyzék, Budapest 1908, p. 86), cfr. l' ung. *mogyoró*.

[5] B. Munkacsi, Árja és Kaukázusi Elemek a finn-magyar nyelvekben, Budapest 1901, p. 456 segg.

[6] H. Vambery, Die primitive Kultur d. turko-tatarischen Volkes, Leipzig 1879, p. 214.

[7] A. Vámbéry, Török-tatár nyelvek etymologiai szótára (in Nyelvtudományi Közlemények XIII [1877]), p. 446 (Non avendo nel momento sotto mano l' edizione tedesca di questo dizionario comparativo, cito da quella ungherese).

Ugrische Forschungen XI, 225, ma specialmente Gombocz-Melics, Magyar Etimologiai Szótár, Budapest 1914, I, 140 e segg. e lett. citata.

Ora è indubbio che questa serie significante "bacca, ghianda" è vastissima. Nelle lingue caucasiche troviamo che essa è rappresentata, in quasi tutto il gruppo, col significato di "quercia" (e cioè "albero dalla ghianda") v. Erckert, Die Sprachen des kaukasischen Stammes, Wien 1895, p. 56, n. 101. Esaminiamo alcune forme: Avaro *miqq, mikχ, mikš* (Uslar, Avarskij jazyk, Tiflis 1889, p. 132), Kürino *mäǵ'w* (Schiefner, Kürinische Studien, 233). Udo *mä̋χ* (Schiefner, Udische Studien, 104); Hürkila *migh* (Schiefner, Hürkanische Studien, 186); Tsachuro *moḳ*, rutul *moḳ-an*, Gek *moḳ-as* (Dirr, Tzachurski Jazyk, Tiflis 1913, p. 187). Vedi inoltre Varkun *miq*, Kubaci *miq*, Akush *miq* ecc. passando al Caucasico Meridionale abbiamo: Georgiano *muχa*, Inghiloi *muχai*, Thusch *muχ* (Erckert, l. c.).

Concludendo possiamo affermare: 1. che esiste un' antichissima radice **muk*, **mug* col significato di "bacca, ghianda" e che essa è documentata con questo significato in alcune glosse pre-elleniche[1] e nell' uralo-altaico; 2. che da questo significato se ne è svolto un' ulteriore che invece della bacca indicava l' albero che la produceva: nelle lingue caucasiche questa specificazione è rimasta come nome della "quercia", nel pre-indoeuropeo come denominazione di una specie di "pino"; 3. Che da questa radice *muq, mug* pre-indoeuropea significante "pino" derivano le parole pre-romanze che indicano una speciale qualità di pino e cioè il "pino mugo".

2. *barga* "capanna".

È voce frequentissima nelle Alpi Retiche e Lombarde coi varii significati di "capanna, stalla, fienile"; si estende anche nelle valli delle Alpi Orientali.

Nel soprasilv. *bargia* "fienile", valmal. *barch* "gruppo di casolari sulle Alpi" (Monti, Voc. dial. dioc. Como), tirol. *barc* "Viehstall auf Alpen" (Schneller, Roman. Volksmundarten aus Südtirol, Gera 1870, p. 111), trent. *bark* "piccola malga", anaun. *bareχ* (Battisti, Studi di storia linguistica e naz. del Trentino cit. p. 53), comel. *barku*, *barko* fienile di montagna (Tagliavini, Archiv. Rom. X), valsugan. *barco* "lunga stalla di montagna" Prati, Rev. dialect. rom. V (1913), 95. Accanto al soprasilvano *bargun*, Alpenhütte, troviamo l' engadinese *margun* con *m* iniziale dove ci aspetteremmo *b*. Il Jud (Romania XLVI, 469) ha acutamente pensato a un influsso del noto termine "*malga*".

---

[1] F. von den Welden nell' opuscolo „Über Ursprung und Herkunft der indogermanischen Sprachen und anarische Sprachreste in Westeuropa", Bonn 1912 unisce a p. 78 alla serie caucasica significante quercia, la glossa misia μύσος „Buche". Ciò è però tutt' altro che probabile; bisognerebbe innanzi tutto ammettere che il misio rispondesse con *s* alla gutturale, il che non deve mai immaginarsi a priori. Inoltre tale glossa è tutt' altro che sicura.



A questa parola alpina si congiungono alcune voci dei dialetti francesi occidentali (di tipo *barge* v. la carta "fenil" dell' Atlas linguistique de France) e il galiziano *barga* "casa pequeña cubierta de paja". Difficilmente l' asturiano *bárganu* palo per la palizzata (Schuchardt, Ztschr. f. rom. Phil. XXIX, 222). Questa serie di parole fu ritenuta, con ragione, pre-romanza dallo Jud, BDR. III, 9, al quale si devono i raffronti alpino-spagnuoli. Il REW. 958, si limita a negare una qualsiasi connessione con *barca*; non spiega affatto la radice, anzi si domanda di dove potrà derivare. Dopo d' aver constatata la diffusione di questa voce con i varii significati di "capanna, fienile ecc.", prima di tentare l' indagine etimologica è bene osservare come questa radice sia riccamente rappresentata nella toponomastica italiana, non solo lombardo-veneta, ma anche ligure, emiliana e Toscana. È naturalmente cosa ovvia giacchè i derivati dei nomi che indicanto "casa, capanna, fienile" sono frequentissimi toponimi.

Nel Veneto troviamo parecchi luoghi denominati *Barco*. Essi sono stati esaminati dall' Olivieri e dal Prati.[1]

Di paesi che si chiamano *Barco* ce ne sono anche in provincia di Como, Milano, Reggio-Emilia e Udine; coll' aggiunta di suffissi abbiamo: *Barcis* (Udine), *Barc-one* (Como). Più diffusa è la primitiva base colla gutturale sonora *g* ricorderò solo *Barga* (Lucca), *Barghe* (Brescia), *Bargi* (Bologna), *Barg-ecchia* (Lucca), *Barg-one* (Genova e Parma) e forse *Barg-agli* (Genova).[2]

Nell' antica onomastica mediterranea questa radice è ben rappresentata: abbiamo p. es, *Βαργ-ασα*, *Βαργ-υλια* in Caria, *Βαργυ-λο-ς* è un monte della Siria; il Trombetti[3] confronta i toponimi moderni toscani *Barga*, *Bárgine*, *Bargenne* coll' etr. *Bargi-n(n)a* e aggiunge anche il nome personale cilicio *Βαργα-ιο-ς*, *Βαργα-θοη-ς* e quello dei *Βαργούσιοι*, *Bargusii* dell' Iberia. Non tutte queste concordanze sono naturalmente ugualmente ineccepibili.[4]

Trovando la radice nei toponimi carii ecc. vien fatto di pensare a una base pre-indoeuropea; ma qui si affacciano subito due possibilità. Dato che la parola si può benissimo spiegare coll' Indoeuropeo, bisognerà ammettere che i toponimi più sopra citati derivino da due forme distinte, l' una indoeuropea e l' altra pre-indoeuropea geneticamente collegate fra di loro? Oppure bisognerà ammettere che anche le parole alpine derivino da una base pre-indoeuropea, altrimenti rappresentata nella famiglia indoeuropea? E difficile, anzi impossibile, poter affermare con sicurezza l' una

---

[1] Olivieri, Saggio di una illustrazione generale della toponomastica veneta, Città di Castello 1915, p. 302; Prati, in Rev. Dialect. Rom. V (1913), 95.

[2] Per i toponimi toscani cfr. Pieri, Suppl. all'Arch. Glott. It. V, 139; Arch. Glott. It. XV, 241.

[3] Saggio di antica onomastica mediterranea, cit. p. 23.

[4] L' etrusco *Barginna* (cfr. Schulze, Lat. Eigennamen, cit. p. 73 segg.) sta probabilmente col latino *bargus* „sine ingenio“ (Bücheler, Rhein. Mus. XXXV, 71) *bargĕna* (Walde, Lat. Et. Wb. 84) ecc.

cosa o l' altra; del resto, affacciate le possibilità, la soluzione rimane sempre la medesima. Preferiamo quindi rimaner nel compo indoeuropeo. Si può ricostruire una base illirica (?) **barg* (naturalmente alla ricostruzione dò un valore tutt' affatto convenzionale); questo **barg* appartiene quasi certamente alla famiglia del germ. *bergan*, got. *bairgan* "bewahren", ant. nord. *bjara* "bergen, verbergen, schützen", anglosass. *beorgan*, ant. a. ted. *bergan*, ted. mod. *(ver)bergen* che ha il significato fondamentale di "proteggere, coprire".[1]

La base illirica sarebbe specialmente suffragata dalla serie slava *bergǫ, berkti,*[2] cfr. ant. bulg. *brěgǫ, brěšti* "sorgen", russ. *beregú, beréč* "hüten, bewahren, schonen, sparen, ecc. È noto che si collega a questa base la parola boema *brh* "Höhle, Hütte, Zelt" che col suo significato ci riporta alle voci alpine; si tratta però di uno sviluppo indipendente.[3] La serie slava non può essere presa in prestito dal Germanico per ragioni fonetiche (cfr. Hirt, Beitr. zur Gesch. d. deutschen Spr. u. Litt. XXIII, 332). Il Meringer, (Indogerm. Forschungen XVIII, 262) riuniva le parole germaniche e slave (alle quali aggiungeva il got. *baurgs* "Burg" e l' avest. *barəg-* "willkommen heifsen" (propriamente "bergen, in sein Heim aufnehmen") e le traeva da una comune radice **bhergh* "Höhle". È una pura ipotesi di cui non c' è affatto bisogno poichè è assai più ammissibile che il significato fondamentale sia quello del verbo "bergen" e che i sostantivi siano deverbali.[4]

3. *zata* "zampa, mano".

È forma comune nei dialetti lombardi e veneti e in alcune parlate ladine; tirol. *zata* "Tatze, Pfote" (Schneller, Die Rom. Volksm. cit. p. 213), comel. *þata* "zampa, mano" (solo in senso dispregiativo) (Tagliavini, Arch. Rom. X) venez. *zata* "zampa" (Boerio, Dizionario del dial. venez. 2a ed. Venezia 1856, p. 807); giudic. *ćata* "zampa" (Gartner, Die judikarische Mundart, Sitz. Ak. Wiss. Wien, vol. 100, p. 879); poschiav. *ćata* "zampa" (Salvioni, Rend. Ist. Lomb. XXXIX, 613) ecc.

Si suol considerare questa parola come germanica e la si fa derivare dall' ant. alto ted. *zata* "Tatze" (Cfr. Bertoni, L' elemento germanico nella lingua italiana, Genova 1914, p. 215; REW. 9605

---

[1] Cfr. Fick-Torp, Wortschatz d. germanischen Spracheinheit, Göttingen 1909, p. 264.

[2] Berneker, Slav. Et. Wb., Heidelberg 1908, I, 49.

[3] Gebauer, Slovník staročeský', Praha 1903, I, 103; Murko, Deutsche Literaturzeitung, 1904, col. 3145.

[4] È frequente che le parole indicanti „casa, capanna" ecc. derivino da verbi significanti „proteggere, coprire". Basti ricordare qui i comunissimi lat. *casa* che proviene dalla radice **kat* „bergen, decken" (cfr. *cassis*, *castrum* ecc.), v. Walde, Lat. Et. Wb. p. 136, e il ted. *Hütte* che si ricollega probabilmente all' anglosass. *hydan*, ingl. *hide* „verbergen" (Kluge, Et. Wb. d. deutschen Sprache s. v. Hütte).

ed anche Schuchardt, Ztschr. f. rom. Phil. XV, 111). Come si vede la concordanza fra le forme germaniche e neolatine è perfetta e, data l'estensione del vocabolo, limitato alla Lombardia e alla Venezia, l'etimo germanico è probabilissimo. Tuttavia non è inopportuno notare che la parola potrebbe essere pre-romanza (e ne avrebbe anche la caratteristica) dato che una radice simile è diffussissima in molte lingue.

Nel Caucasico p. es., che più da vicino ci interessa, abbiamo: Georg. *thathi*, Mingrel. *thatwi* "zampa". Nell'Indoeuropeo, oltre la radice germanica, si può citare l'armeno *thath* "zampa" e questo per tacere della nota parola *tata* "mano" di parecchi lingue africane (p. es. Meto *n-tata*; Kua *m-thatha* ecc.). Per tutto questo cfr. Trombetti, Comparazioni lessicali, Bologna 1920, p. 202.

Ripeto ancora che per le parole neolatine della serie sopra esaminata, ritengo l'etimo germanico come probabile; aggiungo queste comparazioni extra-indoeuropee solo come "possibili". In ogni caso dette comparazioni hanno valore per il germanico o, se si vuole, per il proto indoeuropeo.

4. *talpa* "piede".

Accanto ai regolari continuatori del lat. *talpa* nel senso di "Maulwurf" (per cui v. REW. 8545) ci imbattiamo in pochi dialetti alpini della sezione orientale in un identico *talpa* che significa "zampa, piede". Ricorderò: friul. (di Cormons) *talpe* "Pfote", dial. di Portogruaro *talpa* "Tatze" (cfr. Gartner, Ztschr. f. rom. Phil. XVI, 345, n. 2) comel. *talpa* (a Candide e Casamazzagno) "zampa di animale" (Tagliavini, Archiv. Rom. X).

Ma questa voce si trova anche nel rumeno *talpă* "Sohle"; forse questo fatto ha disorientato qualche ricercatore. Ma il rum. *talpă*, come riconosce con qualche dubbio anche il Meyer-Lübke, (REW. 8545) è evidentemente un imprestito dall'ungherese *talp* "Sohle, Fuſs" (v. Cihac, Dict. d'étim. daco-rom. II, 530 seg. Alexics, Magyar elemek az oláh nyelvben, Budapest 1888, p. 100).

Il Meyer-Lübke, l. c. riunisce questa serie, alla quale aggiunge anche il prov. *taupo* "Faust" ai continuatori di *talpa* "Maulwurf", ma, con la sua consueta prudenza, aggiunge un interrogativo. Certo la connessione, formalmente perfetta, urta in gravi difficoltà semantiche. Come si spiega che da un significato originario di *talpa* "Maulwurf" si sia passati a indicare, "piede" e "zampa"? Io non mi occuperò qui della forma provenzale *taupo* "Faust" che mi pare debba tenersi separata dalle voci che stiam trattando, per diverse ragioni. Sono convinto anch'io che esista un legame fra *talpa* "Maulwurf" e *talpa* "Tatze", ma credo che esso debba esser inteso non come connessione diretta, ma assai lontana secondo quanto mi proverò di chiarire nelle righe seguenti. Scartata la forma rumena, come evidente imprestito magiaro (certo assai antico perchè si trova nel Salterio di Scheia) restano le pochissime voci del Friuli e del Comelico che si possono far risalire a una base, sia

latino-volgare sia ant. veneta (più probabilmente latina, secondo quanto io credo) **talpa* "zampa". Posto questo, ci si può domandare come siano connesse fra loro, in latino, le due forme *talpa* "Maulwurf" e **talpa* "Tatze"; scartata l'ipotesi che "zampa" derivi da "talpa" (che non saprei da quali esempi potesse essere suffragata, dal punto di vista della semasiologia) resta l'inversa e cioè che "*talpa*" derivi da "*zampa*". Anche questa è poco verosimile: in generale le parole che indicano la talpa sono deverbali e derivano dal concetto di "scavare" e basti ricordare nell'indoeuropeo il greco σκάλοψ (cfr. la serie del latino *scalpo* ecc.) e, per saltare a un gruppo linguistico lontanissimo, nel Bantu *-puko* "Maulwurf" (Suahili *fuko*, Nyamw. *mfuko*, Bondei *puku* ecc.) evidentemente da *-puka* "graben" (Suahili *fukua* "ein kleines, tiefes Loch graben", Nyamw. *fukula* "aufgraben" ecc.) (v. anche Bourquin, Neue Ur-Bantu-Wortstämme, Berlin 1923, p. 140 e. seg.). Potrei citare molti altri esempi di diversi gruppi linguistici, ma non lo faccio per amore di brevità e perchè credo che il concetto sia ovvio.

Scartata dunque la duplice ipotesi della derivazione di uno dall'altro, restano in giuoco altre due possibilità e cioè: o che derivino tutti due da un tipo unico con significato da determinarsi, o che siano formazioni indipendenti. La seconda parte cade naturalmente se si dimostra la prima; di per sè stessa è però indimostrabile. A mio parere la prima questione si può risolvere in questo senso: *talpa* "Maulwurf" e **talpa* "Tatze" derivano da una medesima antichissima radice *tal(-p-)* significante "aperto, disteso, terra".

**Tal-pa* nel senso di "zampa" non è ricostruzione basata solo sulle parole friulane e comelicesi; si trova, secondo me, in latino, in *tal-us* "Fufsknöchel, Fesselknöchel, Spielwürfel" (che non è stato mai ben spiegato etimologicamente (cfr. Walde, Lat. Et. Wb. 762), *tal-o(n)* "Ferse" (REW. 8544). Ora questa serie di parole deve, *in origine*, ricondursi insieme con *tellus* "Erde" (la spiegazione di Walde, 767 per cui *tellus* verrebbe da **telos* modellato su *rus*, non convince) alla nota serie del sanscr. *talam* "Fläche, Ebene, Handfläche, *Fufssohle*", gr. τηλία "Würfelbrett", ant. pruss. *talus* "Fufsboden" (!), ant. irl. *talam* "Erde", ant. sl. *tьlo* "Boden", lett. *tilat, tiluot* "flach ausbreiten", arm. *thal'* "regione" ecc. (cfr. Walde 766). Da questo senso si sarebbero poi svolti da una parte "Fufsboden" e poi "Fufs, Tatze" dall'altro, pensando alla terra che la talpa scava, il nome della talpa (È noto infatti che in alcune lingue il nome della talpa può aver tale origine, cfr. il ted. *Maulwurf* = "das die Erde (m. a. ted. *molte*) aufwerfende Tier" (Kluge, Et. Wb. d. deutschen Sprache s. v.).

Tale radice è diffusa anche in altre famiglie linguistiche. Per spiegare ulteriormente il significato di "piede", derivante da quello di "terra, aperto" porterò qui solo un parallelo semantico che in questo caso è anche formale (giacchè io credo che si tratti della *medesima* parola).

Secondo Munkácsi (*Á*rja és Kaukásuzi Élemek a finn-magyar nyelvekben, cit. p. 587) il magiaro *talp* "planta, planta pedis, solea, basis", insieme con alcune forme dei dialetti lapponi, è preso imprestito dal sanscrito *talam* di cui abbiamo parlato più sopra. Anche qui, come sempre, il dottissimo ugrofinnista esagera all' eccesso la sua "Lehnwörtertheorie". Il Magiaro *talp* non può essere separato dal finnico *talla* "lamina", *tallaa* "pedibus calcare, conculcare", eston. *tald* "Sohle" ecc. (cfr. Budenz, Magyar-ugor összehasonlító Szótár, cit. p. 175 seg.). Questa serie di parole ugro-finniche si debbono, secondo ogni verisimiglianza, tener unite alle parole altaiche: Ciagatai *tala* "das weite, ausgedehnte Feld, Steppe", *tala-i* "grande", Mong. *teli-* "distendere" ecc. (cfr. anche Vámbéry, Török-tatár nyelvek etymologiai Szótár, cit. 415. Per ulteriori raffronti Trombetti, Compar. lessicali, cit. 250 seg.).

Quindi **talpa* "piede" "zampa" può stare benissimo colla serie del sanscr. *talam* come si e detto sopra. Si ha dunque questa proporzione: finn. *talla* : mag. *talp* = sanscr. *tala-m* : lv. **talpa*.

5. Un nome alpino della "slitta".

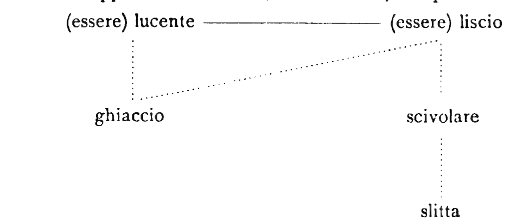
Il Meyer-Lübke, REW. 8333, esaminando i derivati romanzi dello ant. a. ted. *slito* e del ted. mod. *Schlitten*, nega, con ragione, qualsiasi rapporto fra le voci germaniche e alcune parole dialettali italiane, franco-provenzali e ladine: borm. *lözdza*, berg. *leza*, parm. *lendza*, engad. *šliesa*. L' estensione di questa voce nei dialetti alpini è considerevole. Oltre l' engad. *šliesa* (Salvioni, Rend. Ist. Lomb. XXXIX, 506 n.) che si usa nei due significati di "Kinderschlitten" e di "grofser Schlitten, um Ware zu befördern" (v. Pallioppi, op. cit. 688), abbiamo il borm. *lölza* che, secondo il Longa (Vocabolario bormino, 130), indica "la slitta grande alla quale si attaccano cavalli o buoi". Nel ladino centrale traviamo il garden. *lueza* "Schlitten" (bes. Handschlitten zum Holzfahren) (Gartner, Ladinische Wörter aus den Dolomitentälern, Halle 1923, p. 49); bad. *liö̃za*, mar. *lö̃za*, livin. *luoza*, fass. *lezǫ* tutti col significato di "Handschlitten und grofse Schlitten (für führen)" (Gartner, op. cit 175, n. 10; cfr. anche Schneller, Rom. Volksmund. cit. 239), comel. *lịǫða* (Padola *lịẹuζa*) (Tagliavini, Arch. Rom. X), friul. (Carnia) *lože*, *loge* (comunicazione del Dr. Tellini). Molte altre voci specialmente dei dialetti della Svizzera rom. si possono vedere presso Huber, Les appellations du traîneau et de ses parties dans les dialectes de la Suisse romane, Heidelberg 1919, p. 52 segg. Alcune voci di dialetti emiliani raccolse il Bertoni, Discussioni etimol. p. 37.

Nonostante le apparenti somiglianze fra queste parole e quelle germaniche di cui abbiamo detto sopra, ragioni fonetiche vietano di trar queste voci dal germanico a meno di non ammettere come base il m. b. ted. *slede* e una posteriore caduta di *s* iniziale, il che è inverosimile. La serie germanica significante slitta (ant. nord. *sleði*, m. b. ted. *slede* [m. ingl. *slede*, ingl. *sled*, *sledge*, *sleigh* (questi ultimi forse dall' olandese)]. a. a. t. *slido* ecc.) è deverbąlę dạ *ṣlidan*,

slaid, *slid* che ha il significato fontamentale di "gleiten" (anglosass. *slidan*, ingl. *slide*, m. a. ted. *sliten* ecc. (cfr. Falk-Torp, Wortschatz d. germanischen Spracheinheit, cit. p. 539). Questa serie, come è noto, è la medesima cui appartengono gli aggettivi come *glatt* lucido, liscio. Col germanico sta lo slavo-baltico **slidō* "gleite" (Trautmann, Baltisch-Slawisches Wörterbuch, Göttingen 1923, p. 269 (lett. *slidu*, *slidêt* "gleiten, glitschen, rutschen; *slaids*, *slids* "glatt"; lit. *sliduà* "rutschig, glatt"; ant. sl. eccl. *slědъ*, serbocr. *slîjed* ecc. "Spur". Questo **slidô*, secondo quando io penso (e seguo qui l'autorevole parere dell' Uhlenbeck, Beitr. z. Gesch. d. deutsch. Sprache u. Lit. XXVI, 294, e di Falk-Torp, Norwegisch-dänisches etym. Wörterbuch, Heidelberg 1907, p. 1073) non si deve separare dallo sl. *ledъ* ghiaccio per cui v. Berneker, Sl. Et. Wörterb. 699 (il Berneker, l. c., è contrario a questa riunione). La voce è comune al baltico: con lo sl. *lědъ* (ant. sl. *ledъ*; serbo *led* ecc.), cfr. pruss. ant. *ladis*, lit. *lẽlas*, *ledus*, lett. *ledus* (cfr. Trautmann, op. cit. 154).[1] Lo Huber (op. cit. p. 63) ritiene, con ragione, che tutta questa serie di parole sia di origine pre-romana;[2] egli poi osserva le strane concordanze delle voci franco-provenzali di tipo „*luge*", con altre significanti, nei medesimi dialetti, „éclair". Il Bertoni (Arch. Rom. III, 401 segg.), recensendo il libro di Huber, tenta una ingegnosa, benchè non completamente soddisfacente, spiegazione semantica; ma il parallelismo si viene a chiarire assai facilmente seguendo l' interpretazione che noi diamo di questa parola pre-romanza.

Sulla base delle forme alpine che presentano tutte una spirante sonora, si può coll' aiuto della serie slava ricostruire un etimo ant. veneto **lez*, **loz* [per *e* ∾ *o* cfr. Pauli, Die Veneter, cit. p. 402] con *z* < *d*, regolare nell' ant. veneto per l' aspirazione delle medie secondo Pauli, Veneter 248 segg. e 400 segg.).

Gli sviluppi semantici sono, secondo me, in questa direzione:



[1] Per qualche collegamento extra-indoeuropeo cfr. Trombetti, Elementi di glottologia, cit. p. 179.

[2] I tentativi di spiegazione etimologica di queste parole non sono stati molto fortunati cfr. Schuchardt, Über einige Fälle bedingten Lautwandels im Churwälschen, 1870, p. 42 e nelle Mitteil. d. Anthrop. Ges. Wien VI, 372; Cornu, Rom. VI, 372; Gillieron, Patois Vionn. 54; Grammont, Patois de Damprichard, Gloss.; Hausknecht, *Luge*, Zeitsch. f. franz. Spr. u. Litt. XXXI, 294.

(Segue.) CARLO TAGLIAVINI.



Petrus Riga und Petrus Comestor.

Die Bibelversifikation in Distichen, die der Reimser Kanonikus Petrus Riga († 1209 s. G. Gröber, Grundr. d. rom. Philol. II 1, 370; 394) unter dem Namen Aurora verfafste, ist zum gröfsten Teile noch unveröffentlicht. Vollständig ist nur das Buch Esther in Barths Adversaria (1628) abgedruckt. Einige Proben teilt Leyser (Historia poetarum et poematum medii aevi, Halle 1721, S. 692 ff.) recht unzuverlässig mit, und andere Stücke sind von Petrus selbst seinem Floridus aspectus einverleibt (Migne, P. L. 171, 1381 ff.). Dafs dieses unter dem Namen des Hildebert v. Tours gehende Werk dem Petrus gehört, hat Hauréau bewiesen (Mélanges poétiques d'Hildebert de Lavardin, Paris 1882). Aber die ganze grofse, im Mittelalter verbreitete Schrift des Petrus ruht noch ungenutzt in den Bibliotheken. Von anderen Studien her auf die Aurora geführt, gewann ich aus den Leyserschen Proben den Eindruck, dafs sie in näherer Beziehung zu der bekannten und vielbenutzten Historia Scholastica des Petrus Comestor (Migne 198, 1054 ff., vgl. Gröber 189) steht. Ich benutzte daher einen Aufenthalt in Braunschweig, um auf der Landesbibliothek in Wolfenbüttel, die mehrere Handschriften des Petrus Riga besitzt, diese Vermutung nachzuprüfen, und lege im folgenden das Resultat vor. Dabei habe ich meine Untersuchungen zunächst auf die Genesis beschränkt.

Ich habe folgende Wolfenbütteler Handschriften benutzt:

A 570 Helmstad. (Heinemann, Handschrift. der herzogl. Bibliothek Wolfenbüttel, Nr. 618) 14. Jahrh.

B 1046 Helmstad. (Heinemann 1148 mit Tafel) 14. Jahrh.

C 4. 8. Aug. 4to (Heinemann 2939) 15. Jahrh.

D 55 Gud. Lat. 2° (Heinemann 4359) 14. Jahrh.

A und B sind Leysers Helmstadienses, C ist sein Guelpherbytanus.

Bei der zufälligen Auswahl dieser Handschriften ist es natürlich nicht möglich, etwas über das Abhängigkeitsverhältnis und die Überlieferungstreue auszumachen. So mufs die Textherstellung auf einer vorsichtigen Auswahl der als beste beglaubigten oder erscheinenden Lesart beruhen. Ich hebe die Stellen hervor, in denen Petrus Riga von der rein biblischen Überlieferung abweicht und vergleiche die entsprechenden Stellen des Comestor.



Zu den Versen Leyser 727, Z. 13ff. sind folgende Lesarten zu notieren: 19 perspicuae] l. perspicue ABCD. — Zu 15ff. vgl. Comestor 1070 A: Et *imposuit* eis *nomina* Adam *lingua Hebraea*, quae sola fuit ab initio . . . „immisit Deus soporem in Adam“, *non somnum, sed extasim* in qua creditur *supernae* interfuisse curiae. Unde et *evigilans prophetavit* de coniunctione *Christi* et *ecclesiae* et de *diluvio* futuro et de *judicio per ignem ibidem cognovit* et *liberis suis* postea indicavit.

Kurz darauf handelt P. Riga über die Namen Adam und Eva:

Discutiat prudens amborum nomina lector,
Aspiciat, quid Adam sive quid Eva notet.
Anatole, dysis, arctos, mesembrios orbis
Sunt partes; ex his nomen habetur Adam.
Anatole dedit a, dysis d, contulit arctos 5
A, mesembrios m, collige, fiet Adam.
Dicta virago fuit mulier prius, Eva vocatur
Post culpam, quasi vae parturit iste sonus.
Eva necem mundo dedit, hoc nomen retro verte,
Fiet ave, per quod fulsit in orbe salus. 10
Nam Gabrielis ave totum vae diluit Evae,
Dum sacra virgo suum concipit aure patrem.
Omnis masculus a nascens, e femina profert,
A dat Adam genitor, e parit Eva parens.

2 aspiciat] attendat B, inspiciat C, aspiciens D. — 7 virago prius mulier fuit B. — 8 iste] ille A.

Zu 5—8, 13—14 vgl. Com. 1071 B: Imposuit ei et aliud nomen *Eva*, scilicet *post peccatum* . . . tamen quia hic non legitur imposuisse, sed infra post maledictionem, forte quasi plangens hominis miseriam, dixit eam Evam, quasi alludens ejulatui parvulorum. *Masculus enim recenter natus* ejulando *dicit a, mulier vero e*, quasi diceret: omnes dicent e vel a, quotquot nascuntur ab Eva.

Über die Versuchung durch die Schlange sagt die Aurora:

Qui iam corruerat de caelo, Lucifer illos
Vidit et invidit instituitque dolos,
Et quae perdiderat caelestis gaudia vitae
Temptat, ut aeternis privet utrumque bonis,
Femineumque sciens sexum cito perdere sensum, 5
Ut flecti tamquam possit harundo levis,
Serpentem, qui tunc erat erectus, subit, eius
Linguam movit in hoc cor muliebre movens.

3 caelestis] aeternae A. — 6 ut] quod BC, possit tamquam B. — 8 erectus erat B. — 9 cor] om. A.

Vgl. Com. 1072 B: *Lucifer* enim *dejectus* a paradiso spirituum *invidit homini*, quod esset in paradiso corporum, sciens, si faceret eum transgredi, quod et ille eiceretur. Timens vero deprehendi a viro *mulierem minus providam et certam* in vitium flecti aggressus

est. Et hoc per serpentem, *quia tunc serpens erectus est* ut homo ... Et *movit* ad loquendum *linguam* eius.

Die beiden Leyser 727, Z. 27 und 728, Z. 4 abgedruckten Stücke hängen unmittelbar zusammen. 728, Z. 4 lautet in ACD Mox ardens gladius agitans motum paradysi. — 6 ac] hic ACD — refertur] probatur C. — 7 Ut quandoque deus hunc removere velit ACD — huc C. — 8 et] vel AD. Anschliefsend noch die Verse:

Porro removit eum penitus [eum] sacra passio Christi.
Funditus exstinxit sanguinis unda sacri.

Zu Leyser 727, Z. 27 ff. vgl. Comestor 1075 B: Et emisit eum Dominus de paradiso ... *in agrum* scilicet *Damascenum*, *de quo sumptus fuerat*, zu 728, 4 ff. Com. 1075 C: Ministerio angelorum *posuit ignem* ibi, qui intercluderet paradisi ingressum, qui nomine gladii, non cuiuslibet, sed versatilis dicitur, id est utrobique secantis ... Vel dictus est *versatilis*, id est aptus ad versandum, id est *tollendum*, *cum Deus vellet.* Ablatus enim fuit ad tempus *intrantibus Elia et Enoch*, *penitus* vero non, donec *in morte Christi* fuit *exstinctus*.

Kains Brudermord lautet bei P. Riga folgendermafsen:

Offert dona Cain domino de fructibus, eius
Frater de gregibus, dispare corde tamen.
Et respexit Abel deus et sua munera, fratrem
Eius despiciens nec sua dona videns.
Quomodo respexit? Fertur, quod caelitus ignis 5
Adveniens tantum dona cremabat Abel.
Hic respectus erat nec fratri contigit illud,
Non ergo dominus respiciebat eum.
Ira Cain subiit et vultus concidit eius.
Cui deus: „Inclinat cur caput ira tuum? 10
Si bene, si sancte, si recte feceris, actus
Nonne repensabunt praemia digna tuos?
Si male, si prave, si nequiter egeris, ecce
In foribus mentis crimen adesse scias."
His foribus debet signari prava voluntas, 15
Per quam peccati semper aditur opus.
„Et tamen arbitrii quae libertas datur, eius
Sub te, sub proprio posse iacebit amor.
Et cum posse tuo, nisi desit sola voluntas,
Eius tu domitor et dominator eris." 20
Obtulerat domino malus ille Cain quasi iuste,
Namque creatori dona creata dedit.
Sed non divisit recte, quia se meliorem
Omnibus his sathanae, non dedit ille deo.

5 quod] quo A. — 5-8 om. CD. — 11 si recte si sancte A. — 20 eius] si vis D.

Zu 3—8 vgl. Com. 1077 A: „Et respexit Deus ad Abel et ad munera eius, ad Cain vero et ad munera eius non respexit"

(Gen. IV, 4) . . . quod quomodo cognitum fuerit, alia translatio aperit: Inflammavit Deus super Abel et super munera eius. *Ignis* enim *de coelo oblationem* eius *incendit.*

Zu 13—24 vgl. Com. 1077 B: „Sin autem male, statim peccatum *in foribus* aderit“ (Gen. IV, 7), *id est* praesto est et *in voluntate, per quam ingressus est ad opus.* Sed tamen, quia liberi es arbitrii, „sub te“, id est *in potestate* tua, „erit appetitus eius“ peccati et „dominaberis illius“, *si volueris.* Alia translatio habet: „Quare concidit vultus tuus? Nonne si recte offeras et recte non dividas, peccasti? Quiesce! Ad te conversio eius et tu dominaberis illius, id est in te est, ut a peccato convertaris. *Recte obtulerat, quia* Deo, quia *creaturam creatori*, sed *non recte* diviserat, *quia se ipsum, qui melior erat,* oblationem *obtulerat diabolo.*

In den Schlufsversen dieses Abschnittes ist die Abhängigkeit des P. Riga von P. Comestor besonders greifbar. Die Ausführungen über die rechte Art Kains, zu opfern, und über seine fehlerhafte Teilung sind, wie wir aus Comestor sehen, Interpretation einer von der Vulgata abweichenden Übersetzung der Verse Gen. IV, 6—7. Diese Übersetzung bringt Riga nicht. So schweben V. 21—24 in der Luft und werden in ihrem Zusammenhang erst durch die Annahme, dafs Comestor zugrunde liegt, verständlich.

Über die Zeichnung Kains (Gen. IV, 15 ff.) berichtet die Aurora:

„Non“, inquit Dominus. „sed te quicumque necabit,
Septem vindictas solvere dignus erit.
Non“, inquit Dominus, „sic fiet, non cito mortem
Invenies, sed erit poena dolorque manens.
Nam si te carnis vita quisquam spoliaret, 5
Ad finem poenas duceret ille tuas.
Non tibi sic fiet, tormenta diu patieris,
Donec septima sit stirpis origo tuae“.
Hanc poenam durasse ferunt ad tempora Lamech.
Dicitur hic ab Adam septimus esse parens. 10
Dat Deus ergo Cain signum, cito ne perimatur,
Et motus capitis et tremor illud erat.
Ille vagans in terra Noth cum coniuge mansit,
Coniugis illius Calmana nomen erat.

3 cito] scito ABC. — 5 Carnis enim vita si quisquam te spoliaret B. — 10 Adam] Ada B. — 11-14 Leyser S. 728. — 13 vagans] vagus B.

Zu 1—10 vgl. Com. 1078 A: „Dixitque ei Deus: Nequaquam ita fiet“ (Gen. IV, 15) *non* cito scilicet *morieris*, sed „omnis qui occiderit Cain“ (supplendum est, *liberabit* eum a timore, a dolore et miseria) et tunc additur impersonaliter, „septuplum punietur“, id est, punitio fiet de eo, dum vivet in poena, *usque ad septimum Lamech.* — Die scheinbare Doppelfassung V. 1—2 = 3—8 erklärt sich also so, dafs 1—2 den Bibeltext umschreiben, 3—8, wie bei Comestor, ihn interpretieren.

Zu 11—12 vgl. Com. 1078 B: Et posuit Deus signum in Cain, tremorem capitis.

Zu 12—13 vgl. Com. 1078 B: Hieronymus tamen dicit: Non est terra Nayda, ut vulgus nostrum putat, sed habitavit in terra *Nod.* (Migne 23, 945). An diesen Abschnitt schliefst sich bei P. Riga eine breite allegorische Ausdeutung des Brudermordes, nach der Abel Christus, Kain die Juden bedeutet. Für unsere Zwecke sind daraus bemerkenswert die Verse:

> Est Noth terra, sonat hoc nomen motio; fertur
> Ille Cain profugus hoc habitasse loco.

Vgl. Com. 1078 B: id est instabilis et vagus, quod sonat Nod. Es folgt der Stammbaum der Kainiten:

> Uxoremque Cain cognoscit, quae parit Enoch,
> Urbs patris ex cuius nomine dicta fuit.
> Unde patet multos homines tunc esse vigentes,
> Quorum subsidiis urbs ea facta fuit.
> Post haec Enoch Irad et Irad Manuel Manuelque 5
> Matusael genuit Matusaelque Lamech.
> Septimus hic ab Adam Sellam dilexit et Odam,
> Sic bigamus factus iunxit utramque sibi.
> Huic parit Oda Jabel fraterque Jubal fuit eius 10
> Servabatque suos pastor uterque greges.
> Iste Jubal cantu gaudens pater extitit horum,
> Qui citharis psallunt organicisque modis.
> Musica dulce canens fuit ars inventa per illum,
> Ut pastoralis gaudeat inde labor.[1]

1 cognovit C. — 3 multo homines C, multos hostes A D, hostes multos B. — 5 haec] om. C. — 7 u. 9 Oldam A.

Zu 3—4 vgl. Com. 1078 D: Hic *patet,* quod iam *multi homines* erant, etsi non dicatur eorum generatio, quos convocavit Cain ad urbem faciendam, *quorum auxilio eam fecit.*

Zu 7—8 Com. 1078 D: Lamech, qui *septimus ab Adam* et pessimus, qui primus *bigamiam* introduxit.

Zu 11—14 Com. 1079 A: „Tubal, pater canentium in cithara et organo" (Gen. IV, 21). Non instrumentorum quidem, quae longe post inventa fuerunt, sed *inventor* fuit *musicae,* id est consonantiarum, ut *labor pastoralis* quasi in *delicias* verteretur.

Hieran schliefsen sich die Verse Leyser 728, Z. 19—26, die Leyser fälschlich auf Adam bezieht. Sie handeln tatsächlich von Jubal.

---

[1] V. 11-14 und die anschliefsenden Verse Leyser 728, Z. 19-26 zitiert das Opus aureum musicae castiga issimum de Gregoriana et Figurativa atque contrapuncto . . . Köln, Heinrich Quentel 1501, Bl. A IIIa mit folgenden Abweichungen: 11 Jubal] Tubal — 12 organicisque] organeisque — Leyser 728, 19 quasi] quia — 19-20 dixisse parentem | venturum duplex iudicium ignis aque — 26 Syrica] Syria.



19 quasi] l. quia ABC, quod D. — 21 scripsit artem A, artem posuit scripsitque D. — 23 pereat per aquam A.

Vgl. Com. 1079 A: Et *quia audierat Adam prophetasse* de *duobus iudiciis*, ne periret ars inventa, *scripsit* eam *in duabus columnis* . . ., una *marmorea*, altera *latericia*, quorum altera non diluetur diluvio, altera non solveretur incendio. *Marmoream* dicit *Josephus* adhuc *esse[t] in terra Syriaca.*[1]

P. Riga fährt fort:

> Sella parit Tubalcain, qui primitus artem
> Invenit ferri bellica multa docens.
> Sculpturis operum laudem dedit ille metallis
> Delicias oculis arte metalla novans.

3 sculptura A, sculpturam A man. 2, operam A, ille] iste C — 4 novans] movens C man. 2.

Vgl. Com. 1079 B: Sella genuit Tubalcain, qui *ferrariam artem* primus invenit, *res bellicas* prudenter exercuit, *sculpturas operum* in metallis *in libidinem oculorum* fabricavit.

Daran schliefsen die Verse Leyser 728, Z. 28—31.[2]

28 aure] arte C.

Vgl. Com. 1070 B: Quo fabricante Tubal, de quo dictum est, sono metallorum delectatus *ex ponderibus* eorum proportiones et *consonantias* eorum, quae ex eis nascuntur, excogitavit, quam inventionem *Graeci Pythagorae attribuunt* fabulose.

Die Erfindung der Musik durch Jubal ist also bei Riga wie Comestor auseinandergerissen. Darüber wie über die Geschichte dieser Anekdote vgl. Bonner Jahrbücher 130 (1925), 284 ff. bes. 293 f.

Die hieran anschliefsende Partie, die Lamechs Gesang (Gen. IV, 23—24) behandelt, ist in den Handschriften durch Umstellungen und Auslassungen arg in Unordnung geraten. Nachdem wir aber die engen Beziehungen zwischen P. Riga und P. Comestor erkannt haben, bietet dessen Text eine Handhabe zur Ordnung dieses Wirrwarrs (ein Teil steht ungenau bei Leyser 729).

> Lamech cognoscens ventura vidensque, quod esset
> Jure Cain poenae supplicioque datus,
> Et sibi deberi maioris praemia poenae
> Noscens coniugibus nuntiat ista suis:
> „De peccante Cain punitio septupla fiet, 5
> Per septem decies septupla poena mea est.
> Namque mei iacet occisus vir vulneris ictu,
> In livore meo, qui iuvenilis erat."
> Hoc Lamech canit et nescit se dicere verum,
> Sed facit eventus resque secuta fuit. 10

---

[1] Joseph. Antiqu. I, 71, aber von Seth. Com. hat die Geschichte wohl aus Rabanus Maurus, Mign. 107, 508 c.

[2] Auf diese Verse bezieht sich Chaucer, Dethe of Blanche the Duchesse 1159 ff.

Lamech venator iaculo pollebat et arcu
Qui vivendo diu lumine pauper erat.
Hic pro deliciis pecorum vel pellibus arcum
Gestabat; carnis non erat usus adhuc.
Huius erat ductor iuvenis, cuius documento 15
Vulnerat ille Cain, dum putat esse feram.
Rem Lamech discit, tristatur, verberat arcu
Hunc iuvenem, cuius livida membra facit.
Laesus uterque cadit, iuvenis qui pertulit arcu
Livores, et quem fixit harundo Cain. 20
Sic Lamech verum sonuit: vir vulnere laesus,
Livorem iuvenis passus uterque cadit.
Septenae decies animae septemque fuerunt
Ex hoc egressae diluvioque datae.
Istius numeri poena luit ille reatum, 25
Utraque cui coniunx aspera semper erat.
Post Lamech metuens merita vidensque, quod esset
Jure Cain poenae supplicioque datus,
Et sibi maiorem poenam debere rependi
Attendens, quae se iudice peior erat, 30
Coeperat uxores, ipsum ne forte necarent
Aut male tractarent, extimuisse suas.
Idque verebatur, quod eis odibilis esset
Ut iam difficilis decrepitusque senex.
Ergo volens super hoc se praemunire per astum 35
Talia coniugibus insinuare studet:
„De peccante Cain punitio septupla fiet,
Per septem decies septupla poena mei est.“

1-10 desunt in B. — 1 ventura] incerta CD, vidensque] videns A. — 4 ista] illa C. — 3-10 desunt in CD. — 12 vivendo] videndo Leyser. — 17 tristatur vulnerat] dolet et transverberat B Leyser — 18 ante 17 ponit A, hunc] hinc B Leyser — 19-20 om. CD Leyser. — 21-22 om. B. — 23-26 post 38 ponit B. — 27-38 om. CD. — 27-28 om. A. — 27 quod esset] qualesset Leyser. — 29-30 om. Leyser. — 29-36 falso inter 3 et 4 inseruit A. — 36-37 om. A, post 37 B 7-10 inserit mutato 10 „fuit“ in „fidem“.

Zu 1 ff. vgl. Comestor 1079 C: Lamech autem ... *res divinas* sapienter *sciens*, videns eum communi poenae subiacere, *sibi* vero *deberi maiorem poenam*, praedixit hoc mulieribus suis sic: „Quoniam *occidi virum in vulnus meum* et *adolescentem* in livorem meum, septuplum dabitur ultio de Cain, de Lamech vero septuagies septies.“ *Lamech* vero *vir sagittarius diu vivendo* caliginem oculorum incurrit et habens *adolescentem ducem*, dum exerceret venationem, *pro delectatione* tantum *et usu pellium*, quia *non erat usus carnium* ante diluvium, casu *interfecit Cain* inter fructeta *aestimans feram*, quem quia *ad indicium iuvenis* dirigens sagittam interfecit; et cum experiretur, quod hominem, scilicet Cain, interfecisset, iratus illic *cum arcu* ad mortem *verberavit* eum. *Occiderat* ergo *Cain in vulnere, adolescentem in livore* vulneris. ... Et ideo, cum peccatum Cain punitum esset septuplum,

ut diximus, suum punitum est septuagies septies, id est *septuaginta animae et septem egressae* de Lamech *in diluvio perierunt.* Hebraeus ait: *Mulieres* suae saepe *male tractabant* eum. Unde ipse iratus dicebat eis se pati hoc pro duplici homicidio, quod egerat, tamen terrebat eas, subdendo poenam, quasi dicat: Cur me vultis interficere? Gravius punietur, qui me interficiet, quam qui Cain.

P. Riga versucht aus den verschiedenen Interpretationen, die bei Comestor nebeneinanderstehen, eine fortlaufende Erzählung zu formen.

Die Sethitentafel Gen. V metrisiert Riga folgendermafsen, in unmittelbarem Anschlufs an die vorige Stelle:

Nam post funus Abel, quem centum luxerat annos
Uxorem rursus ingravidarat Adam.
Jusserat hoc Dominus carnem sumpturus et illam
Nolens de reproba sumere stirpe Cain.
Cognita sic Eva est; ea cognita gignit Adae Seth; 5
De Seth prodit Enos rectus amansque deum,
Qui genuit Cainam, qui Malaleel generavit,
Qui Jared genuit, qui generavit Enoch.
De quo Matusalem, de quo Lamech trahit ortum,
De quo progenitus est Noe iustus homo. 10
Et veluti Lamech in stirpe Cain fuit unus
Septimus et pravus, pronus ad omne malum,
Sic in sanguine Seth fuit unus septimus Enoch
Et bonus et tulit hunc pro bonitate deus.
De terris transfertur Enoch Christumque figurat, 15
Qui terram nostrae carnis ad astra tulit.
Matusalem post diluvium vixisse fatentur
Multi; falluntur, mortuus ante fuit.
Incipiens ab Adam fuit ad Noe labilis aetas
Prima per annorum milia paene duo. 20

1-4 Leyser 729. — 1 uxorem rursus cognovit adam, genuit Seth C D. — 2-5 desunt in C D. — 15-16 desunt in C D.

Zu 1 vgl. Com. 1080 C: Moyses *centum annos luctus* Adae praetermisit.

Zu 3—4 vgl. Com. 1080 A: Dixit Strabus, post mortem Abel vovisse Adam non ultra uxorem suam se cogniturum, sed *Deo iubente* per angelum fregit votum, ut *Dei filius de eo nasceretur.*

Zu 11—14 Com. 1080 C: Sicut ergo *in generatione Cain septimus*, scilicet *Lamech*, fuit *pessimus*, ita *in generatione Seth septimus*, scilicet *Henoch*, fuit *optimus.* Et *transtulit* eum Deus in paradisum.

Zu 17—20 Com. 1080 D: De annis Matusalem diversae sunt opiniones. Secundum computationem Septuaginta *vixit* annos quattuordecim *post diluvium*, sed non legitur fuisse in arca nec translatus ut Henoch. Quidam dicunt, quod *mortuus* fuerit *ante diluvium* sex annis. . . . Porro Noe fuit decimus ab Adam, in quo *prima aetas* terminata est. . . . Huius aetatis annos Septuaginta

ponunt duo milia ducenta quadraginta quattuor. . . . Hieronymus *non plene duo milia* (Migne 27, 71 A.).

Wir wenden uns zur Sintflut, bei der sich zahlreiche Beziehungen zwischen Riga und Comestor finden; an das vorige schliefsen sich unmittelbar die Verse:

Ut Noe vir iustus quingentos attigit annos,
Sem genuit, genuit Cham genuitque Japhet.
Dicturus Moyses de diluvio manifestat
Causam, quae fuerit huius origo mali.
Cum multos homines natura creasset in agro 5
Mundi, cum populi cresceret ampla seges,
Sancta dei proles hominis prolem sibi iungens
Ad mala declinat carnis amore calens.
Qui fuerant geniti de stirpe Seth, has sibi iungunt,
Quas de stirpe Cain credimus esse satas. 10
Talis coniugii coniunctio facta gigantes
Profert, famosos terribilesque viros.
Vel de spiritibus immundis dicta notemus,
qui cum feminea carne coire solent.
Tunc mala creverunt populo crescente datusque 15
Omnibus illecebris sexus uterque fuit.
Haec hominum rabies domini ascendit ad aures,
Et descendit in hos ira furorque Dei.
More loquens hominum super haec peccata dolendo:
„Me fecisse“, deus, „paenitet“, inquit, „eos“ — 20
Ut quasi dicatur: Cupio mutare, quod egi —
„Omnes delebo, sunt quasi quippe caro.“
Praecipit ergo Noe deus, ut sibi construat archam,
In qua salvetur ipse genusque suum.
Praecepto domini non surdas exhibet aures, 25
Sed parat huic operi corda manusque Noe.
Designat requiem Noe nomen eumque figurat,
Qui veram pacem dat requiemque suis.
Per lignum, per aquam fit securus Noe, salvos
Per baptisma, crucem nos, pie Christe, facis. 30
De lignis quadris, quae non putredine laedi
Noverunt, archam construit ille suam.
De iustis, qui sunt stabiles, viventque per aevum,
Construit ecclesiam vera sophia patris.
Archam munivit ponendo forte bitumen, 35
Ne furtivus eam laederet humor aquae.
Designatur amor fervente bitumine, fervens
Nos tegit a mundi crimine semper amor.
Ter denis alta cubitis et longa trecentis
Et decies quinis lata fit archa Noe. 40
Hunc, lector, metire locum longique vel alti
Seu lati numeros distribuendo tene!

Sex vicibus longum latum transcendit et altum
Denis humani corporis instar habens,
A dorso si quem pronum metiris ad alvum, 45
Ad caput a plantis, ad latus a latere,
Longum sex vicibus latum devincet et altum
Denis, pro certo singula, mensor, habe!
Sed tamen hoc tantum de Christi corpore dictum
Tradunt, quem peperit virginis aula sacra. 50
Tradit Judaei scriptura, quod ad latus archae
Cristallina fuit facta fenestra decens.

5 creasset] crearet C, crearat D. — 7 hominis] hominum D. — 17 rabies hominum C, ascendit] concendit D, ad] in AD. — 18 hos] his B. — 19 haec] hoc ACD. — 20 me] AB. — 25 surdas non BD. — 33 qui sunt] sunt qui A. — 36 eam] aquae D, aquae] eam D. — 38 tegit] tegat B, teget D. — 41-42 desunt in CD. — 44 habens] habet B. — 47 devincet] devincit AD. — 49 dictum Christi de corpore tantum B, tantum Chr. d. corp. dict. D. — 50 sacra] sacrae B.

Zu 3—12 vgl. Com. 1081 B: *Moyses dicturus de diluvio* praemisit causam eius dicens: „Cum coepissent homines multiplicari super terram, viderunt filii Dei“, *id est Seth*, religiosi, „filias hominum“ (Gen. VI, 1—2) id est *de stirpe Cain*, et victi concupiscentia acceperunt eas uxores, et nati sunt inde gigantes.

Zu 13—14 Com. 1081 D: Potuit etiam esse, ut incubi *daemones* genuissent gigantes, ... quia incubi vel daemones *solent* in nocte *opprimere mulieres*.

Zu 19—22 Com. 1082 A: Iratusque Deus peccatis hominum dixit: Poenitet me fecisse hominem, quasi dicat: *Faciam, quod solet facere homo* poenitens operis sui, *delet* enim, *quod fecerat*.

Zu 39—50 Com. 1082 D: longitudine trecentorum cubitorum, latitudine quinquaginta, altitudine triginta, *ad modum* scilicet *humani corporis*, in quo *longitudo sexies* est *maior latitudine* et *decies maior altitudine*. Est autem *longitudo a planta* usque *ad verticem* et latitudo *a crate lateris ad cratem*, altitudo *a dorso* usque *ad ventrem*. Quod tamen multi *de corpore Christi tantum dictum* volunt.

Zu 51—52 Com. 1083 B: Fecit in ea Noe fenestram, quam *Hebraei crystallinam* fuisse tradunt.

Nach allegorischer Ausdeutung der Maſse und des Fensters der Arche fährt die Aurora fort:

Haec mensura fuit geometrica, quae facit archam.
Non aliter caperet tanta tot illa simul.
Hic cubitus, quo mensor habet geometricus uti,
Senos sive novem fertur habere pedes.
Sed cubitus noster, quem communis tenet usus, 5
Ex uno constat dimidioque pede.
Annos centenos postquam Noe clausit in archa,
Sermo Dei factus eius in aure fuit:
„Tu puerique tui, tua coniunx et puerorum
Coniuges archae claustra subite novae“. 10

Nominat inde viros, hinc uxores, quasi dicat:
Non amat amplexus temporis hora mali.
Ex cunctis, quae sunt animantia carnis, in archa
Bina locata manent femina masque simul.
De mundis septena suum iuxta genus intrant, 15
Quae sunt immunda, bina locantur ibi.
Augustinus ait, quod, quae nunquam generantur
De coitu, non hic esse necesse fuit.
Tempus ad hoc ab Adam Josepho testante fuerunt
Anni sescenti milia paene duo. 20
Fontes ingresso Noe corrumpuntur abyssi
Et de visceribus terra fluenta vomit.
Effundunt nubes pluvias deciesque quàternis
Sustinet innumeras archa diebus aquas.
In sublime ferens archam montes super omnes 25
Quindenis cubitis altior exstat aqua,
Aeris ut sordes aqua mundet, ad haec loca surgit,
Humanus potuit quae penetrare labor.
Aer ut hinc fiat purgatior, haec loca tanget
Tempore iudicii singula flamma vorans. 30
Extra quicquid erat vivens, exspirat in undis,
Servat, quos intus clauserat, archa suos.

23 pluvias nubes D. — 29 hinc] om. BC, tanget] tangent C.

Zu 1—6 vgl. Com. 1083 B: Dicit Rabanus (Migne 107, 517 c) *cubitos* arcae fuisse *geometricos*, *alioquin tanta capere non valeret. Continet* enim cubitus geometricus *septem* nostros *vel novem. Proprie* enim *cubitus pedem et dimidium* habet.

Zu 11—12 Com. 1083 D: *Seorsum viros, seorsum mulieres* nominavit Dominus, ... *ac si diceret: Tempore afflictionis vacandum* est *ab amplexibus* mulierum.

Zu 17—18 Com. 1084 A: Dicit *Augustinus*, quod *quae non generantur de coitu*, *non fuit necesse esse in arca* (Migne 41, 475).

Zu 19—20 Com. 1084 B: Dicit *Josephus*, quod *ab Adam* usque *ad hoc tempus* fuerunt *anni duo milia* sescenti quinquaginta sex. (vgl. Joseph. Antiqu. Iud. I, 82).

Zu 21—23 Com. 1084 C: Ingresso Noe in arcam, „rupti sunt fontes abyssi", id est *aquae*, quae sunt *in visceribus* terrae, „et cataractae caeli" (Gen. VII, 11).

Zu 25—32 Com. 1084 C: Et super omnes montes excrevit aqua altior cubitis quindecim, *ut ablueret sordes aeris*, usque quo ascenderant *opera hominum*. Usque ad eundem locum *ascendet ignis* iudicii ob *aeris purgationem*.

Über das Ende der Sintflut heifst es:

Omnibus exstinctis viventibus atque peracto
Diluvio Dominus intulit ista Noe:
„Tu prior egressum fac et coniunx tua, nati
Postea non absque coniuge quisque sua."

Disiuncti prius intrarunt, exire iubentur 5
Archam coniuncti nunc, quasi dicat eis:
Nunc amplectendi redierunt tempora, vestri
Seminis ut multa crescat in orbe seges.
Ex archa videt egressos anno revoluto,
Quae prius ingressos viderat, illa dies. 10
Et ne rursus aquas timeant, in nubibus arcum
Foederis in signum contulit auctor eis.
Caeruleus rubeus geminus pingit color arcum,
Hic color est aqueus, igneus ille color.
Judicium factum per aquas aqueus color extra 15
Apparens signat: transiit ille metus.
Igneus interius color apparens notat ignem
Judicii: nondum transiit ille timor.
Ut sancti tradunt, annis decies quater ante
Judicium fugiet arcus et exul erit. 20

1 atque] mihi prop. Herter, octo ABCD. — 7 vestri] nostri AB. — 11 aquas] aquam B.

Zu 5—8 vgl. Com. 1085 D: *Coniuncti* iubentur *exire*, qui *disiunctim intraverant*, ac si diceret eis: *Nunc redit tempus amplectendi*, et *multiplicemini* super terram.

Zu 9—10 Com. 1085 D: Et *egressus* est Noe cum universis, quae erant cum eo, *eadem die qua ingressus* fuerat, *revoluto anno*.

Zu 11—20 Com. 1086 D: Pepigit eis Deus, quod ultra non fieret diluvium, et *in signum foederis* huius posuit arcum suum in nubibus. Et est signum duorum iudiciorum, iudicii per aquam praeteriti, ne timeatur, et futuri per ignem, ut exspectetur. Inde est, quod *duos* habet *colores*, *caeruleum*, id est *aqueus*, et est *exterior*, quia *praeteriit*, et *rubeum*, qui est *igneus*, qui est *interior*, quia *futurus* est ignis. Et tradunt *sancti*, quod *quadraginta annis ante iudicium non videbitur arcus*.

Wir wenden uns zu dem Abschnitt, der den Turmbau zu Babel enthält:

De tribus his pueris (gemeint sind Noahs Söhne) decies septem geminasque
Gentes exortas lectio sacra refert.
Nam ter quinque Japhet produxit, Cham decies tres,
Septenas gentes Sem deciesque duas.
De Cham procedit Chus, de Chus corpore fortis 5
Nemroth venator, qui Babylona regens
Nititur, ut turris consurgat ad astra, suosque
Colligit in campo Sennaar ille pares.
Pessimus ille gigas sathanam notat ista loquentem:
„Ut deus efficiar, me super astra feram!" 10
Ex isto primum fuit orta superbia tamquam
Turris, quae crescens misit ad astra minas.
Vis hominum turrim locat in Babylone, sed horum

Confundens linguas destruit omne deus.
Ut probat interpres, Babylon confusio recte 15
Dicitur, et turris corda superba notat.

1 de] ex A. — 5 procedit] produxit B. — 6 qui] in B, rex D. — 9 ille] iste B, ista] ille A.

Zu 1—4 vgl. Com. 1087 D: Texuntur autem ex eis *septuaginta duae* generationes, *quindecim* de Japhet, *triginta* de Cham, *viginti septem* de Sem.

Zu 6—8 Com. 1089 A: Convenerunt duces in unum in campum Sennaar et timentes diluvium *consilio Nemrod* volentis regnare coeperunt aedificare turrim.

Zu 15—16 Com. 1089 B: Babel enim Hebraei *confusionem* appellant.

Kurz darauf lesen wir die Stammtafel der Semiten:

Sem cum centenos annos ageret, datur illi
Filius, Arphaxat nomen inhaeret ei.
Arphaxat genuit Sale, quem sacra lectio Lucae
Appellat Cainam, qui generavit Heber.
Ex Heber, ut dicit Josephus, dicuntur Hebraei. 5
Hic genuisse Phalech fertur et ille Regau,
Qui genuit Saroch, qui Nachor, qui Thare. Nati
De Thare Nachor, Aran, de Thare natus Abram.
Dictus Aran genuit tres: Loth, Melcham, Saraique.
Nachor Melcha datur et Sara nupsit Abrae. 10

3 inhaeret] inhaesit A. — 7 Nati] Nachor B in rasur., Natus C qui Nachor cum Thare D. — 8 Est et (?) Aram pater hic (?), qui pater est et Abram B in rasur.; in marg. Thare genuit Nachor et Aram et Abram. Ex Nachor est (est de nachor D) Aram, de Thare natus Abram CD.

Zu 3—6 vgl. Com. 1090 D: Arphaxad genuit Salem, cui in *Luca* subditur *Cainam* secundum Septuaginta, qui condidit Salem, qui *Heber, a quo Hebraei* dicti sunt secundum *Josephum* (Antiqu. Iud. I, 146).

Zu 8—10 vgl. Com. 1091 A: Thare ... genuit Abram, Nachor et Aran ... (B) Porro *Aran genuit Lot* et Jescham [qui] et *Sarai* et *Melcham*.

Dieser Abschnitt ist besonders beweiskräftig für die Benutzung des P. Comestor durch P. Riga. Denn dieser hat in V. 3—4 den Text der Historia scholastica mifsverstanden. Comestors Worte: Salem, cui in Lucae subditur Cainam, bedeuten, wie aus Ev. Luc. 3, 36 sich ergibt, dafs dieser zwischen Arphaxad und Salah Kenan einschiebt, er gebraucht subdere also = hinzufügen, wie „versus subdere“ Gell. XVIII, 11, 4; XIX, 11, 3. Riga aber aber versteht subdere = unterschieben, ersetzen (Cic. de dom. 85 Quis in meum locum iudicem subdidit? Gell. I, 4, 8) und behauptet daher fälschlich, Lucas nenne den Salah Kenan. Ebenso stimmen beide überein in einer falschen Auslegung des Bibeltextes am Schlufs des Stammbaums, Gen. XI, 27 ff. Dort sind zwei Personen namens Haran zu unterscheiden, der Bruder

Abrams und Vater Lots und der Vater von Nachors Weib Milka und Jiska. Die Gleichnamigkeit hat dahin geführt, dafs bei Comestor Lot, Milka und Jiska denselben Vater haben. Damit die Brüder Abram und Nachor zwei Schwestern heiraten, gesellt sich zu den dreien als viertes Geschwister Sara, über deren Vater die Genesis nichts weifs. Hierin folgt P. Riga dem P. Comestor, er läfst allerdings die unwesentliche Jiska aus.

Über den Besuch der drei Engel bei Abraham erzählt die Aurora:

Tres iuvenes vidit stans inde sub ilice Mambre,
Uni, non aliis supplicat ille tamen.
Sanctorum pronus Abraam gerit ecce figuram,
Non Salvatoris gestat ubique vicem.
Signantur tribus his Moyses, Salvator, Elias, 5
Haec in lege nova visio facta fuit.
Dignus adorari non est Moyses vel Elias,
Haec Salvatori gloria sola datur.
Hinc Salvator ait: „Abrae patuit mea quondam
Gloria meque videns laetior inde fuit.“[1] 10
Inde viros Abraam reficit dominumque loquentem
Attendit: „Vestrum fiet uterque parens.
Sara tibi puerum pariet puerique propago
Fiet ut astra poli, sicut arena maris.“
Sara notans verbum risit post ostia, cuius 15
Corripuit risum voce minante Deus.
Ex isto risu meruit puer nomen Isaac,
Illa suo fuerat quem paritura viro.

1 vidit iuvenes D. — 4 non] nam A. — 6-7 om. A. — 7 vel] et BC. — 8 haec] sed AD, nam B. — 11 inde] deinde BCD. — 12 fiet] fiat C.

Zu 1—8 vgl. Com. 1098 C: „Cumque elevasset oculos, vidit tres viros, et occurrens illis“ *unum ex eis* „adoravit“ (Gen. XVIII, 2) ... Eusebius vero ait: Primo omnium prophetarum Abrahae verbum Dei, cum in figura apparuisset humana, vocationem gentium pollicetur. Et sic *apparuit ei Filius*, *quem* et *adoravit*. Sed quia nusquam legitur Pater apparuisse in subiecta creatura, dicitur, quod duo angeli apparuerunt in designatione duorum praeconum *Moysi* et *Eliae*, quorum alter primum praevenit adventum, alter praeveniet secundum.

Zu 17—18 Com. 1098 B: *Isaac*, quod interpretatur *risus* a risu.

Hieran schliefsen sich unmittelbar die Verse Leyser S. 730, Z. 3—6. Lesarten: 3 praemissa] l. promissa A — forat] l. vorat ABCD.

Vgl. Com. 1101 A: Post subversionem quattuor aliarum civitatum.

[1] Vgl. Ev. Joh. VIII, 56.



Aus der Geschichte Josephs heben wir zunächst den Grund des Hasses seiner Brüder aus:

> Vis odii fuit haec, quoniam genitoris in aures
> Accusarat eos detuleratque scelus:
> Infamarat eos diro de crimine abusos
> Aut pecore aut puero se speculante loquens,
> Aut et arguerat alio de crimine Ruben, 5
> Prudens non alios, cui Bala mixta fuit.

1-6 desunt in CD. — 4 se speculante loquens] testificatus est B. — 6 alios] omnes B.

Vgl. Com. 1125 B: Accusaveratque fratres apud patrem *crimine pessimo* vel de odio in ipsum vel de *coitu cum brutis*, iuxta opinionem quorundam ... *solum Ruben* pro *concubina patris*.

Josephs Traum Gen. XXXVII, 9 ff. wird so interpretiert:

> Sol eius pater est undenaque sidera fratres,
> Submisere caput ille vel illa Joseph.
> Luna notat matrem, licet illam mors rapuisset,
> Cum fuit Aegyptus deinde subacta Joseph.

1-4 desunt in B. — 1 sol pater est eius C. — 2 Joseph] suum C. — 3 rapuisset] rapuitque A. — 4 cum] nam ACD.

Vgl. Com. 1125 C: Potuit hoc congrue dicere (nämlich Jakob die Worte Gen. XXXVII, 10), quia mater adhuc vivebat; nec tamen mater eum adoravit, quia non descendit in Aegyptum.

Die Geschichte von Juda und Thamar leiten in AB folgende Verse ein:

> Hic intermedium quiddam narrare necesse est,
> Ut sit continuum, ne quid omittat opus.
> Nam per idem tempus nondum fortasse patrata
> Partibus Aegypti venditione Joseph ...

Vgl. Com. 1127 A: Eo tempore, antequam Joseph venditus esset, quia hoc etiam intersertum est per recapitulationem ...

Die perverse Liebe Potiphars zu Joseph, von der Com. 1126 D erzählt, kennt auch die Aurora. Dies bei Leyser 730, Z. 23 ff. abgedruckte Stück wird eingeleitet durch die Verse:

> Ad puerum me verto Joseph: suus institor illum
> Vendit in Aegypto, Phutifar emit eum.

Dann folgen die Verse bei Leyser. Lesarten: 730, Z. 24 captus] raptus C — Post 23 inserit AD:

> Nam quorum mentes non praedatur gena, cuius
> In facie (spem A) certant lilia mixta rosis?

25—731, 4 desunt in CD — 24 qui scit] qui sunt AB — laqueo praedetur] laqueis attemptat A.

An Leyser 731, 4 schliefsen die Verse:

> Nec tamen est passus deus hunc marcescere florem,
> Extorris medio liber in igne fuit.

Vgl. Com. 1126 D: Sed tradunt Hebraei, quod videns Joseph elegantem, emit eum, ut misceretur ei. Dominus autem custodiens Joseph, illum adeo infrigidavit, ut deinceps impotens fuerit coire.

Häufiger werden die Parallelen wieder beim Segen Jakobs.

Aus dem Segen Simeons und Levis:

> Quosdam Iudaeos stirps denotat ista Levitas
> Praecipue signans presbyterosque notans.
> Judaeos sparsos fratrum dispersio signat,
> Quos nunc per mundum devius error agit.
> Occidere virum, dum damnant in cruce Christum, 5
> Murum foderunt huic fodiendo latus.

Vgl. Com. 1137 A: „In concilio eorum non veniat anima mea.“ (Gen. IL, 6) Hoc plane de Christo. De Simeon enim *scribae*, de Levi *sacerdotes*, quorum consilio *Christus* occisus est.

Der Segen Judas schliefst unmittelbar an:

> Judam laudabunt, quasi fratrum turba suorum,
> Hostica sunt eius colla subacta manu.
> Nam licet ista tribus coleret legem, sacra, templum,
> Non tamen in bellis infima laude fuit.
> Qui traxere genus ex isto semine clarum, 5
> Reges est flexo plebs venerata genu.
> Et quia perdomuit fera proelia more leonis,
> Seu leo sive lea dicitur ista tribus.
> Ut praedam raperet, audax ascendit in hostem
> Depopulans populos, singula Marte domans. 10
> Ut leo post praedam recubans in pace quievit;
> Et pacem meruit iussa tenendo dei.
> Nec sceptrum periit de Judae sanguine, donec
> In mundum Christus a patre missus adest.
> Et licet Herodes rex hinc non traxerit ortum, 15
> Ex hac stirpe tamen nupserat uxor ei.
> Inde potest dici, quod pullo nupsit asella,
> Cum quo coniugii iure ligata fuit.
> Et quia tunc vino populus fuit iste redundans,
> Dicitur, ut vestes abluat instar aquae. 20
> Sed fugio sensum, quem simplex littera monstrat.
> Quae latitant inter mystica verba, sequor.
> Judas designat Christum, quem laudat in altis
> Angelus, in terris pronus adorat homo.
> Colla superborum premit eius dextera, soli 25
> Servitium praebent cuncta creata sibi.
> Bina luce solet catulus dormire leonis,
> Post duos surgit evigilatque dies.
> Sic et tertia lux de somno suscitat illum,
> Qui stirpis Judae dicitur esse leo. 30
> Ad vitem pullum cum matre ligavit asella,
> Cum populum Christus iunxit utrumque sibi.



Est vitis Christus, gens pullus, Hebraeus asella,
Ex his, ex illis colligit iste suos.
Hic vino chlamydem lavit, cum sanguine fuso 35
In cruce tincta fuit illa beata caro.
Eius sunt oculi, qui sensu mystica cernunt,
Dentes, qui frangunt fortia dicta patrum.

5 semine] sanguine B. — 7 leonis] leonum C. — 8 lea sive leo D. — 9 ascendit] descendit C, ascendet D. — 10 populos] plures A. — 12 tenendo] verendo A. — 14 missus a patre Christus BCD. — 15 rex om. B, traxerit] detraxerit B. — 26 sibi] suum B. — 28 evigilatque] evigilando B. — 31 asella] asellum D. — 35 hic] hoc ACD.

Zu 1—6 vgl. Com. 1137 B: „Manus tua in cervicibus inimicorum tuorum, et adorabunt te filii patris tui" (Gen. IL, 8). Hic notat *regem* futurum.

Zu 13—14 Com. 1137 C: „Non auferetur sceptrum", id est rex, „de Juda et dux de femoribus eius, donec veniat, qui mittendus est" (Gen. IL, 10), *a patre* scilicet *Christus*.

Zu 31—36 Com. 1137 C: Tandem convertit sermonem ad filium Judam de illo Christo mittendo sic: O fili mi, ille erit „ligans ad vineam pullum suum et ad vitem asinam suam" (Gen. IL, 11), id est *gentilem* et *Judaeum sibi*, qui *vitis* est associabit. „Lavabit in vino stolam suam et in sanguine uvae pallium suum" (IL, 11), id est carnem suam *passionis sanguine* cruentabit.

Aus dem Segen Dans:

Dan iudex ideo, quod Samson prodiit inde,
Qui leges populo iudiciumque dabat.
Ex hoc ascendens Antichristus trahet ortum,
Ut scriptura sequens inde loquendo refert.

3 trahet] trahit A.

Zu 1—2 vgl. Com. 1138 B: Hoc in *Samsone* impletum est, quasi dicat: Licet Dan sit minima tribus, tamen de ea surget *iudex* in Israel.

Zu 3—4 Com. 1138 C: Exponitur hoc et de *Antichristo*, quem *venturum de Dan* asserunt.

Der Segen Benjamins:

Benjamin ante lupus rapiens praedam sibi mane
Diripiet, sero dividet inde cibos.
Jerusalem tribus haec habitans coluit sacra, carnes
Mane vorando lupus dicitur esse rapax.
Sed pelles pecudum quia vespere dividit, agnus 5
Incipiens fieri desinit esse lupus.
Ad typicum sensum venio: Saulum notat ille,
Ex eius natum quem legis esse tribu.
Iste prius praedam rapuit sibi more lupino,
Dum furit in sanctos persequiturque pios. 10
Post factus Paulus iam non lupus induit agnum,
Dividit in populum dum sacra verba dei.

2 dividet] dabit et C. — 7 Saulum] Paulum C. — 8 eius] huius C. — 9 rapuit praedam C.



Vgl. Com. 1140 B: Hebraei ad altare, quod fuit in *Jerusalem*, referunt, quod dicitur lupus rapax, propter ignis voracitatem, in quo *mane* sacerdotes *proponebant* victimas ad adolendum, *vespere* ipsi inter se partes suas, quae de sacrificiis eos contingebant, *dividebant*. Sed verius de *Paulo* intelligitur, qui *fuit de Benjamin*, qui primo *fideles persecutus*, post fidelis eloquia Dei et gradus ecclesiae dispensavit.

Die Übereinstimmung zwischen Aurora und Historia scholastica erstreckt sich auch auf andere Bücher. Die von Leyser 732 mitgeteilte Stelle zu Exod. 33, wonach Michael der spezielle Schutzengel der Juden ist, findet ihre Parallele bei Com. 1191 A. Die ebenda abgedruckte Schilderung der Weisheit Salomos (zu III. Reg. 4, 29 ff.) als Zauberei lesen wir entsprechend Com. 1352 C, die Prophezeiung der Königin von Saba auf Christi Kreuzigung (Leyser 733) fast wörtlich Com. 1370 C. Der Prolog zum Buche Judith, Leyser 733, deckt sich vollkommen mit Com. 1475 BC. Das Buch Ruth, das Leyser 733 ff. mitteilt, stimmt mit Comestor überein in der starken Zusammendrängung der Handlung. Beide folgen im allgemeinen der biblischen Erzählung, nur ist Riga V. 19—20 und Com. 1293 B unter die Argumente, mit denen Naemi Ruth zur Heimkehr zu bewegen versucht (Ruth I, 15 ff.) der Hinweis auf den Unterschied der jüdischen und heidnischen Religion aufgenommen, den wir im Bibeltext nicht lesen.

Dasselbe Ergebnis hat ein Vergleich des bei Barth, Adversaria (1628) Sp. 1456 ff. aus Riga abgedruckten Buches Esther mit der Historia scholastica. Auch hier besteht die Hauptübereinstimmung darin, dafs beide Autoren die Handlung der Bibel gegenüber stark kürzen. Vom Bibeltext abweichende Übereinstimmungen finden sich an folgenden Stellen: Riga 11 ff. ∼ Com. 1489 C. Für den Palast in Susa wird auf die Alexandergeschichte verwiesen. Riga 111 ∼ Com. 1491 C geben als Wohnsitz Mardochais Babylon an. Riga 125 ∼ Com. 1491 C erwähnen die cursores, die die Botschaften des Königs im Lande verbreiten (in der Bibel werden sie später, III, 13, und in anderem Zusammenhange erwähnt). Riga 140 ∼ Com. 1491 D, Samuel tötete Agag. Wir finden also weitgehende Übereinstimmungen zwischen Petrus Riga und Petrus Comestor. Der Hinweis auf die Traditionsgläubigkeit der mittelalterlichen Kirchenscriftstellerei allein genügt nicht zur Erklärung. Denn mögen wir die Achtung vor der Überlieferung und die Treue, mit der die Erklärungen des Bibeltextes immer wieder übernommen wurden, uns noch so grofs vorstellen, Stellen wie oben S. 67 f., wo Riga und Comestor einen gemeinsamen Fehler gegen die Bibel machen, wie S. 57 f., wo die doppelte Interpretation des Kainopfers erst durch den Vergleich mit der Historia scholastica klar wird, werden nur bei Annahme einer direkten Benutzung des P. Comestor durch P. Riga verständlich, ganz zu schweigen von S. 67, wo Riga einfach den Text der Vorlage mifsverstanden hat. Comestor († 1179) ist wenig älter als Riga († 1209). Jener lebt

in Paris, dieser in Reims. Chronologisch und von der Örtlichkeit her steht der Annahme nichts entgegen, dafs Riga das vielgelesene Werk des Comestor benutzt hat.[1]

Aber er hat es nicht sklavisch versifiziert, auch scheint es nicht seine einzige Quelle gewesen zu sein. Die heidnischen, griechisch-römischen Geschichtsüberlieferungen, die Comestor chronologisch einbezieht, läfst Riga beiseite, getreu der in der Vorrede zur Genesis geäufserten Absicht, dies Buch zu versifizieren (Fabric. Bibl. lat. V, 263 d. Ausg. Florenz 1858). Er ist seiner Vorlage gegenüber selbständig in der symbolischen Ausdeutung der alttestamentlichen Überlieferung auf das N. T., in der er den wertvollsten Teil seines Gedichtes sieht (Vorrede a. a. O. S. 263). Wir haben von dieser symbolischen Deutung S. 56, 62, 63, 66, 70 f., 71 Proben gegeben. Hierher gehören auch zwei bei Leyser abgedruckte Stücke, die bei Comestor keine Parallele haben. Bei der Leyser 731 gegebenen Deutung der 50 goldenen Ringe an den Vorhängen der Stiftshütte (Exodus XXVI) auf die 50 Bibelbücher ist das ohne weiteres klar. Ebenso sind die von Leyser aus dem Zusammenhang gerissenen Verse über die Jakobsleiter p. 730 aufzufassen. Hier sind die zwölf Stufen der Leiter nur erfunden, um darin einen Hinweis auf die zwölf Apostel zu sehen.

Die Benutzung Comestors durch Riga ist nicht immer gleichmäfsig. In der Genesis konnten wir sie am stärksten in dem Abschnitt vom Brudermord Kains bis zur Sintflut beobachten. Am schwächsten hingegen ist sie in der Geschichte Jakobs und Josephs. Hier arbeitet Riga nicht nur am selbständigsten, hier hat seine Poesie auch die schönsten Blüten getrieben, wenigstens innerhalb der Genesis: die Schilderung der Schönheit Josephs und die eindrucksvolle Klage Jakobs. Dafs diese Partie aus den genannten Gründen zu seinen besten Würfen gehört, erkannte der Dichter selbst und nahm sie daher in den Floridus aspectus auf (Migne, P. L. 171, 1384 ff.).

---

[1] Vielleicht hängt damit die Notiz einer Chronik in der Bodleiana in Oxford zusammen, in der nach Leysers Angabe p. 696 nicht Petrus Riga, sondern P. Comestor als Verfasser der Aurora genannt wird.

Hans Oppermann.

VERMISCHTES.

I. Zur Wortgeschichte.

1. Zu abruzz. *skupínə* 'Dudelsack'.

Gegenüber der im Rom. Etym. Wörterbuch von Meyer-Lübke (Nr. 699) vertretenen Deutung dieses Wortes aus griech. ascopera 'lederner Sack' schlägt Leo Spitzer im Arch. rom. VIII, 304 vor, das Wort lieber zu rom. *cupa* (ital. *cupò* 'hohl', neap. *kúpə* 'Bienenstock' etc.) zu ziehen. Ich vermag in dieser Erklärung kaum einen Fortschritt gegenüber dem Meyer-Lübkeschen Standpunkt zu erblicken. Warum Spitzer die Beziehung zu dem von Meyer-Lübke angesetzten griechischen Worte als nicht annehmbar erscheint, darüber geht er merkwürdigerweise hinweg, ohne ein Wort zu verlieren. Es genügte ihm offenbar der lautliche Anklang von *skupine* an *cupo* 'hohl', um wieder einmal ein nur innerhalb eines engen Mundartengebietes auftretendes altes Etymon aus dem Rom. Etym. Wörterb. auszumerzen[1].

Noch seltsamer ist es, dafs auch hinsichtlich des Verhältnisses der *cup*-Sippe zu dem mit *s* anlautenden Abruzzenausdruck kein Wort der Erklärung gegeben wird, obwohl gerade in dem Gegenüber von *cup* zu *scup-* die Hauptschwierigkeit für die Spitzersche Deutung liegt[2].

Das von Finamore in seinem Vocabolario abruzzese (Lanciano 1880) angeführte *scupína* 'Dudelsack' ('cornamusa', 'piva') ist in dieser Bedeutung im ganzen Abruzzengebiet beheimatet, vgl. aus den Materialien des Sprach- und Sachatlasses Italiens und der Südschweiz (ALI) in Crecchio *skupẹ́ynə* f., Fara S. Martino *skupǽynə* f., Agnone *scupoina* (Cremonese, Vocab. del dial. agnonese 110) und findet sich auch noch im nordapulischen Grenzgebiet in Serracapriola *skupínə* f. 'Dudelsack'. Mit leichter Bedeutungsverschiebung

[1] Vgl. darüber Spitzers Ausführungen im Jahrbuch für Philologie I, 147—148, denen man sich wohl nur unter der Bedingung anschliefsen kann, dafs auch wirklich in jedem Falle den Gründen nachgegangen wird, warum ein solches isoliertes Etymon als unwahrscheinlich beiseite zu schieben ist.

[2] In seinem im Jahrbuch für Philologie (I. S. 129 ff.) veröffentlichten Aufsatz „Aus der Werkstatt des Etymologen" stellt Spitzer für den angehenden Etymologen unter anderem die Regeln auf: „Finde Etymologien, suche sie nicht!" (S. 130) — „Dokumentiere mehr als du kombinierst!" (S. 151).



kehrt das Wort wieder im östlichen Gargano: (Vico Garg.) *skupǫ́ynə* f. 'umgewendetes Zickleinfell, das zum Transport von Milch verwendet wird' (ALI)[1]. Dazu gesellt sich endlich in einer ganz ähnlichen Bedeutung nordostsizil. (Mandanice) *skupínu* 'Schlauch aus einem umgedrehten Ziegenfell, der zum Transport von Öl dient' (ALI).

Wie der zuletzt aus Sizilien angeführte Beleg beweist, scheint das Wort also einst auf weiten Gebieten in Unteritalien bodenständig gewesen zu sein. Aufserhalb der Grenzen Unteritaliens vermag ich das Wort nicht mehr nachzuweisen. Dieser Umstand würde die Ansetzung eines griechischen Grundwortes durchaus als berechtigt erscheinen lassen. Die Bedeutungen, in denen das romanische Wort in Unteritalien auftritt, lassen, da der Begriff 'Dudelsack' ja erst aus 'sackartiger Schlauch' entwickelt ist, als ursprünglichen Sinn noch deutlich 'Schlauch', 'Lederbeutel' erkennen. Aus diesem Gefühl heraus hatte daher schon Finamore (l. c. 171) das abruzzesische Wort mit griech. ἀσκός bzw. ἀσκοπυτίνη in Verbindung gebracht. Begrifflich könnte kein Wort besser entsprechen, wenn man bedenkt, dafs ἀσκός schon bei Homer speziell den aus Ziegenleder gefertigten Schlauch bezeichnete, in welchem Wein aufgehoben wurde. Setzt man nun für das romanische Wort das griechische Etymon an, so erhalten wir nach Abtrennung der offenbar als Suffix *-ina* (*-inu*) aufzufassenden Endung einen Stamm **ascop-* bzw. **ascup-*. Diese Form ist keineswegs eine künstliche Abstraktion des Etymologen, sondern sie begegnet mehrmals in frühmittelalterlichen Glossen als *ascopa* in einer Bedeutung ('Schlauch', 'hohler Behälter'), die nicht trefflicher zu der unteritalienischen Sippe stimmen könnte: *ascopa* · in similitudinem utri (Corp. Gloss. lat. V, 343, 6), *ascupa* · cavea (ib. II, 568, 24), *ascopa* · vas est aquaticum utri persimile (Du Cange I, 420), *ascopam* .i. in similitudinem utri (Steinmeyer u. Sievers, Althochdeutsche Glossen I, 481, 3).

Was aber ist dieses *ascopa*? So klar der Zusammenhang mit griech. ἀσκός scheint, so schwer ist es, hinsichtlich des auffälligen Wortauslautes eine sichere Entscheidung zu treffen. Das Nächstliegende ist wohl, an eine Verkürzung aus ἀσκοπήρα 'Mantelsack', das ja eine Komposition aus ἀσκός 'Schlauch' und πήρα 'lederner Sack' darstellt[2], zu denken, eine Annahme, die besondere Wahrscheinlichkeit durch die Tatsache erhält, dafs neben *ascopa* in den Glossen auch eine Form *ascora* (*ascura*) begegnet, vgl. *ascora* · ἀσκοπυτίνη (Corp. Gloss. lat. II, 24, 3), ἀσκοπυτίνη · *ascura* (ib. II, 248, 3).

Der augenblickliche Stand dieses Wortproblems würde sich also in folgende Worte zusammenfassen lassen: Südital. *scupina*, *scupinu* 'Schlauch' (> abruzz. 'Dudelsack') gehört zu dem in

---

[1] Langes *i* wird in Vico Garganico zu *ǫy* diphthongiert: *a kamǫ́yš* 'camicia' *a pǫ́ykə* 'pica', *u məddǫ́ykələ* 'umbelico' etc.

[2] Vgl. agr. ἀσκοπυτίνη 'mit Leder überzogene Feldflasche' aus ἀσκός + πυτίνη 'mit Bast umflochtene Weinflasche'.

lateinischen Glossen überlieferten *ascopa* 'Schlauch', über dessen Zugehörigkeit zu griech. ἀσκός 'Schlauch' (Verkürzung aus ἀσκοπήρα?) kaum ein Zweifel bestehen dürfte. Spitzer's Versuch, das Wort mit der romanischen Sippe *cup-* zu verbinden, befriedigt weder lautlich, noch wird damit die Beschränkung des Wortes auf Unteritalien gerechtfertigt.

GERHARD ROHLFS.

---

2. Afrz. *isnel*.

Meyer-Lübke hat in Zs. 42, 212 das *i* von *isnel* als das lat. *i* ‚gehe' gedeutet. Die Gründe, die man dagegen vorbringen kann, sind von Spitzer in Wörter und Sachen IX, 80 A. 1 geltend gemacht worden, und ich glaube in der Tat, dafs man von dem lateinischen Imperativ absehen mufs. Ich möchte meinerseits nach einer anderen Richtung weisen und fragen, ob nicht die Ursache des *i* in Vokaldissimilation zu suchen sei. Indem ich, wie Meyer-Lübke von dem in adverbialer Funktion gebrauchten *esnel*, oder besser noch von *esnelement* ausgehe, fasse ich die gesprochene Sprache ins Auge und meine, dafs zuerst die auf unbetontes *e* ausgehenden Imperative der zahlreichen Verba der *a*-Konjugation *done*, *chevauche*, *envoie*, *monte*, *demande*, *apele*, die gewiss sehr oft mit *esnelement* oder *esnel* verbunden wurden, zu berücksichtigen sind. Wir hätten dann eine Dissimilation der unbetonten Vokale *e—e* zu *e—i* vor uns, ähnlich wie in den Wörtern *meesme* > *meïsme* und *nees* zu *neïs*, von denen wenigstens das letztere gewifs satzunbetont war. Ein ebenfalls als häufig anzunehmendes *va esnel* konnte leicht in die Dissimilation hineingezogen werden, vgl. auch den Namen *Aïmer* für **Aemer* (prov. *Azemar*) und das Verb *aÿmer* (Folq. de Cand. 5141) für *aemer* = *aesmer* < *adaestimare*. Dafür aber, dafs das *i* sich dermafsen festsetzte, dafs in der schriftlich überlieferten Sprache nur selten ein *esnel*[1] erscheint, dürfte noch anderes hinzugekommen sein. Es ist nämlich auffallend, wie oft in der Literatur die tautologische Verbindung *tost et isnelement* (*isnel*) anzutreffen ist, und zwar besonders im National- und Kreuzzugsepos[2]. Man könnte hier freilich meinen, die Dichter hätten jene Verbindung gemacht, um bequem eine Vershälfte ausfüllen zu können, aber das ist wenig wahrscheinlich,

---

[1] Dies bemerkte schon Diez, EW. 297, und Godefroy IV, 614a—c bringt denn auch nur zwei Beispiele aus den Dialogen Gregors und zwei aus ‚Giv. le Court', einem Texte, den ich nicht kenne. Ich vermag wenigstens noch drei weitere Beispiele für *esnel* hinzuzufügen: Mont.-Rayn., Rec. IV, 9; IV. 70, Atre per. 362 (Arch. 42, 182).

[2] Z. B. F. de Cand. 1184, 10468, 10670, Aiol 8440, Gui de Bourg. S. 30, S. 70, Otinel S. 29, Floovent S. 35, S. 60, R. de Cambr. 4280, 4560, 5361, Bueve F. I V. 4499, F. II V. 208, V. 3160, Alex. S. 198 V. 19, S. 407 V. 17, J. de Blaiv. 2442, 2448, Conq. de Jerus. 1143, 2151, 2572, 2644, 4676, 6937, 8632, Baud. de Seb. 1185; vereinzelt auch in umgekehrter Ordnung, so Guill. Le Mar. 183, 637.

weil sie auch in Dichtungen mit achtsilbigen Versen (kaum im Kunstepos) vorkommt[1]. Daher liegt es näher anzunehmen, dafs die Wendung aus der gesprochenen Sprache aufgenommen ist, und wenn man das Verstummen des *t* von *et* etwa in das 10. Jahrhundert setzt, so lag wieder ein Anlafs zur Dissimilation vor. Die Schriftsteller mochten weiter die *i*-Form bevorzugen wegen der vielen auf *e* ausgehenden 3. Personen Präs. Ind. der Verba der *a*-Klasse. Aber auch wenn man der Annahme von Vokaldissimilation skeptisch gegenüberstehen sollte, käme noch ein, wie mir scheint, recht erwägenswertes Moment in Betracht, das vielleicht schon für sich allein das *i* erklären könnte. Im Zuruf mochte der vollere Expirationsstrom die Zunge zu energischerer Tätigkeit veranlassen, so dafs sie sich über die *e*-Lage zur *i*-Lage hob, um so mehr, als ja die Zungenspitze für die Artikulation des gleich folgenden *s* sich stark heben mufste. Zwar ist uns ein alleinstehendes adhortatives *isnel*, wie es scheint, in den Texten nicht überliefert, sondern nur in Verbindung mit einem Imperativ, z. B. Monm., Th. fr. S. 344, 346, währene *tost* so belegt ist (Th. fr. S. 182, 191, 306, 316, 348), aber daraus folgt nicht, dafs es nicht abwechselnd mit *tost* gesagt wurde, wobei denn natürlich ein davortretendes *or* für unsere Frage ohne Belang wäre[2]. Es versteht sich bei meiner Deutung, dafs erst von *isnelement* oder adv. *isnel* her das Adjektiv zu seinem *i* gekommen ist.

Das provenzalische *isnel*, welches nur als Adjektiv erscheint, möchte ich nicht als bodenständig ansehen, sondern halte es für ein ziemlich frühes Lehnwort, das dem Norden entnommen wurde, als dort das *i* durchgedrungen war. Es begegnet einmal bei Marcabru, zweimal bei Bertran de Born und tritt erst dann allmählich etwas häufiger auf. Zu beachten dürfte sein, dafs das Wort dem Gotischen fehlt und dafs, so weit ich sehe, die prov. Hss. niemals *esnel* zeigen. In der Form *irnel* (vgl. Levy, S.-W. IV, 239 und mein Elem.-Buch[4] S. 50) erblicke ich keinen Gegengrund.

O. SCHULTZ-GORA.

II. Zur Literaturgeschichte.

1. Zum Thomasleben des Guernes von Pont-Sainte-Maxence.

Mit manchen Beanstandungen, die Schultz-Gora in seiner Besprechung (Archiv 147, 112) von Walbergs Ausgabe des Thomaslebens vorbringt, bin ich nicht einverstanden. Indem ich meine Bedenken hier darlege, hoffe ich zur Behebung einiger Schwierigkeiten beitragen zu können.

---

[1] Ren. XVII, 1194, M.-R., Rec. III, 172, Merv. Rig. 13430, Manekine 4099, 5290, 5813, Monm., Th. fr. S. 484.

[2] Dagegen könnten ein *faites isnel* (M.-R. IV, 189), *dites isnel*, *alez isnel* wegen der mehrfachen Zischlaute noch befördernd gewirkt haben.

Die Verse 51—55 sind nicht „wenig glücklich", sondern völlig einwandfrei und zeigen bei Guernes eine rühmliche Bibelkenntnis. Dafs Gott auf die Bitte des Helie regnen liefs, steht sehr wohl Kön. III (bzw. I), 18, 42. Ich zitiere nach E. R. Curtius, Li quatre livre des reis, S. 159: *é Helyes muntad le sumet del munt de Carmele, si se mist par terre é sa face entre ses genuilz. Si urad* ... Aber auch ohne dieses *urad* (*oravit*), das zunächst nur in der afrz. Fassung steht, ist klar ersichtlich, dafs ein Gebet vorliegt. Das tiefe Niederbeugen beim Beten steht eben für das Beten und kehrt wieder in Guernes' *flecchir*, das also hiermit erklärt ist, übrigens auch von Walberg deutlich = *s'incliner* gesetzt wird. Dafs Helie „den Regen nicht fortschaffen konnte", steht nicht in der Bibel, aber auch nicht bei Guernes, sondern bei diesem nur, dafs Helie auch mit dem eifrigsten Beten den Regen nicht wieder hätte von der Erde wegnehmen können. So kann man (ähnlich Walberg in seiner Anmerkung) auch dem Priester nicht den *character indelebilis* nehmen, den er im Sakrament der Priesterweihe empfängt. Der Vergleich scheint mir so nicht an den Haaren herbeigezogen, sondern recht passend. Sogar Guernes' *quarante dous meis* stimmt genau zur hl. Schrift; s. Lucas 4, 25 („drei Jahre und sechs Monate").

St. 105 lies 103.

Dafs Guernes mit 277 (Sch.-G. irrig 278)—280 die angegebene Grimstelle habe übersetzen[1] wollen, glaube ich nicht. Er glaubte seinen Thomas trotz Grim zur Genüge zu kennen, entnahm der salbungsvollen (und übrigens völlig klaren) Grimstelle zunächst nur das *liberalis* > *larges* und sagt dann, dafs der Kanzler auch Geld anzunehmen wufste, „wie das auch die andern tun, die schaden und nützen können und durch ihren Besitz es zu etwas bringen wollen", d. h. wie die Kinder dieser Welt. Wie hätte er sonst auch seine Hunde, Vögel und sein *deduit seculer* (276) bestreiten können (vgl. auch 284 und 288 f.). Dafs aber Thomas keine Knauserigkeit (*parcitas*) kannte, wird an anderer Stelle noch gesagt (288 f.).

Nicht um die Rektion von *nuire* handelt es sich 407, sondern bei W.'s Lesung gibt der Vers keinen vernünftigen Sinn, was Sch.-G. hätte merken sollen. Nur Thomas kann Subjekt zu *nuire* sein (und hier erscheint der geschmähte V. 279 im rechten Lichte), weshalb ich Literaturblatt 44, 361 *A ki il ne poüst s'il vout n.* vorgeschlagen habe.

Bei *estreit* 462 könnte auch ein Latinismus vorliegen: *estrait* = *extractum* von *extrahere* 'in die Länge ziehen'.

---

[1] Mit Recht sagt Carlé, Der altfr. Dichter G. von Pont-Sainte-Maxence und seine Zeit, Diss. Münster 1914, S. 94: „Überhaupt ist festzuhalten, dafs, wo G. die lateinischen Biographen übersetzt, er sich, wie Etienne zutreffend bemerkt, nicht sklavisch an sie bindet; vielmehr vergleicht er die verschiedenen Ansichten und die ihm besser erscheinende macht er zu der seinigen. Etienne allerdings (Vie de St. Thomas S. 100) geht von der falschen Voraussetzung aus, dafs G. auch Roger von Pontigny benutze, statt umgekehrt.

1373 (Sch.-G. irrig 1372) steht *N* in den Hss.; C hat *Nencore*.

1452. *solt* bringt Walberg, indem er an Wolfenbüttel festhält, unter *saveir*. Hippeau hat richtig mit P *sout*. Sobald man an *saveir*, nicht *soleir* denkt, ist der Zusammenhang klar.

2289. *poeir de desraisun* gibt schon einen natürlichen guten Sinn.

2402. *en* scheint mir sehr wohl dem *de* (*feudo domini regis*) des lateinischen Textes zu entsprechen, wie ihn Walberg S. 259 mitteilt. Wichtig zum Verständnis der Strophe sind besonders die Begriffe *duner* und *dun*, welche Walberg S. 261 gut erklärt.

2441. Von den fünf befragten *dut durent* scheinen mir die beiden ersten einer Erklärung nicht bedürftig, da keinerlei Bedingungsverhältnis vorliegt. Bei den beiden nächsten liegt der Fall der angenommenen Wirklichkeit vor und beim fünften dieser nur im Nachsatz (gemischter Fall, der allerdings im Vorhergehenden, z. B. bei *esteüst* 2427, vermieden ist).

2907. Es ist schwer zu glauben, dafs G. die lateinische Fügung, die doch so durchsichtig ist, als studierter Mann mifsverstanden haben soll. Naturgemäfs lag vielmehr für ihn die Hauptschwierigkeit darin, den Gedanken in seine Strophe zu zwängen, und da mag er hier einmal zu einem etwas verzweifelten Ausdruck gegriffen und geschrieben haben: *Deus rov' e li apostle e que lur successur* ('und was ihre Nachfolger sind') *Que* . . . Ich gebe das nur mit Bedenken und behaupte nicht, dafs es eine afrz. Fügung ist, aber es könnte ein wenn auch etwas schiefer Latinismus sein. Die Schreiber hätten dann die seltsame Wendung nicht verstanden, und da sie ja nicht das lateinische Vorbild sahen, die Sache ganz verfahren.

3419/20. G. scheint mir die von Walberg angegebene Korintherstelle durchaus zutreffend verwendet zu haben.

3949. Hier liegt *afïer alcun* vor, und *l'* bezieht sich auf Thomas.

4376 u. 4471. Das, was Sch.-G. hinsichtlich der Zeichensetzung sagt, ist vollauf berechtigt.

4830 bedarf in der Tat einer Erklärung, aber mehr der Wendung *demander jugement à a.* als des Inhalts wegen. Der Sinn mag sein: 'so will ich für keinen als ihn Verurteilung verlangen'.

4958. Was Sch.-G. zu diesem Verse sagt, verstehe ich nicht, da *Evrewic* (*ew* = *u*) = York.

5343 f. Wo bleibt bei Sch.-G.'s Deutung *d'un cultel*? Daher wiederhole ich meine Deutung von Litbl. 44, 363: *nu D'un cultel; ja maaille ne vus ert d.* Übrigens liefse sich auch an *maille* bzw. *cote* (*cotel*) *de maille* denken, doch dann ergäbe sich eine zu grofse Abweichung von der Überlieferung, und es entstünden andere Bedenken.

5625 u. 5865. Was es hier mit Jerusalem auf sich hat, heischt allerdings eine Erklärung. Vielleicht geht man nicht fehl, wenn man J. = Tempel von J. = irdisches Reich Gottes = Kirche setzt

(Thomas wird ja in seiner Kathedrale erschlagen) und Noël von 5865 = himmlisches Reich Gottes, das zu Weihnachten durch die Geburt des Gottessohnes erschlossen wurde. Dafür, dafs dies Guernes' Auffassung ist, mögen 5866 f. sprechen. 5865 deute ich also: 'das himmlische und irdische Reich Gottes haben beide zu gleichen Teilen erwählt'. — In W.'s Namenliste ist 5226 in 5626 zu bessern.

6174. Was ist damit gewonnen, dafs man die erstarrten Adverbia *romans* und *latin* als Akkusative bezeichnet? W.'s Zeichensetzung ist völlig einwandfrei.

S. 211, Z. 10. Die Hs. hat *atlas*, und es erscheint nicht ausgeschlossen, dafs der Name des Himmelsträgers vorliegt, den ich mit ? in die Namenliste aufgenommen hätte.

tropier. Bonnard und Salmon glossieren im kleinen Godefroy wie Walberg mit *livre de tropes*. Was hier unter Tropen zu verstehen ist, lehrt ein Blick in das Handbuch des Wissens. Wenn auch der liturgische Fachausdruck nicht in den Wörterbüchern steht, so ist er doch (auch neufrz.) in der Sprache. Ich zitiere vom 1. Blatt von L. Gautiers Epopées françaises IV, 2. Aufl., den Titel eines andern Buches von ihm: Histoire de la poésie latine au moyen âge: Versification rythmique. — Hymnes, proses, tropes, mystères. (Sous presse.)

Noch oft wird auf dies und jenes bei Guernes zurückzukommen sein.

H. Breuer.

---

2. Berichtigungen zur Ausgabe des „Jaufre".

Bei Herstellung einer Auswahl aus „Jaufre" für die „Sammlung romanischer Übungstexte" wurde ich auf einige Versehen und Fehler meiner grofsen Ausgabe aufmerksam und möchte sie hier richtigstellen.

In der Varia lectio lies 700 *uailet* — 702 *larso* — 705 *le.* — 2309 *oils* A — 2488 *huimais* — 2497 *·l* — 2523 *s'* — 2536 *O ni un* — 2752 *le.* — 2837 *enfans* A — 3609 *lausi* — 3678 *sel* — 3897 *Qe* (statt *Que*) — 4936 *p. entruberta* — 4984 *daqela* — 5056 *daqelas* — 7863 *asaiar* A, *assajar* C — 7918 *uolhat* —. Ferner ist 7946 (— 1) zu tilgen.

Im Text lies 592 *a clinada*. Ich hatte mich erst durch A's *aclina* irre machen lassen, doch sehe ich jetzt, dafs A auch sonst im Part. Perf. *-a* statt *-at* hat, z. B. 4924. 4931 (noch vom gleichen ersten Schreiber), daher ist A's *aclina* = *a clinat.* — Lies 630 *s'a* — 2377 *d'el es* (*de illo ipso*) und trage *es* nach zu S. LVIII § 50 — 2499 lies *ie·us* wie 10533 — 2709 f. ändere man die Zeichensetzung wie folgt: *mieu* — *E no·us ment, fe que deg a Dieu* — also 2710 ist Einschaltung — lies 2725 *atendras!"* — 2735 *non!"* — 2738 *anar!"* — 3812 *descelamen,* — 3875 f. *-sen* und *-men*, da

sonst vierfacher Reim — lies 7863 *leu essaiar* — 8550 *venir?* — 8592 *ronp* — 9804 *vis* (= *vitz*; vgl. 3688).

Anmerkung 2377 streiche; in der zu 5126 lies: „So würde er nach dem Tode geschickt haben" und streiche den letzten Satz. Vgl. *anar per* ‚holen gehen' (Appel, Chrest. 60, 55). — Zu Anm. 5734 füge ich bei *elms* 3571. — Zu 7754 merke ich an, daſs ein Lied des Arnaut Daniel beginnt: *Anc ieu non l'aic, mas ella m'a Totz temps en son poder Amors* (*Ann. du midi* 22, 50). — Zu 7924 *cobrar gizardon* siehe eine Stelle bei P. Cardinal (Rayn. Lex. II, 422b).

Glossar. Unter *carnal* setze ‚weltlich' statt ‚angestammt'. Unter *cativier* lies ‚Elend', unter *causat* hinter ‚beschuht', ‚in Panzerhosen'. Unter *convenir* ist für die letztgenannte Stelle (2724 B) anzusetzen: *conven m'en* ‚versichere mich dessen'. Unter *entrenan* ist für 9782 ‚zuvor' anzugeben (nicht ‚nach vorn'). Unter *enviar* setze ‚schicken' statt ‚einladen' und verbinde mit der nächsten Zeile. Lies *esblasmat*. Unter *fon(t)* lies 8393 statt 8505. Unter *gonella* füge bei ‚Kleid' 2304. Unter *lasse* setze Stern vor 2813. Unter *muscle* tilge ‚Unterarm'. Unter *poderos* muſs es zu 7926 heiſsen: ‚habhaft'. Unter *primier* füge vor 9795 ein: 507. Unter *locar* setze Sternchen vor 705. Unter *ver* füge ein: *peruer* ‚in Wahrheit' 7878: C.

H. Breuer.

BESPRECHUNGEN.

Karl Bergmann, *Deutsches Wörterbuch* mit besonderer Berücksichtignng der Mundarten und Fremdwörter und des kulturgeschichtlichen Inhaltes des Sprachschatzes alphabetisch und nach Wortfamilien geordnet sowie mit zahlreichen Zusammenstellungen für den praktischen Gebrauch. Zugleich 3. Ausgabe des etymologischen Deutschen Wörterbuches von Paul Immanuel Fuchs. Leipzig 1923. XX. und 404 S.

Bergmann hat ganz Recht, wenn er sagt, ein Wörterbuch gehört zu den unterhaltendsten Büchern, die es gibt, und das Publikum mufs dazu erzogen werden, im Wörterbuch nicht nur nachzuschlagen, sondern zu lesen. Er hat daher bei der Anordnung des Buches das Möglichste getan, den Benützer zum Lesen zu zwingen; er versieht das Buch mit systematischen Wörterverzeichnissen aller Art, zusammengestellt nach dem Gesichtspunkt der Urverwandtschaft, der Entlehnung — hier wären geschichtlich geordnete Überblicke erwünscht, wie sie die ersten Auflagen von Kluges Wörterbuch bereicherten und seit der 7. Auflage dort weggelassen sind — wir finden ferner Zusammenstellungen nach kulturellen, geographischen, naturgeschichtlichen Gesichtspunkten; Bildersprache, Bedeutungswandel u. a. In zwangloser Form wird der für systematische Untersuchung noch nicht Gereifte zur systematischen Betrachtung der Sprache gebracht und darin liegt der bedeutende erzieherische Wert dieses Buches. Man kann die verschiedenartigsten Dinge daraus lernen, zum Denken über die verschiedensten Probleme angeregt werden. Die Führung durch den Stoff selbst ist im ganzen gut. Immerhin wünschte man für gewifs bald nötige weitere Auflagen einige Änderungen; die folgenden Beobachtungen sind naturgemäfs nur Stichproben aus dem reichen Inhalt eines solchen Buches.

Da ist vor allem die Anordnung; nach dem Titel sind die Wörter alphabetisch nach Wortfamilien geordnet, an sich sehr lehrreich und anregend, vgl. den Artikel *fahr-* (*fahren*, *Gefährte*, *Furt* usw.); und **fahr* (*Gefahr*, *gefährlich* usw.), oder lat. *ag-ere* (*agieren*, *Examen*, *Redakteur*, *Auto-da-fé*, *dekatieren* usw.). Diese Anordnung nach Wortstämmen erstreckt sich aber durchaus nicht auf alle Artikel; und zugegeben, dafs sie nicht durchführbar, nicht in allen Fällen vorteilhaft erschien, so verlangte der erzieherische Charakter des Buches, den Leser darauf aufmerksam zu machen. Gewifs haben verschiedene Arten der Anordnung ihre Berechtigung, aber wenn mit der Methode der Anordnung gewechselt wird, müfste die Begründung gegeben und dem Leser, in einer für ihn sicher fruchtbringenden Belehrung und Anleitung zur Benützung des Buches, deutlich gemacht werden. Vielfach wäre der Verfasser



selbst wahrscheinlich anders verfahren, wenn er eine solche elementare Anleitung des Benützers fortwährend vor Augen gehabt hätte.

In sehr zahlreichen Fällen erscheint nicht der Wortstamm als Kopf des Artikels, sondern einer der Vertreter, offenbar der, in dem die Hauptbedeutung des Stammes am deutlichsten zum Ausdruck kommt. Z. B. ist *Donner* unter *dehnen* zu suchen, oder *Mast* ist der Kopf für *Messer*, *Mus*, *Mett*. Auf völlig verschiedenartige Weise ordnet Bergmann die Wörter lateinischer und griechischer Abkunft. Einmal nach der Wurzel: z. B. *fa-ri* (*Fabel*, *infam*, *Infant*, *fatal*, *Konfession* usw.). Unter *fac-ere* ist auch *Fabrik* eingereiht, „zum ursprünglichen Stamm von *facere*, *fa-*, gehörig". Mehrmals sind entfernter verwandte Stämme unter demselben Kopf, z. B. griech. *sta* mit dem Kopf *Sta-ter*, das übrigens dann erst an dritter Stelle zur Erklärung kommt (*Statist*, *Apostel*, *System*, *Ekstase*, *Stola* usw.). Man sieht nicht ein, warum für *στέλλειν* kein eigner Artikel gemacht ist. Das unmittelbar urverwandte *sta-* (lat. *stare*) folgt als gesonderter Artikel gleich nach, aber nicht mit dem Wortstamm *sta-* wie *fac-ere*, *al-ere*, sondern mit dem Kopf *stabil* (*stante pede*, frz. *établir*, *connétable*, *Staat* usw.). Umgekehrt ist *memor* zu *mens* gestellt — was doch nicht einmal ganz gesichert ist — aber nicht mit dem nunmehr geforderten Kopf *men-*, sondern die Wörter *mental*, *monieren*, *Monstrum*, *Münze*, *Comment* usw. müssen unter *Memorabilien* gesucht werden. Verwunderlich ist auch, dafs nicht *dominus* als Kopf für den Artikel steht, der unter *Domäne* erscheint (*Dame*, *Belladonna*, *Dominikaner* u. a) Ein andres Mal wird sogar die erschlossene Wurzel als Kopf genommen, so **ap-ere* für *Attidüde*, *Kopula*, *Kuppler* u. a. Wir finden *Femel* als Kopf und *Femininum*, *Feminismus* eingeordnet. Richtiger wäre *femina* als Kopf, da beide Wortreihen ganz unabhängig voneinander entlehnt sind. Wir könnten allerdings denken, das am besten eingedeutschte Wort hat den Vorrang; aber *Pafs*, das vielen Lesern als urdeutsches Wort gelten wird, steht unter dem Kopf *pand-ere*. Überhaupt ist bei den entlehnten Wörtern einmal das entlehnte Wort der Kopf: *Fasan*, *Farinzucker*, das andere Mal das Grundwort: lat. *fascia* (*Fasch* u. a.), lat. *cena* (*Zenakel*). Ganz unverständlich ist z. B., dafs *Andauche* (*Absucht* u. a.) ein eigener Artikel ist. Es gehörte doch zu *aqua*, dem (richtig) *Aquaedukt* eingeordnet wurde. Hierher gehörte auch *Aachen*, das wegen der Urverwandtschaft von ahd. *aha* zu *aqua* bei *-a*, *-ach* erscheint.

Nun zur inneren Anordnung der Artikel. Z. B. *al-ere* (*Aliment*). Also gelehrte Entlehnung als erstes Stück vorangestellt. Dann folgt: I. Lat. Sippe: *Altar*, *exaltiert*; II. Rom. Sippe: it. *Alt*, *Altan*, frz. *haut*, *Hausse*; Zusammensetzungen: zu *co-al-esc-ere Koalition*, zu *pro-alere Proletarier* u. ä. Wie man sieht, steht die gar nicht mehr lateinische Bildung *Koalition*, die für das Deutsche jedenfalls eine Entlehnung aus dem Französischen sein dürfte, neben der vorhistorischen Bildung *proles*, die in dieser Form doch im Deutschen gar nicht überliefert, sondern nur die Wurzel zu *Proletarier* ist (daher also in kleinem Druck dastehen sollte). Doch ist in diesem Artikel die Scheidung zwischen lateinischer und romanischer Sippe wenigstens deutlich vorgenommen. In vielen anderen Artikeln ist die Absicht der Reihenfolge ganz unerfindlich. Z. B. *Domäne*, *Dominante*, *dominieren*, *Domino*, *Don*, *Belladonna Primadonna Dame* (und Komposita davon), *Dambrett*, *Dominikus*, *Donzel* (m a. zu frz. *donzelle*). Weder sind alle französischen Entlehnungen zusammengestellt, noch

alle gelehrten, noch ist ein historischer Gesichtspunkt der Entlehnung eingenommen, — noch ein alphabetischer. Dagegen ist der Artikel *fa(-ri)* so angeordnet: *Fabula* (*fabeln* usw.) *Fama*, *famos*, *infam*, *Infant*, *Infanterie*, *Fatum*, *Fata Morgana*, *Fee*, *fatal*, *Fatalist*, *fatieren*, *Konfession*, *Profefs*. Also streng vom lateinischen Gesichtspunkt der Wortbildung aus. Während in manchen Artikeln der (erwünschte) Hinweis auf die Form des lateinischen Supinum oder Partizipium gegeben ist, fehlt er hier; aufser bei *fateri-fassus*, die aber nicht, wenigstens innerhalb des *fa*-Artikels, einen neuen Absatz eröffnen, sondern hinterher zu *fatieren* stehen, das zunächst in der Folge: *Fat-al -alist -alität -ieren*, also einfach zu *Fatal* eingereiht ist.

Während Bergmann *Muster* (*Memorabilien*) als Lehnwort aus it. *mostra* kennzeichnet, fehlt der Hinweis, dafs *monster-* (= sehr grofs), *monströs* aus dem Französischen kommen, sie sind einfach zu *Monstrum* gestellt. Manchmal ist die Herleitung verschoben; so kann *comes stabuli* (*connétable*, siehe *sta-*) nicht „Graf des Stalles" erklärt werden, da doch die Bedeutung „Oberstallmeister" = hohes Hofamt bereits im Codex Theod. 11. 18. 1 belegt ist, also beträchtlich früher als der Ausdruck *comes* den Bedeutungsübergang machte, den wir in *conte* treffen. Ob der studentische *Comment* zu frz. *comment* (= wie) gehört, ist mehr als fraglich. Es dürfte doch mit dem afrz. *comment* (*-ant*) Anordnung, Vertrag, Einrichtung zusammenhängen. *raffiné* wird aus *re* = wieder, *-ad* = zu und *finé* erklärt. Richtiger wäre aber doch *re* + *affiner* fein machen, da lat. *ad* hier nicht in dieselbe Linie gehört wie frz. *re* und *finer* bzw. *affiner*. Keinesfalls durfte *Allee*, *Allure* als französische Sippe von *ire* vorgebracht werden, da *ad-itare*, das Bergmann als Grundlage angibt, doch unbedingt abzulehnen ist.

Einige kleinere Ausstellungen wären u. a.: *Alarm* ist wohl aus dem Französischen zu uns gekommen, aber nicht aus „*à l'* und *arme*", sondern frz. *alarme* aus dem it. *all' arme*. *Lazarett* zu it. *lazzaretto* (*Lazzeretto* hier Druckfehler, da doch diese Form für uns nicht in Betracht kommt). *Stube* gehört zu *stieben*, *stäuben*, Raum, worin das Wasser zerstäubt; aber frz. *estuver* gehört nicht zu *Stube*, sondern zu **extūfare*, zu it. *stufa* und dtsch. *stufen*, *stofen* schmoren, vgl. Meyer-Lübke, REW. N. 3108. Frz. *amuser* wird zu prov. *mus* gestellt. Unnötigerweise. Die Ableitung *museau* spricht für Vorhandensein des Grundwortes im Französischen. Die Bezeichnung von *stecken* als „eine Art *verdickter* Form zu *stechen*" ist auffallend. Zu ndd. *stake* sollte afrz. *estacher* (*estache*) mit der Veränderung zu *attacher*, it. *stacca* Ring erwähnt sein, während nfrz. *estacade* als Lehnwort aus dem Italienischen hier nicht erwähnenswert war. Bei *Lennep* S. 360 fehlt der Verweis zu *-a*, den der Laie braucht. Bei *Lavor* fehlt die Bezeichnung D(*ialekt*).

Bergmann fürchtet, die Menge der Fremdwörter, die er in diesem Deutschen Wörterbuch bringt, könnte mifsverstanden werden. Sein Verfahren ist aber ganz gut; je deutlicher dem Leser die Fremdwörter werden, je häufiger man ihm ihre Übersetzungen vorsagt, desto eher wird er die überflüssigen ausscheiden, die deutschen Ausdrücke gebrauchen lernen. Endlich mufs als ein besonderer Vorzug des Buches das Bestreben erwähnt werden, die Abwanderung deutscher Wörter vor allem in romanisches und slavisches Gebiet vor Augen zu führen. Von allen sprachwissenschaftlichen Beobachtungen ist diese vielleicht die em seltensten beim Laien geübte, und viele Leute, die sich entrüsten über die

starken Anleihen des Deutschen bei den Romanen, haben keine Ahnung von der Stärke des germanischen Einflusses auf den romanischen Wortschatz. Es wäre sehr ergiebig, diesen Gesichtspunkt in der Mittelschule beim französischen Unterricht besser zu vertreten, und zwar gerade an der Hand des Wörterbuchs. Viele Übungsarbeiten liefsen sich daraus schöpfen und so könnte es ein gutes Hilfsmittel zur Stärkung des Sprachgefühls und der Spracherkenntnis werden.

ELISE RICHTER.

Leo Jordan, *Altfranzösisches Elementarbuch.* Einführung in das historische Studium der französischen Sprache und ihrer Mundarten. Bielefeld u. Leipzig, Velhagen & Klasing, 1923. 356 S.

Eine rühmlich bekannte Verlagshandlung führt sich hier vorteilhaft in den Kreis der Romanistik ein, und Jordan hat für „die Handbibliothek des Philologen“ ein Handbuch geschrieben, das trotz der schon beträchtlichen Zahl ähnlicher Lehrbücher die Beachtung aller Fachgenossen verdient. Reichtum und Vielseitigkeit des Inhalts, flotte und geschickte Darbietung, Einführung in Grundlagen, Methoden und Probleme scheinen mir die Hauptvorzüge des Buches zu sein. Es ist heute kein Leichtes mehr, die Ergebnisse und Fragen der französischen Sprachwissenschaft in einem handlichen Bande zusammenzufassen, aber Jordan ist es gelungen, zugleich für den Studenten und jungen Forscher ein prächtiges Werkzeug zu schaffen.

An der Spitze des Buches stehen 2 (eigentlich 3) Texte, nämlich 379 Verse aus dem Münchener Brut und 410 Verse aus dem Münchener Rosenroman, davon 276 aus dem ersten Teil also von Wilhelm von Lorris. Diese Texte hauptsächlich müssen im übrigen Teil des Buches die Beispiele liefern.

Nunmehr folgt eine reizvolle Einführung in die Vorgeschichte des Altfranzösischen (25 Seiten), sodann die Lautlehre (S. 40—177), die Formenlehre (S. 178—288) und ausgewählte Abschnitte der Satzlehre (S. 289—337). Eine Schlufsbemerkung (S. 338) fügt zu den im Verlauf der Darstellung erwähnten Büchern und Abhandlungen ergänzend Hauptwerke, die besonders „nach vorwärts zur Forschung“ führen sollen. Es folgt noch der Glossar-Index (leider nicht vollständig) und allerletztens die Auflösung der Abkürzungen nebst bibliographisch-literarischen Hinweisen, in denen recht ansprechend allerlei Wissenswertes über die benutzten Texte geplaudert wird.

Schon früher und nicht minder nach der regen Forscherarbeit der letzten Jahrzehnte, die in so weitem Mafse auf den heutigen Mundarten aufbaut, war es für den Studenten eine saure Arbeit, das Altfranzösische zu bewältigen. Dem hat J. in erfolgreicher Weise Rechnung getragen. Er weifs seine Darstellung mit Geist und Ideen zu erfüllen, er scheut gar nicht eine kleine Abschweifung, er weifs die anziehenden Seiten der Sprachwissenschaft hervorzukehren und so immer wieder anzuregen und mitzureifsen. Dafs man hier so manches auch von dem Werdegang des Lateins, von der Rhythmisierung des Satzes, von Grund- und Einzelfragen der Lautlehre, von treibenden Kräften sprachlicher Entwicklung, von den Quellen, die wir haben, erfährt, wird auch schon der Anfänger zu schätzen wissen und fühlen, dafs er hier schon von linguistischem Höhenwind erfafst wird, auch feststellen, dafs er hier ein ge-

drucktes Kolleg vor sich hat, das so gut wirkt wie manches gesprochene. Ehre dem Andenken **Wendelin Foersters**, dessen Reckengestalt mit dem gütig-strengen, scharfen Auge manches Mal im Hintergrund aufdämmert und „dessen gesprochenes Wort", wie J. selbst sagt, „in manchem noch durchblickt".

Als Handbuch scheint mir (von dem unvollständigen Index abgesehen) J.'s Leistung gelungener fast denn als Elementarbuch. Die Klarheit des Ausdrucks ist fast durchweg vorhanden, aber es ist doch in manchem mehr Bedacht auf den Anfänger zu nehmen, besonders durch vorzunehmende Ergänzungen und Erläuterungen, hier und da auch durch Streichen allzu ungewisser Hypothesen. Wer weifs z. B., was *aedituus* (S. 18), was Beigart (S. 19) bedeutet?

Das Verständnis der (mundartlichen) Texte, „mit denen sich der Benutzer zuerst vertraut machen soll" (S. VI), müfste diesem weit mehr erleichtert werden durch bequemere Einrichtung des Glossars, in dem vielfach nur auf die vollen Seiten (!) des sprachwissenschaftlichen Teiles verwiesen wird, oder durch eine nebengedruckte neufranzösische, vielleicht z. T. auch spätlateinische Übersetzung von Wort zu Wort.

Für *cil* B 19 ist einfach auf S. 217 verwiesen, wo aber nicht steht, dafs *cil* hier einfach Artikel ist, wie auch B 20. Wo soll der Anfänger *maine* B 256 finden? Gewifs wären hier passende Fufsnoten am Platze statt der lateinischen Quellennachweise aus Galfrid, die hier doch zumeist nur schmückenden Wert haben.

S. IX, Silbenzählung, Z. 3 lies „meist verschliffen" (vgl. Z. 4 v. u.).

S. 9: Zu dem Reim *fleche* : *coche* (Pfeil-Kerbe) R 98, der J. (s. unter Besserungen S. X; nach ALF hat sich die franzische Form stark durchgesetzt) viel Kopfzerbrechen macht, möchte ich auf *floiche* Cligés 778 Hs. A u. 799 Hs. A hinweisen; an letzterer Stelle Reim mit *Antioche*. So läfst sich an *floche*, also *oi* > *o* denken, welcher Wandel (s. Schwan-Behrens, § 229, Anm.) im Norden, Osten und Süden vorkommt. Auch findet sich Godefroy Compl. 626a ein Beleg für *floche* aus Rosenroman Hs. Corsini und einer aus J.'s de Priorat, Vegece. Wohl sehe ich, dafs bei J. auf der gleichen Seite R 118 *sęche* (*sicca*) mit *fleche* reimt (und der Reim ist willkommen für *fleche* mit *ę*; s. Anm. zu kl. Cligés 849), aber es ist ein hinsichtlich des Vokals identischer Reim, und eine andere Hs. hat *soiche*, *floiche*; s. bei Ettmayer, Rosenroman S. 24, der übrigens die Frage auch angreift, indem er sich auf drei Reimpaare aus dem Rosenroman stützt. Dafs die Schreibung *coche* mal mit *coiche* wechselt (s. dazu auch Godefroy Compl. unter 1. *coche*), beweist nichts gegen meine Auffassung; *coiche* kann umgekehrte Schreibung sein. Schliefslich sehe ich, dafs im Glossar auch J. der Auffassung *floche* zuneigt, allerdings indem er sich an den Atlas klammert, der hier gegenüber dem überlieferten Schrifttum einmal versagt.

S. 10, Anm. 1 ist (in Übereinstimmung mit S. 65, Z. 11 v. o. und Z. 6 v. u.) *gentius*, *ententius* anzusetzen.

Was S. 21 von der Aussprache des Lateins in Gallien gesagt wird, ist gewagt und sich selbst widersprechend. Ich nehme noch heute an, dafs das Latein im gallischen Munde gallisch geklungen hat, und halte das für ein Naturgesetz. Andererseits haben die römischen Eindringlinge das Latein lateinisch artikuliert und sie mögen immer stärkeren Einflufs gewonnen haben, bis dann in den unruhigen Zeiten der Völkerwanderung das eingeborene Element

in der Aussprache wieder mächtiger wurde. Wenn also die seinerzeit hochprozentisch germanischen Wallonen *u* und nicht *ü* haben, so kann das doch leicht daran liegen, dafs sie ein Stamm für sich sind. Sie haben auch das germanische *w* und *h* erhalten, machen die Diphthonge fallend (Liège = *lidže* oder *lidze*) u. a. mehr. (Merkwürdigerweise hat m. W. noch niemand den germanisch eingestellten Lautstand der Nord- und besonders der Ostmundarten zusammenfassend dargestellt; man braucht ja darum noch nicht Chauvinist zu sein.) Auch dafs die Anglonormannen *u* und nicht *ü* sprechen, könnte doch vielleicht an ihrer besonderen Artikulation liegen; vgl. das Verhalten noch der heutigen Engländer zum *ü*. Schliefslich ist der Vergleich der Gallier, die auf ererbter Scholle sitzen, mit im Ausland geborenen Deutschen wenig glücklich. Mit all dem soll aber meinerseits nichts gegen die Ergebnisse der neuesten *u*-*ü*-Forschung gesagt werden.

S. 32, Z. 3 lies Angoulême.

Indem J. S. 35, Z. 3 *occisus* st. **aucisus* ansetzt, gibt er einen wertvollen Provenzalismus preis. Er bringt aber **aucidere* S. 112 usf.

S. 37, Z. 15 v. u. lies Vor.

S. 42: An den Übergang *wa* > *wo* in *roi* (rege) glaube ich nicht, nehme vielmehr *oi* > *o* an. Noch heute ist die alte Stufe *oi* erhalten; s. Herzog, Dialekttexte S. E5.

S. 45, 2. Abschnitt, Z. 8 füge bei: des Unterkiefers.

S. 49 wäre Choane zu erklären und in der Mitte der Seite ein Hinweis auf *ad-cantus* = *προσῳδία* angebracht.

S. 53. Dafs kurze Vokale zu offener Artikulation neigen und umgekehrt, scheint mir zunächst nur für das Deutsche zu passen, dem zufolge seiner eingeengten Artikulation (vielleicht nicht in allen Landesteilen) eigentlich nur halboffene Vokale gelingen (anders Französisch und Englisch!). Umgekehrt war es jedenfalls im Altgriechischen, und das Italienische hat bis heute die kurzen geschlossenen Vokale des Lateinischen erhalten. Ja, auch im Ripuarischen wird das ŏ von *Volk*, *Bonn* usf. sehr geschlossen gesprochen.

S. 54 heifst es: „das römische Volk sprach *au* wie offenes *o*". Dem widerspricht das Hauptbeispiel *cauda* = it. *cọda*, frz. *coe*, *coue*, *queue*.

Eb., Z. 6 v. u.: Was soll hier das altlat. betonte *trájectum* statt damaligem *trajéctum*. Letzteres mufs jedenfalls hinzu.

S. 56, Z. 1: Diese Verbalformen sind vielleicht analogisch statt lautlich zu erklären.

S. 57, Z. 9: Man kann nicht sagen: „es schlugen sich die fränkischen Längen zu den entsprechenden geschlossenen Vokalen, die Kürzen zu den offenen." Dies ist für fränk. ĭ > *ẹ*, fränk. ŭ > *ọ* schief, denn *ẹ* und *ọ* sind immer noch keine offenen Vokale, und für fränk. ŏ > *ọ* ist es falsch. — Z. 11 lies *ọ* st. *o*.

S. 61, Z. 8: *femina* > *fame* enthält eigentlich keinen einfachen Nasal, ebensowenig wie *hennir*, das hier ein gutes Beispiel wäre.

S. 62, Z. 7 schiebe zwischen *pacare* und **pajare* **pagare* ein.

S. 65, Z. 1 ist zu sagen, dafs der Umlaut aus der betonten Silbe analogisch übertragen ist.

S. 66, Z. 2 lies *pieux*.



S. 66, Z. 4 v. u.: Die pik. Dichter, die lat. *ū* mit *ọ* reimen, sähe man gern genannt. Venus und Cristal (S. 67, Anm. 1) gehören nach den Reimen nicht hierher; s. unten zu S. 78 u. 81.

S. 67, Z. 12; *tutare* ist vorklassisch, braucht also nicht von *tutari* hergeleitet zu werden.

S. 67, Abschnitt 4: Der Längestrich von *illūi*, *cūi* ist besser wegzulassen und wie es S. 207 geschieht, *cuī* und *illuī* zu setzen. Ausgangspunkt ist ja einsilbiges *cuī*, in dem *u* nur labialen Beiklang des *c* bedeutet. Auch statt *fūī* steht S. 56 richtiger *fŭī*, wie es klassisch lautete.

S. 68 Mitte setze „**agūriu* st. klass.. *augūriu*".

S. 69, Z. 14: Wie soll sich der Anfänger mit *mane ĭpsu* > *maneis* unter frei *ẹ* zurechtfinden?

S. 75, Z. 7 v. u.: klass. *maxĭlla* ist durch Suffixwandel zu volkslat. *maxēlla* geworden.

S. 76: Z. 1/2 der Bemerkung ist unklar; denn der Anfänger ersieht nicht, ob die beiden Wörter nur in *ẹ* oder *ę* reimen.

S. 78 Mitte: Venus ist nicht wallonisch, sondern pikardisch, doch ist das Grenzgebiet nach der Wallonie zu möglich; vgl. H. Breuer, Cristal et Clarie S. LXXIII. In Venus reimt lat. *ō* mit lat *ū* nur dort, wo der Vorlage entlehnt; eb. S. LXVI, § 7.

S. 79, Z. 10 lies „*r* vor Konsonant". — Z. 7 v. u. läfst sich *souue* auch als *sowe* deuten, und in der letzten Zeile v. u. ist wohl zu setzen: frei *ọ* + Oral : gedeckt *ọ* + Oral.

S. 81, Z. 7 lies *(il)la hōra*, Z. 11 lies *duos*. — An *päur*, *pëur* mit *ū* halte ich fest. Auch provenzalisch findet sich *pagur* in Jaufre, Hs. B 381. Es mag Einflufs von *securus* (auch für Ital. und Span.) vorliegen?

S. 82, 3., Z. 5 (S. 84, Z. 10 und S. 184, Z. 3): Weshalb *fulgera*? Etwa um *la foudre* zu erklären? Aber provenzalisch müfste doch das *a* erhalten sein, von dem auch die übrigen Sprachen nichts verraten. Vgl. falsches *ova-s* S. 91, Z. 6 v. u. und richtig *coll-os* S. 94, Z. 1.

S. 83, Abschn. 5: „Sühne" hinter *sunnea* ist etym. irreführend; ebenso S. 105, Z. 5. — *bois* erscheint zwar nicht als *buis*, hat es aber *ọi*? Vgl. *bǫis* Kristianwörterbuch und prov. *bǫsc*. Auch J.'s Reime *esclos* (*exclausos*) : *bos* und *bois* : *chois* (S. 97) sprechen für *ǫ*.

S. 86, Abschn. 2 lies „frei ε + Nasal".

S. 93, Z. 12 v. u. würde ich mit Meyer-Lübke, Einführung § 105, *tŏrnare* ansetzen.

S. 95 *cǫgitat*] Schon hier und S. 147 müfste die Bemerkung von S. 251 stehen.

S. 97, Z. 5: *apeloient* (mit *ọi*!) weist nicht auf *ọ* bei *loent* (*laudant*). — 3. Abschn., Z. 3 lies „*ǫi* wurde", wie das die folgenden Reime zeigen.

S. 98 Fufsnote: Ist Aiol 2185 mit *pere* < *peire* < *pareat* (so W. Foerster laut Glossar) gemeint, oder mit *pere* < **parat* wie bei G. v. Leigni, s. Kristianwörterbuch.

S. 108 letzte Zeile lies „Präfixtausch und Rekomposition".

S. 109 Mitte lies „elfenbeinern".

S. 111, Z. 2: *pagritia* mit seinem *g* spricht gerade nicht für Präfixtausch. — Z. 18: *acraventei* B 47 ist mit seinem *en* kein gutes Beispiel; bessere s. bei Godefroy.

S. 122 Mitte: das mittlere *e* von *severer* ist nur Variante und fällt der anglon. Hs P zu. Godefroy hat zahlreiche Fälle von *severer* und zeigt das *e* auch in anderen Wörtern der Sippe. Ob es aber primär ist, oder Zuwachs, oder auch gelehrt, bleibt noch zu entscheiden.

S. 125, Z. 25: *sarcophagu* gehört nicht hierhin; es ist auch S. 96, Z. 2 schon anders verwertet.

S. 144, Z. 3 v. u.: vor 914 setze Strichpunkt.

S. 151 Mitte: *fasce* > *fais* ist S. 150, Z. 7 v. u. aber nicht als Buchwort ausgegeben.

S. 156 Mitte: lies „lautgesetzlich **jeitier*" und vgl. die nächste Zeile. — Statt **duiz* wäre ebensogut **doiz*, da lat. *ŭ*.

S. 158, Z. 5: kann auch das *i* von *iwel* normal heifsen?

S. 160, Z. 13: *pedica* (wie S. 117) ist vorzuziehen, da das Wort altfrz. weiblich ist, wie auch J. im Glossar dartut.

S. 164, Z. 3: Woher *ī* in **dīsinat*? Solche schwierige und unsichere Einzelfälle gehören doch kaum in ein Elementarbuch. — Z. 5 v. u.: statt + setze vor.

S. 165, Z. 7: Zum Wallonischen würde ich bemerken, dafs *t* im Auslaut hinter *s* fällt, z. B. *tiess* (*testa*).

S. 173, Z. 7: Wie ist das „Auch" zu verstehen?

S. 175, Z. 14 v. u. könnte auf engl. *gender* hingewiesen werden.

S. 176, letzte Zeile: Statt „Durch" setze „Bei" oder „Im Falle".

S. 184 Anm.: Zu *chalres* vgl. pik. *caure* (REW 1526). Zahlreiche Belege hat Godefroy unter *chaurre*.

S. 197, Z. 4 v. u.: Ist *-el* gelehrt? S. 100, Z. 1 steht das Gegenteil. Vgl. S. 200 unter 5.

S. 201 Mitte: *curvu* > *curb*. Nirgends wird von J. in seinem Buche gesagt, dafs lateinisch bilabiales *u̯*, von uns *v* geschrieben, nicht nur labiodental als *v* oder *f*, sondern auch bilabial weiterlebt; so noch in *corbeau*; vgl. das Spanische.

S. 202, Z. 15 v. u.: „Adverbien aus Präpositionen" finde ich nicht unter den folgenden Beispielen, wohl Adverbien, die auch als Präpositionen verwendet wurden.

S. 203, Z. 4: Von *felenessement* gilt das zu *mestrement* in den Nachträgen Nachgeholte: *felon*, *felenesse* ist z. B. bei Kristian sehr häufig Adjektiv.

S. 204, Z. 1: Auch Bédier übersetzt in seiner Rolandausgabe (Paris, Piazza, s. a.) Vers 818, 952 u. 1784 *Tere Major* (*Majur*) mit *Terre des Aïeux*. Aber J. darf doch mit einer blofsen Behauptung die gewifs wohlerwogene Meinung von G. Paris nicht umstofsen wollen, der also in den Extraits *maior* als *grand* und *Terre Maior* als *la France* fafst; vgl. auch seine Note auf S. 69. Wenn *maior* = *maiorum* wäre, so dürfte man diesen Zusatz auch sonst wohl erwarten. Aber er findet sich nicht; bei allen Beispielen Godefroys unter *maior* und *maire* pafst vielmehr ‚grofs', ‚gewaltig', ‚Haupt-', ‚hehr' u. dgl. Und dann, die erstarrten Genitive auf *-or* gehören sämtlich der 2. lat. Deklination an, wo sie aus dem Rahmen der altfrz. Deklination herausfallen, während ein *maior* von *maiorum* gegen *maire* — *maior* — *maiors* gar nicht aufkommen, weil nicht auffallen, und nicht im Gedächtnis haften könnte. — Dafs neufrz. *major* der Bedeutung nach nicht = deutsch *Major* ist, wird J. wissen.

S. 214, Z. 17: Inwiefern ist *souue* (= *suam*) Subjektivform?

S. 226c, Z. 1: „altlat." ist besser zu streichen, denn altlat. *pérficere* war längst zu *perfícere* geworden (allerdings neben *pérficis* usf.). Setze also *perfícere*. In **cálfat* sodann bleibt keine (altlat.) Primsilbenbetonung, sondern diese Betonung wird neugeschaffen; vgl. *cale-fácit*. Natürlich mufs *có(n)s(u)o* so betont werden, und der Infinitiv mufs mit, so dafs auch hier die Primsilbenbetonung neu entsteht, um dann allerdings zu bleiben.

S. 229, 4. Person: Bei *fûmes*, *fímes* usf. (J. selbst nennt keine Beispiele) von stammbetonten Endungen zu reden, geht doch wohl nicht an.

S. 261, Z. 2: lies „-*īscimus*, -*issons* (s. S. 158); dagegen ...". Wallon. *ś* und damit engl. *finish* mufs dann schon auf der Entwicklung *ś* > *š* beruhen. Vgl. *krostjan* > altfrz. *croissir* engl. *crush*; auch katal. *cruxir* (REW 4781). Die Anglistik lehnt eine innerengl. Entwicklung für *finish*, *issue*, *fashion* u. dgl. ab; s. W. Horn, Histor. neuengl. Grammatik § 216.

S. 276 Mitte: Die Entwicklung von **fegerunt* zu *firent* wäre hinsichtlich des Vokals nicht ungestört; vgl. prov. *fẹiron*.

S. 295, Z. 8: Ich glaube nicht, dafs das beziehungslose Relativum durch Auslassung des Beziehungssätzchens *s'il est* oder *s'est* entstanden ist. Man mufs festhalten, dafs das Relativum doch ursprünglich Fragewort war, und wer das noch fühlt, vermifst in einem Satze wie *Qui veram gloriam adipisci vult, iustitiae fungatur officiis* kein Beziehungswort. Das obige Sätzchen dient wohl hauptsächlich besonderer Verdeutlichung: man versuche, es in den von J. gebrachten Beispielen auszulassen, und die Unklarheit ist da. — Die Ähnlichkeit mit *que je sache* erscheint mir gering.

In der Anmerkung ist der Satz aus dem Rosenroman unvollständig wiedergegeben, was die Auffassung erschwert. Das *qui* vor *mielz* mag der gemeine Mann als neutr. Subjekt empfunden haben, während besonders der gebildete auch *que* = ‚dafs' verstanden haben mag, wobei dieses *que* für den lat. a. c. i. eingetreten ist, denn ein solcher, relativisch angeschlossen, liegt in solchen Beispielen vor. Die Amyotstelle erscheint mir hier wertlos.

In der Mitte der Seite sind die vier Beispiele *For Franceis ki* usw. etwas weitgehend (vgl. „wo es ging") ausgedeutet. Ich ziehe daraus nur das ungestüm Affektische, Konkretisierende.

S. 300, Z. 10 v. u.: Mufs *se* nicht fallen?

S. 305 Anm.: statt „mit" setze „von".

S. 307, Z. 12 v. u.: „partitiv gefühlt" ist doch das Ende der Entwicklung und dieses kann nicht durch sich selbst erklärt werden. — Z. 9 v. u.: Die Beispiele mit *bien* und *assez* zeigen wohl eher die Entwicklung Adverb > Mengewort als umgekehrt.

S. 308, Z. 2: *venuz* ist gar nicht so auffällig, da es auf das affektisch hervorgehobene und konkret vorgestellte *barons* geht. Im Munde eines Christian erschiene mir *venue* hier plump.

Ich halte es für abwegig, den französischen Partitivus vom lat. gen. part. herzuleiten, sondern wenn schon eine Herleitung sein mufs, so halte man sich an lat. Wendungen wie *unus de* (*ex*), *quidam ex militibus decimae legionis*, d. h. an den präpositionalen Ablativ. „Gib mir von dem Gekoch, dem roten da", sagte Esau zu Jakob (Gen. 25, 30). J. merkt auch selbst, dafs man besser in der volkslat. Tradition bleibt, aber er kommt S. 308. Z. 18 v. u. wieder zu



einer Wendung wie *da mihi paululum aquae.* Natürlich kann es hier nicht absolut *aquae* ohne *paululum* o. dgl. heifsen, aber darum braucht dieses Beispiel noch lange nicht ein „*sous-entendu* des Mengeworts" für *dune mei de l'ewe* zu beweisen, ebensowenig wie etwa für *Gib ihm von den Trauben.* Man darf wohl den Genitiv *aquae* und den Ablativ *de l'ewe* vergleichen, aber nicht gleichstellen.

S. 321 Mitte: vertausche „bessert" und „bereut". Nicht *ne se*, sondern nur *se* ist zu lesen (Versmafs).

S. 339: *acainte* B 344 ist von J. falsch gedeutet wie auch Guernes, St. Thomas 315. Mit letzterem Vorkommen weifs auch Walberg nichts Rechtes anzufangen. Es ist mit Hs. P *il li ert acuinties* und hinter *culchies* Komma zu setzen; also: „dachte dieser, dafs er mit der Dame zusammen liege, dafs sie dorthin gekommen sei (nicht nur geschrieben habe), (dafs) er Beziehungen zu ihr unterhalte". Es liegt hier vor: *sei acuintier a aucune*, wozu Kristianwörterbuch s. v. *acointier* zu vergleichen ist.

S. 343: *ferant* nicht der ‚Kämpe', sondern der ‚Schlagende'.

S. 346: unter *mist* lies „setzte ein".

S. 347 *pourtret*: weshalb nicht *portractum*, dsgl. unter *pourchace porcaptiat?*

S. 351: Unter B füge bei: „Mundart s. S. 69".

Zum Schlufs erlaube ich mir, auf meine erste, knappe Besprechung von J.'s Elementarbuch hinzuweisen, die in der Zeitschrift für französischen u. englischen Unterricht, Jahrg. 1924, 356 erschien, und bitte, dort die Bemerkungen zu S. 86 und S. 87 zu streichen.

HERMANN BREUER.

Le Roman de Jehan de Paris. Publié d'après les manuscrits par Edith Wickersheimer. Paris, E. Champion, 1923. Société des Anciens Textes Français. XX und 99 S. in 8°.

Suchier hat in derselben Sammlung Philipp de Beaumanoirs Versroman *Jehan et Blonde* (*Oeuvres poétiques* II, 1884) herausgegeben. In der Einleitung (*l. c.* I, CXII) zeigte er durch eine klare Inhaltsangabe die Abhängigkeit der Novelle vom Versroman, löste die Frage nach der Quelle und den Beziehungen zu andern Fassungen in den *Gesta Romanorum.* Die Wiederholung dieser Ergebnisse ist überflüssig, sie bleibt jedoch der Ausgangspunkt jeder weiteren Beschäftigung mit dem Stoffe. Auffallend ist es, dafs Suchier in der Einleitung der Textausgabe keiner Erwähnung gewürdigt wird. Oder soll uns die Bemerkung vertrösten: „On peut pousser beaucoup plus loin qu'il ne l'a fait [Montaiglon] la comparaison entre le roman et le milieu où il est né: j'en traiterai *ailleurs* avec détail."

Die engbegrenzte Aufgabe einer Neuausgabe des Romans nach den Handschriften wird befriedigend gelöst. Zwei Abschriften enthalten den Text: die eine in der Pariser (Bibl. Nat. Fr. 1465), die andere in der Löwener (G. 54) Bibliothek. Die erste ist verläfslicher und dient als Grundlage. Aus dem 16. Jh. sind sechs Ausgaben bekannt. Die älteste (Claude Nourry dit le Prince, Lyon 1533) war ein *unicum* der Bibliotheca Colombina zu Sevilla, wurde gestohlen und, in Paris verkauft (1584), gilt sie heute für verschollen. Von

den andern sind drei selbständig in der Textbehandlung und wurden berücksichtigt. Die erste ist von Pierre de Saincte Lucie (1534), Claude Nourry's Nachfolger, in derselben Verlagsanstalt, die zweite von François und Benoist Chaussard (Lyon 1554), die dritte von Jehan Bonfons (Paris 1580) besorgt. Zwei Neuausgaben sind erschienen: die von Emil Mabille (1855) wiederholt den Text des Jehan Bonfons, während Anatole de Montaiglon (Bibl. Elzév. 1867) die zwei Handschriften als Vorlage benutzte. Eine kritische Ausgabe dieser Perle der spätmittelalterlichen Erzählungskunst war trotzdem berechtigt. Der Text der Pariser Handschrift konnte an zwei Stellen durch die Löwener ergänzt werden (S. 53, 78). Einige Abschnitte mufsten durch Konjekturen berichtigt werden (S. 5, 34, 37) und dieselben scheinen vorläufig annehmbar zu sein.

Der Name des Verfassers ist unbekannt. Er verkehrte beim französischen Hofe und war mit der Lebensauffassung Karls VIII. vertraut, der einen ähnlich prunkhaften Siegeszug, in Rauch und Goldflitter gehüllt, unternahm. Er schrieb in Lyon (die ältesten Drucke sind dort erschienen), wo die Königin Anna oft ihren Gemahl erwartete. Die Entstehungszeit wird zwischen Ende November 1494 und Dezember 1495 gesetzt, die Beweise sind uns vorenthalten. Kulturgeschichtlich zu verwertende Beschreibungen sind die Vorbereitung zum Hochzeitsfest (S. 19), das Abendmahl (S. 21), die Aufzählung der Brautgeschenke (S. 25), der weifse Stab in der Hand des Freiers (S. 29, Z. 5), welcher, unrichtig dem *Glossaire* von Laborde (Paris 1872) folgend (S. 99), nur als Symbol des Ansehens betrachtet wird, er ist das Zeichen der Freier am biblischen Bilde Rafaels von der Werbung Marias. Die Seelengemälde sind nur angedeutet, wir heben darunter die erwachende Liebe der Prinzessin (S. 66) hervor. Die Erzählung ist glatt, jede Wendung dramatisch berechnet. Die Beschreibungen bleiben mafsvoll und abgeschliffen. An einer Stelle wird der apokryphe Heilige *Sainct Piquault* (S. 31) angerufen, den auch Rabelais nennt, dessen Name in französisch verzerrter Form dem althochdeutschen Spruche *bî got* (afrz. *bigot*) entspricht (Meyer-Lübke, *Et. Wb.* 1097). Warum soll er schweizerischen Ursprungs sein? Das Glossar enthält auch dürftige Sacherklärungen. An Druckfehlern sind zu berichtigen: *pene* (66, 23) statt *peu*, *dounnage* (66, 24) statt *donnuage*, *j'ey* (79, 25) statt *j'ay* usw.

LUDWIG KARL.

Les Fortunes et Adversitez de Jean Regnier. Texte publié par E. Droz. Société des anciens Textes français. Paris, E. Champion, 1923.

Der Dichter der burgundischen Schule, Jean Regnier (g. 1392 — g. 1468), Amtsrichter in Auxerre, war bisher nur durch eine biographische Skizze von E. Petit (*Bull. . . . Yonne*, 1903) und die Archivforschungen (in Côte d'Or und Yonne) von E. Roy (*Mélanges Wilmotte*, 1910) sehr oberflächlich bekannt. Seine Werke in zwei selten gewordenen Ausgaben (in Paris bei Jean de la Garde, 1526 in sechs Exemplaren und durch P. Lacroix in Genf bei J. Gay, 1867, erhalten) wurden sehr verschieden beurteilt. Grognet hielt ihn für einen geschickten Versmacher, Gaillon verglich ihn mit Villon und Charles d'Orléans. Bijvanck war streng im Urteil (*Specimen d'un essai critique sur les oeuvres de Villon*, Leyde, 1882, S. 116—117), als er ihm Weitschweifigkeit, Formlosigkeit und Eintönigkeit vorwarf. G. Paris (*François Villon*, Paris, 1901,

S. 120) liefs seine zeitgeschichtliche Bedeutung gelten, die heute gewisser Einschränkung bedarf, da seitdem viele Quellen und Texte derselben Zeit zugänglich gemacht wurden.

Die Einleitung gibt uns mit Hilfe der Forschungen von E. Roy einige sichere Daten über die Familie und den Lebenslauf des Amtsrichters, der in burgundischem Dienste stand (1424), in französische Gefangenschaft fiel (14. Jan. 1432) und den gröfsten Teil seines Buches während dieser Mufsezeit im Turme Beauvisage zu Beauvais verfafste. Nach einem Jahre leisteten seine Frau Isabeau Chretien und sein Sohn Bürgschaft, bis er sein Lösegeld bezahlen konnte. Seine Beziehungen zum burgundischen Hofe werden nur durch einige Archivdaten angedeutet, obzwar dieselben für sein Schicksal und für sein dichterisches Werk von entscheidender Bedeutung waren.

Das erste Buch der Sammlung (*Livre de la Prison*) entwirft ein Bild von Not und Pein des Gefangenen, von Stimmung und Gedanken eines halbgelehrten, bürgerlichen Beamten, der um Frau und Kind, besonders aber für sein Seelenheil besorgt ist. Er verfafst ein Testament (V. 3577—3774), das sicher nur mit Voreingenommenheit als witziger Einfall betrachtet werden konnte (Goujet, Lebeuf, Schwob, P. Champion). Es bedarf keiner Nachprüfung mit Hilfe der erhaltenen Testamentsformeln in Burgund (Guignard, *Étude sur le testament au Comté de Bourgogne*), um zu zeigen, wie grundverschieden der Amtsrichter und der vagabundierende geniale Dichter Villon dasselbe Thema behandeln. Regnier wurde unter der burgundischen Herrschaft, die allen literarischen Bestrebungen günstig war, zur dichterischen Tätigkeit angespornt. Das zweite Buch enthält eine Anzahl von Gelegenheitsgedichten, die für seine persönlichen Beziehungen von Bedeutung sind. Charles de Nevers richtete an ihn ein Gedicht über das üppige Leben in seinem Schlosse (1463), worauf Regnier in seiner Antwort die Schwelgerei mit einer Pilgerfahrt vergleicht und auf den unabwendbaren Tod verweist. Der Totengedanke, der Totentanz bedrücken ständig sein Gemüt. Dieser Zug verbindet ihn ebensowenig mit Villon, als das Testament. Die Todesangst, die religiöse Auffassung des unabwendbaren Schicksals ist bei allen burgundischen Dichtern wahrnehmbar. Ob Regnier einer nördlichen Dichterschule angehörte, bleibt unbewiesen. Sicher schwebten ihm als Muster die Verse der am burgundischen Hofe beliebten Dichter vor Augen und sein Werk ist ein schwacher Abglanz dieser ziemlich farblosen höfischen Kunst.

Les Fortunes et Adversitez sind als Gattung schwer bestimmbar. Der Herausgeber macht keinen Versuch der formalen Würdigung dieses formlosen Buches. Das stoffliche Interesse ist gering, es sind aus dem Stegreif verfafste gelehrte Verse in dieser gemischten Anthologie. Der Formsinn fehlt bei ihrem Verfasser, der sich in der Wahl der Gattungen an die Mode hielt. Sprachlich ist das Werk nicht besonders originell, es bietet doch eine Auswahl von lokalen und fachmäfsigen Ausdrücken, die weder in der Einleitung, noch in dem Glossar hervorgehoben sind. Die sorgfältige kritische Ausgabe erfüllt deshalb nicht alle Bedingungen, die man erwarten könnte. Regnier wird heute nur in Auswahl gelesen, eine Gesamtausgabe sollte doch hervorheben, welche Züge ihm eigen oder mit den Burgundern gemeinsam sind, wodurch er von der Pariser Schule getrennt erscheint.

LUDWIG KARL.

J. Gordon Andison, *The affirmative particles in French.* University of Toronto Press 1923. 102 S. 8°.

Der Titel besagt teils mehr, teils weniger als der Inhalt bietet: weniger insofern nicht nur die Affirmation, sondern auch die Negierung (neben *oie* auch *naje*, neben *o vos* auch *ne vos* usw., dagegen wieder nicht neben *si* auch *non*, neben *si* nebst *faire* auch *non* nebst *faire*) behandelt wird; mehr. insofern nur das Verfahren des Altfranzösischen untersucht wird. Es soll im wesentlichen die Entstehung und Entwicklung von *oui* aufgeklärt werden (S. 11). Zu diesem Zweck gibt der Verf. zunächst einen Überblick über die bisherigen Ergebnisse der Forschung, der natürlich an Toblers i. J. 1876 in der Zeitschrift für vergl. Sprachforschung Bd. XXIII S. 423 gegebene und allseitig anerkannte Deutung anknüpft. Doch ist A. mit Tobler nicht ganz einverstanden: er nennt S. 19 Toblers Wiedergabe von *oïl* durch „ja er" eine *erroneous German translation* und sagt S. 13 in der Anmerkung: *It will be seen that Tobler has been unable* (so!) *to give the literal translation of oïl in German; oïl was not originally "yes he", but "this he" with the verb understood.* Mir will scheinen, dafs sich einem Tobler gegenüber in einer Erstlingsschrift ein etwas bescheidenerer Ton geziemt hätte, vor allem aber, dafs der so selbstbewufst vorgetragene Widerspruch unwiderleglich hätte begründet werden müssen. Davon finde ich nichts. Die Meinungsevrschiedenheit läuft auf die Frage hinaus: heifst *o* „ja" (Tobler) oder „dies" (Andison)? Darauf kann die Antwort nur lauten: beides. Als neutrales Demonstrativum ist *o* von G. Paris, Rom. XXIII, 175 nachgewiesen, für seine Verwendung als Bejahungspartikel ist die Wendung *ne dire ne o ne non* ein vollgültiger Beweis trotz allem was A. S. 100 dagegen vorbringt. Der Einwand, dafs *o* aufserhalb dieser Wendung als Bejahungspartikel nicht vorkomme, ist einmal eine petitio principii, die als bewiesen vorwegnimmt, dafs es in Verbindung mit dem Personalpronomen nicht „ja", sondern „dies" bedeute, und kann zweitens die Beweiskraft der Verwendung für *o* als Bejahungspartikel in keiner Weise mindern, es sei denn, dafs A. für *ne o ne non* eine andere Übersetzung als „weder ja noch nein" zu geben imstande wäre. Die ganze Kontroverse fällt übrigens in sich zusammen, weil schon die Fragestellung schief ist: für das Altfranzösische kommt eben die Bejahung durch Anwendung des Demonstrativums zustande, so dals altfrz. „ja" und „dies" identisch ist, wie ja auch deutsches „ja" und engl. *yes* letzten Endes nichts anderes als „dies" bedeuten. Und gegen A.'s Annahme, dafs *oïl*, *oje* usw. auf schon im Vulgärlatein vorhandene Kombinationen (*hoc ille*, *hoc ego* usw.) zurückgehen, zeugt m. E. allein die Tatsache der Existenz von *oel* (*oal*), weil ein Nebeneinander von *hoc* und *illud* auch im Vulgärlatein unverständlich hätte bleiben müssen; die Verbindung von *o* mit dem neutralen Personalpronomen kann nur unter der Voraussetzung einen Begriffswert darstellen, dafs *o* allein schon in affirmativem Sinne verstanden wurde. Andererseits ist nur zu begreiflich, dafs man sehr bald — in schriftlich niedergelegter Rede vielleicht noch früher als in der mündlichen — das Bedürfnis empfand, dem nur aus einem Vokal bestehenden Worte lautlich und begrifflich eine Stütze zu geben, indem man das Subjekt des Satzes ihm aufügte, welcher ihm erst seinen Inhalt gab. Dieses pronominale Subjekt als Vertreter des vorangehenden Satzes der Bejahungs- oder Verneinungspartikel anzufügen, war ja ein Bedürfnis, das die Sprache auch später noch empfand, wenn sie für einfaches

oïl — *jo oïl* oder für einfaches *non* — *je non* sagte, wofür in meinem Fragesatz S. 248 und S. 252 Belege zu finden sind.

Die Verbindungen von *o* mit *tu* und *vos* sind, wie A. zutreffend (S. 60) bemerkt, aufserordentlich selten; von *o tu* ist bisher überhaupt kein Beispiel nachgewiesen, für *o vos* beruft sich Tobler in seinem grundlegenden Artikel (wieder abgedruckt in den Vermischten Beiträgen V, 32 ff.) auf eine von Foerster in der Zeitschr. f. österr. Gymnasien 1875, S. 546 hergestellte Stelle, und A. wiederholt diese Angabe, obgleich Foerster in dieser Zeitschrift II, 171 seine Aufstellung ausdrücklich zurücknimmt: nicht *o vos*, sondern *o nos* sei Fl. Florette 7898 zu lesen. Doch bringt A. dankenswerterweise selbst (S. 62) zwei weitere Belege für *o vos* bei. Das erste aus Berouls Tristan 692: *Rois, ge irai bien par matin.* — *O vos, ainz que la nuit ait fin* zeigt freilich *o vos* nicht als Antwort auf eine Frage, doch gestattet der Zusammenhang die Frage herzustellen: statt *ge irai* wird *irai ge* zu lesen sein. Dafs die Verbindung von *o* mit dem Pronomen der zweiten Person so selten begegnet, ist vielleicht nicht so auffällig, wie es auf den ersten Blick scheint: dafs der Fragende sich selbst zum Subjekt macht, also vom Angeredeten Auskunft über seine eigene Person verlangt, ist natürlich — abgesehen vom Selbstgespräch, für welches *o tu* und *o vos* nicht in Betracht kommen — viel seltener der Fall, als dafs er durch seine Frage Erkundigung über den Angeredeten oder eine dritte Person zu haben wünscht.

Man kann dem Verf. die Anerkennung nicht versagen, dafs er seinen Gegenstand mit Sorgfalt und eindringendem Verständnis behandelt und für weitere Forschung eine gute Grundlage geschaffen hat. Doch hat ihm hier und da die irrige Annahme, dafs vom Sprechenden der etymologische Wert der Bejahungs- oder Verneinungspartikel noch gefühlt wurde, Anlafs zu Wortreichtum, Wiederholungen und wenig überzeugenden Hypothesen gegeben. Wenn wir bei Chrestien *oïl* oder *nenil* als Antwort auf Fragen verwendet finden, die logisch ein *o je* oder *naje* erwarten lassen, so ist A. überzeugt, dafs Chrestien selbst die logisch zutreffende Form anwandte, ein späterer Schreiber sie aber durch *oïl* und *nenil* ersetzte, und in dieser Überzeugung macht ihn auch die Tatsache nicht irre, dafs Cliges 504 als Antwort auf die Frage (im Selbstgespräch) *Doi les an je blasmer?* im Reim *nenil* (nicht *naje*) steht, eine Tatsache, der man mit der flachen Bemerkung: Chrestien habe bisweilen logisch gerechtfertigtes *naje* durch *nenil* ersetzt, „*where its suits his purpose*" nicht gerecht wird, die vielmehr klipp und klar beweist, dafs *nenil* schon von Chrestien als für alle Fälle gültige Partikel empfunden wurde; siehe meinen altfrz. Fragesatz S. 251. Ebenso unbegründet ist die Behauptung (S. 54 Anm.), dafs überall, wo sonst — aufserhalb des Reimes — bei Chrestien *nenil* anstelle von *naje* auftrete, sich wenigstens in einer Handschrift *naje* finde; vgl. z. B. Erec 3743 *Dirai li donc tot an apert? Nenil* (in allen Handschriften). Die Möglichkeit, dafs umgekehrt ein Kopist Chrestiensches *nenil* durch *naje* ersetzt haben könnte, zieht A. überhaupt nicht in Betracht.

Die Arbeiten seiner Vorgänger hat A., soweit ich sehe, sorgfältig benutzt. Nur dafs ich selbst schon vor langen Jahren in meinem altfrz. Fragesatz im Kapitel IX ausführlich über die Beantwortung der Frage gehandelt habe und auf Grund meiner Darstellung Bieringer in seiner fleifsigen Arbeit den mittel- und neufranzösischen Fragesatz (Göttinger Dissertation 1910) untersucht hat, ist



ihm verborgen geblieben, was um so auffälliger erscheint, als er auf meine ergänzenden Ausführungen über *si* in Verbindung mit dem Verbum vicarium *faire* in dieser Zeitschrift Bd. XX S. 404 f. eingeht. Auffällig ist auch, dafs er von Toblers Vermischten Beiträgen, erste Reihe, nur die erste Auflage kennt, sonst würde er nicht sagen (S. 61), dafs von der Wendung *ne tu* nur ein einziges Beispiel zu seiner Kenntnis gekommen sei, während Tobler in der 2. Auflage deren drei gibt. Auch Meyer-Lübkes Historische Grammatik der franz. Sprache wird stets nach der ersten Auflage zitiert.

ALFRED SCHULZE.

Zeitschriftenschau.

Neusprachliche Studien. Festgabe für Karl Luick zu seinem sechzigsten Geburtstage dargebracht von Freunden und Schülern. Marburg, N. G. Elwert 1925 = Die Neueren Sprachen, 6. Beiheft. Hierin: p. 7: Karl Ettmayer, Zur Intonation der Romanen. — p. 102: Otto Funke, Zum Problem ‚Sprachkörper und Sprachfunktion'. (Bemerkungen und Erweiterungen zu W. Horn's gleichlautendem Buch = Palaestra 135. Es wird die Forderung nach einer deskriptiven Bedeutungslehre und nach dem Ausbau einer vor allem die äufsere Sprachform, wie das Lautliche als solches berücksichtigenden Formenlehre erhoben). — p. 158: Wilhelm Meyer-Lübke, Vom Passivum (prinzipielle Klärungen, namentlich Ablehnung des nun schon so alten Märchens vom Passivum als der Leideform). — p. 239: Emil Winkler, Über ein Innsbrucker Exemplar der Erstausgabe des Don Quixote (Ergänzung zu L. Rius und Homero Serís. Es wird einmal nötig sein, sämtliche Exemplare der Erstausgabe, Madrid: Juan de la Cuesta 1605, miteinander zu vergleichen). — p. 242: Walther Küchler, Malbrough s'en va-t-en guerre (Entstehungsgeschichte und Charakterisierung dieses durch den Weltkrieg erneut verbreiteten Liedes). — p. 269: Fritz Karpf, Die neueren Sprachen an den österreichischen Bundeserziehungsanstalten.

Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising par ses élèves et ses amis scandinaves à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance le 20 avril 1925. Göteborg, N. J. Gumperts und Paris, Éd. Champion 1925. gr. 8°. XII u. 419 S.

Prächtig ausgestattete Ehrengabe für den Göteborger Romanisten, dessen reiche Betätigung allgemein anerkannt ist wie seine Verdienste um die Schulung eines tüchtigen Nachwuchses. Auch unsere Zs. schliefst sich den herzlichen Glück- und Segenswünschen für den so liebenswürdigen Fachgenossen an.

p. 1: E. Staaff, Quelques observations sur les recueils de laude d'Udine et de Pordenone (Verzeichnis der laude aus der Hs. Paris, BNat. ital. 2104, verglichen mit dem Inhalt der Hs. Udine (s. G. Fabris, Il più antico laudario veneto con la bibliografia della laude. Vicenza 1907), die das Vorbild abgegeben hat; beide gehen auf dasselbe Original zurück. Die Plusstücke der Pariser Hs. werden im Anhang abgedruckt, darunter das Gedicht des Pietro Capretto (Edo) ‚*O dolce insegna de la passione*', datiert 1494). — p. 24: A. Wallensköld, A propos de l'étymologie du fr. *chef* (über die differenzierte

Entwicklung einerseits von *capum > *chef*, ovum > *uef* und anderseits von lupum > *lou*, *leu*, rivum > *riu*, *strepum > *estrieu*, *sarcofum > *sarcou*, clavum > *clou*, Pictavum > *Peitou* u. dgl. Die bisherigen Theorien von Fr. Neumann, W. Foerster, A. Stimming, W. Meyer-Lübke, A. Zauner werden durch einen neuen Erklärungsversuch abgelöst: je nach der mehr oder minder vulgären Aussprache der lat. Wörter (vgl. Appendix Probi *auus* non *aus*, *flauus* non *flaus*, *riuus* non *rius* und Probus selbst *ovum* non *oum*) war entscheidend dies Schwanken zwischen beiden Entwicklungsmöglichkeiten, ähnlich wie bei *estrange* < *estranya (neben *estraigne*) und *montaigne* < *montanya. Formen wie *estrief*, *sief* < sebum erheischen, weil dialektisch und mit einem sekundären *f* < älterem *u* ausgestattet, eine Sonderstellung). — p. 33: Kristoffer Nyrop, Quelques remarques sur les pléonasmes tautologiques (stilistisch syntaktische Erklärungen solcher Wendungen wie *de même aussi*, *descendre en bas*, *loup-garou*, *l'infini sans borne*, *en résumé donc pour conclure* etc.). — p. 37: Fredr. Wulff, Några franska uttalanden om fransk värsbildning (interessanter Beitrag zur neufrz. Verstechnik, indem an Urteilen von P. Meyer, G. Paris und namentlich von E. Rostand („Comme M. Jourdain, de la prose, je faisais de la mosaïque sans le savoir!") aus Anlafs von Wulff's Abhandlung La rythmicité de l'alexandrin français, Lund 1900, gezeigt wird, wie hier ein durchaus zart anzufassender und heikler Gegenstand der Spezialuntersuchung gegenüber sich recht spröde verhält. Es folgt eine Würdigung der Verskunst des Clair Tisseur [† 1895]). — p. 51: E. Löseth, Une vieille chanson française (Nr. 4247 der sog. Münchener Sammlung im norweg. Nationalarchiv zu Oslo (Wende 16. Jhdts.), die seit 1830 aus dem Nachlafs des Königs Christian II. dorthin übergeführt ward. Dieser lebte 1524—1531 als Verbannter in Lierre (Brabant), daher erklären sich die franz. Beziehungen. Es ist eine kurze Liebesklage ‚*A dieu mon soullas*, *A dieu mes esbas*'. Besserungen zum schlecht überlieferten Text). — p. 55: Carl S. R. Collin, Frz. *chagrin* 'ledsen'; *colère* 'ond' (über die adjektivische Verwendung beider Nomina wegen der Verbindung *il est tout chagrin* / *elle est toute colère*, man kann daher von einer „falschen Interpretation" reden). — p. 61: Åke W:son Munthe, En spansk anakolut (syntaktische Kreuzung in Fällen wie *El que no da limosna*, *es porque no lleva dinero* und kausales (viell. explikatives) *es que* in Wendungen wie *El que no ama*, *es que lleva el alma muerta*). — p. 66: A. Nordfelt, En omtvistad metod för fornskriffers utgivande (Kritik und teilweise Ablehnung der von J. Bédier in der Einleitung zu seinem Lai de l'Ombre (1913) vorgebrachten Skepsis bei der älteren Editionsmethode: Aufstellung von Stammbäumen (zumeist O + 2 branches) und hernach kritische Textbehandlung. Auch wir sind der Meinung, dafs subjektive Willkürlichkeiten hierin vermieden werden müssen, dafs aber beim Vorhandensein vieler Textzeugen ein jeder Editor unschwer sich die verhängnisvollen Folgen des blofsen Abdrucks eines Denkmals nach einer einzigen Hs. in Anbetracht der Nachlässigkeiten und gewandten Schlimmbesserungen der Kopisten vor Augen halten mufs. Die Übertreibungen der uniformierten Texte wie jenes billige Verfahren der Behandlung nach der ‚besten' Hs. sind in gleicher Weise bedenklich, ja gefährlich). — p. 84: Alfred Stenhagen, Klangeffekter i modern franska (Man könnte leicht eine ähnliche Studie über die ältere franz. und die mittellat. rhythmische Dichtung schreiben, vgl. lat. mundus ‚Welt +

rein' und eine Stelle bei An. France: En ce monde qu'on appelle monde, bien qu'il s'y trouve moins de choses mondes que de choses immondes. Hierher gehört auch die Alliteration im weitesten Umfang und die vielen Abarten des rein akustischen Elements, wofür hübsche Beispiele zusammengebracht werden). — p. 107: Nat. Beckman, Romanisches in der ältesten isländischen Literatur (Beispiel einer Transskription innerhalb einer Liste von lat. Wörtern aus dem 12. Jhdt. von Sinosura > Cynosura (= Sternbild Ursa minor) und das wichtige Zeugnis eines Grammatikers (um 1150) von der Aussprache des *c* vor palatalen Vokalen = *t* + *s*, während die Schotten (wohl = Kelten, Iren) bei dem *k* in jeder Stellung verharrten. Interessant ist die Angabe des Vfs., dafs wir aus dem mittelalterlichen Bücherbestande Islands einen lat. Psalter mit afrz. Übersetzung des 12. Jhdts. [Kopenhagen, Arnamagn. Sammlung 618 in 4°] besitzen. Sollte diese Hs. doch nicht lesbar und des Publizierens wert sein?). — p. 123: E. Walberg, Guernes de Pont-Sainte-Maxence et la „légende de Becket". (Der verdiente Hg. der Vie de saint Thomas le Martyr, Lund 1922, s. Ztschr. XLIII, 355 ff., sieht sich veranlafst, die Ergebnisse seiner Quellenuntersuchungen gegen die Zweifel und Ansetzung einer allgemeinen Becketlegende („collective legend-making") durch die Kritik von Claudine Wilson in Modern Language Review XVIII (1923), 491 ff. zu verteidigen. Immerhin sind wir dankbar dafür, dafs Walberg verschiedene Punkte hier noch schärfer und beweiskräftiger herausgehoben hat). — p. 154: Harry Armini, Sopra una iscrizione metrica sepolcrale di Ostia (‚[Tu qui praeteriens spectas] mortis sarcofa[gum]' = 16 Verse, vgl. G. Moretti, Notizie degli scavi 1920, p. 46). — p. 161: Hilding Kjellman, Fr. *ici—ainsi*. Essai d'étymologie (Vf. erklärt die hierher gehörenden Pronominal- und Adverbformen, vielfach von L. Foulet, Romania LXVI, 571 ff. abweichend, vom psychologischen Standpunkte aus: auf den ursprünglichen Abfall des Anlauts (lat. eccu u. ecce) in vorliterarischer Periode (ausgenommen *iqui* und *iluec* = ĭllōc + lŏco, ĭlŏco) folgt das Bedürfnis eines volleren Nachdrucks mit demonstrativem Vokalvorschlag (frz. *i*-, prov. *ai*-, *a*-, rum. *a*-). *ici* habe sich an *iqui*, *iluec* angeschlossen (scheint mir wenigstens nicht direkt erwiesen) und *einsi*, *ainsi* sei das Ergebniss von *ensi* < in + sic (nach G. Rohlfs) + *eissi* (prov. *aissi*). Das verwickelte Problem wird gewifs, so klar es hier auch vorgetragen und in ein gutes Licht gerückt wird, noch weiterer Stellungnahme fähig sein). — p. 228: Gunnar Biller, Remarques sur la construction active en français (charakteristisch für Relativsätze, für faire + Infinitiv (je vous ferai visiter nos caves, nous allons nous faire écraser) und in Fällen, wo ein Unbelebtes oder ein Abstraktbegriff als Agens persönlicher Art eingeführt wird (le restaurant aligne ses glaces, une fuite éperdue bouleversa ces trente mille hommes). Wie sich die ältere Sprache zu dieser Erscheinung verhält, ist nicht angedeutet). — p. 256: A. Filip Liljeholm, Quelques étymologies françaises et provençales (1. fr. *chez*, prov. *chas*, soll nach *domi meae* auf *case meae* zurückgehen, später casae regi(s) > *chiés le roi*. 2. prov.-frz. *biais*, cat. *biax* < *biaxium, fem. *biaise* (cf. franceise) nach dem masc. gebildet. 3. prov. *nemes* (einziges Beispiel bei Guilhem Azemar) < non minus, cf. *no ges* < non genus. 4. frz. *regretter*. Vorgeschlagen wird ein *regrevitare im Anschlufs an grevis und Preisgabe des Diphthongs in der Tonsilbe wegen der Gruppe *-eter* < *-ĭttare*. Zum dialektl. *regrater* s. W. Foerster, Zs. XXXV, 485. 5. frz. *tante*: unter Einflufs von lat. *atavia* > *taie* sei **atamita* > *tante* geworden, kann

mich nicht überzeugen). — p. 263: Gunnar Tilander übersetzt v. 277—654 des Roman de Renart in schwedische Verse. — p. 290: Ernst G. Wahlgren, Sur la question de l'*i* dit parasite dans l'ancien français (In dieser sehr sorgfältigen und wohl dokumentierten Studie wird nachgewiesen, dafs für die dialektl. Erscheinung des sog. nachlautenden *i* [östl. Mundarten, besonders Metz], mit dem man sich seit Apfelstedt in s. Ausgabe des Lothringers Psalters [1881] mehrfach beschäftigt hat [J. Zemlin, Diss. Halle 1881 u. K. Buscherbruck in RFg. IX, 670 ff.), bestimmte lautliche Vorgänge verknüpft sind: *ei* < lt. *a* erreicht die Stufe des *ẹ*; *ai* zeigt Palatalisation des *a* > *ä* (*ai* ist also nichts weiter als das übliche graphische Zeichen dafür); *ei* < *e*, *ĭ* in gedeckter Silbe ist *ę* (dafür auch die Graphie *ai*, *oi*), auch hier kann von einem Nachlaut keine Rede sein; ebenso steht es mit dem *i* nach *ǫ* und *ọ*, denn da tauchen noch andere Schreibungen auf, die, in Zusammenhang mit den heutigen Dialektformen gebracht, teils die Geltung von *oe* < *ẹ* oder diphthongiertem *ǫ*, *ọ* wiedergeben, teils jene von *ę*, teils die von *æ* (*ö*); *oi* vor den Palatalen *ch*, *g* kann den Laut *u* darstellen; *i* hinter lat. *ū* drückt fürs Lothringische [zum Unterschiede vom wallon. sonorem *ū*] ein *ü* aus [dafür rheinfränkisch auch *ui*, *iu*], also Zuhilfenahme einer neuen Schreibart unter german. [fränk.] Einflufs). — p. 336: Karl Michaëlsson, Egidius > *Gilles*. Étude d'onomastique (Ergänzung zu desselben Vfs. Aufsatz in den Studier i modern språkvetenskap IX (1924), 284 ff. (s. Zeitschr. XLV (1925), 767). In dem Namen Egidius sieht er das Suffix *-idius* + Eggius, verfolgt die merkwürdige Entwicklung *di* < *r*, dann den Übergang dieses *r* > *l*, da sich germ. Gisla eingemischt habe, und den Auslaut *-es*. Den Beschlufs bilden Bemerkungen über die hagiographische Bedeutung von s. Gilles, des südfrz. Nationalheiligen, und über die Verwendung des Namens selbst, so dafs wir auch eine bedeutende und schätzenswerte Erweiterung eines wichtigen Kapitels bei J. Schätzer, Herkunft und Gestaltung der franz. Heiligennamen, Diss. Münster 1905, erhalten, vgl. auch J. Kremers, Beiträge zur Erforschung der franz. Familiennamen. Diss. Bonn 1910). — p. 359: J. Melander, Le sort des prépositions *cum* et *apud* dans les langues romanes (Auf gallorom. Boden verdrängte lat. *apud* ein *cum* [vgl. Santesson, La particule *cum* comme préposition dans les langues romanes, Paris 1921], weil die Konkurrenz von lat. *quomodo* > *com*, *con* eine Verwischung beider Formen [Homonymie] androhte, vgl. ferner J. Pirson, *Quomodo* en latin vulgaire, Festschr. Vollmöller p. 62 ff., daher selbst quomodo + et, como + ac [roman. *coma*]). — p. 387: Johan Borsgård, Bibliographie des travaux scientifiques de M. Johan Vising.

Neuerscheinungen.

(Kurz besprochen.)

Auslandsstudien hgb. vom Arbeitsausschufs zur Förderung des Auslandsstudiums an der Albertus-Universität zu Königsberg i. Pr. I. Band: Die romanischen Völker. Königsberg i. Pr., Gräfe und Unger 1925. 150 S.

Abdruck der im Winter-Semester 1924/5 veranstalteten Vorträge mit einem Geleitwort des Veranstalters, des Sozialökonomen Fritz Karl Mann: Ansprache bei der Eröffnung der Vortragsreihe über die romanischen Völker am 10. Januar 1925. Inhalt: Erich Caspar, Die Römische Kirche (als

kirchliche Organisation der germanisch-romanischen Kulturwelt des abendländischen Mittelalters. Bedeutung der beiden Päpste Gregor der Grofse und Gregor VII.). — Hans Teschemacher, Die wirtschaftliche Bedeutung Südamerikas (Rassenmischung, Blutsverwandtschaft zwischen Lateinamerika und Lateineuropa, weltwirtschaftliche Bedeutung der Montan- und Agrarländer, Aufsenhandel, Aufbau der eigenen Industrie, Abhängigkeit von fremdem Kapital, bes. Nordamerikas, Grofsgrundbesitz, Einwanderungs- und Siedlungspolitik). — Alfred Pillet, Geist und Charakter der Franzosen (Keltisches Element und Romanisierungsprozefs, Nationalgefühl der Franceis, Zentralisierung der Autorität, Geistesströmungen, paysan, bourgeois und ouvrier, Preis der intelligence, vivacité und des premier mouvement, auch der curiosité intelligente und des bon sens naturel, über Pascal's esprit de géométrie und esprit de finesse, Klarheit und Formensinn, Familiensinn bis zum sparsamen Geiz, konventionelle Geselligkeit, Hang zur Kritik und Analyse, Klerus und Liberalismus, Beamtentum, Einstellung zum fremden Volkstum und zum Ausland. Beherzigenswerter Warnruf an Deutschland, das Französische an seinen Schulen einzuschränken, wie dies leider in letzter 'Reform' vielfach geschehen ist zum Schaden künftiger Geschlechter!). — Ferdinand Güterbock, Mussolini und der Fascismus. — Otto Krauske, Philipp II. von Spanien. — Josef Maria Müller-Blattau, Die Sendung Italiens, Spaniens, Frankreichs in der Geschichte der Musik.

Paul Alpers, Mittellateinisches Lesebuch. Eine Auswahl aus der mittellateinischen Literatur in Deutschland. Gotha-Stuttgart, Friedrich Andreas Perthes 1924. XVI u. 95 S.

Die Auswahl ist vorwiegend auf Erzeugnisse deutscher Schriftsteller beschränkt, gibt also keinen allgemein umfassenden Überblick über die mittellat. Literatur, aber sie richtet sich nach den Bedürfnissen des dt. Unterrichts. Ein Vorbild gab das Werk Paul v. Winterfeld, Deutsche Dichter des lat. Mittelalters in deutschen Versen, München 1913. Die Stoffeinteilung ist eine historische: Epoche der Karolinger, der sächsischen Kaiser und der Hohenstaufer. Im ganzen eine empfehlenswerte Leistung, zumal Waltharius, Ruodlieb, Hrosvitha, Cambridger Lieder in längeren Proben gegeben sind. Für den Archipoeta ist zu wenig Raum gewährt worden, seine Generalbeichte durfte hier nicht fehlen. Die Stücke aus den Carmina burana werden nach dem Erscheinen unserer krit. Neuausgabe in vielen Punkten berichtigt werden müssen. In den Anhang sind Exempla (zuerst zwei Geschichten aus der Disciplina clericalis. Warum nennt der Hgb. nicht die Quelle und unsere Edition des Petrus Alfonsi, nur die Proben bei J. Ulrich?), Fabeln, Papsturkunden, die Hymnen Stabat mater dolorosa, Dies irae dies illa und das Weihnachtslied In dulci jubilo gestellt. Die Einführung ist eine anspruchslose Skizze. Dafs Caesarius von Heisterbach 7 libri miraculorum neben dem Dialogus geschrieben hat, war mir neu: bekanntlich liegen nur Buch I u. II und als IV. V die Vita et miracula Engelberti archiepiscopi vor. Die irreführende und oberflächliche Ausgabe von A. Meister hat viel Unheil angestiftet. Unsere Neuedition nach allen bekannten Hss. ist druckfertig abgeschlossen).

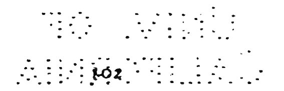
Gustav Bebermeyer, Hermann Flayders ausgewählte Werke hgb. u. eingeleitet. Leipzig, Karl W. Hiersemann 1925 = Bibliothek des literar. Vereins

in Stuttgart, Sitz Tübingen, Publik. 267/268. Jahresgabe für 1922 u. 1923. X u. 207 S.

Mit glücklichem Griff ist aus der Zahl der neulateinischen Dichter der Philologe und Tübinger Bibliothekar Friedrich Hermann Flayder (1596—1640), der auch eine lat. Professur daneben bekleidete, für diese Veröffentlichung des Stuttgarter literarischen Vereins gewählt worden. Der Dichterphilologe war ein sehr geschätzter Übersetzer (Aristophanes, Petrarca, Heinsius), ein gründlicher Kenner des Neuhumanismus mit vielseitigen Interessen (z. B. De arte volandi 1627), Nachdichter von Tassos Aminta und als Epigrammatiker wie Dramatiker geht er bald eigene Wege. In volkstümlicher Richtung erneuert er nach dem Vielschreiber Nicodemus Frischlin, den er bei weitem überragt, die alte Schulkomödie in romantischer Einstellung, Geschlossenheit der Komposition und kunstgerechter Technik der Verse und der Sprache. Zum Abdruck gelangen hier: Imma Portatrix (1625) nach der alten Sage von Eginhard und Emma, wobei der Frehersche Bericht (1600) aus der Lorscher Chronik die Grundlage bildet und derb komische Szenen den Komödiencharakter wirkungsvoll steigern, sodann Ludovicus Bigamus (1625) mit dem Stoff der Doppelehe des Grafen von Gleichen im Anschlufs an die von Math. Dresser (1575 und 1601) nacherzählte Überlieferung, wobei auch hier das Burleske in der Figur des Boncompagnus verwendet wird. Bemerkenswert ist die feine Seelenschilderung der beiden Nebenbuhlerinnen und das schöne Motiv, dafs das Kind der Gräfin sich der Fremden zuwendet. Der Ausgabe beider Stücke, die ein Wiederaufleben durchaus verdienen, und von 15 Epigrammen sind eine Würdigung des Gesamtwerkes Flayders, bibliographische Angaben über die oft recht selten nachzuweisenden Drucke, Anmerkungen zum sprachlichen Ausdruck (antike Zitate, Sprichwörter und Sentenzen) und ein für den Neulateiner lehrreiches Glossar beigefügt. Die fürsorgliche Hand Edward Schröders waltete über der Edition, ihm ist auch das dankenswerte Buch gewidmet.

Charles H. Beeson, A Primer of Medieval Latin. An Anthology of Prose and Poetry. Chicago-Atlanta-New York, Scott, Foresman and Company [1925] = The Lake Classical Series. 389 S.

Ein ausgezeichnetes Werk zur Einführung in das Studium der mittellat. Literatur aus der Feder eines Schülers und Freundes von Ludwig Traube, das dem Aufschwunge solcher Bestrebungen in den Vereinigten Staaten zur höchsten Ehre gereicht. Eine ungemein reichhaltige Auslese von Textproben, wobei freilich die Prosa des ersten Teiles überwiegt, mit kurzen Einleitungen und Anmerkungen, auch einem Glossar und einer (etwas zu summarischen) Einleitung, gibt einen vorzüglichen Einblick in den Stoffreichtum und in die Stilarten dieser jüngsten Philologie. Neben Erzählungstexten ist das historische, theologische, hagiographische, selbst philosophische Material (Roger Bacon) vollauf herangezogen, unter den Dichtungen stehen Hymnen neben Proben aus Fortunatus, Isidor, Eugenius von Toledo, Alcuin, Ermoldus Nigellus, Walahfrid Strabo, neben Marbod und dem Brunellus versifizierte Fabeln, Cambridger Lieder, Carmina burana, das Trinklied Vinum bonum, die berühmte Dichtung O Roma nobilis und das Miraculum s. Nicholai, doch vermifst man neben Waltharius den Ruodlieb, auch den Archipoeta und den Primas und Walther von Châtillon, dazu die grofse Gattung der Romsatire und der Streit-



dichtung, z. B. Noctis sub silentio. Dies Buch kann sonst wärmstens empfohlen werden.

Die deutschen Volksbücher herausgegeben von Richard Benz, Jena bei Eugen Diederichs 1924: Das bůch der geschicht des grofsen allexanders. — ¶ Hie endet sich die Histori Eusebii von dem grofsen König Alexander / als die der hochgelehrt Doctor Johann Hartlieb zu Můnchen durch Liebe des durchlauchtigen Fůrsten Herzog Albrechts seliger Gedåchtnis in Teutsch transferiert und beschrieben hat. — Das Buch der Geschicht des Grofsen Alexanders wurde herausgegeben nach den Heidelberger Handschriften cod. pal. germ. 88 und cod. pal. germ. 154 und den Drucken des 15. Jahrhunderts. ¶ Druck der Offizin W. Drugulin in Leipzig. Druckanordnung und Einband von Richard Benz. Hundert Exemplare wurden auf echtem Bůtten abgezogen, numeriert und in Leder gebunden. 358 S.

Die übliche auserlesene Druckausstattung in grofser altertümlicher Fraktur gestaltet auch diesen Band der beliebten ‚dt. Volksbücher' zu einer bibliophilen Erlesenheit. Die Verdeutschung der lat. Alexandersage (Historia de preliis) durch den Arzt Joh. Hartlieb (s. über ihn Paul Drescher, Euphorion XXV u. XXVI) legt der Alexanderforschung besondere Probleme auf, vgl. H. Becker, Zur Alexandersage. Königsberg i. Pr. 1896 (Festschr. für O. Schade) u. H. Poppen, Das Alexander-Buch Johann Hartliebs und seine Quelle. Diss. Freiburg i. Br. 1914.

Paul Bernstein, Lateinische Kirchenlieder aus dem Schatze vieler Völker und Zeiten verdeutscht mit teilweiser Benutzung der Karl Simrock'schen Übertragung (Lauda Sion). Halle, Buchhandlung des Waisenhauses 1924. 40 S.

84 der schönsten Hymnen mit einem beherzigenswerten Nachwort des Übersetzers, der denselben Verlag gefunden hat wie Daniel's Thesaurus hymnologicus I—V (1841).

Friedrich von Bezold, Das Fortleben der antiken Götter im mittelalteralterlichen Humanismus. Bonn u. Leipzig, Kurt Schroeder 1922. II u. 113 S.

Der hervorragende Kenner der Beziehungen zwischen Frühmittelalter und Antike gibt in gehaltvoller Hauptdarstellung und namentlich in den Anmerkungen eine auch dem Romanisten und vergleichenden Literaturforscher willkommene Klarstellung des mittelalterlichen Schaffens auf der Grundlage des Erbes der Antike. Die erhaltende und fortbildende Tätigkeit der Kleriker ist dabei nach Gebühr hervorgehoben. Vorgeführt werden die Umwandlungen der heidnischen Gottheiten zu Dämonen nebst Mythologie und Astrologie, die antikisierende Färbung der Geschichtschreiber mit ihrer Mischung von christlichen und heidnischen Elementen, die Vorliebe für die Überreste der römischen Kunstdenkmäler und Auffassung der Nacktheit, die Bedeutung der Sammlung der Mirabilia urbis Romae, der bildlich-allegorischen Darstellung mit einem besonderen Schönheitsideal, das Schwärmen für die Roma nobilis trotz baldiger satirischer Kritik an dem gefallenen caput mundi, der üppig wuchernde Volksglauben an stadtrömische und sonstige Legenden (Vergil als Zauberer, das Marmorbild der Venus mit dem Verlobungsring des ahnungslosen Ritters, Pallasleiche, Teufelin Venus in der Gerbertsage), der Kult der Sinnlichkeit in

der Liebesdichtung im Goliardentum und in der Schulpoesie, dazu der kunstmäſsigen und für die ritterlichen Kreise berechneten Epik mit ihrer Schilderung wunderbarer Bauten, kostbaren Materials und allerlei Automaten, die antikisierende Weltanschauung durch Neuplatonismus und platonisierende Didaktik (Figuren der Natura, Fortuna, Frau Minne, Frau Welt), die Schicksalsidee in der merkwürdigen Dichtung vom Mathematicus-Patricida, die mit der astrologischen Divination zusammenhängt, bis dieser geistliche Humanismus nach den Tagen eines Kaisers Friedrichs II. erstirbt und eine neue Form der abendländischen Kultur seit Dante und Petrarca ersteht. Das Namen- und Sachregister zeigt, welch eine Fülle anregender Themen hier in meisterhafter Kürze verarbeitet ist und kein Leser wird sich dem lebhaften Eindrucke entziehen, daſs hier eine wesentliche Seite der richtigen Bewertung des Mittelalters, seiner literarischen wie künstlerischen Einstellung in hellstes Licht gerückt worden ist.

D. S. Blondheim, Les parlers judéo-romans et la Vetus Latina. Étude sur les rapports entre les traductions bibliques en langue romane des juifs au moyen âge et les anciennes versions. Paris, Édouard Champion 1925. CXXXVIII u. 247 S.

Nachdem bereits Teile dieses für den Theologen, den Orientalisten, den Latinisten wie den Romanisten unentbehrlichen Buches in Romania XLIX (1923) und L (1924), dazu in der Revue des études juives (1924) erschienen waren, gibt hier der auf diesem Gebiete meisterhaft belesene Romanist der Johns Hopkins University eine abschlieſsende Gesamtstudie. Neu sind groſse Teile der Einleitung über die Beziehungen zwischen Juden- und Urchristentum, die ersten lat. Bibelübersetzungen, besonders die Vetus latina, die jüdische Tradition im Mittelalter, die dieser und der Vetus latina gemeinsamen Elemente und der 2. Anhang: Influences arabes dans les versions bibliques judéo-romanes. Überaus ersprieſslich sind die sehr sorgfältig ausgearbeiteten Indices. Dadurch ist für einen wesentlichen Teil der romanischen Wortschöpfung eine feste Grundlage geschaffen, die kein Romanist ohne eine bedeutende Belehrung zu Rate ziehen wird.

Bibliotheca medii aevi manuscripta. Pars prima. Einhundert Handschriften des abendländischen Mittelalters vom neunten bis zum fünfzehnten Jahrhundert. Katalog 83. München, Jacques Rosenthal. gr. 8°. VIII u. 107 S.

Prächtig dargebotener Hss.-Katalog des rühmlichst bekannten Münchener Antiquariats, der allen Bibliophilen willkommen sein wird, zumal treffliche Hss.-Reproduktionen die auf wiss. Höhe stehenden Beschreibungen der codices begleiten und eine sachgemässe Einleitung von Ernst Schulz voraufgeschickt ist. Am kostbarsten ist (nr. 40) ein Evangeliarium aus ottonischer Zeit im gleichzeitigen Prunkeinband (Wende 10.—11. Jhdts.) und mit herrlichen Bandinitialen, die in Gold und Silber ausgeführt und mit roten Linien eingefaſst sind. Dann ein Homiliar (nr. 52) in karolingischer Minuskel (Beginn des 9. Jhdts.), verwandt mit jenem des Egino von Verona († 802), vgl. Manitius I, 266, eine höchst bedeutsame Quelle zur Geschichte der Liturgie und der mittelalterlichen Predigt, ein anderes Homiliar (Beginn 13. Jhdts.) mit 104 inedierten Homilien, die näher zu untersuchen bleiben. Der kunstgeschichtliche Wert dieser codices ist vorzüglich gewürdigt. Ich füge einiges hinzu: nr. 45 fol. 87 Hexameter 'Ad quid venisti, rogo te meditare frequenter' „als gedruckt nicht

nachweisbar", vgl. Hauréau, Not. et extr. de quelques mss. latins IV, 326 und Poèmes attribués à s. Bernard p. 48. — Zum berühmten Facetus 'Cum nihil utilius' (nr. 66) vgl. C. Schroeder, Der dt. Facetus = Palaestra 86 (1911) und zuletzt J. Morawski, Facetus en français. Posen 1923. — Nr. 67 fol. 34 v. De contemptu mundi 'In cruce sudavit dominus' auch Hs. Basel, A. V. 14 fol. 145. — Die Marienmirakelgruppe (nr. 75) sollte nach Mussafia, Marienlegenden, näher bestimmt werden. — Über Nicolaus Cusanus (nr. 77) haben wir eine neuere Monographie durch den abbé van Steenberghe.

Hermann Breuer, Kleine Phonetik des Lateinischen mit Ausblicken auf den Lautstand alter und neuer Tochter- und Nachbarsprachen. Breslau, Trewendt & Granier 1925. 56 S.

Dies Hilfsbuch entspricht dringenden Bedürfnissen des höheren wiss. Unterrichts an Lateinschulen. Der Breslauer Romanist, früherer Schüler Büchelers, W. Foersters, Solmsens und Trautmanns, berichtet anschaulich und klar über die lat. Betonung, die Dauer und Klangfarbe der Vokale, die Diphthonge und Konsonanten. Weiteste Verbreitung ist diesem Abrifs in Schulkreisen zu wünschen.

Thomas Frederick Crane, Liber de miraculis sanctae Dei Genitricis Mariae, published at Vienna, in 1731 by Bernard Pez, O. S. B., reprinted for the first time. With an introduction and notes and a bibliography of the writings of T. F. Crane. Ithaca: Cornell University, London: Humphrey Milford, Oxford University Press 1925 = Cornell University Studies in romance languages and literature, vol. I. XXVI u. 42 S.

Der Wert dieser Publikation ist ein doppelter: einmal wird der seltene Druck dieser 44 Marienmirakel (Exemplare liegen auch in Bonn und Göttingen), die A. Mussafia gebührend hervorgehoben hat, endlich allgemein zugänglich gemacht, sodann war der ausgezeichnete Kenner mittelalterlicher Überlieferungen Crane, dessen Beiträge zur Kenntnis der Predigtexempla, vornehmlich aus Jacques de Vitry (1890), so recht das Interesse für dies ganze Gebiet entfacht und aufrecht erhalten haben, am besten berufen, Parallelen dazu beizubringen, die zur weiteren Forschung anregen. So reiht sich würdig dies Werk an Mussafia's Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden in den Wiener Sitzungsberichten (1887—1898), an Poncelet's Index miraculorum b. V. Mariae in den Analecta Bollandiana XXI (1902) nebst den Zusätzen von Florian Holik (Budapest 1920) und an die betr. Abschnitte bei Ward-Herbert im Catalogue of Romances in the Dep. of Mss. British Museum, t. II u. III (1893, 1910). Dazu tritt noch Crane's Ausgabe der Marienmirakel aus einer Hs. der Cornell Univ. Library in Rom. Review II (1911), 235 ff., ferner E. Levi, Il Libro dei Cinquanta Miracoli della Vergine, Bologna 1917, H. Kjellman, La deuxième collection anglonormande des miracles de la Sainte Vierge, Paris-Upsala 1922 und Louis Villecourt, Les collections arabes des miracles de la Sainte Vierge in den Analecta Bollandiana 1924, 21 ff. Crane berichtet eingehend über die Bedeutung des Melker Theologen Bernard Pez († 1733) und über die von Kaiser Karl VI. angeordnete Konfiskation seines Werkes Ven. Agnetis Blaunbekin . . . Vita et Revelationes . . . accessit Pothonis . . . Liber de Miraculis Sanctae Dei Genetricis Mariae, Viennae 1731, vgl. dazu Freiherr von Suttner, Die Garelli, ein Beitrag zur Culturgeschichte des XVI. u. XVII. Jhdts., Wien

1885. — Die Liste der Publikationen des nun (1924) achtzigjährigen Crane zeigt in 331 Nrn., die Jahre 1868 bis 1924 umfassend, das reichgesegnete Lebenswerk des amerikanischen Romanisten und volkskundlichen Forschers, dem wie selten einem anderen umfassendes Wissen, weiter Blick und unermüdlicher Sammeleifer vergönnt gewesen ist.

Arturo Farinelli, Aufsätze, Reden und Charakteristiken zur Weltliteratur. Mit dem Bild des Verfassers und einem literarischen Vorwort von Prof. Max Koch, Breslau. Bonn-Leipzig, Kurt Schroeder 1925. XVI u. 423 S.

Die warmen Einführungsworte Max Koch's zu den hier zusammengestellten Abhandlungen des über seine Innsbrucker (1904 unterbrochenen) und Turiner Wirksamkeit (seit 1907) hinaus in der gesamten literarischen Welt, nicht zum mindesten in Deutschland, gefeierten Literarhistorikers Arturo Farinelli, dem 1920 eine Festschrift aus Anlafs seines 50. Vorlesungskursus unter dem Titel L' Opera di un Maestro, Torino, Fratelli Bocca, nebst einer Bibliographie seiner bis 1919 veröffentlichten Werke als Huldigung seiner Schüler, Freunde und Berufsgenossen dargebracht wurde, werfen interessante Streiflichter auf F.'s Wesensart, Schaffenskraft und Einstellung zu den Problemen der vergleichenden Literaturgeschichte, Grundsätzen, auf denen allein das Gebäude einer Weltliteratur sich errichten läfst. Der romanische Teil umfafst die Aufsätze über Cervantes (Vortrag, Zürich 1905), J. J. Rousseau (aus der Internat. Monatsschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik 1912), V. Alfieri (Beilage der Allgem. Zeitung, München 1903, anläfslich des Buches E. Bertana, Vittorio Alfieri, studiato nella vita, nel pensiero e nell' arte, Torino 1902), Grillparzers Welt- und Lebensanschauung (auch über sein Verhältnis zu Lope de Vega, Vortrag, Innsbruck 1895, erweitert in Farinelli's Werk Grillparzer und Lope de Vega, Berlin 1894), über Leopardis und Lenaus Pessimismus (Vortrag, Wien 1898), Marcelino Menéndez y Pelayo (aus der Internat. Monatsschrift 1913), Arturo Graf (aus dem Journal of English and Germanic Philology 1922), dazu die Kritiken: Benedetto Croce's „Ästhetik" in der 1. Auflage 1902, Lope de Vegas Dramen aus dem Karolingischen Sagenkreise von Albert Ludwig, Berlin 1898 (ASNS. 102 [1899]), Eine italienische Literaturgeschichte als Teil einer Geschichte der Weltliteratur von Alexander Baumgartner, Freiburg i. Br. 1911 (aus den Süddeutschen Monatsheften 1912), Marinismus und Gongorismus (anläfslich des Buches von Lucien — Paul Thomas, Góngora et le Gongorisme considérés dans leurs rapports avec le Marinisme, Paris 1911), Französische Frühromantik (Rezens. von Daniel Morret, Le Romantisme en France au XVIIIe siècle, Paris 1912, aus der Dt. Literaturzeitung 1913). Zum Schlufs werden einige der wichtigsten Schriften von Farinelli bis 1919 angeführt.

Salvatore Frascino, La grecità in Calabria e in Puglia e la nuova soluzione d' un vecchio problema. S. A. Neuere Sprachen XXXIII (1925) (Rez. von G. Rohlfs, Griechen und Romanen in Unteritalien = Bibl. dell' Arch. Romanicum, serie II, vol. 7, Genève 1924). 8 S.

Goswin Frenken, Wunder und Taten der Heiligen. München, F. Bruckmann 1925 = Bücher des Mittelalters hgb. von Friedrich von der Leyen I. XXXI u. 234 S.

In dieser gediegen und reizvoll ausgestatteten Sammlung, die sich an die weitesten Gebildetenkreise wendet, ist der erste Band von G. Frenken, der

sich durch seine Ausgabe der Predigtexempla, Sermones feriales et communes des Jakob von Vitry = Quellen und Untersuchungen zur mittellat. Philologie VI, 1 vorteilhaft eingeführt hat und hier die Geschichte der christlichen Legende an trefflich ausgewählten Beispielen uns in angenehmer Form vorführt, eine anerkennenswerte Leistung. Dies gilt auch von der Einleitung, die der heutigen vertieften Auffassung von Legende und Sage gerecht wird. Das Wesentlichste bleibt für ihn bei dieser Skizzierung der Entwicklung der Legende von den Wundern der Bibel und Apokryphen bis zu den Gesta Romanorum und dem parodistischen Nemoheiligen der literarische Gehalt der verschiedensten Produkte frommgläubiger Geistesart, auch die Motivbeziehungen zwischen Orient und Occident fabulierenden Charakters. In letzterer Hinsicht hat Frenken die wichtigste Literatur von H. Günter, H. Delehaye, P. Toldo (allgemeines zur Hagiographie), K. Tischendorf, E. Hennecke, v. Dobschütz, R. Reitzenstein (neutestamentliche Apokryphen, Hellenismus und Altchristliches), E. Lucius, R. Knopf, A. Ehrhard, H. Delehaye (Märtyrerakten und Märtyrerlegenden), E. Preuschen, E. Lucius, R. Reitzenstein (Mönchslegenden wie Vitaspatrum, Palladius und Rufinus), Bernouilli (Heilige der Merowinger), den reichhaltigen Stoff aus der irischen Heiligenlegende, über s. Franciscus, Nicolaus, Marienmirakel, Predigtmärlein und Legenden indischen Kolorits verwendet und seine mit viel Geschick und Geschmack dargebotenen Proben mit reichen wiss. Nachweisen und treffenden Anmerkungen begleitet. Vollständigkeit war nicht beabsichtigt, daher lassen sich unschwer viele Zusätze machen, z. B. Gangolf (S. 102) auch bei Vincentius Bellov., Spec. hist. XXIII, 159; die Motivgeschichte vom wandernden Berg (S. 74) jetzt ausführlich bei Wesselski, Märchen des Mittelalters, Berlin 1925, p. 255—263, dargestellt u. dgl. mehr. Dankenswert ist das Motivregister. Dem auch Bibliophilen warm zu empfehlenden Werke sind 21 Bilder auf 16 Tafeln, Darstellungen von Heiligen aus deutschen, französischen und niederländischen Hss. des XIV.—XVI. Jhdts. der Münchner und Wiener Staatsbibliothek, zum Teil in farbiger Wiedergabe, beigegeben, sie bekunden die Höhe der teils zarten und andächtigen, teils derben und phantastischen Buchmalerei des ausgehenden Mittelalters.

M. Friedwagner, Romanische Philologie. S. A. Frankfurter Univ. Kalender, F. B. Auffarth 1924/5. 16 S.

Klar sichtende Bemerkungen über die Gröfse des romanistischen Arbeitsfeldes, die einander ablösenden Methoden der Forschung von Diez bis auf Vossler herab, Erschliefsung neuer Sprachfelder durch Schuchardt, Möglichkeiten einer vermittelndan Neuorientierung u. a. m. Der literarische Abschnitt ist nur kurz ausgearbeitet. Die treffliche Übersicht über die Ziele unserer Fachwissenschaft verdient Nacheiferung und weitere Ausgestaltung. Auch das lat. Mittelalter müfste noch in den Kreis dieser Betrachtungen gezogen werden.

Alfred Gudeman, Geschichte der lateinischen Literatur. III. Von Hadrian bis zum Ende des 6. Jahrhts. Berlin und Leipzig, Walter de Gruyter & Co. 1924 = Sammlung Göschen Nr. 890. 132 S.

Die Abschnitte über das Pervigilium Veneris, die Disticha Catonis, Apuleius, Dictys und Dares, Boethius, Dracontius, Venantius Fortunatus und die Historia Apollonii regis Tyrii seien besonderer Beachtung empfohlen. Einen Vorzug bilden die ausführlichen Inhaltsangaben. Im übrigen ist auf die zweck-

mäfsige Ergänzung dieses Bändchens durch desselben Vfs. Geschichte der altchristlichen lateinischen Literatur vom 2.—6. Jahrhundert, ebenda 1925, 120 S. hinzuweisen.

W. Hass, Ekkehards Waltharius in Auswahl. Leipzig-Berlin, B. G. Teubner 1924 = Eclogae graecolatinae, fasc. 7. kl. 8°. 27 S.

Schulausgabe mit kurzem Vorwort, überreichlicher Worterklärung unter dem Texte, aber ohne Wörterbuch.

O. Hellinghaus, Hundert auserlesene, wunderbare und merkwürdige Geschichten des Zisterzienzers Cäsarius von Heisterbach († um 1240) in deutscher Übertragung herausgegeben. Aachen, Deutschherren-Verlag 1925. XII und 136 S.

Aus den 12 distinctiones des Dialogus miraculorum gibt der Vf. unter Einflufs der schönen Studie von Alexander Kaufmann (1862) für die reifere Jugend und weitere Kreise der Gebildeten eine im ganzen ausreichende Auswahl jener Wundergeschichten, die durch ihren literar- und kulturgeschichtlichen Inhalt schon längst ausgiebig bewertet worden sind. Eine kritische Ausgabe des gesamten Erzählungsmaterials des Caesarius von Heisterbach, auch nach dessen anderen Schriften, wird demnächst von mir erscheinen. Die Anmerkungen zu dieser Teilübertragung bieten alles zum näheren Verständnis Nötige, zu den Parallelen läfst sich natürlich bei weitem mehr Stoff beibringen. In der gedrängten Einleitung sind die neuesten Forschungen von Joseph Greven weder angeführt noch verwertet worden und es ist klar, dafs bezüglich der Fragmente der Libri miraculorum (besser exemplorum) endlich andere Urteile Platz greifen müssen, da Meisters unkritische Ausgabe (nach 3 Büchern) wertlos ist.

Paul Hoppe und Wilhelm Kroll, Lateinische Schultexte. Breslau, Priebatsch s. a.

Folgende Hefte dieser nützlichen Serie zur Belebung und Erweiterung des Lateinunterrichts (mit Einleitungen und Anmerkungen) sind bereits erschienen: 1. P. Terenti Afri Adelphoe. 79 S. 2. Catull, Tibull, Properz, Martial in Auswahl. 66 S. 3. Auswahl aus dem Philosophen Seneca. 64 S. 4. Auszüge aus dem Roman Petronius. 36 S. 5. Zur Geschichte des Christentums (von Nero bis Constantin). 45 S. 6. Zur Geschichte der deutschen Kaiser Otto I. und Otto II. (Liutprand und Thietmar von Merseburg). 45 S. 7. T. Macci Plauti Mostellaria. 56 S. 8. Lesestoff für die Mittelstufe (Curtius Rufus, Phaedrus, Spruchverse, Inschriften). 75 S. Dem Unternehmen und dem so erweiterten Lateinbetriebe ist vollster Erfolg zu wünschen.

Jahresbericht des Literarischen Zentralblattes hgb. Wilhelm Frels. Englische, romanische, slawische Sprachen und Literaturen. I. Jahrgang 1924, Band 12. Leipzig, Börsenverein der deutschen Buchhändler 1925. 127 S.

Aus dem Vorwort des Herausgebers: „Aufgebaut auf dem Material des Literarischen Zentralblattes, durch zurückgestellte oder aus besonderen Gründen erst jetzt eingefügte Titelanzeigen vermehrt, sollen die vorliegenden Jahresberichte einen Überblick bieten über die deutsche wissenschaftliche Arbeit des letzten Jahres. Die kritische Auswahl des Zentralblattes war mafsgebend auch für die Jahresberichte. Ihr Umfang und ihre Grenzen, ihre Schwächen und,

wie ich hoffe, auch ihre Vorzüge sind damit gegeben. Die Referate sind im allgemeinen unverändert aus der Zeitschrift übernommen worden." Das Schrifttum des Jahres 1924 für die romanischen Sprachen und Literaturen ist von Heinrich Wengler aufgenommen. Dafs bei dieser gedrängten Auswahl auch auf die Besprechungen verwiesen wird, ist nur zu begrüfsen, namentlich wo eigene Forschungsergebnisse dabei zum Vorschein kommen. Die nützliche Übersicht, der wir eine Fortsetzung auf etwas breiterer Grundlage wünschen möchten, gehört in jede Seminar- und Lehrerbibliothek.

Iorgu Iordan, Teoriile lingvistice ale lui Karl Vossler. S. A. „Archivo" XXXI (1924). Iaşi, „Lumina Moldovei" 1924. 18 S.

Gehaltvolle Zusammenfassung des verdienten rumänischen Philologen über die neuere Wendung innerhalb der romanistischen Forschung, wie sie durch K. Vossler und Nachfolger verkörpert wird. Vgl. auch desselben Vfs. Aufsatz: Der heutige Stand der romanischen Sprachwissenschaft, in: Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft. Festschrift für Wilhelm Streitberg. Heidelberg, Carl Winter 1924 (37 S.), wo die Übersicht bedeutend erweitert ist.

Guillermo Jünemann, Estética literaria. Friburgo de Brisgovia (Alemania), Herder & Cía. [1924]. XII und 417 S.

Das lesenswerte Werk, das durch die besondere Einstellung des Vfs. bei Werturteilen z. B. über Lope de Vega und Calderón Beifall, über Boccaccio's Decamerone, Shakespeare's Macbeth, Lyrik Goethes, Heines und Bécquers nur Widerspruch erweckt, aber durch seine idealistisch-religiöse Richtung dem modernen Menschen ein guter Führer für die ästhetische Beurteilung literarischer Meisterwerke in den Hauptzügen werden kann, gliedert sich nach der einleitenden Definition über das natürlich wie künstlerisch Schöne und Häfsliche in die Hauptabschnitte: I. Lo bello literario subjetivo, ó el gusto. II. Lo bello objetivo: el arte. Los géneros literarios. III. Crítica a) del gusto, b) de lo bello subjetivo, c) de lo bello objetivo: la obra del arte, d) de la crítica. Der durch seine Literatura universal und Literatura y Antología españolas bekannte Vf. arbeitet mit keinem gelehrten Apparat, seine Einwirkung erstreckt sich oft eindringlicher auf das Gemüt als auf die kühle verstandesmäfsige Abwägung des Lesers.

Edizioni dell' Istituto Cristoforo Colombo, associazione culturale ed economica italo-ispano-lusitana e latino-americana, Via Cavour 247—Roma (23). Amedeo Giannini, L' Istituto Cristoforo Colombo e la sua funzione. Roma, E. Mantegazza, Pietro Cremonese Succ. 48 S.

Dem intellektuellen und kulturellen Zusammenschlufs der neulateinischen Völker soll dies neue Band des Columbus-Instituts dienen, dessen Gründung in das Jahr 1923 fällt, ähnlich bereits 1921 l' Istituto per l' Oriente mit einem eigenen Organ L' Oriente Moderno und l' Istituto per l' Europa Orientale. Geplant ist eine Zeitschrift, dazu Monographien über Lateinamerika, Darstellungen der wiss. literarischen wie wirtschaftlichen Beziehungen, eine Fachbibliothek, auch der katalanische und baskische Kulturkreis soll einbezogen werden. In diesem Programm erinnert vieles an das Ibero-amerikanische Institut in Hamburg, das ja ähnliche Ziele für Deutschland verfolgt und gute Früchte bringt.

Wilhelm Kroll, Studien zum Verständnis der römischen Literatur. Stuttgart, J. B. Metzler 1924. 390 S. Wird ausführlich besprochen werden.

Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris. XVI: Les langues du monde par un groupe de linguistes sous la direction de A. Meillet et Marcel Cohen, avec 18 cartes linguistiques hors texte. Paris, Édouard Champion 1924. XVI u. 811 S. Soll später besprochen werden.

Alexander Haggerty Krappe, Über die Quelle des Erotokritos = Byzant. Zeitschrift XXV (1925), 313—321.

Im mittelgriech. Gedicht des Kreters Vincenzo Cornaro (Mitte 16. Jhdts.), das noch heute ein beliebtes Volksbuch auf Kreta ist, findet sich ein Stoff, der seinen Hauptmotiven nach zum Roman Amadas et Ydoine (vgl. jetzt J. R. Reinhard in Rom. Review XV (1924), 179 ff. und dessen Neuedition nach drei Hss. in den Classiques français du moyen âge, nr. 51 (1926), dieser setzt die Dichtung zwischen 1190 und 1220 an), zu einer Romanze La belle Ydoine bei Audefroi le Bastard (ed. A. Cullmann, Halle 1914, p. 99 ff.) und zu einer mehr volkstümlichen La Fille du Roy Loys (ed. G. Doncieux, Le Romancéro populaire, Paris 1914, p. 71 ff.) zu stellen ist. Vielleicht gehen der gr. Erotokritos und die franz. Gedichte auf eine gemeinsame Quelle zurück byzantinischen oder abendländischen Ursprungs.

Benjamin P. Kurt, From St. Antony to St. Guthlac, a study in biography. S. A. Univ. of California Publications in Modern Philology XII (1926), 104—146.

Vf. verfolgt die verschiedenen Ausgestaltungen der Vita Antonii des Athanasius und ihre Dämonologie, namentlich der Fassung bei Evagrius (374), und weist die Entlehnungen daraus in der Vita Guthlaci († 715) bei Felix nach, vgl. bereits P. Gonser, Anglist. Forschungen XXVII (1909).

W. H. Moll, Über den Einflufs der lateinischen Vagantendichtung auf die Lyrik Walters von der Vogelweide und die seiner Epigonen im 13. Jahrhundert. Amsterdam, H. J. Paris 1925. VIII u. 146 S.

Es wird die These verfochten, dafs ebenso wie die Troubadourpoesie auch die Vagantenlyrik sich aus der Schulpoesie entwickelt hat. Deshalb die Parallelen zwischen Lob- und Klageliedern (Sirventes, Planch), Klerussatiren, Dialogen und Streitgedichten, in gewissem Grade auch Liebesliedern. Verschiedenheiten bestehen für die Liebesauffassung und die Natureingänge. In der Vagantendichtung liegen bereits Walters Motive entwickelt vor, doch läfst er vielfach neue Momente hervortreten, die Annahme einer besonderen älteren volkstümlichen dt. Lyrik wird als durchaus hypothetisch abgewiesen. Die Ähnlichkeit der Lebensstellung Walters mit jener der gelehrten fahrenden Kleriker erklärt aufserdem, dafs er zu ihnen in Beziehungen getreten sein mufs. Schulmäfsig haben sich gleichfalls die dt. Spruchdichter entwickelt, Marner mag den Übergang zu ihnen bedeuten, nachdem die beiden Richtungen lat. Spruchdichtung, einerseits des Archipoeta, anderseits des Dichters der Apokalypse, sich klarer geschieden haben. Der Vf. meistert in guter Kritik das mittellat. Material und der einleitende Teil über den Zusammenhang der Vagantendichtung mit der höfischen und der volkstümlichen Poesie erbringt

für die Lyrik der Troubadours jene Beziehungen, auf die fortab stärker zu achten sein wird. Der Kern des Buches erstreckt sich nun auf Walter von der Vogelweide, Betonung seines Wanderlebens und des Kontakts mit entsprechenden Ideen und Tendenzen bei den sog. Vaganten: Kritik an Rom und Geistlichkeit, Wandel des Glücks (Fortuna), Herrschaft des Nummus, Vergänglichkeit alles Irdischen. Bezeichnend ist es, wenn Züge dieser Lyrik im dt. Minnesang vor Walter sich nicht nachweisen lassen, dieser sie aber auf Schritt und Tritt zur Anwendung bringt: ovidianische Motive fürs Liebesgedicht, Vision und Traumglück nebst stereotypem Natureingang, Streit zwischen Frühling und Winter, Einklang zwischen Natur- und Liebesstimmung, Schilderung weiblicher Schönheit, Pastourellentechnik, Reigentanz, Nachtigallensang, Winterschilderung. Aber es findet, wie an der Hand markanter Beispiele gezeigt wird, selbst ein direkter Zusammenhang lat. und Walterscher Gedichte statt. Wenn nun das schwierige Problem der dt. Strophen in den Carmina burana aufgerollt wird, so wird es kaum anders als im allgemeinen Zusammenhange und aus dem Charakter der ganzen Sammlung selbst zu lösen sein. Im Anhang wird eine Parallele zwischen Walter und dem Archipoeta gezogen: engere Beziehungen sind dem Vf. wahrscheinlich. Der zweite Hauptteil untersucht die Lyrik der Epigonen Walters und erweist auch hier die Einwirkung der lat. Poesie, soweit nicht daneben auch eine Vermittlung durch Walter selbst anzusetzen ist. Doch haben sich hierzu in erster Linie die Germanisten zu äufsern.

Reiner Müller, Die Burgunden am Niederrhein 410—443. Mundiacum-Mündt, eine Nibelungenfrage des Jülicherlandes. Jülich, Jos. Fischer 1924. S. A. 20 S.

Friedrich Panzer, Italische Normannen in deutscher Heldensage. Frankfurt a. M., Moritz Diesterweg 1925 = Deutsche Forschungen hgb. von Fr. Panzer u. Julius Petersen, Heft 1. 100 S.

Die Rothersage vor dem dt. Epos sei eine Fiktion, zurückzugreifen sei vielmehr auf die Geschichte des Normannen Roger von Sizilien, die den Namen und die Lokalisierung in Bari, auch die Stoffhauptsache einem Manne hergab, der die Rothergeschichte = Erzählung von Rogers Werbung in Byzanz unmittelbar nach den Ereignissen in bewufster Erfindung und freier Phantasie im Stile eines Abenteuerromans ausgestaltete. Der geistliche Dichter hatte dabei franz. Dichtungen im Auge: Aliscans (Rainouart au tinel für die Figur des Widolt mit der Stange, Moniage Rainoart (angeblich Kranke heilender Wunderstein, Leopardenepisode), Parise la Duchesse (Name Clarembaut vgl. Berchter der Alte von Meran, dazu E. Schröder, Zs. d. Alt. 59, 159 ff., freilich stammt diese Chanson de geste in Spielmannsart erst aus dem 13. Jhdt.), anglonorm. Horn et Rimenhild (verbannter Held und durch Hörensagen verliebte Königstochter, den sie durch ihre Kammerfrau zu sich entbietet, auch die Kemenatenszene, Ring als Erkennungszeichen in Heimkehrsage, vgl. Panzers Buch Hilde-Gudrun p. 368 ff. und einzelnes bereits bei Deutschbein, Studien zur Sagengeschichte Englands (1906), p. 36 ff.). Für den Schlufsteil der Salomosage im Rother von der Entdeckung des verkleidet in den Saal gedrungenen Gatten und seiner Verurteilung zum Galgen, unter dem ihn erst das auf seinen Hornruf andringende Heer befreit, ist auf Fr. Vogt, Salomon und Morolf (1880)

und die lat. Geschichte bei W. Benary, Salomon et Marcolfus (1914), p. XXVIII u. 48 ff. zu verweisen, schliefslich einiges zu Generides und anderen Motiven.

Karl Polheim, Die lateinische Reimprosa. Berlin, Weidmann 1925. XXX u. 539 S.

Das stattliche und aus mühseligen, langjährigen Untersuchungen hervorgewachsene Buch bietet mehr als sein Titel verspricht, es ist gleichzeitig eine Übersicht über die Meisterwerke der mittellateinischen Prosa und noch darüber hinaus bis auf spätere Jahrhunderte herab, die ein Nachleben in der Theorie bedeuten. Reimprosa, durchaus von Poesie wesensverschieden und von den gorgianischen Figuren der Antike ausgehend, entwickelt sich international mit Abarten und Sonderformen der Einzelvölker und literarischer Zentren. Sie ist aufgebaut als rhythmischer Gleichklang durch das Gewicht der Sprechpausen am Kolonschlusse und ursprünglich nur einsilbig, in der häufigsten Bindung des Reimpaares, abhängig von syntaktischer Gliederung und Stilgesetzen wie Parallelismus und Antithese, so dafs die Reimprosatechnik recht vielgestaltig werden kann. Es tritt hinzu, dafs in der Blütezeit der Reimprosa auch noch der Kursus mit und ohne Reim in Erscheinung tritt, auch Verse in den Prosatext eingeschaltet werden können. Aber das Wesentliche bleibt doch, dafs Reimprosa gewöhnliche Prosa ist, unberührt von metrischen oder rhythmischen Versgesetzen (Wechsel langer und kurzer oder betonter und unbetonter Silben). Gegenüber dem Reim selbst und dessen Ursprungsfragen verhält sich der Vf. skeptisch: „Wo der Reim primär ist, in der Prosa oder in der Poesie, ist hier nicht zu beweisen. Dafs Norden [in seinem gewaltigen Werk über die antike und spätere lat. Kunstprosa] den abendländischen Versreim auf dem Wege der Hymnenpoesie aus dem antiken Prosareim ableiten will, halte ich für überflüssig und für ebenso zwecklos die Erörterungen über die Herkunft des Reims in den einzelnen Sprachen". Die Bedeutung der Reimprosa als Kriterium für die Textgestaltung und Echtheitsfragen wird nicht verkannt, jedoch betont, dafs Studium der zeitgenössischen Denkmäler oder Stoffgruppen dazu treten mufs, auch innere und äufsere Gründe dabei abgewogen werden sollen. Das vorliegende Werk beweist entschieden, dafs Reimprosa als entwickelte Kunstform und selbst als historisches Faktum anzusehen ist und ihre Anerkennung sich fortab durchgerungen hat, allen Zweiflern oder gar Verneinern zum Trotz. Die mitunter spröde Materie ist von Polheim in besonnener Kritik, ausgedehnter Belesenheit und entschiedener Darbietung meisterhaft vorgelegt. In 10 Abschnitten erscheint die Geschichte des Reims in der Prosa: Cicero als Fortsetzer der griechischen Theorie (Gorgias und attische Rhetorik) — die Afrikaner — Augustinus — Venantius Fortunatus — Isidor von Sevilla — Hraban — Blütezeit nach Gattungen und einer landschaftlichen Gliederung — Nachblüte seit dem Speculum humanae salvationis — Ausklänge seit dem Buchdruck, Rhetorik und theoretische Schulmeinungen. Der Vf. gab aber zuvörderst das Substrat in vier einleitenden Kapiteln, um die Regeln und die Elemente der lat. Reimprosa festzustellen. Dies geschieht in Einzeluntersuchung von drei Denkmälern aus drei aufeinander folgenden Jahrhunderten, und hier boten Vergleich und Abgrenzung eine ausgezeichnete Handhabe. „Das erste Kapitel zergliedert die Reimprosatechnik der Hrotsvit und vergleicht den Prosareim ihrer Dramen mit dem in ausreichendem Mafse zur Verfügung stehenden Vers-

reim ihrer Gedichte. Das zweite Kapitel untersucht die beiden Fassungen der Vita Mahthildis reginae, deren jüngere in ausgebildeter Reimprosa geschrieben ist. Das dritte Kapitel unterrichtet über das Verhältnis des Prosareims zum Kursus, die beide in der Gotenchronik des sog. Martinus Gallus durchgeführt sind. Im vierten Kapitel wird der Prosareim im Urkundenwesen zusammenhängend behandelt." Kein Historiker, Theologe und Latinist noch Vertreter mittelalterlicher Disziplinen wird an den hier niedergelegten Ergebnissen vorbeikommen können, er wird reichste Belehrung finden und Einblick gewinnen in eine der wichtigsten, von besonders fein entwickeltem Formen- und Klanggefühl eingegebenen Erscheinungen der imponierenden Spätlatinität.

Gerhard Rohlfs, Griechen und Romanen in Unteritalien. Ein Beitrag zur Geschichte der unteritalienischen Gräzität. Mit einer Karte und sechs Abbildungen. Genève, Leo S. Olschki 1924 = Biblioteca dell'Archivum Romanicum, serie II (Linguistica), vol. 7. VIII u. 178 S.

Das epochemachende Werk des Berliner (nun Tübinger) Romanisten mit dem interessanten Ergebnis, dafs die griechischen Sprachinseln in Unteritalien in direkter Linie auf die griechische Bevölkerung der Magna Graecia zurückgehen, wobei die byzantinische Theorie des Giuseppe Morosi (1870—1878) erledigt wird, bleibt einer besonderen Besprechung durch Debrunner (Jena) in einem der nächsten Hefte der Zs. vorbehalten.

Fedor Schneider, Fünfundzwanzig weltliche Rhythmen aus der Frühzeit (VI. bis XI. Jahrhundert) ausgewählt. Rom, W. Regenberg 1925 (Auslieferung: Carl Fr. Fleischer in Leipzig) = Texte zur Kulturgeschichte des Mittelalters hgb. von F. Schneider, 1. Heft. Kl. 8°. VII u. 42 S.

Diese neue Serie lat. Texte unter dem Hauptbegriff der 'Kulturgeschichte' wird Historikern, klass. Philologen, Romanisten und Germanisten willkommen sein. Dies 1. Heft zeigt an Musterbeispielen zunächst die Entwicklung der weltlichen lat. Rhythmik. Die Texte werden ohne gelehrten Apparat, Anmerkungen und längere Einleitungen dargeboten, da der erklärenden Tätigkeit des akademischen Lehrers nicht vorgegriffen werden soll, es kommen aber auch wirtschaftliche Gründe für solche Abdrucke in Frage, damit recht viele Studierende zur Anschaffung dieser Hefte gelangen, die noch immer unter der Not der Zeitläufte leiden. Die wichtigste Literatur und Winke für Vordringen auf diesem Gebiete werden ausreichend gegeben. Das römische Frühlingslied 'Euge benigne papa' macht den Anfang, es folgen in Proben die Rhythmen aus Rom, Irland, Bobbio, Verona, Limoges, Aquitanien, St. Gallen, Cambridger Lieder (Rhein), Wipo's Totenklage auf Konrad II. († 1039) und schliefslich das Pisaner Siegerlied auf den Zug nach Afrika (1087). Die Auswahl ist durchaus gelungen, obgleich man manch wertvolles Stück ungern missen wird.

Edward Schröder, Die deutsche Marienlegende vom Bischof Bonus. S. A. Nachr. der Ges. d. Wiss. zu Göttingen, phil.-hist. Klasse 1924. 12 S.

In der Einleitung zu dieser dankenswerten krit. Neuausgabe des Marienmirakels vom Bischof Bonitus (wohl 9. Jahrzehnt des 12. Jhdts.) ergreift der Hgb. die Gelegenheit, über die Vorstufe hierzu, den wohl bei Lebzeiten des 1119 verstorbenen Bischofs Herbert von Losinga in England entstandenen Rhythmus 'Presul erat Deo gratus', wo der Kurzname Bonus zuerst erscheint

und der einen besseren Neudruck (bisher mangelhaft bei Haupt, ZdA. III 299 ff. und Du Méril, Poésies pop. lat. 1843, p. 190 f.) verdiente, Genaueres zu berichten.

Karl Strecker, Die Gedichte Walters von Chatillon herausgegeben und erklärt. I. Die Lieder der Handschrift 351 von St. Omer. Berlin, Weidmann 1925. Kl. 8°. XIX und 64 S.

Die Sammlung der 33 lat. Lieder der Hs. St. Omer 351 (1. Hälfte 13. Jhdts.), nunmehr durch Strecker mustergültig herausgegeben, da der Abdruck bei F. Mone, Anzeiger f. Kunde der deutschen Vorzeit VII (1838), Sp. 101 ff., 287 ff., neueren Ansprüchen nicht genügt, zudem schwer erreichbar ist, wird jetzt endgültig dem Alexandreisdichter Walter von Châtillon zugeschrieben und man wird zugeben, dafs der eingehende Beweis dieser Autorschaft, wie er von Strecker in der ZdA. LXI (1924), 197 ff. geführt worden ist, durchaus gelungen ist. Das Ergebnis wird sich sicherlich durch Streckers Neuedition der sonstigen, Walter beizulegenden, bezugsweise beigemessenen, Dichtungen noch klarer darlegen lassen, unter denen die von Müldener (1859) gedruckten Stücke eine hervorragende Stellung einnehmen. W. Meyer hat das Material dazu fast restlos zusammengetragen, seine für W. v. Ch. vornehmlich aus England gesammelten Photographien werden, da er selbst nicht mehr zur Publikation (er plante ein umfassendes lat. Liederkorpus) gekommen ist, in Strecker den besten Bearbeiter und Erklärer finden. Der hier gebotene erste Teil ist vorbildlich durch die Art der Kommentierung der Liedertexte, deren vorsichtige Behandlung an zweifelhaften Stellen und die Betrachtung des rhythmisch-metrischen Elements (Strophenform, Refrain, Taktwechsel, Hiatus u. dgl.).

Karel Titz, Glossy kasselské. Prag 1923 = Rozpravy České Akademie věd a umění, III, číslo 55. Gr. 8°. 139 S.

Der tschechischen Abhandlung über die Kasseler Glossen folgt p. 95 eine französische Inhaltsangabe, die wohl allein in der Fachwelt wird gelesen werden. Dies mag bedauerlich sein, aber hinzugefügt werden, dafs der Vf., der sich über den Mangel eines Verlegers beklagt, in unserer Zs. unschwer eine Aufnahme seiner neuen und wichtigen Untersuchungen in extenso gefunden hätte. Freilich meint der Vf.: 'un romaniste sans préjugés comprend aisément l'article roman conçu en tchèque'. Es bezeichnet unter allen Umständen einen Fortschritt in der Deutung und Lokalisierung dieser Glossen, dafs er den Atlas linguistique heranzieht, vgl. z. B. *cinge*, *figido* < *fekato*, *manneiras* (Beil), *purcelli*, *sappas*, *siciles* (Sichel), *pridias* und *gyppus*, ferner neuere linguistische Arbeiten und das Ortsnamenlexikon, z. B. für *verticem*. Vom methodischen Standpunkte aus war es auch vorteilhaft und richtig, diese Glossen als eine aus mehreren Quellen zusammengetragene, daher keineswegs einheitliche, und auch verschiedenen Gegenden wie Zeiten angehörige Kompilation zu betrachten. Dies bunte Gemisch zeigt daher für die sprachliche Bewertung schwankende Züge, wie sich dies auch bei anderen Glossensammlungen beobachten läfst. Verschiedene Wortschichten, unter denen spanische ebenso fehlen wie rein rätoromanische oder rein italienische, ganz im Unterschiede zu rein französischen oder provenzalischen oder gemeingalloromananischen, bedingen also infolge ihres Mischcharakters das Ansetzen einer sprachlichen Mischgegend. Somit kommt Titz auf die frankoprovenzalische Zone, wenngleich von einem dialektlichen Texte nicht die Rede sein könne.

So sei die Kompilation eines franz. und eines provenzalischen Glossars gegen 802 im bairischen Freising von einem Benediktinermönch niedergeschrieben und sehr wahrscheinlich aus Autun (Abtei Luxeuil) hergeholt, demnach der älteste galloromanische Text neben den Reichenauer Glossen.

Georg Traut, Lehrbuch der Lateinischen Sprache. 3. Auflage, völlig neu bearbeitet von Paul Brandt. Leipzig, Otto Holtze. I. Teil (1923). XII u. 144 S.; II. Teil, 1 (1923). IV u. S. 145—352; II. Teil, 2 (1923). S. 353—510; III. Teil (1923). S. 511—642; Schlüssel (1923). 143 S. = Sammlung Jügel.

Das verdienstvolle Werk, das methodisch durch die Verknüpfung sprachlicher Belehrung mit Vokabular und Übungsbuch und praktisch sich voll bewährt hat, kann für den Selbstunterricht und für lat. Kurse Erwachsener empfohlen werden, doch steht es sprachwissenschaftlich nicht durchweg auf der Höhe, wie gleich die Lautlehre beweist, in der noch die Aussprache *sizer* = cicer gelehrt wird.

Max Voigt, Beiträge zur Geschichte der Visionenliteratur im Mittelalter. Leipzig, Mayer & Müller 1924 = Palaestra 146. VIII u. 245 S.

Der Vf. dieses gründlichen Werkes, das besser den Titel Lazarusvision tragen sollte, ist jung (1921) verstorben, Gustav Roethe hat das Vorwort mit einer Lebensskizze und Würdigung der Arbeit übernommen, Karl Strecker die Revision der Visio Ludovici de Francia nach der Hs. BN. n. acq. lat. 1154. Es handelt sich vorwiegend um eine späte Ausgestaltung der Legende von St. Patricks Fegefeuer, die, unter dem Namen Visio Lazari bekannt, im franz. (1493) und engl. (1503) Schäferkalender verbreitet, im Traité des peines d'enfer (1492) und auf der Mysterienbühne verwertet, bereits mit der Siebengliedrigkeit der Höllenstrafen im Reisebericht eines ungarischen Ritters Georg (s. den ausführlichen Exkursus S. 121—219, dazu als liter. Nachfolge die Vision Ludwigs von Frankreich in 3 Fassungen) erwähnt ist, da er zu dem Purgatorium s. Patricii in Irland gewallfahrtet ist. Eine Vorstufe zur franz. Legende bei Roy mag die lat. Passio s. Lazari darstellen, wo die Sündentafel aus 11 Peinen besteht und an sich auf die berühmte Visio s. Pauli zurückgeht. Von einer Lazarusvision weifs bereits eine pseudoaugustinische Homilie (Migne 39, Sp. 1929) zu berichten und daraus schöpft Petrus Comestor in seiner Historia scholastica (ca. 1170), ein Zitat im Exempelwerk des Étienne de Bourbon (ca. 1260), sie erscheint in der didaktischen Dichtung Pricke of conscience des Richard Rolle von Hampole († 1349), in den Predigten des Gabriel Barletta († 1480) u. a. Die Quellenverhältnisse für das um 1400 entstandene bayerische Gedicht, das hier nach 3 Hss. herausgegeben wird, mit nur fünf Höllenpeinen als Zusammenrückung der 9 Strafen des Elucidariums von Honorius, sind so von Voigt ausführlich und überzeugend dargelegt, doch fehlt uns die direkte Vorlage, das lat. Buch (*geschrift* v. 24); der aus dem Nikodemusevangelium bekannte Descensus Christi ad inferos ist dort sicher benutzt gewesen. Die Lazaruslegenden werden noch genauer nach diesem Material zu durchforschen sein.

W. v. Wartburg, Sprachgeschichte und Kulturgeschichte. S. A. Schweizerische Monatshefte für Politik und Kultur III (1924), Heft 11. 12 S.

Derselbe, Was das Volk in die Sprache hineindenkt. S. A. Kleiner Bund [1924]. 14 S.

Albert Wesselski, Märchen des Mittelalters. Berlin, Herbert Stubenrauch 1925. XXIII u. 272 S.

Der auf dem Gebiete der mittelalterlichen Erzählungsliteratur hervorragend tätige Verfasser konnte hier eine ganze Reihe neuer Märlein aus der noch immer ungedruckten Exempelsammlung der Hss. Tours, Bern und Upsala (Compilatio singularis exemplorum, Edition von mir abgeschlossen), dazu bereits bekannte, aber sehr eigenartige Stoffe aus Sercambi und ital. Novellisten, Jakob von Vitry, Pelbart, Salomon und Markolf, Liber exemplorum, Scala celi, Gesta Romanorum, Juan Manuel's Conde Lucanor, Dolopathos, Joh. de Bromyard, Étienne de Bourbon, Caesarius von Heisterbach, Thomas von Chantimpré, Konrad Derrers Geschichtenbuch, Disciplina clericalis u. a. m. beibringen. Die Übertragungen sind vorzüglich, die Dokumentierung in der vergleichenden Geschichte eines jeden Stoffmotivs ebenso umfassend (Orient, Occident, Folkloristik) wie von scharfsinniger literarischer Kritik durchdrungen. Das Sachregister ist ein wertvoller Beitrag zur Orientierung all der Forscher, die auf solche Hinweise noch immer mangels einer zweckmäfsigen allgemeinen Motivübersicht zur Märchen- und Sagenkunde des Mittelalters (ich habe mir eine solche in jahrelanger Arbeit mühsam in Zettelkästen angelegt und bin Fachfreunden gern zu jeder Auskunft bereit) angewiesen sind. Für die Geschichte ‚Glaube versetzt Berge', die einen besonders liebevoll ausgearbeiteten Exkurs veranlafst hat, vermisse ich nur den Hinweis auf Meisters Edition des Caesarius von Heisterbach, Libri mir. II 47, freilich stammt diese Erzählung nicht von Caesarius selbst und wird in meiner krit. Neuausgabe hier nicht figurieren dürfen. Das vorzüglich ausgestattete Werk Wesselskis wird sich unschwer wie früher sein ‚Mönchslatein' viele Freunde erwerben, gehört auch in die Sammlung eines jeden Bibliophilen, der auf gediegenen Inhalt wie schöne Form Wert legt.

Charles Allyn Williams, Oriental affinities of the Legend of the Hairy Anchorite, the theme of the hairy solitary in its early forms. Part I: Pre-Christian = Univ. of Illinois Studies in Language and Literature, vol. X (1925), no. 2. 56 S.

Vf. verfolgt die bekannte Legende vom hl. Johannes Crisostomus aus dem Passional in Prosa (zuerst 1471, Augsburg bei Günther Zainer) mit dem Motiv des für Fleischeslust zu einer zu ihm verschlagenen Prinzessin büfsenden, ganz mit Haaren wie ein Tier bedeckten und nackt büfsenden Eremiten, dessen von ihm ermordetes Opfer durch ein göttliches Wunder zum Leben zurückgerufen wird, nachdem er vor dem Papst seine Schuld gebeichtet hat. Bekanntlich hat Luther 1537 gegen diese ‚Lügenlegende' in einem Pamphlet Stellung genommen, da man eben damals solche Legenden noch nicht rein literarisch zu bewerten gelernt hatte. Vgl. ferner das dt. Meisterlied des Albrecht Lesch (Palatinus-Codex im Vatikan). Die Geschichte eines solchen Tiermenschen bringt das alte Gilgameschepos in Babylonien, hier steht freilich die weibliche Versuchung im Vordergrunde, ursprünglich eines Helden oder Halbgotts der Fruchtbarkeit (Enkidu), sodann verfeinert in der berühmten indischen Legende vom Waldeinsiedler Ṛṣyaśṛṅga (im Mahābhārata, Rāmāyaṇa und in Ausgestaltungen hiervon, vgl. H. Lüders, Göttinger Ges. d. Wiss., Nachr. ph.-h. Kl. 1897, 87ff.). Vf. verknüpft damit die biblische Tradition in Genesis 2 und 3, auch sonstiges

Alttestamentliches, wohin wir ihm, aufrichtig gesagt, nicht mehr folgen können. Die europäischen Formen des Motivs im Anschlufs an die ägyptisch-christlichen Versionen werden hoffentlich greifbarere Resultate erzeugen. Vf. verspricht hierüber eine spätere Untersuchung.

Emil Winkler, Das dichterische Kunstwerk. Heidelberg, Carl Winter 1924 = Kultur und Sprache, 3. Band. 104 S.

Über die Psychologie des künstlerischen Genusses, über Sprachprozefs und Einfühlung in Sprachgebilde nebst Gefühlsbetonung und Gefühlswert der Worte, über Dichtungsgattungen als Gefühlsinhalte mit wechselnden Wirkungen, die aufserästhetischen Wirkungsmöglichkeiten der Dichtung wie im Lehrhaften und Satirischen, die Stilarten in der Dichtung, unter denen Romantik, Realismus, Naturalismus, Ex- und Impressionismus nicht fehlen, plaudert der Vf. höchst modern unter reichlichen anpreisenden Blicken und Zitaten der Allermodernsten einer ästhetisierenden Literaturbetrachtung, unter denen er Beifall, bei anderen gewifs, die sich nicht so hoch und so allgemein einstellen wollen oder können, gemischte Gefühle hervorrufen wird. Winkler folgt dem Zuge der Zeit in idealistischem Aufschwung. Entschliefst er sich einmal zur Bearbeitung eines konkreten Literaturabschnittes, wird er gar bald einsehen, dafs viele der Allgemeinurteile sich auflösen und Literaturgeschichte alten Schlages in Einzelbildern mit der Fülle der Sondernuancen doch das Rückgrat bildet, das ästhetisierende Moment leicht in Spielerei ausarten kann oder in bewufstes Systematisieren von Gesichtspunkten, die nur zu sehr dem Subjektivismus unterliegen, und dieser stellt im wissenschaftlichen Leben keineswegs die unentwegt sichere Erkenntnis vor. Sed quid plura?

(Fortsetzung folgt.)

A. H.

Afroromanisch und Iberoromanisch.

A. Griera hat unter dem Titel „Afro-romànic o ibero-romànic“ folgende Theorie vertreten. „En el període dicisiv de la formació de les llengües romàniques a la península, hi avia en fort moviment dos grans corrents culturals, els mateixos del període romà: el corrent afro-espanyol i el gallo-romànic. El corrent afro-espanyol que té el centre d'expansió a Andalusia, influeix dicisivament damunt l'administració i la vida econòmica i cultural dels estats cristians del centre i de l'oest de la península: l'art, la litúrgia, els llibres, la literatura, l'escriptura i el comerç, hi són fortament influïts de la cultura aràbiga. Les relacions de l'est de la península tendeixen totes cap a la Gàllia meridional: la política, l'art, la litúrgia, l'escriptura, la vida religiosa de Catalunya, han mirat sempre cap al nord.

Aquestes dues vies, seguides per totes les cultures que per alguns milers d'anys han passat pel sòl de la península, expliquen, per una part, l'origen del grup de llengües afro-romàniques de la peninsula, i, per l'altra, el caràcter gallo-romànic del català“ BDC. 10, 52.

Ich habe in meinem Buch über das Katalanische darauf keine Rücksicht genommen. Von meinem ersten Gedanken, in einem Anhang meine Ablehnung

zu begründen bin ich abgekommen, unter anderm, weil fast 50 Jahre miterlebter wissenschaftlicher Entwicklung mir oft genug gezeigt haben, daſs nicht genügend begründete Theorien von selber wieder verschwinden, ohne daſs im einzelnen ihre Unhaltbarkeit gezeigt wird. Nun mir Griera dies Schweigen zum Vorwurf macht (Zs. 45, 199), muſs ich doch zur Feder greifen, wobei ich gleichzeitig die Einwände, die er gegen meine Ausführungen erhebt, besprechen werde.

I.

Auf S. 38 gibt Griera „una sèrie de manifestacions de caràcter lexicòlogic que distribueix el vocabulari en un agrupament romànic meridional i en un altre agrupament romànic septentrional". Hier vermiſst man zunächst eine Bemerkung darüber, was unter den beiden Ausdrücken 'Südromanisch' und 'Nordromanisch' zu verstehen ist. Aus den Beispielen auf S. 42 ersieht man, daſs sogar das Engadin und Friaul zum Südromanischen gerechnet werden. Man bekommt den Eindruck, daſs auf der einen Seite ganz Frankreich und Katalonien, auf der andern die gesamte übrige Romania steht. Es wird sich nun fragen, ob eine solche Zweitelung berechtigt ist. tei-

Zunächst werden aus Isidor einige Wörter angeführt, die nur im Spanischen weiter leben, wonach also das iberische Latein Ausdrücke hat, die anderswo fehlen, was selbstverständlich ist, aber natürlich für eine solche Zweiteilung nichts besagt. Nur '*formatum*, sive *formacium*[1]) in Africa et Hispania parietes e terra appellant, quoniam in forma circumdatis duabus utrimque tabulis inferciuntur verius quam instruuntur' 15, 9, 5 ist richtig. Die *parietes formacei* kennt schon Plinius. Sie stellen eine bestimmte Art der Mauern vor, die Isidorsche Sacherklärung ist wohl ganz richtig, seine geographische Beschränkung zeigt, daſs nach seiner Kenntnis derartige Mauern vorwiegend in Afrika und Spanien errichtet wurden. Also ein kultureller Zusammenhang zwischen diesen beiden Ländern, wobei sprachlich Rom der gebende Teil für beide vermutlich ungefähr gleichzeitig war. Irgend ein Anhaltspunkt dafür, daſs das Wort „südromanisch" sei, fehlt.

Mehr besagen auf den ersten Blick die Übereinstimmungen zwischen dem Spanischen und romanischen Wörtern im Berberischen. Hier könnte man nun einen in die römische Zeit hinaufreichenden nordafrikanisch-spanischen, und wenn diese Wörter auch süditalienisch und gar rumänisch sind, noch weiteren Zusammenhang annehmen. Aber Griera hat nicht beachtet, daſs Schuchardt seine Schrift, aus der er seine Kenntnisse schöpft, „die romanischen" nicht „die lateinischen" Lehnwörter betitelt. Das heiſst, Schuchardt hat das gemacht, was kein anderer machen konnte, da er allein in beiden Sätteln reitet: er hat die lateinischen, griechischen, romanischen Elemente herausgehoben, hat mehrfach darauf hingewiesen, daſs sie sehr verschiedenen Zeiten angehören, hat aber die eigentliche historische Schichtung nicht unternommen, da das ja jeder einigermaſsen geschulte Romanist selber machen kann. In der Tat treffen wir altlateinische, wohl aus der afrikanischen Römerzeit stammende, dann durch griechische Vermittlung übernommene, dann aber auch italienische, französische, spanische Wörter, ferner solche, die erst aus dem Arabischen ins

[1]) Griera druckt *formaticum*. Ob das ein Versehen seinerseits ist oder ob er eine schlechte Ausgabe vor sich hatte, weiſs ich nicht, jedenfalls ist die Form falsch.



Berberische gelangt sind. Mit anderen Worten, in den vielen Jahrhunderten, in denen die Berber mit den Mittelmeervölkern in Berührung standen, haben sie von ihnen Kulturgut übernommen. Sehen wir nun die von Griera angeführten an. Berber. *akiker* span. *chicharo*. Die spezielle Lautform, *i* und *ch* zeigen, dafs das Wort erst mit der arabischen Invasion nach Spanien gekommen ist. Wir lernen also daraus, dass die Araber den spanischen Wortschatz bereichert haben.[1] Mit span. *chicharo* habe ich siz. *kerkiri* zusammengestellt (REW. 1900), wogegen Salvioni an Einflufs von *cicerchia* denkt. Auch im ersten Falle würde aber natürlich das sizilianische Wort nicht für einen engeren Zusammenhang zwischen Spanien und Sizilien sprechen. Berber. *tarubia* „Färberröte", span. *roya* „Getreidebrand", rum. *roibă*. Span. *roya*, richtiger murc. (das Wort kann nach seiner Lautung auch gar nicht kastil. sein), scheidet wegen seiner abweichenden Bedeutung aus, wohl aber gesellt sich zu dem rum. und berber. nicht nur span. *rubia*, sondern auch katal. *roja*, wodurch das Wort als südromanisch in Grieraschem Sinne nicht mehr aufgeführt werden kann.

Berber. *arsel* zu span. *agarzo* lat. *agaricellum*, setzt, wenn die Erklärung überhaupt richtig ist, eine romanische Form mit Palatalisierung des *c* voraus, müfste also eine junge Entlehnung aus dem Spanischen sein.

Berber. *lili* bezeichnet die Oleanderblüte. Schuchardt nimmt an, dafs *lilium* unter christlichem Einflufs zunächst Blume überhaupt bedeutet habe und dann auf den Oleander übertragen worden sei, eine Bedeutung, für die er noch auf bask. *lili*, arum.[2]) *lilice*, mozarab. *lulu* hinweist. Griera nimmt das ohne weiteres an. Lassen wir mozarab. *lulu* beiseite, das irgendwie arabische Beeinflussung in seinem Vokalismus zeigt, bedenken wir, dafs die span. Form *lirio* lautet, die baskische somit entweder unmittelbar an das Lateinische oder an das Provenzalische anknüpft und dafs die vorausgesetzte besondere Bedeutung dem Spanischen fehlt, so ergibt sich wiederum kein spezieller Zusammenhang.

Berber. *takuz* aus *cossus* wird mit *gusano* verglichen, aber frz. *cosson* steht dem berber. Worte zweifellos näher als das im Tonvokal, im Anlaut und im Suffix unerklärte *gusano*, und wenn man auf das *u* des berber. Wortes besonderes Gewicht legen wollte, so war, wie Schuchardt auch bemerkt, mail. *küs* zu erwähnen, das, da es, soweit ich sehe, in Mittel- und Süditalien fehlt, ein sehr merkwürdiger Zeuge für „südromanisch" wäre.

Von berber. *magg* sagt Schuchardt, es sei vielleicht irgendwie mit lat. *magulum* in Zusammenhang zu bringen. Das erhebt Griera zur Gewifsheit, ohne auch nur den Versuch zu machen, die Schwierigkeiten, die Schuchardts Zurückhaltung bedingten, zu beheben, und vergleicht damit ein span. *mallar*, ohne zu sagen, warum es nicht *majar* heifst, auch ohne zu verraten, woher das Wort stammt und was es bedeutet. Im Wörterbuch der spanischen Akademie und in den deutsch-spanischen wbb. von Booch-Arkossy und von Tollhausen wird *mallar* nämlich nur in den Bedeutungen „in ein Netz verstricken, mit einem Panzerhemd bewaffnen, mit einem Hammer zerschlagen" angegeben, was teils auf *macula*, teils auf *malleus* in französisch-provenzalisch-katalanischer Lautentwicklung beruht.

---

[1]) Einiges von ihm übersehene übergehe ich, vgl. Revue de linguistique romane 1, 20.

[2]) Aus Schuchardts arum., d. h. arumunisch macht Griera vell romanès.



Berb. *qobtal*, span. *cobdal*. Zunächst wird *qobtal* von Schuchardt als arabisch angegeben, doch bleibt sich das für die Grundfrage gleichgültig. Wesentlich aber ist, dafs im Arabischen *qobtal* als Mafsangabe und *qobtal*, *qubtil* „Ellbogen" nebeneinander stehen. Letzteres soll *cubitellum* darstellen (Schuchardt sagt vorsichtig, es mag, wie man annimmt, auf *cubitellum* beruhen), ich möchte eher meinen, dafs *cubitalis* mit imala vorliegt (vgl. wegen *i* als imala rom. namenst. 2, 75, wo weitere Literatur verzeichnet ist). Dieses hispano-arab. *qobtel*, wie die Zwischenform zwischen *qobtal* und *qubtil* gelautet haben mufs, ist als *cotovello* ins Portugiesische gedrungen, (vgl. zu *t-v* an Stelle des ungewohnten *bt* Zs. 41, 499). Da nun Simonet auch ein mozarab. *qotal* anführt, scheint es mir wahrscheinlicher, dafs arab. *qobtal* „ein Mafs" aus dem Spanischen entlehnt und an das andere *qobtal* angelehnt worden sei. Dann hätten wir also lat. *cubitalis* „Ellbogen" als nordafrikanisches Wort, das solange im Romanischen nicht nachgewiesen ist, also wohl kaum bestanden hat, und *cubitalis* als Mafsangabe, das spanisch und später nach Nordafrika gewandert ist.

Mit punisch *magalia* vergleicht Griera berber. *navala* und die Ortsnamen *Nava*. Jenes ist nach Schuchardts Ausführungen wenig wahrscheinlich, dieses eine ganz willkürliche Behauptung, deren Richtigkeit denn doch irgendwie wahrscheinlich zu machen versucht werden müfste. Aber selbst wenn es richtig wäre, so hätten wir in Nordafrika ein punisches Wort bewahrt, was ja ganz interessant und nicht gerade merkwürdig wäre, aber mit der zu beweisenden These nichts zu tun hat.

Kis queso ist richtig. Das lateinische *caseus* lebt in der Tat in allen romanischen Sprachen mit Ausnahme der Galliens und des hier mit dem Galloromanischen zusammengehenden Rätoromanischen. Aber Jud hat in überzeugender Weise gezeigt, dafs *caseus* einst auch galloromanisch war (Zs. 38, 19).

Auch *tenubia novia* ist richtig, aber *novia* ist auch provenzalisch, *novia*, *nuvia* katalanisch.

Berber. *ogur*, das dem span. *huergo* nahe stehen soll und das doch dem frz. *ogre* sehr viel näher steht, finde ich bei Schuchardt nicht.

Als einzigstes bleibt berber. *tikulmut* „Winkel des Unterkiefers", span. *colmillo* „Augenzahn" übrig und auch hier müfste denn doch erst die formelle Entwicklung des auch im Geschlecht abweichenden berber. Wortes klargestellt werden.

Als Drittes folgt eine Liste von Wörtern „que solament apareixen nels dominis romànics meridionals, en part en el romanès i en els dialectes retis". Auch diese Liste ist nicht mit der Sorgfalt und der Kritik angelegt, die allein eine feste Grundlage für weitere Forschung gibt. Z. T. hat Griera zwischen Buchwörtern und Erbwörtern nicht unterschieden, mehrfach provenzalische Entsprechungen übersehen, selbst wo er sie im REW. so leicht hätte finden können, z. T. mit als nicht zutreffend erkannten Etymologien gearbeitet. Hier der Beweis für diese Aussetzungen in der Reihenfolge, in der er die Wörter anführt.

Mit span. *nadie* „niemand" wird mazed. *nat* 'Kindlein' verglichen, eine nicht allzu grofse Übereinstimmung, die ganz hinfällt, wenn man sich des Gebrauches von afrz. *né née*, prov. *nada* erinnert, die dem Span. näher stehen als das Mazed.; *cognatus* 'Schwager' ist auch prov., zu *geminus* wird rum. *geamen* und aportg. *gemeo* gestellt, was richtig ist, dann aber auch siz. *gemulu*,

was ich bei Traina nicht finde, und was jedenfalls nicht erbwörtlich sein kann (*-inu* zu *-ulu* zugegeben müfste doch *gem-* als *yem-* erscheinen) und span. *gemelo*, das lat. *gemellus* als Buchwort ist (*geminus* wäre *yembro*, *gemellus emillo*), *humerus* ist auch bearn. *umi*, *uter* auch prov. *oire*, *calcaneus* ist auch afrz. und uengad., span. *cruento* ist Latinismus, *afumat* auch katal., *codornitz* auch prov., *catulus* zu span. *cacho* bedürfte der lautlichen Rechtfertigung, ein ital. *caccio* finde ich nirgends, *ficus* ist auch prov. und afrz., span. *cerro* „Zerreiche" suche ich wiederum vergeblich, aber wenn es besteht, so ist es ein Latinismus der Botaniker, *melocotón* kann man schon darum nicht mit ital. *melo* zusammen nennen, weil *coton* nach Mafsgabe des *t* Latinismus und auch der Ausgang *-on* nicht ohne weiteres mit lat. *cotoneus* zu vereinen ist, daher man in dem Worte eine künstliche Bildung der Botaniker wird sehen müssen, *nucetum* hat auch in Frankreich bestanden, wie *Noisy* beweist, *vitis* ist auch provenzalisch, *fraga* südostfranzösisch und wallonisch, *uva* auch provenzalisch, für *catinus* gilt das zu *caseus* gesagte, zu *cuna* gehört gask. *küere*, arag. *uembre* als Reflex von *vomer* ist sehr sonderbar, da das lat. *o* lang ist, daher das Wort nicht bodenständig sein kann, seine Geschichte also zunächst aufgeklärt sein müfste, zu *liña* gehört auch fr. *linge*, bei *callis* fehlt nicht nur rum. *cale*, sondern auch die frz. Abkömmlinge, die REW. 1520 angeführt sind, *hoya* ist *fovea* RFE. 2, 180, hat also mit ital. *foggia* nichts zu tun, zu span. *giro* ist prov. *gir* zu vergleichen, zudem weist das *g* in span. *giro* auf späte Entlehnung aus dem galloromanischen.

Gewifs bleibt hier nun mehr übrig, aber doch nicht allzuviel. Dann aber erheben sich gegen die Schlüsse, die Griera daraus zieht, allerlei Bedenken. Er schreibt „en els segles 5, 6 i 7 una gran diferenciació lèxica entre Romania, Italia del sud, Africa del nord i Espanya, d' una banda, i les dues Gàllies i l' Espanya oriental de l' altra" (S. 42) folge aus seinen Zusammenstellungen. Indem er hier ausdrücklich Italia del sud sagt und das Rätoromanische wegläfst, schränkt er sein Material noch mehr ein, denn danach fällt weg, was nur norditalienisch ist oder zwar der Schriftsprache angehört, aber nicht dem Süden, und das Rätoromanische, das er vorher zum Süden gerechnet hat. Man kann aber doch unmöglich dieses letztere für südlicher halten als das Norditalienische, wenn man nicht den Wörtern Bedeutung gibt, die sie im gemeinen Leben nicht haben. Sodann, wie können wir wissen, dafs Wörter, die dem Altfranzösischen, dessen Wortschatz uns seit dem 11. Jahrhundert ungefähr bekannt ist, fehlen, nicht doch im 5., 6. u. 7. Jahrhundert noch bestanden haben? Für *caseus* und *catinus* ist das nachgewiesen. Weiter gibt es eine nicht unbeträchtliche Zahl von Fällen, wo die ganze Iberische Halbinsel, Sizilien, Sardinien, Süditalien, z. T. Rumänien, aber auch Südfrankreich gegen Nordfrankreich und Mittel- und Norditalien zusammengehen. Wer diese Sprachen kennt oder auch nur das REW. daraufhin durchsieht, kann leicht Beispiele bringen, und wer sich nicht einseitig auf den Wortschatz beschränkt, sondern auch die Formenlehre und die Syntax heranzieht, wir deren noch mehr anführen können, wie schon verschiedentlich festgestellt worden ist. Für Griera könnte z. B. erwähnt werden, dass die Abstrakta auf *-ities* neben *-itia* span. portg., südital., rum. sind (Zs. 12, 297; 24, 504 AGlItal. 14, 408), gegen ihn, dafs die *d*-Form von *laxare* nicht rumänisch ist, wohl aber tief in das Südfranzösische eingreift. Nicht nur dürfen diese Fälle nicht einfach unter den Tisch fallen

es müfste vielmehr weiter untersucht werden, ob alle diese Übereinstimmungen denn wirklich ins Gewicht fallen gegenüber denjenigen, die z. B. Süditalien mit Mittelitalien verbinden. Endlich müfste festgestellt werden, ob die Übereinstimmungen nicht lediglich daraus zu erklären sind, dafs Neuerungen, die sich in einem bestimmten Punkt im Zentrum vollzogen haben, die Peripherie nicht mehr erreicht haben. Zu den vielen Dingen, die man wohl ungefähr geahnt hatte, die aber erst durch Gilliérons Atlas klar geworden sind und zur Gewifsheit erhoben werden konnten, gehört eben die Tatsache, dafs die Peripherien in sehr vielen Fällen konservativer sind als die Zentren. Jaberg hat dafür sehr hübsche Beispiele gegeben (Sprachgeographie) und Bartoli seit Jahren ein geistreiches System darauf aufgebaut zuletzt im Breviario di neolinguistica S. 63 ff. (1925 im Verein mit Bertoni).

Damit erledigen sich eine Reihe Übereinstimmungen auf die einfachste Weise. Ein Beispiel. Lat. *cuna* ist doch wohl mit der Romanisierung überallhin gebracht worden und dementsprechend lebt es noch heute im Mazedonischen, in Norditalien und Graubünden, endlich in Spanien und strahlt nach Savoyen und in einer Ableitung nach Bearn aus. Aber im süditalienischen Griechenland hat sich *nakka* gehalten und *cuna* nicht aufkommen lassen, in Frankreich und Portugal das gallische *bertium*. Also die Übereinstimmung der Südromania besteht darin, dafs sie ein gallisches Wort nicht übernommen hat, das in den stark gallischen Gegenden im Kampf mit dem Lateinischen gesiegt hat. Oder lat. *cum* ist in Gallien durch *apud* ersetzt worden, weil es frühzeitig mit *com* aus *quomodo* zusammen fiel oder aus irgendeinem andern Grunde, die andern Sprachen haben die Neuerung nicht mitgemacht. Damit komme ich nun zur Grundfrage: was lehren uns solche Übereinstimmungen? Griera hat sich darüber nicht geäufsert oder besser, er hat sich darüber gar keine Rechenschaft gegeben, hat sich weder gefragt, wie sie zustande kommen, noch, was für Schlüsse man aus ihnen ziehen kann. Nimmt er an, dafs die betreffenden Wörter von den römischen Kolonisten nur nach seiner Südromania gebracht worden seien? Dann müfste er aber doch vor allem den kolonistischen Zusammenhang zwischen Rumänien und Andalusien erweisen. Oder denkt er an einen späteren kulturellen, der von der Mündung des Tejo bis zu der der Donau reicht und das Mittelmeerbecken mit Ausschlufs der Ostküste der Iberischen Halbinsel und des Löwengolfs umfafste? Den hat es ebensowenig gegeben wie einen politischen. Natürlich bestehen Beziehungen zwischen Rumänien und Süditalien, zwischen Süditalien und Sizilien, zwischen Sizilien und Afrika oder Spanien und zwischen Afrika und Spanien, aber sie bestehen nicht weniger zwischen Süditalien und Mittelitalien, zwischen Spanien und Südfrankreich, und durch diese Beziehungen ist es möglich, dafs ein und das andere Wort von Lissabon bis Messina, Tarent und Bukarest wandert. In der Tat ist das iberoromanische, wohl vorrömische *mantaica* als span. *mantega* nach Sizilien gekommen, dort zu *mantiga* umgesetzt worden und auf einem Wege, den ich nicht genau bestimmen kann, nach Rumänien gelangt, wo es als *manticǎ* lebt, mit vortonig *a*, nicht *ǎ*, was auf späte Aufnahme hinweist, und mit einem *i*, das mit dem span. *e*, portg. *ei* auch nur auf dem Wege einer jüngeren Entlehnung aus Sizilien vereinbar ist. Griera hat das Wort nicht verzeichnet, da es auch katalanisch ist, aber es zeigt uns doch deutlich, wie solche Übereinstimmungen keineswegs als Beweise alten Zusammenhangs angeführt werden dürfen. Übrigens würde sich fragen, ob

katal. *mantega* nicht auch erst aus dem Spanischen an Stelle eines Reflexes von *butyrum* getreten sei. Nur wenn man auf den in Betracht kommenden Gebieten gleiche Neubildungen trifft, ist die Frage zu erwägen, ob diese Neubildungen auf eine gemeinsame Grundlage weisen, oder ob sie unabhängig voneinander, sei es auf gleichem Wege, sei es auf verschiedenen entstanden sind. Ich habe seinerzeit in meiner Dissertation (Schicksale des lat. Neutrums S. 17) auf solche rumänisch-italienisch-spanische Neubildungen hingewiesen, z. B. auf das weibliche Geschlecht der Substantiva auf *-men*. Nicht alles, was ich da sage, hat standgehalten, aber ich habe doch schon damals zu zeigen versucht, dafs der genannte Genuswechsel im Osten ganz andere Gründe hat als im Westen. Von all diesen Erwägungen findet man bei Griera keine Spur, so dafs, auch abgesehen von den angegebenen Irrtümern im einzelnen, auch dieser Teil seiner Arbeit verfehlt ist.

Eine vierte Liste gibt an Hand von Simonet „un vocabulari, limitat a les terres influides pels mozàrabs, desconegut en català" (S. 46). Auch hier vermisse ich zunächst eine klare Auffassung über den spanischen Wortschatz in den Gegenden, die nie von Arabern bewohnt waren und über den der arabischen Gebiete vor dem Eindringen der Fremden. Weshalb wird z. B. *eneldo* [1]) angeführt? Es ist doch anzunehmen, dafs die Römer *anetum* auf die ganze Halbinsel gebracht haben. Soll nun die Weiterbildung *eneldo* den Mozarabern zuzuschreiben sein und warum? Gibt es irgend einen Anhaltspunkt dafür, dafs im Norden *anetum* bestanden hat, bis vom Mozarabischen her *eneldo* kam? Oder *melba*, das Simonet allerdings auch für Marokko angibt, ist, da es einen Mittelmeerfisch bezeichnet, natürlich nicht kastillianisch, wird auch von Simonet als in Malaga üblich bezeichnet, im Wörterbuch der Akademie zwar angeführt aber mit hinweis auf *corvina*. Das Wort ist aber, wie ich schon REW. 5578 bemerkt habe, auch mallorkinisch, und jetzt erfährt man aus Grieras Zusammenstellung der katalanischen Fischnamen (BDC. 11, 58), dafs es nicht nur den Balearen sondern auch Barcelona und Valencia eignet. Also, der Fischname *milvus* ist an der iberischen Mittelmeerküste seit der Romanisierung üblich gewesen, bei Katalanen und Spaniern, er hat somit mit der ganzen Frage nichts zu tun. Seine Area ist wie natürlich die des Vorkommens des Fisches.

Sodann bringt Griera, obschon er S. 48 nochmals den Gegensatz zwischen Mozarabisch-Spanisch auf der einen Seite, Katalanisch auf der andern betont, folgende Wörter, die zweifellos katalanisch sind: *abuch* „Asphodyll" (span. *gamón*), *acriolech*, katal. *grevol* aus *acrifolium* neben span. *acebo* aus *acifolium*; *caracaruecha* „Mohn", das seine nächsten Anklänge in men. *carareques* hat, während gerade das Spanische nichts zu bieten scheint, *cucara cuquera* [2]), katal. *cuquera*, fehlt spanisch. Weiter sind, immer von dem eben angegebenen Standpunkte aus die Wörter auszuschalten, die zwar spanisch aber auch katalanisch sind: *azarja*, *bercha*, *bucasta*, *candial*, *chemitirio*, *chirnia*, katal. *sernia*

[1] Dafs sich an dieses Wort schwierige Probleme knüpfen, ja dafs seine Existenz im Mozarabischen vielleicht nur auf einem Schreibfehler beruht, habe ich RFE. 12, 6 gezeigt. Übrigens ist *eneldo* die rein spanische Gestalt, die mozarabische Schreibung ist *anelto*, nicht, wie Griera angibt, *eneldo*.

[2] Simonet druckt *cúcara cúquera*, doch gibt er in der arabischen Umschrift keinen Akzent, so dafs er ihn wohl selber gesetzt hat.



BDC 11, 71, *gombaz*, *gorgaira*, *guinda*, *ixcan*, *jarefan*, *jelidonia*, *maixon*, *mathell*, *murcaira*, *sollo*, *tellis*, *thuera*, *xalba*, *xarta*, *xabuco* u. a.

Simonet hat in sein Wörterbuch alle Wörter aus arabischen Schriftstellen Spaniens aufgenommen, die ihm lateinisch zu sein schienen, unbekümmert darum, ob sie dem Latein Spaniens, ob nur der Gelehrtensprache angehören, oder ob sie vom afrikanischen Latein direkt in das Berberische oder in das Arabische übernommen seien, hat auch Orts- und Eigennamen verzeichnet, wenn sie ihm klar und wichtig genug schienen. In diesem letzteren Falle stellt er als Kopfwort das lateinische in der von dem Namen gegebenen Form voran, gibt erst am Schlusse des Artikels die Namen, z. T. mit arabischer Umschreibung. Da wir naturgemäfs dafs Alter dieser Orte nicht wissen, so ist es ebenso wohl möglich, dafs sie vorarabisch sind. Das hat Griera übersehen, er gibt also Wörter wie *forgholet*, *foyo*, *fraga*, *gasalyan*, *lanca*, *luc*, *magüela*, *manxanal*, *massana*, *racanaya*, *nava* usw. als Appellativa, während die Belege bei Simonet sie als Namen erweisen.

Arabisches Latein sind *buda*, *facona* (RFE. 11, 19), *caver* (caurus), *duraquin* (RFE. 8, 229), *esfanche*, *isfanche* (spongia), excaf (scaphos), *faguina* (paeonia), *firmas* (primas), *forrin* (porrigo RFE. 11, 26), *limma* (nimbus), *manah* (manachus), *seris* (siris), *tammum* (temo, Schuchardt, Berber. 52) *tharacontia* (dracontia), *thirbil* (tribulum), *turi* (tyrion), *xoloca* (siliqua) auch *xembar*, wenn es *siparum* wiedergibt, u. a. Es ist übrigens bemerkenswert, dafs, was Griera offenbar übersehen hat, eine Reihe dieser Wörter gar nicht bei mozarabischen Schriftstellern, sondern nur im heutigem Maghreb. und allenfalls bei Petrus Hispanus nachweisbar sind, also auch darum in der Liste nichts zu suchen haben. Manche andere bieten ebenso interessante, wie schwer zu lösende Rätsel, können also zunächst nicht für weitere Schlüsse benutzt werden. Wenn *saro* wirklich dem lat.-griech. *arum* entspricht, sollte man dann nicht darin ein katal. *ar* mit dem Artikel *ipse* sehen müssen, also wieder ein katal. Wort? Gibt *thecra* wirklich *thecula* oder *tegula* wieder, so ist auch darin eine Umgestaltung des lateinischen Wortes zu sehen, die nur in arabischem Munde erklärlich ist. Auch in *corma* sieht man vielleicht besser eine unmittelbare Entlehnung aus dem Griechischen.

Wieder andere Wörter schalten aus, weil es sich lediglich um Ausdrücke der Botaniker handelt, die aus der lateinischen in die mozarabische Büchersprache gewandert sind. Ich nenne nur eines. Griera erwähnt *expleni* und setzt dazu nach Simonets Vorgang auch rum. *splină*. Wollte er schon romanische Formen anführen, so hätte afrz. *esplein* näher gelegen (REW. 8164). Liest man aber den Artikel des Glossars, so wird man auf *yerba* verwiesen. Also *expleni* 'milz' ist gar nicht mozarabisch, sondern das lat. *splenium* ist in *yerba-expleni* umgewandelt worden. —

Simonet stand den romanistischen Studien denkbar fern, er hat für sein 1890 erschienenes Werk die zweite Auflage des Diez'schen Wörterbuches von 1861 benutzt. Man braucht ihm daraus keinen Vorwurf zu machen. Aber, dafs eine Reihe seiner ganz unmöglichen Zusammenstellungen im Jahre 1922 unbeanstandet in einen Artikel übergehen, der wissenschaftlich ernst genommen sein will, ist denn doch ganz unverständlich. Ich nenne etwa *çorba scortea*, *dulcha turges*, *lagueina* 'Tintenfisch' *loligo*, wo wiederum ein Blick in den Text gezeigt hätte, dafs *g* sekundär für *w* steht (vgl. RFE. 11, 26)

mircas 'Wurst' *mortatum*, *mucha* 'Mutterbrust' *mulgere*, *querzia* 'Gürtel' *corrigia*, *tagar* 'ein Fisch' *squalus*, um nur einige zu nennen.

So schmilzt auch diese Reihe ganz bedenklich zusammen. Was nun freilich diese Wortsammlung soll, ist mir nicht klar geworden. Mit dem Thema des 'afroromànic' hat sie nichts zu tun. Zur Einführung heifst es: 'en la literatura cristiana, dels mosàrabs hi trobem un vocabulari, limitat a les terres influïdes pels mosàrabs, desconegut en català'. Dafs diese Charakteristik nicht stimmt, haben wir gesehen, aber auch davon abgesehen, was lernen wir denn daraus anderes, als die längst bekannte Tatsache, dafs der mozarabische Wortschatz mit Elementen der vorarabischen Bevölkerung durchsetzt ist, und dafs diese Elemente zum gröfseren Teil das spanische, nicht das katalanische Romanisch widerspiegeln? Am Schlufs lieft man: aquests eleme ntsdel lèxic, caracteristics de la llengua dels mosàrabs, desconeguts en català, ens indueixen a creure que les coincidencies fonètiques de la llengua vulgar dels mozàrabs amb el catlaà i amb el aragonès no tenen cap força. Hom és inclinat a creure el contrari: l'origen del castellà i del lleonès s'han de cercar en la llengua d'aquells cristians que emigraren d'Andalusia i de Toledo cap al nord'.

Da ist zunächst die Richtigkeit des Schlusses vom Wortschatz auf die Lautgestalt falsch. Das Südostfranzösische pafst in seinem Lautcharakter durchaus zum Nordfranzösischen, in seinem Wortschatz vielmehr zum Südfranzösischen. Wer Schlüsse aus dem Lautsystem widerlegen will, mufs zeigen, dafs sie vom Standpunkte der Lautgeschichte aus falsch sind, tut er das nicht, so mufs er zum allermindesten sagen, warum der Wortschatz für die zu lösende Frage beweiskräftiger ist, als die Umgestaltung der Laute. Weder das eine noch das andere hat Griera getan, und so steht in diesem Abschnitt, der sich gegen Pidal wendet, zunächst einfach Behauptung gegen Behauptung. Will man aber aus den Trümmern den mozarabischen Wortschatz charakterisieren, so mufs man nicht nur sehr viel sorgfältiger vorgehen und Wort um Wort auf seine Beweiskraft prüfen, man darf auch nicht rein willkürlich die Auswahl danach treffen, ob ein Wort im Katalanischen vorhanden ist oder nicht. Wenn z. T. *chebolla* angeführt wird, weil katal. **cebolla* fehlt, zeigt denn nicht die Ableitung katal. *ceballar*, dafs es einst auch da vorhanden war?

Der Eindruck, den ich von diesem Teile noch mehr als von den andern habe, ist der, dafs Griera nicht zunächst das Material gesammelt und geordnet hat, um dann zu sehen, ob und welche Schlüsse sich daraus ziehen lassen, sondern dafs er, mit dem mehr oder weniger deutlichen Bewufstsein eine These zu beweisen, daran gegangen ist und nun danach das ihm Passende ausgesucht hat.

Als letztes folgt ein Verzeichnis von arabischen Wörtern in lateinischen Urkunden des 9.—11. Jahrhunderts, die zeigen sollen, dafs der Einflufs der arabischen Kultur in Katalonien viel schwächer war als in Spanien. Ich habe die Dokumente nicht zur Hand, kann sie also auch nicht nachprüfen, nur das eine will ich bemerken, dafs man nicht 'Katalonien' mit 'Kastilien und Leon', sondern den nie besetzten Norden mit dem unter arabischer Herrschaft und Kultur stehenden Süden vergleichen mufs, wenn man zu einem richtigen Schlufs kommen will. Zählt Griera Tarragona nicht zum Katalanischen? Die Zahl der arabischen Ortsnamen ist hier nicht geringer als etwas nördlich von Lissabon.

Ich denke, die obigen Ausführungen werden verständlich machen, dafs ich auf diesen Artikel keine Rücksicht genommen habe und den sprachlichen Beweis der afrikanisch-spanischen Latinität nicht für erbracht halte.

II.

Mein Büchlein lehnt Griera vollständig ab. 'No estic pas conforme ni amb el mètode seguit en la comparació d'elements, castellans, catalans i provençals, ni amb l'aportació d'exemples, ni amb les explicacions históriques.' Er habe mit seinem Artikel das Problem, das ich aufhellen wolle, gelöst. Dann folgen Einzelbemerkungen, Verbesserungen von kleinen Versehen, auch von Druckfehlern: *Solrabe* statt *Sobrarbe* und andere Einzelheiten, die ich dankend quittiere, daneben aber mancherlei anderes, das ich richtig stellen will. Gleich die erste Bemerkung, ich hätte die Qualität der betonten Vokale bezeichnen sollen, man könne nicht wissen, ob *mola* Zahn oder Mühlstein bedeute. Wer nicht Katalanisch kann, mufs daraus notwendigerweise den Schlufs ziehen, dafs je nach der Bedeutung die Qualität verschieden sei. Das ist aber nicht der Fall, *mola* ist wie span. *muela* ein und dasselbe Wort mit zwei Bedeutungen, also hatte ich gar keine Veranlassung, eine derselben zu verzeichnen, noch in dem Zusammenhang, in dem ich nur sage, dafs *e o* nicht diphthongieren, von der Qualität zu sprechen und sie anzugeben. — Katal. *Rovires* habe ich auf **roberea* zurückgeführt, Griera setzt *roboreta* an mit den Zwischenstufen *roureda*, *rovira*, *ruira*. Was das letzte soll, weifs ich nicht, das zweite setzt voraus Schwund des *d* aus *t*, der sonst in keinem Worte begegnet, Übergang des sekundären *e* in *i*, wofür auch keine Beispiele gegeben werden, endlich eine Umstellung von *ourla* zu *ovira*, die allem ins Gesicht schlägt, was wir sonst an Umstellungen kennen. Die Existens von prov. *vielh* und *uech* (das soll doch wohl das *nech* s. 199, 10 von unten heifsen) wird in Abrede gestellt. Wenn mein Kritiker die Elemente des Provenzalischen nicht kennt und mir, was sein gutes Recht ist, nicht glaubt, so hätte er doch die Pflicht gehabt, bei andern nachzusehen, also beispielsweise bei Voretzsch, Diphthonge im Provenzalischen (Festgabe für Suchier) s. 667, oder bei Schultz-Gora, Elementarb. § 21, oder bei Grandgent, Old provençal § 21, und endlich für die heutige Sprache im ALF., wo man auch nur diphthongische Formen findet, an denselben Stellen kann er sich überzeugen, dafs *uech* tatsächlich besteht. Offenbar hat er nur Levys kleines prov. Wörterbuch nachgeschlagen, hat aber gerade wie bei Simonet sich so wenig um die Anlage des Werkes bekümmert, dafs er nicht gemerkt hat, dafs Levy normalisiert.[1]) Ganz und gar unverständlich ist die Bemerkung: no es pot establir un parallelisme entre el tractament de l'o + palat. i el de la e + palat. Wenn im katal. *ect* zu *i*, *oct* zu *ui* wird, so ist der Parallelismus doch offenbar, wie immer man die Zwischenstufen ansetzt, er ist auch von den meisten, die bisher diese Entwicklung berührten und nicht beim blofsen

[1] Geradezu leichtfertig ist die Bemerkung 'ens permetem dubtar de l'existència de la forma *gaigre* (pot ser *gaire*) citada de Boeci s. 201'. Griera hat sich nicht einmal die Mühe genommen, den Boeci nachzuschlagen, sondern verdächtigt ins Blaue hinein, obwohl die Form sogar in der einzigen Quelle, aus der er seine provenzalischen Kenntnisse schöpft, verzeichnet ist. Verdient ein Artikel, in dem solche Dinge vorkommen, überhaupt noch eine Beachtung?

Konstatieren stehen bleiben, bemerkt worden. Wenn nun Griera anderer Ansicht ist, so mufs er zeigen, worin denn der Unterschied besteht. Ich kann nun nicht alles so ins Einzelne richtigstellen, ich gebe die zwei Beispiele als charakteristisch für die ganze Art der Kritik. Zu einer ganzen Reihe von mir durch Parallelen aus andern Sprachen oder sonstwie gestützten Ausführungen stellt Griera einfach das Gegenteil auf, ohne auch nur den Versuch zu machen, seine Ansicht zu begründen oder irgend etwas gegen die meinige einzuwenden. Wie er dabei zu Werke geht, mag noch die Bemerkung 'en cat. antic i dialectal existeix la forma nuit al costat de nit' zeigen. Ich gebe nur in einer Note eine Erklärung für *nit* und bemerke dazu 'in älterer Zeit findet man ... auch *nuyt*'. Und endlich als letztes, wenn Griera heutige dialektische Formen nicht kennt, so leugnet er ihre Existenz. Ich hatte erwähnt, dafs *ę* aus *ẹ* nicht nur balearisch ist, sondern auch in Conflent und Rosselló vorkommt und hatte dafür auf Alcover BDLC. 4, 217 verwiesen, wo man liest: hi ha a demes una *e* tònica a n-el Rosselló, Conflent i Vallespir, qu'es casi com la *ę* mallorquina. La trobárem a diferents endrets, com Pezilla de la Ribera, St. Florens de la Salanca i altres dins els mots *cumtęsse*, *Męgdęlęnę*, *Tręzę*, *męrkęs*, *inglęs*, *vęure*, *pęnre*, *plę plęne sęrę sęręnę*. Persones que conexien bé els dialectes d'aquelles regions, ens donaren per cosa certa que tal pronúncia era general dins les metexes'. Hat nun wirklich, wie Griera behaupte, Alcover sich geirrt?

Ein wichtigeres Problem bildet die Entwicklung von *men*. Neben *semenar*, *llumenar*, *llumener*, *llumenayre*, *nomenar*, *llemena*, *llemenos*, *vimenera* stehen *fembra*, *sembrar* und Ableitungen. Griera hält die letzteren für bodenständig, sagt, wie schon Aguiló, *llumenar* sei eine junge „invencion", womit er ja recht haben mag, fehlt das Verbum doch auch bei Labernia, aber *llumeneta* 'Leuchtwürmchen', *llumanera*, das auch mallorkinisch ist, kann man nicht so ohne weiteres beiseite schieben. Er bezeichnet *llema* als die gewöhnliche Form und *llema* gilt als mallorkinisch, wogegen Labernia und auch Vogel nur *llemena* kennen, so dafs doch offenbar *llema* eine jüngere Rückbildung ist. Griera kennt auch *nombrar* neben *nomenar*. Aber für gewöhnlich bedeutet jenes 'zählen', ist also *numerare*. Labernia gibt allerdinge an *numerar*, *contar*, *nominar*, *ellegir*, da zeigen aber die zwei letztgenannten deutlich, dafs dieses *nombrar* ein Kastillianismus der Zeitungen ist. Auf die Länge dürften die beiden *nombrar* übrigens kaum nebeneinander bestehen. Nun ist *fembra* allerdings, wie Griera sagt, früh belegt, aber aus den Stellen, die im Dicc. Aguiló angeführt sind, ergibt sich, dafs es durchaus in verächtlichem Sinne gebraucht wird. Bedenken wir nun, dafs gerade die Entlehnungen aus einer Nachbarsprache leicht einen solchen Sinn haben, so versteht man ein span. *fembra* besser, als ein katalanisches. Zudem besteht akatal. die Form *femna*. Dazu kommt die allgemeinere Beobachtung, dafs in einer Sprache, in der *-n* schwindet, ein Übergang von *mn* zu *mr* und weiter *mbr* wenig wahrscheinlich ist.— Wenn am Schlufs desselben Paragraphen das von mir angeführte prov. *saunar* als nicht bestehend bezeichnet wird, so kann ich hier auf Mistral und für ein genau entsprechendes *saunen* sogar auf den kleinen Levy verweisen. — *escisar* soll nicht katalanisch sein. Es ist aber von Vogel gebucht. — Zu § 24 heifst es 'en aquest paragraf son tratats conjuntament els resultats de *-s-* i *-c-*, que certament, son ben differents'. Die Wörter, die ich in diesem

Paragraph behandle, sind *causa*, *lausea*, *resina*, *rasorium*, *incisamen*, *vehible*, das *visibile* sein kann, *fusellu*, *rosada*, *rosella*, und der ON. *Clusa*. Wo ist da auch nur ein einziges Beispiel mit *-c-*? Im nächsten Paragraph hat Griera nicht bemerkt, dafs ich von inlautendem *l*, nicht von auslautendem spreche, zu § 27 belehrt er uns, dafs *queix* usw. von *quitiu* stamme, wie *uix* von *ostium*, eine Parallele, die zeigt, wie wenig genau er es mit dem Lauten nimmt. Wichtiger aber wäre zu wissen, was dieses *quitiu* ist. Ich finde es in keinem lateinischen Wörterbuche.

Doch ich fürchte, dafs auch der geduldigste Leser der Sache überdrüssig wird, glaube auch genügend bewiesen zu haben, dafs man alle Behauptungen Grieras, selbst wenn sie sich auf das Katalanische beziehen, kritisch nachprüfen mufs, nur die Bemerkung 'la disquisició sobre *esquerre* és supèrflua' will ich noch hervorheben. Ich glaube, dafs alle, die sich mit dem schwierigen Worte beschäftigt haben, Griera dankbar wären, wenn er die Erklärung, die jede weitere Untersuchung überflüssig macht, allgemein zugänglich machen würde. Auch auf die vielen Fälle, wo er mich nicht ordentlich gelesen hat, gehe ich nicht ein. Nur einen grundsätzlich wichtigen will ich besprechen. Zu § 76 beschreibt er: l'explicació de *sem* per parallelisme amb *cruu creu* no es pas admissible, es una forma analògica al present de subjunctiu'. Eine solche Erklärung ist keine Erklärung, so lange nicht gesagt wird, weshalb einzig und allein bei diesem Verbum die Konjunktivform auch im Indikativ gebraucht werde. Bei dem Verbum *debere* kommt das vor (vgl. z. B. Ital. Gramm. § 167) und da ist es auch begrifflich verständlich, aber bei *esse*? Was Griera mich sagen läfst, habe ich natürlich nicht gesagt. S. 89 heifst es: wo *cruce* zu *creu* wird, mufste auch *sou* (entsprechend span. *sois*) zu *seu* werden und das ist in der Tat geschehen und hat dann *sem* nach sich gezogen'. Ich wüfste nicht, was man dagegen einwenden könnte. Schliefslich besteht doch die wissenschaftliche Arbeit nicht einfach darin, dafs man eine Ansicht neben eine andere stellt und sich nicht die Mühe nimmt, darüber nachzudenken, was für oder gegen die eine und die andere spricht. Das vermag Griera allerdings so wenig, dafs er die Fragen und Einwände, die ich an seine Erklärung von *guardà* geknüpft, die Unklarheiten, die ich darin hervorgehoben habe, einfach mit der Bemerkung abtut 'mantenim l'ètim d'aquest mot donat BDC. 5, 46'. Wird eine Etymologie, gegen die man nichts eingewendet hat, mit solchen Worten festgehalten, so mag das angehen, hat man aber so mancherlei dagegen eingewendet, wie das in diesem Falle geschehen ist, so verlangt die wissenschaftliche Ehrlichkeit eine begründete Zurückweisung der Einwände. Mit der üblichen Entschiedenheit wird von der Form *gorò*, die ich als Stichwort gegeben habe, gesagt 'mai ha existit'. Sie ist von Vogel verzeichnet.

Wie nicht anders zu erwarten war, steht Griera dem zweiten historischen Teil ebenso verständnislos gegenüber, hat ihn ebenso oberflächlich gelesen, da für ihn ja das Problem gelöst ist. Er läfst mich mehrfach das Gegenteil dessen sagen, was ich wirklich sage, bringt Behauptungen statt Beweisen und Gegenbeweisen. Ich hatte zu zeigen versucht, dafs das *tala-* von Ortsnamen in Gallien von dem auf der iberischen Halbinsel verschieden, dafs jenes gallisch, dieses iberisch ist: 'danach ergibt sich, dafs ein Wort wie *Talabrica* nicht gallisch sein kann, wohl aber, dafs es als basko-iberisch angesprochen

werden darf'. Daraus macht Griera 'las disquisicions per explicar l'origen celta de *tala* no son convincents; més aviat creuriem en la presencia d'un doble article preromà i vulgar aglutinats' (S. 215). Also *Talabriga*, das schon Plinius erwähnt und zwar als alte Stadt stellt ein vorrömischer *briga* dar, an das der vulgär(lateinische?) Artikel *(il)la* und ein vorrömisches *ta* getreten wäre, *Talaren* (Oviedo) wäre ein *-ren* oder *-rene*, das für die Römer doch wohl ein Maskulinum oder Neutrum gewesen wäre, hätte aber wieder den weiblichen Artikel *(il)la* angenommen! Ein Artikel *ille* in der römischen Volkssprache vor der Eroberung Spaniens durch die Römer? Der berberische Artikel *ta* in Portugal, wo wir doch gar nicht wissen, ob die vorrömische Bevölkerung dieser Gegend irgendwie mit den Berbern verwandt war? Ich meine, wer eine solche Namenanalyse vornimmt, die allem Historischen, das wir wissen, ins Gesicht schlägt, dürfte gar nicht anders als sie sofort eingehend und allseitig begründen, wenn er als wissenschaftlicher Forscher gelten will.

Ich mache keinen Anspruch darauf, das Problem gelöst zu haben, ich habe lediglich einen Versuch gemacht, mit z. T. dafür noch nicht herangezogenen Materialien und mit dem Bestreben, alle in Betracht kommenden Gesichtspunkte in gleicher Weise zur Geltung zu bringen; ohne Voreingenommenheit, wie schon daraus erhellt, dafs die Ergebnisse vollkommen von meinen früheren Ansichten über den Gegenstand abweichen. Ob der Versuch gelungen ist, wird die Zukunft lehren, das darf ich aber wohl unter allen Umständen verlangen, dafs, wer mein Buch ablehnt, es erst im einzelnen und im ganzen genau liest und mit der nötigen Vorbereitung im Tatsächlichen und in der Methode an die Kritik herantritt.

W. Meyer-Lübke.

Sammlung romanischer Übungstexte

Herausgegeben von

Alfons Hilka und Gerhard Rohlfs

kl. 8

1. Sechs altfranzösische Fablels. Nach der Berliner Fablelhandschrift hrsg. von Gerhard Rohlfs. 1925. IX, 51 S. kart. ℳ 1,60
2. Vier Lais der Marie de France. Nach der Handschrift des Brit. Mus. Harl. 978 mit Einleitung und Glossar hrsg. von Karl Warnke. 1925. XVI, 46 S. kart. ℳ 1,60

3./4. Rolandsmaterialien. 1. Das altfranzösische Rolandslied nach der Oxforder Handschrift. Hrsg. von Alfons Hilka. 1925. X, 135 S. kart. ℳ 3,20

5. Salvatore Frascino, Testi italiani antichi. 1925. VIII, 54 S. kart. ℳ 1,60
6. Trobadorgedichte, Dreißig Stücke altprovenzalischer Lyrik. Zum ersten Male kritisch bearbeitet von Adolf Kolsen. 1925. VIII, 72 S. kart. ℳ 2,—
7. Bernart von Ventadorn, Ausgewählte Lieder. Hrsg. von Carl Appel. 1926. XII, 48 S. u. 2 Taf. kart. ℳ 1,60
8. Flamenca. In Auswahl hrsg. von Kurt Lewent. 1926. XII, 81 S. kart. ℳ 2,20
9. Marie de France. Aus dem Esope der Marie de France. Eine Auswahl von dreissig Stücken hrsg. von Karl Warnke. 1926. XII, 61 S. kart. ℳ 1,80

Folgende Bände sind in Vorbereitung:

Drei Erzählungen aus dem didaktischen Epos: L'Image du Monde. (Brandanus — Natura — Secundus). Hrsg. von Alfons Hilka.
Bercéo, Los milagros de nuestra Señora. Herausgegeben von Adalbert Hämel.
D. Juan Manuel, El Conde Lucanor. Herausgegeben von Adalbert Hämel.
Prolog, Inhaltsabriß und Schlußlegende aus Jehan Fillon de Venette's Gedicht von den drei Marien (1357). Hrsg. von Leo Jordan.
Roman de Renart. Eine Auswahl hrsg. von Hermann Breuer.
Jaufre. Ein altprovenzalischer Abenteuerroman aus dem 13. Jahrhundert. Eine Auswahl hrsg. von Hermann Breuer.
Arcipreste de Talavera, Los vicios de las malas mugeres. Herausgegeben von Arnold Steiger.
Frédéric Mistral, Mirèio. In Auswahl herausgegeben von Gerhard Rohlfs.

Max Niemeyer Verlag, Halle (Saale)

Druck von Karras, Kröber & Nietschmann, Halle (Saale)



Ausgegeben Dezember 1926

ZEITSCHRIFT
FÜR
ROMANISCHE PHILOLOGIE

BEGRÜNDET VON PROF. DR. GUSTAV GRÖBER †

FORTGEFÜHRT UND HERAUSGEGEBEN

VON

DR. ALFONS HILKA
PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT GÖTTINGEN

1926

XLVI. BAND. HEFT 2 und 3



MAX NIEMEYER VERLAG
HALLE (SAALE)
1926

Die Zeitschrift erscheint in Bänden von 6 Heften



INHALT.

Dieses Heft enthält das Register zu Bd. XLV.

Manuskripte für die Zeitschrift sind an den Herausgeber
Prof. Dr. A. Hilka, Göttingen, Prinz Albrechtstr. 18
zu senden. An die Verlagsbuchhandlung Max Niemeyer in Halle sind alle Honorar und Sonderabzüge angehenden Anfragen und Wünsche zu richten.

Die Herren Mitarbeiter werden höflichst ersucht, Manuskripte druckfertig einzusenden und in den Korrekturbogen nach Möglichkeit solche Änderungen zu vermeiden, die mit Zeilen- oder Seitenumbrechung verknüpft sind. Die Verlagsbuchhandlung trägt nicht mehr die Kosten für die von der Druckerei nicht verschuldeten Korrekturen.





Gottfried Baist †.[1]

Mit Gottfried Baist ist am 22. Oktober 1920 einer der letzten Vertreter der auf den ruhmreichen Begründer der romanischen Philologie, Friedrich Diez folgenden, zum grofsen Teil noch aus seiner Schule hervorgegangenen Generation von Romanisten ins Grab gesunken. Als Sohn eines hessischen Pfarrers am 28. Februar 1853 in Ulfa geboren, oblag Baist seinen Studien in Giefsen und München insbesondere unter Konrad Hofmann. In den Jahren von 1875 an führte ihn eine Reihe von wissenschaftlichen Forschungsreisen nach Frankreich, Spanien, Italien, England und zwar zum Teil mit Aufträgen für die Monumenta Germaniae. So wurde er damals schon auf die kritische Erforschung handschriftlicher Schätze hingewiesen, der ein namhafter Teil seiner späteren Lebensarbeit gewidmet war. Als Assistent an der Universitätsbibliothek in Erlangen habilitierte er sich daselbst im Wintersemester 1889/90 und erhielt bereits am 15. Juli 1890 einen Ruf als o. Professor an die Universität Freiburg. Der Freiburger alma mater ist er bis zu seiner Emeritierung im Wintersemester 1919/20 treu geblieben.

Baists wissenschaftliche Tätigkeit erweist ihn noch als den Philologen der guten alten Schule, wie er jetzt bereits eine Seltenheit geworden ist: sie läfst sich gruppieren in textkritisch-literaturgeschichtliche und in etymologisch-sprachgeschichtliche Arbeiten. Trotz einer so weiten Ausdehnung seines wissenschaftlichen Interessengebietes läfst sich schon von den ersten Arbeiten Baists an die Einheit der wissenschaftlichen Persönlichkeit, der innere Zusammenhang seiner Interessen auf allen scheinbar so weit auseinanderliegenden Gebieten erkennen. Eine seiner ersten Veröffentlichungen ist schon dafür kennzeichnend: die kritische Ausgabe des Jagdbuches von Don Juan Manuel (El libro de la Caza, Halle 1880). Schon hier erkennt man in der Wahl des Textes Baists kultur- und sachgeschichtliche Interessen, denn „dieser nimmt eine erste Stelle ein unter den Falkenbüchern, dem einzigen Gebiete, auf dem das Mittelalter genaue, noch heute wertvolle Naturbeobachtungen aufzuweisen hatte“ (Span. Litgesch. S. 418). Es ist die Anschauung

[1] Weder am Verfasser, der den Auftrag erst nachträglich übernahm, noch an der Redaktion, sondern an einer besonderen Verkettung von Umständen liegt es, dafs obiger Nachruf erst jetzt erscheint.



der Dinge selbst, ein ausgesprochener Wirklichkeitssinn, der Baist charakterisiert, es sind die Probleme der Kultur- und Sittengeschichte, es sind alle möglichen Seiten des Alltagslebens der Vergangenheit, in die er sich mit liebe- und gemütvollem Verhältnis versenkt. Es ist die philologische Liebe und Andacht zum Kleinen, aber nicht im Sinne einer weltfremden Bücherweisheit, sondern einer Anschauung des wirklichen Lebens in seinen vielfältigen Gestalten, die den Forscher Baist auszeichnet. Die Blicke des Sach- und Kulturhistorikers weiten sich so hinüber in das Blickfeld der allgemeinen Geschichte und so konnte Baist in der weiteren Verfolgung der Probleme, die ihm durch die erwähnte Textausgabe nahegelegt wurden, in einer tiefschürfenden Untersuchung in der Zeitchrift für deutsches Altertum 27, 60ff. nachweisen, dafs die Falkenjagd ursprünglich bei den Germanen einheimisch war und zu den Romanen erst im 2/3. Jahrhundert durch germanische Söldner kam. Auch wie der Forscher Baist stets von den seiner eigenen Wesensart gemäfsen Problemen oder der ihm wahlverwandten Art angezogen wurde, zeigt sich schon an diesem ersten Beispiel. Er verrät dies wenigstens später in der Charakteristik, die er von dem Schriftsteller Juan Manuel in seiner spanischen Literaturgeschichte gegeben hat: „Er ist unterrichtet, nicht gelehrt, eine durchaus tatkräftige, praktisch gerichtete Natur. Wir erfahren von ihm, wie der kastilische Grofse aufwuchs, lebte und dachte, die Persönlichkeit durchbricht immer wieder in direkten Mitteilungen die überlieferte, lehrhaft-objektive Schreibart. Auch bei ihm findet sich sprachliches Kunstbewufstsein: er schreibt nach Estados I, 90 in dem schönsten Romanisch, deutlich und vollkommen, d. h. in so wenig Worten als möglich. Wir können ihm nur zustimmen, sogar das Selbstlob der Kürze ist nicht ohne Berechtigung, und der coordinierende Aufbau der Sprache, der so kunstlos erscheint, ist eben das rechte Spiegelbild der Denkweise jener Menschen." Besonders der Stilist Juan Manuel hatte es ihm angetan, weil er in ihm auf eine verwandte Art traf.

Zugleich zeigt sich von Anfang an Baists Vorliebe für spanische Sprache, Literatur und Art. Noch ein zweites Mal ist er mit der Ausgabe eines spanischen Textes hervorgetreten, der Aventuras en verso y prossa des Antonio Muñoz (nach dem Drucke von 1739 herausgegeben in der Gesellschaft für romanische Literatur, Bd. 15, Dresden 1907). Bestimmte den Herausgeber wirklich nur der Zufall, dafs sich das einzige bis dahin bekannte Exemplar der Aventuras in seinem Besitze befand? Es will uns scheinen, dafs auch hier Baists kulturgeschichtliches Interesse ausschlaggebend war: „Die unterlaufenden Sittenschilderungen, von dem kleineren Mittelstand ziemlich weit aufwärts, sind nicht ohne Verdienst in Beobachtung und Vortrag. Unabsichtlich angenehm berühren die Heiterkeit im Entbehren, die ungesuchte Urbanität der Höheren zu den Niederen, die korrekte Freiheit, mit welcher der Niedere sich zu bewegen versteht, die selbstlose Kameradschaft der beiden

Gesellen, die Offenheit neben der Scheu zu verletzen, weniger die ängstliche Bravheit, welche im Ausdruck so weit geht, dafs (170, 24) die Schönheit nicht mehr göttlich ist. An jene Vorzüge der alten kastilischen Gesellschaft soll man von Zeit zu Zeit erinnern."

Welche Seiten des spanischen Wesens zogen Baist von vornherein an, welchen fühlte er sich innerlich verwandt, welche ersehnte er als Ergänzung und Bereicherung? Eine gewisse reservierte Grandezza und aristokratische Haltung, verbunden mit Humanität und urbanen Umgangsformen, Konservativismus, ein sicheres auf sich selbst Beruhen, andererseits aber südlich-romanische Grazie und Wohlredenheit. Baist blieb der spanischen Liebe treu, ohne aber deshalb die übrige Romania aus dem Auge zu verlieren. Er war zweifellos unter der älteren Generation von Romanisten der beste Kenner spanischer Literatur, Sprache und Kultur. Und als solcher wurde ihm die Anerkennung zu Teil, von der Akademie der Geschichte in Madrid zum Mitglied erwählt zu werden. Dem Gebiete der spanischen Philologie gehören denn auch die beiden gröfseren und zusammenhängenden Darstellungen an, die wir ihm verdanken, die Geschichte der spanischen Literatur und die der spanischen Sprache, beide in Gröbers Grundrifs der rom. Philologie (1897 bzw. 1888). Baists spanische Literaturgeschichte ist natürlich noch wesentlich philologisch interessiert, nicht auf ästhetische oder stilgeschichtliche Probleme, sondern auf die der Überlieferung und Stoffgeschichte gerichtet. Und dies war natürlich, da die Fragen der Quellen und Überlieferung, der Datierung, der Texterklärung und Textkritik, auch Verfasserfragen, die nächstliegenden und dringlichsten Aufgaben der romanistischen Forschung seiner Zeit darstellten. Der Ausdruck ist knapp und bündig und die Darstellung setzt beim Leser eine sehr weitgehende Vertrautheit mit dem Tatsachenmaterial voraus. Sie führt bis an die Schwelle der Blütezeit der spanischen Literatur im 17. Jahrhundert.

Ähnliches gilt auch von seiner Geschichte der spanischen Sprache (1888), der eine Spezialuntersuchung der arabischen Hauchlaute und Gutturalen im Spanischen (1889) parallel lief. Er zeigt hier, wie auch seine sprachwissenschaftlichen Kenntnisse und Interessen über das Gebiet der Romania hinausgriffen, indem er nicht nur die arabischen sondern auch andere vorromanischen Einflüsse auf das Spanische in den Bereich seiner Untersuchungen zog. Auch in seinen sprachgeschichtlichen Arbeiten setzt die äufserste Knappheit im Ausdruck, die Problemstellung und Darstellung ausgebreitete Kenntnisse des Materials und gründliche sprachwissenschaftliche Bildung beim Leser voraus. Aber auch einem so vorbereiteten Leser macht er die Lektüre nicht leicht, sondern stellt an ihn die höchsten Anforderungen in Bezug auf gedankliche Mitarbeit. Das zeigt sich vor allem dann in seinen etymologischen und wortgeschichtlichen Aufsätzen, mag es sich um kleine Miszellen, die oft nur eine Seite einnehmen oder um längere Untersuchungen handeln. In diesen Abhandlungen, deren er eine erstaunliche

Fülle nicht nur in den eigentlichen romanistischen Fachzeitschriften, sondern auch weit verstreut in denen der Nachbargebiete veröffentlicht hat, zeigt sich Baists Natur und Begabung im klarsten Lichte. Auch diese Aufsätze sind sozusagen nur auf wissenschaftliche Feinschmecker eingestellt, nehmen keine Rücksicht auf minder vorbereitete Jünger der Wissenschaft, sind knapp und gedrungen bis zur Dunkelheit — und hier entfaltete Baist erst so recht seine erstaunlichen Sachkenntnisse auf den verschiedensten Gebieten der materiellen und geistigen Kultur älterer und neuerer Zeiten. Zudem reizten Baist gerade die stachligsten Probleme, solche, über die sich andere schon vergeblich die Köpfe zerbrochen hatten, die ohne Aufwand umfassender Sachkenntnisse auf den verschiedensten Gebieten, vor allem aber auch ohne besondere kombinatorische Begabung und Schärfe der Kritik nicht zu lösen waren. Probleme, die oft geduldigste Vertiefung in unscheinbare Einzelfragen erforderten. Es ist, wie wir schon angedeutet haben, seine innerste Natur und Neigung, die ihn von Anfang an mit der Wort- auch die Sachgeschichte verbinden liefsen. Er gehört also mit Schuchardt zu denjenigen Sprachforschern, die sehr früh schon das rein konstruktive Etymologisieren auf Grund der „Lautgesetze" vom Schreibtisch aus zugunsten der Richtung „Wörter und Sachen" verlassen haben, bzw. er gehört mit zu den Haupbegründern dieser Richtung. Wie weitausschauend und ausgreifend solcher Art seine wortgeschichtlichen Studien oft sind, davon kann man sich etwa durch die Lektüre seines schönen Aufsatzes „Vom Papagei" (ZfSL. XLV, S. 358 ff.) einen Begriff machen, wo er ein besonders schwieriges und dunkles Problem anpackt und in der Hauptsache auch zur Lösung führt. Zwei Stellen aus dem Schlusse hebe ich hier aus, um zu zeigen, wie das Problem angefafst ist, welche entlegenen Sachkenntnisse für seine Beurteilung notwendig waren — und nicht zuletzt, um Baist dabei zu überraschen, wie ihm, dem ernsten Gelehrten mitten in der Arbeit, in der liebevollen Vertiefung in die Dinge, dabei ein freundliches Lächeln aufgeht, wie ihm ein heiterer Scherz entschlüpft, der uns den Menschen in seiner gütigfreundlichen Art naherückt. „Mir selbst war schon in meiner Studentenzeit die musikalische Ähnlichkeit zwischen *babagâ* und dem malaischen *kâkatû(wa)* aufgefallen, zu denen noch der neuseeländische *kakapo*, Eulenpapagei hinzutritt. Nur möchte ich darin nicht sowohl den natürlichen Schrei vermuten als Silbenfolgen, die der Vogel besonders leicht und deutlich nachspricht, die sich bilden, wie zuerst der Vogel den Menschen und dann dieser den Vogel nachzuahmen sucht. Ich hätte mich darüber gern einmal mit einem verständigen Halsbandsittich auseinandergesetzt: nachdem ich über 40 Jahre nicht dazu gekommen bin, mufs wohl ein anderer sehen, ob auf diesem Wege zu einem sicheren Ergebnis zu kommen ist ... Um noch einmal zusammmenzufassen: wahrscheinlich ist, dafs die abendländischen Formen aus der griechischen kommen, diese aus der arabischen, sicher, dafs die abendländischen und insbesondere

die französischen nicht unmittelbar aus der arabischen kommen, dafs sie mit den Kreuzzügen nichts zu tun haben" (l. c. S. 363).

Wenn irgendwo die Wahrheit von Buffons Wort „Le style c'est l'homme" besonders deutlich in Erscheinung tritt, dann in den Schriften Baists für denjenigen, der den Verfasser gekannt hat. Kaum irgendwo bildet mit persönlicher Art und Charakter auch die wissenschaftliche Persönlichkeit eine so geschlossene Einheit. Wir haben schon darauf hingewiesen, wie spröde, knorrig, manchmal geradezu dunkel seine Ausdrucksweise ist, wie sie an das Mitdenken oder manchmal geradezu Erraten des Lesers die höchsten Anforderungen stellt. Wir haben auch schon anläfslich seines Urteiles über Juan Manuel angedeutet, dafs er selbst bewufst nach Knappheit des Ausdruckes strebt. So findet sich bei ihm eine besondere Vorliebe für das *ἀπὸ κοινοῦ*, für Zusammenfassungen und Zusammenziehungen, gelegentlich sogar eine Vergewaltigung der Konstruktion. Man hat oft das Gefühl, dafs sich das, was er zu sagen hatte, innerlich zusammendrängte und ungeduldig nach Ausdruck rang — so namentlich bei unwilliger Ablehnung. Schneidend scharf und treffend, epigrammatisch zugespitzt konnte dabei seine Kritik sein. Schon sein Stil und die geringe Rücksicht auf den nicht genügend vorgebildeten Leser verraten, dafs es nicht seiner Art entsprach, wirken zu wollen, dafs er nicht als Rednernatur seine Ausführungen vor ein breites Forum tragen wollte noch konnte, — dafs er darum nicht eigentlich Schule gemacht hat. Seinem Auftreten war daher äufserer Glanz und Wirkung versagt. Statt dessen war er eine stille, ungemein solide Gelehrtennatur von umfassendsten Kenntnissen — eine wandelnde Enzyklopädie hat man ihn darum nicht mit Unrecht genannt. Und dabei ein ungemein gütiger Mensch, ein gerader und aufrechter Charakter.

Nur einmal hat seine Darstellung Konzessionen an ein weiteres Publikum gemacht: 1909 in seiner Rektoratsrede über „Perceval und die Sage vom heiligen Gral." Damit rühren wir an denjenigen Teil seiner Lebensarbeit, wo die durch seinen vorzeitigen Tod gerissene Lücke am schmerzlichsten fühlbar wird. Durch Jahrzehnte hindurch hat Baist eine kritische Gesamtausgabe des Kristianschen Perceval nach sämtlichen Handschriften vorbereitet. Nur einen vorläufigen Abschnitzel stellen sein Seminardruck (1909) der Pariser Handschrift 794 des Kristianschen Perceval und die erwähnte Gralsrede dar, die Veröffentlichung des monumentalen Werkes selbst schob Baist in seiner übergrofsen Gewissenhaftigkeit und seinen kritischen Anforderungen sich selbst gegenüber immer wieder hinaus — bis ihn der Tod überraschte. Auch eine Ausgabe der Pseudoturpinischen Chronik, ferner der Chronik der normannischen Eroberung Unteritaliens, verfafst von dem Zeitgenossen Amatus, einem Mönche und späteren Abte von Monte Cassino, hatte Baist geplant und die lange verschollen geglaubte lateinische Originalhandschrift im Kloster Monte Cassino abgeschrieben, desgleichen eine Neuausgabe des katalanischen Chronisten Muntaner, der bisher

nur in zwei Ausgaben, die die schlechten Drucke von 1558 und 1562 wiedergeben, vorliegt. Es ist ohne weiteres klar, welchen Nutzen im ersten Falle die Gralforschung, in den beiden anderen Fällen die Geschichte aus den geplanten Ausgaben Baists gezogen hätte[1].

So schmerzlich nun auch gerade die zuletzt angedeuteten Verluste sind, so sichern doch Baists Leistungen als Hispanist und Wortforscher ihm allein schon einen der ehrenvollsten Plätze in der Geschichte der romanischen Philologie.

FRIEDRICH SCHÜRR.

[1] Es besteht jedoch die wohlbegründete Hoffnung, dafs der neue Perceval-Herausgeber, der Leiter dieser Zeitschrift, aus dem nachgelassenen Material (Kopien und Anmerkungen zum Text Crestiens) in absehbarer Zeit eine kritische Ausgabe herstellt.

Die Quellen des unteritalienischen Wortschatzes.[1]

Wenn wir auf die sprachlichen Verhältnisse im heutigen Unteritalien blicken, so erhalten wir das Bild eines bunten Mosaiks. Kein romanisches Land ist so wie Süditalien mit fremden Sprachinseln durchsetzt. Fast scheint es, als ob die Nähe des Balkans mit seinem Völkergemisch für die Entstehung sprachlicher Minoritäten ganz besonders günstig gewesen sei. Über weite Gebiete, besonders auf Sizilien, in Kalabrien, in der Basilikata und in Apulien finden wir in geschlossenen Ansiedlungen albanesische Bevölkerungsteile[2], die, vor dem Halbmond flüchtend, im 15.—16. s. sich im gegenüberliegenden Unteritalien niedergelassen haben. Dazu kommen slavische Dörfer[3] in den südlichen Abruzzen, piemontesische Ansiedlungen[4]

---

[1] Vorliegender Aufsatz ist die erweiterte Form eines am 12. Febr. 1926 an der Universität Bonn gehaltenen Vortrages. Die das unteritalienische Griechentum betreffenden Probleme sind hier nur ganz kurz und in ihren Hauptpunkten umrissen worden, da hierüber meine ausführliche Untersuchung „Griechen und Romanen in Unteritalien, ein Beitrag zur Geschichte der unteritalienischen Gräzität (Genève, L. S. Olschki, 1924, 178 S.)“ eingehend orientiert, auf welche hier ausdrücklich verwiesen sei. Das aus Unteritalien ohne besondere Quellenangabe beigebrachte Material entstammt persönlichen Aufnahmen an Ort und Stelle, die ich (1921—1925) teils für eigene Zwecke teils als Mitarbeiter für den demnächst erscheinenden, von Jak. Jud und Karl Jaberg vorbereiteten „Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz“ (AIS) vorzunehmen Gelegenheit hatte. Das phonetische Zeichen χ entspricht vor dunklen Lauten (*a*, *o*, *u*) dem Reibelaut in deutsch *machen*, vor hellen Vokalen (*e*, *i*) dem Laut in deutsch *mich*.

[2] Albanesische Siedlungen auf Sizilien sind: Piana dei Greci, Mezzojuso und Contessa (sämtlich in der Prov. Palermo); in Kalabrien: Caraffa, Vena di Maida, Andali, Zangarona, Pallagorio, Carfizzi, S. Nicola d'Alto (Prov. Catanzaro), Falconara, S. Benedetto Ullano, S. Martino, Cerzeto, S. Catarina, Acquaformosa, Lungro, Firmo, S. Basile, Frascineto, Civita, Plataci, Alessandria del Carretto, Spezzano Albanese, S. Demetrio Corone, Vaccarizzo Albanese, S. Cosmo Albanese, S. Giorgio Albanese (Prov. Cosenza); in der Basilikata: S. Costantino Albanese, S. Paolo Albanese, Tursi, S. Chirico Nuovo, Ginestra (gehört zu Ripacandida), Maschito, Barile; in Apulien: S. Marzano, Faggiano (Prov. Taranto), Chieuti, Castelnuovo Monterotaro, Casalvecchio di Puglia, Castelluccio de' Sauri (Prov. Foggia); in der Molise: Portocannone, S. Martino in Pensilis, Ururi; in der Provinz Avellino: Greci.

[3] Acquaviva Collecroce, Montemitro, S. Felice Slavo in der Prov. Campobasso (we. von Larino). Über die slavischen Kolonien vergleiche den Aufsatz von Antonio Rolando, Escursione nei paesi slavi della provincia di Campobasso (R. Liceo-Ginnasiale Princ. Umberto di Napoli 1874/75).

[4] In Sizilien: Novara, S. Fratello, Nicosia, Sperlinga, Piazza Armerina, Aidone; in Kalabrien: Guardia Piemontese; in der Basilikata: Picerno (letzteres stark meridionalisiert).

in Sizilien, in Kalabrien und in der Basilikata, provenzalische Ortschaften[1] in Nordapulien und endlich Gebiete griechischer Sprache in Südkalabrien wie in der Terra d' Otranto.

Während wir nun hinsichtlich der albanesischen, piemontesischen, slavischen und provenzalischen Kolonien sicher sind, dafs sie erst seit dem späten Mittelalter datieren, wufsten wir bisher nichts Zuverlässiges über den Ursprung der griechischen Gebiete in Unteritalien. Woher stammen diese Griechen?

Um die Entwicklung der sprachlichen Verhältnisse in Unteritalien zu verstehen, ist es zunächst einmal notwendig, einen kurzen Rückblick auf die sprachliche Gliederung dieses Landes im Altertum zu werfen. Da finden wir seit dem 7. s. griechische Ansiedlungen ringsum an den Küsten, die bald zu grofser politischer und kultureller Macht gelangen: Cumae, Neapel, Rhegium an der Westküste; Lokri, Kroton, Sybaris, Metapont und Tarent an der Ostküste. An den Küsten von Sizilien: Messana, Catania, Syrakus und Agrigent. — Im Innern der Insel herrschen noch um die Zeit Ciceros alte einheimische Sprachen, während auf der Westseite der Insel das Punische dominiert. Messapische Sprache finden wir im Südosten der Halbinsel, in Apulien und in der Terra d' Otranto (im Altertum 'Calabria'). Oskische Völkerstämme (Samniter, Lukaner und Bruttier) füllen den Rest des kontinentalen Unteritaliens aus.

Die eigentliche Kultursprache im Süden ist das Griechische. Obwohl zunächst nur an den Küsten bodenständig, ist die wirtschaftliche und politische Bedeutung dieser Griechenbevölkerung so gewaltig, dafs sich ihr in Sprache und Kultur die italischen Stämme des Binnenlandes früh akklimatisieren. Schon im 4. Jahrhundert v. Chr. schreiben die im südlichsten Italien sitzenden samnitischen Stämme — Bruttier und Lukaner — ihre oskische Sprache mit griechischen Lettern. Ein entscheidender Anteil bei dieser sich rasch vollziehenden Hellenisierung dürfte den Hirtenwanderungen zukommen, welche im Altertum — und so ist es bis auf den heutigen Tag geblieben — jahraus jahrein die Hirtenbevölkerung des gebirgigen Innern zur Überwinterung mit ihren Herden an die wärmeren Küsten führte. Fast sechs Monate hindurch leben die italischen Hirten mitten unter griechischer Kultur, schliefsen Weidepachtverträge mit den griechischen Grundbesitzern, liefern ihre Molkereiprodukte an die griechischen Städte, um selbst bei ihrer Rückkehr ins Gebirge griechische Kulturprodukte und mit den griechischen Waren auch griechische Sprache in die heimischen Dörfer zurückzubringen. So ist schon im 3. Jahrh. v. Chr. das Innere Siziliens stark hellenisiert[2]. Um dieselbe Zeit sind auf dem Festlande, im heutigen Kalabrien, die Bruttier bereits doppelsprachig; neben ihrem Oskisch sprechen sie auch das Griechische[3].

---

[1] Faeto und Celle (we. Troia) in der Prov. Foggia.

[2] Vgl. A. Budinszky, Die Ausbreitung der lateinischen Sprache, Berlin 1881, S. 45.

[3] *Bilingues Bruttates Ennius dixit, quod Bruttii et Osce et Graece loqui soliti sint*, Festus, De verb. signif. ed. Lindsay 31, 25.

Ja, zu Ciceros Zeiten scheint in Cosenza das Griechische sogar zu überwiegen. Änlich liegen die Verhältnisse im Osten, wo das Messapische immer mehr vom Griechischen absorbiert wird. Schon im 4. Jahrhundert v. Chr. setzen die Stämme Apuliens Münzen mit griechischen Aufschriften in Umlauf, während auf der südlich anstoſsenden Halbinsel mächtige griechische Kolonialstädte wie Rudiae (*Ῥουδῖα*), Callipolis (*Καλλίπολις*) und Hydrus (*Ὑδροῦς*) ihren Einfluſs auf das platte messapische Land geltend machen.

An diese ältere Periode, in der wir in Unteritalien das Griechische in absoluter Vorherrschaft und in siegreichem Vordringen gegen die einheimischen Sprachen erblicken, schlieſst sich eine zweite Periode an, in welcher die Sprache Roms im Süden des Landes immer selbstbewuſster auf den Plan tritt. Als Wendepunkt in dieser Entwicklung darf man vielleicht das Jahr 275 v. Chr. ansehen, als mit der Niederlage des Pyrrus bei Benevent für die unteritalienischen Stämme die letzte Hoffnung, sich der römischen Oberhoheit zu entziehen, geschwunden war. Zwar bedeutete dieses Ereignis noch nicht den Untergang der griechischen Sprache in Unteritalien. Griechisch wird weiter gesprochen, nicht nur auf dem Lande, sondern auch in den groſsen Handelsstädten. Aber unaufhaltsam vollzieht sich nun der Vormarsch des Lateinischen. Das fruchtbare und geschäftige Kampanien scheint in der völligen Abkehr vom Griechischen vorangegangen zu sein. Cumae (*Κύμη*) und Paestum (*Ποσειδωνία*) vertauschen schon im 2. vorchristlichen Jahrhundert ihr Griechisch mit dem Lateinischen. Bald darauf folgen die noch griechisch gebliebenen Gebiete am Golf von Policastro und am Golf von Tarent. Wie ein gewaltiger Keil schiebt sich auf breiter Vormarschstraſse die lateinische Sprache in der Richtung auf den Küstenstreifen zwischen Sybaris und Metapontum bis an das Meer heran und reiſst damit endgültig das griechische Sprachgebiet in Unteritalien in zwei selbständige Abschnitte auseinander. Zur Zeit des Augustus hat die Latinisierung Unteritaliens einen derartigen Fortschritt gemacht, daſs der Grieche Strabo in seiner Erdbeschreibung in sentimentale Klagen über den Rückgang des Griechischen in Unteritalien ausbricht. Nach seinem Zeugnis halten um jene Zeit nur noch Neapel, Rhegium und Tarent an ihrem Griechentum fest[1]. Daſs diese Angaben nicht ad literam zu nehmen sind, ist wohl selbstverständlich. So wird es in Neapel um jene Zeit neben dem Griechenviertel sicher auch schon ein kompaktes Römerviertel gegeben haben. Wenn andererseits Reggio und Tarent als griechische Städte angegeben werden, so darf man aus dieser Tatsache mit einiger Sicherheit den Schluſs ziehen, daſs die in der Nachbarschaft jener Städte gelegenen ländlichen Gebiete, die verkehrsfernen Zonen abseits der Heerstraſse wie die schwer

[1] *Νυνὶ δὲ πλὴν Τάραντος καὶ Ῥηγίου καὶ Νεαπόλεως ἐκβεβαρβαρῶσθαι συμβέβηκεν ἅπαντα, καὶ τὰ μὲν Λευκανοὺς καὶ Βρεττίους κατέχειν τὰ δὲ Καμπανούς· καὶ τούτους λόγῳ, τὸ δ' ἀληθὲς Ῥωμαίους καὶ γὰρ αὐτοὶ Ῥωμαῖοι γεγόνασιν* (VI, 253).

zugänglichen Berggegenden um jene Zeit das Griechische nicht weniger hartnäckig bewahrt haben werden.

An diesem Stand der Dinge wird sich auch in den nächsten Jahrhunderten wenig geändert haben. Die römische Politik ist zu stark in Britannien und Germanien beschäftigt, um den armen und unbedeutenden ländlichen Gebieten im äufsersten Süden der Halbinsel noch stärkere Aufmerksamkeit schenken zu können. Der dann im Hadrianschen Zeitalter aufkommende Philhellenismus mufste für die Erhaltung des Griechischen in Unteritalien eher sogar eine günstige Wirkung ausüben. Jedenfalls besitzen wir aus Kalabrien wie aus Sizilien bis ins 5. Jahrhundert griechische Inschriften als deutliche Zeugen für das Fortleben griechischer Sprache. Die weiteren geschichtlichen Ereignisse vollziehen sich in einer Richtung, welche die Widerstandskraft des Griechischen nur fördern konnte. Über Unteritalien hält das Christentum seinen Einzug in die lateinische Welt. Griechische Missionare predigen hier seit dem 1. Jahrhundert das Evangelium in griechischer Sprache.[1] Seit der Mitte des 6. Jahrhunderts lösen sich dazu nun auch die politischen Bande, die Unteritalien bisher noch an Rom gekettet hielten. Unteritalien von Sizilien bis nach Apulien wird von den Byzantinern unterworfen und steht nun durch über ein halbes Jahrtausend in mehr oder weniger direkter Abhängigkeit vom griechischen Orient. Es wird von griechischen Statthaltern regiert; griechisch ist in dieser Zeit die konventionelle Sprache der Behörden und der Urkunden. Sicher ist, dafs durch den starken Rückhalt an der griechischen Verwaltungssprache die Widerstandskraft der griechich gebliebenen Sprachgebiete in Unteritalien ganz erheblich verstärkt worden ist. Dazu kommt, dafs während der Byzantinerherrschaft auch die kirchlichen Beziehungen zu Rom immer lockerer werden. Seit dem 7. Jahrhundert mehren sich die Anzeichen, dafs ganze Provinzen zum griechischen Ritus übergehen, der unter der Regierung Leos des Isaurier in Sizilien, Kalabrien und in Apulien obligatorisch wird. Seit jener Zeit ist der Gebrauch der griechischen Sprache auch in der Kirche dominierend. — Erst lange nach dem Zusammenbruch der byzantinischen Macht in Unteritalien (Ende des 11. s.) finden wir zum erstenmal positive Angaben über die Sprachverhältnisse in jenen Gegenden. Im 13. Jahrhundert wird sowohl von dem englischen Gelehrten Roger Bacon[2] wie von dem Verfasser eines altfranzösischen Prosaromans[3] ausdrücklich auf die Existenz griechischer Bevölkerungsteile in Unteritalien hingewiesen. Im folgenden Jahrhundert empfiehlt Petrarca einem seiner Kopisten, sich zur Aneignung der griechischen Sprache nicht nach Konstantinopel, sondern nach Kalabrien zu begeben[4]. Seit dem 16. Jahr-

[1] Vgl. A. v. Harnack, Mission und Ausbreitung des Christentums II, 93. 205 u. 228.

[2] Vgl. Compendium Philosophiae VI, p. 434 und The Greek Grammar of Roger Bacon, ed. by E. Nolan and S. A. Hirsch, 31.

[3] Siehe Romania, Bd. 14, S. 70, Anm. 5.

[4] Lettere sen. XI, 9.

hundert geben uns die Lokalchroniken genaue Angaben über die Stärke der griechischen Bevölkerungselemente. So werden für das 16. Jahrh. in der Terra d'Otranto noch 27, in Kalabrien noch 22 Ortschaften griechischer Sprache namhaft gemacht[1]. Am Anfang des 19. Jahrhunderts ist die Zahl dieser griechischen Dörfer auf die Hälfte zusammengeschrumpft. Und bis heute sind von dem ehemaligen griechischen Sprachterritorium in Unteritalien im ganzen nur zwölf Gemeinden übrig geblieben: vier Dörfer in Kalabrien in den südlichen Schluchten des Aspromonte und acht Dörfer in der Terra d' Otranto im Süden von Lecce[2]. Das griechische Sprachgebiet in Unteritalien ist eine Trümmerstätte.

In welcher Form und in welchem Tempo sich der Rückzugskampf des Griechischen im einzelnen abgespielt hat, läfst sich aus den historischen Notizen nicht mehr ersehen. Demgegenüber gibt uns die moderne Sprachgeographie Mittel an die Hand, um aus den heutigen mundartlichen Verhältnissen jener Gebiete wichtige Rückschlüsse auf das Alter und auf den Grad der Romanisierung zu ziehen. Noch heute ist beispielsweise in der ganzen südlichen Hälfte von Kalabrien wie auf der gesamten otrantinischen Halbinsel der Gebrauch des Infinitivs denkbar unpopulär. Bis zur Linie Nicastro—Cotrone in Kalabrien, bis zur appischen Strafse in Apulien bedient man sich, genau wie im Vulgärgriechischen, umschreibender persönlicher Konstruktionen, z. B. kalabr. *non pozzu mu vivu* 'ich kann nicht leben' (eig. 'ich kann nicht, dafs ich lebe')[3], otrant. *oggiu ku bbẹngu* 'ich will kommen' (eig. 'ich will, dafs ich komme')[4]. Das heifst: Die Bevölkerung jener Gebiete bedient sich heute zwar romanischer Sprachelemente, aber sie denkt noch immer auf griechisch. Lateinisch ist das Material, griechisch

---

[1] In der Terra d'Otranto: Calimera, Corigliano, Martignano, Sternatia, Soleto, Zollino, Castrignano, Martano, Melpignano, Sogliano, Cutrofiano, Cursi, Cannole, Carpignano, Caprarica, Galatone, Galatina, Noha, Secli, Aradeo, Neviano, Fulcignano, Gallipoli, Lucugnano, Casarano, Teviano, Alliste. In Kalabrien: Bova, Roccaforte, Condofuri, Roghudi, Cardeto, S. Pantaleone, Pietrapennata, Melito, Bagaladi, S. Lorenzo, Motta S. Giovanni, Armo, S. Agata, Mosórrofa, Pedavoli, Scido, S. Giorgio, Lubrichi, Sitizzano, Sinipoli, Cocipedoni, Cosoleto. Vgl. G. Rohlfs, Griechen und Romanen in Unteritalien, S. 4 ff., S. 49 ff.

[2] Griechich geblieben sind in Kalabrien: Bova, Roccaforte, Condofuri, Roghudi mit einigen Weilern; in der Terra d'Otranto: Calimera, Corigliano, Martignano, Sternatia, Soleto, Zollino, Castrignano, Martano.

[3] Vgl. in einem Märchen aus Mileto *servìu nommu stamu muti e mu passamu 'u tempu* 'servì per non stare muti e per passare il tempo', *vozzi mu 'nchiana supra* 'volle salire sopra', *non bolia mu la faci partiri* 'non voleva farla partire' (Folklore Calabrese 1921, fasc. 3), aus Polistena *jìu m'u pigghia* 'andò a pigliarlo', *ma idhu nc' issi, ca prima mu ammazza mu nci accorda mu lu levanu avanzi 'a chiazza, mu dici tuttu* 'ma egli gli disse, prima di ammazzarlo, di accordagli di condurlo in piazza per dire tutto', *vogghiu mu dicu tuttu* 'voglio dire tutto' (ib. 1921, fasc. 2).

[4] Vgl. noch *vulia cu sacciu* 'vorrei sapere' (Aradeo, Papanti), *voliu cu essu* 'vorrei essere' (ib.), *egnu cu cercu* 'vengo per cercare', *'ene cu te 'asa* 'viene per baciarti'.

der Geist[1]. Und bis zu diesen selben Linien ist der Wortschatz jener Gebiete noch immer durch und durch mit griechischen Reliktwörtern getränkt: lexikalischen Elementen, die haarscharf dem Wortmaterial der noch in Unteritalien erhaltenen Griechenbevölkerung entsprechen. Vorwiegend sind es Namen kleiner volkstümlicher Tiere wie Blutigel (*ἀβδέλλα*), Frosch (*βόϑρακος*), Wespe (*δέλλιϑα*), Haselmaus (**ὀλεἰαινα*), Raupe (*κάμπη*), Leuchtkäfer (*λαμπυρίδα*), Fledermaus (**λαχταρίδα*), Rotkehlchen (*πυῤῥίας*), Eidechse (**σαυράδα*), Flufsotter (*σκυλοπόταμος*), Mauergecko (**ψαμιαμίδιον*), Eule (*αἰγωλιός*), Uhu (**σκλωπίον*), Schildkröte (*χελώνη*), Goldammer (*συκοφάγος*), heimischer Pflanzen und Bäume wie wilder Apfelbaum (*ἀγριόμηλον*), wilder Ölbaum (*ἀγριελάκιον*), wilder Hafer (*αἰγίλωπα*), Binsengras (*βούταμον*), Lorbeer (*δάφνιον*), Wolfsmilch (**καμμοροῦκι*), Esche (*μελία*), Malve (*μολόχη*), Mangold (**σέκλιον*), efsbare Distel (*σκολύμπριον*), Königskerze (*σπλόνος*), junge Eiche (**χαμαιρώπιον*), Brombeere (*ἀγριόμωρον*), Granatapfel (*σίδη*), Majoran (*σάμψυχον*), täglicher Gebrauchsgegenstände wie Garnwinde (*ἀνέμιον*), Wischlappen (*ἐγχείριον*), Getreidesieb (*δερμόνιον*), Sichel (*δρεπάνιον*), Feuerkette (*κρεμάστρα*), deckelloser Korb (*κουρούπι*), Backtrog (*μάκτρα*), hölzerner Riegel (*μανδάλι*), Brotbeutel (**τάνιστρα*), Siebreifen (*κανϑός*), Bettlaken (**πλαγιούνιον*), Windel (*σπάργανον*), Korkpfropfen (*φελλός*), technischer Wörter aus der Landwirtschaft wie unberührt (*ἀνέγγικτος*), Absenker (*ἀπώρυγα*), gepflügtes Feld (*ἐργασία*), grofser Getreidehaufen (*ϑημωνία*), lehmiger Boden (*λεῖμαξ*), bepflanzter Flufsstreifen (**νασίδα*), unbebautes Land (*χέρσος*), Garbenbündel (*χερόβολον*) etc.[2], kurz alles Wörter, die bekanntermafsen am festesten an der Scholle zu kleben pflegen. So wird man also annehmen dürfen, dafs an diesen beiden Linien im grofsen und ganzen der Latinisierungsprozefs im Altertum zum Stillstand gekommen ist. Was südlich dieser Linien auf dem Festlande liegt, wäre also erst in romanischer Zeit seit dem späten Mittelalter der italienischen Sprache zum Opfer gefallen.

Ein kurzes Eingehen verdient hier auch das Verhältnis des Kalabrogriechischen zu dem Otrantinogriechischen. Seit dem Augenblick, als Roms Sprache sich bis an den tarentinischen Meerbusen vorgeschoben hatte, führen die griechisch gebliebenen Gebiete in Südkalabrien und in der Terra d' Otranto ein sprachliches Sonderleben. Erst die im 6. Jahrhundert einsetzende Abhängigkeit von Byzanz läfst beide Gebiete in gleicher Weise in mehr oder weniger enge Berührung mit der griechischen Verwaltungssprache (*Κοινή*) treten. Unter ihrem Einflufs dürften sich die lokalen griechischen Idiome nicht unbedeutend modernisiert haben. Sprachliche Neue-

---

[1] Vgl. dazu meinen ausführlichen Aufsatz „Apul. *ku*, kalabr. *mu* und der Verlust des Infinitivs in Unteritalien“ in Zeitschr. f. roman. Phil. 42 (1922), S. 211 ff.

[2] Vgl. im einzelnen das von mir zusammengestellte Material in „Griechen und Romanen“ S. 10—42 u. 50—60.

rungen, die jenseits des jonischen Meeres sich längst auf weiten Gebieten durchgesetzt haben, teilen sich nunmehr auch den italogriechischen Mundarten mit. Altertümliche, in Unteritalien erhalten gebliebene griechische Ausdrücke machen dem moderneren griechischen Lexikon Platz; ältere Verbalformen weichen vor den jüngeren, analogisch umgebildeten Formen. Auch in der Syntax finden die Ausdrucksformen der herrschenden Beamtensprache ihren Niederschlag. Aber die Neuerungswellen erreichen nicht alle Gebiete mit der gleichen Stärke. Das Griechisch der Terra d'Otranto, in stärkerer Berührung mit dem griechischen Mutterland, assimiliert sich stark der *Κοινή*. Sehr viel konservativer und altertümlicher bleibt das in den verkehrsarmen Zonen des gebirgigen und schluchtenreichen Kalabriens gesprochene Griechisch. Wenn daher heute die beiden in Unteritalien gesprochenen griechischen Idiome besonders in ihrem Lexikon in vielen Punkten auseinandergehen, so resultiert dieser Zustand aus sekundären Verschiebungen und Umwälzungen, die nicht mehr in gleicher Weise auf die isoliert lebenden und sich getrennt entwickelnden griechischen Sprachgebiete zur Auswirkung gelangen konnten. Immerhin bleibt ein nicht unbeträchtlicher Prozentsatz charakteristischer Übereinstimmungen, die dem Sprachforscher noch deutlich das alte gemeinsame Substrat enthüllen.

Eine Reihe der wichtigsten Konkordanzfälle seien im folgenden zusammengestellt:

	Kalabro-Griechisch	Otrantino-Griechisch	Altgriechisch	Neugriechisch
Schwiegertochter	*grambí*	*grambí*	*νύμφη*	*νύμφη*
schwanger	*ótimo*[1]	*étimi*[1]	*ἔγκυος*	*ἐγγαστρωμένη*
er bellt	*aliϑtáy*[2]	*alifíá*[2]	*ὑλακτεῖ*	*γαυγίζει*
Backtrog	*máϑtra*	*máttra*	*μάκτρα*	*σκάφη*
vorher	*príta*[3]	*prída*[3]	*πρίν*	*πρῶτα*
jetzt	*árti*	*ártena*	*νῦν*	*τώρα*
Handvoll	*grólto*	*grólto*	*δράγμα*	*χοῦφτα*
Faden	*trúa*[4]	*trúa*[4]	*ῥάμμα*	*κλωστή*
er liest	*meletáy*[5]	*meletá*[5]	*ἀναγιγνώσκει*	*ἀναγνώθει*
Küchlein	*puḍḍáči*	*puḍḍáči*	*νεοττός*	*κλωσσοποῦλι*
geröstet	*ϑtiméno*	*ftiméno*	*ὠπτημένον*	*ψημένος*
Nebel	*kamulla*	*kamúla*	*ὁμίχλη*	*καταχνιά*
ich begrabe	*χúnno*[6]	*χónno*[6]	*θάπτω*	*θάπτω*

[1] Zu griech. *ἕτοιμος* 'bereit', 'fertig'.

[2] Diese Formen weisen auf ein altes *ἀλυκτεῖ* statt des klassischen *ὑλακτεῖ*. Die gleiche umgestellte Form wird von Hesych [*ἀλυκτεῖ· ὑλακτεῖ*] als kretisch bezeichnet, was insofern von Wichtigkeit ist, als das Kretische dem unteritalienischen Griechisch in der Tat wohl sehr nahe gestanden haben dürfte. Heute ist ein *ἀλυχτῶ* 'bellen', soweit ich sehe, nur für Epirus (Hépitès, *Λεξικὸν* s. v.) bezeugt.

[3] Wohl Kreuzung zwischen *πρῶτα* und ital. *prima* (oder griech. *πρίν*?).

Betrachten wir nun die unteritalienische Gräzität etwas genauer, teils auf Grund des Sprachmaterials, das noch heute in den Griechendörfern im Umlaufe ist, teils auf Grund der griechischen Sprachtrümmer, die fossiliengleich aus den heutigen romanischen Mundarten zutage treten, so erhalten wir den Eindruck einer ganz besonders ausgesprochenen Altertümlichkeit. Zwar ist auch das unteritalienische Griechisch so wenig auf der Stufe des Altgriechischen stehen geblieben wie etwa das Griechische in Cypern und in Kleinasien — dafür sorgten schon die Beziehungen zu den griechischen Verwaltungsorganen — aber es hat, besonders in seinem Lexikon, eine so grofse Zahl archaischer Elemente bewahrt, wie sie sonst, wenn man vom Zakonischen absieht, vielleicht in keiner griechischen Mundart anzutreffen sind. Einzig allein das unteritalienische Griechisch kennt noch so altertümliche Ausdrücke wie *αἰγωλιός* 'Eule', *δέλλις* 'Wespe', *διαφαύει* 'es wird Tag', *ἰξαλῆ* 'Ziegenfell', *κίρβα* 'Brotranzen', *μάκτρα* 'Backtrog', *ναυσία* 'Übelkeit', *πυῤῥίας* 'Rotkehlchen', *ῥῶψ* 'Strauch', *χαμαίρωψ* 'junge Eiche', *ἀπῶρυξ* 'Absenker', *κολαβρίζω* 'verspotten', *χέλυδρος* 'Wasserschlange' etc. Noch immer ist in Südkalabrien das Wort *κάμμορον*[1] im Sinne von 'Wolfsmilch' lebendig, das schon nach dem Zeugnis von Zenon und Diodor als Name einer Giftpflanze bei den in Unteritalien wohnenden Dorern in Gebrauch war. Noch immer herrscht bei den Kalabrogriechen[2] im Sinne von „Käselab" jener dorische Provinzialausdruck *τάμισος*, der schon in den Gedichten des Syrakusaners Theokrit eine Rolle spielt. Andere einwandfreie dorische Sprachtrümmer sind *lanó* 'Kufe, in welcher die Weintrauben ausgetreten werden' (dor. *λανός*), *ásamo* als Bezeichnung einer 'Ziege, welche keine Merkmale an sich trägt' (dor. *ἄσαμος*), südkalabr. *nasída* 'kultivierter Streifen längs eines Flusses' (zu dorisch *νασίδα* 'kleine Insel'), *χάχalu* 'Band aus Weidenruten'[3] (vgl. peloponn. *χάχαλο* 'trockener Holzzweig' zu dorisch *χαλή* 'Kralle', 'etwas, was gespalten ist'). Und von Trapani in Westsizilien bis zum Monte Pollino in Nordkalabrien bezeichnet man den Regenwurm mit *kasénteru* bzw. (sizil.) *kaséntula*, das nichts anderes ist als ein dorisches *γᾶς ἔντερον*, attisch. *γῆς ἔντερον* 'Eingeweide der Erde', das schon im Altertum auch im Sinne von 'Regenwurm' gebraucht wurde.[4]

---

[4] Vgl. *τροιά* · filum (Corp. Gloss. lat. II, 503. 54). epir. und ätol. *ούτρά*, pontisch (Ophis) *τρούγα* 'Faden'; zur Geschichte des Wortes vgl. G. Rohlfs, Griechen und Romanen 115 f.

[5] Altgriech. *μελετάω* heifst nur 'sorgen', 'ausüben'.

[6] Altgriech. *χόω* und *χώννυμι* bedeutet nur 'aufhäufen', 'mit Erde ausfüllen'.

[1] Vgl. bovagriech. *kammarúći*, südkalabr. *kammarúni*, *kammaráći*, sizil. *kammarúni*, *karramúni* 'Wolfsmilch'.

[2] Bovagriechisch *to tamíssi* (< *ταμίσιον*) 'Käselab'.

[3] In Ardore, Plati, Caraffa, Palizzi, Briatico etc.

[4] Zu dieser ganzen Frage vgl. im einzelnen „Griechen und Romanen" S. 96 ff. und Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher IV, 71 ff.

Deutliche Spuren dorischen, also altdialektischen Sprachcharakters haben sich verschiedentlich auch in der heutigen Toponomastik erhalten. So gibt es westlich von Messina einen Ort namens *Naso*, der keineswegs mit dem italienischen *naso* 'Nase' zusammenhängt und etwa als „Vorgebirge" aufzufassen ist, sondern wir haben hier die direkte Fortsetzung eines dorischen νᾶσος 'Insel' bzw. 'Land am Flufs', wie sich klar daraus ergibt, dafs der Ortsname noch in griechischen Urkunden des 12. s. in deutlich appellativer Verwendung mit weiblichem Artikel begegnet (εἰς τὴν χώραν τῆς νάσου)[1]. Ebenso geht der Name der Stadt *Squillace* in Kalabrien nicht auf das in griechischer Tradition belegte Σκυλλήτιον zurück, sondern auf eine dorische Provinzialform, die auch der lateinischen Namensform Scylaceum als Grundlage gedient hat. In der gleichen Gegend in Kalabrien trägt ein Flufs den Namen *Lamato*, was wieder nicht zu dem aus alter Zeit nur in attischer Lautform (Λαμῆτος) überlieferten Namen dieses Flusses stimmt, sondern eine dorische Grundform Λαμᾶτος verlangt.

Das alles erweist klar, dafs die unteritalienischen Griechen nicht etwa, wie man bisher allgemein angenommen hat, erst im 10. oder 11. Jahrhundert während der Byzantinerherrschaft über das Meer aus Griechenland herübergekommen sind, sondern es sind die letzten Überbleibsel einer noch im späten Mittelalter viel weitere Gebiete umfassenden Griechenbevölkerung, die in unmittelbarer Linie auf das Griechentum der Magna Graecia zurückgeht, nicht byzantinogriechische Kolonisten, sondern letzte Reste einer autochthonen seit alten Zeiten in Unteritalien eingesessenen Griechenbevölkerung.

Läfst sich so die Entwicklung der sprachlichen Verhältnisse auf den beiden äufsersten Halbinseln des italienischen Festlandes einigermafsen scharf rekonstruieren, so bietet die Lage der Dinge auf Sizilien ein Bild, das sehr viel verschwommener und verwickelter ist. Noch in den ersten Jahrhunderten der Kaiserzeit steht hier das Griechische dem Lateinischen an Bodenständigkeit und Verbreitung in keiner Weise nach. Im 6. Jahrhundert wird durch die Eroberungszüge der Byzantiner das Schicksal der Insel auf längere Zeit in einschneidender Weise von Rom getrennt. Fast drei Jahrhunderte hindurch gravitiert nun Sizilien nach Byzanz. Dann aber tritt ein Ereignis ein, das für die weitere Entwicklung der insularen Verhältnisse von grundlegenden Folgen sein sollte. Im Jahre 827 setzen die Sarazenen von Nordafrika nach Sizilien über; 832 nehmen sie Palermo, 859 das durch seine natürliche Lage fast uneinnehmbare Castrogiovanni im Innern, 878 endlich sogar die byzantinische Hauptstadt Syrakus.

Nur im äufsersten Nordostzipfel vermag in dem Dreieck Milazzo—Taormina—Messina die Griechenherrschaft eine verhältnismäfsige

[1] Vgl. Cusa, I diplomi greci ed arabi di Sicilia (Palermo 1668—82), S. 426.

Unabhängigkeit zu bewahren. Diese geschichtlichen Ereignisse spiegeln sich noch heute in den sprachlichen Verhältnissen der Insel wieder. Während nämlich auf dem grofsen Hauptteil Siziliens die lokalen Mundarten verhältnismäfsig arm sind an griechischen Elementen[1], wimmeln die Mundarten des äufsersten Nordostzipfels geradezu von griechischen Reliktwörtern. Abgesehen von den in Anm. 1 aufgezählten (ganz Sizilien gemeinsamen) griechischen Elementen finden wir in dieser Zone[2]:

[1] Von den griechischen Wortstämmen, die mehr oder weniger über die ganze Insel verbreitet sind, seien hervorgehoben:

a) *ἀρνίσκα 'junges Schaf': gemeinsizil. *rinìška* 'Schaf von zwei Jahren'.
b) ἅρπη 'Falke': girgent. (S. Biagio Plat.) *arpęlu* 'Art Hühnergeier'; *arpegghia* 'Sumpffalke' (V. Nicotra 28), nordostsizil. (Furci, Mandanice, Castroreale) *àrpa* 'Habicht'. Vgl. Rom. Etym. Wörterb. no. 4058.
c) γάστρα 'gewölbter Bauch eines Gefäfses': gemeinsizil. *grásta* 'Blumentopf'.
d) ἔχιδνα 'Schlange': (Mascalucia) *ìsina*, (Mistretta, Vita) *vìsina*, (Girgenti) *gwìsinā*, (Calascibetta) *ŋwìsina*, (S. Michele di Ganzeria) *zgwìzina*; nordostsizil. (Castroreale, Mandanice) *óscina*, (S. Lucia del Mela) *ósina* 'Wasserschlange'. Die mit *o*- anlautenden Formen weisen mit südkalabrisch *ódzina*, *gódzina*, *gódzimu* etc. auf ein *ὄχιδνα, das als *όχina* auch auf Lesbos und in der Chalkidike fortlebt, vgl. Rohlfs, Griechen und Romanen S. 108.
e) ζεῦγμα 'Joch': gemeinsizil. *zìmma*, (Melilli, Villalba) *zìrma* 'Schweinestall'.
f) κάρταλλος 'Korb': gemeinsizil. *kartḍḍa* 'hoher, weiter Korb'.
g) κατώγειον 'Erdgeschofs': gemeinsizil. *katóju* 'dunkler, zu ebener Erde gelegener Raum'.
h) τὰ κουκία 'Bohnen': gemeinsizil. *kuććìa* 'Suppe aus gekochtem Korn'; vgl. kalabr. (Cosenza) *kuććìa* 'piatto dolce fatto di granturco bollito e mischiato di vino cotto', basil. *coccìa* 'minestra di grano, fave, fagiuoli etc., che si fa il 1 di maggio e che si da ai poveri' (Racioppi, Storia dei popoli della Lucania II, 503).
i) κεραμίδα 'Ziegel': gemeinsizil. *ciaramìra*, *ciaramìta*, (Giarratana) *ćaramìru* 'Ziegel'.
k) μελία 'Esche': sizil. *muḍḍìa*, *miḍḍéu*, *amuḍḍéu*, *amuḍḍìa* 'Esche'.
l) μυρίκη 'Tamariske': gemeinsizil. *brúka*, *vrúka*, (Baucina) *avrúka*, (S. Michele di Ganzeria) *abbrúka* 'Tamariska'.
m) νυκτερίδα bzw. *λαχταρίδα [> *ταχλαρίδα] 'Fledermaus': gemeinsizil. *taḍḍarìta* 'Fledermaus'.
n) νάκη 'Schafvliefs': gemeinsizil. *náka* 'Wiege, die aus einem bauschartig aufgehängten Tuch besteht'. Vgl. Rohlfs, Griechen und Romanen S. 146.
o) ποδιά (ngr.) 'Saum': gemeinsizil. *pudìa*, *purìa* 'Saum des Kleides'.
p) σαμιαμίδιον bzw. ψαψαμίθα (Ikaria) 'Mauergecko': (Mistretta) *salamìra*, (Furci) *salamìta*, (Calascibetta) *tsattsamìtula*, ostsizil. (Siracusa, Mascalucia, Francofonte, Giarratana) *tsattsamìta*, (Patti) *ciacciamìta* 'Mauergecko'.
q) σπανός 'selten', 'spärlich': gemeinsizilian. *spánu* 'mit spärlichem Haar'.
r) *σποριά 'Saatfurche': gemeinsizil. *spìrìa* 'Feldstreifen, der beim Säen mit einer Hand beworfen werden kann'; auch kalabr. *spurìa*, basil. *spurìa* 'Feldstreifen zwischen zwei Furchen'.
s) *φούσκουλα 'Blase', 'Balg': sizil. *śúška*, *χúška*, *júska* 'Getreidespelze': auch kalabr. *júska*, basil. *jóska*, südapul. *jóska*, katanz. *fúska*, vgl. Rohlfs, Zeitschr. f. roman. Phil. 44, 722 ff.

[2] Folgende Sigel sind verwendet: M = Mandanice, F = Furci, C = Castroreale, R = Rametta, SL = S. Lucia del Mela.

1. *αἰγωλιός* 'Eule'
   ulę́w M, *u lę́w* F 'Eule'.
2. *δευτέριος* 'der zweite'
   littéri M, F 'zweite Phase des Seidenwurms'; vgl. Nr. 9 u. 14.
3. *ἑρμακιάς* 'Feldmauer'
   armašía M, F, C, R, V, *ammašía* SL 'Mauer aus lose aufgesetzten Steinen'.
4. *ἰξαλῆ* (*ἰξάλη*) 'Ziegenfell'
   issára R 'Mehlkasten', *intsála* F 'hoher, zylinderförmiger Korb zum Aufbewahren von Getreide'.
5. *μάκτρα* 'Backtrog'
   mašrę́ḍḍa M, C; Novara *mašrę́llu* 'Brett, auf welchem die Hirten den Käse formen'; vgl. Bova *mástra* 'Backtrog', *mastrę́ḍḍa* 'Käseformbrett'.
6. *νασίδα* 'kleine Insel'
   nasíta M, C, SL, F, R, V 'bepflanzter Streifen längs eines Flusses'.
7. *ὄρνιον* 'Raubvogel'
   órru Messina, F 'Königsfalke'; [*ἀετός* + *ὄρνιον*] *atórnu* M, *adórnu* C 'Bienenfalke'.
8. *πυῤῥίας* 'Rotkehlchen'
   (+ ital. *petto*) *pittírru* M, C, F 'Rotkehlchen'; vgl. südkalabr. *pírrja, pírrju* = id.
9. *πρῶτος* 'der erste'
   pitriǧǧúni M, *trupiǧǧúni* F (südkalabr. *prutiǧǧúni*) 'erste Phase des Seidenwurms'; vgl. Nr. 2 u. 14.
10. *ῥώψ* 'Strauch'
   rópa M 'junge Eiche'.
11. **σέκλιον* (< *σεύτλιον*) 'Mangold'
   sékira M, *sékera* R, V, *i sékili* (Mascalucia) 'Mangold'.
12. *σκωπίον* 'Uhu'
   skupíw M, C, F, *skupí* (Messina, Patti) 'Uhu'.
13. **σπίθουλα* 'Funke'
   spisíḍḍa F, M, R, C, V, *skifíḍḍa* SL 'Funke'.
14. *τρίτος* 'der dritte'
   tríti M, F 'dritte Phase des Seidenwurms'; vgl. Nr. 2 u. 8.
15. *τολύπη* 'wirre Wolle auf dem Spinnrocken'
   ṭrúpa M 'wildes verranktes Gestrüpp', C 'wirres Bündel', F 'schlecht gekleidete Frau'.
16. *φάσσα* 'Art wilde Taube'
   fássa C, M, *fársa* F, (auch südkalabr. *fássa*) 'wilde Taube'.
17. **χρυσολιός* 'Goldammer'
   grusulę́w (Messina), *rusulę́w* M, *rusulé* V 'Goldammer'; vgl. südkalabr. *trusulę́w* = id.
18. *χέρσος* 'unbebautes Land'
   ćḷę́rsu M, *šérsu* F 'unbebautes Land'.
19. *χίμαρος* 'Ziegenbock'
   tsímmuru M, C, *tsímmaru* F 'Ziegenbock'.

Nur auf diesem nordöstlichsten Gebiet ist auch innerhalb der Insel der Infinitiv (wie in Südkalabrien und Südapulien) unpopulär. Auch hier erfolgt die Umschreibung durch abhängige persönliche Konstruktionen, welche durch *mi* eingeleitet werden, vgl. in einem Märchen aus Milazzo (Archivio per lo studio delle tradizioni popolari 19, 367) *si misi sutta u lettu d' 'a patruna e 'a vitti spugghiari mi si curca* 'si mise sotto il letto della padrona e la vide spogliare per coricarsi', *pinsò mi parti e mi va tr' a città* 'pensò di partire e di andare in città', *si priparavanu mi fucilanu a sò frati* 'si preparavano a fucilare suo fratello'[1]. So wird man wohl annehmen dürfen, dafs in diesem Teil Siziliens das Griechische durch das ganze Mittelalter am Leben geblieben ist, eine Vermutung, die durch die Angaben des in der Mitte des 16. Jahrh. lebenden Tübinger Gräzisten Martin Crusius[2] „per Siciliam passim plurimos habitare Graecos ac praecipue partem civium Messanensium Graecis constare" eine wertvolle Bestätigung erhält.

Der ganze übrige Teil der Insel aber scheint während der fast dreihundertjährigen Araberherrschaft verhältnismäfsig rasch und ziemlich geschlossen das Arabische angenommen zu haben. Darauf weist allein schon der Umstand, dafs noch heute in jenen Mundarten gerade die Begriffe mit arabischen Namen benannt werden, welche dem allerelementarsten Vorstellungskreis einer ländlichen Bevölkerung anzugehören pflegen. Es handelt sich um altbodenständiges Sprachgut mit geringer Expansionskraft, das dafür um so zäher an der heimischen Scholle festhaftet. Besonders zahlreich begegnen solche Wörter arabischer Herkunft bei Ausdrücken der Geländeterminologie[3] wie 'Wasserlauf' (19), 'Flufsstreifen' (6), 'Schlamm' (16), 'Felsen (22), 'feuchte Wiese' (26), 'Abgrund' (51), 'seichte Flufsstelle' (33), 'Pfütze' (44), Namen von Pflanzen wie 'wilde Platane' (9), 'Mangold' (41), 'Schilfgras' (8), 'Ginseng' (5), 'Buschpalme' (13), 'Aloe' (45), landwirtschaftlichen Termini wie 'Getreidehaufen' (3), 'pflügen' (34), 'Schweineverschlag' (37), 'Zaun' (47), 'Pferch' (49), bei Begriffen der Hausbauterminologie wie 'gewölbte Zimmerdecke' (7), 'Steinbank' (10), 'Wandschrank' (23), 'Kuppel' (35), 'Riegel' (38), 'Kochherd' (46), Namen von Tongefäfsen 'Tontopf' (2), 'Wasserkrug' (32), 'Tonschüssel' (42), 'hohes Ölgefäfs' (50) etc.

Eine Reihe der volkstümlichsten und bodenständigsten arabischen Elemente seien im folgenden zusammengestellt, wobei ich bemerke, dafs ich mit Absicht die Ausdrücke der Küsten- und Schiffahrtsterminologie wie die der administrativen Sprachsphäre angehörenden

---

[1] Dasselbe *mi* dient (auch noch westlich und südlich des Ätna) zur Einleitung von Imperativsätzen der dritten Person: (Catenanuova) *mi vę́ni kká!* 'venga qua!', *mi trási!* 'entri!'; (Mistretta) *mi un nę́si fǫ́ra!* 'non esca fuori!' — Vgl. südkalabr. *lu Signori mu t' accumpagna!* 'che il Signore ti accompagni!', *si boli mu jamu, mu ndi manda n' abitu ped' ogniduna* — 'se vuole che andiamo, ci mandi un abito per ognuno'.

[2] Vgl. N. Maccarone, La vita del latino in Sicilia, Firenze 1915, S. 70.

[3] Die eingeklammerten Zahlen weisen auf die Nummer der folgenden Liste.

Bezeichnungen unberücksichtigt lasse, da sie für die einstigen sprachlichen Verhältnisse innerhalb der Insel, soweit die ländliche ungebildete Bevölkerung in Frage kommt, keine unbedingte Beweiskraft haben.[1]

1. balathe s. f. 'Steinplatte'
   siz. *baláta* 'Steinplatte', (Calascibetta) *valáta* 'Steinplatte, auf welcher Getreide zerrieben wird'; kalabr. *baláta* 'Steinplatte', 'Grabstein'.
2. berniia s. f. 'vase en terre'.(Gasselin)
   siz. *burnia* 'vaso di terra cotta', (Aidone) *burnía*, (Mandanice) *bunnía* id. Auch in Genua, Piemont und Spanien, vgl. Rom. Etym. Wörterb. no. 1222.
3. burǵ 'Turm'
   sizil. *búrǵu* 'grande mucchio di grano, di paglia o di fieno'. Vgl. De Gregorio, Stud. glott. VII, 114. Hierher auch nordarag. (Ansò) *burgil*, bearn. *bürgé* 'Getreidehaufen'?
4. bûs 'Schilfrohr' (in Ägypten; vgl. DC. 77)
   sizil. *busa* 'gambo dell' ampelodesmo', *busúni* 'fusto secco delle biade' (Biundi), (Vita) *li búsi*, (Giarratana) *i buši* 'gli steli di una specie di giunco'. Vgl. De Gregorio, Stud. glott. ital. III, 229.
5. dabbis 'Ginseng'
   sizil. *dábbisu* 'Pflanze mit krausen fenchelähnlichen Blättern'.
6. dagal 'Baumdickicht', 'dichtbestandenes Jungholz' (Wahrmund), *daghla* s. f. 'buisson épais' (Gasselin I. 343)
   sizil. *dágala* 'striscia coltivata di ortagli lungo le fiumare'. Das von De Gregorio (Stud. glott. ital. VII, 104) angesetzte (aus Du Cange belegte) „basso lat". *dagala* ist nichts anderes als das sizilianische Dialektwort selbst. Der begriffliche Übergang erklärt sich aus der Tatsache, dafs in Sizilien gerade die Flufsufer ganz besonders dicht mit Bäumen und Strauchwerk bewachsen sind.
7. damûs 'gewölbtes Gebäude', 'Gewölbe'
   sizil. *dammúsu*, (S. Biagio Platani, Catenanuova) *ddammúsu* 'gewölbte Zimmerdecke'. Vgl. DC. S. 163.
8. dis 'Schilfgras'
   sizil. *ddisa*, (Mistretta) *ddísi* m.; südkalabr. *lisa* (in Bagaladi, Briatico), *lisi* (Malara p. 218), (in Samo), *disa* 'Schilfgras mit scharfschneidenden Halmen'. Vgl. Meyer-Lübke, Rom. Etym. Wörterb. no. 2650; Rohlfs, Arch. Rom. IX, 156.
9. douleb m. 'Platane' (Gasselin II, 409)
   sizil. (Mandanice, Furci) *ddúrbu*, (Furci) *dúrbu*, (Novara) *dúrpu* 'wilde Platane'. Vgl. De Gregorio, Stud. glott. ital. VII, 111.

[1] Zur Ansetzung der arabischen Grundwörter bediene ich mich der Wörterbücher von Edouard Gasselin, Dictionnaire français-arabe (Paris 1880) und Adolf Wahrmund, Handbuch der neuarabischen und deutschen Sprache (Giefsen 1898). Mit DC bezeichne ich die unten S. 152, Anm. 1 genannte Untersuchung von D'Aleppo und Calvaruso.



10. dukkân 'Bank des Kaufmanns' (Wahrmund)
ostsizil. *tikkχéna* (in Catenanuova, S. Michele di Ganzeria), zentralsizil. (S. Biagio Plat., Villalba) *ǧitténa*, nordsizil. (Mistretta, Baucina) *itténa*, Girgenti *yutténa* 'Steinbank vor den Häusern oder im Viehstall'.
11. gharráf m. 'roue d'un puits servant à tirer l'eau' (Gasselin II, 630).
sizil. *garaffu* 'apertura per cui si da o si toglie l' accesso all' acqua destinata a volgere la ruota del molino' (Traina), [in Vita] *arráffu* 'Treibrad der Mühle'.
12. ǵábia 'bassin d'eau dans un jardin' (Gasselin I, 170)
sizil. *gébbia*, kalabr. *gibbia* 'Wasserreservoir im Gemüsegarten'. Auch in Spanien, vgl. Meyer-Lübke, Rom. Etym. Wörterb. no. 3950.
13. ǵammar 'Mark des Palmbaumes', ǵemal 'Palme'
sizil. *ǵummára*, (S. Biagio Platani) *ǵummárra* 'niedrige Buschpalme' ('cefaglione'). Vgl. De Gregorio, Stud. glott. ital. VII, 162.
14. ǵemhera f. 'Ansammlung' (Gasselin II, 611)
sizil. (S. Michele di Ganzaria) *ǵámmira* 'Wassersammelbecken oberhalb der Mühle'.
15. ǵerân 'Frosch'[1]
sizil. *ǵurána*, (Casteltermini) *ǵuránna*, (Calascibetta, Furci) *ćiránna*, (Sperlinga) *ćurdyn*ª, (Catenanuova) *ćurána*, (Mistretta) *kχurána* 'Frosch'. Auch in Südkalabrien: (Briatico) *ćiránna*, (Caria) *ćeránna*, (Palizzi) *ǵuvanéḍḍa*, (Pentedattilo) *ǵanéḍḍa*, (Bianco) *ǵanélla*, (Ferruzzano) *ǵuanélla* 'Frosch'.
16. ḥama f. 'Schlamm'.
sizil. (S. Biagio Platani) *χáma* 'Schlamm', (Vita) *kámi* f. 'Strafsenschlamm', (S. Biagio Platani) *ǵvu aχχamàtu* 'uovo guasto'; Villalba, Mussomeli) *káma* 'tritume di paglia', 'pula', (Calascibetta) *kamáta* 'paglia fina sull' aia'. Damit identisch ist offenbar auch nordapul. *kámª*, abruzz. *kámª*, *kámə*, neapol. *kámmª*, südröm. (Veroli, Serrone, Nemi) *kàma* 'pula', das wohl durch sizilianische Saisonarbeiter in die südlichen Provinzen des Kontinents verschleppt worden ist.
17. ḥarare (Wahrmund), *ḥeràra* (Gasselin) 'Hitze', 'Wärme'
sizil. (S. Biagio Platani) *χarára*, Trapani *carára* 'drückende Hitze' ('afa'). De Gregorio (Stud. glott. ital. VII, 67) brachte das Wort mit *caldaria* zusammen!
18. ḥérra f. 'soif violente' (Gasselin II, 684)
sizil. (S. Biagio Platani) *χárbya* 'sete ardente'.
19. ḫalîg 'fiume', 'canale', 'braccio di un fiume'
sizil. *galiggi* 'rivolo d'acqua che subito scema e manca' (Traina), vgl. DC. 187; (Villalba) *li galéći* 'pozze di acqua

[1] Das arabische Wort scheint dem Lateinischen (rana bzw. *grana) entlehnt zu sein, vgl. H. Schuchardt, Sitzungsberichte der Wiener Akad. 198, IV, 30.

per macerare il lino'. Auch kalabr. (Cosenza) *galiči* 'braccio di un fiume'.

20. ḫarir 'marchand de soie' (Gasselin II, 684)
Hierher sizil. *caréra* 'tessitrice' (Biundi), (Catenanuova, Calascibetta) *garéra* 'tessitrice', südkalabr. (S. Pantaleone) *aχaréδa* 'tessitrice'? Vgl. auch DC. 119.

21. ḫárb 'rundes Loch' (Wahrmund)
ostsizil. (Mandanice) *kárbu* 'buco nell' albero'.

22. ḫarba s. f. 'masures', 'débris' (Gasselin II, 636), ḫirbe 'verwüsteter Ort', 'Ruine' (Wahrmund)
südsizil. (S. Biagio Platani) *χírba* 'rupe', 'scoscendimento'.

23. ḫezàna s. f. 'armoire' (Gasselin)
sizil. (Casteltermini, Calascibetta, S. Michele di Ganzaria etc.) *gaddzána*, (Vita) *kaséna* 'Wandschrank ohne Tür', 'Wandnische'; *gaséna* 'ordigno da tenervi pentole, piatti ed altre cose per la cucina' (Nicotra D' Urso 109) südkalabr. (Canolo) *χattsána*, (Laganadi) *gattsana* 'offener Wandschrank in der Mauer'.

24. kusb 'Satz beim Ölpressen' (Wahrmund), késba s. f. 'résidu des fruits pressés' (Gasselin II, 175).
sizil. (Mistretta) *kášpu*, (Sperlinga) *kásp*ᵘ, 'mucchio di vinaccia nel palmento'[1].

25. kóskos 'Mehlbrei'
sizil. *kúskusu* 'pasta di semola ridotta in granelli' (Biundi 80), 'sorta di pasta da minestra' (Nicotra d' Urso 81); südkalabr. *kúskusu* 'sorta di pasta ridotta in minutissimi granelli, di cui si fa minestra' (Malara 139), (S. Pantaleone) *kúskussu* 'nevischio'. Auch im Spanischen (*alcuzcuz*), vgl. Meyer-Lübke, Rom. Etym. Wörterb. no. 4796.

26. marǵ 'Wiese', 'Marschland'
sizil. *márǵu* 'palude', 'stagno'; südkalabr. *márgiu* 'luogo incolto; stagno, palude' (Malara 233), nordkal. *márgiu* 'terreno non zappato', 'sponda di un fiume' (Accattatis 414). Vgl. De Gregorio, Stud. glott. ital. III, 240.

27. márqad 'Schlafplatz', 'Ruhestätte'
sizil. (auf der ganzen Insel) *márkatu* 'Hirtenstand', 'Ort, an welchem die Schafhirten ihre Hürden aufgeschlagen haben'. Vgl. auch De Gregorio, Stud. glott. ital. VII, 224; DC. 238.

28. maslûq 'gekocht' (Wahrmund)
ostsizil. *musuluku* 'siccae quaedam lactis reliquiae post caseum confectum' (Vinci), (in S. Lucia del Mela, Mandanice, Furci) *musulúka*, *musulúku* 'tritume della pasta del cacio che resta nella caldaia'; (Caltagirone) *misulúku* 'stupido', (S. Biagio Plat.) *musulúku* 'faccia intondita', (Girgenti) *misulúku* 'persona alta

[1] Der gleichen Herkunft sind auch span. *cospillo* 'Oliventrester', *caspia* 'Apfeltrester', nordarag. (in Bielsa) *cospa* 'Rinde von Tannen', südwestfranz. *guspa* 'Weintrester', piem. *kaspi*, bergam. *kaspe* 'Weintrester', die von Hubschmied (Festschrift Gauchat 435) unnötigerweise auf einen keltischen Stamm **kossipā* 'Zerstampfung' zurückgeführt werden.

e secca', (Vita) *musulúku* 'piccolo ragazzo', (Castrofilippo) *misulúku*, (Salemi) *musulúku* 'Art Ackersenf'; südkalabr. (Cataforio, Bagaladi) *musulúka*, (Canolo, Cittanova, Siderno, Polistena) *musulúku*, (Bianco, Ferruzzano, Caraffa etc.) *musulúpu* 'Käse, der aus den Überbleibseln des Käseteigs in der Hand geformt wird'; kalabro-griech. (Chorio di Rochudi) *musulúpa* 'kleiner Käse, der in einer eine Frau darstellenden Holzform geformt wird'.

29. medaqq m. 'pilon' (Gasselin).
 sizil. *matáffu* 'mazzeranga' (Biundi); daneben auch *matákku* (nach DC. 244).

30. merdan m. 'Spindel' (Gasselin I, 867)
 sizil. *mdrdanu* 'Spinnwirbel' (Traina), (Catenanuova, Mascalucia) *márdinu* id. Vgl. DC. 238.

31. merzeba 'maillet en fer' (Gasselin)
 sizil. (Calascibetta) *mardzéppa* 'mazza per battere il grano'.

32. mosteqâ 'scodella per attingere acqua' (DC. 205)
 sizil. (Catenanuova) *múštika* 'brocca da bere', (Nicosia) *mustikeḍḍa* 'piccola brocca da bere'.

33. naq' 'stagnierendes Wasser' (Wahrmund)
 sizil. (Vita, S. Biagio Plat.) *náka* 'tiefe Stelle im Flufs', (Villalba) *náka* 'posto poco profondo nel fiume'. Das Wort ist völlig fern zu halten von sizil. (kalabr., basil., apul.) *náka* 'Wiege' [< *νάκη*]. Da *náka* in der letzten Bedeutung grofsen Gebieten Unteritaliens eignet, in topographischer Verwendung aber nur auf Sizilien begegnet, sind die Bedenken De Gregorios (Stud. glott. VII, 247) gegen ein arabisches Etymon unbegründet.

34. qalab 'umwenden'
 sizil. *galibbari* 'mettere a maggese la terra' (Traina); 'arare' (Pasqualino). Vgl. DC. 188.

35. qubbe 'Gewölbe', 'Kuppel'
 sizil. *kúbba* 'Kuppel über den Brunnen'. Vgl. De Gregorio, Stud. glott. ital. III, 232; REW. 6909.

36. râdan 'Garn aufwinden' (Wahrmund)
 sizil. (Salemi) *raddéna* 'Apparat (aus einem grofsen Holzrad bestehend) zum Aufspulen von Garn'; sizil. *riddéna* 'strumento di legno che ha una ruota con la quale girando si torce il filo' (Traina). Vgl. DC. 296.

37. raff 'Viehürde' (Wahrmund)
 sizil. (Sperlinga) *ráfᵘ* 'Schweineverschlag'; (in Polizzi, nach DC. 292) *ráffu* 'ornamento di parete che sporge in fuori'. Auch span. *rafe* 'Dachvorsprung'.

38. sukkâra 'chiavistello' (Griffini, L'arabo parlato della Libia S. 50)
 sizil. *súččaru* 'wagerechter oder senkrechter Türriegel'; *súcchiaru* 'strumento di ferro che si mette agli usci' (Biundi). Die ausschliefslich auf Sizilien beschränkte Verbreitung dieses Wortes spricht eher für ein arabisches Etymon als für das früher von mir angesetzte suculus 'männliches Schwein'

['männlicher Riegel'], vgl. Arch. Rom. IV, 382 und Arch. f. d. Stud. der neueren Sprachen 146. 128.

39. **sàqia** 'cours d'eau' (Gasselin)
westsizil. (Vita) *dzdkya* 'Mühlgraben', (Aidone, Calascibetta, S. Michele di Ganzeria) *sáya* 'Mühlgraben', (Giarratana) *sáya* 'Bewässerungsgraben'. Vgl. REW. no. 7594; DC. 307.

40. **sàkan** 'Wohnort', 'Wohnung' (Wahrmund)
sizil. *zákkanu* 'luogo dove si ricoverano le bestie' (Biundi), (in Vita) *tsákkanu* 'Hürde für Kälber'.[1] Auch kalabr. *tsàkkanu* 'quella parte dell' ovile dove si chiudono nottetempo gli agnelli', basil. (in Saponara) *zakkaniéllo* 'abituro del maiale' (Racioppi, Storia dei popoli della Lucania II, 511). Vgl. DC. 412.

41. **selq** 'blette' (Gasselin)
zentralsizil. (Campofranco, Castrofilippo, Villalba) *dzárka*, (Casteltermini, Castrogiovanni) *sárka* 'bietola' ('Mangold'). Auch span. *acelga*, portg. *selga* 'Mangold' Meyer-Lübke, REW. no. 7797. Das arabische Wort selbst ist wohl aus griech. *σέκλιον (vgl. o. S. 145) entlehnt.

42. **sokordja** 'écuelle' (Gasselin)
sizil. (Vita) *škurrúǵǵa*, (Villalba) *skirrúǵǵa* 'scodella di creta'.

43. **south** 'Peitsche' (Gasselin), **saut** (Wahrmund)
sizil. *tsǫ́tta* 'Peitsche'; auch in Spanien (*azote*) und Portugal (*açoute*), vgl. Meyer-Lübke, REW no. 7628.

44. **saut** 'Pfütze', 'Wasserpfuhl'
westsizil. (Vita, Villalba) *tsǫ́tta* 'Tümpel', nordsizil. (Mistretta) *tswǫ́ttu* 'Talmulde', zentralsiz. (Calascibetta) *tsúəttu* 'buco in cui si piantano diversi chicchi di fave, fagiuoli etc.' Auch südkalabr. (Laganadi, Condofuri etc.) *tsótta* 'buco in cui si piantano patate, chicchi di grano'; (nach Malara 495) 'manata di concime che si mette ad un lato del pedale di una pianta erbacea e presso le radici'. Vgl. DC. 438.

43. **šabbàr** 'Aloestaude' (Gasselin)
sizil. *zabbára* 'aloe' (Biundi), (Baucina) *dzabára*, (Aidone) *dzamára*, (S. Biagio Plat.) *ddzabbara* id.; südkalabr. *dzambára* 'agave americana' (Malara). Auch auf der Pyrenäenhalbinsel: span. *acíbar* 'Aloesaft', *zábila* 'Aloe', port. *azebre* 'Aloe'. Vgl. Rom. Etym. Wörterb. no. 1893; DC. 408.

46. **tannûr** 'Ofen', 'Backgrube' (Wahrmund)
sizil. *tannúra* 'gemauerter Kochherd', 'Herdstelle', (Villalba) 'Küche', (Vita) 'vaso di creta che serve da braciere'. Vgl. DC. 376.

47. **tsàia** 'enclos' (Gasselin)
sizil. (S. Biagio Plat.) *χáya*, (Villalba) *sáya*, (Vallelunga) *gáya* 'Hecke'.

48. **zaʿmat** 'Kuh'
sizil. *dzammatáru*, (Mistretta) *sammatáru* 'Senne', 'Käsemacher';

---

[1] Zur begrifflichen Entwicklung vgl. das oben (no. 27) unter *márqad* Gesagte.



auch bovagriech. *zambatári* 'pastore' Arch. glott. ital. IV, 34. Vgl. De Gregorio, Stud. glott. ital. VII, 425.

48. zarb 'Pferch' (Wahrmund)
sizil. *zdrba*, *zarbáta* 'Zaun' (Biundi), (S. Biagio Plat.) *dzarbáta* 'mit Stoppelbündeln umgebener Feigentrockenplatz', (Catenanuova) *dzárbu* 'Hängeboden im Zimmer zum Aufbewahren von Heu und Stroh'.

50. zir m. 'jarre où les Sahariens conservent les dattes' (Gasselin I, 394)
sizil. *ziru*, *nziru* 'vaso di creta senza manichi' (Traina); nordkalabr. *zirru* 'orcio di terra cotta da tenervi olio od altri liquidi' (Accattatis), irpin. *ziro* 'vaso grande' (Nittoli), kampan. *dzírə*, *dzíro* 'grande vaso di creta da olio', abruzz. (Morrone) *dzirrə* id.

51. zubje 'Löwengrube' (Wahrmund), zobia 'fosse pour les bêtes' (Gasselin I, 838)
sizil. *zúbbiu* 'luogo di grande profondità, voragine, baratro' (Biundi). Vgl. De Gregorio, Stud. glott. ital. III, 251.

Alle diese arabischen Sprachelemente[1] haben eines unter sich gemein: sie dienen zur Bezeichnung primitiver und durchaus bodenständiger Begriffe. Dieser Umstand zeigt deutlich, wie wir diese arabischen Fremdwörter zu werten haben. Es sind nicht Lehnwörter, die etwa eine höhere oder eine auf einzelnen Gebieten besonders fortschrittliche arabische Kultur der sizilianischen Bevölkerung vermittelt hat, sondern es sind festeingewurzelte Überbleibsel aus einer Zeit, in der auf Sizilien das Arabische Volkssprache war. Stellt man dieser aus einer genaueren Betrachtung der sizilianischen Arabismen gewonnenen Erkenntnis andere Erscheinungen gegenüber wie die ausgesprochene Einheitlichkeit der sizilianischen Mundarten, ihr starkes schriftitalienisches Gepräge, den auffälligen Mangel an altertümlichen lateinischen Elementen[2], so darf man wohl zu der Schlufsfolgerung berechtigt sein, dafs auf dem Hauptteil der Insel die heutigen romanischen Mundarten in keinem direkten Zusammenhang mit der im Altertum von römischer Seite begonnenen

---

[1] Eingehender untersucht sind die in den sizilianischen Mundarten eingestreuten arabischen Sprachelemente, freilich in nicht immer sehr kritischer Weise, von G. De Gregorio e Chr. F. Seybold, Glossario delle voci di origine araba (Stud. glott. ital. III, 225—251) und P. G. Maria D'Aleppo e G. M. Calvaruso, Le fonti arabiche nel dialetto siciliano, Roma 1910.

[2] Soweit ich sehe, fehlen auf Sizilien (im Gegensatz zu den kontinentalen Gegenden des südlichen Italiens) folgende Wörter: arca 'Truhe', averta 'Doppelsack', agnus 'Lamm', beta 'Mangold', ansa 'Henkel', *ausulare 'horchen', *chordiscus 'spät geborenes Lamm', corona 'Nadelöhr', cras 'morgen', calabrix 'Weifsdorn', gleba 'Scholle', janua 'Tür', nudiustertius 'vorgestern', ninguere 'schneien', oppilare 'verstopfen', parra 'Meise', petere 'bitten', *puca 'Stachel', rallum 'Pflugscharre', vectis 'Stange', ustulare 'verbrennen', verpa 'männliches Glied', uxorare 'eine Frau nehmen' etc.

Latinisierung stehen, sondern das Resultat einer verhältnismäſsig **jungen Neuromanisierung** bilden, die erst nach Beseitigung der Araberherrschaft eingesetzt hätte. So würden sich also die sprachlichen Schicksale auf der Insel in ganz ähnlicher Weise gestaltet haben wie etwa in Südspanien, wo ja auch die heutigen Mundarten nicht die direkte Fortsetzung des von den Römern in jenen Gebieten gesprochenen Lateins bilden, sondern auf das mittelalterliche Spanisch zurückgehen, das, aus den nördlichen Gebieten nach der *Reconquista* südwärts flutend, sich wieder über dem Arabischen abgelagert hat.

Neben dem tiefgehenden Einfluſs, den das Griechische in Unteritalien ausgeübt hat, und neben den mannigfältigen Spuren, welche das Arabische in Sizilien hinterlassen hat, tritt die Wirkung der übrigen in Unteritalien alteingesessenen Sprachen gänzlich zurück. Im Vordergrund des Interesses steht hier das **Oskische** und das **Umbrische**. Des öfteren ist versucht worden, gewisse Erscheinungen besonders lautlicher Natur, die uns heute auf altem oskischen Boden entgegentreten, mit oskischen Sprachgewohnheiten zusammen zu bringen[1]. Das meiste davon ist höchst unsicher. So wird bei dem heute in Unteritalien auftretenden Wandel von *nd* zu *nn*, wie er in *venno* 'vendo', *manno* 'mando' begegnet, darauf hingewiesen, daſs auch z. B. dem latein. *operandam* im Oskischen ein *upsannam* entspricht. Aber diese Parallele ist aus dem Grunde trügerisch, da in diesem und ähnlichen Fällen dem oskischen *nn* nicht *nd* sondern ein uritalisches *-tn-* zugrunde liegt, aus dem das oskische geminierte *nn* auch direkt hervorgegangen sein kann. Wirkliche Bedeutung für die romanische Lautentwicklung käme diesem Phänomen erst zu, wenn sich im Oskischen der Wandel auch bei den Entsprechungen von lateinisch *vendere*, *menda*, *mandare*, *tondere*, wo *-nd-* wurzelecht ist, nachweisen lieſse. Aber auch dann ist zu bedenken, daſs der Wandel *-nd-* > *nn* sporadisch auch auf Sardinien (in Tonara und Orune[2]) begnet, sich in Mitteldeutschland findet (*Länner*, *Wänne*, *Kinner*, *Rinne* etc.), daſs Assimilation von *nd* zu *n* dem Katalanischen und Gaskognischen eignet[3], und daſs endlich in Unteritalien der Wandel von *nd* zu *nn* einer gerade in diesen Gebieten in weitem Umfange einsetzenden Assimilierungsbewegung zuzureihen ist. So wird in Unteritalien nicht nur *banda* zu *bánna*, sondern auch *gamba* zu *gámma* und *ganga* ('Wange') zu *gáŋŋa*[4]), d. h. infolge des Trägheitsgesetzes hebt sich nach der

[1] Vgl. **Meyer-Lübke**, Roman. Grammatik I, 536; derselbe, Einführung in das Studium der roman. Sprachwissenschaft (1920), S. 236; **M. L. Wagner**, Zeitschr. f. roman. Phil. 40 (1920), S. 305 u. 392; **Clem. Merlo**, Fonologia del dialetto di Sora S. 241.

[2] Vgl. **M. L. Wagner**, Lautlehre der südsardischen Mundarten (Diss. Würzburg 1907) S. 44.

[3] Vgl. **W. Meyer-Lübke**, Das Katalanische, Heidelberg 1925, S. 48.

[4] Besonders klar liegen diese Verhältnisse auf Sizilien und in der Terra d'Otranto, vgl. sizil. *vínniri* (< **vendere**), [*g*]*ámma* 'Bein' (< **gamba**), *liŋŋa* (< **lingua**), otrant. (in Salve) *ñdnna* (< **glande**), *ntummare* 'stoſsen' (< ***tumbare**), *dŋa* 'Backenzahn' ('*ganga*').

Bildung des Nasenlautes (*n*) das Gaumensegel nicht sogleich zum Verschlufs der Nasenhöhle, so dafs der Nasenweg weiter geöffnet bleibt und statt des zu erwartentenden oralen Lautes (*d, b, g*) noch einmal ein Nasenlaut (*n, m, ŋ*) gebildet wird. Ebensowenig kann hinsichtlich des Wandels von intervokalischem *-d-* zu *δ* bzw. *r* im heutigen Unteritalien an einen Zusammenhang mit dem auf umbrischen Inschriften begegnenden Wandel von intervokalischem *d* zu *ř* [ein graphisches Zeichen, das auf jüngeren Inschriften durch *rs* ersetzt wird] gedacht werden[1]. Es begegnet nämlich einmal, wie schon Meyer-Lübke (Einführung 236) hervorgeht, der moderne Wandel von *d* zu *r* heute gerade nicht auf umbrischem sondern auf altem oskischen Gebiet[2], andererseits ist das in den heutigen Mundarten auf intervokalisches *-d-* zurückgehende *-r-* sicher sehr jungen Ursprungs und erst sekundär aus der viel weiter verbreiteten Zwischenstufe *δ* hervorgegangen[3]. Schliefslich ist zu bedenken[4], dafs auch dieses lautliche Phänomen nur eine Teilerscheinung eines weitgreifenden Prozesses darstellt, kraft dessen in Unteritalien die ursprünglichen stimmhaften intervokalischen Verschlufslaute (*d*, g[5], *b*) zu den homogenen Reibelauten verschoben werden: pede > *péδe*, fagu > *fagu*, faba > *fava*[6]. Als dritte Erscheinung wird für das Fortleben altitalischer Lautentwicklung die Sonorisierung stimmloser Verschluflaute nach Nasalen ins Treffen geführt[7]. Nun haben wir allerdings im Umbrischen iuengar 'iuvencas', ander 'inter' und einige andere Fälle, daneben aber viel häufiger: ampentu 'impendito', antentu 'intendito', antakres 'integris',

---

[1] Die Möglichkeit eines solchen Zusammenhangs wird von Meyer-Lübke, freilich in sehr vorsichtiger Form, angedeutet in seiner Einführung in das Studium der romanischen Sprachen S. 236. Vgl. auch desselben Italien. Grammatik § 177.

[2] Es herrscht *-r-* heute (nach den Materialien des AIS) in Nord- und Südostsizilien, im Silagebiet (Kalabrien), Nordwestbasilikata, im Salernitanischen und im Bezirk von Neapel.

[3] Die Stufe *-δ-* findet sich (nach den Materialien des AIS) in Süd- und Zentralsizilien, in Zentralkalabrien (Appenninengebiet der Prov. Cosenza), in Nordkampanien (Volturno-Tal), Nordapulien und in den südlichen Abruzzen.

[4] Schon C. Battisti (Beiheft 28a zur Zeitschr. f. roman. Phil. 197) betonte energisch die absolute Unabhängigkeit dieser Erscheinung von dem altumbrischen Laut.

[5] Wo in unteritalienischen Mundarten intervokalisches *-g-* erhalten ist, erscheint es in der Tat fast stets als Reibelaut, vgl. kalabr. *fagu* 'Buche', *a gaḍḍina* 'Huhn', *ruga* 'Strafse', zentralsizil. (in Villalba, nach den Materialien des AIS) *la gávuta* 'Maurerkübel' [< gabata], *la gárga* 'Wange' [< *garg-], nordapul. (in Ascoli Satr.) *la gátt* 'Katze', *li lláġenə* 'lasagne' [< λάγανον].

[6] Wir finden also in Unteritalien im Grunde die gleiche Entwicklungsstufe, welche u. a. das Neuspanische (nidu > *niδo*, ruga > *ruga*, sebu > *sebo*) erreicht hat, mit dem einzigen Unterschied, dafs im Spanischen der Reflex von *-b-* bilabialer Reibelaut, im Italienischen labiodentaler Reibelaut ist. Die gleiche Stufe werden wir für das vorliterarische Französisch (praeda > *prẹδa*, ruga > **ruga*, faba > *fava*) voraussetzen dürfen. Aufserhalb des Romanischen zeigt auch das Neugriechische dieses Stadium, vgl. πόδι > *póδi*, πάγος > *págos*, φλέβα > *fléva*. Vgl. G. Rohlfs, Revue de linguistique romane I (1925) S. 283.

[7] Vgl. Meyer-Lübke, Rom. Gramm. I, 537; Einführung 237.

emantu 'emantur', panta 'quanta', pumpe '-cunque', terkantur 'suffragentur', so dafs man in die absolute Bodenständigkeit dieses Wandels im Altumbrischen doch wohl einige Zweifel setzen darf. Noch auffälliger ist, dafs in moderner Zeit dieser Wandel gerade auf altem umbrischen Gebiet nicht anzutreffen ist, sondern fast ausschliefslich auf oskisches Gebiet beschränkt bleibt[1]. Wenn schliefslich die gleiche Erscheinung auch im Albanesischen (campana > *kęmborę*, cantare > *kęndój*, mancare > *męngój*) und im Neugriechischen (*κάμπα* > *kámba*, *πέντε* > *pénde*, *ἀγκών* > *angón*) wiederkehrt, so zeigt sich klar, dafs der Sonorisierungsprozefs ganz gewifs nichts mit dem im Altumbrischen zu beobachtenden Phänomen zu tun hat. Sehr viel eher ist es möglich, dafs eine etwa schon im Frühvulgärgriechischen ausgeprägte Tendenz zur Sonorisierung der auf einen Nasal folgenden stimmlosen Verschlufslaute ihre Wellen noch bis in die dem Orbis Graecus zunächst liegenden Nachbargebiete (Unteritalien und Illyrien) geworfen hätte.

Ist so ein unmittelbarer Zusammenhang zwischen alten oskisch-umbrischen und neuitalischen Lauterscheinungen im höchsten Grade in Frage gestellt, so ist es andererseits keineswegs ausgeschlossen, dafs aus dem Wortschatz italischer Mundarten sich einzelne lexikalische Trümmer bis in die heutigen Mundarten fortgepflanzt haben. Freilich ist eine solche Entscheidung bei dem völlig ungenügenden Einblick, den wir in das Lexikon dieser italischen Idiome haben, auch hier nur in den seltensten Fällen möglich.

Lateinischem intervokalischem *-b-*, soweit es auf indogermanische Aspirata zurückgeht, entsprach im Oskisch-Umbrischen ein *-f-*, vgl. alfu = *albus*, lifra = *librā*, prufe = *probe*, rufru 'rubros', tefe 'tibi' etc. Schon im Altertum fanden hin und wieder Bauernausdrücke aus den oskisch-umbrischen Nachbargebieten (Falerii, Präneste etc.) in solcher dialektischen Form Eingang in das Stadtrömische, was bei den engen Beziehungen zwischen der städtischen Bevölkerung und dem oskisch-umbrischen Bauernvolk, das seine ländlichen Produkte in Rom zum Markt brachte, kaum verwunderlich erscheint. So finden wir schon im Lateinischen an Wörtern mit unlateinischem *-f-*: scrofa 'Sau' (schon bei Varro), bafer 'ungeschlacht', 'grob', 'bäuerisch' (in Glossen), bufa 'Käsewurm', bufalus (neben echt lateinischem bubalus) 'Büffel', bufo 'Kröte', (Vergil), bufulcus 'Ochsenhirt', crefro 'ich siebe' (in Glossen), bufo und gufo 'Eule' (in Glossen), mufro 'Wildschaf', rufus 'fuchsrot', tōfus 'Tuffstein', tufer 'Knolle', 'Trüffel', Wörter, welche sich schon nach ihrer Bedeutungssphäre als 'verba rustica' enthüllen. Es wird daher niemand überraschend finden, wenn abgesehen von diesem in der Stadt im Umlauf befindlichen Wortgut sich solche

[1] Der Wandel von *-nt-* > *nd*, *-mp-* > *mb*, *nk* > *ng* erstreckt sich [nach den Materialien des italien. Sprachatlas] vom Coscile in Nordkalabrien über die Basilikata, Apulien (nö. der Linie Taranto—Ostuni), Kampanien, Südlatium (sporadisch; nördlichste Punkte: Nemi-Serrone), die Abruzzen und die Marken (bis über Ancona hinaus).

oskischen Provinzialismen nun auch in einzelnen ländlichen Gebieten Unteritaliens bis heute am Leben erhalten haben. So lebt ein dem lateinischen *gleba* entsprechendes oskisches *glefa* 'Scholle' noch heute fort in den Mundarten Nordostkalabriens, der Basilikata und Südapuliens, also auf altem oskischen Sprachgebiet[1]. Auf ein oskisches *tūfa (statt latein. tūba) 'Trompete' weist das in Kampanien, im Irpinerlande und in den Abruzzen weitverbreitete *tófa* bzw. *túfa* 'Horn der Hirten'[2]. Ein oskisches *tifa 'Scholle', das durch ein bei Varro bezeugtes 'sabinisches' teba 'Hügel' gestützt werden könnte und wohl direkt zu dem von Festus überlieferten tifata[3] 'Steineichenwald' (< 'Berghang'?) gezogen werden darf[4], scheint fortzuleben in zentralkalabr. *tífa*, *tíha* 'Erdscholle'[5]. Einem lateinischen october hätte in oskischer Sprache ein *octufru entsprochen, ein Provinzialismus, auf welchen heutiges lukanisches und salernitanisches *attrúfu* 'Oktober' sicher in direkter Linie zurückgeht[6]. Nordkampan. (in S. Donato Val Comino) *rúfə* 'Art sehr niedrige Kiefer'[7] könnte auf ein latein. rūbus 'Brombeerstrauch' entsprechendes oskisches *rufu weisen, vorausgesetzt, daſs man berechtigt ist, lat. rūbus 'Brombeerstrauch' mit rūber, rūfus (italisch rufru[8]) in Verbindung zu bringen[9]. Etwas zuverlässigeren

[1] Vgl. nordostkalabr. (Montegiordano) *lέfa*, (Nova Siri) *yέfa*, basilik. (Lagonegro) *yefa*, (Pisticci, Bernalda) *ñέfa*, apul. (Ostruni) *čέfa*, (Martina Franca) *čέfə*, (Lecce) *ñífa*, (Alberobello) *čáyfe*; + globus: (Avetrana) *yófa*, (Manduria, Francavilla Fontana) *ñófa*, (Massafra) *yǫ́fə*, (Carovigno) *čǫ́fə* etc. Vgl. noch Ribezzo, Atti della R. Accademia di Archeologia 1910, S. 161 u. G. Rohlfs, Arch. Rom. IX, 166.

[2] Vgl. neapol. *tófa* 'buccino, conca marina' (D'Ambra 377), irpin. *tófa* 'buccino, conca marina' (Nittoli 232), nordkampan. *tǫ́fa* 'corno dei pastori' (Merlo, Dialetto di Sora 185), salern. (Teggiano) *tófa* 'Muschelhorn'; nordkampan. (Formicola, Gàllo, Venafro) *túfa*, südabruzz. (Morrone, Roccasicura) *túfa*, *túfə* 'Hirtenhorn' (aus Horn oder aus einer Muschel). Die *-u*-Formen sind dem Einfluſs des tūt-Lautes zuzuschreiben.

[3] Heute als Name eines Berges (*Monte Tifata*) westlich von Capua und in dieser Form schon bei Livius erwähnt. Gehört hierher auch der Name des Berges Tifernus (in Samnium) der auch dem dort entspringenden Fluſs (heute *Biferno*) den Namen gegeben hat?

[4] Vgl. Bücheler, Rheinisches Museum 39, 421; W. Schulze (Zur Geschichte lateinischer Eigennamen 531, Anm. 3) lehnt allerdings einen Zusammenhang von tifata mit teba ab.

[5] Das Wort ist besonders bodenständig im Savuto-Tal südl. von Cosenza, vgl. (Colosomi, Scigliano, Rogliano) *tífa*, (Parenti, Decollatura, Motta S. Lucia, Soveria Mannelli) mit Wandel von intervokalischem *-f-* zu *h tíha* 'Erdscholle', (Grimaldi, Crucoli, Cotrone) *tifúne* 'Erdscholle', (Filandari) *tíffa* id.

[6] Vgl. neapol. *attufro* 'Oktober' (D'Ambra 74), salernitanisch (Teggiano, Castellabate) *attrúfu*, basilik. (Picerno, Ripacandida) *attrufə*.

[7] Gehört hierher auch südrömisch (Velletri, Veroli, Sonnino) *rúfo*, nordkampan. (Ausonia) *rúfo* 'Hundekrätze', nordkampan. (Ausonia) *rúfelo* 'Kopfschuppen'? Oder sind diese ganzen Ausdrücke zu ahd. rūf 'Schorf' [Meyer-Lübke, Roman. Etym. Wörterb. no. 7424] zu stellen?

[8] Die italische Form findet sich auch in Ortsnamen Rufrae (in Kampanien), Rufrium [heute Ruvo] Stadt im Lande der Hirpiner. Gehört heutiges Rofrano in Südkampanien zu lat. Rubrianus (italisch Rufrianus)?

[9] Vgl. Walde, Latein. etymol. Wörterb. s. v. rūbus.

Boden gewinnen wir mit otrant. (Lecce, Francavilla Fontana) *l'únfu* 'Lendenknochen' (Ribezzo, Il dialetto di Francavilla Font. 62), irpin. *lúffu* 'Lende' (Nittoli 127), irpin. *úffo* 'Lendenknochen', neapol. *lúffo* 'Lende' (D'Ambra 229), *úffo* 'Lendenknochen', 'Hüfte' (ib. 385), nordapul. (Volturino) *lúffə* 'Lende' (Melillo 79), otrant. (Salve) *li luffi* 'die Hüften' Formen[1], die schon durch ihre geographische Verbreitung als Grundlage ein oskisches *lumfu (latein. lŭmbus) 'Lende' vindizieren[2]. Ein oskisches *farfu (: lat. *farba, das später zu barba assimiliert wurde) dürfte fortleben in nordkampanisch, abruzzesisch *fráffə* (m.)[3] 'Nasenschleim'[4]. Sehr schwer ist es, bei basil. (Picerno) *vifərᵃ*, otrant. (Maglie) *ifara* 'Viper' eine sichere Entscheidung zu treffen. Zugehörigkeit dieses Wortes zu der hier aufgeführten Gruppe von Dialektismen kommt nur dann in Frage, wenn sich die Entstehung von lat. vīpera aus einem älteren *vībra (zu vībrare 'in zitternder Bewegung sein')[5] erweisen läfst[6]. Sonst hat sich italisches *-f-* noch in einigen geographischen Namen erhalten, vgl. *Ufente* (alt Ufens[7]), als Name eines kleinen Fusses im Volskerlande (unterhalb Sezze), *Ofena* als Name eines Dorfes am Gran Sasso d' Italia, *Alfano* [italisch *alfu* = 'albus'] als Name eines Dörfchens in Südkampanien, *Tolfa* [< tubula?][8], Name einer Stadt südöstlich Tarquinia, einige Städtenamen, die mit dem italischen Suffix -fru gebildet sind wie Venáfro (in Kampanien), Solófra (Provinz Avellino), Bonéfro (Prov. Campobasso), Massáfra

---

[1] Kalabresisch (Cosenza) *uóffu* 'Hüftbein', mit auffälligem auf *ρ* weisendem Tonvokal zeigt wohl Einmischung von offa 'Klumpen', 'Geschwulst', vgl. sard. *óffu* 'Knoten im Faden' M. L. Wagner, Das ländliche Leben Sardiniens 128.

[2] Vgl. auch Ribezzo, Atti dell' Accad. di Archeologia 1910, S. 163.

[3] Vgl. nordkampan. (Venafro, Letino) *fráffə*, (Ausonia) *fráffo*, benevent. (Pontelandolfo) *fráffə*, abruzz. (Fara S. Martino, Alfedena, Furci) *fráffə*, nordapul. (Serracapriola) *fráff*, (Vico Garganico) *fárfə*, südröm. (Sonnino) *fráffolo*, abruzz. (Roccasicura) *fróffələ*. Dissimilation des Anlautes zeigt salern. *č́árfᵘ*, avellin. (Trevico) *č́árfə*, basil. (Ripacandida) *č́árf*, nordapul. (Ascoli Satriano) *č́árf* 'Nasenschleim' [< *parfulu] und abruzz. (Crecchio) *máffərə*, (Montesilvano) *márfələ* 'Nasenschleim' [> *marfulu].

[4] Zur begrifflichen Entwicklung vgl. savoy. *barba* 'Schimmel', zentralfranz. *barbelles* 'bavures, ce qui s'attache aux lèvres en mangeant, aux bords d'un pot de soupe' v. Wartburg, Franz. Etymol. Wörterb. S. 246. — Auch latein. farfarus 'Huflattich' wird neuerdings von Jos. Brüch auf ein umbrisches farfa 'Bart' zurückgeführt, vgl. Glotta VII, 238 ff. Dagegen ist Pistoia *farfecchie* 'Schnurrbart' geographisch zu isoliert, als dafs man es wirklich mit einem umbrischen farfa (Meyer-Lübke, Wiener Studien 24, 527) zusammenstellen dürfte.

[5] Vgl. Walde, Latein. Etym. Wörterb. s. v. vipera; vgl. auch *lingua vibrante* (bei Lukrez) von der Schlange gebraucht. Die klassische Form vīpera könnte durch frühe volksetymologische Umdeutung (vivipera) entstanden sein.

[6] Ob italien. *tafano* 'Viehbremse' auf ein italisches tafanus (lat. tabanus) zurückgeht (Bücheler, Rheinisches Museum 42, 585), ist unsicher, da gerade auf altem Oskergebiet heute *v*-Formen [< tabanus] begegnen und keineswegs sicher ist, ob in dem Worte altes *-bh-* zugrunde liegt.

[7] Vgl. Ernout, Les éléments dialectaux 74.

[8] Vgl. Tolve, Stadt in der östlichen Basilikata, und span. *tolva* 'Mühltrichter'.

(Prov. Tarent), schliefslich Trinefriu als Name eines Baches bei Paterno (südl. Cosenza).

Eine andere Eigenheit einiger italischer Dialekte besteht darin, dafs sie altes indogermanisches *ei* nicht, wie im Lateinischen, zu *ī* sondern zu *ẹ* verschieben. So entspricht lateinischem cibo, mihi, tibi, ito im Umbrischen kebu, mehe, tefe, etu, lateinisch civis im Oskischen ceus, latein. vicus bei den Marsern uecos[1]. Wie weit diese provinziellen Lautungen verbreitet waren, geht daraus hervor, dafs Varro speca (= spīca) und vellam (= vīllam) als Bauernaussprache (RR. I, 48, 2 u. ib. I, 2, 14) vermerkt. Das ist umso bedeutungsvoller, als in der Tat in den modernen Idiomen sich eine Reihe von Wörtern nachweisen läfst, deren Lautstand nicht mit lateinischem *ī* harmoniert, sondern als Grundlage ein *ē* voraussetzt. So weist basil. *ẹlič̣ə*, neapol. *élece*, ital. *elce* mit venez. *eleze*, sard. *elige*, prov. *euze* (REW Nr. 4259) nicht auf latein. īlex, sondern ein offenbar dialektisches ēlex. Ein provinzielles *glēre[2] statt des hauptstädtischen glīs 'Haselmaus' scheint fortzuleben in salern. (Omignano) *tẹ́ri*, (Acerno) *kalẹ́ri*, nordkampan. (Formicola) *alẹ́rə*, (Ausonia) *atẹ́ro*, abruzz. (Alfedena) *katẹ́rə*, benev. (Pontelandolfo) *ga'ẹ́ro* 'Haselmaus'[3]. Ähnliche Fälle sind wohl basilik. (Castelmezzano) *vẹ́pərə* 'Viper' aus vēpera (statt vīpera), kampan. (Formicola) *nẹ́wčə* 'Hühnergeier' aus *nēbulus (statt nībulus), vielleicht auch otrant. *lẹ́mili* 'Feldrain' aus *lēmes (statt līmes), aber ein absoluter Zusammenhang mit provinzial-italischer Lautung ist hier aus dem Grunde nicht sicher zu erweisen, weil gerade bei Proparoxytonis unter gewissen Umständen *ī* zu *ĭ* gekürzt worden zu sein scheint, vgl. apul., basil. *čẹ́məčə*, kampan. *čẹ́mməčə* 'Wanze' [< *cĭmice] neben apul., basil. *pọ́dəčə*, kampan. *pọ́ləčə* 'Floh' [< *pŭlice][4].

Andererseits darf doch als sicher gelten, dafs auch abgesehen von diesen durch ihre Lautgestalt mehr oder weniger sicher als italische Fossilien erkennbaren Fällen, in den Gebieten des gebirgigen kontinentalen Unteritaliens sich einzelne Wörter dialekt-italischer Derivanz bis in die heutigen Mundarten fortgepflanzt haben. Freilich ist der Sprachforscher hier fast ausschliefslich auf Hypothesen angewiesen, da wir von dem lexikalischen Leben der italischen Idiome, besonders was die tägliche Umgangssprache und die ländliche Terminologie betrifft, kaum die geringste Vorstellung besitzen. Lateinisch casa 'Hütte' erweist sich durch sein intervokalisches *-s-* als ein wohl einem oskischen Dialekt entlehntes Bauernwort, das zur Wurzel *kat- 'bergen, decken' gehört[5].

[1] Vgl. Ernout, Les éléments dialectaux 55 ff.

[2] Wird postuliert auch durch franz. *loir*, alban. *ger*, vgl. Meyer-Lübke, Einführung § 125.

[3] Die *k*- und *g*-Formen weisen auf ein *gᵃlẹ́re* mit früh entwickeltem Sprofsvokal.

[4] Vgl. Salvioni, Revue de dial. rom. I, 103 ff., Ribezzo, Il dialetto di Francavilla Fontana 37, Merlo, Fonologia del dialetto di Sora 129.

[5] Vgl. Walde, Lat. etym. Wörterb. s. v. casa; Ernout, a. a. O. 136.

Gestützt wird diese Hypothese durch heutiges *kásª* 'Band aus Stroh, mit dem man die Garben bindet', das sich heute durch ganz Nordkampanien, in den samnitischen Bergen (Pontelandolfo, Roccasicura) in den Abbruzzen bis nach Nordapulien (Serracapriola) findet, und das sehr wohl eine ursprünglichere Bedeutung dieses Wortstammes wiederspiegeln könnte[1]. Ein provinzielles *ausulare (zu osk. *ausis = lat. auris)[2], könnte noch durchschimmern in kalabr. (Cosenza) *asuliáre*, (Morano) *sulijárə*, (Scalea) *asuddijáre*, irpin. *aosolà* (Nittoli 24), neap. ausoliare (D'Ambra 75), abruzz. *aduselà*, *ausulà* (Finamore 37 u. 57), (Tocco) *adusulì* 'horchen', 'lauschen', südabruzzesisch (Roccasicura) *addúosərə*, (Pozzilli) *addǫ́sərə* 'lausche, höre zu', umbrisch (in Norcia) *usurà* (Trabalza 41), tosk. *usolare* 'horchen'[3]. Wertvoll ist basilik. (Picerno) *ŋgríŋgətə* 'Riemen, mit welchem die Pflugdeichsel am Joch festgebunden wird', das genau altumbrisch krenkatrum, cringatro 'cingulum, cinctum, vel sim.' fortzusetzen scheint[4]. Völlig dunkel sind eine Reihe von Wörtern, welche die 'Erdscholle' bezeichnen. Man wird bei einem solch bodenständigen Begriff wohl annehmen dürfen, dafs hier altes dialektisch-provinzielles Gut sich forterhalten hat. In Frage kommen unter anderem kosentinisch, nordkalabr. *pánika*; nordkalabr. (Oriolo) *grúytə* (f.); kampan. (Acerno) *čę́ndª*, (Venafro) *čę́ŋgª*, (Ausonia) *šę́ŋga*; kampan. (Acerno) *pandǫ́škª*, (Montefusco) *u pəndúoškə*, (Monte di Procida) *pandǫ́škª*; südröm. (Sonnino) *palástra*; Gargano (Vico Garg.) *sǫppətə* (f.); südabruzz. (Furci) *tęrrapáwnə*; (Palmoli) *la gatę́pp*, sämtlich in der Bedeutung 'Erdscholle'. Von Pflanzennamen mögen italischer Herkunft sein ital. *falásco*, kampan., abruzz., südröm. *faláskª*, salern. (Teggiano) *falašínª* 'Art Binsengras', kalabr. (Belsito) *falašína* 'Queckengras', (Maida) *halašína* 'eine scharfschneidende Binsenart'; salern. (Teggiano) *pičyérnª*, apul. (Carovigno) *čipyérnª* 'eine Binsenart'; südröm. (Veroli) *kanérdzu* 'Art Weifsbuche mit sehr kleinen Blättern'; kampan. (Formicola) *pǫ́ysª* 'Wolfsmilch'; kampan. (Gallo) *kátanə* (m.) 'Königskerze'[5]; abruzz., nordapul. *vukákə*, *vəkákə*, *vikákə* (f.) 'Art Dornstrauch' [Paliurus aculeatus]; abruzz. *čipránnə* (m.), (Chieti) *čiprę́nnələ* 'Weifsdorn'; kalabr. *tíčinu* 'Bergerle'; kalabr. *jíčusa*, (Dipignano) *jéusa* 'Mangold'; kalabr. *sillu*, *siḍḍu* 'Steinpilz'. An Tiernamen sind vielleicht hierherzustellen folgende in Kalabrien übliche Bezeichnungen für die weibliche Haselmaus: zentralkalabr. (Malito) *kálfa*, (Scigliano, Pedivigliano) *kárfa*, (Casino, Isola C. R.) *kárpa*; (Belsito) *stóla*, *stówa*, (Dipignano) *stógwa*; (Longobucco) *lósa*, (Rossano) *δósa*, (Acri) *δę́sa* (-*l*- hier

---

[1] Vgl. lat. capanna 'Hütte', falls es zu capio gehört.

[2] Vgl. Meyer-Lübke, Roman. Etym. Wörterb. no. 808; Rohlfs, Arch. Rom. VII, 454.

[3] Spitzers Versuch (Arch. Rom. VII, 386), die Sippe mit ital. *asolare* 'frische Luft schöpfen' zu ansulare 'durch einen Spalt blicken' zu stellen, will wenig befriedigen.

[4] Vgl. Walde, a. a. O. s. v. clingo.

[5] Vgl. *cytisum genus arboris quasi catanum herba odorifera* Corp. Gloss. lat. V, 179, 6 und Meyer-Lübke, Rom. Etym. Wörterb. no. 1760.

zu *δ*!); aufserdem wohl auch kalabr., irpin. *marúka*, otrant. (Vernole) *marúku*, nordkampan. *marrúkə* (f.), sizil. (Calascibetta) *maróku* 'Schnecke' (vgl. Rom. Etym. Wörterb. 5387); südröm. (Sonnino) *makóka* 'Art kleine Schnecke'; Gargano (Vico) *váwškərə* (f.) 'Eidechse'; südabruzz. (Roccasicura) *čaramóña* 'Maulwurf'; südröm. (Sonnino) *mattsákkera*, (Nemi) *mattsáŋgara* 'Regenwurm', abruzz. (Tocco) *mačákka* 'mehrere zusammengebundene Regenwürmer, die als Köder dienen'; nordkamp. Gallo) *makaróña* 'Regenwurm'; nordkamp. (Gallo) *mačólla* 'Raupe' etc.

Ganz eigenartig ist das besonders häufig in Nordkalabrien und in der Basilikata auftretende Suffix *-arru*, *-orru*, *-urru*, das einen völlig unitalischen Eindruck macht und vielleicht mit dem auf der iberischen Halbinsel in gleicher Gestalt auftretendem Suffix (*-arro*, *-orru*, *-urro*) direkt zu verknüpfen ist[1].

Zu nennen wären hier:

1. nordkalabr. (Cassano) *babúrru* 'dumm'; zentralkalabr. (Cerisano) *babúrra* 'Durcheinander', 'Verwirrung'.
2. katanzar. (Filandari) *buddzúrru* 'contadino rozzo'.
3. südkalabr. (Simbario, Motta Filocastro) *kavúrru* 'Rutenband'.
4. basil. (Castelmezzano) *čakárr*ᵃ 'Weintraube', ib. *čakárrə* (m.) 'Holzscheit'.
5. nordkalabr. *čavárru*, (Acri) *kχavárru*, basil., irpin., kampan., abruzz. *čavárrə*, '(junger) Widder', gargan. (Vico) *čavárrə* (m.) 'zweijähriges Kalb', nordkamp. (Letino, Venafro, Gallo' *čavárr*ᵃ 'junges Schaf', Scanno *ciavárra* 'agnella di un anno' (Colarossi-Mancini 43).
6. nordapul. (Lucera) *čavúrrə* (m.) 'Felsblock', nordkampan. (Gallo) *čwavúrrə* (m.) 'isolierter Felsen'.
7. zentralkalabr. (Domanico) *čivárra* 'ein paar Handvoll Hafer'; nordkalabr. (Longobucco, Bocchigliero, Corigliano) *čivárra* 'Trank aus Wasser und Kleie für die Schweine'. Zu lat. cibus 'Speise'.
8. katanzar. (Petrizzi, Gagliato) *fačúrra*, (Centrache) *hačúrra* 'Sichel'. Zu lat. falx; vgl. katanzar. (Soverato) *fačúḍḍa* 'Sichel'.
9. nordkalabr. (Oriolo, Albidona) *gattórrə* 'Blindekuh' (Spiel). Zu cattus 'Katze'.
10. nordkalabr. (Papasidero) *yirratórra*, (Morano) *yiratórra*, (Amendolara) *yərratórrə*, (Cerchiara) *yarratórrə* (f.) 'Garnwinde'.
11. kalabr. *limárra* 'limaccio, mota' (Accattatis 381), (Bisignano, Luzzi etc.) *limárru* 'Schlamm'. Zu lat. līmus.
12. nordkalabr. (Oriolo) *mattórrə* f. 'Ginsterbesen'. Wohl zn neapol. *máttə* 'Menge', 'Vereinigung', abruzz. *máttə* 'Straufs', südröm. *mátta* 'Heubund', vgl. REW s. v. matta.

---

[1] Die gleiche Endung begegnet auch auf Sardinien, vgl. *kugúrra* 'groviglio del filo' (Wagner, Das ländliche Leben Sardiniens 128), *auzarra* 'Stechweide', *lipórra* 'Art Wolfsmilch', *zingórra* 'junger Aal', vgl. M. L. Wagner in Revista de filología española IX, 253. — Über das Suffix im Italienischen vgl. noch Bertoni, Romania 42, 171.

13. nordkalabr. (Papasidero) *madzúrru* 'nackte Schnecke'. Zu maruca, REW no. 5387?
14. nordkalabr. (Oriolo, Albidona) *pəsǫ́rrə*, (Cerchiara) *pətsǫ́rrə*, (Morano) *pitsǫ́rra* 'Weintraube'. Zu pensum, vgl. ital. *penzolo* 'Weintraube', basil. (S. Chirico Raparo) *pę́nnᵘlᵃ*, salern. (Omignano) *pę́ŋgᵘlᵃ* 'Weintraube'.
15. südabruzz. (Agnone) *putárrə* 'zotico, villano' (Cremonese 95).
16. nordkalabr. (Albidona, Oriolo) *purčinárrə* (f.) 'nome di un' erba selvatica'; wohl mit Suffixwandel aus porcinaria.
17. nordkalabr. (Papasidero) *putsę́rru* 'fontana'; zu puteum.
18. nordkalabr. (Ajeta, Oriolo, Roseto) *rasǫ́rra* 'Backtrogkratzer'. Vgl. in Glossen rasorius ξυστήρ Corp. gloss. lat. III, 462, 11, *ubi raditur aliquid* ib. IV, 329, 24.
19. sizil., kalabr. *šamárru*, kampan., irpin., Agnone, abruzz., nordapul. *šamárrə* (m.), nordkamp. (Formicola) *šimárrᵒ* 'Kreuzhacke', 'Kreuzpickel'.
20. nordkalabr. (Oriolo) *škattúrrə* (m.), 'junger Hase'. Der auffällige Anklang an lat. scaturrio, 'hervorsprudeln' ist wohl nur ein zufälliger.
21. kalabr. *tamárru*, irpin. *tamárrə*, (Nittoli), Agnone *tamárrə* (Cremonese), neap. *tamárro* (D'Ambra), abruzz. *tamárrə* (Finamore) 'contadino rozzo e zotico'.
22. apul. (Carovigno) *tapírru* 'rozzo, zotico'.
23. nordkalabr. (Oriolo) *tsakatǫ́rrə* (f.) 'faustgrofser Stein, der sich leicht werfen läfst'.
24. kalabr. (Cicala) *tsamárru* 'villano', südabruzz. (Roccasicura) *tsamárrə* 'grofser Ast'.[1]
25. basil. (Lagonegro, S. Chirico Raparo) *vinárra* 'wilder Hafer'.
26. nordkalabr. (Papasidero) *vitǫ́rra* 'grofser Holzlöffel der Hirten'.

Wenn in dem einen oder in dem anderen dieser Fälle auch damit zu rechnen ist, dafs die eigenartige Endung lautmalenden Umständen ihre Entstehung verdankt, so läfst sich doch die Existenz eines Suffixes *-árro*, *-órru*, *-úrru* in den heutigen Mundarten des südlichen Italiens nicht bestreiten. Wie lebenskräftig in der Tat dieses Suffix noch heute ist, geht daraus hervor, dafs es in einer Reihe von Wörtern (vgl. *fačúrra*, *gattǫ́rrə*, *limárra*) auftritt, die unbestreitbar den Eindruck junger Ableitung machen. Demgegenüber zeigt jedoch der weitaus gröfsere Teil der mit diesem Suffix verbundenen Wörter Wortstämme völlig rätselhafter Herkunft, was vermuten läfst, dafs Suffix wie Wörter in diesen Gegenden seit alten Zeiten festeingesessen und den heutigen Mundarten wohl aus einer vorromanischen Sprachperiode überkommen sind, über deren Charakter sich nur ganz vage Vermutungen (eine nicht indogermanische Sprache?) aussprechen lassen[2].

[1] Vgl. span. *zamarro* 'tölpelhafter Mensch', 'Schaffell'.
[2] Schon in lateinischer Tradition begegnen sisarra 'über ein Jahr altes Schaf' (Corp. gloss. lat. II, 185. 10), viverra 'Frettchen', vacerra 'ein ein-

Was schliefslich den unteritalienischen Wortschatz lateinischer Herkunft betrifft, so ist bemerkenswert, dafs er sich in vielen Punkten von dem Lexikon der Toskana und Oberitaliens scharf unterscheidet. Marschieren in dieser Hinsicht die Toskana und Oberitalien im allgemeinen mit Frankreich zusammen, so überrascht in Unteritalien in vielen Fällen die geradezu frappierende Konkordanz mit dem Rumänischen im Osten und dem Sardischen und Spanischen im Westen. Mit dem Rumänischen teilt Unteritalien so seltene Wörter wie *ninguere* 'schneien'[1], sarcina 'Bündel,[2], saturare 'sättigen'[3], *uxorare 'eine Frau nehmen'[4], mit Sardinien Wörter wie janua 'Tür'[5], furfur 'Kleie'[6], calabrix 'Wegedorn'[7], siliqua 'Schote'[8], beta 'Mangold'[9], oppilare 'verstopfen'[10], pollen 'feines Mehl'[11], pastinum 'umgehackter Boden'[12], subare 'brünstig sein' (Schwein)[13], *pinnex 'Wanze'[14], ciribrum (statt cribrum) 'Sieb'[15],

---

geschlagener Pfahl', bicerra 'vestis rufa' (Corp. gloss. lat. IV, 26.8), saburra 'Sand als Schiffsbalast', die wohl sämtlich als Fremdwörter aufzufassen sind.

[1] Rumän. *ninge* 'schneien': kalabr. (Laureana di Borrello) *nìngi* 'nevica' (G. B. Marzano, Usi e costumi 102), abruzz. *néngue*, *nénghe* 'nevicare' (Finamore 122).

[2] Rumän. *sarcină* 'Last', 'Bürde': kalabr. *sárćina* 'Holzbündel', apul. (Vernole) *sárćina*, kampan. *sárćənᵃ* 'Reisigbündel'.

[3] Rumän. *sătură* 'sättigen': sizil. *saturari*, neap. *satorare* 'sättigen'; vgl. sizil. (Vita) *sáturu*, Villalba) *sátru* 'satt'; nordkamp. (Ausonia) *satráčo* 'gesättigt'.

[4] Rumän. *însurà*; kalabr. *nzurare*, neap. *nzorà* (D'Ambra), nordkamp. *nzərá* 'eine Frau nehmen'.

[5] Zentralsard. *yánna* 'Tür': nordkampan. (Rocca Pipirozzi) *yánwᵃ*, abruzz. (Scanno) *yánuʷa*, nordkalabr. (Nocara) *yánuʷə* 'Tür'. Vgl. G. Rohlfs, Arch. Rom. IX, 170.

[6] Zentralsard. *frúfere* 'Weizenkleie' (M. L. Wagner, Das ländliche Leben Sardiniens 47): nordkalabr. (Nova Siri, Morano, Amendolara, Roseto) *pərfúlə* (m.) 'cruschello', dissimiliert aus *furfureus (> *purfuleus).

[7] Sard. *kalarìge* 'Weifsdorn': kalabr. *kalavríće*, *kalavróne*, kampan. *kalavríčə* 'Weifsdorn'; basil. (Matera) *kwalaprę́šə*, (S. Chirico Raparo) *kalabríku*, südapul. *kalaprìšu*. *kalapríćə* 'Schwarzdorn'.

[8] Zentralsard. *ϑilíbba*, *tilíbba* 'Schote' [siliqua]: abruzz. *sallékkyə* 'Bohnenschote', südröm. (Cori) *sellégoya*, (Sonnino) *solékwola* 'Schote des Johannisbrotes' [silicula].

[9] Zentralsard. *beda* 'Mangold': nordkalabr. (Castrovillari, Papasidero) *véta* 'Mangold'. Sonst hat Unteritalien Fortsetzer eines *bleta.

[10] Kampidan. *obbilai* 'vernageln': (basil.) *uppəlà*, irpin. *uppolá* (Nittoli 240), kampan. *appilá*, südabruzz. *appəlá*, *əppəlá* 'verstopfen'.

[11] Sardin. *pódḍa*, *póḍḍine* 'feinstes Weizenmehl': irpin. (Trevico) *pǫ́ḍḍᵃ*; otrant. (Vernole, Carovigno) *pǫ́nnula* 'feinstes Weizenmehl'.

[12] Zentralsard. *pastinu* 'frisch bearbeiteter Weinberg' (M. L. Wagner, a. a. O. 76): kalabr. *pástinu*, otrant. (Francavilla Fontana) *páštunu* 'junger Weinberg', kampan. (Ausonia, Omignano) *pásteno*, *pástinᵘ* 'Weinberg'.

[13] Zentralsard. *subare* 'brünstig sein' (Pferde, Schafe etc.): kalabr. *suváre*, *sumáre* 'brünstig sein', kampan. (Gallo) *sə sǫ́vᵃ*, (Venafro) *va ndzǫ́vᵃ*, südröm. (Sonnino) *va ntsǫ́va* 'wird trächtig' (vom Schwein).

[14] Südsard. *pinniǥe*, *pìnniće*, *pìnniχe*, *pìnniži* 'Wanze' (M. L. Wagner, Lautlehre der südsardischen Mundarten § 64); nordkalabr. (Morano, Roseto, Papasidero) *pìnnićə*, basil. (S. Chirico Raparo) *pìnnićⁱ* 'Wanze'. M. L. Wagner (a. a. O.) erklärt die sardischen Formen aus einer Beeinflussung durch pulex,

péntima 'steiler Felsen'[1] etc. Spanien, Unteritalien und Rumänien gemeinsam sind *timpa 'Berg', 'Berghang'[2], fervere 'kochen'[3] und afflare 'finden'[4]. Von Unteritalien über Sardinien bis nach der Pyrenäenhalbinsel reicht die Herrschaft von cras 'morgen'[5], gleba 'Scholle'[6], gremia 'Garbe'[7], horreum 'Speicher'[8],

---

aber das Auftreten von *-nn-* für lat. *m* wird damit nicht gerechtfertigt. Meines Erachtens haben wir es mit einem provinziellen neben cimex in Unteritalien in alter Zeit eingesessenen Ausdruck zu tun, der irgend einer Volksetymologie sein Leben verdankt, deren Ausgangspunkt (etwa pinna 'Feder', 'Wimper', 'Flosse'?) wir bei dem unzulänglichen Einblick in das Wörterbuch des provinziellen Lateins kaum noch feststellen dürften. Sardisch (Nuoro, Orani) *kìnniki* und neapol. *pìmmičə* sind wohl als Kreuzungen zwischen *pinnice und cimice zu beurteilen.

[18] Sard. (nuor.) *kilìbru*, (kampid.) *čilìbru* 'Mehlsieb' (M. L. Wagner, Das ländliche Leben Sardiniens 52), nordkalabr. (Albidona) *čulìvərə*, (Oriolo) *čewìvərə*, (Roseto) *čigìvərə* 'Mehlsieb', die sämtlich auf ein dissimiliertes *cilibrum weisen. Vgl. Rohlfs, Scavi linguistici in Calabria 15 und Arch. Rom. VII, 468.

[1] Sard. *péntuma* 'Abgrund' (M. L. Wagner, Aggiunte e rettifiche al Vocabolario dello Spano di un ignoto Bonorvese 38), otrant. (Manduria) *péntima*, (Calimera) *pẹ́ntuma*, tarent. *péntima* 'isolierter Felsblock', 'Klippe', bares. *pẹ́ntəmə* 'Felsklotz', nordapul. (Formicola) *pẹ́ndəmᵃ*, (Ausonia) *pẹ́ngima* 'steiler Felsen', südröm. (Nemi) *pẹ́ndima* 'abschüssige Felswand'; vgl. korsisch *pénta* 'Steilhang' und schon im Codex Cajetanus *pentoma* (a. 999) als Flurname (Arch. glott. ital. 16. 24), im Codex Cavensis *penta* als Flurname (Arch. glott. ital. 15, 350). Wohl Provinzialausdruck, der dem unteritalienischen Latein angehörte.

[2] Katal. *timpes* 'Berghänge', *timba* 'Abgrund', valencian. *timpa*, *timba* 'Bergabhang'; sizil. *timpa* 'Hügel', 'steiler Felsen'. kalabr. *timpa* 'steile Felswand', 'Abgrund', salern. *tẹ́mbᵃ* 'steiler Felsen', 'Berg', basil., nordkamp. abruzz. *tẹ́mbᵃ* 'Erdscholle'; rumän. *Tâmpa* als Name vieler Bergkegel und Bergwände, alban. *timp*, *timbi* 'Felsen', griech. (in Ortsnamen) *Τέμπη*, *Τέμπυρα*, *Τέμπεα*, in Thessalien und Mazedonien *Τοῦμπαι* als Name runder kegelförmiger Erdhügel (*Φιλολογικὸς Σύλλογος Παρνασσός* I, 9 ff.), Cypern *τοῦμπα* 'Erdhügel' (Sakellarios II, 823), Lesbisch *τοῦβα* 'Hügel', 'Erhöhung'. Vgl. über diese Sippe Rom. Etym. Wörterb. no. 8739, N. Drăganu, Dacoromania I, 109 ff., Meyer-Lübke, Das Katalanische 48, Anm. 2.

[3] Rumän. *fierbe*; span. *hervir*, portg. *ferver*; otrant. (Salve) *fravìre*, (Carovigno) *fẹ́rvərə*, tarent. (Palagiano) *fẹ́rvə*, basil. (Pisticci) *férve* 'kochen'.

[4] Rumän. *aflà*; span. *hallar*, port. *achar*; sizil. *aššàri*, (S. Biagio Plat.) *aχχàri*, kalabr. *aχχàre*, irpin. *ascìà* (Nittoli), neapol. *asciare* (D'Ambra), tarent., apul. *akkyare* 'finden'. Vgl. Meyer-Lübke, Rom. Etym. Wörterb. no. 261; Puşcariu, Etym. Wörterb. d. rumän. Sprache no. 34.

[5] Südital. *krày*, *kra*, *krẹ́*; sardin. *kras*, *kràsa*; aspan. aportg. *cras* 'morgen'.

[6] Südital. (Basilikata) *lèva*, *čèva*, *yèva*, *ñéfa*, (Südapulien) *čéfa*, *yófa*, *čófa* etc.; sard. (kampid.) *léa*, (log.) *kréa*; port. *leiva* 'Erdscholle'.

[7] Sizil., kalabr. *gréña*, apul., neap., irp. *gréñə*, kalabr. (Roseto C. Spul.) *grémma* 'Garbe', nordsard. *remyarzu* [< gremiarium] 'Garbenhaufen' M. L. Wagner, Das ländliche Leben Sardiniens S. 29; andal. *greña* 'mies que se trilla de una vez en la parva' (Pequeño Larousse).

[8] Apul. (Martina Franca) *ùrriə*, (Locorotondo) *órryə* 'Hängeboden für Getreide'; sard. *órryu* 'zylinderförmiger Getreidebehälter aus Rohrgeflecht' (M. L. Wagner, a. a. O. 36); nordwestspan. *hórreo* 'Getreidespeicher' (F. Krüger, Die Gegenstandskultur Sanabrias 124). Zur Verbreitung des Wortes vgl. noch J. Jud, Zeitschr. f. rom. Phil. 38, 59 f.

pecus 'Schaf'[1], *murru 'Schnauze' (> 'Stein', 'Felsen')[2] [3]. Noch deutlicher kommt der Zusammenhang dieser Länder bei zwei Verben wie petere 'bitten'[4] und applicare 'ankommen'[5] zum Ausdruck, deren Domäne sich von Rumänien über Unteritalien, Sardinien bis nach Spanien und Portugal erstreckt: vom schwarzen Meer bis Lissabon!

Diese sprachlichen Übereinstimmungen zwischen den Ländern der südlichen Romania[6] dürften kaum auf dem Zusammenwirken zufälliger Umstände beruhen, sondern sie erklären sich aus alten ethnischen Zusammenhängen. Von Süditalien aus wurde einst Sardinien kolonisiert. Und auch die Pyrenäenhalbinsel wie die Balkangegenden werden schon in ältester Zeit den gröfsten Teil ihrer römischen Kolonisten aus Süditalien bezogen haben, dessen Bevölkerung bis auf den heutigen Tag nichts von ihrer Emigrationslust eingebüfst hat.

GERHARD ROHLFS.

---

[1] Südital. (röm., umbr.) *peko*, *peku* 'Schaf'; sard. *pegus* 'Haustier', 'Schaf'; portug. *pego* 'cabeza de ganàdo' (V. García de Diego, Contribución al diccionario hispánico etimológico 129), altkat., valenc. *pec* 'Wollschaf'.

[2] Zum Bedeutungsübergang vgl. aromun. *grúñŭ* 'Kinn', rumän. *gruñ* 'Hügel', kleinruss., poln. *gruń* 'Hügel', 'Bergrücken' [< grunium], Mitteil. d. Rumän. Instituts I, 286; abruzz. *karúfə*, *garúfə* 'Schweineschnauze' und *Carufo* als Bergname bei Olena in den Abruzzen.

[3] Sizil. (Calascibetta) *múrra* 'hoher Felsen', südröm. (Serrone) *mórra* 'Felsen', *Morro*, *Morra*, *Morrone* häufiger Bergname in Kampanien und in den Abruzzen, kalabr. *murra*, irpin., Agnone *mórra* 'Viehherde', abruzz. *mǫ́rrə* 'Ähre'; sardin. *murru* 'Schnauze'; katal. *morre* 'Schnauze', 'Maul'; span. *morro* 'Ochsenmaul', 'runder Stein oder Felsen, südfranz. *mourre* 'Schweineschnauze' und 'Berggipfel'. Vgl. Rom. Etym. Wörterb. no. 5762.

[4] Rumän. *peţi* 'um ein Mädchen werben'; röm., kamp. (Ausonia) *peti* 'betteln', neap. *va pətsę́nnə* 'er bettelt', südital. *pezzente* 'Bettler'; sard. *pedire* 'bitten', 'fordern'; span., portug. *pedir* 'verlangen', 'werben', 'betteln'. Vgl. zur Verbreitung des Wortes J. Jud, Zeitschr. f. rom. Phil. 38, 35; Griera, Butlletí de dialectologia catalana X, 41.

[5] Rumän. *aplecá* 'sich niederlassen, um zu säugen', altdalm. *aplicare* 'ankommen'; kalabr. *acchicare* 'erreichen', 'einholen', *chicare*, *chicari* 'ankommen', sizil. *agghicari*, *ghicari* 'ankommon'; südsard. (in der Trexenta und im Gerrei) *appillái* 'ankommen' (M. L. Wagner, Archiv f. d. Stud. d. neuer. Sprachen 135, 112); valenzianisch *aplegar* 'ankommen', span. *llegar*, portug. *(a)chegar* 'ankommen', span. *allegarse* 'hinzukommen'. Über die Verbreitung der Sippe vgl. noch J. Jud, Zeitschr. f. rom. Phil. 38, 28 Anm. 4. G. Rohlfs, Griechen und Romanen in Unteritalien 138.

[6] Die Frage ist bereits des öfteren angeschnitten worden, vgl. besonders die Ausführungen von J. Jud in Zeitschr. f. rom. Phil. 38 (1917), 28; A. Griera, Afro-Romànic o Ibero-Romànic? (Butlletí de dial. catal. X, 39 ff.); G. Rohlfs, Griechen und Romanen in Unteritalien 137 ff.

Lope de Vega und Amarilis.

Literaturangabe.

I. Literaturgeschichten.

Dieze-Velazquez, Geschichte der spanischen Dichtkunst. Göttingen 1769.

Schack, Friedrich Graf von, Geschichte der dramatischen Kunst in Spanien. II. Berlin 1845.

Schäffer, Adolf, Geschichte des spanischen Nationaldramas. Leipzig 1890. 2 Bände.

Klein, Geschichte des spanischen Dramas. Leipzig 1872.

Ticknor, George, Geschichte der spanischen Literatur.

Creizenach, W., Geschichte des neueren Dramas. Halle 1893—1903.

Fitzmaurice-Kelly, James, Geschichte der spanischen Literatur. Herausgegeben von Adalbert Hämel, Heidelberg 1925.

II. Lopebiographien und allgemeine Arbeiten über Lope und seine Werke.

Lafond, Ernest, Étude sur la vie et les œuvres de Lope de Vega. Paris 1857.

La Barrera, Cayetano Alberto de, Nueva Biografía. Madrid 1890. (Band I. der „Obras de Lope de Vega", publ. por la Real Acad. Esp. 1890—1913.) (Materialsammlung).

Wurzbach, Wolfgang von, Lope de Vega und seine Comödien. Leipzig, Seele 1899 (unzuverlässig).

Rennert y Castro, Vida de Lope de Vega. Madrid 1919. (Neueste Lopebiographie).

Günthner, Engelbert, Studien zu Lope de Vega. Rottweil 1895.

Morel-Fatio, A., „Les Origines de Lope de Vega" im „Bulletin hispanique" VII, 1905 (Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux 27) p. 38—53.

Wolff, Lope de Vega. Internationale Monatsschrift XIV, 1920, Spalte 449—464.

Fitzmaurice-Kelly, James, p. 108—112 in der Revue hispanique, Paris 1895.

Hämel, Adalbert, Studien zu Lope de Vegas Jugenddramen in „Studien über Amerika und Spanien". Halle, Niemeyer 1925.

Icaza, Francisco A. de, Las cartas de Lope de Vega in der Revista de Occidente II., 1924, pp. 1—42.

Hennigs, Wilhelm, Studien zu Lope de Vega Carpio, eine Klassifikation seiner comedias. Göttingen 1891 (veraltet).

Schevill, Rudolf, On the bibliography of the Spanish Comedia. Rom. Forsch. XXIII, 1907, p. 321—337.



Rennert, Hugo Albert, The Spanish Stage in the Time of Lope de Vega 1909.

Montesinos, J. F., Contribución al estudio del teatro de Lope de Vega en la Revista de Filología Española 8, 1921 pgs. 131—149. 9, 1922 pgs. 30—39.

Steffens, Jean de Rotrou als Nachahmer Lope de Vegas. Berlin 1891.

Farinelli, Arturo, Grillparzer und Lope de Vega. Berlin 1894.

III. Spezialwerke über das Verhältnis Lope de Vegas zu Doña Marta.

Ultimos amores de Lope de Vega Carpio. Madrid 1876, por José Ibero Ribas y Canfranc (Asenjo Barbieri). (Gute Materialsammlung aber unverarbeitet.)

Reynier, Gustave, Le dernier amour de Lope de Vega, Revue de Paris 1897, 4, p. 72—101 (veraltet).

IV. Lopes Dramen und Dichtungen finden sich in folgenden Sammlungen.

Colección de las comedias de Lope de Vega en veinticinco partes 1604—1641.

Obras de Lope de Vega, publ. por la Real Acad. Esp. Madrid 1890—1913. (Nueva edición, Madrid 1916—17.)

Comedias inéditas de frey Lope Félix de Vega Carpio, tomo I, 1873.

Colección de las obras sueltas ... de frey Lope Félix de Vega Carpio. Madrid 1776—79.

Ultimos amores de Lope de Vega Carpio. Madrid 1876.

Abkürzungen.

La Ba = La Barrera, Nueva Biografía. Madrid 1890.
U. a. = Ultimos amores de Lope de Vega. Madrid 1876.
Re-Ca = Rennert y Castro, Vida de Lope de Vega. Madrid 1919.
O. s. = Obras sueltas, colección de las; 1776—79.
Acad. = Obras de Lope de Vega, publ. par la Real Acad. Esp. Madrid 1890—1913.

Die römischen Zahlen beziehen sich auf die 25 bändige Ausgabe der comedias Lopes von 1604—1641.

I.

Die Zahl der Zeugnisse, die wir über diese Liebe Lope de Vegas besitzen, ist gering. Wir schöpfen unsere Kenntnis aus drei Quellen, von denen nur die erste, die Urkunden, in vollem Umfange glaubwürdig und zuverlässig ist. Lopes Briefe an den Herzog von Sessa bilden die zweite Quelle, die zum Teil autobiographisches Material liefert; als letzte kommen die Dichtungen in Betracht, deren Inhalt nur mit grofser Vorsicht ausgebeutet

werden darf. Die Zeitgenossen schweigen das Verhältnis tot [1] oder geben obszöne und lächerliche Anspielungen (Góngora und Alarcón vgl. S. 178/9). Die Artikel und Aufsätze, die bisher über diese Periode in Lopes Leben erschienen sind, fufsen auf den genannten Quellen, jedoch ohne eine Trennung von Wahrheit und Dichtung in ihnen vorzunehmen (vgl. die Besprechung der Bücher S. 179/80.

Bei der folgenden Behandlung der einzelnen Zeugnisse habe ich mich auf eine geringe unbedingt erforderliche Zahl von Zitaten beschränkt; im übrigen ist auf die betreffenden Stellen im zweiten und dritten Teil verwiesen worden.

Auf Lope bezügliche kirchliche und gerichtliche Eintragungen, die über das Verhältnis zu Doña Marta Aufschlufs gäben, sind nicht vorhanden; nur verdient hier Lopes erstes Testament vom 4. Februar 1627 Erwähnung [2], da er dort Doña Mariana de Cepeda, die Mutter seiner Geliebten, nennt [3]. Auf Doña Marta beziehen sich vier Urkunden: erstens die Eheurkunde, die ihre Vermählung mit Roque Hernández de Ayala bezeugt [4], zweitens ein für unsere Zwecke nicht verwendbares Dokument über eine Zahlung des Ehepaares Ayala an einen Kaufmann [5], drittens die Taufurkunde der Tochter Doña Martas von Lope [6] und viertens ihre Sterbeurkunde [7].

In der Sammlung der Briefe Lopes, den vier Bänden der *Cartas y billetes de Belardo á Lucilo sobre diversas materias* befinden sich ca. 120 z. T. datierte Briefe an Sessa [8] aus der Zeit von 1616—1628, die Anspielungen auf Lope und seine Geliebte enthalten. 48 dieser Briefe sind in den *Ultimos amores* [9] abgedruckt, die anderen finden sich in der Sammlung von Briefen, die in La Barreras *Nueva Biografía* [10], abgedruckt sind. Nach Barbieri nennt Lope seine Geliebte nur in den beiden *U. a.* pgs. 37—38 und pgs. 39—40 abgedruckten Briefen mit ihrem Taufnamen Doña Marta [11]: Einmal, als er um Sessas Wagen bittet: „Yo he menester

[1] Selbst Lope de Vegas Biograph Montalván erwähnt Doña Marta nie in seiner *Fama póstuma a la vida y muerte del doctor Frey Lope Félix de Vega Carpio*, Madrid 1636 (abgedruckt *O. s.* XX).

[2] Abgedruckt Rennert-Castro pgs. 437—440.

[3] Re-Ca p. 439.

[4] *Bol. Acad. Esp.* III, p. 223.

[5] Siehe Re-Ca S. 252, 1.

[6] Siehe S. 184.

[7] Siehe S. 192.

[8] Lope lernte Don Luis Fernández de Cordoba Cardona y Aragón, 6. Herzog von Sessa (geb. 25. Jan. 1582), 1605 kennen und wurde bald sein Sekretär. Von dieser Zeit an verband den Dichter mit dem fast 20 Jahre jüngeren Herzog von Sessa eine bald innigere bald losere Freundschaft, die bis zu Lopes Tod dauerte; in seinen Dichtungen gibt Lope seinem Freund und Gönner den Namen Lisio oder Lisardo. Der Fürst starb am 14. Nov. 1642.

[9] *Ultimos amores de Lope de Vega Carpio*, Madrid 1876; pgs. 37—93.

[10] *Obras de Lope de Vega*, 1. Bd. Madrid 1890, pgs. 614—641.

[11] S. *U. a.* p. 40: „Solo en estas dos cartas escribe Lope el nombre de Doña Marta“.

que mañana á las ocho esté su coche de v. ex[a]. en casa de Doña Marta ..." und ein andermal, als er ihre Familie zum Essen einladet: „Yo convidé ... la casa de Doña Marta á cenar"; ich fand den Namen noch zweimal in Briefen Lopes und zwar La Ba 40a p. 623, wo er die Geliebte nur Marta nennt „Marta y sus monjas" und La Ba 94a p. 630, wo er von seiner Herrin Doña Marta spricht: „Mi señora Doña Marta". In allen anderen Briefen tritt uns Doña Marta unter dem Namen Amarilis entgegen.

Ich glaube, die Amarilis der Briefe mit der Geliebten Lopes, mit Doña Marta de Nevares, identifizieren zu dürfen: Amarilis' Gatte trägt in den Briefen den Namen Roque Hernández[1], d. h. denselben Namen, unter dem uns Doña Martas Gatte in der Eheurkunde und in der Taufurkunde ihrer Tochter Antonia begegnet.

Bei der Verwendung der Briefe ist Vorsicht geboten, da die kritische Betrachtung dieser cartas hinsichtlich der darin enthaltenen Angaben über Lopes Beziehungen zu Amarilis ihre nur bedingte Glaubwürdigkeit ergibt. Zwei Gründe rechtfertigen diese Vorsicht: abgesehen davon, dafs geschriebene oder gesprochene Worte nie eine Tatsache oder einen Eindruck vollständig wiederzugeben vermögen, ist bei Lope zu beachten, dafs er an seinen Gönner, an einen Höherstehenden schreibt und bewufst manche Fälschung, Andersfärbung oder Verhüllung vornimmt[2]. Den zweiten Grund weist er uns selbst in einem Briefe, in dem er die am Abend zuvor zwischen ihm und Sessa behandelten Dinge ungeeignet für die schriftliche Festlegung hält: „Si permitieron papel las cosas de que anoche hicimos aquel breve discurso ..." mit der Begründung, dafs sich ein Mann vor Feder und Zunge (Wort) wie vor seinen gröfsten Feinden hüten müsse: „... hase de guardar un hombre de la pluma como de la lengua y de entrambas como de los mayores enemigos" (La Ba 20a p. 618)[3].

Nur wenige aus der grofsen Zahl erhaltener Dichtungen Lopes bringen Andeutungen auf Amarilis und ihre Tochter Clara, bzw. auf Lope und seine letzte Liebe. Diese wenigen Werke müssen wir nach der Wahrscheinlichkeit ihrer Beziehung auf dieses Verhältnis in drei Arten von Zeugnissen, die sie für uns darstellen, scheiden: erstens in solche, die auf Amarilis oder ihre Tochter Bezug haben, oder bei denen wenigstens die Annahme einer solchen Beziehung berechtigt erscheinen darf; es ist vorläufig gleichgültig,

---

[1] Z. B. La Ba 54a p. 625

[2] Z. B. verschweigt Lope dem Herzog von Sessa zuerst den wahren Zweck seiner Reise nach Valencia (Juni-September 1616); er gibt ein Zusammentreffen mit einem seiner Söhne vor, verschweigt aber die Absicht, Lucia de Salcedo zu treffen.

[3] Den gleichen Gedanken spricht Lope noch an anderen Stellen aus: er hat dem Herzog von Sessa noch viel zu erzählen, was aber eine Niederschrift nicht duldet: „Tengo que decir á v. ex[a]. mil cosas que no sufren papel" La Ba 37a p. 622 und „Niemand spricht so vorsichtig wie die Feder": „No hay quien hable más temerosamente que la pluma" La Ba p. 280.

ob in allen verwertbare biographische Hinweise enthalten sind; hierher gehören, auf Amarilis bezüglich: die Ekloge *Amarilis* (s. u.), das Gedicht, das neben den Briefen Lopes das Hauptzeugnis für diese Liebe bildet, eine Stelle aus dem *Laurel de Apolo* (s. S. 170), die dedicatoria der *La viuda valenciana* (s. S. 170), eine Stelle aus der *Circe*, einem grofsen Sammelgedicht (s. S. 171), die vier ersten Novellen im VIII. Bande der *Obras sueltas* (s. S. 171) und das Doña Marta gewidmete Drama *Las mujeres sin hombres* (s. S. 171)[1]; auf Antonia Clara bezüglich: die Ekloge *Filis* (Filis ist das Pseudonym für Antonia) (s. S. 172), eine loa zu einer verloren gegangenen Ekloge (s. S. 173), die Glosse *Al dia que una niña cumplió trece años* (s. S. 173) und das Sonett *Á Doña Antonia Clara* (s. S. 173); zweitens in solche, für die nur eine mehr oder minder grofse Wahrscheinlichkeit besteht, dafs sie Darstellungen dieser Liebe sind oder Hinweise auf sie enthalten. Hier sind zu nennen mit Bezug auf Amarilis: ein bei La Ba p. 241 abgedruckter Brief (s. S. 173) und vier Sonette aus der *Circe* (s. S. 173); auf Antonia Clara: eine Stelle aus dem *Siglo de Oro* (s. S. 174), der *Huerto Deshecho* (s. S. 174) und einige Verse aus dem Drama *La mayor virtud de un rey* (s. S. 174); drittens in solche, bei denen ein Zusammenhang mit Lopes Liebe unwahrscheinlich ist, obwohl äufserlich eine Beziehung auf sie möglich wäre. Es sind dies die zwei Episteln *Amarilis à Belardo* und *Belardo à Amarilis* (s. S. 175), einige Dramen (s. S. 176) und eine Oktave im *Laurel de Apolo* (s. S. 177).

Weswegen darf angenommen werden, dafs das in der Ekloge[2] geschilderte Liebesverhältnis die Darstellung der Liebe Lopes und Doña Martas ist? Zum Beweis einer solchen Annahme ziehe ich zuerst die in der Ekloge genannten Namen heran, dann Lopes Briefe, die dedicatoria der *Viuda valenciana* und Doña Martas Sterbeurkunde.

Der Name der Heldin A*mar*ilis enthält die drei Buchstaben der ersten Silbe des Vornamens *Mar*ta in gleicher Reihenfolge; das Pseudonym für ihren Gatten, Ricardo, hat auffallende Ähnlichkeit im Klang der Silbenanlaute mit *Roque* Hernán*d*ez. Den Namen Elisio, den ihr Geliebter trägt, legt sich Lope oft neben dem Decknamen Belardo bei[3]. Doña Marta ist uns bereits in den Briefen als Amarilis begegnet. In der Ekloge ist sie, wie in den Briefen, mit einem Hassenswerten vermählt und erblindet in der Zeit ihres Verkehrs mit Lope. In der dedicatoria ist Hernández' Tod erwähnt und wird auch in der Ekloge geschildert. Nach ihrer Sterbeurkunde ist Amarilis 1632, also vor Lope, gestorben; auch in der Ekloge

[1] Über das Verhältnis der *La viuda valenciana* zu Lopes Liebe vgl. S. 170.

[2] Amarilis / Égloga / Á la Reina Christianissima / de Francia / de Frei Lope Félix / de Vega Carpio, del Hábito / de San Juan / — / Con licencia. En Madrid / por Francisco Martinez / Año 1633. Von diesem äufserst seltenen Druck der Ekloge ist ein Exemplar in der biblioteca de los Estudios de San Isidro.

[3] Vgl. Eliso in der Ekloge *Filis*.

beweint er ihren frühen Tod. Die erwähnten Ereignisse stimmen mit der Wirklichkeit überein und gestatten die Annahme, die als sicher gelten darf, dafs die Ekloge *Amarilis* Lopes Verhältnis zu Amarilis darstellt. Dafs Lope durch seine falschen Zeit- und Ortsangaben in der Ekloge [1] irreführen will, ist neben der Rücksicht, die er Amarilis' noch lebenden Verwandten schuldet, sein Recht als Dichter.

Das Gedicht *Laurel de Apolo*, in dem Lope eine Aufzählung berühmter Männer gibt [2], enthält neben trockener Namennennung auch Hinweise biographischer Art. Nicht nur auf Lopes Vater weisen einige Oktaven, sondern auch auf Doña Marta, wie der Vergleich mit den entsprechenden Stellen der Ekloge zeigt. Es sind die Strophen, die von Amarilis' angeblichem Geburtsort und ihrer Ehe mit Hernández sprechen (s. S. 197 u. 200).

Die dedicatoria der *Viuda valenciana* [3] ist an eine Marcia Leonarda gerichtet [4]. Mit welchem Recht sehen wir in Marcia Leonarda Amarilis? — Als erstes fällt uns sofort die Ähnlichkeit der Namen *Mar*cia und *Mar*ta auf; dann spricht Lope davon, dafs Marcias Gatte gestorben ist: „Después que supe que vuesamerced habia enviudado" (*U. a.* p. 96); nach einem Brief, der zwar nicht den Tod Hernández', wohl aber den schnellen Verfall seiner Körperkräfte berichtet [5] und nach der Angabe in der Ekloge mufs Roques Tod etwa in diese Zeit (vor Oktober 1619) fallen. Wie in den Briefen und in der Ekloge gibt Lope in der dedicatoria seine Abneigung gegen Hernández, als gegen einen Mann mit plumpem, ungebildetem Verstand kund: „Hombre de grosero entendimiento", dem er nur den Namen 'böser Schatten der Amarilis' „mala sombra de Amarilis" geben kann. Auch Marcia Leonarda ist jung verwitwet („enviudado en tan pocos años") wie Amarilis in der Ekloge. Die Summe der besprochenen Übereinstimmungen zwischen Marcia Leonarda und Doña Marta und zwischen Tatsachen aus dem Leben dieser beiden Gestalten läfst den sicheren Schlufs zu, dafs Marcia Leonarda ein anderes Pseudonym für Doña Marta ist.

Die dedicatoria steht zu dem Drama *La viuda valenciana* [6], zu dem sie geschrieben ist, in keiner Beziehung. Das Drama ist bereits vor 1603 geschrieben und ist von Lope wahrscheinlich gewählt, weil die Heldin eine Witwe wie Amarilis ist. In der *La viuda valenciana* selbst können also keine Hinweise auf die Zeit nach 1616 enthalten sein.

---

[1] Z. B. die falschen Angaben über Doña Martas Geburtsort, über die Zeit seines Bekanntwerdens mit Amarilis oder über den Tod seiner Geliebten.

[2] Lope führt darin 280 spanische und portugiesische Dichter, 36 ausländische Dichter, 24 ingenios de la antigüedad and 9 spanische Maler an.

[3] Abgedruckt *U. a.* pgs. 96—98 und La Ba pgs. 287/88.

[4] 'Á Doña Marcia Leonarda'.

[5] La Ba 97a pgs. 630—31.

[6] In der Sammlung der comedias Lopes in 25 Bänden (1604—1641) s. Bd. XIV, Madrid 1620.

Aus zwei Gründen beziehe ich die Schlufsstrophe der *Epístola á van der Hamen*[1] (Epístola ist ein Brief in Versen, eine Epistel) auf Amarilis: erstens bringt sie den Namen Marcia Leonarda und zweitens nennt sie diese Frau die zehnte Muse[2]. Der Name Marcia Leonarda ist uns als Deckname für Doña Marta bereits bekannt. — In den Briefen konnte ich keinen Hinweis auf das dichterische Talent Doña Martas entdecken, das die Bezeichnung 'zehnte Muse' gerechtfertigt erscheinen liefse; doch hat Lope in der dedicatoria davon gesprochen: „Si vuesamerced hace versos, se rinden ... Safo, griega etc.“ (*U. a.* p. 98). Ob Amarilis wirklich wertvolle Gedichte oder Dichtungen geschrieben hat, entzieht sich unserer Kenntnis; dafs sie aber gedichtet hat, mufs mit grofser Wahrscheinlichkeit angenommen werden, da es eine psychologische Unmöglichkeit ist, dafs Lope in Worten, die unmittelbar an seine Geliebte gerichtet sind, ihr eine Fähigkeit zuschreibt, die sie gar nicht besafs.

Im folgenden soll einigen Dichtungen ein kurzes Wort gewidmet sein, die durch den fast vollständigen Mangel an Hinweisen auf unser Thema eigentlich nicht die Berechtignng hätten, erwähnt zu werden. Sie wird ihnen nur dadurch gegeben, dafs sie Doña Marta gewidmet sind. Obschon nur eine einzige unwahrscheinliche Hindeutung auf Amarilis enthalten ist, will ich doch schon hier die Amarilis gewidmeten Dichtungen besprechen, um den Zusammenhang zwischen ihnen und den auf Amarilis bezüglichen Dichtungen zu wahren.

Die vier ersten Novellen im VIII. Bande der *Obras suellas* sind Doña Marta gewidmet, wiederum unter dem Pseudonym Marcia Leonarda. Alle vier Erzählungen handeln von der Liebe; doch nur die dritte, *La mas prudente venganza*, „die klügste Rache“, enthält eine scheinbare oder mögliche Beziehung auf Amarilis: eine Frau hintergeht ihren Gatten mit ihrem Liebhaber. Der Gatte nimmt Rache wie Hernández (s. S. 186). Das Zögern der Frau, ehe sie sich dem Geliebten ergibt, erinnert an das Zögern der Heldin der *Amarilis*. — Über die Doña Marta gewidmete *Viuda valenciana* ist bereits gesprochen worden und die Unmöglichkeit gezeigt, dafs das Drama Hinweise auf Lopes letzte Geliebte enthalten könnte. Aber auch die erst im *P2*[3] angeführten *Las mujeres sin hombres*[4] enthalten nichts, was uns erlaubte, Vergleiche anzustellen zwischen Personen des Dramas und Lope oder Amarilis.

---

[1] *O. s.* I, pgs. 331—341 „Á Don Lorenzo Vander Hamen de León“.

[2] „no viva el coro de las nueve sólo, — pues décima será Marcia Leonarda (Re-Ca p. 257, 1).

[3] *P2* ist die Bezeichnung der zweiten Ausgabe von Lopes *Peregrino en su patria* von 1618, in dem er seine bis dahin verfafsten Dramen aufzählt.

[4] Parte XVI, Madrid 1621 in der 25 bändigen Ausgabe der comedias Lopes von 1604—1641.

Unter den Dichtungen, die von Antonia Clara handeln, steht wieder an erster Stelle eine Ekloge, die Ekloge *Filis*[1 2]; nach Peñas Angabe ist sie das letzte Werk, das Lope selbst zum Druck vorbereitete. Den sichersten Beweis dafür, dafs die Ekloge in der Gestalt der Filis Lopes Tochter Antonia besingt, gibt Peña in seiner *Egloga elegíaca*[3]. Er weist auf die *Filis* hin und läfst in der gleichnamigen Heldin Antonia erkennen, die durch ihre Flucht alle Freude in Leid verkehrte:

„En abrojos (Distelsträucher) trocó las azucenas (weifse Lilien)
Volvió en amargo llanto la alegría". (*O. s.* XIX, p. 509.)

Dieses Ereignis nahm dem Hause Lopes den stolzen Schmuck und war der letzte Schmerz in des Dichters Leben:

„la injuria . . . .
perdió á su cabañuela (de Lope) el fiel decoro,
última pena de su heróica vida". (*O. s.* XIX, p. 509).

Aber auch die *Filis* selbst enthält Angaben, die sofort auf Antonia schliefsen lassen. Als Filis' Eltern werden *Ro*sardo und *Mar*belia genannt, Namen, die deutlich auf *Ro*que und *Mar*ta anspielen. — Der zweite Hinweis gilt dem Alter Antonias. Lope sagt, dafs Filis 17 Jahre alt sei. Der Monat, der sich mit Ähren ziert, hatte Filis 17 mal gesehen:

„El mes[4] que con espigas se corona
. . . .
había visto decisiete veces
Filis[4] . . . .".

Als Ähren-Monat gilt für Spanien der Juni. Der Juni, den Antonia zum 17. Male erlebte, war der Juni 1635. Es ist möglich, dafs Lope die Auslegung fordert. Ich persönlich bin der Ansicht, dafs der Dichter mit espigas die Ernte im allgemeinen bezeichnet wissen wollte; der Monat, der sich mit Ähren ziert, dürfte dann der August, der Geburtsmonat Antonias sein. Es würde mit diesem August, der zum 17. Male in ihrem Leben wiederkehrt, der August 1634 gemeint sein, möglicherweise sogar der 17. Geburtstag — 12. Aug. 1634 — selbst. In beiden Fällen ist die Übereinstimmung mit dem wirklichen Alter Antonias vorhanden, da eine genaue Angabe der Abfassungszeit der Ekloge nicht möglich ist. Lope starb am

---

[1] *Filis, égloga á la décima Musa, doña Bernarda Ferreira de la Cerda, señora portuguesa*, Madrid 1635; wieder gedruckt in der *Vega del Parnaso* 1637 und im X. Bande der *O. s.*

[2] Barbieri hat als erster in der *Filis* einen Gesang auf Lopes Tochter Antonia Clara erkannt.

[3] Dr. Juan Antonio de la Peña: *Égloga elegíaca á la fama inmortal de Frey Lope Félix de Vega Carpio, panegírico funebre de este grande ingenio*, Madrid 1635; abgedruckt in *O. s.* XIX, p. 495 y sigs.

[4] *mes* sehe ich als nominativ (nicht akkusativ) an. Der Akkusativ *Filis* müfste heute als Personenakkusativ durch *á* gekennzeichnet sein.

27. 8. 1635. Die *Filis* ist sein letztes Werk, das er selbst zum Druck vorbereitete. Kurz vor seinem Tode wurde er von einer Herzkrankheit befallen. Er mag die Ekloge, die eine Länge von etwa 550 Versen hat, demnach spätestens im Juli 1635 begonnen haben.

Was Lope dazu veranlafst hat, das Pseudonym Filis für Antonia zu gebrauchen, ist ungeklärt; besonders eigentümlich berührt es, dafs er bereits seine Jugendgeliebte Elena Osorio mit dem Namen Filis besungen hat.

Die *Filis* ist wie die *Amarilis* eine Ekloge. Silvio und Eliso (Lope) unterhalten sich miteinander. Im Verlauf des Gespräches erzählt Eliso — Lope sein Unglück, wie Elisio — Lope in der *Amarilis* seine Liebe geschildert hatte.

Zu einer verloren gegangenen Ekloge ist uns die loa, das Vorspiel, erhalten [1], in der Lope uns seine Tochter als wandernden Küster, als sacristán, vorstellt. Nach einigen Erzählungen aus seinem bewegten Leben, in dem besonders seine Beziehungen zu Lope auffallen, spricht der sacristán von seiner Taufe. Der Conde de Olivares, Sessas Sohn, hat Pate gestanden. Die Diamanten, die der Küster noch besitzt, sind Sessas Patengeschenk [2]. Auch aus Lopes Briefen hören wir von Gunstbeweisen, mercedes recibidas, des Herzogs und von seines Sohnes Patenschaft zu Antonias Taufe [3]. Als Namen seiner Eltern nennt der sacristán 'Nevares' [4], und erwähnt neben Feliciana den Namen Antonia. Es unterliegt keinem Zweifel, dafs sich hinter der Gestalt des sacristáns Antonia verbirgt.

Die loa ist nicht strophisch, sondern stichisch. Die Sprache ist frisch und steht in der Unmittelbarkeit und Natürlichkeit ihres Ausdrucks im Gegensatz zu den meisten anderen Gedichten Lopes, die hinsichtlich der Form gut durchgearbeitet und gelegentlich in etwas pathetischer Sprache geschrieben sind.

Die Glosse *Al día que una niña cumplió trece años* [5] und das Sonett, das Antonias Schönheit besingt: *A Doña Antonia Clara de Nevares* [6] richtet Lope unmittelbar an seine Tochter.

Ein bei La Ba p. 241 abgedruckter Brief (s. S. 182), der undatiert ist, stammt wahrscheinlich aus dem Jahre 1616, da die loca, Lucía de Salcedo, darin erwähnt ist, mit der Lope 1616 verkehrte. Die neue Geliebte, von der er in diesem Briefe schreibt, ist danach möglicherweise Doña Marta (s. S. 182).

Sehr nahe liegt es, vier Sonette aus der *Circe* auf Doña Marta zu beziehen [7]. Drei handeln von der Schönheit einer Amarilis und ihrem Gesang (s. S. 198/99). Das vierte Sonett ist eine Um-

---

[1] Abgedruckt *U. a.* pgs. 148—152.
[2] S. u. S. 185.
[3] S. u. S. 184.
[4] „. . . mis padres eran Nevares . . ." *U. a.* p. 150.
[5] Die Glosse ist bei La Ba p. 295 und in *O. s.* XIX, p. 27 abgedruckt.
[6] Das Sonett ist im XIX. Bande der *Obras sueltas* p. 150 abgedruckt.
[7] Die vier Sonette sind abgedruckt in *U. a.* p. 119—121.

giefsung eines lateinischen cármen [1]. Das Original hat den Namen Amarilis nicht, Lope flicht ihn in seine freie Übertragung ein. Das dürfte die Wahrscheinlichkeit nahe bringen, dafs Lope Wert auf den Namen Amarilis gelegt hat, weil er vielleicht Doña Marta in dem Sonett besingen wollte.

Die zwei Dichtungen der *Siglo de Oro* und der *Huerto deshecho* scheinen Bezug zu haben auf Antonias Flucht aus dem väterlichen Hause. In der 1635 posthum veröffentlichten *Vega del Parnaso* [2], die eine Reihe von comedias, canciones, églogas, silvas [3] und anderen Dichtungen enthält, ist die erste Dichtung die silva moral „El Siglo de Oro" [4]. Der darin erwähnte Raub der Jungfrauen erinnert an den Raub der Antonia durch Tirsi [5] (s. S. 192/3). An 12. Stelle der *Vega del Parnaso* steht der *Huerto deshecho* [6], der Gesang Lopes von seinem zerstörten Garten, in übertragenem Sinne von der Zerstörung seines ganzen Lebens, von seinen entblätterten grünen Hoffnungen. Verfafst ist diese Dichtung vielleicht in der ersten Hälfte des Jahres 1635, als Antonia ihn möglicherweise schon verlassen hatte. Im *Huerto deshecho* hat Lope einen Beweis seiner glänzenden poetischen Ausdrucksweise gegeben, aber die Dichtung ist arm an reiner Empfindung.

Vorausgesetzt, dafs das Drama *La major virtud de un rey* [7] nach Antonias Flucht geschrieben ist, können einige Stellen Lopes Klage darüber enthalten. Don Sancho de Mendoza klagt in der comedia über die Frauen, die die Liebe kennen gelernt haben, denn durch die Liebe schänden sie oft die eigene Ehre und die der Familie. Seine Weisheit gipfelt schliefslich darin, dafs man die Töchter nicht bewachen kann [8], wie er bei seinen eigenen Töchtern Sol und Leonor erfahren mufste. Die Ähnlichkeit des Schicksals Sanchos mit dem Lopes ist augenfällig.

---

[1] Marci Antonii Flaminii.

Carmen.

Hanc illa pulcra Fistula cum luderet
Nymphas canens, et furta earum dulcia,
Non aura laetis insonabat frondibus,
Non murmurantes obstupebant, rivuli,
Non picta garrulo avis canebat gutture,
Quin ipse dulci carminum captus sono
Inter greges iacebat innocens lupus. (*U. a.* p. 120.)

[2] La Vega del Parnaso, / por el Fénix de España, / Frey Lope Félix de Vega Carpio ... En Madrid. Año 1637. Die *Vega* enthält Dichtungen Lopes, die er nach 1633 verfafste.

[3] Eine silva ist eine Dichtung in regellosen Versen.

[4] Abgedruckt *O. s.* IX.

[5] Lope spricht nicht nur von der Flucht, sondern auch von dem Raube der Antonia: „... el rapto de mi prenda cara" (*U. a.* p. 223).

[6] Abgedruckt *O. s.* IX auch *U. a.* pgs. 205—214.

[7] In der *Vega del Parnaso O. s.* IX.

[8] S. u. S. 193.

In der *Filomena*[1] sind die zwei Versbriefe *Amarilis á Belardo* und *Belardo á Amarilis*[2] enthalten. Der Name Amarilis könnte uns eine Beziehung zwischen dieser Amarilis und Doña Marta vermuten lassen. Die Unmöglichkeit einer selchen Annahme soll gleichzeitig mit der Frage nach dem Verfasser der Epístola *Amarilis á Belardo* erörtert werden.

Lange Zeit glaubte man Lopes Angabe, dafs ihm die erste Epístola von einer Frau gesandt worden und die zweite seine Antwort darauf sei. Über die Persönlichkeit der Schreiberin gingen die Ansichten auseinander. Zunächst wurde Lopes Fiktion geglaubt, dafs eine Amerikanerin die Epistel *Amarilis á Belardo* geschrieben habe. Die Annahme fällt in sich selbst zusammen. La Barrera vermutete dann, dafs unter dem Namen Amarilis Doña María de Alvarado verborgen sei,[3] und Barbieri vermutete darunter Doña Marta selbst, die aus Anlafs einer Streitigkeit mit ihrem Geliebten ihm diese Epístola, die dann später durch Lopes Feder gefeilt wurde, zur Versöhnung geschrieben habe.[4] Das ist ausgeschlossen: wenn auch die Form der ersten Epistel mit ihren 18 versigen Strophen stark von der in Terzinen geschriebenen Antwort Belardos abweicht, so ist das als äufseres Mittel anzusehen, das Lope anwandte, um die Leser nicht nur durch den Inhalt, sondern auch durch die Form glauben zu machen, die beiden Epístolas hätten zwei verschiedene Verfasser; es sind sowohl die überreichen Reime als auch Stil und Sprachgewandtheit der ersten Epistel denen der zweiten und anderer Dichtungen Lopes so ähnlich, dafs nur Lope selbst als Verfasser der Epistola *Amarilis á Belardo* in Betracht kommt[5]. Lope läfst darin eine peruanische Dichterin ein Loblied auf ihn singen und ihre Lebensgeschichte erzählen, die in nichts mit den uns bekannten Tatsachen aus dem Leben unserer Amarilis übereinstimmt. Das allein reicht hin, Barbieris Ansicht von Doña Martas Verfasserschaft zu widerlegen. — Die zweite Epistel *Belardo á Amarilis* läfst von Anfang an keinen Zweifel über Lopes Autorschaft. Nachdem er unter dem Decknamen Belardo seinerseits das Lob der Peruanerin gesungen hat, erzählt er aus seinem Leben. Bemerkenswert für uns ist eine Stelle, an der Belardo angibt, dafs Lope ihm gesagt habe, dafs Marta ihn verliebt mache:

„... (Lope) me dice que Marte le enamora“.[6] (*U. a.* p. 142.)

Durch die zum Teil auf Wahrheit beruhenden Angaben Lopes und die Erwähnung seiner Liebe zu Marta ist der Gedanke aufgetaucht,

[1] *La Filomena*, Madrid 1621.

[2] *O. s.* I; abgedruckt *U. a.* pgs. 126—147.

[3] Die Amarilis der ersten Epistel erzählt, dafs sie in León de Guanuco geboren sei. Da ein Alvarado die Stadt gegründet haben soll, zieht Barrera den kühnen Schlufs, dafs die Schreiberin möglicherweise die gerade lebende María de Alvarado sei (La Ba p. 20).

[4] *U. a.* pgs. 125—126.

[5] Vgl. auch Re-Ca 5, 3.

[6] *enamorar* = hineinbringen in die Liebe, verliebt machen.

dafs die Epistel an Doña Marta geschrieben sei. Das ist nicht möglich, da der zweite Brief vom Verfasser als unmittelbare Antwort auf den ersten gedacht und geschrieben ist, den dann Doña Marta geschrieben haben müfste. Auch wäre nicht damit in Einklang zu bringen, dafs Lope seine Lebensgeschichte erzählt; die mufste Amarilis 1620 kennen. Der Name Amarilis dürfte also in beiden Epístolas ein von Lope beliebig gewählter Name sein.

Ich habe eine Reihe von Dramen Lopes aus der Zeit von 1616—1632 gelesen; ein grofser Teil davon erwies sich als wertlos für unser Thema[1]. Die wenigen Dramen, die in einzelnen Personen oder Phasen der Handlung an Lope und sein Verhältnis zu Amarilis erinnern könnten, enthalten zu viele Momente, die gegen eine Beziehung zwischen den dramatischen Vorgängen und Personen und den wirklichen Verhältnissen aus Lopes letzter Liebe sprechen; sie sind also gleicherweise in biographischer Hinsicht wertlos.

Solche Dramen sind beispielsweise *Las bizarrías*[2] *de Belisa*[3] und *Porfiando vence amor*[4]. In den *Bizarrías de Belisa* könnte Don Juan Lope darstellen: Don Juans Zuname *Car*doso hat die gleiche Anfangssilbe wie der Lopes: *Car*pio; *Luci*nda, ein Name, der in Lopes Briefen verschiedentlich vorkommt, könnte die *Lucía* de Salcedo, eine Frau, mit der Lope 1616 in irgendwelchen Beziehungen stand, bezeichnen und *He*nrique Amarilis' Gatten *Her*nández; aber die zweite Frauengestalt, Belisa, zerstört sofort den künstlich aufgeführten Wahrscheinlichkeitsbau. Mit dem Pseudonym Belisa hat Lope seine erste Gattin besungen, die hier in keiner Weise in den Zusammenhang passen würde, da sie bereits 1595 starb, Lope aber Lucía erst 1616 kennen lernte. Die Lösung des Dramas widerspräche auch einer solchen Auslegung, denn Lucinda vermählt sich mit Henrique, Belisa mit Cardoso. Inhaltlich ist die Rache der Lucinda im zweiten Akt bemerkenswert; die Rache als solche erinnert an die der Fabia in der Ekloge, hat aber im Grunde keinen Zusammenhang mit ihr. Auch die Erwähnung der Puerta Guadalaxara in Madrid läfst sich sofort aus dem Lokalinteresse der Madrider erklären, dem Lope Rechnung tragen mufste. Es ist ein müfsiger Versuch, diese Stelle mit Lope selbst, der in der Nähe der Puerta Guadalaxara geboren ist, in Verbindung zu bringen.

Porfiando vence amor enthält drei Namen, die dazu verleiten könnten, in ihren Trägern Menschen aus Lopes Umgebung zu sehen: *Leonarda* wäre Amarilis in Rücksicht auf ihr zweites Pseudonym Marcia *Leonarda*; *Carlos* Lopes gleichnamiger Sohn und *Luci*nda wiederum *Lucía* de Salcedo. Doch scheint es, dafs Lope durch

---

[1] S. u. S. 177.

[2] *bizarrías* ist von einem Deutschen, dessen Name mir entfallen ist, falsch durch „Prunksucht" übersetzt worden; *bizarrías* ist hier etwa wiederzugeben durch Standhaftigkeit oder Beharrlichkeit.

[3] In *Obras sueltas* IX. Handschrift vom 24. Mai 1634.

[4] In *Obras sueltas* IX.

diese Namengebung keinerlei Hindeutung auf die Wirklichkeit geben wollte.

Ähnlich wie in den beiden angeführten Dramen finden sich in einigen anderen Bühnenstücken Lopes Namen und Situationen, die an des Dichters Verhältnis zu Doña Marta erinnern könnten. Ich nenne hier nur *La mayor virtud de un rey*[1], das die Unmöglichkeit der Beaufsichtigung erwachsener Töchter zeigt und darin an Lopes Ohnmacht gegenüber Antonia erinnern könnte. Aber es ist nicht bekannt, ob dieses 1634 geschriebene Drama nach Antonias Flucht verfaſst ist. Die meisten Dramen bringen Liebeshandlungen, die in keine Beziehung zu unserem Thema gesetzt werden können: z. B. *Amor con vista*[2], *Amor pleito y desafio*[3], *Obras son amores*[4], *Amor secreto hasta celos*[5], *El desdén vengado*[6], *El ejemplo de casadas*[7] und das auto: *Los acreedores del hombre*[8].

In der *Vida de Lope de Vega* finden wir p. 328 die Ansicht vertreten, daſs die folgende Oktave des *Laurel de Apolo*, silva X,

> „Que puesto que llevaste
> atada de un cabello
> el alma, que del pecho me robaste . . .
> la imagen invisible, que dejaste
> por alma en su lugar, hermosa y pura,
> fué vida por quien vivo,
> de cuya luz recibo
> el movimiento, que mi ser informa.
>
> (*Obras sueltas* I, p. 209.)

von Antonia Clara spricht. Doch erfordert der Zusammenhang, in dem die Oktave steht, eine andere Deutung: sie spricht noch wie in den vorhergehenden Strophen von Amarilis, die Lopes Herz geraubt und an seine Stelle ihr eigenes Bild, d. h. die Gedanken an sie, gesetzt hat, die dem Dichter Leben geben.

An vielen Stellen seiner cartas an Sessa weist Lope auf Briefe hin, die er an Amarilis geschrieben hat und auf Sessas Wunsch, diese Schriftstücke zu besitzen. Uns sind sie verloren gegangen. La Barreras Annahme (La Ba p. 268), daſs der Briefwechsel „sin duda poética en su mayor parte“ gewesen sei, ist möglich, durch den vollkommenen Mangel einer Überlieferung dieser Korrespondenz aber nicht nachzuweisen. Über den Charakter ihres Inhaltes erfahren

---

[1] S. S. 174, 7.
[2] Vom 10. 12. 1626 *Comedias inéditas*, 1873.
[3] Vom 23. 11. 1621 *Comedias inéditas*, 1873. Die comedia *Amor, pleito y desafio* parte XXII (Zaragoza 1630) und parte XXIV (Zaragoza 1633) ist nicht diese comedia Lopes, sondern Alarcóns *Ganar amigos*.
[4] Vor 1618 (*Acad.* II).
[5] Vor 1618 (XIX, Madrid 1623).
[6] Vom 4. 8. 1617 (*Acad.* XV, Madrid 1913).
[7] *Acad.* XV, Madrid 1913.
[8] *Acad.* II.

wir einiges durch Andeutungen des Dichters: so bittet er z. B. den Herzog zu verzeihen, dafs in den Briefen die Unzucht den gröfsten Raum einnimmt: „perdone v. ex[a]., que ... más corren las puterías que los concetos“ (*U. a.* p. 87). — Neben den von Amarilis aufbewahrten Briefen besafs ihre Mutter einen Teil: „Amarilis dará los papeles que tiene su madre“ (*U. a.* p. 54)[1], einen anderen eine ihrer Schwestern: „porque están algunos (papeles) en casa de su hermana“ (*U. a.* p. 91).

Der Dichter läfst die Briefe meist von der in sein Liebesverhältnis eingeweihten Marcela[2] holen. Die Zustellung der Briefe an Sessa erfährt eine Unterbrechung durch einen Streit der beiden Liebenden, in dessen Verlauf Marcela keine Briefe von Amarilis bekommt. Dann aber werden in den nächsten Jahren immer neue Briefe Lopes an Amarilis dem Herzog geschickt[3].

Sehr wenige Zeitgenossen sprechen von Lopes Liebe zu Amarilis. Unter diesen wenigen steht Lopes Freund Peña an erster Stelle mit seiner *Égloga elegíaca*[4]; dann folgen die Worte seiner Gegner Góngora und Alarcón.

Über Peñas *Égloga elegíaca*, die er auf Lopes Tod schrieb, ist schon gelegentlich der Ekloge *Filis* gesprochen worden[4]. Um Lope zu ehren, hatte Peña darin dieselben Reime benutzt, die Lope in der Ekloge *Filis* verwendet hatte. Peña bringt in seiner Dichtung dem toten Freunde die letzte Huldigung dar. — Die satirische Dezime Góngoras über des Dichters Liebe bietet kein biographisch verwendbares Material; sie legt nur Góngoras Stellung zu Lope dar. Die Verse sind in der Form einer Anrede an Lope gerichtet und nennen ihn einen närrischen Menschen, der bei Tisch ein Äffchen, im Bett ein Marder ist:

„Dicho me han por una carta
que es tu cómica persona
sobre los manteles mona
y entre las sábanas marta.“ (*U. a.* p. 41.)

Die Pointe liegt nicht in dem Gegensatz von Äffchen und Marder, sondern in der Übereinstimmung der spanischen Bezeichnung für Marder (marta) mit dem Namen der Geliebten Lopes (Doña Marta). — Die letzten Verse der Dezime bringen eine Spielerei mit Lopes Namen. Stellt man seine Silben um (Góngora sagt unrichtig: „dein Name von rückwärts gelesen“), so ergibt sich pelo, das Fell, so dafs Lope dann das Fell des Marders (Martas) bedeuten

[1] Vgl. auch „(Amarilis) me dijo que los papeles que tenía había dado á guardar á su madre (La Ba p. 268).

[2] Marcela ist eins der sechs unehelichen Kinder Lopes von Micaela de Luxán.

[3] Vgl. S. 182 und aufserdem die zahlreichen Andeutungen in den 48 cartas der *U. a.*

[4] S. S. 172, 3.

soll; es ist immer auf den Gleichlaut der Worte Marta (als Name) und marta (= Marder) zu achten:

„... tu nombre del revés,
siendo Lope de la haz,
. . . .
pelo desta marta es.“ (*U. a.* p. 41.)

Auch eine Anspielung auf Amarilis' Namen liegt in den folgenden Worten Alarcóns vor, in denen er Lope einen runzligen Alten nennt und es ihm als Schuld anrechnet, daſs er, obwohl er geistliche Handlungen in der Magdalenenkirche verrichtet, mit einer weltlichen Marta verkehrt (sich dick mit Marderpelzen ankleidet).

„Culpa a un viejo avellanado,
Tan verde, que al mismo tiempo
Que está aforrado de martas
Anda haciendo magdalenos“[1] [2].
(*Los pechos privilegiados* s. Re-Ca 242, 2.)

Auf dem besprochenen Material fuſsen die drei eingehenderen Behandlungen über Lopes letzte Liebe: die *Ultimos amores de Lope de Vega Carpio*, das IX. Kapitel in La Barreras *Nueva biografia* und das X. Kapitel, die *Amores con Amarilis*, in der hervorragenden *Vida de Lope de Vega* von Rennert und Castro.

1876 wurden in Madrid die *Ultimos amores de Lope de Vega Carpio* veröffentlicht. Ihr Verfasser ist Asenjo Barbieri, der sich am Schluſs des Buches unter dem Pseudonym José Ibero Ribas y Canfranc nennt. Er bringt einen Abdruck der bereits erwähnten 48 cartas (vgl. o. S. 167) mit einem kurzen Lebensbild Lopes und die Wiedergabe der wichtigsten auf unser Thema bezüglichen Werke des Dichters[3]. Nur durch diese Materialzusammenstellung und den vollständigen Abdruck dieser Werke ist das Buch wertvoll. Besonderes Verdienst hat sich Barbieri durch den Hinweis auf die Ekloge *Filis* erworben. — Die *U. a.* sind nur in einigen Exemplaren erschienen, da die weitere Drucklegung des Buches verboten wurde

---

[1] *magdalenos* heiſst eigentlich „Zuckerbackwerk“. Daſs diese Bedeutung hier ausgeschlossen ist, liegt auf der Hand. *magdalenos* fasse ich als „geistliche Handlungen in der Magdalenenkirche“ auf und beziehe mich dabei auf die in Anm. 2 angeführten Erwähnungen dieser Kirche. Es liegt danach wohl ein Wortspiel vor.

[2] Vgl. hierzu die Magdalenenkirche, in der Lope Messe liest und La Ba p. 267: „No he visto día ninguno á v. exª. en la Magdalena, donde se hace nuestra octava“.

[3] Die dedicatoria der *La viuda valenciana*, vier Sonette aus der *Circe*, die beiden Epístolas *Amarilis á Belardo* und *Belardo á Amarilis*, die loa, das Sonett *A Doña Antonia Clara de Nevares*, das Gedicht *Al día que una niña cumplió trece años*, die Ekloge *Amarilis*, der *Huerto deshecho*, die Ekloge *Filis*. Die S. 122—125 abgedruckte Elegía von Lope bezieht sich nicht auf Amarilis.

wegen der darin veröffentlichten Briefe Lopes, deren Inhalt zu Lopes Gunsten der Öffentlichkeit unbekannt bleiben sollte.

1890 erschien als erster Band der Akademieausgabe der *Obras de Lope de Vega* (Madrid 1890—1913) die *Nueva biografía* von Cayetano Alberto de La Barrera. Est ist die erste groſse Lopebiographie. Im neunten Abschnitt stellt der Verfasser Lopes Verhältnis zu Amarilis dar. Aber er bringt, wie Barbieri, lediglich unbearbeitetes Material, das sich aus fast denselben Werken zusammensetzt, die in den *U. a.* in gröſserer Vollständigkeit enthalten sind. Im Anhang zu Barreras Biographie sind die 147 Briefe Lopes an Sessa (vgl. S. 167) abgedruckt, die der Marqués de Pidal der Akademie zur Verfügung stellte.

Einer besseren aber auch nicht erschöpfenden Durcharbeitung erfreuen sich diese Zeugnisse in der *Vida de Lope de Vega* por Rennert y Castro (Madrid 1919), der modernsten Lopebiographie. Das X. Kapitel ist den *Amores con Amarilis* gewidmet; der Fehler dieser Darstellung ist die unterschiedslose Verwendung als richtig erwiesener Tatsachen und unerwiesener Annahmen aus dieser Liebe Lopes.

Die Unvollkommenheit der besprochenen Bearbeitungen, der Beziehungen Lopes zu Doña Marta de Nenares gibt mir die Berechtigung, in der vorliegenden Arbeit dieses Liebesverhältnis auf Grund eingehender Prüfung zu behandeln.

II.

Zur besseren Übersicht sei erst eine kurze Zusammenstellung der Ereignisse aus dem Verhältnis Lopes zu Doña Marta gegeben, die wir aus sicheren Quellen schöpten können.

Die Zeit, in die die Bekanntschaft Lopes mit seiner Geliebten fällt, ist zu erschlieſsen[1]. Am 17. 8. 1617 wird Antonia Clara, Lopes und Doña Martas Tochter, geboren. Auf Grund der Taufurkunde wissen wir, daſs die Taufe in der Kirche von Atocha stattfand und als Taufpaten Doña Clementa de Piña und Sessas ältester Sohn, der Conde de Cabra fungierten. Die Briefe Lopes geben Nachricht von einem Prozeſs, über den wir keine Urkunden besitzen. — Aber die detaillierte Schilderung, die Lope davon in den Briefen gibt, verbürgt die Tatsache, daſs er geführt worden ist. Amarilis' Blindheit wird in den Briefen und in der Ekloge *Amarilis* bezeugt. Der in der Ekloge erwähnte Wahnsinn der Amarilis ist nicht als sicher nachzuweisen. Aus Doña Martas Sterbeurkunde erfahren wir ihren Todestag, der auf den 7. 4. 1632 fällt. 1634 oder 35 verlieſs Antonia Clara ohne Lopes Wissen das väterliche Haus; darüber geben die Ekloge *Filis* und Peñas *Égloga elegíaca* Auskunft. — Diese Tatsachen besingt Lope in seinen Dichtungen. Doch erwähnt er nicht die wichtigste: die Geburt

[1] S. S. 181.



Antonia Claras. Auch ihre Taufe und Doña Martas Prozefs mit Roque Hernández übergeht er.

Die folgenden Abschnitte sind so angeordnet, dafs sich an jedes dieser chronologisch aufeinanderfolgenden erwiesenen Ereignisse die Beschreibung schliefst, die Lope davon in seinen Werken, besonders in der Ekloge *Amarilis*, gibt.

Der genaue Zeitpunkt der Bekanntschaft Lopes mit Amarilis steht nicht fest. Einige Daten ermöglichen uns aber die termini ad quem und a quo für das Kennenlernen der beiden Liebenden zu bestimmen. — Auf den 12. 8. 1617 fällt die Geburt Antonia Claras, der Tochter Doña Martas von Lope. In zwei Briefen erwähnt Lope die Verzögerung dieser Geburt. Das Verhältnis zwischen dem Dichter und Amarilis mufs also schon Ende Oktober 1616 sehr intim gewesen sein; so ist mit dem Oktober 1616 der terminus ad quem für das Kennenlernen gegeben. Vom Juni bis September 1616 war Lope in Valencia, wahrscheinlich, um mit Lucía de Salcedo zusammen zu sein[1]. Seine Briefe aus Valencia an den Herzog Sessa sprechen von Lucía und seinem intimen Verkehr mit ihr, aber an keiner Stelle spricht er von einer anderen Geliebten, wonach vermutet werden darf, dafs er zu dieser Zeit weder in Madrid noch in Valencia eine Geliebte neben Lucía hatte. Erst nach seiner Rückkehr nach Madrid, die im September 1616 erfolgte, wird er also Doña Marta kennen gelernt haben. Somit fällt die Zeit des Kennenlernens in die Monate September und Oktober.

Die einzigen Angaben Lopes von seinem Bekanntwerden mit Amarilis stehen in der Ekloge. Die Falschheit der einen ist offensichtlich: in der Zeit, als Philipp III. starb, hätte er Amarilis kennen gelernt:

„Era el tiempo en que vió las luces santas
Coronado de triunfos y laureles
El Tercero Felipe del Segundo.“ (*U. a.* p. 177.)

Philipp III. starb aber erst 1621 und Amarilis' Tochter von Lope kam bereits 1617 zur Welt. Die zweite Angabe in der Ekloge ist auch unzutreffend. Sie bezieht sich auf die Jahreszeit, in der sich Lope und Marta kennen gelernt haben. Statt vom Herbst spricht Lope vom Frühjahr: als die Sonne wieder die Zeichen des Tierkreises zu beleuchten begann:

„(quando) Volvió á pintar los signos
. . . . el sol, ...“ (*U. a.* p. 177)

wurden sie bekannt.

Die Gelegenheit, bei der die Bekanntschaft der beiden erfolgte, ist nicht nachzuweisen. In der Ekloge erzählt Lope, dafs er Marta zum erstenmal in einem Garten gesehen habe, in dem stattliche Hirten ein Turnier veranstalteten, dessen Vorsitz Amarilis führte:

[1] Vgl. La Ba, Absch. VIII.



„En un jardín se celebraba
De gallardos pastores un torneo[1], . . .“ (*U. a.* p. 177.)
„Aquí Amarilis presidió . . .“. (*U. a.* p. 178.)

Wie nach dunkler Nacht die reine Rose aus der zusammengefalteten Knospe erblüht, so erschien ihm Amarilis an dem Tage:

„Como sale después de noche escura
La pura rosa en el botón compuesta —
. . . .
Así me pareció.“ (*U. a.* p. 178.)[2]

Über die Zeit von seiner ersten Begegnung mit Doña Marta bis wenige Monate vor der Geburt Antonia Claras wissen wir fast nichts. Wenn sich der S. 173 erwähnte Brief (La Ba p. 241) auf Amarilis bezieht, dann ist er der erste solche, der uns erhalten ist. Lope schreibt darin von köstlichen Morgenstunden, die er in den Armen eines verständigen (einsichtigen), liebenden Wesens verbringe: „estoy en el estado que pintaré aquí, pasando muy lindas mañanas en los brazos de un sujeto entendido, . . . amoroso“; er hat in ihr den Arzt für seine Wunden, d. h. die Frau, die seine Wünsche erfüllen kann, gefunden: „. . . he hallado finalmente Médico á mis heridas“.

Die Briefe an Sessa bis zum Juni 1617 enthalten nichts von der Intimität des Verhältnisses. Sie berichten nur Kleinigkeiten aus dem Leben der beiden Liebenden. So erfahren wir, dafs schon in der ersten Zeit ihrer Bekanntschaft ein Streit sie für einige Zeit entzweite (s. S. 178). Lope schreibt nur, dafs sie sich wegen einer Kleinigkeit gezankt hätten: „estamos reñidos sobre cierta niñería“ (La Ba p. 267). Scheinbar herrscht die Unstimmigkeit längere Zeit, denn einige Tage danach berichtet Lope, dafs der Zwist noch andauert: „duran las divisiones“ (*U. a.* p. 49). Aber schliefslich hat Lope sich entschlossen, von dem Vorhaben abzustehen, das den Grund zu der Entzweiung gegeben hatte: „. . . estoy resuelto á dejar aquel mi pensamiento, . . . que dió ocasión á desabrimiento“ (*U. a.* p. 48). Damit scheint der Streit beendet zu sein. Wir hören nichts mehr davon. — Später bittet Lope einmal um Sessas Wagen, um mit Amarilis in San Isidro ein Versprechen zu erfüllen, das sie bei Marcelas Krankheit[3] gegeben haben: „Yo he menester que mañana á las ocho esté su coche de v. ex^a^. en casa de Doña Marta, porque nos vamos á San Isidro á cumplir una promesa de la enfermedad de Marcela“

[1] Unter einem Turnier ist hier ein Dichterwettkampf zu verstehen; die gallardos pastores waren die beteiligten Dichter, die ihre poetischen Erzeugnisse vortrugen. Die besten Dichtungen wurden preisgekrönt. Dafs bei solchen Turnieren meist Frauen den Vorsitz führten, ist hinlänglich bekannt. Nur ist nicht zu erweisen, ob Lope seine Geliebte bei solcher Gelegenheit kennen gelernt hat.

[2] Weitere Schönheitsbeschreibungen siehe im dritten Teil.

[3] *Marcela tuvo viruelas* (*U. a.* p. 42).

(*U. a.* p. 37). Vom 31. Dez. 1616 besitzen wir einen Brief, der eine Einladung Lopes an Doña Martas Haus enthält: „Yo convidé ... la casa de Doña Marta á cenar para mañana en la noche“ (*U. a.* p. 40). Die Strophen, die Lope dieser Zeit in der Ekloge widmet, haben hier keinen Platz gefunden, sie werden im dritten Teil berücksichtigt.

Die folgenden Ausführungen über Geburt und Taufe Antonias sowie über den Prozefs fufsen auf Lopes Briefen. Die Daten von Antonias Geburt und Taufe sind aufserdem urkundlich bezeugt. In den Dichtungen sind diese Ereignisse nicht erwähnt.

Der erste Hinweis auf die zu erwartende Geburt eines Kindes der Doña Marta ist vielleicht der Brief Lopes an Sessa, den Barbieri in den Juni 1617 verlegt (*U. a.* p. 59—60). Als Anhaltepunkt für diese Datierung mag ihm die darin enthaltene Anspielung auf die von Lope 1617 verfafsten „*Primeros Mártires del Japón*“ [1] gedient haben. In dem Briefe heifst es: Man mufs das Ende des Zustandes (der Ereignisse) der Amarilis mit der Zeit erwarten: „De los sucesos de Amarilis no hay más de ... esperar el puerto con el curso de los días ...“; Lope wünscht die Geburt, um wieder ein neues Verwandtschaftsband zwischen Sessas und seinem Hause zu knüpfen [2]: „lo (elpuerto) deseo ... para volver á emparentar con el Almirante de Nápoles (Titel Sessas)“, um sein Blut (Geschlecht) damit zu ehren: „... para honrar mi sangre“ [3], Mitte Juli berichtet Lope, dafs Amarilis sich im neunten Monat ihrer Schwangerschaft befände: „Estáse Amarilis en sus nueve“ [4]; Ende Juli spricht er von der Beunruhigung, die sie wegen der Verzögerung der Geburt haben: „Solo nos desasosiega ahora el tardarse el parto“ (*U. a.* p. 67). Kurz vor der Geburt weist Lope auf Amarilis' Schmerzen und Kränklichkeit hin: „está con mil dolores y achaques“ (*U. a.* p. 68) und spricht von den bereits drei Tage andauernden Geburtswehen: „... ha tres días que está en el puesto Amarilis“ (*U. a.* p. 71) und sagt am 11. Aug.: Seit 6 Tagen ist die Señora Lucina [5] nicht von Amarilis, die die äufsersten Geburtsschmerzen erleidet, gewichen: „seis días hace hoy que sin apartarse la Señora Lucina de Amarilis con excesivos dolores está de parto“ (*U. a.* p. 71).

Am 12. Aug. bringt Amarilis in Abwesenheit ihres Gatten Roque Hernández Antonia Clara zur Welt. — Zwei kurze Nachrichten sendet Lope dem Herzog: „Señor, no hay que tratar de

---

[1] *Acad.* V.

[2] Wie 1614 bei Lopes legitimer Tochter Feliciana aus seiner zweiten Ehe mit Juana de Guardo, sollte Sessa auch bei der unehelichen Antonia die Patenschaft übernehmen.

[3] *U. a.* p. 59.

[4] *U. a.* p. 65.

[5] In Lucina haben La Barrera (La Ba p. 276) und Barbieri (*U. a.* p. 74) die loca, Lucía de Salcedo, sehen wollen. (Vgl. Anspielung La Ba p. 250 auf Lucina (Diana), die Göttin der Entbindungen.) Lucía, als Mitglied einer wandernden Schauspielertruppe, könnte sich zu dieser Zeit in Madrid aufgehalten haben. Es ist aber nicht nachzuweisen.

papeles, porque Amarilis acaba de parir" (*U. a.* p. 73). Seit dem vorhergehenden Tage hat der Dichter Amarilis nicht gesehen, um keinen Anlafs zu argwöhnischen Vermutungen zu geben: „no la he visto desde ayer por no dar que sospechar" (*U. a.* p. 73). Den Eindruck, den die Geburt dieses Kindes auf Lope gemacht hat, kennen wir nicht. Aus den Worten an Sessa, dafs er sich weder freue, noch traurig sei: „... ni estoy alegre ni triste" (*U. a.* p. 73) kann kein Urteil über seine wahren Empfindungen gebildet werden.

Wie wir schon in einem Briefe (s. S. 183) sahen, war Lopes Streben darauf gerichtet, den Herzog von Sessa zum Taufpaten zu gewinnen. Mit kluger Berechnung schrieb er im Juli, vor der Geburt, dafs Gott allein wisse, wer Pate stehen wird: „Dios sabe quien será el padrino" (*U. a.* p. 67). Schliefslich nimmt Sessa die angebotene Patenstelle an: „la merced que me hizo (v. ex^a^.) en açetar ser deudo de Amarilis (La Ba p. 274) ...". Aber Sessa schiebt den Tauftermin immer weiter hinaus. Amarilis und ihr zurückgekehrter Gatte werden ungeduldig. Lope entschuldigt den Herzog mit seinen vielen Arbeiten: „diciéndoles (á Amarilis y Roque) yo las ocupaciones de v. ex^a^.)" (*U. a.* p. 79). Doch Doña Marta fragt ihren Geliebten, ob er einverstanden wäre, wenn sie einen Brief an Sessa schriebe: „me dijo Amarilis que si queria yo que ella escribiera un papel" (*U. a.* p. 79) und er rät ihr, den Herzog zu bitten, falls er verhindert sei, persönlich zu kommen, seinen ältesten Sohn zu schicken: „... advertid en él (Sessa) que si por sus negocios no puede acudir por su persona, os haga merced de que nos honre el Conde mi señor" (*U. a.* p. 79).

Am 26. Aug. fand die Taufe in der Parochialkirche San Sebastian statt. Sessas ältester Sohn Don Antonio de Córdoba y Rojas, Conde de Cabra, nach dem der Täufling den Namen Antonia erhielt, und Doña Clementina Cecilia[1], eine Verwandte des Lope nahe befreundeten Rechtsgelehrten Juan Jzquierdo de Piña, waren Paten. Die Taufurkunde ist uns erhalten: „En la Iglesia Parroquial de San Sebastian de esta villa de Madrid, en veinte y seis de Agosto de mil seiscientos diez y siete años; Yo el licenciado Parra Cura tiniente: Batizé á Antonia Clara, que nació en doce de dicho mes y año, hija de Roque Hernández de Ayala, hombre de negocios, y de Doña Marta de Nevares Santoyo su ligitima muger, que viven en la calle del Infante, y fueron sus padrinos: Don Antonio de Córdova y Rojas, Conde de Cabra, y Doña Clementa Cecilia de Piña" (*U. a.* p. 81).

Lope schickt Sessa eine kurze Beschreibung der Tauffeierlichkeit. Das Fest fand in Atocha statt; nach Lopes Ansicht wäre es aber prächtiger gewesen, wenn Roque Hernández nicht dabei gewesen wäre: „La fiesta fué en Atocha, no tan lucida como pudiera ser sin la cara de su marido" (*U. a.* p. 84).

---

[1] Nach La Barrera ist die der Ekloge folgende Dezime *De Doña Laura Clementa* dieser Doña Clementina Cecilia de Piña zu Ehren geschrieben.

In der erhaltenen loa zu einer verlorenen Ekloge (s. S. 173) läfst Lope Antonia, als sacristán, die Patenschaft des Conde de Cabra erwähnen:

„. . . Conde de Cabra,
. . . por él . . . .
Me tuvo en carnes un día". (*U. a.* p. 150.)

Zum Beweise ihrer Verwandtschaft mit dem Hause Sessa hat Antonia einige Diamanten aufbewahrt, die sie vom Conde als Taufgeschenk erhalten hatte:

„. . . tengo para señas
Guardados ciertos diamantes
por si el parentesco niegan." (*U. a.* p. 150.)

In einem Briefe dankt Lope dem Herzog für die vielen erzeigten Gnadenbeweise: „. . . tenía tanto que decir (á v. ex^a.) en materia de las mercedes recibidas (de v. ex^a.) aquel gran día, que ni prosas ni versos fueran suficientes" (*U. a.* p. 82).

Hier möchte ich zu der Frage Stellung nehmen, ob Doña Marta noch andere Kinder hatte aufser Antonia Clara.

Wurzbach[1] behauptet, ohne den Beweis zu erbringen, dafs Amarilis, ehe sie Lope kennen lernte, zwei Töchter von ihrem Gatten gehabt habe. Möglicherweise stützt er sich dabei auf die zahlreichen Andeutungen in den Briefen: „Amarilis und ihre Kinder"[2]. Mit diesen Kindern sind aber Feliciana und Antonia gemeint (bis 1621 auch Marcela), wie wir aus den Stellen ersehen, an denen sie einzeln mit Namen genannt sind[3]. Es ist mir nicht gelungen, Andeutungen Lopes auf schon vor 1617 vorhandene Kinder Doña Martas zu finden. Die einzige Stelle, an der andere Namen als die von Lopes Kindern erwähnt sind, fand ich in dem Brief La Ba 136a p. 647. Lope schreibt hier, dafs Sessas Fürsorge sich sogar bis auf Louillo und Clavellina erstreckt: „. . . los cuidados de V. Exª. que aquí hasta Louillo y Clavellina (los) sienten". Es ist nicht zu sagen, wer diese beiden Kinder sind. Doch scheinen sie nicht Kinder der Amarilis zu sein, da dann die Fürsorge Sessas nicht so erstaunlich sein dürfte. Es könnten Louillo und Clavellina vielleicht Kinder der Magd Lopes[4] oder des Dieners Doña Martas[5] sein. Das ist aber eine Annahme, die durch nichts gestützt werden kann.

---

[1] Wolfgang v. Wurzbach, *Lope de Vega und seine Comödien*, Leipzig, Seele, 1899.

[2] Z. B. „Amarilis . . . con sus dos niñas" (*Bol. Acad. Esp.* II, p. 152, abgedruckt bei Re-Ca p. 251, 3), oder „Ella (Amarilis), sus hijos y yo (Lope)" (La Ba 69a p. 628), oder „ahijadas (Schützlinge, Taufkinder) y Madre (Amarilis)" (La Ba 115a p. 635).

[3] Z. B. La Ba 126a p. 642: „Amarilis, Antonia y Feliciana".

[4] Lorenza Sánchez (La Ba 145a p. 650 das einzigemal erwähnt).

[5] „Oviedo, criado de mi señora Doña Marta" (La Ba 94a p. 630).

Cotarelo[1] vertritt die Ansicht, dafs Amarilis noch ein zweites Kind Lopes zur Welt gebracht habe; zum Beweis führt er den Brief Lopes an, in dem es heifst: „... que su coche (de V. Exª.) llevase á Amarilis á Misa de parida, que aunque no fué con dichoso suceso, es forzoso[2]“. — Die Annahme Cotarelos, dafs es sich hier um ein zweites Kind Doña Martas handelt, kann nicht bewiesen werden, da kein Material vorliegt, das mit Sicherheit von einem zweiten Kinde Amarilis' spräche. Aber das zweite Zeugnis, das Cotarelo für seine Ansicht anführt, ist anzufechten: Amarilis mit ihren beiden Kindern, „Amarilis ... con sus dos niñas“[3]. Damit sind nicht zwei eigene Kinder Doña Martas gemeint, sondern, wie auch La Ba 126a zeigt[4], Antonia und Feliciana. Von einem anderen Kinde Doña Martas hören wir nie etwas.

In der ersten Zeit nach der Taufe scheinen freundschaftliche Beziehungen zwischen Lope und der Familie seiner Geliebten bestanden zu haben. Lope will Roque Hernández mit zu Sessa nehmen: „... llevaré conmigo al padre putativo de la niña“ (*U. a.* p. 76) und Amarilis lädt Lope nach ihrer Genesung ein: „Amarilis me tiene convidado para esta tarde, primera vista después de su convalecencia“ (*U. a.* p. 82). Wir hören dann plötzlich in einem Brief vom Dezember 1617, dafs Lope aus Hernández' Hause vor ihm und Amarilis' Verwandten fliehen mufste: „He tenido que andar huyendo de los deudos de Amarilis ... (y) ... de aquel fiero Herodes (La Ba 31a p. 621). Das scheint eins der letzten Vorkommnisse im Verkehr der beiden Familien zu sein, ehe der Prozefs zwischen Amarilis und ihrem Gatten beginnt. Im Verlaufe des Rechtsstreites dürfte Lope Hernández' Haus nicht mehr betreten haben, denn Amarilis wohnte in der Zeit nicht mehr bei Roque.

Im Oktober 1619 erwähnt unser Dichter in der dedicatoria der *La viuda valenciana* den Tod Roques (s. S. 170). Bis dahin mufs der Prozefs also beendet sein, da Hernández noch seinen Ausgang erlebt hat. — Vom 4. 4. 1618 existiert eine Urkunde, die von den gemeinsamen Hypothekenaufnahmen der beiden Gatten auf ihre Häuser in der Calle del Infante berichtet[5]. Der Prozefs dürfte erst nach dieser Rechtshandlung seinen Anfang genommen haben. Er ist also anzusetzen auf die Zeit April 1618 bis Oktober 1619. Wir besitzen keine Nachweise darüber, ob Roque Hernández oder Doña Marta den Prozefs angestrengt hat; Re-Ca schiebt die Urheberschaft auf Doña Marta: Sie wollte sich scheiden lassen „ésta (Amarilis) quiso divorciarse“, ihren Gatten der Mifshandlung

[1] Re-Ca p. 251, 3.
[2] La Ba p. 621, 32a.
[3] La Ba 130a p. 645, wahrscheinlich v. 1628.
[4] „muchas encomiendas de Amarilis, Antonia y Feliciana“ (La Ba p. 642).
[5] „... e hipotecan (Roque Hernández de Ayala y Doña Marta de Nevares, su mujer) unas casas, que tienen en la calle del Infante, donde viven“ (Re-Ca 252, 1). Ob daraus geschlossen werden mufs, dafs die Eheleute in verschiedenen Häusern wohnten, wie Re-Ca annimmt: „Marta y su marido vivían en distintas casas“ (252), bleibe dahingestellt.

beschuldigend „acusando á su marido de sevicia". Aber Re-Ca gibt keine Quelle an, auf der diese Behauptung beruht. Er sagt vielmehr, dafs Lope diese Worte an Sessa schrieb „en fecha que ignoramos" Re-Ca p. 245. Wahrscheinlich ist aber, dafs es sich bei diesem Prozefs um einen Ehescheidungsprozefs handelt. — Quellen für alle folgenden Angaben sind die 147 Briefe an Sessa, die im Anhang zu Barreras Biographie aufgenommen sind.

Die erste uns bekannte Tatsache aus dem Prozefs ist das vorläufige Urteil, das zu Amarilis' Gunsten ausgefallen ist: „... tuvimos sentencia en favor, y la mandan amparar en su dote"; sie haben diesen ersten Erfolg gefeiert „Festejade habemos la sentencia" (La Ba 33a p. 621). Über alles, was zwischen dem Beginn des Prozesses und diesem Urteil liegt, haben wir keine Nachrichten. Dagegen liegen in Lopes Briefen Berichte über Amarilis und Hernández und den weiteren Verlauf des Rechtsstreits bis zur apelación des Consejo vor. Nur die wichtigsten sollen hier Erwähnung finden. Amarilis lebte während der Verhandlungen in einem Kloster: „Su mujer (de Hernández) dicen, que está en un monasterio (La Ba 38a p. 622). An anderer Stelle gibt er die Bestätigung der vorigen Worte, indem er von Amarilis und ihren Nonnen spricht: „Marta y sus monjas ..." (La Ba 40a p. 623). Die Aufstellung der Zeugen bietet Amarilis Schwierigkeiten, denn manche müssen wieder aus der Zeugenliste gestrichen werden: „Señor, aquí andamos ... tachando testigos" (La Ba 42a p. 624), weil sie das Zeugnis verweigern: „porque no quieren jurar las personas" (La Ba 44a p. 624). Für Hernández ist die Hauptsache, in den Besitz der Habseligkeiten seiner Gattin zu kommen. Tausenderlei ersann er, um seiner Frau den Schmuck wegzunehmen, den Sessa ihr geschenkt hatte und allerhand Kleinigkeiten, die sie besafs: „Por quitar á su mujer la joya que le dió V. Exª. y las cosillas que ella tenía, ... hizo mil invenciones" (La Ba 38a p. 622)[1].

Nach Lopes Angaben scheint Hernández alle Kraft darauf verwendet zu haben, Amarilis aus dem Kloster zu ziehen. Er wendet sich an Sessa, damit dieser veranlasse, dafs Antonia zu ihm, zu Roque, geschickt werde: „... el (Roque) le pide á V. Exª. mande que le (à Roque) envien la niña Antonia ...", weil er meint, so ein Mittel zu haben, auch Amarilis zurückzuziehen „que le parece medio para obligar á su madre creyendo que irá la yegua donde fuere la potranca" (La Ba 54a p. 625). Kurz vor der endgültigen Urteilsfällung äufsert Lope die Besorgnis, alles im ersten Urteil Gewonnene zu verlieren: „Temo que perdamos lo ganado en la primera sentencia" (La Ba 44a p. 624). Auch Sessa scheint Befürchtungen zu hegen, denn Lope schreibt von der Verwirrung, in die ihn Sessas Furcht hinsichtlich des Prozefsausgangs versetzt habe:

[1] Schon in der Ehe soll Hernández geizig und habsüchtig gewesen sein „desde que se casó no ha traido á su casa un pan" und „En siete meses no le (á su mujer) ha dado un cuarto. Ella ha vendido para sustentarse ..." La Ba 38a p. 622/23.

„Confusión me ha puesto el temor que V. Ex[a]. muestra á la sentencia (La Ba 58a p. 626). Aber bald kann er schreiben, dafs der Prozefs einen guten Fortgang nimmt: „El pleito va bien“ (La Ba 57a p. 626). Bestimmte Worte über das letzte Urteil hören wir nicht, doch die vielen Dankesbezeugungen an Sessa für seine Gnade und sein Eintreten machen es gewifs, dafs Amarilis den Prozefs gewann. Mit dem Prozefs schliefst die Reihe von Tatsachen ab, die keine Spur in Lopes Dichtungen zurückgelassen haben.

Von Roque Hernández hören wir in einem Brief, der bald nach Beendigung des Rechtsstreites geschrieben sein mufs, dafs sein Zustand dem eines Nervenkranken gleicht[1]. Vielleicht ist Hernández überhaupt einem Nervenleiden erlegen als er bald nach dem Prozefs, vor Oktober 1619, starb[2].

Mit dem Tode des Gehafsten nimmt die Ekloge die Beschreibung der Ereignisse aus der Wirklichkeit wieder auf. — Durch eine Reihe von Strophen klingt Lopes Jubelhymnus auf das Glück, das ihm endlich gekommen ist. Der harte Tod verschönte sein Leben: „La dura muerte mejoró mi vida“, er tötete das Leben Ricardos: „Mató la (vida) de Ricardo“ (*U. a.* p. 182). In seinem Glück scheint es ihm, als ob alles ihn beglückwünschte, die Hirten des Tajo, des Manzanares und Jarama:

„El parabien me daban los pastores
Del Tajo, Manzanares y Jarama[3, 4]. (*U. a.* p. 182.)

Von der Erblindung Doña Martas haben wir Kenntnis aus Lopes Briefen und aus der Ekloge. Die Blindheit mufs vor Oktober 1619, vor dem Tode Hernández' begonnen haben, da der Brief, der von dem Verfall der Gesundheit Roques spricht (La Ba 97a p. 630 s. u. Anm. 1), gleichzeitig die erste uns erhaltene Nachricht von der Augenkrankheit Martas bringt: „Los ojos cuya lástima . . .“[4]. Wahrscheinlich ist diese Erwähnung auch eine der ersten, da Lope fortfährt: „cuya lástima habrá movido el ánimo de V. Ex[a].“; das läfst darauf schliefsen, dafs er mit dem Herzog noch nicht persönlich von dem Unglück gesprochen hat, sondern ihm nur erst eine Mitteilung hat zukommen lassen. Aus den Briefen erfahren wir nicht, ob Amarilis am Star, an der amaurosis, erblindet war, wie La Ba[5]

---

[1] „la memoria deste perdido (Roque) que ya no tiene de hombre más de la apariencia, y aun esa tan gastada, á fuerza de sus desatinos y necedades, que apenas le conozco cuando acaso le veo . . .“ (La Ba 97a p. 631).

[2] In der dedicatoria der *La viuda valenciana* berichtet Lope noch näheres über den Tod Roque Hernández': „¡Bien haya la muerte! . . . acabó ella en cinco días con una purga sin tiempo, dos sangrías (Aderlass) anticipadas . . . lo (la vida) que no pudiera remediar física humana“ (*U. a.* p. 97).

[3] Lope ist an vielen Stellen Lokaldichter. So finden sich auch in der Ekloge einige Reminiszenzen an seine Heimat; am Manzanares liegt Madrid; mit dem unweit fliefsenden Jarama ist er ein Nebenflufs des Tajo.

[4] Vgl. jedoch dazu S. 190.

[5] „Doña Marta cegó repentinamente de una amaurosis ó gota serena“ (La Ba p. 294/95).

und Barbieri[1] annehmen. Nach Lopes Worten trägt Amarilis ihr Geschick mit Geduld: „Hale dado Dios igual el sufrimiento con ... paciencia (La Ba 97a p. 630/31). Aus späterer Zeit ist ein Brief, der von Antonias Fürsorge für Amarilis erzählt: Antoñica bittet in der Kirche um Gesundung: „Antoñica trahe una novena[2] á Santa Lucia, que salud de tales ojos ángeles la han de pedir á Dios" (La Ba 118a p. 638). An anderer undatierter Stelle erfahren wir von des Dichters und seiner Töchter Feliciana und Antonia Gelübde: „con estas Señoras ... (he dado) promesa á la Santa Juana por sus ojos (de Amarilis ...)" (La Ba 127a p. 642). Später hören wir von den Versuchen einer Engländerin, das Augenleiden zu heilen, die, wenn auch mit grofsen Schmerzen verbunden, doch Amarilis Hoffnung gaben, das Augenlicht wieder zu erlangen: „... la cura una inglesa con tales principios, que tiene esperanzas de ver ... si bien con excesivos dolores de la cura" (La Ba 122a p. 640). Am 18. 4. 1628 berichtet der Dichter, dafs die Heilung einen guten Fortschritt mache, denn Amarilis erkennt schon wieder einen Schimmer und kann Licht von Schatten unterscheiden: „La cura va adelante, y por buen principio conoce el resplandor y con distinción la sombra de la luz" (La Ba 122a p. 640). Doch es ist keine Heilung mehr zu erwarten; Doña Marta hat mehr Hoffnung auf Gesundung als wirkliche Besserung des Leidens: „De sus ojos tiene más esperanza que mejoría" (La Ba 124a p. 641). Das ist das letzte, was wir von der Krankheit hören. Die Dichtungen sprechen aber zu deutlich von der vollkommenen Erblindung, als dafs wir daran zweifeln könnten.

Nur eine unbestimmte und aufserdem biographisch unrichtige Angabe macht Lope in der Ekloge von der Zeit, zu der Amarilis erblindete. Er spricht von einer vierjährigen Dauer der Blindheit:

„Cuatro veces el sol en oro y grana
. . . .
Bañó la piel de frigio vellocino,
Sin replicar á su fatal destino", (*U. a.* p. 187.),

nach der der Wahnsinn bei Amarilis zum Ausbruch gekommen sei. Da der Wahnsinn aber bald wieder geheilt worden ist, Amarilis jedoch zwei Monate nach erfolgter Heilung starb, so kann die Zeit von seinem Auftreten bis zu Doña Martas Tode auf höchstens ein bis zwei Jahre angesetzt werden, während welcher Zeit Amarilis ihre Blindheit weiter trug, im ganzen nach der Dichtung also fünf bis sechs Jahre. 1632 starb Lopes Geliebte. Das würde die Jahre 1626/27 als einen Beginn der Blindheit ergeben. Wie die Briefe zeigten, ist es sicher, dafs die ersten Blindheitserscheinungen 1619 aufgetreten sind. — Nach der Ekloge ist die Ursache der Erblindung

[1] „Doña Marta cegó repentinamente ... de una amaurosis ó gota-serena" (*U. a.* p. 101).

[2] *novena* ist ein Opfer, das im 17. Jahrhundert nicht mehr, wie ursprünglich, mit neuntägiger Dauer verbunden zu sein brauchte.

Doña Martas nicht in einer Starerkrankung, sondern in der Rache Fabias, einer früheren Geliebten Lopes, zu suchen. Er hatte in seiner Jugend mit wenig Liebe Fabia, eine schöne Frau, geliebt:

> „Habia yo querido en tiernos años
> Una villana hermosa . . . .
> Con poco amor . . . .“. (*U. a.* p. 184.)

Aber sie zog vor, einen anderen zu lieben: „Querer otro sujeto“, einen reichen Hirten vom Tajo:

> „Era del Tajo un rico ganadero
> Este pastor que á Fabia[1] enamoraba“. (*U. a.* p. 184.)

Darauf verliefs Lope Fabia „Dejé á Fabia“, die dafür an ihm Rache nimmt:

> „Fabia, con deseo de venganza,
> . . . .
> Mi vida, mi remedio, mi esperanza (Amarilis),
> Como caballo, indómito, atropella“.[2] (*U. a.* p. 186.)

Mit den hechizos, den Zaubereien, die ein fremder Hirt sie lehrte, blendete sie die schönen Augen (Doña Martas):

> „En fin, con los hechizos que sabia,
> Y un pastor extranjero le enseñaba,
> . . . .
> Las bellas luces, ...
> . . . . . cegó . . . .“. (*U. a.* p. 186.)

Eine lange Reihe von Versen und Strophen ist es, die Lope noch dem Unglück und seinem Schmerze widmet. Sie können hier keine Berücksichtigung finden, da sie nur immer eine neue Variierung des Themas bringen. Vgl. die Verse im folgenden Teil S. 203/04.

Die Glosse *Al dia que una niña cumplió trece años* bringt auch eine Anspielung auf die Blindheit. Hier sagt Lope, dafs Venus (Amarilis) blind wurde, nachdem sie Cupido (Antonia) ihre Augen geschenkt hatte, d. h. nachdem Antonia geboren war:

> „. . . Venus quedó sin ellos
> Después que le (á Cupido) dió sus ojos“. (La Ba p. 296.)

Ob Lope damit meint, dafs die Blindheit unmittelbar auf die Geburt 1617 folgte, ist kaum anzunehmen. Er wird — und hier mufs immer in Betracht gezogen werden, dafs zwischen dem Beginn der Erblindung und der Abfassung der Ekloge mehr als 10 Jahre liegen — nur allgemein haben sagen wollen: nicht vor sondern

---

[1] La Barrera (p. 276) und Barbieri (*U. a.* p. 74) haben die Vermutung aufgestellt, dafs diese Fabia Lucia de Salcedo sei. Aber diese Vermutung bringt uns nicht weiter.

[2] *atropellar* hier etwa zu übersetzen mit „gewaltsam zerstören“.



nach der Geburt begann sie. Immerhin ist es nicht unmöglich, dafs sich Anzeichen einer beginnenden Schwächung der Sehkraft bereits 1617 bemerkbar machten.

Es ist nicht zu beweisen, ob Amarilis' Nervenleiden, das nun in der Ekloge geschildert wird, wirklich eintrat. Sicher ist, dafs die erhaltenen Briefe und Schriftstücke nichts davon erwähnen. Über den Zeitpunkt, an dem der Wahnsinn zum Ausbruch gekommen sein soll, macht Lope, wie wir bereits bei der Datierung der Erblindung sahen, in der Ekloge eine Angabe: vier Jahre nach der Erblindung begann der Wahnsinn. Nach den sicher feststehenden Daten wäre das 1623. Da Lope aber von einer Heilung des Wahnsinns kurz vor Doña Martas Tode spricht und nach seinen Angaben der Wahnsinn nur kurze Zeit gedauert haben kann, so wäre er etwa auf die Jahre 1631/32 anzusetzen. Es ist möglich, dafs diese Zeit, wenn, wie jedoch anzunehmen, Amarilis überhaupt vom Wahnsinn befallen wurde, richtig ist. Die spätere wahrscheinlich richtige Angabe Lopes, dafs zwei Monate vor ihrem Tode

„No eran pasados bien dos meses,“ (*U. a.* p. 194.)

der Wahnsinn geheilt wurde, läfst annehmen, dafs er nur eine vorübergehende Erscheinung war und somit nach 1630 eingetreten ist. — Als Ursache des Wahnsinns nimmt Lope wiederum einen Racheakt Fabias an:

„. . . Fabia crüel intenta fiera
Del alma escurecer la lumbre clara“.[1] (*U. a.* p. 190.)

Amarilis, die einst so anmutig und zierlich war, zerrifs jetzt bald wütend ihre Kleider:

„Aquella que gallarda se prendía
Y de tan ricas galas (Anmut) se preciaba[2],
Furiosa los vestidos deshacía“,

und ahmte bald mit erstarrtem Körper und verzücktem Geiste eine schöne Marmorstatue nach:

„Y otras veces . . . imitaba,
El cuerpo en hielo, en éxtasis la mente,
Un bello mármol . . .“. (*U. a.* p. 191.)

Aber Amarilis findet Heilung durch die ärztliche Kunst. Die Bemühungen waren so grofs, dafs sie das so wilde Übel heilten und ihr das Licht des Geistes zurückgaben:

„Las diligencias finalmente fueron
Tantas para curar tan fieros males“. (*U. a.* p. 192.)

Hier wie beim Tode Ricardos glaubt Lope wieder, dafs ihm die ganze Natur zujubelt und seine Freude teilt (vgl. III. Teil S. 204).

---

[1] *alma* = Geist, Verstand; „la lumbre pura del alma“ = reiner Geistesfunken.
[2] *preciarse* = sich rühmen.



Amarilis' Blindheit ist die letzte unbedingt sichere Nachricht, die wir von seiner Geliebten vor ihrem Tode hören. Am 7. April 1632 ist sie gestorben, wie aus der erhaltenen partida de defunción hervorgeht: „Madrid, 7 abril 1632. Doña Marta de Nevares murió en la calle de Francos, en siete de abril de 1632 años; recibió los santos Sacramentos de manos del licenciado Juan Lucas; no testó; enterróla Alonso Pérez, librero, que vive a la Platería, y pago de fábrica ocho ducados" (Re-Ca p. 254, 3) (vgl. S. 205).

Die Ekloge *Amarilis* erschien 1633 im Druck, ist also wahrscheinlich bald nach Amarilis' Tode geschrieben. Wenn Lope darin angibt, dafs 10 Jahre seit ihrem Tode bis zu der Abfassung der Ekloge verflossen seien:

„Diez años ha que sucedió, . . .
Con su muerte mi eterno desconsuelo" (*U. a.* p. 197.),

so ist das ein absichtlicher Versuch des Dichters, den Leser irre zu führen. — Die Schilderung der letzten Stunden in Amarilis' Leben und ihres Todes nimmt einen weiten Raum in der Ekloge ein. Es ist ein Roman für sich (vgl. III. Teil S. 205/06).

Aus Antonias Leben kennen wir nur zwei Daten. Aufser ihrem Geburts- und Taufdatum wissen wir, dafs sie am 5. Juni 1657 noch lebte, da sie unter diesem Datum im Testament ihrer Schwester Feliciana als Teilerbin genannt ist. — Aber in Werken ihres Vaters finden sich mehr Hinweise auf sie. In Kürze soll hier darüber berichtet werden.

Für die justa poética (poetisches Lanzenstechen)[1], die anläfslich der Heiligsprechung Isidors 1622 veranstaltet wurde, schrieb Lope einige Gedichte unter Antonias Namen (sie war damals 5 Jahre alt). Beziehungen auf sie enthalten sie nicht. Dann ist uns eine Glosse erhalten, die Lope zu ihrem 13. Geburtstage dichtete. Aufser der auf Amarilis bezüglichen Stelle (s. S. 190) bringt ihr Inhalt nichts Wesentliches. In dem Gedanken: heute ist Antonia 13 Jahre alt und verdient, 2000 Jahre zu vollenden:

„Hoy cumple trece y merece
Antonia dos mil cumplir" (La Ba p. 295.)

gipfeln die ersten Strophen. In den letzten beiden Strophen ist Lope zu der Ansicht gekommen, sie möge immer 13 Jahre bleiben, weil sie dann ewig schön wäre:

„Porque siempre fuera hermosa
Si se quedara en sus trece." (La Ba p. 296.)

Das vielleicht etwas später geschriebene Sonett *A Doña Antonia Clara de Nevares* (La Ba p. 296) rühmt ihre Schönheit.

Die Ekloge *Filis* schildert Antonia Claras Flucht. Ob die Angaben bis in jede Einzelheit stimmen — ich denke nur an die Mitnahme des Haushundes — bleibe dahingestellt. Aber die

---

[1] *justa* ist wie *torneo* (s. S. 182, 1) im übertragenen Sinne gebraucht.

wichtigsten Angaben, die Lope von der Flucht macht, seien hier genannt, da *Filis* nicht wie die *Amarilis* eine besondere Behandlung erfahren kann.

Als Filis 17 Jahre alt war, hörte Tirsi[1] sie auf einem Feste singen: „Tirsi la oyó cantar en una fiesta" (*U. a.* p. 224). Bald verliebte sich Filis in ihn: „Enamorada Filis . . ." (*U. a.* p. 225). Lope merkt den Umschwung, der in Antonia vor sich gegangen ist, denn Filis trägt, ohne daſs eine besondere Gelegenheit es erforderte, immer ihre Festkleider:

„. . . sin fiesta ni ocasión alguna
De las secretas galas se adornaba" (*U. a.* p. 225.)

und geht sorgfältig frisiert „cuidadosa del cabello andaba" (*U. a.* p. 225). Als Lope schlieſslich eines Abends nach Hause kommt, antwortet auf seinen Ruf nach Filis nur das Echo:

„Pregunto por mi Fílis, ¡cosa extraña,
Que el eco me responde solo y triste!" (*U. a.* p. 226.)

und er muſs sehen, daſs Filis geflohen ist. — Was ihm weh tut, ist die übel vergoltene Liebe: „El mal pagado amor . . . me mueve" (*U. a.* p. 232) und die Erfahrung, daſs Filis für ihn nur eine marmorharte Seele, ein Herz von Schnee hatte:

„. . . ei ver que Fílis para mí tenía
Alma de mármol, corazón de nieve". (*U. a.* p. 232.)

Wenn wir annehmen dürfen, daſs die Komödie *La mayor virtud de un rey* nach Filis' Flucht geschrieben ist, dann beziehen sich Don Sanchos Worte auf Filis' Schritt: „Töchter zu haben, seien sie nun schön oder häſslich, ist traurig: sind sie häſslich, will sie niemand, wenn sie schön sind, will sie jeder, und sie bewachen ist unmöglich:

„Tener hijas, o sean feas,
o hermosas, es triste suerte, . . .
feas, no las quiere nadie,
hermosas, todos las quieren,
guardarlas es imposible . . .". (*O. s.* IX, p. 161.)

Der *El siglo de Oro* spricht von dem Raub der Jungfrauen, die unter dem Vorwand, daſs man sie zur Gattin begehrt, als Geliebte entführt würden:

[1] Barbieri vermutet (*U. a.* p. 116), daſs sich unter dem Namen Tirsi Don Ramiro Nuñez Felípez de Guzman, der Schwiegersohn des Conde de Olivares verbirgt. Er sieht in den beiden ersten Silben von Rami-ro den Genitiv zum lat. *ramus* = Zweig und setzt dafür das griechische Wort θύρσος mit lat. Genitiv *thyrsi*, *tirsi* ein. Don Ramiro war einer der einfluſsreichsten Hofleute seiner Zeit und — was für uns besonders ins Gewicht fällt — der Mäcen Juan de Alarcóns, des Feindes Lopes. Die *Vida de Lope de Vega* erinnert daran (p. 355), daſs Lope einmal bei anderer Gelegenheit dem duque de Medina de las Torres (Don Ramiro) das Pseudonym Tirsi gegeben hat, und verstärkt damit Barbieris geistvolle Annahme.

„Robaban las doncellas generosas
Para amigas, á título de esposas" (Re-Ca p. 353.)

Der *Huerto deshecho* bringt viele Strophen, die von einem grofsen Unglück, das Lope betroffen hat, sprechen. Aus der Reihe der Bilder sei hier nur das eine genannt von dem gewalt- und rachebewaffneten Wirbelsturm, der plötzlich kam, um seine grünen Hoffnungen zu entblättern:

„Aspero torbellino,
Armado de rigores y venganzas,
Súbitamente vino
A deshojar mis verdes esperanzas". (*U. a.* p. 211.)

Die eben abgeschlossenen Betrachtungen über Doña Martas und Antonias Leben haben gezeigt, dafs uns nur eine geringe Zahl von Tatsachen bekannt sind, deren Sicherheit verbürgt ist. Es macht sich hier der Verlust der Liebeskorrespondenz zwischen Lope und Amarilis stark fühlbar.

III.

Die Erzählung seiner letzten Liebe hat Lope in einem Hirtengedicht, in der Ekloge *Amarilis*, gegeben. Drei Hirten sind die Darsteller der Handlung; in Elisio, der sein Liebesschicksal berichtet, hat sich der Dichter selbst gezeichnet; die beiden anderen Hirten sind Silvio und Olimpio, für die keine Vorbilder aus der Wirklichkeit anzunehmen sind.

Die Ekloge ist frei von dem weichlich-süfslichen Ton der üblichen Schäfer- und Hirtendichtungen.

Eine Rahmendichtung ist die *Amarilis*: Die Gespräche der Hirten Olimpio und Silvio umrahmen die Erzählung des Elisio von seiner Liebe.

Der Hauptteil der Ekloge hebt sich nach Form, Inhalt und Ausdehnung von den Worten Silvios und Olimpios ab. Die beiden Hirten sprechen in regellosen Versen und Strophen miteinander über wenig wichtige Dinge, während Elisio in 117 regelmäfsigen Oktaven seinem tiefen Schmerz Ausdruck gibt. Sein Bericht ist fast dreimal so umfangreich wie die Worte der anderen Hirten.

Olimpio und Silvio sind auf der Weide. Sie unterhalten sich über den Hirtengesang. Als würdigen Gegenstand ihres Liedes haben sie Anna von Frankreich, der die Ekloge gewidmet ist, erkannt und preisen in begeisterten Worten ihre Vorzüge:

„¿Qué voz? qué dulce lira? qué elegancia
Podrá cantar la perfección divina
De tan alta heroína,
Virtud, entendimiento y hermosura,
Humano serafín en rosa pura,
En cuya perfectísima belleza
Sus términos pasó naturaleza?" (*U. a.* p. 159.)

Aber sie werden in ihren Betrachtungen unterbrochen durch Elisio, der von der naheliegenden Hügelkette zu Tal steigt:

„Pero ¿quién es aquel que al verde llano
Del valle de los chopos
Deciende de la sierra?“ (*U. a.* p. 161.)
„Elisio es él que ves . . .“. (*U. a.* p. 162.)

Schon von weitem sehen sie ihm seine Trauer und seinen Schmerz an, und rufen dem noch Entfernten schon zu:

„¿Qué suceso, qué pena, qué fortuna,
Qué accidente, qué amor, qué sol, qué luna,
Pobre pastor, en tanto mal te puso?“ (*U. a.* p. 163.);

statt eine Antwort zu geben, kommt Elisio heran als einer, der glaubt, am Styx angelangt zu sein:

„¿Quién llama un hombre muerto?
¿Es esta la ribera
Del fiero lago Estigio?“ (*U. a.* p. 166.)

Auf ihre ermunternden Worte hin, von seinem verlorenen Glück zu erzählen,

„Refiere el bien, si es bien el que perdiste,
Pues contando su mal descansa un triste“ (*U. a.* p. 169.)

beginnt Elisio seinen Bericht.

Nach den letzten Worten, die der Hirt von seiner toten Amarilis gesprochen hatte, sank er zur Erde:

„¡Pobre pastor! cayó en la tierra dura“ (*U. a.* p. 202.)

und starb kurz danach. Olimpio und Silvio preisen seine Standhaftigkeit in der Liebe:

„¡Oh mónstruo de firmeza! Oh solo amante
Hasta morir constante!“ (*U. a.* p. 202.)

Der tote Hirt soll in Belardos Hütte gebracht werden:

„. . . llevarle á la choza . . .
de Belardo . . .“ (*U. a.* p. 203.)

Belardo ist ein anderes Pseudonym für Lope (vgl. S. 175). Also soll Elisio — Lope in seine eigene Hütte gelegt werden. — Mit den Worten eines nicht genannten Portugiesen: „También para los tristes hubo muerte“ (*U. a.* p. 204) schliefst Silvio die Ekloge.

Lope läfst ihr noch zwei Dezimen folgen. Die erste soll von einer Doña Laura Clementa geschrieben sein; La Barrera vermutet darunter Doña Cecilia Clementa de Piña (vgl. S. 184, 1). Der Schreiber ist Lope selbst. Er gibt vor, dafs Laura ihm für den schönen Gesang von Elisios Schmerz danke. Die zweite Dezime

ist angeblich von Burguillos geschrieben: *Del Maestro Burguillos* [1]. Sie verspottet Lopes Entschlufs, nach Frankreich auszuwandern [2]:

„Por iros á Francia andáis,
Lope, mas yo no lo creo.
¿Tan desesperado estáis?
¿Tanta es la cólera, tanta?“ (*U. a.* p. 205.)

Wir kommen jetzt zum Hauptteil der Ekloge, zu Elisios Erzählung. Nicht stark genug kann betont werden, dafs Lope die Ekloge nach Amarilis' Tode geschrieben hat, d. h. 1632 oder 33, etwa 17 Jahre nach dem Kennenlernen, 14 Jahre nach der Erblindung und Roques Tod und einige Monate nach Doña Martas Tode. Daraus mag zu erklären sein, dafs die Ekloge nur ganz wenige Ereignisse erwähnt. Kleinigkeiten mögen dem damals 71 jährigen entfallen oder in seinen Augen so gering geworden sein, dafs er sie nicht den einschneidenden Erlebnissen gegenüberstellen wollte. Die geschilderten Ereignisse sind dagegen mit grofser Ausführlichkeit dargestellt. Das gibt der Dichtung ihr Gepräge. Sie eilt nicht von einer Kleinigkeit zur andern, unruhig hastend, sondern der Dichter ruht in der Erinnerung, er ruht im Ausmalen des Eindrucks, den die Geliebte bei ihrer ersten Begegnung auf ihn machte, er ruht in der Beschreibung ihrer Schönheit, er ruht in dem nochmaligen Durchleben der schweren Todesstunde seiner Geliebten. Bringt Lope an manchen Stellen dennoch Einzelheiten, so sind sie ihm nur Mittel zum Zweck, Mittel, um durch detaillierte Schilderung einem grofsen Ereignis besonderen Nachdruck zu verleihen.

Mit grofser Stilgewandtheit ist auch diese Dichtung Lopes geschrieben. Die Mittel zu seiner reichen Rhetorik liefert ihm in erster Linie die Natur, die Naturbeobachtung. Baum, Blume und Vogel, Berg, Tal und Flufs, der gestirnte Himmel über der Erde und das Edelgestein in ihr sind alle aufbauende Faktoren in seiner Dichtung. — Wie im 17. Jahrhundert den anderen Dichtern, so standen auch Lope Vergleiche aus der antiken Mythologie und Geschichte besonders nahe. Wenn er auch sein Wissen in dieser Hinsicht in dieser Dichtung weniger zur Geltung bringt, so sind doch auch in den 117 Oktaven der Erzählung Elisios über 50 Namen und Bilder aus dieser Welt genommen. Aus dem Reiche der Kunst sind nur wenige Namen erwähnt. Die Dichtkunst ist durch Ovid und Petrarca, die Malerei durch Tizian (Venus) und die Musik durch den sangeskundigen Orpheus der antiken Sagenwelt vertreten.

Der Weitschweifigkeit der Episoden entsprechen die breit angelegten Satzgefüge. Alleinstehende Hauptsätze, die manchmal

[1] Unter diesem Pseudonym veröffentlicht Lope auch seine rimas: *Rimas del licenciado Tomé de Burguillos.*

[2] Ich konnte an keiner anderen Stelle eine Hindeutung auf diesen Entschlufs finden, der auch sehr zweifelhaft erscheint.

sehr wirksam wären, sind verhältnismäfsig selten. Besonders liebt es Lope, Gedanken, die er im Hauptsatz ausgesprochen hat, in einem oder mehreren Nebensätzen andere Gewänder anzuziehen. So begnügt er sich nicht damit zu sagen, dafs Amarilis schön heranwuchs, sondern er fügt hinzu: so schön, wie menschliche Schönheit in der Jugend nur sein kann:

„Crióse hermosa, cuanto ser podía
En la primera edad belleza humana". (*U. a.* p. 172.)

doch auch das genügt ihm noch nicht, er mufs auch noch eine Erklärung hinzufügen: sie war schon in der Jugend so schön, weil der Morgen (die menschliche Jugend) schon seine schönen Gaben bringt, wenn der Tag (die Blütezeit des menschlichen Lebens) schön werden soll:

„Porque cuando ha de ser alegre el día,
Ya tiene sus albricias la mañana". (*U. a.* p. 172.)

Manchmal bringen die Nebensätze weder die Gedanken des Hauptsatzes in anderer Fassung noch ihre Erklärung, sondern hängen nur ganz lose, z. B. durch übereinstimmende Verwendung von Worten, mit ihnen zusammen. Solche Satzgefüge zeichnen sich meist durch ihre schwere Verständlichkeit aus.

Wie schon angedeutet, gruppiert sich Elisios Erzählung um einige feste Punkte. Sie umfafst die Zeit von Amarilis' Geburt bis zu ihrem Tode.

Die ersten 24 Strophen sind dem Leben und der Schönheit Doña Martas gewidmet, ehe Lope sie kannte. In Strophe 25—42 spricht Lope von seiner Liebe. Die 43.—48. Strophe berichten von Hernández' Tod und Lopes Glückseligkeit darüber. Die Strophen 49—74 enthalten die Schilderung der Blindheit Doña Martas und deren Wirkung auf Lope und Amarilis. In Strophe 75—86 wird das Unglück des Wahnsinns besungen, und in Strophe 87—117 Amarilis' Tod.

In Madrid ist Amarilis geboren [1], aber nach Lopes Angabe in der Dichtung in Alcalá de Henares. Er beschreibt die Stadt, die am Henares liegt und fruchtbar an Weisen ist, als Doña Martas Geburtsstadt:

„Adonde el claro Henáres se desata
En blando aljófar . . .
Aténas española se retrata,
Fértil de sábios . . .". (*U. a.* p. 171.) [2]

---

[1] Vgl. Doña Martas Trauurkunde (*Bol. Acad. Esp.* III, p. 223).

[2] Auch im *Laurel de Apolo* spricht Lope davon, dafs Amarilis vom Henares stamme.

„Riberas del humilde Manzanares (Madrid am Manzanares)
Apacentaba una pastora hermosa,
Que trasladada del famoso Henares,
Honraba su corriente sonorosa . . .". (La Ba p. 419.)

Aber diese Angabe genügt ihm nicht. Der Dichter beschreibt noch näher, dafs sich auf der einen Seite ein Berg erhebt, auf der anderen sich die Ebene erstreckt:

„Por una parte un monte se levanta
Por otra un campo se consagra al cielo". (*U. a.* p. 171.)

In dieser Stadt, in die Gott so viel Weisheit gofs, wurde Amarilis, Lopes luz, geboren:

„En esta parte pues, adonde el cielo
Tanta ciencia infundió . . .
. . . .
Nació mi luz . . .". (eb.)

Die Geburt der Amarilis war nicht zwecklos, sondern Doña Marta wurde geboren, um mit der Sonne zu wetteifern, damit eine Sonne leuchte nach Sonnenuntergang, oder noch besser: die Sonne selbst die Morgenröte der Amarilis sei:

„Á competir la luz que el sol reparte,
Nació, pastores, Amarilis bella,
Para que hubiese sol cuando él se parte,
O fuese el mismo sol aurora della". (*U. a.* p. 172.)[1]

Tatsachen aus dem Leben der Amarilis vor Lopes Bekanntschaft mit ihr sind dem Dichter unbekannt. Deswegen malt er in den nächsten Strophen ein Bild ihrer Schönheit, die er schon in ihrer Jugend grofs glaubte.

Schön wuchs sie heran. Anmut und Höflichkeit lernte sie, nicht stolze Verachtung oder eitle Pracht:

„Crióse hermosa . . .
. . . .
Aprendió gentileza y cortesía,
No soberbio desdén, no pompa vana". (eb.)

Ihr reiches krauses Haar bildete einen Lockenwald:

„El copioso cabello, que encrespaba
Natural artificio, componía
Una selva de rizos". (eb.)

Wenn sie das offene Haar kämmte, so glich es dem Zelte einer Sonnenblume:

„. . . cuando tendido le peinaba,
Un pabellón de tornasol hacía". (*U. a.* p. 173.)

Unter der heiteren, schneeweifsen Stirn, der „serena frente, de nieve ardiente" (eb.) und unter den schönen Rändern der Augen-

[1] Vgl. dazu auch das Sonett *U. a.* p. 119, in dem Lope von der in Amarilis vereinigten gesamten irdischen Schönheit spricht:

„. cuando tu sol nacía,
todas las hermosuras de la tierra
remitieron su luz á tu hermosura."

wimpern, den „márgenes bellas de pestañas", lagen die Augen, zwei lebende Smaragde, die durch ihren Glanz (Blick) zur Seele sprachen:

„Dos vivas esmeraldas, que mirando
Hablaban á las almas". (eb.)

Die schöne Nase war wohlgestaltet: „La bien hecha nariz ... proporcionada estaba". Gleich der in glühendem Carmin sich öffnenden Malve waren ihre Wangen, auf deren Schnee der himmlische Maler Purpur gofs:

„Como se mira doble malva abriendo
Del cerco de hojas en carmin fogoso
Así de las mejillas sobre nieve
El divino pintor púrpura llueve". (eb.)

Übertroffen wird aber alles von der Schönheit des Mundes und der Zähne. Was für Schnee, welchen Bergkristall, fragt er, sollen ihm die Alpen geben, um ihre Zähne, und welche Rubine Ceylon und welche Scharlachfarbe Tyrus, um ihren Mund zu beschreiben:

„Qué nieve (me dará) el Alpe, qué cristal de roca,
Qué rubíes Ceilan, qué Tiro grana,
Para pintar sus perlas y su boca,
Donde á sí misma la belleza humana
Vencida se rindió? ...". (*U. a.* p. 174.)

Von himmlischer Schönheit ist ihre Stimme „... celestial belleza ... de la voz sonora" (eb.)[1]. Ihre Hand war nicht grofs und der Fufs klein „No fué la mano largo, su pequeño pié ..." (eb.). Dieser eigentümlichen Schilderung der Vorzüge seiner Geliebten stellt Lope in Strophe 15—24 das traurige Schicksal gegenüber, das sie durch ihre Ehe erfuhr. 13 Jahre nach ihrer Geburt begann das Unglück:

„Trece veces el sol en la dorada
Esfera devanó los paralelos,
. . . .
Cuando á ser hermosura desdichada
La destinaron ...". (eb.)

Um die schönen Gaben und Talente Doña Martas zu sehen, stieg Ricardo vom Gebirge in die Täler hinab:

„Por ver las partes de Amarilis bellas
A los campos bajó de nuestro río
Ricardo, un labrador de la montaña". (*U. a.* p. 175.)

Rauh und unwürdig ihrer schönen Hand, erwarb er sie doch nach kurzer Zeit:

[1] Vgl. dazu Sonett *U. a.* p. 120:
„... su voz divina
algo tiene de angélica sustancia."

„Rudo y indigno de su mano hermosa,
A pocos días mereció su mano“. (eb.)

Lope versteht nicht, welches verhängnisvolle Schicksal über den schönen Frauen waltet, dafs sie immer unglücklich werden. Ihm scheint es, dafs stets die häfslichen glücklich werden sollen, dafs sie niemals häfsliche Gatten bekommen:

„¿Qué desdicha fatal de las hermosas
Es esa, de tener tales empleos?
¿Siempre las feas han de ser dichosas?
¿Nunca les han de dar maridos feos?“ (eb.)

Die erzwungene Ehe der Amarilis wurde traurig, denn Venus fehlte dem Bunde:

„La madre del amor, sin darle abrazo,
La paz del matrimonio puso en duda“ (*U. a.* p. 176.)

und Ricardo soll es versagt bleiben, Amarilis als Gattin zu besitzen:

„Llegado el tiempo al amoroso plazo,
Con vergonzosa nube la desnuda
Fuerza cubrió (Venus); que aunque mujer la (á Am.) nombra (R.),
Faltaba el alma y abrazó la sombra“. (*U. a.* p. 176.).

Vom Tage der Ehe an hat Amarilis geweint: „Desde este día fué Amarilis llanto“; Kristalltrauben waren ihre Augen: „eran racimos de cristal sus ojos“ (*U. a.* p. 177)[1].

Soviel berichtet Lope aus Amarilis' Leben, bis er sie kennen lernte. Biographisch richtig ist darin nur Geburt und Ehe. Der Geburtsort ist gefälscht und Amarilis' Alter bei der Eheschliefsung, das die Ekloge auf 13 Jahre ansetzt, ist unsicher, da ihre Taufurkunde nicht erhalten ist. Die Eheurkunde ist von 1604. Der Ekloge nach wäre Amarilis 1591 geboren. — Schon in diesen wenigen Strophen hat Lope seine Kunst der Beschreibung gezeigt. Sonnenblume und Malve, Smaragd, Rubin und Bergkristall, Sonne und Schnee hat er zu Vergleichen gebraucht.

13 Jahre nach ihrer Eheschliefsung lernt Lope Doña Marta aus Anlafs eines Turniers, bei dem sie den Vorsitz führte, kennen. Auch hier ist es ihm selbstverständlich, die Schönheit der Geliebten zu preisen. Hatte er sie erst mit der frisch erblühten Rose verglichen, so scheint sie ihm jetzt gleich dem aufblühenden Mohn:

„. . . como al nuevo sol la adormidera
Desata el nudo al desplegar las hojas,
Formando aquella hermosa y varia esfera

---

[1] Vgl. dazu *Laurel de Apolo* La Ba p. 419, 1:

„Tirano de su gusto y hermosura,
Un rústico pastor era su dueño,
Que toda la aspereza y espesura
Del bosque inculto retrató su ceño.“

Ya cándidas, ya nácares, ya rojas;
Así me pareció ...". (*U. a.* p. 178.)

Lope findet hier nur wenige Worte für das Äufsere der Amarilis, dem er in den ersten Versen der Ekloge schon vollkommen gerecht geworden ist. Er stürzt sich vielmehr sofort in die Darstellung seines inneren Zustandes, in den ihn Amarilis und ihre Schönheit versetzten. Er wollte ihr seinen Liebeskummer mit Worten gestehen, aber die kühnen Augen wollten ihr zuerst, allen anderen Sinnen voran, das Geständnis seiner Liebe machen:

„. . . . . quisiera
Decirle con la lengua mis congonjas;
Mas quisieron los ojos atrevidos
Anticiparse á todos los sentidos". (eb.)

Dieses Verhältnis zwischen Zunge und Augen, zwischen Sprache und Blick gibt ihm Veranlassung, die Sprache mit dem Donner und den Blick mit dem Blitz zu vergleichen. Wie der Blitz eher wahrgenommen wird als der Donner, so kam auch der Blick seiner Augen den noch gefesselten Worten seiner Zunge zuvor:

„Así como el relámpago se mira
Primero que al oido llegue el trueno,
Porque es la vista mas veloz, ...
. . . .
Así las luces, que la vista espira,
. . . .
Anticiparon á la lengua en calma." (eb.)

Um die Qualen der Liebe zu schildern, zeichnet er ein reizendes Bild aus der Natur: Wie das gefangene Vögelchen, das der Freiheit zustrebt, sich in dem zähen Vogelleim verwirrt und entfedert „Cual pájaro ... en la liga tenaz ... Se prende mas, se enlaza, y se despluma" (eb.), so suchten seine Augen auch vergebens, freizukommen aus dem Gefängnis der Liebe (d. h. sie konnten sich nicht von Amarilis wenden) „Así mis ojos libertad buscaban De la nueva prisión en que se vian ... (mas) pensando salir, se detenían;" (*U. a.* p. 179). Es ist dem Dichter viel leichter, von den Blumen des wilden Waldes und von des Tajo Wogen zu erzählen als die Ängste und Seufzer der Hoffnung seiner süfsen Pein, bis er endlich nach langer Zeit Erhörung bei ihr fand, zu schildern:

„Mas fácil cosa fuera referiros
Las varias flores desta selva amena,
O las ondas del Tajo, ...
. . . .
Que las ansias, temores y suspiros
De la esperanza de mi dulce pena,
Hasta que ya después de largos plazos
Gané la voluntad ...". (eb.)

In der Schilderung der ersten Regungen seiner Liebe zu Amarilis ist auch die einzige Stelle enthalten, die an die starke Sinnlichkeit in den Dramen Lopes erinnert. Lope hat — ob es auf Wahrheit beruht, oder nur Dichtung ist, bleibe dahingestellt — Amarilis einmal im Bade überrascht, als er hinter einem grünen Weiſsdornbusch stand. Durch das Glas des Wassers erschien ihm Venus in der Geliebten:

„Estaba yo detrás de un verde espino
. . . .
Cuando Amarilis . . . á bañarse vino;
Por el vidrio del agua á Vénus veo!" (*U. a.* p. 180.)

Die berühmte Venus Tizians könnte nicht schöner sein, wenn sie den schönen Körper im Wasser neigt:

„No se viera mas bella . . .
. . . .
La celebrada Vénus del Ticiano,
Si el cuerpo hermoso en el cristal reclina". (*U. a.* p. 181.)

Einmal saſsen sie gemeinsam an einer Quelle:

„Sentábase conmigo en una fuente . . .". (eb.)

Wenn sie zusammen waren, sang Amarilis manchmal mit unvergleichlich zarter Stimme seine Liebesgedichte, so daſs Lope annahm und es noch heute glaubt, daſs Orpheus Verse Ovids sänge:

„Con dulce voz, que no igualó ninguna,
Mis amorosos versos animaba,
Que en ella presumí, y aun hoy lo creo,
Que eran de Ovidio, y los cantaba Orfeo". (eb.)

Auch in diesem Teil hat es Lope verstanden, mit seiner strahlenden Rhetorik ein schönes Bild von seiner Geliebten und seiner Liebe zu geben. Die Geburt Antonias und der Prozeſs Doña Martas mit Roque Hernández fallen in die Zeit, von der die eben besprochenen Verse der Ekloge Zeugnis gaben. Aber Lope erwähnt nichts davon. Roque wird erst aus Anlaſs seines Todes wieder in der Dichtung genannt.

In sechs Strophen schildert Lope das Glück, das ihm so unerwartet durch Roques Tod wurde:

„Contento desta vida, y ya perdida
La esperanza de verla mas dichosa,
La dura muerte mejoró mi vida,
Que alguna vez la muerte fué piadosa;
Mató la (vida) de Ricardo . . .". (*U. a.* p. 182.)

Die ganze Natur, die Menschen, alles jubelte ihm zu. Die Hirten des Tajo, Manzanares und Jarama brachten ihm ihren Willkommensgruſs, und besangen in ihren Versen seine Liebe:

„El parabien me daban los pastores
Del Tajo, Manzanares, y Jarama
Refiriendo en sus versos mis amores“. (*U. a.* p. 182.)[1]

Tal und Berg erzeigten ihre Freude an seiner glücklichen Lebenswendung:

„. . . el valle humilde, el arrogante
Monte aplaudir en alta voz pretende“. (*U. a.* p. 183.)

Wie der Mann, der etwas erreicht hat, von allen umschmeichelt und bewundert wird, und wie seinen Namen diejenigen immer wieder nennen, die nach dem Überfluſs seines Glückes haschen, so jubelten Vögel und Hirten, Bäume und Blumen seinem Glück zu:

„Como sucede que ganando un hombre,
todos le lisonjean y le admiran,
. . . .
Y como suelen repetir su nombre
Los que al barato de su dicha aspiran,
Así dieron aplauso á mis favores[2]
Aves, pastores, árboles y flores“. (eb.)

Diese Strophe ist eine der wenigen, die einem allgemeingültigen Gedanken Ausdruck verleiht.

Auf das groſse Glück folgt das tiefe Unglück: Amarilis' Blindheit. — Diese Periode bringt in der Ekloge die gröſste rhetorische Entfaltung des Dichters. Als Lope die strahlenden grünen Augensterne seiner Geliebten verlöschen sah:

„Cuando yo vi mis luces eclipsarse,
Cuando yo vi mi sol escurecerse,
Mis verdes esmeraldas enlutarse
Y mis puras estrellas esconderse“ (*U. a.* p. 186.),

da erscheint ihm sein Unglück gröſser, als Menschen es sich vorstellen können und sein Schmerz so groſs, daſs er keiner Steigerung mehr fähig ist:

„No puede mi desdicha ponderarse,
Ni mi grave dolor encarecerse,“ (eb.)

Lope empfand das Unglück, das Amarilis betroffen hatte, so sehr, daſs er nicht wuſste, welche Augen mehr darunter litten, die in ihr erblindeten oder in ihm sahen:

„Los ojos de los dos tanto sintieron,
Que no sé cuáles más se lastimaron,
Los que en ella cegaron ó en mi vieron“ (*U. a.* p. 187.);

---

[1] Vgl. hierzu aber Góngoras und Alarcóns gehässige Worte über dieses Verhältnis (S. 178/9).

[2] *favor* ist hier nicht zu übersetzen durch Gnade, die Lope walten läſst, sondern durch Gnade, die ihm durch dieses Glück geschenkt worden ist.

er fragt sich, wie der Tag, der Licht von ihrem Lichte empfing [1], solche Härte dulden konnte:

„¿Como sufrió tanto rigor el día,
Que luz de vuestra luz participaba?“ (*U. a.* p. 188.)[2]

Wenn dem Smaragd das Goldblättchen fehlt, dann leuchtet er nicht; so war auch das Licht in den Augen der Geliebten erloschen, weil ihnen die strahlende Glanzquelle, die Goldseele fehlte, mit der allein sie sehen konnten:

„No luce la esmeralda si engastada
Le falta dentro la dorada hoja, . . .
Así en mis verdes ojos eclipsada
Dentro la luz, que Fabia le despoja,
Aunque eran esmeraldas, no tenían,
El alma de oro con que ver podían“. (eb.)

Was wird Lope, der durch Amarilis' Augen das Licht des Himmels, den Tag erblickte, nun ohne ihren Blick sehen:

„Ojos, si vi por vos la luz del cielo
¿Qué cosa veré ya sin vuestra vista?“ (*U. a.* p. 190.)

Nur noch töten können ihn ihre Augen. Der Löwe, der mit offenen Augen schläft, tötet keinen Menschen, weil er niemanden sieht. Aber das Wunder der Liebe ist, dafs sie, ohne zu sehen, doch tötet (Lope meint nicht, dafs ihn die blinden Augen selbst töten, sondern der Schmerz, die Geliebte mit lichtlosen Augen zu sehen, nimmt ihm das Leben):

„Con los ojos abiertos el león duerme,
Y á nadie mata, porque á nadie mira;
¡Oh milagro de amor, matar sin verme!“ (eb.)

Seine Freude über die Heilung des Wahnsinns (s. S. 191) teilte die Natur: es trillerten die heiteren Nachtigallen und die hellen Wasser der klaren Quellen spielten vor Freude am Ufer mit den Blumen:

„Trinaban los alegres ruiseñores,
Y los cristales de las claras fuentes
Jugaban por la márgen con las flores“. (*U. a.* p. 193.)

Die gröfsten Bäume spiegelten sich derart in den unruhigen Wellen, dafs es schien, als ob die Luft sie unter dem Wasser bewegte. In Wirklichkeit waren es nur die Schatten:

„Mirábanse los árboles majores
De suerte en la inquietud de las corrientes,
Que el aire, aunque eran sombras, parecía
Que debajo del agua los movía“. (*U. a.* p. 193.)

---

[1] Vgl. S. 198.

[2] Vgl. dazu die Angabe, dafs Amarilis nicht am Tage, sondern nachts starb. S. S. 205/06.

Selbst die Lämmer sprangen vor Freude über die Ebene, um den Fufs seiner Geliebten zu sehen:

„Por ver el pié (de Amarilis) . . .,
Saltaban los corderos por el llano". (eb.)

Dieser Abschnitt bringt zwar eine Reihe von Bildern; er ist aber im ganzen schwach durch die Wiederholungen von Gedanken und Worten aus den ersten Teilen der Ekloge.

Die Beschreibung des Todes seiner Geliebten und seiner Wirkung auf Lope umfafst den Rest seiner Dichtung. Charakteristikum dieses langen Teiles sind die Strophen 88/89 und 91/92, die durch Zwiegespräche äufserst lebendig gestaltet sind.

Eines Abends verabschiedete sich Amarilis so zärtlich von Lope, dafs er glaubte, es sei ein Abschied für lange. Sie bittet den Himmel, dafs er Lope alles vergelten möge, was er ihr Gutes getan hat:

„Una noche, al salir de mi cabaña,
Se despidió de mí tan tiernamente
Como si fuera para estar ausente.
'Elisio, caro amigo', me decia,
'Lo que has hecho por mi te pague el cielo,
Con tanto amor, lealtad y cortesía,
Fé limpia, verdad pura, honesto celo'". (*U. a.* p. 194.)

Elisio kann aber den Grund einer solchen Verabschiedung nicht einsehen, vollends, da er glaubt, die Geliebte schon bald wieder zu sehen:

„¿'Què causa', dije yo, 'señora mía,
Qué accidente, qué intento, qué desvelo
Te obliga á despedirte desta suerte,
Si tengo de volver tan presto à verte?'" (eb.)

Sie ruft ihm weinend als Antwort nur ein letztes Lebewohl zu:

„'Siempre con esta pena me desvío
De ti, me respondió . . .
. . . .
'Adiós', dijo llorando 'Elisio mío'". (*U. a.* p. 194.)

Seinen Ruf „Espera, mi prenda cara" hörte sie nicht mehr. — Erschöpft schlief Lope in jener Unglücksnacht, dem Beginn seines Leidens, dem Ende seines Lebens:

„Yo, triste, aquella noche infortunada,
Principio de mi mal, fin de mi vida,
Dormí con la memoria fatigada". (eb.)

Da ruft ihn mitten in der Nacht Lícida, eine Dienerin der Geliebten; mit losem, wirrem Haar, nur halb angekleidet, erscheint sie. Elisio

glaubt ein Schattenbild seiner Sorge zu sehen. Aber es ist nicht Lícidas Schatten, sondern sie selbst; sie gibt ihm die Nachricht vom Sterben der Geliebten:

„Suelto el cabello, desgreñado y yerto,
Medio desnuda, Lícida me nombra,
Pastora de Amarilis . . .
. . . pienso . . . que es de mi cuidado sombra;
'Tu bien se muere', dijo, 'Elisio; advierte
Que está tu vida en brazos de la muerte'." (*U*, *a*. p. 195.)

Nach Elisios Meinung kann es nicht sein, weil er ja auch sterben müfste, wenn Amarilis im Todeskampf liegt: „'No puede ser', le dije, 'pues yo vivo'"; nur flüchtig bekleidet eilt er zu ihrer Hütte „mal vestido parto á su cabaña" (eb.). Er erblickt die verwirrten Hirten und Hirtinnen der Geliebten und sieht Amarilis selbst sterbend:

„. . . turbados miro
De Amarilis pastoras y vaqueros,
Y ella espirando . . .". (eb.)

Er tritt ans Bett, bleich, unfähig zu sprechen:

„Llego á la cama, la color perdida,
Y en la arteria vocal la voz suspensa" (*U*. *a*. p. 196.)

und ergreift ihre tote Hand, um sich zu stärken:

„Tomé su mano, en fin, para esforzarme".

Seinen Schmerz mufs die Natur teilen: Hirten, Vögeln und wilden Tieren ruft er zu zu weinen:

„Pastores, aves, fieras, haced llanto". (*U*. *a*. p. 197.)

Als die Quellen und Wiesen seine Stimme vernahmen, vertrockneten und verdorrten sie:

„. . . y á mi voz . . .
Secábanse las fuentes y los prados". (*U*. *a*. p. 197.)

Und die Natur weint mit ihm: Der Vogel im Nest, der Fisch im Wasser und auf dem Berge das wilde Tier; und jetzt nach dem Tode glaubt Lope, dafs selbst der Tod geweint habe:

„No quedó sin llorar pájaro en nido,
Pez en el agua ni en el monte fiera,
. . . .
. . . pienso que lloró también la muerte". (eb.)

Die letzten Strophen seiner Erzählung haben nicht mehr Bilder aus Amarilis' Todesstunde zum Gegenstand und geben auch nicht mehr den Empfindungen dieses Augenblicks Ausdruck, sondern enthalten Gleichnisse und Gedanken, die den Dichter zur Zeit der Abfassung der Ekloge, die aber nicht 10 Jahre nach Amarilis' Tode:

„Diez años ha que sucedió, pastores,
Con su muerte mi . . . desconsuelo“ (eb.),

sondern nur einige Wochen oder Monate danach erfolgte, bewegten.

Eher soll der Mond sein Silber der Sonne leihen, eher soll der Helikon keinen Dichterwettkampf mehr sehen, als dafs seine Festigkeit aufhören sollte, Amarilis' Seelenschönheit zu lieben:

„Primero se verá prestarle plata
La luna al sol . . .
. . . .
Primero de Helicona en los umbrales
Poético no habrá tanaz concurso,
. . . .
Que mi firmeza, que á inmortal aspira,
Falte de amar del alma la hermosura
Que tu cuerpo adornó.“ (*U. a.* p. 198.)

Und er ruft ihr nach, dafs ihr Name das Licht seines Geistes und der Gedanke seiner Feder sein solle, solange er lebe:

„Mientras viviere la mortal esfera,
. . . .
Yo te prometo que tu nombre sea
Luz de mi ingenio, y de mi pluma idea“. (*U. a.* p. 199.)

Die Erinnerung an Stunden, die er mit Amarilis verlebt hat, erwacht in ihm. Das Bild von der Quelle taucht wieder auf: er gedenkt der frohen Tage, die sie zusammen am blühenden Rande der Quelle verbrachten:

„En la florida márgen desta fuente
Pasábamos los dos alegres días“. (*U. a.* p. 201.)

Die Stellen, wo er sie gesehen hatte, die Ufer des Tajo, wie die des Henares, werden immer Ursache seiner Schmerzen sein:

„Estos, donde te ví, . . . lugares,
Aunque llenos de sombras y de flores,
Ya riberas del Tajo, ya de Henares,
Serán . . . ocasión de mis dolores“. (eb.)

Seine letzten Worte sind ein Ruf an die Geliebte, in Frieden zu ruhen, bis er, als unsterbliche Seele, komme, um sie wiederzusehen:

„Tú, mi señora, en tanto en paz reposa
Que espíritu inmortal á verte venga,
Porque no puedo yo volver á verte,
Si no tiene de mí piedad la muerte“. (*U. a.* p. 202.)

Die Ekloge *Amarilis* ist romantisch, soweit man im 17. Jahrhundert von Romantik sprechen darf. Die starke Betonung des Ich, das Glück des Empfindens, die Gefühlstiefe und die feine

ästhetische Behandlung des Stoffes erinnern an die Geistesbewegung zu Anfang des 19. Jahrhunderts.

Ein ausgesprochen egozentrisches Gedicht ist die *Amarilis.* Der schmerz- und trauererfüllte Dichter erzählt — als Elisio — sein eigenes Erleben, das Schicksal seiner letzten Liebe. Seine Leiden und Freuden, seine Persönlichkeit steht im Mittelpunkt. Alles ist um seinetwillen da. Die Natur mit ihren Tieren und Pflanzen, ihren Bergen und Tälern dient nur dazu, dem Dichter und seinen Empfindungen Ausdruck zu verleihen. Amarilis lebt nicht um einer Idee oder um ihrer selbst willen, sondern nur, um für Lope eine Quelle seiner Freude oder seines Leides zu sein [1]. Ihren Empfindungen trägt er nur selten Rechnung (solche seltenen Fälle sind z. B. die Erwähnung der Wirkung ihrer Ehe mit Hernández auf sie: „Desde este día fué Amarilis llanto" [*U. a.* p. 177] oder ihrer Schicksalsergebenheit, als sie blind wurde: „Pasó al principio con prudencia cana — En tanta juventud verse sin ojos" [*U. a.* p. 187]). — Lopes Dramen sind oft mit so starker und krasser Realistik und Grobheit gezeichnet, dafs jedes ästhetische Gefühl erstickt ist. Das Gegenteil tritt uns in der Ekloge entgegen. Lope vermeidet hier nicht nur die Darstellung unschöner Situationen, er unterläfst es nicht nur, der niederen Sinnlichkeit seinen Tribut zu entrichten, sondern er vermeidet auch in der Sprache jede Unebenheit und Unharmonie; mit feinem ästhetischen Empfinden pafst er die Sprache und die Bilder und Vergleiche dem Gegenstand an, den sie besingen oder verherrlichen sollen.

In der eingehenden Besprechung der Ekloge machte ich schon auf Lopes Freude aufmerksam, ganz im Gefühl aufzugehen, zu ruhen im Erleben des Gefühls. Nicht durch ein kurzes Wort kennzeichnet er Situationen und Empfindungen, sondern sechs, acht, und mehr Strophen sind dazu erforderlich (vgl. die Freude über Hernández' Tod, die Klage über Amarilis' Blindheit, den Jubel über den geheilten Wahnsinn etc.).

Alles, was Lope in der Ekloge bringt, ist nachgefühlt, nachempfunden. Aber das Nachdenken und das Denken selbst fehlt. Lope steht mit seiner Liebe und seiner Geliebten allein. Er findet keine Beziehungen zu der Welt, er sieht in dem Schönen und Schweren, das er erlebt, keine Probleme. Kann er schon keine Verbindung herstellen zwischen sich und der ihn umgebenden Welt (abgesehen von ganz wenigen allgemeinen Versen, wie: „Como sucede que ganando un hombre, — Todos le lisonjean y admiran" [*U. a.* p. 183]), so ist auch jede Verbindung mit dem Überweltlichen, dem Transzendentalen, ausgeschaltet. Gedanken über Schicksal und Gott, über den Zweck des Leides im Leben und ähnliche Probleme, die in einer Darstellung, wie die *Amarilis* eine ist, und

---

[1] Lopes eigene Worte in der Ekloge, dafs Amarilis geboren sei, um der Welt Freude und Sonnenschein zu bringen (s. S. 198), ändern an dieser Tatsache nichts.

die bei den Romantikern des 19. Jahrhunderts die Regel sind, zu erwarten sind, fehlen gänzlich.

Der Wert der Ekloge ist ein doppelter. Er liegt erstens in ihrer ästhetischen, literarischen und kulturgeschichtlichen Bedeutung und zweitens darin, dafs sie ein wichtiges Denkmal zur Erkenntnis des Lebens unseres Dichters ist. Die *Amarilis* ist mit ihrer schönen Sprache, ihrem Reichtum an Bildern und Vergleichen ein ästhetisch hoch einzuschätzendes Werk und als Literaturdenkmal der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts wertvoll. Kulturgeschichtlich ist die Wahl der Bilder, die oft fast ein enzyklopädisches Wissen [1] ahnen lassen (Astronomie, Geographie, alte Geschichte und Mythologie, Vorgänge aus der Natur etc.) von gröfstem Wert. — Den biographischen Wert der Ekloge sahen wir im zweiten Teil. Neben tatsächliche Ereignisse hat Lope manche unrichtige Behauptung gestellt. Das Wesentliche ist hier aber, wie Lope die Darstellung des Ganzen gegeben hat. Die Ekloge ist kein gewaltiger Trauergesang, kein erhabenes Lied, sondern eine Dichtung, die aus Liebe und Schmerz geboren ist, deren Fehler ihre Weitschweifigkeit und ihre manchmal zu weit getriebene Rhetorik ist.

Durch Lopes reiches Liebesleben zog sich, ihm selbst unbewufst, ein stetes Suchen, ein Streben nach Ruhe und Ausgeglichenheit. Seine Seele rang mit seinen Leidenschaften um Harmonie, die sie nicht in der Religion, nicht in der Natur finden konnte, sondern nur im Erleben der grofsen reinen Frauenschönheit; und die Erlösung aus diesem Zustande der inneren Unruhe brachte ihm Amarilis. Sie lehrte ihn den Glauben an das Ewig-Weibliche, das Ewig-Hohe, das in der reinen Frau liegt; durch sie reifte er zu dem Manne, der in der Frau das Weibtum ehrt. Seine Gemeinschaft mit ihr wurde zur Seelengemeinschaft.

Wie es zu einer solchen Vertiefung des Verhältnisses gekommen ist? Aus Lopes Briefen wissen wir, dafs seine ersten Beziehungen zu Amarilis sich auf der gleichen Höhen- bzw. Tiefenlage wie seine Lieben vor dieser Zeit abspielten, d. h., die Sinnlichkeit war die treibende Kraft in ihm, er berauschte sich an der äufseren Schönheit und Vollkommenheit der Geliebten. Aber nach der Ekloge und den späteren Briefen glaube ich sagen zu dürfen, dafs ein Umschwung in dem Verhältnis eingetreten ist. Er datiert etwa aus den Jahren 1619/20. Lope und Amarilis haben jeder in ihrer Weise dazu beigetragen. In dem Dichter hatte das zunehmende Alter eine sinnliche Beruhigung hervorgerufen und in Amarilis hatten sich nach dem grofsen Sinnentaumel, in den die Leidenschaft die beiden Liebenden geworfen hatte, wieder reinere und gröfsere

[1] Lopes Wissen war aber gering. Weder klassische Sprachen noch alte Geschichte oder irgendwelche Wissenschaft beherrschte er.



Gefühle Bahn gebrochen. Als sie dann erblindete, war der Läuterungsprozefs in ihr soweit fortgeschritten, dafs sie ihr Leid mit Geduld tragen und Lope war so weit, dafs er der blinden Geliebten treu bleiben konnte. Das Verhältnis war rein geworden, es hatte eine erhabene Höhe erlangt. Als der Tod Doña Marta von Lope nahm, war es nicht ein oberflächlicher Schmerz, der ihn erfüllte, sondern eine tiefe Trauer über den Verlust der einzigen Frau, die ihm im Leben nicht nur Werkzeug sondern durch ihre Reinheit Führer zu höherer Liebe geworden war.

MARIA TIETZE.

Etude sur les traductions en vieux français du traité de fauconnerie de l'empereur Frédéric II.

I. Texte latin.

Le *Tractatus de arte venandi cum avibus* du célèbre empereur Frédéric II de Hohenstaufen nous a été conservé dans cinq manuscrits complets qui contiennent les six livres du traité. De ces manuscrits un appartient à la Bibliothèque Mazarine. Un autre appartenait au baron Jérôme Pichon, qui en a donné une description dans le Bulletin du Bibliophile 1864, p. 885—900; il a été acheté en 1869 par M. Giraud de Savine. Les trois autres manuscrits sont conservés à Rennes, Bologne et Valencia. Il existe encore deux manuscrits qui n'embrassent que les deux premiers livres du traité, mais qui donnent par contre des additions faites par le roi Manfred. De ces deux manuscrits l'un se trouve à Vienne en Autriche, l'autre, que Werth, *Altfranzösische Jagdlehrbücher*, Halle 1889, croyait perdu, est conservé au Vatican. Ce manuscrit est orné de belles miniatures dans les marges du texte et d'un magnifique frontispice représentant l'empereur assis sur son thrône. Les deux premiers livres du traité ont été imprimés d'après le manuscrit du Vatican à Augsbourg en 1596 et à Leipzig en 1788/89 (éd. Schneider) sous le titre *Reliqua librorum Friderici, imperatoris, de arte venandi cum avibus, cum Manfredi regis additionibus,* mais le texte n'est pas complet; il y a des lacunes assez nombreuses causées par le dégât qu'a subi le ms. du Vatican. Une traduction en allemand des deux premiers livres du traité d'après le manuscrit du Vatican a été faite par Johann Erhard Pacius, Onolzbach 1756, et par H. Schöpffer, Berlin 1896. Voir sur le texte latin et ses sources Ch. H. Haskins, *The 'De arte venandi cum avibus' of the Emperor Frederick II*, The English Historical Review, 1921, p. 334—55, Ch. H. Haskins, *Science at the Court of the Emperor Frederick II*, The American Historical Review, 27, p. 668—94, et Werth.

Le *Tractatus de arte venandi cum avibus* date, de l'avis du baron Pichon, de la fin de la première moitié du XIII[e] siècle. L'empereur Frédéric II qui naquit en 1194 et mourut en 1250 dit au prologue que le traité avait été écrit pour son fils Manfred, né en 1232, plus tard roi de Sicile, mort en 1266, et que "nous avons proloingnie a mettre et a redigeir en escrit nostre propos a bien pres par XXX ans, car nous ne cuidiens mie des adonc que

nous peussiens soufire supple ne en aage ne en science". L'empereur, au chapitre sur les chapeaux à faucon, fait encore mention de son voyage en Orient, c.-à-d. de la croisade qu'il entreprit et qui se termina en 1230. Frédéric II n'ayant guère avant l'âge de 20 ans, c.-à-d. vers 1215, pu concevoir l'idée d'écrire un traité scientifique sur la nature des oiseaux et la chasse au faucon, Pichon conclut, du fait que l'empereur caressa ce projet pendant 30 ans environ, que le traité a été achevé peu de temps avant sa mort, qui eut lieu en 1250. M. Haskins est aussi de cet avis.

II. Traductions françaises. Le ms. de Paris 12400.

Le remarquable traité du célèbre empereur fut d'assez bonne heure traduit en français. La plus vieille traduction, faite d'après le ms. du Vatican, date de la fin du XIII[e] siècle. Le ms. qui conserve cette traduction a été décrit par M. Omont dans le *Catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque Nationale*:

> Frédéric II, traité de fauconnerie, traduction française faite à la demande de Jean, sieur de Dampierre et de Saint-Dizier, et de sa fille Isabelle. Très nombreuses miniatures, finement exécutées, dans les marges du ms. A la fin (fol. 186) le nom de l'enlumineur: "Simon d'Orliens, anlumineur d'or, anlumina se livre si". No. 1583 de la Bibliothèque protypographique de Barrois. — XIII[e] siècle. Parchemin. 186 feuillets à 2 col. 352 sur 230 millimètres. Rel. veau rac. (Supplément français 4006).

Le ms. porte le numéro 12400; nous le désignerons dans les pages suivantes par la lettre P.

Ce ms. a été lu par Pichon qui (loco citato, p. 896) fait remarquer: "Il y avait à la fin du texte un explicit de dix lignes écrit en rouge; la dixième ligne contenant Deo gracias est seule restée lisible. Le reste a été effacé avec tant de soin qu'on n'y peut rien distinguer, quoique le foulage de l'instrument du scribe soit resté apparent. La perte de cet explicit est regrettable parce qu'il contenoit peut-être la mention que ce volume n'étoit qu'un premier tome." E. Charavay qui a étudié le ms. dit de cet explicit dans son *Etude sur la chasse à l'oiseau au moyen âge. Une fauconnerie princière et l'éducation des faucons d'après des documents inédits du XIV[e] siècle et du XV[e]*, Paris 1873, p. 31: "En 1308 Guillaume de Saint-Dizier avait succédé à son père (Jean, sieur de Dampierre et de Saint-Dizier, pour lequel le traité a été traduit; voir en haut). D'ailleurs le scribe avait eu soin d'indiquer dans la rubrique finale l'année où il avait achevé son œuvre. Cette rubrique est aujourd'hui effacée et les procédés tentés pour la faire revivre ont achevé de la détruire; mais le foulage profond de la plume dans le vélin a laissé au verso du feuillet un relief assez sensible pour que nous ayons pu lire à l'aide d'une glace la date ainsi conçue: "L'an de grâce nostre Seigneur mil trois cent et dix. Amen. Deo

gratias." Le mot dix est seul un peu douteux; si toutefois notre lecture est exacte, le manuscrit n'aurait été terminé qu'après la mort de celui qui en avait ordonné l'exécution."

Quant à moi, j'avoue que malgré des tentatives souvent répétées, je n'ai rien pu lire avec certitude, excepté les derniers mots Deo gracias. La reproduction photographique de l'explicit n'a pas non plus fait revivre le texte.

Charavay, dans l'étude citée ci-dessus a donné quelques petits extraits et reproduit une cinquantaine des miniatures du ms. 12400, lesquelles représentent pour la plupart des oiseaux, mais aussi bon nombre d'installations techniques ayant rapport à la fauconnerie. Charavay nous apprend en outre à la p. 7 que Michelant préparait une édition du ms. Il est en effet regrettable que ce texte, qui est de la plus haute importance pour la connaissance de la chasse au faucon, ait été laissé inédit.

III. Le ms. de Genève.

Un second ms. de la traduction du traité, conservé à la Bibliothèque de Genève et que nous désignerons par la lettre G, a été décrit par H. Aubert dans ses *Notices sur les mss. Petau conservés à la Bibliothèque de Genève*, Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 1911, p. 307 ss:

„Ms. fr. 170 De l'art de la chasse des oyseaux. 2e moitié du XVe siècle.[1] Flandres. Parchemin. 152 feuillets (avec une foliation ancienne de VI à CLVII; les fol. I à IV qui contenaient la table ont disparu, et le fol. V, frontispice, n'est pas numéroté), plus 2 feuillets blancs préliminaires et deux à la fin, le premier et le dernier collés contre la couverture. 378 sur 260 millimètres. Ecriture à deux colonnes. Peintures. Reliure veau brun, XVII siècle, tranche jaspée".

Aubert constate enfin que le beau frontispice de ce ms. porte les armes de Louis XII, lesquelles ont cependant été peintes sur celles de Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse, qui sont encore visibles par transparence. Ce volume était donc avec le ms. de Phébus, conservé à Genève, au nombre des livres de la Gruthuyse qui passèrent dans la bibliothèque de Louis XII. Le frontispice, œuvre d'un enlumineur flamand, est de beaucoup supérieur aux enluminures qui comme celles du ms. 12400, sont placées dans les marges du manuscrit. Aubert dit de ce frontispice, loco citato p. 308: "Les têtes sont très caractéristiques et certaines doivent être des portraits. Mais il ne semble pas que l'artiste ait cherché à représenter Louis de Bruges dans la personne du prince, l'empereur Frédéric II, apparemment, qu'il montre assis dans une vaste salle entouré de plusieurs fauconniers, dont l'un, pliant le

---

[1] H. Werth, *Altfranzösische Jagdlehrbücher*, Halle 1889, p. 34, dit que le ms. est du XIVe siècle. C'est une erreur.

genou, vient lui présenter l'oiseau. Une dame s'approche de la chaire du prince. Par les fenêtres entr'ouvertes, on aperçoit les maisons de briques à pignons aigus d'une ville de Flandre, qui pourrait bien être Bruges. Un encadrement, du même genre que celui du ms. fr. 169, montre toutes sortes d'oiseaux domestiques et de gibier de plume, près des maisons et sur les bords d'un cours d'eau peuplé d'oiseaux aquatiques, qui serpente à travers des campagnes accidentées. Le coloris est fin, le dessin très juste. Mais, sitôt cette belle page tournée, on ne rencontre plus, dans les figures dont les marges de ce volume sont couvertes, que des représentations sommaires et maladroites d'oiseaux difficiles à reconnaître et des scènes de l'élevage et du dressage des faucons intéressantes au point de vue de l'art de la chasse et de la fauconnerie, mais très faibles sous le rapport de l'art de la peinture."

Ce frontispice a été reproduit par Aubert, *Les principaux manuscrits à peintures de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève* (Bulletin de la Société française de reproductions de manuscrits à peintures, 1912, planche 44); cf. fig. 3.

IV. Le ms. de Stuttgart.

Un troisième ms. de cette traduction qui n'était pas connu de Werth, *Altfranzösische Jagdlehrbücher*, Halle 1889, a été signalé brièvement sans description par C. Biedermann, à la p. 535 de ses *Ergänzungen zu Werth*, Zeitschr. für rom. Philologie 1897. Ce ms. se trouve à Stuttgart, dans la Landesbibliothek, où il est catalogué sous le titre *Cod. H. B. XI. Phys. med. math.* 34 *a*. Dans les pages suivantes il sera désigné par les lettres St. Ce beau ms. contient en même temps *Le livre de chasse de Gaston Phébus* qui commence le livre.

Le ms. est de la fin de la dernière moitié du XVe siècle; parchemin, 297 feuillets à 2 col., 345 sur 245 millimètres, reliure veau, tranche tachetée de rouge. Les derniers feuillets manquent et l'ancienne numérotation, qui finit à 325, montre qu'une trentaine de feuillets ont été arrachés au ms. Les feuillets suivants, d'après l'ancienne numérotation, manquent: 10, 11, 14, 25, 28, 29, 32, 44, 50, 51, 52, 60, 61, 62, 63, 66, 67, 70, 71, 87, 88, 97, 98, 107, 111, 112, 113, 114, 320, 321 et les feuillets qui ont suivi le feuillet 325 (probablement 2 f.). Le scribe a oublié de numéroter le feuillet 132, et le relieur a par erreur mis le feuillet 13 du ms. après le feuillet 15. Le feuillet 210 a été coupé à l'aide de ciseaux le long du texte, dont heureusement aucune lettre n'a été enlevée. Au feuillet 2 se trouve la dédicace suivante: 'A Charles prince de Löwenstein Wertheim Comte de Rochefort 1744. La chasse est excellente pour la Santés pourveû qu'on n'en abuse point et qu'on se fatigue trop Ruinant par La santés qui est La chose La plus pretieûse de ce monde' (sic!). Le texte de Phébus finit avec le feuillet 123; c'est donc surtout Phébus qui a souffert de l'en-

lèvement des feuillets. Le feuillet 124 est vide, et au feuillet 125, nouvelle numérotation 99, commence la traduction du Traité de fauconnerie de l'empereur Frédéric II, dont seuls les feuillets 320 et 321 ainsi que les deux derniers manquent. Le texte du traité finit au feuillet 325 verso: "Or disons orendroit des qualitez de l'air que nous avons dessus dittes, comment elles sont convenables ou desconvenables au faucon porter sans chappel ou a tout ..." La première page de Phébus et celle du traité de fauconnerie de Frédéric II sont ornées de beaux frontispices, et Phébus contient de nombreuses petites miniatures dans le texte.

Le ms. de Stuttgart rappelle en tout le ms. de Phébus et celui de Frédéric II tels qu'ils sont conservés dans la Bibliothèque de Genève. Les frontispices sont tout à fait les mêmes que ceux des mss. correspondants de Genève. La seule différence apparente entre St et G, quant au texte de Frédéric II, c'est que les reproductions, pour la plupart fantaisistes, d'oiseaux, qui ornent les marges de G d'après le modèle de P, manquent dans St.

La première page du ms. St porte le beau frontispice introduisant l'œuvre de Phébus. La description qu'Aubert, loco citato p. 306, a donnée du frontispice du ms. de Phébus conservé à la Bibliothèque de Genève, peut s'appliquer mutatis mutandis tout aussi bien à la copie du ms. de Stuttgart: "Le frontispice, d'une valeur très supérieure aux autres miniatures, est de la main d'un bon artiste des Flandres. A cheval, entouré de ses écuyers et de valets, un grand seigneur s'apprête à partir pour la chasse. Ce n'est pas l'auteur de ce traité de vénerie, Gaston de Foix, mais bien Louis de Bruges, pour qui ce volume a été exécuté. Il est vêtu d'un justaucorps rouge, que cache un manteau bleu doublé de vert, et de chausses noires avec des bottes molles de cuir fauve; au cou il porte le collier de la toison d'or, et la figure accuse une ressemblance certaine avec d'autres portraits du seigneur de la Gruthuyse. Toute la scène, avec les allées et venues des valets de chiens, a du naturel et de l'animation. Dans le fond, un château flanqué d'une chapelle et entouré de fossés, s'élève au milieu d'une campagne verdoyante. L'ensemble est d'une composition harmonieuse et d'une couleur agréable, malgré une atmosphère trop opaque. L'encadrement se compose d'une succession de petits tableaux où se voient divers épisodes de chasse."

La seule différence entre la miniature du ms. de Genève et celle de Stuttgart, c'est que sur la miniature du ms. de Stuttgart le seigneur, qui ne représente pas Louis de Bruges, ne porte pas le collier de la toison d'or, mais pour le reste la concordance est si parfaite que la couleur même des vêtements est la même. L'écu dans le ms. de Stuttgart est celui de la famille de Clève et La Marck; voir la figure 1 et 2 où cet écu est reproduit et cf. J. Siebmacher, *Grosses allgemeines Wappenbuch*, 1. Band, 1. Abteilung, 3. Teil, Taf. 50 ss. L'écu est le même que celui porté par les mss. qui ont appartenu au grand amateur de livres Philippe de Clève et la Marck; voir

W. Dexel, *Untersuchungen über die französischen illuminierten Handschriften der Jenaer Universitätsbibliothek*, Strafsburg 1917 (Zur Kunstgeschichte des Auslandes, Heft 115), Tafel IV; A. de Laborde, *Les manuscrits à peintures de la Cité de Dieu de Saint Augustin*, Paris 1909, Planche XV. Comme le frontispice du ms. fr. 90 de l'Université d'Iéna, que décrit Dexel p. 16/17, notre ms. ne porte pas les vans dorés qui étaient les emblèmes des armoiries d'Adolphe de Clève, père de Philippe de Clève. Des miniatures de mss. portant les armoiries de la famille de Clève entourées de ces vans sont reproduites et décrites par Dexel p. 20, Tafel IV, ms. d'Iéna fr. 81, et par Laborde p. 271/72, Planche XV, ms. La Haye Y 390. Le fait que les vans manquent à notre ms. comme à celui d'Iéna fr. 90 montre que ces deux mss. ont été en la possession de Philippe de Clève (1459—1527), mais non dans celle du père, Adolphe de Clève.

Au dessus et au dessous de l'écu armorial, comme on le voit dans la reproduction en blanc sur noir, est peinte une violette, avec deux pétales rouges et trois bleus. La miniature et surtout l'encadrement ont souffert du frottement. Il y a même du griffonage fait au crayon çà et là sur la miniature.

La p. 125 de l'ancienne numérotation (p. 99 de la numérotation moderne) où commence le traité de fauconnerie de Frédéric II, porte le même frontispice que le ms. de Frédéric II conservé à Genève. La description du frontispice du ms. de Genève fournie par Aubert et copiée plus haut, s'applique tout à fait au ms. de Stuttgart.

J'ai reproduit le frontispice de Phébus du ms. de Stuttgart (fig. 2; cf. fig. 1) et celui de Frédéric II du même ms. (fig. 3). Le dernier est à comparer au frontispice correspondant du ms. de Genève, reproduit par Aubert, Bulletin de la Société française de reproductions de manuscrits à peintures 1912, loco citato, planche 44.

V. Le ms. de Paris 1296.

Le quatrième ms. contenant la traduction du traité de fauconnerie de Frédéric II a été décrit dans le *Catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque Nationale*, où il porte le numéro 1296; nous désignerons ce ms. par P 1296:

> "Livre de l'instruction des oiseaulx de proye, tant faucons, espriviers, laniers, autoirs et plusieurs autres (par l'empereur Frédéric II), traduction commençant par: 'Pour ce que dit est en certain autre livre que la chasse que ly hommes font aux oiseaux' et finissant par: '... et ce ne feroient il mie a tout le tiroir'. Papier, XVe siècle. (Anc. 74589, Colbert 2177). 110 feuillets à une colonne de 28 à 30 lignes, 282 sur 210 millimètres. Reliure papier."

Comme l'a fait remarquer Charavay, loco citato p. 31, ce manuscrit "a appartenu à la famille de Luxembourg, alliée à la maison de Dampierre. On trouve en effet sur le dernier feuillet

les signatures de Pierre II de Luxembourg, fils du connétable de Saint-Pol, mort en 1482, et de Marie de Luxembourg, fille de Pierre II, morte en 1546. Ce manuscrit devint ensuite la propriété de l'historien Jacques-Auguste De Thou qui a mis sur le premier feuillet: 'Traduction du dernier livre *De arte venandi cum avibus* de l'empereur Frédéric II'"; cf. Pichon, loco citato p. 897.

Ce ms. ne contient que le second livre du traité de Frédéric II, et, comme l'a déjà observé Pichon, le traducteur a évidemment voulu dissimuler l'existence du premier livre, car il traduit au commencement du livre: "Pour ce que dit est *en certain autre* livre" le latin "Quoniam *in praecedenti* tractatu dictum est". Cette traduction est aussi faite d'après le ms. du Vatican.

VI. Les mss. Paris 12400, Genève et Stuttgart donnent le même texte.

Les mss. P, G et St forment un groupe à part. Ils donnent la même traduction du texte latin, et les différences entre les textes de ces mss. sont dues à leur diverse provenance et à leur ancienneté différente. Plusieurs faits rendent évident le parallélisme de ces trois textes:

1. Ils emploient en commun certains mots rares, plusieurs desquels n'ont pas été attestés antérieurement ailleurs:

aerser employé au sens de *aerdre*
air franc au sens de "air frais"
aongler "saisir, prendre"
bouchet de lievre "petit d'un lièvre"
boiel au sens "conduit, trou"
creple pour traduire crypta "grotte"
degoisier au sens "chanter"
effleer (< *exflatare) "s'exhaler"
escrache "tesson, coquille de limaçon"
get au sens de "déjection"
glas au sens de "glissement"
glat au sens de "déjection"
kenneton, *queneton* "hanneton"
lachat "étang", latin placteriae
loise au sens de "bourre"
moins dire "exprimer mal"
starne, *sterne* pour "étourneau"
tesmoin au sens de "testicule"
violette au sens de "déjection", etc.

2. Très souvent le traducteur, ne s'étant pas donné la peine de chercher un mot français pour traduire un mot latin, garde le mot qui se trouvait dans le texte latin; ces mots latins se rencontrent également dans les trois mss:

albane	pour	traduire	le	latin	albanus "espèce de buse"
branser	„	„	„	„	brancare
cilier	„	„	„	„	ciliare, au lieu de *bleuir*
ciliacion	„	„	„	„	ciliatio, au lieu de *bleuissure*
egerer	„	„	„	„	egerere "évacuer le ventre"
egestion	„	„	„	„	egestio "déjection"

galeron	pour traduire le latin galerus "chapeau de feutre", ici c'est l'accusatif galerum, forme sous laquelle le mot paraît pour la première fois, qui est à la base de la traduction,
gres	pour traduire le latin gressus "marche"
horribleté	" " " " horribilitas "crainte"
notue	" " " " noctua "chouette"
pullification	" " " " pullificatio
soi recommander	" " " " se recommendare "se cacher, se protéger"
redution	" " " " reductio
sedile	" " " " sedile "siège du faucon"
superfluité	" " " " superfluitas dans différents sens
strepite	" " " " strepitus "bruit"
traitier	" " " " tractare "cultiver" etc.

3. Certaines fautes de traduction sont communes aux trois mss. par exemple: "Anates vero et circellae, et *similes* non accedunt istis horis certis" est traduit "les kannes et les cercelles et *les aigrettes et li gojon* ne vienent pas en certainnes hores" P 12, G, St 113. — "Ciconia vero habet ungues non ut aves, sed latos, *sicut homines et simiae*" est traduit "la chuyne a autres ongles que les autres oyseaulx, car elle les a larges *en maniere de cygne*" P, G 45 v., St 152, ce qui est un nonsens, car *cygne* signifie aussi "ciconia". — "Modus rallorum terrestrium, que dicuntur *duces coturnicum*" est traduit "une meniere de rale terrestres qui sont apelei *dus des corneilles*" P 15, G, St 118; le traducteur paraît avoir lu *duces cornicularum*. — "Terrestrium vero aliae semper manent in terris, neque vadunt unquam ad aquas, nisi causa sui potus, et suae balneationis, ut *modi coturnicum et perdicum, et fasiani, bistardae et anates, quae dicuntur campestres*", traduit d'une maniere peu exacte: "Des terrestres li un demeurent tous jours en terre et ne vont onques as yaues, ce n'est pour boivre ou pour baignier, ainsi comme *meniere de perdris, de faisans et de coturnons, c'on appelle kailles en aucuns leus*" P 7. — "Mais li cuirs est detranchiez et s'aert a un chascun doi collateraument et de coste, *si c'on puet veoir es fauches*" P 43 v, G, St, *ut est videre in fulicis*; fulica "foulque", justement traduit ailleurs, est ici rendu par *fauche* qui signifie une espèce de pigeon. — "Li autre ont le bec lonc et au chauon un pou courbe, ainsi con sont meniere de plus grans vanniaus et *picoches*" P 34, G, St, in extremitate aliquantulum coruum ut ... (lacune) *picaciae*; picaciae signifie "la pie", mais je ne connais *picoche* qu'au sens de "grimpereau." — "Et aucun (gerfaut) font lor niz en une ile qui est *entre Morainges et Guellande* qui est apelee en tiois Illande et selonc latin regions de glace ou contrate" in quadam insula quae est *inter Noroegiam et Gallandiam* et vocatur teutonice Yslandia, et latine interpretatur contracta, seu regio glaciei P 80, G 73 v, St 191; le ms. P 1296 traduit bien "entre *Norowege et Galande*". — Etc.

4. Plusieurs autres phénomènes, qui sont de nature à surprendre, sont communs aux trois mss.: Le latin viscositatem est partout rendu par *viscousitez*, excepté la première fois que le mot est traduit, où on rencontre aux trois mss. *viscouté*: Car il lavera trois fois ou quatre d'iaue froide sa bouche por ce que toutes les *viscoutez* de la salive et dou flueme qui est en la bouche soit ostee P 156, G, St. — Cannavacius est partout traduit *chenevas*; à un seul endroit des trois mss. on rencontre la forme *cheneval*: Et apres ces (les blancs gerfaus) li *cheneval* sont tenu plus chier P 88, G, St 200; le ms P donne de même une fois *moriginel* "moriginé" P 1 et *costeil* "costé" P 40 v, mais là G et St ont corrigé. — Le latin pellicula pannosa "membrane clignotante" est rendu partout par *pellette pennouse*, excepté la première fois qu'on rencontre l'expression, où l'on trouve seulement: celle *pennouze* qui est desouz entre la palpebre et l'uiel P 104, G, St; pellicula n'y est pas traduit. — En machant les grains qu'elles ont recuilliz, se (= ce) font *es* (faute, lire: *et*) de l'un *et* de l'autre costei de lor bec pour geteir fuer le limon de la terre. — Le vb. brancare "saisir" est traduit simplement par *branser*: Et li doint (au faucon cilié pour le calmer) le tireour pour ce qu'il s'entende as sons et en goustant dou tireour *bransoit* (*branse* G, St), la main plus estroitement P 137 v "gustans de tiratorio brancet manum strictius". — Le latin palma est traduit partout *palme*, mais la première fois que palma a été traduit on trouve au texte français *parme*: La *parme* (du faucon doit être) grosse et large P 87 v, G, St 199. — On rencontre aux trois mss. le mot obscur *supple*: Nous ne cuidiens mie des adonc que nous peussiens soufire *supple* ne en aage ne en science P 2, G, St. — Le latin tornetum est partout rendu *touret*, excepté la première fois où l'on trouve *tournet* P 103, G, St 216 v. — Le latin expedito "libre" est rendu aux trois mss. *despeschié* dans l'ex. suivant: Ceste tynne (pour baigner le faucon) soit aloyee en lieu *despeschie* de la maison ou en jardin ou en champ St 275, P, G. — Bulgaria du texte latin est traduit *Brugale*: en Bretaingne et en *Brugale* P 80 v, G, St 191 v. — Aux trois mss. *combe* se rencontre au même endroit au sens de "lieu élevé, colline": Li lieu plain sans vent sont bon et quant il fait vent li lieu des vallees sont millor que li plain; les *combes* et li haut lieu sont pire on tens ventous pour ce que li vent i ventent plus P 167, G, St 283 v "colles vero et alta loca tempore ventoso deteriora sunt, pro eo quod venti perflant alta magis. — Etc., etc.

VII. Les mss. de Genève et Stuttgart sont d'accord contre Paris 12400.

Les mss. G et St de leur côté sont très souvent d'accord contre P. Le texte latin parle des animaux dont on se sert en chassant: modos leopardorum, canum, lincos, lincas, furectus et

alia plura, que P traduit ainsi: c'est a savoir menieres de lieupars, de chiens, *de lins, de leurres, de fores* et d'autres pluseurs, P 4; G et St donnent en commun: manieres de lieppars, de chiens, *de limiers, de leuriers* et d'autres pluiseurs. — Les autres chaces ont leur estrumans artificiaus et fais de mains, ausi con sont filei, rois, las, pieges, *gavelos* P 4; *gavreloz* G, St. — Mais touz jors manjuent les *chars des charuettes et des muries* P 8 (carnes cadaverum, morticinas scilicet, aut residuos); *chars de charoingnes et des bestes mortes* G, St. *Charuettes* et remanans P 16 (morticinas aut residuas); *charongnes* G, St. Oisiaus volans *as charuettes* P 19 (ad cadaver); G et St donnent en commun *aux charettes* à cet endroit. — Le ms. P emploie partout la forme *oitournel* "étourneau" f. 13, 16, 18, 47, 66v, 69, etc.; G et St la remplacent par *estournel*. — Une meniere de rale terrestres qui sont apelei *dus des corneilles* P 15, mauvaise traduction de "modus rallorum terrestrium, que dicuntur duces coturnicum". G et St corrigent au hasard: maniere de rale terrestres qui sont appelees *cornailles d'Ynde* G, *corneilles de Ynde* St 118. — Les appelle on *sauteriaux* G 19v, St; le ms. P 15 donne *sontenrant* qui est inintelligible. — Jusques a tant qu'il soient *fert et fort* ens choses dessus dites (dans l'art de voler) P 23; *fermes et fors* G, St 128. — Soient plusors especes d'oies, si com est l'espece de celles qui sont apelees *rozieres, et l'espece de celles qui sont apelees* charbonnieres, et l'espece des bernicles P 24; aux mss. G, St 128 les mots en italiques manquent. — Li ventres qui est apeleiz *oveire* P 29 (ovaria); G et St 134 donnent ici la leçon fautive *oeuure*! — Li aucun ont plumes eslevees enmi le chief en meniere de creste, si com hupes *corat* et une meniere de picons qui sont aportei d'Inde P 30; G et St 135v sautent *corat* qui n'a pas de parallèle dans le texte latin: ut upupae et modus quidam psitacorum. — Li galerans *grivoleiz* de blanc et de noir P 30, *grimollez* G 32v, St 135v. — Pannes eslevees ... en meniere de chevous ou de *trescel* P 30 (ad modum crinium seu trizarum); *tresces* G 32v, St. — Ci dui pertuis (de l'oreille) sont par dedans *tornatil* P 31, *tournans* G, St. — Li aucun ont les *naries* rondes P 32; *narines* G, St. Entre les *naries* et les iex P 32; *narilles* G, St. Ont les *naries tornatiles* P 32; *narilles tournans* G, St. — Li peisson sont *glassant et escoulouriable* P 33; *glaissant et eschappables* G, St. — Li bes ... est de dous parties, l'une dessus, l'autre desouz, lesquelz sont en leus de *ioaus* qui contienent es autres bestes les dens P 32 (loco mandibularum in aliis animalibus); en lieux des *ioes* G 34v, St 138. *Ioaus* P est obscur. — Cil dui os ... sont chavei et angulous et *entenrené* P 36 (cartilaginosa); *enteriné* G, St 141v; v. *Glossaire* — Au ms. P on rencontre partout la forme *peuce* "pouce" f. 37, 44, 44v, 55, 57v, etc.; G et St portent *pouce*. — Li oisel sauvage sont donté et selonc aucune meniere *moriginel* et aprivisié P 1; *moriginez* G, St. Li *costeil* sont mambre qui sont quachie desouz les eiles P 40v; les *costez* G, St. — Le foie, la *ratelle* et les autres membres nor-

rissant P 41; *ratle* G, *rate* St 147. — Li sas dou *fie*. Aucun oisel sont qui n'ont point de *fie* P 49; *foye* G 58, St. — Apres autres plumes naissent qui sont apelees bourre *et d'aucuns loise* P 50; les mots en italiques manquent G, St 156 v. — Li *avancissemans* de pennes et de plumes P 52 v; *avancemens* G, St 159 v. — Cellui qui ne scet traire fiert aucuneffoiz en la *joe* et l'enseigne G 58 v, St 184; la *gelde* P. — *Passerat*, *chardeneruel*, *spicon* P 43 (psitacus); *mouchons*, *chardonderoe*, *especz* G 46 v, St 153 v. — Li oisel de proie, *li picon*, *les soingnes* P 32 (rapaces, picones); oyseaulx de proye, *les especz*, *les chuygnes* G, St. — Toutes menieres de hairons, *hobei*, baillet P 61; *hobiz* G, St 168 v. — Cigne, *copre marant*, bistardes P 64 (cinni, cofani, bistardae); cignes, *cormarans*, bistardes G 60 v, St 172 v. Pellicant qui sont *cospre marant* P 11; *coppre marant* G, St. — Li oisiaus de proie aonglent et *neivrent* ("navrent") a lor piez P 68 (aves rapaces brancant et vulnerant cum pedibus); les oyseaux de proye aonglent et *prennent* G 63, St 176 v. — Perdris, kailles, *coiat*, kannes champestres P 69; G et St 178 sautent *coiat* qui traduit dans le texte latin coyardi. — En une ile qui est entre Morainges et Guellande qui est apelee en *tiois* Illande et selonc latin regions de glace ou contrate P 80 (vocatur teutonice Yslandia); qui est appelee en *francois* Illande G 73 v, St 191. — Ainsi ne laissent issir la naturel chalour ne *effleeir* les esperilz P 82; *effleir* G 75, St 193. — Apres naissent les bourres que aucun appellent *dumes ou tons* P 83; les bourres que aucuns appellent *duvet* G 76, St 194. — Et par le bec et par les piez deffendent (les niais) lor past quant cil qui les garde lor tent la main, et cist (niais) sont dit par mot *uurgaul* grigneus P 94 v (qui dicuntur griniosi); *uurgaul* m'est obscur, G et St 206 v donnent: mot *vulgaire*. — Pour la *grantei* des jours P 101 (propter longitudinem dierum); pour la *grandeur* des jours G 90, St 214. — (Le fauconnier) ne soit pas *yvrais* P 116 (non sit ebriosus); *ne se enyvre pas* G 102, St 230. — Nous apelons *le* mal repous *dou faucon* toute la lassuire qu'il fait ... P 130; nous appellons *de* mal repos *que le faucon fait* toute la laissure qu'il fait G 113 v, St. — Ainsi est bonne chose qu'elle soit *portise* de lieu en lieu P 124 v; *portable* G, St 240. — Sans *oribletei* P 133 v; *horriblete* G 116, St. Grant *herrour* P 133; *horrour* G, St. — La *routure* des pertuis P 134; *rompture* G, St. — La tine *baingneure* P 159; *baignoire* G 136 v, St. — Apelons peroindre quant apres le baing ou sans baing li faucons prant a son bec de la graisse qu'il a sus la koue, c'est a savoir en lieu ou il *a* ainsi con deus tesmoings a un petit de verge ... P 159 v; *a* manque au ms. P, mais est donné en commun par G, St 276. — Sera ... tenus jusques a tant qu'il se paroingne et que ces pennes soient *essuees* P 160 v; *sesches* G, St. — Ou traitie de la chace des *gelfaus* as grues P 162; *gerfaux* G, St. — Ce cist mal tens avienent au fauconnier chevauchant et il voie que li tens doie tost trespasseir, *recommandoit ce a* un arbre ou a autre lieu P 166; ... *se mette dessoubz* un arbre ou a autre

lieu G 142, St 282 v; texte latin: recommendet se ad arborem. — Les combes et li haut lieu sont pire on tens ventous pour ce que li vent i *ventent plus* P 167; pour ce que le vent i *frappe plus* G, St 283 v. — Et nous quant nous passames la meir, veismes que *cist arabe* usoient du chapel P; *les arabiens* G 147 v, St 289.

VIII. Le ms. de Stuttgart une copie du ms. de Genève.

Les mss. G et St de leur côté ne s'accordent pas toujours. On peut souvent constater que St présente un texte qui lui est propre et qui ne se retrouve ni dans G, ni dans P. Parfois St change l'ordre des mots du texte tel qu'il se trouve dans G et P, souvent il ajoute et parfois il supprime un mot. Ces changements sont parfois de nature à gâter le sens du texte.

1. St change l'ordre des mots: Derechief *je prie encores* que St 1 v; derechief *encor pri je* que P, G. — Et entant sera arousez que *les plumes et les pennes* seront moistes St; que *les pennes et les plumes* P 157, G (quod pennae et plumae madidae fiant). — Les faucons sacre font leurs nydz *en regions moins froides* que le gerfault St 191 v; *en moins froides regions* P, G. — Transgloutissent les grains durs et molz a tout l'escorche, ainsi comme sont *tourtereulles, coullons*, fauches St 139 v; ainsi con sont *coulon, tourterelles*, fauches P, G. — Aucuns oyseaux sont qui n'ont point de foye, ainsi comme sont *tourtereulles et coullons* St 156; *coulon et tourterelles* P 49, G 58. — Poissons sont glaissant et eschappables et *si les fait l'eaue* encores plus glacier St 138 v; et *l'iaue les fait* ancor plus glacier P 33, G. — Deffende le faucon de sa personne ... en lui opposant entre *le mal tempz et le faucon* St 283; entre *le faucon et le mal tempz* G 142, P 166. — Gerfaux est dit de gero qui *autant vault* a dire comme sains et de falco St; gerfaus est diz de gero qui *vaut autant* a dire P 80 v, G. — Encores *vient gerfaulx* de giri qui vault autant a dire comme faulcons St; ancor *gerfaus si vient* de gyri P 80 v, G. — Etc., etc.

2. St ajoute un mot: Ainsi con sont manieres de plujons *et* pellicant qui sont coppre marant St 111 v. — Aristote dist que les oyseaux qui sont de petit vol *que ilz* sont de bonne graisse et de bonne erre St 110. — Lesquelz signes ilz ont des hommes *et ce* quant ilz leur voyent tuer aucune beste St 122. — Et de ces XII venniaux *si* fait une chascune deux aingles St 163; une chascune fait P, G 53. — Par dessus ces 26 pennes et par dedens eulx sont autres pennes *qui sont* moindres d'elles St 163. — Les oyseaux aquaticques ont le becq large et *si le ont* creuz St 139. — Les subnoir *si* sont faiz griz apres leur mue St 199 v; l'intercalation d'un *si* au ms. St est excessivement fréquente. — Car pou de viande leur souffist, ainsi comme sont plouvier, vannel, et *aucunes* manieres de grues St 113; pluerij, vanelli, et genera gruum. — (Les oiseaux mâchent les grains des deux côtés de leur bec)

pour getter hors le lymon de la terre et les autres superfluitez qu'ilz recueillent avecq *leurs becqz* les semences, les grains et autres viandes St 139; caeterae supervacuitates quas colligunt cum granis et seminibus et alio cibo. Les mots ajoutés (leurs becqz) gâtent ici, on le voit, tout à fait le sens du passage. — Ja soit ce qu'elles demeurent *voulentiers* en l'un, en l'autre, ainsi comme plouvier, vennerel, liverzin St 107 v; cum in utroque permaneant, ut pluerii, vanelli, livercini. — Car tantost qu'ilz (les oiseaux) la *le* treuvent, ilz la transgloutissent (la viande) et menguent, soit oysel ou non oysel, de grains, de poissons ou de vers, en telle maniere que les oyseaux *autre* (manque St) qui ce voyent et qui vivent de semblable (*semblant* P, G) viande ne peuent si coiteusement *vivre ne* courre que ceulx qui attaignent leur viande ne l'ayent transglouttie St 114; quod si aliae aves hoc videant qui vivunt de similibus cibis, non possunt tam celeriter *currere*, quin illae prius deglutivissent. Les mots ajoutés *le* et *vivre ne* gâtent ici le sens du texte. — Etc., etc.

3. Le ms. St supprime ou saute un mot; le mot en italiques manque: Plumes ne naissent point es oises qui ont les piez coiriez, eschamous *et durs* P 54, G; St 161 (in habentibus autem coria pedum et squamosa et dura non innascuntur plumae). — Apres ce qu'ilz sont prins devant ce qu'on les tiegne dessus la main, on les doit cilier et leurs ongles doit on rebouchier et roingnier et en leurs piez mettre les getz et en l'un de leurs piez *mettre* la campane et le tournet et la longe St 216 v; le second *mettre*, supprimé par St, est ici superflu, mais le texte latin porte: ... et iacti eorum pedibus imponendi, et campanella in altero pedum imponenda. — Derechief se lesdittes marges sont trouvees palles et corrousees en la queue, ce puet avenir *de ce* que le faucon se debat trop plus souvent a terre St 203. L'omission des mots *de ce* gâte ici le sens; cf. le texte latin: accidere potest ex eo quod falco frequentius percutit terram. — Et pour ce qu'il ne morde ainsi, on li doit mettre devant son becq une escarche, ou boiz *dur* ou pierre St; lignum durum. — Car li vannel et li plevier se dorment souvant es chans *de nuit*, mais toute voie li liverzin i reposent (*repose* St) plus souvent P (St 107 v); vanelli namque et pluerii saepe dormiunt in campis nocte, sed livercini saepius. — Deffende le faucon de sa personne *et* de son galeron au mieulx qu'il pourra St 282 v. — Etc., etc.

4. Bon nombre d'autres changements, desquels plusieurs corrompent le texte, éloignent le texte de St de celui de P et G: Le chappeau est *une forme* de cuir fourmee selon la forme du chief St 290; est autem capellus quoddam formatum de corio, secundum formam capitis; li chapiaus est *une chose* de cuir P 173 v, G. — Les aucuns ont becq de dure substance, si comme sont les oyseaulx de proye, les especz, les chuynes, les hairons, les grues et de ceste maniere. Les *aucuns* l'ont de molle substance St 138; aliae mollioris; les *autres* l'ont de molle substance P 34 v, G. —

Mais qu'il ne se departe *empeschement* ne rudement St 243; neque impetuose neque cum tumultu recedat; *enpeschousemant* ne rudemant P 127v, G 111v. — Du mot *escrache* P, G, le ms. St donne la forme *escarche*; v. l'art. *escrache* du *Glossaire*. — Au *bicheron* de la langue P 47, G; *bischeron* St 154. — Et en l'egestion et le glat qu'il soit (lire *fait*) celle choze noire dure qui a acoustumei d'estre en la violeste sera petite et *grumelouze* P 101 v, G; *graveleuse* St 214v. — Telz ne demeurent pas de nuyt *sur les eaues* (extra aquas; *fuer des yaues* P 12, G), ne ne paissent pas de nuyt, car pou de viande leur souffist, ainsi comme sont plouvier, vannel et *aucunes* manieres de grues (*aucunes* ajouté par St; genera gruum). Les kannes et les cercerelles et les aigrettes et le gojon ne *menguent* pas en certaines heures (non accedunt istis horis certis; ne *vienent* pas P 12, G), mais paissent toutte jour es eaues ou sur les eaues St 113. Ici les changements de St gâtent à deux endroits le texte. — Le sb. *jautelle* P, G a souvent été mal interprété dans St: plonjons, *jannoutelles* St 172; manieres de cannes, d'oyes, de *plommions*, de *sautelles* St 108 (*plunjons, jautelles* P 60, G); manieres de plujons et de *jancelles* St (P 12 v). — Il porroit a poinnes egereir et widier et la matiere retenue secheroit ou ventre P 113, G 99 v; St ajoute: *et seroit adustee*. — Le sb. *murie* a aussi été mal interprété par St: ilz voyent aucuns signes de *muriers* St 122; les chars de quoy ilz usent sont de *muas* St 119; les autres usent de *soriz* de remanans St 119 v; et nulle fois ne usent de remanans ne de *soriz ne* murie St 119. Les mots *soriz ne* sont ajoutés au dernier ex.! — Menieres de perdris et de *starnes*, faisant et frankelin P 17, G 20 v; *d'estourniaux* St 120. — Une meniere de *picons* qui sont aportei d'Inde P 30, G 32 v; modus quidam psitacorum; une maniere de *pincons* St 135 v. Menieres de *picons* c'on apelle espec P 16, G; species piconum; maniere de *pincons* que on appelle espec St. — Un oises qui est apeleiz *uhan* P 31, G; dicitur uhan; un oysel qui *sont* appellez *huan* St 137. — Le proheme ou nous cuidions estre aucun deffault, pour ce que nous voyons y la les *chartres* escriptes et nous sembla que les chappittres de la forme des membres et du plumaige des faucons devoit estre y la aleguiez G 78 v, P; les *chappittres* escriptes St 198; chartas scriptas. — *Dous* semblances de souygnes, blanches et noires P 7, G; *d'aucunes* manieres de St 107 v; ambae species ciconiarum, albae scil. et nigrae. — Ilz sont de tardif vol, ainsi comme est de ceulx qui *meuvent* pou *souvent* leurs esles St 172; *muent* G 60, P, *souvent* ajouté par St; sunt tardi volatus, quemadmodum de raro moventibus alas. — Ci parolle dou lieu qu'il eslisent jusques a tant qu'il demorent *es religions* P 84, G; donec in regione morantur; ici le scribe de St (fol. 195 v) a trouvé le mot exact: *es regions*. Le remplacement de *region* par *religion* s'observe cependant aussi autre part dans la littérature du moyen âge: Mesire Nobles li lions, Qui de totes *religions* Est des bestes et rois et sire, Renart I, 996 ADM, pour de totes les *regions*, autres mss. Schultz,

Höfisches Leben 2: 166 note 3 cite un texte latin (Canon XXVII du pape Alexandre III) dans lequel à un endroit *religiones* est pour *regiones*.

IX. Conclusion.

Il ressort de tout cela que les mss. P, G, St proviennent d'une source commune. De ces trois mss. c'est P qui est le plus ancien et présente le texte le plus original. Il a été copié par G, qui partage avec lui certaines mauvaises traductions, mais qui corrige heureusement ou omet d'autres erreurs sans que le scribe ait eu connaissance du texte latin. Le ms. St, qui est le plus récent, est une copie de G duquel il se rapproche beaucoup, mais son texte est moins soigné que celui de G, et St s'éloigne plus que les deux autres mss. du texte latin.

X. Le dialecte des différents mss.

Ces données sont encore confirmées par d'autres faits. La langue des mss G et St est la même et diffère de celle de P qui a un cachet tout à fait spécial. La traduction du ms. P a été faite, comme le dit le traducteur dans l'avant propos, sur la demande de Jean de Dampierre (arrondissement de Dôle en Jura). Plusieurs témoignages rendent aussi évident que le traducteur était originaire de la même région de l'Est, c.-à-d. de l'ancienne province de Franche-Comté:

1. La graphie fréquente de *c* pour *s*; Förster, *Chevalier as II espees* LIII dit que cette graphie est caractéristique de l'Est. Voir des exemples de ce phénomène dans l'extrait et sous les art. suivants du *Glossaire*: couvescle, debat, effleer, egerer, repous, etc.

2. L'addition d'un *i* après une voyelle. Des exemples de ce phénomène qui caractérise aussi l'Est, se trouvent dans l'extrait et sous les articles suivants du *Glossaire*: arousement, biot, charuette, cheneval, corat, corrosé, debat, effleer, entenrené, entraper, granté, hobé, etc.

3. La terminaison *-ient* à la troisième personne pluriel de l'imparfait et du conditionnel; voir sur ces formes qui appartiennent aux parlers de l'Est, Schwan-Behrens, *Altfranzösische Grammatik* § 343 Anm. et § 365 Anm.: Et les autres oisiaus de proie qui les *prandrient* pour les las et *cuiderient* qu'il *fussient* lor proie ou il les *chacerient* fuer de la region P 102 v; *prendroyent* et *cuideroient* qu'ilz *feussent* ... G 86 v, St. — Pour ce c'il n'*estient* baingnie, il *encourrient* plusours grans maladies por lor secheresse P 158; s'ilz n'*estoient* ... *encoureroient* ... G 136, St. — Le ms. P connaît aussi *-ient* comme terminaison de la troisième personne du présent du subjonctif; dans ce cas G et St remplacent *-ient* par la terminaison normale *-ent*: Les houres couvenables devers le soir (pour donner à manger) sont devant soloil couchant por ce qu'en la nuit

qui sorvient il *dormient* et *reposient* et *cuisient* miex lor viande P 102; pour ce que ... ilz *dorment* et *reposent* et *cuisent* mieulx ... G 86, St. — La ou il sont dui conpaingnon doient aleir ensamble ... pour ce qu'il *aidient* l'un l'autre en ciliant et en metant les ges P 103; *aident* G, St. — Apres le soloil couchant retournent en lor propres mansions pour ce que par nuit il i *demorient* et *reposient* seguremant P 18; *demorent* et *reposent* G, St. — Ja soit ce qu'elles *demorient* en l'un en l'autre (dans l'eau et sur terre), ainsi comme plouvier, vennerel, liverzin P 7; *demeurent* G, St 107 v.

4. La terminaison *-oit* à la troisième personne du présent du subjonctif. Les quelques exemples que donnent Schwan-Behrens de ce phénomène proviennent d'une charte de l'officialité de Besançon, donc la même région où le ms. P est à localiser; les mss. G et St remplacent *-oit* par les terminaisons normales: Toutes fois que li fauconniers vuet que li faucons morde ou *abechoit*, il li *montroit* les chars d'enhaut P 141 v; *abeche* ... *montre* G, St. — Et c'il advient par aventure que li faucons ne *laissoit* pas ces debas pour le tirour ... li fauconniers l'arousera de iaue froide P 157; *laisse* G, St. — Et c'il avient chose que li faucons se *degitoit* et descende de la main P 110; se *degetast* et descendist G 97, St 223 v. — Li fauconniers taingne aucunne fois le galeron sus son chief et aucunne fois l'*otoit* pour ce que li faucons l'*acoustumoit* a veoir atout le galeron et sans le galeron P 145 v; l'*oste* ... l'*accoustume* G, St. — Et se il (le faucon) se giete jus de la main, il (le fauconnier) doit reflanchir la main pour ce qu'il *retornoit* sus P 113; *retorne* G, St. — Et li doint le tireour pour ce qu'il s'entende as sons et en goustant dou tireour *bransoit* la main plus estroitement et *oblioit* les causes de la paour P 137 v; *branse* ... *oublie* G, St. — Plusieurs ex. sous l'art. *recommander* du *Glossaire*, etc., etc.

5. Le texte du ms. P porte certaines formes et certains mots qui selon le témoignage de l'Atlas linguistique appartiennent surtout à l'Est ou seulement à l'Est: *Peuce* pour *pouce*; selon l'Atlas ling. *peus* est surtout fréquent en H. Marne, H. Saône, Doubs, Vosges. — *Kenneton* pour *hanneton* est connu par l'Atlas ling. pour plusieurs endroits de l'Est. — *Escrache* "coquille de limaçon, tesson"; l'Atlas ling. donne *ékrache* "brou de la noix" pour Linthes (Marne). — *Aongler* "saisir, prendre" avait été relevé auparavant par moi aux mss. L du *Roman de Renart*; le dialecte du ms. L est celui de l'Est (voir Martin, *Observations sur le Roman de Renart*, p. 7).

Ces particularités ont été soigneusement écartées par les scribes des mss. G et St qui sont a localiser un peu plus au Nord, dans les régions avoisinant la Wallonnie et la Flandre. Les quelques traces qu'on en trouve dans ces mss. sont dues à la négligence des scribes, mais elles sont précieuses en ce qu'elles présentent une nouvelle preuve de la source commune des trois mss. P, G, St. Ainsi à quelques endroits les subjonctifs du présent en *-oit* se sont conservés dans les mss. G et St: La haulte partie des

gez. . . . soit mise dedens par le second pertuiz jusques a ce que le premier pertuiz qui estoit en celle partie *entroit* et *trespassoit* par le second P, G, St 220. — Toutteffois que le fauconnier vouldra mettre le faucon au siege sur la perche haulte, mette son doz vers la perche et le faucon et *replioit* sa main en laquelle il le porte par devant son piz tant que li faucon voye la perche ib. (replicet manum suam). Et ainsi se *dontoit* et par bonnes mours et par bonnes vertus P 1, G, St. Les scribes ont évidemment par mégarde pris ici les formes du présent subj. en *-oit* pour des imparfaits. — Quelques mots écrits avec *c* pour *s* se rencontrent, mais très rarement, aux mss. G, St: Et *ce* li faucon laisse par ce la voulente qu'il a de lui effraier, ne lui oeffre pas le tiroir P, G, St 262. — La forme *peuce* est partout remplacée par la forme ordinaire *pouce* dans G et St. *Kenneton* est remplacée par *kenneson* au premier endroit, mais gardé au second. *Escrache* est gardé au ms. G, mais se présente au ms. St sous la forme *escarche*. *Aongler* est gardé tel quel dans tous les trois mss.

Quelques rares exemples de *-ient* pour *-ent* (affin qu'il les cuisent bien et se *tournient* mieux en la substance du corps G 88) et de la graphie *ei* pour *e* se trouvent aussi au ms. G, mais je ne me rappelle pas en avoir rencontré au ms. St.

XI. Extrait des mss. Paris 12400, Genève et Stuttgart.

L'extrait suivant embrassant le prologue du traducteur et une partie du prologue de Frédéric II montre les particularités de chaque ms. et leurs rapports mutuels. La colonne gauche donne le texte de P, la colonne droite celui de G. En note sont notées toutes les variantes par lesquelles le texte de St diffère de celui de G:

Manuscrit Paris 12400:

C'est li themes dou translateur de latin en francois.

La doctrine dou sage ens proverbes est teile, car il ensaigne que li hons ait fiance en nostre signor de tout son cuer et qu'il ne s'apercoit pas a son sens mais en toutes ces voies pensoit en dieu. Et il adrecera ces fais et ces dis et le fera bien estruit quant il avera trouvee sapience, laquele li sera arbres de vie quant il l'aura atainte. Et c'il la

Manuscrit Genève 170:

(Cette rubrique manque aux mss G et St.)

La doctrine du saige es proverbes est telle, car il enseigne que l'omme[1] ait fiance en nre sr[2] de tout son cuer et qu'il ne *s'appuye* pas a son sens mais en toutes ses voyes pense a dieu. Et il adreschera ses fais et ses diz et le fera bien instruit quant il aura trouvee sapience, laquele luy sera arbre de vye[3] quant il l'aura attainte et s'il la

[1] l'homme. [2] seigneur. [3] urg arbre de vie.

tient parseveranment, il sera glorieus et bien estruis pardurablement, car toute sapience si[4] vient de dieu et demeure avec lui touz·jours. Et con il soit ainsi selonc la doctrine dou saint apostre que toutes les chozes qui sont escrites, elles sont escrites pour nostre proufit et pour nostre ensaignement, nous qui enquerons sapience pour demorer touz jors avec et qui lisons les escris de diverces sciences et les diz des divers maistres, soient escritures de vanite ou de verite ou d'autre meniere oiseuze. Nous qui savons que devant le tres estroit juge il nous covendra rendre raison d'une chascunne parolle oiseuse, devons les escritures que nous lisons qui contiennent l'art d'aucune science reporter au los et a l'oneur de lor principal original conmencement qui est diex, fontainne de vie et de sapience. Dont je poures hom et de petit enging, entre les autres dignes de non conter, qui en mes merites point ne me fie, mais m'esperence en dieu fiche, enconmance a translater de latin en francois le livre de la science de chacier as oisiaus. Pour quoi je pri et requier hunblement a tout franc et noble home que quant il voudra de la prautique de ceste science ouvrer qu'il regardoit en soi c'il est dontez ou non. Se il n'est dontez ne bien morigines, repraingne soi de ce qu'il voit que li oisel sauvage sont donte et selonc aucunne meniere moriginel et aprivisie pour demorer avec home et ainsi se dontoit, et par bonnes mours et par bonnes vertus se face de dieu privez et demouroit avec lui par sains pancers[28]

tient perseveramment, il sera glorieux et bien instruit pardurablement, car toute sapience vient de dieu et demeure avec[5] luy tousjours. Et comme il soit ainsy selon la doctrine du saint apostre que toutes les choses qui sont escriptes, elles sont escriptes pour nostre proffit[6] et pour nostre enseignement, nous qui enquerons sapience pour demourer tousjours avec *ly*[7] et qui lysons les escris de[8] diverses sciences et les diz des divers maistres, soyent escriptures de vanite ou de verite ou d'autre[9] maniere oyseuse[10]. Nous qui[11] savons que devant le tres estroit juge il nous convendra[12] rendre raison d'une chacune[13] parolle oyseuse, devons les escriptures que[14] nous lysons qui contiennent l'art d'aucune science reporter au los et a l'onneur[15] de leur principal original *et* commencement qui est dieu, fontaine de vie[16] et de sapience. Dont je poure homme et de petit engin, entre les autres dignes de non compter qui en mes merites point ne me fye, mais mon esperance en dieu *je mes*,[17] *en commencant* a translater de latin en francoiz le livre de la science de chassier aux oyseaulx.[18] Pour quoy je prye et requier[19] humblement a tout franc et noble homme que quant il vouldra de la praticque *et*[20] de ceste science ouvrer qu'il regarde en soy s'il[21] est dontez ou non. Se il n'est dontez[22] ne bien moriginez, reprengne[23] soy de ce qu'il voit que les oyseaux[24] sauvaiges sont dontez[25] et selon aucune maniere moriginez et apprivoisiez pour demourer avec[26] homme et ainsy se dontoit, et par bonnes meurs et par bonnes vertuz se face de dieu privez et demourroit avec[27] luy

[4] *manque G et St.* [5] avecq. [6] prouffit. [7] avecq lui. [8] escriptz des. [9] de autre. [10] oyseuze. [11] *manque St.* [12] conviendra. [13] de une chascune. [14] qui. [15] l'honneur. [16] vye. [17] metz. [18] chasser aux oyseaux. [19] prie et requiers. [20] *manque St.* [21] se il. [22] doubtez. [23] repreigne. [24] oyseaulx. [25] doutez. [26] avecq. [27] avecq. [28] *manque G et St.*

en teil meniere que s'ame soit repos de dieu. Car li sage dient que l'ame dou droiturier est sieges de dieu, et se il ce trueve dontez et plains de bonnes mours, quanque il aura de delit, de joie et de solas en veoir le jeu et la chace des oisiaus et des bestes, raportoit tout a l'onour et a la gloire de celui qui ces creatures a faites pour lui servir, et die avec David ensi: 'Seloue l'abondance de mes cures et de mes dolours tex consolacions ont fait lie m'ame, et de rechief graces et merciz, sire, car tu m'as delitie en te creature'. — Et ainsi soit li jeu et la chace des oisiaus entreposeiz entre les cures et les labours de prince et de noble home et en lieu couvenable sans danmage d'autrui. Ceste oeure haute et grief a expozeir ai je envaie, se sachent tuit, et entreprise a tranclater de latin en francois a la requeste et a la peticion de tres noble baron mon douz signor Jehan chevalier descendu de tres noble lignie, nei de sainte racine, signor de Dampierre et de St Disier, et a la reverence de ma douce dame Ysabel dame de ces meismes leus, descendue de tres haute sainte lignie de roys, et a l'onor de tres noble damoisel Guillaume lor fil et a la grace de tres noble damoiselle Jehanne de Poingnouri, madame jone. De rechief encor pri je que tuit cil qui cest livre liront et il l'entenderont que c'il i truevent k'amender qu'il le corrigient debonnairement et m'aient pour escusei se il ne treuvent bien proprement les nons des oisiaus. Car cil meismes qui est

en telle maniere que son ame soit *ou* repos[29] de dieu. Car le saige dit que l'ame du droitturier[30] est sieges de dieu,[31] et se il se treuue dontez et plains[32] de bonnes meurs, quanques il aura de delit, de joye et de soullas[33] en veoir le jeu et la chasse des oysaulx et des bestes, rapportoit tout a l'onneur[34] et *a la*[35] gloire de cellui qui ces creatures a faittes[36] pour luy[37] servir, et dye[38] avec[39] David ainsy[40]: 'Selon l'abondance de mes cures[41] et de mes dolours[42] *tes* consolacions ont fait lye mon ame, et de rechief graces et mercis,[43] sire, car tu m'as[44] delitie en ta creature'. — Et ainsy[45] soit ly jeux[46] et la chasse des oyseaux[47] entreposez entre les cures[48] et les labeurs du prince et de noble homme et en lieu convenable sans dommaige d'autrui. Ceste oeuvre haulte[49] et griefve a exposer ay je envahye,[50] ce sachent tous, et entreprinse a translater de latin en francoiz a la requeste et a la peticion de tres noble baron mon doulx seigneur Jehan chevalier descendu de tres noble lignie et nez de sainte rachine seigneur[51] de Dampierre et de St Disier et a la reverence de *madame* douche[52] dame Ysabel dame de ce meisme[53] lieu, descendue de tres haulte sainte lignie de roiz,[54] et a l'onneur[55] de tres noble *seigneur* Guillame leur filz et a la grace de tres noble damoiselle Jehanne de Woingnouri,[56] madame jone. Derechief encorre prie je[57] que tous ceulx qui ce livre lyront et bien entenderont[58] que s'ilz y treuvent a amender qu'ilz le corrigent debonnairement et me ayent pour excuse se ilz ne treuvent bien proprement les noms des oyseaulx. Car celui meismes[59] qui est

---

[29] repoz. [30] droiturier. [31] nre seigneur. [32] plain. [33] soulas. [34] l'honneur. [35] *manque St.* [36] faites. [37] lui. [38] die. [39] avecq. [40] ainsi. [41] ceurs. [42] douleurs. [43] merites. [44] me as. [45] ainsi. [46] ly joyeux ieux. [47] oyseaulx. [48] ceurs. [49] tres haulte. [50] envaye. [51] *manque St.* [52] doulce. [53] mesme. [54] roys. [55] l'honneur. [56] Wingnouri. [57] derechief je prie encores. [58] entendront. [59] cellui mesmes.

principaus actours de cest livre s'en escuse et tesmoingne que, celonc ce que il pout miex monstrer s'entencion, il nonma les oisiaus et dist molt d'autres choses et d'autres mos selonc la langue et selonc son romans. Je me tais de la meniere dou proces dou livre mettre em mon proheme, car elle est continue on proheme dou principal auctor. Et pri a celi qui est de toutes choses enconmancemens et fins, qui par sa sapience a fondee la terre et par sa sage pourveance a establiz les cielz, que ceste besoingne me doingne en teil meniere concluire et mestre a fin que los et honors en soient reportei a lui et je en aie sa grace plus habundant en moi et tuit cil qui le liront en facent leur profit. Amen.

C'est[69] li prohemes dou principal auctor.

Tres chiers filz Manfroi! Ta requeste et ta[71] peticions nous a a ce trait et menei que nous envaissiens et entrepreissiens a traitier l'art de ceste presente oeure, et avec ce nous i a trait encor ce que nos voliens effacier a[74] oster l'error de pluseurs qui sans art ont usei de ce qui estoit d'art qui apartient a ceste besoingne et ont mesuzei en ensuant les livres mensongiers d'aucuns qui estient conpost non pas soufisanmant. Et encor l'avons entreprise pour ce que nous baississiens[77] a nos successours et a cex qui venront apres nous escriture et tradicion aperte selonc l'art de la matiere de cest livre. Et je sai ce que nous eussiens proposei lonc temps devant

principal acteur[60] de cestuy[61] livre s'en excuse et tesmoingne[62] que, selon ce que il peut[63] mieulx monstrer son intencion, il nomma les oyseaulx et dist moult d'autres choses et d'autres motz selon sa langue et selon son romman. Je me taiz de la maniere du proces du livre mettre en[64] mon proheme, car elle est continuee ou proheme du principal acteur. Et prie a celui qui est de toutes choses le commencement et fin, que il par sa sapience a fondee la terre et par sa sage[65] pourveance a establiz[66] les chieulx, que ceste besoingne[67] me donne en telle maniere conduire et mettre a fin que la loenge et l'onneur[68] en soyent rapportez a luy et je en aye sa grace plus habondant en moy et tous ceulx qui le lyront en facent leur prouffit. Amen.

Le proheme du principal acteur.[70]

Tres chier filz Manfroy! Ta requeste et peticion nous a a ce trait et mene que nous envahyssions[72] et entreprenissions a traittier l'art de ceste presente oeuvre, et avec ce nous y attrait encorres[73] ce que nous voulions effacer et oster l'erreur de pluiseurs qui sans[75] art ont use de ce qui estoit d'art qui appartient a ceste besoingne[76] et *en* ont mesuse en ensuivant les livres mensongiers d'aucuns qui estoient composez non pas souffisamment. Et encorres l'avons entreprinse pour ce que nous baillissions[78] a nos successeurs et a ceux[79] qui venront[80] apres nous escripture et tradicion aperte[81] selon l'art de la matere[82] de cest livre. Et je scay ce que nous eussions propose long temps devant

---

[60] aucteur. [61] cestui. [62] tesmoigne. [63] qu'il peult. [64] em. [65] saige. [66] establi. [67] besoigne. [68] l'honneur. [69] *manque G et St.* [70] *St ajoute*: de ce livre. [71] *manque G et St.* [72] envahissions. [73] avecq ce il nous y attrait. [74] *lire*: et. [75] sens. [76] besoigne. [77] *lire*: baillissiens. [78] baillissons [79] ceulx. [80] viendront. [81] apperte. [82] matiere.

a traitier ceste presente oeure. Toute voie nous avons proloingnie a mettre et a redigeir en escrit nostre propos a bien pres par XXX ans, car nous ne cuidiens mie des adonc que nous peussiens soufire supple ne en aage, ne en science. La cause qui nous retardoit estoit ceste: car nous n'aviens onques leu que nuns fust devant nous qui eust traitie ne baillie la matiere de cest livre. Aucunes petites parties estient bien baillies d'aucuns par soul us sanz art. Et pour ce par pluseurs temps et par cure mout diligent nous enqueimes celles choses qui estient de cest art en nous exercitant par pancee et par euvre en celles meismes. Et pour ce que a la parfin nous fusiens soufisant de mettre en livre quelconque chose nostre esprueve et l'experience des autres avoit apris les quelz, car il estient esprouvei selonc la prautice de cest art, nous apelames de lontainnes terres et meismes grant tens a l'asambler. Et quant il furent tuit apelei et nous les eumes touz avec nous, nous esleumes les flours et ce qui miex valoit de celles choses qui quenoissient de cest art et lor dis et lor fais commandames a memoire ...

a traittier ceste presente oeuvre. Toutes voyes nous avons prolongie a mettre et a rediger en escript nostre propos[83] a bien prez[84] par XXX ans, car nous ne cuidions mie des adont que nous peussions souffire supple ne en eage, ne en science. La cause qui nous retardoit estoit ceste: car nous n'avions oncques leu que nulz fust[85] devant nous qui eust traittie ne baillie la matere[86] dé cestui livre. Aucunes petites parties estoient bien baillies[87] d'aucuns par seul us sans art. Et pour ce par pluiseurs tempz et par cure moult diligent[88] nous enquismes celles choses qui estoient de cest art en nous exercitant par pensee et par euvre[89] en celles meismes. Et pour ce que a la parfin nous fuissons[90] souffissant de mettre en livre quelconque chose nostre espreuve et l'experiance[91] des autres avoit aprins, et les quelz, car ilz estoient esprouvez selon la praticque de cest art, nous appellasmes de loingtaines[92] terres et meismes[93] grant tempz[94] a les assembler. Et quant ilz furent tous appellez et nous les eusmes tous avec nous, nous *en*[95] esleumes les fleurs et ce *que* mieulx valloit de celles choses qui congnoissoient de cest art et leurs diz et leurs faiz commandames[96] en memoire ...

XII. Avis au futur éditeur.

L'éditeur de la traduction en vieux fr. des deux premiers livres du traité de fauconnerie de l'empereur Frédéric II, aura donc à copier le ms. Paris Bibl. Nationale 12400, tout en le corrigeant par endroits à l'aide des mss. de Genève et de Stuttgart, dont il devra indiquer les variantes les plus intéressantes.

Quoique le jugement porté sur la langue du ms. P 12400 par le baron Pichon, Bulletin du Bibliophile 1864, p. 897, soit beaucoup trop sévère, il faut admettre que son style laisse à désirer;

[83] propoz. [84] pres. [85] feust. [86] matiere. [87] bailliez. [88] dilligent. [89] oeuvre. [90] fuissions. [91] et experiance. [92] longtaines. [93] mesmes (*sic! le scribe de St a changé ici comme ailleurs au hasard croyant qu'il s'agissait de meismes "même"*). [94] tens. [95] *ajouté par G et St.* [96] commandasmes.

il est parfois embrouillé et lourd et peu élégant, il y a des énumérations sèches, des classification banales qui sentent la scolastique et des truismes qui fatiguent. Si cela peut se dire déjà du texte latin, le traducteur, au lieu d'y remédier, appuie plutôt là-dessus. On pourrait en citer plusieurs exemples; remarquons seulement la manière dont le traducteur rend cette simple phrase latine: Girofalco enim dicitur a Hiero quod est sacer, inde Gerofalco, id est sacer falco, vel a Kyrio, quod est dominus, inde Kyrofalco, id est dominus falco, secundum Graecam linguam; Gerfaus est diz de gero qui vaut autant a dire conme sains et de falco qui vaut autant a dire en latin con faucons en franssois et de ce vient gerfaus, c'est a dire sains faucons. Ancor gerfaus si vient de gyri qui vaut autant a dire conme sires et de falco qui vaut autant a dire conme faucons; or ajosteiz ensamble, si avereiz sire faucons, selonc la langue grecque, P 12400, 80 v. — Le traducteur dit aussi dans sa préface: 'Ceste oevre haute et *grief a expozeir* ai je envaie, se sachent tuit, et entreprise a tranclater de latin en francois a la requeste de . . . et *m'aient pour escusei se il ne treuvent bien proprement les nons des oisiaus . . .*'

Le jugement porté sur le style du ms. P 12400 s'applique surtout au premier livre, le traité général des oiseaux. Les exposés de ce livre ne sont qu'exceptionellement interrompus par une petite anecdote telle que celle-ci, charmante dans sa naïveté: Et il advient aucuneffois que les plus grans oyes et les plus petittes se meslent en passant et en vollant avecq les oyes privees, et nulles des sauvaiges ne demeurent avecq les privees. Mais advient bien aucuneffois que pluiseurs des privees s'en vollent avecq elles et demeurent sauvaiges, car plus legiere chose est de retourner a nature que de retenir coustume; exemple d'un chat que ung philosophe nourrist qu'il aprint a tenir et alumer la chandeille, lequel veyt une soris et tantost laissa cheoir la chandeille qu'il tenoit par coustume et courut aprez la soriz par nature[1], St 113. — Il faut cependant reconnaître que l'empereur fait preuve de vastes connaissances et d'une grande force d'observation.

L'importance du second livre qui traite de l'élevage et du dressage des oiseaux de chasse ne peut certainement pas être évaluée trop haut. Or le texte de ce livre est conservé dans une bonne traduction aussi dans un quatrième ms., Paris Bibl. Nationale 1296, qui provient du Nord de la France (remarquez des formes telles que blechier, boche "bosse", conmenchement, archon, souvenra, prenre, reponre, siece (de seoir), metera, defendera, chaurre, piet, bleuit, etc., etc.). Cette traduction est plus moderne que celle des mss. P, G, St avec laquelle elle n'a rien à faire. Elle coule de source et est pour la plupart élégante et bonne. Qui veut gagner du temps pourrait donc publier le second livre

[1] Voir sur ce conte l'art. de E. Cosquin, *Le conte du chat et de la chandelle dans l'Europe du moyen âge et en Orient*, Romania 40: 371 ss et 481 ss.



séparément d'après le texte du ms. P 1296. Le plus intéressant serait cependant de publier, après la traduction du premier livre, les traductions diverses du second livre, celle de P 1296 et celle de P (avec les variantes de G et St) côte à côte. Ces deux traductions différentes sont assez originales et se distinguent assez l'une de l'autre pour mériter chacune d'être publiée.

Ci-dessous je reproduis ainsi un chapitre du texte d'après les mss. P 1296 et P 12400 avec les principales variantes de G et St.

Ms. P 12400, fol. 114.

Ci parolle des fauconniers, queil il doient estre.[1]

Puis que nous avons traitie comment et en queil lieu on aquiert les faucons ausi[2] niais com rammages et comment il sont aparillie en lor mambres pour esteir[4] sus la main et comment il sont mis et portei sus lei,[5] devant ce qu'il soit dit commant on les doit adebonnairir, avant c'on les laissoit[6] aleir de la main pour voler, il nous couvient dire conmant doit estre li fauconniers *et de queil meniere* et queille entencion[7] il doit avoir por adebonnairir et avoir les (*ms.* les les) faucons. Quiconques[8] wet apąnre a lui excerciteir en l'art de la chace des[9] oisiax a ce qu'il puisse estre souffisans en norrissant, en gardant, en adebonnairissant, en portant, en ensaingnant les oisiaus et (*lire*: a) chacier les autres oisiaus, en usant d'aus es chaces et[10] en garissant les oisiaus, c'il en ont mestier, il couvient qu'il ait en soi celles choses qui seront ci dites et fors ce que il ait la science de ce livre, lesquelz choses, c'il les a toutes souffisammant, il prandra et aquierra non dou plus digne, c'est a savoir qu'il pourra estre apelez a bon droit[11] fauconniers. Li fauconniers soit de moienne estature por ce que pour sa grantesse[12] outrageuse il ne soit tost[13] plus lasseiz ne moins legier, ne por sa

Ms. Paris 1296, fol. 38v.

Chapitre des fauconniers (ms. faucons) quelx ilz doivent estre.

Dit est deseure comment on a les faucons, et les niais et les pris sauvages[3] et ramages, et comment on atourne eulx et leurs menbres pour seoir sur la main et comment on les met et porte sur la main; avant qu'on die comment on les donte et adebonnairist devant ce que on les mette jus de la main pour voler, il convient que nous disons quel ly fauconnier doivent estre et quelle intencion ilz doivent avoir a aprivoisier *et donter* et a avoir les faucons. Quiconques veult aprendre et entendre l'art de chacier as oisiaulx, ad ce qu'il soit souffissans en nourrir, en garder, en donter, en porter, en ensaignier les oiseaux ravissablez a prenre et a cachier les autres oiseaux, en ce qu'il sache user des ravissablez en cachier et en curer eulx de leurs maladies, se mestier est, il convient qu'il ait en soy ce que nous dirons ja et encore qu'il ait la science de cest livre. Et quant il ara tout ce, il porra prenre non, au noy (*lire*: non?) de faucon c'om a plus digne, et porra estre appelle fauconniers. Ly fauconniers doit estre de moyenne estature *ou fourme*, car s'il estoit trop grans il s'esbateroit plus et ne seroit mie sy ysniaux, et s'il estoit trop petis, il ne seroit mie sy apers ne sy isniaux, ne

[1] Des fauconniers quelz y doivent estre G, Cy monstre quelz les faulconniers doivent estre St. [2] aussy bien. [3] *texte latin*: capti sylvestres. [4] estre. [5] sus le bras. [6] laisse. [7] le fauconniers et de quel intencion il doit avoir G (de *manque* St). [8] Or quiconcques St. [9] aux. [10] *manque*. [11] a bon droit appellez. [12] grandesse. [13] trop.

trop grant briete il ne soit trop ligiers, tant a cheval con a pie, et soit de moienne complexion pour ce que pour trop tenue maigresse il ne defaille a soustenir le labour ou le froit, ne pour trop grant corpulance et graisse outrageuse li anuioit li travaus et li[14] chalours et soit plus pigres et plus tardis qu'il ne couvient a cest art. Li travaus et[15] li ars ne li tournoit[16] a[17] anui, mais l'ammoit[18] et i parseveroit[19] tant que quant il sera viex, il n'entende pas moins a l'art *qu'en sa jonesse*, *laquels chose montrera* que tout vient de l'ammour[20] qu'il a en l'art; car com li ars soit lons et plusours choses avienent[21] nouvellemant selonc lui en us chascun jour,[22] li hons ne doit point laissier l'uevre de cest art ne l'excercitacion, mais il doit parsevereir tant com il vit,[23] pour ce qu'il soit parfais en l'art et l'ataingne parfaitement. Il doit estre de parfait engin pour ce que, ja soit ce qu'il apraingne plusours choses des sages de cest art, de son natureil engin il sache retrouver[24] et pancer incidamment quelz choses sont necessaires au gouvernemant des oisiaus, car c'est chose qui ne se puet faire c'on puisse escrire unes chascunes choses qui nouvellement apeirent es bonnes oevres et mauvaises des oisiaus de proie; car con il soient de diverces mours, trop seroit dure chose d'escrire toutes choses, pour laquelle chose nous laissons a un chascun trouver de son engien et de l'art de cest livre qu'il puisse amenistrer quanqu'i est[25] couvenable as oises. Ancor il couvient qu'il soit de bonne memoire, pour ce que quant il avanra bien ou mal aucune fois es oevres des oisiaus et a cex qui excercitent en cest art pour la cause

a cheval ne a piet. Il ne doit estre ne trop maigre, ne trop craz, car s'il estoit trop maigres, pour la tenvete de luy il ne porroit souffrir *ne soustenir* le travail ne le froit, et s'il estoit trop cras, le travaux luy ennuieroit et la chaurre, et s'en seroit plus pereceux et plus tardius qu'il ne convient a l'art de chassier aux oiseaux. L'art ne luy doit mie ennuyer pour le traveil, mais il le doit amer et perseverer en l'art, ainsy qu'il ne le doit mie lessier pour viellesce qu'il n'entende adez a l'art. Et tout ce vient de l'amour qu'il a en l'art. Et com ly art soit longue et moult chiet on en l'art par l'user souvent, nulz homs ne doit delaissier l'antise de l'art, mais perseverer doit en l'art toute sa vie, pour ce qu'il puisse ataindre parfaitement l'art. Sy doit estre ly fauconniers de parfait engien *et de vray* que, quant il ara apris pluseurs choses a ceulx qui sont sage de cest art et ce que neccessaires est as oiseaux, qu'il sache aucunne chose trouver et penser de son engien naturel as choses qui peuent advenir d'aventure. On ne porroit mie escripre toutes les chosez, bonnes et mauvaises, qui sourdent *et viennent* nouvellement *de jour en jour* en oeuvres des oiseaux ravissablez, car ly oisel sont de diverses meurs *et coustumes*, et dure chose *et grief* seroit moult a escripre tout, pourquoy chacun fauconnier par l'aide de cest livre et par son engien naturel doit congnoistre tout ce que mestier est pour administrer as oiseaux. Encoire ly fauconniers doit estre de bonne memoire pour ce qu'il puist commander a memoire le bien et le mal qu'il verra a la fois es oeuvres des oiseaux et en hanter l'art et ce qui avenra, ou pour cause de soy

---

[14] la. [15] ne St. [16] tourne. [17] en St. [18] l'ayme. [19] persevere. [20] d'amour St. [21] avienent en ce St. [22] en un chacun jour. [23] mais y doit perseverer tant comme il puet et qu'il vit. [24] retourner. [25] quanques y est.

de lor ou pour la cause de lor oisel ou d'autre chose, il le retenient[26] fermemant, pour ce que autre fois il enseuce ce qu'il avera veu de bien et eschuisse[27] ce qu'il avera veu de mal et d'inconveniant. Il doit estre cleir voians pour ce que par le voiemant[28] il puisse ataindre et veoir de loing en queil partie sont li oisel as queilz il entant a chacier et pour ce qu'il voie legierement *et cleirement* son oisel quant il sera esloingniez de lui et voie les autres choses soutilment qui sont necessaires a veoir. Ancor il covient qu'il oie cler, car par les vois des oisiaus qu'il orra a l'environ de lui, il discernera plus legierement *et jugera plus evidammant* en queil partie sont li oisel qu'il quiert et orra plus legieremant ces conpaingnons et la camponnelle de son oisel quant il sera esloingniez de lui. Ancor plus par les vois des oisiaus il poura savoir aucune fois vers queil partie est ces oisiaus. Il doit estre hon de grant vois et de fort,[29] car ces oisiaus qui aucune fois sera[30] esloingniez de lui a son apel qu'il orra retournera, et si conpainguon, quant il seront esloingnie de lui, orront plus legieremant sa vois c'elle est grans. Il doit estre legiers et aparilliez en ces movemans pour tost secourre a son oisel toute fois qu'il li fait mestier.[31] Il doit estre hardis en tant qu'il ne doutoit[33] point passer par leus aspres quant il convient. Il doit savoir noeir pour ce que, ce ses oisiaus vole[34] outre iaue, qu'il ne puisse passeir outre a pie, il passoit[35] en noant et sieve son oisel et le secoure la ou il li[36] couvient aidier. Il ne doit pas estre trop jones pour ce que enfance ne le moint a faire[37] chose qui soit contre l'art, car li enfant ont acoustumei d'estre glout

meismez ou pour cause de l'oisel ou pour cause de l'autruy, pour ce qu'il puist achever (*lire*: eschiver?) une autre fois le mal qu'il avera veu et enssievir le bien. Sy doit estre fauconniers de clere veue et d'ague pour ce qu'il puist veir de loins *et parchevoir* en quelle part ly oisel sont ou il tent a chacier et pour ce qu'il puist ensievir par la veue son oisel quant il s'eslonge et qu'il puist veir soubtillement les choses neccessaires a veir. Sy doit avoir legiere oie *et clere* pour ce qu'il puist congnoistre legierement en quelle partie sont ly oisel qu'il quiert par leur voix qu'il orra de chacune part, et sy orra ses conpaignons plus legierement et la clochette de son oisel quant il deffaulra. Et par la voix des oiseaux porra il scavoir moult de fois ou ses oiseaux est qu'il querra deffallant. Sy doit estre fauconniers homs de grant adviz, gros et fort, car ses oiseaux qui sera faillans et loins de luy et sy conpaignons meismes qui loingz seront, orront legierement le rappel de sa voix, se sa voix est grant. Sy doit estre legiers et apers en tous mouvemens pour ce qu'il puist secourre son oisel toutes les fois que mestier sera. Sy doit estre hardis, sy qu'il ne doubte mie a passer par lieux aspres quant mestier sera. Sy doit savoir noer, pour ce que se[32] son oisel voloit outre l'eaue, c'on puist passer a no qui le puist sievir et qui le puist secourre *et aidier* ou mestier sera. Fauconniers ne doit mie estre trop josne pour ce que sa jounesce et s'enfance ne luy face faire aucunez choses contre l'art, car ly enfant ont de coustume estre glouton *et golousous* et se delitent moult en veir beaux volz et pluseurs fois. Et ne metons mie de tout arriere

[26] retiennent. [27] eschieue. [28] la veue. [29] de grant et de forte voix. [30] seront auçuneffoiz. [31] qu'il est mestier. [32] *manque au ms.* [33] doubte. [34] vollcit. [35] passast. [36] le St. [37] ne l'ennuye a faire.

et se delitent trop en veoir les delitables volz des oisiaus et en desirrant a veoir plusours. Toute voie nous ne refusons pas dou tout les enfans com il puissient[38] estre plus sage, car ja soit ce que li enfant ne soient pas soufisant por adebonnairir ou[39] ensaingnier autrement les oisiaus pour chacier, con chose certainne ne soit pas daus estre sages en ces choses, nous volons qu'il apraingnent des sages jusques a tant qu'il vaingnent a la parfection de ceste sciance et d'aage. Derechief il ne doit pas estre soumillous ne de grief somme, car plusours choses sont requises a[40] necessaires a ce qu'il entroit[41] tart on lit, c'est a savoir en requerant de nuit plusours fois son oisel et en levant devant jour. Et la legiertez dou somme li est necessaire en oiant (*ms.* noiant) la camponnelle de l'oisel et le mouvement de ses eiles et son mal repous. Il ne doit pas estre glous ne trop abandonnez a servir la goule, soit en sa maison ou soit[42] as chans. Et se il pert son oisel, il ne doit pas estre contrains par sa gloutenie de repairier[43] plus tost a l'osteil. Se il est en l'ostel, il ne doit pas oblier son oisel en trop entandant a sa gloutenie. Ne soit pas yvrais,[44] car yvresse est une forcenerie par laqueille il degateroit trop legieremant son oisel, ja soit se qu'il le cuidast bien[45] *gouverner et* traitier. De foul ne d'ivre[46] ne doit on faire garde d'oisel, *car il cuident tout bien faire et se ne font niant bien.*[47] Ne[48] soit pas felons ne legiers a soi courecier, car il avient souvante fois que li oisiax fait teil chose par que cil qui[49] le garde est exerciteiz *et commeus*[50] a felonnie *et a courous.*[51] Et se il ne laissoit celle felonnie *et son cou*les enfans, car il peuent devenir plus sage, mais enfans ne souffissent mie a aprivoisier, *ne a donter,* ne a ensaignier oiseaux, ne chacier par eulx as oiseaux, car il n'apert qu'ilz soient encore sage ne de l'art ne de l'usage, mais ilz doivent aprenre des sages desquelx a tant qu'il viengnent en aige parfait en en la science. Encoire fauconniers ne doit mie estre endormis ne de grief somme, car on demande moult et aprent ly ung a l'autre en entrer tart ou lit et en requerant souvent son oisel de nuyt et en levant *matin* devant le jour. Et pourfite ly legier somme en oir la clochette (*ms.* chochette) de l'oisel et le mouvement des elez et les debatemens *ou les esbatemens* que ly oiseaux fait. Sy ne doit mie estre fauconniers glous ne entendre a glouternie par quoy, s'il est a champ ou hors de maison ou s'il a perdu son oisel, qu'il s'atarge de rens par sa gloutrenie, ou s'il est en maison, qu'il n'oublie mie son oisel pour entendre a gloutenie. Il ne se doit mie enyvrer, car yvresche est une maniere de foursenerie, par quoy il porra errant waster *et destruire* son oisel, jassoit ce qu'il le cuide bien *tenir et* traitier. Et yvre ne fos ne doit mie warder oisel. Sy ne doit mie estre ireux ne mouvans a ire de legier, car il advient souvent que ly oiseaux fait moult de choses par quoy cil qui le garde est esmeu a ire. Et s'il ne le relait errant son ire contre l'oisel, il porra de legier blechier l'oisel *et gaster,* car oisiaux est tres foibles *et tenre* chose. Sy ne doit mie estre pereceux ne negligens, car cilz ars est de grant traittiez et de grant estude. Il ne doit mie estre errans de lieu en lieu, c'est a dire

[38] puissent. [39] et St. [40] et St. [41] entre. [42] *manque.* [43] se retourner G, soy plus tost retourner St. [44] et ne se enyvre pas. [45] trop bien. [46] yvroigne St. [47] et ne le font pas. [48] Et ne. [49] par cellui qui. [50] esmeuz St. [51] et son corroux.

rous,[52] il porroit estre meus[53] de mauvais mouvemans contre l'oisel et li porroit teil mal faire[54] par son irour[55] que li oisiax qui est foibles seroit tres inellement[56] degateiz. Ne soit pas pereseus ne negligens, car cist ars est de plusours labours et de grant estude. Ne soit pas wagues ne trop tournoians, pour ce que par ses mouvemans de folour[57] il ne requiere son oisel souvant si com il couvient, car li oisiaus en petit temps resoit lesion *et blesuire*,[58] se li fauconniers est negligens ou c'il ne requiert son oisel souvant. Il doit avoir gant en la main sus laquelle il doit porteir le faucon qui soit lons jusques au coute et larges pour ce qu'il le puisse tost mettre et oteir. Et doit estre li gans de gros cuir pour ce que li faucons s'aerde moins a ces ongles et a son bec a li et pour ce qu'il le[59] puisse moins percier a ces ongles. Et quant il avenra que li faucons sera (*ms.* serat) gitez de la main pour voleir, il se partira plus fermement de tex gans. Fuer ces choses li fauconniers doit avoir[60] une bource a sa couroie en laqueille il mette les chars et les tirours, laqueille est apelee pour ce charniere.

volages, car par ses voyes folles et par ses mauvais mouvemens porroit il oublier son oisel et nou (*ms.* nō) requerroit mie sy souvent comme querre le convient. Ly oisiaux qui est despites *et mis en oubliance* et n'est mie requis souvent comme estre doit, prent legierement grant maladie *dont il ne peult garir*. Ly fauconniers doit avoir ung wan en la main sur quoy il doit porter *son oisel ou* son faucon et doit estre ly wans longz juscques au coute et doit estre larges par quoy il puist entrer ens et issir tost. Et doit estre de cuir gros, car ly faucons ne s'y porra mie aerdre ne du bec ne des ongles, ne ne porra mie percier as ongles sy tost. Et quant on jetera le faucon de la main pour voler, il se partira de la main plus fermement se ly wans est telz *comme dit est*. Sy doit avoir a sa couroye une bourse ou il metera ses chars, et l'appellon charniere *ou aloiere*.

Le texte du ms. P 1296 se caractérise par la tendance à rendre par deux mots synonymes un seul mot latin (dans l'extrait les synonymes sont mis en italiques). Parfois P 1296 omet par contre de traduire un mot: Dit est deseure comment on a les faucons 'quomodo *et inde* habetur'. Porra estre appellé fauconniers 'falconarius possit *merito* nuncupari'. Se son oisel voloit outre l'eaue 'si avis sua transvolaverit aquam *invadabilem*'. Une bourse ou il metera ses chars 'carnes *et tiratoria*'. — On trouve aussi quelques traductions trop libres: Comment on atourne eulx et leurs menbres 'quomodo aptantur in suis membris'. Il ne doit estre ne trop maigre, ne trop craz 'sit mediocris habitudinis'. S'il estoit trop cras, le travaux luy ennuieroit 'neque propter corpulentiam et pinguidinem nimiam fastidiat'. L'art ne luy doit mie ennuyer

[52] Et se il ... son courous *manque*. [53] esmeu St. [54] mal faire tellement St. [55] courroux. [56] tres inellement *manque*. [57] folye. [58] blescheure. [59] *manque* St, se G. [60] Et doit le fauconnier G, a sa couroie avoir une bourse St.

pour le traveil 'non fastidiat artem neque laborem'. Il n'apert qu'ilz soient encore sage ne de l'art ne de l'usage 'non constat eos esse prudentes in his'. Car on demande molt et aprent ly ung a l'autre en entrer tart ou lit 'requiruntur etenim multa, in intrando tarde lectum'. S'il a perdu son oisel, qu'il s'atarge de rens par sa gloutrenie 'non cogatur per gulositatem suam domum redire citius'. S'il ne le relait errant son ire contre l'oisel, il porra de legier blechier l'oisel et gaster 'nisi illam iracundiam dimittat, malo motu moveri poterit, ex quo malo illato avi per iram, avis ipsa devastabitur'. Et quant on jetera le faucon de la main pour voler 'quando contingit, quod falco jactetur de manu ad volandum'. — On trouve même dans le chapitre reproduit, deux mauvaises traductions au ms. P 1296: S'il estoit trop petis, il ne seroit mie sy apers ne sy isniaux 'neque propter parvitatem nimiam sit nimis agilis'; ici le traducteur a évidemment lu "minus" pour "nimis". Pour ce qu'il puist achever une autre fois le mal 'quod vero malum inconveniens, caveat'; il faut lire *eschiver* pour *achever*.

Au ms. P 12400 on rencontre quelques mots et passages qui ne se retrouvent pas au texte latin (ces passages sont mis en italiques). — A un seul endroit le ms. P 12400 omet de traduire un mot: Vers queil partie est ces oisiaus 'versus quam partem erit avis sua *quae est absens*'. — La traduction suivante n'est pas tout à fait exacte: Quiconques wet apanre a lui exerciteir en l'art de la chace 'discere et exercere'.

Le ms. P 12400 donne pour la plupart le texte le plus fidèle, mais aussi le plus lourd; le texte de P 1296 est un peu plus libre, mais il est en même temps plus élégant. La traduction de P 12400 paraît faite lentement et avec une certaine difficulté, celle de P 1296 par contre semble faite plus à la hâte, mais aussi avec plus de facilité.

La valeur des différentes traductions ressort encore de l'art. *recommander* du *Glossaire*.

XIII. Glossaire des mots rares et inconnus.

Abechement sb. m. "béquetage": On ne doit pas permettre au faucon sauvage de manger tout a la fois, mais lor doit on soutraire de lor past aucune chose, douqueil remenant on lor doint apres plusours fois ou jour pour machillier ... car par ces machillemans et ces *abechemans* souvant et plus souvant encommancies il aime plus l'omme P 121 (par huiusmodi scil. mordicationes, sive ut ita dicam abbecationes saepe saepius iteratos); le ms. P 1296 donne: par ces mordemens ou *abouchemens* 45 v. Li *abeschement* et les machilles (v. ce mot) que li faucons doit faire soient fait en la cuisse de la geline P 121 (mordicationes vero seu abbecationes); les mordemens ou *abouchemens* P 1296, 46. On li donra ce qui estoit demoré apres les *abechemens* de son past P 121 v (post

abbecationes); *mordemens* et *abouchemens* P 1296. La dite meniere de faire plusours *abeschemans* P 132 (abbecationes); *abouchemens* P 1296. God. et La Curne donnent d'après Cotgrave *abechement* au sens de "action de donner la becquée et action de manger le pât". — Cotgrave donne *abouchement* "a parley, or conference".

Abecher vb. n. "béqueter": Toutes fois que li fauconniers vuet que li faucons morde ou *abechoit*, il li montroit les chars d'enhaut P 141 v. Li faucons doit estre sans chapel toutes fois c'on le doit paitre et toute fois c'on li doit donner le tirour pour mordre ou pour *abichier* P 178; les autres mss. *abechier*. Cf. *bechier* et *abicher* Beauce, *ébécher* Loiret, *bécher* Deux-Sèvres "du poussin qui sort de sa coquille", Roll. 6: 17, observation qui repose sur le fait que l'oisillon perce la coquille en la becquetant pour pouvoir sortir; cf. angl. *hatch*, suéd. *häcka*, employés au même sens et dérivés du radical hack auquel adhère le sens de "battre, frapper", Nysvenska Studier 1925, p. 268, 1926, p. 295. — God. et La Curne connaissent *abechier* au sens "donner la becquée à un jeune oiseau, et, par extension, se dit même en parlant des oiseaux adultes, etc."

Abouchement P 1296, synonyme de *abechement*; v. ce mot.

Adebonnairissement m. "action de rendre maniable un faucon": *Adebonnairissemans* des faucons P 153 v. Des le conmancemant de lor *adebonnairissemant* P 170 v. Ci parolle de l'*adebonnairissemant* des faucons fait par le chapel P 172. Ce sb. est tiré du vb. *adebonnairir* : *adebonnairir* n'est autre chose que induire le faucon pour soustenir et aussy estre paisiblement avec l'homme G 104 v. Quand un faucon sauvage était *adebonnairi*, on disait qu'il avait acquis *debonnaireté*: comme aucuns des faucons soyent plus sauvages que les autres et pour ce plus griefz a acquerir *debonnaireté* et les autres soyent moins sauvages et pour ce plus obeissant et plus isnel a acquerir *debonnaireté* G 105, et passim.

Aerser vb. "attacher": En la partie du becq de dessus est contenue le palaiz, en la partie de dessoubz est *aercee* (sic!) a la langue, non mye toute mais elle se gist sus G 34 v, St 234 v. *Aerser* est évidemment dérivé du ptc. *aers* de *aerdre*. Pas dans God.

Agrantir v. *grante*.

Albane m. "oiseau de proie, probablement une espèce de buse": Ilz sont de tardif vol ainsy comme est de ceulx qui muent pou leurs esles, c'est assavoir toutes manières de hayrons et leurs semblables, *albanes*, huas et pluyseurs autres G 60, St 172 (albani). Manieres de hairons, de *albanes*, de huas, cornailles, escouffles, hupes G 60, St 172 (albani). God. enregistre par 2 ex. *aubain* s. m. "oiseau de proie de petite espèce" qui est évidemment le dérivé du mot correspondant porté par le texte latin. Cf. Du Cange *albanellus* "avis auguralis species"; voir *Remarques sur Renart* p. 13. Remarquez les noms suivants du Falco subbuteo "le hoberau": *alban*, *albanel* anc. prov. Raynouard, Levy, *aubier*, *oubier* anc. fr., *aubreau*, *obereau*, anc. fr., Roll. 2: 27; *aubain* patois fr., Roll. 9: 49; angl. *hobby*.

Aongler vb. a. et n. "saisir, prendre": Ainsi comme il appert es pellicans qui ont le becq long, large, aspre dedens, dessoubz et dessus, et ou bout du becq souverain par dehors ainsi comme une ongle courbe, dure et trenchant par quoy ilz prennent et *aonglent* les poissons St 138 v, G, P 33 (in extremitate extrinseca superiori quasi ungulam recurvam duram et scindentem, cum qua capiunt pisces). Li oisiaus de proie *aonglent* et neiurent (= navrent) a lor piez P 68, G, St (aves rapaces brancant et vulnerant cum pedibus). Generaument tuit li oisel qui n'ont les ongles courbes, ne une ne toutes, ne se deffendent onques as piez en depesant ne en *aonglant*, mais tant seulement il font celle desfence des piez que font tuit li autre oisel generaument P 68 (defendunt se nunquam cum pedibus laniando). — *Aongler* qui signifiait à l'origine "saisir avec les griffes (ungula)" a été relevé pour la première fois au *Roman de Renart*; voir *Remarques sur Renart* p. 32—4 et *Lexique de Renart*.

Apante sb. obscur qui se rencontre une seule fois au ms. P 1296; on pourrait à la rigueur lire *apance*, mais guère *apaute* ou *apauce*: Les qualitez ou les *apantes* de l'air convenable a porter le faucon de jour P 1296, 90 v; tous les autres mss. portent ici seulement "qualité" avec lequel *apante* paraît être synonyme.

Apoerir vb. a. et réfl., autre forme de *espoerir* "effrayer"; voir pour l'alternance de *a-* et *es-* *Remarques sur Renart* p. 71: En oiant les choses qu'il doute et qu'il n'a pas acoustumees d'oir et pour lesquelz choses oies il *s'apoerit* et est de mal repous P 132 v (pavescit); il *s'esbahissoit* P 1296, 57. Aucun des faucons sont de lor prise et de lor ciliation en tant *apoeri* ... qu'il ne font des le conmancemant nulle deffence contre le chapel P 174 v. Il est ainsinc *apoueris* P 175. Il ne voit pas la chose de quoy il est doubtez et *apoeris* G 128, St 265, P. — On rencontre aussi *espouerir*: la face de l'homme l'*espouerit* P 175. Cf. God. *espaorir*, *espaourer* "épouvanter, effrayer".

Arabien sb. "arabe": Ly *arabien* qui sont d'Orient userent premiers du chapel ... quant nous veinsmes oultre mer, veismes que ly *arabien* usoient du chapel en l'art du donter les faucons P 1296, 97 v; au premier endroit P donne *li arabe*, G *les arabes*, St *les arrabes*, au second P *cist arabe*, G *les arabiens*, St *les arrabiens*. Le roy des *arabiens* nous envoya les plus saiges de ses fauconniers G 147 v, *arrabiens* St 289 v. — Cf. dans God. les formes *arabiant*, *arabicant*, *arabi* (cf. *Rem. sur Renart* p. 73), *arabiois*. La Curne connaît un seul ex. de *arabien* du *Lancelot du Lac*.

Arechon, autre forme de *archon*, v. *espareignier*.

Arester vb. impersonnel: Il nous *areste* maintenant a dire quant cil issent pour paisturer P 11 "il nous reste à dire"; il nous *areste* a dire celles chozes qui ... P 17. Les mss. G et St portent à ces deux endroits *reste* pour *areste*.

Arousement sb. tiré du vb. *arouser*, expliqué par cet ex.: Et c'il advient par aventure que li faucons ne laissoit pas ces debas

pour le tirour ... li fauconniers l'*arousera* de iaue froide pour ce que ces pennes soient moites et fera l'*arousemant* en ceste menière: Car il lavera trois fois ou quatre d'iaue froide sa bouche por ce que toutes les viscoutez (v. ce mot) de la salive et dou fleume qui est en la bouche soit ostee ... (puis on l'arrosera) sus le dos et devant le piz et les eiles enlevees en haut. Li costei li seront *arousei* qui sont pres dou cuer et entant sera *arousez* que les pennes et les plumes seront moites. ... L'aide de ces *arousemens* est plusours. Car par les *arousemans* li faucons laisse la volentei qu'il a de soi effraer et ces maus repous ... encor aide li *arousemans* en ce car li faucons est refroidez par li P 157. Ci parolle des remedes et des menieres des remedes, c'est a savoir dou tirour, de l'*arousemant* et dou baing P 156 (de irroratione). — On disait plus tard au même sens *éclisser* "jeter de l'eau au faucon pour le calmer et le dompter" Roll. 6: 203. — Cotgrave connaît *arrouser* "mouiller" et les dérivés *arrousage* et *arrousement*.

Aspron sb. m. sorte d'oiseau, doit reposer sur une erreur: Et pour aquerir lor viande trespassent ausi, ainsi con sont chardeneruel (v. ce mot), melles, oitournel (v. ce mot), ... les grues, *li aspron*, les oies P 23 (... grues, aprones, anseres). Le texte latin original a sans doute porté ayrones qui a été faussement copié aprones. Autre part dans Fréd. II on trouve airones, ayrones pour désigner "le héron". La juxtaposition avec grue parle en faveur de cette interprétation. — La Curne donne *aspron* "espèce de petit poisson" d'après Cotgrave et Nicot.

Attenueni ptc. du vb. *attenuenir* de l'adj. *tenvene* pour *tenve* "tendre", employé au sens de "décharné, amaigri": Maigresse desattrempee et *attenuenie* est congneue par les chairs lacertouses qui sont de ca et la selon le mileu du piz St 238 "immoderata autem macies et extenuata". Cf. *tenuene* et *tenuenesse*.

Avancissement sb. m. "développement": Pour coi li *auancissemans* de pennes et de plumes lor fust moins necessaires au conmancemant de lor nativitei que as autres P 52v (sibi minus fuit necessaria origo pennarum); *avancemens* G et St.

Baignoire, baigneresse, baingneure adj. "qui sert au bain": Se li faucons est sauvages, un sieges ou une pierre soit mise selonc la marge de la *tine baingneure* (quand on baigne le faucon) P 159 (juxta marginem tinae balneatoriae); la *tine baignoire* G 136v, St 275v; on doit mettre ung siege ou une pierre delez la marge de la *tine baigneresse* P 1296, 84. Cf. une cuve *baignereche* 1434 de Valenciennes, dans God. *Baignoire* (subst. dans God.) et *baingneure* contiennent le suffixe -atoriu; v. pour la confusion probable des suffixes -atorium et -atorem Neuphil. Mitteilungen 25: 77.

Bernicle sb. f. "espèce d'oie": Premiers issent les especes des oies menours, apres les grues, apres les especes des oies maiours; au darrier issent les *bernicles* et une meniere d'oies petites qui vont avec lor qui sont apelees blenettes P 13 (ultime vero bernecelae).

L'ordre de retorner est cil: *bernicles* et blenettes retornent devant as yaues P 13. Une chascune meniere d'oies, de gentes et de *bernicles* P 26 (modo anserum, quam lancarum et bernicharum). Plusours menieres d'oies . . . si com est l'espece de celles qui sont apelees rozieres et l'espece de celles qui sont apelees charbonnieres et l'espece des *bernicles* et l'espece des gentes P 24 (et species berniclarum). — Du Cange enregistre *barnaces* "hibernis, aves sunt aucis silvestribus similes" et *bernacae* "aves aucis palustribus similes, sed minores ex abiete in aquas demisso enascentes", rappelant les formes *bernaculae*, *berneculae*, *berniclae*, *bernichae*, etc. Roll. 2: 391 nous apprend que l'oie sauvage (Anser) est appelée *bênêque* en normand. Le mème mot y désigne aussi le canard sauvage (Anas) ib. 2: 394. *Brénacha* Hérault et *brenacho* languedocien sont d'autres formes de *bernache* (Anser bernicla) ib. 392. La Curne enregistre *bernache* s. fém. "macreuse. C'est ainsi que cet oiseau se nomme à Dieppe, selon le Dict. étym. de Ménage", ajoutant en note: "C'est le nom vulgaire du canard érythrope de Gmelin, qu'on nomme aussi oie nonnette, etc.". — Tous ces mots proviennent selon Thomas, *Mél.* 32 (cf. Meyer-Lübke, *Wörterbuch* 1047) du breton bernic qui désigne une espèce de coquillage. Lacurne explique ainsi les rapports de ces deux sens: "Cet oiseau est ainsi nommé parce qu'une opinion vulgaire le fait naître des barnacles ou bernicles (Anatifes lisses), coquillages attachés aux végéteaux du bord de la mer, où il place son nid. Le nom savant du coquillage lui-même, Anatife, vient de la même superstition, anas est un canard en latin." — On trouve encore dans La Curne *bernacles*, *benacles*, *bernicles* s. fém. "terme d'armoiries. C'est le sens que certains auteurs donnent à ces mots; ils désignoient un instrument servant à broyer le chanvre ou le lin"; en note; "Ces bernacles doivent être des canards ressemblant aux merlettes". Merlettes signifient selon God. 1° "verge de sergent"; 2° "terme de blason, oiseau représenté sans bec et sans pieds". *Bernacles*, *bernicles* réunit aussi, on le voit, ces deux sens; le sens de "broie" ou "brisoir" est encore à la base de cet emploi de *bernicles* chez Joinville. enregistré par God. et La Curne: *Bernicles* . . . sont deux tisons ploians, endentés au chief, et entrent l'un en l'autre . . . (on y met les jambes du délinquent) . . . et leur mettent les jambes parmi les chevilles dedans; et puis si font asseoir un homme sur les tisons, dont il ne demourra ja demi pié entier des os qu'il ne soit tout desbrisiés. Godefroy traduit "supplice employé chez les Sarrasins, espèce de gêne, torture, sorte de question", sens qui repose sans doute sur la ressemblance de cet instrument avec le coquillage appelé *bernicle* ou plutôt avec le bec de l'oie dite *bernicle*.

Bezainne adj., qualificatif de l'abeille: . . . prannent lor viande en l'air et manjuent menieres de mouches, d'escharbos, *mouches bezainnes* et wapes P 15 (modos muscarum, scarabeorum, apum et vesparum). Cf. God. et Walter v. Wartburg, *Etym. Wörterbuch* p. 377.

Bicheron sb. m. "bout": La langue a en plusours oisiaus selonc la partie desouz une choze dure en meniere d'ongle qui lor vient jusques au *bicheron* de la langue par devant pour coi la langue est plus dure et plus fors en la partie du devant P 47, G, *bischeron* St 154 (quoddam durum admodum unguis, quod pervenit usq ad summitatem linguae . . .). *Bicheron* est une autre forme de *becheron*, *bequeron*, diminutif de *bec*; God. enregistre *becheron* au sens "dim. de bec" 1 ex., "bout" 2 ex.

Biot sb. m. espèce d'orfraie: Pour tant qu'il ne vivent pas touz jours de proie, on ne les puet pas proprement apeleir oisiaus de proie, mout moins la meniere des voutours et de ces qui sont apelei *bios* P 8 (multo minus genera vulturum et picarum, quae dicuntur ossafrangentes). Car li aucun ne manjuent nulle fois char de lor proie, mais touz jours charuettes (v. ce mot) et remanans, desquex nous avons devant dit, ainsi con sont menieres de voutours, de *bios* et de lor samblables P 16 (ut sunt genera vulturum, ossafrangorum). Apres le soloil couchant retornent en lor propres mansions pour ce que par nuit il i demorient et reposient seguremant, ainsis com sont pies diverses, menieres de corneilles et de corbiaus et oitournel (v. ce mot) ausimant li voutoir et li *biot* et petit oisel terrestre P 18 (vultures similiter et ossa . . . le reste manque).

Blarie sb. f. "la foulque" se trouve seulement au ms. 1296; v. *iauoutelle*. God. connaît un ex. de *blarie* "la foulque" de G. de Coinci et un ex. de *blaire* "la foulque". Selon Roll. 2: 367 la foulque (Fulica atra) est appelée *blarie*, *blairie*, *bléry* en picard, Seine Inf. Cf. enfin Wartburg, *Etym. Wörterb.* *blaros. *Belaire* (Limosa melanura) aux Cevennes, Roll. 2: 352, est-ce le même mot?

Blechier vb. a. "incommoder, gêner": Le fauconnier ait gans en ses mains peluz par dehors sur lesquelz le faucon see, car par ce il aura les piez plus chauz et par ensieuant toute sa personne moins *blechiez* du froit St 282 (et minus laedentur a frigore). Cf. *blecier* "tourmenter" *Lexique de Renart.*

Blenette sb. f. "espèce de petite oie": Premiers issent les especes des oies menours, apres les grues, apres les especes des oies maiours; au darrier issent les bernicles et une meniere d'oies petites qui vont avec lor qui sont apelees *blenettes* P 13 (quidam modus anserum parvarum . . . que dicuntur blenectae). L'ordre de retorner est cil: bernicles et *blenettes* retornent devant as yaues P 13. Du Cange enregistre *blenecta* d'après Fred. II expliquant "species quaedam anserum parvarum".

Bleuet adj. "bleuâtre"; voir le premier ex. sous *brunette.* God. donne 3 ex. de *bleuet* "dimin. de bleu" sans autre traduction.

Bleuetté sb. f. "couleur bleue": Ou ilz (les gentils pelerins) traient a *bleuetté* selon le plus et le mains P 1296, 16. Cf. *brunetté.*

Bleuir vb. a. "aveugler le faucon", d'où le sb. *bleuissure* f. "action d'aveugler le faucon". Cette opération se faisait ainsi: on perçait la paupière inférieure du faucon avec une aiguille et on

introduisait un petit fil qu'on ramenait en haut derrière la tête du faucon, où on le nouait; la paupière était ainsi relevée de sorte que l'oiseau ne voyait plus. En relevant ou rabaissant le fil derrière la nuque du faucon, on pouvait rendre "la bleuissure" plus ou moins complète (cf. art. *cilier*): *Bleuir* et *bleuissure* se trouvent régulièrement au ms. P 1296; les mss. P, G et St emploient pour la plupart *cilier* et *ciliation* ou *ciliure* (v. ces mots). — De la *bleuissure* luy deullent les paupières P 1296, 55; les palpebres li duelent de la *ciliacion* P 130v. La *bleuissure* est cause de grater la ou il est *bleuiz* P 1296, 55v. *Bleuissure* signifie aussi "la partie de la paupière par où le fil est introduit", puis le fil même qui forme la *bleuissure*. Ly faucons *bleuis* s'esmeut en molt de manieres ... a la fois en gratant sa teste de ses ongles meismement la ou la *bleuissure* est P 1296, 54v (ubi est ciliatura); la ou il est *cilijes* P 130. Dont il avient au mettre les piez entre la teste et la *bleuissure* ront il la *bleuissure* et despiece ses paupieres P 1296, 55; *ciliacion* P 130v. Ly faucons ainsy loies ne porra drechier son piet a la *bleuissure* ib. 55. Pour ce couvient il relaschier petit et petit la *bleuissure* et ne mie tout a un cop ib. 58; *ciliure* P 134. Et ceulx qui sont *bleuit* peult on baignier quant on leur a laissie la *bleuissure* P 1296, 84 (quando relaxata est ciliatura); quant il sont relaschie de la *ciliation* P. On luy a laichie la *bleuissure* P 1296, 92. — Cf. *rebleuir*, *resbleuir*, *desbleuir* et voir *bloir*.

Bloc sb. m. "perche": Aucun estrumant sont pour adebonnairir les oisiaus detenus, ainsi com sont tirour, *bloc a baingnier* et li samblable P 75; God. Suppl. un ex. de ce sens de Budé.

Bloir autre forme de *bleuir*, d'où *bloissement*, synonyme de *bleuissure*: Ja soit ce qu'ilz soient niaiz, toutesvoies on les doit cilier et *bloyr*, car par la ciliacion et *bloissement* ilz sont fait plus debonnaires St 216. Quant le faulcon est prins et mis ou maillolet, on le doit maintenant cilier ou *bloir* St 227. — *Bloire* est trouvé au texte latin de Fréd. II; v. Du Cange.

Bouchet de lièvre sb. m. "petit d'un lièvre", v. *boucquinaux*.

Bouchinet sb. m. "chevreuil" mot du ms. P 1296, v. *boucquinaux*.

Boucquinaux de lièvre sb. m. "petit d'un lièvre" mot du ms. P 1296.

Ms. 1296, 23v:

Et quant on n'ara mie chars d'oiseaux, sy leur porra on donner (aux petits oiseaux) chars de bestes non domesches, si com de chevreu et de gaselles, de *boucquinaux de lievres*, de connins et de telz bestes. Et quant on n'ara telz bestes, sy leur porra on donner chars de bestes a quatre piez domesches, sy com sont chars de moutons, de chievres, de porcs, d'aigneaulx, de *bouchinez* et de telz bestes.

Mss. P 97v, G 87v, St 210:

Et ou deffault des chairs d'oyseaulx sauvaiges on leur pourra donner (aux petits oiseaux) chairs de bestes sauvaiges, c'est assavoir de chevreulx, de galazes, de *bouches de lievres*, de connins et de semblables. Ou deffault desquelz on leur pourra donner chairs de bestes privees, c'est assavoir de mouton, de chievre, de porc, d'aignel, de *chievrot* et de semblables.

Le texte latin nous laisse ici en défaut, car il y a une lacune à cet endroit. *Bouchinet* du ms. P 1296 correspond cependant à *chievrot* des mss. P, G, St, et les mots sont évidemment synonymes "chevreuil". D'autre part *bouchet de lievre* des mss. P, G, St correspond à *boucquinaux de lievre* du ms. P 1296, et le sens de ces deux mots qui dérivent de *bouc* est à coup sûr "petit d'un lièvre". "Le mâle (du lièvre), et spécialement le vieux mâle, prend le nom de *bouquin*, c'est à dire celui qui est comme le *bouc*, lascif et batailleur. En effet, les lièvres mâles, à l'époque du rut, se livrent entre eux de terribles batailles et laissent sur le sol piétiné de nombreuses touffes de poils. C'est ce qu'on appelle le *bouquinage*. On emploie aussi le vb. *bouquiner*[1], en parlant des lièvres au moment de leurs amours", Roll. 1: 81. Rolland nous apprend encore que "quand on veut désigner spécialement le mâle, on l'appelle *bouc*, Pas de Calais, *bouquet*, terme de vénerie, Furetière, 7: 176, et que de Lepus cuniculus "le mâle est appelé *bouquin* (1766), *bokin* Somme, 7, 211. Du mâle qui couvre la femelle on dit *boucqueter* anc. fr. 1530 Palsgrave", 7: 213. — *Bouquinaux* est donc le diminutif de *bouquin* "le mâle du lièvre" et par conséquent à l'origine le même mot que *bouchinet* "chievrot", autre diminutif de *bouc*. *Bouchet* est aussi un dimin. de *bouc*, appliqué au petit d'un lièvre; cf. *bochet, boquet* "petit bouc" God.; *boucho* m., *boucha* m. Capra hircus (Vosges), Roll. 5: 174; *boukè* Doubs, H. Marne, *boucho* Vosges "bouc", Atlas ling. carte 150; *bokot, bokat* "chèvre" Meurthe-et-M., Atlas ling. carte 272. Les dérivés de *bouc* sont, on le voit, nombreux, et dans ces dérivés les formes en *-ch-* et *-k-* se trouvent pêle-mêle.

Bouiaus, boieus sb. m. "conduit": Ysophagues est uns *bouiaus* par que la viande descent ou cors P 48v (lacune dans le texte latin); l'ysophague est ung *boyau* St 155v, G. — "trou": Li gerfaut font lor nis en roches hautes, c'est asavoir en *boieus*, es creptes et es pertuis des roches des montaingnes P 80 (in fixuris, cryptis, foraminibus); *boieux* G 73v, *boyeux* St 171; es fendues (v. ce mot), crettes, es treux P 1296. Voir mon article des subst. *bouel, bouet*, *Remarques sur Renart* p. 83—95. — Sur l'habitude de "estouper" les "bouel, bouet" dont j'ai eu l'occasion de parler Neuphil. Mitteilungen 25: 76, notre texte offre un ex. instructif: Et se ly faucons se veult esbatre pour cause d'aucun treu qu'il voye ou de frenestre ou d'autre chose, le remede est clorre la frenestre ou *le treu estoupper* P 152.

Bourrette sb. f. diminutif de "bourre": Les aucuns n'ont point de plume sur le chief, toutesvoyes ilz y ont petite *bourrette* ainsi comme sont maniere de voutoirs St 135.

Braiers sb. m. "petites plumes placées au dessous des grandes pennes de la queue": Celles pennes qui sont sus les XII pennes de la koue et celles qui sont apelees *braiers* P 58v (bracalae);

[1] Cf. Cotgrave *bouquiner* "to grow hairy about the privities", *bouquin* "lascivious".

le ms. St donne ici et passim la forme *brayes* 166. Les plumes qui sont desous les plus grans pennes de la koue, lesqueiles sont apelees *braiers* P 87 v. Sus ces dis pennes de la koue sont autres pennes molt plus petites de lour et par desous ausi . . . et cestes par dessus d'aucun sont apelees *braiers* P 58 v; *brayes* St 166. Charavay copie à tort *praiers* p. 10. — V. pour l'arrangement des pennes de la queue art. *couvescle.*

Branser vb. a. "saisir, agriffer", traduit le latin brancare: Et li doint (au faucon cilié pour le calmer) le tireour pour ce qu'il s'entende as sons et en goustant dou tireour *bransoit* la main plus estroitement et oblioit les causes de la paour P 137 v; *branse* . . . *oublie* G, St (gustans de tiratorio brancet manum strictius). — Cf. Meyer-Lübke, *Wörterb.* art. *branca,* Du Cange art. *brancare.* Cf. God. Suppl. et Cotgrave *brancher* "to sit upon a branche".

Brugale nom propre "Bulgarie": Li faucon sacre font lor nis en moins froides regions que li gerfaut . . . et plus sovant en Bretaingne et en *Brugale* P 80 v (in Britania et Bulgaria); en Bretaigne et en *Bugrenie* P 1296, 7 v.

Brunetté sb. f. "couleur brune": Derechief ly roux (gentilz pelerins) ou il sont roux simplement et plainnement et n'ont marge ne ou dos ne en la queue, ou ilz traient a *brunetté* selon le plus et le mains et ont marge traiant a *brunetté,* ou ilz traient a bleuetté selon le plus et le mains atout marge sanblant bleuette P 1296, 16; Derechief les rouz ou ilz sont rouz simplement et absoluement et si n'ont nulle marge ou doz ne en la queue, ou ilz tendent a *couleur brune* selon plus et moins et ont marge tendant a *bruneur,* ou ilz tendent a couleur fauve selon plus et moins et ont marge fauve St, G; *rougeur* . . . ont marge *paale* . . . P. — Nous appellons ceulx bruns qui traient a rougeur et tiennent plus de la *brunetté* (rubedinem; *brunour* P) et sont plus brun que rouge et nous appellons ceux rouges qui traient a *brunetté* et ont plus de la couleur dudit plumage ou dos, es plumes, es pennes P 1296, 18. Le dos et la queue qui traient a *brunetté* P 1296, 19 (brunedinem); *brunour* P, *bruneur* G, St. — Le redoublement du *t* dans *brunette* semble indiquer la prononciation brunétte; la comparaison avec *griseté, rousseté* (v. ces mots) parle cependant pour l'accentuation brunetté qui me paraît plus probable. Cf. enfin *brunètte* "étoffe teinte, fine et recherchée, de couleur presque noire" God.; autre ex. *Tournoiement d'enfer,* Rom. 44: 532, v. 551.

Bugrenie v. *Brugale.*

Cailler sb. m. nom du premier os de l'aile, qui fait tourner l'aile: Ou lieu qui est apelez espaule est conjoins uns os que li fisicien appellent armon (quoddam os quod medici dicunt armum), c'est li *cailliers,* et la ou cist os ce fenist sont conjoint a lui dui os qui sont appelei fourchie. Cil dui os . . . sont chavei et angolous et entenrene (v. ce mot), et en lor chavuire (v. ce mot) est li tours dou premier os de l'eile, lequeil os li fisicien

appellent armum locatum, et nous l'apelons *caillier*, qui jue et se muet selonc divers mouvemans en haut et en bas, darrier et devant P 36. Celle partie en la queile est li armus, c'est li *cailliers* P 37. Li ensevans partie qui encomance a la fin dou *caillier* P 37. Armus, c'est a dire li *cailliers* P 37. Li os des cuisses ... est aloije en la scie ... cist os est raportez a cel os des eiles qui est apelez armus, c'est a dire li *cailliers*. — Les mss. G et St donnent assez souvent *quailler*.

Campane sb. f. "petite cloche" employé quelque fois par St et G pour *campanelle*, *camponelle* (v. ces mots): On les doit cilier et leurs ongles doit on rebouchier et roingnier et en leurs piez mettre les getz et en l'un de leurs piez la *campane* et le tournet et la longe s'il convient St 216v. Atlas ling. carte 302 donne *kampano*, *kampana* et les dim. *kampanedja*, *kampanetsa* pour plusieurs parlers du Midi.· Cotgrave *campane* "a bell".

Camponelle sb. f. la petite cloche qu'on attachait à l'un des pieds, parfois à l'une des pennes de la queue du faucon (usage que proscrit l'empereur), pour que le fauconnier puisse entendre si le faucon s'inquiétait ou s'il s'envolait: Il ensieut a dire des gez, de la longe, du tournet et de la *camponnelle* G 93, P (*campanelle* St). La *camponelle* est d'arain et doit estre sonnans et grans ou petite selonc la grantei dou faucon P 108. Le prouffit de la *camponnelle* est pluiseurs, car par le son de ly on parchoit tost se le faucon se debat en son siege ... et s'il avient que on le perde, on l'oit plus tost de loing et peut estre plus legierement recouvrez P 108, G 96, *campanelle* St 221. Le ms. P se sert régulièrement de la forme *camponelle*, dans G et St on trouve aussi *camponelle*, quelquefois *campane* et souvent *campanelle*. Cf. Atlas ling. carte 302 *kampona* Corrèze; *kompono* Lozère, Aveyron, Ardèche, Cantal, Lot; *kompano* Ardèche. Cotgrave *campanelle* "a little tinging bell".

Cauptiliousement adv. "avec précaution; doucement": Et prandra *cauptiliousement* le chief de la longe et de rechief le gitera et l'envelopera entour la perche P 151 (caute); *cauteleusement* G et St, *soubtillement* P 1296, 76. — De *cautelleusement* on trouve un seul ex. dans La Curne. La graphie avec *p* dans P est arbitraire. Cf. aussi *cautileus* "précautionné, habile" God.

Cere sb. f. "la partie inférieure du bec de l'oiseau": Celle partie dou cuir qui est entre la duresse dou bec et les premieres plumes dou chief, c'est asavoir la ou les narilles sont et est apelee *cere*, doit tendre a color vert P 90v. La colors des piez respondra a la colour de ce leu dou bec qui est diz *cere* P 91v. De ce qui est sus le bec qui est apeleiz *cere* nous dirons la ou il parle des oisiaus de proie P 34. Le texte latin porte cera que le traducteur garde tel quel. Au même sens on trouve *cire*, Dancus, éd. Martin-Dairvault, Paris 1883, p. 6. — Les narilles des oiseaux ont la couleur de la cire.

Chamous·adj. "écailleux": En aucuns oisiaus a un cuir plus dur de l'autre general qui est *chamous* en aucuns oisiaus et en

aucuns non P 45 (in quibusdam avibus squammosum, in quibusdam non); *chamouz* G et St. *Chamous* est provenu par aphérèse de *eschamous* qu'on rencontre autre part dans cette œuvre: Plumes ne naissent point es oises qui ont les piez coiriez, *eschamous* et durs P 54. Le sb. *eschame* "écaille" est fréquent: Les *eschames* dou cors de poissons P 49v. — Cf. les ex. d'aphérèse de *es-* *Remarques sur Renart* p. 46—7 et Romania 51: 264.

Chapel sb. m. petit chapeau qu'on mettait sur la tête du faucon pour le rendre moins sauvage: Li *chapiaus* est une chose de cuir formee selonc la fourme dou chief dou faucon pour contenir le chief de lui jusques au coul, le bec et les narines fuer mises P 173v.

Charbonniere sb. f. espèce d'oie, sans doute noire de couleur ... sont plusours menieres d'oies ... si com est l'espece de celles qui sont apelees rozieres et l'espece de celles qui sont apelees *charbonnieres* et l'espece des bernicles et l'espece des gentes P 24 (... species illarum quae dicuntur carbonerae); manque G et St, cf. p. 220. Du Cange enregistre *carbonea* "species anseris" apud Fred. II. — Plusieurs oiseaux de couleur noire sont appelés de noms dérivés de carbone: Emberiza schoeniclus "le bruant de roseaux" *charbonnier* Anjou, Roll. 2: 204; Sylvia atricapilla "fauvette à tête noire" *charbonnier* Fr. comté 10: 160; Parus ater "la mésange charbonnière" est appelé "à cause d'une partie de son plumage qui est noir" *charbonnière*; *charbonnier* Sologne, Salerne; *carboner* Pyrénées-Orientales Roll. 2: 306.

Chardeneruel sb. m. "chardonneret": Li autre uzent des semences qui chieent sus terre et des vermissiaus de terre, si con sont *chardeneruel* P 16 (lacune dans le texte latin); *chardonderoe* G, *chardonneroes* St. Et pour aquerir lor viande trespassent aussi, ainsi con sont *chardeneruel*, melles, oitournel (v. ce mot), mauvis, ... li aspron P 23 (cardilli, meruli ...); *chardonderoe* G, *chardons de roes* St 127. Il rompent l'escorce et la gietent fuer et retienent la mole (v. ce mot), ainsi com sont passerat, *chardeneruel*, spicon P 43 (cardilli, psitacus); *chardonderoe* G, *chardonneroes* St. — *Chardeneruel* est la forme qui se rencontre toujours au ms. P; Roll. 10: 58/59 donne pour le v. fr. *cardonnerole*, *chardonnerole*, *cardenereul*, *cardonnereul*, *écardonnereule*, Lacurne *chardonnerelle*. — *Chardonderoe* peut être provenu de la forme antérieure *chardonneroe* par l'intercalation d'un *d* entre *n* et *r*; cf. *Vendredi*, *viendrai*, etc. Dans ces deux formes la terminaison *-oe* doit être autre graphie de *-eu*; cf. *Remarques sur Renart* p. 86 et la forme dialectale *chardonereû* Roll. 10: 58. *Chardon de roe* peut être créé par étymologie populaire; il paraît que le scribe y a vu *roe* (rota), mais il faut probablement voir dans *chardon de roe* qui ne paraît qu'une seule fois au ms. St 127 une pure bizarrerie du scribe. Cf. encore les formes dialectales suivantes données par Roll.: *chardonnereau*, *chardoneron*, *chardonnerel*, *chardonereû* 10: 58, *cardonneret* Flandres 2: 187. Atlas ling. carte 1493 offre encore d'autres formes du mot: *chardonré*

Doubs, Eure-et-Loire, *chardonuré* Jura, *tsardonere* Suisse et par dissimilation du premier *r chadronet* Hainaut, Loire Inf.

La Curne connaît pour le genevois *chardinolet* "qui suppose un rapprochement entre le chapeau rouge des cardinaux et la tête rouge de l'oiseau"; cf. *kardinal* Gironde, Atlas ling. Une autre forme du mot où l'imagination populaire a dû être en jeu est *chaudronnier*, relevé par Scheler ms. de Lille. Selon Roll. 2: 187 "ce mot est défiguré par suite de fausse étymologie populaire". *Chaudronnier* doit provenir de *chaldronnier*, forme dissimilée de *chardronnier* pour *chardonnier*; un *r* est souvent ajouté après un *r* précédent, Eggert, *Entwickelung d. norm. Mundart* etc., ZRPh 13: 390. *Chaudronnier* a été mis en rapport avec chaudron, chaudronnier.

Chardonderoe voir *chardeneruel.*

Charuette sb. f. "charogne, cadavre": Mais touz jors manjuent les chars des *charuettes* et des muries P 8 (carnes cadaverum, morticinas scilicet, aut residuos); chars des *charoingnes* et des bestes mortes G, St. Car li aucun ne manjuent nulle fois char de lor proie mais touz jours *charuettes* et remanans, desquex nous avons devant dit, ainsi con sont menieres de voutours, de bios et de lor samblables P 16 (semper morticinas aut residuas); *charongnes* G, St. Oisiaus qui manjuent les *charuettes* P 30. Car il se mettent es hautes roches ou sus arbres et des anqui regardent de loing environ eus pour ce qu'il voient aucuns signes de muries ou de charoingnes (aliqua indicia cadaverum), desquex signes il ont des homes quant il lor voient tueir aucune beste ou par oisiaus volans as *charuettes* (ad cadaver) P 19; *aux charettes* P, St. Et se un d'aus descent soudainnement as *charuettes* (ad cadaver) ... et descendent pluseur la ou la murie est (ubi erit cadaver) P 19, G, St. — *Charuette* dérive de caro, de même que *charoigne*; cf. *charoy* Alsace, *cherey* Vosges "charoigne", Atlas ling. carte 243. La forme *charette* est due sans doute à une négligence du scribe qui a cru avoir affaire au mot "charrette"; j'ai de la peine à croire que de *charuette* une forme collatérale, l'homonyme de "charrette" ait pu exister. La transcription *charnette* ne me paraît guère possible, car *u* est nettement marqué.

Chavuire sb. f. "cavité, creux": Li os des hanches ont vers le moitant de lor une *chavuire* qui est apelee scia P 39 (circa sui medium quandam concavitatem quae vocatur scia). Une *chavuire* que li fisicien appelent sciam P 41 (concavitatem). Les chavons des dois sont ... crueses par dedans en la queille *chavuire* elles resoivent les chavons des dois P 45 (in qua concavitate). Les mss. G et St portent partout ici *chaveure* (< cavatura), dont *chavuire* est une autre forme; cf. *cheveure.*

Cheneval, chenevas sb. et adj. "qui a la couleur du chanvre": Li autre (gerfaut) sont de moienne colour entre blanc et gris et sont dit d'aucuns *chenevas* P 87 v/88. Li soret qui sont molt goutei sont fait *chenevas* apres lor mue P 88. Et apres ces (les blancs gerfaux) li *cheneval* sont tenu plus chier P 88, G, St 200 (canna-

uacij); ly *chennevas* P 1296. — Ces deux mots dérivent de cannabis; cannavaciu du texte latin est le proto-type de *chenevas*, *cheneval* est une forme secondaire. Charavay traduit "couleur de paille" p. 10. Cf. Cotgrave *chenevel* "the name of a certain fresh-water fish".

Cheveure sb. f. "cavité, creux": On piz sont *cheveures* en meniere d'aingles, une a destre et autre a senestre P 40, G, St (concavitates vero angulosae). *Cheveure* est une autre forme de *chaveure* (< cavatura); v. *chavuire*.

Chose que conjonction "que": Et c'il avient *chose que* li faucons se degitoit et descende de la main P 110, G 97, St 223 v. Sous l'art. *chose*, *Lexique de Renart*, j'ai donné encore 3 ex. de la locution il avient (avint) *chose que*.

Chuyne sb. f. "cigogne": Pluiseurs des oyseaux moyens ont le col long ainsi comme sont manieres de grues et de *chuynnes* St 140 v (modi gruum et ciconiarum). Aucunes manieres de *chuynes* blances et noires G 6 v, St 108 (ambae species ciconiarum, albae scilicet et nigrae). La *chuyne* a autres ongles que les autres oyseaulx, car elle les a larges en maniere de *cygne* G 45 v, P, *cigne* St 152 (le texte latin porte: ciconia vero habet ungues non ut aves aliae, sed latos *sicut homines et simiae*). Les aucuns ont bec de dure substance, si comme sont les oyseaulx de proye, les especz, les *chuynes*, les grues G 34 v, St 138 (picones, ciconiae). Cf. dans Roll. 2: 378 *cuyne* anc. fr., d'après Scheler ms. de Lille. Cf. *soingne*, *souygne*.

Ciliacion sb. f. synonyme de ciliure: Mais soudainement et assez plus se doubtent les faucons qui sont adebonnairiz sans *ciliacion* et sans chappel, laquelle maniere nous avons ja blasmee St 260 v. *Ciliacion* est le mot latin ciliatio porté par le texte latin et que P traduit généralement *ciliure*, P 1296 *bleuissure*.

Ciliature sb. f. synonyme de *ciliacion* et de *ciliure* (v. ces mots): Il verra et regardera en haut, la *ciliature* relaschie, ainsi comme il est dit P 135; *bleuissure* P 1296, 59. *Ciliature* est le mot latin ciliatura emprunté.

Cilier vb. a. et n., synonyme de *bleuir* (v. ce mot): E *ciliers* n'est autre chose mais que de tenir les iex de l'oisel clous avec le palpebre desous menee jusques en haut vers le sourcil. *Cilijers* est diz pour ce que li iex est cuvers par la palpebre desouz jusques au sorcil P 103 v. La ou il sont dui conpaingnon doient aleir ensamble ... pour ce qu'il aidient l'un l'autre en *ciliant* et en metant les ges P 103 (in ciliando); *blouir* P 1296. Apres ce qu'il sont pris devant ce que on les taingne sur la main on les doit *cilier* et doit on lor ongles rebouchier et reoingnier et en lor piez mettre les giez et en l'un de lor piez mettre la camponelle et le tournet P 103. Le texte latin porte ciliare parfois bloire que Du Cange enregistre d'après Fred. II.

Cilieure, ciliure sb. f. "l'action de *cilier*", synonyme de *bleuissure* (v. ce mot): Ilz peuent estre convenablement portez aux

lieux longtains sans chappel pour ce qu'ilz sont *ciliez* et la *cilieure* leur souffist et ce qu'ilz ne voyent la clairte . . . toutesvoies combien que ilz soient cloz du tout, les yeulx parchoivent la clarte et lumiere aucun pou pour ce que les palpebres sont tenves, et le faucon perchoit la clarte, et derechief la lumiere sousentre par la haulte partie de l'ueil, comme la *cilieure* ne puisse longuement estre qu'elle ne soit eslachie pour l'eslongement du fil ou pour la depression des plumes St 296 v. Par quoy il convient premierement relachier pou a pou la *cilieure* St 250. La forme *cilieure* est portée par St; G et P donnent *ciliure*.

Coffon sb. m. nom du pélican dans les dialectes méridionaux de l'Italie: Pellicans qui en Puille sont apelei *coffon* P 6 (pellicani qui ab Apul. dicuntur cofani). Pellicans d'iaue lesquex aucun apellent en Ytalie *cofons* et menieres de corbiaus de meir et samblables a lor P 10 (pellicani quos quidam in Italia dicunt cofanos). Du Cange donne cofanus "avis apuleio" d'après Fred. II. — Le pélican est appelé à plusieurs endroits de noms qui font allusion à la poche qu'il porte sous le bec et que notre texte décrit ainsi: ont lonc et large bec dessoubz ouquel ilz ont une pellette que elles œuvrent et cloent en peschant en maniere de nasse. Selon Roll. 2: 382 le pélican est appelé *truble* anc. fr., Duez, *grand gouzié* Bouches-du-Rhône, *marc'harit ar ialc'h* "Margerite la bourse" en breton, "à cause de son bec en forme de poche". Il n'y a donc pas de doute que *coffon* "pélican" ne soit le même mot que it. *cofano* "corbeille". Je n'ai pu relever le mot *cofon* "pélican" dans les dict. de patois italiens qui ont été à ma disposition.

Coiat sb. m. espèce d'oiseau: Cil qui sont nei a terre et sont de colour de terre se quachent et refuient a la terre, ainsi con sont perdris, kailles, *coiat*, kannes champestres P 69. Il ne m'a pas été possible d'identifier *coiat* que les mss. G et St sautent; le texte latin porte coyardi. Voir pour l'alternance des suffixes *-at* et *-ard* dans les noms d'animaux, *Remarques sur Renart* p. 43/44. Cf. *corat*.

Combe sb. f. "vallée": Les oiseaux trespassent . . . des montaingnes as *combes* et as vallees ou tans d'iver et des vallees as montaingnes ou tens d'este P 21 (de montibus ad convalles). — Cf. *comba*, *cumba* "locus declivis" Du Cange, *combe* "vallée, terrain creux, grotte" La Curne, *combe* "vallée" Jura, Savoie, le Midi, Atlas ling. carte 1351. — "colline, élévation": Li lieu plain sans vent sont bon et quant il fait vent li lieu des vallees sont millor que li plain; les *combes* et li haut lieu sont pire on tens ventous pour ce que li vent i ventent plus P 167 (colles vero et alta loca tempore ventoso deteriora sunt, pro eo quod venti perflant alta magis); les montaignes et les haux lieux ou tempz qu'il vente sont pieur P 1296, 92. — La Curne dit qu'il "a l'impression que *combe* signifie aussi parfois lieu élevé, hauteur". Cette supposition est confirmée par l'ex cité. Le développement de sens s'explique ainsi: "vallée > les pentes (supérieures) de la vallée > hauteur, élévation".

Combe n'est pas le seul mot qui réunit les idées d'élévation et de dépression; cf. les ex. analogues que j'ai cités ZRPh 44: 226. Au *Lexique de Renart* j'avais traduit un ex. de *combe* "élévation de terre"; cette trad. a cependant été contestée.

Convenableté sb. f. "disposition, circonstance": (La mutation des pennes) ce creons nous avenir par le mouvement des corpz souverains et de diverses *convenabletez* de la matiere en quoy ilz œuvrent G 67, St 181.

Converse sb. f. "le contraire": Cestes eaues sont en yver plus chauldes et en temps d'este sont au contraire, et pour ce les oyseaux *font la converse* P 22, G, St 126. God. 2 ex.

Copre v. *cospre*.

Corat mot obscur: Li aucun ont plumes eslevees enmi le chief en meniere de creste, si com hupes *corat* et une meniere de picons qui sont aportei d'Inde P 30. *Corat* qui est omis par les mss. G et St n'a pas de parallèle dans le texte latin: ut upupae et modus quidam psitacorum qui apportantur de India. Cf. *coiat*.

Corbiau de mer "cormoran", v. *cospre*.

Cormaran "cormoran", v. *cospre*.

Corneille d'Ynde v. *dus des corneilles*.

Coroison sb. f. "putréfaction": Pourquoy quant il leur advient *coroison* (aux. ailes), il convient qu'elle s'estende jusques a la racinne par proces de tempz St 179 v; cest le mot latin emprunté que porte l'original: cum contingat corrosionem.

Corriaus sb. m. nom des quatre pennes inférieures de l'aile de l'oiseau; v. le premier ex. sous *vannel*.

Corrosé, corrosi adj. "usé, rongé": Se li pertuis des palpebres esquelz li filz est ne sont porri par dessus ou *corrosi* en tant c'on ne se puisse douteir de la routure des pertuis . . . P 134 (putrefacta aut corrosa); *corrosis* G, St. Mais ce li pertuis des palpebres sont a ce *corrosi* et porri qu'il ne puissent dureir jusques au tens qu'i(l) doit estre deciiijes, on doit rompre ou tranchier le fil P 134 (sed si foramina palpebrarum adeo sunt corrosa et adsuper putrefacta quod non possint durare . . .); *corrosy* G, *corrosi* St. — Derechief se les dittes marges sont trouvees palles et *corrousees* en la queue, ce puet avenir de ce que le faucon se debat trop plus souvent a terre P, G 82, St 203. — *Corrosé* et *corrosi* sont formés sur le latin corrosus, comme l'a reconnu La Curne qui donne un ex. de *corrosé* "rongé". Cf. *coroison*.

Cospre, copre marant ou **marange** sb. m. "cormoran" ou "pélican": Apert que aucun des oisiaus aquatiques nouent et manjuent poissons, ainsi con sont menieres de plujons, pellicant qui sont *cospre marant* P 11 (modi mergulorum, pellicani, corvi marini); *coppre marant* G, St. Cil qui sont de trop grant et pesant cors, ainsi com sont cigne, *copre marant*, bistardes P 64 (cinni, cofani, bistardae); cignes, *cormarans*, bistardes G 60 v, St 172 v. — Cil qui vivent des choses de l'iaue soulemant sont li pellicant qui sont apelei, se me samble, selonc nostre langaige *copre marange*,

et menieres de *corbiaus de meir* et menieres de plujons P 11, G, St (sunt pellicani, genera corvorum marinorum, et genera mergonum). — Le traducteur n'a pas été sûr du sens de *copre marant* ou *marange.* Il dit qu'il lui semble que le pélican est appelé en français *copre marange*, et au premier ex. pellicani, corvi marini il traduit, en désaccord avec le texte latin: *pellicant qui sont cospre marant.* Au troisième ex. *copre marant* correspond à cofanus qui était un nom italien du pélican (v. art. *cofon*). Au dernier ex. corvus marinus est rendu par *corbiau de mer.* Cf. encore: Une meniere de hairons et *corbiaus de meir* qui sont apelei pluion et cigne P 6 (ut modi mergorum, et corvi marini, qui mergones etiam dicuntur, et cinni). — Cf. les noms suivants du *cormoran* (Carbo cormoranus): *corpmari* anc. prov., *cormarin* Hérault, Bouches-du-Rhône, Gard, *cro marin* Jura, *camarin* picard, *cormaran*, *cormarant* anc. fr., Guernesey, Provence, Roll. 2: 383. Voir l'art. sur *cormoran* de M. Thomas, Rom. 24: 115.

Coturnon sb. m. "caille": Des terrestres li un demeurent tous jours en terre et ne vont onques as yaues, ce n'est pour boivre ou pour baignier, ainsi comme meniere de perdris, de faisans et de *coturnons*, c'on apelle kailles en aucuns leus P 7, G, St (ut modi coturnicum et perdicum et fasiani, bistardae et anates quae dicuntur campestres). — Le nom savant de la "caille" est *coturnix.*

Courial, corial adj. "de cuir": Li pie sont *courial* P 43 (coriales), et passim. — Pellicans ont dois de piez touz *cuiriez* et li cuirs continue le doi darrier as dois devantiers, la quele chose n'avient point as autres oisiaus qui ont les piez *keuriaus* P 6 (digitos coriales); *keuriaux* G 11, *queuriaux* St. Cf. *cuiriez.*

Courlue sb. "courlieu": Et quant il l'ont trouvee en chavant a lor bec, il l'a machillent (lor viande) a lor bec, ainsi com sont *courlue*, plouvier et vannel P 19 (ut corlini, pluerij). De laoutes et de henetons et d'autres vermissiaus . . . ainsi con sont meniere de *courlues*, vennel P 20 (genera corlinorum). Et toute jour sont es lieus des pasquiers desquex il vivent, ainsi con sont *courlue*, vennel P 20. Li aucun ont le bec lonc, graille et par devant contreront et dur, ainsi con une meniere de *courlues* P 34 (modus corlinorum). Autre meniere de *courlues* P 34, 35, etc. — On trouve par un seul ex. la forme *courne*: Li aucun ont le chief ront, ainsi con de *courne*, vannel et plouvier P 30, G, St 135 (ut corlini, vanelli). — Cf. les noms suivants du *courlieu* (Numenius arquata): *courli*, *courlis*, *corleru* picard, *corlu* bessin, picard, Roll. 2: 351.

Coutel sb. m. "nom attribué aux dix pennes extérieures de l'aile de l'oiseau"; v. les ex. sous *vannel.*

Couvecle autre forme de *couvescle*; v. ce mot.

Couvement sb. m. "couvaison": Chapitre dou *couvement* des ravissables P 1296, 10v (de cubatione); ci parolle de *couver* les œus P, G, St. Cotgrave *covement des poussins.*

Couvertoir, couvretoir sb. m., porté seulement par le ms. P 1296, synonyme de *couvescle*; v. ce mot.

Couvescle, couvecle sb. m., d'autres formes de *couvercle*, employées pour désigner les deux pennes supérieures de la queue de l'oiseau: dous pennes issent dou moitant (de la kueue) les queiles quant la koue n'est etandue cuevrent les autres pennes et sont apelees *couvescles* P 57 v (dicuntur coopertoriae). Encor i a autre dis pennes . . . les quex dis sont cuvertes des dous *couvescles* quant la koue n'est estandue et sont apelees *couvescles*, celles de destre et celles de cenestre P 57 v (cooperiuntur a duabus cooperculis quando cauda non est estenta, dicuntur cooperculae, he dextre ille sinistre). Li *couvescle* ont egaul large en lor costes pour ce qu'il puissent plus largemant couvrir devers l'un et l'autre coste P 58. Desous les dous pennes souverainnes qui sont dites *couvescles* P 87 v (coopertoria); *couvecles* G, *couvercles* St 199, *couvertoirs* P 1296. Les plus grans pennes soient recuillies desous les deus qui sont dites *cuuescle* P 89 v (coopertoria); *couvescles* G, St 201 v, *couvretoirs* P 1296, 16. Les deus moiennes souverainnes les queilz deuz sont dites *couvescles* P 118 (coopercula); *couvretoirs* P 1296, 42 v. — Charavay copie à tort partout *couvercle*. — Cf. les formes suivantes de *couvercle*: *kouvekle* Isère, *kouvekl* Saone-et-L., *kouachle* Loire, *keuokle* Rhône, Atlas ling. carte 1797. Dans Modus, ms. 12399 de la Bibl. Nationale se rencontrent les formes suivantes du mot "couvercle": Lequel cofret doit avoir *couvrecle* coulant, fol. 52 v. Et le met en terre que le *couvleque* soit a la fleur de la terre et au bout du *couvlesque* doit avoir un pertuiz, fol. 53.

Crepte, crette sb. f. "grotte, trou": Li gerfaut font lor nis en roches hautes, cest asavoir en boieus, es *creptes*, et es pertuis des roches des montaingnes P 80 (in fixuris, cryptis, foraminibus); en hautes roches est assavoir es fendues, *crettes*, es treux des roches et des montaignes P 1296. — *Crepte*, *crette* peut provenir de latin vulg. *crīpta pour crypta, ce qui est peut-être le plus probable, mais peut aussi être mis en rapport avec v. fr. cretel "meurtrière" que M. Meyer-Lübke dérive de crepitare, Wörterb. 2316.

Cuirié ptc. adj. "de cuir, ou ressemblant au cuir": Autres oisiaus qui ont les dois *cuiries* P 34 v (digitos coriales). Pellicans ont dois de piez touz *cuiriez* P 6. Ilz n'ont les piez *cuiriez* ainsi comme ont les oyes, les cannes et les yautelles St 189. Cf. *courial*.

Debat sb. m., synonyme de *debatement* sb. m. du vb. *soi debatre*, expliqué par le premier ex.; le ms. P 1296 porte *esbatement* et *soi esbatre*:

Nous apelons *debatre* le faucon quant il c'efforce de departir de la main ou de son siege pour voleir, P 130.	Nous appelons *debatement* quant li faucons s'efforche d'eschapper de la main ou du siege pour voler, P 1296, 54 v.

Texte latin: diverberare vero dicimus . . .

Car c'il *se debatoit* celle part, ciz *debas* li seroit perillous, et c'il i a	Car s'il *s'esbatoit* celle part, telz *esbatement* seroit perilleux au faucon

fenestre qui soit opposee dou long de la perche, li *debas* qu'il fera vers li, c'il avient qu'il *se debate*, ne li sera pas si nuisibles por ce que quant il *se debatera* au lonc de la perche ... Li *debas* dou travers de la perche est perillous, car quant il *se debat* dou travers, les eilles touchent la perche dessa et dela en teille meniere P 150.

et se ly treux estoit de long et il *s'esbatoit*, ly *esbatement* ne seroit mie sy perilleux ne sy nuysible, pour ce que quant il *s'esbat* du long de la perche, ses elez ... Quant ly faucons *s'esbat* du travers, les elez atouchent de chacune part a la perche ... P 1296, 75 v.

Le ms. P 1296 renforce souvent *esbatre* par des synonymes: Comment on le doit secourre quant il *s'esbat et esmuet* 60 v. Il *s'esmeut et esbat* et s'efforce d'eschapper 68 v. Nous appelons *debatre ou esbatre* ce que quant ly faucons est loiez il s'effore d'eschapper 64 v. Chapitre des *esmouvemėns* et des *debatemens ou esbatemens* que ly faucons bleuis fait et des differences entre les *esmouvemenz* et les *debatamėns* 54 v.

Debleuir ou **deblouir** v. *desbleuir*, *desblouir*.

Debonnairete v. *adebonnairissement*.

Decilier v. *descilier*.

Degoisier réfl. "chanter, en parlant des oiseaux": Et aucun de lor (des oiseaux qui chantent) c'esbenoient plus et *degoisent* en prins tans P 47 (garriunt plus in vere). God. *soi degoisier* "s'ébattre" un ex., *degoissie* "remplie de plaisirs" un ex., *degois* sb. m. "joie, plaisir, divertissement". Selon La Curne *degoiser* au sens de "chanter, babiller" est donné par Nicot et Monet. Aussi dans Cotgrave.

Au *Lexique de Renart* j'ai enregistré l'art. fictif *degoir* réfl. "se réjouir": Lieement s'en vet *degoissant* Ren. XI 767 E. Le nombre des syllabes montre que *degoissant* est de trois syllabes, non de quatre. On n'a donc pas le droit de supposer l'inf. *degoir*. *Degoissant* est le ptc. de *degoiser*, écrit arbitrairement avec deux *s*.

Demonstrant "l'index": Et doit le fauconnier soustenir le chapel a deux dois, c'est assavoir ung doit qu'on apelle *demonstrant* et du moien doit, et ainsi que la partie du chapel qui doit estre sur le haterel gise sur ces deux dois par dedans ces deux dois et ly treu par quoy ly becq doit issir soit par deseure; et ly poz soit par deseure la partie du chapel pres du treu par quoy le becq istera, ainsy que ly treu ne soit entre le peuch et le *demonstrant* et la coroiette du chappel pende par dedens la main P 1296, 100; ... a deux des dois, c'est assavoir au premier et au moien ... entre le peuce et *le premier doi* P. Cf. *doigt demonstreeur* et *demonstreus* "le second doigt de la main" La Curne. God. *doigt demonstreur* un ex.

Deparde forme exceptionnelle du présent du subj. de *departir*: Ce li faucons *se deparde* dou lieu onqueil il est P 150; cf. *departir* de la main ib 149 v. Celle cause qui vient par derriers ... li fauconniers procuroit, c'il puet, que la chose ne vaingne pas, ou autremant *se deparde* plus tost qu'il porra de celle chose qui vient

par derrier ib 147 v; cf. et *se departe* de lui sans aucune noise ib 151. Cf. *Notes sur le texte de Renart*, ZRPh 44: 668 (v. III, 132).

Desbleuir et **descilier** vb. a. "ôter la ciliation à": (Se li faucon) est si aprivoisiez que on luy a laichie la bleuissure (ciliacion St), on le doit tout *rebleuir* (doit estre du tout en tout ciliez St) avant qu'on le porte hors ... et quant il sera *resbleuiz* (ciliez St), on le porra porter et se ly faucons qu'on doit porter de region en autre est ja sy dontez qu'il soit tout *desbleuiz* (*descilié* St), avant qu'on le porte, on le doit *rebleuir* (estre *ciliez* St) juscques enmy les yeux, car s'on les *rebleuissoit* (estoit *descilié* P) tout, il revenroit a sa premiere sauvagete P 1296, 92. *Decilijez* et sans chapel P 109 (deciliatus); *desbleuit* P 1296. Il sera *descilie* par nuyt moult convenablement pour ce que pour la obscurte de la nuyt ... il ne pourroit veoir manifestement ne la face de l'homme ne autres choses qui sont environ lui dont il se peut doubter St. Pour quoi il covient premierement relachier pou a pou la ciliure et ne mie dou tout ensamble *descilijer* P 134.

Despeschié ptc. adj. "libre, calme": Ceste tynne (pour baigner le faucon) soit aloyee en lieu *despeschie* de la maison ou en jardin ou en champ ou en celle maniere que a ce lieu ne viegne chien ne porc ne autres bestes St 275, G, P (in loco domus expedito). Cotgrave *despesché* "delivered, freed".

Destraindre vb.a. "donner peu à manger; réduire l'alimentation": Il le convient par aucuns jours destraindre a (lire: *et*) mener a plus grant fain devant ce que il soit portez hors, pour ce que pour la grant fain en quoy il est menez, il preigne plus volentiers la hors le tiroir quant il en est besoing pour les causes devant dittes. Toutesvoies en lui *destraignant* on devra regarder l'estraignete du faucon, la maigresse et la convoitise de menger, s'elle est grande ou petite. A cellui qui sera plus convoiteux nous devons moins *destraindre* ... se la convoitise de mengier est si grande, nous le pourrons moins *destraindre* St 270 v, G, P (distringere). Cf. Celle maigresse a laquelle il doit estre *destrains* et detenuz St 273. Modus emploie au même sens *amenuisier*: Donques li *amenuise* sa vie, c'est que tu li donnes mains a mengier, ms. 12399, fol. 70 v.

Donnet sb. m. "duvet": (Les petits oiseaux) n'ont plumes ne pennes pour voler mais seulement ce qu'on appelle lainetez ou *donnet* por garder lor corps du froit P 1296, 21 (lanulae); *foles plumes* P. Cf. *ton.*

Dus des corneilles sb. m. selon le texte latin une espèce de râle: Une meniere de rale terrestres qui sont apelei *dus des corneilles* P 15 (modus rallorum terrestrium, que dicuntur duces coturnicum). Coturnix est le nom générique de la famille des perdrix et des cailles; *dus des corneilles* ne traduit donc pas duces coturnicum. Les scribes des mss G et St se sont aperçus de l'incohérence du passage et ils ont changé en: une maniere de rale terrestres qui sont appelees *cornailles d'Ynde* G, *corneilles de Ynde* St 118. *Corneillé d'Ynde* ne m'est pas plus clair dans ce

contexte que *dus des corneilles*. D'autre part *duc* est un nom souvent attribué aux différentes espèces de Strix, probablement, comme l'indique l'expression *dus des corneilles*, parce que les corneilles et les pies s'assemblent autour d'eux en jasant; *duc*, *grand*, *gros*, *double duc* Strix bubo, Roll. 9: 63, *petit duc* Strix scops, ib. 9: 70, *ducquet* Strix otus, ib. 9: 66. *Dugonelo* "chouette" Aveyron, Atlas ling. carte 1502. — Le premier traducteur paraît avoir lu duces cornicularum pour duces coturnicum.

Effleer vb. réfl. et n. "s'évaporer, s'exhaler": (Les gerfaus dans le Nord) sont plus fort, car bise et froidure (qui) ont seignorie anqui, font lors cors plus fors pour ce car encloent les pores dou cuir, c'est a dire les pertuis par les quelz les humours dou cors *c'effleent*, et ainsi ne laissent issir la naturel chalour ne *effleeir* les esperilz, les quelz douz choses gardees et retenues ensamble es cors rendent et font les cors plus fors P 82 (la première partie du passage manque au texte lat.; à *effleeir* correspond exhalare); *s'effleent* . . . *effleir* G 75, St 193. Mais es chaudes regions li esperit chalours et les humours *c'effleent* et esvaporent et ainsi defaut la force ib. (calor et humores evaporant): *se effleent* G, St. La chalours natureiz *c'effleeroit* et s'en isteroit et chalours estrange i enteroit P 98 v (expirante calore eorum naturali); *s'effleeroit* G, St. — *Effleer* suppose une forme *ex-flatare, faite sur flatus, ptc. de flare; *effleir* G 75, St 193 représente peut-être le même verbe contracté. Cf. it. *rifiatare*, anc. fr. *refleer* (< *re-flatare), relevé par un seul ex. par M. A. Thomas dans *l'Entrée d'Espagne*, et les composés de flare dont je traiterai dans les *Mélanges Antoine Thomas*.

Egerer vb. n. "évacuer le ventre": Car c'il estoit longuement detenus (dans le maillolet; v. ce mot) il porroit a poinnes *egereir et widier* et *la matiere retenue* sicheroit on ventre P 113 (vix possit egerere et egestio retenta dessiccaretur); il ne porroit *chier ou muitir* (v. ce mot) et la viande ou *l'egestion* ly secheroit ou ventre P 1296, 37. Mais puis que la viande de la gorge sera descendue a l'estomac et de l'estomac aux boyaux et elle a este longuement y la, ilz *egerent* et lancent hors pluiseurs fois et mesmement selon ce qu'il convient a la quantite des viandes qu'ilz ont prinses et en *l'egestion et le glat* (v. ce mot) qu'il fait celle chose noire . . . St 214, G, P (egerent pluries . . . in egestione quam faciunt). Et verra on mieulx *l'egestion ou le mutissement* que ly faucons ara fait sur la perche P 1296, 49. — God. Suppl. *egerer* "évacuer" un ex., La Curne *egestion* "déjection" un ex. Ce sont les mots du texte latin empruntés.

Egestion sb. f. "déjection", v. *egerer*.

Empenon sb. m. quatre petites pennes en dehors des 26 grandes pennes de l'aile: Fuer cestes sont encor celles qui sont dites *empenons* et sont ordenees en leu que nous avons dessus dit P 56. Et ces quatre petites pennes sont apelees *empenons* et sont

mandres des pennes et plus grans que les plumes P 55 (hae quatuor vocantur empiniones). Cf. *empennon* "endroit de la flèche où sont fichées les plumes" God.

Enfauchié ptc. adj. "recourbé comme une faux": Li aucun ont les eiles en samblance de faus molt *enfauchies*, li aucun les ont estandues et non pas molt *enfauchies* P 39 (multum falcatas ... non multum falcatas).

Enpeschousement adv. "impétueusement, subitement": Le faucon liié, li fauconniers se puet departir dou faucon selonc ce qu'il wet, mais qu'il ne se departe *enpeschousemant* ne rudement P 127v (dummodo neque impetuose neque cum tumultu); *empescheusement* G 111v, *empeschement* St 243, qu'il ne face nul escroissement P 1296, 52v.

Entendible adj. "attentif": La nuyt lui surviendroit, en laquelle le fauconnier ne pourroit estre si *entendibles* au faucon comme de jour St 235v. God. 2 ex.

Entendre vb. n. "être attentif": Nous devons tousjours *entendre* qu'il ne se debate St 240 (semper intendere debemus). God. un ex. de ce sens.

Entenrené adj. "cartilagineux": Cil dui os ... sont chavei et angulous et *entenrene* et en lor chavuire est li tours dou premier os de l'eile, lequeil os li fisicien appellent armum locatum et nous l'apelons caillier (v. ce mot) P 36 (ossa ... concava, angulosa et cartilaginosa); G et St, qui n'ont pas compris le mot, copient *enteriné* qui est bien le ptc. du vb. *enteriner* "accomplir entièrement" God. — *Entenrené* comme *tenrenous* est formé sur *tenron* (*tendron*) qui vient de tener et suppose un *tenerone. Les deux mots reposent sur des formes antérieures **entenroné*, **tenronous*, dont l'*o* a été assimilé à l'*e*; cf. *Remarques sur Renart* p. 99.

Enteriné ptc., v. *entenrené*.

Entrapement sb. m. "entrelacement", v. *entraper*.

Entraper vb. "entrelacer": Li ges sont entourtillie et *entrapei* et par cest *entrapemant* li pie lor sont estraint et de ce vient qu'il ne se pueent sustenir sus lor pies P 130v (sequitur intortio jactorum, propter quam intortionem constringuntur pedes). Les *entrapemens* qui adviennent aucunefiois par les involucions des gez St 239v, G, P. — God. 4 ex. de *entraper* "entraver, embarrasser"; au premier ex. de God. le vb a comme ici le sens de "entrelacer"; cf. l'ex. du vb. cité au *Lexique de Renart*. Dans Ren. on trouve aussi *entraper* pour *attraper*; voir *Remarques* p. 163.

Entrelassuire sb. f. "entrelacement": Quant les lioires (liures) d'un chascun des deux (faucons) sont voisines ... se les longes s'entrelassent ensamble, l'*entrelassuire* ne montera pas en haut de lor P 129v (colligantia non stabit in sursum earum). Et pour ce plusour faucon soient lijé a la perche ... si pres que lor *entrelassuire* des longes ne soit a lor dammage P 129v (tricatura longarum). Aux deux endroits: *entrelaissure* G 113, *entrelaisseure* St 245; le ms. P 1296, 54 donne au premier endroit *enlacemens*,

au second *entrelacemens.* — Tous ces sb. dérivent de *lacer* < laqueare; cf. *entrelaceure* "entrelacement" God.

Escaillu adj. "écailleux": Ly doit (du gerfaut) sont long, maigre et aspre, *escaillu* et loingz ly uns de l'autre P 1296, 14. Le mot est seulement dans P 1290; les autres mss. *eschamous.*

Eschappable adj. "qui glisse et s'échappe facilement": Poissons sont glaissant et *eschappables,* et si les fait l'eaue encores plus glacier et sourfuyr St 138 v, G (pisces equidem sunt lubricantes et aqua facit ipsas amplius lubricare); glassant et *escoulourjable* P 33.

Escous, escouement sb. m., synonymes de debat, debatement: La colours des pennes, des plumes, des piez et dou bec seroit par ce mortifiee par aucune meniere et li faucons pour ce feroit flebemant et pigremant et non poissammant *ces esbas et ces escous* et ces autres menieres P 123 (diverberationes et excussiones et caeteras operationes suas); *ses esbatemens et ses escouuemens* P 1296. — *Escous* et *escouuement* dérivent à coup sûr de *escourre* < excutere; dans *escouuement* le second *u* est intercalé, cf. *Remarques sur Renart* p. 94.

Escrache sb. f. "coquille de limaçon": Li aucun les ont descuvertes et aucun oisel ont les naries tornatiles par dedans en meniere d'*escrache de limesson* P 32, G (in modum testae limacis). — "tesson": Et pour ce qu'il ne morde ainsi, on li doit mettre devant son bec une *escrache* ou bois dur ou pierre quant il voura mordre pour ce que par l'annui et par la duresce de la chose qui li iert opposee, il laissoit a mordre P 130 v, G (anteponatur rostro suo testa una, aut lignum durum, aut lapis); *ung tesson de pot* ou fust dur ou pierre P 1296, 55. Le ms. St porte aux deux endroits *escarche,* avec métathèse de l'*r*. *Escarge* God. doit être une autre forme de *escarche, escrache*: Et tant ly presentat de florins et d'*escarge* "pièce, monnaie?", *Geste de Liège.* Atlas ling. carte 1476 donne pour Linthes (Marne) *ékrache* f. au sens de "brou de la noix"; c'est évidemment le même mot. Il paraît bien probable que le vb. *escrager* que God. enregistre au sens de "faire jaillir" contient le même radical que le sb. *escrache*: Luy *escrageant* . . . la gluante cervelle, Ronsard; Tout le tais (la tête) *escragé* se fend en deux esclats, Jamyn; Luy *escragea* a terre la cervelle, J. de Vitel. Je donnerai l'étymologie de ces mots dans un article qui paraîtra prochainement.

Escroe sb. f. "vis", v. *tornatil.*

Esmouvement sb. m., v. *debat* et *repous.*

Espareignier autre forme de *espargnier* avec intercalation d'un *e*: Encores aide en ce l'arousement, car le tyroir en est *espareignies* St 274. God. Suppl. *espargnier* donne *esparigner.* — Le ms. St intercale de même un *e* dans le mot *archon*: l'*arechon* devant de la selle . . . le faucon pourroit estre entreprins entre le pyz du fauconnier et l'*arrechon* . . . l'*arechon* devant de la selle . . . oste la destre main sur laquelle le faucon est de l'*arechon* de la

selle et siee sur la *seelle* St 279 v. On trouve aussi souvent au ms. St la forme *seelle*.

Espec sb. m. "pivert": Menieres de picons c'on appelle *espec* P 16, G (ut sunt species piconum); meniere de pincons St. Hupes, *espec* P 63. Les aucuns ont bec de dure substance, si comme sont les oyseaulx de proye, les *especz*, les chuynes G 34, P, St (ut rapaces, picones ...). Menieres d'*especz* et autres qui s'appuyent aux arbres St 149, P, G. — Cf. *espec*, *espeque*, *epeiche* anc. fr., *épèke*, *épé* patois, Roll. 9: 99 (Picus).

Esponde sb. f. "muscle": Car il (li piz) contient la quanne dou poulmon ... plusours *espondes* conjointes et continues ensamble P 34 (spondiles multas conjunctas invicem, ligamentis continuatas). Et ces plusours *espondes* a il pour soustenir le chief et que par ces jointures il puisse flanchir et tourner le chief a destre et a senestre, en haut et en bas, devant et derrier a lor volentei, a l'aide des mustiaus et des ners qui descendent dou haterel P 34 (plures spondiles). Par dessus les costes pres des *espondes* dou dos P 36 (prope spondilia dorsi). — Du Cange enregistre *spondilia* "colli vertebrae"; God. connaît le subst. *esponde* au sens 1° "vertèbre": les *espondes* sont fondement de tout le col, ce sont les neuz et les jointures du col; 2° "les côtés du pied des bêtes à pied fourchu".

Estrecesse sb. f. "étroitesse": ... en telle maniere que la largesse du jet responde a la grandesse et a la petitesse du faucon et la partie du jet qui venra par dessoubz soit estroitte tant que l'*estrecesse* viengne a la moittie de la largesse qui sera entour la jambe P 1296, 30 v; ces *estrois* retournoit a bien pres a la moitie P. ... Que quant ly faucons retrait son piet en hault, il ne blesche mie son piet par l'*estrechesse* de la jointure de la couroye P 1296, 30 v; par l'*estroit* de la conjunction de la courroie P.

Eurre adj. s'appliquant aux cris du faucon quant ils ne sont pas clairs: Ses beemens ou ses cris (du bon faucon) sera clers et non *eurres* P 1296, 42 v (hiare suum clarum est); ces cris est clers et non pas *rois* P 118 v, *royz* G 104, *roiz* St 233. — God. sous *ord* enregistre la forme collatérale *orre* au masc. Tant *ord* que *orre* s'applique par métaphore à toutes sortes de sb., même des sb. abstraits, pour indiquer la malpropreté ou le mauvais état d'une chose: *ors mos* "mots", *noz orres pechez*, *ordes amours*, *peser ort* "peser brut", *fel*, *orre*, *faus traitor* (terme d'injure); La Curne connaît même un ex. où *ord* se rapporte aux sons: *ors sons* "vents qu'on lâche". Il paraît que *eurre* est une autre forme de *orre*; des ex. de transition extraordinaire de *o* et *ou* > *eu* dans les dialectes du Nord sont donnés *Remarques sur Renart* p. 63.

Facche sb. espèce de pigeon, plus grande que les pigeons ordinaires: *Facches* qui sont plus grant que coulon et que tourterelles P 16 (facha, quae sunt majores columbis et majores turturibus). Li aucun l'ont (le bec) de mole sustance, ainsis com sont

tourterelles, colon privei et *fauches* P 32 (columbae domesticae et faecha). Et ne l'ont pas couvenable (le bec) pour rompre l'escorce, transglutissent les grains durs et mous atout l'escorce, ainsi con sont coulon, tourterelles, *fauches* et plusours autres qui ont le bec moul P 34 (fakecha). *Fauches* P 66 v (fachetarum). Mais li cuirs est detranchiez et s'aert a un chascun doi collateraument et de coste, si c'on puet veoir es *fauches* P 43 v (ut est videre in fulicis). — Le mot auquel correspond *fache*, *fauche* dans le texte latin se présente sous des formes différentes. Au dernier ex. fulica "la foulque" est même traduit par *fauche*, autre mauvaise traduction. Du Cange enregistre les différentes formes de facha dans Fred. II (faecha, fakecha, facheta) ajoutant "ex graeco φάσσα palumbus".

Fauche autre forme de *fache*; v. ce mot.

Fendue sb. f. "fente, crevasse": (Les gerfauts font leurs nids) en hautes roches, est assavoir es *fendues*, crettes, es treux des roches et des montaignes P 129 b (in fixuris, cryptis, foraminibus); en *boieus*, es creptes, et es pertuis P 80. Cf. Et se ly nis est en *fendures* de roches P 129 b, 21 v; *pertuis* P. — Atlas ling. carte 551 donne pour le Nord de la France *fendure*, *fenture* et aussi *fendue*. God. connaît plusieurs ex. de *fendeure*, *fendure* et un ex. de *fendu* sb. m. "fente".

Fert adj., autre forme de *ferme*, créée sans doute sous l'influence de *fort*: ... jusques a tant qu'il soient *fert et fort* ens choses dessus dites (dans l'art de voler) en la fin de printans P 23 (donec firmantur in praedictis); *fermes et fors* G, St 128. God. Suppl. donne un ex. de *fert*: *fert* et estauble sous l'art. *ferme*.

Fie sb. m. autre forme de *foie*: En lui (le foie) est aers et apliqueiz en aucuns oisiaus li sas dou *fie*. Aucun oisel sont qui n'ont point de *fie*, ainsi con sont coulon et tourterelles P 49 (saccus fellis, sunt aves quae penitus carent felle); les mss G 58, St 156 portent *foye*. God. Suppl. sous *foie* et La Curne donne des ex. de *fie*.

Flaiellement sb. m. du vb. *flaieller*, *flaeller* a. et n. "agiter les ailes": il *flaelle des eiles* pour ce qu'il a volentei de voleir P 131 (flagellant alis frequenter); *flayelle* G 114 v, *flaielle* St 247, *il bat de ses eles* P 129 b, 55 v. Il *flaiellent* souvantes fois *lor eiles* et toute voie il ne laissent point lor lieu ib. Apres le *flaiellement* li faucons se debat; li *flaiellemens* ne sera ja perillous ... quant li fauconniers verra que li faucons *flaellera des eiles* (flagellatio) et il se doutera que apres ce ne s'ensieue li debas (diverberatio) P 131 v. Il ne *flaielle* pas *des eiles*, mais estant (étend) aucunne fois l'une, aucunne fois l'autre P 170 v; *il ne bat mie des eles* P 129 b.

Foret, furet v. *leurre*.

Fourchié sb. m. ou adj. s'appliquant à l'os dit "fourchette": Ou lieu qui est apelez espaule est conjoins uns os que li fisicien appellent armon, c'est li cailliers, et la ou cist os ce fenist sont conjoint a lui dui os qui sont appelei *fourchié* et sont decevré et devisei l'un de l'autre P 36 (duo ossa quae dicuntur focilia).

Premieremant li petit os sont aloie sus le tour de cel os qui est conjoins as deus os *fourchiez* P 36 v (illis ossis quod conjungitur focilibus). A cest os per enseugant sont lije dui os *fourchié* des cuisses qui sont es ciles (duo focilia cruris quae sunt in alis), car il i a deus os *fourchiez* des cuisses (duo focilia cruris), pour ce que ce li uns estoit malades que li autres demourast sains P 41 v.

Franc adj. dans l'expression *air franc* "l'air frais": Il convient qu'il soit acoustumez demy ciliez estre portez hors de la maison a l'*air franc* St 252. Car ainsi le faucon lyez a la perche ou au siege, son chief tourné vers la lumiere, desirera yssir a l'*air franc* et se debatera plus voulentiers St 259 (desiderans exire ad aerem liberum). Car le tempz aproche ouquel il doit estre portez hors a l'*air franc* St 270 v (ad aerem liberum). Et quant il se sent soubz l'*air franc*, il se recorde legierement de sa premiere estraignete St 270 v. De l'adebonnairissement du faulcon sur la main a l'*air franc* St 271 (in aere libero). Devant ce qu'il fut portez hors en l'*air franc* St 272. Toutesvoies pour ce que dessoubz l'*air franc* le faucon descilie voit mout de choses qu'il n'a pas accoustumees de veoir en la maison, il se recorde de son estraignete St 294. Car il parcoit par l'air qu'il attrait a ses narines qu'il est hors et dessoubz *franc air* St 296 v. — Tous ces ex. de *air franc*, cités d'après St, se trouvent aussi dans P et G.

Franquelin sb. m. "francolin": Li aucun manjuent plus souvant grains, fruiz d'aubres et de boissons, kennetons et autres viandes qui lor sont convenables, ainsi con sont perdris, starnes, paon, *franquelin* P 16 (pavones, franquillini). Entre les oisiaus terrestres li *franquillin* P 60 v (franquillini). Manieres de perdrix et de starnes, faisans et *franquelin* G XX v, St, P. — V. Littré *francolin* "oiseau de la famille des Sylvains, qui est de la grosseur du faisan d'après Buffon. It. *francolino*, dont sans doute le français dérive, et non vice versa". God. Suppl. donne 3 ex. de la forme *francolin*; Du Cange *franquillinus* "phasiani species". Selon Roll. 10: 227 c'est la gélinotte (Tetrao bonasia) qui porte le nom de *francolin*; selon Cotgrave *francolin* est le nom d'une espèce de Limosa et de Perdix.

Frequentablement adv. "frequemment": Ilz ne meuvent pas les esles moyennement, mais les meuvent souvent et *frequentablement* G 58 v, St 169 v. God. connaît un seul ex. de l'adj. *frequentable* "fréquent" de Marot 1532.

Galande nom propre, v. Guellande.

Galeran sb. m. "butor": Li aucun l'ont desnué (le chief) qu'il n'i a ne plume ne bourre, ainsis com li oises qui est apeleiz *galerans* noirs champestres qui a le bec et les cuisses noires; et ainsi com li *galerans* grivoleiz de blanc et de noir liqueil demourent volentiers en Cire, en Egypte et es parties d'Oriant P 30 (galeranus niger campestris . . . galeranus varius ex albo et nigro); G et St ecrivent *galleran*. *Galerant* champestre P 63 v (galerani campestres). —

Selon Roll. 2: 376 *galerand* est un nom attribué en Bretagne à l'Ardea stellaris "le butor"; de même Littré. V. enfin Du Cange *galeranus* "avis species, de qua Fred. II. Germanis olim Calander, galander, galerita, caliendrum". Dans Du Cange les noms galeran et calandre sont confondus.

Galeron sb. m. "chapeau de feutre": Li fauconniers taingne aucunne fois le *galeron* sus son chief et aucunne fois l'otoit pour ce que li faucons l'acoustumoit a veoir atout le *galeron* et sans le *galeron*. *Galerons* est chapiaus de fautre P 145 v (teneat galerum super caput suum ... cum galero et sine pileo). Et c'il (le mauvais temps) ne trespasse tost, couvroit et deffende le faucon de sa personne et de son *galeron* P 166 (galero suo). Le ms. P 1296 se sert de l'expression *chappel de feutre*, ou seulement de *chappel*. — *Galeron* est une traduction négligée du latin galerus; c'est l'accusatif galerum, forme sous laquelle le mot paraît la première fois, qui est à la base de la traduction. Cf. Du Cange *galerus* "insigne ducalis potestatis. Latinis est pileus rotundus a galea sic dictus juxta Varronem". Cf. argot mod. *galirin* "chapeau" (Delvau).

Gavelos, gavrelos sb. m. "javelot": Les autres chaces ont leur estrumans artificiaus et fais de mains, ausi con sont filei, rois, las, pieges, *gavelos*, ars et teilz estrumens P 4 (retia, laqueos, pedicas, venabula, jacula, arcus balistas); *gavreloz* G, St.

Gelde sb. f. "cible", v. *joe*.

Gelfaus sb. m. autre forme de *gerfaut*: Ou traitie de la chace des *gelfaus* as grues P 162. God. Suppl. donne 2 ex. de la forme *gilfaut*. *Gelfaus* repose sur la forme antérieure *gelfalt*, provenue de *gerfalt* par l'assimilation de l'*r*.

Get sb. m. "déjection du faucon": La plus grant partie de son *get* est blanche et molle ... il avient qu'il mue son *get* et le fait d'autre maniere en coulour et en sustance P 118 (egestio); *egestion* P 1296. On trueve souvant sus la perche des faucons quant elle est large et la plumee et le *giet* ... la quantitez dou *get* P 118. Le *giet* du faucon P 124; l'*egestion* P 1296, 49. — *Get* est le sb. verbal du vb. *geter* au sens de "ce qu'on jette hors de soi". Cf. God. *giet* "ce que la mer jette sur le rivage".

Glas sb. m. "glissement": Car il (les oiseaux) ont en bec de quoi il s'aident contre le *glas* des peissons, car li peisson sont glassant et escoulourjable et l'iaue les fait ancor plus glacier et soufuir P 33 (contra lubricitatem piscium); *glaz* G, St 138 v. *Glas* est évidemment le sb. verbal de *glacier* "glisser"; God. donne *glas* seulement au sens de "glace".

Glat sb. m. "déjection": Et en l'egestion et le *glat* qu'il fait (ms. soit), celle choze noire dure qui a acoustumei d'estre en la violeste, sera petite et grumelouze P 101 v, G, St (in egestione quam faciunt). — *Glat* est à coup sûr le sb. verbal de *glatir* "faire du bruit"; le sens originaire de *glat* "déjection" doit donc être "chose qui tombe avec un clapotis". Cf. God. *flat* "bruit d'une chose qui tombe lourdement" du vb. *flatir* "tomber par terre" God

Goion sb. m. sorte d'oiseau aquatique: Teil ne demeurent pas de nuit fuer des yaues, ne ne paissent pas de nuit, car pou de viande lor soufit, ainsi con sont plouvier, vennel et menieres de grues. Les kannes et les cercelles et les aigrettes et li *gojon* nc vienent pas en certainnes hores mais passent toute jour es yaues ou fuer des yaues P 12 (anates vero et circellae et similes non accedunt istis horis certis . . .). — *Gojon* m'est obscur; le texte latin ne nous donne pas la clef de l'énigme, du moment que la traduction n'est pas exacte. La juxtaposition avec aigrette ferait croire qu'il s'agit d'une sorte de héron. Du Cange donne gojo, mais seulement au sens de "clavicula ferrea vel lignea".

Graisse, graiz v. *gres*.

Granté sb. f. "grandeur": Car se on lor donnoit une fois tant seulement la viande, il ne lor souffeiroit pas pour la *grantei* des jours P 101 (propter longitudinem dierum); la *grandeur* des jours G 90, St 214, la *longuesce* des jours P 1296, 26 v. La camponelle est d'arain et doit estre sonnans et grans ou petite selonc la *grantei* dou faucon P 108; *grandeur* G, St, P 1296. — *Granté* représente régulièrement le latin granditatem, mais peut aussi être fait sur l'adj. grant; cf. *agrantir*: La chalours qui est *agrantie* par la resplendissour dou soloil P 165, G, St 281 v.

Gres sb. m. "marche": Aristote dist que li oisel qui sont de petit voul sont de bon *gres* et de bonne erre, mais une meniere de plujons est de petit voul et de pire *gres* P 9, G (quae aves sunt modici volatus, sunt boni gressus); Ar. dist que les oyseaux qui sont de petit vol que ilz sont de bonne *graisse* et de bonne erre, et une maniere de plonjons est de petit vol et de pire *graisse* St 110. Sont de mauvais *gres* et de petite erre P 10, G; sont de mauvaisse *graisse* et de petite erre St 110. — On a l'impression que le scribe de St n'a pas au premier abord compris *gres*, le remplaçant par *graisse*. Plus loin dans le même ms. on trouve aussi *gres*. Cf. encore au ms. St: La cause pourquoy les oyseaux noant sont de petite erre et de mauvaise *gresse* 111. Ces oyseaux sont de petit *greis*, car il advient ainsi comme tousjours que tous les oyseaulx de ysnel vol sont de petit ou de tardif *graiz* . . . ceulx qui sont de petit vol et brief, ilz sont d'isnel et de bon *gres* 186. Dans tous ces ex. P et G portent *gres*. *Gres* est le mot latin gressus emprunté.

Gresilleux adj. "grêleux": Ly tempz *gresilleux* en tout temps de l'an est nuisablez, car ly *gresius* fiert le faucons, et petit advient que *gresius* soit sans vent P 1296, 91 (tempus grandinosum); li tens *grelloux* en touz tens P 166, *grelleux* G, *gresleux* St 282 v. Ly temz niveus en printempz et en wain est mains mauvaiz du *gresilleux* et du pluvieux s'il est sans vent P 1296, 91. — Cf. God. *gresilleux* "qui amène le gresil" un ex., *gresille* f. "grêle", God. Suppl. *gresil* m. "pluie fine qui se congèle" et le vb. *gresiller* "grêler": Et s'il advient qu'il *gresille* ou pleuve grosse pleuve P 1296, 91; *gresle* P, G, St 282 v.

Gresius sb. m., v. *gresilleux*.

Grimolé adj. "tacheté"; v. *grivolé*.

Griseté sb. f. "couleur grise": Ly autre traient plus a *griseté*, ly uns plus et ly autre mains P 1296, 15; *couleur grise* P. God. un ex. de *griseté*. Cf. *rousseté*.

Grivolé adj. "tacheté": Li aucun l'ont desnue (le chief) qu'il n'i a ne plume ne bourre, ainsis com li oises qui est apeleiz galerans noirs champestres qui a le bec et les cuisses noires et ainsi com li galerans *grivóleiz* de blanc et de noir, liqueil demourent volentiers en Cire, en Egypte et es parties d'Oriant P 30 (galeranus varius ex albo et nigro); *grimollez* G, St 135. Aucunes manieres d'oiseaulx acquaticques qui ont les becqs, les cuisses et les piez rouges et qui sont *grimollez* de blanc et de noir et de rouge G 32 v, St 135 v; *grivolei* P 30. Cf. God. *grivolé* "de diverses couleurs" 4 ex., *grimelé* "bigarré" 1 ex. — *Grimolé* s'est donc trouvé à côté de *grivolé* comme *dumet* à côté de *duvet*. Il y a eu probablement confusion entre *grivolé* et *grimoleux* "granuleux", autre forme de *grumeleux*[1]; v. Du Cange *grimolosus* "obnoxius morbo, et proprie dicitur de carnibus corruptis", où *grimolosus* a le sens de "tacheté par décomposition ou par la maladie de la bête". Roll. donne plusieurs ex. de *grivelé* (God. 1 ex.) et *grivolé* 10: 114; cf. *grivelée* "profit illicite, rapine"; du mot *grive*, parce que celle-ci a l'habitude de piller çà et là les grains de raisins; *griveler* "dérober", *griveleur* "trompeur, pillard" Oudin 1681; *grivelerie* "fraude, tromperie" God. *Grimeliner* "gagner peu dans un négoce, se contenter d'un petit profit" Roll. 10: 115. *Grimeliner* a dû avoir à l'origine le sens de "ramasser les grains à la façon des grives", puis "se contenter de peu de chose".

Guellande nom propre, sans doute le *Groënland*: Et aucun (gerfaut) font lor niz es illes de la mer de septemtrion, c'est asavoir es hautes roches de celles. Et aucun font lor niz en une ile qui est entre Morainges et *Guellande* qui est apelee en tiois Illande et selonc latin regions de glace ou contrate, et cil sont li millor de touz les autres P 80 (in quadam insula quae est inter Noroegiam et Gallandiam et vocatur teutonice Yslandia, et latine interpretatur contracta, seu regio glaciei); entre Norowege et *Galande* P 1296, 7. — L'Islande est, on le sait, située entre la Norvège et le *Groënland*. M. Haskins interprète aussi "le Groënland".

Gypsus sb. m. "maladie de tête des faucons, sorte de rhume": Et ainsi de legier aquerissent une maladie ou chief qui est apelee *gypsus*, c'est a dire porriture de fleume P 14 (morbus in capite qui dicitur . . . lacune . . .); *gipsus* G, St 116. *Gypsus* paraît être le mot latin signifiant "plâtre".

---

[1] Remarquez aussi que *grumeleux* et *graveleux* sont parfois synonymes; celle choze noire, dure qui a acoustumei d'estre en la violeste sera petite et *grumelouse* P 101 v, G, *graveleuse* St 214.

Herrour sb., autre forme de "horreur", provenue par la dissimilation du premier *o* (cf. art. *entenrené*): Il a grant *herrour* des choses qu'il n'a acoustumees P 133. Grant *herrour* P 133 v. Les mss G, St donnent aux deux endroits *horrour*.

Hobé sb. m. "espèce de buse": Li oisel qui muevent lor eilles en volant sont toutes menieres de hairons, *hobei*, baillet, escoufle et menieres d'ailes P 61 (modi ayronum, albani, huani, milui); *hobiz* G, St 168 v. Autre part le traducteur, nous l'avons vu, rend albanus par *albane* (v. ce mot). Ancor sont autre oisel de proie petit, ainsi com sont esmerillon, *hobey*, desquex li home n'uzent P 79 (sineciliones, ubleti); *hobey* G, *obey* St. Cf. God. *hobe* "petit oiseau de proie" 2 ex, Bessin *hobe* "espèce de buse", *hobé* "petit oiseau de proie, hobereau" 2 ex., *hobel* même sens 2 ex.

Horribleté sb. f. "crainte": L'intencion du fauconnier doit estre de adebonnairir le faucon en telle maniere qu'il use de tous les sens sans *horribleté* avecq luy G 116 (sine horribilitate), St 249 v; *oribletei* P 133 v. L'*orribletei* de ces choses ib., l'*orribleté* G, St. Dans Cotgrave. Le latin horribilitate emprunté.

Huas sb. m. "buse" P 17 et passim; cf. *Lexique de Renart* art. *huans*.

Huperant sb. m. espèce d'oiseau: Et cil qui desirrent voler en haut s'adressent en haut, ainsi com sont *huperant* et hairon P 66 (ut huani, ayrones); *hupperans* G 62, St 174. — D'après le texte latin *huperant* serait une espèce de buse (huanus); Roll. 2: 50 nous apprend cependant que Strix otus "le hibou ou moyen duc" est appelé *huperon* Jura, *houperalle* Wallon; "cet oiseau porte sur la tête deux aigrettes de plumes, que l'on a comparées à des cornes ou à des huppes, d'où ses noms".

Iauoutelle, iautelle sb. f. "la foulque": Li autre (vivent) de poissons, d'erbes, de fruis et de grains, si com sont kannes et *iauoutelles* P 11, G, St (sicut anates). Aucuns qui a ce sont de foible vertu et de petit vol que pour la paour qu'il ont des oisiaus de proie n'ozent voler par jour et pour iaus passer d'iaue en yaue ne pour querir lor past, ainsi com sont menieres de pluions et de *iautelles* P 12, G (ut quidam modus mergonum et fullicarum); *jancelles* St. Entre les oisiaus aquatiques plusour sont qui muevent lor eiles souvant en volant, ainsi com sont menieres de kannes, d'oies, de plunjons et de *iautelles* P 60, G (modi anatum, anserum, mergorum, fulicae); d'oyes, de plommions, de *zautelles* St 168. Ceux qui meuvent souvant lor eiles, c'est assavoir meniere de plunjons, *iauoutelles* P 63 v, G (genera mergorum, fulicae); maniere de plonjons, *jannoutelles* St 172. Il n'ont pas les piez cuiriez, ainsi com ont les oies, les kannes et les *yautelles* P 78 v, G, St (fulicae); *blarie* P 129b, 5 v. — On se sent tenté de lire pour *iautelle jancelle* (dimin. de *jante* "oie", un ex. God.), mais contre une telle interprétation parle la forme collatérale *jaoutelle* et le fait que le *t* dans *iautelle* est toujours nettement marqué. — Cf. les noms suivants de

la foulque: *jhausèle* Saintonge, *joselle* Anjou, Charente, Poitou, *jodelle* Anjou, Deux-Sèvres, *judelle, judèle* Côte-d'or, Auvergne, Poitou, Anjou, Seine Inf., Finistère, Roll. 2: 367. Anas querquedula "la sarcelle" est appelé *jauzelle* Saintonge, ib. 2: 399; Anas nigra ou fusca "la macreuse" *joselle* Noirmoutier, ib. 2: 402; Anser bernicla "la bernache, bernacle" *jonselle* côtes de l'Ouest, ib. 2: 392, Podiceps minor *jousset* rives de la Seine, ib. 2: 406; Limosa rufa *jollet* Noirmoutier 2: 353.

Ioe sb. f. "cible": Car ceulx qui sont desarmez qui excercitent es places fierent aucuneffoiz bons coupz es batailles, et cellui qui ne scet traire fiert aucuneffoiz en la *joe* et l'enseigne G 58 v, St 183 v—84, *gelde* P.

Ioaus sb. employé au sens de "joue" à un endroit du ms. P: Li bes est membres de corne assiz en chief de l'oisel pour prandre sa viande et est de dous parties, l'une dessus, l'autre desouz, lesquelz sont en leus de *ioaus* qui contienent es autres bestes les dens P 32 (loco mandibularum in aliis animalibus); en lieux des *ioes* G 34 v, St 138. Partout ailleurs on trouve au ms. P *ioe*.

Kenneton sb. m. "hanneton": Li aucun manjuent plus souvant grains, fruiz d'aubres et de boissons, *kennetons* et autres viandes qui lor sont convenables, ainsi con sont perdris, starnes, paon, franquelin, kailles P 16 (grana, fructus arborum et dumorum, brucos, et cetera convenientia); *kenneson* G, St. Et chascent et prannent les *quenetons* (écrit *q'netōs*), les escharbos P 84 (bruchos); les *quenetons* (écrit ainsi) G 77, St 195 v, *hanetons* P 129б. A côté de *kenneton* on trouve partout ailleurs *hanneton* ou *henneton*. — *Kenneton*, dimin. de *kennet* "petit chien" (v. God.), qui à son tour est dimin. de *kien* "chien", est créé sans doute sous l'influence de *hanneton*, *henneton*. Peut-être que la forme *kenneson* G, St s'est trouvée à côté de *kenneton*, mais je n'en ai pas trouvé trace autre part. *Kenneton* vit encore aujourd'hui dans l'Est; Atlas ling. donne *kenton* ou *kanton* pour Yonne, Côte-d'Or, Aube, H. Marne, Vosges, Meuse, carte 683. — La larve du hanneton est appelée *quien de terre* en normand, Roll. 3: 332.

Laceron sb. m. s'appliquant aux cartilages ou aux muscles: Et cist mouvemant divers sont fait par un et par autres *lacerons* des eiles P 38 (fiunt autem hi motus diversi per alios et alios lacertos alarum). Car li mouvemans qui est fais par devant ce fait par les *lasserons* devantiers (lacertos anteriores) et cil qui est fais par derrier par les *lasserons* darrenniers P 38; *laisserons* G, *lascheron* St 143 v au premier endroit et *laisserons* G, St 143 v au second. — God. donne un seul ex. de *laceron* au sens de "lacet, filet".

Lachat sb. m. "étang": Les leus as queils les oisels de riviere repairent pour pasturer sont moites et plains, ainsi con sont lac, estanc, mares, flueve grant et petit qui sont apelei rivieres et as autres liens esquex les yaues s'assamblent qui sont apelei *lachat*

P 13, G, St 115 (... flumina magna et modica, que dicuntur riveriae, et cetera loca una collectiva aquarum, que dicuntur a quibusdam placteriae). — *Lachat* est à coup sûr un dérivé de *lac*. *Lac* et ses dérivés ne sont pas employés seulement au sens propre dans les dialectes; v. Atlas ling. carte 1621 "mare": *lak* Centre, *lake* Corrèze, *lako* H. Garonne, *lakas* Ariège, et au Suppl. *lak*, *laget* "petit lac" Alpes mar.

Lainette sb. f. "duvet, bourre": Chapitre des plumes, des *lainnetes* et des pennes P 1296, 9 v (de lanulis); *bourre* P. Naissent (aux oisillons) *lainnettes* et aucuns les appellent duvet P 1296, 10 (innascuntur lanulae et a quibusdam dicuntur dumae); naissent les bourres que aucun appellent dumes ou tons et cestes sont tenres et molles P 83. N'ont plumes ne pennes pour voler, mais seulement ce qu'on appelle *lainetez* ou donnet por garder lor corps du froit ... quant ces *lainettes* sont cheues P 1296, 21 (lanulae); *foles plumes* P. — *Lainnette* que je n'ai pu relever autre part est evidemment un dimin. de *laine*.

Laisseron, lasseron v. *laceron*.

Larmel sb. m. "glande lacrymale": La piaucelle dessoubz la paupiere qui est aussy comme drapiaux, est assavoir celle qui est du *larmel* de l'eul P 1296 (pellicula illa subpalpebralis pannosa, illa scil. quae exit a lachrymali oculi); celle pellette pennouse de desous la palpebre, c'est assavoir celle qui est de l'*uiel plorant* P 118, G 104, St.

Leurre sb. f. "loutre": (On s'aide en chassant de différents animaux) asavoir menieres de lieupars, de chiens, de *lins*, de *leurres*, de *fores*, et d'autres pluseurs P 4 (modos leopardorum[1], canum, lincos, lincas, furectus et alia plura); aucunes manieres de lieppars, de *chiens*, de *limiers*, de *leuriers* et d'autres pluiseurs G, St. — *Lins* est une forme plus populaire de *lynx*; cf. *liins*, *lyns* anc. fr., L. Pannier, *Lapidaires* 1882, p. 135 et 251, Roll. 7: 160/1. — *Forès* est le même mot que *furet*; cf. Mustela furo *fouré*, Loir-et-Ch., *fourette* fém., *forè* Ain, Roll. 7: 147. — *Leurre* est une forme rare de *loutre*; cf. Mustela lutra *loure* m., *loerre* m., anc. fr. Delboulle, Rom. 1903, *luerre* f., *luere* f. anc. fr., Bibl. Ec. Chartes 1901 p. 338, *leur* m. Loire-Inf., Roll. 7: 128; *leurrier*, *lurrier* "chasseur de loutres" God.; v. aussi *lurtre* "loutre" et *loirre*, qui doit être traduit aussi "loutre", non "loir", *Lexique de Renart* (cf. Archivum Romanicum 1925 p. 333).

Lins sb. m. "lynx", v. *leurre*.

Liverzin sb. m. "espèce d'oiseau": Ja soit ce qu'elles demorient en l'un en l'autre (dans l'eau ou sur terre), ainsi comme plouvier, vennerel, *liverzin* et autre de ceste meniere, entre lesquex li plouvier ainment moins les yaues que li vannerel et li vannel les ainment plus que li *liverzin*. Et pour ce li *liverzin* se traient

---

[1] Frédéric II se servait de léopards en chassant; v. M. Haskins, The American Hist. Review, 27: 680.

plus a la nature des terrestres que li vannel ne li plevier, car li vannel et li plevier se dorment souvant es chans de nuit. Mais toute voie li *liverzin* i reposent plus souvent P 7 (livercini). Pueent estre dit et apelei plus covenablement terrestre que oisiau de riviere, ainsi con sont *liverzin*, plouvier, vannel et de ceste meniere P 8. Li *liverzin* manjuent souvantes fois les escharbos et les hennetons P 20. Toute voie il volent de nuit, ainsi con sont *livercin* P 20. Et aucun volent de jour et de nuit ainsi com sont *liverzin* P 65 v. — St écrit parfois *lyverzin* et une fois, par mégarde, *ly verinizin* qui vivent d'escarboz 127 (livercini). — Roll. 2: 352 nous apprend que Numenius phaeopus est appelé *livergin* Calvados, Seine Inf. et Limosa melanura *livergin* normand.

Loise sb. f. "bourre": Apres autres plumes naissent (aux oisillons) qui sont apelees bourre et d'aucuns *loise* P 50 (quae dicuntur lanulae a quibusdam dumae); *et d'aucuns loise* manque G, St 156 v, qui partout ailleurs portent le mot. Ci parolle de la *loise* (de lanulis). La *loise* et la bourre est habundans vers les braies P 53 v (lanulae vero sive dumae). On piz a molt de *loise* . . . es costez a moins de *loise* que on piz . . . on dos a tres pou de *loise* P 53 v. St écrit parfois *loyse*.

Longe, longue sb. f. "courroie à l'aide de laquelle on lie le faucon à la perche": Li profiz de la *longe* est que par li est retenus et loiés li faucons a son siege P 107 v (longa). Apres ce qu'il sont pris (les oiseaux sauvages) devant ce que on les taingne sus la main, on les doit cilier et doit on lor ongles rebouchier et reoingnier et en lor piez mettre les giez et en l'un de lor piez mettre la camponelle et le tournet (v. ce mot) et la *longe* s'il couvient P 103. Il puet lijer la *longe* as ges sus la perche parmi un touret P 131. Le ms. St emploie parfois la forme *longue*, dont God. donne un seul ex.: Le faucon ciliez . . . doit estre mis en ceste maniere pour seoir sur la perche haulte et longue, c'est assavoir que la *longue* doit estre mise par les deux anneaulx des gez et noe a l'environ d'eulx en celle maniere qui est ditte ou chappittre de la *longue* St 242 v. — *Longue* est le mot latin longa emprunté; *longe* en est la forme populaire.

Machille sb. f. "mâchement": Li abeschement et les *machilles* que li faucons doit faire soient fait en la cuisse de la geline P 121 (mordicationes vero seu abbecationes); les mordemens ou *abouchemens* P 129 b, 46. — *Machille* paraît être le sb. verbal de *machiller*; cf. *mâche*, être en bonne *mâche*, sb. verbal de *mâcher*; v. *Lexique de Renart* et Archivum Romanicum 1925, p. 333.

Machillement sb. m. "l'action de mâcher": On ne doit pas permettre au faucon sauvage de manger tout a la fois, mais lor doit on soutraire de lor past aucune chose, douqueil remenant on lor doint apres plusours fois ou jour pour *machillier* . . . car par ces *machillemans* et ces abechemans souvant et plus souvant en-

commancies il aime plus l'omme P 121 (par huiusmodi scil. mordicationes); par ces *mordemens* ou abouchemens P 1296, 45 v.

Machiller vb. n. "mâcher" voir l'ex. sous *machillement*. — vb. a. "mâcher": Li un la *machillent* (la viande) au bec sus la terre et ne la quierent mie en gratant des piez P 16. En *machillant* les chozes qu'il truevent sus terre P 16. Il la *machillent* a lor bec P 19 (mordicando cum rostro). C'il *machile* ces ges P 108 v. — God. Suppl. un ex. de *macheller* sous le titre *maschillier* de 1580. Cf. *machillement* et *machille*.

Mailleul sb. m., synonyme de *maillolet*, v. ce mot.

Maillolet sb. m. "sac où l'on mettait le faucon sauvage nouvellement pris": Li aucun (estrumant) sont pour detenir cex qui sont ja aquis, ainsi con sont *maillolet*, ges, et lonc sieges couvenables P 74 v (maleclum, jacti et longa sedilia). *Mailloles* est un sas de lin qui puet prandre le gros et le lonc dou cors dou faucon et est perciez as deus chauons (un trou pour la tête, un autre pour la queue) . . . et soit li *mailloles* lons pour ce qu'il compraingne tout le cors de l'oisel des les espaules jusques aus genous . . . li *mailloles* aide a ce que li faucons ainsi dedans mis puet estre gardez et portez plus sauvemant P 112 v; li *maleux* est ung sacelet de drap linge . . . P 1296. Le ms. P 1296 porte régulièrement *mailleul*, forme qui se trouve aussi passim aux autres mss. — God. un seul ex. de *maillolet* dans ce sens de Du Fouilloux.

Meteur sb. m. s'appliquant au fauconnier qui met le chapeau au faucon: Et ce advient du faucon qui est acoustumez au chapel par mauvaiz *meteur*, molt piz avenra au faucon agreste au sauvage quant li fauconnier non sage l'acoustumera a l'usage de chapel P 1296, 105 (propter malum impositorem . . . ab imperito falconario); pour le vice de *celi qui* mal *li met le chapel* . . . fauconnier mal apris P 180. Ly faucon qui est acoustumez au chapel et par bon *meteur* quant on luy metera le chapel, n'il ne se deffendera mie au bon *meteur* ne ne s'esmouvera mie P 1296, 106 (per bonum impositorem . . . nec defendet se ad impositionem); per sage *fauconnier* . . . ne ce deffendera au mettre le chapel P 181 v. Mais ly faucons qui est acoustumes au chapel par mauvais *meteur* se deffendera quant on metera le chapel . . . as faucons qui sont donté au chapel par mauvaiz *meteur* et par fauconniers non sage fera on ainsy P 1296, 106. — *Meteur* dans ce sens est restreint au ms. P 1296; cf. dans God. *meteur* "celui qui met, qui place" un ex., "maître d'hôtel" 2 ex.

Moins dire vb. "dire mal, exprimer mal": Et me pardoint ce que je ai *moins dit*: Car comme ly ars ait ces propres mos et ces propres paroles si comme les autres ars, et nous ne trouvissions en gramaire parolles de latin convenables en toutes choses, nous meismes celles qui mieux nous semblent estre propres et prochaines a ce que nostre entencion puet estre entendue, St 102, P 3, G (lacune au texte latin). — Cf. les damages et *meinsvaillance* God., *moins honorer* "mépriser" La Curne et l'adj. *moinsné*.

Mondifier vb. a. "nettoyer": (Les oiseaux) ont encore en leurs yeux une petite pelette qui se joint a la palpebre qui est pour *mondiffier* leurs yeulx P 33. Cf. *mondificatus* "mundus", *mundificatio* "mundities" Du Cange et *Remarques sur Renart* p. 169.

Morainge nom propre, traduction de Noroegia aux mss. P, G, St; v. l'ex. sous *Guellande*. Le ms. P 1296 traduit *Norouuege* ou *Norouvege*.

Moriginel adj., forme exceptionnelle de *moriginé* "qui a de bonnes mœurs": Se il n'est dontez ne bien *morigines*, repraingne soi de ce qu'il voit que li oisel sauvage sont donté et selonc aucune meniere *moriginel* et aprivisié P 1 (lacune au texte latin); *moriginez* G, St. Cf. li *costeil* sont mambre qui sont quachei desouz les eiles P 40v, *costez* G, St 146v. Et apres ces (les blans gerfaux) li *cheneval* sont tenu plus chier P 88, G, St 200. — V. Du Cange *moriginatus* "idem quod *morigeratus* "moratus".

Mortifier vb. a. "tuer": Quant li puncin sont ja plus grant et plus fort on nif selonc lor tens, la meire lor porte devant iaus un oisel *mortifiie* et les ensaingne a desplumeir et a paitre P 83v (avem morticinam); oisel *mort* P 1296. Cf. *mortificare* "morti dare, occidere" Du Cange, *mortefier* "anéantir" 2, "meurtrir" 1 et "punir" 1 ex. God.

Moulle sb. f. "moelle épinière": Le cervel administre *moulle* a la nouche et de luy naissent tous les nerfz St 152v, G, P. La nouche qui est appellée *molle* G 31v, P, St. La nouche qui est appellee *moule* de l'eschine G 46, St 153, *molle* P 49. — God. Suppl. donne un seul ex. de *mouelle spinale* de Paré qu'il traduit "substance nerveuse qui forme le prolongement du cerveau et du cervelet jusqu'à l'extrémité du canal vertébral". — "amande, partie molle d'un grain": Il rompent l'escorce et la gietent fuer et retienent la *mole*, ainsi com sont passerat, chardeneruel, spicon P 43; *moelle* G, St. *Molle* est ici, les mss. G, St le montrent de toute évidence, le latin medulla, dans un emploi secondaire.

Muas sb. v. *murier*.

Muitir vb. n. "évacuer le ventre, parlant des oiseaux de chasse": Mais quant la viande de la gorge sera descendue a l'estomac c'on appelle ventre et de la as entrailles et ara esté longuement la, il *chieront ou muitiront* plusors fois selon ce qu'ılz aront pris de la viande (c'est signe de bonne digestion) P 1290, 27 (egerent pluries); il l'*egerent et lancent fuer* P. Ly faucons ne doit mie estre tenus longuement ou maileul, car s'il y estoit longuement, il ne porroit *chier ou muitir*, et la viande et l'egestion ly secheroit ou ventre P 1296, 37; il porroit a poinnes *egereir et widier*, et la matiere retenue secheroit on ventre P 113. — A côté de *muitir* se trouve le sb. *mutissement* au même ms. P 1296: l'egestion ou le *mutissement* que ly faucons ara fait sur la perche P 1296, 49; le *giet* du faucon P. — *Mutissement* est provenu de *esmeutissement* "émeut, fiente des oiseaux", 3 ex. God., par l'aphérèse de *es-* et la monophtongaison de *eu* en *u*. La forme *esmutissement* est donnée

par Oudin; v. La Curne. *Mutir* provient de même de *esmeutir* "fienter, en parlant des oiseaux de vol", dont God. Suppl. donne plusieurs formes: *esmeltir*, *esmoltir*, *esmeutir*, *esmutir*, *emutir*, etc. Le vb. angl. to *mute* qui a le même sens est créé par la même aphérèse. Cf. encore le sb. *émeut*, *esmeut*, *esmut*, *émeute* "excréments du faucon", it. *smaltitura*, all. *Schmelz*, Roll. 6: 204. — La diphtongaison de l'*u* à *ui* dans *muitir* provient peut-être du rapprochement du vb. *mutir* de l'adj. *muite*, forme sous laquelle se présente l'adj. *moiste* au ms. P 1296: les pennes seront *muitez* P 1296, 82, les pennes *amuitissent* 90v. Tous ces mots dont le radical primitif est smelt- proviennent du germ. smelt. C'est sans doute, comme le suppose l'éd., le même radical qui se cache dans *smartire*: quant il ne puet *ismartire*, et tu voiz de loig que il ne se puet debatre, saches que il a ce mal *Dancus* 6, éd. Martin-Dairvault, Cabinet de vénerie 1883.

Murier, murien, muas formes exceptionnelles qui se trouvent au ms. St pour *murie* des autres mss.; voir sur *murie* "cadavre de bêtes" l'art. *morie* chez God. — Le voultours et ceulx qui sont de leur semblance ont ceste maniere de issir aux pasquiers: car ilz se mettent es haultes roches ou sus arbres, et de la regardent de loing environ eulx pour ce qu'ilz voyent aucuns signes de *muriers* ou de charroingnes lesquelz signes ilz ont des hommes et ce quant ilz leur voyent tuer aucune beste ou par oyseaux vollans aux charrettes St 122; *muries* P, G. On ne doit mie dont tenir qu'ilz sentent par flair ne par odorement leur proye des *muriens*, si comme dient aucuns . . . ilz la voyent a l'ueil St 122v.; *muries* P, G. Touteffois les chars de quoy ilz usent sont de *muas* ou remanant de bestes St 119; *muries* G, P 16. — Le scribe du ms. St a eu de la difficulté à se familiariser avec le sb. *murie* qui lui était sans doute inconnu. Il le remplace même par *soriz*: Les autres usent de *soriz*, de remanens St 119v; li autre uzent de *muries*, de remanans P 16. Et nulle fois ne usent de remanens ne de *soriz* ne murie, ainsi comme sont manieres de faulcons, d'otours et autres semblables oyseaulx de proye St 119; et nulle fois n'uzent de remenans ne de *muries* P 17, G. Remplaçant ensuite *murie* par *murier*, *murien* le scribe de St finit enfin par s'accoutumer à *murie* le rendant exactement aux endroits suivants.

Mutiaus, mustiaus sb. m. "muscle": Les elles ("ailes") sont conpostes de trois os; en lor a ners, *mutiaus* et las P 35 (tribus ossibus, nervis, musculis, ligamentis et chordis). (Les ailes sont) *de mutiaus*, de cordes et d'autres lijens P 36v (musculis). Ces plusours espondes a il pour soustenir le chief et que par ses jointures il puisse flanchir et tourner le chief a destre et a senestre, en haut et en bas, devant et derrier a lor volentei a l'aide des *mustiaus* et des ners qui descendent dou haterel P 34. — St écrit partout *mutiaus*. God. connaît *mustel*, *mutel* au sens "gras de la jambe, portion de la jambe" 11 ex., "la chair qui est entre les jointures principales" 2 ex.

Mutissement sb. m. "déjection, parlant des oiseaux de proie"; v. *muitir*.

Narie sb. f. "narine": Car li aucun ont les *naries* rondes P 32; *narines* G, St. Entre les *naries* et les iex P 32; *narilles* G, St. ... ont les *naries* tornatiles P 32; *narilles* tournans G, St. Des les *naries* jusques vers le cervel P 32; *narilles* G, St 137v. — De *narie* God. donne deux ex. *Narille* est fréquent dans tous les mss. de Fred. II; j'en ai relevé deux ex. dans mon *Lexique de Renart*. Cotgrave *narille* "(an hawks) narrels or nosethrills". *Narie* suppose un lat. vulg. *narica.

Narille sb. f. "narine", v. *narie*.

Niveux adj. "neigeux": Ly tempz *niveus* en printempz et en wain est mains mauvaiz (pour porter le faucon dehors) du gresilleux et du pluvieux s'il est sans vent P 1296, 91 (tempus nivosum); li tens *de nois* P.

Noirat adj. "noirâtre", v. *rougat*.

Noiresté sb. f. "couleur noire", v. *rousseté*. Cotgrave "*noirté* as *noirceur*".

Nole sb. f. "cloche": Il s'ensieut a dire de la camponnelle qui est autrement appelee *nole* P 108 (sequitur de campanella, quae etiam nola dicitur). — God. connaît un ex. de *nole*; dans l'ex. qu'il cite se trouve le dimin. du mot, *nolette*. Du Cange donne plusieurs ex. de *nole* tirés de textes latins, l'expliquant: "Ita porro campanulas, seu minores campanas vocant ... Ita pariter apellant scriptores campanulam quae in refectorio ad mensam abbatis appenditur, qua is, vel lectionis, vel convivii finem significat". Du Cange enregistre aussi le dimin. nolula "seu dupla, campana quae in horologio pulsatur". *Nole* "cloche" est sans doute le même mot que moyen angl. *nolle*, *nol*, angl. mod. *noll* "the top or crown of the head". Pour le développement du sens cf. all. *kopf* "tête" le même mot que suéd. *kopp* "tasse" et le fr. *tête* < latin testa qui signifiait à l'origine "pot". Le radical de *nole* et de l'angl. *noll* est germ. *hnol*.

Norowege nom propre "la Norvège" au ms. P 1296; v. *Morainge*.

Notue sb. f. "chouette": ... et pour qoi les *notues* issent pour la proie de nuit P 15 (noctuae). Elles issent a chascune hore de la nuit pour prandre lor proie, ainsi con sont putes choettes, suettes et autres menieres de *notues* P 17 (sicut sunt bubones et modi noctuarum); *noctues* G, St. Li aucun des oisiaus ont grant chief au regart de lor cors, ainsi con sont meniere de putes chuettes et de *notues* P 29 (modi bubonum et noctuarum); manieres de putes, de chuettes, (*et* St) de *noctues* G, St 134v. Putes choettes et *notues* et un oises qui est apeleiz uhan P 31, G; *noctues* St 137. — *Notue* est "le Strix noctua"; c'est le latin noctua emprunté; cf. v. fr. *nuitre* que M. Thomas, *Nouv. Essais* 300, 366 dérive de noctua.

Obey sb. m. "sorte de buse", v. *hobei.*

Ochu adj., forme exceptionnelle de *ossu*: Le dos est uns membres qui des le col s'estend jusques aux rains entre les esles et les costez. Il est *ochuz* G 40, St 145 (est autem ossuosum). Partout ailleurs les mss. offrent *ossu*, par ex. G 40v, St 146v.

Oeffre forme exceptionnelle de *offre*, troisième pers. de l'impératif de *offrir*: Et ce li faucon laisse par ce la voulenté qu'il a de lui effraier, ne lui *oeffre* pas le tiroir, St 262. — God. Suppl. sous *offre* donne 3 ex. de ce sb. sous la forme *ueffre, euffre.*

Oeil plorant "glande lacrymale", v. *larmel.*

Oitournel sb. m. "étourneau": Prannent lor viande en conpaingnie et volent ensemble et paissent avec les autres de lor samblant, ainsi con sont soingnes, coulon et passerat et *oitourniau* P 13 (lacune au texte latin); ... ainsi con sont menieres de pies et d'*oitournes* et samblable a lor P 16 (ut modi picarum ac sturnelli et similes his). Ainsi con sont melles et *oitournel* P 16 (lacune au texte latin). Apres le soloil couchant retornent en lor propres mansions pour ce que par nuit il i demorient et reposient seguremant, ainsis com sont pies diverses, menieres de corneilles et de corbiaus et *oitournel* P 18 (lacune au texte latin). Cel qui s'assamblent en conpaignie sont tourterettes, coulon, meismement *oitournel* P 18 (sturni). D'autres ex. de *oitournel* P 47, 66v, 69, etc. — *Oitournel* se trouve seulement au ms. P; les autres mss. le remplacent par la forme ordinaire *estournel.* Il paraît bien probable que *oitournel* est dû à un croisement entre *etournel* et *oitour.* Voir d'autres formes exceptionnelles de "étourneau" dues à un changement de préfixe, Atlas ling. carte 497: *atournur, atounoy* Meuse, *atwane, atoune* H. Saone, *atouno* Nièvres, *atorno* Loiret, *retourno* Vosges, *ratourne* Calvados, *detourne* Gironde, *bistourne* Ardèche, *bistournel* Aveyron; dans la forme *tourno* Cher, Nièvre le préfixe est tombé tout à fait.

Oveire sb. f., v. *oviere.*

Oviere, ouviere sb. f. "ovaire et la partie du corps des oiseaux qui couvre et protège l'ovaire; ventre": Pour ce li oisel aucune fois vers l'*ouviere*, aucune fois vers le ventre, aucune fois dedans lor plumes retraient lor piez P 15 (circa ovariam). Et es basses parties de lui, la ou il se continue ou leu qui est apeles *oviere* est plus mous (li piz) P 40 (loco qui dicitur ovaria). Li ventres qui est apeleiz d'aucuns *oviere* P 41 (ovaria). On piz et desus l'*ouviere* P 53v (in pectore, aut ante ovariam). Tout le peis jusques a l'*ouviere* P 53v. Et soit la tine haute tant qu'elle containgne aigue jusques a l'*ouviere* dou faucon P 158. En ciliant l'autre preigne les cuisses et les tiegne souefvement vers l'*ouviere* St 217, P, G. Les cuisses du faucon touchent a la perche et l'*ouviere* et la queue du faucon soyent sur la perche St 243v, P, G. Le ms. P donne une seule fois *oveire*: Li ventres qui est apeleiz *oveire* P 29, que G et St n'ont pas compris le rendant par *oeuvre*! — God. donne 2 ex. de *oviere* "ovaire". C'est évidemment le latin ovaria.

Palet adj. "d'une couleur pâle", v. *subpale*, *susrouge*.

Parme sb. f., forme exceptionnelle de *palme* "paume" se rapportant au pié du faucon: La *parme* (doit être) grosse et large P 87 v; la *palme* ou la pate grosse et ample P 1296. Partout ailleurs on rencontre dans tous les mss. la forme *palme*.

Paroindre voir *peroindre*.

Paroint sb. m. "membre au dessus de la queue, d'où l'oiseau tire la matière graisseuse dont il enduit ses plumes": Ci parole dou *paroint* (de peruncto); li *paroins* est uns mambres qui est sus la koue et est ainsi com de deus glans et ou milieu de celles pres de la fin est une dure chose nervose eslevee en meniere de verge P 39 v. Les hanches, li *paroinz*, la coue P 29 (branchiae, perunctum, cauda). La koue . . . sus lequel mambre est assis li *paroins* es maales et es femelles P 57 v. Cf. *peroindre*.

Pascue sb. f. "pâturage; l'endroit où les oiseaux mangent": La maniere de l'issue des moiens oyseaux aux *pascues* St 124. La maniere du retour des oyseaux des *pascues* St 124. *Pascue* se rencontre sporadiquement au ms. St. Les mss. P et G donnent *pasquiers*. God. un ex.

Pennous adj. "membraneux": Et doit on (en ciliant) eschuir en persant que celle *pennouze* qui est desouz entre la palpebre et l'uiel ne soit percie P 104. Le texte latin porte: illa pellicula pannosa. Les mss. G, P, St ont sauté le sb. pellicula. Le ms. P 1296 le rend par *pelette*. Un peu plus avant au texte les mss. G, P, St traduisent très bien: Et celle *pelette pennouse* de desous la palpebre P 118 (pellicula illa subpalpebralis pannosa); la *piaucelle* dessoubz la paupiere P 1296. Le ms. P 1296 omet dans sa traduction l'adj. pannosus.

Peroindre vb. n. et a. "s'enduire de la graisse que l'oiseau tire du membre appelé peroint": Nous apelons *peroindre* (perungere) quant apres le baing ou sans baing li faucons prant a son bec de la graisse qu'il a sus la koue, c'est a savoir en lieu ou il (*a*, manque P) ainsi con deus tesmoings a un petit de verge, et ainsi prise celle graisse, li faucons *peroint* ces pennes et ces plumes et ces ongles et de l'autre costei. Ceste meniere de *peroindre* fait li faucons toute fois qu'il est baingniez et aucune fois qu'il n'est mie baingniez P 159 v (accipit cum rostro suo de pinguedine quam habet super dumos et caudam, ubi sunt duo quasi testiculi, et modicum virgae); la craisse qu'il a deseur la queue la ou il a aussy comme deux couillons et un petit de verge P 1296, 84 v. Et se il ne *se peroint*, taingne le sus la main a l'ombre jusques atant qu'il *se peroingne* P 159 v. Les autres mss portent *paroindre*. God. donne un seul ex. de *paroindre* de Brun. Latini. Cf. *paroint*. — Dans la fauconnerie de Modus on trouve la forme *pouroindre*.

Petillement sb. m. "chatouillement": (Les oiseaux) doivent estre premiers atouchie et traitie a la main pour ce qu'ilz acoustumment a souffrir que on les atouche . . . (et alors) ilz ne ressongnent mie le *petillement* qu'ilz avoient du chapel P 1296, 102 (titillatio

quam habent ex capello); li *fremissement* P. — God. donne 3 ex. de *petillement* au sens de "battement du cœur".

Peuce sb. m. forme exceptionnelle de "pouce": En ceste partie de l'eile est uns os petiz esloingniez des autres par defuer et samble estre en lieu de *peuce* P 37 (loco pollicis). Uns autres os grailles et foibles sus lequel selonc aucune meniere cil qui est en lieu de *peuce* s'apoie P 37 (appodiat se pollex). Ausi com li *peuses* as dois de la main P 44. Li dois devant par dedans que plusour apellent *peuce* P 44 v (digitus vero anterior intrinsecus quem plures dicunt pollicem). Au petit os forain de l'eile qui est apelez *peuces* P 55. Nous voions aucunne fois que uns hons nait a deus *peuces* P 57 v. *Peuce* se trouve seulement au ms. P. Les autres mss portent *pouce* m. ou fém. — La forme *peuce* vit encore dans les patois de l'Est. Atlas ling. carte 1068 donne *peus* Vosges, H. Marne, H. Saône, Doubs, Côte d'or, Ille-et-Vilaine et *peu* Somme, *peuch* Oise.

Picoche sb. f. traduit picacia "pie" aux mss P, G, St: Li autre ont le bec lonc et au chauon un pou corbe, ainsi con sont meniere de plus grans vanniaus et *picoches* P 34, G (in extremitate aliquantulum curuum ut . . . picaciae). St écrit *pycoches*. — Cf. *piasse* "Pica caudata" Lens (Suisse); *Picace*, *Pigache* onomastique, Roll. 9: 208, 213. — Cf. cependant le passage suivant dans La Curne qui ferait croire que *picoche* signifie "grimpereau": "Pic de muraille" paroît être le même que celui que nous appellons "grimpereau" *piochet*".

Picon sb. m. traduit le latin piconem "pivert": Car li aucun ont bec de dure sustance, si com sont li oisel de proie, li picon, les soingnes (rapaces, picones) P 32; oyseaulx de proye, les especz, les chuygnes G 34 v, St 138. Menieres de *picons* c'on appelle espec P 16, G (ut sunt species piconum); *pincon* St. — On trouve cependant aussi *picon* comme traduction du latin psitacus "perroquet": Li aucun ont plumes eslevees enmi le chief en meniere de creste, si com hupes corat et une meniere de *picons* qui sont aportei d'Inde P 30, G (ut upupae et modus quidam psitacorum qui apportantur de India); *pincons* St 135 v. Cf. *psicon*.

Plommion, plonion, plunion sb. m. "plongeon", v. *pluion*.

Plorant, oeil plorant "glande lacrymale", v. *larmel*.

Pluion sb. m. "plongeon": Une meniere de hairons et corbiaus de meir qui sont apelei *pluion* et cigne P 6, G (corvi marini, qui mergones etiam dicuntur); *pluyon* St. Cil qui vivent de choses de l'iaue soulemant sont li pellicant qui sont apelei, se me samble, selonc nostre langaige copre marange et menieres de corbiaus de meir et menieres de *pluions* P 11 (genera corvorum marinorum et genera mergonum). Li oisel qui sont de petit voul sont de bon gres et de bonne erre, mais une meniere de *pluions* est de petit voul et de pire gres P 9, G (mergonum namque genus); *plonjons* St 110. Aucuns . . . pour la paour qu'l ont des oisiaus de proie n'ozent voler par jour et pour iaus passer d'iaue en yaue ne pour

querir lor past, ainsi com sont menieres de *pluions* et de iautelles P 12 (ut quidam modus mergonum, et fullicarum). — Entre les oisiaus aquatiques plusour sont qui muevent lor eiles souvant en volant, ainsi com sont menieres de kannes, d'oies, de *plunjons* et de iautelles P 60, G (modi anatum, anserum, mergorum, fulicae); *plommions*, zautelles St 168. Ceulx qui muent souvent leurs esles, c'est assavoir maniere de *plonions*, jannoutelles, manieres de raulles terrestres et aquaticques St 172 (genera mergorum, fulicae); *plunions*, iauoutelles P 63 v, G. — Roll. nous apprend que *plongeon* est le nom du Podiceps 2: 404. *Pluion*, *plunion*, *plonion* et *plommion* sont évidemment synonymes dans nos textes; ils traduisent le latin mergonem. *Plongeon* dérive de *plonger*. *Pluion* répond parfaitement à un type *pluvionem "oiseau de pluie". Un second ex. de *pluion* se trouve au *Roman de Renart* et God. Suppl. sous plongeon en donne un ex. de Chassant, *Petit Vocabul. lat. fr. du XIIIe s.* La forme *plommion* vit encore dans le patois du Nord; Rolland nous apprend que *plomion* est le nom du Podiceps minor en picard, 2: 405.

Plumée sb. f. "les plumes de l'oiseau, plumage": (La perche doit être haute pour qu'on voie) et l'espurgement de la *plumee* qu'il vomit sus celle meisme et les entrapemans qui aviennent aucunne fois par les involucions des ges P 124 (plumatura): ... et l'epurgement ou la *plumee* qu'il ara vomy sur celle perche P 1296, 49. — God. donne *plumee* au sens de "oiseau donné en pâture à un faucon".

Ponnage sb. m. "pondaison": Nous ne divisons mie le temps qui est entre la concepcion des uez et le *ponnage*, car on ne peult mie estre certains de la concepcion P 1296, 9 v (tempus quod est inter conceptionem et ovationem); entre la conception des oeus et le *pondre* P. — Cf. *ponézon* f. "temps de la ponte", *pone* "l'ensemble des œufs pondus" bessin, Roll. 6: 9 et *ponnée* "ponte", *ponnoire* "l'ovaire de la poule", poule grasse *ponneuse* ou *ponneresse* dans God.

Portable adj. "portatif", voir *portis*; God. Suppl. donne 3 ex. de *portable* "portatif".

Portant sb. m. alternant avec *porteur*, s'appliquant au fauconnier qui porte le faucon sur la main: Il se ferme sur ung piet plus que sur l'autre, il estraint aux piez la main du *portant* St 287. Pluiseurs debaz et mal repoz seront au faucon qui estoit accoustumez d'estre bien portez quant il sera sur la main du mal *portant* que au faucon qui tousjours a este tres mal portez quant il est sur la main du mauvaiz *porteur* ... car quant il retournera de la main au mauvaiz *porteur* a la main du bien *portant* et se repose sur la main ainsi comme s'il se reposoit quant il estoit mis juz de la main du bien *portant* a la perche ou au siege et s'escout y la St 287.

Portis adj. "portatif": Ainsi est bonne chose qu'elle (la perche du faucon) soit *portise* de lieu en lieu P 124 v (de loco in locum

mutabilis); *portable* G, St 240; et bon est que on la *puist porter et muer* d'un lieu a l'autre P 1296, 49. — God. connaît 3 ex. de *porteis* "portatif", qui est la forme antérieure de *portis*, répondant à *portat-icius.

Pourer vb. a. "joncher": A l'environ dou sedile doit estre espandue et *pouree* paille ou herbe ou sablons P 125 v; *pourree* G, St. *Pourer* (un ex. God.) est la forme picarde de *poudrer* "joncher" qui répond à pulverare.

Presuir sb. m. autre forme de "pressoir"; v. *tornatil*.

Proheme sb. m. "préface, entrée en matière": C'est li *prohemes* dou principal autour P 3. Em mon *proheme* ... on *proheme* ib. La meniere d'aler avant est par prose, par *proheme* et par execution P 3 (modus agendi est prosaicus, procemalis et executivus). Le *proheme* feni de cest livre P 86 (finito prooemio). — Cf. God. Suppl. *proeme*.

Psicon sb. m. "perroquet": Pou en ont dous devant et dous derrier (parlant des doigts au pied), ainsi com sont pie (lire: *pic*?) et meniere de *psicon* P 43 (ut picones et modi psitacorum); pies (*pics*?) et manieres d'*especz* G 43, St 149. Mais ceulx qui ont la langue charnue et grosse sont ceulx qui s'efforcent de leur gré de former en gorge les voix humaines, lesquelles ilz oyent souvent, ainsi comme sont gaiz, pies, et manieres d'oyseaux vers, ainsi comme sont papegays, et maniere d'oyseaux blans, ainsi comme *psicons* qui entre les autres oyseaulx pronuncent mieulx et dient ceste lettre r St 154. — Psitacus est parfois rendu par *picon* et *spicon*; v. ces mots.

Pullification sb. f. "le temps où les oiseaux font leurs poussins": On tans de *pullification*, c'est a dire qu'ils font lors poucins P 21 (tempore pullificationis). — God. donne un ex. au sens de "le frai, la fécondation des poissons".

Pute chouette sb. f. "chouette": Elles issent a chascune hore de la nuit pour prandre lor proie, ainsi con sont *putes choettes*, suettes et autres menieres de notues P 17 (sicut sunt bubones et modi noctuarum). *Putes chuettes* et notues P 29. *Putes chauettes* et menieres de notues P 30. *Putes choettes* P 31; *chuettes* St 137. *Putes chouettes* et notues P 35. Li aucun des oisiaus ont grant chief au reguart de lor cors, ainsi con sont meniere de *putes chuettes* et de notues P 29 (modi bubonum et noctuarum); ici comme parfois ailleurs les mss G, St voient dans *pute chuette* deux mots différents: manieres *de putes*, *de chuettes*, de noctues G, et de noctues St 134 v; le plumaige qui est es dois des *puttes et chuettes* est plus de la nature de plumes St 161, etc.

Quaillier sb. m., v. *caillier*.
Queriaux adj., v. *courial*.

Ratelle sb. f. "rate": Li stomas, la *ratelle*, li foies P 29, G (stomachus, splen, epar); l'estomac, la *retelle*, la foye St 134. Le

foie, la *ratelle* et les autres membres norrissant P 41 (epar, splenem et caetera nutritiva); *ratte* G, *rate* St 147. — Voir Du Cange *ratella* "a gallico rate" et La Curne *ratelle* "rate" 1 ex. (*ratelle* et foye de cochon), "maladie de la rate" 1 ex. Cotgrave "*ratelle* as *rate*".

Recommander vb. réfl. "se réfugier, se cacher":

Ms. P 166:

Toute voie ce cist mal tens avienent au fauconnier chevauchant et il voie que li tens doie tost trespasseir, *recommandoit ce* a un arbre ou a autre lieu jusques a tant qu'il soit trespassez, et c'il ne trespasse tost, couvroit et deffende le faucon de sa personne et de son galeron ou miex qu'il porra en aprochant le faucon a son piz et en lui opposant entre le faucon et le mal tens, et se li maus tens li vient par devant, tournoit son dos contre le mal tens jusques a tant qu'il soit trespassez, c'il ne trueve lieu ou il *se recommandoit*, P 166.

Mss G 142, St 282 v—3.

Toutes voyes[1] se ces mauvaiz temps aviennent[2] au fauconnier chevauchant[3] et il voye que le tempz doye[4] tost trespasser, *se mette* dessoubz un[5] arbre ou a autre lieu jusques a tant qu'il soit trespassez, et s'il ne trespasse tost coeuvre et deffende le faucon de sa personne et[6] de son galleron[7] au mieux[8] qu'il pourra en approchant le faucon a son piz[9] et en lui opposant entre le faucon et le mal tempz[10]. Et se le mal tempz lui vient par devant, tourne son doz contre le mal tempz jusques a tant qu'il soit trespassez, s'il ne treuve lieu ou il *se recommande*, G 142.

[1] voies. [2] adviennent. [3] chevaulchant. [4] doive. [5] ung. [6] et *manque* St. [7] galeron. [8] mieulx. [9] pyz. [10] entre le mal tempz et le faucon, St 282 v—283.

Ms. P 1296, 91:

Ce cil mauvaiz tempz viennent au fauconnier encontre quant il chevauche et il voit que ly tempz doit passer tost, il *se doit reponre ou muchier* a ung arbre ou a ung autre lieu tant que le tempz soit passez, et s'il ne se peult reponre, il doit deffendre de sa personne le faucon et de son chappel et doit aprochier de son pis le faucon tant comme il peult par raison et se doit mettre entre le faucon et le mal tempz, et sy luy vient par devant, il doit torner son dos vers le mal tempz tant qu'il soit passez, s'il n'a ou il *se repongne*.

Texte latin:

Si tamen haec tempora mala incidant falconario equitanti, et viderit quod tempus transire cito debeat, recommendet se vel ad arborem, vel ad alium locum, quousque transeat, et si non, protegat et defendat falconem cum persona sua et galero suo quanto melius poterit, approximando falconem pectori suo, et opponando se inter falconem et malum tempus, et si devenerit ab anteriori, vertat tergum suum contra malum tempus, et quousque transeat, si non habebit ubi se recommendet.

God. donne *recommander* réfl. au sens de "réclamer un secours".

Redution sb. f. "rapprochement": Par le mouvemant d'eles eslievent lor cors en l'air et boutent et deportent et par la *redution* et l'aplication der lor eiles au cors P 38 v (par reductionem et

replicationem alarum ad corpus); *reduction* G 39v, St 144v. — Cf. *reducion* "retour" God.

Refflanchir vb. a. "retourner": Et se il (le faucon) se giete jus de la main, il (le porteur) doit *reflanchir* la main pour ce qu'il retornoit sus P 113 (reflectatur manus, ut revertantur super eam). — "appliquer": Li os qui apert (eminet) on peiz de la grue est vuiz par dedans, et en celui vuit est aloie et *refflanchie* la canne dou poulmon P 40v (in qua vacuitate locatur et reflectitur canna pulmonis); *reflancie* St 146v. — Cf. *reflenchir*, autre forme de *reflechir*, a. "retourner" 1 ex., réfl. "se détourner" 1 ex. God.

Religion pour *region*, voir p. 224—5.

Repous sb. m., dans l'expr. *mal repous du faucon* "abattement":

Nous apelons *le mal repous* dou faucon toute la lassuire qu'il fait par laquelle il ne s'esforce pas de partir dou lieu sus qu'il siet pour voleir, et apelons debatre le faucon quant il c'efforce de departir de la main ou de son siege pour voleir, P 130, G 112v, St.

Nous appellons *esmouvement* ou *estre en male paix* tout le lassement que li faucons fait quant il ne s'efforce mie pour voler ... et appellons debatement quant li faucons s'efforche d'eschapper de la main, P 1296, 54v.

(Inquietationem autem dicimus omnem illam defatigationem ... diverberare vero dicimus). Car tuit *li mal repous* et li debat sont moins perillous sus la main que sus le sedile car il puet estre mieux secourus P 131v.

Retelle sb. f. autre forme de *ratelle*; v. ce mot.

Rime sb. f. forme exceptionnelle de *rame*: Laquelle chose appert es gallees conduittes par plus grans *rimes* St 171v. La Curne connaît 4 ex. de *rime* desquels un est à la rime: Dieu merci a bon venimes Par vent, par singles et par *rimes*, Froissart. Les ex. donnés par La Curne sont de Froissart, Villehardouin et Deschamps; *rime* appartient donc au Nord.

Roiz adj. "rauque", v. *eurre*.

Romans sb. m. "dialecte, parler": Car les noms (des oiseaux) ne sont pas tousjours egaulx en tous lieux mais se muent entre les hommes de divers langages et de divers *rommans* G 13, P, St (nomina ... mutantur apud homines diversi idiomatis).

Roziere sb. f. "espèce d'oie": Plusours menieres d'oies, lesqueilles ja soit ce qu'elles soient apelees par un conmun non et soient plusors especes d'oies, si com est l'espece de celles qui sont apelees *rozieres*, et l'espece de celles qui sont apelees charbonnieres, et l'espece des bernicles et l'espece des gentes P 24 (species illarum quae dicuntur roserae). Les mss. G, St sautent *rozieres*, v. p. 220. Du Cange donne *rosera* "species anseris, apud Fred. II".

Rougat adj. "rougeâtre": Ly uns (gerfaus) sont bleu ou *noiras* et ly autre sont *rougas* P 1296, 14v; coulour traiant a blou ou *susnoir* ... de coulour *sore* P, de coulour trayant a blond ou *sur le noir* St. Ly *noiras* apres la mue sont gris obscur, le *rougas* non

gouté sont fait gris cler P 1296, 14v; les *subnoir* si sont faiz griz apres leur mue, le *obscur soret* qui ne sont point goutez sont fait griz et cler apres lor mue St 199v. Ly autre sont *rougat* et ly autre bleu ou pers P 1296, 15v (alii sunt subrubei, alii sunt flavi); les autres sunt *sores* et les autres sont fauve St.

Roussat adj. "roussâtre": Ilz ont sur le dos couleur en partie blanche et en partie rousse ou *roussate* P 1296, 14v; *sore* P, G, St. Cf. *rousseté* et *rougat*.

Rousseté sb. f. "couleur rousse, rousseur": Ilz ont sur le dos couleur en partie blanche, et en partie rousse ou roussate (sore P, G, St), et quant ilz sont mué, la *roussetez* se mue en *noiresté* P 1296, 14v; la *couleur sore* est muee en *couleur noire* St 199, P, G. Ly autre traient plus a griseté (couleur grise P), ly uns plus et ly autre mains, car li ung sont brun et traient en *rouseté*, ly autre sont rougat et ly autre bleu ou pers P 1296, 15v (bruni tendentes ad nigredinem, alii sunt subrubei, alii sunt flavi); les aucuns sont brun et tendent a *couleur noire*, les autres sont sores et les autres sont fauve St, P, G.

Sauteriaux sb. m. "sauterelle": Ilz les appareillent affin qu'ilz ne les puissent nuyre quant ilz les engloutissent (les vermissaux qui ont aiguillon) et les appelle on *sauteriaux* G 19, St (lacune au texte latin); de ce sont li *sontenrant* P 15. Cf. Du Cange *salterellus* et God. *sauterel* qui rappelle que la forme masc. vit dans plusieurs patois; voir Atlas ling. carte 1198 *sotrio*, *soteryo*, *sotaryo* wallon; *soteryo* Marne, Aube, Seine-et-O., Seine-et-Marne, Cher.

Saxel sb. m. "la dernière des pennes de l'aile". — Pour donner une idée plus nette de l'ordre et du nom des différentes pennes de l'aile je cite le passage suivant de notre texte (cf. *vannel*):

Du siege et de l'ordre des plus grans pennes des esles: Le siege et l'ordre des plus grans pennes est ordonnez en ceste maniere, et pour ce nous encommencerons aux pennes de par dehors et venrons a celles qui sont plus prochaines au corpz. Celle derreniere penne foraine que nous appellons *saxels* (pennà quàm dicimus saxellum) s'ahert au derrenier oz de la tierce jointe de l'esle que nous avons devant dit et si s'ahert du long de son tuel et de sa racine et vient jusques au lieu ouquel cellui oz est conjoins aux autres oz. A l'autre oz, a cui est conjointz cestui oz, se ferment trois plus grans pennes qui ne s'aherdent pas si fermement a cestui oz ou li *saxels* s'ahert au premier oz, et cestes trois apperent plus continuelz ensemble au *saxel* qu'elles ne font aux autres six pennes qui s'ensieuvent. A l'autre oz qui est conjoins a cestui s'aherdent six pennes qui ne s'aherdent pas si fermement comme les trois devant dittes se tiennent et se ferment a l'oz devant dit. Et a ainsy a ces trois oz se ferment et tiennent dis pennes, lesquelz nous disons les dis *pennes forainnes*. Ces dix pennes sont plus touchans ensamble que avec celles qui s'ensieuvent, et de ces dis quant l'esle est estandue, une chacune fait ung aingle agu par dehors avec l'esle subgette a lui et fait encorres ung autre aingle rebouz par dedens, hors le *saxel* qui s'ahert si prez a son oz qu'il ne fait nul aingle. Douze pennes

qui sont appelees *venniaulx* s'aherdent et tiennent ordonneement du long en long au plus grant oz par dehors qui est des deux oz fourchiez, et cestes sont d'une fourme et d'une couleur, c'est assavoir d'autre couleur que les dix forainnes, et de ces douze *venniaux* une chacune fait deux aingles droiz de ca et de la avec leur oz subget. Les autres quatre qui s'ensieuvent sont dittes *corax* et viennent aprez les douze *venniaulx* ordonneement, sont a bien prez d'autre forme et d'autre couleur que les *venniaulx*. Toutes ces XXVI pennes sont continues ou cuir estendu qui coeuvre l'esle droit la dont les tuyaux yssent qui sont racines des pennes, et ces tuyaulx viennent jusques a l'oz par dedens en perchant le cuir, hors le *saxel* qui s'ahert a l'oz meismes, ainsy comme il est dessus dit. Par dessus ces XXVI pennes et par dedens eulx sont autres pennes moindres d'elles et plus grans que plumes et sont plus grans et plus dures au regart d'eulx que les autres, G 53—53v.

Sedile sb. m. "siège": Li uns (des sièges du faucon) est qui est apelez perche, li autres est qui par mot aprouvei est apelez *sediles* ... des perches l'unne est haute et l'autre basse, li *sediles* non P 124 (pertica, sedile). Nous apelons le *sedile* se qui est fais de bois ou de pierre dou quel la partie dessus est plus plainne P 125. Et doit estre li *sediles* rons, descendans en aguisant et en la meniere de la figure que li geometrien apellent piramidale ... nous dirons orendroit ... en quex choses est plus l'aide des perches que des *sediles* et des *sediles* que des perches P 126. On rencontre assez souvent la graphie *sedille*. Le sb. *sedile* ne se trouve pas au ms. P 1296, qui le remplace par *siege*. — God. donne un ex. de *sedil* "siège".

Soingne, souygne sb. f. "cigogne": dous semblances de *souygnes*, blanches et noires P 7 (ambe species ciconiarum). Prannent lor viande en conpaingnie et volent ensamble et paissent avec les autres de lor samblant, ainsi con sont *soingnes*, coulon et passerat et oitourniau P 13 (lacune au texte latin). On trouve la graphie *cioignes* P 20. Cf. *chuyne*.

Sourblanc adj. "blanchâtre", autre forme de *subblanc*, v. ce mot.

Soyoire sb. f. "scie": Les oyseaux aquaticques ont le bec large et creuz et es marges menuement dentez en maniere de *soyoire* ainsi comme sont manieres de cannes G 35, St 139, P (habent rostrum ... concavum et in mar ... (lacune) quasi serratum, ut sunt modi anatum). Cf. *soioire* "scie" God. et *soywar* m. Pas de Calais, Nord, *soyar* Nord, Atlas ling. carte 1205.

Spicon sb. m. "perroquet": Il rompent l'escorce et la gietent fuer et retienent la mole, ainsi com sont passerat, chardeneruel, *spicon* P 43 (cardilli, psitacus); mouchons, chardonderoe, *especz* G 45v, St 153v. *Spicon* est le même mot que *psicon* avec métathèse de l'*s*; v. *psicon*.

Starne, sterne sb. "l'étourneau": Quant on ne porra avoir oisiaus champestres, ainsi com sont ... aloes, *starnes* et perdris P 97v (starnae); *sternes* G 87, St 210; *estourniaux*, aloes, pertris P 1296. Car a bien pres tuit li oisel terrestre qui sont de petit

voul ont houres determinees esqueilles elles issent por paisturer, ainsi con sont menieres de perdris et de *starnes*, faisant et frankelin P 17, G 20 v (ut modus perdicum et starnarum, fasiani, franquillini); maniere de perdris et d'*estourniaux*, faisans et francquelin St 120. Li aucun manjuent plus souvant grains, fruiz d'aubres et de boissons, kennetons et autres viandes qui lor sont couvenables, ainsi con sont perdris, *starnes*, paon, franquelin, kailles P 16 (ut perdices, starnae, phasiani). — On voit que le ms. P 1296 rend starna par *estourneau* et que le ms. St remplace à un endroit *starne* par *estourniaux*. Le sens "étourneau" de starne est confirmé par *sterne* f. "étourneau" God. Suppl. un ex. La forme *starne* peut évidemment provenir du mot, par lequel on désigne "l'étourneau" dans les langues germ., star + sturnus. Atlas ling. carte 497 donne pour la Savoie *etarnó*, dont le radical s'explique de même; cf. Roll. 2: 152 *étargnaud* Savoie. Selon Roll. 10: 17 Goetz relève pour le moyen âge *esternulus*. En faveur de cette théorie parle le fait que les formes au radical star appartiennent seulement à l'Est. — Notre mot starna n'a donc rien à faire avec *sterne* "hirondelle de mer", sterna en latin, ni avec it. *starna* "nome italiano della Perdrix cinerea" (Tommaseo e Bellini).

Strepite sb. m. "bruit": Le fauconnier face adont sons a sa voulente plains et paisibles sans noise et sans *strepite* G 106, St, P. S'il fait noise ou *strepite* G 125 v, P, St. En esternuer contre le faucon ou en aller rudement et faire *strepite* des piez, toutes ces choses sont des causes . . . pour lesquelles le faucon . . . se debat St 261, G, P. Le texte latin porte ici strepitus que le traducteur traduit tel quel. Cf. God. *strepit* "bruit, fracas, tumulte" 3 ex, "procès, formalité de justice" 4 ex.

Subblanc adj. "blanchâtre": Li aucun (gerfaut) de blanche colour et de *sublanche* P 87 v (subalbidi), *soublanche* G. *Subblanche* P 90 v. Cf. *subruni* "un peu brun" God. Dans G et St on rencontre aussi la forme *sourblanche*; les aucunes (pennes) sont *sourblanches* G 55 v, St 166.

Subnoir adj. "noirâtre": Li *subnoir* (gerfaut) sont fait gris apres lor mue P 88 (subnigri), *gris obscur* P 1296. Un ex. de la forme *susnoir* sous *rougat*.

Subpale adj. "d'une couleur pâle" P 90, rendu au ms. P 1296 par *palet*; v. *subrouge*.

Subrouge adj. "rougeâtre": De ces qui ont goutes, aucun ont goutes *subrouges*, aucun *subpales*, aucun rondes P 90 (guttas subrubeas, quidam subpallidas); les ung les ont *rougettes* et ly autre *palettes* P 1296. — Cf. la forme *susrouge*: Les pennes qui sont es maxilles dessoubz la partie des yeulx soyent *susrouges* G 81 v, St 202 v.

Suette, suetre sb. f. "chouette": Elles issent a chascune hore de la nuit pour prandre lor proie, ainsi con sont putes choettes, *suettes* et autres menieres de notues P 17 (sicut sunt bubones et modi noctuarum); *suetres* G, St. — Cf. les noms suivants de la

chouette: *soueta* Suisse, Atlas ling. carte 1502; *suelle* Marne, Ardennes, *souveta* Jura, *suetla* Suisse romande, *suito* Languedoc, Roll. 2: 39; cf. Meyer-Lübke, *Wörterb.* 4800 et les formes données par Roll. 9: 75, God. Suppl. sous *choete.*

Superfluitez sb. f. "sécrétion": Et par cex (pertuis des narines) il odorent et alainnent et mettent fuer les *superfluitez* qui viennent dou servel P 32 (emittuntur superfluitates). Desouz elle est une voie large ... et par anqui passent les *superfluitez* qui vienent dou cervel P 32. — "déjection": Le ventre (contient) les humors, les ventousitez, les *superfluitez* ... l'aide dou ventre est ... de porteir les *superfluitez* par defuer P 41 (humoribus, ventositatibus, ... superfluitates deportare exterius). — "choses inutiles": Ausi con en machant les grains qu'elles ont recuilliz et se font es (lire: *et*) de l'un et de l'autre costei de lor bec pour giteir fuer le limon de la terre et les autres *superfluitez* qu'il recuillent avec les grains P 33 (ut exeat limus terrae, et caeterae supervacuitates quas colligunt cum granis). God. donne *superfluité* au sens de "dignité suprême, autorité" et au Suppl. au sens de "chose superflue" un ex., "excès, orgueil" 2 ex. Cf. Cotgrave.

Supple mot obscur: Toute voie nous avons proloingnie a mettre et a redigeir en escrit nostre propos a bien pres par XXX ans, car nous ne cuidiens mie des adonc que nous peussiens soufire *supple* ne en aage ne en science. La cause qui nous retardoit estoit ceste: car nous n'aviens onques leu que nuns fust devant nous qui eust traitie ne baillie la matiere de cest livre P 1 v, G, St (non putabamus nos extunc sufficere).

Susnoir adj., autre forme de *subnoir*, v. ce mot.

Susrouge adj., autre forme de *subrouge*, v. ce mot.

Tendeur sb. m. "celui qui tend des pièges; chasseur": Et pour ce les *tendeurs aux oyseaux* font leur pipee de ceste maniere d'oyseaulx pour y faire venir les autres G 21, St 120 v—121, P. Cf. God. *tendeor* "chasseur à la tendue" 3 ex.

Tenrenous adj. "cartilagineux", forme picarde de *tendrenous* ou *tendronous*, synonyme de *entenrené* (v. ce mot): Des dois li aucun sont corial, ainsi com dou pellican et des oies qui ont le cuir des pies nervous et *tenrenous* P 43 (corium nervosum et cartilaginosum); *tenreneux* G, St. La canne dou poulmon est *tenreneuse* et sont li *tenrun* ordonnei en meniere d'anniaus P 48 (canna pulmonis cartilaginosa et annulosa). — Cf. La Curne *tendronneux* "plein de tendron" d'après Cotgrave.

Tenuenesse, tenuesse sb. f. "minceur": Ja soit ce qu'il soit ciliez, toute voie la *tenuesse* des palpebres n'ampesche pas que li oeil n'aparcevient la lumiere du jour P 120 (tenuitas palpebrarum); *tenuenesse* G, St 235. Cf. dans God. *teneuement* 1 ex., *tenneuece* 1 ex. Toutes ces formes reposent sur *tenvene*, autre forme de l'adj. *tenue* < tenuis "tendre". *Tenuene* est fréquent aux mss G, St: Vers le chief de lui ... soit adjoustee une petite coroye de cuir estroite

et *tenuene* et molle G, St 290. Les enseignans qui sont vers les oreilles doivent estre *tenuenes* et tendre a rougeur St 202 v. Toutes-voies il sont aucuns faulconniers qui par trop grant fain et par *tenuene* maigresse et aussi comme soudainement acoustument ys-nellement les faucons a estre debonnaires St (per extenuatam maciem).

Tenueté sb. f. "minceur", synonyme de *tenuesse*, *tenuenesse*: On cognoist la grant *tenueté* et la grant maigresce P 1296, 47 v.

Tes, test sb. m. "crâne": Dou *test* dou chief est il certainne choze qu'il deffant le cervel P 46 (de craneo vero certum est). Li membre official de par dedans sont li las, li *tes*, les toiles P 46 (lacerti, craneum, panni velantes, cerebrum); *tes* G, St. Li os dou chief qui est apeleiz *tes* P 29. Il est compos de plusours os, c'est asavoir dou *test* et d'autres plusours P 29 (de ossibus multis). — Cf. *test* "crâne" avec rapport à l'homme La Curne, God. Suppl. C'est le latin testum, dont le pluriel testa a donné *tête*.

Tesmoin sb. m. "testicule": Ci parolle des *tesmoinz* et de la matris. En conmancemant des rains sus les espondes s'aerdent es maales des oisiaus dui *tesmoin*, li uns a destre, li autre a senestre. Pou de differances et pou de diversitez sont entre les oisiaus quant as *tesmoins* P 49 v (de testiculis); deux *tesmoingz* ... quant aux *tesmoingz* G, St 156. Li roingnon, le *tesmoing*, la matris et autres pluiseurs membres de par dedens St 134, G, P (renes, testiculi). Un autre ex. de *tesmoing* dans ce sens, v. sous *peroindre*. — God. connaît 2 ex. de *tesmoins* "testicules". Pour le développement du sens, cf. latin *testiculi*, dimin. de *testis* "témoin"; v. Walde, *Latein. etymol. Wörterbuch*, sous *testis*.

Tireoir, tireour, tirour sb. m. "membre d'oiseau ou de bête qu'on donnait à l'oiseau en vue de le calmer": Li *tireours* est uns chascuns membres d'oisel ou d'autre beste apparilliez pour donneir au faucon pour bechier en lui pour ce que li faucons ne soit de mal repous pour paour ou pour autre cause P 137 v; *tiroirs* G, *tiroir* St. Li fauconniers ait touz jours le *tiroir* en la main en laqueille il ne porte pas le faucon P 138. Aucun estrumant sont pour adebonnairir les oisiaus detenus, ainsi com sont *tirour*, chapel bloc a baingnier et li samblable P 74 v—75 (tiratorium, cappellum). Li fauconniers doit avoir une bource a sa couroie en laqueille il mette les chars et les *tirours*, laquelle est apelee pour ce charniere P 116 v (carnes et tiratoria). Quant il mort son *tireoir* P 131 (tiratorium); *tiroir* G 114 v, P 1296, 55 v; *tyroir* St. On li donra un *tireour* non de char ou de char P 131 v; *tiroir* G, St; P 1296. Et li doint (au faucon cilié pour le calmer) le *tireour* pour ce qu'il s'entende as sons et en goustant dou *tireour* bransoit la main plus estroitement et oblioit les causes de la paour P 137 v (gustans de tiratorio brancet manum strictius); *tiroir* G, St, P 1296. Le *tirours* est prouffitable a pluiseurs choses, c'est assavoir a faire oublier et delaissier les maulx repoz du faucon et a plus amer l'homme et estre accoustumez de demourer avec lui et pour sous-

tenir et veoir les choses desacoustumees a lui et autres pluiseurs choses qui appairent en adebonnairissant les faucons St 254 v. Par l'usaige du *tiroir* prouffite en ce que toutteffois qu'il verra aucune chose et cause de paour, celle paour poura estre ostee de lui par le *tiroir* St 254 v. — Aux mss G, St on rencontre assez souvent les formes *tireour* et *tirour*, au St *tirouer*, parfois *tyroir*. — God. donne un seul ex. *tiroire* au fém. et au Suppl. *tirouer* 1 ex.

Ton sb. m. "duvet": Apres naissent (aux oisillons) les bourres que aucun appellent *dumes* ou *tons* et cestes sont tenres et molles P 83 (innascuntur lanulae et a quibusdam dicuntur dumae); apres naissent les bourres que aucuns appellent *duvet* G 76, St 194; secondement naissent lainnettes et aucuns les appellent *duvet* P 1296, 10. — *Ton* qui est porté par P seul à cet endroit doit être à lire plutôt *don*, dont le synonyme *donnet*, qui se rencontre au ms. P 1296, 21, est un diminutif (v. art. *donnet*). Le radical *don* est d'origine germanique; cf. all. *daune*, angl. *down*, holl. *dons*, suéd. *dun*, et fr. *édredon*. Selon le Dict. Gén. le radical *don* s'est altéré en duma, porté à cet endroit par le texte latin de Fréd. II, sous l'influence de pluma. De ce radical nouveau **dum-** dérivent anc. fr. *dum*, *dun* "duvet" God. 2 ex. et *dumet*, donné par Atlas ling. carte 430 (Charente). La forme moderne *duvet* est difficile à expliquer; cf. *grivolé*.

Tornatil adj. "qui se tourne, tournant": Ci dui pertuis (de l'oreille) sont par dedans *tornatil*, ainsi con li pertuis de l'*escroe de presuir* P 31 (ut torcular); *tournans* G, St 137. God. enregistre *escroe*, *escroue* f. "écrou" par 4 ex.; pour *presuir*, v. *pressor* "pressoir" God. et *pressorium* Du Cange

Touret, tournet sb. m. expliqué par les ex. cités: Il ensieut a dire dou *touret*. Li *tourès* est une chose composte de deus anniaus tournans entre lor et est fais en ceste meniere . . . (on attachait le "touret" aux pieds du faucon et le liait à l'anneau des "giets"). Li proufeis dou *touret* est en ce que li faucons ne puet estre travilliez ne greveiz par l'entourtoillement des ges en ces piez P 108 (de tornetto); *tournet* P 1296. Apres ce qu'il sont pris (les oiseaux sauvages) devant ce que on les taingne sur la main, on les doit cilier et doit on lor ongles rebouchier et reoingnier et en lor piez mettre des giez et en l'un de lor piez mettre la camponelle et le *tournet* et la longe s'il couvient P 103 (tornetum); *tornet* P 1296. Il puet lijer la longe as ges sus la perche parmi un *touret* P 131; a ung *tornet* P 1296, 55. Et c'il est lijes sans *touret* soit requerus plus souvant P 131; *tournet* P 1296. — Charavay fait remarquer à la p. 14: "Tornetum. La traduction qui porte une première fois le véritable nom *tournet* ne donne plus par la suite que *touret*. Le ms. P 1296 a adopté la bonne forme". — God. connaît seulement la forme *toret*, *touret*. Il est évident que les deux formes ont existé l'un à côté de l'autre. Cf. art. *toreller*, *Lexique de Renart*.

Tourtereule, tourterette, tourtreule, sb. f. "la tourterelle": Cel qui s'assamblent en conpaignie sont *tourterettes*, coulon, meismement oitournel (turtures) P 18. Les autres l'ont (le bec) de molle substance, ainsy comme sont *tourtereulles*, coulons G 34 v, St; *tourterelles* P. Aucuns oyseaux sont qui n'ont point de foye, ainsi comme sont *tourtereulles* et coullons St 156; *tourterelles* P 49, G 58. Aucuns de ceulx qui sont de bon vol usent de ces mesmes viandes, ainsi comme sont manieres de coullons, *tourtreules* et faches qui sont plus grans que coulons et que *tourtereulles* St 119 (majores turturibus); *tourterelles* P 16, G. Quant on ne pourra avoir oyseaux champestres, ainsi comme sont *tourtereulles*, aloes, coulons, sternes et perdris St 210; *tourterelles* G, P 97 v. — God. Suppl. donne *tourtereule* 2, *tourteroele* 1, *tourtroelle* 1, *tourtruelle* 1 ex. Cf. *tourtrelle*, Roll. 10: 215, *tourtrella* Savoie, Roll. 2: 332; *tourtrele* Pyrénées or., *tourtrelo* H. Loire, Ain, H. Alpes, *tourtroel* Pas de Calais, et d'autres formes données par Atlas ling. carte 1729.

Trainel sb. m. "oiseau ou lièvre remplis de paille, pour enseigner le faucon à chasser": Aucuns sont pour enseignier les oyseaux a ce qu'ilz sachent prendre les oyseaulx que le fauconnier veult et en la maniere qu'il lui plaist, ainsi comme est cellui instrument qui est dit *traine*, soit de grue ou de hairon ou d'autre oysel ou de pel de lievre emplie de pailles, et sont pluiseurs choses qui appartiennent au *trainel* St. Cf. *traineau* "peau de lièvre qui sert de leurre" Roll. 6: 220.

Traitier vb. a. "cultiver": Et la raison pour quoy les oyseaux de proye se eslongent plus des hommes que les autres, si est car il ne vivent pas des semences ne de autres choses que les hommes *traitent* desquelles usent pluiseurs autres oyseaux P, G 5 (tractant); *traittent* St 104.

Tresoel sb. m. "tresse": (Certains oiseaux) ont pannes eslevees en moitant dou chief prolonguees et estandues jusques au dos en meniere de chevous ou de *trescel* P 30 (ad modum crinium seu trizarum); *tresces* G 32 v, St 136. — God. connaît *tressel* "tresse de cheveux" par un ex.; *tressel* est évidemment formé sur *tresse*, porté par G, St.

Tressoingnier vb. a. "avoir grand peur de": ... comme mettre chapeaux es testes des faucons et retenir chapeaulx en leurs testes soit chose non acoustumee as faucons et contre leur nature, et les *tressoingnent* et pour ce se deffendent pluseurs faucons contre le chapel P 1296, 101 v (eis insueta, horribilis et contra naturam eorum); desacoustumee, a lor horrible et contre la nature P 176 v. — *Tressoingnier* ne se rencontre qu'à ce seul endroit du ms. P 1296, qui emploie autre part *ressoingnier*.

Uhan sb. m. espèce de chouette: Putes choettes et notues et un oises qui est apeleiz *uhan* P 31, G (dicitur uhan); le ms. St *huan*: Putes chuettes et noctues et un oysel qui sont appellez *huan* ont une pellette selon le pertuiz des oreilles, laquelle quant elle est des-

ploye monstre forme d'oreille humaine St 137. Roll. 9: 64 rappelle que Strix bubo est appelé *huon* au *Roman de la Rose*, et *huhan* Rom. 1895, 164. *Huan* était en anc. fr. le milan, cf. *Lexique de Renart.*

Vannel sb. m. "nom donné aux douze pennes intermédiaires de l'aile": Li nombres des pennes des eiles des oisiaus est de XXVI pennes. Les IV plus prochainnes dou cors sont apelees *corriaus* (coriales), puis apres vienent X (lire XII; au ms. St une seconde main a changé X en XII) qui sont apelees *venniaus* (vani) qui sont plus fermes et plus dures que les pennes *coriaus* et sont d'autre colour. Et vers le chauon de l'eile sont autre dis qui pueent estre dites *forainnes*. Cestes sunt plus fermes, plus dures et plus longues que celles qui sont dites *venniaus*. La darriene de ces diz est apelee *coutiaus* (saxellus) et celles qui sont devant le *coutel* (saxellus) sont taillies et fourmees a la samblance de *coutiaus* (curtelli), et en teil meniere que cil leus qui est plus larges en la distincion d'une chascune penne tient le leu de manche et ce est la partie de dedans et celle partie qui est plus estroite samble trop bien alemelle de coutel fuer de manche (curtellus), et pour ce on les a acoutumees d'apeler *coutiaus* (cultellus) P 54v. Quant l'eille est repliee et ramenee au cors par la replication de ces jointes, les pennes *coraus* cueuvrent les *vennaus* et li *vennau* les *coutiaus*, et tout ce est fait pour miex garder les pennes l'une desous l'autre ensamble P 56v. Les queiles couvrans nous apelons *venniaus* et les couvertes nous apelons *coutiaus* P 89v. De quant c'on elles (les pennes) naissent plus pres dou cors, de tant elles croissent et sont plus tost completes, et de ce est que celles qui sont apelees *venniaus* sont plus tost conpletes que les X darriennes par defuer, car li *venniau* sont plus prochain dou cors que les autres X P 53 (inde est quod illae quae dicuntur vani citius percomplentur quam decem ultimae forinsecae). — God. connaît *vanel* seulement au sens de "sorte de tuile". Charavay dit à la p. 11: "Le mot *venneaus*, qui signifie tuile fait allusion à la forme imbriquée des plumes supérieures". A la base de tous ces mots se trouve lat. vannus "van", Meyer-Lübke, *Wörterb.* 9144, et le sens "tuile" est à coup sûr secondaire; cf. *saxel.*

Vannereau sb. m., synonyme de *vanneau* "oiseau de l'ordre des échassiers, qui a une huppe noire" God., Littré: Ja soit ce qu'elles demorient en l'un en l'autre (dans l'eau et sur terre), ainsi comme plouvier, *vennerel*, liverzin et autre de ceste meniere, entre les quex li plouvier ainment moins les yaues que li *vannerel* et li *vannel* (*vannerel* St) les ainment plus que li liverzin. Et pour ce li liverzin se traient plus a la nature des terrestres que li *vannel* (*vannerel* St) ne li plevier, car li *vannel* (*vannerel* St) et li plevier se dorment souvant es chans de nuit, mais toutevoie li liverzin i reposent plus souvent P 7, G, St 107v. A *vannel* et *vannerel* correspond dans le texte latin vanelli. Selon Roll. 2: 349 le *vanneau*

est encore appelé *vannereau* en français dialectal. Cotgrave *vanereau* "a lapwing" (Vanellus). Cf. Meyer-Lübke, *Wörterb.* 9140.

Violette, violeste sb. f. "déjection": Les voies qui portent l'orine trespassent par desouz lor (les rognons) et s'aerdent a lor jusques au lieu de l'issue des superfluitez, et de ce est que li oisel ne font point d'orine par li, mais ist a *violette*, et pour ce n'ont il point de vescie P 49, G, St 156 (viae deferentes urinam transeunt sub ipsis, adhaerendo eis usque ad locum exitus superfluitatum, inde est quod aves emittunt urinam cum e g e s t i o n e, nec fuit eis necessaria vesica). Et en l'egestion et le glat qu'il soit (lire: *fait*) celle choze noire dure qui a acoustumei d'estre en la *violeste*, sera petite et grumelouze P 101 v, G, St 214 v (et in e g e s t i o n e quam faciunt, illud nigrum durum quod consuevit esse in e a erit modicum). — *Violette*, qui se rencontre aux mss. P, G, St mais pas au ms. P 1296, est-il à rapprocher de *violus* "angustior callis, semita, quasi minor via" *violetum*, *violetus* "diminut. a *violus*, eodem intellectu"? Dans ce cas le sens "déjection" doit être secondaire; cf. l'ex. de *violette* que God. a laissé sans traduction. — On se sent tenté de lire pour *violette*, *violeste* à ces endroits *molette*, *moleste* et y voir le sb. *mollété*, *molesté* enregistré par God. au sens de "qualité de ce qui est mou, substance molle", se rapportant ici à la déjection, quoique l'*i* de *violette* soit nettement marqué dans tous les cas.

Viscouté sb. f. autre forme de *viscousité*; p. 219.

Vurgaul mot obscur, v. p. 221.

Werpe sb. f. forme exceptionelle de guêpe: Les vermissiaux qui sont adont (en hiver) dessoubz terre n'en peuent issir et convient de necessité que les vermissiaux vollans, les mouches, les *werpes*, manieres d'escarbos et les semblables choses defaillent St 127. God. Suppl. sous guespe donne les formes *wesple*, *vespre*, La Curne *wespre*.

Y la adv. "y": Le proheme ou nous cuidions estre aucun deffault pour ce que nous voyons *y la* les chartres escriptes et nous semble que les chappitres de la forme des membres et du plumaige des faucons devoit estre *y la* aleguiez G 78 v, St 198. Car ilz treuvent *y la* herbes de quoy ilz vivent St 131. Car la canne des grues descent de long en long entre la fourche du piz et va et se reploie *y la* entre les doz du piz St 155. Car bise et froidure ont seignourie et *y la* fait le corpz plus fort St 193. Pour ce qu'ilz treuvent *y la* pluiseurs arbres, forestz et roches haultes, esquelz ilz peuent faire leurs nidz St 197 v. Les oyseaulx de proye peuent *y la* meulx faire leurs nydz et chassier leur proye St 197 v. La maniere d'aller ou nid pour ce que ilz sont trait *y la* est diverse St 208. L'appareil du lieu ou on doit mettre les poucins pour ce qu'ilz soient nourriz *y la* St 209 v. Ce pertuis fait *y la*, ung autre pertuis soit fait en celle mesme maniere en la mesme corroye St 218 v. Et ne sont pas trespassez avecq les autres, mais avoient

prins leur demeure *y la* St 225. S'il est toutesvoies tenu tant longuement et tant souffisamment de nuyt sur la main que il dorme *y la*, il vauldra moult mieulx St 237. Passe par la porte et par ce de legier il pourroit mal advenir au faucon, mesmement s'il se debatoit *y la* St 271 v. — *Y la* se rencontre surtout très souvent au ms. St; cf. *illa* God.

Yvrais adj. "ivrogne": (Le fauconnier) ne soit pas *yvrais*, car yvresse est une forcenerie P 116 (non sit ebriosus); ne *se enyvre* pas car yvresse est une foursennerie G 102, St 230. God. *yvrais* "ivrogne" 1 ex. comme sb.: Me tairé je pour *ung yvrais*.

Gunnar Tilander.



Fig. 1.
Reproduction en “blanc sur noir” de l'écu armorial de Philippe de Clève, porté par le frontispice de Phébus du ms. de Stuttgart.



Fig. 2.
Le frontispice de Phébus du ms. de Stuttgart.



Fig. 3.
Le frontispice de Frédéric II du ms. de Stuttgart.

VERMISCHTES.

I. Zur Wortgeschichte.

1. Lautgesetz oder Lautnorm?

(Anläfslich von S. Puşcariu, Despre legile fonologice, Dacoromania I, 1922, S. 19—84.)

In meiner Studie „Sprachwissenschaft und Zeitgeist" schrieb ich im Jahre 1922 eingangs (S. 4): „Die folgenden Betrachtungen gehen von der Hoffnung aus, die Diskussion anzuregen und so zur Klärung der Situation, in der sich heute die Sprachwissenschaft befindet, beizutragen." Ich konnte damals nicht wissen, dafs fast gleichzeitig Puşcariu in seiner Abhandlung über eine Kernfrage der Sprachforschung zu ganz ähnlichen Folgerungen gelangte wie ich (vgl. S. 40ff. meiner Studie, die der Lautgesetzfrage gewidmet sind). Es sei mir also gestattet, hier einige der Hauptpunkte von P.s Ausführungen unter Zuziehung eigener Beispiele zu diskutieren und in einigen Fällen auch die Ausführungen von G. Bertoni (Programma di filologia romanza come scienza idealistica, Genf 1923) und E. Lerch (Über das sprachliche Verhältnis von Ober- zu Unterschicht mit besonderer Berücksichtigung der Lautgesetzfrage, Jahrbuch f. Philologie I, S. 70ff.) heranzuziehen.

Wie das von verschiedenen Seiten ziemlich gleichzeitig und unabhängig voneinander geschah (vgl. namentlich G. Bertoni, l. c.), unterzieht auch P. den von den Junggrammatikern geprägten Begriff des Lautgesetzes einer allseitigen kritischen Prüfung, wobei er zunächst einen geschichtlichen Überblick der ganzen Fragestellung gibt. Dann aber geht er zielbewufst darauf aus, die beiden wichtigsten Seiten der junggrammatischen Definition und Auffassung des Lautgesetzes als eines Naturgesetzes, den Charakter des Ausnahmslosen und Mechanischen als unhaltbar zu erweisen. Daraus ergibt sich schon, dafs er 1. den Ausnahmen sein besonderes Augenmerk zuwendet, 2. die geistigen Faktoren des Menschenlebens als treibende Faktoren zu erweisen sucht.

Da gibt es zunächst einmal in allen Sprachen ein Gruppe von Wörtern, die sich mehr oder minder der Wirkung der Lautgesetze entziehen: die schallnachahmenden (S. 34). Hier ist der Grund nach P. die feste Beziehung, die zwischen dem Inhalt und seiner Ausdrucksform besteht, d. h. die Kontrolle durch den Naturlaut



selbst, der das nachbildende Wort unterworfen ist. Ich hatte meinerseits in einem Aufsatze in der Deutschen Vierteljahrsschrift für Litw. u. Geistesgesch. (1923, S. 482/3) auf die ihrem Ursprunge nach zwiefache Natur der sprachlichen Zeichen als eigentliche Zeichen oder Symbole und als Bilder hingewiesen, wobei die ersteren dem zu vertretenden Begriff willkürlich zugeordnet sind und demnach sich ändern oder ersetzt werden können, während die letzteren mit der Darzustellenden in einem gewissen festen Beziehungsverhältnis, dem der Ähnlichkeit stehen, weshalb ja auch schallnachahmende Wörter in den verschiedensten, weit voneinander abstehenden Sprachen grofse Übereinstimmungen aufweisen. Die Kontrolle aber vollzieht der beobachtende Menschengeist.

Unter den Ausnahmen von den Lautgesetzen gibt es dann oft ganz vereinzelte Wörter. Hier ist es geboten, das Wort zunächst einmal auf seine kulturgeschichtliche Bedeutung innerhalb der Sprachgemeinschaft anzusehen. Einen hübschen und lehrreichen Fall bespricht P. auf S. 35/6. Wenn im Istrorumänischen betontes *a* > *å* und nur *drac* (= Teufel) davon ausgenommen bleibt, so dürfte die Ausnahme nach P. sich dadurch erklären, dafs dieses Wort einem tabu unterliegt, weshalb es im Satzzusammenhange nur halblaut, halbtonig ausgesprochen wurde. In anderen Sprachen äufsert sich der tabu bei diesem Worte durch „Euphemismen", so schon im Altfranzösischen durch *aversier*, *maufé*, woraus sich auch die „nicht lautgesetzliche", aus der gelehrten Oberschicht oder der Kirche stammende Form *diable* erklärt (vgl. Lerch, l. c. S. 96).

Betrafen die Ausnahmen von den Lautgesetzen Flexionsformen, so beriefen sich die Junggrammatiker auf den störenden Einflufs der „Analogie" (freilich klammerten sie sich auch sonst an diesen Rettungsanker). Wenn aber z. B. im Schriftrumänischen Verba mit labialem Stammauslaut in 1. sg. *-esc* statt lautgesetzlichem *-ăsc* (so z. B. *vorbesc*) zeigen, so reicht nach P. der analogische Einflufs der Verba mit anderem Stammauslaut (doch haben auch 2. sg. *-eşti*, 3. *-eşte* auf jeden Fall *e* durch den umlautenden Einflufs des *-i*, *-e*) an sich zur Erklärung noch nicht aus: „dar pentru ca această analogie să se producă, trebue să existe iarăşĭ o cauză şi aceasta este simţul gramatical." S. 38). So fafst also P. auch die Wirkung der Analogie nicht als eine rein mechanische auf, sondern sucht noch nach einer zureichenden geistigen Ursache. Es verhält sich hier wie mit den „Einflüssen" in der literarischen Entwicklung, die nur wirksam werden, wenn ihnen eine gewisse innere Einstellung der Dichter entgegen kommt. Freilich, der „simţul gramatical", also sozusagen der Sinn für Ordnungen und grammatische Kategorien, ist hier in Wirklichkeit kaum mehr als ein passives Verhalten der Sprecher gegenüber der ausgleichenden Wirkung der Analogie. Der „simţul gramatical" als Erklärungsprinzip ist hier nichts anderes als eine Tautologie. Nun habe ich in Sprw. u. Ztg. (besonders S. 43 ff.) die Ausbreitung eines Lautwandels auf das ganze entsprechend gebaute Wortmaterial der Sprache durch die Wirkung

der Analogie zu erklären versucht und zwar in der Weise, dafs der z. B. von aufsen (oder von einer anderen Sprachschicht oder letzten Endes von einem Individuum) eindringende Lautwandel zunächst gewisse Wörter erfafst, woneben aber die ältere Aussprache immer noch weiterbesteht. Und dieses Nebeneinanderbestehen von Doppelformen in einer Reihe von Wörtern ermöglicht dann erst die Durchführung des Lautwandels durch eine Kette von lautlichen Proportionsbildungen (Analogie), wenn die neue Aussprache aus irgendeinem Grunde als die vorbildliche erscheint. So handelt es sich also in einem Falle wie dem oben erwähnten darum, dafs verschieden gerichtete Analogiewirkungen miteinander kämpfen und es wäre darum Aufgabe der Sprachforschers, zu zeigen, warum in dem einen Falle die lautliche, im anderen die morphologische, in einem dritten (im Falle sogenannter „Kontaminationen") die begriffliche Analogie siegt. Es dürfte jedoch sehr schwer sein, den Grund zu finden, wenn die Phasen des Kampfes nicht genauer dokumentiert sind.

Die Durchführung eines Lautwandels, die Übertragung auf das ganze entsprechend gebaute Wortmaterial der Sprache, stellt sich P. offenbar ganz ähnlich vor wie ich, nur gebraucht er nicht den Begriff der „lautlichen Analogie" sondern spricht von „categorii gramaticale" (S. 41—3), namentlich auch von „lautlichen Kategorien": „E incontestabil că in mintea noastră există formula de dependenţă a sunetului de împrejurimea sa şi că vorbele care prezintă grupe de sunete asemănătoare se asociază în ‚categorii fonologice', întocmai precum se unesc cuvintele cu înţeles similar în ‚categorii semantice' sau verbele cu aceleaşi dezinenţe în ‚categorii morfologice'." Dafs aber seine grammatischen Kategorien, seine grammatischen Reihenbildungen ebenso wie auch sein „simţul gramatical" nichts anderes sind, als das in Tat umgesetzte Prinzip der Analogie dürfte schon klar geworden sein. Die Durchführung, die Übertragung selbst aber stellt sich P. als einen bewufsten Vorgang vor (S. 45), gibt allerdings auch gleich auf der folgenden Seite schon zu, dafs sich eine eigentliche Grenze zwischen dem Bewufsten und Unbewufsten hier wohl nicht ziehen lasse. Und wenn ich (Sprw. u. Ztg. S. 54) geschrieben hatte: „Freilich handelt es sich bei einer solchen analogischen Übertragung einer nachgeahmten Lautung auf die entsprechend gebauten Wörter nicht um einen bewufsten Vorgang, sonst wären ja stets zünftige Sprachforscher notwendig, um ihn zu vollziehen, vielmehr um einen, der sich im Unterbewufstsein abspielt und die Gleichheit des artikulatorischen Bewegungsgefühls zur Voraussetzung hat und betrifft," so möchte ich heute zugeben, dafs sich ein solcher Vorgang auch halbbewufst oder manchmal sogar bewufst vollziehen kann. Lerch verfolgt z. B. in seinem Aufsatz die Rolle des Bewufstseins und der Überlegung in der lautlichen Entwicklung einer Sprache. Freilich hat er dabei in erster Linie die Geschichte der französischen Schriftsprache und die Einwirkung der sprachregelnden Oberschicht im Auge. Und

was dort in weitem Maſse zutrifft, gilt sicher nicht in gleichem Maſse für andere Sprachen oder Mundarten. Der Grad des Bewuſstseins, dem lautliche oder sonstige sprachliche Änderungen ihre Durchführung verdanken, hängt ab von der Kulturstufe oder genauer dem Bestehen eines sprachlichen Ästhetizismus in der fraglichen Sprachschicht oder Gemeinschaft. Und da weist nun gerade P. auf ein sehr hübsches Beispiel aus dem Rumänischen hin, das eine analogische Übertragung einer gewissen lautlichen Entsprechung zeigt, die sicher nicht mit klarem Bewuſstsein des Sachverhaltes vollzogen wurde. Das Rumänische kennt einen Ablaut *á*—*é* nach labialem Konsonanten zwischen sg. und pl. weiblicher Substantiva, wobei das *á* des sg. durch Labialisierung über *ea* > *ăá* entstanden ist, während im pl. *é* < *ea* durch die umlautende Wirkung eines auslautenden *-e*, *-i* wieder hergestellt wurde (*feta* > **feată* > **făată* > *fată*; pl. *fete*; oder *vĭrga* > **veargă* > *vargă*, pl. *vergĭ*). Dieser Ablaut wurde nun auch auf Fälle mit ursprünglichem *á* übertragen, aber nur nach Labial (z. B. *faţă*—*feţe*; *livadă* > *livezĭ*). Wie wurden sich die Sprecher, die diese analogische Übertragung vollzogen, bewuſst, daſs dieser Ablaut eigentlich nur nach Labial berechtigt war, da sie doch keine Linguisten oder Phonetiker waren? Die Analogie betraf die Gleichheit des artikulatorischen Bewegungsgefühls und vollzog sich demnach höchstens halbbewuſst, aus dem dunklen Gefühl der eigentlich „korrekten“ Entsprechung Labial + *á* —pl. *-é* heraus.

Hat man solcher Art eine gewisse Vorstellung von der Art, wie ein Lautwandel sich ausdehnt, gewonnen, so wird man zugeben müssen, daſs er ebensogut in „Verkennung“ seiner ursprünglichen Bedingungen seitens der ihn übernehmenden Sprachgemeinschaft über die ihm gemäſsen Grenzen hinausgreifen oder auch durch erschwerende Bedingungen eingeengt dahinter zurückbleiben kann, bzw. sich nicht auf das ganze einschlägige Wortmaterial zu erstrecken braucht. So möchte P. annehmen, daſs die Diphthongierung *ę* > *ie* (auch *ǫ* > *uo*, das aber gerade fürs Rumänische nicht in Betracht kommt) schon im Urromanischen vor einfacher Konsonanz begonnen und sich im Rumänischen durch ein solches „Verkennen“ der ursprünglichen Bedingung auch auf die geschlossene Silbe ausgedehnt habe. Dabei wäre natürlich Voraussetzung, daſs im Anfang noch *ę* und *ie*-Formen auch in offener Silbe nebeneinander bestanden hätten, was erst den Anlaſs zur „falschen“ Übertragung gegeben haben könnte. Unwillkürlich denkt man daran, daſs gerade solche periphere Gebiete wie das Rumänische, das Dalmatische, das Rhätoromanische, das Spanische und das Wallonische die Diphtongierung der offenen Vokale auch in geschlossener Silbe kennen (freilich auch zentral gelegene Gebiete in Italien wie in Umbrien Rieti u. a.) und wäre dann versucht, diesen Umstand auf die besagte Weise zu erklären. Will man der Anregung P.s nachgehen und mit ihm und anderen den Anfang der Diphthongierung trotz des bunten Bildes, das heute die Romania in dieser Hinsicht bietet, ins Ur-

romanische verlegen, so müfste man mit Schuchardt (vgl. jetzt Brevier, S. 49) die durch *-i*, *-u* bedingte Diphthongierung (zunächst auch diese nur in offener Silbe?) an den Anfang stellen und für eine längere Zeit ein Nebeneinanderbestehen von diphtongierten und nichtdiphtongierten Formen annehmen. Von da aus könnten dann die verschiedenen Gebiete zu verschiedenen Entscheidungen gelangt sein durch ein Hinausgehen über die ursprünglichen Bedingungen in verschiedenen Richtungen (am weitesten eben in den genannten peripheren Gebieten), zum Teil dann wieder durch Einschränkungen, bzw. Wiederherstellungen des ursprünglichen Zustandes.[1] Um ein Beispiel einer solchen Einschränkung und geographischer Abstufung zu geben, sei hier ein Teilproblem herausgegriffen. Süd- und ein Teil Mittelitaliens ist das Gebiet, wo sich am konsequentesten und damit wohl auch am frühesten die Einwirkung von *-i* und *-u* auf den Tonvokal zeigt. Über die Marken setzt sich diese Erscheinung nach der Romagna und Norditalien fort. Aber in der Romagna finden wir nur noch die Einwirkung des *-i* (entsprechend auch palataler Konsonanten) konsequent, die des *-u* auf *ę* und *ǫ* nur noch bei unmittelbarer Aufeinanderfolge oder auf *ǫ* durch homorganen stimmhaften Verschlufslaut hingurch (vgl. Romagnolische Dialektstudien II, S. 159—70, 190—3). Nach allen Anzeichen dürfte sich das übrige Oberitalien ursprünglich im grofsen und ganzen wie die Romagna verhalten haben (l. c.). Dann aber könnte auch noch ein Zusammenhang mit der bedingten Diphthongierung im Provenzalischen und im Nordfranzösischen bestehen. Für letzteres konnte ich ja die durch velaren Vokal oder Konsonanten ausgelöste Diphthongierung in Zrph. 1921, S. 124/5 erweisen, analog der seit jeher bekannten, durch Palatal hervorgerufenen.

Mufs freilich der Versuch, die romanische Diphthongierung von einem einheitlichen Gesichtspunkte aus zu betrachten, heute noch hypothetisch bleiben, so kann das besprochene Hinausgehen eines Lautwandels über seine ursprünglichen Bedingungen bei seiner räumlichen Ausbreitung in kleinerem Umfange gar wohl erwiesen werden. Als ich dem romagnolischen Wandel von *á* > *e* bis an seine Grenzen nachging, fand ich im Norden in der Zone des „Schwankens", in Portomaggiore (vgl. darüber Sprw. u. Ztg. S. 43 und meine „Charakteristik der Mundart von Portomaggiore", Triest 1914, S. 11) nicht nur im selben Worte bald *a* bald *ạ*, sondern namentlich auch *ạ* im betonten Auslaut (*ạ*, *vạ*, *dạ*, *fạ*, *sạ*, *ʒạ* = *già*, *kạ* = *casa*), wo das Romagnolische (ganz entsprechend

[1] Auch Bertoni (l. c. S. 49 Anm., 57 Anm., 126) möchte die Verhältnisse der romanischen Diphthongierung durch Ausdehnung über die ursprünglichen Grenzen und Bedingungen erklären, doch ist für ihn das Ausgangsland der Bewegung Gallien, wofür er uns vorläufig noch den Beweis schuldet. Auch nach Mittel- und Süditalien seien die Diphthonge von dort gekommen: „Essi procedettero dal Nord e, non essendo indigeni, non essendosi svolti dinamicamente, si trasmisero persino nelle sillabe chiuse, come accadde, per esempio, in Ispagna, in cui il dittongamento è pure imitazione del dittongamento gallico, con gli straripamenti che s' accompagnano di frequente all' imitazione" (S. 126).

wie das Französische in *a*, *déjà*) den ursprünglichen Laut bewahrt. Dieser Umstand liefs mich, gerade weil es sich um die Zone des „Schwankens“ handelte, fast an subjektive Täuschung bei meinen Aufnahmen glauben, fand jedoch seine Bestätigung, als ich bei meinen Aufnahmen in den Kriegsgefangenenlagern einen Mann aus Consandolo (wenige Kilometer südlich von Portomaggiore) vornehmen konnte. In diesem Zusammenhange erklären sich denn auch die *e*-Schreibungen für betontes *a* in Oxytonis in einem alten Texte (vgl. RDst. I, S. 41) aus dem contado von Cesena, einer Gegend, die heute noch eine sehr offene Aussprache *ä* bewahrt hat, wo der Lautwandel *á* > *e* also verhältnismäfsig jünger ist, als weiter nördlich in der Romagna. Überall dort, wo die Tendenz zu einer lautlichen Veränderung eben erst auftritt, stellen sich leicht Übergriffe ein, die aber dann, wenn der Lautwandel weiter flutet, beseitigt werden, dort wo er Halt macht jedoch bestehen bleiben können. So fand ich auch noch anderswo, auf dem Lande südlich von Rimini, in Misano, wo gegenüber der Umgebung inselartig die ältere Stufe *ą* < *a* erscheint, auch die Aussprache *ǧą*. Dazu kommt, dafs sich in der südlichen Grenzzone Ähnliches findet (z. B. *finquä* in Città di Castello, vgl. Bianchi, S. 17). Es ist also in der Tat bei der Ausbreitung des Wandels *a* > *e* dort und da die ursprüngliche Beschränkung auf betonte Länge nicht recht erkannt worden, sondern er wurde auch auf betonte Kürzen übertragen. Was natürlich dem Begriffe des Mechanischen und Gesetzmäfsigen widerspricht.

Dasselbe Beispiel mag dann auch noch zeigen, wie ein Lautwandel bei seiner räumlichen Ausbreitung einschränkenden Bedingungen unterliegen kann. Der Wandel *a* > *e*, der sicherlich von der Romagna ausgehend die Emilia erfafst hat, erscheint im nordwestlich anschliefsenden Gebiete, in Piemont nur vor *r* (so namentlich in den Infinitiven I), ferner hier, im Genuesischen und sogar im Korsischen auch vor *r* + Kons., das ja im Romagnolischen überhaupt keine Position bildet (RDst. II, S. 47/8). — Oder man mag daran denken, dafs der florentinisch-pistojesische Wandel von *l*[Kons.] > *i* sich jenseits des Apenninenkammes nur mehr vor Labial und Velar findet (vgl. RDst. II, S. 235), also eine Beschränkung auf ihn begünstigende phonetische Bedingungen erfährt.

Dann aber kann die Ausdehnung eines Lautwandels auf das gesamte in Frage kommende Material einer Sprache in einzelnen Wörtern und Formen eine Einschränkung erfahren. So zeigt P., dafs im Istrorumänischen, wo *-i*, *-u* spurlos geschwunden sind, das Präs. ind. folgendermafsen flektiert: 1. *mor*, 2. *mori*, (imp. *mor*), 4. *murin*, 5. *murit*, 6. *moru*. Das ist ein Verhalten, das vom Standpunkt der Lautgesetze völlig irrational erscheint, wenn man bedenkt, dafs beim Nomen der Schwund ausnahmslos ist. Die Ausdehnung des Lautwandels macht dort Halt, wo zwingende Gründe ihn ausschliefsen: die Gefahr des Zusammenfalles der verschiedenen Formen (1., 2., 6.), die Gefahr der Undeutlichkeit, des Mifs-

verständnisses (primejdie de echivoc), wenn sich nicht gerade ein anderes Mittel bietet, sie zu vermeiden. So sind wir bei dem Prinzip, das Gilliéron so oft seiner Erklärung der Verdrängung von Wörtern und Wortformen zugrunde legte, dem Prinzip der Vermeidung der Homonymität, das den Mitteilungszweck der Sprache in den Vordergrund der Betrachtung schiebt.[1] Auf dieselbe Weise erklärt sich ja auch die Bewahrung des nachtonigen *e* in franz. conj. imperf. 1. *chantasse*, 2. *chantasses*, wenigstens erklärt Meyer-Lübke (F. G[2]. S. 251): „Da nun eine Trennung der beiden Personen durch das Interesse der Deutlichkeit geboten war und aufserdem in *chantas* als 2. sg. das Kennzeichen des Modus und das der Person zusammenfielen, hat man wahrscheinlich zu allen Zeiten, d. h. also auch als sonst die auslautenden *e* fielen, *chantasses* gesprochen und nun die 1. Sing. an die 2. angelehnt." Wer die Dinge so sieht, hat ebenfalls den konsequenten Standpunkt der Junggrammatiker verlassen. Zu dem gewünschten Zwecke, also zur Bewahrung der Deutlichkeit bedient sich der Sprecher der zunächst liegenden Mittel, die ihm die Sprache zur Verfügung stellt. Ich möchte hier ein Beispiel anschliefsen, das sich zwar nur zum Teil vergleichen läfst, aber doch sehr aufschlufsreich ist. Die romagnolisch-emilianischen Mundarten zeigen zum Teil als Endung des pl. f. bei Substantiven, Adjektiven und Partizipien *-i*, was um so seltsamer ist, als dort alle auslautenden Vokale mit Ausnahme von *a* gefallen sind. Woher stammt also dieses *-i*? Es wurde hier ein Mittel geschaffen, den pl. f. gegenüber dem sg. namentlich bei Substantiven der lat. III. Kl. zu charakterisieren, da der pl. m. sich in alter Zeit und im Romagnolischen in weitem Umfange heute noch durch die Umlautserscheinungen, durch die sogenannte „innere Pluralbildung" vom sg. unterscheidet (vgl. RDst. II, S. 159 ff.). Die Neubildung ist jedoch noch nicht zum Abschlufs gelangt, das *-i* im pl. f. ist heute noch vielfach fakultativ, setzt sich jedoch mehr und mehr durch, in demselben Mafse wie im sg. *-a* auch in III. um sich greift. Also nur zum Teil war hier das Streben nach Deutlichkeit mafsgebend, zum anderen Teil ein gewisser Sinn für Symmetrie. Als Ausgangspunkt dienten Fälle, wo nach Schwund des Auslautvokals nachtoniges Hiatus-*i* erhalten blieb, wie etwa in *besči*, pl. zu *besča* (*bestia*), ... *gwärdi* = *guardie* ..., d. h. der pl.

[1] Ein Grundgedanke von Lerchs Aufsatz ist die Bewahrung der Deutlichkeit im sprachlichen Ausdruck, die sich nach seiner Meinung gerade die Oberschicht angelegen sein läfst: „... indem die einen (etwa die Gelehrten) mehr den Schaden für die Sprache als Verständigungsmittel ins Auge fassen ..." (S. 118). So erklärt er die Nichtdurchführung des Lautwandels $r > s$ zwischen Vokalen in der französischen Schriftsprache unter Anwendung des Gilliéronschen Prinzips durch die Notwendigkeit der Vermeidung von Mifsverständnissen, die etwa zwischen *frères* und *fraises* oder *oreille* und *oseille* entstanden wären. Auch er geht also hier vom Mitteilungszweck der Sprache aus, während er einmal mein Festhalten an dieser Definition in seiner Besprechung meines Sprw. u. Ztg. als positivistisch getadelt hatte (mir ist aber die Sprache beides, Mitteilung und Ausdruck).

von Lehn- und Buchwörtern auf *_ia* (RDst. II, S. 200, wo ich meine Erklärung noch durch die besonderen Verhältnisse der südromagnolischen Mundarten stützen konnte). Die sprechenden Individuen prägen also das nächstliegende Mittel zu dem angestrebten Zwecke um und machen so z. T. wieder gut, was die „Lautgesetze" angerichtet haben (um mich Lerchscher Ausdrucksweise zu bedienen).

Noch ein Beispiel, das ins syntaktische Gebiet hinübergreift. Für die Nachstellung des Artikels, die vom lateinischen Standpunkt aus zunächst fakultativ war, dürfte im Rumänischen folgender Umstand in die Wagschale gefallen sein. Der bestimmte Artikel f. sg. dürfte in der Vorstellung **o* ergeben haben, wie ja tatsächlich das pron. pers. f. *illam* als Akkusativ *o* lautet. Dadurch aber mufste sich störender Zusammenfall mit dem unbest. Artikel f. sg. *o* < *una* (Schwund des *n* zwischen den beiden velaren Vokalen wie ähnlich in *grîu, brîu*) ergeben. Da sich in der Nachstellung der Artikel *illa* zu *-a* entwickelt hatte, war hier ein Mittel gegeben, die Deutlichkeit zu wahren, indem die Nachstellung zuerst im f., dann auch im m. bevorzugt wurde. Ein Rest der alten Vorstellung des best. Artikels hat sich ja bei den männlichen Eigennamen im Gen.-Dativ gehalten (z. B. *lui Ioan*), war im Altrumänischen auch noch bei weiblichen Eigennamen bekannt, ist hier aber bezeichnenderweise früher aufgegeben worden (vgl. Tiktin, Grdr. I², S. 594). Ich frage mich freilich, ob dieser Grund schon zureichend war, da doch auch das Bulgarische und Albanische Nachstellung des best. Artikels aufweisen, und ob da nicht eine gewisse gemeinsame balkanische „innere Sprachform" entscheidend war. Man müfste ja sonst die Erscheinung im Albanischen und Bulgarischen durch Einflufs des Rumänischen erklären.[1]

Die lautlichen Rückbildungen und namentlich die Reaktionsbildungen oder Überentäufserungen (hyperkorrekten Formen) werden von P. nur gestreift. Ich habe in Spr. u. Ztg. (S. 50 ff.) gerade an Hand solcher Beispiele zu zeigen versucht, wie ich mir die Ausbreitung und Verallgemeinerung eines Lautwandels oder auch dessen Ablehnung von Seiten einer Sprachgemeinschaft durch eine Kette von Proportionsbildungen vorstelle. Der Lautwandel kann auf diese Weise ja auch rückgängig gemacht werden und die Bewegung dann in entgegengesetzter Richtung übers Ziel hinausschiefsen, indem alteinheimische Formen in ihrem Lautbestande „verkannt" werden. Die Gründe einer solchen rückläufigen Bewegung sind dann in einem gewissen kulturellen Selbstbewufstsein der den eingedrungenen Lautwandel ablehnenden Sprachgemeinschaft oder Schicht zu suchen, wie ich l. c. an einem Beispiel zeigen konnte. Stets ist in einem solchen Falle Voraussetzung, dafs der Lautwandel

[1] Ich frage mich z. B. auch, ob gewisse Gemeinsamkeiten im Vokalismus wie der ungerundete Hinterzungenvokal *î* (*â*), der sich im Rumänischen unter gewissen Bedingungen in lat. Erbwörtern entwickelt hat, anderenteils aber auch aus altbulg. sonisiertem *lŭ, rŭ* stammt und sich ebenso in türkisch *y* findet (Tiktin, El. B. S. 29), auf Zufall beruhen.

eben noch nicht durchgeführt ist, so dafs der Gegenstofs von einer festen, uneroberten Basis, einem gewissen Grundstock in der alten Aussprache erhalten gebliebener Wörter ausgehen kann.

Manche „Lautnorm“ mag so ursprünglich aus einer Umkehrung, aus einer Reaktion gegen einen von auswärts eindringenden Lautwandel hervorgegangen sein. Ein Beispiel möge dies erläutern. In Sizilien und im äufsersten Süden Italiens wurde jedes *ẹ* und *ọ*, betont und unbetont, zu *i*, bzw. *u* gewandelt. Demnach erscheint dort nicht nur kl. lat. *ī* und *ū*, sondern auch *ĭ* und *ŭ*, ja sogar *ē* und *ō* als i, bzw. *u*. Nun zeigt das Sardische sich ja auch darin konservativ, dafs es lat. *ĭ*, *ŭ* als *i*, *u* überliefert (das Balkanromanische bewahrt ebenfalls *ŭ*, mit einigen Ausnahmen im Rumänischen) und konservativ ist der Süden Italiens und Sizilien (sowie Rumänien) ja auch in der Bewahrung von *au*. Man möchte daher zwischen diesen Gebieten irgendeinen älteren Zusammenhang herstellen. Nun läfst sich leicht zeigen, wie dem vlglat. *ĭ* > *ẹ*, *ŭ* > *ọ* offenbar von der sprachlichen Oberschicht Widerstand geleistet wurde und wie dadurch hyperkorrekte Formen entstanden. Solche sind nicht nur dadurch bezeugt, dafs in der Appendix Probi neben *columma non colomma*, *turma non torma* auch *formica non furmica* und *formosus non formunsus* vorgeschrieben werden mufste, sondern auch auf Inschriften aus den verschiedensten Teilen des Reiches belegt, wie man sich leicht durch den Index bei E. Diehl (Vulglat. Inschriften) überzeugen kann. Natürlich kann es sich manchmal auch um hyperkorrekte Schreibung handeln. Ich erwähne nur aus Inschriften aus Latium *dibuisti* (CIL XIV, 2841, ager Praenestinus), *filiciter* (CIL X, 6565, Velitrae), *minsis* = menses (CIL VI, 9592, Rom.). Dazu vgl. noch F. Sommer, HB. lat. LFl.[2] S. 61: *filic(iter)*, CIL IV, 6882 (Pompeji), *excidat* = excēdat VI, 10246, *rigna* XII, 975, *havite* = habete V, 1636; S. 68: *octubris* CIL II, 2959, 13 (119 n. Chr.), *punere* III, 9585, *uxure* V, 5416. Mit Bezug auf *ẹ* und *i*, *ọ* und *u* hat also lange Zeit hindurch Unsicherheit geherrscht. Im Süden aber scheint sich als Reaktion gegen die ursprünglich vielleicht „bäurische“ Aussprache *ẹ* für *ĭ* und *ọ* für *ŭ* dann im Laufe der Zeit der Übergang zu *i* und *u* als neue Lautnorm durchgesetzt zu haben. — So hatte ich mir die Dinge zurechtgelegt, als ich nachträglich sah, dafs Bertoni für südital.-sizilianisch *i*, *u* eine ganz ähnliche Erklärung gegeben hatte (l. c. S. 123—7). Nur denkt er sich den ganzen Vorgang, das Schwanken zwischen den Doppelformen mit *i*—*ẹ*, *u*—*ọ* und die schliefsliche Entscheidung in wesentlich späterer Zeit erfolgt, als oben angenommen wurde („Inutile dire ... che tutto ciò ebbe luogo quando la quantità di -*ĭ* e -*ŭ* era tramontata“. Und „sino al sec. X. incirca.“). Das Schwanken sei beendet worden, indem in Sizilien und im äufsersten Süden des Festlandes *i* und *u* verallgemeinert wurden, während in den nördlich anschliefsenden Gebieten (den Gebieten der Umlautwirkung von -*i*, -*u*!) *ẹ* und *ọ* in betonter Stellung nur bei auslautend -*a*, -*e*, -*o* durchgeführt wurden. „Una vigorosa ragione di simmetria vocalica fra tonica

e atona finale impedì che *ę* e *ǫ* (per *i* e *u*) penetrassero nelle voci con le finali *-i* e *-u*". Bertoni kommt es nämlich darauf an, den mittel-süditalienischen Umlaut durch *-i*, *-u* als „miraggio" zu erweisen. Nun besteht zwischen der oben besprochenen sizilianisch-süditalienischen Erscheinung (*i*, *u* für *ę*, *ǫ*) und dem Gebiet, das *i*, *u* für *ę*, *ǫ*, aber auch die Diphthonge aus *ę*, *ǫ* nur durch *-i*, *-u* bedingt eintreten läfst, sicher irgendein innerer Zusammenhang. Man findet ja dazwischen eine Zone, die *i*, *u* in jedem Falle, die Diphthonge aber bedingt eintreten läfst (z. B. unmittelbar nördlich von Lecce). Ich kann nur nicht finden, dafs die Umlautswirkung von *-i*, *-u* durch Bertonis Erklärung sich als illusorisch erweist, denn was wäre denn die „simmetria vocalica" anders als eine Art Umlautswirkung, eine Vorwegnahme im Geiste der Artikulationsstellung des folgenden *i*, *u*? Wie würden sich ferner nach der Bertonischen Deutung der Erscheinung die Fälle mit umgelautetem *ē*. *ō* (also z. B. neapol. *mese*, pl. *mise*, *šore*, pl. *šure*, usw.) erklären? Oder wenn das Schwanken zwischen *ę* und *i*, *ǫ* und *u* hier erst relativ spät und in der angedeuteten Weise entschieden wurde, warum finden wir dann nicht auch *ę*, *ǫ* für altes *ĭ*, *ŭ* bei *-a*, *-e*, *-o*? Ich glaube vielmehr, dafs in dem erwähnten mittel-süditalienischen Gebiete, die durch das Eindringen der vulgären Aussprache *ę*, *ǫ* für *ĭ*, *ŭ* hervorgerufene Unsicherheit durch die Umlautswirkung von *-i*, *-u* beseitigt wurde und zwar zur selben Zeit, als diese auch die Diphthongierung von *ę*, *ǫ* in Gang brachte (siehe oben S. 299). Dort und da handelt es sich darum, dafs eine Periode des Schwankens durch eine neue Norm beendet wird.

Solchen Problemen widmet Lerch in seinem Aufsatz weite Strecken und benützt sie ebenfalls zu prinzipiellen Erwägungen und Schlufsfolgerungen. Verhältnismäfsig einfach liegen die Dinge noch bei dem Schwanken zwischen *r* und *s* zwischen Vokalen in der französischen Schriftsprache des 16. Jahrhunderts. Der Wandel *r* > *s*, der gewissen Mundarten des Zentrums eigen ist und wahrscheinlich von dort zuerst in die unteren Schichten von Paris eindrang, ist nach einer relativ kurzen Zeit des Schwankens durch den Gegenstofs aus der gebildeten Oberschicht beseitigt worden: „Vers 1620, il ne restait, dans la langue de la bonne compagnie, de cette prononciation que le doublet chaire, chaise" (Brunot, II, S. 274, wozu Lerch noch besicles fügt). Viel komplizierter liegen die Dinge bei dem Schwanken zwischen *er*- und *ar*-Formen, das sich über Jahrhunderte erstreckt. Schon im 13. Jahrhundert sind die Fälle zahlreich genug in der Literatur belegt (vgl. die Zusammenstellungen bei Brunot, I, S. 407, II, S. 249 f., IV, 1, S. 175, wo man die Erscheinung verhältnismäfsig am leichtesten verfolgen kann). Auch hier setzte der Gegenstofs der Gebildeten verhältnismäfsig früh ein: der Wandel *er* > *ar* in den unteren Schichten hatte zur Folge, dafs die Aussprache *er* als die der Gebildeten erschien, und durch H. Estienne wissen wir, dafs sie speziell als die der Hofleute galt. Aber nicht so sehr die Tatsache, dafs in diesen

Kreisen neben korrekten auch hyperkorrekte Sprechformen entstanden, als die Teilnahme anderer, nicht höfischer, aber fein sein wollender Kreise verlieh der Aussprache *er* bald einen Stich ins Preziöse, brachte dadurch den Gegenstofs um seine Wirkung und und verwirrte die Verhältnisse völlig. Erst nach langen Bemühungen erfolgte im Laufe des 17. Jahrhunderts im grofsen und ganzen eine Normierung. Lerch fragt sich nun, wie diese zustande kam, da man doch an keine sichere schriftliche Tradition anknüpfen konnte und sicherlich nicht aufs Altfranzösische als Vorbild zurückging, und er kommt zu dem Ergebnis, dafs die Gelehrten alle einschlägigen Wörter durchetymologisiert, d. h. an dem Vorbilde des Lateinischen gemessen haben müssen (dasselbe nimmt er ja auch für die Wiederherstellung des *r* zwischen Vokalen an). Wenn nun das sicherlich gerade angesichts der besonderen Verhältnisse in der Entwicklung der französischen Schriftsprache in weitem Umfange zutrifft, und zwar namentlich wenn man an die etymologisierende Orthographie des Humanistenzeitalters denkt, so bleibt doch, wie Lerch selbst hervorhebt, eine ganze Anzahl von Wörtern übrig (die Beispiele Lerchs lassen sich an der Hand von Brunot, l. c., besonders IV, 1, S. 175 f. leicht vermehren), deren Etymologie nicht erkannt, die aber dennoch normiert wurden. Hier ist der Grund der Normierung in der oder jener Form eben noch zu suchen, was der speziellen Wortgeschichte vorbehalten bleiben mufs, die wahrscheinlich zeigen könnte, aus welcher kulturellen Schicht, Fach- oder Standessprache oder Argot das einzelne Wort stammt. Ich glaube darauf hinweisen zu sollen, damit ein an sich richtiges, aber nur auf ganz bestimmte Verhältnisse anwendbares Prinzip nicht allzu leichtherzig verallgemeinert und schematisiert wird. Doch kam es Lerch ja in erster Linie darauf an, die Rolle der Oberschicht in der Sprachentwicklung an der Hand konkreter Beispiele darzutun. Und er will hier und anderswo zeigen, dafs es der menschliche Geist ist, der dem Walten der „Lautgesetze" Schranken zieht: „Die Lautgesetze hören nicht von selbst auf, sondern sie werden aufgehalten durch den Willen des Menschen (und zwar vorwiegend der Oberschicht)" (l. c. 101).

Der Umstand der zeitlichen und örtlichen Begrenzung wurde ja seit jeher gegen die naturwissenschaftliche Auffassung des Lautwandels eingewendet. So wird denn auch diese Frage von P. erörtert. Das Gefühl für eine lautliche Entsprechung (für das Lautgesetz) bleibt lebendig überall dort, wo die weitere Proportionsbildung möglich ist, wo z. B. Stamm und abgeleitete Formen nebeneinander bestehen und sich so die ständige lautliche Entsprechung der beiden Arten von Formen einprägt. Freilich kann durch massenhafte Einfuhr von Wörtern, die dieser Beziehung nicht entsprechen, aus einer anderen Sprachschicht oder Sprache das Bewufstsein davon verdunkelt werden und erlöschen, wie P. an Beispielen von Neologismen (z. B. *aprobă* neben angeglichenem *aproabă*) im Rumänischen zeigt. Das Gefühl für einen Lautwandel, bzw. eine

lautliche Entsprechung wirkt aber auch weiter beim ständigen Kontakt mit einer anderen Sprachschicht (z. B. zwischen Mundart und Schriftsprache, wie im Romagnolischen, wo heute noch bei Entlehnungen aus dem Toskanischen *á* in freier Silbe in den entsprechenden *e*-Laut umgesetzt wird. Allerdings scheint seit dem Kriege auch in der Romagna die Mundart nicht mehr so assimilationskräftig zu sein wie früher). So ist die zeitliche Wirkung eines Lautwandels auch dann erloschen, wenn er das ganze entsprechende Wortmaterial ergriffen hat, bzw. die ständige Entsprechung zwischen alter und neuer Lautung durch kein Nebeneinander mehr zum Bewufstsein der Sprecher gebracht wird.

Auch P. glaubt an individuellen Ursprung des Lautwandels, an Nachahmung irgendeiner vorbildlichen Persönlichkeit durch die Sprachgemeinschaft („E vorba de prestigiul cuiva în societate"). Bei dieser Nachahmung ergibt sich aber zugleich, dafs der Verständigungszweck der Sprache den Neuerungen entgegenwirkt (= Lerch!). Andererseits können die lautlichen Abweichungen der Neuerungen im grofsen und ganzen doch nicht hindern, dafs der Sinn verstanden wird („... ne face să ghicim cuvintele, chiar când ele sânt rostite în mod defectuos"). Dieses *ghicire*, dieses Erraten stimmt im Wesentlichen überein mit dem, was ich in Sprw. u. Ztg. vom „intuitiven Verstehen" innerhalb einer Sprachgemeinschaft ausgeführt habe (S. 60), und meine Beobachtungen über Nachahmungs- und Anpassungsbestreben (S. 48ff.) werden bestätigt durch solche P. s. Er weist z. B. darauf hin, wie in Siebenbürgen der rumänische Bauer seine eigene rumänische Aussprache der der kulturell überlegenen Sachsen anpafst. Diese Erkenntnis formuliert P. als Prinzip: „Beim Sprechen richten wir uns nach dem Grade, in dem wir wissen, von dem andern verstanden zu werden" (S. 73). In allen diesen wesentlichen Fragen stimmen wir also überein, nur kann ich nicht sehen, welche Erkenntnisse der Linguist der Soziologie, namentlich einer naturwissenschaftlich aufgefafsten verdanken soll. Ich glaube vielmehr, dafs umgekehrt der Linguist, derjenige, der selber die lebendige Sprache beobachtet, dem Soziologen wertvolle Erkenntnisse vermitteln kann.

Das, was ich über die Ohrfälligkeit eines Lautwandels als Grund für die Gröfse seiner Ausbreitung ausgeführt habe (Sprw. u. Ztg. S. 45 Anm.), drückt P. in etwas anderer Formulierung so aus: „... cu cât o transformare fonetică cuprinde în sine deosebiri mai micĭ de faţă de stadiul vechiu al limbei, cu atât ea se poate menţine mai mult, fara să se generalizeze ..." (80).

So marschiert P. in vieler Hinsicht mit den Anschauungen der Neuerer in der Sprachwissenschaft, ja wir stofsen bei ihm sogar auf das Prinzip des Wertens vom menschlichen Standpunkt in der Wissenschaft, das sonst in erster Linie den neueren Idealismus charakterisiert (vgl. Lerch: die Lautgesetze gereichen der Sprache zum Nachteil, mon sollte nicht von „Entwicklung" sondern von

„Degeneration" sprechen, S. 89/90). So führt er aus: „Sicherlich ist die Tatsache, daſs bei den Istrorumänen in gewissen Gegenden kein Unterschied mehr gemacht wird zwischen *s* und *ș*, sondern daſs beide Laute (und in der Folge auch *ț* und *č*) dasselbe Resultat ergeben haben, weswegen die Dialektforscher es zum Teil als *s* zum Teil als *ș* hören, ein Beweis für den niedrigen kulturellen Zustand dieser armen und geplagten Menschen" (80). Mit dieser Art des Wertens kann ich mich allerdings nicht befreunden. Der Laut an sich hat ja keinerlei Wert, sondern kann erst in Lautzusammenhängen zur Funktion des Symbolisierens kommen und so vielleicht Werturteilen unterworfen werden. Auch in einem groſsen Teil der norditalienischen Mundarten und vor allem im Venezianischen und Triestinischen werden *s* und *š* (*ș*) nicht mehr unterschieden, sondern sind unter einem Mittellaut zusammengefallen und mit Rücksicht auf diese Mundarten kann man wohl nicht von kulturellem Tiefstand sprechen. Sie bieten vielmehr hier die Erklärung. Das Istrorumänische, das früher einmal bis in die Nähe von Triest gereicht hatte, hat offenbar den Zusammenfall von *s* und *ș* unter einem Mittellaut von dort übernommen.

Ist also P. in seinen Ausführungen durchaus bestrebt, die junggrammatisch-naturwissenschaftliche Auffasung des Lautwandels aus den Angeln zu heben und den Geist als wirkenden Faktor zu erweisen, so überrascht die letzte Folgerung, die er daraus zieht: „... credința noastră în legi fonologice ..." (S. 82). Die Lautgesetze wären also „realitățĭ lingvistice, formule existente în mintea vorbitorului, întocmai precum ‚pluralul' sau ‚condiționalul', sau ‚consecutio temporum' sânt formule gramaticale, corespunzând unui raport constant ce există sau există la un moment dat în simțul unei limbi." Existenz der Lautgesetze? Linguistische Realitäten? Man darf sich dadurch nicht irre machen lassen, wir haben ja schon gesehen, daſs dieses Erklärungsprinzip, die „formule gramaticale" im Grunde nichts anderes sind als Umschreibungen für das eine Grundprinzip der Analogie, für einen geistigen Faktor, der auf verschiedenen Bewuſstseinsstufen wirksam werden kann. Natürlich ist die Analogie nur derjenige Faktor, der die Ausbreitung und Durchführung eines Lautwandels besorgt, der ihm so lange Zeit hindurch den Anschein der Gesetzmäſsigkeit verliehen hat, der Ursprung des Lautwandels ist ja individuell. Die Gründe des individuellen Ursprungs bleiben allerdings bei P. (trotz S. 61) in Schwebe. — Ich freue mich, in fast allen besprochenen Punkten mit einem so ausgezeichneten Empiriker wie P. übereinzustimmen.

Aus meinen Erwägungen hier und anderswo dürfte hervorgehen, daſs gerade aus der Beobachtung der räumlichen Ausbreitung eines Lautwandels Aufschlüsse über dessen Natur zu erwarten sind. Es ist mit anderen Worten die Lautgeographie, der hier eine besondere prinzipielle Bedeutung zukommt. Nun ist ja schon längst beobachtet worden, daſs es Gebiete mit einer relativ gleichförmigen lautlichen Entwicklung (sogenannte „Kernlandschaften", vgl. Sprw. u. Ztg.

S. 26—8) und solche starker Unregelmäſsigkeit gibt. So ist z. B. die romagnolische Ebene und der Nordabhang des Apennins ein Gebiet, das trotz starker lautlicher Abstufung von Ort zu Ort doch eine gewisse Regelmäſsigkeit aufweist, wo der Dialektforscher seine Freude an den „Lautgesetzen" haben kann. Im Südosten aber, etwa in dem Gebiet zwischen Marecchia und Foglia, da hatte ich oft meine liebe Not bei dem Versuch, die Verhältnisse zu entwirren. So war z. B. für das Verhalten von *ę́* und *ǫ́* in freier Silbe in den Orten Rimini, Riccione, S. Marino, Pesaro, Urbino usw. einfach keine Ratio zu finden. Schienen einige Beispiele auf Diphthongierung und spätere Monophthongierung, wie in der nördlichen Romagna, zu weisen, so widersprachen andere mit erhaltenem *ę*, *ǫ* oder wieder andere zeigten die toskanischen Diphthonge (vgl. RDst. II, S. 39—42, 247), und so sah ich mich gezwungen, meine ursprüngliche Deutung im Nachtrag zu wiederrufen. Es kreuzen sich eben hier die verschiedensten Entwicklungstendenzen. Und ein ähnliches Bild bietet in mancher Beziehung in diesem Gebiet der Konsonantismus. Nord- und mittel-süditalienische Tendenzen kämpfen hier miteinander, so z. B. *č* und *z*, *ǧ* und *ʒ* (stimmhaft) (l. c. S. 219, 228/9) wobei gelegentlich noch festzustellen ist, wie in Riccione, daſs vielfach die Aussprache der älteren Leute *z*, *ʒ*, die der jüngeren *č*, *ǧ* ist, daſs also letztere vordringt. Das Gebiet zwischen Marecchia und Foglia ist ein altes Durchzugsgebiet. Hier ging die alte via Flaminia durch und fand den Anschluſs an die via Aemilia, diejenige Verkehrsader, die die Byzantiner nach dem Verlust der übrigen Gebiete Italiens zur Verbindung des Exarchats von Ravenna mit Rom mit allen Mitteln und Opfern festhielten, die später auch noch eine wichtige Verkehrsader des Kirchenstaates war. Und längs dieser Straſse ist ja auch das romagnolische *e* < *a* bis in die Gegend von Perugia, Arezzo, Cortona verschleppt worden. Gerade in dem Winkel, in dem via Flaminia und via Aemilia zusammenstoſsen, kämpfen seit altersher die verschiedensten Sprachtypen miteinander: es ist ein Gebiet ausgesprochener Sprachmischung. Aber selbst weiter oben, in der romagnolischen Ebene geht nicht alles so glatt ab. Ich konnte z. B. zeigen, wie die ursprüngliche Entwicklung eines betonten Vokals + *m* im Auslaut, die zu einem Nasalvokal unter Aufgabe der Eigenartikulation des Nassals geführt hatte, von Nordwesten her, längs der via Aemilia stufenweise durch eine neue Tendenz überdeckt wurde, die das *m* wiederherstellt und Quantität und Qualität des Vokals umgestaltet (RDst. II, S. 124 ff.). Also auch hier Eindringen einer fremden Strömung und an verschiedenen Orten eine verschiedene Anzahl von Restformen der alten Entwicklung. Also selbst in Gebieten relativ gleichmäſsiger Entwicklung kann sich die Annahme sogenannter „bodenständiger lautgesetzlicher Entwicklung" als irrig erweisen (Gilliérons „mirages phonétiques"). Letzten Endes dreht sich alle sprachliche Entwicklung um Mischung, um Spaltung und Ausgleich im Sinne Schuchardts.

Aus der Mischung aber, wenn sie von der Sprachgemeinschaft als hybrid empfunden wird (was natürlich um so mehr der Fall ist, wenn noch Doppelformen bestehen), entwickelt sich früher oder später eine neue Norm — oder aber die Widersprüche werden durch eine neue sprachliche Welle überdeckt und sind nur noch für das Auge des modernen Sprachforschers zu erkennen, dessen Aufgabe es nun ist, sich mit den „Ausnahmen" herumzuschlagen.

An einen rein mechanischen Lautwandel werden heute wohl nur noch wenige glauben. Dadurch hört das „Lautgesetz" oder besser der durchgeführte Lautwandel, die Lautnorm, nicht auf, ein sprachwissenschaftliches Kriterium zu sein. Es ist nur eben kein naturwissenschaftlich aufgefafstes, sondern ein historisches Kriterium. Es dürfte im Gegenteil die bessere Einsicht in das Wesen des Lautwandels noch ihre methodischen Früchte zeitigen, wie ich gelegentlich zeigen zu können hoffe. Während aber die ersten Aufgaben der Sprachwissenschaft ein Einordnen des Sprachmaterials in Kategorien, eine allgemeine Übersicht der Entwicklung mit Hilfe der „Lautgesetze" verlangten, sind wir heute fast überall so weit, dafs sich der Blick und das Interesse nun gerade den Ausnahmen zuwenden können, die den Sprachforschern der älteren Generationen so störend und unerwünscht schienen. Gerade die Ausnahmen, Besonderheiten, die Unregelmäfsigkeiten können jetzt unsere Erkentnisse allgemeiner Natur über die sprachliche Entwicklung weiterführen. In diesem Sinne habe ich versucht, gerade die Tatsachen von „mirages phonétiques", Rückbildungen und hyperkorrekten Sprechformen zum Eindringen in die Natur des Lautwandels zu benützen. In diesem Sinne treibt eine ganze Reihe von Forschern schon seit Jahren Wortforschung, aus der Erkenntnis, dafs jedes Wort seine eigene Geschichte hat. Wir sind wohl überall so weit, dafs wir unser Augenmerk vom Allgemeinen, scheinbar Gesetzmäfsigen ab- und dem Besonderen und gerade in seiner Besonderheit Bedeutungsvollen zuwenden, wobei die Erkenntnis des Besonderen letzten Endes doch wieder Erkenntnissen allgemeiner Natur zugutekommen wird.

FRIEDRICH SCHÜRR.

---

2. Etymologica.

1. Zum deiktischen *i*- und *a*- in den romanischen Demonstrativen.

Hilding Kjellman hat sich in zwei Spezialstudien (*Fr. ici—ainsi, Essai d'étymologie* in den *Mélanges de Philologie offerts à M. Johan Vising*, Göteborg 1925 und fr. *iluec—aluec—lues, Essai d'étymologie* in *Minneskrift utgiven av filologiska samfundet i Göteborg*, 1925) mit der Biologie des demonstrativen Präfixes *i* in den afrz. Formen *icel, icest, iço, ici, issi, itel, idonc, itant, itout, ilors, iqui, iluec* beschäftigt.

Wenn es ihm dank seiner mit den feinsten Instrumenten vorgenommenen Untersuchung gelungen ist, das historische Verhältnis der *I*-Formen klarzulegen und daraus sichere Schlüsse für ihre geographische Verbreitung zu gewinnen, so ist doch seine letzte Annahme, die die Herkunft des *i* in dem von ihm als Ausgangspunkt für die Verallgemeinerung desselben in Anspruch genommenen *iluec* betrifft, nicht ganz einwandfrei. Er deutet nämlich af. *iluec*, rhät. *illò*, piem. *iloc*, lomb. *illò*, *illoga* als Kontaminationsprodukt von *īllōc* (nicht *īllŏc*, wie in Minneskrift S. 128 zu lesen ist) + *īlīco* + *lŏco*. So bestechend diese Erklärung auf den ersten Blick erscheinen mag (ich habe selbst schon längst zuvor an *īlico* [*īlicet*] als Quelle für jenes *i* gedacht), so erregt sie doch in mehrfacher Hinsicht Bedenken. Erstens ist eine direkte Spur von *īlico* auf keinem Gebiet der Romania erhalten, zweitens wäre aus *īlico* **īlco* geworden, eine Form, die in dieser verschwommenen Lautgestalt keinerlei Einfluſs auf *illoc* ausüben konnte. Aber selbst, wenn man eine indirekte Einwirkung von *īlico* auf *illoc* in Betracht zöge, so müſste sie begründet werden. Da aber Kjellman in der Einleitung seiner Abhandlung: *Fr. ici—ainsi* dem (von *ilico* stammenden) vorgeschlagenen *i* keinen semantischen, sondern nur rhythmischen Wert zuerkennt,[1] so ist der Ersatz von *illŏc* durch **īlŏc* erst recht völlig unverständlich; denn beide Formen hätten bei lautgerechter Entwicklung ein Gebilde von jambischem Charakter (**eluec*, **iluec*) ergeben.[2] Nun zeigen aber die mit *ille* zusammengesetzten Adverbialien Abfall der Stammsilbe des Pronomens; vgl. frz. *lors*, prov. *loras*, kat. *llavors*; afrz. *lajus*, *laïs* u. a. Dasselbe wäre wohl auch bezüglich des *i* in **īlŏc* zu erwarten. Wie sollte denn die Erhaltung des *i* zu erklären sein, der nach Kjellmans Annahme der „phonetische Gewinn“ zu verdanken wäre. Jene Aphärese macht die Herkunft von *iluec* aus **īlŏc* recht verdächtig. Vielmehr scheinen die französischen, norditalienischen und rhätischen *I*-Formen Zusammensetzungen zu sein, die erst auf romanischem Gebiete entstanden sind. Die auffällige Erscheinung, daſs ein afrz. *iça* nicht besteht,[3] führt uns zu dem Schluſs, daſs in dem „Vorschlag“ ein Demonstrativum zu sehen ist, das mit dem in *ça* steckenden *hāc* nicht recht harmoniert. So bietet sich *hic* von selbst als Etymon für das *I*-Präfix dar, das übrigens schon Meyer-Lübke (*Roman. Gramm.* II, S. 596) für *ici* aufstellte; nur möchte ich anstatt **hicibi*, den Lautgesetzen genauer Rechnung tragend, **hiccic* < **hic*[*ce*]-*hic*

---

[1] Vgl. S. 169f. ib.

[2] Wenn der Nachweis gelänge, daſs *i*- in *ilico* als starkes demonstratives Sinnelement gefühlt wurde, dann wäre ein vlt. *i* + *lŏco* als Expressivbildung erklärlich. Dieser Annahme steht aber die Tatsache entgegen, daſs *ilico* durch das bloſse *loco* ersetzt wurde, ein Beweis, daſs dieses sogar den Begriff der Schnelligkeit kräftiger ausdrücken muſste als das etymologisch undurchsichtige *īlico*, bzw. **ilco*. Daſs die Volkssprache gerade hierin nach Deutlichkeit strebt, konnte ich in *Zs.* XLIV, S. 642 an *ades* (< *ad densum*) nachweisen.

[3] Kjellmans Erklärung für das Nichtvorhandensein von *iça* (*Mél. de phil.* S. 171) scheint zu sehr ad hoc konstruiert, um zu überzeugen.

ansetzen (vgl. *ecce* > *es*; *baccinu* > *bassin*, prov., kat. *baci*; *buccinu* > *boussin*, prov., kat. *bosi*; *tuccētum* > kat. *tocin*. Eine besondere Betrachtung erfordert nun frz. *ainsi*, das im *REW* fälschlich aus **anque* (?) + *sic* gedeutet wird. Die afrz. Formen lauten nämlich *issi*, *eissi*, *ensi*[1] (< *in*(*de*) + *sic*; oder *hinc* + *sic*), *ensint*, *ainxin*, *ainsi*. Es scheint, als ob der lautliche Zusammenfall von *issi* (< **hic sic*) mit *ici* (< **hiccic*) die Verdrängung von *issi* durch seine Konkurrenten *ensi* und *eissi* begünstigt hat. Was die Form *ainsi* betrifft, so ist sie nach Kjellmans überzeugender Darstellung als Überbleibsel des Kampfes zwischen *ensi* und *eissi* aufzufassen (vgl. *Mél. de phil.*, S. 176ff.).

Da wir die französischen *I*-Formen als Zusammensetzungen mit *hīc* erweisen konnten, so liegt die Frage nahe, ob die *A*-Formen auf dem übrigen romanischen Gebiet nicht in ähnlicher Weise gedeutet werden könnten.[2] Prof. Zauner ist nun, durch meine Deutung der *I*-Formen angeregt, auf den hübschen Einfall geraten, die *A*-Formen auf *hac* zurückzuführen (nach briefl. Mitteilung). So würde das System der romanischen Demonstrativa im allgemeinen nunmehr in die *Hicce*- (< *Hic* + [*ec*]*ce*) und *Haccu*- (< *hāc* + *eccu*)-Gruppe zerfallen.

	C-Formen (+ *ec*]*ce*; + *hicce*-) (+ *hacce*-)	**K-Formen** (+ *ec*]*cu*; + *haccu*-)
ille	rum. *acel*; afrz. (i)*cil*, *celui*; prov. ai*cil*	vegl. *kol*; it. *quello*, log. *kuḍḍu*, eng. *aquel*, friaul. *kel*; prov. a*quel*, kat. *kel*, a*quell*, sp. a*quel*, ptg. a*quelle*
illoc		banat. *aclò*, rum. maz. *acolò*, *aculò*; lomb. *quilò* (Barsegapé, Reimpred. 593) friaul. *quillò*
ipse		südit. *quessu*; kat. a*queix*, sp. a*quese*, ptg. a*quesse*
iste	rum. *acest*, afrz. (*i*)*cist*; (*i*)*cest* > *cet*; *ce* (∼ *le*); prov. a*acest*	it. *questo*, *cotesto*, *codesto*; kat. a*quest*, sp. ptg. a*queste*
hāc	frz. *ça*, prov. *sa*(*i*), kat. *sa*	it. *qua*; (Zssg.: *qua*|*ci* < **eccu hacce*?) ueng. *ka*, obw. *kau*; sp. *aca*, ptg. *ca*

[1] *issi* : *ensi* = *iqui* (*iki*) : *enqui*. Die letztere Form ist wegen -*k*- für das Französische auffallend; denn *i*- verträgt sich schlecht mit dem *K*-Typus, wie die folgende Tabelle lehrt; sie dürfte mit Kjellman als eine teilweise Umbildung des prov. *aqui* zu erklären sein.

[2] Die französischen *A*-Formen (*aluec*, *alues*) erklären sich durch Zssg. mit *ad*, das sekundär zu einem Formelement für Adverbialien geworden ist; vgl. *ad post*, *ad pressum*, *ad prope*, *ad retro*, *ad satis*, *ad supra*, *ad tenus*, *ad trans*, *ad ubi*, *ad vix*; afrz. *abrivé*, *a esles*, *a estros*, *aore*, *ades*, *aparmain*(*mes*), *anuit* u. a. m.



	C-Formen (+ *ec*]*ce-*; + *hicce-*) (+ *hacce-*)	**K-Formen** (+ *ec*]*cu*; + *haccu-*)
hīc	it. *ci*; frz. i*ci*, prov. ai*si* kat. a*sī*	it. *qui*, *quivi*; rhät. a*qui*; afrz. i*qui* (< prov. *aqui*), *enqui* (< *en* + *eccu* + *hic*?), prov. kat. sp. pt. a*quī*
**hicce*	rum. *acì*, *acice*, *acilea*; vegl. *čaiko*; (Zssg. it. *quici*)	
hinc		it. *quinci* (< *eccu* + *hincce*), parm. *kenku*
1. *hŏc* 2. *hōc*(*ce*)	1. it. *ciò*, eng. a*tscho*; afrz. (i)*çou*, nfrz. *ce*; prov. (ai)*so*, kat. (as)*so*	2. maz. a*cò*; *kauko*, rhät. a*ccò*
sīc	afrz. is*si*, *ensi*, eis*si*, nfrz. *ainsi*, prov. ai(*s*)*sī*	arum. *acsi*, it. *così* (moden. *acsé*, bologn. *acusé*, romagn. *accusé*, siz. *accusi*, Bari *acsi*, gen. *asi*); eng. *acsi*, *aissi*, *assi*

2. Frz. *regretter*.

Von den verschiedenen, teilweise recht abenteuerlichen Versuchen einer etymologischen Deutung von *regretter* führt Meyer-Lübke unter 3804 (got.) *gretan* und *requiritare* an, bezeichnet aber auch diese mit Recht als unbrauchbare Substrate. Eine vom lautlichen Standpunkt einwandfreie Basis wäre unschwer in **regrevitare* gefunden; vgl. *grăvītate*: + *grief* > afrz. *grieté*, *cīvītate* > *cité*, *movita* > *meute*, (*navīcella* > *nacelle*). Dafs dieses Etymon auch in morphologischer und begrifflicher Hinsicht völlig befriedigt, glaube ich im folgenden erweisen zu können. Wenn wir von vglt. *gravare* ausgehen, so hatte dieses zwei Bedeutungen: 1. bedrücken, beschweren, 2. = *gravari* (Dep.) *sich schwer machen, Schwierigkeiten machen — trans. unangenehm (schwer) empfinden, ertragen. Dasselbe Verhältnis spiegelt afrz. *grever* wieder, das in transitiver Verwendung die Bedeutung „belästigen, peinigen, quälen“, in intransitiver die Bedeutung „Schwierigkeiten machen, unangenehm sein“ aufweist. Da nun afrz. *grief*, *grevance* als Synonyma für *peine*, *chagrin* auftreten (vgl. übrigens die parallele Bedeutungsentwicklung von *pesance*, *pesantume*), so wird man auch für *regreter* eine seiner Bildungsweise entsprechende Bedeutungsverdichtung annehmen können, die über *me grieve* = *me poise* noch hinausgeht. Die älteste, für uns erreichbare Stufe des Bedeutungswandels von *regreter* bieten die folgenden Stellen:

> La bone medre s'en prist a dementer
> Et son chier fil sovent a regreter:

Filz Alexis, por queit portat ta medre?
Tu m'iés föiz, dolente en sui remese (Alexis 129 ff.)

Hier entspricht *regreter* dem lat. *querelis urgère* (*onerare*) *alqm*; vgl. *Tu semper urgues flebilibus modis* || *Mysten ademptum* (= *semper fles M.*), Horaz, *Carm.* II, 9, 9/10; *desine Paulle meum lacrimis urgere sepulcrum* (*Properz* IV, 11, 1).

Franceis veient que paiens i ad tant
De tutes parz en sunt cuvert li camp
Suvent regretent Oliver et Rollant (Rol. 1510—1513).

Regretent zeigt ungefähr dieselbe Bedeutung („klagend rufen").

[Turpin] Dist al paien: Deus, tut mal te tramette;
Tel ad ocis dunt al coer me regrette (Rol. 1565/1566),

wo *regrette* in Konstruktion und Bedeutung mit *peise* völlig übereinstimmt, vgl. v. 2513/2514:

Carles se gist, mais doel ad de Rollant
E d'Oliver li peiset mult forment.

Diese Stellen genügen, um die Bedeutungsentwicklung von **regrevitare* festzustellen:

I. a) trans.* mit Klagen beschweren, überhäufen — Klage, Trauer um j. äufsern, jemdn. betrauern, schmerzlich vermissen;
b) unpers. (vgl. *piget, paenitet me alcs*).

II. intr.* } *von Kummer, Gram erfüllt (beschwert) sein
III. reflex. } = *se lamenter* *sich mit Klagen beschweren — „wehklagen"[1]

Sollte jedoch die für I angenommene Entwicklung wegen ihres preziösen Ursprungs bedenklich erscheinen, so läfst sich I aus II durch Objektsverschiebung[2] ableiten: *(*se*) *regrevitare de alquo* > *regrevitare alqm.* Sowohl die Frequentativform (vgl. *clamitare*) als insbesondere das Präfix passen vorzüglich zur semantischen Nuance; vgl. *se repentir, se ressentir, remords, reprocher.* Aufser dem Affektverb besteht im Afrz. noch ein *regreter* „*relater, raconter*", das wohl von **regreditare* herzuleiten ist.

Moritz Regula.

---

[1] Die gegenseitige Beeinflussung von *lamenter* und *grever* drückt sich am deutlichsten in der Mischform *grementer* (= *guementer* + *grever*) aus.

[2] Es ist eine im Lat. nicht seltene Erscheinung, dafs ein Nomen in kühner Brachylogie zu einem (uneigentlichen) Akkusativ-Objekt aufrückt. So entstehen Verbindungen wie *proelium committere* (< *[*milites in*] *proelium committere*) *foedus ferire* (< **hostiam feriendo foedus facere*), *ignem tutari* (< *se ab igne tutari*) > *tuer le feu* „unschädlich machen" (vgl. *ZRPh* XLIII, S. 129 u. 6023), *animadvertere alqd* (< **animum advertere ad alqd*), *stringere remos* (< *folia stringendo remos facere*) u. a. m. Auch im Französischen bestehen solche durch Objektsverschiebung entstandene Wendungen, die m. W. bisher unbeachtet geblieben sind, vielleicht, weil sie

3. Syntaktische Beiträge.

I. Zur Entstehung des Infinitivus patheticus im Fragesatz.

Dafs der Infinitivus patheticus im Ausruf bereits im Lat. zahlreiche Vorbilder hat, ist hinlänglich bekannt. Auch an vglt. Beispielen für den Infinitiv im abhängigen Fragesatz im Sinne des deliberativen Konjunktivs fehlt es nicht.[1] Seltsamerweise steht der Nachweis für den Gebrauch des Infinitivs im unabhängigen Fragesatz, der eigentlich den Ausgangspunkt für den abhängigen Infinitiv bildet, noch aus. Vielleicht darf man die folgenden Fälle als Quelle für die Ausbreitung des abrupten Infinitivs im Fragesatz betrachten:

> Quo tibi turritis incingere moenibus urbes?
> Quo tibi discordes addere in arma manus?
> (Ovid, *Am.* III, 8, 47/48).

Altmodische klassische Philologen werden vielleicht Ellipse von *prodest* annehmen und auf Verbindungen wie *quid* (*te*) *iuvat* „was frommt es dir" (*Properz* III, 11, 47 = *quid tibi iucundum est* II, 12, 17) hinweisen, um meine kühne Behauptung zu widerlegen. Abgesehen davon, dafs derartige Ellipsentheorien auf der perversen Auffassung der Sprache als „logisches Gebilde" beruhen, wird die Annahme einer Ellipse von *prodest* ausdrücklich durch jene Fälle widerlegt, wo anstatt des Infinitivs ein Substantiv als Beurteilungsgegenstand auftritt wie in dem Horaz'schen: *Quo mi fortunam, si non conceditur uti?*; vgl. *Phaedrus* III, 18, 9: *Quo mi mutam speciem ...?* (Worte des ob seiner häfslichen Stimme sich beklagenden Pfaues). In beiden Stellen erklärt sich der Akkusativ durch ein dem Sprechenden vorschwebendes *dare*. So werden wir in der Ovid-Stelle *tibi* als ethischen Dativ aufzufassen haben, während *quō?* + Infinitiv (vgl. frz. *à quoi bon* + Inf.) sich deutlich als volkstümliche Wendung verrät, die als Evolutionskeim für den romanischen Infinitiv im Fragesatz sehr wohl in Betracht kommen kann.

---

seltener auftreten. Hierher zu rechnen sind *entendre qc., qn.* (< *aures intendere ad alqd, alqm*) „etw., jmdn. vernehmen" (mit „konsekutivem" Bedeutungswandel, wie er bei *turbare* > *trouver* „finden", *cōlare* > *couler* „fliefsen", *quassare* > *casser* „zerbrechen", *versare* > *verser* „giefsen" zugrunde liegt, sonst würde man eher die Bedeutung „lauschen, horchen" erwarten; vgl. *ora intenti tenebant Aen.* II, 1; ähnlich *it. dar retta* „Gehör schenken"), ferner *mettre* (*coucher*) *qn. en joue* (ähnlich Horaz, *Carm.* I, 2: *iaculatus sacras arces* < **fulmina iaculando sacras arces contundere, frangere*), *tendre une porte* (vgl. *Je les ai vus partir, J'ai, faible et plein d'alarmes* || *Vu trois fois un drap noir semé de blanches larmes* || *Tendre ce corridor* (Victor Hugo, *Les Feuilles d'Automne*, *A un voyageur*, 43) u. a. (vgl. *ZRPh* XLIV, S. 649f. u. 3468).

[1] *Schol. Juven.* VII, 87: (*id est*) *post tantum favorem nisi cantionem inauditam pantomimo vendidisset, non habebat unde se sustentare* (= *il n'avait pas de quoi subsister*).

II. Zu *généralement parlant* = *à généralement parler.*

Tobler hat in den *VB* IV, S. 53ff. die Fälle „absoluten" Gebrauches des „nicht in klar erkennbarem Kasusverhältnis zum Verbum des Hauptsatzes auftretenden Gerundiums" nach der formalen Beschaffenheit des betreffenden Verbums säuberlich geordnet. Doch weitaus wertvoller als die Betrachtung äufserlicher Momente ist für die Erforschung der Eigenart des Gerundiums die Untersuchung der logischen Verhältnisse, in denen das absolute Gerundium, bzw. Partizipium Praesentis zum Verbum finitum stehen kann. Wenn wir die von Tobler aufgestellten Typen:

a) *Les médecins ayant permis que ... on transporta le malade ...*
Lui-même se dérobant, on interrogea la famille ...

b) *ne lui restant plus aucune espérance, ...*
Etant établi que c'était assez, ...

c) *Y ayant beaucoup de choses*
N'y ayant rien de plus naturel que ceci ...

(b, c:) Beide Fälle gehören, auch vom formalen Standpunkt aus betrachtet, zusammen, da als grammatisches Subjekt das neutrale *il* zugrunde liegt.

d) *Humainement* / *généralement* } *parlant, ...*

nach der inhaltlichen Seite betrachten, so ergibt sich zwischen den Typen a, b, c und dem Typus d ein so wesentlicher Unterschied, dafs die Frage nicht unbegründet ist, ob wir in letzterem dieselbe syntaktische Grundlage zu sehen haben. Die Bedeutung der Wendung läfst unbedingt auf gelehrten Ursprung schliefsen. Nun aber werden im Lateinischen Formeln, die den Standpunkt des Urteilenden kennzeichnen (eine solche liegt in unserem Fall vor), gar nicht durch den Ablativus absolutus ausgedrückt und zwar deshalb nicht, weil dieser nur zum Ausdruck innerer, logischer Beziehungen zum Verbum finitum dient, während es sich hier klärlich um einen subjektiv-parenthetischen Zusatz handelt, der die relative Gültigkeit des Urteils bestimmt. In diesem Sinn entspricht die Formel *généralement parlant* genau dem lat. *in universum aestimanti* (∾ *qui* [*si quis*] *vere rem aestimare velit*); vgl. *Tac. Germ.* 6, 1: *in universum aestimanti plus penes peditem roboris.* So scheint nur die Form *généralement parlant* u. ähnl. eine gelehrte Nachbildung des lat. Dativs des Standpunktes zu sein, der seinerseits in Nachahmung des entsprechenden griechischen Dativs entstanden ist; vgl. auch den gleichbedeutenden Infinitiv + *à* in *à tout prendre, à généralement parler, à partir de ...*, *à compter* u. a. m.

III. Zum lat. Nominativus absolutus als Vorläufer romanischer Konstruktionen.

Die Bezeichnung „Nominativus absolutus" mag dem klassischen Philologen der alten Schule an und für sich barbarisch klingen. Geradezu blaphemisch aber mufs ihm meine Behauptung

erscheinen, dafs auch das Lateinische aufser dem eleganten Ablativus absolutus einen Nominativus absolutus in affektischer Verwendung gekannt hat, wie die folgenden interessanten Stellen beweisen, deren Eigenart bisher allen Kommentatoren völlig entgangen ist. Die erste lautet:

> *Vis magna hostium,* | *caelum nocte atque nubibus obscuratum,* | *periculum anceps,* || *postremo fugere an manere tutius foret, in incerto erat.* (*Bell. Jug.* 38, 5).

Könnten hier die drei asyndetisch angereihten Gebilde zur Not als Hauptsätze aufgefafst werden, denen wegen der lebhaften Schilderung die Kopula fehlt, obzwar eine solche Interpretation m. E. stumpfes Stilgefühl verrät, so wird diese durch die zweite Stelle unmöglich gemacht:

> *Dum Carthaginienses incolumes fuere, iure omnia saeva patiebamur: hostes* | *ab latere, vos amici* | *procul,* || *spes omnis in armis erat.* (*Bell. Jug.* 14, 10).

Hier liegt die logische Unterordnung der beiden Satzteile, die in der Nominativkonstruktion auftreten, weitaus deutlicher vor; vgl. die stimmungsverwandte und stilistisch gleich gebaute Stelle aus Sudermanns „Bettler von Syrakus": „Die Kinder in Gefahr — ich selbst gebannt — des alten Stammes Güter eingezogen — Da galt's ergreifen, was geworfen ward" (Worte der Philarete, 3. Akt) und etwa aus *Siège de Paris* von Sarcey: *Mac Mahon* | *détruit, Bazaine* | *bloqué,* || *que restait-il à Paris?*

Dieser Nominativus absolutus gehört der affektvollen Rede an, deren Eigenheit darin besteht, Geschehnisse und Tatsachen in groben Bildern zu skizzieren. In seiner sprachlichen Form ist er von den eingliedrigen (verblosen) Hauptsätzen nicht zu unterscheiden (vgl. *incedebat muliebre et miserabile agmen: profuga ducis uxor, parvulum sinu filium gerens, lamentantes circum amicorum coniuges* ... [*Tac. Ann.* I, XL]) wohl aber in seinem Wert. Über die verschiedenen Formen der affektischen Seinsaussage im Französischen und ihre psychologische Differenzierung hoffe ich, in Bälde eine Studie zu veröffentlichen.

Moritz Refula.

---

4. Zum Adverbialtyp *-ément.*

In einer feinen Studie hat Spitzer *ZRPh* XLV, S. 281 ff. den Wurzeln des *ément*-Typus nachgegraben und gefunden, dafs dieser seine Beliebtheit und Affektbetontheit dem gelehrten und aktivistischen Charakter des Partizips verdankt. Es sei mir gestattet, im folgenden die an das „stilisierte" *rondément* geknüpften Betrachtungen Spitzers an einer interessanten Stelle aus Maupassant, *La mère sauvage* näher auszuführen. Sie lautet: „*Madame Sauvage, la présente est*

pour vous porter une triste nouvelle. Votre garçon Victor a été tué hier par un boulet qui l'a censément coupé en deux parts. Der Schriftsteller kennzeichnet durch die Wahl von *censément* für das gewöhnlichere *carrément* („buchstäblich") · das naive Bestreben des Ungebildeten, durch „feine" Worte, deren Tragweite er gar nicht einzuschätzen vermag, seine Rede aufzuputzen, um sich so den Anstrich des Gebildeten zu geben. Daſs Maupassant die Redeweise des Schreibers, der ein gewöhnlicher Soldat ist, gerade an jener Stelle charakterisiert, verrät den feinen Beobachter. Adverbien verleihen der subjektiven Urteilung ein besonderes Gewicht. Der Halbgebildete begnügt sich aber bei der Wiedergabe der für die subjektive Urteilung psychodynamisch so wichtigen Rolle des Adverbiums mit der Betonung rein äuſserlicher Momente. Form und Klang ersetzen ihm die inhaltliche Seite, wie dies bei dem *ément*-Typ leicht begreiflich ist. Die Bildungen auf *-ément* sind nämlich wegen ihrer tonlichen Energie in der affektvollen Rede überaus häufig (man denke nur an die hyberbolischen Steigerungen durch *énormément, immensément, profondément* oder an das bekräftigende *assurément*).[1] So mag dieses Formelement dem gewöhlichen Mann schon als ein wesentlicher Bestandteil erscheinen, die Intensität auszudrücken; auf das Bedeutungselement kommt es ihm nicht mehr an, da er es eben nicht erfaſst. Daher hat der Schriftsteller jene Eigenart des Ungebildeten durch die unpassende Verwendung eines Adverbs auf *-ément* dargestellt; denn die Entgleisung bei der Wahl des „klingenden" Wortes fällt besonders dann auf, wenn dieses den Schwerpunkt der Aussage bildet, wie dies bei allen emphatisch gebrauchten Adverbien der Fall ist.[2]

MORITZ REGULA.

---

[1] Vgl. den Ersatz unseres farblosen „sehr" durch: furchtbar, scheuſslich, höllisch, mörderisch, verflucht, verteufelt, ochsig, mordsmäſsig u. a. m. in der gemeinen Rede; ebenso frz. *terriblement*, *diablement*, *fichtrement*, *bigrement*, feiner dagegen *prodigieusement* „phänomenal, fabelhaft", *divinement*, *follement* „rasend", „wahnsinnig".

[2] Daſs diese Erscheinung eine unerschöpfliche Quelle für die Komik ist, beweist ihre häufige Verwendung in Operetten, Lustspielen, Volksstücken, Possen u. ähnl. Vgl. Alfred Möller, *Humor und Komik*, S. 10, 25, 64, Verlag Moritz Perles, Wien. Die Technik des groſsen Komikers Girardi beruhte sogar zum groſsen Teil auf der Verlegenheit des Ungebildeten, der nach klingenden Worten hascht und in seiner *grandezza* nach der lächerlichen Seite umkippt, besonders wenn er noch dazu ins Gegenteil des Gemeinten ausgleitet. So sagte einmal ein Feldwebel zu einem Einjährigen: „Sie wollen ein ‚telligenter' Mensch sein? — Ein ‚intelligenter' Mensch sind Sie, damit Sie's wissen", was um so komischer wirkt, da das vermeintlich berichtigende Wort die Druckstelle einnimmt.

II. Zur Literaturgeschichte.

1. Zum Text und den Anmerkungen der dritten Auflage der Lais der Marie de France.

(Ed. K. Warnke 1925.)

Der Text der dritten Auflage der Lais, über welche ich in der Deutschen Literaturzeitung 1925 Sp. 1991 ff. und im Archiv 148, 316 berichtet habe, ist sorgfältig überprüft worden, und wenn ich noch eine Anzahl von Bemerkungen dazu vortrage, so weiſs ja der Herausgeber selber, in welchem Grade gute Ausgaben schwieriger Texte den Leser anregen und wird gewiſs dem Folgenden keine Miſsstimmung entgegenbringen.

Guigemar 86 Anm. Aus den Stellen bei God. geht nicht hervor, daſs gewisse Hunde zur Jagd getragen wurden. Im Guingamor 301 ist der Betreffende beritten. Zur Sache s. zuletzt Archiv 144, 302, wozu noch Merveilles Rigomer 7610, 7638, 14232 kommen.

135/6. Der schwerverwundete Guigemar, der hinter den Jagdgefährten zurückgeblieben war, sagt zu seinem Vaslet: *Fai mes compaignuns returner; Kar jo voldrai a els parler.* Diese Verse bedurften im Hinblick auf das Folgende einer Anmerkung, denn alsbald wird Guigemar, ohne daſs Marie es sagt, anderen Sinnes, entfernt sich, und es heiſst nur V. 143: *Ne vuelt que nuls des suens i vienge.*

147/9 En la plaigne
vit la faleise e la munteigne
d'une ewe ki desuz cureit.

Der Ausdruck ‚die Klippe eines Wassers' ist gewiſs ungewöhnlich und eine den Stil betreffende Anmerkung war zum wenigsten sehr erwünscht.

218. Zu *a guas*, das hier im negierten Satze ‚strenge' bedeutet, bedurfte es eines Hinweises auf Stimming in Zs. XXX, 585.

257 Anm. Daſs *biax membres = virilia* auſser an der bekannten Barlaam-Stelle sich noch öfter finde, wie die Anmerkung sagt, möchte ich mir bis auf Weiteres zu bezweifeln erlauben.

512. *Jeo *n'en sui mie custumiere.* Damit hat W. Toblers Vorschlag angenommen, im Glossar jedoch fehlt *custumiere*; dagegen ist *acustumier* mit unserer Stelle angegeben, woraus wohl zu schlieſsen ist, daſs W. eigentlich *acustumiere* mit der Hs. H hat in den Text setzen wollen.

749—51 Il l'i manda par gueredun
si cum ami e cumpagnun,
qu'a cel busuin ne li faillist.

Das *li* der ersten Auflage ist in der zweiten und jetzigen *l'i* geschrieben, und das *que* wird laut Glossar als ‚damit' gefaſst. Dies ist aber wenig natürlich. Das *li* ist durchaus vorzuziehen, indem *mander* ‚sagen lassen' heiſst und das *que* davon abhängt. Die

Stellung des *par gueredun*, das auf alle Fälle dem Sinne nach in den *que*-Satz gehört, verdiente eine Anmerkung.

779/80 Femmes se resemblent asez;
pur nient change mis pensez.

Der lezte Vers kann, wörtlich übersetzt, nur heifsen: ‚vergeblich ändert sich mein Sinn‘, allein das befriedigt die Logik nicht. Offenbar hat hier Gedankenmischung zu Ausdrucksmischung geführt, also: umsonst ändern sie (sc. die Frauen) meinen Sinn (ihnen gegenüber) d. h. umsonst werden sie sich bemühen meinen Sinn zu ändern + mein Sinn (ihnen gegenüber) ändert sich nicht.

Equitan 17 ff. Anm. Einer den Sinn erklärenden Anmerkung bedurfte es nicht, da dieser klar genug ist, wohl aber erwartete man für *deit* ‚pflegt‘ (diese Bedeutung fehlt im Glossar) einen Hinweis auf Tobler, VB. IV, 7 und Rübel, Über den Gebrauch von *debere* . . . S. 34 ff.

47/8 Priveement esbancier
en la cuntree ala chacier.

Nach der Anm., wo Guing. 23 und 2 A. 137 verglichen werden, sollte man im Texte ein Komma nach *ala* erwarten; freilich wäre hier das Asyndeton der beiden Verba besonders hart, und vielleicht steht *ala* ἀπὸ κοινοῦ.

183 Anm. ‚Dafs er sie seiner Liebe versicherte‘ ist nicht deutlich genug statt, ‚dafs er sie seiner Liebe sicher machte‘ d. h. so dafs sie an seine Liebe glaubte. Die Stelle fehlt im Glossar.

267/8 Li reis li a tut graanté,
qu'il en fera sa sa volenté.

Das Komma soll wohl sagen, dafs V. 268 eine weitere Ausführung zu *graanté* sei, in Wirklichkeit aber ist es nicht berechtigt, denn es liegt Kreuzung zweier Gedanken vor: *li reis li a tut graanté* + *li reis li a graanté qu'il en fera sa volenté.*

Fraisne 170 En quatre furs esteit quarrez.

Da die Glossierung der *quarrez* mit ‚vierseitig gespalten‘ keine klare Vorstellung erweckt, so war eine Anmerkung erwünscht. Es liegt im Grunde wieder Kontamination vor. Marie wollte sagen: in vier Gabeln war der Baum d. h. der Stamm von einer gewissen niedrigen Höhe an (s. V. 173) geteilt, dann tritt aber gleichzeitig die Vorstellung ein, dafs der Baum dadurch wie vierseitig erschien, und das kommt in dem *quarrez* zum Ausdruck.

178/9 Ovrir suleit l'us del mustier,
defors par unt la genz veneient.

Das *defors par unt* wird mit ‚durch (von aufsen her)‘ glossiert. Das ist wenig klar. *Defors* kann doch nur zu *l'us del mostier* gehören (also mufs das Komma hinter *mustier* getilgt werden) und nur dasselbe bedeuten was es Guig. 484 heifst: ‚nach aufsen hin‘.

Für solchen Zusammentritt von Substantiv und Adverbium s. Förster zum Aiol 1319.

379. *De sa maisun la getera* ,sie wird sie aus seinem Hause herausbringen' ist ,erlebte Rede', ebenso die beiden folgenden Verse; in V. 382 wird dann noch ein *ceo dit* nachträglich hinzugesetzt.

395—8 Pensa e dist, s'ele seüst
la maniere e que ele fust,
ja pur sa fille ne perdist
ne sun seignur ne li tolist.

Mussafia sagt, dafs diese Verse nicht sehr klar sind. Auch Tobler nimmt Anstofs und bemerkt: ,vielleicht: *sa maniere e quels ele fust, Ja pur sa fille ne perdist* (,so wäre sie um ihrer Tochter willen nicht zu Schaden gekommen')'. W. hatte schon in der zweiten Auflage das *e* aus Hs. S aufgenommen, ohne sich weiter zu äufsern. Ich glaube, dafs die Lesung von Hs. H das ursprüngliche ist. Marie wollte sagen: *la maniere que ele ëust*, aber nachdem sie *que* geschrieben, drängt sich das Bild des so gearteten Seins vor und kommt in dem *fust* zum Ausdruck, das nun nicht mehr zu *que* pafst, vgl. oben zu Guig. 779/80, Eq. 267/8, Fr. 170. Aber es scheint mir auch so noch nicht alles in Ordnung zu sein. Die obige Übersetzung des V. 397 durch Tobler gibt W. in der Anm. wieder, ohne zu ihr Stellung zu nehmen. Jene Übersetzung setzt voraus, dafs die Mutter ihrem Schwiegersohn schon den die Fraisne schädigenden Rat (380) gegeben hatte; das ist aber, nach dem Gang der Erzählung zu urteilen, offenbar noch nicht geschehen. Dann müfste es also heifsen: ,so würde sie nimmer . . . eine Schädigung erfahren'; dazu stimmt indessen wieder nicht das *sëust* von 395, insofern nicht, weil man nicht übersetzen kann ,wenn sie gewufst hätte', weil sie ja doch schon, wie vorher berichtet wird, die gute Wesensart des Mädchens erfahren und angestaunt hatte. Die ganze Stelle ist m. E. nur verständlich, wenn man Brachylogie annimmt, d. h. Marie hat einen Gedanken übersprungen, der hinter 396 stehen sollte, nämlich: dann wäre es ihr nicht eingefallen, ihrem Schwiegersohn solchen Rat zu geben (wie sie 380 sagt, dafs sie ihn geben will). Dieser Gedanke ist nicht zum Ausdruck gekommen, und statt seiner tritt gleich das heran, was sich als die Folge des Ganzen darstellen würde, nämlich dafs das Mädchen keine Schädigung erfahren würde.

Bisclavret 27 Anm. Wenn denn schon zu *que devenoit ne u alot* von den drei in Betracht kommenden Stellen (121, 254, 270) nur eine zum Vergleich herangezogen werden sollte, so war es richtiger auf 270 hinzuweisen (*e que devint e u ala*).

Lanval 45—8 Sur une ewe curant descent;
mes sis chevals tremble forment:
il le descengle, si s'en vait. (der Punkt ist Druckfehler
enmi le pre vultrer le fait. für Komma)

Das *fait* in 48 erscheint mir kaum annehmbar, denn Lanval kann doch nicht bewirken, dafs das Pferd sich wälzt. Trotz S. LXXIV wird man mit HC *lait* (C *lest*) zu schreiben haben. Das *mes* in 46 ist gleichfalls auffallend, da kein Gegensatz vorzuliegen scheint; oder haben wir es mit einem ,aber' zu tun, das nur ein neues Moment einführen soll? Wenn *mes* wie prov. *mas* auch kausale Konjunktion wäre, was m. W. für den Norden noch nicht einwandfrei nachgewiesen ist[1], würde man nach *forment* ein Komma setzen, und die Stelle läse sich ganz glatt. Jedenfalls war eine Bemerkung zu *mes* am Platze.

232 Anm. heifst es: ,zu *de* bei *faire* vgl. *de ceo fist il que trop vileins*, aber man erwartet für das, was im Text steht ein Beispiel mit *de* + Personenbezeichnung.

795/6 Mes jo aim e si sui amis
cele ki deit aveir le pris.

Hier möchte ich fragen, ob denn sonst ein subst. *cele* im Obliquus für *celi* bei Marie vorkommt und gesichert ist. Nach den Glossaren zu schliefsen, ist das in dem Lais und den Fabeln nicht der Fall; freilich fehlt unsere Stelle im Glossar. W. äufsert sich, so weit ich sehe, nirgends über den Punkt. V. 296 schreibt Hs. P *celi*. Fraisne 512 hat ja W. auch *celi* für *cele* der Hs. gesetzt, freilich nur, um, wie aus der Einleitung zu den Fabeln S. CX hervorgeht, den Hiat zu vermeiden.

470. CS haben gewifs, entgegen dem in der Anmerkung Gesagten, das *ki* nicht auf *jugeürs* bezogen, denn das gäbe keinen Sinn; ihr *kil* ist = *qu'il* und heifst ,denn sie', nämlich die *cil* in 469, beziehen also ebenso auf das Subjekt des voraufgehenden Satzes wie HP.

509. Warum ist hier geändert und nicht die einwandfreie Lesung von P (*n'i avïons nul esgart fait*) für den Text gewählt worden? Die anderen Hss. gehen ja doch auseinander.

Les dous amanz 81/2 Qu'a s'amie vint li danzels,
Ki tant esteit e pruz e bels.

Ich stimme Alfred Schulze bei, der jetzt in Zs. f. frz. Spr. 47, 370 die Lesung von H in 82 für das ursprüngliche erklärt (*ki t. est sages pruz e beus*) und nur *est* in *ert* gändert wissen will; ob letzteres nötig ist, erscheint mir einigermafsen zweifelhaft, da der Fall, dafs im Relativsatz das Präsens steht, während der Hauptsatz ein Tempus der Vergangenheit zeigt, doch auch sonst vorkommt, so Cligès 1345,

---

[1] Schon Scheler zum Bast. de Bouillon 339 glaubte ein kausales *mais* an verschiedenen Stellen jener Dichtung wahrzunehmen, s. aber Tobler, VB. V, 420. Unter den von Melander, Étude sur *magis* . . . S. 1148 angeführten Stellen scheint mir noch am ehesten Barlahan, ed. Appel 2701 in Frage zu kommen. Ich möchte noch auf M.-R., Recueil I, 62 V. 1126/7 hinweisen: *Bien l'a conut et ravisé, Mes ains l'ot asses remiré*, eine Stelle, die ich sogar für beweiskräftig halte.

wo das Präsens durch dem Reim gesichert ist; eb. 4592 schreiben die meisten Hss. *est* gegenüber *ert* der anderen (letzteres steht bei Förster in der gr. Ausg., während später in der kl. Ausg.[3] *est*).

122. Hier ist gewifs mit H, wie A. Schulze a. a. O. gezeigt hat, *cele peine* für *nule p.* zu schreiben.

174. *E tant juna* von H ist trotz des zu Lanval 552 Anm. Gesagten beizubehalten, wie schon G. Paris mit Hinweis auf Romania VIII, 96 bemerkt hat.

236 Li duels de lui al quer *li tuche.

In der zweiten Auflage stand *la*, wie H schreibt, und ich glaube, es wäre vorsichtiger gewesen, dabei zu bleiben; wenigstens zeigt im Ritter mit dem Fäfslein 843 Hs. D *si grant dolor au cuer le touche*, mithin wird auch diese Konstrucktion möglich gewesen sein.

Yonec 127. Auffallenderweise ist W. auf das von Tobler Bemerkte gar nicht eingegangen, während er in der 2. Aufl. davon in der Anmerkung doch wenigstens Notiz genommen hat. Tobler sagt mit Recht: „Der Vers mufs stärkere Interpunktion vor sich, ein Komma nach sich haben". Zur Vervollständigung sei noch hinzugefügt, dafs *se* hier den Sinn von ‚wenn auch' hat, der im Glossar fehlt. In VB. II², 107 findet man verschiedene Beispiele dafür (der Nachsatz ist ebensowenig wie an unserer Stelle negiert), und Ebeling hat im Archiv 103, 425 zu 182 ff. zwei Belege, Meraugis 182 und 537 beigebracht. Für Crestien verzeichnet das Wörterbuch richtig Erec 6940, aber es fehlt Yvain 494 und 552. Auch in der Veng. Rag. 5791 liegt unsere Bedeutung vor, da nur mit ihr der Passus ganz verständlich ist. Schliefslich hat noch Stimming, ohne seine Vorgänger zu kennen, in Zs. 42, 630 zu V. 3094 auf das Christinenleben ed. Ott V. 3147 hingewiesen, während mir die Stelle in V. 3094 aus Überlieferungsgründen nicht als gesichert erscheint.

533/4. Dafür, dass ein Aussagesatz mit einer Form des Hilfsverbums *avoir* beginnt, mag auch eine Anrede, wie hier *beals filz*, vorhergehen, möchte man Parallelen haben. Ich fasse den Satz als Frage auf.

547—50 Quant sis fiz veit que morte fu,
sun parastre a le chief tolu.
De l'espee ki fu sun pere
a dunc vengié lui e sa mere.

Nach dem Voraufgehenden war es doch sehr natürlich zu sagen, dafs Yonec seinem Stiefvater das Haupt mit dem Schwerte des Vaters abschlug; ja es scheint mir sogar unerläfslich, und ich kann daher den Punkt nach *tolu* nicht als richtig anerkennen, meine vielmehr, dafs er zu beseitigen ist, und dafs wir in *de l'espee* ein ἀπὸ κοινοῦ vor uns haben. Über längere ἀπὸ κοινοῦ, die wie hier einen ganzen Vers einnehmen, ist m. W. für das Altfranzösische noch nicht gehandelt worden, und daher möchte ich auf drei Stellen hinzuweisen, an denen es sich um ἀπὸ κοινοῦ des Verses

handelt und dieser zugleich einen ganzen Satz darstellt: M.-R., Rec. I, 96: *Et qui vient en autrui dangier Molt vit au siecle en grant anui Cil qui vit en dangier d'autrui.* Die Herausgeber setzen nach *anui* irrtümlicherweise einen Punkt. Cristal et Clarie 715—7: *Grant alëure chevaucha Tresque solaus pres se coucha N'ot pas encor le gaut passé.* Hier hat der Herausgeber den Sachverhalt richtig erkannt[1]. Folque de Candie 859—61: *Vous l'an feroiz conduire a sauvement, Se laist Orenges et l'anor qu'i apent, Maint en Guiborc o le cors avenant.* Zur Not könnte man hier nach *apent* ein Semikolon setzen, aber das wäre nicht ungezwungen. Man vergleiche auch noch V. 208 der Version der ,Vies des Pères, von dem Ritter mit dem Fäſslein, der sich stark dem *ἀπὸ κοινοῦ*-Satz nähert, s. Anm. dazu.

Aüstic 76. Die Ergänzung Roqueforts mit *e* am Anfang kann ich nicht umhin für natürlicher zu halten, als die von *en* vor *veillot*, welche Cohn annimmt und die W. einführt.

Milun 38 Anm. Die Auffassung von Meyer-Lübke III, 528 kann man so lange nicht anerkennen wie er keine Stellen für einen imperativisch gebrauchten artikellosen Infinitiv mit *de* für das Altfranzösische beibringt. Die Deutung von Cohn ist durchaus einleuchtend und hätte m. E. nur allein erwähnt werden sollen.

46 Anm. Man ersieht nicht, ob W. sich die Meinung von Cohn zu eigen macht oder nicht. M. E. heiſst es einfach: ,daſs er (sc. der Bote) das ganz ausrichtete, was er (sc. Milun) verlangte' (daſs er ausrichten sollte).

337. Es wäre erwünscht gewesen, wenn eine Anmerkung gesagt hätte, daſs das *puis* durch den Relativsatz hervorgerufen worden ist.

Chaitivel 20ff. Anm. Die Stelle ist entweder heillos verderbt, oder Marie ist es so wenig gelungen das, was sie gemeint hat, zu verständlichem Ausdruck zu bringen, daſs man am besten tut, den Text der Hs. einfach abzudrucken und von jeder Konjekturalkritik abzusehen. Wenn hier W. in der Hauptsache Tobler folgt, so muſs doch gesagt werden, daſs dessen Herstellungsversuch trotz starker Eingriffe in die Überlieferung zu keinem befriedigenden Sinn führt. Auch der Vorschlag von Cohn kann nicht genügen.

55ff. Eine Dame hat vier Bewerber, die sich sehr um sie bemühen und sich gegenseitig starke Konkurrenz machen; sie will keinen von ihnen verlieren und erweist sich allen vieren gegenüber freundlich und entgegenkommend. Dann heiſst es V. 59/60:

Li uns de l'altre ne saueit.
Mes departir nuls *ne poeit.

---

[1] In meinen Prov. Stud. S. 65 zu 8—10 hatte ich Zweifel geäuſsert, diese sind mir aber bei nochmaliger Betrachtung geschwunden; dagegen sehe ich in Hunbaut 2012, welche Stelle ich auch angeführt habe, die Sache jetzt so an, daſs nur *traire a chief ἀπὸ κοινοῦ* zu voraufgehendem *en* und dem folgenden Verse steht.

Departir wird mit ‚trennen‘ glossiert, aber dann hätte ja der Satz kein Objekt. Die einzige Hs., H, zeigt *nes poeit*. Nachdem W. mit Wilmotte *ne* für *nes* eingesetzt hatte, mufste er natürlich eine andere Bedeutung für *departir* annehmen, und wahrscheinlich hat er nur vergessen, die Sache im Glossar zu ändern. Nun soll nach der jetzigen Auffassung von W. *mes* ‚gleichviel‘ heifsen, und er kann daher das Ganze, so weit ich sehe, nur so verstehen: ‚Gleichviel vermochte keiner sich zu trennen, sich zu entfernen‘ d. h. von der Werbung abzulassen; allein ‚gleichviel‘, das sonst nirgends belegt ist, pafst um nichts besser als ‚aber‘, und die Stelle ist daher jetzt obenso unerfreulich wie vorher. Auch Cohn hatte sich mit ihr beschäftigt, was W. auffallenderweise gar nicht berücksichtigt, und richtig erkannt, dafs *ne saveit* unannehmbar ist, da die Ritter sehr gut übereinander Bescheid wufsten[1]; er schlägt zögernd vor: *li uns de l'attre envie aveit*, aber das entfernt sich stark von der Überlieferung, und der Sinn entspricht auch nicht dem Sachverhalt, da nichts auf eine wechselseitige Mifsgunst der Bewerber hindeutet. Ich zweifle nicht, dafs im Original gestanden hat; *li uns de l'autre fes aveit* d. h. ‚der eine hatte Beschwerde von dem anderen‘, weil sie sich ja gegenseitig zu überbieten suchen mufsten. *Fes* erscheint bekanntlich sehr oft in figürlicher Verwendung und so auch bei Marie im Chaitivel 88 und im Prolog der Fabeln 26. Die Verbindung *avoir fes* mit gleichem figürlichen Sinne von *fes* kann ich aus Méon, Nouv. rec. II, 309 (*se n'en pensez, trop ai grant fes*) und infolge einer freundlichen Mitteilung von Koll. Lommatzsch aus Toblers Wörterbuch durch Richart 5189 belegen; auch ist das von God. III, 704b aus dem Rosenroman angeführte Beispiel zu vergleichen. Wie kam der Schreiber von H zu *ne saveit* (oder steht in der Hs. nicht vielleicht *nes aveit*?)? Ich erkläre es mir daraus, dafs sein Auge auf das *nes* der folgenden Zeile abgeirrt war; ebenso hat derselbe Schreiber in Milun 390 *bons chevalers* für *hardiz e fiers* aus dem *bon chevalier* der folgenden Zeile entnommen, und in Dous Amauz 144 *chargiè* für *bailliè* aus *chargiez* von V. 146. Ich setze also hinter *enveiout* von 58 einen Punkt, lese und interpungiere 59/60:

> Li uns de l'altre fes aveit,
> mes departir nuls nes poeit;

und verstehe: Wiewohl sie sich gegenseitig Mühe bereiteten, konnte sie niemand trennen, so dafs sie sich etwa feindlich einander gegenüber getreten wären.

155. Die Anmerkung lautet: ‚*a mei amer*, oder wie Cohn vorschlägt *d'amer a mei*‘, aber der Text weist ja *d'amer a mei* auf.

Eliduc 95—8 Une fille ot a marïer.
Pur ceo qu'il ne la volt doner

---

[1] Damit entfällt von selbst eine Erwägung, die man sonst anstellen müfste, ob denn *ne saveir d'aucun* in obigem Sinne (die Stelle fehlt im Glossar) überhaupt in der alten Sprache begegnet.

a sun *per, *cil *le guerreiot,
tute sa terre si guastot

Auch für diese Dichtung haben wir nur mit der Hs. H zu tun, was die Interpretation erschwert. Vorliegende Stelle ist, wie sie bei W. im Text steht, m. E. nicht haltbar. Die Hs. schreibt in V. 97: *a sun pere sil guerreiot.* Bedenklich ist zunächst, dafs die Überlieferung einen so starken Eingriff erfahren hat, und dann erscheint das einfache Possessiv in *a sun *per* unerträglich, da doch vorher kein *per* erwähnt worden ist, weswegen denn Cohn lesen möchte: *a* [*.i.*] *suen per*, (*sil guerreiot*[1]). Nun soll man Lücken nur bei sehr zwingenden Gründen annehmen, aber solche mufs ich hier für vorliegend erachten und glaube bestimmt, dafs zwischen 96 und 97 zwei Verse ausgefallen sind. Liefse man diese etwa lauten: *A un rei qui la volt aveir, Cil se prist a estrif moveir,* dann könnte das für 98 Überlieferte unberührt stehen bleiben, und es hiefse mithin: ‚fing jener Streit mit ihrem Vater an und bekriegte ihn'. Es wäre auch verständlich, wie es zu der Lücke gekommen: der Schreiber wollte *a un rei* schreiben, sein Auge wurde aber durch den übernächsten gleichfalls mit *a* in *a sun pere* beginnenden Vers abgelenkt, und er fuhr nun gleich, zwei Verse überspringend, mit jenem fort. — Auch in V. 98 kann ich W. nicht beipflichten, der sich durch Cohn hat bestimmen lassen, das **li* der 2. Aufl. aufzugeben und mit der Hs. *si* (*guastot*) zu schreiben. Dafür, dafs mit einem *si* ‚auf diese Weise' so pathetisch auf etwas zurückgewiesen wird, das sich doch, wie hier nach *guerreiot* als eine mehr oder minder selbstverständliche Folge der Tätigkeit eines vorangehenden Verbs darstellt, möchte man Parallelstellen sehen. Ich bleibe mit der 2. Aufl. bei **li.*

172 Ki altre cunseil en *savreit?

Ich möchte die beachtenswerte von W. angenommene Konjektur von Voretzsch, der obigen Vers als Fragesatz fafst, indem er *saveit* der Hs. in *savreit* ändert und einen Punkt an den Schlufs des voraufgehenden Verses setzt, nicht anfechten, doch wäre es gut gewesen, wegen der Wortstellung auf Alfred Schulze, Fragesatz § 249 zu verweisen, wo freilich ein Beispiel gerade mit *ki* sich nicht findet.

218—22 Lur cunestable ont retenu
e tant des altres chevaliers
(tuit en chargent lur esquiërs);
vint e cinc furent cil de ça,
trente en pristrent de cels de la.

In der Anmerkung heifst es: Der von *tant* verlangte Folgesatz ist in freier Weise in V. 221 und 222 enthalten. Das ist schwer zu glauben, denn in V. 221/2 wird die geringere Zahl der Sieger der

[1] Cohn nimmt in diesem ‚Nachsatz' Subjektwechsel an.



grössern der gemachten Gefangenen gegenübergestellt. Tobler erklärte *tant* für falsch und wollte ändern, aber es heifst hier m. A. ‚viel‘; diese Bedeutung kannte man früher noch nicht, und auch heute scheint dieselbe nicht allgemein bekannt zu sein, da Lommatzsch, Die deiktischen Elemente im Altfranzösischen im Jahrb. f. Philol. I nicht davon spricht. Ich habe darüber zuletzt in Zs. 44, 232 gehandelt und fürs Provenzalische in den Prov. Stud. S. 67 zu 30, 8. — Das *tuit en chargent lur esquïèrs*, das in der jetzigen Auflage eingeklammert ist, läfst Tobler nicht gelten, und das mit Recht nicht. Zu sagen, dafs alle Sieger die Gefangenen ihren Knappen übergeben, wäre sehr sonderbar, und da ein *chargier auc. d'aucun* m. W. noch des Beleges harrt — im Glossar wird dieses *chargier* nicht zutreffend mit dem V. 234 begegnenden auf gleiche Linie gestellt, so wird mit Tobler **tos les chargent lur esquïèrs* geschrieben werden müssen, auch wenn die Möglichkeit vorliegen sollte, dafs wie V. 376 dieser Dichtung die Form des Nominativs an Stelle der Obliquusform steht, vgl. so auch *cumpains* (Hs. S) in Lanval 233. Mithin ist nach *chevaliers* Semikolon zu setzen, nach *esquïèrs* Punkt und die Klammer zu beseitigen.

355—8 ‚Dame‘, fet il, ‚quant vus l'amez,
enveiez i, si li mandez.
*U ceinture u laz u anel
enveiez li, *se vus ert bel.‘

Zu *mander* fehlt ein Objekt — die Stelle wird im Glossar nicht verzeichnet — folglich ist m. E. der Punkt hinter *mandez* zu streichen und letzteres zum folgenden Vers zu ziehen, in welchem das Objekt nunmehr ἀπὸ κοινοῦ steht d. h. zum voraufgehenden *li mandez* und zum folgenden *envoiez li* gehörte. — In V. 358 ist das *si li ert bel* der Hs. nach dem Vorschlage von Cohn in **se vus ert bel* (es fehlt ein Sternchen bei *vus*) geändert; dazu scheint mir kein zwingender Grund vorzuliegen, und ich meine, dafs man es nicht so genau zu nehmen braucht, wie Cohn es tut. Der Kämmerling kann sagen wollen: und es wird ihm auf alle Fälle nicht unangenehm sein, auch wenn er vielleicht nicht sonderlich darüber erfreut sein sollte, vgl. V. 369ff.; sollte er aber darüber erfreut sein (359ff.), dann . . .

376. Die Anmerkung erklärt *les semblanz* : *les alquanz* für recht unsicher. Dies finde ich nicht, nur mufs man *les alquanz* mit ‚mehrere‘, ‚viele‘ übersetzen. Dafs es dies heifsen kann, unterliegt keinem Zweifel, auch wenn es Tobler, Wb. nicht vermerkt, so z. B. Amis et Am. 1311 *ce sevent li auquant*, wo der Zusammenhang gebieterisch jene Bedeutung verlangt (es handelt sich um Christi Leiden und Höllenfahrt, von denen jeder weifs), oder Bueve F. I, V. 5914 *mon pere as mort, che sevent li auquant* (es handelt sich um die Ermordung von Bueves Vater durch Doon de Maience, die allen bekannt war). Schon Spamer hatte in seiner Dissertation, Die Ironie im altfranz. Nationalepos (Strafsburg 1914) S. 101 Bei-

spiele für den gleichen Sinn von *li auquant* aus Bueve de Com. 1548 Folque de Candie 9628 beigebracht. Ähnlich heifst ja *alques* oft ‚viel', wozu es wohl der Literaturangabe nicht bedarf. Wie *li auquant* zu jener Bedeutung gekommen, ist natürlich eine Sache, die uns hier nichts angeht, wohl aber mag sich noch die Frage erheben, ob nicht der Nom. *li alquant* und damit auch das Reimwort *le semblant* der Hs. beizubehalten sei, indem man sagen könnte, dafs er in der Funktion des Obliquus erscheint, einer Funktion, die sich vielleicht daraus erklärt, dafs ausschliefslich der Nominativ *li auquant* in obigem Sinne vorzukommen scheint und sich daher, ebenso wie *los* und zum Teil auch *riens*, auch für den Obliquus festgesetzt hat.

397 Anm. W. betrachtet jetzt den Vers *ore est del tul en aventure* mit Cohn als eine Zwischenbemerkung der Dichterin und setzt ihn in Klammern, allein man darf fragen, ob dies in vorliegendem Zusammenhange natürlich ist. Ich sehe als Subjekt des Satzes nicht Guilladun an, sondern übersetze: ‚nun ist es ganz unsicher', nämlich wie es damit steht d. h. ob er *curteis* ist und mir immerhin Dank wissen wird, dafs ich mich ihm offen erklärt habe, oder ob er mich deswegen tadeln wird, dafs ich ihn so frühe um Liebe gebeten habe (s. V. 393/4). Für *estre en aventure* ohne persönliches Subjekt s. Ille 5443 : *en aventure ert, s'il i vient.* Nach *aventure* empfiehlt es sich ein Semikolon zu setzen, denn im Folgenden wird die andere Seite der Situation beleuchtet, nämlich der Fall, dafs er ihre Liebe zurückwiese.

466. Da an *prisun* festgehalten ist (Tobler dachte an *friçun*), so mufste mit ‚Not', ‚Bedrängnis' glossiert werden, und in einer Anmerkung erwartete man einige Parallelstellen dazu beigebracht; was bei God. X, 420b aufser unserer Stelle steht ist spät und undeutlich. Dazu, dafs der Vers sich, wie Cohn will, auf das Versprechen beziehen soll, mit dem er an seine Frau gebunden ist, stimmt das *ore* nicht; ich beziehe ihn auf das Folgende und würde daher hinter *prisun* ein Kolon setzen.

475/6. Der Besserungsvorschlag von Cohn wird in der Anmerkung befürwortet, aber auffälligerweise nicht in den Text gesetzt. Gewifs ist er dem im Texte Stehenden vorzuziehen (vielleicht ist es für *est* besser *esteit* als *remest* zu schreiben), aber freilich bleibt, wovon W. nicht spricht, das erste *tant* immer eine ‚crux'; Cohn übersetzt mit ‚so sehr', indessen pafst das nicht in den Zusammenhang, und auch von einem *tant* ‚nur', das Tobler im Archiv 105, 196 zu V. 955 hier mit Sicherheit vorliegen sieht, vermag ich nicht zu erkennen, wie es befriedigen soll.

524, Dieser Vers, welcher *un an sui remés od le rei* lautet, bedurfte dringend einer Anmerkung, denn wie konnte Eliduc sagen, dafs er ein Jahr beim Könige geblieben sei, wo er doch noch nicht entfernt so lange dagewesen war?, vgl. V. 450ff. Man erwartet durchaus den Wortlaut: *un an sui retenuz del rei* (s. für *retenuz* V. 267 und 450), und es dürfte eine Unachtsamkeit des

Schreibers vorliegen, die etwa durch das *remaindra* der voraufgehenden Zeile veranlafst worden ist,

556. Mit vollem Recht nimmt Mussafia an diesem Vers Anstofs. Eine Anmerkung war unerläfslich.

560. Das *vëu* läfst sich auf keine Weise ungezwungen erklären; ich zweifle nicht, dafs *crëu* zu lesen ist.

604. Hs. H schreibt: *deu tant est dur le departement*; W. hatte früher durch Streichung von *est* (und Schreibung von *dut*) den Vers auf die richtige Silbenzahl gebracht, jetzt schreibt er dagegen mit Cohn den Artikel. Letzterer übersetzt: ,ach, so hart, bitter ist Trennung, ist es scheiden zu müfsen'; also soll *departement* = eine Trennung sein, aber dafs Eliduc eine Trennung im allgemeinen im Auge hätte, ist nicht wahrscheinlich, da er doch ganz von dem Gedanken an die bestimmte, bevorstehende Trennung erfüllt sein mufs. Der Hinweis Cohns auf Meyer-Lübke III § 151 frommt wenig, denn inwieweit Abstrakta, die Vorgänge bezeichnen, des Artikels entraten können, mufs letzten Endes für jedes Wort einzeln untersucht werden. Es kommt also darauf an zu zeigen, dafs *departement* auch sonst ohne Artikel begegnet; bis dahin scheint es mir geraten, bei dem von Tobler als möglich vorgeschlagenen *Deus, tant dut de departement,* das W. in der 2. Aufl. angenommen hatte, zu bleiben, wobei denn *tant,* wie öfter, = ,sehr' wäre.

783—6 Quant ele a la novele oïe,
tute *fu murne e esbaïe;
de joie plure tendrement
e celui a baisié suvent.

Das *fu* ist eingeführt, um dem Hiat aus dem Wege zu gehen. Ich will hier die ganze Hiatfrage für unsere Dichterin nicht aufrollen, obgleich ich überzeugt bin, dafs sie in den Lais den Hiat erheblich häufiger zugelassen hat, als W. in der Einleitung zu den Fabeln S. CXI annimmt, und auch da, wo es sich nicht um eine 3. P. Präs. handelt. Zugestanden aber, dafs V. 784 eine Silbe zu wenig habe, so mufs doch bei der Einführung von *fu* und bei der Setzung eines Semikolons nach *esbaïe* jeder verstehen, dafs als Guilladun die Nachricht vernahm, sie infolgedessen erschrocken[1] und fassungslos war. Doch heifst es gleich in der folgenden Zeile: *de joie plure tendrement.* Eine Anmerkung war also auch hier wieder vonnöten. Im übrigen meine ich, dafs die Stelle anders zu verstehen und *tute murnë e esbaïe* als nähere Bestimmung zu *ele* = ,im Zustand des Trübsinns und der Fassungslosigkeit befindlich' zu deuten ist, d. h. der Kämmerling traf sie in diesem Zustande an, als er ihr die freudige Nachricht überbrachte. Dann mufs natürlich nach *esbaïe* ein Komma stehen, und mit *de joie* beginnt der Nachsatz. Indessen liegt vielleicht doch ein kleiner Fehler in der handschriftlichen Überlieferung vor, und im Original hat nicht *murne,* sondern

[1] So wird *murne* glossiert, doch wo ist eine solche Bedeutung sonst belegt?

murnee gestanden, womit der Hiat dann wieder verschwände. *Morné* in fig. Verwendung kommt viel früher vor, als es nach God. V, 412c scheinen könnte, nämlich in einem *jeu-parti*, wo es durch den Reim gesichert ist, s. Angelica Hoffmann. Robert de la Pierre, Robert le clerc, Robert de Castel, Diss. Halle 1917, S. 116, V. 50: *vostre joies est un deduis mornés.*

842. Die Hs. hat: *a poi dire ne mesprist.* Ich glaube mit Cohn gegenüber G. Paris und Tobler, dafs *mesprist* beizubehalten ist, nur scheint es mir näher liegend, um der Sibenzahl aufzuhelfen, *que* einzuführen (*a poi que d'ire ne m.*), als *de l'ire* für *d'ire* zu schreiben.

Zum Text des von Kusel herausgegebenen ,Guingamor' habe ich schon im Archiv 148, 316 einiges bemerkt und möchte hier nur noch hinzufügen, dafs die zu 321 unter dem Text gestellte Frage, ob *li halt cri* für *li douz cri* (es handelt sich um das Bellen eines Bracken) zu schreiben sei, unnötig ist, denn V. 606 begegnet auch *doucement crie* und im Ipomedon 597 erscheint gleichfalls der Ausdruck *douz cri*, vom Bracken gesagt.

Unter den S. XII gegebenen Berichtigungen von Versehen, die durch den Manuldruck entstanden sind, hätten auch einige Interpunktionsfehler Platz finden sollen, die auf gleiche Rechnung kommen. Beiläufig fehlt auch S. 210 V. 765, wo *herbergiez*: für *herbergie* zu stehen hat.

O. SCHULTZ-GORA.

---

2. Der Chansonnier d'Arras.

Die „Société des anciens textes français", die seit ihrem Bestehen schon eine ganz stattliche Anzahl von Werken mittelalterlichen französischen Schrifttums — es sind rund 120 Bände! — der Allgemeinheit zugänglich gemacht hat, überrascht zur 50 Jahrfeier ihres Bestehens ihre Mitglieder mit einer wertvollen Gabe, mit einer phototypischen Ausgabe des Chansonnier d'Arras[1], zu der der unermüdliche Altmeister französisch-provenzalisch-mittelalterlicher Lyrik, Alfr. Jeanroy, eine hübsche, kurze Einleitung beigesteuert hat, in der er sich über die Sammelhandschrift 657 (ancien 139)[2] der

[1] Le Chansonnier d'Arras, reproduction en phototypie. Introduction par Alfred Jeanroy. Société des anciens Textes français. Paris (1875—1925).

[2] Jeanroy ist hier leider ein Versehen unterlaufen: er bezeichnet die Hs. irrtümlicherweise 139 (ancien 659), also umgekehrt. Dieser Irrtum ist allerdings leicht erklärlich, wenn man ahnungslos den neuesten Hss.-Katalog der Stadtbibl. von Arras aufschlägt, in dem man die Hss. unter Nr. 139 vorfindet. Dieser Katalog stammt nämlich von Quicherat und wurde im Jahre 1841 verfafst, aber nicht gedruckt. Mittlerweile hatte sich das Bedürfnis nach einem gedruckten Hss.-Katalog herausgestellt, und Zéphir Caron schrieb einen solchen, der sich wohl auf den von Quicherat stützte, der aber in vielem Quicherat weit überholte und eine neue Gruppierung der Hss. mit der notwendigen Umnumerierung vornahm. Dieser Katalog wurde dann 1860 gedruckt. Endlich

Stadtbibliothek von Arras, die eine nähere Beschreibung noch nicht gefunden hat, auch nicht in dem erst 1872 gedruckten Katalog, eingehend verbreitet.

Der Pergament-Sammelkodex, der heute eine Gröſse von (31,5 × 23,5) cm hat, besteht eigentlich aus drei verschiedenen Hss., die nur infolge ihrer fast gleichen Gröſse in einem Band vereinigt wurden. Er wurde gegen Ende des 13. Jahrhunderts geschrieben, wenigstens wird auf fol. 212 v° gesagt, daſs ein Schreiber namens „Jehan d'Amiens li petis" die Hs. „l'an que l'incarnation coroit sour mil et .ii^c. et soissante dis et VIII, as octaves de le mi aoust" geschrieben hat. Natürlich bezieht sich dieses Datum nur auf den letzten Faszikel der Hss., nicht auf die beiden vorhergehenden, die von anderen Schreibern herrühren.

Schwan[1] vermutete in dem oben genannten Schreiber „wahrscheinlich den Meistersinger Jehan li petis". Wenn dieser tatsächlich als Schreiber des letzten Teiles in Betracht kommt — was sich wohl kaum noch nachprüfen läſst —, dann rührt die Liederhandschrift, d. h. der zweite Faszikel des Kodex, sicher nicht von diesem Trouvère her. Wie mir scheint, entsprang Schwan's Vermutung nur der Ideenassoziation: Liederhandschrift — Jehan d'Amiens li petis.

Jeanroy gibt eine genaue Aufzählung der sieben didaktischen Werke des ersten Faszikels, der von fol. 1 bis fol. 128 reicht. Alle mit Ausnahme der reich illustrierten Prosaversion des „Bestiaire d'amour" von „Richart de Fournival" sind religiös-moralischen Inhaltes.

Der letzte Faszikel, von fol. 161—212, enthält ein kleineres Fragment einer Version des „Roman des sept sages", das bis fol. 168 reicht. Wie bei vielen Hss., die den genannten Roman überliefern, folgt auch hier nach einer groſsen Lücke auf fol. 169 bis zum Schluſs der „Roman de Marques de Rome", auch wieder als gröſseres Fragment.

In beiden Faszikeln des Kodex sind mehrere Lücken vorhanden, auf die die moderne Foliierung keinerlei Rücksicht nimmt.

Den gröſsten Teil von Jeanroy's Einleitung nimmt die Beschreibung des an Bedeutung die beiden anderen Faszikel überragenden zweiten Faszikels, des der Liederhandschrift ein. Sie umfaſst die fol. 129—160. Der Chansonnier enthält heute noch 32 Blätter, die sich auf fünf, natürlich z. T. defekte Lagen verteilen.

---

wurde, im Jahre 1872, der alte, von Quicherat verfaſste Katalog in dem monumentalen Sammelwerk des „Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements" abgedruckt, nachdem er bereits seit 12 Jahren überholt war ohne Rücksicht auf die stattgehabte Umnumerierung, und trotzdem man sich seiner Unzulänglichkeit bewuſst war!!! Zum Trost wird im Vorwort mitgeteilt: „pour connaître exactement la cote sous laquelle chaque volume est aujourd'hui conservé à Arras, il suffira de consulter le Tableau de concordance qui suit cet avertissement ou bien encore le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville d'Arras". Schlägt man also in dieser „concordance" nach, so findet man: Présent catalogue 139 = Nouveau classement 657.

[1] Schwan, Die altfranzösischen Liederhandschriften, Berlin (1886) 54.

Der Schriftspiegel beträgt (22 × 14,5) cm; er ist in zwei Spalten zu je 40 Zeilen mit der bekannten Minuskel aus der Wende des 13./14. Jahrhunderts beschrieben.

Die Lieder sind nach Autoren geordnet und alle mit fünflinigen roten Notensystemen in der ersten Strophe zur Aufnahme der Notation versehen. Diese Notation, die bekannte Quadratnotation, ist bis auf zwei kleine Stellen überall, und zwar recht sorgfältig, eingetragen.

Am Anfang der Liedergruppen zeigt eine Miniatur den Verfasser der jeweiligen Lieder an. Es sind dies: der Kastelain de Couci auf fol. 153a, Gautier de Dargies auf fol. 156b, Ugon de Bregi auf fol. 158a, Ricart de Fournival auf fol. 131b und Adan de le Hale auf fol. 133c. Schliefslich wird die Abteilung der „Jeux partis" mit einer Miniatur, die zwei „partierende" Trouvères darstellt, eröffnet.

Auch dieser Hs. war das Schicksal so vieler ihrer Schwestern, durch Miniaturenraub verstümmelt zu werden, nicht erspart geblieben: die fol. 158, 157 und 156 zeigen scharfe Messereinschnitte, die von einem solchen Miniaturenraub herrühren. Auf dem verso eines heute fehlenden Blattes, das zwischen fol. 158 und 159 stand, ist eine Miniatur herausgeschnitten worden. Die darunter liegenden Blätter wurden bei dieser Gelegenheit auch durchschnitten: der unter der Miniatur verlaufende Schnitt ist noch durch fol. 157 hindurchgedrungen, während die beiden seitlichen Einschnitte noch auf dem fol. 155 v° deutliche Eindrücke hinterlassen haben. Später erst ist das ganze Doppelblatt aus der Hs. herausgenommen worden.

Das Herausschneiden der Miniatur mufs vorgenommen worden sein, als die Hs. schon in dem heutigen Einband war, denn sonst würden die Schnitte, die sich in zwei verschiedenen, allerdings aufeinander folgenden Lagen befinden, nicht so ganz genau übereinander passen.

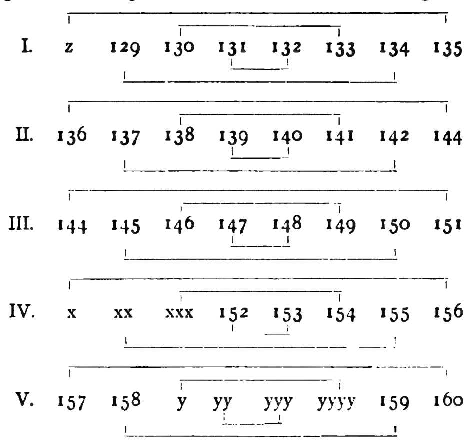
Die moderne Foliierung nimmt auf die fehlenden Blätter keine Rücksicht, wobei allerdings fraglich erscheint, ob diese Foliierung älter ist als ein Eintrag auf dem Vorsatzblatt, der besagt, dafs „le manuscrit est obvenus a l'abbeye [St. Waast] vers 1626; il étoit des lors gaté du ciseau et injurié par des enffans selon les apparence", ein Eintrag, der 1720 wiederholt wurde: „en 1720 ce manuscrit était dechiré de Tens immemorial par gens qui ont injurié a l'antiquité".

Bisher hatte man wohl drei Lücken in der Hs. erkannt und sich mit dieser Feststellung begnügt. Ich war durch einige Photographien, die ich mir noch kurz vor dem Ausbruch des Krieges von der Hs. hatte anfertigen lassen, zu der Ansicht gekommen, dafs die Liederhandschrift aufser den drei Lücken, sicher noch eine, wenn nicht noch mehrere, und vor allem auch Lagenversetzungen aufweisen müsse. Natürlich konnte aus den paar Photographien kein sicherer Rückschlufs auf die wirklichen Verhälnisse in der Hs. gezogen werden, besonders da mir weder der Umfang der Lagen noch der der fehlenden Blätter bekannt war, und so mufste mir, solange ich die Hs. nicht selbst einsehen konnte, die sehr eng mit

der Arraser Hs. verwandte Hs. Rom, Bibl. vaticana Reg. Christ. 1490 (= D) als Wegweiser dienen.[1]

Wie es scheint, ist durch meine Feststellungen das Interesse an der in mancher Hinsicht bemerkenswerten Liederhandschrift neu erwacht; bei meinem Aufenthalt in Paris im Oktober 1925 konnte ich durch die freundliche Vermittlung von Herrn Prof. Alfr. Jeanroy die Hs., die zur Reproduktion auf die Bibliothèque Nationale geschickt worden war, einsehen und meine Vermutungen bis auf einige Kleinigkeiten bestätigt finden.

Es hat sich bestätigt, dafs das Liederhandschriftenfragment nichts mit den übrigen Teilen des Kodex zu tun hat. Es besteht heute noch aus 32 Blättern, die sich auf 5 Quaternionen verteilen, von denen nur der 2. von fol. 136—143 und 3. von fol. 144—151 vollständig, die andern unvollständig sind, und zwar fehlt im 1. vor fol. 129 ein Blatt, im 4. fehlen vor fol. 152 drei Blätter und im 5. zwischen fol. 158 u. 159 die beiden inneren Doppelblätter der Lage. Der heutige Bestand setzt sich also wie folgt zusammen:



Was nun die Reihenfolge der Lagen anbetrifft, so ist die 4. Lage unbedingt an den Anfang zu stellen: es fehlen also 3 Blätter am Anfang, auf denen die in Hs. D vorhandenen 7 Lieder des Thibault de Navare gestanden haben können. Nach fol. 152 ist keine Lücke, hier hat die Hs. D vier Lieder des „roi de Navare" mehr als A. Ebenso wenig ist nach fol. 155 eine Lücke, und Hs. D hat das Lied Rayn. 1010 mehr als A. Mit fol. 156 v° hat die Lage ihr Ende erreicht und verweist mit dem Kustos „truis fors"

[1] Z. rom. Phil. 41 (1921), S. 297 ff.

auf die Lage, die mit fol. 157 r° beginnt. Wieder hat die Hs. D ein Lied, Rayn. 418, mehr als Hs. A. Nach fol. 157 ist keine Lücke vorhanden, dafür wird aber die gemeinsame Reihenfolge durch die in Hs. A vorweggenommenen Lieder des „Ugon de Bregi“ gestört. Leider bricht die Lage schon im 3. Lied des Dichters, Rayn. 1126, infolge einer Lücke von zwei Doppelblättern — es fehlen die beiden inneren Blätter der Lage — ab, um mitten in dem Liede Rayn. 421 des „Vidame de Chartres“ fortzufahren. Auf den 4 Blättern würden Ende von Rayn. 1226, Rayn. 2071, die 6 Lieder des „Gasse Brulé“, das erste Lied und der Anfang des 2. Liedes des „Vidame de Chartres“, also etwa 9 Lieder und 2 Miniaturen Platz gefunden haben. Auf fol. 160 erreicht die Lage mit dem Lied Rayn. 1846 ihr Ende. Ein Kustos fehlt, wohl, weil auf der nächsten Lage ein neues Lied beginnt.

Von den noch vorhandenen Lagen kann nur die 1. Lage als Fortsetzung in Frage kommen. Es fehlt aber nicht nur das erste Blatt dieser Lage, sondern noch eine ganze Lage obendrein, d. h. also der Raum für etwa 18 Lieder mit 2 bis 3 Miniaturen. Das würde auch der Anzahl der in Hs. D an dieser Stelle vorhandenen Lieder entsprechen.

Die 1. Lage beginnt heute mit fol. 129 mitten in der ersten Strophe von Rayn. 1405, d. h. in der Liedergruppe des „Maistre Willaume li Vinier“, der mit noch weiteren 5 Liedern vertreten ist. Hier weicht nun die Hs. A auch in der Liedergruppe selbst von der Hs. D ab, es verdient aber bemerkt zu werden, dafs auch in diesem Fall die beiden ersten Lieder der Gruppe Rayn. 903 und 255, wenn auch an anderer Stelle, vorhanden sind.

Es schliefsen sich dann 6 Lieder „Ricarts de Fournival“ an; worauf die Lieder des „Adan de le Hale“ folgen. Sie sind noch in der Zahl von 6 Liedern, von denen das letzte, Rayn. 336, in der 5. Strophe mit dem Lagenende auf fol. 135 v° abbricht, vorhanden. Hier folgen die beiden Hs. A und D genau derselben Vorlage. Ob aber die Lieder des „Moniot“, die in Hs. D den Liedern „Adam's de la Halle“ vorausgehen, in der Hs. A fehlten, oder ob sie an einer späteren Stelle noch vorhanden waren, läfst sich bei dem Fehlen der übrigen Lagen des Chansonnier nicht mehr feststellen; denn die zwei noch vorhandenen Lagen gehören ganz der „Jeux partis“-Sammlung der Hs., die mit einer neuen Lage beginnt, an.

Es ergibt sich nun endgültig folgendes Bild der beiden verwandten Hss., soweit die Lieder in Betracht kommen (die Lieder stehen in der Reihenfolge der Hs. D, wo sie nach der alten Foliierung aufgeführt werden; die [ ]-Lieder sind in Hs. D mit den Miniaturen herausgeschnitten worden; ( ) sind später nachgetragene Lieder, die nicht in dem alten Index verzeichnet sind; * bedeutet fehlender Anfang eines Liedes; † bedeutet fehlender Schlufs; ○ bedeutet in Hs. A nicht vorhanden; die in Hs. A als Exponent hinzugesetzten Ziffern geben die Reihenfolge der Lieder in dieser Hs. an):

Raynaud	Liedanfang	Hs. D	Hs. A	Stücke in Hs. A die von der Reihenfolge in Hs D abweichen.
	[Li roi de Navare]			
1811	[Empereour ne roi n'ont nul pooir]	[1]	Lücke von drei Blättern!	
1880	[Coustume est bien quant on tient .i. prison]*	[1]		
1469	Li dous pensers et li dous souvenirs	2a		
324	Fuelle ne flours ne vaut riens en cantant	2c		
407	De fine amour vient seanche et bonté	3b		
315	Je ne voi mais nului ki jut ne kant	3c		
741	Mi grant desir et tout mi grant turment	4b		
2075	Ausi com unicorne sui	4d	152a*	
1440	Jou me quidoie partir	5b	O	
711	Tant si Amours servie longuement	5c	152a	
2026	Savés pour qoi Amours a non Amours	6b	152c	
790	Boine dame me proie de kanter	6d	O	
1098	Trés haute Amours ki tant s'est abaisie	7b	O	
1800	Je ne puis pas bien metre en non chaloir	7d	O	
996	Pour çou se d'amer me duel	8b	O	
	[Li castelain de Couci]			
679	[A vous amant plus k'a nul autre gent]	[9]	153a	
221	[Fine amour et boine esperance]*	[9]	153c	
700	Je chantasse volentiers liement	10a	153d	
1965	Bien cuidai vivre sans amour	10d	154b	
40	La douche vois du lourseignol salvage	11b	154c	
986	Li nouviaus tans et mais et violete	11d	155a	
209	Mout m'est bel[e] la douche coumenchance	12b	155b	
671	Merchi clamans de mon fol errement	13a	155d	
1010	Coument ke longue demeure	13c	O	
	[Mesires Gautier de Dargies.]			
1969	[Quant li tans pert sa coulour]	[14]	156b	
419	[Maintes fois m'a on demandé]*	[14]	156c	
1626	Humilités et franchise	15a	157a	
1565	Chanson ferai mout maris	15b	157b	
264	La gens dient pour qoi jou ne fais cans	15d	157c	
418	Desque chi ai tous jours chanté	16b	O	
	Monseigneur Gasson		hier bringt die Hs. die Lieder d. Ugon de Bregi.	
413	Li plusour ont d'Amours chanté	17a		
1498	Desconfortés, plain de dolour et d'ire	17c	Lücke von vier Blättern!	
187	Pensis d'amour vueul retraire	18a		
719	Pour ce, dame, grés et graces vous rent	18c		
1011	En tous tans et en boine eure	19a		
1102	De boine amour et de loial amie	19c		
	Le vidame de Chartres.			
2086	Cant la saison del dous tans s'asegure	20a		

Raynaud	Liedanfang	Hs. D	Hs. A	Stücke in Hs. A die von der Reihenfolge in Hs. D abweichen.
421	Conbien que j'aie demouré	20c	159a*	
502	Tant con fuise hors de ma contrée	20d	159a	
1918	Li plus desconfortés del mont	21b	159c	
	Mesire Pierres de Molaines.			
1429	Chanter me fait çou dont je criem morir	21d	159d	
661	Tant sai d'Amours que cil qi plus l'emprent	22b	160b	
	Mesires Quenes de Bietune.			
1125	Ahï! Amours, com dure departie	22d	O	
	Anonym.			
511	Amours m'est el cuer entrée	23b	O	
	Le duc de Braibant.			
1846	Se cascuns del monde savoit	23d	160c	
	Anonym.			
1535	Par force cant comme esbahis	24a	—	
	(En espoir d'avoir merci)†		.	
1821 u.	[Mesire Ugon de Bergi]		.	
1608	[Nus hom ne set d'ami ki puet valoir]	[25]	.	158a
238	[Ensi con cil qui coevre sa pesance]*	[25]		158b
1126	S'onkes nus hom pour dure departie	26a	Lücke im Umfang einer Lage, d. h. acht Blätter.	158d†
2071	Encor ferai une cançon perdue	26c		
	Mesires Meurisses de Craon.			
26	Fine emour claime en moi par iretage	27a		
	[Monseignour Jakemon de Cison.]			
513	[Nouvele amour qui m'est el cuer entrée]	[28]		
1647	[Qant l'aube espine flourist]*	[28]		
536	Qant la saisons est passée	29a		
1305	Li nouviaus tans que je voi repairier	29c		
	Mesire Raous de Soisons.			
2107	Quant voi la glaje mëure	30a		
	Anonym.			
389	J'ai oublié paine et travaus	30c		
130	Tant ai d'Amours q'en chantant mi fait plaindre	31a		
1402	Amours, qe porrai devenir	31d		
738	Bien font Amours leur talent	32b		
1602	(Amours, a cui je me rench pris)			
	[Maistre Willaume li Vinier.]			
903	[Tel fois chante li jougleres]	[33]	.	130a[4]
255	[La flour d'iver sour la brance]*	[33]	.	130b[5]
814	Remembranche d'Amors me fait chanter	34a	.	
1117	De bien amer vient sens et courtoisie	34c	—	
787	Ne me sont pas ocoison de chanter	35a	Lücke v. ein. Blatt.	
1086	S'onques chanter m'ëust aidié	35d		129c[3]

Raynaud	Liedanfang	Hs. D	Hs. A	Stücke in Hs. A die von der Reihenfolge in Hs. D abweichen.
1405	En tous tans se doit fins cuers esjouir	36b	129a[1]*	
1787	Ki merchi prie, merchi doit avoir	36d	129b[2]	
1869	Amours, vostre serf et vostre hom	37b	o	
1859	Voloirs de faire chanson	37d	o	
1911	Encor n'est raisons	38b	o	
32	Amour graci, si me lo de l'outraje	38d	o	
217	Ire d'Amours et doutanche	39b	o	
131	Flour ne glais ne vois autaine	39c	130c[6]	
112	Bone amour, cruel manaie	40b	o	
	[Maistre Ricart de Fournival.]			
805	[Puis qu'il m'estuet de ma dolour canter]	[41]	131b	
858	[Teus s'entremet de garder]*	[41]	131d	
847	Se jou pooie ausi mon cuer doner	42a	o	
2130	Adés m'estoie a che tenus	42b	o	
1206	Qant la justice est saisie	42d	o	
53	Par mainte fois pensé ai	43b	o	
218	L'amour de ma douche enfanche	43c	o	
1689	Quant chiet la feulle en l'arbroie	44a	o	
442	Quant jou voi la douce saison d'esté	44c	o	
1278	Joie d'Amours ne puet nus esprisier	45a	132a	
1080	Quant chante oisiaus tant seri	45c	o	
685	Ains ne vi grant hardement	45d	132c	
760	Talent avoie d'amer	46b	132d	
1541	Lonc tans me sui escondis	46c	133a	
	[Mouniot.]		Vielleicht standen in der Hs. die Lieder des Moniot hinter denen des Adan de le Hale.	
242	[Encor a si grant poissance]	[47]		
1216	[Boine amour sans tricherie]*	[47]		
810	Amours me fait renvoisier de canter	48a		
1135	Amours n'est pas que c'on die	48d		
739	Ne mi doune pas talent	49b		
1087	A ma dame ai pris congié	49c		
1285	Chançonete a .i. cant legier	50a		
382	Nus n'a joie ne soulas	50b		
	[Adan le Boçu.]			
833	[D'Amourous cuer voel canter]	[51]	133c	
1186	[Li jolis maus que jou sent ne doit mie]*	[51]	133d	
152	Il ne muet pas de sens celui ki plaint	52a	134b	
248	Je n'ai autre retenanche.	52c	134d	
149	Helas! il n'est mais nus qui aint	53a	135b	
336	De cuer pensieu et desirant	53c	135c†	
	Je ne chant pas reveleus de merci	54a	Grofse	
	De chanter ai volenté curieuse usw.	54c	Lücke.	

In der „Jeux partis"-Sammlung der 2. und 3. Lage, die noch 32 Stücke umfaſst, stimmt die Reihenfolge in den beiden Hss. vollkommen überein, wenn auch in Hs. A 44 jeux partis weniger vorhanden sind — sie müſsten zwischen Rayn. 1354 und 1675 stehen — als in Hs. D, ohne daſs in Hs. A eine Lücke vorhanden wäre; denn das Ende von Rayn. 1354 und der Anfang von Rayn. 1675 stehen auf derselben Seite, nämlich auf fol. 147 v°. Da aber das letzte jeu parti, Rayn. 1584, in der Mitte der 3. Strophe abbricht, fehlt auch das Ende der Jeux partis-Sammlung — vielleicht fehlten nur noch die drei in Hs. D mehr vorhandenen Jeux partis? — und damit das Ende der einst stattlichen Liederhandschrift.

Die Übereinstimmung in den beiden Hss. ist also recht groſs: Hs. D ist umfangreicher als Hs. A, in der aber kein Lied steht, das nicht auch in Hs. D vorhanden wäre. Beide Hss. müssen deshalb aus einer gemeinsamen Quelle stammen. Da die Lieder, die die Hs. D der Hs. A voraus hat, nicht ausschlieſslich solche sind, die am Ende der Liedergruppen stehen, so scheint die Vermutung, daſs es sich in der Hs. D um spätere erweiternde Nachträge gegenüber der Quelle handelt, weniger begründet als die, daſs die Hs. A nicht alle Lieder der Vorlage aufgenommen hat, wobei allerdings ein Auswahlprinzip nicht erkennbar ist.

Zu wesentlich denselben Resultaten ist Jeanroy auch in seiner willkommenen Einleitung gelangt.

Jeanroy gibt dann in recht dankenswerterweise die Literatur zu den einzelnen Liedern der Hs. an. Leider hat er versäumt, die andern, als Faksimile edierten Chansonniers an den betreffenden Stellen zu erwähnen; bekanntlich ist ja eine Gegenüberstellung der einzelnen Hss.-bilder oftmals höchst interessant und aufschluſsreich.

Vielleicht wäre auch infolge des Anwachsens der Literatur — vgl. z. B. Rayn. 1126 [1] — eine strenge Scheidung zwischen Faksimile-Ausgaben, diplomatischen Wiedergaben und kritischen Texten zur besseren Übersicht empfehlenswert gewesen.

Es mögen neben der musikwissenschaftlichen Literatur noch einige Kleinigkeiten nachgetragen werden:

1405 auch Gennrich, Die afrz. Rotrouenge, Halle (1925) 63;
Tel fois kante li jouglers = Rayn. 903;
805 auch im Meliacin, vgl. Stengel, Z. rom. Phil. X (1886) 466;
760 auch Jeanroy-Långfors, Chansons satiriques etc. 24;
833 auch in der Panthère, vgl. Todd, Dit de la Panthère, in S. d. a. t. fr., Paris (1883) 41;
1186 muſs Archiv 98, nicht 48 sein;
152 in Bartsch-Wiese, Chrest.[12] 247;
1282. Die Nummer des Rec. gén. hätte angegeben werden können.
335. Tarbé, Chansons de Thibaut IV, Reims (1851) 81;

[1] Vgl. Z. rom. Phil. 42 (1923) 731.

294 auch Steffens, Archiv 98, 376 (Hs. J) fragm.;

1666 auch Steffens, Archiv 98, 376 (Hs. J) fragm.;

1744. Das jeu parti wurde von O. Schultz-Gora in Mél. Chabaneau S. 501 veröffentlicht;

862. Wallensköld hat Hs. G, nicht C veröffentlicht.

692 steht Archiv 88, 344;

1794. Facs. von Hs. c im Arch. rom. III (1919) 54 und dipl. Abdruck: Bertoni, Arch. rom. III, 56;

1354. Facs. von Hs. c im Arch. rom. III, 57; steht auch Arch. 98, 369 (Hs. J) fragm.;

1094. Facs. von Hs. c im Arch. rom. III, 54;

1798. Facs. von Hs. c im Arch. rom. III. 54;

1584. Dieses jeu parti bricht in der Hs. in der 3. Strophe ab;

2075 auch Rochat, Jahrb. X, 75 (Hs. B), Steffens Archiv 88, 306 (Hs. Z), Gennrich, Z. rom. Phil. 45, 443 (Hs. Egerton 274).

711 auch Wallensköld, Fragment de chansonnier actuellement introuvable du XIIIe siècle in Neuphil. Mitteil. XVIII, 8; Gennrich, Z. rom. Phil. 45, 424 (Hs. Egerton 274);

679 auch in G. Paris-Langlois, Chrestomatie[3] 287; Brakelmann, Les plus anciens Chansonniers fr. I, 103; Fr. Michel, Roman de la Violette V. 4630 (nur 3. Str.); Roman du Chastelain de Couci et de la dame du Fayel, S. 244; Chastelaine de Vergi. V. 295 ff. (3. Strophe.)

700. Facs. von Hs. H im Arch. rom. I, 321; dipl. Abdruck von Hs. H von Bertoni, Arch. rom. I, 350; Brakelmann, Chansonniers I, 123;

1965 auch Brakelmann, Chansonniers I, 107;

40. Facs. von Hs. Egerton 274 in Z. rom. Phil 45, 444; Crapelet, Le Roman du Chast. de Couci etc. 28; Brakelmann, Chansonniers I, 113; Gennrich, Z. rom. Phil. 45, 429 (dipl. Abdruck der Hs. Egerton 274);

986 auch Arch. 42, 372; Crapelet, Le Roman du Chastelain de Couci 232; Roman de Guillaume de Dole 29; Brakelmann, Chansonniers I, 115; Gerold, Remarques in Romania 46 (1920) 113;

209. Brakelmann, Chansonniers I, 123; Gennrich, Z. rom. Phil. 45, 428 (Hs. Egerton).

671. Brakelmann, Chansonniers I, 119;

1565. La Borde II, 155 nicht 255;

1821 auch Hs. q^F^ von Förster, Zur Vermählungsfeier Salvioni-Taveggia 13; Gennrich, Z. rom. Phil. 42, 734;

238. Arch. 41, 356 (Hs. C); Gs. q^F^ Förster, l. c. 15; Gennrich, Z. rom. Phil 42, 737;

1126. Facs. des Chansonnier d'Este in Arch. rom. I, 339; dipl. Abdruck: Bertoni, Arch. rom. I, 389; Hs. q^F^ Förster l. c. 11; Gennrich, Z. rom. Phil. 42, 732;

502. P. Paris 113 nicht 413;

1429 vgl. P. Meyer, Romania 36, 304.

Die einzelnen Seiten der Liederhandschrift sind als getrennte, einzelne Tafeln gedruckt, die zwar manchmal — wohl infolge der hohen Auflage — nicht ganz scharf herausgekommen sind, die aber den Vorteil bieten, dafs sie, obwohl in der richtigen Reihenfolge numeriert und geordnet, jederzeit durch die auf ihnen stehende Foliierung leicht in die Reihenfolge der Hs. zurückgeordnet werden können.

Die Aufnahmen selbst stellen dem durch seine schönen Schwarzweifs-Aufnahmen rühmlich bekannten Photographen der Bibl. nat., M. Lécuyer, ein glänzendes Zeugnis aus.

FRIEDRICH GENNRICH.

---

3. Zu den altfranzösischen Rotrouengen.

Bei der Aufzählung der Lieder, die sich selbst „rotrouenge" nennen,[1] war mir eines, Rayn. 1866 Al partir del tens felon . . .,[2] entgangen. In V. 26 wird das Lied in einer der beiden es überliefernden Hss., der Berner Hs. Stadtbibl. 389 (= C) chansonnete, in der andern Hs., der Pariser Hs. Bibl. nat. fr. 20050 (= U) hingegen als „rotruange" bezeichnet. Die Stelle lautet:

Volez que die por coi
la rotruange est trovée?

Leider ist auch bei dieser rotrouenge keine Notation überliefert, so dafs aus diesem Lied ebensowenig wie aus den andern sich rotrouenge nennenden Liedern irgend ein weiterer Aufschlufs zu gewinnen wäre.

Dem Strophenbau nach a_7 b_7 a_7 b_7 a_7 b_7 a_7 b_7, wobei die Reime nach Belieben männlich oder weiblich sein können, reiht sich das Lied an Rayn. 768 an. Es dürfte einem Bau:

musikalisch:	α	α	α	β
textlich:	a_7 b_7	a_7 b_7	a_7 b_7	a_7 b_7

gehabt haben.

* * *

Die sieben geistlichen Lieder des Jacques de Cambrai sind Kontrafakta. Wahrscheinlich hat schon der Dichter bei seinen Liedern das jeweilige Vorbild angegeben: mit Ausnahme von Rayn. 602 sind alle in der Berner Hs. C mit Angabe des Vorbildes überliefert.[3] Es war Järnström jedoch nicht gelungen das Vorbild für Rayn. 602 nachzuweisen. Die Vorlage dieses Liedes:

---

[1] Gennrich, Die altfranzösische Rotrouenge, Halle (1925) 12.

[2] Jeanroy-Långfors, Les chansons satiriques et bachiques, gedr. in Classiques du moyen âge, Paris (1921) 59 ff.

[3] Järnström, Recueil de Chansons pieuses du XIIIe siècle, Helsinki (1910) 80 ff.

Retrowange novelle
dirai et bone et belle . . .

ist kürzlich nun von Spanke[1] in der Pastourelle Rayn. 599:

Quant voi la flor novele
paroir en la päele . . .

angegeben worden: der nicht gerade häufige Strophenbau legt diese Vermutung sehr nahe, wenn auch die Notation von Rayn. 602, die die Kontrafaktur als solche leicht nachgewiesen hätte, nicht überliefert ist.

Der Ausdruck „retrowange novelle“ sowie die Tatsache, dafs Rayn. 602 das einzige geistliche Lied Jacques' ist, bei dem die Berner Hs. kein Vorbild angibt, haben Spanke veranlafst, hier etwas ganz Besonderes zu suchen. Er wirft die Frage auf, ob der Dichter den ersten Vers „ernst gemeint“ habe, und gibt die etwas verblüffende Antwort: „nur als ‚rotrouenge‘ verdiente das Lied die Bezeichnung ‚novelle‘ . . . Für das Mittelalter war das Vorbild Jacques' von Cambrai, das alte Rayn. 599, noch keine Rotrouenge, sondern schlechthin eine ‚pastourele‘ oder, metrisch-musikalisch betrachtet, eine ‚ballete‘, so dafs Jacques sein Gedicht mit Fug und Recht als ‚rotrouenge novelle‘ bezeichnen konnte“.

Soweit die Ansichten über Rayn. 602.

Zunächst mufs hier einer weitverbreiteten Ansicht,[2] dafs der erste Schreiber der Hs. Bern 389 ausnahmsweise bei den Liedern des Jaikes de Canbrai den Namen des Dichters und das Vorbild des Liedes angegeben habe, entgegengetreten werden. Eingehende Untersuchung der Berner Hs. selbst haben mich von der Unhaltbarkeit dieser Annahme überzeugt. Sämtliche Einträge über den Liedern des Jaikes de Canbrai stammen ausnahmslos von dem späteren Schreiber, der auch die oft falschen Verfassernamen bei den übrigen Liedern auf dem Rande hinzugefügt hat. Von dem ersten Schreiber stammen nur zwei nicht auf dem Rand stehende Einträge, die besagen, dafs die betr. zwei Lieder in der Vorlage nicht mehr Strophen hatten als hier abgeschrieben wurden. Es heifst nämlich auf fol. 158r° „Il n'i ot ke .ij. vers“ und auf fol. 173r° „Il n'en i ot onkes plux“.

Dem Fehlen der Angabe des Vorbildes bei Rayn. 602 kann also keine prinzipielle Bedeutung beigelegt werden, da dieses Lied von dem Abschreiber der Hs. nicht anders behandelt worden ist, als alle übrigen Lieder, so dafs das Fehlen der Angabe des Vorbildes bei diesem Lied sich am einfachsten aus der Unkenntnis desselben vonseiten des späteren Schreibers erklärt.

Spanke sucht hier etwas Besonderes, wo gar nichts zu suchen ist. Einerseits steckt in dem Ausdruck „rotrouenge nouvele“

---

[1] Spanke, Eine altfranzösische Liederhandschrift, Romanische Bibliothek Nr. 22, Halle (1925) 294.

[2] Vgl. z. B. Gröber, Z. rom. Phil. III (1879) 41; Järnström, Les chansons pieuses; Spanke, l. c. 294.

keineswegs etwas Merkwürdiges. Es ist nicht einzusehen, auf was anderes das attributive Adjektiv „nouvele" sich beziehen sollte als auf sein Beziehungswort „rotrouenge". Dann begegnet der Ausdruck häufiger — ich habe ihn viermal nachgewiesen[1] — und ist sogar ins Mittelhochdeutsche als „niwe retroæni" Edolanz V. 238 eingedrungen. Andererseits ist zu bemerken, dafs es „metrisch-musikalisch betrachtet" keine Liedform gibt, die man mit „ballete" bezeichnet. Die Bezeichnung „ballete" steht auf derselben Stufe wie „pastourele": beides sind praktische Bezeichnungen für Gedichtgattungen in Bezug auf den Inhalt, aber nicht für Liedformen, d. h. für Lieder von bestimmtem musikalischen Bau.

Nein, wenn Jacques sein Lied mit „rotrouenge nouvele" beginnt, so kann ihn sehr leicht der Anfang des Vorbildes, dessen a-Reim er in der ersten Strophe ebenfalls übernimmt, dazu bewogen haben. Die Anfänge der Kontrafakta stimmen ja oft mit demjenigen des Vorbildes genau überein — ich erinnere hier nur an das zweite Kontrafaktum, Rayn. 598, das sich ebenfalls Rayn. 599 zum Vorbild genommen hat: es beginnt genau wie seine Vorlage: Quant voi la flour novele | paroir en la präele . . . also: Quant voi la flour novele | florir en la präele . . . — oder sie sind dem Vorbild sehr ähnlich (vgl. S. 339). Wenn also Jacques sich eng an sein Vorbild anlehnend den ersten Vers von „Quant voi la flour novele" in „Retrowange novele" umändert, indem er, wieder ganz naheliegend, die Bezeichnung der Liedform, die er benützt, dazu verwendet, und wenn man weiter erwägt, dafs der Ausdruck „rotrouenge novele" sich einer gewissen Beliebtheit erfreute, so kann man in der ersten Zeile von Rayn. 602 nichts Befremdliches finden.

Vollkommen undenkbar ist, dafs dieselbe Liedform als weltliches Lied anders benannt worden wäre als das etwas später entstandene geistliche Lied, das dieselbe Melodie übernimmt.

Ich hatte für die Rotrouenge[2] Rayn. 602 einen musikalischen Bau:

$$\alpha \; \alpha \; \beta \; \beta,$$

wobei natürlich β auch als Halb- und Ganzschlufs ausgebildet sein konnte, erschlossen, und diesen Bau weist auch das Vorbild auf. Es lautet nach Hs. Paris, Bibl. de l'Arsenal 5198 = K:



[1] A. a. O. 13.
[2] A. a. O. 43.

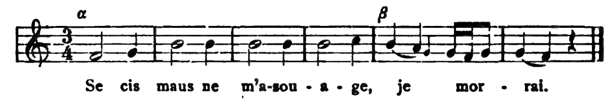




Ich hatte weiter behauptet, dafs die Vorlage einen Refrain haben müsse. Nun ist das scheinbar bei Rayn. 599 nicht der Fall; denn jede Strophe endigt anders. Es könnte — wie man das auch angenommen hat — eine sogen. „Chanson avec des refrains" vorliegen. Das Ende der ersten Strophe ist ein Refrain, der in etwas verkürzter Form in der 2. Strophe von Rayn. 73 vorkommt. Dort lautet der Refrain nach Hs. 844 fol. 99 d:



nach Hs. 12615 fol. 44 v°:



Von den beiden letzten Zeilen der andern Strophen vermag ich kein weiteres Vorkommen als Refrain nachzuweisen, trotzdem alle diese Zeilen mehr oder weniger den Charakter von Refrains tragen. Dafs diese beiden letzten Zeilen einer jeden Strophe immer 7 + 5 Silben haben, ist aber ein Zeichen dafür, dafs sie alle der Melodie der ersten Strophe angepafst sind. Das Lied kann also nicht als „Chanson avec des refrains" angesprochen werden, denn das Charakteristische dieser Lieder ist ein für jede Strophe wechselnder, vollkommen verschieden gestalteter Refrain.

Wenn also der Refrain in der ersten Strophe nicht geleugnet werden kann, so fehlt er in den übrigen Strophen; spricht doch auch die Melodieanlage für einen ursprünglich geplanten Refrain. Wenn der Dichter in den übrigen Strophen den Refrain durch eine pointierte, refrainartige Wendung ersetzte, so kann die jeweilige Situation dafür mafsgebend gewesen sein.

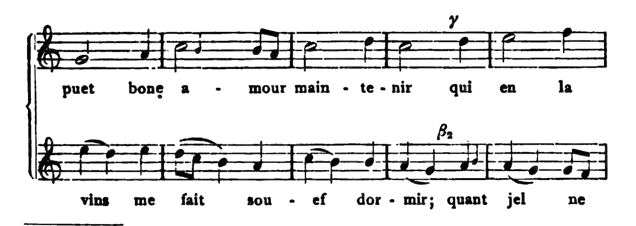
* * *

Jeanroy und Långfors veröffentlichten in ihren Chansons satiriques et bachiques[1] ein Lied, Rayn. 1447 Chanter me fait bons vins et resjöir . . ., eines der wenigen altfranzösischen Trinklieder. Dieses Lied hat sich infolge seines Strophenbaues, seiner Übereinstimmung in den Reimen als Kontrafaktum von Rayn. 1406 Chanter me fait Amors et resjöir . . .[2] herausgestellt. Nun ist von beiden Liedern die Notation verhanden und zwar von Rayn. 1406 in der Hs. Paris, Bibl. de l'Arsenal 5198 (= K) pag. 407 und von Rayn. 1447 in Hs. Paris, Bibl. nat. fr. 1591 (= R) fol. 172 v°. Wir sind also in der Lage, beide Lieder auf ihre Kontrafaktur hin zu prüfen. Die Lieder lauten:









[1] Jeanroy et Långfors, Chansons satiriques et bachiques 77 ff.
[2] A. a. O. 86 ff.



Obwohl die beiden Melodien nicht miteinander übereinstimmen, wird man eine nahe Verwandtschaft doch nicht leugnen können: die Bausteine sind gewissermafsen dieselben, jedoch das Gebäude ist bei jedem Lied ein anderes geworden.

Sehen wir uns zunächst Rayn. 1406 an. Es hat einen Bau:

musikalisch:	α	α	|	β_1	γ	||	β_2
textlich:	a_{10}	a_{10}	|	α_{10}	$b_{10}\smile$	||	$B_{10}\smile$

d. h. die Textform ist die einer typischen „Rotrouenge", wie sie z. B. in Rayn. 11 und 1125 vorliegt. Die musikalische Form weicht hiervon ab; es klingt die virelaiartige Balladenform durch, die nur Stollen und Gegenstollen, also das Verspaar $\alpha\ \alpha$ kennt, an das sich ein Strophenabschlufs $\beta\ \gamma$ und an diesen dann wieder der auf einen Vers β_2 verkürzte Refrain anschliefst.

Wieder anders liegen die Verhältnisse in Rayn. 1447. Einem Bau:

musikalisch:	α	β_1	γ	|	β_2	||	β_3
entspricht textlich:	a_{10}	a_{10}	a_{10}	|	$b_{10}\smile$	||	$b_{10}\smile$.

Auch hier pafst der musikalische Bau ebensowenig zum textlichen wie bei Rayn. 1406. Der textliche Bau ist der einer „Rotrouenge", und auch musikalisch mag noch in den beiden letzten Versen die Rotrouengenform durchblicken, die eine Gleichheit von Strophenabschlufs und Refrain, also β_2 und β_3 kennt. Im Zeitalter der Kanzonenstrophe mag wohl die dreimalige Wiederholung derselben Tonreihe im Strophenkörper[1] nicht angängig gewesen sein, und so erhielt jede Verszeile des Strophenkörpers eine andere Melodie.

[1] Vgl. Die altfrz. Rotrouenge S. 34.

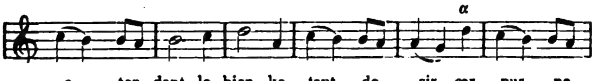
In beiden Liedmelodien stehen nur am Anfang und am Schlufs dieselben Tonreihen.

Sollte in dieser Verschiedenheit des musikalischen Baues in beiden Stücken, von denen keiner zur Textform passen will, denen aber eine gewisse Berechtigung nicht abgesprochen werden kann, nicht eine im Laufe der Zeit erfolgte Umformung erblickt werden? Wäre es nicht denkbar, dafs die beiden uns überlieferten Fassungen vielleicht auf eine ältere Form zurückgehen, die bereits unter dem Einflufs der Kanzonenstrophe einen Bau gehabt haben mag, der

musikalisch:	α	α	γ	β_1	β_2
textlich:	a_{10}	a_{10}	a_{10}	$b_{10\smile}$	$B_{10\smile}$

gelautet haben könnte? Und wäre nicht weiter denkbar, dafs hinter dieser Form die ursprüngliche „Rotrouengenform“ gestanden hätte, in der die beiden Lieder wie folgt gelautet haben würden?









FRIEDRICH GENNRICH.

4. Die Patriklegende in spanischen Flores Sanctorum.

Solalinde hat in der Festschrift für Menéndez Pidal über die Geschichte der Patriklegende auf spanischem Boden ausführlich gehandelt. Er hat in seiner gediegenen Untersuchung zusammengetragen, was sich in Spanien über das Fortleben der Geschichte von Patriks Fegefeuer, wie es Henricus Salteriensis (2. Hälfte des 12. Jahrh.) erzählt, finden läſst[1]. Trifft man sonst Patriklegenden in spanischen Handschriften, so machen sie einen Teil gröſserer Sammlungen von Heiligenlegenden aus, und zwar zeigt sich, was nicht verwunderlich ist, daſs sie — wie die betreffenden Sammlungen im allgemeinen, zu denen sie gehören — aus dem Lateinischen und zwar aus der Legenda Aurea des Jacobus von Varazzo (gemeinhin de Voragine genannt, † 1298) übersetzt sind.

Die genauere Betrachtung einiger hierher gehörigen Patriklegenden ergibt diesen Zusammenhang mit dem bekannten Sammelwerk des Genueser Erzbischofs aufs deutlichste. Da der Padre Zarco den sehr wertvollen, hier zu nennenden Codex h I 14 mit Sicherheit in das erste Drittel des 15. Jahrh. datiert[2], ist an eine Wiedergabe des Textes aus einer anderen, späteren hagiographischen Sammlung, etwa des Mombritius, nicht zu denken, und andererseits scheint es festzustehen, daſs die vorliegende abgekürzte Form der lateinischen Lebensgeschichte vor der Legenda Aurea nicht vorkommt[3].

Im folgenden gebe ich die Legende des heiligen Patrik aus der genannten, mit groſser Sorgfalt geschriebenen Prachthandschrift h I 14 der Escorialbibliothek wieder, deren Datierung ins erste Drittel des 15. Jahrh. ich eben erwähnte. Dazu stelle ich zwei Patriktexte aus einer flüchtiger geschriebenen Hs. (R I 5) der Biblioteca Menéndez y Pelayo in Santander (gleichfalls aus dem 15. Jahrh.). Die Übereinstimmungen zwischen den drei spanischen und dem lateinischen Texte der Legenda Aurea, den ich beifüge, lassen keinerlei Zweifel an dem Abhängigkeitsverhältnis, zumal auch andere Heiligengeschichten der gleichen Hss. die Zusammengehörigkeit der spanischen mit dem lateinischen Texte erkennen lassen.

Wie bei der bekannten Verbreitung der Legenda Aurea kaum betont zu werden braucht, handelt es sich bei den abgedruckten Textstücken nicht etwa um die beiden einzig vorhandenen Hss. mit spanischen Übersetzungen der Legenda Aurea. Es finden sich deren vielmehr noch zahlreiche andere auf der Pyrenäenhalbinsel

[1] La primera versión española de „El purgatorio de San Patricio“ y la difusión de esta leyenda en España in Homenaje a Menéndez Pidal, Madrid 1925, II, 219—257.

[2] Catálogo de los manuscritos castellanos de la Biblioteca del Escorial I, S. 189.

[3] Siehe über die Patrikliteratur: Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis ed. Socii Bollandiani K—Z, Bruxellis 1900—1901, S. 938 ff. — Auch Potthast, Bibliotheca historica medii aevi, Wegweiser durch die Geschichtswerke des europ. Mittelalters bis 1500, Berlin 1896, II, S. 1510.

(auch katalanische, z. B. Escorial Hs. 114 III 5). Indessen scheint Esc. h I 14 die beste oder eine der vorzüglichsten zu sein. Die andere, Santanderiner Hs., die Artigas im Catálogo der Biblioteca de Menéndez y Pelayo verzeichnet hat, enthält die Patriklegende irrtümlicherweise zweimal, und aus der durchaus nicht wörtlichen Übereinstimmung der beiden Texte, die ich reproduziere, könnte man entnehmen, dafs diese Hs. nicht Abschrift einer anderen spanischen ist, sondern als selbständige Übertragung des lateinischen Textes der Legenda Aurea angefertigt wurde.

*

Der Vergleich der Texte ergibt folgendes, das für die Schicksale der Legenda Aurea auf spanischem Boden nicht ohne Interesse ist. Die den beiden Versionen E (Escorial) und S (Santander) zugrunde liegenden lateinischen Hss. weichen von dem Graesseschen Text[1] der Legenda Aurea (G.) in einigen Punkten ab. Sowohl in E wie in S fehlen einige Wendungen, die in G. vorhanden sind. Die wichtigsten, in E und S fehlenden Stellen sind von mir beim Druck des lateinischen Textes durch Sperrung hervorgehoben worden. Es handelt sich meist um unbedeutende Sätze oder Satzteile. Nur auf S. 352 und S. 354 ist der spanische Text beträchtlich kürzer als der von G.

Aber auch der Text E besitzt eine sogar verhältnismäfsig ausgedehnte Plus-Stelle, die einen Zug enthält, welcher in G. wie in den beiden Texten von S nicht vorhanden ist. Es heifst da, dafs der heilige Patrik nahe bei dem pozo („Fegefeuerloch") ein Kloster erbaut, dessen Prior die Verpflichtung erhält, ankommende Bufswillige vor diesem Fegefeuerorte zu warnen und sie im Falle, dafs sie doch auf einer Bufse daselbst bestünden, auf sie vorzubereiten[2].

Es ist sehr wahrscheinlich, dafs diese Plus- bzw. Minus-Züge von E und S gegenüber G. nicht auf willkürliche oder freie Übersetzung, sondern auf die Eigenart der entsprechenden lateinischen Vorlagen zurückzuführen sind.[3] Über die handschriftlichen Gestaltungen der Legenda Aurea ist bisher nichts Ausreichendes bekannt. Graesse gibt einige Varianten, die in zwei Fällen (S. 348 puteum, statt speluncam, = pozo und S. 350 Zusatz: terribiles zu voces vgl. voces muy espantables in allen drei span. Texten) bereits für uns nützlich sind. Erst nach Vorliegen einer kritischen Ausgabe der Legenda Aurea wird über die spanischen Texte in ihrer Beziehung zu den lateinischen Vorlagen endgültig geurteilt werden können.

---

[1] Künftig mit G bezeichnet. — Über Graesses Text hinsichtlich seiner Treue gegenüber der editio princeps urteilt ungünstig der freilich völlig voreingenommene Roze in Revue de l'art chrét. 11 (1867), S. 44.

[2] Auch in Jacobus de Voragine, Legenda aurea, deutsch von Richard Benz, I. Bd., Jena Diedrichs 1917, Sp. 320 fehlt dieser Zug.

[3] Man beachte, wie gleich im Anfang der dritte Satz, der Sanctus hoc tandem intelligens . . . beginnt, in den span. Texten verschieden übersetzt ist, anscheinend die Folge einer von G. abweichenden lat. Vorlage.

Jacobus de Voragine, Legenda aurea rec. Th. Graesse, 2. Aufl. Lipsiae 1850. pag. 213—216, Cap. L (49).

De sancto Patricio

1 Patricius, qui coepit circa annos domini CCLXXX, dum Scotorum regi de Christi passione praedicaret, stans ante eum et appodians se super ferulam, quam manu tenebat et casu pedi regis superposuerat, cum aculeo pedem perforavit. Rex vero 5 credens sanctum episcopum ex industria hoc facere et se aliter fidem Christi non posse suscipere, nisi similia pro Christo pateretur, patienter sustinuit. Sanctus hoc tandem intelligens obstupuit et precibus regem sanavit ac toti provinciae obtinuit, quod nullum venenosum animal ibidem possit vivere. Quod non 10 solum obtinuit, imo etiam ligna et coria illius regionis contraria, ut dicitur, sunt veneno. Quidam vir ovem vicini sui furatus fuerat et comederat, et cum vir sanctus saepius hortaretur satisfacere furem, quicunque ille esset, et nullus compareret, dum totus populus ad ecclesiam convenisset, in virtute Jesu 15 Christi praecepit, ut in cujus ventrem ovis intrasset, coram omnibus balatum daret; quod factum est et egit reus poenitentiam

---

Flos Sanctorum, Escorial h I 14, p. LXXVII r°—LXXIX r°.

pag. LXXVII r°.

1 Sant Patriçio demjentra q*ue* predicaua al rrey de Escoçia de la passion de Ihu Xp̄o, e estando antel *e* afirmandose sobre el blago que tenje en la mano, *e* pusole a auentura sobre el pie del rrey *e* foradogelo. E el rrey, cuydando q*ue* el 5 ob*is*po que lo fasia a sabiendas, *e* q*ue* en otra manera no*n* podie rresçibir la fe de Ihū Xp̄o, si non sufriese tales cosas por amor de Ihu Xpo, *e* sufriolo en paçiençia, *e* en cabo entendiolo *e* fue muy espantado. E por ende rrogo a Dios Sant Patriçio *e* sano el rrey *e* gano de Dios q*ue* 10 njnguna bestia enponçoñada no*n* podiese beujr en aq*ue*lla t*ie*rra. E no*n* solamente gano esto, mas los maderos e los cueruos de aq*ue*lla t*ie*rra fuesen contra el venjno. E acaesçio q*ue* uno q*ue* furto vna oueja de un su vesjno *e* comjola, *e* mje*n*tra que Patriçio amonestaua muchas de uegadas a aq*ue*l 15 [LXXVII v° 1. col.] q*ue* lo fisiera q*ue* fisiese emjenda *e* no*n* aparesçiese. E demjentra q*ue* todo el pueblo estaua en la egl[*es*]ia, mando en virtud de obediençia *e* de Ihū Xp̄o q*ue* la oueja q*ue* entrase en *el* vient*r*e de aq*ue*l q*ue* la furtara, *e* q*ue* balase ante todos. E asi fue en manera q*ue* el fiso ende penjtençia,

Flos Sanctorum, Bibliothek Menéndez y Pelayo R—I.—5—9,
pag. 3 r°—4 r°.

3 r° 1. col. Ystoria de Sant Patriçio

1 Sant Patriçio demjentra que predicaua al rrey de Escoçia
de la pasion de Ihu xpo estando ante el & abaxando se sobre
el brago que tenja en la mano, et pusolo a aventura sobre el pie
del rrey et foradogelo, et el rrey cuydando que el que lo fisjera
5 a sabiendas e en otra manera non podia rresçibir la fe de Ihu
xpo, si non pade[3 r° 2. col.]çiese tales cosas por el e las ſufriese
en paçiençia, et el en cabo ente[n]diolo e fue espantado et por
ende rrogo a Dios, e sano el rrey e gano de Dios que nunca bestia
enponçonada pudiese benir en aquella tierra, et non tan sola-
10 me[n]te gano esto, mas los maderos e los cuervos de aquella
que non fuese contra el nin ningun venjno; uno furto vna
oveja a vn su vesjno e comjola, e mjentra que Patriçio amonestaua
al pueblo muchas vegadas aquel quelo fisjera que fiçjere emjenda
dello a su dueño que no que non pereciese, et quando todo el
15 pueblo eſtaua en la yglefia, mando en virtud de Ihu Xpo que la
obeja entrase en el cuerpo de aquel que la furtara e quel balase en
el cuerpo ante todos; aſi fue en manera quel fiso ende penjtencia,

---

Im gleichen Manuskript, p. 9 r°—10 r°.

9 r° 2. col. De ſanto Apariçio

1 Sant Patriçio demientre que predicava al rrey de Escocia
de la paſſion de Ihu Xpo, esta[n]do antel e apoderandoſe ſobre
el blago que tenja en la mano, pusol por aventura ſobre el
pie del rrey e foradogelo e el rrey cuydando que gelo fisjera
5 aſabiendas e en otra manera que non podria rresçibir la ley de
Ihu X° sijnon padeſciese tales coſas por el e las ſufriese en paçiençia,
et el en cabo ente[n]diole e fue espantado, et por ende rrogo
a Dios e ſano el rrey, e gano de Dioſ que nunca beſtia pon-
çoñada pudiese beujr en aquella tierra, e non tan ſolamente
10 gano eſto, mas loſ maderos e los cueros de aquella tierra
fuesen contra el venjno. Vno furto vn oueja ha vn ſu vesjno,
e comiola e mientra [9 v° 1. col.] que Patriçjo amonestaua muchas
vegadas que aquel que lo fisjera que fisjese emjenda dello
e quando todo el pueblo estaua en la yglesia, mando en
15 virtud de Ihu Xpo que la oueja entrase en el vientre e
quel balaſe ante todos e aſi en manera quel fiço penitencia

et alii a furtis sibi cavebant. Erat ei consuetudo omnes cruces,
quas videbat, devote venerari, sed ante quandam crucem
magnam et pulchram invisam praeteriit, a suis autem sociis
20 admonitus, cur illam non viderit et inclinaverit, dum precibus
a domino requireret, cujus esset, audivit vocem de sub terra:
„Non vidisti, quia ego hic sepultus sum paganus et signo
crucis indignus?“ unde fecit crucem illam abinde tolli.
Cum beatus Patricius per Hyberniam praedicaret et fructum
25 ibi permodicum faceret, rogavit dominum, ut aliquod signum
ostenderet, per quod territi poeniterent. Jussu igitur domini
in quodam loco circulum magnum cum baculo designavit
et [S. 214] ecce terra inter circulum se aperuit et puteus maximus
et profundissimus ibi apparuit revelatumque est beato Patricio,
30 quod ibi quidam purgatorii locus esset, in quem quisquis vellet
descendere, alia sibi poenitentia non restaret nec aliud pro
peccatis purgatorium sentiret, plerique autem inde non redirent
et qui redirent, eos a mane usque in sequens mane ibidem
moram facere oporteret. Multi igitur ingrediebantur, qui de
35 caetero non revertebantur. Post longum igitur tempus mortuo
Patricio, vir quidam nobilis nomine Nicolaus, qui peccata multa
commiserat, cum eum delictorum suorum poeniteret et purgatorium
sancti Patricii sustinere vellet, cum antea quindecim diebus, ut
omnes faciebant, se jejuniis macerasset, aperto ostio cum clavi,

---

20 *e* todos los ot*r*os se guardaro*n* de furtar. E otrosi avje costunbre de adorar todos (sic) las cruçes q*ue* veya, muy devotamente. Mas pasando una vegada antel vna fermosa cruç q*ue*
no*n* vio, e dixieronle los suyos q*ue* por q*ue* no*n* la adoraua, e
dixo q*ue* por q*ue* no*n* la viera. E rroga*n*do a Dios q*ue* la viese,
25 oyo una voç de so t*ie*rra q*ue* dixo: „Non la viste por q*ue* yo
fuy aq*ui* enterrado, q*ue* fuy pagano“. E el qua*n*do le oyo, fisola
tirar dende. E andando Sant Patriçio predicando por Ybernia,
e no*n* podia aprouechar saluo poco, rrogo a Dios q*ue* le mostrase
vn signo q*ue* si q*ui*er espantados se co*n*uirtiesen. E Dios mandole
30 qu*e* fisiese vn gra*n*t foyo, *e* el çercole muy bien enderredor.
E fisose el poso muy fondo, *e* mostro [p. LXXVII v° 2. col.] le
Dios que alli era el lugar por do entrauan al purgatorio, *e* todo
aq*u*el q*ue* y entrase co*n* buena fe *e* creençia que nunca aberia
otro purgatorio de sus peccados. Enp*er*o Sant Patriçio
35 despues q*ue* ouo çercado aq*u*el poso, puso y muy
buena puerta *e* bien çerrada, en gujsa q*ue* no*n* entrase
y njnguno locamente commo non deuja. E despues
çerca de aq*u*el poso fiso vn monesterio *e* puso en el
çient monges rreglares, *e* acomendo al p*ri*or deste
40 monesterio q*ue* destoruase q*ua*nto pudiese a toda
p*er*sona, q*ue* no*n* entrase en aq*ue*l poso, disjendole, q*ue*
muchos entrarian ay que nunca saliran, e q*ue* fisiese
en otra manera penjtençia de sus peccados en abito

et todos los otros se guardaron de furtar. Avje coſtu*n*bre Patriçio de adorar qu*an*tas cruçes veya muy deuotame*n*te, mas
20 pasando vna vegada ante vna fermosa crus q*ue* no*n* vio, dixero*n* le los ſuyos q*ue* por q*ue* no*n* la adoraua, *e* rrogado a dioſ q*ue* la viese, oyo una vos de ſo t*ie*rra: „No*n* la viſte, por q*ue* yò q*ue* so aqu*i* enterrado, ſo pagano"; *et* por ende fisola toller ende. Andado sa*n*t Pat*ri*cio predica*n*do por Ibernja e no*n*
25 podiendo y aprouechar ſaluo poco, rrogo a Dios quel mostrase algun syno por q*ue*, sy al no*n*, eſpantados se conuertiesen. *E* mando ge lo Dies (sic) e fiço vn grrand çerco con blago en vn lugar, *et* abriose la t*ie*rra dentro del c*er*co *e* apareçio y un poso muy grra*n*de *e* muy fondo, *e* moſtrol Dios q*ue* y era un lugar de
30 purgatorio, en q*ue* todo aq*ue*l que y descendiese nu*n*ca avrie de faser otra p*eniten*cja, njn nu*n*ca abrie ot*r*o purgatorio por ſus peccadoſ. Empero convenje que estudiese y de mañ*ana* de un dia fasta la mañ*ana* de otro et muchos entrauan y q*ue* jamas nu*n*ca ſalien. Et depues a grrand t*iem*po que murio ſa*n*t P*atricio*, [3 v° 1. col.]
35 vn ome fijo de algo quel desjan Nicolaſ, q*ue* fesjera muchos peccados arrepentiendose dellos *et* queriendo sofrir el pulgatorio de Patriçio bien ante de[1] syete dias aſi como los otros fasjan, come*n*ço de aynar q*ue* aſi conuenja a todos los que y q*ue*rian entrar, *et*

[1] getilgt vom Kopisten.

---

e todos los ot*r*os se gua*r*daron de furtar. . . . cōſtumbre Sa*n*t Patricio de adorar q*uan*tas cruçes veya muy deuotamente, mas pasado vna vegada ante vna fermoſa cruç q*ue* no vio, dixero*n*
20 le los ſuyos q*ue* por que no*n* la adoraua, e rrogando a Dios q*ue* la vieſe, oyo vna vos de ſo t*ie*rra q*ue* dixo: „No*n* la viſte por que yo q*ue* so aqu*i* enterrado ſo pagado" e por ende fiço toller ende. Andado Sa*n*t Pat*r*içio, predica*n*do por Ybe*r*nja e no*n* podiendo y ap*ro*uechar saluo poco, rrogo a Dios q*ue*l moſtrase
25 algu*n* sygno por q*ue*, ſi al non, espantando ſe conuirtieſen. *Et* ma*n*do gelo Dioſ, fiso vn grrand çerco e dentro del ç*er*co, apariſçio y vn poso muy grra*n*de *e* muy fondo, *et* moſt*r*o Dios q*ue* y era vn lugar de pulgatorio, en que todo aq*ue*l que y descendieſe nu*n*ca avrie otro p*ur*gatorio njn de fase*r* ot*ra*
30 pen*iten*cja por sus peccados. . . . co*n*uenje q*ue* eſtuvieſe y de la mañ*ana* de vn dia fasta la mañ*ana* del ot*ro* dia *et* muchos eſtaua*n* y q*ue* jamas nu*n*ca ſalie*n*. E deſp*ue*s a grrand tiempo que murio Sa*n*t Pat*ri*cjo, vn om̄e fidalgo q*ue*l disje*n* Njcolas, fisjera muchos peccados *e* rrepi*n*tie*n*do se dellos e q*uerien*do
35 ſofrir el p*ur*gatorio, ocho dias ante començo de [9 v° 2. col.] ayunar aſi com̄o ſasjen los otros q*ue* y q*ue*rie*n* entrar, *et*

40 **quae in quadam abbatia servabatur, in ipsam speluncam descendit[1] et quoddam ostium a latere ipsius invenit. In quod ingrediens cum quoddam ibi oratorium reperisset, quidam monachi albis induti oratorium intraverunt et officium facientes Nicolao dixerunt, ut constans esset, quia multa dyaboli tentamenta eum percurrere oporteret. Cum**
45 **ille perquireret, quod adjutorium contra hoc habere posset, dixerunt: „Cum te poenis affligi senseris, protinus exclama et dic: Jesu Christe fili Dei vivi miserere mihi peccatori". Recedentibus igitur praedictis viris continuo adsunt daemones et ut revertatur et sibi obediat, primo blandis promissionibus persuadent asserentes, quod eum**
50 **custodient et ad propria incolumem perducent. Sed cum illis ille nullatenus obedire vellet, protinus diversarum ferarum audivit voces**

[1] **Recent. legunt in praedictum puteum.**

---

de rreligion o en otr*a* manera qual q*u*ier que fuese,
45 p*er*o q*ue* no*n* consintiese en ningu*n*a manera entrar a njnguno saluo q*ue* vjnjese con liçençia de su ob*is*po de qual ob*is*pado era. E desq*ue* lo oujese el prior amonestado, si viese q*ue* gelo no*n* podie estoruar de entrar, q*ue* le fisiese ante estar q*ui*nse dias en la egl*es*ia
50 ayuna*n*do *e* [LXXVIII r° 1. col.] en or*aci*on. E conplidos los q*ui*nse dias tornase a aquel q*ue* ha de entrar *e* dixiesse q*ue* com*m*o queria faser. E si dixiese q*ue* q*ue*ria entrar, q*ue* fisiese llamar toda la cl*er*esja e celebrasen todos missa con grant proçesion. *E* des-
55 pues q*ue* lo llegasen asi a la puerta del poso, q*ue* lo amonestasen otra vegada q*ue* no*n* entrase allj disiendole q*ue* muchos entraran en aq*ue*l lug*ar* que peresçiera*n* *e* nu*n*ca salieran. E si dixiese q*ue* q*ue*rie entrar, digale el p*r*ior todas las cosas q*ue* han acontesçer
60 segunt q*ue* lo ell*os* tenja*n* por es*cr*ipto *e* el sa*n*tiguasese *e* fisiese el signo de la cruç, entrase *e* dixiese a todos q*ue* rrogasen por el. E acaesçio, q*ue* despues de grant t*iem*po q*ue* murio Sant Patriçio, vn omne fijo dalgo q*ue* desjan Njculas, fisiera muchos peccados. *E* arrepintiendose
65 dellos *e* fasiendo penjte*n*çia bien ante siete dias com*m*o los otros fasjan, come*n*ço de ayunar com*m*o los otros fasian. E despues desçendio en aq*ue*l poso. E fallo en la vna parrte (sic) del poso vna [LXXVIII r° 2. col.] puerta. E entrando dent*r*o vio vnos om*n*es blancos q*ue* entraro*n* y con *e*l en vn oratorio.
70 E fasjendo su ofiçio, dixieronle q*ue* fuese muy estable e ap*er*çebido; ca le co*n*uenje andar por muchas te*n*taçiones del diablo. E el demandoles q*ue* q*ue* ayuda podia auer contra esto. E dixiero*n* le: „Quando oyeres las penas, llama luego *e* di: Ihū Xp̄o, fijo de Dios, aue merçed de mj". E p*ar*tiendose dende estos om*n*es
75 a la sason, fueron los diablos e amonestaron le p*ri*meramente co*n* falagos e co*n* promessas q*ue* los obedesçiese disjendo q*ue* le guardarie*n* e q*ue* le traerie*n* saluo a su t*ie*rra; mas el no*n* los q*ue*riendo obedesçer en njngu*n*a manera, oyo luego voses muy espa*n*tables

despues descendio enl aq*ue*l poso *e* fallo en la vna p*ar*te del
40 poso vna pue*r*ta et entrando dentro vio vnos omnes blancos
q*ue* entraro*n* y con el enl oratorio, et fasje*n*do su ofiçio dixero*n*
le que fuese muy estable *e* apercebido, ca le conuenje de
andar por muchas te*m*ptaçiones del diablo, *et* el demandan[*do*]
les que que ayuda ∤podrie aver contra esto, *et* dixero*n* le:
45 „Quando syntieres las penas, llama luego: A, Ihu Xp̄o, fijo de
Dios biuo, aue merced de mj". *E*t par*t*iendo se dende estos
omnes, a la sason fueron y los diablos *et* amonestaron le lo
p*r*imero por falago e co*n* p*ro*mesas que los obedesjese desjendo
q*ue* le guardarie*n* *e* q*ue* le traeyra*n* saluo a su t*ie*rra, mas el non
50 los q*ue*riendo obedeçer en ni*ngu*na man*er*a, oyo luego voces muy

---

despues desçendio en aq*ue*l poso *e* fallo a la vna parte vna
pu*er*ta, *e* entra*n*do dentro vio y unos omn*e*s blancos q*ue*
entraro*n* y enl oratorio *e* fasje*n*do su ofiçio dixero*n* q*ue*
40 fuese muy estable *e* ap*er*cibido, ca le conbenja de andar por
muchas te*n*taçiones del diablo, et el demando que que ayuda
podrie aver co*n*t*ra* esto; dixeron: „Qu*a*ndo sintieres las penas
llamaras: A, Ihu Xp̄o, fijo de Dios, ave m*er*çed a mi", *et* partie*n*dose
ende estos om*n*es, a la sason fuero*n* y los diablos *e* amonestaro*n*
45 le primero por falago *e* co*n* promesas que los obedesjese disje*n*do
qu*e*l guardarien e q*ue*l aduldrien (?) saluo a su t*ie*rra, mas no*n* los
q*ue*rie*n*do obedecer en nj*ngu*na manera, oyo luego voses muy

pariter et mugitus ac si omnia elementa tererentur.[1] Ad quod cum ille terrore horribili palpitaret: „Jesu Christe, fili Dei vivi, miserere mihi peccatori“, protinus exclamavit, et statim
55 omnis ferarum illarum tumultus terribilis conquievit. Ductus est inde ad alium locum et ibidem adest daemonum multitudo dicentium sibi: „Putas, quod manus nostras evaseris? nequaquam, sed nunc potius incipies affligi et torqueri“. Et ecce quidam maximus ignis et terribilis ibidem apparuit,
60 dixeruntque ei daemones: „Nisi nobis consenseris, in ignem te jactabimus comburendum“. Quod cum ille renueret, ipsum acceperunt et in illum ignem terribilem projecerunt, ubi dum cruciaretur, protinus exclamavit: „Jesu Christe“ etc., statimque ignis exstinctus est. Ad alium denique locum ductus
65 vidit quosdam viros in igne vivos cremari et [S. 215] laminis ferreis candentibus a daemonibus usque ad viscera flagellari aliosque ventres habentes deorsum terram prae dolore mordere et clamare: „Parce, parce!“ Quos tunc daemones gravius flagellabant. Aliosque vidit, quorum
70 membra serpentes vorabant, et bufones ignitis aculeis eorum viscera extrahebant. Qui cum iis assentire nollet,

[1] Recent. concuterentur ex glossa legunt et ante voces addunt terribiles.

---

de muchas bestias e rroydos. E el oyendolo fue muy espan-
80 tado *e* llamo luego mano a mano a Ihū Xp̄o fijo de Dios, disjendo: „Aue merçed de mj“. E luego çeso aq*ue*l rroydo espantable de aq*ue*llas bestias. E fue adelante a otro lugar, [LXXVIII v°, 1. col.] *e* fe vos y grant conpaña de diablos, disjendo asi: ¿„Cuydas escapar de n*ues*tras manos? No*n* por
85 njnguna cosa, mas agora sufriras mas torme*n*tos *e* te q*ue*brantaras mas“. E feuos y vn grant fuego espa*n*table q*ue* y aparesçio. E dixieron los diablos: „Si no*n* nos co*n*sientes, echar te hemos en *el* fuego *e* q*ue*mar te hemos luego“. E disiendoles el q*ue* no*n* lo farie, tomaro*n*le *e* echaro*n*le enl
90 fuego. E mjentra q*ue* se q*ue*maua en *e*l fuego, llamo a Ihu Xp̄o, fijo de Dios, *e* dixo: „Señor, aue merçed de mj“. E luego a la sason fue muerto el fuego. E dende yendo a otro lug*ar*, vio vnos om*n*es arder biuos en *e*l fuego, *e* los diablos q*ue*maua*n*los fasta las entrañas co*n* enpleytas de fierro ardientes.
95 E el no*n* las q*ue*riendo consentir, echaro*n* le en ese mjsmo lugar e q*ue*mavanlo co*n* esas mesmas empleytas de fierro ardientes. Mas el llamo: „A Ihū Xp̄o, fijo de Dios“, *e* a la sason fue librado de aq*ue*lla pena. E yendo adelante fallo vn poso [LXXVIII v° 2. col.] muy ancho, *e* salio del vn fumo muy espantable
100 *e* fedor no*n* sofridero. E dixiero*n*le los diablos: „Este lugar q*ue* tu vees, es el infierrno (sic) en q*ue* mora n*uestr*o padre Bersebuc. E por ende echar te hemos en este poso si non q*ui*sieres consentir.

efpantables de muchas beftias mudas *e* rroydos *et* el oyendo lo fue muy efpantado *e* llamo mano a mano: „A Ihu Xp̄o, fijo de Dios biuo, ave merçed de mj". *Et* luego callo aq*ue*l rroydo efpantable de aq*ue*llas beftias. Et fue adelante a ot*ro* lugar, *e*
55 afe uos y grrant conpaña de diablos difjendo afi: „¿Cuydad escapar de n*uest*ras manos? No*n* por nj*n*g*un*a cofa, mas agora sofrriras maf tormentos e te q*ue*bra*n*taremos maf"; *et* afe vos y vn grrand fuego efpantable q*ue* y apare∫çio, *e* dixero*n* le los diablos: „Sy no*n* nos confient*es*, echarte hemos en el fuego *et* seras todo
60 q*ue*mado". *Et* defjendo el q*ue* no*n* lo faria, to[3 v° 2. col.]maro*n* lo e echaron lo enl fuego, *e* demje*n*tra que[1] que se q*ue*maua enl fuego, llamo: „A, Ihu Xp̄o, fijo de Dios biuo, aue m*er*çed de mj." Et a efta saso*n* fue muerto el fuego, *et* dende yendo a otro lugar, vio unos om*n*es biuos arder enl fuego, e los diablos q*ue*-
65 maua*n* los fasta las entrañas con empleutas de fierro ardiente, *e* non los q*ue*rie*n*do confent*ir*, echaro*n*lo en efte mefmo lugar *e* q*ue*maua*n* le con eftas mesmas enpleytas. Mas el llamo: „A, Ihu Xp̄o, fijo de Dios biuo", *et* a efta sason fue librado de aq*ue*lla pen*a*, *et* yendo adelante fallo vn poso muy
70 ancho *e* sallie dende un fumo muy efplantable *e* fedor non sofridero. *E* dixeron le los diablos: „Este lugar q*ue* tu vees, ef el jnfie*r*no en q*ue* mora n*uest*ro señor Bersebu, et por ende fi no*n* confie*n*tes echarte hemos en efte poso, *et* defpues

[1] se ausgestrichen.

---

efpa*n*tables de muchas beftias mudas, e el oyendolo fue muy efpantado *et* llamo man a mano: „Ihu Xp̄o, fijo de Dios, aue
50 merced de mj", *e* luego callo todo aq*ue*l rroydo efpantable de aq*ue*llas beftias, *et* fue adelante a ot*ro* lugar, *e* afe vos y grrand compana de diablof disje*n*do: „¿Afi cuydas e[*s*]capa*r* de n*uest*ras manof? No*n* por nj*n*g*un*a cofa, maf agora sofriras mas tormentos *e* te q*ue*bra*n*taremof mas"; *et* ahe vos vn̄ fuego muy efpa*n*table q*ue*
55 y aparifçio, *e* dixeron le: „fino nof co*n*fyentes, echar te hemos en efte fuego e q*ue*mar te as;" *e* disjendo que lo non farie, tomaron lo e echaron lo enl fuego, [10 r° 1. col.] *e* demjentra que se q*ue*-maua enl fuego, llamo: „Ihu Xp̄o, fijo de Dios, ave m*er*çed de mij." E a la saso*n* fue muerto el fuego *et* dende yendo a ot*ro*
60 lugar, vio vnos omnes biuos en el fuego *e* los diablos que-mauan los fasta las entrañas co*n* enpleytas de fierro ardient*es*, *e* el no*n* los q*ue*rie*n*do co*n*fentir, echaro*n* lo en efte mjfmo fuego *e* q*ue*maua*n* le con esas mefmas enpleytas. Maf el llamo: „Ih̄u Xp̄o, fijo de Dios, ave m*er*ced de mj", e a la saso*n* fue
65 librado de aq*u*ella pen*a*, *et* yendo adela*n*te fallo vn poso muy ancho, e sallie el fumo efpantable *e* fedor no*n* fufridero. *Et* dixero*n* los diablos: „Efte luga*r* q*ue* tu vees, es el jnfie*r*no e*n* que mora n*uest*ro señor Bersebud, *e* por ende echar te hemof en efte poso sy no*n* nof q*ui*fieres co*n*fentir, *e* defpues

in eundem ignem et poenas projicitur et iisdem laminis et poenis flagellatur. Sed cum ille exclamasset: „Jesu Christe“ etc., a poena praedicta protinus liberatus est. Deinde ducitur
75 ad quendam locum, ubi homines in sartagine frigebantur, ubi rota maxima erat uncinis ferreis ignitis plena, in quibus per diversa membra homines erant suspensi, quae tam velociter volvebatur, quod globum igneum emittebat. Post hoc videbat maximam domum
80 habentem foveas metallis bullientibus plenas, in quibus alii unum pedem, alii duos habebant, alii ibi erant usque ad genua, alii usque ad venterem, alii usque ad pectus, alii usque ad collum, alii usque ad oculos, sed haec omnia percurrens nomen Dei invocabat. Pro-
85 cessit iterum et quendam latissimum puteum intuetur, de quo fumus horribilis et foetor intolerabilis exibat, indeque homines ut ferrum candentes in modum favillarum exibant, sed daemones eos reimpingebant dixeruntque ei daemones: „Locus ille, quem conspicis, est infernus, in quo dominus noster Beelzebub habitat.
90 In ipsum igitur puteum te jactabimus, si nobis assentire recusas, postquam autem illuc jactatus fueris, nullum inde remedium evadendi obtinebis. Quos dum ille audire contemneret, ipsum arripientes in praedictum puteum jactaverunt, qui tam vehementi dolore absorptus est, ut fere oblitus sit nomen
95 domini invocare, sed dum ille ad se rediens: „Jesu Christe“ etc. exclamasset corde, quia voce non poterat, protinus inde illaesus exivit et omnis daemonum multitudo tanquam victa evanuit. Ductus igitur ad locum alium vidit quendam pontem, super quem eum transire oportebat, qui
100 quidem erat strictissimus et instar glaciei politus et lubricus, sub quo fluvius ingens sulphureus et igneus fluebat, super quem transire dum se posse omnino desperaret, tamen recordatus verbi, quod eum de tot malis eripuit, confidenter accessit et unum pedem super pontem ponens, „Jesu Christe“ etc. dicere coepit.

E despues q*ue* te echaremos no*n* podras auer rremedio p*ar*a escapar dende. E el no*n* lo q*ue*riendo oyr, tomaro*n* le *e*
105 echaron le en el poso. Mas llama*n*do a Ihu Xp̄o, asi como solie, luego los diablos fueron vençidos todos, e salio el sin njnguna lision. E despues desto, q*ua*ndo se q*ue*rie tornar, vio vna puente sobre la qual le conuenje pasar, q*ue* era muy angosta *e* muy aguda com*m*o cuchillo *e* so ella corrie vn
110 gra*n*t rrio. E viendo q*ue* no*n* podie pasar por ella en njnguna manera, emp*er*o acordandose del verbo q*ue* solia desir que le libro de tantos peligros, allegose muy osado a la puente *e* ponjendo el vn pie sobre ella, enpeço a desir asi com*m*o solie desir: „Ih̄u Xpo, fijo de Dios, aue merçed de mi“.

q*ue* te echaremos, non podras aver rremedio para escapa*r*
75 dende". *Et* el no*n* los q*ue*riendo oyr, tornar*on* lo *e* echaro*n*
lo en el poso, maſ el llamo: „A Yħu X°", aſi com̄o solia; ſalio
ende syn nj*nguna* liſion, *et* todos los diablos fuero*n* vençidos,
et deſpues deſto, q*ua*ndo ſe deviera tornar, vio vn*a* pue*n*te
sobre la q*ua*l le conuenja paſar e que era angoſta e aguda
80 com̄o cuchillo, et so ella corrie vn rrio, e veyendo q*ue* no*n*
podrie paſar sobre ella en nj*n*guna manera, *en* p*er*o acordoſe
del verbo q*ue* ſolia desjr e q*ue*l auja librado de tantos peligros,
e allegoſe muy oſado a la puente *e* punje[*n*]do el vn̄ pie
sobre ella, enpeço a deſjr aſi com̄o solia: „Iħu Xp̄o, fijo de Dios

---

70 que te echaremos, non podras ave*r* rremedio pora escapar
ende; *e* el no*n* los q*ue*riendo oyr, tomaro*n* lo *e* echaro*n* lo
en aq*ue*l poso. Maſ llama*n*do: „A, Ihu Xp̄o", segu*n*d solia luego,
salio ende ſin lisyon *et* todo (sic) los diablos fuyeron vençidos,
et deſpues deſto q*uan*do deuje torna*r*, vio vna pue*n*te sobre
75 qu*el* co*n*vjnje pasa*r*, que era muy eſtrecha e aguda como
cuchillo, e so ella corria vn̄ grra*n*d rrio, et veyendo q*ue* no*n*
podrie paſar por ella en nj*nguna* man*era*, enp*er*o acordose
del verbo q*ue* solie desjr e q*ue*l libro de ta*n*tos p*e*ligros.
Allego muy oſado a la pue*n*te e ponje*n*do el vn pie ſobrella
80 [10r° 2. col.] enpeço a desj[*r*] com̄o solia: „Ihu Xpo, fijo de Dios,



105 Validus autem clamor adeo eum terruit, ut subsistere vix valeret, sed praedictum verbum protulit et securus mansit, deinde alium pedem posuit et eadem verba iteravit, ad quemlibet enim passum eadem verba protulit et sic securus transiit. Cum ergo transiisset, in quoddam pratum amoenissimum
110 devenit, ubi diver[S. 216]sorum florum mira suavitas redolebat, et ecce duo speciosi juvenes ei apparuerunt, qui ipsum usque ad quandam civitatem speciosissimam ex auro et gemmis mirabiliter rutilantem perduxerunt, de cujus porta odor mirabilis emanabat, qui illum adeo recreavit, quod
115 nullum dolorem vel foetorem sensisse videbatur, dixeruntque ei, quod illa civitas paradisus esset. In quem cum Nicolaus intrare vellet, dixerunt ei praedicti juvenes, quod primo ad suos rediret et per loca, per quae venerat, eum redire oporteret, daemones tamen eum non laederent, sed eo
120 viso territi fugerent et quod post triginta dies in pace quiesceret et tunc illam civitatem civis perpetuus introiret. Tunc Nicolaus inde ascendens[1] in loco, per quem ascendit, se restitutum invenit et omnia omnibus, quae sibi contigerant, narrans post triginta dies in domino feliciter requievit.

[1] Recent. malunt: supra puteum se rest. etc.

---

115 Dende puso el [LXXIX r°, 1. col.] otro pie, *e* disjendo esas mjsmas palabras. *E* asi paso seguro. E asi pasando vio en vn prado muy deleytoso *e* auje olor maraujlloso de muchas flores. *E* aparesçieron le dos mançebos q*ue* le levaron a vna çibdat muy fermosa, rresplandesçiente muy mara-
120 uillosamente co*n* oro *e* con piedras preçiosas. E dixieron q*ue* aq*ue*lla çibdat q*ue* era el p*ar*ayso, en la qual q*ue*riendo entrar Njcolas, dixieron los mançebos q*ue* se tornase p*ri*mero a las suyas (sic). E a cabo de treynta dias fincarie *e* entrarie morar en aq*ue*lla çibdat morador p*ar*a
125 siempre jamas. E estonçes Njcolas tornandose dende, fallose puesto sobre este poso. E contando a los om*n*es q*ua*ntas cosas le acaesçieran, a cabo de treynta dias murio bien andante *e* fuese p*ar*a p*ar*ayso.

85 biuo, aue [4 v° 1. col.] merced de mj". *Et* dende puſo el otro *e* desjendo eſas palabras, e aſi paso ſeguro vino a vn prado muy deleytoſo, *e* avje olor muy maravjlloso de muchas flores, *et* aſe uos q*ue*l apareçiero*n* dos mançebos q*ue* le leuaro*n* a vna çibdat muy fermosa e rreſplandesje*n*te muy mara-
90 ujlloſa me*n*te con oro *e* con piedras p*re*çioſas *et* dixero*n* le q*ue* aq*ue*lla çibdat era el parayso, en la qual q*ue*rie*n*do entra*r* Njcolas, dixero*n* los ma*n*çebos q*ue* ſe tornaſe p*ri*mero a los ſuyos *et* a cabo de XXX dias finarie e entrayrie en aq*ue*lla çibdat *et* que serie ende morador p*or*a syempre
95 jamas, *et* eſtonçe Njcolas tornã*ndo*ſe ende falloſe pueſto sobre eſte poso, *et* conta*n*dolo a los om*n*es q*ua*ntas coſas le acaeſçieran, a cabo de .XXX. dias murio bien andante *e* fue la ſu a*nim*a a parayso.

---

aue me*r*ced de mj". Dende puso el otro pie con eſas miſmas palabras, *et* aſy paso ſeguro. *Et* paſando vio vñ prado muy deleytoso e auje y olor maraujlloso de muchas flores, *e* ahe vos do le pareſciero*n* doſ mançebos q*ue*l levaro*n* a vna çibdat muy
85 fermoſa rreſplandecie[*n*]te maraujlloſame*n*te co*n* oró e co*n* piedras preçiosas *et* dixero*n* q*ue* aq*ue*lla çibdat era parayſo, en la q*u*al q*ue*riendo entrar Nicolas, et dixero*n* aq*ue*llos ma*n*çebos que ſe tornase a los ſuyos *e* a cabo de trey[*n*]ta dias finarie e entrarie en aquella cibdat morador p*ar*a syenpre
90 jamas, et eſtonçes tornadoſe Njcolas dende, fallose pueſto sobrel poso, *e* conta*n*do lo a los om*n*es qu*an*tas coſas le acaeſcieran, a cabo de .XXX. dias murio muy bie*n* *an*dante *et* fuese p*or*a parayso.

Werner Mulertt.

BESPRECHUNGEN.

Jahrbuch für Philologie. Herausgegeben von V. Klemperer und E. Lerch. I. Band 1925, Hueber, München. (Romanistische Aufsätze.)

Lebende Wissenschaft ist nur in ungelösten Problemen
und gewissenhaften Lösungsversuchen.

Die Herausgeber hatten uns ein *Jahrbuch für Sprachkritik* versprochen. Haben sie nun selber so viel Selbstkritik aufgewandt — oder waren die verfügbaren Beiträge nicht recht unter *Sprachkritik* zusammenzufassen, — kurz aus dem *Jahrbuch für Sprachkritik* — wurde eins für *Philologie.*

Und so sehen wir Klemperer, Lerch und Vossler ihre Zuflucht bei der verpönten *Philologie* nehmen, — und höchstselbst unter das moderne „Schlagwort" (sit venia verbo!) *Erschlagt den Philologen!*[1] fallen.

Den Reigen eröffnen:

Die Nationalsprachen als Stile
von Karl Vossler.

Vorab schreibt er sich, dem „Ästhetiker", folgenden sehr netten Spruch ins eigene Stammbuch:

S. 1. Kurz, was man nicht erklären kann,
Sieht man als schön und häfslich an.

Und schliefst: „Darum wird von der grammatischen Forschung alle ästhetische Beurteilung der einzelnen Sprachen als Laiengerede abgelehnt."

Vosslers *Positivist als Fantom* lebt also immer noch. Er sagt immer noch die gröfsten Dummheiten, damit Vossler geistreiche Schulhiebe gegen ihn austeilen kann. Grammatische Forschung denkt gar nicht daran, alle sprachästhetische Wertung abzulehnen, sie lehnt sie nur ab, wo sie nicht am Platze ist. Wo Konvention bindet, kann ja für Schmuck gar kein Platz sein, — erst wo Konvention Spielraum läfst, auf dem freien Gebiete des *Stils* und der *Phraseologie*, kann man schmücken.[2]

---

[1] K. Burdach, *Erschlagt den Philologen.* Einleitung zu einer Vorlesung über Walther von der Vogelweide, Münchener Neueste Nachrichten 1. VIII. 1925.

[2] Vossler steht eben immer noch auf dem schülerhaften Standpunkt seines *Positivismus und Idealismus*, S. 15: „Stil ist der individuelle Sprachgebrauch im Unterschied vom Allgemeinen ... S. 16: Der induktive Weg aber führt vom individuellen zum allgemeinen ... Also erst Stilistik dann Syntax". Arme Logik. Induktion ist nicht der Weg vom Einzelnen zum Allgemeinen schlechthin, sondern vom bekannten und analysierbaren Einzelnen zum un-



Aber der *Schmuck*, das *Ornament*, der *Schnörkel* können unmöglich der eigentliche und vor allem einzige Gegenstand ästhetischer Betrachtung sein, wie man meinen möchte, wenn man in Vosslers Aufsatz fortfährt.

Denn *Schmuck* ist „Form", gehört also zum „Anwesen", aber nicht zum „Wesen". Wer sich a priori nur für Schmuck interessiert, hängt mit seinem Auge und Gefühl an der äufsersten Aufsenseite der Dinge, wertet anzüglich — statt bezüglich zu urteilen.

Hier sind es nun die Begriffsforscher, die auf dem Wege sind, der alten, kindlichen *Formalästhetik*, wie sie Vossler noch Vergnügen bereitet, die *Wesensästhetik* von Begriff und Ausdruck überzuordnen: Sie suchen immer mehr den Begriff des *sprachlich Schönen* dadurch zu fassen, dafs der „schlichteste und treffendste Ausdruck für den originellen Gedanken" sein Mafsstab ist. Das *sprachlich Schöne* ist also das „dem eigenen Gedanken Adäquate".

Damit wird natürlich der Begriff des *Schmucks* auch modifiziert: Das *Ornament* ist nur da im Recht, wo es das Adäquate nicht stört, sondern womöglich steigert.

Sprachhistorisch kann natürlich bei jeder Sprachänderung ein *Schmückenwollen* der Grund gewesen sein — mufs es aber nicht. Feststellbar ist hier in der weitaus grofsen Mehrzahl der Fälle *Deutlichkeitsstreben*, und dies ist „Streben nach Deckung von Inhalt und Form", nach *Adäquatheit*. —

Das hat nun Vossler auch wohl verstanden; und es hat ihn ein wenig verschnupft, da er dieser *Adäquatheit* als Symbolist abhold ist und sie als „Interessiertheit" (!) verpönt:

> S. 2. „Die sog. Sach- und Fachsprachen, die Welt- und Einheitssprachen zielen auf das Zweckmäfsige, Konventionelle und Künstliche und vernachlässigen das Ornament. Ihnen ist es gleichgültig wie sie aussehen, wofern sie nur verstanden werden. Sie wollen lieber gelten und herrschen als gefallen. Sie sind ‚interessiert'. Die individuellen und nationalen Sprachen dagegen halten auf ihr Aussehen, trachten nach Stil und Schein. Sie pflegen bewufst und unbewufst das Ornament, das jene verschmähen. Wer weifs nicht wie geschmacklos, wie undeutsch oft die Fachsprache der Kaufleute, der Richter, der Techniker ist.
>
> Sonach fällt auf dem Gebiet der Sprache das spezifisch Nationale unter den Begriff des Ornamentalen."

Mir will fast scheinen, als ob auch der Ästhetiker Vossler nicht mehr recht ernst zu nehmen ist: Wenn die Fachsprache der Kaufleute, Richter und Techniker *undeutsch* ist, so ist sie auch nicht *zweckmäfsig*! *Deutsch* — oder *undeutsch* kann man doch nicht nach Standesinstinkten fassen; und die beste Definition von *deutsch* im Sinne von „gut deutsch" wird immer sein, dafs sich Sinn und Sprachausdruck decken.[1]

---

bekannten Allgemeinen. Was bekannt ist, das ist ja die Syntaxgewohnheit, was unbekannt ist, die stilistische Variante, die zu ihr führte. Was feststeht ist die Konvention, was freisteht ist die Abweichung von ihr. Vossler also geht vom Unbekannten und Mafsstablosen aus, — um das zu suchen, was bekannt und bestimmt ist.

[1] *Sprich deutsch!* heifst „sprich klar!"



Das ist in der *Kunstästhetik* genau so, und die Hildebrandsche Definition von *schön*: „Übereinstimmung von Form und Inhalt“ dürfte schwer zu widerlegen und noch schwerer begrifflich besser zu fassen sein.

Wie alt sie ist, zeigt *Hamlets* ironische Auslassung gegen jene euphuistische Kritik spanisch-französischer Art:

> „Ich erinnere mich, dafs jemand sagte, es sei kein Salz und Pfeffer in den Zeilen, um den Sinn zu würzen, und kein Sinn in dem Ausdrucke, der an dem Verfasser Ziererei verraten könnte, — sondern er nannte eine schlichte Manier, so gesund als angenehm, und ungleich mehr schön als geschmückt.“ Akt 2, 2.

Der Ästhetiker Vossler konfundiert Jahrhunderte nach Shakespeare, was dieser bereits unterschied: Schönheit und Schmuck.

Eine Sprache kann auch ohne Schmuck schön sein; auch die Sprache des Kaufmanns, des Arztes, des Technikers kann schön sein, wenn sie schlicht ist.

Und die bilderreichste, geschmückteste Sprache kann „geziert“ sein, wenn sie übergeziert oder am falschen Orte geziert ist.

Schmuck ist eben „Modesache“, füllt Spielräume oder Wandflächen, die auch leer bleiben könnten.

Aber *Schönheit* nicht! Denn sie ist in der Beziehung vom Inhalt zur Form.

Darum ist auch die antike Baukunst unvergänglich in ihrer Wirkung — während Barock und Rokoko Geschmacksachen sind und bleiben.

Armes Deutsch, wenn der Begriff des „Nationalen“ wirklich unter den Begriff des „Ornamentalen“ fiele! Oder wollte Vossler zur Zeitsatire beitragen? Das wäre ihm allerdings gelungen!

Immerhin sieht er, dafs die Subsumption des *Nationalen* unter das *Ornamentale* nicht aufgeht:

> S. 3. „Es gibt keine Nationalsprache, die lediglich national wäre und ganz in ihrer Ornamentik befangen bliebe. Irgendwie mufs sie immer eine sachliche oder fachliche Angelegenheit betreiben. . . . Mit anderen Worten: die Nationalsprachen müssen, wenn man ihrem (S. 4) besonderen Charakter gerecht werden will, als Stile und nicht so sehr als Sprache gewürdigt werden.“

Wenn ich diesen wiederum begrifflich nicht übermäfsig klaren Gedankengang richtig verstehe, so meint Vossler: Das *Sachliche* und *Fachliche*, d. h. die Beziehung der Begriffe zum sprachlichen Ausdruck, oder die Beziehung von Inhalt und Form, ist eine Sache für sich. In den Spielräumen, die diese Beziehung läfst, bewegt sich dasjenige, was wir *Stil* nennen. Ausgezeichnet als Definition des *Stils*, aber doch nicht von dem, was wir *national* nennen!

Schon in der Art der Begriffsfassung zeigt sich doch die „Eigenart einer Nation“: So, wenn die Ostasiaten stets und immer die „greifbare Sache“ (jap. *mono*) von der „ungreifbaren Sache“ oder „Beziehung“ (jap. *koto*) unterscheiden.

Um wievielmehr in der sich dem Gedanken anpassenden sprachlichen Form, die jede Nation abweichend fafst!

Man nehme etwas alltägliches, wie die Frage „wohin des Wegs?“

Der Franzose sagt: *Dites donc! Où allez-vous?* „Sagt doch! Wohin geht ihr?“

Der Italiener: *Dica! Dove va lei?* „Sage Sie! Wohin geht Sie?“

Der Japaner: *dnata*[1] *wa*[2] *doko*[3] *ye*[4] *oide*[5] *nasaimas*[6] *ka?*[7] „Du da, wohin gehn belieben wohl?“

Nach der Vosslerschen Definition ist hier das *Nationale* nur in Rudimenten vorhanden, weil dies da beginnt, wo die „sachliche und fachliche Angelegenheit“ aufhört, — der „Schmuck“, also das Gebiet des „Stils“ beginnt. Kann man unrichtiger denken? Auch vom Standpunkt des Stils aus bleibt dies durchaus unrichtig, denn gerade „stilistische Möglichkeiten“ wie *Wortkürzung, Satzkürzung, — Allegorie, Metapher, — Hen dia dyoin, Epitheta* usw. usw. unterscheiden sich national in keiner Weise, sind „internationale Schnörkel“. Weshalb denn auch der pariser Kaffeehaus[8]-Symbolismus die ganze Welt so billig erobern konnte.

Auch Vossler kann eben keine *Philologie* ohne *Philologie* — keine *Sprachwissenschaft* ohne *Sprachwissenschaft* treiben. Auch er kann nicht vier Seiten über Sprachästhetik schreiben, ohne von der Wirklichkeit auszugehen. Auf S. 13 aber kommen erst Beispiele, und wie unpassende! Es würde selbst Vossler nicht ganz leicht fallen zu erklären, was diese Beispiele an dieser Stelle sollen.

Auf diesem begrifflich wie logisch äufserst schwankenden Fundament erhebt sich nun die weitere Behauptung, dafs *Nationalsprache* gleich *Volksdichtung* sei:

> S. 7. „Wozu noch Worte, um die grundsätzliche Identität von Dichtung und Nationalsprache zu beweisen, wenn in zahllosen Redensarten, Vergleichen, Wortbildern, Sprichwörtern, volkstümlichen Reimen, Liedern und Epen das ganze Wunderhorn, aus dem eine Nationalsprache ihre dichterischen Keime und Früchte in jedermanns Garten schüttet, mit Händen zu greifen ist? Die Volkspoesie ist der Ort, wo die Sprache zur Dichtung wird und sozusagen sich selbst verdichtet.“

Ich habe mir sagen lassen, dafs die deutsche Schriftsprache aus der sächsischen Kanzlei stammt, und dafs ein gewisser Luther nicht ganz unbeteiligt an ihrem Aufbau gewesen ist. Das gehört also nach der Vosslerschen Definition nicht zur Nationalsprache?!

Man wird mir erlauben, nach dieser neuen Probe des Vosslerschen Wort- und Begriffszaubers auf weitere Kritik zu verzichten. Was soll schliefslich auch bei der fast traumhaften Inkohärenz dieses Feuilletons wissenschaftliche Kritik? Was soll diesem Bestreben zu konfundieren und zu verdunkeln gegenüber, eine Beleuchtung der Konfusionen? Unsere Zeit will Opium und Halbdunkel, *le vague* des Mallarmé, die *chanson grise* des Verlaine. Sie will

---

[1] Pronomen der 2. Person; [2] Nominativpartikel; [3] „wo“; [4] Postposition der Richtung; [5] *o-ide* : *o* Partikel der Höflichkeit, *ide* „gehn“; [6] *nasaru* „belieben“, Stamm *nasai*; dem Stamm hängt man in (höflicher) Rede *mas* an; [7] Fragepartikel.

[8] Soll alle Narkotika vom Haschisch bis zum Opium zusammenfassen, womit auch immer sich Poë, Baudelaire, Mallarmé, Verlaine und ihre Nachfolger berauschten und die Dinge „künstlerisch verschleierten“ (*verklärten*).



träumen, dämmern, *verklären* statt zu *erklären*, sie will sich in sich versenken, wie Kinder, Greise und Poeten. Wer ihr das Hohe Lied des Dämmerns, die *chanson grise* singt, — wer sie vom lernen, analysieren, denken und sonstigen Hemmungen, als da sind Wissen und Gewissen befreit, dem jubelt sie als Befreier zu. Und wer ihr Gedanken bringt, von dem fordert sie Lichtbilder.

Was kommt dabei heraus? Dafs in einer Generation in unserem Fache der Forschung der Nachwuchs ausgeht. Denn wo sind die Schüler der Herren reinen Literaturhistoriker und Ästhetiker? Und wenn sie da sind, was leisten sie?

Über das sprachliche Verhältnis von Ober- zu Unterschicht
von Eugen Lerch.

Seine Berechtigung zu diesem Aufsatz erweist dieser Schüler Vosslers durch folgende Antithese:

> S. 80. „Ein Symptom dafür ist es, wenn Meyer-Lübke kürzlich eine Dissertation angeregt oder mindestens genehmigt hat, die den Wandel des zwischenvokalischen *r* zu stimmhaftem *s* (welchen Laut der Verfasser nach dem naiv-französischen System der *Association phonétique* durch das missverständliche[1] Zeichen *z* wiedergibt) behandelt."
>
> S. 83. „Bei *besicles* aber verdankt das *s* seine Erhaltung einer falschen Etymologie: Man sah darin *bis* oder *circulus* oder beides."

So? Warum ist dann die Aussprache *bezikl* und war schon zu Rabelais Zeiten so, da auch dieser *bezicle* schreibt? *bis* wie *cycle* haben doch stimmloses *s*! Es würde also, wenn die Etymologisiererei *bis* — *circulus* eine wirklich gefühlte Volksetymologie etwa der Ärzte und Brillenmacher gewesen wäre und auf *bezikl* Einflufs gewonnen hätte, *besikl* das Resultat gewesen sein, genau wie in *bisser*, *bissexte*, *bicyclette* usw.

Im Gegenteil ist das *z* in *bezikl* ein sicheres Zeichen für den Sprachforscher, dafs hier keine Grenze gefühlt wurde. So etwas weifs man etwa im vierten oder fünften Semester.

Es gibt ein Verhängnis. Und es kann in einem unverständlichen Zeichen wie in einem mifsverstandenen Laute stecken.

Freilich gibt es auch Leute, denen das Verhängnis immer wieder Streiche spielen mufs:[2]

> „Leo Jordan", heifst es weiter S. 80, „liebt es, die Forschungsweise Vosslers und seiner ‚Schule' als ‚romantisch' zu bezeichnen. Unsere

[1] Inwiefern? Lerch meint wohl für Laien?!

[2] Lerchs neueste Leistung findet sich in seiner Syntax: S. XV zitiert er aus meinem *Elementarbuch*: „Ein Beispiel wie *donner des dons* zeigt doch wie formelhaft(?) die Ausdrucksweise war; dafs man also sich gar nichts dabei dachte." Hierzu bemerkt er: „Dies in einem Lehrbuch für Anfänger. Die Frage, warum nun eigentlich die Teilungsformel in Frankreich dermafsen verallgemeinert worden ist, bleibt unbeantwortet". Bis S. 218 hat dann Lerch sein obiges Fragezeichen verstanden, und nun bekennt auch der Idealist: „Psychologisch ist zu bemerken, dafs der heutige Franzose diese *que* und *de* rein formelhaft gebraucht, dafs diese Wörter für ihn, wie Haas sich ausdrückt, keinen semantischen Inhalt besitzen". Ich brauche nicht darauf hinzuweisen, dafs mein „sich nichts dabei denken" und Haas' „keinen semantischen Inhalt besitzen" begrifflich dasselbe bedeuten. Lerch hat das freilich nicht gemerkt.

Ausführungen wollen zeigen, dafs in Wahrheit die auch von Jordan vertretene Anschauung von der ‚Entwicklung' der Laute und der schöpferischen Kraft des Volkes romantisch ist."

Dieser Satz konfundiert *Forschungsweise* und *Lehrmeinung*: Ich benenne als *romantisch* die **Methode**, „Synthesen ohne vorhergende Analyse" zu machen, „Deduktionen zu machen, wo Induktion am Platz ist", „sich für dies Verfahren auf Intuition und Anschauungsvermögen" zu berufen, statt auf *Verstand* („Analysevermögen") und *vernünftige Erwägung* („Synthesevermögen").

Wenn Vossler oder Lerch der Lautgesetzfrage beizukommen suchen, indem sie allein *Ober-* und *Unterschicht* als Sprachzentren unterscheiden, so ist dies weniger „romantisch" als „dilettantisch". Denn an sprachbildende Zentren kommt man nur heran, wenn man Gemeinden, alle Altersstufen und alle Stände dimensional unterscheidet, also Wirklichkeiten und keine Fiktionen.

Das naivste dieser Anmerkung ist, mir die Meinung zuzumuten, *die schöpferische Kraft des Volkes* wirke bei der Lautentwickelung. Denn es ist natürlich, dafs das *schöpferische Volk* als „Absolutes" genau so viel wert ist wie jenes *schöpferische Individuum* als „Absolutes", dem ich mir erlaubte in meinem *Aucassinartikel* eine kleine Lektion zu erteilen.

Volk ist ein Beziehungsbegriff — und der *Einzelne* ist ein theoretisch aus der Beziehung gelöster Bezogener.

Längst haben Soziologen wie Simmel Naivitäten wie die obige analysiert: „Und hier tritt die grofse Verwechselung ein: das einheitliche äufsere Ergebnis vieler subjektiver Seelenvorgänge wird als das Ergebnis eines einheitlichen Seelenvorganges gedeutet." (*Soziologie*[2] S. 423.)

Ob nun diese *einheitliche Seele* als „Kollektivseele" oder „Individualseele" gefafst wird, der Vorgang ist gleich unwissenschaftlich.

Die komplizierten Fäden soziologischen Geschehens werden zu einer „Allegorie", nämlich der *Volksseele*, — oder sie werden einem *Individualgenie* zugeschrieben, welch letzteres als eine Art „Fetisch" (einer für viele) für die Beziehungsmannigfaltigkeit eintritt.

Und man sieht deutlich wie die *Anschauungskraft* am Werk ist, nicht etwa die wirklichen Beziehungen zu enthüllen, beileibe nicht, denn die sind ja unanschaulich, sondern lediglich zu *symbolisieren*, also in der Tat zu verhüllen, zu *verklären*.

Es ist genau dasselbe, als wenn für „Liebe" eine üppige *Göttin*, schliefslich, noch greifbarer, eine brünstige *Taube* gesetzt wird: Damit's jeder Esel merkt.

Etwas Unanschauliches wird anschaulich gemacht, in der Tat also dem Wesen nach fernergerückt, mystifiziert, der Form nach vor die Nase gestellt. Beziehungen sind nun einmal abstrakt, unanschaulich, jeder Anschauung unzugänglich; sie anschaulich machen heifst sie denaturieren.

Daher denn auch der Kummer der Augenmenschen, die alles greifbar, sichtbar haben wollen. Daher Mystik und Skepsis und die sehnsüchtig-kindische Romantik des Symbolismus und schliefslich die Verzweiflung darüber, dafs das Abstrakte dennoch unfafsbar bleibt (Baudelaire).

Die Gefahren dieses Symbolismus für die Begriffsfassung hat der andere, entschieden begabtere von den beiden Herausgebern, Klemperer, wohlverstanden:



Der Begriff Rokoko
von **Victor Klemperer**, Dresden.

> S. 445. „Im Jahre 1922 endlich veröffentlichte Fritz Neubert in de Beckerfestschrift eine gediegene Studie ‚Französische Rokokoprobleme‘, worin er den verschiedenen Äufserungen des Rokoko in Architektur, Malerei, Dichtung usw. nachgeht. Aber nun zeigt sich eine Gefahr.... Es ist die Gefahr der Begriffsverwirrung zwischen dem Ausdruck „Rokoko“ im engeren Architektursinn und dem gleichen Ausdruck im gleichen geistesgeschichtlichen Sinn. ... Wenn ich von einem Roman aussage, er gehöre zum Rokoko wegen des Vorwaltens dekorativ schmückender Elemente, so liegt eine einfache Übertragung aus dem Gebiet der bildenden Kunst vor.“

Ausgezeichnet; und es bliebe nur übrig noch nachzuweisen, wie diese *Übertragung* in der Kunstgeschichte wuchert und warum die *malerische Barocklinie* Wölfflins oder die *schamhafte Linie* des seligen *Jugendstils* Witze — aber keine Definitionen sind.

Allein wenn der Autor dann selber das Gemeinsame des *Rokoko-Gesamtkunstwerks* im „Spielerischen“ findet, — ist dies etwa keine Verschiebung?

Er sagt S. 453:

> „Aber hier ist der Punkt, wo sich die Griffe allzuweit auseinandertun, wo der Begriff ‚Rokoko‘ seine umgrenzende Wirkung verliert und mehr oder minder zum Synonym von ‚Spiel‘ und von ‚Dekadenz‘ wird.“
>
> S. 467. „Das Spiel endet, sobald eine volle Hingebung eintritt.... Das Rokoko ist zwei sehr ungleichen Henkern erlegen ..., dem fanatischen Idealisten Rousseau und dem allzu raffgierigen Beaumarchais.“

Also *Rokoko* ist „Spiel“ — *Spiel* ist negativ definiert als „Mangel an Hingabe“. Sobald „Ernst“ — „Hingabe“ beginnen, endet „Rokoko“ oder „Spiel“.

Doch was ist *Spiel*? Das sagt der Autor S. 450:

> „Das Wesen des Spiels ist Tätigkeit, ohne knechtendes Ziel. Ein Fufsballspieler, der an den nächsten Matsch denkt, spielt nicht, sondern übt. ... Kinder spielen vielleicht überhaupt nicht, sie sind zu ernst dazu. ...“

Passez muscade! Das *Rokoko* ist „Spiel“. Aber nicht „Spiel“ im gemeinen Sinne des Wortes, wie „Ballspiel“, „Kinderspiel“, sondern in einem anderen, eben „Klempererschen“. Kein Wunder, dafs da die Gleichung aufgeht, wenn ich von vornherein bestimme: „x ist gleich 10; alle übrigen Zahlen haben sich danach zu richten!“

Klemperer sieht scharf die Mängel und Splitter anderer Arbeiten, zumal der Neubertschen, die ihm an Gründlichkeit und Ernst überlegen ist; aber ach, der Balken!

Wenn wir *Spiel* definieren wollen, so ist es am Platz, vorab alles das vorzunehmen, was unter *Spiel* verstanden wird und es auf einen Nenner zu bringen. Zum Teufel, wenn nicht einmal Kinder mehr spielen! Umtaufen kann man alles. Das ist eben Symbolismus und keine Wissenschaft.

Mein Ältester malte Kaffee, indem er Kehricht in die Mühle tat — und der Jüngste versorgte meine Bücher in der Kohlenkiste.

Spiel ist „Nachahmung von (subjektiv) Vorbildlichem nebst Schnörkeln". d ist der Symbolismus mehr Ersatzmanöver mit dem Motto „hab ich icht, borg ich mir einen"[1] — bald mehr Experiment mit dem Motto „obs icht auch so geht?"[2]

Arbeitsgesänge, Tanz, Dekoration der Höhle oder Hütte mit Tieren oder Pflanzenornamenten, Ballspiel, Schachspiel — bis zur Kunst, von der Tragödie bis zur Symphonie, Fetischismus, Symbolismus usw. entwachsen diesem kindlichen Nährboden. Jede Kunst stammt vom Spiel — jedes Spiel ist ein Wegweiser zu Kunst.

Dies das Sachliche. Das Psychologische fafst der eine als *Spieltrieb* — der andere als *Nachahmungstrieb* — ein dritter als *Tätigkeitstrieb* mit der Erklärung, wo Zwecke nicht bestehen, „spielt" man Zwecke, „borgt" man Zwecke, „versinnbildlicht" man sie.

So ist das *Rokoko* sicher „ein Spiel" — aber nicht „das Spiel", denn „Spiel" und „Kunst" sind eben Mutter und Tochter.

Wenn man die Ornamentik des Rokoko nach obigem fassen will, so ersieht man deutlich, sie gehört nicht zu den *Ersatzmanövern* des Spiels — sondern zu den *Experimenten*: „Ob's nicht auch so geht?"

Diese *Ornamentik* ist also durchaus „Mode", sie mufs demnach psychologisch und historisch gefafst werden, wenn man ihr begrifflich und nicht blofs symbolistisch beikommen will.

Psychologisch, weil die Erscheinung des *Sich-von-der-älteren-Generation-unterscheiden-Wollens* über Kunst und Tracht hinausreicht, bis in die Lautung der Sprache.

Historisch, weil Mode sich aus dem Gegensatz zum Vorhergehenden und oft zufälligen exotischen (hier asiatischen) Einflüssen erklärt.

In der Leichtflüssigkeit der Dichtung, in dem Leichtsinn des Lebens, der Leichtigkeit des Ornaments, der Leichtfertigkeit allem Wesentlichen, allem Bedeutsamen gegenüber steckt kindlich-kindischer Tro z — gegen die Schwerfälligkeit des Lebens und Treibens des XVII. Jhs., Auflehnung gegen die steife, geschnörkelte Grandezza des Barock. Wie denn auch die bürgerliche Gesellschaft, die das aristokratisch-hochstaplerische Rokoko umbringt (eine Gesellschaft, deren Exponenten und Führer Rousseau, Beaumarchais, aber auch Diderot, Marivaux, der Marivaux der Romane, den so wenige kennen, und viele andere waren), vor allem die Hemmungslosigkeit des Rokoko bekämpfte und zu Familie, Staat und Gott zurückführte.

Damit will ich keineswegs alle Äufserungen und Erscheinungen des Rokoko auf einen Nenner gebracht haben. Nichts halte ich für sinnverwirrender. Wie alle Monismen, ist solcher *Zeitmonismus* eine Eselsbrücke für solche, nen es an Lust und Liebe zur Unterscheidungskunst fehlt. Vor allem in der Weise aufgefafst, wie man es mit Lichtbildervorträgen auf Tagungen unternahm, Beziehungen zwischen bildender Kunst und Dichtung aufzuweisen, scheint mir dies Verfahren sachlich wie pädagogisch geradezu bedenklich. Denn die Beziehung ist nun einmal unanschaulich. Und die Gewöhnung an

[1] Der Bub nimmt meinen Tintenfederhalter und raucht ihn als Zigarre, der Rest ist Schweigen.

[2] Der Älteste leerte seinen Topf — in den Küchenausgufs, sonst wie oben.



die vielen Bilderchen — entwöhnt ja nur immer mehr das Abstrakte zu fassen. Und darauf kommts doch an. *Eine Zeit* ist nur formal „eins": Kant, — Schiller, — Goethe, — Chateaubriand, — Schlegel sind Zeitgenossen. Unterscheidet sie! Das ist wichtiger für unser Verstehen, als sie zu konfundieren. Oder gar von dem Axiom auszugehen: „Jede Zeit ist über einen Kamm geschoren; es kommt nur darauf an, den Kamm zu finden!"

Das Axiom ist nicht richtiger als das Antike: „es könne keine Antipoden geben".

Der *Kamm* ist die „Zeitgenössigkeit" und die durch sie bedingte „Beziehungsmannigfaltigkeit". Die zergliedert! Und lest euern Lessing!

Positivismus und Idealismus des Literarhistorikers.
Offener Brief an Karl Vossler
von Klemperer.

Eine Auseinandersetzung, *en famille*, mit zahlreichen *Herr Geheimrat* farciert, in welcher wir vorab allerhand Geistreiches über den Begriff und das Ethos des *offenen Briefes* hören — und das Problem vermissen, ob man an einen *Geheimrat* überhaupt einen *offenen Brief* schreiben kann.

Freilich ist vor diesem Geheimrat (S. 247) „die romanische Philologie gebückt wie eine Ährenleserin durch die Felder des unverknüpft Einzelnen" geschritten, „Sie hoben sie auf den Thronsitz philosophischen Betrachtens". Ein Lob, das gerade zur rechten Zeit kommt.

Aber mit *geheimrätlicher Philosophie* geht es wie mit jener „Freiheit, die ich meine" (S. 254 „Ellbogenfreiheit"), und zu seiner *Modernen französischen Prosa* erhält Klemperer einen geheimrätlichen Rüffel in D. L. 1924, 1 und brieflich die köstliche Mitteilung (S. 249), dafs „der Redaktor der ‚Idealistischen Neuphilologie' auf Bahnen wandle, die unfehlbar in den philologischen Positivismus münden".

Ich halte diese Gefahr seit Kenntnisnahme der *Einführung in das Mittelfranzösische* nicht für unmittelbar bevorstehend; mindestens trennt uns ein *triennium* von ihr.

In der Tat handelt es sich auch bei diesem Positivismus materiell um Geschmacksfragen, die mehr einer *Philologie* im Sinne einer „Salonkonversation" oder eines „Feuilletons" — als im Sinne einer „Erkenntnisdisziplin" zugehören: Ob *Literaturgeschichte* nur „Kunst- oder Dichtungsgeschichte" sei? Ob man Eugène Sue oder einen Nationalpolitiker zur Literaturgeschichte rechnen dürfe? Ob man Maupassant abzulehnen oder aufzunehmen habe? Ob die Literaturgeschichte nur die Besten — oder auch die Mittelmäfsigen verzeichnen solle? Aber diese schwierigen Probleme führen doch zu ideell Wichtigerem, das uns recht interessiert und das Klemperer gut fafst.

Der Disput endet. S. 266:

> „Dann unter dem Druck der Zeitverhältnisse, haben sie das Politische doch wieder in Betracht ziehen müssen, und nun spielt das unterdrückt Gewesene ihnen manchen bösen Streich. Es war schlimm, dafs Sie auf dem Nürnberger Neuphilologentag gegen die Verbreitung französischer Sprachkenntnis Stellung nahmen."

Wer wird denn Vossler so ernst nehmen! „Französch verstunn hei nich un wullt ok nich verstahn, denn hei hadd en groten Hafs gegen de Franzosen.



Weck säden äwerst, den Hafs hadd hei blot, wil dat hei kein Französch verstunn, un em dat schanierlich wir intaugestahn; ick glöw äwer, dese Meinung schöt vörbi, hei kunn dat französche Wesen nicht liden."

Bei Vossler schiefst diese Meinung gewifs nicht vorbei. Denn was ist seine *Ornamentik* anders als Victor Hugoscher „Klingklang", Flauberts „clinquant" — wo ist der wesentliche Unterschied seiner Assoziationstechnik und des französischen *esprit* von vor 1870, — wo ist der Unterschied zwischen seiner *Einfühlung* und dem *goût* des 18. Jhs.?

Und doch wohl um das echt gallische System zu krönen, hat er zu Beginn des Buches *Ornamentik* mit *National* und *Dichtung* konfundiert?

Alles was Lessing im *Laokoon*, Kant in der *Kritik der Urteilskraft* als „formal", „undeutsch", „gallisch", als im schlechtesten Sinne des Wortes „französisch" verpönten, hat er uns ja doch auf dem Umweg über Italien bescheert. Formalkultur statt Wesenskultur; Stimmung, Geschmack, Launen statt Erkenntnis; Subjektivität statt Objektivität, „ich", „ich" und wieder „ich", statt ruhiger Zergliederung, Zuverlässigkeit, Gewissen.

Und darum ist der Aufsatz Klemperers, trotz seiner essayistischen Aufmachung, von Wert, und ich unterschreibe gern den zusammenfassenden Schlufs desselben:

> S. 267. „Als den Inhalt der Literaturgeschichte habe ich die Geschichte des sprachlich gestalteten nationalen Ideals bezeichnet, die Geschichte dessen, was ein Volk seinem inneren Erleben oder Ersehnen nach ist. . . . Ich habe zwischen der Form und dem Inhalt dieser Idealgestaltung unterschieden, ich habe den Inhalt in allgemeinmenschliche, nationale und individuelle Elemente zerlegt, . . . Ich habe festgestellt, dafs der Inhalt objektiver wertbar ist als die Kunstform und ihr gegenüber das Primäre bedeutet.[1] In Gefahr einem — wenn auch feineren — Positivismus zu verfallen, sehe ich auch denjenigen, der aus Opposition gegen solche Stofflichkeit und Naturwissenschaftlichkeit die Literaturgeschichte auf die noch so sublimierte und vertiefte Betrachtung der Form festlegen will. Er verwechselt Literaturgeschichte mit Ästhetik und kann unversehens aus der Ästhetik ins Ästhetentum geraten.
>
> Wenn ich, Herr Geheimrat, Ihren *Dante* etc. . . . betrachte, so habe ich unerreichbar schöne Vorbilder idealistischer Literaturgeschichte vor Augen. Wenn ich aber einzelne Ihrer theoretischen oder kritischen Äufserungen besonders der letzten Jahre lese, dann wird mir dennoch manchmal wahrhaftig angst und bange um Sie."

Vossler wird sagen: *et tu, mi fili!* Wir alten „Positivisten"[2] stellen fest, dafs alles seine Zeit hat und dafs, wenn ein Parteioberhaupt Angriffe schweigend einstecken mufs, — sich die Parteidisziplin naturgemäfs lockert. „Jedes Prestige" ist „vom Erfolg abhängig und geht durch Mifserfolge verloren" (Freud, *Massenpsychologie*, S. 24).

[1] Von mir hervorgehoben, wenn es auch für uns „alter Schnee" ist; für einen Vosslerschüler ist es eine Entdeckung.

[2] Ich nehme den Spitznamen nur an wie die *Geusen* den ihren. Vossler hat nie genau gewufst, was ein „Positivist" ist; dem mystischen Teil des Positivismus steht ja gerade er viel näher als wir!



Was aber hält diese Partei zusammen?

Was bindet die folgenden Romanisten?

Lorck (S. 24, *Die Sprachseelenforschung und die französischen Modi*), nach dessen „Auffassung die Sprache ein lebendiges, beseeltes Phänomen" ist, der also a limine den gleichen Denkfehler macht, den mir 56 Seiten weiter Lerch ohne Begründung vorwirft, nämlich einen Beziehungsbegriff zu beseelen.

Leo Spitzer (S. 129, *Aus der Werkstatt des Etymologen*), der eine seiner besten Stunden gehabt hat und einen prinzipiellen Artikel lieferte, der manchem seiner Korreferenten ins Stammbuch schreibt: „Dokumentiere mehr als du kombinierst" (S. 151).

Erhard Lommatzsch (S. 202, *Deiktische Elemente im Altfranzösischen*), der entschieden mehr dokumentiert als kombiniert und einer Sammlung gründlichster Art äufserst vorsichtige Urteile folgen läfst.

Fritz Neubert (S. 300, *Antikes Geistesgut in der französischen Literatur seit der Renaissance*), der Platos Einwirkung auf das französische Denken seit 1500 in seiner netten Weise zu studieren beginnt, ohne dafs man allerdings vorläufig ein lohnenswertes *wohin* erkennt; zumal auch ein *warum* kaum mehr vorlag.

Walther Küchler, der einen Vortrag über *Esther bei Lope de Vega und Grillparzer* druckt, concis und klar, aber ohne jede Problematik und ohne jeden Ausblick. Ein Schulaufsatz, der eine I verdient.

Helmut Hatzfeld, der *künstlerische Berührungspunkte zwischen Cervantes und Rabelais* recht amüsant behandelt, dem aber wiederum prinzipielles Zielen fehlt; ein Essay also, aber keine wissenschaftliche Arbeit.

Was bindet diese Gruppe?

Spitzer verlangt Dokumentation — Dokumentation ist Vosslers schwächster Punkt; ja sein ganzer *Idealismus* ist ja nichts als „Dokumentationsunlust".

Klemperer lehnt Vossler als Kunsthistoriker sehr entschieden ab — und bewundert ihn als Philologen, wozu ihm die Kompetenz fehlt.

Lerch wählt *Idealismus* als wirksames Feldgeschrei — und schreibt eine *positivistische* Syntax.

Ist es die „faszinierende Persönlichkeit Vosslers", die diese Gegensätze vereint; die es bewirkt, dafs seinen Anhängern „ein vosslerscher Irrtum wertvoller scheint als zehn Wahrheiten anderer"?

Oder ist es „Vosslers gütiges Schicksalspielen ihrer wissenschaftlichen Laufbahn[1] gegenüber" (Klemperer mit perfektivem Sinne, S. 268), das die Bindung ausmacht?

Wir sind keine Monisten: Wir wissen, dafs weder „alles Geist" — noch „alles Materie" ist. Dafs nicht blofs „ein Gedanke" Revolutionen herbeiführte und nicht blofs „zwei Männer" das Rokoko umbrachten, und die Massenpsychologie nicht blofs „libidinöse Bindungen" (Freud) kennt.

Zahllos und verschlungen sind die Wurzeln alles psychischen Geschehens und nur zu Teilen feststellbar.

Aber restlos feststellbar ist der Erfolg eines Tuns.

„An ihren Früchten sollt ihr sie erkennen!" LEO JORDAN.

---

[1] Lies wohl *akademische Laufbahn*. Das ist nicht das gleiche wie *wissenschaftliche Laufbahn*! In der Theorie soll die *wissenschaftliche* die *akademische* begründen, — in der Praxis ist das allerdings ganz anders, wie aus Obigem ersichtlich.

Sammlung romanischer Übungstexte. II. Band. Vier Lais der Marie de France ed. Karl Warnke. Halle Niemeyer 1925.

Die Ausgabe enthält Bisclaveret, Chevrefoil, Lanval, Laustic und den Prolog. Der letzte ist kritisch, die vier Lais (nach Brit. Mus. Harl. 978) diplomatisch ediert. Da es nur zwei wissenschaftlich einwandfreie Methoden der Edition giebt, die kritische und die diplomatische, so ist gegen das Verfahren an sich nichts einzuwenden. Wieviel Professoren gibt es aber noch an deutschen Universitäten, die einen diplomatischen Text anglonormannischer Herkunft, in dem also unter anderem geschlossen *o* und *u* nicht unterschieden ist, mit Sicherheit lesen können? Es soll mich freuen, wenn ich zu schwarz sah und das Heftchen den verdienten Absatz findet.

Die Einleitung hat selbständigen Wert: sie berichtet über die Gattung der Lais nach dem Stande der Forschung in kritischer Weise; über das Leben der Dichterin, wobei verstiegene Hypothesen der letzten Jahre die gebührende Zurückweisung erfahren; über die Überlieferung der Lais; und schliefslich über die Sprache. Nur zu diesem letzten Abschnitt habe ich etwas zu bemerken: Herausgeber sagt: Marie bediente sich „der altfrancisch oder altnormannisch genannten Schrift- oder Verkehrssprache, die im Herzogtum Francien entstanden ...". Dieses Urteil, das durch Verallgemeinerungsfehler der Wackerschen Dissertation entstanden ist, ist unmöglich. Wie aus S. 79f. meines Elementarbuches hervorgeht, ist die Diphthongierung von freiem und geschlossenem *o* ein Charakteristikum der Seine, zuerst im Domesdaybuch belegt, also lange vor den Texten der sog. normannischen Schriftsprache, die diese Diphthongierung nicht oder nur in Spuren zeigen.

Folgende Reime der Marie schliefsen das Zentralfranzösische des Seinetals aus: Chevrefoil 9 *dolur* : *jur*; Lanval 227 *prus* : *tus*; 389 *jur* : *seignur*; 409 *dulur* : *amur*; 467 *jugëurs* : *sucurs*; 569 *lüur* : *jur* etc. Reime die in ihrer relativen Häufigkeit, vor allem aber in ihrer Ausschliefslichkeit, das Seinetal ausschliefsen. Wenn sich also Marie als *de France* bezeichnet, so zeigt sich, dafs man damals *France* schon im weiteren Sinne verstand, oder dafs die Dichterin den Gefühlswert, den *France* ja schon bei ihrem Zeitgenossen Walter besitzt, zu ihrer Empfehlung in England benutzte.

Das Glossar ist der einzige Teil des Büchleins, der zu Reklamationen Anlafs geben könnte. Einmal enthält er nur die afrz. Worte nebst Übersetzung ohne Angabe der Stelle. Dann ist es nicht vollständig. Unter vollständig verstehe ich nun keineswegs die Aufnahme aller Worte, auch solcher die ein neufranzösisches Lexikon erklären kann. Also das was man mir in Besprechungen meines Elementarbuches zumutete. Unter vollständig verstehe ich, dafs es auch wirklich alles Erklärungsbedürftige und Besondere enthält. Hier fehlen z. B.: Bisclaveret 22 *beu* vorkonsonantische Form von *bel*; 34 *ieo* neben *io* „ich"; 41 *si* „wenn" konsequent; 90 *unt* (unde); 203 *manaça*; 237 *manacié*; Chevrefoil 4 *dunt* als Frageadverb: *Purquei il fu fet e dunt*; Lanval 53 *teu* vorkonsonantische Form von *tel*; 56 *nen ot*; 157 *pöist* (potuisset) im Reim mit *cunsentist*; 170 *nen orra*; 214 *nen ust*; Laustic 84 *nen ad*; 85 *nen ot*.

Das sind aber kleine Lücken, die nicht hindern, die Ausgabe als Ganzes als eine vorzügliche und musterhafte Leistung zu empfehlen.

LEO JORDAN.



Histoire littéraire de la France. Tome XXXVI, fascicule I. Paris, Imprimerie Nationale, 1924. In 4°, 312 S.

Das Benediktinerunternehmen der Kongregation des hl. Maurus, vor zwei Jahrhunderten begonnen, schreitet in akademischem Gange, mit einer relativen Geschwindigkeit vorwärts. Die Benediktiner brauchten dreifsig Jahre (1733—1763), um die zwölf ersten Bände drucken zu lassen, die Französische Akademie der Inschriften brachte deren Zahl auf fünfunddreifsig in hundertdreizehn Jahren (1808—1921) und liefs nach drei Jahren eine Lieferung des Bandes XXXVI folgen, um jede Stockung zu vermeiden und Berichtigungen, Ergänzungen in der zweiten Lieferung geben zu können. Die Enzyklopädie ist noch über das 14. Jh. nicht hinübergeschritten, dessen Untersuchung bis zum Band XXIV zurückreicht. Der stoffliche Umfang, das Ziel des Unternehmens scheinen beibehalten, wie es die Benediktiner ins Auge fafsten, die Methode wechselt mit jeder Generation oder Kommission der Akademie.

Um die Mitte des vergangenen Jahrhunderts, wo Duval, Littré, P. Paris, Renan die einzelnen Beiträge verfafsten, war die Erforschung von Handschriften, die positive historische Auffassung, vorherrschend. Die aus der deutschen romanischen Wissenschaft hervorgegangene nächste Generation (L. Delisle, P. Meyer, G. Paris) konnte sich auf bibliographische Vorarbeiten stützen und ihr Augenmerk auf die philologische Bearbeitung des Stoffes richten. Die gegenwärtige Kommission, bestehend aus A. Thomas, H. Omont und P. Fournier unter der Direktion von Ch.-V. Langlois, hat die Kataloge der Bibliotheken des In- und Auslandes zur Verfügung, eine grofse Zahl von älteren und neueren Ausgaben, die gewifs die handschriftliche Nachprüfung oft erfordern und es kann dabei der literarische, kulturhistorische Gesichtspunkt in den einzelnen Artikeln berücksichtigt werden. Von einer Einheitlichkeit kann man nur in grofsen Zügen sprechen, nachdem jeder Mitarbeiter seine individuelle Eigentümlichkeit verrät. A. Thomas ist bestrebt, textkritische Fragen zu lösen und stellt die romanische Sprachwissenschaft in den Dienst der Literaturgeschichte. H. Omont prüft die handschriftliche und urkundliche Tradition. P. Fournier ist es um die geschichtliche Beurteilung zu tun. Der Herausgeber Ch.-V. Langlois befafst sich seit drei Jahrzehnten mit der mittelalterlichen Kulturgeschichte und sucht dazu Belege in den Dichtern und Moralisten. Der gröfsere Teil des Bandes entstammt seiner Feder und mit feiner Ironie hebt er die Lebensanschauung charakterisierenden, oft verfänglichen Züge hervor. Seine Beiträge durchweht ein leiser Zweifel an dem Nutzen der Vergleichung (S. 200), der Ausgabe (S. 222) oder auch des Lesens (S. 253) der französischen und lateinischen Texte. Diesen Zweifel finden wir auch begründet und wir können nach Durchlesen des Bandes den Gedanken nicht unterdrücken: Wozu die Schriften geistlicher Würdenträger, scholastischer Mönche und Gelehrter in einem Grundrifs der französischen Literatur einzeln behandeln, da dieselben, in der Provence geboren, am Hofe der Päpste in Rom oder in Avignon lebten und wirkten, dabei jedes Gefühl für nationales Wesen, sogar für Literatur in echtem Sinne, verloren haben? In der Geschichte der scholastischen Philosophie spielen sie eine bescheidene, selten originelle Rolle und im Zusammenhange müfsten sie gewürdigt werden, wie es Windelband versucht hat (in Gröbers *Grundrifs* II, 3, S. 550) oder Prantl zu Ende brachte (*Geschichte der Logik im Abendlande* I—III, 1861—70), dessen Mut und Ausdauer A. Thomas rühmend anerkennt

(S. 276). Es ist für die Handschriftenkataloge wichtig, zu bestimmen, in welcher Beziehung die einzelnen Abschriften der entferntesten Bibliotheken stehen, wer zuletzt die Schrift eines Scholastikers zu Ende gelesen hatte (Hauréau oder Prantl), die Literaturgeschichte macht dabei keine Fortschritte und es würde grofse Mühe kosten, um Beziehungen lateinischer Bibel und Psalmenkommentare zu derselben zu entdecken. „Et c'est une question de savoir, si le jeu en vaudrait la chandelle", können wir mit Ch.-V. Langlois wiederholen.

Aufserhalb der Literatur liegen die Formelbücher der Abtei *Bec* in der Handschrift des Britischen Museums (*Cotton Dom* XI, fol. 107—180), von anonymen Verfassern zur Zeit der Äbte Ymer de Saint Ymer (1281—1301) und Gilbert de Saint-Etienne (1309—1323) geschrieben, nach den Anfangsworten *Post obitum* benannt. Omont hebt deren Bedeutung zur Kenntnis der Verwaltung und des inneren Lebens im Kloster Bec hervor (S. 100—109).

Von den Scholastikern werden acht durch die drei anderen Mitarbeiter in dieser Lieferung behandelt. Raoul Renaut, genannt Le Breton, Provisor der Sorbonne (1315-1320), verfafste Werke über die alte Logik, Kommentare zu Aristoteles, die in mehreren Handschriften (*Ambros.* C, 162; *Arsenal* 697; *Bruxelles* 3540—47; *Vat. lat.* 2141) erhalten sind. Hauréau (*Journ. des Savants* 1894) hielt ihn für einen Vertreter des Thomismus, Werner (*Die Scholastik des spätern Mittelalters*, I—III, 1881—84) und Prantl erklären ihn für einen Vertreter des Skotismus. Fournier übernimmt die erste Anschauung, die zweite scheint jedoch auch nicht ausgeschlossen zu sein, nachdem Raoul unter Einfluſs von Gilles de Rome den Begriff des Universellen in den Dingen zuläfst (S. 169—180). — Pierre de Baume (gest. 1. März 1345) war Dominikaner von Besançon und hatte unter Philipp VI. einen politischen Auftrag in Paris, er starb jedoch vor seiner Kreuzpredigt. P. Mortier (*Histoire des maîtres genéraux de l'Ordre des Frères prêcheurs*, Paris 1907, III, 186—216) schrieb sein Leben, P. Echard befafste sich mit den Handschriften seiner Werke (*Postillae* und *Moralitates*), wovon zwei uns erhalten sind (Hss. *Tours* 113 und *Eton Coll.* 79, f. 1—86). Langlois vergleicht ihn wegen seines gesunden Verstandes mit Jacques de Lausanne (*HL.* XXXIII, 463) und entdeckt in seinen Schriften kulturgeschichtliche, naturwissenschaftliche Züge, die er Werken seiner Zeit und Plinius entnahm (S. 186—190). — Bertrand de La Tour aus Camboulit gehörte zu den Franziskanern und unterrichtete in Toulouse. Papst Klemens V. und Johann XII. überhäuften ihn mit Auszeichnungen und Ehren, bis er als Kardinal und Bischof von Tusculum am päpstlichen Hofe residierte (1323) und, mit der Aufsicht seines Ordens betraut, an Stelle von Michel de Césène (1327) Gerard Odon zum Ordensgeneral erwählen liefs. Kardinal Pitra, sein Nachfolger, widmete seinen Schriften eine Abhandlung (*Analecta novissima*, Paris 1888), die, durch Hauréau (*Journ. Sav.* 1888, 611—618) ergänzt, die Grundlage der Behandlung derselben bildet. Seine Werke werden in zwei Gruppen eingeteilt: *Postilla super Evangelia* und *Postilla super Epistolas*, dazu Predigten über den Tod, die alle in zahlreichen Handschriften des Auslandes erhalten sind. In Deutschland war, meint Langlois, die Kompilation aus seinen Schriften, *Summa moralis*, wegen seines pädagogischen Charakters beliebt (S. 190—203). — Guiral Ot (Geraldus Odonis), Minorite aus Camboulit, Landsmann des Papstes Johann XII., unterrichtete in Toulouse, erhielt einen Auftrag, in Sizilien die Gegner der Kurie unter dem Schutze Roberts von Neapel zu bekehren. Karl von Anjou schickte ihn zum Banus von Bosnien,

Stephan und Klemens VI. ernannten ihn zum Patriarchen von Antiochien (1342). Er starb in Catanien (1349). *Doctor moralis* genannt, verfafste er Bibelkommentare, logische Schriften und ein didaktisches Gedicht (Hs. in *Chartres* 341), ein *Cathecismus Scolarium Novellorum*, dem Herzog Andreas von Calabrien (oder Ungarn) gewidmet (1338), den seine Gemahlin, Johanna von Neapel, erwürgen liefs (1345). Langlois findet den Rat über Weibertreue an einen zwölfjährigen Knaben verfrüht und hegt die Hoffnung, dafs dieses entdeckte Handbuch der Sittenlehre und Kosmographie in der Handschrift begraben bleiben wird (S. 203—225). — Dominique Grima, in Toulouse geboren, wirkte als Dominikaner daselbst, wurde Bischof von Pamiers (1326—1347) und förderte die Unterdrückung der Ketzerei, wobei die Troubadourkunst zugrunde ging. In Toulouse bei den Jakobinern liefs er eine Todeskapelle errichten (1341). Eine Handschrift seines *Lectura super Bibliam* (Hs. *Bibl. Nat. lat.* 365) widmete Dominique dem Papst Johann XXII., dem er seine Beförderung verdankte. Sein *Rituale sive synodale* (Hs. in *Toulouse* 402) enthält Vorschriften für seine Pfarrsprengel, die uns manche Sitten und Gebräuche erhielten, darunter das lüsterne Spiel der *Cent Druts* (*Romania* 22, 1893, 274). Langlois rechnet ihm das zum Verdienst, obzwar seine Werke bei seinen Zeitgenossen und Ordensbrüdern geringe Beachtung fanden (S. 254—265). — Armand de Belvézer (Armandus de Bellovisu) stammte aus Belvézé de Saint Léons (Kanton Vezins) bei Mostéiojouls, wie es Thomas stichhaltig beweist, indem er die Beschreibung des Lachses hervorhebt, der nur in den Flüssen des Ozeans brütet (nicht am Mittelmeergestade) und einige lokale Anspielungen, die sich auf die erwähnte Gegend beziehen. Er lebte unter Papst Klemens V., der ihn mit einer Mission am Hofe Heinrichs VII. betraute, und Johanns XXII., der ihm den Magistertitel der Theologie nnd des heiligen Palastes verlieh (1313—1333). Er war Nachfolger des Deminique Grima. Seine Schriften sind bei Quétif und Echard (*Scriptores Ordinis Predicatorum* I, 583) angeführt, die der Berichtigung bedürfen. Dieselben sind Bibelkommentare (verloren oder verschwunden), liturgische (in Hss. und Inkunabeln) und philosophische Schriften, worunter eine, die *Declaratio difficultorum dictorum* (1326), vielleicht dem Johann von Brixen, Bischof von Salzburg (1306—1322), gewidmet sein soll, der jedoch schon am 26. April 1324 starb, endlich Predigten (in zwei Hss. von München und in einer von Heiligenkreuz). Eine Ausgabe wurde durch Jean de Vray besorgt (Paris bei Josse Bade, 1519). Diese Sammlung besitzt eine gewisse Bedeutung für die Sprach- und Literaturgeschichte. Die provenzalische Benennung einer Krankheit (*vamo, goytro*), der Seidenraupe (*manka*), die Anfangsverse eines Liedes von Peire Cardenal (Bartsch, *Grundr.* 335, 11 aufser Rochegude auch bei Raynouard und Mahn gedruckt) und eines Unbekannten (*Mal amar fait* [*ome*] *d'aquest païz*), endlich eine unbekannte provenzalische Bearbeitung der Sprüche von Salomon und Markolf (Cosquin in der *Rom.* XL, 374), einige italienische und lateinische Sprichwörter lassen das Werk als eine Fundgrube philologischer Belehrung erscheinen im Vergleich zu den vorher erwähnten umfangreichen Bänden. Die *Fiorita d' Italia* sind nicht von Armand de Belvézer, sondern von Armannino Giudice (S. 265—295). — Vidal du Four (gest. 1327) vom Minoritenorden ist in Bazas geboren, woher Klemens V. stammte, der ihn nach Rom versetzte und zum Priesterkardinal von Sancta Maria in Montibus ernannte (1312). Mit Pfründen überhäuft, genofs er die Gunst Johanns XXII., trotz seiner Gegnerschaft zur Kurie in der Frage des

Armutsgelübdes der Franziskaner. Es ist charakteristisch für die Sitten der Zeit, einen der reichsten Kirchenfürsten als deren Verteidiger auftreten zu sehen. Nachdem Vidal das Recht des Testierens erhielt (1317), vermachte er sein Vermögen im Werte von 20000 Gulden in Gold dem Kloster der Augustinerinnen von Saint Sernin in Toulouse (16. August 1327). Er wurde in der Franziskanerkirche zu Avignon begraben. Seine Werke enthalten biblische Kommentare (Hs. *Vat. lat.* 1095), ein *Speculum morale* (gedruckt in Lyon 1513, 1563, in Venedig 1594 und 1603), die *Postilla super Apocalipsim* (zwei Hss. in *Assisi* 50, 71), die *Quodlibeta Theologica* (Hs. in *Todi* 95), Predigten (eine von Toulouse erhalten), endlich zwei *Consultationes* über die Frage der Armut (Hs. *S. Marco* VIII, 176, *Vat. lat.* 3740) und über den Kreuzzug (1323). Einen Brief richtete er an die Minoriten in Barcelona (1313), einen zweiten an die Klarissen in Todi (1314). Eine arzneiwissenschaftliche Schrift (gedruckt bei Scheffer, Mainz 1531) und eine erbauliche: *De conceptione Virginis* wurden ihm falsch zugeschrieben (S. 295—305). — François de Meyronnes aus Digne trat in den Orden der Minoriten und scheint in Paris (1370) der Schüler von Johannes Duns Scot gewesen zu sein, der jedoch schon früher Frankreich verliefs (1308). Die Bekehrung des Elzéar von Sabran, der wegen seiner Keuschheit kanonisiert wurde, gibt Anlafs zu weiteren skeptischen Bemerkungen seines Biographen Langlois. Die Einführung des *actus sorbonnicus* ist eine zähe Legende. Johann XXII. beauftragte François de Meyronnes in Begleitung von Dominique Grima mit der Vermittlung des Friedens zwischen den Königen Frankreichs und Englands. Er verwaltete seine Provinz und starb in Placentia (26. Juli vor 1325), bevor er von der kirchlichen und weltlichen Macht Belohnung für seine Dienste erhalten hätte. *Doctor acutus, illuminatus* genannt, später (1509) auch *Magister abstractionum*, war er besonders aufserhalb Frankreichs zwei Jahrhunderte hindurch bekannt. In seinen Schriften erscheint er als Schüler von Duns Scot. Die erste Lieferung des besprochenen Werkes bricht mit der Untersuchung seines Kommentars *In IV^or libros Sententiarum* ab und der Artikel wird in der Schlufslieferung durch Langlois fortgesetzt (S. 305—312).

Der gröfste Teil der genannten Theologen hat gar keine, andere nur sehr spärliche Beziehungen zur nationalen Literaturgeschichte und zu Frankreich nur insofern, dafs der internationale päpstliche Hof zufällig in Avignon residierte. Ihre Herbeiziehung und Besprechung in diesem Grundrifs erinnert an den Ausgangspunkt der Benediktiner, die den Anfang der französischen Literatur auf das Jahr 2000 vor Christi Geburt setzten. In dieser scholastischen Einöde ragen als grüne Inseln einige Dichter des 14. Jhs. hervor, deren Leben und Werke durch Thomas und Langlois beschrieben werden. Ihre Inhaltsangaben sind wertvolle Beiträge zur Kenntnis derselben, besonders wo eine Textausgabe fehlt. Die drei ersten, mit denen sich Thomas befafst, haben an dem Gewebe der Alexandersage weitergesponnen. Jacques de Longuyon hat in einer Redaktion (Hs. *B. N. fr.* 12565, f. 188) seines Romans *Voeux du Paon* (oder *Cassamus*) seinen Namen und seinen Gönner, den Bischof von Liège, Thibaud de Bar (gest. 29. Mai 1312 in Rom), genannt (Bonnardot, *Rom.* XXIV, 95). Er wird in einem *Jeu-parti* erwähnt (*Rom. Forsch.* XXII, 541) und war vielleicht Gerichtsverwalter von Étalle (Luxemburg), wie dies schon bekannt war (Gröbers *Grundrifs* II, 1, S. 878). Sein Hauptwerk ist in 31 Hss. erhalten, wovon ein Bruchstück (3811 V.) durch R. L. Graeme Ritchie (*Scottish Text Society*, II, Edinburgh 1921, S. 108—248) gedruckt wurde und eine

kritische Ausgabe durch Högberg (Upsala) in Vorbereitung steht (für 1926). Die lange Vergessenheit war unberechtigt: „Jacques Languyon ... doit beaucoup à son imagination et nous devons beaucoup à son talent. ... Il a transformé la rude matière épique et a réussi à lui donner un regain de vie et de popularité" (S. 18). Bildliche Darstellung dem Roman entnommener Szenen in Elfenbein zierte einen Sattel Raouls I. von Brienne und in Gewebe die Teppiche des Königs Karl V. (1380) und des Grafen von Burgund (1405). Die dichterischen Nachahmungen sind noch zahlreicher, wovon zwei französische (*Restor du Paon* und *Parfait du Paon*) in besonderen Artikeln behandelt werden. Dazu kommen im 14. Jh. auf französischem Gebiet *les Voeux de l'Épervier* von Simon de Marville (Hs. *Metz* 831), *les Voeux du Héron* (Hs. *Bern* 323), durch Lacurne de Sainte Palaye (*Mém.* III, 119—137), Chalons et Delecourt (*Sac. bibl. Mons* 1839) und Th. Wright (*Polit. Poems and songs* I, 1850, 1—25) gedruckt, der Anfang von *Hugues Capet* (*Anciens Poëtes de France*, 1864) und *Perceforest* (*Romania* XXIII, 84—87). Im Herzogtum Burgund des 15. Jhs. wurden die *Voeux du Faisan* unter Philipp dem Guten in Lille gefeiert (17. Februar 1454) und ein erfolgloses Gelübde zum Kreuzzug geleistet (Doutrepont in *Notices et Extraits* XLI, 1—28); einen Auszug in Prosa aus dem *Voeux du Paon* finden wir in der Kompilation *Alexandre* von Jean de Wauquelin, die er für Johann II. von Burgund, Grafen von Étampes, verfafste (1448, s. P. Meyer, *Alexandre le Grand* II, 320). In fremder Sprache kommen vor allem die niederländischen Fragmente in Betracht (Hs. *J. F. Willems*, gedruckt durch Dr. Eelco Verwijs in Groningen, 1869). Zwei schottische Nachahmungen sind bekannt: *The Buik of ... Alexander the Great* (Edimburg 1580, Neudruck durch den Bannatyne Club 1834 in der Krit. Ausgabe von Graeme Ritchie) und *Sir Gilbert Hay* (in der Hs. *Taymauth*, s. Hermann in der Wiss. Beilage der 12st. Realschule in Berlin, Ostern 1898, 1900). Die spanische Bearbeitung in Vierzeilern, die der Marquis von Santillana (1449—1554) erwähnt, scheint verloren zu sein. La *Conquista de Ultramar* (Ausg. Gayangos, Madrid 1858, S. 180) enthält eine ähnliche Episode. Eine Handschrift (vielleicht *B. N. fr.* 12567) war im Besitze des Franz von Gonzaga und Boccaccio entlehnte dem französischen Roman einen Abschnitt seines *Filocolo* (Crescini, *Il cantare di Fiore e Biancifiore*, Bologna 1889, I, 258) (S. 1—35).

Eine Fortsetzung des *Voeux du Paon* verdanken wir dem Sänger Jean de Brisebarre (geb. 1327—g. 1340), den die *Règles de seconde rhétorique* (1411—1432) als Guillaume Machauts Zeitgenossen und eine Urkunde der Brüderschaft von Saint-Jacques l'Hôpital als Verfasser von Inschriften in der Kapelle der Johanna von Burgund (1319) erwähnen. Le *Restor du Paon* folgt in 15 Hss. dem Gedicht des Jacques de Longuyon und Dr. P. Högberg hat eine Ausgabe (ca. 2446—2788 Verse) in Vorbereitung. *L'Escole de Foy* (Hs. *B. N. fr.* 576, f. 93—113) wurde von Brisebarre durch Pierre de Palude aus Tervueren kopiert und enthält 262 Zwölfzeiler. Le *Tresor Nostre Dame* (Hs. *B. N. fr.* 576 und 994) zählt 87. Ohne Belang sind zwei *Serventois de Nostre Dame* (die erste in den Hss. *B. N. fr.* 1543 und *Cat.* 4641, die zweite in *Charleville* 100, gedruckt durch Salomon in *Mél. Wahlund* 1896, 215). *Le Dit de l'Evesque et de Droit* (Hss. *Kopenhagen anc. f.* 206 und *B. N. nouv. acqu. fr.* 10056) in zwei Redaktionen, wovon die erste, wallonischen Ursprungs, dem Dichter Brisebarre (nach †1312) zugeschrieben werden kann (S. 35—66).

Die zweite Fortsetzung, *le Parfait du Paon* (Hss. *B. N. fr.* 12565, f. 233 v°—297 v°, *Oxford Bodl. Douce* 165, f. 183—246), verfafste Jean de Le Mote (gest. 1350), den Gilles Li Muisis rühmend erwähnt (*Poésies*, Louvain 1882, S. 89). Er gehörte zur flandrischen Dichterschule und widmete der Königin von England, Philippa (1339), *le Regret de Guillaume*, *le conte de Haynau* (Hs. *B. N. nouv. acqu. fr.* 7514, gedruckt bei Scheler, Louvain 1882). Endlich schrieb er eine *Voie d'Enfer et de Paradis* (Hs. *B. N. fr.* 12594, f. 169—197, s. Langlois, *Les Mss. du Roman de la Rose*, Lille 1910, 47—48), deren Ausgabe K. A. Nyman (*Neuphilologische Mitteilungen*, 1911, 174—182) vorbereitete. Das Gedicht entstand im Hause des Hofjuweliers Simon de Lille (gest. in Paris 1348), bei dem der Dichter Unterkunft fand (S. 66—83).

Derselbe Stoff wurde von einem Anonymen (nach 1315) in einem Gedichte behandelt, wovon Thomas drei Versionen erwähnt. Die erste (Hss. *B. N. fr.* 1543, *Cambrai* 176, *B. N. fr.* 24313) besteht aus ca. achteinhalb Tausend (7448 und 7394) Achtsilblern und wurde im Norden durch einen Kleriker verfafst nach Enguerrands Hinrichtung (1315). Die zweite (Hss. *B. N. fr.* 1051, *Gand* 352) zählt über achttausend Verse und stammt von einem Verfasser aus Orléans. Die dritte (Hs. *B. N. fr.* 1534 akephal) ist in dramatische Form gekleidet, der Dichter war ein Pariser Kleriker, der die Kneipen kannte und seinem Werke, worin er die erste Version paraphrasierte, den Titel *Speculum mondiale* gab (S. 86—100).

Ein bekanntes Pariser Kind war Jehannot de Lescurel der Kleriker, der wegen eines sittlichen Vergehens am Galgen endete (Hellat, *Chron. de Paris*, XI, 15). Ein Teil seines Liedes ist uns in einer Hs. (*B. N. fr.* 146, alphabetisch A—G) erhalten und wurde wiederholt gedruckt (Montaiglon, *Chansons, ballades et rondeaux*, Paris 1855 und Fr. Gennrich, *Rondeaux, Virelais und Balladen*, Dresden 1922). Die provenzalischen Wortformen (*m'ajudar*) in den französischen Versen, meint Langlois, zeugen von einer Laune der Mode (S. 109—115).

Vom allegorisch-satyrischen Tierepos le *Contrefait de Renart* besitzen wir zwei Redaktionen. Die erste (Hs. *B. N. fr.* 1630) zählt 34000 Verse, die zweite (Hs. *Wien* 2562, wovon Abschrift in *B. N. fr.* 369, 370) ist erweitert auf 41150 und mit einem Prosastück verbunden. Die kritische Textausgabe von Raynaud (*Le Roman de Renart le Contrefait*, Paris 1914) nahm zur Grundlage die zweite, Langlois greift auf die erste zurück. Über die Persönlichkeit des Unbenannten aus Troyes erfahren wir so viel, als er selbst verrät. Sohn eines reichen Spezereihändlers aus der Champagne, trat er in den Dienst der Kirche, mufste wegen seinem Eheleben in den Bürgerstand zurückkehren. Er nahm zuerst das Gewerbe seines Vaters an, zog sich wohlhabend zurück, ohne Advokat zu sein, wie Gröber (*Gr.* II, 1, 992) meint, und widmete sich seiner literarischen Liebhaberei, indem er die alte Tierfabel zum Rahmen seiner satirischen Lebensanschauung wählte. Renart scheint in seinem Namen zu reden und Langlois findet bei ihm eine reiche Ernte von sittengeschichtlichen Zügen (S. 115—159).

Eine Handschrift (*Chantilly*?) hat uns die *Prophecies de Nostre Dame* von Jean Goulart de Chavanges erhalten in 4850 Achtsilblern. Als Kleriker kam er nach Paris und widmete sein Werk Philipp d'Orléans und mehreren Mitgliedern der königlichen Familie. Es ist ein loses Gefüge von geschichtlichen und legendenhaften Betrachtungen auf Grundlage der Bibel. Seine Lebens-

erfahrung sticht dabei hervor und Langlois gibt uns einige Belege seines Grolles gegen die Mifsbräuche der Zeit (S. 159—169).

Zwei anonyme Gedichte stammen von demselben Dichter. *Le Tombel de Chartreuse* (Hss. *B. N. nouv. acqu. fr.* 6835, *Avranches* 244) ist dem Prior der Chartreuse de Fontaine-Notre-Dame, Eustache, gewidmet, wie es Beaurepaire richtig auffafste (*Mém. de la Soc. des Ant. de Norm.* 1853, X, 239). Der Verfasser war weder Kleriker noch Geistlicher. Er sammelte 31 erbauliche Erzählungen, mit den *Vitae Patrum* vergleichbar. Die Schrift entstand nach dem Tode Philipps des Schönen. Le *Chant du Roussignol* (Hs. *Avranches* 244) ist seine Erstlingsarbeit, eine Übersetzung der *Philomena*, ein dem heiligen Bonaventura zugeschriebenes allegorisches Gedicht (S. 225—237).

Endlich bespricht Langlois eine ähnliche Kompilation in Prosa: *Vés cy un livre qui est appelé une Composicion de la sainte Escripture*, allgemein *Ci nous dit* genannt und in zahlreichen Hss. erhalten. Eine in *Chantilly* (Nr. 1078—1079) ist mit Miniaturen geschmückt, die im Stile des beginnenden 14. Jhs. ausgeführt sind. Zwei Redaktionen lassen sich unterscheiden, wovon die zweite gekürzt ist. Jedes Stück der Sammlung beginnt mit *Ci nous dit*. Dieselbe entstand nach der Kanonisation des heiligen Ludwig (1298) und vor dem Tode der Clementia von Ungarn (1328), in deren Besitz sich eine Abschrift befand. Der Verfasser war ein Kleriker, wahrscheinlich aus der Gegend von Soissons, woher er Mirakel zu berichten weifs. Seine Quellen sind zahlreich; eine Kopie des Britischen Museums (*Harley* 4403) hat 31 gemeinsame Anekdoten mit der *Fleur des histoires* (*OldRoy.* 15 *D*) von Jehan Mansel (Herbert, *Catalogue of romances* III, S. 719). Der Verfasser hatte weder Geschmack noch Erzählertalent. Seine realistischen Gleichnisse und Beispiele lassen einen Blick in die Sittengeschichte werfen und Langlois wiederholt den Wunsch, wie nützlich eine kritische Gesamtausgabe wäre (S. 237—253).[1]

LUDWIG KARL.

Real Academia Española. Diccionario de la lengua española. 1925, Madrid. 1276 y VIII páginas. Cuarto. 40 pts. rústica.

Alma bendita de Tobler, ayúdame a no salir en estas páginas de los límites de la crítica, sobre la cual me escribió sabrosa carta. En el *Archiv*, maestro querido, tuvo usted la bondad de acoger una crítica zaragatera que le hizo reir a casquillo quitado. Si hoy día fuese usted director de esa revista, escribiría un artículo anonadador, con el humorismo que a usted le gustaba y la objetividad exigida en cátedra por el único maestro verdadero que he tenido. Sigue viviente, aunque Lejeune le „falleció" en *Die neueren Sprachen*, aquel discípulo favorito suyo en la sección hispana. Otro alumno suyo dirige la revista de Gröber en que usted hizo colaborara este cura. Mis críticas acerbas, aunque alegres, van apareciendo en Argentina. Aquí deseo recordar su „actuación", horrible palabra de que se abusa ahora.

El amigo Lommatzsch, de la Universidad de Greifswald, diez años después de la aparición de la primera entrega del monumental *Diccionario del francés antiguo*, que el amado maestro me enseñaba con duda de verlo publicado, ha conseguido dar a luz el primer tomo, que contiene *A—B*. Como Cuervo

---

[1] Druckfehler zu berichtigen: S. 21 (3011 vers) st. 3811 v. (S. 6, Anm. 1), S. 76 *de Mote* st. *le Mote*, S. 79 en 1912 st. 1911 usw.

el volumen primero de su grandioso *Diccionario de Construcción y Régimen*, que no estudia la Academia y creo ser el único que lo examina. Ya que hablo de él, he de recordar que en un juicio que hice en *El Lenguaje* sobre *Rufino Cuervo y la lengua castellana* (¿eh? ¿señora Academia? no *española*), obra premiada y editada por la Academia Colombina (MCMXII Arboleda & Valencia, Bogotá), traje a la memoria la frase del maestro „ha estado usted injusto con él", a la cual repliqué diciendo: „él se tiene la culpa, por grosero". Igual respuesta doy a los que me acusan de haber „fallecido" al aficionado Pagés con mis feroces críticas acerca de su malhadado *Gran Diccionario de la lengua castellana* (¡ojo, Academia de mis entretelas!), con bombos de Miguel Mir, Echegaray, Menéndez Pelayo, Pereda, Valera, Octavio Picón, Benot, *tout le bazar* académico.

Tenía la intención de condensar las críticas que van publicándose allende el charco y hacen desbaratarse de risa a media América Esp ñola. Pero sólo puedo hacerlo de algunas, y eso a estilo telegrámico, como en la zarzuela *Robinsón*: „buque equivocación, borrasca, tabla, isla salvaje, Leona tiro, reina por susto, yo ministro, sin camisa, fresco, Matatías."

Además, recordaré mi crítica del *Archiv*, de antaño. (De mi folleto sobre la ed. 14, no puedo citar nada apenas). De las de ogaño, la primera (más bien era la segunda, pues la primera tardó en salir en Buenos Aires) se dió a luz en La Plata.

Resumiendo. El léxico es ahora *español*. Con el tiempo, será *enciclopédico*. Pero antes, *hispano-americano*. „Se incluirán las palabras sefardís de Oriente y del norte de África. Hasta ahora, cuando un americano metía un remo, podía excusarse diciendo que no había *diccionario* que fijase las reglas del *español*. Ahora, no. La Academía dará la norma. Aun con todo lo que se ha metido nuevo, queda incompleto dentro de su nuevo plan." (Descabellado, naturalmente). „Un diccionario así exigiría 300 000 voces. Si podíamos aceptar la autoridad de la Academia respecto de las palabras del fondo *castellano*" (casi todo esto me lo dice el mejor correspondiente, que vale por toda la Academia, Toro-Gisbert, de París), „no podemos concedérsela en el *español*". Los americanismos se han cazado en libros que conocemos los hispanistas legítimos (los hay de *doublé*). El „nuevo" lèxico es una tabarra para mi colega parisiense. Pero contiene un magnífico cebo para los correspondientes americanos, que inflarán mucho más la zurriburrina obra. El único léxico académico debe ser el de Autoridades. (Más tarde apareció mi artículo *Hace falta* el *Diccionario de Autoridades*). La próxima edición, que ya no veré (lo mismo dije al criticar la anterior), será un Alemany elevado al cubo, reventante en ambos sentidos. Sigue en pié mi *Sesión académica ideal* (dedicada a Tobler), „todo un método serio, aunque guasón, para confeccionar un Léxico", según el autor del célebre Larousse. De ella copio lo siguiente: — Señores, no nos empeñemos en no admitir galicismos cuando son corrientes y la voz equivalente anterior se usa poco, v. gr. *avalancha*, por *alud*. Como que el francés ha sido el idioma que, después del latín, ha ejercido más influjo en el castellano.

— Además, no *aristocraticemos* demasiado la lengua. Hagámosla sencilla en la forma ya admitida hace años, y no caigamos en el ridículo de remitir de *sustancia* a *substancia*, etc., porque a ese paso no va a conocer el lenguaje nuestro ni la madre que lo parió, que fué, téngase presente, el latin vulgar". Antes de adquirir el libraco, examíneselo. Al ejemplar regalado le examiné

„el diente“, y resultó que estaba cariado, roto, faltando un trozo regular. Copio de mi folleto crítico sobre la edición anterior: „Por algunos paisanos que han venido a visitarme (entre ellos un académico, el Dr. Cortezo) se ha divulgado que tengo convertido el emblema académico en cabeza de borrico“ (han cambiado el tal emblema),“ y que mi ex-libris „(un cuadro que hace juego con mi salada caricatura anti-académica), „hecho por Stassen, representa un quijotesco Siegfried que despierta de su letargo la lexicografía patria en figura de Brünnhilde, después de haber escabechado a la soñolienta dragona encargada de velar por los incalculables tesoros del habla castellana“.

En el *Archiv* decia yo: „En la Academia hay tres especies de miembros: unos a quienes les importa tres caracoles el maldito diccionario; otros que comprenden su obligación material, no moral, pues para ello les falta el alma, la vocación, el amor al trabajo lexicográfico, y hacen el papel del burro que a la fuerza arrea con él; y otros, filólogos infantiles“ (siguen lo mismito, como si no pasasen años y no viviésemos mucho más adelantados que entonces), „que toman como cosa de juego una tarea científica de grandes empeños. Entre estos últimos está el niño etimologista que se recrea buscando orígenes „(continúa el infeliz como el Dr. Garrido, siempre en su farmacia, Luna 6), „disparatados, por supuesto, y enrevesados lo más posible, condición precisa para confeccionar sus juegos malabares. Con su imaginación extraviada, nadie vuela tan lejos como él. Es un espíritu volandero de amplias alas, y además está poseído de su ciencia, fundada en el vacío.“

Dije antaño: „*Baca* ¡del francés *bâche*! (y antes del alemán *bake*).“ Ogaño es „del mismo origen que el francés *bâche*“. (Esto se llama *Schlaumeier*.) *Bachiller* ¡del latín!“ *Bagaje* ¡de *baga*!“ Advierto que el sentido irónico alemán de *bagage* es exactamente igual a *maleta* („la *maleta*, caballero“, un holgazán que no vale para nada). *Bajel* ¡del latín! (de *basel*, que no trae). *Baladí* era de *balde* (el precio a que se pagan las etimologías del diccionario); ahora es „del mismo origen que *balde*“. *Balance* ¡de *bilanx*!.

En el artículo *Hace falta un buen diccionario castellano* digo: „Mi folleto sobre la edición anterior sigue en pié. ¡Qué etimologías, Virgen santa! ¡En el siglo XX! Tal palabra, del latin, *y esta del griego*. Sólo con la supresión de tal adminiculo, se habrían ahorrado varias páginas, además del ridículo consiguiente. ¡Y luego dicen que hay en la Academia grandes filologazos! ¿Dónde están? ¿Se han escondido como los burgueses de Berlin cuando la revolución? (Siempre iba yo con mi habitual chisterómetro). ¿Qué hacen? La filología no parece por ninguna parte. „*Balcón*, del italiano *balcone*, *y este del germano balko*, palo; sí, el que merece el etimologista; Cejador añadiría (¿porqué no le meten en la Academia?): „*y este del vasco*“. Un *balde* es del mismo origen que el francés *baille* (refiriéndose sin duda a Toro-Gisbert, quien bosteza leyendo esta edición); y el otro del mismo origen que *balda*; ¿no es impagable el etimologizante?“ ¡Es delicioso!

Decia yo: „*baldés*, de . . . *baldés* (¡claro! será de *baldrés*, por errata“; ya está subsanada; antes venía nada menos que del sanscrito. ¡Qué chistes involuntarios tan cucos!

Baliza (¡ojo, señor marino Saralegui), venía del anglosajón *balye*. Ahora procede de *palitium*, y este le *palus*, palo, el que se empeña en recibir el famoso etimologizador.

Bancal sigue viniendo de *banco*; es del francés, como dije antaño.



A todo esto, no he comentado el prólogo. „Han sido revisados uno a uno todos los artículos con más detenimiento que hasta ahora.“ ¡Farsantes! A otro perro con ese hueso. Sin querer me viene a la memoria aquel comentario de Valbuena:

„Comienza el prólogo de la nueva edición“ (12) „con estas palabras desconsoladoras que, proclamando la rutina, cierra el paso a toda esperanza de enmienda“ (¡profeta, y en su país!):

„De tal modo se han observado en la presente edición los métodos y principios“ (¡cuánta farsa! digo yo aquí) „seguidos en la anterior . . .“ Robles, el difunto y talentudo director de la fenecida revista *El Lenguaje*, de Madrid, diría como dijo en ella refiriéndose a los académicos: „*¡Agarenos!* Digo *haraganes!*“ Refeaíase a los diptongos sin reglamentar. No comprendo cómo puede aburrirse Toro-Gisbert leyendo el léxico académico. No hay cosa más divertida. Las etimologías solas valen un Potosí. En un verdadero *Almanaque de la Risa*. *Barbilucio*, de *barba* y *lucio*. ¡Qué talentazo! *Barbiluengo*, de *barba* y *luengo*. *Barbihecho*, de *barbi* y *hacer*. ¡Estos señores sí que nos están *haciendo la barba*, esto es, amolándonos! *Barbiponiente*, de *barbipungente* . . . ¡Caracolini! ¿Es esto un libro de toda una Academia, o un *Manual de un Hasmerreir*? *Barbicacho*, del latín *barba*, barba, y *captus*, de *cápere*, coger. Decididamente. A don Serafín le calzaron con la *H*, guasona letra, especialidad del amigo Pitollet. ¡Gran Diós! A su hermano don Joaquín ¿le habrán encargado de esta sección barberil? Con ella podrían confeccionar nuestros Goncourt un sainete titulado *Aquí se hace de balde la barba*. Una cosa así como la pieza que dieron en Eslava, burlándose de los académicos.

La espléndida *Revista de Exportación* berlinesa publicó un extenso artículo mío titulado *Hace falta un diccionario Americano*. Resumen. Tomado de la revista *Valoraciones*, ha hecho mi amigo Arturo Costa Álvarez un folleto titulado *El último diccionario de la Academia*. ¿El último? „¡Ojalá!“ como digo a un académico (Ribera),

> Voy a hablarte ingenuamente.
> Tu soneto, don Gonzalo,
> si es el primero, es muy malo;
> si es el último, excelente.

Igual idea en mi libro *Durch die Praxis in die Theorie*, agotado, muy práctico en la enseñanza: — Amigo doctor, ¿quiere V. leer mis últimas poesías?

— Con sumo gusto, si son sus últimas.

Lo que debe hacer la Academia, es confiar el trabajo a Toro-Gisbert, y consagrarse sólo al *Diccionario de Autoridades*, necesario. Llevo ya criticadas 4 ediciones, en diversas formas, desde la tiesa hasta la humorística. Recordar todo ello, sería tarea imposible. De seguro coincidimos Costa Álvarez y yo en mis 8 artículos escritos ya sobre el deplorable léxico. Ambos creemos que se trata de zalamerear a los americanos. Como la Academia solicita el concurso americano, él recusa la obra, por su forma, fondo, esencia, sustancia, dogmatismo, misticismo, empirismo y superficialidad. Los americanos no pueden esperar de España un diccionario ejemplar, necesario, sobrio, metódico, científico. Se necesita el *Diccionario Americano* del *castellano*. Los lexicógrafos americanos autores de obras parciales deben *americanisar* el idioma común, y hacer una obra de utilidad universal, seria, científica, profunda. A los 50 años de independencia, tenían

ya los norteamericanos su léxico propio. *Ego* ahora. „Quien mucho abarca, poco aprieta.“ La Academia, en vez de quedar en casa como Cachupin (de la pieza *Monsieur Choufleuri reste chez lui*), ha recorrido la América Española, y se ha tirado una plancha. Ni complace a los españoles, ni a los americanos en general. Todo ello, por no tener un método de trabajo. Harto de criticar seriamente, escribí la zaragatera *Sesión académica ideal*, para el jubileo septuagenario de Tobler. No la entendió Thomas. Pero Toro-Gisbert, el mayor experto, dijo lo expresado antes. Araujo, que apesar de haber tomado a mal mi crítica de su *Gramática del Poema del Cid* (*Archiv*) ponderó mi estudio crítico *Hace falta un Clarin II* (robado en la *Biblioteca Nacional* berlinesa), dijo: „Nuestra Academia, que debiera estudiar, analizar, criticar y seleccionar todo vocablo nuevo, aportado por el vulgo o por los sabios, es asilo de políticos incompetentes, indoctos, inhábiles, sin tiempo que dedicar a la crítica lingüística, y por eso es su léxico ñoño, arcaico, incompleto, pobre e indigno de una corporación; un diccionario así mata los iniciativas individuales, y nadie se atreve a publicar un léxico propio. En *Miscélanea* 28, 10. 1900, decía Tomás Carretero: „G. es académico por milagro, y V. por ser aristócrata, Menéndez Pelayo por retrógrado (y por sabio) y Pereda por *neo*; y en fin ... los demás ocupan un sillón por su propio derecho de tontos de capirote“. (Omito el parecer de *Clarin*, resucitado por un académico, *Azorin*). Obsérvese que hay otro, Alemany, que tiene su léxico propio (cuya segunda parte critiqué en *La Raza*, y cuya primera criticaré allí). Y un correspondiente magistral tiene el excelente Larousse, que critiqué en el *Zeitschrift* favorablemente. Si el Sr. Hilka desea crítica extensa del magnifico folleto citado, la haré gustoso. E insistiré sobre el *Diccionario Americano*, que puede hacerse fácilmente.

Apareció en La Plata mi artículo citado *Hace falta un buen diccionario castellano*. Resumiendo. Aun no he entrado en materia examinando el léxico. ¡Y hay tanto que criticar y censurar! Necesitaría un librote tan voluminoso como él, incluyendo lo criticado por mí sobre las ediciones 12, 13 y 14. (No empleo los ordinales, porque ni la Academia ni yo sabemos si se dice *décimo* o *décima*; ella ha de decidirlo en su gramática, otra obra defectuosísima). Total. Otra plancha como la famosa de la edición XII, que vapuleé varias veces. v. gr. en el *Madrid Cómico*, diciendo lo siguiente:

Un alcalde muy ladino
dijo a Blas el tabernero:
„Quéjase el lugar entero
de que vendes caro el vino.
Peor y barato yo opino
que sería preferible.“
Y Blas respondió apacible;
„Yo su voluntad acato.
Lo venderé más barato;
pero peor, imposible.

Los académicos se empeñan en no querer corregir su esperpento, que es una gran vergüenza en la época en que vivimos. Los inmortales confeccionan unos buñuelos para su uso particular, menospreciando miles de voces nuevas usuales, armando galimatías con los significados, empleando en las definiciones un anticuado lenguaje, inventando etimologías fantásticas, ridiculísimas. Con

el mamotreto establecen un negocio monopolizado escandaloso, extravagante e injusto. Toda expresión picaresca moderna y muchas de las antiguas quedan desterradas, haciendo un palmo de narices a quien lea ese género especial nuestro que los extranjeros no pueden saborear, ni interpretar los traductores. ¿En qué se ocupan los académicos? En meter *bb* inútiles en palabras que las perdieron hace tiempo. Sería lindo *ebsconder*, *acobdadura*, *acobdiciar*, *subtilidad* y otras majaderías como *obscuro, subscripción*, etc. ¡Qué bien suena *subvencionar*! Así progresamos en ortografía. Es lo único que hace la Academia, el trabajo del nibelungo, destruir lo construído por otras de antaño. En *Maraña del Idioma* y *Maraña del Diccionario* citaba yo el siglo XIX millares de voces (sólo en la *A*, unas 500) que no traía la Academia, de autores modernos y de clásicos. No admitieron sino poquísimas. Selva menciona varias propuestas por mí, en su obra *Crecimiento del Habla* (que criticaré en el *Zeitschrift*). Los académicos son en particular de un modo, y de otro en comunidad, respecto a ortografía. Se divierten plantando unas *nn* inútiles en *trasatlántico*, *trasladar*, *trasmitir*, etc. Y en *sétimo* una *p*. Pero no en *siete*. ¡Qué lindo, *siepte!* Por algo llamábamos, hace 40 años ya a la Academia el *Club de los Inútiles*, frase que hacía gracia a Tobler.

— Adónde va V., maestro?

— Al *Club de los Inútiles*.

Una vez que topé con él (yendo a su Academia; a la nuestra la llamo *Academemia*). A la iniciativa particular se deberá el *Diccionario Catalán*, del amigo Alcover. ¿Porqué no ha de ocurrir lo mismo con el *Diccionario Castellano?* En Francia quedó pataleando la Academia merced a un Littré. Tobler quería fuese yo el Littré castellano. ¡Un Littré español en Alemania! ¡Linda alianza tríplice! Para que me ocurriera lo qu- a Cuervo. ¿Verdad? Aquí, solito, imposible. ¡Viva la libertad lexicográfica! ¡Abajo el Diccionario de la Academia! ¡Al cesto de papeles! ¡A la basura! Es una ignominia y una gran vergüenza.

Otro artículo, *Hace falta el Diccionario de Autoridades*, fué a la capital de la Argentina, „para restar unos miles de pesos a la Academia", según leyeron unos académicos en una crónica mía veraniega. Resumen. Ahí está el verdadero terreno suyo. Pero tenga presente lo dicho por Menéndez Pelayo en la *Historia de los ideas estéticas en España* (Madrid 1886, III p. 3 r. 1). El léxico de Pagés es una mamarrachada. Y téngase presente el comentario de Zerolo (*La lengua, la Academia y los académicos*, París, 1889, Garnier, p. 13). Un académico, Benot, dió un maldito consejo a Pagés, según dije en la crítica del *Zeitschrift*, el de no citar las obras y las páginas de los textos. ¡Vàyase V. a buscar por Cervantes, Lope de Vega, etc.! A *enguatado* (*Pequeñeces*; él dice *P. Coloma* sólo) lo metió en *enguantado* ... Ni idea tenía el hombre (como los académicos) de cómo se hace un léxico. Como la mayoría de los maestros hispanistas modernos alemanes, diletantes. También en ese ramo puedo ayudar con mis críticas a la Academia. Lea esta el *Discurso leído en la Academia* por Iriarte el 19. 3. 1750. Nuestra lengua es riquísima, ¡pero el diccionario paupérrimo. Los Ricardos Leones usan un lenguaje casticista inaguantable. Recuerdo además *Los nuevos derroteros del idioma*, que critiqué en el *Zeitschrift*, completando mi examen en *El Correo de Alemania* y en la *Revista de Esportación*, aquí en un artículo titulado *Nuevo rumbo idiomático*. Por cierto hablaba en él de la retirada de Maura. Un político no debe ser presidente de una corporación lingüística, sino un buen

filólogo, v. gr. Menéndez Pidal, quien podría ser más modesto. A la sapiencia debe ir unida la modestia. Ejemplo: Tobler. Lástima sea su estilo amazacotado, como dije en el *Zeitschrift* criticando su Gramática (lo mismo en *Poesía juglaresca y juglares*, que bombea Castro). Por supuesto, las ideas de *Clarín* sobre él, imposible reproducirlas hoy, a no ser que lo quiera *Azorín* el *Clarinista*. Omito personalismos. Pero recuerdo esto: „Al salir mi *Maraña del Idioma*" aprovechó la ocasión para arrimarme un palito mal dado (¡no vale para ello!), al cual replicaba yo en mi malograda obra *Filología crítica*. (¡Lástima que el „fiero y entonado" catedrático sea mazacotista!). Lo hizo en *La Época*. Es „conservador y congregante". En cambio hizo *Clarín* una crítica brillantísima.

En el *Zeitschrift* dije hace tiempo: „Los académicos tratan de aherrojar el idioma e imponer las formas latinas literarias, en vez de extraer del vulgo vocablos genuinos que tienen su prosapia y han encarnado en la entraña castellana. Años y años llevo en esa campaña regeneradora del hablar como se debe. Déjense los señores de dedicarse a esa tarea de meter *bb*, *nn* y *pp*, etc. que ya desaparecieron, y de hacer etimologías que he puesto en solfa amenudo, según dije en el *Heraldo de París*. Sinó, tendrán que remitir de *condenar* a *condemnar*, de *aumentar* a *augmentar*, de *flema* a *flegma*, de *receta* a *recepta*, de *apoplético* a *apopléctico*, de *santificación* a *sanctificación*, de *instinto* a *instincto*, de *contrato* a *contracto*, de *autor* a *auctor*, de *autoridad* a *auctoridad*, de *distinto* a *distincto*, de *respetable* a *respectable*, de *distrito* a *districto*, de *catarata* a *cataracta*, etc., etc. Y acabarán por volver locos a los españoles.

„Zapatero, a tus zapatos".

¿A qué ponerme, como en otras ocasiones, a hacer crítica seria del léxico ridículo? *Dasselbe in grün!* Ahora, en amarillo. Como se trata de una corporación, dicen los señores para su capote: „ahí me las den todas." Y siguen con su libraco cada vez más grotesco. Aquí sí tiene razón Palacio Valdés cuando dice que „la crítica es ineficaz". Por cierto, si existiese una en España, no habría tenido que aguardar a ser abuelo por partida doble para que le apreciasen en su propio país. Yo he tenido que esperar a ser *Opa* (*Grosspapa*) triple, para que me conozcan y me teman. Más vale tardar en ser conocido, que serlo pronto. En *El Internacional* de París hablé de la impaciencia española. Señores Quinteros amables, amigos Palacio, visitagermanos y musicógrafo Ribera, albista Saralegui y berlinófilo Dr. Cortezo (que andaba por Berlin al pelo con el vocabulario de mi *Eco de Madrid*), Clarinista cofrade *Azorín*, etc., etc.:

Déjense, por los clavos de Cristo, de una ocupación dificilísima que no es para ustedes, sino para un gran especialista como Toro-Gisbert, digno discípulo de Cuervo (y en parte mío, pues siempre soy para él su „queridísimo maestro"). Cojan ustedes de nuevo su *Diccionario de Autoridades*, y no vayan metiéndose de hoz y coz en *americanerías* de once varas. Señores Maura y Francos Rodríguez (con quien hablé en Biarritz y Madrid). La cabra tira al monte. No hagan ustedes un instrumento político americanista del infeliz *Diccionario Castellano*. Ustedes los políticos todo lo convierten en sustancia.

P. de Mugica.



Obras de Lope de Vega. Publicadas por la Real Academia Española (Nueva edición) Obras dramáticas. Tomo I. Madrid 1916, XIV, 716. Tomo II. Madrid 1916, XVII, 668. Tomo III. Madrid 1917, XXVIII, 689. gr. 8°.

Im Jahre 1890 begann die Madrider Akademie die Ehrenschuld des spanischen Volkes an seinem gröfsten Dramatiker abzutragen. Jahr für Jahr erschien ein Band der dramatischen Werke Lope de Vegas mit den für jeden Forscher auf dem Gebiet der spanischen Literatur so unentbehrlichen Einleitungen aus der Feder des unvergefslichen Menéndez y Pelayo. Mit der Veröffentlichung des 13. Bandes (1902) geriet das Werk ins Stocken, zehn Jahre später starb Menéndez y Pelayo ohne einen weiteren Band herausgegeben zu haben. 1913 erschienen zwar noch zwei Bände aber ohne jede Einleitung. Nunmehr hat im Jahre 1916 der um die Erforschung des spanischen Dramas verdiente Cotarelo y Mori die Fortsetzung übernommen und bis jetzt fünf weitere Bände veröffentlicht, von denen die ersten drei kurz angezeigt werden sollen.

Der gewaltige Unterschied zwischen der Menéndez y Pelayo Ausgabe und dieser „nueva edición" springt in die Augen. Schon im Äufsern. Die verschwenderische Ausstattung in Papier und Druck im Folioformat hat einem einfachen dünnen Papier und einem kleineren Format, dem der Bibl. de autores españoles, weichen müssen. Das kann man nur billigen. Schwer vermifst man dagegen die gehaltvollen, teilweise sehr umfangreichen Einleitungen des vielbelesenen geschmackvollen Menéndez y Pelayo. Cotarelo hat zu den 21 Komödien des 1. Bandes 10 Seiten, den 20 des 2. Bandes 13 Seiten, den 19 des 3. Bandes 24 Seiten Einleitungen geschrieben. Freilich war das sein gutes Recht. Denn niemand kann von ihm verlangen, dafs er zu jeder comedia eine eigene Monographie schrieb. Schade ist dagegen, dafs er den Text nicht auch wie Menéndez y Pelayo nach Strophen abgeteilt hat und dafs vor allem eine Verszählung unterlassen wurde. Die Texte selbst aber sind von unschätzbarem Werte und was hier an neu gefundenen Schätzen aus Lopes dramatischer Werkstatt geboten wird, übersteigt alle in den letzten Jahrzehnten gehobenen Funde. Der 1. Band enthält von 21 Stücken 20 bisher ungedruckte, der 2. Band von 20, 19 noch nicht veröffentlichte, der 3. Band unter 19 dagegen nur eine bisher unzugängliche Komödie. Die drei vorliegenden Bände enthalten also 60 Komödien mit nicht weniger als 39 zum erstenmal herausgegebenen Stücken. Aber auch von den übrigen 21 sind eine grolse Anzahl nur in so seltenen alten Ausgaben bekannt, dafs deren moderner Abdruck wie eine Erstveröffentlichung wirkt. Die von Menéndez y Pelayo erfolgte Einteilung nach Stoffgebieten konnte infolge der neuen Funde nicht mehr innegehalten werden. In den ersten beiden Bänden sind die seltensten bisher unbekannten Dramen untergebracht, vom dritten Band ab werden alle noch fehlenden in alphabetischer Reihenfolge gedruckt. Von den Texten des ersten Bandes sind 16 nach der Hs. in der Königlichen Palastbibliothek, die übrigen 5 nach Mss. der Bibl. Nacional wiedergegeben. Die 16 Texte der K. Palastbibliothek liefern uns Dramen aus der Jugendzeit Lopes, sie stammen wohl alle aus den Jahren vor 1598. Da man sich bisher viel zu wenig mit der Entwicklung der literarischen Persönlichkeit Lopes befafst hat, so sind gerade diese neuen Funde von besonderem Wert für die Untersuchung der dramatischen Wirksamkeit Lopes in seiner ersten Zeit. Der erste Band enthält:

Los Amores de Albanio y Ismenia. Es ist eine bisher völlig unbekannte comedia Lopes und ist wie so viele der frühesten Stücke Lopes eine comedia



pastoril, vermutlich ist sie mit der im Peregrino 1604 genannten „La Pastoral de Albania" (wohl verdruckt für Albanio) identisch. *Las Burlas de amor* ist gleichfalls im Peregrino 1604 angegeben. Sie ist vollkommen verschieden von der von S. L. M. Rosenberg erstmals herausgegebenen, gleichfalls Lope gehörigen comedia „Las Burlas veras" und der weiter unten folgenden „Amor por burla". Zu den drei von Rosenberg veröffentlichten Burlas-Komödien kommen also noch drei weitere Burlas-Komödien von Lope de Vega: Burlas y enredos de Benito, Burlas de Amor und Amor por Burla. Über *Los Contrarios de Amor* ist bis jetzt nichts bekannt. Im Ms. wird sie Lope de Vega zugeschrieben. Ob sie ihm wirklich gehört? Ich möchte der Beweisführung Cotarelos nicht ohne weiteres zustimmen. Von *El galan escarmentado* kannte man bis jetzt nur den Titel aus dem Peregrino 1604. Das Ms. enthält einen Zusatz von fremder Hand: „Por Don Guillen de Castro". Die Comedia gehört aber ohne Zweifel Lope. Sie berichtet uns auch von den Erlebnissen Lopes auf der Heimfahrt mit der Armada. Auch sonst finden sich geographische Anspielungen, so vor allem auf die Verbannung Lopes aus Madrid (No en la corte, que ya ves que no puedo en ella entrar), die in die Jahre 1588—1595 fällt. In dieser Zeit mufs die comedia verfafst worden sein, da auch der Tod des Tomas de Granvela, des Neffen des grofsen Kardinals, erwähnt wird. Auch *El Ganso de oro* gehört zu Lopes ältesten Stücken. Hier tritt Lope unter seinem Decknamen Belardo mit seiner Gattin Isabel de Urbina als Belisa auf. Über *El Hijo Venturoso* siehe meine „Studien zu Lope de Vegas Jugenddramen" (Halle 1925). In die gleichen Jahre fällt *La Infanta desesperada*. *Las Justas de Tebas y Reina de las Amazonas* wird wohl mit *La Abderite* im Peregrino 1604 identisch sein (Name der Hauptfigur des Dramas) und auch *El Meson de la Corte* gehört der älteren Zeit Lopes an. *El Premio riguroso y amistad bien pagada* glaubt Cotarelo mit *Las gallardas Macedonias* (Peregrino 1604) gleichsetzen zu können. Auch *El Principe melancolico*, der in Ungarn spielt, war bisher nur aus der ersten Peregrinoliste bekannt. Nur *El prodigioso Principe transilvano*, eine umfangreiche comedia mit ungefähr 5000 Versen, war schon von Schaeffer, wenn auch ziemlich fehlerhaft, in seinen „Ocho comedias desconocidas" (Leipzig 1887) unter dem Namen von Luis de Guevara gedruckt worden. *El Rey fingido y amores de Gancha* gehört sicher nicht Lope. *Santo Angelo* ist dagegen, trotzdem der Text sehr verderbt ist, sicher von Lope und ist wahrscheinlich die gleiche comedia wie „San Angel, Carmelita", die im Peregrino 1618 erwähnt wird. *La Venganza piadosa* und *El Grao de Valencia* sind die beiden letzten der nach den neu aufgefundenen Handschriften der Königlichen Palastbibliothek veröffentlichten Texte. Alle diese Stücke gehören einer bisher noch sehr wenig untersuchten Zeitperiode des Dichters an. Die weiteren fünf Dramen des ersten Bandes entstammen den Handschriftenschätzen der Biblioteca Nacional: *El Alcaide de Madrid*, *Alejandro el Segundo*, *Amor por burla*, *Antonio Roca o la muerte mas venturosa* und *Arminda celosa*. Letzteres Stück enthält den Zusatz: „compuesta por el caballero Lisardo, pasa en Madrid, año de 1622". Lisardo mufs ein zweites Pseudonym Lopes gewesen sein (siehe auch die comedia „La adversa fortuna de Don Bernardo de Cabrera"), denn die comedia ist bereits im Peregrino 1618 erwähnt. Daher kann sich auch die Angabe des Schreibers nicht auf die Abfassung beziehen, sondern wohl auf irgend eine Aufführung im Jahre 1622.

Band II. Auch dieser Band enthält bis auf eine (übrigens sehr seltene) comedia lauter bisher ungedruckte Texte. Sie sind alle im Besitz der Biblioteca Nacional. Ob die erste *El casamiento por Cristo* von Lope ist, ist allerdings sehr zweifelhaft. Cotarelo ist davon überzeugt, dafs sie Lope gehört, aber H. A. Rennert macht doch recht gewichtige Bedenken dagegen geltend: „the versification is easy, dialogue is commonplace and often unnatural“, auch der gracioso Penuria zeige „none of the sparkling wit“, den wir bei Lopes lustigen Figuren gewöhnt seien. Über *La Corona de Hungria y la injusta venganza* hat bereits H. A. Rennert in „Modern Language Review“ XIII (1918) gehandelt. Ebenso wie bei *Del monte sale quien el monte quema* stammt der Text aus dem Autograph des Dichters selbst. Bei *La Devocion del Rosario* ist die Verfasserfrage ungeklärt, wenn auch das Ms. Lope als den Dichter angibt. *La Discordia en los casados* ist wieder ein Autograph, unterzeichnet am 2. August 1611. Über *La Esclava de su hijo* siehe meine „Studien zu Lope de Vegas Jugenddramen“ (S. 45 ff.). *Fra Diablo y el Diablo predicador* gehört nicht zu den besten Dramen Lopes; es ist die erste Behandlung eines Stoffes, den später Luis de Belmonte Bermudez in weit vollendeterer Form auf die Bühne brachte. *El Gran Capitan* führt den gleichen Stoff vor, wie „Las cuentas del Gran Capitan“ (gedruckt Acad. XI, S. 381), enthält aber so viele Ergänzungen, Auslassungen und Varianten, dafs man wohl von einer anderen Fassung sprechen kann. Da nun die comedia „Las cuentas del Gran Capitan“ den letzten Lebensjahren Lopes angehört wäre es reizvoll zu untersuchen, in welchem Verhältnis die beiden Dramen zueinander stehen. Ob *El Loco por fuerza* Lope gehört, ist noch sehr fraglich. *Lo que pasa en una tarde* ist nach dem Autograph des Dichters vom 22. Nov. 1617 wiedergegeben, das bereits P. K. Petroff (Petersburg 1907) zur Grundlage seiner Ausgabe nahm, die so wenig bekannt geworden ist (auch Cotarelo kannte sie nicht). Ein Vergleich beider Texte zeigt deutlich, dafs Petroff viel sorgfältiger zu Werke ging als Cotarelo, der sich manchmal willkürlich Textänderungen erlaubte, ohne in Fufsnoten den Originaltext anzugeben. Einige Versehen hat Cotarelo im Anhang zum 2. Band (S. 657—662) selbst richtig gestellt, aber bei weitem nicht alle. Die comedia „Lo que pasa en una tarde“ gehört zu den besten, die Lope geschrieben hat. *La mayor corona* ist allem Anschein nach nicht von Lope. Ebensowenig *La mayor dicha en el monte* oder *La mayor hazaña de Alejandro Magno*. *La mejor enamorada, la Magdalena* könnte dem Titel wie dem Inhalt nach recht gut die im Peregrino 1618 genannte comedia „La Magdalena“ sein, innere Gründe sprechen aber durchaus dagegen, dafs die comedia in der vorliegenden Form von Lope ist. Auf sicherem Boden betreffs der Verfasserfrage befinden wir uns erst wieder mit *El poder en el discreto*, von der wir das Autogramm des Dichters vom 8. Mai 1623 besitzen. Die beiden folgenden Stücke *El rey por semejanza* und *El rey por trueque* sind kaum von Lope. Viel eher gehört ihm *Santa Casilda*. Mehr Bedeutung innerhalb der Geschichte des spanischen Dramas als die wenig bedeutenden eben genannten Dramen hat *El Toledano vengado*, das Vorbild von Tirso de Molinas „El Celoso prudente“ und von Calderóns „A secreto agravio secreta venganza“. Bei dem letzten Drama dieses Bandes *El valiente Juan de Heredia*, dessen Text nach einer Suelta des 17. Jahrhunderts und einer weniger vollständigen Hs. der Biblioteca Nacional gegeben wird, zweifelt Cotarelo mit Recht an der Verfasserschaft Lopes. Als Anhang zu Band II gibt Cotarelo Verbesserungen

zu diesem Band und, veranlafst durch die scharfe Kritik des 1. Bandes in der „Revista de Filología española" (III, 184 ff.), eine Liste der Versehen im ersten Bande. Schliefslich folgen Varianten zur comedia *Amor por burla* nach einer Hs. der Bibliothek zu Parma, die A. Restori zusammengestellt hat.

Band III. In diesem Bande hat Cotarelo der Textgestaltung weit gröfsere Sorgfalt angedeihen lassen als in den beiden ersten. Darin steht die comedia *El Abanillo*, die hier zum erstenmal nach dem einzig bekannten aus dem Anfang des 18. Jahrhunderts stammenden Ms. der Biblioteca Palatina zu Parma gedruckt wird. Es ist die gleiche comedia wie die im Peregrino 1618 erwähnte: „La del Abanillo" und wurde 1623 im Kgl. Palast in Madrid aufgeführt. *Acertar errando* wird nach einer Abschrift Durans wiedergegeben, die mit einem Ms. von Parma verglichen wurde. Sie führt auch den Titel „El embajador fingido", wie aus den Schlufszeilen deutlich hervorgeht. In *La adversa fortuna de don Bernardo de Cabrera* nennt sich Lope Lisardo. An der Autorschaft Lopes kann kein Zweifel bestehen, da die comedia im Peregrino 1618 erwähnt wird. Als Vorlage für den Druck diente die parte 29 (Huesca 1634). *El amante agradecido* wurde um 1602 in Sevilla geschrieben und ist eine von den Camila Lucinda-Dramen (= Micaela de Lujan, mit der Lope von 1602—1604 in Sevilla lebte). *Los Amantes sin amor* entstanden 1601 oder 1602. *Amar como se ha de amar* hatte ein Ms. der Biblioteca Nacional und ein zweites aus Parma zur Vorlage für unseren Druck. *Amar, servir y esperar* wurde für Lopes Freund Roque de Figueroa um 1630 geschrieben und 1635 gedruckt. Ein Jugendwerk Lopes ist *Amigo por fuerza.* Zu den ältesten gedruckten comedias von Lope gehören die *Amigos enojados y verdadera amistad* (1603), die zwar nicht Lopes Namen tragen, die man ihm aber unbedenklich zuschreiben kann. Eine von mir vor Jahren besorgte Abschrift läfst erkennen, dafs Cotarelo den Text sorgfältig zum Abdruck brachte. Für *Amistad y obligacion* lagen neben dem Druck von Zaragoza 1630 auch eine suelta aus dem 18. Jahrhundert und eine moderne Kopie der Biblioteca Nacional vor. Bei *El amor bandolero* verbessert das Ms. der Biblioteca Nacional aus dem Jahre 1645 den gedruckten Text (Zaragoza 1633). *Amor secreto hasta celos* hatte nur die Zweitausgabe der Parte 19 (Madrid 1624) als Vorlage. *El animal de Hungria* ist reich an biographischen Anspielungen und wurde nach parte 9 (Madrid 1617 und Barcelona 1618) gedruckt. Für *El Argel fingido y Renegado de amor* läfst sich das Jahr 1599 als Zeit der Entstehung genau festlegen. Ein Autograph des Dichters ist für *Ay, verdades que en amor* (vom 12. Nov. 1625) die Vorlage, die durch den Druck von 1635 verbessert werden konnte. Aus der Zeit vor 1618 stammen *Los Bandos de Sena*, deren Stoff in Italien spielt. Die Quelle für dieses Stück hat man bisher bei italienischen Novellisten noch nicht finden können. Für *La Batalla del honor* läfst sich das vom 18. April 1608 datierte Autograph des Dichters nicht mehr finden. Der Druck von 1615 mufste daher die Grundlage der neuen Veröffentlichung bilden und für *La bella malmaridada*, ein Jugendwerk Lopes, konnte auch nur der Erstdruck von 1609 mafsgebend sein. Die sehr seltene comedia *Bernardo del Carpio, segunda parte*, deren Vorhandensein noch Menéndez y Pelayo nicht für erwiesen hielt, die sich aber im Britischen Museum (Suelta des 17. Jahrhunderts) finden liefs, beschliefst den dritten Band. Im Anhang gibt Cotarelo ausführlich Varianten zu drei comedias: Acertar errando, Amar como se ha de amar und Alejandro el Segundo.

Adalbert Hämel.

MAX NIEMEYER VERLAG / HALLE (SAALE)

Maria Fassbinder

Der Jesuitenstaat in Paraguay

1926. gr. 8. 161 S. ℳ 8,—

(Studien über Amerika und Spanien)

Kurt Glaser

Altfranzösisches Lesebuch des späteren Mittelalters

1926. 8. XII, 208 S. ℳ 7,—; Lwd. gbd. ℳ 9,—

(Sammlung kurzer Lehrbücher der romanischen Sprachen und Literaturen)

Paula Matthes

Sprachform, Wort- und Bedeutungskategorie und Begriff

Philosophische Untersuchungeu im Anschluss an das Kategorienproblem in der neueren Sprachwissenschaft

1926. gr. 8. VIII, 96 S. ℳ 5,—; Lwd. gbd. ℳ 6,50

(Philosophie und Geisteswissenschaften)

Das Pariser Reformationsspiel von 1524

Ausgabe in Lichtdruck
nach dem Exemplar der Marienbibliothek zu Halle
Mit einer Einleitung herausgegeben von Karl Voretzsch

1913. kl. 4. 11 S., 8 Tafeln. ℳ 1,50

Karl Voretzsch

Philologie und Kulturkunde im neusprachlichen Unterricht an Schule und Universität

Vortrag gehalten auf dem XX. Deutschen Neuphilologentag zu Düsseldorf

1926. 8. 40 S. ℳ 1,80

Druck von Karras, Kröber & Nietschmann, Halle (Saale)



Ausgegeben April 1927

ZEITSCHRIFT
FÜR
ROMANISCHE PHILOLOGIE

BEGRÜNDET VON PROF. DR. GUSTAV GRÖBER †

FORTGEFÜHRT UND HERAUSGEGEBEN

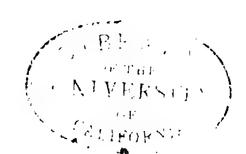
VON

DR. ALFONS HILKA

PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT GÖTTINGEN

1926

XLVI. BAND. HEFT 4





MAX NIEMEYER VERLAG

HALLE (SAALE)

1927

Die Zeitschrift erscheint in Bänden von 6 Heften



INHALT.

Manuskripte für die Zeitschrift sind an den Herausgeber Prof. Dr. A. Hilka, Göttingen, Prinz Albrechtstr. 18 zu senden. An die Verlagsbuchhandlung **Max Niemeyer** in **Halle** sind alle Honorar und Sonderabzüge angehenden Anfragen und Wünsche zu richten.

Die Herren Mitarbeiter werden höflichst ersucht, Manuskripte druckfertig einzusenden und in den Korrekturbogen nach Möglichkeit solche Änderungen zu vermeiden, die mit Zeilen- oder Seitenumbrechung verknüpft sind. Die Verlagsbuchhandlung trägt nicht mehr die Kosten für die von der Druckerei nicht verschuldeten Korrekturen.



Zur Chronologie der Palatalisierung von *c g qu gu̯* vor *e i y i̯* im Balkanlatein.[1]

Nachdem für die Bestimmung der Chronologie der Palatalisierung von *c g* vor hellen Vokalen teils Grammatiker- und Inschriftenzeugnisse, teils Wiedergaben lateinischer Lehnwörter in allen Randsprachen, ausgenommen der südslavischen, herangezogen sind,[2] ist es wirklich an der Zeit einmal zu sehen, inwiefern südslavische Ortsnamen und Lehnwörter lateinischer Herkunft für die Lösung dieser Frage von Belang sein können.

Die Südslaven sind bekanntlich im Laufe des 6. und am Anfang des 7. Jhs.[3] an den Gestaden des Adriatischen Meeres und in der Gegend um Aquileia herum mit wirklichen Romanen, in Noricum und in Pannonien mit romanisierten Kelten und Illyriern, an der unteren Donau und im Binnenlande der Balkanhalbinsel mit romanisierten Illyriern und Thrakern in Berührung gekommen. In dieser Zeit haben sie viele Ortsnamen dieser Gebiete in lateinischer Gestalt übernommen.[4] Linguistische Beweise gibt es dafür zwei:

1. Den Städtenamen liegt ausschliefslich der lateinische Lokativ zugrunde. Dadurch erklärt sich die sonst merkwürdige Tatsache, dafs das auslautende *-a*, welches in den Lehnwörtern bleibt, vgl. *quadragesima* > skr. *korizma*, hier nicht vertreten ist. Weil das auslautende *-ae* (eigentlich vlt. *-ę*) im Slav. durch den Halbvokal ver-

[1] Der Artikel enthält z. T. eigenes in slav. Zeitschriften veröffentlichtes Material, welches hier, soweit es die Frage der Palatalisierung betrifft, im deutschen Auszuge wiedergeben wird. Die skr. (Abkürzung für serbo-kroatisch) Akzentbezeichnungen sind die gewöhnlichen: ̏ und ̑ für die fallende Kürze bzw. Länge, ̀ und ́ für steigende Kürze bzw. Länge. *c* ist immer als *ts*, *đ* als ital. *ge i*, *ļ* als ital. *gli* und *ń* als *gn* zu lesen. Von den Abkürzungen für Werke bezeichnet *Rj* = *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* (Skr. Wörterbuch der südslavischen Akademie in Agram); *Bartoli* = *Das Dalmatische*, Bd. I und II (Schriften der Balkankommission, Linguistische Abteilung IV und V, Akad. d. Wissenschaften, Wien).

[2] Meyer-Lübke, *Einführung*[3], § 144—147.

[3] Vgl. v. Šišić, *Geschichte der Kroaten*, Bd. I, p. 50ff., idem, *Povijest Hrvata u vrijeme narodnih vladara* (= Geschichte der Kroaten zur Zeit der Nationalherrscher), p. 207ff.; Jireček, *Geschichte der Serben*, Bd. I, p. 81—111, idem, *Geschichte der Bulgaren*, p. 72—95.

[4] Vgl. meinen Artikel, *Fremde Deklination in slav. Lehnwörtern*, Vasmer's *Zeitschrift f. sl. Philologie*, II, 393f.

treten wird, vgl. venez. *doge* > skr. *duž(d)*,[1] *caleze* > skr. *kalež, prevede* > skr. *prvad*, und dieser im Auslaute schwindet, ist es ganz natürlich. dafs wir für die Lokative *Romae, Anconae, Seniae, Sisciae, Salonae* etc, skr. nur *Rim, Jakin*,[2] *Seń, Sisak, Solin* etc. haben. Desgleichen ist *Sirmī* von *Sirmium* ganz regelrecht zu *Srijem* (*Srem* = ung. *Szerem*) geworden, während *Sirmium* diese Form nicht ergeben hätte.

2. In einigen Ortsnamen ist sogar noch die lateinische Präposition *ad* > skr. *o* ersichtlich: *Ad Musculum* > *Omišaļ* (Insel Veglia), *Ad Portulam* > *Oprtaļ* (Istrien), *Ad Poetovio* > *Optuj* neben *Ptuj*.[3]

Es ist demnach erlaubt zu schliefsen, dafs all die unten anzuführenden Ortsnamen, welcher Sprache immer sie ursprünglich angehört haben sollen, zur Zeit der Ankunft der Slaven lateinische Gestalt angenommen haben.

Aus der Vergleichung der lautlichen Momente ergibt sich, dafs zu derselben Schicht auch viele Lehnwörter gehören.

Wir werden zunächst die Ortsnamen betrachten, weil sie für die Datierung bedeutend sicherer sind als die Appellativa, und dann die Appellativa selbst.

Die slav. Wiedergabe von *c g* vor *e i* kann nun bei velarer Aussprache eine dreifache sein, ebenso wie die des germ. *k* vor hellen Vokalen in slav. Lehnwörtern:

1. Entweder wird die sogenannte erste slav. Palatalisierung angewendet (Typus: *člověkъ* Mensch — Vokativ *člověče*; *bogъ* Gott — Vok. *bože*), d. h. der lat. Velar wird ebenso wie der slav. *k* zu *č*, *g* zu *ž*.

2. Oder es gilt die sogenannte zweite und dritte slav. Palatalisation, d. h. *k* wird zu *ts*, *g* zu *z* (Typus: *vļkъ* — nom. pl. *vļci*, *bogъ* — nom. pl. *bozi* oder lok. *bozě*).

3. Oder es werden die lat. Velare einfach durch gleichlautende slav. ersetzt.

Es soll als Vergleichungsbeispiel aus dem germ. got. *skilliggs* dienen, welches im Slav. ergab[4]: 1. k^i > *č*: aruss. *štļagъ*, aksl. *štьlęgъ* (*šč* > *št*), 2. k^i > *ts*: aruss. *steļagъ*,[5] in dalm. Urkunden *celesum*[6] aus slav. *clez*,[7] 3. slav. *k*: aksl. *skъlęzь, skļezь, klęzь* Münze.

---

[1] *-d* ist slav. Zugabe nach *daž-dažd* Regen, *milos-milost* Gnade.

[2] Es ist anzunehmen, dafs das erste *n* in *Anconae* infolge der Dissimilation noch vorslavisch geschwunden ist, da sonst für *anc u* (vgl. *sanctus* > *sut*) zu erwarten wäre.

[3] Vgl. Ramovš, *Historična gramatika slovenskega jezika*, Bd. I (= Historische Gramm. d. slovenischen Spr.), p. 181 für andere slov. Nebenformen.

[4] Miklosich, *Vgl. slav. Wbch.*, p. 300. s. v. *sklengŭ*.

[5] *st* ist aus *sts* dissimilatorisch entstanden.

[6] Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*, II, 89.

[7] *Rj.* I, 817. Das erste *s* ist infolge der Dissimilation geschwunden. Mažuranić, *Prinosi za pravno-povjestni rječnik* (= Beiträge zum rechtsgeschichtlichen Wbch.) p. 125.

I.

Lat. *c^e i*, *ci̯* > slav. *č*, lat. *g^e i* > slav. *ž*.

1. **Cebro.**[1] So wird der die beiden Moesien teilende Fluſs im Itin. Antonini und in der Not. dign. geschrieben. Ptolom. und der Geogr. von Ravenna kennen *Κίαβρος* beziehungsweise mit Nasaleinschub *Ciambron* (vgl. *strambus* für *στραβός*). Die heutige bulgarische Entsprechung ist zweideutig. Während *Džibrica* oder *Džibra* (vgl. türkisch *Džibra palanka*) für *c^e* > *č* spricht, zeigt *Cibrica* oder *Cibъrъ*[2] *ts*.

2. **Cissa.** Das antike *Cissa*[3] ist mit dem heutigen Insel- und Stadtnamen *Pag*, ital. *Pago* < lat. *pagus* identisch. Skr. ist es in der adjektivischen Weiterbildung mittels des Suff. *-ъsk*: *Čaška* erhalten, gleich wie es *Mäkarska* (in Dalmatien) eine adjektivische Ableitung mit demselben Suff. vom vorslav. *Muccurum*[4] ist. *i* war kurz, wie es mittelalterliche lat. Schreibungen *Kessa*, *Kessensis* beweisen und es wurde regelrecht durch den Halbvokal, welcher dann zum Vollvokal *a* wird, ersetzt, vgl. *mĭssa* > skr. *maša*. Uns interessiert indessen nur die Aussprache des *c^i*. Daſs es Velar war, wird es nicht nur durch die Graphien: *Κίσσα* des Kaiser Konstantin Porphyrogenetos (10. Jh.) und in den Urkunden a. 1070 *Kissa* insula, a. 1071 *Kessensis* comes, a. 1174 castrum *Kesse*, a. 1212 *Kessa* Veterana, locus *Kesse*, 1236 *Kesse* castrum, a. 1205 castrum *Chissae*, a. 1288 *Kissa*, a. 1372 *Chessa*[5] bewiesen, sondern mehr durch die Tatsache, daſs sich im Romanisch-dalm. und in dem naheliegenden Veglia der Velar erhalten hat.

3. *Κρέψα* (Ptol.) = **Crexi**[6] (Plinius). Auch die heutige ital. Wiedergabe dieser naheliegenden Insel *Cherso* bewahrt noch den Velar. Die Metathese *cre-* > *Cher* ist wohl zunächst im Adj. *cressanus* > *chersano* entstanden, vgl. *Agrigentum* > *Girgenti*. Der Unterschied zwischen diesen beiden ON ist klar. *Girgenti* hat den Palatal, weil es sizilianisch ist, *Cherso* nicht, weil es adalm. ist. Slov. *Cres*[7] beruht auf *Cherso* und nicht auf *Crexi*, weil es den Palatal zeigt. Bemerkenswert ist auch die Anwendung der sogenannten Liquidametathese, welche nur bei alten slav. Lehnwörtern vorkommt.

---

[1] *PW*, III, 1820.

[2] Zitiert bei Romansky, *Lehnwörter lat. Ursprungs im Bulg.*, XV. Jb. des Instituts für rum. Spr., p. 100; vgl. auch Jireček, *Gesch. der Bulgaren* 36. *dž* für *ts* könnte auch türkischer Einfluſs sein.

[3] *Thesaurus ling. lat.*, *Onomasticon*, v. II, 460, s. v. 1.

[4] Vgl. meinen Artikel *Studije iz ilirske toponomastike* (= Studien aus illyr. Toponom.) in *Glasnik zem. muzeja za Bos. i Herc.* (= Mitteilungen des Museums für Bos. und Herz.), XXXII, 31.

[5] Alle diese Belege sind in meiner Studie *Prilozi k ispitivanju hrv. imena mjesta* (= Beiträge zur kroat. ON-Forschung) in *Nastavni Vjesnik*, XXX, p. 20—21 enthalten. Vgl. auch Bartoli, II, 278.

[6] Vgl. meinen in der Note 4 zitierten Artikel, *Glasnik* etc. XXIX, p. 126 und 139, Note 99.

[7] Diese Form ist mir nicht bekannt. Sie kennt Barić, *Južnoslovenski filolog*, II, 51 ff., der sie richtig mit *ceresia* > *črěša* vergleicht.

4. Es ist zu bemerken, weil es eigentlich auch hierher gehört, dafs dieselbe Behandlungsweise auch *c* vor *y* zeigt, wie es auch natürlich ist, da wir sogar für das Vlt. die Aussprache *ju* für griech. *υ* anzunehmen haben, vgl. rum. *jur* < *γῦρός* und ital. *Curzola* (> skr. *Korčula*) < *Corcyra.*[1] *Cyprianus* ergibt skr. *Čubran*[2] oder mit *ъ* > *a* *Čabrěn,*[3] davon Familiennamen *Čubranić* (Veglia), *Čubranović* (Ragusa), *Čabrinović* (Herzegovina).

Von den Appellativen gehören hierher:

5. **brace** (gall.), REW 1253 > *brȁče* f. pl., *brȅče* f. pl. vinacea, grasse di uliva. Die erste Form ist für die Bocche v. Cataro angegeben, die zweite ist nur bei den Lexikographen Bella und Stulli gebucht, also aus Ragusa des 18. Jh.[4] *e* < *a* spricht auch für das Altragusäische, vgl. *benebreke* < **veneticae bracae* von *braca.*[5] Dazu stimmt auch, dafs es für die Insel Lastovo (ital. Lagosta) belegt ist. Bartoli I, 237 denkt vielmehr an *cį* wie frc. *brace, brasser,* was angesichts von *mrič, hlače, vrč* etc. (s. unten Nr. 10—15) auch möglich ist.

6. **ceresea** > gemeinsl. *črěša,*[6] skr. *črěšńa, trešnja, crešnja, čri̇̈šńa, čeri̇̈šńa* etc. *-ńa* rührt von *višńa* Weichsel oder *krošńa* Gipfel des Baumes her. Die Liquidametathese, die noch zur Zeit Karl des Grofsen gültig war, beweist, dafs das Lehnwort sehr alt ist. *sį* > *š* ist wie in anderen roman. Lehnwörtern: *Sanctus Cassianus* > *Sukošan* bei Zara, *Sukojišan* bei Spalato.[7] Auf der Insel Veglia ist es in slav. ON erhalten: *Črïšńica,* Brunnen auf der Strafse von Vrbnik nach Krk, *Črišńevī* (*lokî* = Pfütze) an derselben Strafse, *Čerišļina* bei Poljica. In vegliotischen ON ist der Velar selbstverständlich auch in der heutigen slavischen Aussprache erhalten: *Sarakȁj* oder *Sarakȁįt* > *ceresētum* mit Umstellung von *k—s* und Assimilation von *e—e* nach dem betonten *a* wie in *galatina* (s. Nr. 81). Echter vegliotisch ist *Chersait*[8] in einer Notariatsurkunde.

7. **cīmex.** *cimice* würde zunächst **čimьčь* ergeben. Der Auslaut hat im skr. Sprachbewufstsein die Anknüpfung an das deminutive

---

[1] Vgl. meine *Notes de linguistique romane, Archivum romanicum,* VIII, p. 153.

[2] *Rj.* II, 82, Jireček, *Romanen* II, 32.

[3] Vgl. meinen Artikel *Studije iz srpsko-hrv. toponomastike* in der Belić-Festschrift (Belgrad) p. 124.

[4] Aufser *Rj.* I, p. 574 und 621, noch Bartoli, II, 289.

[5] *ZfrPh.*, XLIII, 192.

[6] Berneker, *Slav. etym. Wb.*, p. 149 läfst die Möglichkeit der Entlehnung aus dem Vlat. zu. *kriješa* und *kriješva* (vgl. unten Nr. 56), wo genau dieselbe Behandlung der Liquidametathese und das *sį* > *š* zu beobachten ist, entscheidet die Frage zugunsten des Vlat. Das bekräftigt auch das germ. Lehnwort. Die Pflanzengeographie kann nur für den Süden sprechen. Für die Slaven kommt nur das Balkanlatein in Betracht.

[7] Vgl. meinen oben p. 387 in der Note 5 zitierten Artikel in *Nastavni Vjesnik,* XXIII, 347.

[8] Über die slav. und rom. ON der Insel Veglia handle ich in meiner demnächst erscheinenden Studie.

Kose-Suff. *-če* erweckt. Da jedoch die Wanze ein sehr unangenehmes Ungeziefer ist, so hat man dieses hier nicht passende Suff. abgeworden und durch *-avica* ersetzt. *čìmavica* ist von dalm. Lexikographen belegt.[1] Der betonte Vokal kann auch in Halbvokal übergehen, welcher weiter in den Dialekten verschiedene Entsprechungen haben kann. Für die Bocche von Cataro ist *čamak* g. *čamka* „kleine Läuse" angegeben.[2] Hier ist *-čь* durch ein anderes demin. Suff. *-ьko* ersetzt. Es kann auch wegfallen. So hat man *čam* (bei einigen ragusäischen Dichtern) unbestimmter Bedeutung: lästige Fliege ungefähr.[3] Auf der Insel Veglia, in Verbenico: *čemež*, pl. *čenže*,[4] in Dobriń *čomȍž*, g. *čonža*, pl. *čonžẽ*,[5] bei einem Schriftsteller des 16. Jh. *čamža*,[6] vgl. auch *čanževina* „eine Art Weintrauben, welche nach Wanzen riecht, im kroat. Küstenlande;[7] in Seń *đanđa*.[5] Wegen *-ž* vgl. unten p. 392 die Fufsnote Nr. 1.

8. **cisterna.** Auch hier haben wir *i* > *ь* > *a četrńa* (Kroatien, *ь* > *e* im Kaj-Dialekt), *čȁtrńa*[8] (in Dalmatien und Herzegovina), auch ON[9] (Kroatien, Bosnien). Der Schwund von *s* ist wahrscheinlich der Dissimilation *tš—s* zuzuschreiben, vgl. *testa* < *cesta* Strafse, *stelagъ, celesun, cles* (oben p. 386). Wenn der Halbvokal schwindet, so entsteht die Assimilation *čs* > *š*: ON *Štîrńica, Štirńa*[10] (Veglia), *Štêrńa* (skr. und slov.).

9. **maceria** > *močira*[11] auf der Insel Arbe.

Wegen der Behandlung von *cį* > *ts, k* ist es angezeigt auch die Entsprechung *cį* > *č* zu belegen:

10. **calcea** > *hlȁče*[12] Hosen (Kroatien), *klȁšńa* calzoni, tibiale (Kroatien-Slavonien, Dalmatien, Altserbien), *klȁšńe* panno di pelo caprino.[13] Die letzte Form ist eine skr. adjektivische Ableitung

---

[1] *Rj.* II, 25, Bartoli, II, 293 s. v. *kimak.*

[2] *Rj.* I, 865.

[3] *Rj.* I, 885 s. v. *čam* 3.

[4] *Zbornik za narodni život i običaje* (= Beiträge zur Kunde des Volkslebens und der Volkssitten), VI, 185, 186.

[5] Nach meinen Erkundigungen.

[6] *Rj.* I. 887.

[7] *Rj.* I, 888.

[8] Štrekelj, *Zur slav. Lehnwörterkunde*, Denkschriften d. k. Akademie Wien, L, p. 23.

[9] *Rj.* I, 915.

[10] Vgl. oben p. 388 Note 8.

[11] Bartoli, II, 295.

[12] *Rj.* III, 623. Oštir, *AfslPh.* XXXVI, 443 bringt das Wort in Verbindung mit *chol'eva* (cf. Berneker o. c. 394) und *chlastъ* caelebs. Die Geographie spricht entschieden für die Entlehnung aus dem Roman. Vgl. auch Koštial, *AfslPh.* XXXVII, 403, welcher die deutsche Vermittlung in Betracht zieht, wogegen *klašńa* (vgl. Berneker, o. c. 510 und Leskien, *Skr. Gramm.*, p. 7 § 11 a) spricht. Wegen *kla-* > *hla-* vgl. auch *klapac* neben *hlapac*, *Rj.* V, p. 34, und oft *kr* > *hr hrmza* auripigmentum < ital. *cremisi REW* 6908, *crusta* > *hrusta Rj.* III, 711; *crostolo* > *hrstula Rj.* III, 711, *krek* neben *hrek Rj.* V, 500, *kren* neben *hren Rj.* V, 504, *krasna* neben *hrasna, rasna Rj.* VI, 467. Vgl. *ZfrPh*, XXXVI, 641 f.

[13] *Rj.* V, 41 f.

von *klač* + *ьna*. Das Alter bezeugt das Vorhandensein der Liquidametathese.

11. **cannicius** Rohrgeflecht *REW* 1604 > *konič* gabbia in cui si spremono col torchio le vinacce,[1] bei Stulli. Nähere Angaben über das Verbreitungsgebiet des Wortes in Dalmatien stehen leider noch aus. Für das Alter des Lehnwortes spricht *a* > *o* wie in Nr. 9.

12. ***myriceus** von *μυρίκη* > *mriječ*, *mrič*[2] tamarix gallica bei Mikalja und Stulli. Anderweitige Angaben über das Verbreitungsgebiet in Dalmatien fehlen noch.

13. **urceus** > aksl. *vrъčь* oder *vrъčьva* nach *bъčy*, *bъčьve*, erhalten nur im Slov. und Skr. *vrč*; deshalb nicht aus got. *aúrkeis* entlehnt, wie noch Uhlenbeck, *Kurzgef. got. etym. Wb.* p. 20 meinte.

Von Ortsnamen zeigen diesen Lautwandel:

14. **Dyrrhachium** > *Drač*.[3]

15. ***Tamariciarium** von *tamarix* > *Komorčâr* (Arbe), a. 1229 in capite *Comorcarii*.[4]

Lat. *ge* > slav. *ž* läfst sich in zwei Beispielen belegen:

16. **Geminianum** > *Žman*,[5] Dorf (Isola lunga bei Zara, davon der Name der bei diesem Dorfe liegenden Bucht *Zmanšćica* als substantivierter slav. Adjektiv. *Žman* geht auf den altdalmatisch-rom. PN *Gimanus* zurück, worüber s. unten Nr. 76. Vgl. auch *Žmiń*[6] (Istrien) < **Geminium*, *Žmińština* „die Umgebung von *Žmiń*".

17. **Térgeste.** Slov. und skr. Wiedergabe dieses illyrischen ON lautet *Trst*, wo *r* Vokal ist. Die slav. Form setzt den Akzent auf der ersten Hälfte voraus, während *Trieste* auf der zweiten. Die letzte Betonungsweise ist lateinisch, die erste illyrisch. Für uns ist es wichtig zu wissen, dafs *s* in *Trst* durch Assimilation aus *žs* entstanden ist. *ž* erscheint nämlich im slov. Adj. *tržâški* triestinisch und *Tržaščan*, *Tržâčan* Triestiner. Bezüglich der Behandlung von g^e stimmt das Slav. mit dem Friaulischen nicht überein. Während

---

[1] *Rj.* V, 267. Vgl. auch Maver, *Slavia* II, 33, 3.

[2] *Rj.* VII, 59.

[3] Vgl. meinen Artikel *Slave et Albanais* in Barić's *Arhiv za arbanasku starinu, jezik i etnologiju* (= Archiv für alb. Altertümer, Sprache und Ethnologie). II, 111 ff.

[4] Vgl. meinen oben p. 387 in der Note 5 zit. Art., *Nastavni Vjesnik*, XXIV, 661.

[5] Die Wiedergabe des *m(i)nį* durch *m* fällt auf, da wir im Namen des Spalatiner Heiligen *Domnius* > skr. *Dujam*, gen. *Dujma* umgestelltes *mj* haben. *m* ist aber durch *Geminianu* > skr. *Giman* (Gravosa, vgl. unten Nr. 76) gesichert. Ich denke, dafs das erste *j* in **Gumjai* < plur. *Geminiani* > *Gumai* (Spalato, Familienname des 11. Jh.) dissimilatorisch geschwunden ist. Ich handle über die merkwürdigen Formen, die dieser in Dalmatien bei den Romanen sehr beliebte Name hinterlassen hat (s. Jireček, *Romanen* II, 38), in Prager *Časopis pro moderní filologii a literatury* (= Zeitschrift für moderne Sprachen und Literaturen), VI, 252 ff.

[6] Ital. *Gimino*, *Ortschaftsverzeichnis*, Wien 1892, p. 167.

Trieste gleiche Entwicklung wie *argentum* > friaul. *arint*, also in der *j*-Richtung, nur mit nachträglicher Metathese *er* > *re* (cf. *froment*), zeigt, setzt das Slav. die ältere Grundlage davon voraus.[1] Also ist hier Kons. + g^e > *j* nachslavisch gleichwie es *gl* > *ğ* im Venez. nachslavisch ist: vgl. *Glemona* (Paulus diaconus) > venez. *Gemona*, slov. *Gumin* < **Glmin*.[2]

18. Auch in γύπανον[3] Adlernest wurde *v* durch *iu* vertreten. Diese Grundlage sehe ich im Inselnamen ital. *Giupana*, skr. *Šipan*, urkundlich belegt a. 1222 vineae *Juppanę*, a. 1234 *Giupana*, *Jupana*, a. 1249 insula *Jupane*, a. 1350 *Çupana*.[4] Warum im Anlaut *š* an Stelle von *ž* getreten ist, bleibt unklar. Eine volksetymologische Umbildung ist möglich, vgl. *juncetum* > ital. *Gionchetto*, skr. *Šumet*[5] nach dem Vb. *šumiti* rauschen, weil sich dort die Quellen der ragusäischen Wasserleitung befinden.

18a. γυρός als Inselname wäre sehr begreiflich, da wir eine ähnliche Benennung, die sich offenbar auf die Form der Inseln bezieht, sowohl in roman. als auch in slav. Inselbenennungen Dalmatiens antreffen, vgl. Nr. 39 und 40. Auf diese Grundlage läfst sich der Name der Insel *Žir* oder *Žirje* bei Sebenico, ital. *Zuri* zurückführen. Die heutige ital. Form kommt seit a. 1059 vor: insula quae vocatur *Juris* (s. v. Šišić *Enchiridion fontium hist. croat.*, p. 230, Bartoli II, 307), geschrieben auch *Juri*, *Çuri*, *Zuri*, *Zurri* und einmal *Zure* (a. 1317—1339, *Codex dipl. regni Croatiae*, VIII, IX, X, 508, XIII, 520). Die slav. Form erscheint seit c. 1324 *Zirie*, a. 1359 *Zurie*, a. 1324 *Sirje*, a. 1402 *Xirya*, *Xirgia* (*Cod. dip.* IX, 216, XII, 577; *Monumenta hist. Slav. merid.* I, 352, IV, 451, 453). Die roman. und slav. Wiedergabe des griech. Vokals und des Kons. ist angesichts von Nr. 4, 18 und 44 ganz klar. Die slav. Endung *je* kann ein neutrum sg. des adj. Suffixes *-jь* sein, wie in *Scupi* > *Skoplje* (Macedonien) und in *Bibanum* > *Bibiње* (Dalmatien); die ital. Endung *-i* ist dagegen natürlich der lat. Lok. wie in *Bari*, *Arimini*, *Buccari*, *Scutari* etc. Es wäre auch möglich, dafs die Slaven dieses *-i* mit ihrem Lok. identifizierten, wozu sie dann den Nominativ *Žirje* analogisch gebildet haben.

Für Appellativa habe ich ein vom romanistischen Standpunkte recht bezeichnendes Beispiel:

18b. crŭce > slov. skr. *križ*, č. *kříž*, poln. *krzyž*. *ž* setzt die Sonorisierung des c^e voraus (vgl. jetzt auch Meillet, *Le Slave commun*,

[1] Vgl. meinen Artikel *Studije iz ilirske toponomastike* in Barić's *Arhiv* etc. I, p. 11) und Ramovš, *o. c.*, p. 302.

[2] Kos, *Gradivo za zgodovino Slovencev* (= Materialien zur Gesch. der Slov.), I, 187.

[3] Vgl. meinen Artikel *Brendisium und Verwandtes* in *Zeitschrift f. ON-forschung*, I, 84.

[4] Die historischen Belege sind enthalten in *Codex diplomaticus regni Croatiae, Slav., Dalm.*, Bde. III—VI, XII, XIV, p. 286, a. 1370 *u Šipaně*; *Monumenta hist. jur. Slav. merid.* VII, 78, a. 1593 (Einwohner *Šipańanin*); IX, 439.

[5] Vgl. meinen oben p. 387 in der Note 5 zit. Art., *Nast. Vj.*, XXX, 37.

p. 82), die wir z. B. in venez. *duce* > *doge* antreffen.[1] Dasselbe slav. *ž* für $^{v}c^{e,i}$ > $g^{e,i}$ finden wir noch im ON *Vižinada* (slov. friaulisch *Visinada* Istrien) < **vicinata* (friaul. *vizin*) und in den skr. Entsprechungen von *doge* > *dȕž(d)* und *cimice* > *čemež, čomož, čamža*. Es ist demnach die Sonorisierung des $^{v}c^{e,i}$ im Venez. und Friaulischen in die vorslavische Periode zu stellen (also vor das 7. Jh.) ebensowie die des $^{v}t^{v}$ > *d*, vgl. *Utinum* > slov. *Videm* < *Udine*, *civitate* > skr. *Čabdad*[2] (13. Jh.), slov. *Čedad*[3] < ital. *Cividale*. g^{e} in *Tergeste* und **crǫge* < *crŭce* ergaben im Slav. dasselbe Resultat. Der Vergleich zwischen ahd. *zubar* > slav. *čьbъrъ* zeigt, dafs die Entlehnung aus ahd. *krûzi* nicht möglich ist, wie man früher meinte.

II.

Lat. $c^{e,i}$, *cį* > slav. *ts* (geschrieben *c*), lat. $g^{e,i}$ > *z* (?).

ON-Belege für $c^{e,i}$ > slav. *ts* sind zahlreich:

19. **Celeia** (Mittelpunkt der Latinität in Noricum). Ein inschriftlicher Beleg zeigt den Schwund des *i* wie in *miaverit* für *meiaverit*. Die beiden *e* des Lokativs *Celeae* mufsten im Auslande notwendig zur Oxytonierung und zur Zusammenziehung führen: *Celé*.[4] Diese Form konnte slav. nur durch **Celî* wiedergegeben werden und sie hat sich tatsächlich im deutschen *Zilli* erhalten. Das auslautende *-i* war für das slav. Sprachbewufstsein die lokativische Endung wie in *poḷi* von *poḷe* Feld. Dieses Gefühl brachte notwendig mit sich die Änderung des *l* zu *ḷ* und die Schaffung eines neuen Nom. *Ceḷe* zu *Ceḷi*. Dabei kann auch der Umstand mitgewirkt haben, dafs sich diese Stadt in einer grofsen Ebene (= *poḷe*) befindet.

20. **Crexi** (vgl. oben Nr. 3) > ital. *Cherso* > skr. *Crȅs, Crȉs*.[5]

21. (*Ad*) **Decimum** (sc. *lapidem*). Entlang der römischen Strafsen kommen häufig ON vor, welche nach den Meilensteinen benannt sind. Sie haben sich auch in Frankreich erhalten, wie (*Ad*) *Octavum* (sc. *lapidem*) > *Uchaud, Oitier* zeigen (vgl. Longnon, *Les noms de lieu de la France* 116 f.). An der röm. Strafse, welche von Salona nach Andetrium führte, befand sich in einer Entfernung

[1] Die Erklärung des slav. Vokals findet sich in meinen *Studije iz ilirske toponomastike*, Barić, *Arhiv* I, 22. Die Literatur über dieses vielumstrittene Wort gibt Berneker, *Sl. etym. Wbch.* 619. Die Sonorisierung ist noch anzutreffen in venez. *cáleze*, istr. *caleğe* > skr. *kȁlež*, g. *kȁleža* und oben Nr. 7 *cimice* > **cimige* (vgl. piac. *cizma*) > *čemež*, *čomož* bei den Slaven Veglias und *čamža* 16. Jh. Auch $^{v}qu^{v}$ > *g* dürfte vorslavisch sein, cf. Nr. 36.

[2] *Rj*. I, 876.

[3] Kos, *Gradivo za zgodovino Slovencev* (= Materialien zur Geschichte der Slovenen), I—IV Indices.

[4] Vgl. Holder I, s. v. Alles, was ich hier sage, ist ein Auszug aus meinem Artikel *Oglej i Celje* (Aquileia und Celje) in *Časopis za slovenski jezik, književnost in zgodovino* (= Zeitschrift f. slov. Sprache, Literatur und Geschichte), III, 24—32 und 151—153. Anders fafst die Entstehung der Nominativform *Cele* Ramovš auf, ibid. p. 33, was für unsere Frage belanglos ist.

[5] *Rj*. I, 821.

von X m. p. *Ad decimin* des Geographen von Ravenna.[1] In *-in* ist entweder eine Verschreibung für *-um* zu sehen, oder der Lokativ *Decimi* + *n-*, Abkürzung von einem Appellativ. Oder ist *n* einfach überflüssig. Der Entfernungsangabe zufolge ist *Decimum* mit dem heutigen *Dicmo* zu identifizieren, welches regelrecht den antiken Namen wiedergibt. Dafs der slav. ON. auf *-o* und nicht auf Kons. wie *Rim*, *Jakin* etc. endet, erklärt sich dadurch, dafs es keine Stadt, sondern eine Station war, vgl. *Ducculum* > *Diklo*,[1] *Muccula* > ital. *Muggia* > slov. *Mịle*,[2] *Vibianum* (sc. *praedium*) > *Bibińe*[3] etc.

22. **Civitas.** Das antike *Epidaurus*, welches noch beim Kaiser Konstantin als *Πίταυρα*[4] erscheint, war auch ein sehr bedeutender Sitz der Latinität. Der Praesbyter von Doclea, cap. 26 weifs sogar von einem besonderen hier gesprochenen romanischen Dialekt zu berichten, wovon er als Probe *lau* (λαῦ) > *labes REW* 4806 gibt.[5] Dieses Wort gebraucht der Kaiser Konstantin um *Rausion* etymologisch zu deuten.[6] *Epidaurus* heifst nämlich heute noch italienisch *Ragusa vecchia* und gilt als Entstehungsort von *Ragusa*, slav. *Dubrovnik*. Die Slaven haben den ON *Epidaurus* nicht erhalten, sondern bezeichneten diese echt lateinische Stadt nach ihrem lat. Appellativ (vgl. unten Nr. 33): *cīvĭtate* > *Cьptal* 13. Jh., heute *Càptat* oder *Càvtat*[7]; wegen *ĭ* > *a* vgl. oben Nr. 7 und 8.

23. **Longaticum,**[8] überliefert in beiden Itinerarien (Antonini und Hierosol.) als eine Station auf der Strafse von Aquileia nach Nauportus, heifst slov. *Logátec*, deutsch *Lohitsch*. Es liegt heute dicht an der jugoslawisch-italienischen Grenze und solange es noch von den ital. Truppen okkupiert war, hiefs es nach antiker Weise *Longatico*. Um die Endung des slov. Wortes (das deutsche beruht darauf wie beispielsweise *Rohitsch* < slov. *Rogatec*, mhd. *Rogaz*, Steiermark) zu erklären, mufs man den lat. Lokativ *Longatici* voraussetzen, wo *-ci* genau auf dieselbe Art behandelt wurde wie in **Venetici* > skr. *Mletьci* n. pl. gen. pl. *Mletaka* für Venedig. *on*° ergab hier regelrecht *o* wie *Sontius* > *Soča*,[9] ital. *Isonzo*.

24. **Serdica**[10] ist die Hauptstadt der thrakischen Sardi (in der Prov. Dacia mediterranea), heute *Sofia* (Bulgarien). Das Suff. kann

---

[1] Vgl. meinen Art. *Fremde Deklination in slav. Lehnwörtern*, Vasmer's *ZfslPh.* II, 395 und Bulić, *Bulletin d'archéologie et d'histoire dalmates*, XLIII, 198.

[2] Vgl. meinen Artikel über *Mịle* in *Časopis za slov. jezik* etc., V, 8.

[3] Vgl. meinen oben p. 387 in der Note 5 genannten Artikel, *Nast. Vjesnik*, XXIX, 226.

[4] *De adm. imp.* ed. Bonn, c. 29, p. 128.

[5] Vgl. meinen Artikel *Pojave vulg. lat. jezika na natpisima rimske prov. Dalmacije* (= Vlat. Erscheinungen auf den dalm.-röm. Inschriften), Belgrader *Starinar*, 1923, p. 3 (des Separatabzuges).

[6] *De adm. imp.*, ed. Bonn, c. 29, p. 128.

[7] *Rj.* I, 755.

[8] Pichler, *Austria romana* s. v.

[9] Vgl. meinen Artikel *Zum Vulgärlatein* in der Schuchardt-Festschrift, *Bibl. Arch. rom.* Ser. II, v. 3, p. 131 f.

[10] Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, p. 106.

lateinisch sein. In anderen ON wird es als lebendes Suff. gefühlt und abgeworfen, so in *Tarsatica* > *Trsat* bei Sušak (Kroatien). Es kann auch griechisch sein. Auch *-ικός* wurde als lebendes Suffix von Romanen und Slaven gefühlt und abgeworfen. *Tessalonike* ergab slav. *Solun*, arom. *Sărună*. Der Lokativ *Serdicae*[1] entwickelte sich mit der Liquidametathese regelrecht zu *Srědecъ*, welches von Byzantinern zu *Tralitza* oder *Triaditza*[2] gräzisiert wurde.

25. **Ulcinium** > *Lъcinъ* 13. Jh., mit Vokalisierung des sonantischen *l* > *o*: *Òciń* (beim ragusäischen Dichter Gundulić und in den Volksliedern) und *Òcin*[3]. Daneben unter Einflufs der ital. Form *Dulciń* und *Ulćin*, in welch letzterer Form *ć* dem alb. *ḱ* zu verdanken ist (cf. *ćéno* < *ḱen* Hund): *Ulḱin*.[4]

Appellativa:

26. **acētum** > gemeinsl. *ocьtъ*, bisher gewöhnlich auf got. *akeit* zurückgeführt. Da aber für *vino* nicht die gotische, sondern die balkanlateinische Herkunft (vgl. *ZfslPh.* II, 391 f.) anzusetzen ist, so gilt dasselbe auch für dieses begriffsverwandte Wort (vgl. Romansky in Weigands *XV. Jahresbericht des Inst. f. rum. Sprache*, p. 123). Wegen *ē* > *ь* vgl. *graecus* > *grъkъ* und *Tergeste* > **Trъžьstъ* > *Trst* (Nr. 17).

27. **caesareus**[5] > aksl. *cьsarь* (Miklosich 1109, *Et. Wb.* 28), mit der Assimilation *cs* > *c*: *carь*, vgl. oben Nr. 8 *čs* > *š*: *štirńa*, *štêrńa*, allgemein slavisch. Dieses Wort wird in den Germanistenkreisen als Lehnwort aus dem gotischen *káisar* betrachtet.[6] Berneker[7] und Romansky[8] betrachten *carь* als eine bei den Titeln gewifs sehr übliche Kurzform.[9] Der ersten Auffassung stehen gewichtige Gründe lautlicher und sachlicher Natur entgegen. Zuerst zeigt *cьsarь* > *carь* sowie auch *cěsarь* die Betonung auf *a*. Dieser Schwierigkeit begegnen Berneker und Romansky dadurch, dafs sie die Einmischung des bei Nomina agentis üblichen Suff. *-ar'* annehmen. Diese Ansicht könnte durch das begriffsverwandte *gospodar'* Herrscher gestützt werden. Sie ist aber nicht nötig. Den Anhängern der Herleitung aus dem Germ. mufs man soviel zugeben, dafs das *ě* der volleren Form *cěsarь* nicht aus lateinischem *ae* > *ę* odr *ę* erklärt werden kann. Dieses *ě* kann aber ebensogut auf germ. *ai* als auf griech. *αι*

---

[1] Gehört dem im Slav. erhaltenen Lokativ nach noch dem lateinischen Teil Balkans. Jireček, *Romanen*, p. 13 überläfst Pautalia (Küstendil) und Serdica (Sofia) dem griechischen Gebiet. Wenn es so richtig ist, so haben die Slaven nur den ON von Lateinern gehört. Die Prov. Dacia mediterranea war im 4.—7. Jh. nach Jireček ein doppelsprachiges Gebiet.

[2] Jireček, *l. c.*

[3] *Rj.* VIII, 504.

[4] Pekmezi, *Alb. Gramm.*, p. 278. Vgl. auch *Ocin*, *Rj.* VIII, 534.

[5] Vgl. auch *καισάρειος, α, ον* oder *-ηος*, Sophocles, *Greek Lexicon* 617.

[6] Weigand, *Deutsches Wbch.*, s. v. *Kaiser*; Kluge, *Etym. Wbch.*[8], vgl. auch Berneker, *Slav. et. Wbch.*, p. 127.

[7] *Slav. etym. Wbch.*, p. 127.

[8] *Lehnwörter lat. Urspr. im Bulg.*, p. 100.

[9] Vgl. auch *sla Mâre* für *sūtla* < *sanctula* auf der Insel Veglia.

zurückgehen. Also hat man hier zwischen germanisch und griechisch zu wählen. Sicher ist es ferner, dafs das Wort *cěsarъ* im weiteren Verlaufe tatsächlich im Konsonant den Einflufs von *καῖσαρ* des griech. neuen Testaments erfahren hat. Man hat nämlich ksl. *kesar'* = skr. *ćesar*,[1] wo griech. *κ* durch *k* oder *ć* wiedergegeben ist. So kann auch der Vokal *ě*, den die Byzantiner mit *ια* oder *αι* wiedergeben,[2] auf einem solchen Einflusse beruhen. Sachlich wird die Herleitung des Wortes aus dem Got. durch die Bedeutung widerlegt, denn *cěsarъ* bezeichnet zunächst nur den byzantischen Kaiser. Sein Sitz gilt den Slaven als Kaiserstadt = *Carigrad* überhaupt. Gemäfs der Unterscheidung, die die afr. Chanson de geste bei Karl dem Grofsen macht (*Charles li reis, nostre emperere magnes*), ist der Name *Karal* bei den Slaven nicht die Bezeichnung des Kaisers, sondern die des Königs geworden. Je mehr man sich nun zu Konstantinopel nähert, kann man beobachten, dafs die den Slaven von Germanen gekommenen Herrscherbezeichnungen semantisch abgeschwächt werden. *kuning* > *knez* heifst z. B. jetzt in Bosnien nur Dorfschulze oder Dorfältester. Diesen Ausdruck ersetzen die mohamedanischen Slaven mit arab. *mùktār*, während sie den Ausdruck *car* für den Sultan behielten. *kraļ* „König" ist als Herrscherbezeichnung bei den Bulgaren und Russen überhaupt nicht üblich.[3] — Die Form *cьsarь* > *car* erklärt sich ganz leicht aus dem Adj. *caesareus*. Das unbetonte *ae* wurde wie in *Naedinum* > **Nьdin* > **Nadin* (Dalmatien) zu *ь*, welches dann ausfallen kann. Dafs dieses Adjektiv gerade im Orient beliebt war, zeigen die zahlreichen ON *Caesarea*, griech. *Καισάρεια*, welchen im Occident gewöhnlicher *Augusta*[4] entspricht. In Hispania haben beide Epitheta verbunden *Caesarea Augusta* > *Zaragossa*, den ursprünglichen iberischen ON verdrängt. Wie im Westen *Augustus* zu Personennamen wurde, so *Caesareus* im Osten zu *Caesarius*, indem *-eus* durch das Gentilsuff. *-ius*, ersetzt wurde, vgl. *Stercoria* für *Stercorea* auf den christlichen Inschriften.[5]

---

[1] Nicht aus **cjesar* wie Berneker *l. c.* meint. *cj* ergibt nur *č* (vgl. *ovca* Schaf — adj. *ovčї*). *ć* oder *k* beruht auf griech. *κ*: *ćiler* (*Rj.* II, 137) oder *kìļēr*, *kìlijer* (*Rj.* IV, 952) < *κελλάρι*, *Ćiro* oder *Ćirilo* < *Κύριλλος* *Rj.* II, 139.

[2] Vgl. die Graphie *ὁ τζαῖσαρ* für *cěsarъ* bei Kedrenos (ed. Bonn, 2, 466) und Belić-Festschrift, p. 122, Note 5.

[3] Bei den Rumänen, Albanesen und den Byzantinern erscheint es als Lehnwort: *craĭŭ*, *craĭasă*, *craĭşorul*, ON *Craĭova* (vgl. *Kraļevo* in Serbien), alb. *kral* „fremder König", griech. *κράλης* „slav. König". Rum. *rege* und *regat* sind Neologismen. Daraus ist zu schliefsen, dafs *rex* am Balkan nicht bodenständig war. Das Wort mag hier auch deshalb verloren gegangen sein, weil es mit Geringschätzung behaftet war. *Reges* und *reguli* werden nämlich Barbarenkönige genannt.

[4] Vgl. Longnon, *Les noms de lieu de la France* § 555 p. 140. Es handelt sich bei diesen ON um die Verehrung, die die Bevölkerung oder die Ämter der divinisierten Persönlichkeit des Kaisers, seinem *numen* durch den Namen ihrer Stadt zum Ausdruck bringen wollten. Gerade wie wenn heutzutage auf der Insel Veglia das Städtchen *Punat*, ital. *Ponte* seinen Namen in *Aleksandrovo* (Adjektiv von *Aleksander*, König von Jugoslavien) geändert hat, um seinen König zu ehren.

[5] Vgl. meine *Pojave vulg.-lat. jezika na natpisima rim. prov. Dalmacije* (= Vlat. Erscheinungen auf den römisch-dalm. Inschriften) p. 24.

Es ist wohl möglich, dafs im oströmischen Reiche angesichts des fortwährend wachsenden Glanzes Roms griech. *βασιλεύς* an Bedeutung Einbufse erlitten hat, gleichwie beispielsweise in Rufsland Peter der Grofse das volkstümliche *cárь* durch *impjerator* aus Bewunderung für alles Westliche offiziell verdrängte. Dadurch wurde die Stimmung gewissermafsen für die Ausdrücke *imperator* oder *caesar* gemacht. Im Balkanlatein haben wir ja keine Spur von *rex*. Sowohl die Romanen als auch die Romäer des Balkans konnten zwischen *imperator* oder *caesar* wählen. Beide Ausdrücke kommen nämlich auf den Inschriften in der seit Trajan bestimmten Reihenfolge[1] *imperator caesar* vor. Die gewöhnliche Formel des kaiserlichen Titels lautet z. B. *Imp. Caesar Flavius Theodosius aug.* Dafs die Goten und nach ihnen die Slaven dem Ausdruck *caesar* vor *imperator* (> rum. *împărat*, alb. *mbret*) den Vorzug geben mufsten, ist angesichts der Bedeutung des griechischen Hofes zu ihrer Zeit nur natürlich.[2]

Das Nebeneinander der beiden Wörter im offiziellen Titel *imperator caesar* hat einen Niederschlag in ahd. *cheisûr*, as. *kêsûr* < **caesōrem* gefunden (nach Kluge, *Grundriss* I², 335 und 351). *Caésārem* hat demnach das Suffix von *imperatorem* angenommen. Es ist eine Kompromifsform.

Adj. *caesareus* ist weiter für ags. *cásère* anzusetzen, vgl. Kluge *l. c.* Wenn bei den Dichtern *caesarēus* (*Thes. l. lat.*, *onomosticon*, p. 39) mit Akzentverschiebung vorkommt, so ist das, da es als *Caesarēum* „Caesarstempel" der religiösen Sprache angehört, dem Einflusse von *mithraeum*, *mūsēum* etc. zuzuschreiben. Von demselben religiösen Gebrauche rührt es ferner her, wenn *Caesar* auf den Inschriften sehr oft *Caisar* archaistisch geschrieben wird. Diese Schreibweise hat gewifs die Aussprache beeinflufst, denn sie liegt der germ. Form zugrunde. Auch im Griech., wo bekanntlich *αι* schon im 2. Jh. als *ε* erscheint (vgl. Brugmann, *Gr. Gram.*²), mufs man die diphthongische neben der monophthongischen Aussprache annehmen (auf der monophthongischen beruht das *e* von slav. *cesarь*, *ḱesarь*), denn man hat: 1. für *Caesarēa* (Cappadocien) türk. *Kaisarieh*, für *Caesarēa* (Palestina) arab. *el-Kaisârije*; 2. fürs 9. Jh. belegt sie der Araber Ibn Khordâdhbeh: Le roi des Romains que le peuple nomme *Kaiçar*, s'appelle proprement *Basyl* (zitiert nach Jireček, *AfslPh.* XXXI, 450).

Durch *Caesareus* anstatt *Caesar* will man offenbar die Herkunft oder die Zugehörigkeit angeben, vgl. germ. *kuning* von *kuni* „Geschlecht", oder noch besser, slav. *korlь* < *Karal* (Berneker, *Sl. etym. Wb.*, p. 572), wenn es, wie ich meine, adj. Ableitung mittels *-jь* vom Personennamen wäre, da deutsch *l* bleibt.

[1] *PW*, III, 1288. Eine Sammlung von kaiserlichen Titeln auf den Inschriften s. bei Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4. éd., p. 191, 193 etc.

[2] Bartoli, *Riflessi slavi di vocali labiali romane e romarze, greche e germaniche* in Jagić-Festschrift, p. 37 § 8 rechnet *cьsarь* zu den germanoromanischen Elementen. Die Frage wird dadurch nicht gelöst.

28. **caephalus** > *cipal*; *cîpao*, gen. *cipla*, Süddalmatien; *cafal* (Arbe), *cîplarica* Netz zum Fangen dieses Fisches.[1]

29. **cerrus** > *cer*[2] allgemein slavisch.

30. **maceria** > *mocira*, auch als ON in Bosnien.[3]

Dazu noch zwei Beispiele für *qu* vor *i* > *ts*:

31. **Quirinus** > **Cirin*, zu erschliefsen aus dem ON *Cirih* (adjektivische Bildung mit dem Suffixe *-jь*) auf der Insel Veglia.

32. **quinta** (sc. *pars*, *pettia*, *moneta* etc.) > *cęta*, allgemein slavisch, 1. δηνάριον „kleines Geldstück, ein Bifschen (klruss.), Stückchen Blech verschiedener Farbe" (poln.); 2. Heiligenschein auf den Bildern (russ.), Tüpfel (klruss., poln.), Fleckchen (poln., klruss., skr.), Flitter, Tand, Punkt (klruss.). In der zweiten Bedeutung ist es weiter von den Rumänen entlehnt: *ţintă* „Ziel, Stift", davon *ţinti* „zielen". Nur ist die rumän. Bedeutung weiter entwickelt worden. Uhlenbeck, *Got. Wb.* 45, hat ein germ. **kinta* vorausgesetzt. Daraus wäre sl. *cęta* entlehnt. Ihm stimmen Feist, *Etym. Wbch. der got. Sprache*, p. 167 und Berneker, *o. c.* p. 122 bei. Man sieht aber nicht den Grund der Geschlechtsänderung im Germ., wo *kintus* das Geschlecht von *ās*, *assis*, *sestertius*, *nummus* oder dergleichen wiedergibt. Die zweite slav. Bedeutungsreihe ist ohne Anknüpfung im Germ. In bezug auf das Geschlecht entspricht das slav. Lehnwort dem bearn. *kinte* „Bergkante" oder span. *quinta* „Landhaus". Die zweite slav. Bedeutungsreihe steht möglicherweise im Zusammenhang mit frz. *quintaine*, prov. *quintana* „männliche Figur von Holz mit einem Schild, den der heransprengende Ritter bei Turnierspielen zu treffen suchte", *REW* 6966, wofür besonders die rumän. Bedeutung zu sprechen scheint. Die Bedeutungsentwicklung des romanischen sowohl wie des slav. und germ. Wortes bedarf besonderer Untersuchung, wie Meyer-Lübke a. a. O. richtig hervorhebt. Es ist vielleicht vom röm. militärischen Ausdruck *quinta* (sc. *via*) auszugehen. Diese die Zelte der beiden Legionen durchschneidende Strafse diente bekanntlich zum Markt- und Handelsplatz des Lagers.

Ein Beispiel für *ci* > *ts* in den ON:

33. **Castellaceus** (cf. *castelluceus* > *Le Caylus*[4] in Südfrankreich). Der Name der römischen Garnisonstadt *Viminacium*, eine Ableitung von *vimen* Weide mittels *-aceus*, an der Morávamündung an der unteren Donau (Moesia prima), welche für die Verteidigung der Donaulinie ganz dieselbe Bedeutung hatte wie Poetovio in der pannonischen Ebene für die Verteidigung von Aquileia, hat sich

---

[1] *Rj.* I, 801 f., Bartoli II, 289. Daneben kommt auf der Insel Veglia und anderswo in Dalmatien auch die Form mit *ć* (Bartoli II, 251) vor, die auf griech. *κ* hinzuweisen scheint. Es ist jedoch fraglich, ob das Wort richtig abgehört wurde.

[2] Berneker, *o. c.*, p. 122.

[3] *ZfrPh.* XXXVIII, 549.

[4] Ich korrigiere hiermit *ZfrPh.* XXXIX, p. 612. Das Suff. *uceus* ist in Südfrankreich zwar selten, aber es finden sich doch Beispiele.

im Slav. nicht erhalten. Die Slaven bewahrten seine lateinische militärische Gattungsbezeichnung als *castellum*, erweitert mittels *-aceus*, offenbar nach dem Suffixe seines eigentlichen Namens: *Kostólac*, a. 1380 *Kostolьcь*,[1] im Kreise Smederevo (Serbien). Der heutige Akzent beruht auf der Verschiebung von der letzten Silbe. *-ȁc* < *-aceu* wurde durch das slav. deminut. Suff. *-ьc* ersetzt. Da wir nämlich neben *Kostolac* kein *Kostol*[2] haben, so kann dieses Suffix nicht als unterscheidendes Mittel gedient haben wie beispielsweise in *Bakar*, ital. *Bucari* und *Bakarac* ital. *Bucarizza*[3] (beides in der Bucht von Bucari, kroat. Küstenland).

Zwei in den Appellativen:

34. ***aciale** *REW* 103 > skr. *ocal*, aksl. *ocělь*[4] etc., allgemein slavisch.

35. **faciale** > skr. *pòculica*, Kroatien, z. T. auch Slavonien. Der Ausgangspunkt mag Siscia gewesen sein. S. *Archivum romanicum*, V, Nr. 2. Dasselbe auch in *incēf(ō)* (Ragusa) < *infaci(ale)*, *ZfrPh.* XLI, 149, 11 und XLIII, 766f.

cį > *ts* in diesen drei slav. Beispielen ist für die Beurteilung des rum. *cį* > *ţ* in *soţ* < *sociu* sehr wichtig, während alb. *šok*. Prokop belegt diesen Lautwandel für das 6. Jh.: *Μουτζιανι Κάστελλον*, *Λούτζολο*.[5]

Für *g*$^{e\,i}$ > *z* habe ich keine Beispiele, nur für *gu̯* ein einziges.

36. Es ist das illyrische *Piquentum* in Istrien. *q* ist hier schon von der Ankunft der Slaven gleich wie *ᵛtᵛ* > *d* (cf. skr. *Čabdad* 13. Jh., slov. *Čedad* < *civitate* > ital. *Cividale*) *g* geworden (vgl. *aqua* > friaul. *age*), wodurch sich ein volksetymologischer Zusammenhang mit *pinguis* ergab. So heifst der Ort heute ital. *Pinguente*. Diese Form ist auch die Grundlage der slavischen, mufs also sehr alt sein. *n—n* wurde in *l—n* dissimiliert. *Pinguente* ergab somit regelrecht *Blzet*[6] im 13. Jh., woraus mit Vokalisierung del *l* *Buzet*, vgl. *Glemona* > *Gumin*. Hier stimmt die slav. Wiedergabe von *gu̯ᵉ* > *z* mit der friaul., vgl. *anguilla* > *anzile*. Sie ist aber für *Pinguente* nicht belegt.

Für *c* vor *y* auch nur ein Beispiel:

37. **Cyprianus** > *Ceprota* a. 1372[7] in Zara mit *υ* > *e* wie in ital. *gesso*.

---

[1] *Rj.* V, 375.

[2] Das Dorf *Kostol* befindet sich weit von *Kostolac* im Kreise Krajina. *Rj.* V, 375.

[3] Vgl. meinen oben p. 390 in der Note 3 zit. Artikel, p. 2.

[4] Bezeichnend ist hier die Vertretung von *ia* > *ě* wie in *patriarcha* > *podreka*, *Adrianopolis* > *Drěnopoļe*.

[5] *Περὶ κτισμάτων*, IV, 4, p. 123, 31 (ed. Haury), 123, 7. Das zweite befindet sich ἐν χώρᾳ Ῥεμισιανισίᾳ.

[6] *Rj.* I, 751. Vgl. meinen oben p. 387 in der Note 5 zit. Art. in *Nast. Vjesn k*, XXIII, 341.

[7] *Codex dipl. regni Croatiae* etc., XIV, 401. Vgl. dim. *Cebrus* in Traù a. 1264—1271, Jireček, *Romanen* II, 32.

Diese zweite Klasse von Entsprechungen ist für die Chronologie der zweiten und dritten slav. Palatalisierung sehr wichtig, denn sie zeigt deutlich, daſs sie auch für die Zeit gültig war, als die Slaven am Balkan gekommen sind. Das Beispiel wie *Kerso* > *Čres*, *Cres*, *Cris* zeigt ferner, daſs sie älter ist als die sogenannte slav. Liquidametathese, die noch in das Zeitalter Karl des Groſsen reicht.

III.

Bei weitem zahlreicher sind die Fälle, wo der romanische Velar eralten ist.

*c^e i^* als *k*:

38. **Caput fici** heiſst a. 1228 die Landzunge zwischen Gravosa und Rijeka (ital. Ombla) in Süddalmatien, skr. *Kantáfig.*[1] *caput* bedeutet hier dasselbe wie das später unzählige Male vorkommende *puncta* (vgl. *Caput Saxi*, *Caput Vadorum*, *Thes. l. l.* III, 414). *fici* ist syntaktisch dasselbe wie *urbs Romae* > *la ville de Rome*. Die Landzunge wurde nach der Feige benannt, was in der skr. Toponomastik Dalmatiens als *Smokva*, *Smokvica* unzählige Male wiederholt wird. Nur ist die Entwicklung von *capite* > *kanta-* befremdend. Bartoli II, 411, § 498 dachte an die Einmischung von *campita*, wogegen die Lage einen entschiedenen Einspruch erhebt. Ich denke, daſs die in der zwischentonigen Stellung sich befindenden *i* und *e* (*càpite fíci*) nach slavischer Art zu Halbvokalen geworden sind, wovon der zweite, um die Konsonantenhäufung zu verhüten, zum Vollvokal *a* wurde, also **kaptàfig*. Vor Labial hat sich nun der Nasaleinschub eingefunden, vgl. *komprč* < *capriccio*: **kamptafig*. In dieser Gestalt ist der Ortsname volksetymologisch mit *cantare* in Zusammenhang gebracht. Es ist zum imperativischen Kompositum geworden, um etwa die vielen dortigen Feigen anzudeuten. *-g* für *k*, welches schon a. 1436 Puntą de *Cantafigho* vorkommt, spricht auch dafür. *figo* ist venezianisch.

39. ***Circinalis** (sc. *vallis*). Eine Bucht auf der Insel Veglia heiſst skr. *Krknũš*[2] oder *Krkńus*, wo *ń* neben *n* nicht auffällt, cf. skr. *gńoj* neben *gnoj* Dünger. Bei den Italienern der Stadt Veglia heiſst sie *Karnáusa*,[2] wo man die bekannte vegliotische Diphthongierung *ō* > *au* sieht. In einer Notariatsurkunde heiſst es a. 1636 *Cherchnul* und im skr. Dorfe Pinezić heiſst es noch heute *Krkńũl*.[2] *-ul* ist die vegliotische Wiedergabe von *-ale*. Die Slaven haben also die ursprüngliche vegliotische Form besser bewahrt als die heutigen Italiener. *Karnausa* beruht auf dem Suffixwechsel: *-ausa* < *-osa*[3] anstatt *-ul* < *-alis*.

---

[1] Auszug meines oben p. 387 in der Note 5 erwähnten Artikels, *Nast. Vjesnik*, XXX, 8f.

[2] Nach meinen Erkundigungen. Bartoli II, 238 hat auch *Karnauza* und *Carnaussa*.

[3] Bartoli II, § 295. Über den ON handle ich ausführlicher in meiner Studie über vegliotische ON.

40. **Circinata** (sc. *insula*) von *circinus* erscheint im Inselnamen *Krknata* gegenüber dem Dorfe Žman auf der Insel Dugi Otok (ital. Isola Lunga) im Archipel von Zara. Der Name erscheint weiter noch im Namen der Bucht *Krknašćica*, einem substantivierten Adjektiv von *Krknata*. *Circinus* kommt noch weiter in Dalmatien vor im Namen zweier Inselchen: *Veli* und *Mali* (= der grofse und der kleine) *Kr̀knāš*, wo das Suff. unklar ist. Genaue Übersetzung dieser Benennung kommt in skr. Namen einiger dalmatinischer Insel vor: *Veli* und *Mali Obručan*.[1] Dazu noch *rt* (= *punta*) *Krklant* (österr.-ungar. Spezial-Karte 26/XI), südöstliche Landzunge auf der Insel Arbe, von *circinatus*, mit Nasaleinschub vor Dental wie in *oblata* > *oblanta*, Bartoli II, 296. Brusić, *Otok Rab*, p. 5, 9 schreibt diesen Namen auch *Karklant*. *n—n* wurde in *l—n* dissimiliert.

41. **Liciniana** heifst eine Insel in dem Archipel vor Ragusa. Diese Grundlage ist aus den urkundlichen Belegen leicht zu erschliefsen: *Licignana* im 13. und 14. Jh., a. 1285 *Licnana*. Im Slav. wurde *i* > *ь* > *a*: a. 1513 scopulum *Lachliane, Lachgnana*[2] im 16. Jh. Zunächst wurde *ń—n* in *ļ—n* dissimiliert, dann wurde *l—ļ* zu *ļ—ļ* assimiliert, um später wieder zu *j—ļ* dissimiliert zu werden: *Jàkļan*, wie die Insel heute heifst[3]. Inselnamen auf *-anum* von lat. Gentilnamen kommen in Dalmatien auch sonst vor, so *Postumiana* > *Pašman*[3] unterhalb Zara.

42. Der Kaiser Konstantin erwähnt neben *Κισσα* auch eine andere Insel *Σκίρδα*.[4] Er schreibt sogar beide zusammen wie auch *Estiunez*, wo offenbar zwei Inselnamen *Sestruń* und *Iž* zu suchen sind.[5] Desgleichen schreibt er zusammen *Λουτοδόκλα* für *Ļuta* und *Dukļa* < *Doclea*.[6] Auch in Pliniushandschriften kommen solche Fehler vor. *Σκίρδα* oder *Σκερδά* ist mit *Škarka* (Archipel von Zara) zu identifizieren. *ar* steht hier für *ŗ* sonans. Der Name ist illyrisch, vgl. den Personennamen *Scerdilaidas* und *Scardona* > *Skràdīn* (Dalmatien). Dazu noch Jireček, *Romanen* I, 63, 64.

Für *qu*[i] > *k* nur ein Beispiel:

43. **Quirinus,** der Heilige aus Siscia, Stadtpatron von Veglia. Skr. erscheint er auf der Insel Veglia als Personen- und Familienname: *Kìrīn* 13. Jh.,[7] *Kirinčić*, Ableitung von **Kirinьc* (= der dem hl. Quirinus geweihte). Daneben auch *Kerinčić* mit der wohl roman. Dissimilation *i—i* > *e—i*, vgl. vegl. *Kerdin* (Bartoli II, 344).

---

[1] Auszug meines oben p. 387 in der Note 5 zit. Art. *Nast. Vjesnik*, XXIV, 661.

[2] Belege bei Bartoli II, 304. Sindik, *Dubrovnik i okolica*, p. 25 gibt *Lakļan* als heutige Form an.

[3] Vgl. meinen oben p. 387 in der Note 5 zit. Art. *Nast. Vjesnik* XXX, 21.

[4] *De adm. imp.* ed. Bonn, c. 29, p. 140 und *Nast. Vjesnik*, XXIV, 665.

[5] *De adm. imp. l. c*, und *Nast. Vjesnik*, XXIV, 666.

[6] *De adm. imp.* ed. Bonn, c. 35, p. 162. Rački, *Documenta hist. croat. illustr.*, p. 415, Note 81.

[7] *Rj.* V, 5.

Für *c* vor *y* > *k* sind Beispiele ziemlich zahlreich.

44. **Corcyra** heifst askr. *Kr̀kar*, gen. *Krkra*[1] 10. Jh., was mit ital. *Curzola* > heute skr. *Korčula* nicht stimmt.

45. *Κυριακός* > 12. Jh. *Kurjak*[2] in skr. Familiennamen, als ON auf der Insel Veglia und *Kurjakovac* (Slavonien, Serbien).

46. *Κύριλλος* > *Kùril* 15. Jh. in skr. ON und PN.[3]

Für *ci̯* > alb. *k̂* (vgl. *šok* aus *šok̂* < *socius*, *facies* > *fak̂e*) ist es sehr wichtig, dafs man *ci̯* > *k* auch in skr. ON belegen kann.

47. **Sisciae** wird durch *Sísak*,[4] gen. *Síska*, dialektisch *Sisek* (worauf deutsch *Sissek* und ung. *Sziszek* beruhen) wiedergegeben. *a* (*e*) ist der sogenannte unbeständige Vokal, welcher im Nom. der auslautenden Konsonantengruppen erscheint, in der Deklination dann wieder schwindet, vgl. mhd. *frisk* > skr. *frȉžak*, f. *frȉška*.

48. Von den Appellativen bieten sich nur zwei Beispiele für *ci̯* > *k*. Es ist **commercium** > *kumjerak*,[5] g. *kumjerka* Zoll, 13. Jh. *kumerъkъ*, auch mit *ě* statt *e*, in Ragusa. Da die Liquidametathese fehlt, so kann man nicht an die Volkstümlichkeit denken. Es ist bemerkenswert, dafs es in lateinischen Urkunden neben *comerchium* auch *comerclum*[6] geschrieben wird, auch mit *z*: in nomen agentis *cumerzarius*; in *comerclum* steckt offenbar ein graphischer Hyperlatinismus nach *occhio* < *oculus*.

49. **urceolu** > skr. *orkulić* „lecythus, trulla, lagoena“ mit der skr. Deminutivendung *-ić*, belegt bei den Lexikographen Mikalja und Stulli. Da Kašić in seinem *Römischen Rituale* schreibt: „Der Geistliche schöpft mit dem kleinen Gefäfs oder *orkulić* Wasser“, scheint das Wort der Kirchensprache zu gehören. Vgl. *Rj.* IX, 168. Da hier die Anlautsilbe *ur-* nicht dieselbe Behandlung zeigt wie in *urceus* > *vrъčь* (s. Nr. 13), ist *orkulić* gewifs nicht alt.

Beispiele von Appellativen sind infolge der Entlehnungen aus dem Romanisch-Dalmatinischen sehr zahlreich. Altes und Neues ist hier manchmal schwer zu unterscheiden.

50. **acernia** *REW* 96 > *kȉjerna* in Ragusa oder *kȉrńa* im übrigen Dalmatien[7] kann wegen des Fehlens der Liquidametathese nicht alt sein. Für *-erna* könnte man auch *-r̥na* erwarten, vgl. *čatrńa* (Nr. 8).

---

[1] *Rj.* V, 593.

[2] *Rj.* V, 815. Jireček, *Romanen* II, 32.

[3] *Rj.* V, 812. ON *Kurȉlovica* bei Omišaļ (Veglia). *Kurjak* bei Poļica (Veglia).

[4] *ZfrPh.* XXXVI, 654.

[5] *Rj.* V, 779.

[6] Jireček, *Romanen* I, 90. Vgl. ähnliche Graphie in Zara: *Cicha* und *Cicla*, Jireček, *Romanen* II, 30.

[7] *Rj.* IV, 949 und V, 9; Bartoli II, 293. Die Form *kirija* aus Spalato zeigt *ń* > *j*, vgl. *Marjan* für *Mrļan* < *Marinianum*, Berg bei Spalato (*Nast. Vjesnik* XXIII, 344).

51. **calce** > *klȁk*[1] Kalk (Dalmatien, Montenegro, in Kroatien bedeutet *klåk* ein Gemisch von Tonerde und Stroh zum Befestigen von Kacheln im Kachelofen), auch ksl. Ein altes Lehnwort, weil es die Liquidametathese zeigt. Gegen die Entlehnung aus dem Germanischen spricht die geographische Verbreitung des Wortes.

52. **caementum** > *kìmenat*[2] (Ragusa), fessura fra due assi nella barca, jung, weil *en*ᶜ unverändert geblieben ist, desgleichen auch *kentenar* (Bartoli II, 292).

53. **caerefolium** > *krfulica*[3] ist wahrscheinlich eher ein Lehnwort aus dem deutschen *Kerbel*, mh. *kervele*, vgl. skr. *krvelj*.[4] Die Area des skr. Wortes ist mir nicht bekannt, wahrscheinlich Kroatien-Slavonien. Die anderen slav. Formen sind entschieden deutschen Ursprungs.[5]

54. ***centra** Nagel *REW* 1815 > *kȇntra* gangheretto, dem. *kȇntrica*[6] kann wegen der Behaltung des rom. Nasals nicht alt sein. Man würde *e* für *en*ᶜ erwarten; vgl. oben Nr. 36 *Buzet* und *Pincus* > *Pek*.

55. **cepulla** *REW* 1820 > *kȁpula* oder *kàpula*[7] ist alt, weil es in der unbetonten Silbe *e* > *ь* > *a* zeigt, vgl. oben Nr. 7, 8, 27 *cьsar*, *čatrńa*, *čamža*. Die Area des skr. Wortes ist Ragusa und das übrige Dalmatien.

56. **ceresea** > *kriješa* (Ragusa), *kriša* (Dalmatien), *kriješva*.[8] Für das Alter sprechen die Liquidametathese und *-va*, welches auf *ū*-Deklination zurückgeht, s. darüber *ZfslPh*. II, 396 f.

57. **cerostatum**[9] > *kèrostat* candelabrum (Ragusa) oder mit Angleichung an das slav. Suff. *kèrostac* gen. *kèrosca* kann nur jung sein.

58. **cicuta** > skr. *kùkuta*, *gugutva* (Sinj), *gugùta*[10] gehört eigentlich nicht hierher, weil man wegen rum. *cucută* und alb. *kukutε* anzunehmen hat, dafs schon in der Vorlage **cucuta* war, vgl. PN *Sucundus* *CIL* III, 8552 und *šukun* (ded) Grofsvater in Vrbnik auf der Insel Veglia.[11]

59. **cimice** > *kȉmak*, g. *kîmka* Wanze, pl. *kînci*[12] (Ragusa und im süddalmat. Küstenlande). Dazu noch *kȉnkavica*[13] Zyzyphus vulgaris in Paštrovići in der Bocche di Cataro. Für das Alter spricht unbetontes *i* > *ь*.

---

[1] Berneker, *o. c.*, p. 508; Bartoli II, 447.
[2] *Rj*. IV, 953; Bartoli II, 293.
[3] *Rj*. V. 530.
[4] *Rj*. V, 705.
[5] Berneker, *o. c.* 501.
[6] *Rj*. IV, 935; Bartoli II, 292.
[7] Über die Verbreitung und Ableitungen s. *Rj*. IV, 849 f., Bartoli II, 292.
[8] *Rj*. V, 538; Bartoli II, 294.
[9] Jireček, *Romanen* I, 89; *Rj*. IV, 938; Bartoli II, 293.
[10] Berneker, *o. c.* 641; *Rj*. III, 495. *k* > *g* ist der onomatopoeischen Umgestaltung zuzuschreiben, vgl. *gugut* Girren.
[11] Vgl. Štrekelj, *AfslPh*. XII, 457, XIV, 548.
[12] *Rj*. IV, 952; Bartoli II, 293.
[13] *Rj*. IV, 955.

60. **circulum** > *k̀rklo* [1] (Ragusa) piega del vestito und danda. Für das Alter spricht *ir* > *r̥* sonans. Als jüngeres Lehnwort erscheint *Cirkul* als Strafsenname bei Omišalj auf der Insel Veglia.

61. ***cirra** von *cirrus* (vgl. arcev. *čara*, log. *kirra REW* 1949) > *k̀era* [2] fimbria, cirrus (Ragusa), dem. *k̀erica* frangia (Süddalmatien).

62. **columna** mit vorslavischer Vokaldissimilation *o—o* > *e— o*: *kèlōmna*, dem. *kèlōmnica*, oder mit skr. *mn* > *vn* (cf. *mnogo* > *vnogo* viel) *kèlōvna* [3] dürfte auch jung sein, weil man für *ǫ* < kl. *ŭ* im Skr. *u* (cf. rum. *columnă*) erwarten würde, vgl. sogar *domina* > *duvna* Nonne.

63. **crescente** > *krstjenta* [4] (in Ragusa, 18. Jh.) placentae genus quae sub cinere tantum coquitur ist wegen der Behaltung des roman. Nasals jung. *kj* ist *tj* geworden, vgl. skr. *tjedan* > *kjeden* Woche.

64. **decessus** > *dòkes* [5] (Ragusa, Trpań) nächtlicher Fischfang bei Lampe, pesca a fiocina con torce di resina, davon vb. *dokèsati*. Unklar, ob alt oder jung. Im Zeitworte hat sich das slav. Präfix *do-* eingemischt. Danach wurde dann das Hauptwort umgestaltet.

65. ***follicella** *REW* 3418 > *fùnkjela* [6] (Ragusa) bozzolo del filugello. Die Dissimilation *l—l* > *n—l* ist gewifs vorslavisch. Also müfste man für *on* > *u* haben, cf. *Montem grassum* > *Mutògras*. [7] Es handelt sich demnach um ein junges Lehnwort.

66. **labrax** > *lòmbrāk*, gen. *-áka* crenilabrus pavo, dem. *lombràčić*, *lumbrak* in der Bocche di Cataro, *lùmbrāk* (Vrańic bei Spalato), *lèbrāk* [8] (Budva), vgl. neugriech. λαβράκι, alb. *l-'abrek*, *l'evrek* > *labracem*. Der Nasaleinschub kommt auch katal. *llambrega* vor. Wie die Form aus Budva zeigt, kann in dalm.-slav. Formen derselbe Fall vorliegen wie in skr. *dumbok* neben *dubok* tief.

67. **lacerta** > *lòkārda* [9] Makrele in Dalmatien und im kroat. Litorale gehört eigentlich nicht hierher, weil in der dalmat.-roman. Vorlage *lacarda* [10] war. *lacarda* ist, wie *d* anstatt *t* zeigt, ein Lehnwort aus griech.-lat. λακέρδα. Der Wandel *er* > *ar* geht auch auf die Rechnung des Dalm.-roman. Dafs *lokarda* kein altes Lehnwort

---

[1] *Rj.* V, 594; Bartoli II, 294. Bezüglich des nicht zu erwartenden *-o* vgl. meinen Artikel *Fremde Deklination in slav. Lehnwörtern*, *ZfslPh.* II, 394 f.

[2] *Rj.* IV, 936; Bartoli II, 293.

[3] *Rj.* IV, 934; Bartoli II, 292.

[4] *Rj.* V, 644. Bezüglich der richtigen Etymologie vgl. Maver, *Slavia*, II, 37, 6.

[5] *Rj.* II, 590; Bartoli II, 290.

[6] *Rj.* II, 78; Bartoli II, 290.

[7] Sbkr. *Munčel* (Insel Veglia etc., vegl. *mončal*, vgl. Bartoli II, 333) habe ich nicht in diese Liste aufgenommen, 1. weil es jung ist (kein *u* für *on*ᶜ), 2. weil es vielleicht nicht *monticellum*, wie ich selbst noch Festschrift für Lozanić, p. 329) glaubte, sondern **montellum* ist, wie skr. *Munčel* (Veglia arbe) deutlich zeigt, wo *ć* nur auf *tj* zurückgehen kann. Darüber mehr in meiner Studie über vegliotische ON.

[8] *Rj.* V, 944, VI, 144 und 217. Bezüglich der Etymologie vgl. Schuchardt, *ZfrPh.* XXXI, 643, 646, XXXVII, 246.

[9] *Rj.* VI, 139; Bartoli 294.

[10] Jireček, *Romanen* I, 90.

ist, beweist das Fehlen der Liquidametathese (vgl. *Scardona* > *Skrȁdīn*).

68. **lucerna** > *lùkijerna* [1] (Ragusa, Cataro), jung wie *kijerna*.

69. ***muricenta** > *mȑkijenta* [2] (Ragusa und Süddalmatien) scoglio, secca marina, *mrkjenta* (Neretvanska Krajína), *mrkênta* (Insel Curzola). Jung wie *kimenat, krstijenta*.

70. **nuce pérsica** *REW* 6009 > *nàtipijerka* (Ragusa), *natiperka* [3] (Curzola), *antrùfīrsa* (Vela Luka, Insel Curzola) ist alt, weil es *u* > *ъ* > *a* (cf. *Muccurum* > *Màkarska*) zeigt. *k—k* wurden in *t—k* dissimiliert.

71. **placere** > *plakir* [4] als Eigennamen in ragusäischen Komödien; deshalb jung. Auch zeigt es *a* > *o* nicht.

72. ***racanum** aus *racăna* *REW* 6983 gehört auch hierher. Wie in rum. *cînepa* wurde auch hier der Paenultimavokal schon vlt. in *e* abgeschwächt. **racenu* ergab dann regelrecht *rákno* [5] (Kaštela bei Spalato) eine Art Shawl für Frauen.

73. **recessa** *REW* 7113a > *rèkesa* [6] riflusso di mare (Ragusa), wahrscheinlich jung.

74. **rancidus** > *rankèliv* [7] (Ragusa) ranzig, jung, weil *an*ͤ nicht zu *u* wurde wie in *sanctus* > *sut* ON. *-iv* ist das slav. Suff.

75. **tamarice** > *komòrika* [8] (Arbe und gewifs anderswo im kroat. und dalm. Küstenlande). Der Ersatz der roman. Endung durch das slav. Pflanzennamen-Suff. *-ika* geschah auf Grund der velaren Aussprache. Das Wort wanderte auf das Festland, verlor anlautendes *k* und als *omorika* bezeichnet es verschiedene Fichtenarten. In dieser Bedeutung wirft es auch *o-* weg und ändert *r* in *l*, kommt zu den Rumänen als *molidf* und zu den Albanesen als *molikε* und kreuzt sich zuletzt bei den Bulgaren mit griech. *μυρίκη* > *murika*. Wegen *a* > *o* ist es alt.

Beispiele für lat. *g* = slav. *g* in den ON:

76. ***Geminiana**, vgl. Nr. 16, ist sonst anzutreffen auf der Insel Veglia als Benennung verschiedener Parzellen in der Steuergemeinde Sv. Anton nördlich vom Dorfe Poljica: skr. *Gumańa* aus **Gumjana*. Die Labialisierung von *e* > *u* und *mn̯i* > *m* kommt auch im Spalatiner Familiennamen des 11. Jh. *Gumai*, *Gimai* < **Geminiani* vor. Mit derselben Wiedergabe der *i̯*-Verbindung, aber ohne Labiali-

---

[1] *Rj.* VI, 212; Bartoli II, 295. *Lùćērna Rj.* VI, 191 ist wegen *ć* < *lanterna*, vgl. *ZfrPh.* XLI, 151, wenn es richtig überliefert ist. Belege aus modernen Dialekten, welche *č* und *ć* genau unterscheiden, fehlen.

[2] *Rj.* VI, 65; Bartoli II, 296, vgl. frz. *murgier* < *muricariu REW* 5758.

[3] *Rj.* VII, 685.

[4] Bartoli II, 298.

[5] Broz-Ivekević, *Hrv. Rječnik* (= Kroat. Wbch.) II, 298, Bartoli II, 299 und meinen Artikel *ZfslPh.* II, 395 f. bezüglich des *-o*.

[6] Bartoli II, 300.

[7] Bartoli II, 299.

[8] *Rj.* V, 249 und meine Besprechung des Jokl'schen Buches *Linguist.-kulturh. Unters.* in Barić, *Arhiv* I, 223 f.

sierung ist es weiter südlich in Cataro und Ragusa auch als Familienname im 15. Jh. anzutreffen: *Gimanus*. **Geminiani* > *Gimmai* a. 1024 auch in Zara. Die Kirche des heil. Geminianus und ihre Umgebung heifst in Gravosa *Giman*.

77. Die Insel *Uglan*,[1] ital. *Ugliano* im Archipel von Zara, heifst in den Urkunden a. 1265 insula *Ghilano*, a. 1294 insula *Gilani*, a. 1327 insula *Gelani* und so sehr oft. Jireček kennt noch die Belege insula *Gallani*, *Gallano*, *Galano*, wo eine Angleichung des des unbetonten Vokals an den betonten zu konstatieren ist, vgl. in Ragusa *galatina* (Nr. 81), *Sakatur* < *siccatorium*. Im Anlauts-*u* ist demnach die skr. Präposition *u* < aksl. *vъ* zu sehen, vgl. slov. *Vipava*, *Vidrija* < *vъ Idriji*, *vъ Ipavi*,[2] *Vis* < Ἴσσα (ital. *Lissa*). Da die Insel a. 1347 und a. 1376 auch *de Gnianis*, *de Gnano* heifst, so ist es wahrscheinlich, dafs wir hier mit der bekannten Dissimilation *n—n* > *l—n* zu tun haben und dafs der Inselname selbst eine *anus*-Ableitung vom PN *Ginanus*, *Genanus*, *Ginnanus*, welcher a. 1199 und a. 1200 in Zara und Ossero vorkommt, darstellt. *Ginanus* steht für *Geminianus*. *Uglan* wäre demnach **Geminiana insula*. Wie es dem auch sei, sicher ist es, dafs hier $g^{e\,i}$ > skr. *g* vorliegt.

78. Οὔεγία des Ptolemäus erscheint bei Plinius im Neutrum *Vegium*. Der Geograph von Ravenna schreibt diese letzte Form mit vulgärem *v* > *b* *Bigi* im Lokativ, welcher im Skr. durch *Bâg* g. *Bága*[3] genau wiedergegeben wird. Im 15. Jh. lautete noch die skr. Deklination *Bag* g. *Bga* genau wie die vom Typus *pas—psa* Hund. Lat. *i* mufs also kurz gewesen sein wie in *missa* > *maša*. *Bâg* befindet sich der Insel *Pâg* < lat. *Pagus* gegenüber. Es mufs eine bedeutendere römische Siedelung gewesen sein, da im benachbarten *Vidovac* Mosaikreste gefunden waren. Es ist möglich, dafs dieselbe Grundlage auch für den Bergnamen *Bȁg* (bei Baška, ital. Besca, Insel Veglia) zu postulieren ist.

79. Von anderen Heiligennamen kommt dieselbe Vertretung des lat. Velars noch in *Gervasius* > *Grbaš* (Arbe) und *Krvaš*[4] (Ragusa) vor. *gr* > *kr* ist wahrscheinlich der volksetymologischen Anlehnung an *krv* Blut zu verdanken.

Appellativa sind auch nicht selten.

80. Zunächst gehört hierher **cisterna**, welche eine Umwandlung in **gisterna* erfahren hat, vgl. kalabr. *yisterna*, alog. *gisterra*, ngriech. γιστέρνα. Der Vokal der ersten Silbe wurde danach durch *ju* beeinflufst, vgl. ngr. γιουστέρνα, kalabr. *yusterna*, istr. *dzusterna*.[5]

---

[1] Auszug aus meinem oben p. 387 in der Note 5 zit. Art. *Nast. Vjesnik* XXIV, 659 f. Vgl. auch oben die Note 43. Die älteste skr. Form *Uglan*, adj. *uglanski* ist aus a. 1460, vgl. *Monumenta hist.-jur. Slav. merid.* VI, 221.

[2] *Koštial* in *Nast. Vjesnik* XXVIII, 369.

[3] Auszug aus meinem Artikel *Studije iz ilir. toponom.*; *Glasnik zem. muzeja* XXXI, 153.

[4] *Rj.* V, 698; Jireček, *Romanen* II, 38.

[5] Bartoli II, 291; Štrekelj, *Zur slav. Lehnwörterkunde*, p. 22; Schuchardt, *ZfrPh.* XXXVII, 106—110, XXVIII, 362 f. Welchem Worte die Um-

Diese letzte Form erscheint skr. als *gusterna*, *gustirna*, *gustijerna*, *gušterna*, *guštijerna*, *gusterńa*, die entlang der adriatischen Küste gebräuchlich ist; im Hinterlande dagegen *čatrńa* (s. Nr. 8). Anstatt des *ju* der ersten Silbe ist auch *ui* anzutreffen: **guisterna* > skr. *bistijerna.*[1] Wie es die Behandlung von *-erna* zeigt, ist das Lehnwort nicht alt.

81. **gelatina** erscheint in Ragusa als *galàtina*[2] Sulze mit der Assimilation *e—a* > *a—a*, vgl. den Namen einer Sandbank *siccatorium* > *Sakatur*. An *e* > *ъ* > *a* könnte man auch denken, vgl. *kàpula* Nr. 55.

82. **genista** zeigt ganz merkwürdige Entsprechungen. In Ordnung ist es *e* > *ъ* > *a* *banestra*, *bànistra* im 16. Jh., auch sonantisches *r* für *e* ist begreiflich: *b̀rnistra*, *bernestra* im oberen Küstenlande: Arbe, Siń, Scardona, Spalato, Lesina, Veglia.[3] Es ist nämlich das aus der letzten Silbe noch einmal voraus artikulierte *r*. Schwieriger ist dagegen *b* für *g*ᵉ zu deuten. Dafs man an das logodur. *binistra* nicht denken darf, ist klar. Ich denke vielmehr an die slav. *ū*-Deklination (vgl. Nr. 56). Da wir es mit einem Pflanzennamen zu tun haben, so ist dieser Gedanke ganz am Platze. In einer Form **gъnistry*, gen. **gъnistrъve* > skr. **gъnistrva* wurde *v* in die erste Silbe versetzt um die Konsonantengruppe zu erleichtern **gvanistra* > **gbanistra* > *banistra*.

83. Auch **gerres** Schnauzenbrasse kann hierher gehören > *gera* (Ragusa und Bocche di Cataro), *g̀ira*, *g̀irica*[4] (Spalato, Brazza, Veglia), auch als Personenname, daneben **gerrula* > *gîrlić* (Dalmatien). Vgl. noch aus einer Urkunde a. 1069 piscatores *girrum*[5] in Spalato. Das Netz heifst *g̀eralica* < **gerraria* mit der Dissimilation *r—r* > *r—l*.

84. **lolligine** > *l̀igań*,[6] g. *l̀igńa* (Krtole in der Bocche di Cataro, bei Stulli, im Statut von Veglia), auch *ligan*, g. *ligna* (bei Bjelostenec), *l̀igńa* s. f. (Genuswechsel wahrscheinlich nach *sìpa* < *sepia*, Spalato, Sabbioncello und Brazza), *ligna* s. f. (bei Mikalja), *òligań*, gen. *òligńa* (Ragusa), *uligań* (Cataro), *oligna* (Mikalja), *uligna* (Ugljan), mit Suffixwechsel *liguń*, *uliguń* (Mikalja). Auch PN. Davon die Benennung des Netzes *l̀igńarica* < *lolliginaria*. Nur *-ica* ist slawisch.

---

gestaltungen des Anlautes zuzuschreiben sind, ist noch immer fraglich. Der Wechsel von *i—ju—(ui?)* scheint auf Wort mit dem griech. *υ* ähnlichen Laut hinzuweisen.

[1] Schuchardt, *ZfrPh.* XXVIII, 362 hat recht, wenn ihm die Einmischung von slav. *bistrъ* schnell, rasch, klar, hell (Berneker, *o. c.* 113) als bedenklich erscheint, da es sich nicht um fliefsendes Wasser handelt.

[2] *Rj.* III, 93; Bartoli II, 291.

[3] *Rj.* I, 173, 664; Bartoli II, 288.

[4] Bartoli II, 291; *ZfrPh.* XXXVIII, 546. Ćurčić, *Narodno ribarstvo* (= Volkstümliche Fischerei), *Glasnik zem. muzeja* XXVII, 327.

[5] Rački, *Documenta hist. croat. illustr.*, p. 77.

[6] *Rj.* VI, 54, VIII, 892; Bartoli II, 297. *-uń* ist unklar. Danach wären zwei Deklinationstypen anzunehmen: *lollīgine* und **lolligóne*. Jedoch ist *liguń* zu wenig belegt.

85. **margella** Corp. glos. lat. III, 353 > *mȑđela, mȑnđela* Glasperle (von Mädchen um den Hals getragen). Hier kann der Palatal *đ* auf *gj* beruhen, wie die Umstellung *grmjela* (Ragusa), *grmjelica* zeigt.[1] Die Umstellung kommt noch im sinnverwandten *grmìluk*[1] Korallenband (Bosnien) vor. Das Verhältnis beider Wörter ist mir nicht klar. Da es aber auch in Bosnien als Name der Familiensiedlungen vorkommt (*Mȑđelići*), so ist es möglich, dafs der skr. Palatal *đ* einfach den rumänischen wiedergibt. *mrđela* kann demnach auch Lehnwort aus dem Rumänischen (*mărgea*) sein. ON *Mrđeļići*, welcher diese Auffassung bekräftigt, hängt offenbar mit dem walachischen Hirtennamen *Mrgela*[2] (in der Urkunde vom Kloster Žiča) zusammen. *mrgela* ist die Vorstufe zu rum. **mărgeață* > *mărgea*.

86. ***margineu** von *margo, -inis* ergab im Mittellatein Dalmatiens *mergegnum, mergegnio*,[3] vgl. noch im Statut von Lesina (a. 1331): *meya* (slav. = Grenze) vel *mergium* inter vineas, terras.[4] Mit dem erhaltenen Velar ist es auch skr. üblich: a) mit *ĭ* > *ь* > *a*: *mȑgāń*, gen. *mrgáńa* (Ragusa, Konavli und Umgebung), b) mit *ę* > *i*: *mrgîn*, *mrgína* oder *mrgiń*, 1. Maulwurfshügel, 2. Ameisenhaufen, 3. Grenzhügel (in allen drei Bedeutungen in Sirmien), 4. unaufgeackertes Stück Feld, welches als Grenze zwischen zwei Äckern dient,[5] (Montenegro, Dalmatien). Daneben mit dem unverständlichen Suffixwechsel *mrgâr* g. *mrgāra* (Arbe), *mȑgîr* (beim Stamme Piperi in Montenegro), sogar auch *màrgit*[6] (Dalmatien), welches an rum. *foamete* erinnert und offenbar nach *tramite* umgestaltet wurde. In ON kommt es in Bosnien (Kreis Sarajevo) vor: *Mrgańe*. Von den Ableitungen ist *mrgìnāš*[6] (Montenegro) Angrenzer zu notieren. Vgl. bezüglich des Suffixes rum. *mărginaş*. Daneben ist es einmal *mrđin*[6] für den Kreis von Šabac (Serbien) angegeben. Wenn es tatsächlich dort vorkommen sollte, so dürfte es aus dem Rumänischen entlehnt sein.

87. ***traginariu** zu *tragum*, **tragīna REW* 8836 > *drakmār*[7] uncino (Veglia), *dȑkmār* (Insel Vrgada), *dràkmār* (Norddalmatien), *tȑkmār* (Spalato und Kaštela).

---

[1] *ZfrPh.* XXX, 548. Wegen der Metathese *m—g* > *g—m* vgl. noch *mańiga* < *magiña*, *megiña Rj.* VI, 649, 583 arbutus unedo. *-luk* in *grmiluk* ist türk. Suffix.

[2] Kadlec, *Valaši a valaškė pravo* (= Die Walachen und das walachische Recht), p. 458.

[3] Jireček, *Romanen* I, 91.

[4] *Monumenta hist.-jur. Slav. merid.*, III, 188. *mergium* dürfte für **merginium* stehen.

[5] *Rj.* VII, 58; Bartoli II, 296.

[6] *Rj.* VII, 58, 59. Der Suffixwechsel zwischen *-ineus* und *-arius* kann vielleicht durch *margarisium* Grenzsteuer (Jireček, *Romanen* I, 91) hervorgerufen sein.

[7] Bartoli II, 290 verzeichnet noch *tahmar*, wo das erste *r* infolge der Dissimilation geschwunden ist. Vgl. *ZfrPh.* XLI, 148. *m* für *n* steht wegen der Dissimilation der Dentale *t—n*.

88. Eine andere Behandlung der Gruppe *gu̯ⁱ* als Buzet (Nr. 36) zeigt *anguilla*. Wie in vegliotisch *angiola* und frz. *envoye* *REW* 461, so wird auch hier der betonte Vokal labialisiert: *anguļa* (Spalato), *anguja*, *jenguja*[1] (Cataro?). Die Behandlung von *ll* ist dieselbe wie in *casulla* < *casulula* > *kòšuļa*, d. h. palatales *l*. Daneben hat man mit *ja* > *je* wie in *jasen* > *jesen* Esche *jeguļa*[2] (in Dalmatien und jetzt schriftsprachlich) < *jęguļa* (Miklosich, *Lexicon palaeoslov.* 1163). Der ursprüngliche Nasal hat sich vielleicht im Bulg. erhalten *jъguļa*. Jedoch können mit Romansky[3] alle bulgar. Nebenformen auf *jęguļa* zurückgeführt werden. Unklar ist *jañuļa*[4] (Ragusa), welche vielleicht auf die Methathese von *ui* > *iu* hinweist, vgl. béarn. *añele* *REW* 461. Doch müfste die Form besser belegt sein.

Der Unterschied von diesen drei Behandlungsweisen der lateinischen Konsonanten ist zunächst geographischer Natur. Während sich die Area der ersten und zweiten über alle slav. Sprachen, soweit sie lat. Elemente enthalten, erstreckt, verläfst die dritte die Sphäre des Adriatischen Meeres nicht in bedeutenderem Umfange. Die Erklärung dieser Spaltung kann nicht in chronologischen Unterschieden gesucht werden. Es ist z. B. nicht möglich zu sagen, dafs der Velar in *Bigi* > *Bag* (Nr. 78) deshalb geblieben ist, weil die Slaven diesen ON später kennen gelernt haben als das ganz nahe liegende *Cissa* > *Čaška* (Nr. 2) oder *Celeia* > *Ceļe* (Nr. 19).[5]

Man ist doch berechtigt zu fragen, warum die Slaven auch in dieser Gruppe die erste oder die zweite Behandlungsweise nicht angewendet haben? Die erste und zweite Palatalisation gehört ja zum Wesen der slavischen Phonetik. Warum haben sie hier in zweifellos ebenso alten Lehnwörtern, wie es diejenigen sind, die zur ersten und zweiten Gruppe gehören, ihre „Lautgesetze" nicht angewendet?

Die Antwort auf diese Frage kann nur historischer Natur sein. Es wäre ganz erfolglos linguistische Unterschiede dafür zu suchen. Die ursprünglische Latinität hat sich an der dalmatinischen Küste sehr lange gehalten. Sie hat die Völkerwanderung überdauert. Hier haben sich in den Städten selbständige romanische Dialekte gebildet, die, von Rom zwar losgelöst, mit den Slaven in fortwährender Berührung blieben. Im Binnenlande der Balkanhalbinsel hat sich dagegen die städtische Latinität nicht lange halten können. Lateinische Städte von Celeia angefangen bis zur Donaumündung sind während der Völkerwanderung alle zugrunde gegangen. Nach der Neubesiedlung des Binnenlandes durch die Slaven sind die Balkanromanen zum Teil Nomaden geworden, die nur in

[1] Bartoli II, 287.
[2] *Rj.* IV, 568.
[3] *Lehnwörter lat. Ursprungs im Bulg.*, p. 102.
[4] *Rj.* IV, 459.
[5] Meillet, *Le Slave commun*, p. 81 scheint trotzdem diesen Schlufs zu ziehen, indem er für *ceresia* > *črěša* und *cruce* > *križ* etc. sagt: „Ce sont sans doute là les plus anciens emprunts".

kleinerem Maſse als Wlachen unter den Slaven geblieben sind. In gröſserem Maſse haben sie sich zu den Romäern geflüchtet. Die dalmatinische städtische Latinität hat die ursprüngliche schriftlateinische velare Aussprache von c^e g^e behalten,[1] die nomadisierende Balkanlatinität dagegen nicht. Sie ist zur Palatalisierung übergegangen gleich wie die anderen romanischen Sprachen, jedoch ganz gewiſs unabhängig von ihnen. Welches Wunder dann, wenn die Slaven der Adriaküste infolge der ständigen Beziehungen die velare Aussprache so intensiv zu hören bekamen, daſs sie sie in den Lehnwörtern einfach übernahmen. Bezeichnend ist nur, daſs auch die Adriaslaven in sehr vielen Fällen die lat. Velare nach ihrer Art umwandeln, d. h. daſs auch bei ihnen die erste und zweite Behandlungsweise vorkommt.

*

Von diesen drei Gruppen ist streng beweisend für die velare Aussprache von lat. $c^{e\,i}$ $g^{e\,i}$ zur Zeit der Slavenankunft nur die dritte, denn bei der ersten wäre es auch denkbar, daſs die Slaven die romanische *ts*-Aussprache auf dieselbe Weise weiter behandelt haben wie ahd. *z* in *zubar* > *čьbъrъ* > skr. *čabar* (Berneker, *Sl. etym. Wbch.* 165) oder wie später das venez. *zz* in *bezzo* > *bèč* Geld (Veglia). Die zweite Gruppe würde dann einfach die Übernahme der roman. *ts*-Aussprache bedeuten, welche für das 6. Jh. auch sonst gesichert ist.[2] Gegen diese Auffassung spricht nun ganz entschieden die dritte Gruppe, insbesondere *Sisciae* > *Sisak* (Nr. 47), welches schon ziemlich weit von der adriatischen Sphäre liegt.

Es ergeben sich somit aus dem Vorhergehenden mit Notwendigkeit diese drei für die Geschichte der Balkanlatinität wichtigen Sätze:

1. Die Slaven haben auf dem Balkan zur Zeit ihrer Ankunft (6. Jh. am frühesten) velare Aussprache von $c^{e\,i}$ $g^{e\,i}$ angetroffen.

2. Die rumänische Palatalisierung dieser Laute ist nachslavisch. Sie ist unahhängig von der westromanischen entstanden. Daſs sie späteren Datum ist, beweist auch der Umstand, daſs $c^{e\,i}$ $g^{e\,i}$ gleich behandelt wird wie $qu^{e\,i}$ $gu^{e\,i}$; also muſs der Palatalisierung der Verlust des bilabialen Elementes vorangegangen sein. Dieser Verlust ist tatsächlich vorslavisch (Nr. 31, 32, 36, 43 und 88).

3. Die rumänische Palatalisierung ist nach der Zerstörung der Zentren der östlichen Latinität (Celeia und Poetovio (um die Mitte des 6. Jh.), Siscia, Sirmium a. 579—582, Salonae a. 603, Doclea etc.) entstanden.

Man sieht daraus, daſs die schriftlateinische velare Aussprache an Städte gebunden war, daſs sie in ihnen ihre Irradiationspunkte hatte. Die velare Aussprache hat sich noch in den dalmatinischen unter byzantinischer Obrigkeit stehenden Städten halten können.

---

[1] Bartoli I, 313, II, 377 und 378.

[2] Zuletzt für die Provinz Vindelicien von M. Friedwagner, *Becker-Festschrift*, p. 37 f.

Das Vegliotische war der letzte Rest der dalmatinisch-romanischen Stadtdialekte.

Diese romanischen Stadtdialekte waren in der Lage bezüglich der velaren Aussprache von $c^{e\ i}$ $g^{e\ i}$ auf die benachbarten Bauerndialekte der Slaven der adriatischen Sphäre einen bedeutend intensiveren Einfluſs auszuüben als die Reste der nachher zu Nomaden gewordenen Romanen des Binnenlandes. Deshalb haben sich hier viele roman. Lehnwörter der ersten und zweiten slav. Palatalisierung entzogen.

Diese letzte Schluſsfolgerung kann auch für die allgemeine romanische Sprachwissenschaft von Belang sein. Sie beweist nämlich, daſs die Träger des sprachlichen Konservatismus oft die Städte sein können.

P. SKOK.

Zum altprovenzalischen Artusroman Jaufre.

I. Abdruck des Vatikanischen Bruchstückes.

Von dem nun endlich vollständig gedruckten wertvollen Roman ist noch längst nicht alles gesagt, und ich will ihm eine Reihe von Abhandlungen widmen, deren erste ich hiermit vorlege. „Jaufre“ ist in zwei Pariser Handschriften sowie dem Vatikanischen und dem Cheltenhamer Bruchstück überliefert. Letzteres (s. Jaufre, Ausg. Breuer, S. XII) hat H. Suchier veröffentlicht und sich damit auch um „Jaufre“ ein im Hinblick auf die Cheltenhamer Verhältnisse nicht geringes Verdienst erworben. Nun verdient aber auch das Vatikanische Bruchstück, von dem ich eine wohlgelungene Weifsaufschwarzphotographie besitze (Dank sei dem vorbildlichen Bibliotheksleiter!), einen genauen Abdruck. Sorgfältig ausgeführt umfafst es in der Hauptsache die lyrischen Teile des Romanes und damit diejenigen, die nicht nur einen Gipfel- und Wendepunkt in dem fein gesponnenen Liebesverhältnis von Jaufre und Brunesentz, sondern überhaupt einen Höhepunkt feinster mittelalterlicher Darstellungskunst bedeuten. Ausführliche Herzensanalyse im Monolog, witziger, belebter, artigster Dialog, edle, klassische Sprache wollen hier gleichmäfsig gewürdigt sein. Begreiflicherweise wurden daher Teile des Bruchstückes von Bartsch, Appel und Schultz-Gora in ihre Chrestomathien (bzw. Elementarbuch) aufgenommen. Deren Text und Varianten wie auch die meiner Ausgabe können nun nach vorliegendem Abdruck leicht verglichen bzw. nachgeprüft werden, der als etwas Neues eine ausgedehnte Zeichensetzung bringt. Auch manches Graphische sowie der Sprachcharakter des Bruchstückes treten nun klar in die Erscheinung.

Für die Handschrift, die unser Bruchstück enthält (L = Rom, Vatikan, lat. 3206), kann ich kurzerhand verweisen auf Jeanroy, Bibliographie sommaire des chansonniers provençaux S. 9, wo auch alles steht, was Bartsch, Grundrifs S. 28 bietet.

Unser Bruchstück zeigt saubere, schöne und deutliche Schrift. Die Initialen sind mit zierlichem, ausgedehntem Rankenwerk geschmückt und erscheinen abwechselnd dunkel und hell, bis auf einen Fall, wo zwei dunkle aufeinander folgen. Derselbe Wechsel begegnet im allgemeinen bei dem Zeichen für neuen Abschnitt, das auch gelegentlich einige Ranken zeigt und das ich beigefügt habe. In der auf die Initialenzeile folgenden sind wegen Platz-

mangels manchmal die Wörter mehr zusammen gedrängt und der erste Buchstabe der Zeile nicht abgerückt.

Recht schwierig liegt es mit der Wortabtrennung. Aufser deutlichen gröfseren Abständen begegnen kleinere, bei denen eine Entscheidung nach der einen oder anderen Seite manchmal nicht möglich ist. Solche kleineren Abstände finden sich besonders bei Proklise minder betonter Wörter (die auch oft mit dem folgenden Wort unzweideutig zusammen geschrieben sind), also in Fällen wie *se fai*, *lo sieu*, *la ensz*, ferner wenn die Zeile ohne dieses Zusammenrücken zu lang würde, insbesondere auch nach dem ersten Worte der Zeile, wie z. B. nach *E z* 'und'. Da, wo ein gewisser Abstand festzustellen war, habe ich mich vorzugsweise für Abtrennung entschieden, allerdings ohne Gewähr dafür zu haben, ob ich den Absichten des Schreibers damit entsprochen habe. Gelegentlich trennt dieser zwei zusammen geschriebene Wörter nachträglich, indem er über und unter der Zeile einen Schrägstrich setzt; s. V. 3814. 7167. 7181. 7528 f. 7643. 7799.

Auch die Zeichensetzung macht Schwierigkeiten. Die Satzzeichen werden im allgemeinen reichlich und regelmäfsig verwendet, werden aber öfters selten und sind daher, da der Unterschied in der Verwendung von Punkt und Beistrich nur ein geringer ist und die Feststellung, ob ein Beistrich wirklich dasteht, auch bei Zuhilfenahme eines guten Glases sehr schwer ist, nur von geringer Bedeutung. Willkommen ist aber für die Ausdeutung des Monologs und Dialogs das Fragezeichen, das sich wie ein langgezogener unten scharf gekrümmter breit ausgehender Apostroph über der Zeile ausnimmt. Der Punkt steht durchweg auf der Linie, der Beistrich, wenn er, langgezogen, sie nicht schneidet, über oder unter ihr. Er ist stets ziemlich gerade. Auch Punkt neben Beistrich in beiderlei Reihenfolge kommt vor. Auch liegen sie manchmal ineinander, oder es führt ein Beistrich von unten links zum Punkte hin, oder nach oben rechts von ihm weg. (Weitere Einzelheiten siehe unten).

Von Schriftzeichen geben folgende zu Bemerkungen Anlafs. Nicht immer trägt *i* den Strich, und meist hinkt er nach. Da sich keine schwierigen Fälle ergeben, habe ich fast ausnahmslos unser heutiges *i* mit dem Punkt eingesetzt. Auch das *j* hat nicht immer den *i*-Strich und ist zumeist dem unter die Zeile reichenden *z* ähnlich, also nach links eingeknickt, doch nicht in dem Ausgang *-aj* des Futurums, in *soj* 'bin', *lej* 'sie', *rej* 'König' und überhaupt am Wortende. Ferner nicht in *jeus* (*ego vos*) 7811, *laja* f. 'häfslich' 7870, *ajut* (*adjutet*) 7937 (sonst in dieser Form geknickt). Von Fällen mit geknicktem *j* nenne ich besonders *jha* (*ibi habet*) und *j eiſſō* (*ibi exunt*) 7708 sowie *jeu* 'ich' 7950.

In *Q' q'* und *D'* hat man sich den Apostroph unten links durch den Buchstaben hindurchgezogen zu denken, obwohl es bei *q'* in der Handschrift (in der der Haken tiefer steht) manchmal unterbleibt; einem *d'* habe ich aber *đ* vorgezogen.

Das hochgestellte *-s* ist auf die Zeile gesetzt, P̶ bedeutet durchstrichenes P und ꝓ das Zeichen für *pro*.

A uols uilanſ ni ſols parliers. 84 r
E z es humils eplaſzentiers,
2625 A ſos amicx. eamoros,
E als orguoillos angoiſſos.
S i los ſai totz tremollar
E z enaiſſi ſe ſai doptar
Q els auols lamō ꝑ paor,
2630 E ls profz ꝑ natural amor.
E zieu perſamor tornaraj
A jaufre, ſel d̄sliuraraj
D' lap̄ſzō on eſ intratz,
2634 E l enfantz noi er ublidatz.

3733 E brunefens ſenes intrada
Enſa chābra on ſes cholgada.
3735 M ais no pod pauſzar ne dormir.
Q ar amor lauē aſſaillir.
Q' laſai uoluer egirar.
S ouē. egrie9 ſoſpir gitar.
¶ E die9, diſ ella. q̄ faraj)
3740 C ō er daiq'ſt, ſilamaraj)
O c, bē amar peratreſzaic
Q' mo cor mha deluētre traic,
E z ham lo ſieu la enſz gegit.
Q' tal tornei la mha baſtit
3745 E tal guerra etal techō,
Q ades mor, qar ab el no ſo,
¶ B ē ſoj ſolla qar aicho dic
Q ieu daiq'ſt ſacha mō amic.
Q āc mais nō ui. neſai qil ſia.
3750 E bē leu, q' tenrra ſauia,
D' mā ou lautre, ſilagrada. 84 v
Q an lhaurai manta ꝑdonada.
¶ O ſta dati aiq'ſt coratge.
I eu q' ſai ſi ſes deparatge)
3755 Q' aicho ſai be agarar,.
E ar ſi tu uolras amar,
P rō entrobaras des meillors.
D epl9 ricx e debellaſzors.
Q' ti tenrrā agran onor.
3760 Q el mō nō ha emperador,
Q' no ſitenges perpagatz.
¶ M ais aicho qieu dic es foldatz,.
Q e ja lpoges trobar meillor,
P̶ proecha ni per ualor.
N i tan ja ſacha a preſzar.
T ota dōna lo deu amar.
3765 N onha el ab armas uēqutz)
T res chaualers, eabatutz)
D' ma cortz, q' nō i hauia,
M eillor tres perchaualaria,.
E nō es bels egen formatz)
3770 B en parlan egen eſſegnatz)
N onhai q' far deſa richor.
P ois q' tā ha p̄z eualor.
Q hō ditga qieu lam perriq'cha.
M ais lo uoill amar per ꝓecha,
3775 Q ar tal es ricx qi no ual re.
E als pros uol totas res be.
E tal es ricx qades pejura.
E lpros creiſſ ades emeillura
E tal es ricx q' uiu aonitz. 85 r
3780 E l pros es totz tenps enātitz.
E tal es ricx qadeſſ uio mutz.
E l pros eſ totz tenps m̄taugutz.
E tal es ricx qes pauc preſzatz.
E lpros eſ fuitz eonratz.
3785 E tal es pros q' gic mermar.
E l pros uol ſades eiſſauchar.
E tal es ricx q's temeros.
E l pros es ades coratgos.
T als es ricx q's dauols paratge.
3790 E l pros eiſſaucha ſō lignhatge.
T als es ricx q's uolpitz proatz.
E lpros eſ tēpſutz eamatz.
E tals es ricx q's dauol giſza.
P̶ q' lpros ual enſa camiſza,
3795 G ran re dauols dauol mainera.
¶ E dōcs malauotz la feira,
T ota dōna q' don ſamor
A nuill maluaſz persa richor.
Q ar nō oſai maſ per lauer.
3800 M ais aiq'lla qi ſuol tener,
A l p̄ros, eamal lejalments
I ll nha lauſzor detotas gents.
¶ P̶ qieu ja daiq'ſt nom partraj.

Q' ſes dopte lui amarai.
3805 M ais jeu no ſai geſ ꝑmaſe
S ō cor, ſi ſazauta deme.
S i fai qaſſaſz oſeſ parer,
Q an diſſ, q'l puoſc meillz retener,
N uda, ſenes totz garniments, 85 v
3810 Q' ſi erō ab armas cents.
C B ē ſoi folla. pauc hai deſens
Q aicho mdiss per decelamens,
P- cho qe ſuol dete emblar.
V ai,'lo tu meteipsa garar.
3815 Q aiſſi nō puois tu ges dormir.
A b tan ſeuai chauſar eueſtir.
E fora ſen foras eiſſida.
3818 A b tā la gaita dela tor ꝯda.

M ais aicho nompod auenir,
Q ella nuill tenps ſamor midō,
A b uolōtat ne ab cor bō.
Q e ges no ſap qieu meſia.
N i mais nom uit jors ꝺſauia.
M ais ſieu poges tā remaner
A b lej qeill poges far ſaber,
3905 M ō preſsz ema chaualaria,
A iſſi pod eſſer q' lhauria.
M ais aicho nō puoſc jeu ges far,
S idōc nō uolia ſauſar
V as lo rej qimſes ꝯuener,
3910 T io q'lhaja ꝺſon gerrer,
F aicha pais eacordamē
Q' tā hauraj annat q'rē.

3867 E jauſres eſtet tot ſoau.
Q' totz lur dich enten e au.
E no ſuol moure perpaor.
3870 A nſz prega ades noſtre ſeinhor,
D e bō cor; nō ges pereſqern,
Q el ꝺsliure daiq'l enfern.
T ā liſō tutz mal ꝯpaignos.
C M ais qā limbra laſaichos,
3875 E labeltatz debruneſens,
E ll ſe merauilla formens
C ō pod entre tā malas gensz,
E ſtar nuill cors ſiauenensz.
N itā bel ni tā beniſtantz.
3880 M ais dieꝯ ſai qelha donat tantz
D ebō ꝑz eꝺbō ſaber,
Q entotas cauſas ha poder.
A treſſi ēls mals cō ēls bos,.
B ē er cel benauēturos
3885 Q' ſamor poira gaſzainar
N i la poira nuda baiſzar.
C G eſ jeu no lapueſc ꝯq'rer, 86 r
S es amor eſes far plaſzer.
Q ab forcha nopueſc jeu annar.
3890 E ſi tot o podia far,
A mors forchada no es bona.
Q ar qi debō cor nō ladona,
F alſa es enōha durada.
M ais qāt dābdos eſ autreiada,
3895 A mdos ſenpodō lōc tenps jauſzir.

7125 AR dirai uos debruneſen,
Cō eiſſ delchaſtel richamen
A b donzellas. ab chaualiers.
E lſeneſchal uaiſen ꝑmiers.
E z ella ſec lo caualgan, 86 v
7130 E n un bel palaſre ferran
O n hō ꝺcaualgar no ſ dol.
A nſz ābla ſi q' par q' uol
A zhaut ebē dreig eſoau.
Q ab penas aug hō ſō eſclau.
7135 E ſō ueſtuda richamentz,
D ū ciſclatō molt auinentz.
E ſei cabeill dolgat eſaur
S ō gen eſtreig ab un fill daur.
E ſa bella cara plagen
7140 O n āc no hac affachamen
A nſz es be fina pernatura.
Q en nuilla ſaſzo no pejura
P lꝯ almati q'al colgar;
M ais bē lauei hō meillurar
7145 R elluſzir egitar clardat,
Q' tuit enſō elluminat,
C els q'l annauon enuirō
E hac un chapel ꝺpaō,
E nſō cap meſſ perla chalor
7150 E portet en mā una flor,
M ult bella emult bē flairā.
E zenaiſſi ſen uā peſſan
C ō poira jauſre retener.

Q' amor lafai traſſailler.
N i cōlfara ſō cor ſaber,
Q ar molt lo uolrria ueſzer.
7155 N i qāt el er abel q' ldira,
N i đ qal giſza reſpondra.
Ꞓ S im eſcomet đnuilla re, 87 r
A deſſ lireſpondrai ab be.
E ſi ſclama qar lo tīc pres
7160 N i ſāc, fei re q' ill đsplages
D aicho coſſi mpoirai đffendre, b
N i qar lomenacei apendre, a
A b blandir eab gen parlar,
Q aiſſi podhō tot cor dōbdar.
7165 E ſadieu plaſz jeu dōbdaraj,
A iq'ſt, tā plaſzer lidiraj.

E jaufres uēc đlautra,'part
Parlan, q'ſcutga q' fort tart,
P oira, bruneſen 9ūtir.
7170 N i ſcuja q' ipueſca auenir,
Q' ja per re ſamor li dō.
Q ar tā es đbella faichō
E tā es richa đcoratge,
E đ terra e đ lignatge
7175 Q abpauc no es đseſperatz.
M ais enaicho es affermatz,
Q' diſ q' no es ſes mce,
P ois totz autres bes ha enſe,
D ōcx no poiria ill ſoffrir
7180 Q em ueia perſamor murir.
Q' mortz,'ſoi. otota lhauraj.
M ais merces nhaura ſa dieu plaj.
Ꞓ E zenaiſſi annet lōgam̄,
P eſſan qen al re no enten.
7185 T ro q' ui bruneſen uenir.
E lſeneſchal uai ſenātir.
Ꞓ S einher, madōna bruneſe, 87 v
V o9 māda grantz ſalutz perme,
E z es aiqi peruoſtr amor.
7190 P. cho q' us ſacha mais donor.
E uec la uos, q' us uē acuoillir.
D iſ jaufres, bel ſai agraſzir.
Ꞓ A b tā bruneſen es uēguda,
Q' mult 9idam̄ loſaluda,.
7195 E jaufres ella eiſſam̄.
E apres totas lautras gen.
C haualers. dōnas epuſſellas
Q ar mult enhauia đbellas.

E bruneſen det li laflor.
7200 D ōna, diſ ell, peruoſtr amor,
L apenrrai, poſuos lamdonaſz
E pois chaualgō laſz elaſz.
E las gentz eſtan entorn els
D' chaualers e de donzels,
7205 D' pucellas edeborges,
E tā i eſtauo eſpes,
Q hō nopod nuilla re parllar,
S i fort nōlauē acdar.
D' qe enoja fort ajaufre,
7210 E a bruneſen atreſſe.
Q ar nō ſon enloc onparlar,
P ogeſſō mais delor affar.

E z enaiſſi ſenſon uēgut,
Amōbrū, o hā receuput,
7215 J aufres, eagrā pceſſiō
P ois bruneſens eſei barō,
H an len menat ſus elpalais. 88 r
E nō cre, q' hō uiſ āc mais
M eillz apareillat demāgar.
7220 M ais nom moleſtz are9tar,
Q ar enā fai meillor auſzir.
E paicho uoill mē giqir.
E qāt hagrō aſſaz māgat
E ls han lor ſolaſz 9m̄chat.
7225 E jaufre ha lo lur mogut
C ō ſ nānet qāt, lhagrō batut.
E cō ſos aulberc logari.
E ls draps qe re no lenuaſzi.
P ois demādet del chaualer
7230 Q ill uēc reſſidar eluerger
T res ueſz. eluenia ferir,
S es garitz ne ſipod garir.
D iſſ loſeneſchal bē garra,
S eignher, q' ja mal nō haura.
7235 M ais perlaſe qieu deig auos,
E nanſz ni erō uēgut dos,
I eu eſysmons, q'lſoſſ uēgutz.
E par achaſ99 els eſcutz,
Q' chaſ9 enuuiget larchos.
7240 E n hac lelm elausberc terros.
E đtotz aiq'ls đmōbrun,
F ariaſz atreſtal un eun.
E ntro qieu diſſ qel annaſſem,
T reſtuig emſens eus namenaſſē.
7245 A dōcx crei q' hacſes paor,

O c jieu qāc nol hac major.
D iſſ jaufre, ſim ſalf die9 niſes, 88 v
D eables cutgei magſſō pres.
Q' chai ſoſſō defern iſſitz
7250 Q ā uos ui denā me garnitz.
M ais qāt mhagrō chai ſus portat,
E haic amadōna parlat,
E ui ſō cors, cho mſo auis
Q' eu foſſ am dieu enparauis.
7255 Q āc pueis nō haic dere temcha,
E nāſz uos dic perma creſzencha
Q' ſol q' lhatengues ab me
R es no mpogra noſzer cho cre.

E brunefen ha ſoſpirat.
7260 E hal tā facham̄ garat,
J aufre, ez aitā doucham̄,
Q' j9 enſz elcor li deiſſen.
E a ella pujet eluis,
L oſāc d̄lcor, ſi qen totz gis
7265 Ā bdo9 ſō malamentz naffratz
D un dard, qes damor enpēnatz.
D ō hō nō pod ſos colp ueſzer,
N i garniments nolpod tener
Q āt fer prim. mais locolps es gros,
7270 Q' no iha meſzolla ne os,
V ena ne nerue q̇ nō ſenta.
A iſſi naffra qā latalenta.
D uram̄ egen eſoau.
Q' nō uehō ſō colp nel au.
7275 N i jamais ſanat nō ſera
M ais per aiq'l q'l colp fara.
E cōlpod ferir ne naffrar) 89 r
P oſ pois lo i auē aſanar,
⸿ A icho us dirai bē per q'.
7280 S ieu hai naffrat uos euos me,
S ābdo9 noſ enpodem garir
E nfol no9 laiſſarē morir.
Q ar qecx eſ d̄garir cochos
D' ſō mal qā nes angoiſſos.
7285 M ais qā lus naffra ſolam̄
A iqi ha meſter mais deſen.
Q al naffratz eſ obs q' enqeira
C ō cel q'lhaura ferit feira,
Q' ſters no pod per re garir,.
7290 E dirai uos cōl pod ferir
A bfuir eab gen parlàr,
A b blandir ez ab humeliar
E q'ſgard deſar auolecha
E facha qā poira proecha.
7295 E q̇' ſia atotas gents
H umils amoros eplaſents.
P– cho q' tug endigā be,
E gard ſe ſobra tota re
D enuei ed̄ſar uilania
7300 D orgoill ed̄ſobrācharia.
E ſia larcx qāt ſeſchaira,
S egō lo poder q' haura.
Q eſtenga adzaut egen,
E ſgard deparlar dauol gen.
7305 N inō lor ſia trop p̄uatz.
M ais d̄ totz ſia abandonatz
V aſ aiq'l q' naffrar uolrra, 89 v
E qenditga bē qāt poira,
E ſia fi euertaders,
7310 E atotz aqels plaſzenters,
Q' ab leis lipoirā ualer.
E cels qillpoirā dan tener
A m atreſſi els tenga car.
E q' ſapchja ſon cor celar.
⸿ E ueus qals ſon lidart damor,
7316 Q inaffrō ſoau ab douchor,
E z enaiſſi pod hō naffrar
L opl9 dur q' ler adamar.
⸿ A mdo9 ſō daiq'ſt dart ferit
7320 E ābdo9 ſerā lieu garit,
S ol qemſens ſiō ajoſtat.
Q ar chaſ9 nha grā uolōtat.

ALpalais tenō lur ſolaſz.
E chaſ9 cōta cho q'l plaſz,.
7325 M ais brunefen nō au neue
F aich ne dich mas cels d̄ jaufre.
N i enre als re no enten,
D ō plaīg eſo ſpira ſouē.
E treſſaill euiu emor,
7330 E pēſſa ades en ſō cor,
Q' pueſca laſaſzo ueſzer
C ol poges enſos braſz tener.
⸿ E jaufre plaīg delautra part,
E mor ez eſ9prē e art.
7335 Q āt ue ſō cors gai ecortes,
Q ades mor qar ablei no es.
⸿ A iſſi hā aiq'l jor eſtat, 90 r
E brunefen ha 9mādat,
Q hō facha leig apareillar,

7340 Q' ira jafzer erepaufzar
Q' la chalor q'nes annada
L ha ū petit demal grauada.
P ois uēc ajaufre mātenē,
E diſſ li tot ſoau egen,
7345 S einher, uos uos nirefz jafzer,
E dieus uos doīg anueig bō ſer,
E al matī meillor leuar,
Q' eu mirai atreſſi pauſſar.
M ais paor hai q' uſ enfugafz,
7350 A nc anueig qā ſerē colgafz,
A iſſi cō lautra nueig feſzes,
ℭ N ō farai ja, cho dis jaufres
Q' ſimajut die9 ni ſos ſans
A nſz cha inſz eſtaria deſz ans,
7355 Q' nāne ſes uoſtre 9jat,
N iameins đuoſtra uolōtat.
ℭ D is brunefens, ab bon aur
Q' bē dormirai pl9 ſeur.
E z eſ ſen abaitan intrada
7360 E feſ chaſtiar ſa maisnada,
Q' nō fachā bruida ni nauſa
E q' laiſſō dormir en pauſa,
J aufres ſi cō pros chaualer.
Q' bē crei q'lha grā meſter.
ℭ J aufre hā richam̄ colgat
7366 E nū leig gen appareillat.
E n q' pogra ſoau dormir, 90 v
S amor noluēges aſſaillir
Q' uas amor nopod ualer,
7370 B eniſtācha đbē jafzer.
Q aitā bē dormiria enpailla
T otz hō pois amors lo tra-baills;
E z el nes aiſſi trebaillatz
Q' cenuefz ſes lanueig giratz.
7375 Q' noſab ſi jai mal odur,
N i gaire no iſta ſegur
Q a del peſſa đlafaichō,
D' brunefen, q'lcor li fon,
Q' totz ſos fach etotz ſos dich
7380 L ha ſus ſegillat ez eſcrich.
E peſſa ſen nuilla manera,
P oira ja conoiſcer charera,
C ōlpueſca ſō cor đſcubrir,
N il amor qaiſſi lſai lāgir.
7385 E qāt ha p̄ro peſſat, nō ue,
V ia, mas đclamar m̄ce.
E dis q'naiſſi loi dira,
T ā toſt cō ueſzer la poira.

DŌna, lauoſtra grā beltatz
7390 Eluoſtre cors gen fai chonatz
V oſtroillz. uoſtre bels gabs plaſzens
V oſtra bella bocha riſzens
M hā ſi deſtreig : pres eliat
Q' nom hauefz poder laiſſat,
7395 D' neguna re qel mō ſia.
Q' tot es enuoſtra baillia
M ō cor. mō ſaber emō ſen., 91 r
M a ꝑecha. mō ardimen.,
M ō deleig emauolontatz.,
7400 D' totz mhauefz poder emblatz.,
Q' totz es uoſtre mielz q' mieu.
E ſieus hauia dig de dieu,
N ō ſo deuria amal tener,
Q ar el uos nha donat poder,.
7405 E pſamor dōna corteſza,
Q ar uos ha dat tan de ꝑeſza,
D epz̄. deſen edebeltat,
D euefz hauer humelitat
D emi, qaiſſi hauefz 9qes.
7410 E uencut elachat epres,
Q' nō uei ni entend ne aug
N epueſc hauer delieg ne gaug.
S es uoſtr amor. eſinō lhaj
A treſzaig dic qieu mōraj.
7415 E perdieu bella dōna pros,
N ō uoillafz qieu mora ꝑuos,
Q ar nō podeſz moſtrar nedir
R aſzo perq' mdejafz aucir.
M as qaruos am. ueus totz lotort,.
7420 E ſi percho uoleſz mamort,
P echat fares amo uejaire.
M ais nuill dreig no ual ami gaire,
Q' tot es enuoſtre uoler.
M ais merces mi deja ualer.,
7425 Q ieus qer bella dōna corteſza.
ℭ B e ſoi fols. ebendic foleſza,
Q ar ja cuig ſamiſtat hauer.
C ō lauſarai eu enqerer)
Q ieu nō ſoi daiqella ualor, 91 v
7430 Q en me foſſ be meſſa ſamor.
Q ella es richa edegran affar.
E puois debeltatz noha par.

Q elmō noha nuilla perſona,
Q' ſella ſamiſtatz li dona,
7435 Q' nō ſitenges perpagatz.
D ōc nōſoi eu bē eſtrangatz)
Q an mi cuig q' ami ladon)
Q āc mais nom ui, ni ſab qi ſon).
T ol ten, q' ja nō ſauērria.
7440 V ai ten. eten demā tauia.
Ⅽ P uois diſ el. cōl puoſc āc dir)
Q ieu ja cutjaua adeſſ morir,
Q ā ſos cortes cors nō ueſzia.,
Q ades ploraua eplagnia.
7445 E ara qāt abella ſō,
Q em nānes, nom otēc abō.
Ⅽ E dōcx eqal 9ſſeill p̄nrraj)
Q' qā lauei, la m dobla maj
M ō mal. mō trebaill. ma dolor
7450 A icho nō fo lo āc amor.
A nſz eſ lopeier mal delmō,
Q entotas giſzas mi9ſon,
E mauci em ten endeſtreig.
A treſtā bē, qā nō laueig
7455 C ō qāt pueſc ab ella parlar.
E aicho cō pueſc ieu durar)
T ot mer aſoffrir. omorraj.
M ais m̄ces cuig q' trobaraj.
Q' ja mſes ella bel ſcemblā
7460 E mha fuit eonrat tā
G en acuoillit egen proffert, 92r
Q ebē puoſc conoiſcer enapert
Q' per entendencha damor,
O ſeſz, qā mi donet laflor.
Ⅽ A ra conoſc q' nō hai ſen.
7466 A iſſi uai delaſolla gen,
Q' moltas ſaſzos ſes deuē,
Q us fol hō ſicutjara bē,
S una pros dōna luol fuir,
7470 Q' deſamor hāja deſzir.
E cujan bē eſſer amatz.
E z aicho es fina foldatz.
D eme pueſc atreſtal ueſzer,
Q' ſaiq'ſta mha faig plaſzer,
7475 N igen acuillit neonrat
S imaſegur deſamiſtat.
Ⅽ P₋ qal ualor, perqal ˛pecha)
P₋ qal beltat, perqal richecha,
Q' haja ni qe ēme ſia,
7480 H aurai ſamor) no iconoſc uia.
M aſ aq'ſta, qhō diſdamor
Q' nō uol orgoill nericor.
D ōcx lhauraj eu, qieu no ſoi ricx.
M ais bē ſerai uerais amicx.
7485 S es orgoill eſes tot engan.
E ill fuirai debō talan ..)

Aiſſi tota lanueig ſiplais.
Ez eſtet enaiqel pantais.
Q āc deſos oillz nō dormi.
7490 E bruneſen plaīg atreſſi.
E ſoſpira ſouē egrieu
E prega amor epuois dieu,
Q' daiqel mal 9ſſeill li dō, 92v
Q aiſſi lauci oultra raſzō.
7495 Q ar oultra raſzō mauci bē,
A mors qen mi no faill derē.
Q' eu fach tot cho qem māda far.
E z am cel q' mi manda amar.
E ſieu fach ſos 9 mādam̄,
7500 A tortz mauci mo eſci ē.
A tortz). nō fai. anſz nha grā dreig,
Q' eu nō oſach ſi cō far deig.
S i faj. nō am jeu dōc jaufre)
N ō jeu., qar rē no iſach perqe
7505 D' totz cho q'ſtaīg azamic.
C uig lo bē amar qar odic,
N ō fach, qa l re jha meſter.
M os parlar no ual un dener,
S el faich no fach. āſz dic follor
7510 E nhai lenemiſtat damor.,
Q' ſilhai 9uēgut q̄ lam
E nō oſach, atort m̄clam.
Q' ſimauci nim dona mort
E l nha lo dreig. ez ieu lotort.
Ⅽ E dōcx, laſſa, dōcx q' faraj,)
7516 S amors nom9ſſeilla nō ſaj,
D eltotz memet enſa 9 māda.
E ſarai tot cho qela manda.
Ⅽ A mors manda qieu am jaufre.
7520 R enda mamor. mō cor eme,
E tot lometa enabandō,
P₋ far cho q' li ſia bō,
Q' ja dere nol en desdiga,
Q ar enaiſſi deu far amiga.
Ⅽ A icho farai eu uolōtera. 93r
7526 S ol q' iplacha q' mo enqera,
Q ar amors nō deu ges uoler,

Q' eu/lan pregar ni enqerer.,
Q' mos pz̄ sen/abaſſaria.
7530 D ōna, deu hauer ſeinhoria,
D aitā, q' hō ladeu p̄gar.
E z ella o dei eſcoultar.
E ſa q̄ll amors nolagrada
N o leſcoult mas una uegada.,
7535 Q' no ldei ges cho far entendre
Q' nō lha encor az atendre.
E ſil agrada, ni tan es,
F acha ſen apregar tres ucs,
Q ar ja uergcigna nō ſera
7540 A daqel q lamor qerra.
S ella ſenſai tres uesz p̄gar
A nsz la ndegra tener pl9 car
Q adeſ enſō pl9 enueios,
Pl9 coubes epl9 uolōtos,
7545 D' cauſa qeluē aplaſzer
Q ā uei q' nō lapod hauer
E pois qā lha es meillz gardada.
7548 Q' cela q' nō es pregada.
¶ E percho es dreig qieu eſper
7554 Q em uēga mamor enq̄rer.
E ſi no lam qer, cō ſera)
L aiſſarai me morir) no ja.
E ānarai lenpregar jeu)
O c. anſz qe mlaiſſ morir p̱dieu.
D ōcx ihaurai eu d̄shonor.
7560 N ō haurai, q' forcha damor
M en deſtreīg q' m̄ pod forchar. 93v
E z ieu no la pueſc 9traſtar.
Q ar enme uol far aparer
S a ſeinhoria eſō poder.
7565 Q ar q derē ſen uol jauſzir
S os mandamentz ler aſeguir.,
O deſollia odeſens.
D etot ler afar ſos talens.
Q ar d̄tot es ſie9 lo poder.
7570 B eutatz. paratge ne auer
N o pod uas amor 9ſtar.
L a i on uol ſos poder moſtrar.
Q ela dona bē qāt ſiuol
A lun gaug ealautre dol.
7575 E fara ad un ric amar
V na femna debaſſ affar,.
E auna dōna preſzā
D eric paratge ede grā
F ai amar un debaſ paratge
7580 P aubre dauer ede lignatge.
T ā es doucha. plagē ebona
A mors. ecels a cui ſi dona
E naiſſi ſap uas ſe atraire
A b bel ſcēblā. ab plaſzer faire,
7585 Q' paratge. ricor neſen
N ō pod hauer uas lei 9ten.
¶ E dōc pois tā ha de poder
C om pueſc uas ella retener,)
Q' nō facha ſauolōtat)
7590 F arai o. eſabra mengrat.,
A nſz qem crega mais de dolor.
V auc a jaufre, qerre ſamor.
E dar lo mha el atreſſi 94r
E moſtrar lo i hai enaiſſi.

7595 S eigner jaufre aiſſi os dic,
Deuos ſach ſeigner eamic
D emamor. dema drudaria
V os dō tota la ſeinhoria.
E no mē deueſz mens amar
7600 Q ar uos ſoi uēguda pregar
Q' ſar mo fai forcha damor
Q' fes floris a blāchaflor
T ā amar, qera fillz derei
Q' partir lo fei de ſa lej.
7605 E q' fes ſol ſcēblar triſtan
P— yſeutz cui amaua tan.
E deſō oncle loparti
E z ella p̱ſamor mori,.
¶ A itals amors meſobreporta
7610 C ō fes fenice q permorta,
S efes ſebellir percliges
Q' pois amet lōc tēps apres.
A nc blibis q' amet ſō fraire
Q' bē haueſz auſzit m̄taire
7615 N ō ſon damor pl9 forſenada
Q' eu ſoi peruos ni pl9 aurada
N e didō qel cor ſi feri
D un eſpaza ſi qē mori
P— eneas qar ſi partia
7620 D e lauine ſa 9pagnia
¶ A iſſi mha amor ſobrepreſza
E zaiſſi mha deltotz 9qeſza,
Q' nō ſai uas galpart mi tenga,
N i nō puoſc dire ab la lenga,
7625 L aqārta part deladolor, 94v
Q' eu ſoffer perlo uoſtramor.

ℂ L affa, bē hai perdut mo fen.
Q ar āc peffei tā follam̄.
E cō poirai eu aicho dir)
7630 E nāfz midej laiffar morir,
Q ieu tā grā folecha difes,
C ho q' āc mais femna nofes,.
J a no ferai eu la ꝑmeira
Q hō ditga qieu homē en qeira.
7635 N i ja eilfāples no daraj,
A las autras. dōcx q' faraj)
L aiffar mhai enaiffi morir,
Q' eu no puofc ladolor foffrir.
B ē pauc hai enqaras foffert.
7640 M al tengria mo cor cubert
T res mes nidos ni un, cho mpar.
Q āt una nueig nol puofc celar.
Q ar celar no lpuefc,jeu derē
Q el grie9 mal q' damor miuē,
7645 M i deftreīg fi q' morta fon.
E aici poirai dir prafzō.
C ō mha foptam̄ 9 m̄chat,
T rop o hai amō dan cellat
O p mafe cellat no i er.
7650 Q ar d̄fos grieu mal no qier,
C onffeil fenluoc lo pod trobar,
T ota gentz londej mens amar.
E fi eu hai preff demi mezina,
B ona e ꝯtaina efina
7655 Q em pod lieu demō mal garir
B ē foi folla, fim laiff morir.
ℂ D aq̄ftas doaf chjaufiraj 95 r
L a meillor fi chjaufir i faj,
S el en irai pregar o nō
7660 E prec dieu q' 9ffeill midō.
L ofar fai q' mer d̄shonor.
N o er, q' forcham̄ amor.
Q' detotz enfō poder mha;
P- q' d̄shonor nom fera.,
7665 Q ar qi en amor ha grā fen
N ō ama ges tā fermamen
C ō cel qi bē fab far folia
P- q' fi puofc uefzer lodia
A trefzaig liraj mō cor dir
7670 Q' q' m̄ deja auenir.
ℂ E naiffi fo ha acordat
Q an tota nueig ohac peffat
A lmatī tā toft cōljor par
E la fuai ueftir echaufar

7675 E z es fen enla fala entrada
E māda leuar fa mafnada
Q adobō d̄māјar corren
A iffi q' no iffia menf ren.
P ois uai alagleifza orar.
ℂ E jaufres peffa deleuar
7681 T ā li es fa joia creguda,
Q āt hac brunefen conoguda,
A lparlar q' fai doucham̄.
E l fenefchal abautres cen,
7685 S ō a jaufre uēgutz fuir,
A itā cō poignet eluefiir
E gā fo ueftit echaufat,
E fa kara efas mās lauat,
P ois uai lameffa escoutar 95 v
ℂ E brunefen, q'lui entrar,
7691 E s fi eschalfada damor
Q' perun pauc uās el nō cor,
Q en pes fileuet defefzen.
M ais pelmalparlar dauol gen
7695 S en es a gran pena tenguda.
M ais po fa color li muda,
Q el fāc delcors les enla kara
P ujat, q' par, q̊ bē les gara,
Q' deus la fes per meráuillas.
7700 E hac un prim fillat def cillas,
N egres efotils edolgatz
N aturals ebē faichonatz,
Q' no fō pellatz ne tondutz,.
ℂ E jaufre fo n, fi espdutz
7705 Q an laui, q' nō fab q's ditga
M as q' peffa, q̄ trop li triga,
Q' puefca fō cor d̄s cubrir
E fouē j eiffō grā fofpir.
ℂ A iffi hā la meffa escoultada
7710 E puois eiff fen ab la masnada.
E z ap res eiff fen brunefens
E d̄ dōnas mais dedo9 cens
G en ueftidas, fi cō lur tais,
E fō fen uēgudas elpalais.
7715 A b tā com̄chō lor folafz
ℂ E jaufres cō bē eiffegnhatz,
V ai d̄lōc brunefen fefzer.
E āc nolfes mais deplafzer
Q ar fen es lōc ella uēgutz,.
7720 M ais el eftet fi espdutz
Q' cho q' hac lanueig pēffatz 96 r
Q' ill difzes, li fō oblidatz,

A iſſi lfes cambiar ſos ſen,
Q ar amors li tol ȃd imen,
7725 Q' li ſol creiſſer edoblar,
E ntotz autres luocx e donar
¶ M ais brunefens lha ſi uēcut
Q el fai eſtar ſi esperdut,
Q' ſol no ſab en q' ſenprēda.
7730 N i lpod dir ſōcor ab lalēga.,
Q ades ha paor đſaillir,
P‿ q' nō lauſſa ſō cor dir.
E z aiſſi eſtet un lōc briu.
E abrunefen fō eſqiu
7735 Q ar el nō eſcomet premer.
E qā ui, q' nō er eſter.,
A mors lidona gaillȃdia,
Q eluol dar tā đſeinhoria,
Q ella parle p̄mieram̄.
7740 E dis li tot ſoau egen.

SEinher jaufre, uoſtra uēguda
Nos ha noſtra joia creguda,.
T oult nos ha ira e coſſirer,
E donat gaug ealegrier.
7745 M olt hauē gaſzainhat puos,
B ē haja la terra dō fos.
E lrei artus q̊ chai us trames.,
E uoſtra amiga laj on es.
¶ O c, diſ el, dōnā qā lhauraj.
7750 Q e bē us dic, q'ncaras nō lhaj.
A icho nō pod eſſer per ren.
T ā ha enuos, pechā eſen.
Q' uos nō hajaſz bona miā. 96v
E lamaſz mais q' re q' ſia.
¶ D ōna p q',) nō hai ges amia.
7756 N i od iraj tro q'l o ſia
¶ E ſab ella, q' ſiāſz ſie9)
¶ D ōna, nōlſai, ſim ajut die9.
N ō o ha ges p me ſaubut.
7760 S ella no ſo ha conogut.
¶ D aicho no la deu hō reptar,
Q' ſiuo9 nō uoleſz moſtrar,
V oſtre mal, q' diſzes qeſ fortz,
S in mōreſz, decui es lotortz)
7765 N ō miga ſie9, q' uoſtres er.
Q i focx ha obs, a deſ lo qer.
¶ D ōna, uers es. maiſ laualēcha,
Q en lei es, mi dona teſſicha,
T al q' nō laus qerer ſamor.
7770 Q el mō nō ha emperador,
Q' deſamor nō foſſ onratz.,
T ā es fina ſa grā beltatz.,
S os parages eſaricor.
¶ A icho q' us aug dir es follor.
7775 Q' ja rei ni emperador,
H ajō ſeinhoria enamor.
P lus q' hā lautra gen corteſza.
A mors nō esgarda richeſza.
B ōs aibs. bō preſz qilpod hauer,
7780 H ā enamor mais depoder.,
Q auer ni terra ne lignatge.
M olt homē ſō degrā paratge,
Q' no uaillō un fais depailla.
E tals es ricx una meſzailla.
7785 E percho nom tengaſ cellat, 97r
Voſtre cor, q' fereſz foldat.
Q' tā deprez e deualor,
H aueſz, q' bē uſ dei dar ſamor,
T ota dōna, ſia qiſ uoilla.
7790 E bē ſ taīg, q' abſe us acuoilla.

DŌnā dis el, uoſtra m̊ce,
Qar uos plaſz, q' digaſz deme
T ā delauſzor ni tā đ bē
Q ar de grā beniſtar uos uē
7795 M ais ſius plaſz, nuilla lauſzor
Q' ieu haj, uos nhaueſz ualor,
A bcela q' mha enbaillia.
E nha tota la ſeinhoria.
E qe‚mpod far morir ouiure.
7800 G aſzaignhat mhaueſz ađliure.

SEinher, bō gaſzaignhar uos ſa.
Eja enme nō remāra.
P‿ rē qieu puoſca dir neſar.
E jaufres pres aſoſpirar.
7805 D emolt preō. puois ha parlat.
D ōna, diſ el, pamiſtat,
V os prec perdieu epermerce.
A prendeſz me enbona fe.
Q' m̄acorras leialm̄
7810 S es tort eſes galiam̄.
¶ S einher, dis ella, jeuſ 9uēc,
S obre cel die9 qenterra uēc
P‿ nos elcoſtatz p̄nre plaga
Q' ſi eu puoſc a cab uos entraga.
7815 E lejalm̄ men entremeta

S i q' tot mō poder imeta
Œ E z el li ha dig, grantz merce, 97v
D ōna, oimais uos en crei be,
E no mtengafz p enemic,
7820 Qar jeu tā fort uos o hai dic.
Q ãc mais enfaui ni enfol,
N om paffet labocca nilcol,
D ōna, aicho q' us dirai ara,
Q ar tā es aiqſt amor cara
7825 Q enās mi laiffera eiffcoiffar,
M ais oimais nō odei cellar.

UOs ef cela qhai encobida,
Vos es mamortz. uos es mauida.
V os es cela q' ađsliure,
7830 M ipodefz far morir ouiure.
V of es cela qam fes enjā
Q' auos eadie9 mi 9 mā.
V os ef mos gaug. mos alegrers.
E nuos ef totz mof 9ffirers.
7835 V of es mos bens emof folafz.
P̱ uos hai gaug qāt foi irafz.
V of es cela qempod ualer.
Q em pod fiuol far đschafzer.
V os ef cela pcui miclam
7840 V os es cela percui aflam.
V o9 es cela đcui milau
V os es cela q̊ tē la clau
D' totz mō bē. detotz mō mal.
V os es cela fi die9 mifal,
7845 Q em podefz far uolpitz o arditz.
E fiof uolefz prosz ecortifz.

ARas ha brunefen cho q̄fuol
Q' đcho, đq̄ pl9 fe dol
E mais eneft fiegle defzira, 98r
7850 D' q' fouē plaīg efofpira,
S i fai molt caramentz pregar.
A iffi fab bē sō cor celar.
Molt ha grā gaug decho q̄ au,.
E dis a jaufre tot foau.,

7855 SEinher, bē fabefz escharnir,
E gen parlar eplafzer dir.
A icho difzes tot p plafzer.
Q' ieu no hai ges depoder,
E nuos, cō aug dir tā preō.
7860 S i die9 bōauētura mdō.
Œ D ōna, fi hauefz fes m̄tir.
E miltans mais, q̊eu nos fai dir,
Œ A icho fai fort leu affajar,
Q ar fiuos mi uolefz amar,
7865 A iffi cō difzes lejalm̄,
T robat hauefz, q̄ ueiram̄
V os amarai efes engā.
M ais ieu uauc una re doptā,
E z hai enpres bona rafzō,
7870 D una molt laja mefp̊fō,
Q' en eft fiegle es uēguda,
P̱ q' cortefzia es p̱duda,
E amor torna en niē
Q' tals dis q' ama q̄ mē.
Q elmō nō ha qatre ne tres,
7875 Q eamō fi debo na fes,
C ō difzō, nefau aparer.
A nfz fō tuit laufēger puer
P̱ q' fi puofc, m̄ gardaraj
7880 Q' anuillz home nō daraj
M amor, fifort bē nom 9ue, 98v
Q' jamais permal ni p be,
P̱ autra no fpartra deme.
Œ A zaiqſt motz refpōd jaufre,
7885 D ōna, bē faj, q̄dreig nhauefz
E z es uer tot cho q'mdifzefz,
Q els 9̊guoillos outracujatz,
F als facedors mal eftrunatz
9 fondō amor ezamā
7890 P̱ q' dōnas feuā doptā.
M ais ellas nō fan areptar,
Q ar dels eiff tot lo maluiftar
Q ar uas ellas fan los enjans,
P̱ q' fobre lpros tōna ldans.
7895 M ais pof uos plafz q' us 9uēga,
J a nomdirefz re ab la lēga,
N il fabrefz ab lo cor peffar,
D e 9uinents q' us deja far,
Q' eu nous enfacha p un tres,
7900 L as oras qe uos o uolres,
D' meillor cor q̊eu nō uos dic,
Œ A iffius tenrai eu p̱amic
D iff brunefens, epfeinhor.
E z enaiffi haurefz mamor.
7905 E ueus lo 9uenenz qal er,
Q' eu uoill qemprēdafz amoiller.
E pois porefz pl9 lejalmēs
D' mi far tot uoftre talens.

E meillz uenir emeillz ānar.
7910 S es totz reptes demaliſtar.
D' lauſēgers 9trarios,
Q¹ ſō uas amors ēueios.
E nſan moltas pātir atort,. 99 r
M ais aq'ſta no ſpart ſes mort.
7915 Q enaiſſi lha die9 eſtablida.
P‑ q' nō pot eſſer partida,
E ſins plaſz qaitals 9uinens
M iuoillaſz far tā bonamens
E nlamā del bō rei ātuſ,
7920 J a nous en demādarai pluſ,
Qar el totas pulcellas gāda,.
E qͥl la mur fai, nō ſentarda
N i garda termē neſaſzō
Q' ſemprē cobra giſzardō
7925 J a nō er tā mal ni tā pros,
S ol q'l enſia poderos.
E qāt el no i pod auenir,
F aj los als chaualers ſeguir,
Q' ſō đ la taula reōda.
7930 A iſſi a pulcellas aōda.
E a dōnas, qā perd ſa terra,
N iguna perpais ni p guerra.,
E nſō poder nō haura dan.
D ō q' uēga. ni ō q' an.

7935 E jaufres qāt oaug reſpō
A b un grā ſoſpir depreō,
D ōna, dis el, ſi majut die9,
T ā meſt aiqͥſt 9uinentz lie9,
D olſz eamoros eplaſentz,
7940 Q' grieu ſerai oimais jauſentz
N i haurai alegrer dere,
N ueig nejor, pauſza ni be,
T ro ueja, q' cho q' diſzesz,
S ia faitz, poſ uos ouoleſz.

7945 E bruneſens reſpoſ aiqi, 99 v
Voleſz odōcx q' an aiſſi)
¶ O c ieu dōna, molt uolōtos.
Q' āc re nō fis pl9 joioſ.
N i de tā bō cor p maſe.
¶ D ōcx uos faich jeu ſeinher deme.
7951 D etot qāt hai edemamor,
D auer e domes e donor,
D eltot uos dō laſeinhoria.
¶ D ōna, uos uoill q' ſiaſz mia.
7955 E ja re delals re nō uoill,
E nous otēgaſz aōgoill,
S ieu nō uoill pīre lariqͥſa,
Q āc nō uēc chai p cobeeſa
D auer, de terra ne donor.
7960 M ais planamēs p uoſtr amor.,
Q' deſzir mais, ſimajut die9,
N ō fach q' totz lomō ſoſ mie9.
M ais engarda pīraj la terra
E ls homes gardaraj de guēra,
7965 T ā cō poirai amō poder.
¶ F oldatz es, qi uol pl9 qerer,
D is bruneſens, ſi die9 majut.
A baicho qe es 9uēgut.,
B runeſens dis q' parlara,
7970 A bſos homes efinara,
L a paraula tot 9īdam̄,
Q' ja ſol nō fara pāuē,
Q enhaja derē uolōtat .)

Nachträge zur Zeichensetzung.

3737. Nach rechts oben geht von dem Punkt ein Schrägstrich aus, der sich aus zwei Stücken zusammen setzt.

3748. Von dem Punkt geht nach oben rechts ein Schrägstrich aus.

3763. Der Beistrich geht durch einen Punkt.

3772 wie 3748.

3887. 3897. 7153. 7170 wie 3763.

7176. Der Schrägstrich über dem *s* von *es* beginnt unten mit einem Punkt.

7227 wie 3748.

7246. 7248. 7272 f. Durch den Punkt geht ein Schrägstrich.
7296. Durch den Punkt geht ein sehr dünner Schrägstrich.
7412. 7418 wie 7246.
7479. Der Beistrich am Schlufs kommt dem Fragezeichen nahe.
7480. 7484. 7547 wie 3748.
7571 wie 7246.
7607. Am Ende schwacher Punkt.
7645. Zum Punkt hin geht von unten rechts ein Schrägstrich.
7682. 7685. In dem Beistrich ein Punkt.
7751. Am Ende dünner Punkt mit blassem Anstrich von links unten her.
7756. Am Ende sehr dünner Punkt.
7774 wie 3748.
7776 wie 7246.
7779. Hinter *prefz* ein Beistrich?
7802 wie 3748.
7804 wie 7246.
7808 wie 3748.
7822 wie 7682.
7842. Am Schlusse Beistrich?
7869 f. Im unteren Teile des Schrägstriches ein Punkt.
7886. Am unteren Ende des Schrägstriches ein Punkt.
7899. 7920 wie 3763.

Anmerkungen.

Vorbemerkung. Die Zweikasusflexion wankt auch in den Reimen des „Jaufre" schon sehr.

2623. Da das Bruchstück mitten im Satze ohne Überschrift anhebt, so könnte ein Blatt fehlen. Geht man zweimal dreifsig Zeilen zurück und rechnet ihrer zwei für den Anfang mit seiner Initiale ab, so kommt man zu *Ara·l vos laserai estar* 2565, was ein sehr passender Anfang wäre.

2627. — 1, lies mit AB *Si qe l.*

2634. Hinter dieser Zeile ist in der Hs. keine Lücke.

3743. *gegit*] *g* statt *q* (*gequit*) findet sich auch in *galpart* (= *qal part*) 7623 und *gā* 'als' 7687.

3751. „Am morgigen oder einem anderen Tage."

3779. Lies *aunitz.*

3796. Wegen *malauotz* s. meine Jaufre-Ausgabe, Wortverz. unter *noch.* Doch da — 1, wird *malaventura* das Ursprüngliche sein.

3811 f. Der Reim war auf *-en.*

3816. + 1, daher mit AB *vai·s.*

3818. + 1, daher mit AB *Qan la.* — Hinter dieser Zeile in Hs. keine Lücke.

3895. + 1, daher mit AB *Ambed. s'en podon jauszir.*

3899. — 1, lies *qi jeu* (3889).

3908. Dieses *fausar vas lo rei* ist zu beachten, wenn auch im Text (mit A) *bausar v. lo rei* gestanden haben wird. Dieses letztere ist zwar sonst nicht belegt, doch hat für *boisier vers a.* Godefroy mehrere Beispiele. S. auch Tobler-Lommatzsch.

3912. Hinter diesem Vers in Hs. Lücke von zwei Zeilen.

7137. *dolgat* = *delgat.*

7139. *plagen* st. *plazen* steht auch 7581.

7145. Lies *Rellufzi e gilet.*

7154. *trassailler*] Diese Form hat wohl kaum bestanden. Ein Schreiber entschied sich bei *-tener* : *-tenir* (7153) für ersteres und als unsicherer Ausländer (*trans-salire* scheint im Italienischen erbwörtlich nicht erhalten zu sein) glaubte er auch mit *trassaillir* so verfahren zu dürfen. Bei dieser Auffassung der Sache verschwindet auch das viermalige *-er* im Reim.

7155. +1, lies *qāt er* mit AB.

7183. +1, lies *Ez aissi* mit B.

7191. +1, lies mit A *la·us.*

7210. *atresse*] Ein ähnlicher Fall wie 7154. Wie *se*, *si* wechseln, glaubte der fremde Schreiber auch *autressi* mit *autresse* wechseln lassen zu dürfen.

7212. *mais* (AB *mieltz*) = 'mehr', 'besser'. Es ist das *mais*, das AB schon 7210 haben. Vgl. zu 7448.

7215. +1, *e* mufs fallen.

7220. Lies *non m'o letz* (*licet*) *à recontar*, doch läfst sich dieses *à* nur nach dem voraufgehenden Objekt *o* rechtfertigen, sonst müfste *de* oder nichts stehen.

7239. *enuuiget* = *en voiet* 'leerte'.

7243. Lies *qe lai annassen* (Zusammenwerfen der Ausgänge *-em* und *-en*). Die 1. Pers. der Mehrzahl geht schon deswegen nicht, weil der Seneschall nicht dabei war.

7264. Lies *q'en rogis* mit AB.

7269. Lies *tant* mit A.

7303. —1, lies *E qe·s* mit AB.

7308. *ditga* falsch statt *diga* (*dicat*), schon 3773 und noch 7634 und 7705, wo im Reim mit *triga* 'dauert zu lange'.

7314. Zu *sapchja* (*sapiat*) vgl. *chjausiraj* 7657 und *chjausir* 7658. Das *j* hinter *ch* ist jedesmal ein geknicktes.

7329. —1, lies *e reviu* mit B.

7355. Lies *Qe n'annes* mit AB.

7414. —1, lies *vos dic* mit ABD.

7441. —1, lies *e cōl* oder vielleicht *cō lo.* Wegen neutr. *lo* (Akkus.) vgl. Jaufre (Ausg. Breuer), Wortverz. unter *lo.*

7448. *la* ist wohl = *lo* 'dies' wie im Waldensischen. Auch D hat *la*, AB *lo.* — *mai* 'umsomehr', 'nur noch mehr' ist beachtlich. Vgl. zu 7212.

7460. *tā* scheint ἀπὸ κοινοῦ zu stehen.

7462. +1, tilge *en* mit ABD.

7489. —1, lies *Qe.*

7519. Lies *à* statt *am* mit B (gegen AD).

7538. Lies *à pregar*; *à* ist hervorgerufen durch vorausgehendes Objekt.

7567. *de* = 'hinsichtlich', 'was angeht'. Vgl. 7821.

7620. Lies *D'ela ni de sa* mit AB.

7637. Mein Fragezeichen wird durch C nicht gestützt, doch möchte ich es halten. Es wird, wie mir scheint, mit 7637 auf Vers 7630 zurückgegriffen und dessen Gedanke in Frage gestellt: „Werde ich also so umkommen müssen? Denn [um Umkommen geht es] ich kann den Schmerz nicht tragen.“ Der Vers (7637) ist also ablehnend und weiter ablehnend das folgende (sehr schroff 7649, durch unsern Vers schon vorbereitet), so dafs es bis 7656 ohne Umschwung weiter geht.

7649. Lies (mit D) *E* statt *O*, aber auch dann ist AB noch vorzuziehen.

7650. —1, lies *Qar qi* mit ABD.

7714. +1, lies *vengut*. Auch A weist mit *poia* auf männliches Geschlecht.

7719. Lies *Qan* mit AB.

7755. Lies *nō es ges mia* mit AB.

7760. „Wenn sie es nicht aus sich erfahren hat“, „Sie mufs es schon ...“.

7766. *Qi foc ha* (persönlich) *obs* wäre eine richtige Wendung (s. Levy *ops* 17.). Vgl. auch 7287 *al naffrats* (besser *naffrat*) *es obs qe*.

7795 f. sind verdorben; zu lesen mit AB: *Mais sius plasz qem voillats valer — Q'ieu sai qe vos n'havesz poder —*.

7838. *deschaszer* = *decazer*; *far d.* = 'stürzen', 'zugrunde richten'.

7845. Lies *pod* mit AB und führe im folgenden Verse, der stark geändert ist, die Einzahl ein (*vol* oder *se vol*).

7847. +1, lies *Ar*.

7859. *tā preō* ist verdächtig und wohl mit AB *ni·l qarton* wiederherzustellen.

7860. Nach Reim und Syntax scheint mir jetzt die Zeile noch zu den Worten der Brunesentz zu gehören.

7869. Statt *pres* ist wohl mit AB *pron* einzusetzen.

7878. *per vẹr* 'in Wahrheit'; vgl. *par veir* Rol. 87.

7913. Hinter *moltas* in Hs. wegpunktiertes *adol*.

7942. —1, lies *Ni nueig*.

7968. Besser mit AB: *Es aicho a qecs conv*.

7970. *finar* (*la paraula*) = 'beenden', 'ausklingen lassen' oder 'vollendet machen', 'geschickt setzen'. Letztere Bedeutung wäre ziemlich ungewöhnlich.

7973. Mit diesem Vers endet das Bruchstück am Ende von 99v.

Glossar.

(Man vergleiche die Anmerkungen.)

à beim Infinitiv 7220. 7538 — *atresse* 'ebenso' 7210 — *bausar vas a.* 3908 — *de* 'hinsichtlich' 7567 — *deschaszer* = *decazer* 7838 — *fausar vas a.* 3908 — *finar* 7970 — *la* 'dies' 7448 — *letz* (*licet*) 7220 — *lo* 'dies' 7441 — *mai(s)* (*magis*) 7212 — *noch* (*mala n.*) 3796 — *obs* (*opus*) 7766 — *per ver* 7878 — *trassailler* 7154 — *ver* 7878.

Anhang.

I. In meiner Jaufre-Ausgabe ist die Varia lectio aus C an einigen Stellen zu bessern und zu lesen: 3750 *tenrra* — 7135 *uestuda* — 7144 *-urar* — 7184 *al re* — 7235 *qieu* — 7264 *qen totz* — 7265 *Ābdo9* — 7281 *Sābdo9* — 7324 tilge: 24 fehlt C — 7342 tilge: *greuada* C — 7376 lies: *no ista* (denn immerhin ist eine kleine Lücke zwischen den zwei Wörtern) — 7385 *pessat* — 7414 *A treszaig* — 7417 *p.* (mit Punkt) — 7442 *cutjaua* (das *j* ähnelt zwar dem *z*, hat aber einen *i*-Strich) — 7448 doch eher *la m* — 7459 *ja m* — 7507 eher *qa l re* — 7594 *hai* (statt *ai*) — 7649 hinter *cellat* füge bei: *no i er* — 7721 *pēssatz* — 7722 *Qe ill* — 7756 eher wohl *o sia* — 7766 dsgl. *a des* — 7814 dsgl. *a cab* — 7817 dsgl. *z el li ha* — 7879 tilge: *m' g.* C — 7882 *jamais.*

II. Jaufre-Ausg. 7220 lies *ar'a.* S. auch oben zu 7860.

H. Breuer.

Zum Text der *Confision del Amante* por Joan Goer;

**aus dem Vermächtnis von Hermann Knust . . .
hrsg. von Adolf Birch-Hirschfeld. 1909.**

Im Folgenden wurde aus der Ausgabe der spanischen Version von Gowers *Confessio Amantis* einiges zusammengestellt, dessen Richtigkeit mir zweifelhaft erschien, und zu dessen Richtigstellung, vielfach nach Einsicht des englischen Originals,[1] ich etwas glaube beitragen zu können. Daneben sind auch ein paar Stellen besprochen worden, die zur Vervollständigung meines Aufsatzes in den *Manly Anniversary Studies* dienen möchten. Eine durchgehende Vergleichung des spanischen und des englischen Textes habe ich nicht vorgenommen. Sie dürfte noch weit mehr ergeben.

1, 9 *quien de cosas mucho tocantes al seso muchas veses trata, da causa que dello se rrebora el entendimiento.* — Hrsg.: „rrebora el ent.] It dulleth ofte a mannes wit: borrar, ausstreichen, auslöschen." Noch weniger befriedigt Gloss.: „*rreborar* roborar 1." L. *rrebota.* „Rebotar . . . ant. fig. Embotar, entorpecer" (Ac.[13]). Noch portugiesisch.

2, 1 *la çibdad de nova Troya, la qual de Bruto tomo el su primero plaser.* — Hrsg.: „tomo] Hs. commo — Which tok of Brut his ferste joye." L. *tommo.* Die Schreibung findet sich auch 356, 23. Vgl. 340, 31.

3, 16 *justiçia e derechura son fuydos.* — Hrsg.: „fuy dos] Hs." L. *fuydas.*

7, 20 *aguyon.* — GProl. 396 *pricke.* Hrsg.: „aguyon] aguijon Hs." Versehen für „aguijon] aguyon Hs.?" Warum liest dann aber der Text nicht *aguijon*? Einem *aguyon* der Hs. liefse sich vergleichen *vyon* statt *vijon*, s. Spanish Grail Fragments 2, 100.

7, 30 *las ovejas quedan muy mal rrotadas.* — Hrsg.: „rrotadas] al totore v. 414 — roto (romper)." Gloss.: „*rrotado* roto 7." Ein Vb. *rrotar* gibt es nicht. L. *rroçadas*; Meyer-Lübke, Wb. Nr. 7453 **rūptiare* „zerreifsen." Vgl. 501, 27 *Canata.* L. *Canaça.* G VIII, 2587 *Canace.*

8, 26; 31. *quanto aquello.* — L. *quanto a aquello.*

9, 10 *a las veses por mengua de arco subitamente antes que onbre lo sepa se abre la liadura de la cuba.* — Hrsg.: „la liadura] whanne

[1] J. Gower, *The complete Works*, ed. . . . by G. C. Macaulay. 1901. (G)



his' lye (dregs) arist: lye mifsverst. übers. liadura (Band) statt lias (Hefen)." Gloss.: „*liadura* ligatura." Ein Sbst. *liadura* = *ligatura* ist mir nur im Prov. bekannt. Der port. Übersetzer wird *levadura* geschrieben haben.

13, 19 *por mengua de graçia abrieron mano del ynperio.* — GProl. 808 *thei lefte it out of honde For lacke of grace.* Das spanische ist die wörtliche Übersetzung des portugiesischen *abrir mão de alg. c.*, etw. aufgeben. einer Sache entsagen, v. etw. ablassen (Michaelis). Ich finde aber die Redensart in den span. Wörterbüchern nicht verzeichnet.

14, 11 *abiertemente.* — L. *abiertamente.*

15, 25 *e commo las piedras an hueso asi lo a el.* — Hrsg.: „hueso] Hs. seso The Stones ben and so is he (953)." Macaulay: „That is, the stones have existence and so hath he, this thing the only point in common." L. *ser? seso* würde mir immer noch besser gefallen als *hueso.*

17, 24 *ensaudeçe.* — L. *ensandeçe.*

25, 14 *ellos.* — L. *ellas* (sc. las Serenas).

25, 18 *oyendo aquellos plaseres menguales la rrason, en tal manera endubdeçen que no saben guiar su navio.* — Hrsg.: „rrason] For reson may noght with hem duelle, Whan thei tho grete lustes hiere; [Thei conne noght here Schipes stiere,] So besiliche upon the note Thei herkne, and in such wise assote Go.: v. 508." L. *ensandeçen.*

25, 27 *ovieren.* — L. *ovieron.*

26, 34 *E asi el clerigo se torna en paja.* — G I, 602 *The corn is torned into gras.* L. *el trigo* . . . Das hatte der port. Übersetzer geschrieben. Mit der sehr gewöhnlichen Vertauschung von *t* und *c* wurde daraus *crigo*, das sich im Reime (wie *crego*) findet, dann *cligo*, Abkürzung für *clérigo.*

27, 30 *E aun el da limosna e ayuna e rresa.* — Hrsg.: „ayuna e rresa] ay bua e rrisa Hs.: Go. v. 660: And fasteth ofte and hiereth Messe." *rrisa* konnte bleiben. Man kennt von *razon* die Nebenformen *rezon* und *rizon* (Spanish Grail Fragments 2, 40). So scheint mir ein Inf. **risar* neben *rezar* < *recitare* nicht unmöglich. Danach *risa.*

29, 10 *a si.* — L. *asi.*

30, 22 *De los quales palabras.* — L. *las.*

33, 34 *Ca no es de dubdar que que en la verdad falso es, no pueda escapar de aver vengança.* — Hrsg.: „34) Hs.: que que en la verdad falsa] For who that is to trowthe unplein (v. 1058). 34) es] que Hs." Es war nichts zu ändern; l. *falsa que.* Salvá hat: „Falsar . . . n. ant. Hacer traicion ó falta á su deber. || ant. Mentir. || ant. Faltar cometer falta."

35, 29 *Mas quando la escura noche . . . tovo cubiertas las rriberas del puerto, calladamente do ellos estavan, salieron de los navios.* — Hrsg.; „salieron] estavan e salieron." Die Hs. hatte vollkommen recht; es handelt sich um *et* des Nachsatzes. S. Homenaje a Menéndez Pidal 1, 33.

36, 2 *so falso yproquesia.* — L. *falsa.*

37, 3 *dise la fasaña: antes que envio a quien abaxe.* — Hrsg.: „abaxe] of whom men speke, Which wol noght bowe er that he breke Go. I, v. 1248." CMichaëlis de Vasconcellos, Tausend port. Sprichwörter, Festschrift A. Tobler, zitiert: „744 *Antes quebrar que torcer.* — H[aller]. 239. Var. *Antes quebrar que dobrar* (cfr. Baena 351.)" L. *Antes quiebro quem abaxe.*

37, 11 *quando se* [l. *es*] *la voluntad de mi señora.*

40, 18 *Branchos.* — Hrsg.: „Branchos] Blanchos Hs." Trotz des mehrmaligen *Branchos* (40, 1; 3; 10; 16) hätte *Blanchos* an dieser Stelle bleiben können. Kons. + *r* > Kons. + *l* ist nicht selten: *blaços* JRuiz (S) 809. (G *braços*) *blauas* JRuiz (S) 1223. (G, T *brauas*) — *pobledad* JRuiz (S) p. 5, 5. *ableujado* JRuiz (S) 1299. (G, T *abreu.*) *menblado* PAlf. XI, 564. *pobleza* LExenplos (Rom. 7, 487). *poble* Leyendas moriscas 1, 252.[1] — *Cleseyda* Conf. Amante 316, 20. (G V, 6444 *Criseide*) — *osoglo osogla* FZamora (Q) 17, 15. (S *o suegro o suegra*) — *plegon* Rrey Guillelme 238. SCatalina 235. *plueuo* Filiberto 54, 1; 60, 14. *platucada* Conf. Amante 161, 24. *platicar* 369, 7; 370, 16. *la platica* 202, 9. (G IV, 2612 *The practique*) Clemencin 3, 24 zu DQuix. 1, 33 (f. 189ᵛ) *Y de aqui nace lo que comunmente se platica*: „Quiere decir, *se practica, se hace.* Nuestros antiguos escritores empleáron el verbo *platicar* en las dos acepciones de *hablar* y de *obrar*; y aun el nombre *plático* lo aplicáron exclusivamente á la significacion de *experimentado*; ahora se llama *práctico.* En este mismo capítulo dice después Anselmo, que estaba determinado *de poner en plática,* esto es, *de poner por obra* la prueba de que se trataba; ahora se diria *poner en práctica.* Nosotros distinguimos constantemente entre *platicar,* hablar, y *practicar,* hacer, ejecutar." Bradford, Indice 393 s. v. *Platicar* zu DQuix. 1, 34 (f. 199ᵛ) *y tuvola por mas platica en las cosas de amor que ella dezia.* Vgl. noch Rodríguez Marín 3 (1912), 196; 230. *plonto* Escenas mont. 424. — *siemple* PAlf. XI, 229; 373; 377; 564; etc. Umgekehrt Kons. + *l* > Kons. + *r*: *brunda* Decam. Cast. 218, 37. (Dec. 2, 327 *bionda*) *branca* PAlf. XI, 1629. — *puebro* Doc. ling. 1, 440, 8 (Bejar [Salamanca] — 1282). *ffabre* ib. 13. *febresa* SCatalina 264. *diabro* Demanda 124b. JRuiz (S) 773. *pobraçion* PAlf. XI, 929. *terribre*: *posibre* DSBadajoz 2, 250. *nobre*: *pobre* 2, 257. — *crementinas* JRuiz (S) p. 7, 14. — *fraco* JRuiz (S) 236; 280. *frema* 293. *frama* Filiberto 57, 36. *frota* PAlf. XI, 1020; 1117; 2026; etc. — *sígros*: *peligros* DSBadajoz 2, 279. — *preyto* Alex. (O) 1933; 2285. *praso* 1983; 2029. *prugiese* Filiberto 56, 39. *prayas* PAlf. XI, 1300; 1443; 2011. — *enxiempros* Alex. (O) 1665. JRuiz (S) p. 7, 2. *comprimiento* Alex. (O) 2467; 2478. *cumpre* 2479. (Die Hs. P hat an den entsprechenden Stellen 2075; 2475; 2125; 2171; 1806; 2596; 2607; 2608 *pl.*) Die bis jetzt genannten Formen stammen ganz über-

[1] So die Hs.; Hrsg. *pobre.*

wiegend aus westlichen Texten; vgl. Modern Phil. 13, 371. Auch *r* + Kons. > *l* + Kons.: *velgüenza* Gabriel y Galán, Obras compl. 1 (1909), 265. *polque* 266. *cuelpo*, *picaldía* zitiert Cuervo, Apunt.[5] § 731. Häufiger habe ich *l* + Kons. > *r* + Kons. angemerkt: *arma* DCassou, Canc. panocho 26; 31; 82. *sordao* 39. *humirde* 58. Cant. pop. (Rodríguez Marín) 314. *¡Várgame Dios!* Canc. panocho 76. *curpa* 88. *parma* Cant. pop. 2, 70. *arta* 3, 268. *sarga* 3, 315. *sargo* 3, 382; 434; etc. *arcansa* 4, 58. *úrtima* 4, 129. *sartando* 4, 310.

44, 2 *E aquella vieja tan diforme estava esperando en aquel lugar do primero con ella fablava. Quando çerca llego Florente, alço la cabeça e ...* — Hrsg.: „diforme] diforme que estava esper. Hs. — This olde wyht him hath awaited In place wher as he hire lefte Go. v. 1672." Ich würde nichts an der Lesart der Hs. ändern. Dann hätte man an dem Satze ein Beispiel von „Aussage bestehend aus Nomen und Relativsatz" (Spanish Grail Fragments 2, 83). Oder aber man lese *fablava, quando* ...

45, 2 *asi commo la corneja anda de noche apartada de la vista de las otras aves.* — Hrsg.: „corneja] Bot as an oule fleth be nyhte Go. I, v. 1727." Aber *corneja* = Krähe. Der port. Übersetzer, der sicher den Unterschied zwischen *oule* und *crowe* kannte, wird *coruja* = Eule geschrieben haben. Ebenso 283, 30 und 356, 18. Das Mifsverständnis des Spaniers ist leicht erklärlich.

48, 9 *el* (sc. amor) *de si mesmo es tan beguino que ata el coraçon del onbre.* — Gloss.: „*beguino* hereje 48." G I, 1932 *For love is of himself so derne* (= secret), *It luteth in a mannes herte.* L. *begnino.* Ganz gewöhnliche umgekehrte Schreibung; s. z. B. Autos (Rouanet) Gloss. s. v. Vgl. 128, 34 und Spanish Grail Fragments 2, 27.

48, 31 *deve aver esperança antes que muera.* — Hrsg.: „esperança] ? penitençia = Yif me my penance er I die Go. I, v. 1972." Natürlich.

49, 13 *dios ... supitamente enbio del çielo fuego corruscante.* — G I, 2002 *Godd ... fro the sky A firy thonder sodeinly He sende.* *corruscante* fehlt im Gloss. Ist portugiesisch. Moraes: „Coruscànte ... de Coruscar ... Que lança coriscos, que chammeja: *v. g. o èlmo, ... espada* coruscante ..." Das Dicc. Aut. hat: „Coruscante ... Resplandeciente ... Es voz puramente Latina y permitida en lo Poético ... Quev. Mus. 6 Rom. 1. ..." Beachtenswert die Ableitung aus *coruscare.* S. Mod. Phil. 13, 633. Hinzuzufügen zu Meyer-Lübke, Wb. Nr. 2267. Vgl. 473, 2.

49, 16 *fue quemado e por sienpre perdido.* — Hrsg.: „quemado] que mudo Hs. Go.: brent and lost." L. *quemudo?* Ein Part. Pf. auf *-udo* bei einem Vb. auf *-ar* wäre allerdings eine höchst seltene Ausnahme. Aber doch nicht ganz unmöglich. Vgl. 399, 11 und LFernandez 100 *Brulo, tosco, melenudo? Ya me tienes enojudo.* Gloss.: „ENOJUDO. Enojado."

54, 4 *amor començo a punar su coraçon.* — Hrsg.: „punar Hs.] his herte assaie Began." L. *provar.* Vgl. G I, 1080 *assaied* = 34, 15 *pravadas*; III, 647 *assaie* = 135, 11 *provar.*

54, 13 *E estonçes amor fiso en el un fuerte camino.* — G I, 2330 *Tho made him love an hard eschange.* L. *cambio.* Vgl. 4, 26.

55, 22 *medi.* — L. *me di.*

57, 4 *E asi echavan de si todo cuidado e tomando todo quanto plaser podian; e despues fueronse a comer . . .* — L. *podian, e . .* Vgl. 35, 29.

58, 3 *disiendo lo.* — L. *le* oder *la* (sc. a Glodosia).

64, 22 *E començo de sospirar veyendose asi de cabellos cubiertos.* — L. *cubierto.*

74, 4 *trasformaron el cuerpo de Açis en una fuente perenal.* — Hrsg.: „trasformaron] trasformoren Hs." Unnötige Änderung der Lesart der Hs.; s. Manual[4] § 118, 4.

75, 14 *desidmelo que vos paresçe.* — L. *desidme lo que . . .*

75, 25 *dellos.* — L. *dello.*

77, 17 *denuçiado.* — L. *denunçiado.*

88, 29 *vio aquel navio estar punto con el borde de su nao.* — L. *junto.*

91, 3 *luego le dio el coraçon que aquella traiçiosa su madre la fisiera.* — Hrsg.: „traiçiosa] traicioso Hs." G II, 1268 *Withinne his herte he wiste als faste The treson which his Moder caste.* L. *traiçion.*

97, 22 *Aconteçio que un dia viniendo Demetrio para la tierral | donde estava su padre, lo tomo e aparto su hermano Perseo a | padre e le dixo: . . .* — Beim Druck ist das *l*, das zu *a* gehört (*al padre*), auf die vorhergehende Zeile verschoben. Das merkwürdige Glossar hat: „*tierral* tierra 97."

103, 11 *Pues sabed que esto fago con ellos conpania . . .* — L. *por esto.*

105, 23 *e asi le fue contrastando su mal proposito.* — L. *contrastado.*

107, 12 *perdieren.* — L. *perdieron.*

107, 27 *e queriendo asi ensalçar e a todo lo de los otros desfaser . . .* — L. *a si.* Mein einziges Beispiel für den Objektsinf. mit *a* nach *querer*. Zu dem einen Beispiel für den Inf. mit *de* nach *querer*, das Meyer-Lübke 3 § 389 zitiert, kann ich hinzufügen Prim. Crón. Gen. 450 b 38 *et quiso por su merced de mostrar esta tan grand coyta por quien era.* Zu *desear* + *de* + Inf. habe ich notiert Conf. Amante 188, 3 *no deseava de ser casada.*

108, 31 *Agora, padre, segun aquesto entendeis que e pecado de buena voluntad, corregire mi conçiençia.* — G II, 2426 *Now, fader. if that this be Sinne, I am àl redy to . . .* L. *si segun aquesto entendeis que e pecado, de buena voluntad . . .*

109, 7 *en el suyo.* — L. *en lo s.* Ebenso 336, 3.

109, 14 *si fallo en escripto.* — L. *asi.*

110, 28 *tomo en camino.* — L. *el.*

119, 22 *la caridad . . . fase el coraçon del onbre asi piadoso que en aquello que a ella es ynclinada, . . .* — G II, 3177 *Charite . . . makth a mannes herte tendre, That it mai no malise engendre In him that is enclin therto.* L. *en aquel que a ella es ynclinado.*

122, 26 *e seras guarido presto asi de tu cuerpo que quanto a su enfermedad commo de tu anima.* — L. *cuerpo quanto.*

122, 32 *Mas agora apasiguaste a tu dios con la buena obra e tu piadad toda su saña tiraste.* — G II, 3359 *Bot now thou hast somdiel appesed Thi god, and with good dede plesed, That thou thi pite hast bewared* ... L. *e con tu piadad?*

125, 4 *Padre, por aqueste enxenplo que me agora dixestes, lo qual yo ... muy bien lo terne, ...* — L. *el qual.*

125, 25 *Es nonbrado por uno de los siete* (sc. vicios), *por lo qual el mundo muchas veses es puesto en desigualesa.* — L. *por el q.*

128, 34 *favorable nin benigno.* — Hrsg.: „bentgno] beguino Hs. Go.: To be benigne and favorable.“ L. *begnino.* Vgl. 48, 9 und 145, 22 *begninamente.*

129, 32 *una carta a mi hermano enbiare, la qual por mi mano escripta sera. E con dolorido coraçon notada tomo estonçes una pendola en su mano.* — G III, 271 *I wole a lettre unto mi brother, So as my fieble hand may wryte, With al my wofull herte endite.' Sche tok a Penne on honde tho,* ... L. *sera e con dolorido coraçon notada. Tomo* ...

130, 36 *costrenido.* — L. *costreñido.* Vgl. 146, 24; 186, 21.

131, 3 *quien contra natura conviene las cosas de natura convenirle conviene, a lo qual no se falla rremedio ninguno.* — Hrsg.: „quien ... rremedio ninguno] That nedes mot that nede schal Of that a lif doth after kinde, Wherof he mai no bote finde Go. III, v. 352.“ L. *contra natura contraviene.* S. Cuervo, Dicc. 2, 502 a.

131, 13 *firiolas a entramos.* — L. *entramas.*

132, 28 *oy cantar.* — Hrsg.: „oy] oyo Hs.: I have herd the poeple crie Go. III, v. 460.“ L. *oy yo.* Haplographie.

133, 11 *consejaria las mejores palabras.* — G III, 500 *The beste wordes wolde I pike.* L. *escogeria.*

133, 29 *en disiendole quanto yo pienso. Bien sabe ella que* ... — G III, 532 *For thogh I telle hire al my thoght, Sche wot wel that* ... L. *pienso, bien* ...

136, 19 *par ello.* — L. *por.*

138, 15 *enbuelvan.* — L. *enbuelven.*

139, 26 *no me plase ... que a ninguna persona tengas odio, por esto que aya travajado por desfasimiento tuyo.* — Hrsg.: „aya] ayan Hs.“ *ninguna persona* ist ein Kollektiv; es war nichts zu ändern. Vgl. Spanish Grail Fragments 2, 111.

140, 20 *Junon fiso estonçes armar su arco de meytades.* — G III, 983 *Juno let bende hire parti* (= variegated) *bowe.* Der Übersetzer hat *parti* wie etwa *party per pale* aufgefafst, ein heraldischer Ausdruck, „said of a shield ... divided by a vertical line through the middle“ (Murray s. v. Party. a. 3).

141, 11 *ordeno de noche escura una grant foguera.* — Hrsg.: „escura] ascuras Hs. upon the derke nyht. Go. III, v. 1032.“ Die Lesart der Hs. konnte bleiben. Belege für *ascuras* aus späterer Zeit: Celestina (1900) 142. TNaharro 2, 283 *¿Donde vas de noche ascuras?* DSBadajoz 1, 356. 2, 190; 196. Autos 1, 273, 168 *a'scuras.*

Dorotea (Castro) 90, 6. Rubí, Poesías andaluzas[2] (1845) 89. Salvá hat *ascuras* in dieser Bedeutung nicht, wohl aber das, woraus es hervorgegangen: „Á escuras ... [ant.] Sin luz, ... *Obscurè*."

143, 21 *e si por rrason e seso avisado voluntad e esperança son despreçiados.* — G III, 1177 *Thus with reson and wit avised Is will and hope aldai despised.* L *e asi ... despreçiadas.*

143, 27 *pierda.* — L. *pierde.*

143, 28 *mi coraçon es todo rremendado.* — Hrsg.: „rremendado] And thus myn herte is al totore Go. III, v. 1188." L. *rrematado.*

145, 22 *El rrey non se quexo de su rrepuesta, mas muy begninamente escuchada las palabras altas que le desia, ...* — L. entweder *escuchado* ... oder *escuchadas.* Der span. Gebrauch ist derselbe wie der italienische, s. Meyer-Lübke 3 § 138.

145, 34 *Ves agora, fijo, commo este rrey a quien estonce todo el mundo temia, fue engañado.* — G III, 1313 *This king, whom every contre dredeth, Lo, thus he was enformed there.* L. *enseñado.*

148, 27 *por perro enojo.* — G III, 1505 *of pure wo.* L. *puro.* Vgl. 166, 12 *de puro enojo* und G III, 2615 *for pure sorwe.*

151, 8; 152, 2 *arrebatimiento.* — L. *arrebatamiento.*

152, 1 *E por lo faser creyente que ...* — Hrsg.: „creyente] entreyente Hs.: And forto make him full believe: Go. III, v. 1713." L. *encreyente.* Salvá hat: „Encreer. a. ant. Fiar, prestar." (Das Vb. ist afz.: „encroire ... croire;" [Godefroy (Bonnard-Salmon)] und prov.: „encreire ... accroire;" „encrezen. *Faire e.* faire accroire;" [Levy, Petit Dict.]. Vgl. noch Ducange s. v. Incredere. Fehlen bei Meyer-Lübke.) Für das Vb. fin. habe ich nur einen Beleg: Prim. Crón. Gen. 709 b 13 *Et algunos daquellos en que la reyna donna Berenguella se encreye et fiaua, ...* Umso häufiger ist mir das Part. Praes. begegnet uud zwar besonders in dem Ausdruck *fazer encreyente.* Oudin (1607) hat: „Encreyente, *croyant.*" „Hazer encreyente, *faire croire ou faire accroire, persuader.*" Franciosini (1638): „encreyente. Hazer encreyente à otro [dare ad intendere, e far credere à vno vna cosa." Beispiele: CBaena 264 a *Non vos fagan encreyente.* Das Glossar bemerkt: „Encreyente. Por increyente ó descreyente, incrédulo. — 264." Mit Unrecht; soweit ich die Stelle verstehe, ist *fagan encreyente* = glauben machen. Dann Valencianer Ekloge (Kohler 276, 320) *¿Quién te lo haze en creyente?* Zahlreich in LRueda: 1 (1895) 20 *pues le he hecho encreyente á este animalazo que ...* 27 *éste es un animal que le ha hecho encreyente su mujer questá enferma.* 31 *bien lo quisiera yo, sino que me hicieron encreyente que ...* 32. 58. 192. 249. 268. 2, 95. 290. (Einmal in der Formel *en justo y en creyente,* 2, 29. Vgl. dazu Dicc. Aut. s. v. Creyente. Rodríguez Marín 7 [1913] 126; 5 [1917] 380 zu DQuix. 2, 44 (f. 164[v]) *Señor, o a mi me ha de llevar el diablo de aqui de donde estoy, en justo y en creyente, o ...* Ib. *No ay para que te lleve el diablo, Sancho, ni en justo ni en creyente (que no se lo que quieres dezir); ...* Quevedo, Cuento de Cuentos, 2, 413.)

152, 5 *Por estos enxenplos, fijo, puedes entender que mucho travajo es en espeçial do la fortuna es contrario.* — G III, 1723 *To hasten love is thing in vein, Whan that fortune is therayein.* L. *es en vano, espeçial . . . contraria.*

154, 9 *E por esta guisa fortuna turbo el su mortal rruido de guerra.* — Hrsg.: „rruido de guerra] anst. rrueda d. g. Go.: And thus fortune hire dedly whiel Fro werre torneth into pes. III, v. 1840." Warum wurde *rrueda* dann nicht in den Text gesetzt und *el* in *la* geändert?

154, 29 *pongas tu amor en tal manera que no ayas de ser justificado.* — Hrsg.: „justificado] That thou deserve no juise. Go. III, v. 1872." L. *justiçiado.*

159, 26 *uno.* — L. *una.*

159, 30 *pago una mala muerte con otrie.* — G III, 2193 *And hath of hire unhappi wit A moerdre with a moerdre quit.* L. *otra.*

161, 2 *alqual.* — L. *al qual.*

162, 3 *forçado le es que algo pierda e algo diga.* — Hrsg.: „pierda] Bot he mot nedes somwhat sein." Ich würde entweder *algo pierda e* streichen oder *profiera* statt *pierda* lesen.

163, 2 *Mas la tu rriquesa con la mi pobresa no son tomados en yguolesa.* — L. *tomadas.*

164, 5 *E aquel que sienpre en este mundo trato la pas, . . .* — G III, 2464 *he hath wroght In destorbance of worldes pes.* L. *maltrato.*

164, 18 *Fijo mio, de punar e padecer por la fe, ya oi desir por lo que dise el evangelio.* — Hrsg.: „punar e padecer] To preche and soffre for the feith. Go. III, v. 2491." *preche* GProl. 231; III, 2500 entspricht *pedricar* 5, 4; 164, 23. Paläographisch würde das port. „Pregár . . . predigen" (Michaelis) besser passen.

165, 30 *contra verdad.* — Hrsg.: „contra verdad] Go. ayein charite III, v. 2584." So lese man doch *caridad.*

166, 12 *de puro enojo non beve fasta otro dia.* — Hrsg.: „beve Hs.] bive = nsp. vive? Go. III, v. 2615: that for pure sorwe He lives noght til on the morwe." Natürlich.

167, 7 *puso su espada entre ellos.* — Hrsg.: „espada] caste his Schield between hem tuo Go. III, v. 2665." L. *escudo.*

167, 13 *tanto queste rrey fue preso, y toda la gente que con el vinia fuyo del canpo.* — G III, 2675 *Whan that thei sihe here king thus take, Thei fledde and han the feld forsake.* Also *y* des Nachsatzes, aber von dem Hrsg. kaum so aufgefafst.

170, 11 *plago.* — L. *plogo.*

170, 22 *en tal mal caso se entendia de aver,* en *qual nunca se vido un çisne quando su conpañero perdiese: la qual . . . mete por su cabeça una pluma fasta que llegue a los sesos, e asi muere por amor de aquel que era su conpañero.* — *en* vor *qual* hinzuzufügen, wo doch das Beziehungswort von derselben Präposition regiert wird, war ganz unnötig. *un çisne* gegenüber *la qual* ist nicht zu beanstanden. *cisne* ist m. W. sowohl im Span. als im Port. immer Ms.; *la qual* also Synesis des Genus.

170, 28 *E bien asi dixo esta rreyna que faria por amor de Eneas, si non vinia llevada la carta. Eneas con muchas palabras semejante planto, mas el commo onbre lleno de peresa* ... — G IV, 114 *'And so schal I do for thi sake,' This queene seide, 'wel I wot.' Lo, to Enee thus sche wrot With many an other word of pleinte: Bot he,* ... L. *A Eneas* ... *planto escrivio. Mas el* ...

171, 22 *donde la muger esta sola, los onbres mas sin temor acometen contra ella qualquier rregimiento* ... — G IV, 161 *wher a womman is al one, It makth a man in his persone The more hardi forto wowe,* ... L. *ardimiento.*

173, 10 *ella non quiso sobir sobre la carrera.* — G IV, 285 *Bot yit hire liketh noght alyhte Upon no lure.* L. *carnada.*

173, 34 *con perro temor.* — G IV, 331 *of pure drede.* L. *puro.* Vgl. 174, 6 *con puro miedo* und G IV, 344 *riht for fere.*

191, 6 *perdida de bienes puede ser cobrado.* — L. *cobrada.*

192, 17 *Pero porque fue en alguna cosa rrevelada por el tienpo que asi perdio,* ... — Hrsg.: „rrevelada] that it mihte be relessed That sche hir time hath lore so. Go. IV, v. 1572." L. *rrelevada.* Vgl. 457, 17.

193, 35 *señora.* — L. *señora?*

195, 14 *en ningun valor; porque* ... — L. *valor? Porque* ...

198, 4 *provecha.* — L. *provecho.*

198, 5 *todos las cosas.* — L. *todas.*

198, 9 *todos aquellos que entienden valer. Mas porque nos que agora venimos, podemos tomar enxenplo* ... — L. *valer mas. Por que* ... *vevimos,* ...

198, 10 *en cada uno de aquellos que fue*ron *ante que nos.* — Hrsg.: „fueron] fue Hs." Die Lesart der Hs. konnte bleiben. Vgl. Conf. Amante 250, 12 *uno de aquellos* (sc. servidores) *que a ella* (sc. Doña Avariçia) *es mas allegado.* (Dagegen 250, 23.) Demanda 205a *este era vno de los caualleros del mundo que mas sesudamente justaua.* (Graall 93 *este era hũu dos bõos homẽes do mundo, que mais sesudamente justaua.*) Decam. Cast. 142, 34 *fizo* ... *fazer uno de los mas bellos* ... *palaçios que jamas fuese estado visto.* (Dec. 2, 307 *fece* ... *fare un de' piu belli* ... *palagi che mai fosse stato veduto.*) Weitere span. Beispiele bei Cuervo, Apunt.[5] § 328 p. 234. Fz. Beispiele bei Tobler, V. B. 1^2, 239, zugleich Literatur über denselben Gebrauch im Griechischen, Lateinischen, Deutschen, Italienischen und Englischen. Ich hatte angemerkt Conti di antichi cavalieri (Monaci 433, 12) *era un dei bon cavalieri ke del suo tempo fosse al mundo.* Deutsche und englische Beispiele bei Paul[4] § 216 p. 309. Zum Englischen vgl. noch Horn, LgrP 1906, 9 und Einenkel, Hist. Syntax[3] 65.

198, 28 *no fue fallada* parra *en los montes.* — Hrsg.: „pa Hs. parra: Weinstock, zu erwarten wäre *grano* nach Go. IV, v. 2376: Ther was no corn." L. *fallado pan. pan* 'cosecha de cereales,' CMCid. p. 784.

209, 1 *los nuves.* — L. *las.*

209, 5 *levataron.* — L. *levantaron.*

209, 19 *E quando ella vio a su marido bivo en semejança de ave que bolava e andava.* — G IV, 3098 *And whan sche sih hire lord livende In liknesse of a bridd swimmende,* . . . Anstatt *andava* würde ich *nadava* lesen.

210, 4 *el mi volar e el mi andar . . . sienpre fue solamente por mi señora.* — G IV, 3142 *my wakinge.* L. *velar.*

210, 19 *vo a mi camà e echo me en ella e alli yogo sospirando, solo.* — L. *yago.*

212, 27 *E quien a los libros antigos de la fe e creençia quisiere mirar lo que pòr soñolençia acaesçio,* . . . — G IV, 3310 *Bot who these olde bokes lieveth, Of Sompnolence hou it is write,* . . . *de* wird der Konj. Praes. sein; aber nach *creencia* ist *e* einzufügen.

212, 28 *podrà bien ver quanto provaste del velar de que una fabla te contare.* — G IV, 3314 *Ther may a man the sothe wite, If that he wolde ensample take, That otherwhile is good to wake.* L. *prestale del* (oder *el*) *v.*

213, 14 *la puerta.* — G IV, 3358 *upon his Dore.* L. *en l. p.*

214, 6 *quiere.* — L. *quiere?*

218, 21 *de la corte de la peresa . . . de aqui adelante* me *entiendo bien guardar.* — Das *me* war vielleicht unnötig; s. Spanish Grail Fragments 2, 9.

218, 26 *yo te dire commo aun aya otro vicio.* — L. *ay*; s. Diez 1048 (= 3, 389); Meyer-Lübke 3 § 580.

220, 7 *Ca si yo tal cosa pudiese cobrar, mayor tesoro ternia que un rrey creo bien faria en lo guardar.* — G V, 92 *For mihte I gete such a thing, I hadde a tresor for a king; And thogh I wolde it faste holde, I were thanne wel beholde.* L. *rrey. E creo* . . .

220, 12 *e a palparlo.* — L. *apalparlo.*

221, 26 *Estonçes penso si yo* . . . — L. *penso: si yo* . . .

221, 30 *seguirseme han dello muchas sobervias.* — Hrsg.: „han] ha Hs.“ L. *ha*; s. Spanish Grail Fragments 2, 93.

223, 25 *mandando a su pueblo que yntitulasen sus tierras.* — G V, 328 *He bad his poeple forto tile Here lond.* L. *cultivasen.*

225, 4 *e puesto que el cuerpo duerma en la cama e el coraçon es vençido e despierto soñando commo guardara su tesoro.* — G V, 421 *For hou so that the body reste, The herte upon the gold travaileth,* . . . L. *cama, e* . . . Wiederum *e* des Nachsatzes.

227, 10 *E por ende contra disiendo ella su voluntad es forçado que lleve lo peor.* — G V, 566 *So mai the womman bot empeire, If sche speke oght ayein his wille.* L. *contradisiendo* . . . *forçada* . . .

227, 11 *por tanto le conviene soportar e continuar su pena, pues la muger que desta dolençia es tomada, mucho peor es que el onbre.* — G V, 569 *And thus sche berth hir peine stille. Bot if this Fievere a womman take, Sche schal be wel mor harde schake.* L. *pena. Pues* . . .

228, 2 *por* que *esta es la cosa que* . . . — L. *por esta* . . .; s. Spanish Grail Fragments 2, 50.

229, 11 *De lo qual estos maridos terrenales devian de tomar enxenplo e ser avisados en tales cosas.* — G V, 700 *Wherof these erthli housebondes ... myhte ensample take, If such a chaunce hem overtake.* L. *casos.*

229, 24 *çelo fase muchas veses desconoçer las casas de algunos.* — Hrsg.: „desconoçer] Which ofte time hath schent the hous. Go. V, v. 728." L. *descomponer.*

235, 22 *pecados que a dios no perteneşçe* — L. *perteneşçen.*

236, 4 *otargado.* — L. *otorgado.*

236, 18 *fueron llamados Juno e Neptuno e Pluto, las quales todos tres ...* — L. *los.*

236, 34 *disen aun que todos los veneros de las aguas ha ella en su poder. E quando quiere ...* — L. *poder, e ...*

237, 12 *La diosa que avia nonbre Palas, avia estonçes a ella desvariadas opiniones.* — G V, 1207 *Of the goddesse which Pallas Is cleped sondri speche was.* L. entweder *de ella* oder *quanto a ella.*

240, 6 *Ella fue madre de Anchises, el qual fijo era de Heneas de Troya.* — Hrsg.: „el qual fijo] Anchises begat Eneas of hire also. Go. V, v. 1400." Warum liest dann der Text nicht ... *madre de Heneas de Troya, el qual fijo era de Anchises?*

241, 9 *pronuçiador.* Auch 374, 25 hat der Text *pronuçiando.* Vgl. 77, 17 *denuçiado.* Sollte es sich wirklich um okkasionelle Dissimilation handeln? Ich möchte wie in 77, 17 ändern.

242, 3 *ninguno.* — L. *ninguno?*

243, 32 *deviesen obedesçer al alto dios que todo lo manda, asi en los profundos abismos, el poder del qual ninguna lengua puede contar.* — G V, 1633 *men scholde obeie The hihe god, which welldeth al, And evere hath don and evere schal, In hevene, in Erthe and ek in helle; Ther is no tunge his miht mai telle.* L. *asi en el çielo e la tierra commo en los profundos abismos.*

244, 13 *de entramos partes.* — L. *entramas.*

244, 33 *profetos.* — L. *profetas.*

245, 31 *para asentar las almas de los omnes que por el pecado ante cometido estavan en si asi desyguales que ninguno dellos por bien que obrase non avia poder de ser salvado.* — Hrsg.: „31) ninguno dellos] ninguna dellas Hs. 32) avia] avian Hs. 32) salvado] salva Hs." Die Lesart der Hs. konnte in jedem Falle bleiben. Zu *avian* s. Spanish Grail Fragments 2, 110.

246, 5 *talen.* — L. *talem.*

248, 11 *las guardas de la santa yglesia por culpa de aquellos que la tienen en poder, son torçidas a las vagas mundanales e bien alexados de la varca que a Sant Pedro encomendo Jhesu Christo.* — Hrsg.: „vagas mund.] The worldes wawe hath welnyh dreynt. Go. V, v. 1870, mifsverst. vaga, Abschweifung, Irrweg. 11) alexados] aloxados Hs.? wegen der mifsverst. Auffassung von *wawe* für *dreynt* des Orig. alexados." *vaga* „ant. Ola" (Ac.). Fehlt Salvá. Noch portugiesisch: „grofse Welle, Meereswoge" (Michaelis). Ebenso Moraes[7]. Vgl. Meyer-Lübke, Wb. Nr. 9477. L. *las guardas* („Ein-

schnitte des Schlüssels") . . . *son torçidas e las vagas mundanales han ahogado* (oder *anegado*) *la varça* . . .

248, 17 *las gentes mirarian poco a la estoria, pensando que agora es venido por senbrar* . . . — Hrsg.: „estoria] to taken hiede Of that thei hieren Pseudo telle. Go. V, v. 1879. Bei Gower folgt *Which nou is come forto duelle.* L. *estoria de Pseudo que* . . . Wegen Pseudo s. Macaulay's Anm. zu V, 1879.

248, 17 *por senbrar e bolver las pajas con el pan.* — Hrsg.: „pajas] pasas Hs." G V, 1881 *To sowe cokkel with the corn. cokkel* = Kornrade. G V. 1884 heifst es *Nou stant the cockel in the lond.* Dem entspricht 248, 20 *la tierra* . . . *ya esta llena de yervaças.* Da die Hs. (oder die Abschrift?) oft unglaublichen Unsinn bietet, stehe ich nicht an zu lesen *por senbrar las yervaças con el pan.* Weder die Akademie noch Salvá kennen *yervaças.* Doch scheint mir die Form nicht unmöglich; s. Meyer-Lübke 2 § 414.

248, 31 *juisio, todos.* — L. *juisio todos.*

249, 11 *provechosos.* — L. *provechosas.*

249, 13 *ai el mundo.* — L. *ai. El mundo.*

249, 19 *bien, los.* — L. *bien. Los.*

251, 13 *visto.* — L. *vista.*

252, 18 *los grandes tesoros que sobre la tierra antiguamente fueron metidos.* — Hrsg.: „sobre la tierra] *Under* the ground if oght be hid Of old tresor at eny throwe. Go. V, v. 2102." L. *so la t.*

253, 10 *otras rricas joyas que quantos cavalleros el tenia, no bastarian a lo llevar.* — Hrsg.: „llevar] That unto alle hise hors at ones It were a charge sufficant. Go. V, v. 2150." L. *cavallos.*

254, 16 *disiendo que pues tan grant cobdiçia tenia de oro que ellos por aquella ves lo entendian de abastar dello. E tomaron una suma dello* . . . — L. *dello, e tomaron* . . . *e* des Nachsatzes.

260, 26 *Fijo, digote que lo has bien, e que* . . . — Hrsg.: „lo has] lohas (loas?) Hs.: Mi sone, I seie it is wel do. Go. V, v. 2626." L. *bien fecho, e* . . .

260, 29 *porque el tal amor dura mucho.* — G V, 2632 *For such a love mai noght laste.* L. *no dura.*

265, 12 *fiusia que.* — L. *fiusia; que.*

266, 17 *E porque se tenia.* — L. *temia.*

272, 10 *disiendo que muy bien venido fuese en aquella tierra.* — Hrsg.: „en] el Hs." L. *el a aquella t.* Haplographie.

284, 30 *de Medea* de *que tanto bien avia rreçebido.* — Hrsg.: „de que] que Hs." Der Zusatz war unnötig.

286, 24 *un carnero* . . . *cuyo velleçino era de oro puro broñido sobre los costados, del qual la diesa los mando poner los ninos.* — G V, 4344 *Above upon this Schepes bak.* L. *broñido, sobre los costados del qual* . . .

287, 24 *ello.* — L. *ellos.*

289, 20 *quando su voluntad an conplido.* — Hrsg.: „conplido] conplida Hs." Ganz unnötige Änderung.

299, 7 *puede seer que el tu deseo aunque ella arda commo fuego, seria causa que tu onrra ... fuese abaxada.* — Hrsg.: „ella] dagegen Go.: For it mai be that thi desir, Thog *it* brenne evere as doth fyr, Per cas to *hire* honour missit. Go. V, v. 5212." — L. *el arda ... su onrra ...*

300, 10 *bestia, la qual fue llamada Minotauro.* — Hrsg.: „llamado] llamada Hs." Versehen für *llamada*] *llamado* Hs. Aber die Lesart der Hs. kann richtig sein. Vgl. Conf. Amante 201, 25 *aquel elixer que es llamada alquimia*; 211, 32 *aquel punto de prometimiento de amor que fiesta noturna es llamada*; Spruchgedicht des Girard Pateg 126 *Querir trop alte cause ... soperbia fi tegnuda* und Toblers Verweis auf den lat. Gebrauch (Schmalz[4] § 37 b).

307, 24 *E qual paño.* — L. *El q. p.*

307, 31 *se asentava.* — Hrsg.: „asentava] asentara Hs." Es war nichts zu ändern; s. Spanish Grail Fragments 2, 14.

309, 19 *amos.* — L. *amas.*

316, 9 *puralmente.* — L. *puramente.* Auch im Glossar ist dieser Unsinn zu streichen.

316, 16 *a simesmo.* — L. *a si mesmo.* Ebenso 335, 1.

317, 36 *e con fengida cara alinpia su boca con las yervas e vase sañoso derechamente.* — G V, 6530 *His mouth upon the gras he* (an hound) *wypeth, And so with feigned chiere him slypeth* (= sneaks along). L. *engañoso?*

323, 32 *el qual furto por nonbre es llamado sacrilegio, la condiçion del qual yo pienso declarar, e en commo aquellos que dello usan trasfasen e rroban todas las cosas que ...* — Hrsg.: „trasfasen] trasfagan Hs." Es war nichts zu ändern. Ein Vb. *trasfaser* besteht wieder nur in der Einbildung des Hrsgs. *trasfagar* = zuviel (Meyer-Lübke 2 § 616) schmeicheln, belügen, betrügen. CBaena, Glos.: „Trasfagar, Hablar mas de lo necesario, ir con las palabras mas allá de lo conveniente... — 324." Der Verweis ist auf Rruy Paez de Rribera 324a: *En mentir é trasfacar Syenpre tove grant çimiento.* Montoro, Glos.: „*Trafagar.* — Enredar, embaucar, fingir." Vgl. port. *Afagar* „liebkosen, schmeicheln, ..." (Michaelis). Auch Cornu § 130. Postverbale zu *trasfagar* ist *trasfago.* Salvá: „Trasfago m. ant. Trato doloso, engaño, embuste." Z. B. JRuiz 1436 *sus malos trasfagos* = die schmeichelnden, lügnerischen Worte, welche der Fuchs an den Raben mit dem Käse im Schnabel richtet. Ich erwähne noch „*Trafagon, na* ... La persona, que trafága con mucha solicitud, diligencia, y ansia ... Folgt ein Beispiel aus Guev. Menospr. de Cort. cap. 11 ... muchos hombres mentirosos, *trafagónes* ... y viciosos ..." (Dicc. Aut.). „Trafagon, *trompeur, brouillon*;" (Oudin, 1607). „Trafagon. [trafficatore. imbrogliatore. ingannatore;" (Franciosin, 1638). Ob und welcher Zusammenhang zwischen *tra(s)fagar* mit dieser Bedeutung und dem *trafagar* „que vale reboluer, y trocar vnas cosas por otras" (Covarruvias), „Comerciar, negociar con el dinero, comprando, ò vendiendo, ..." (Dicc. Aut.), dem „Tresfegar. Revolver, pôr em confusão, amotinar, alvoroçar;" (Santa

Rosa), dem *trasegar* besteht, mag bei anderer Gelegenheit erörtert werden.

325, 8 *commo el falcon quando quiere desçender sobre su rralea.* — Hrsg.: „desçender] desir Hs. Upon the foul, ther he schal lihte. Go. V, v. 7071." Es bleibt bei der Lesart der Hs.; s. Spanish Grail Fragments 2, 211.

330, 31 antes *que de alla venga.* — Hrsg.: „antes] contra Hs. That thei matiere for to pleigne Schul have, *er* that I come ayein. Go. V, v. 7433." Vielleicht ist *contra* aus *antre* verschrieben. Vgl. JRuiz 236 *antre* (sic) *muere que otro.* *r*, das zu Dentalen tritt, ist eine ganz gewöhnliche Erscheinung, s. z. B. Baist § 56. So in *adelantre* FAvilés 106, 100; FJuzgo III etc.; Alex. 63 etc.; Rom. judéo-esp. (R. hisp. 10, 601). In *delantre* FJuzgo IV; Alex. 68 etc.; Cruz, Sain. (Duran) 2, 102 etc. In *de baldre* Caveda, Poes. en Dial. ast.[2] 112; Olla astur. 77; Cuesta, Poes. astur. (1895) 5. In *baldrera* Milagros 423. Ich erwähne noch *mientre* (*mentitur*) Crón. SJPena 225; *modro* FSalamanca (A) 84, 17, (C) 84, 38 *mudo*; *reptro* FSalamanca (A) 150, 15, (B) 150, 19 *retro*, (C) 150, 33 *repto.*

336, 36 *apoquatada.* — L. *apoquentada.* Ist portugiesisch; s. Manly Anniversary Studies 324.

337, 6 *de dos,* de *los quales.* — Der Zusatz war wieder nicht nötig.

338, 21 *si . . . de la tal bebdes fueste sentido.* — L. *vençido.*

338, 23 *yo desto segunt tu filosuvia soy buen fisico.* — Hrsg.: „filosuvia] Go. Thou scholdest be *Phisonomie* Be schapen to that maladie Of lovedrunke, v. 109." L. *filosumia.* S. Santillana (Rios) 427; 478 und das Glos. s. v. Philosomia.

340, 31 *e commo un bocado de tal sabor que . . .* — G VI, 253 *And take a drauhte of such reles, That . . .* L. *tommo.*

341, 17 *mi poder non basta a matar esta sed.* — L. *amatar.* Vgl. 342, 5 *por amatar la tu sed.*

343, 10 *aquella fermosa donsella que estonçes casavan.* — G VI, 517 *Was wedded.* L. *casava.*

343, 17 *de dos onbres que con bebdes fueron muy desesados.* — Hrsg.: „desesados] Hs.: desasesados." G VI, 535 *Of fooles that so drunken were, . . .* Wie öfter kennen weder die Akademie noch Salvá ein *desesado.* Dagegen hat Salvá: „Desasesado . . . ant. El que no tiene juicio ni senso." Vgl. port. *desasisado.* Ebenso wird 344, 1 zu lesen sein *por su desasesado exerçiçio.* — G VI, 567 *Of witles excitacioun.*

345, 9 *sin no poco.* — L. *sinon p.*

347, 22 *el açor quando collea.* — Hrsg.: „quando collea] Hs. nsp. cuando coja." L. *colla.* Eine westliche Form; s. Menéndez Pidal, El Dialecto leonés § 12, 1.

348, 28 *oy.* — L. *yo.*

350, 32 *duras.* — G VI, 1068 *thou schalt ben inne.* L. *duraras.* Haplographie.

351, 6 *el patriarca rrespondio: commo tus hermanos . . . podrian conoçer e ver lo que les verna mejor.* — G VI, 1091 *The Patriarch . . . seide him hou that everyday His brethren mihten knowe and hiere . . . What hem was best.* L. *rrespondio commo sus hermanos . . .*

351, 20 *yra despues en grant rruido.* — G V, 1118 *Schal after falle in gret destresse.* L. *rruindad?*

359, 15 *e su madre dandole rrecomendaçiones para su padre el rrey Ulixes, e besola e despidiose della.* — Wiederum *e* des Nachsatzes.

362, 23 *por plaser a su señora.* — Hrsg.: „plaser] faser Hs. To plese with this noble queene. Go. VI, v. 1854." L. *por faser plaser.*

376, 20 *La primera nunca engendra nieblas e escachar e eladas.* — Hrsg.: „nunca engendra] The ferste Periferie . . . Engendreth Myst and . . . The dewes and the Frostes hore." G VII, 265 *in Periferies thre* entspricht 376, 14 *en tres maneras.* G VII, 285 und 297 ist *Periferie* zu ergänzen; aber die Conf. Amante liest an den entsprechenden Stellen (376, 22; 28) *manera.* L. also *manera* statt *nunca.*

386, 9 *de aquesto planeta.* — L. entweder *aquesta* oder *aqueste. planeta* ist sowohl F. als Ms. im Text.

388, 9 *ella es la buena andança e acallamiento.* — Hrsg.: „la buena andança e acallamiento] Hs. enalzamiento? Sche is the welthe and the risinge. Go. VII, v. 1085." Natürlich.

391, 24 *una yerva ay que a nonbre sbina.* — Hrsg.: „sbina] an herbe which men calleth Saveine. Go. VII, v. 1353." L. *sabina.*

394, 20 *reformados.* — L. *reformadas.*

398, 33 *rrespondiesen. E prometiendoles . . .* — L. *rrespondiesen, e . . .*

399, 11 *el gentil falcon quando monta por alto, va volando para donde quiere sin venir* a *llamado de ninguno.* — Hrsg.: „a llamado] allamudo Hs. He fleth, that noman him reclameth. Go. VIII." Salvá hat: „Aclamar . . . *Cetr.* Llamar á las aves." L. *venir allamudo.*

401, 15 *para a sentar.* — L. *asentar.*

403, 33 *rrevelar.* — G VII, 2137 *relieve.* L. *rrelevar.*

404, 20 *por aquellos que afalagos , . . saben bien aplaser* — L. *que por afalagos . . .*

409, 34 *E a los otros . . . no avian lugar . . .* — L. *E los otros . . .*

410, 8 *Seyendo aquestos rreyes amas juntos . . .* — L. *amos.*

410, 13 *Sedechias, del qual toda su condicion era puesta sobre lisonjear.* — Hrsg.: „del qual] el qual Hs." Die Lesart der Hs. konnte bleiben.

418, 9 *çelestriales e.* — L. *çelestriales, e.*

430, 14 *E se tal guisa encamina los fechos de los rreyes.* — G VII, 3798 *For he . . . in every nede His goode king so wel adresceth, . . .* L. *E ese . . .* Haplographie.

434, 10 *tantos rriquesas.* — L. *tantas.*

441, 8 *e fase al onbre ganir e sospirar.* — L. *gemir.*

441, 16 *quiera. Puede* ... — L. *quiera, puède* ...

442, 8 *los herrores* ... *fueron despues gualardonadas.* — L. *gualardonados.*

443, 10 *la naturalesa se querellava a dios a quien las obras* ... *mucho aborreçian.* — Hrsg.: „a quien] a quien Hs.“ G VII, 4580 *Wherof nature hire hath compleigned Unto the god, which hath desdeigned The werkes* ... L. *a dios quien* ... *aborreçia.*

447, 14 *mexillos.* — L. *mexillas.*

450, 5 *le* (sc. a Lucreçia) *fablavan.* — Hrsg.: „le fablavan] la fabl. Hs.“ Unnötige Änderung.

451, 29 *fueron de Rroma desterrado.* — L. *desterrados.*

451, 31 *estavan.* — G VII, 5126 *Acorden.* L. *estan.*

454, 24 *todo rrey es bien.* — L. *a todo rr.* ...

455, 18 *Quien quisiere mirar a lo que despues aconteçio en esta materia, quando ella con Tobias fue casada. El angel Rrafael por conpañia le enseño el modo de commo* ... — G VII, 5355 *For who that wolde taken hiede What after fell in this matiere, Ther mihte he wel the sothe hiere. Whan sche was wedded to Thobie, And Raphael in compainie Hath tawht him hou* ... Nach *materia* fehlt etwas. L. *Quando* ... *casada e el angel* ... Auch die folgenden Zeilen bedürfen der Besserung.

455, 24 *e el mismo grado que no cayo en la sentençia por la evidençia deste enxenplo, puede onbre entender* ... — G VII, 5364 *Wherof he hath himself preserved, That he fell noght in the sentence. O which an open evidence Of this ensample a man mai se,* ... L. *e el mismo guardo* ... *sentençia. Por* ... *enxenplo puede* ...

456, 13 *aunque que commo quier que* ... — L. *aunque commo* ...

457, 16 *ganase.* — L. *ganasen* (sc. Adan y Heva).

457, 17 *le fue rrelevado por vision.* — G VIII, 49 *As he be revelacion It hadde upon avision.* L. *rrevelado.*

472, 15 *pregonavan las larjesas.* — Hrsg.: „las larjesas] las largesas e larguesas Hs.“ Die letzte vom Schreiber gewollte Form ist in den Text zu setzen.

473, 2 *los quales* (sc. Antioco e su fija) *con fuego corrusco del çielo fueron feridos de muerte.* — G VIII, 1000 *Antiochus, as men mai wite, With thondre and lyhthnynge is forsmite.* Dicc. Aut.: „Corusco, ca ... Resplandeciente ... Es voz Latina, y permitida en lo Poético ... Quev. Mus. 6, Son. 23 ... Y Rom. 24.“

473, 27 *aguyon.* — L. *aguijon.*

477, 2 *el maestro.* — L. *e el m.* Haplographie.

477, 5 *se me acuerda es esto.* — L. *acuerda esto.*

478, 24 *devinia.* — G VIII, 1315 *com.* L. *vinia.*

483, 30 *E metiose abaxo so sota donde* ... — G VIII, 1604 *Bot hath benethe his place nome, Wher* ... Weder die Akademie noch Salvá geben für *sota* eine hier passende Bedeutung. Ebensowenig Bluteau, Santa Rosa, Michaelis. Wohl aber Levy, Petit Dict.: „soute, réduit sous le pont d'un navire.“ Meyer-Lübke, Wb. Nr. 8402, kennt auch ein kat. *sota* in dieser Bedeutung. Es fehlt in Labernia

und Vogel. Sollte die Bedeutung nicht doch auch im Portugiesischen nachzuweisen sein? L. *en su sota.*

486, 20 *donde los paños prietos que antes tenia vestidos, se desnudo.* — L. *donde de l.* Haplographie.

489, 9 *alegrando sus coraçones con nuevo plaser quanto podian. En tanto que la color* ... L. *podian, e tanto* ...

493, 8 *mandado; tanto.* — L. *mandado, tanto.*

495, 24 *Quien menester a ayuda conviene que la demánde o que por mengua de* ayuda *pierda todo su negoçio.* — Hrsg.: „ayuda] su si Hs. Or helpeles he schal his nede spille. Go. VIII, v. 2246." Unnötige Änderung; vgl. 404, 33.

498, 2 *dixere.* — L. *dire.*

498, 21 *par manera de escarnio.* — L. *por.*

498, 31 *Ca de ti e de otros muchos que ya tenes muchos años furtados, fingiendose onbres muy nuevos.* — Hrsg.: „Ca de ti e de otros muchos] There ben fulmanye yeres stole With thee and with suche othre mo, That outward feignen youthe so. Go. VIII, v. 2408." L. *muchos ya.*

498, 33 *dexares.* — L. *dexaras.*

499, 3 *E por ende antes que tu en amor fagas tales pruevas quales entiendas con ellas no poder salir mejor, te seria de faser tu juego maña e que te rretraigas fermosamente.* — Hrsg.: „tu juego maña] Betre is to make a beau retret. Go. VIII, v. 2416." L. *entiendes* ... *salir, mejor te* ... *juego de manera que* ...

499, 5 *Ca puesto que tu pudieses llevar al tu amor.* — G VIII, 2417 *For thogh thou myhtest love atteigne.* L. *llegar.*

502, 29 *una de los mejores mugeres.* — L. *las.*

506, 4 *de lo caliente torna frio.* — L. *lo caliente* ...

507, 16 *ve buscar donde la vertud moral tiene su morada.* — Hrsg.: „buscar d. la vert. mor.] buscar la vertud donde mora la vertud moral Hs. Bot go ther vertu moral duelleth. Go. VIII, v. 2925." Warum nicht *buscar donde mora la vertud moral*?

K. PIETSCH.

VERMISCHTES.

I. Zur Wortgeschichte.

1. Bedeutungsparallelen.

1.

Lat. *fortūna* f. und Plur. *fortūnae* (*fors* f., von *fero*, ein Ungefähr, blinder Zufall, *fors fortūna* der glückliche Zufall, das gute Glück) bedeuten das zufällige Schicksal, ein Ungefähr, einen Zufall, Glücksfall, das günstige oder ungünstige Los, Geschick, Glück und Unglück, und zwar auch ohne Zusatz von *secunda* oder *adversa*.

Im Rätoromanischen kennen nach Mitteilung von C. Pult die älteren Belege bis gegen Ende des 18. Jahrhunderts *fortuna* nur im schlechten Sinn ‚Unglück' (und von diesem ausgehenden Bedeutungen) oder dann im neutralen Sinn ‚Schicksal'. Erst vom 19. Jahrhundert an tritt das Wort in der Bedeutung ‚Glück' auf, dies zum guten Teil im Anschlufs an das Italienische. Lautgerechtes *furtūna*, *furtegna* bedeutet in der Surselva und in Mittelbünden ‚Eile, Angst, Aufregung, Beklommenheit', selten auch heute noch ‚Unglück'. Eine grofse Anzahl älterer Belege aus dem Engadin (auch einige aus Mittelbünden) bieten *furtüna d'aura* (Wetterschicksal, Wetterunglück) Gewitter, *furtüna d'aua* (Wasserunglück) Überschwemmung, *furtüna d'fö* Feuersbrunst, auch schlechthin *furtüna* Unglück. Im Engadin ruft man *furtüna granda!* mein Gott! welch ein Wunder! — *furtüna dal Segner* (Schicksal Gottes) im selben Sinne; *furtüna granda, che chosas da bellezza!* ei, ei, was für prächtige Sachen; *furtüna dal Dieu vivaint, i arda via Scuol* welch Unglück, es brennt in Schuls; man sagt *lascher la chesa alla furtüna da Dieu* das Haus seinem Schicksal überlassen, das Haus verlassen. ‚Eigentlich' bedeutet engad. *furtüna* jetzt (nach Einwirkung des It.) Glück. Im Altengadinischen hiefs dieses (auch heute noch ab und zu) *ventüra* (*ven(i)tura*), im Surselvischen gilt *cletg* (= *Glück*).

Im Schweizerdeutschen (s. Id. 1, 1043) kommt *Fortüne*ⁿ f. (aus dem Lat., Rom., It.) für Glück vor: *Jez mach numme*ⁿ *dī*ⁿ *Fortüne*ⁿ jetzt probiere dein Glück, mache dein Glück. Daneben steht die Bedeutung Mifsgeschick, in der älteren Sprache nach zahlreichen



Belegen des Idiotikons aus dem 15./16. Jahrhundert besonders ‚stürmisches Wetter auf dem Wasser, Sturm‘.

Schanz (mhd. *schanze, schanz* aus frz. *chance*, mlat. *cadentia* eig. Fall der Würfel, dann ‚Art, wie etwas ausschlägt') bedeutet im Schweizerdeutschen (s. Id. 8, 976 ff.) aufserhalb des Spieles als vox media ‚Aussichten, Möglichkeiten‘, im günstigen Sinne ‚Glücksfall, Glück, glücklicher Zufall, Vorteil‘, im ungünstigen Sinne ‚Mifsgeschick, Unglück‘, wofür man freilich deutlicher *Mifs-Schanz* sagen kann.

Auch das Wort *Fall* m. kann ja (ebenfalls im Schweizerdeutschen; s. Id. 1, 734 ff.) neben vielem anderen ‚Glücksfall, Glück‘ bedeuten, aber auch ‚Sturz, Niedergang, Verfall (lit. im 16. Jh.), Krankheitsfall, Konkurs‘, kurzum ‚Fälle‘ und ‚Zufälle‘ und ‚Unfälle‘ von verschiedener Art. — Das Zeitwort nhd. *gefallen*, mhd. *gevallen*, ahd. *gifallan* ‚zufallen, zuteil werden, gefallen‘, mhd. stets mit Zusatz ‚wohl‘ oder ‚übel‘, ist nach dem DWB. (vgl. Kluge, Et. Wb.[8] 161, dazu Paul, Wb.[2] 192) ein dem Losen mit Würfeln um die Beute entlehnter Ausdruck des altdeutschen Kriegslebens.

Das Wort *Glück*, mhd. *gelücke* n. Glück, Zufall (ahd. noch nicht belegt) hat die Grundbedeutung ‚Art, wie etwas ausschlägt, gelingt‘. Es liegt ursprünglich nicht darin, ob zum Guten oder Bösen (tatsächlich aber gegebenenfalls meistens doch!); daher gibt es ‚wechselndes, schlechtes, gutes Glück‘ (s. Paul, Wb. 222). Im Schweizerdeutschen (s. Id. 2, 621 ff.) bedeutet *Glück* ohne Beifügung jetzt wohl immer ‚Glück, günstiges Schicksal, guter Ausgang, Erfolg‘, früher aber einfach ‚Schicksal, Geschick‘. In einem eidgenössischen Abschiede von 1521 ist zum Beispiel von ‚*beiderlei Glück*‘, das heifst Glück und Unglück, die Rede.

Gr. *τύχη* f. (eigentlich ‚was den Menschen trifft', *τυγχάνω* ich treffe, ich habe Glück) heifst Zufall, Fügung des Zufalls, Schicksal, Los, Lage, Erfolg, Ausgang, Unglück, Mifsgeschick, Glücksfall, Glück, Heil. — Gr. *συμφορά* f. (von *συμφέρειν* zusammentragen, -treffen, sich zutragen) bedeutet Begegnis, Ereignis, Vorfall, Zufall, Geschick, Los, Fügung, insbesondere (selten) Glücksfall, Glück, Heil, (oft) Unglücksfall, Unglück, Unfall, Leiden, Not, Schaden. — Gr. *οἶτος* m. (vgl. *οἶμος* m. f. Gang, Weg, Pfad, Bahn, *εἶμι* ich gehe, ai. *étas* eilend, dahinschiefsend; s. Feist, Et. Wb.[2] 20 f.) heifst Los, Geschick, Schicksal und insbesondere Unglück, Untergang, Tod.

Weiteres über den Zusammenhang Glück-Unglück s. Verf. über ‚Gegensinn‘ in der Festschrift für A. Bachmann 1924, § 2.

Besondere Beachtung verdient noch eine weitere Entwicklung des Sinnes in der Gruppe *fortuna* im Rätoromanischen: neben den Bedeutungen ‚Eile, Angst, grofse Angst‘ stehen auch Belege (aus dem Oberland) für ‚angstvolles Verlangen nach etwas‘, ‚Begierde nach etwas‘: *Ave egna furtegna da zilge* ‚er hatte ein angstvolles Verlangen nach etwas‘ sagt man in Feldis, ebenda zum Beispiel auch *Meu bap a gieu egna furtegna scarschanteu per me* ‚mein Vater hat eine grofse Angst für mich gehabt‘.

Auch dafür gibt es Bedeutungsparallelen.

Das Wort *Angst* (mhd. *angest*, ahd. *angust*, verwandt mit *enge*, nach Kluge, Et. Wb.[8] 17 wahrscheinlich eine leichte Umgestaltung des entlehnten lat. *angustia* Enge, Angst) hat im Schweizerdeutschen (s. Id. 1, 337) neben dem allgemeinen Sinn ‚Angst' auch die Bedeutung ‚Drang nach etwas, Lust zu etwas': ‚einem Angst machen, etwas zu tun'; *es ist-em nid Angst drum* es ist ihm nicht darum zu tun. Vermittelnde Gebrauchsweisen fehlen nicht. *Mit Angst und Not* heifst im Luzernischen ‚mit grofser Mühe, z. B. Platz finden', *mit Angst* ‚mit Mühe, kaum, höchstens', wobei noch Angst im engsten Sinne vorhanden sein kann, aber nicht immer und nicht wesentlich eine Rolle spielt. *Angst* heifst auch Hast und Eile, zunächst wohl nur aus Angst, aber ‚auch ohne begleitendes Angstgefühl', zum Beispiel *Hüt net so Angst* beeilt euch nicht so sehr; *Wohiⁿ laufed-ir so iⁿ der Angst?*, d. h. so eilig. An diese Bedeutung ‚Hast, Eile', bei der wirkliche ‚Angst' nicht mehr wesentlich oder gar nicht mehr vorhanden ist, schliefst sich der Gebrauch ‚Hast, nicht nur ohne Angst, sondern sogar mit Lust', eben jene der Angst entgegengesetzte Bedeutung ‚Drang nach, Lust zu etwas'. Auch ein ‚schmerzliches Sehnen', das nach Belegen aus dem 16. und 17. Jahrhundert mit dem Zeitwort *angsten* eigentlich ‚Angst haben' ausgedrückt werden konnte, vermittelt natürlich zwischen Angstgefühl und Drang und Lust. Die beschriebene Entwicklung gehört nach den Belegen des Id. einem bestimmten Mundartenbezirk an. Das Id. verweist aber auf den Ausdruck *Weiberangst* ‚Sehnsucht nach Weibern' in Grimms Wb. Man sagt auch *mir ist bange nach* im Sinne von ‚ich sehne mich' (*bange* ist aus *be-ange* entstanden, *ange* altes Adverb zu *enge*; vgl. Paul, Wb.[2] 59).

Etwas *er-sorgen* heifst im Schwzd. (s. Id. 7, 1307) meistens einer Sache mit Sorge entgegensehen, etwas fürchten, befürchten, in Altdorf aber (auch?) mit Ungeduld erwarten, herbeisehnen (z. B. die Zeit der Alpfahrt). Das Hauptwort *Sorg* f. geht ja auch nicht nur auf beunruhigende Gedanken, auf unangenehme Unruhe, sondern auch auf angelegentliche Bemühung, Sorgfalt ohne schmerzliche Aufregung. Beim ‚Herbeisehnen' ist übrigens auch ‚seelischer Schmerz', und dies ist nach Paul Wb. 505 die Grundbedeutung des gemeingerm. Wortes *Sorge*. Nach Kluge, Wb. 424 kommt Verwandtschaft mit altirisch *serc* Liebe in Frage oder mit lit. *sérgiu* (*sérgėti*) hüten.

Schwzd. *Amer*, *Ämer* bedeutet Schmerz, Verdrufs über einen Verlust, eine Entbehrung, aber auch Gelüsten, *Ämer* haben *an* etwas (Dativ) ohne nähere Bestimmung Efslust, Appetit. Das Zeitwort *āmereⁿ*, *ämereⁿ* heifst (trans.) Schmerz, Heimweh, Gelüsten erwecken, (intrans.) diese Empfindungen und Gefühle haben: *dᵃs Obs āmeret d'Chinder* das Obst gelüstet die Kinder; *es āmert mich, das iᶜʰ mis Chüeli hër-g'ëⁿ haⁿ* es schmerzt, reut mich, dafs ich mein Kühlein hergegeben habe. Das Adj. *āmerig*, *ämerig*

heifst Lust erweckend, namentlich die Kauflust reizend, ferner lüstern, gelüstend. Die Bedeutungen ‚Schmerz über eine Entbehrung' und ‚Gelüsten' hangen seelisch ähnlich zusammen wie ‚Angst' und ‚Lust zu etwas' beim Worte *Angst*. Schmerz über Entbehrung geht in Lust nach dem Entbehrten über oder ist meistens ‚dasselbe'. Man kann auch, mehr logisch systematisierend, mit dem Id. 1, 218 eine Art Grundbedeutung ‚Gefühl der Leere' ansetzen. Es ist nachzutragen, dafs *Āmer* eine schon von Notker gebrauchte dialektische Nebenform von *Jāmer* ist, welche Form mit der Bedeutung ‚Jammer' teilweise daneben besteht. *Jammer*, mhd. *jāmer*, ahd. *jāmar* m. n. ist eigentlich die hauptwörtlich gebrauchte sächliche Form des Eigenschaftswortes ahd. *jāmar* traurig, *Jammer* also ‚das Traurige' (vgl. altsächs. *jāmar*, angelsächs. *geómor* leidvoll, traurig). Nach Solmsen, Kuhns Zeitschr. 32, 147 (zitiert bei Kluge, Wb. 217) sei wahrscheinlich das vorauszusetzende got. **jēmara* mit griech. ἥμερος sanft, milde verwandt. — Weiteres s. Verf. über ‚Gegensinn' § 2.

2.

Z. f. rom. Phil. 43, S. 322 behandelt L. Spitzer die Etymologie des afrz. *atainer* ‚reizen, kränken, angreifen'. Er verweist auf aprov. *taïn(a)* ‚Zögern, Verzug, Aufschub, Sorge, Klage', *taïnar* ‚(re)tarder, différer', *ataïna* ‚souci', *ataïnar* ‚empêcher', ‚irriter, inquiéter', ‚retarder, différer', hebt hervor, dafs hier beide Bedeutungen vorliegen, ‚beunruhigen' und ‚verzögern', und fügt bei, diese beiden Bedeutungen müssen auch im Etymon enthalten sein. Er knüpft an got. *tahjan* ‚hin- und herreifsen, zerren, zerstreuen' an (Genaueres s. a. a. O.). Die nprov. Bedeutung ‚presse, hâte' (neben ‚ennui, langueur, inquiétude, mélancholie'), die der ursprünglichen altprovenzalischen ‚Verzögerung' entgegengesetzt ist, entspringt wohl, so erklärt Spitzer, aus ‚Bedrängnis' oder aus einer mutmafslich auch im Prov. vorhanden gewesenen ‚reizen, antreiben'.

Eine Parallele für das Nebeneinander der Bedeutungen ‚Verzögerung' und ‚Hast' und zwar für Entwicklung des zweiten Sinnes aus dem ersten, ohne dafs jener auch im Etymon enthalten wäre, bietet das Zeitwort *sūme*ⁿ (mhd. *sūmen*) im Schweizerdeutschen (s. Id. 7, 957 ff.). Es bedeutet auf-, abhalten, hindern, stören, säumen, sich verzögern, sich aufhalten (auch ohne den Begriff der Verzögerung), verweilen, kann aber eigentümlicherweise auch das Gegenteil bedeuten, nämlich sich sputen, Eile haben (in bündnerischen und bernischen Gegenden). *Sūm-di*ᶜʰ *nit!* sagt man zu einem in schnellem Lauf Befindlichen. *Jer hend-n-i*ᶜʰ *gär nūd z'summen*ⁿ, *er g'kommend's noch z'hand* bedeutet ‚ihr braucht euch gar nicht zu sputen, ihr erreicht's noch leicht? Diese Bedeutung ist nach dem Idiotikon nur schweizerisch und wohl von Wendungen ausgegangen wie *er het-si*ᶜʰ *g'sūmt* er hat sich lange aufgehalten und mufste sich infolgedessen beeilen. Auch die Wendungen *si*ᶜʰ *g'sūmte*ⁿ *mache*ⁿ, *g'sūmte*ʳ *sī*ⁿ sich eilfertig stellen, tun als ob man Eile habe, eigentlich ‚den Aufgehaltenen spielen',

können Ausgangspunkte dieser Entwicklung sein. Auch das Adj. *sümig*, das in zahlreichen Belegen aus älterer Zeit säumig, lässig, nachlässig bedeutet, kann die Bedeutung eilig haben, natürlich im Anschlufs an das Verb *süme*ⁿ. *un-sümig* kommt 1590 im Sinne von säumig vor, wofür sonst *sümig* gilt; mhd. *unsümic* bedeutet das Gegenteil. Es ist nicht ausgeschlossen, dafs jenes *unsümig* säumig Verneinung eines schon gegensinnig verwandten *sümig* eilig ist. Anderseits könnte die Bedeutung eilig bei *sümig* daher rühren, dafs *unsümig* eilig als verneintes *sümig* säumig aufgefafst wurde, während es in Wirklichkeit verstärktes *sümig* war (vgl. schwzd. *un-grofs* ungeheuer grofs, *un-schön* sehr schön).

Ferner ist auf schwzd. *Rast, rasten* hinzuweisen (s. Id. 6, 1496 ff.). *Rast* (ahd. *rasta* mhd. *raste* als Wegmafs, mhd. im Sinne von Rast) hat neben dem nhd. Sinne Rast auch die Bedeutung ‚Weg, Strecke auf dem Felde' als bestimmtes Streckenmafs, im Anschlufs daran auch ‚eine Zeit lang', und es bezeichnet auch eine bestimmte Arbeitsleistung, nach der man rasten darf, auch ein bestimmtes, während einer gewissen Zeit auszuführendes Stück Arbeit, ein Arbeitspensum, ferner eine Reihe von Tänzen, nach der eine Rast gemacht wird. Das Verb *raste*ⁿ (ahd. *rastēn, rastōn* mhd. *rasten* ausruhen) heifst ausruhen, sein Tagespensum erledigen, in älteren Belegen anscheinend ‚den auferlegten Kriegsdienst leisten', ferner in lebenden Mundarten ‚keine Ruhe geniefsen, in einer anhaltenden Bewegung begriffen sein', hasten bei der Arbeit — offenbar im Anschlufs an die Bedeutung ‚die Arbeit erledigen'. Die Grufsfrage *wie rastet's?* hiefs ‚wie geht's'? *rastig* heifst schnell, voreilig, unüberlegt handelnd; *rastlich* eifrig, energisch (nur literarisch). *reste*ⁿ heifst ruhen, rasten; *ge-reste*ⁿ, wahrscheinlich altes *ge*-Kompositum, eilen, hasten, drängen, antreiben, mahnen; *er-greste*ⁿ mühsam erarbeiten.

Umgekehrt führt Bewegung, zuviel Bewegung nicht selten zur Vorstellung unnützen Treibens und dann sogar von Müfsiggang und faulem Herumliegen. Schwzd. *ume*ⁿ*-pfingsten*ⁿ, zu dem nicht mehr lebendigen Verb *pfingste*ⁿ den Lockruf erschallen lassen (von Finken und Meisen), bedeutet in Obwalden hastig, voreilig handeln, wobei man an das unruhige Herumhüpfen und -flattern des ‚pfingstenden' Vogels denken mufs, aber auch seine Zeit vertrödeln, zaudern, auch dies auf Grund der Bewegung, hiermit der Färbung des Unnützen, Unentschlossenen oder mit der Vorstellung einer gewissen Kränklichkeit (s. Id. 5, 1163). — Weiteres s. Verf. über ‚Gegensinn' § 4.

3.

Zu L. Spitzers Erörterungen über frz. *flasque* weich, schlapp, Z. f. rom. Phil. 43, S. 331 liefsen sich zwei schweizerdeutsche Wörter mit in Betracht ziehen, nämlich das Adj. *flösch* und das Subst. *Flösch* (s. Id. 1, 1224 f.). Das Subst. *Flōsch, Flösch* m., *Flōsche*ⁿ f. heifst 1. Zisterne, zur Aufnahme von Regenwasser bestimmte Grube, besonders auf den Alpen zum Tränken des Viehs angebracht, 2. Teich,

kleiner See, 3. Jauchekasten oder -faſs in der Erde. Das Adj. *flösch, flösch, fläsch* bedeutet 1. schwammicht, locker, weich, von Früchten (z. B. Äpfeln, die inwendig faulen und hohl werden), Rüben, vom Grase, besonders aber vom schattenhalb gewachsenen, rasch aufgeschossenen, zerbrechlichen, nicht dauerhaften Holze, 2. aufgedunsen, fett (von Menschen), aber doch von schwächlicher Konstitution, aber auch 3. von Gesundheit strotzend, rotwangig.

Zur gegensinnigen Bedeutungsentfaltung, die da vorliegt, ist an diejenige der Familie von frz. *dru* zu erinnern, die J. Jud, Arch. rom. 6, S. 313 ff. behandelt hat. Er geht von der Bedeutung ‚stark, kräftig' aus, stellt neben die Bedeutungsverzweigung von *dru* die von deutsch *geil* und engl. *wanton, lust*, lat. *luxuriari, laetus, petulans, gurdus* und anderer bedeutungsverwandter Wörter. Es ergeben sich folgende Bedeutungsverzweigungen (s. das Nähere a. a. O.): 1. stark, kräftig (sozusagen Grundbedeutung); 2. fröhlich, lustig; 3. naturfrisch, von frischem Lebensmute, der aus strotzender Kraftfülle flieſst; 4. überfroh, überlustig, toll (bei Liebe, Fest, Gelage) werden; 5. froh, bereit zu etwas sein, kampfesfreudig, tollkühn; 6. ausgelassen, übermütig (von Tanz, von Ziegen und Füllen beim Springen), lustig tändein, scherzen; 7. zu übermütig, unkeusch, lascivus, brünstig; 8. fröhlicher Mensch, lustiger Schelm, verliebter Narr, ausgelassenes Mädchen, Buhlerin; Kosewort: Liebling, Liebchen; 9. frech, unverschämt, gierig; 10. fruchtbar von Pflanzen, üppig wachsend; 11. das, womit man den Acker ‚geil', ‚fruchtbar' macht; 12. zu üppig, unfruchtbar; 13. vom Geruch, Geschmack: widrig, fade, doch auch lobend, fett, gut, weich, zart.

Es lassen sich noch einige bedeutungsverwandte Wörter aus dem Schweizerdeutschen beibringen.

Mattigkeit, sogar Tod einerseits, Festigkeit, Stärke und Derbheit andererseits vereinigt *räch* (s. Id. 6, 90). Mhd. *ræhe* heiſst starr, steif und wird schon im besonderen auf die Gliedersteifheit der Pferde angewandt. Jetzt kann *räch* (im Schwzd.) auſserdem gemütliche, moralische Mattigkeit bezeichnen (im Muotatal), und *z're fallen* heiſst im Luzernischen zu Tode fallen; dabei kommt freilich Vermischung mit mhd. *rē*, ahd. *hrēo* Leichnam in Betracht; aber die Bedeutung von *räch* muſste immerhin selbst zur Sonderentwicklung nach der Seite des Matten neigen. Daneben kann man im Luzernischen von einer ‚*rächen* Säule', das heiſst einer festen, starken reden: dabei ist der Begriff des Steifen, Starren zum Guten, Löblichen gewandt. Festigkeit und Stärke im Übermaſs wiederum zeigt *eⁿ rēcheʳ Bursch* ein derber, ungeschliffener Mensch.

Schwzd. *malz* (s. Id. 4, 223 f.) bedeutet faulig, verdorben, infolge von Feuchtigkeit (besonders von Früchten, Bohnen, Kartoffeln), ferner saftig, weich (von Äpfeln) und sogar ganz frisch, noch nicht sauer oder ranzig oder abgestanden (von Milch, Butter). Die widersprechenden Bedeutungen lassen sich aus dem amhd. *malz* weich, sanft, schlaff, kraftlos ableiten: germ. Wz. *melt* erweichen, schmelzen. In der idg. Sippe erscheinen unter anderem die Be-

deutungen ‚weich, zart', ‚weichlich, schlaff', ‚jung, zart', ‚zerdrücken, bedrängen', ‚quälen, schwächen, vernichten' (s. Feist, Etym. Wb. der got. Spr.[2] S. 140 f. unter got. *ga-malteins* f.).

Schwzd. *fratt, frattig* (s. Id. 1, 1337) bedeutet wundgerieben (von der Haut), ferner schlaff und blafs (wie z. B. Hände und Füfse in Lauge werden), aber auch geil, übermütig, frech. Schon mhd. *vrat* ‚halbfaul, morsch, wundgerieben, entzündet' bedeutet bildlich ‚abgerieben, durchtrieben, verschlagen, geil'. Die Bedeutung ‚geil, übermütig, frech' erklärt sich laut Id. aus dem Begriff ‚feucht, saftig, üppig' oder aus dem von ‚unreif' (vgl. sich *füecht mache*ⁿ und ‚noch fratt hinter den Ohren').

Schwzd. *fūl* (s. Id. 1, 786 ff.) bedeutet zunächst wie nhd. *faul* in Verwesung begriffen, auch träge, schlecht, schlimm, schwierig, untauglich, unnütz, aber auch stark in etwas, geschickt, tüchtig. *Das gibt na* (noch) *de*ⁿ *fūlst Rëbme*ⁿ *ab* heifst es im Zürcherischen doppelsinnig und schon 1775 in einem Berner Kalender: *er ist de*ⁿⁿ *süst fūle*ʳ *druf* im Sinne von er ist (denn) sonst geschickt darin. Sogar kräftig, gesund oder übermütig kann *fūl* bedeuten wie *toll*. Mit dieser Entwicklungsreihe hängt der verstärkende Gebrauch von *fūl* zusammen, wenigstens in Fällen wie *heize*ⁿ *uf's fūlst*, während bei Wendungen wie *fūl alt* eifrig (!) am Alten hangend, stark konservativ, *e*ⁿ *fūlmeineidi Angst* vielleicht eher die Grundbedeutung noch wirksam ist. Es haben sich aber bei *fūl* noch weitere Bedeutungsfärbungen herausgebildet, nämlich sonderbar aus der Bedeutung arg; lustig aus sonderbar; witzig aus lustig oder aus schlimm, schalkhaft, neckisch oder auf anderen Wegen. Am meisten fällt auf, dafs bei *fūl* überhaupt eine Entwicklungsreihe mit günstigem Sinne den Anfang nehmen konnte. Die Bedeutung stark in etwas, tüchtig neben untauglich, unnütz läfst sich aus der Bedeutung arg ableiten: in Fällen wie *en fūle*ʳ *Schelm* trat an die Stelle des Tadels eine Art Verwunderung und gar Bewunderung (wie bei *bȫs*, *schlimm*: *en bȫse*ʳ *Schütz* ein ‚routinierter', geschickter Schütze; *en schlimme*ʳ *Fëger* ein ‚intelligenter Bursche'). Zu den Begriffsübergängen schlimm, mutwillig, kerngesund — was ein starker Gegensatz zu faul ist — kann man auf das eben erwähnte *fratt, frattig* verweisen, ferner auf got. *gamaiþs* ahd. *kameit* mhd. *gemeit* und ähnliche Fälle, wie sie Z. f. rom. Phil. 45, S. 592 ff. zusammengestellt sind. Weiteres s. Verf. über ‚Gegensinn' § 4.

Die Bedeutungen ‚tapfer, stolz' einerseits, ‚gutmütig, brav' andererseits sieht man z. B. in der schweizerdeutschen Entfaltung des Wortes *brav* (aus frz. *brave* < lat. *barbarus*). Die ursprüngliche Bedeutung ‚tapfer' klingt in schwzd. Belegen (s. Id. 5, 420 ff.) noch gelegentlich durch: *sich bav were*ⁿ sich tapfer, tüchtig wehren; ‚*brav hereingehen*' heifst (lit.) ‚stolz einhergehen'; *brav derhër cho*ⁿ bedeutet ‚unbefangen auftreten'. Im übrigen heifst *brav* unter anderem grofs und stattlich, gesund und kräftig; tüchtig, brauchbar; wacker, rechtschaffen, ehrlich; sittsam, tugendhaft; artig, gutmütig.

4.

Im Rätoromanischen (Engadin) sagt man *El s'ha laschà arder ün pè* er hat sich einen Fuſs erfrieren lassen, eigentlich ,verbrennen lassen'.

Das Zeitwort *bränne*ⁿ brennen wird — wie im Griechischen das Wort *καίω* — im Schweizerdeutschen (s. Id. 5, 616 ff.) auch von groſser Kälte gebracht: *brennundi Chelti* (im Wallis). Der *Bränner* heiſst im Glarnerland der beiſsende Nordwind und schon 1582 der Ostwind. — *Sängi* f. zu *sänge*ⁿ sengen ist im Wallis und in Davos die beiſsende Winterluft, im Wallis auch ein kalter, an gewissen Orten, besonders auf Berggräten, immer wehender Wind, in Davos auch der ,Winterwasserdunst, besonders über Riedboden'. — *Bränt(e*ⁿ*)* f. Nebel, besonders dichter, feuchter, in der Niederung liegender oder sich an den Berghängen hinziehender Nebel, gehört zu *Brand*, *brännen*; auch solcher Nebel hat ja etwas Beiſsendes. Auch *bränsele*ⁿ brenzeln wird vom Nebel gebraucht.

Über den Zusammenhang von Wärme- und Kälteempfindungen vgl. Walde, Et. lat. Wb.[1] 83 und 497 *caleo* und *pruīna*; weiteres aus dem mundartlichen Sprachgebrauch s. Verf. über ,Gegensinn' § 5.

5.

Z. f. rom. Phil. 44, S. 147 ff. und 45, S. 70 ff. stehen Erörterungen über altprov. *mazan* Unruhe, Lärm, Getöse, lärmende Festlichkeit, Mühsal, Bedrängnis, Not (? aus *Ramazan* Bezeichnung des türkischen Faschings).

Es lieſse sich etwa auf Wörter wie schwzd. *Chilbi* f. < *Chilch-Wīhi*, *Chilch-Wī*ʰ hinweisen: das bedeutet nicht bloſs ,Kirchweihe, Kirchweihfest', sondern auch (und für viele vor allem) ein Volks- und Tanzfest, das mit der jährlichen ,Kirchweihe' verbunden ist, und *e*ⁿ *Chilbi* kann auch schlechthin ,lärmender Betrieb, Unordnung' sein.

Der Übergang vom Kirchlich-festlichen zum Weltlichen hat sich auch beim Wort *Messe* vollzogen (s. Paul, Wb. 354). Deutsch *Messe*, aus lat. *missa*, ursprünglich Bezeichnung der kirchlichen Feier, ist auch zur Bezeichnung des Festtages geworden, an dem eine Messe gelesen wurde, z. B. *St. Johanns Messe*; es heiſst darum auch *Kirchmesse*, woraus *Kirmes*, *Kirms*, ferner *Lichtmeſs*. Weiterhin ist es der an einem solchen Festtage abgehaltene Jahrmarkt, dann überhaupt ein gröſserer, regelmäſsig wiederkehrender Jahrmarkt.

Got. *dulþs* f. gibt gr. *ἑορτή* Fest wieder, ahd. *tult*, *dult* f. bedeutet Fest, nhd. dial. bair. *dult* ist Jahrmarkt. Das Wort ist vielleicht *ti*-Abstraktum zu dem Zeitwort as. *-dwelan*, ahd. *twelan* torpere, ohne Leben, ohne Empfindung, ohne Bewegung sein, sopire einschläfern, zur Ruhe bringen; die eigentliche Bedeutung wäre ,Ruhezeit' (s. Feist, Wb.[2] 96).

M. Szadrowsky.

2. Afrz., aprov. *plais* „Hecke".

Afrz., aprov. *plais* „Hecke" ist von Diez, 658 von lat. *plexus*, *plexum* „geflochten", dem Part. von *plectere* „flechten" hergeleitet worden u. zw. unter der Annahme einer Grundbedeutung „Flechtwerk, ineinander geflochtene Zweige". *Plexum* paſst begrifflich gut, ist aber wegen des Tonvokals als Grundwort unmöglich, wie schon W. Foerster, ZrP. 5, 99 erkannte. Dieser dachte an lat. *paxillus*, *paxillum* „kleiner Pfahl", in das ein *l* eingeschoben wäre. Da *paxillus* ein *l* enthielt, so hätte eine Vorwegnahme desselben, eine zweifache Aussprache des *l* stattfinden können, die ja vor kurzen Niedermann, Festschrift für Gauchat, 42 ff. in vielen rom. Wörtern erkannt hat. So wäre aus *paxillum* ein **plaxillum* entstanden und daraus durch Rückbildung gallorom. **plaxum*, auf das afrz., aprov. *plais* zurückgehen kann. Meyer-Lübke bemerkt in Wb. 6590, diese Erklärung könnte durch kat. *pleixell* „Stützpfahl" gestützt werden. Aber diese Stütze ist leider zu schwach. Afrz. *paissel*, nfrz. *paisseau*, aprov. *paisel* „Stützpfahl für Reben" haben keine Form mit *pl-* zur Seite und das Gallorom. hatte danach kein **plaxillum* neben *paxillum*. Kat. *pleixell* entstand erst im Kat. aus **peixell*, das dem aprov. *paisel* entsprach, unter dem Einfluſs des kat. *plexe* „Geflecht". So sind die Erklärungen von Diez und Foerster unmöglich und Meyer-Lübke bemerkt daher mit Recht im Wb. zu dem von ihm als Grundwort angesetzten **plaxum* „Hecke": woher?

Das seit dem 13. Jahrhundert bezeugte afrz. *confit* „eau sure dans laquelle le chamoiseur plonge les peaux minces", nfrz. *confit* bain d'eau aigriee avec du son, dans lequel on plonge les peaux „à chamoiser" fernr das nach Dict. gén. noch im Süden erhaltene afrz. *confit* „Eingemachtes", aprov. *confech* dass. weisen aut gallorom. *confectum*, dem im Neutrum substantivierten Part. von *conficere* „zubereiten, verarbeiten"; man vergleiche wegen der ersten Bed. des frz. *confit* lat. *pellis confecta* im Edictum Diocletiani 8, 18 und 20, wegen der zweiten Bed. *sinapis confecta* ebenda 1, 35 und *hibiscum in sellis crassitudinem confectum* bei Caelius Aurelianus, de morbis chron. 5, 1, 12. Da neben nfrz. *confire* „Früchte einmachen, Leder beizen", aprov. *confir* „Früchte einmachen" noch afrz. *confire* „parfaire, achever, composer" besteht, das in der letzten Bed. noch von Froissart gebraucht wurde (S. Bartsch, Chrestomathie 87a, 26), so hatte *conficere* bzw. gallorom. **confĕcere* noch eine allgemeine Bed. „zusammensetzen". Auf **confĕcere* weist ja afrz. *confire*. Jedenfalls besaſs das Gallorom. *confectum* „zusammengemacht, zusammengesetzt", nach dem ja *conficere* zu **confĕcere* wurde.

Da die Vulgata, Sirach 4, 13 die vulgäre Futurform *complectebuntur* für *complectentur* und Marcus 10, 16 das sonst nur in Glossen und bei Corippus vorkommende, somit spät gebildete *complexāre* „umfassen", eine Ableitung von *complecti*, *complectere*, bietet, so ist die Annahme nicht zu kühn, daſs das Volkslatein

Galliens *complectere*, *complexum* besessen habe, wenn auch rum. *copleşì* „überfluten, überwältigen" kaum von *complexāre* stammt, wie Tiktin in seinem Wb. meinte. Wenn aber in Gallien *complexum* neben *plexum* bestand, konnte man dort nach *factum-confectum* **plaxum* neben *complexum* sagen. *Confectum* und *complexum* waren lautlich und begrifflich nicht allzu verschieden. Es liegt falsche Rekomposition vor.

Josef Brüch.

II. Zur Literaturgeschichte.

1. Eine französische Amadis-Schatzkammer aus acht Büchern.

In Maximilian Pfeiffers Amadisstudien, Diss. Erlangen 1905, S. 27 ist ein Trésor d'Amadis, der 1550 erschienen sein soll, angeführt.[1] Die Pariser Nationalbibliothek, die nach Pfeiffers Angabe ein Exemplar dieses Buches besitzen sollte, teilte mir vor Jahren mit, dafs das nicht der Fall sei.[2] Trotz dieser Auskunft und obwohl mir damals nirgends ein derartiges Buch nachzuweisen möglich war, mufste aus inneren Gründen an einer früheren Ausgabe des Amadistrésors festgehalten werden. In der ältesten mir bisher bekannten Ausgabe (mit Privileg vom 2. Sept. 1554, aber erst abgeschlossen am 4. Januar 1559) befinden sich am Schlusse des 8. Buches acht Verse:

A. B. AVX LECTEVRS.

Par cy deuant huict liures d'Amadis
(Par des Essars traduictz tant proprement
Que mieux ne peut) furent venduz tandis
Qu'au residu estoit l'empeschement:
Mais ce pendant qu'elquuns improprement
Auoyent extraict epistres & cartelz,
Les imprimant si mal & laschement,
Et mal correctz, qu'onques n'en fut de telz.

An diese Reimerei schliefsen sich die Auszüge aus vier weiteren Amadisbüchern an. In allen späteren Trésor-Ausgaben sind diese acht Alexandriner mitgeschleppt worden.[3]

Nun hat mich Herr Professor Hilka in freundlicher Weise auf einen Fund aufmerksam gemacht, der ihm dank seiner umfassenden Kenntnis alter Bibliotheksbestände in Breslau, und zwar auf der

---

[1] Und zwar ein „Thresor des douze livres d'A. de Gaule" — eine Unmöglichkeit, da bis 1550 erst acht Bücher erschienen waren. Wie Pf. zu der Angabe kam, weifs ich nicht. Aus einer der grofsen Bibliographien ist sie nicht entlehnt.

[2] Studien zu den letzten Büchern des Amadisromans 1923 (Roman. Arb. XI) S. 82.

[3] S. ebenda S. 88 ff.

dortigen Stadtbibliothek, gelungen ist. Es handelt sich dabei um einen bibliographisch bisher nicht verzeichneten Amadistrésor, welcher sich als ein aus acht Büchern ausgezogenes Werk erweist. Der Titel ist:

> Le THRESOR des liures d'Amadis / DE GAVLE / Ascauoir les Harangues, Concions, / Epistres, Complaintes, & autres / choses les plus excellentes, & di- / gnes du lecteur François: pour s'a / seurer, & stillér en tous propos / diuers, par bonne, & courtoise / rencontre / A Poitiers / Pour Pierre Regnard / 1559 (Stadtbibliothek Breslau 8 N 46).

Ich füge gleich das Nötigste über die Besonderheiten des Bändchens, das ich mit dem Berliner Exemplar des Trésors Paris Sertenas 1559, sowie meinen alten Aufzeichnungen über andere Trésors verglichen habe, bei. Auf der Rückseite des Titelblattes stehen mit der Überschrift „AV LECTEVR, vers Alexandrins" jene zwölf Alexandriner, die sich auch sonst finden,[1] auch die Unterzeichnung A. B. fehlt nicht. Dann enthalten Blatt II und III, mit der Überschrift „Au lecteurs (sic) Salut" jene vier Seiten Prosa (beginnend: Il n'est point . . .), die auch Allgemeingut der Trésors geworden sind.[2] Beachtlich ist der Zusatz am Schlusse. Zu „A Dieu" ist hinzugefügt: „de Poitiers ce moys de Novembre 1558".

Das Nächstfolgende ist — für acht Bücher — eine TABLE DES HARANGUES / Epistres, Complaintes & autres choses / les plus excellantes des liures / d'Amadis de Gaule. Mit diesem Verzeichnisse sind Blatt IIII bis VIII und A bis A III ausgefüllt. Während A IIII r° leer bleibt, enthält A IIII v° zwei lateinische Gedichte, die mir in keiner der anderen Trésor-Ausgaben begegnet sind und die ich deshalb abdrucke.

A D. DIONI. BRIS. IVRIS

Roma suum Marcum si sit mirata tonantem,
Dum latiae linguae Fulmina voce vomit.
Si que suo Demosthene sollers Graecia gaudet,
Dum orator toto graecus in orbe viget.
Te magis hoc reueretur, gaudet Galia nostra,
Sub te vno solo quod sit vterque sibi.

RENA. BRIS.

Ad lectorem.

Ardenter hunc (mi lector) librum perlege,
Quod sit futurae lata curtissima via:
Nam vix tibi anno vno quod accessum foret,
nunc illud vno mense tibi fit peruium.

RENA. BRIS.

Die nächste Seite (p. I) bringt den Anfang des Textes, der die Überschrift führt: Recveil / DES HARANGUES, ESPITRES, /

---

[1] Wiedergegeben in Studien S. 86.
[2] Vgl. ebenda.



COMPLAINTES, ET, AUTRES / chouses, les plus excellantes de tous les / liures d'Amadis de Gaule.

Die Auszüge aus den einzelnen Büchern schliefsen sich an, wie in anderen Trésors auch — mit der Einschränkung natürlich, dafs auf den 343 Seiten nur die ersten acht Bücher ausgezogen worden sind. Auf die Bemerkung (S. 343): Fin du huitiesme liuvre d'Amadis folgt nichts weiter. Privileg fehlt.

Dieser Poitevinische Trésor der Breslauer Stadtbibliothek ist heute ein Rarissimum, vielleicht ein Unikum. Die im Berliner Gesamtkataloge verzeichneten deutschen Bibliotheken, ferner das Britische Museum,[1] die Edinburger Bibliothek,[1] die Nationalbibliothek und Arsenalbibliothek in Paris,[2] auch die Universitätsbibliothek in Poitiers[3] haben kein Exemplar davon aufzuweisen.

Vergleicht man die Stücke, die in der 8 Bücher-Ausgabe Poitiers 1559 und in der 12 Bücher-Ausgabe Paris 1559 aus den Büchern 1—8 ausgewählt sind, so ergibt sich fast vollständige Übereinstimmung, die bis zu wörtlicher Text- und Interpunktionsgleichheit reicht. Richtig ist, dafs die Poiteviner Ausgabe stellenweise mehr Druckfehler zeigt, weniger sorgfältig und vielleicht hastiger ausgeführt ist. Während das Privileg des Vincent Sertenas vom September 1554 stammt, ist die Vorrede für die Poiteviner Ausgabe vom November 1558. Erschienen sind beide 1559. Sollten wir in der privileglosen Poitev. Ausgabe den Raubdruck vor uns haben, gegen den (insbesondere auch gegen dessen Fehler) sich die acht Verse „A B aux lecteurs" richten? Da der apokryphe Trésor von 1550, den Pfeifer behauptete, unauffindbar ist, wird man berechtigt sein, anzunehmen[4]: Sertenas bereitete seit Jahren die Ausgabe seines Amadistrésors, des ersten seiner Art, vor. Wenige Wochen bevor er sein Buch auf den Markt bringen konnte,[5] kam ihm ein schnellerer Konkurrent (Reynard in Poitiers) zuvor. Dieser mufs sich in den Besitz der Auszüge von Buch 1—8 (der Aushängebogen?) gesetzt haben, und indem er sich mit deren Veröffentlichung begnügte, konnte er eher als Sertenas fertig werden. Dieser hat, bevor sein Buch ausgedruckt war, von dem Raubdruck erfahren, so dafs die acht oben zitierten Verse (A B aux lecteurs), deren Sinn im einzelnen weiter nicht völlig durchsichtig bleibt, noch am Ende des 8. Buches in den Text eingeschoben werden konnten. Indem die von Herrn Professor Hilka in Breslau entdeckte Ausgabe von Poitiers 1559 zur Erklärung dieser Verse beiträgt, verdient sie, zu der Geschichte der vom Amadisroman ausgehenden Komplimentierbücher, die ich in Anhang III meiner Studien zu den letzten Amadisbüchern gab, nachgetragen zu werden.

WERNER MULERTT.

---

[1] Nach Auskunft der Kataloge.

[2] Nach neuerlicher persönlicher Feststellung.

[3] Laut freundlicher Auskunft von S. Schmite-Poitiers.

[4] Ähnlich ist auch die Ansicht des Entdeckers des Poiteviner Druckes, Herrn Professor Hilkas.

[5] Der Druck schlofs ab am 4. Januar 1559, der Poiteviner Druck datiert seine Vorrede vom November 1558.

2. Zu Guillaume le Maréchal V. 5024.

Im Guillaume le Maréchal V. 4971 ff. wird ein Turnier dargestellt. Die burgundischen Gegner des Marschalls bemühen sich vergeblich, ihn gefangen zu nehmen: *Entor lui en out plus de quatre Qui travailloent por lui prendre*; da ruft ihnen G. Malvesin, der schon im Anfang des Turniers gefangen worden war, V. 1021—3 zu: *Di va! si m'aït Jhesu Crist, Por naient vos en travailliez, De beal naient*[1] *vos revolliez.* Unter dem Text fragt P. Meyer, ob *rooilliez* zu schreiben sei, im Glossar jedoch sagt er, dafs das Wort vielleicht verderbt sei und dafs das vorgeschlagene *rooillier* keinen zufriedenstellenden Sinn gebe.

Man könnte daran denken, *toolliez* (*touolliez*) einzusetzen; das gleiche Wort ist V. 2757 ebenfalls schlecht überliefert, und der Herausgeber hat in den ‚Errata' mit Recht dementsprechend verbessert. Die Bedeutung ‚stofsen', ‚drängen' passt auch an unserer Stelle sehr gut; zudem begegnet dasselbe Verbum noch V. 6087 und daneben das Substantiv *tooilz*[2] (4903) ‚Kampfgedränge'. Wie vorsichtig man indessen bei dem ungeheuren Wortreichtum des Altfranzösischen mit stärkeren Textänderungen sein mufs, lehrt auch wieder der vorliegende Fall. Warum soll denn eigentlich ein *rooillier* oder etwa *rouoillier*, womit man dem Handschriftlichen erheblich näher bliebe als mit *tooillier*, nicht passen? P. Meyer hat sich da zu Unrecht selbst angegriffen, denn *rooillier*, urspr. *roeillier* (< **roticulare*), heifst unzweifelhaft, ähnlich wie *tooillier* auch ‚(wiederholt) stofsen', ‚schlagen', s. God. VII, 218a. Bezeichnend ist, dafs im Renart VIII, 345 für *toueil* die Hs. A *roel*, M *roeil*, G *rooel* aufweist, welches Wort Tilander, Lexique du roman de Renart S. 152 mit Recht als Verbalsubstantiv zu *roeillier* ‚rouler', ‚battre' bezeichnet.

O. SCHULTZ-GORA.

---

3. Das altfranzösische Sprichwort
Ou force vient, justice prent.

Morawski, der die Abfassung eines Korpus der altfranzösischen Sprichwörter unternommen und in der Romania Bd. 48 und 50 zwei wichtige Vorarbeiten geboten hat, kommt eb. 50, 509 auf das in den Proverbes au vilain Nr. 101 begegnende Sprichwort *Ou force vient, justice prent* zu reden und sagt zutreffend, dafs die Deutung

[1] Ich hätte in Zs. 44, 142 gelegentlich von ‚bel nien' auch diese Stelle anführen sollen; sie ist im Glossar unter *neient* verzeichnet, während wieder die Stelle, welche ich a. a. O. aus unserem Texte namhaft mache, vom Glossar nicht gebracht wird.

[2] Dieses ist Verbalsubstantiv zu *tooillier*, wie das Thomas, Ess. 391 dargelegt hat. Ich weifs nicht, worauf das REW., das doch selbst auf Thomas verweist, sich stützt, wenn es *tuduculus* als Basis hinstellt: m. W. ist nur *tudicula* belegt.



Toblers ‚wo Gewaltthat eintritt, greift die Gerichtsbarkeit (der Machthaber) zu' schwer aufrechtzuhalten sei, indem er hinzufügt: ‚dût-elle convenir au sixain qui doit l'expliquer (ce qui prouverait seulement que l'auteur de *v* ne le comprenait pas)'. Das Letztere konnte bestimmter ausgedrückt werden: jene Deutung paſst durchaus zu dem Sinn der vorhergehenden Zeilen, aber der Verfasser der ‚Proverbes au v.' hat tatsächlich, wie man aus dem Folgenden ersehen wird, das Sprichwort miſsverstanden. Tobler hätte dies gewiſs bemerkt, wenn er die Oxforder Rawlison-Hs. gekannt hätte, die Stengel ja erst i. J. 1899 in der Zs. f. frz. Spr. Bd. 21 veröffentlichte, und in der unser Sprichwort als Nr. 304 in der Gestalt *Force* [*u*] *veint, justice prient* erscheint.

Wir haben offenbar zwei verschiedene Fassungen desselben Sprichwortes vor uns. Es handelt sich zunächst um deren Erklärung. Stengel sah richtig in dem *prient* der Rawlison-Hs. (K[1]) das lat. *premit* und übersetzte ‚wo Gewalt siegt, unterdrückt sie Gerechtigkeit' (s. Anm.). Morawski hat dies übersehen, denn er deutet ebenso, ohne Stengel namhaft zu machen. Letzterer verwies einfach auf das Sprichwort in den ‚Prov. au v.' und beachtete dabei nicht, daſs ja dort *vient* und vor allem *prent* steht. Morawski meint, daſs die Lesart von K[1] die gute sei und sagt dann: ‚On peut, à la rigueur, garder *prent*, à conditton de le traduire par ‚elle (la force) saisit, s'empare de la justice.' Diese Erklärung trifft nun nicht das Richtige. *Justice* ist Subjekt und *prendre* ist hier augenscheinlich als absolut stehend anzusehen. In solcher Verwendung, von der Godefroy nichts meldet, kann es ja heiſsen ‚zugreifen', ‚zupacken', wie z. B. in dem Sprichwort *Qui avant prent, ne s'en repent* Prov. au v. Nr. 53 (in K[1]: *Qui premier prent ne se repent*), aber es kann auch heiſsen ‚Schläge bekommen', also mit Unterdrückung des sonst häufig dabeistehenden *cous*. Letztere Bedeutung erhellt z. B. aus *Cil prent qui mesfet ne l'a.* (Martinsleben ed. Söderhjelm[2] 8347) und aus dem beliebten Sprichwort *Fols ne crient devant qu'il prent* (mit gewissen Abweichungen begegnend), über das Näheres schon in der 3. Auflge meiner ‚Zwei altfrz. Dicht.' (1919) S. 141 zu V. 346 der Version der ‚vies des Pères' zu finden war, s. auch Jeanroy in Romania 44, 277/8. Der Sinn ‚Schläge bekommen' paſst für unsere Stelle vorzüglich, und mithin besteht die Fassung *Ou force vient, justice prent* vollkommen zu Recht, nur daſs der Verfasser der ‚Prov. au v.' sie, wie Eingangs bemerkt, miſsverstanden hat. Obiges habe ich übrigens, wenn auch nicht so entschieden, schon in Zs. 43, 359 zu XXX, 20 geäuſsert und muſs es hier wiederholen, da es Morawski entgangen ist. — Was die Fassung in K[1] betrifft, so scheint Morawski einen Reim als das Ursprüngliche anzusehen: ‚*prient* : *vient* ou plutôt *preint* : *veint*'; das erstere setzt eine Änderung von *veint* in *vient* voraus, denn daſs *veint* nur eine Schreibung für *vient* wäre (vgl. etwa Förster, Chev. as .II. esp. S. XXXVIII), ist deshalb nicht wahrscheinlich, weil sie sonst, so weit ich sehe, in der Hs. nicht vorkommt, das zweite nimmt eine

Form *preint* < *premit* an, die m. W. nicht belegt ist. Es wird sich also empfehlen, bei *veint* ‚siegt‘ und *prient* ‚bedrückt‘ zu bleiben. Etwas anderes ist es, ob man ein *u*[1] einzuführen habe, wie es Stengel im Hinblick auf den Wortlaut in den ‚Prov. au v.‘ tut und wie es Morawski hinnimmt. ‚Wo Gewalt siegt, bedrückt sie die Gerechtigkeit‘ klingt nicht recht natürlich, weil ja das Siegen der Gewalt schon eine Bedrückung der Gerechtigkeit einschliefst, aber freilich wird wenig gewonnen, wenn man Hauptsätze annimmt: ‚Gewalt siegt, sie bedrückt die Gerechtigkeit‘[2], und so kann man wohl kaum eines *u* entraten.

Es bleibt eine letzte Frage übrig: Sind die beiden Versionen unabhängig voneinander, oder ist nicht eine aus der anderen geflossen? Natürlich läfst sich hier nichts beweisen, und man kann nur Vermutungen aussprechen. Wir sahen vorher, dafs eine Ausdrucksweise ‚wo Gewalt siegt, bedrückt sie die Gerechtigkeit‘ nicht ganz zutreffend erscheint; dazu kommt noch die etwas gezwungene Voranstellung von *justice* als Objekt. Dagegen wirkt die Form in den ‚Prov. au v.‘, wo wir *vient* haben und *justice* Subjekt ist, wenn ich nicht irre, anschaulicher, und scheint mir eine mehr volkstümliche Färbung zu bekunden. So möchte ich denn glauben, dafs diese Fassung das Ursprünglichere aufweist. Das *prient* hat vielleicht jemand hineingebracht, der einen Reim, oder wenigstens einen guten Reim zu *vient* haben wollte;[3] einem anderen mag dann wieder ein *veint* ‚siegt‘ für *vient* nachdrücklicher erschienen sein, und so erhielt das Ganze einen gewissermafsen etwas buchmäfsigen Anstrich. Ich gebe aber die Möglichkeit zu, dafs der Sachverhalt auch umgekehrt liegen kann, und dafs *vient* und *prent* erst eingeführt sein mögen; da unser Sprichwort in literarischen Texten nicht vorzukommen scheint, erhalten wir von hier aus keinen Fingerzeig. Daneben besteht dann natürlich noch immer die freilich nicht sehr einleuchtende Möglichkeit, dafs beide Fafsungen schon von Anfang an selbständig nebeneinander hergelaufen sind.

O. SCHULTZ-GORA.

---

[1] Ich weifs nicht, warum Stengel das [*u*] hinter *force* eingesetzt hat; es ergibt dies doch eine ungewöhnliche Wortstellung.

[2] Wäre es etwa in der Form ausgedrückt ‚Gerechtigkeit unterliegt‘, so ginge es eher.

[3] Ähnlich kann es dem oben angeführten *Fol ne crient devant qu'il prent* ergangen sein, das schon bei der Marie de France erscheint und in der von Langlois in der Bibl. de l'éc. d. ch. Bd. 60 publizierten Sammlung die Form *Fol ne croit jusqu'a tant qu'il reçoit* (Nr. 276) aufweist.

BESPRECHUNGEN.

P. Fouché, *Phonétique historique du roussillonnais.* Toulouse, E. Privat, 1924. 8°. XXX, 318 S. *Morphologie historique du roussillonnais.* Ebendort, 1924. 8°. X, 192 S. (Bibliothèque méridionale publiée sous les auspices de la Faculté des Lettres de Toulouse, 2e série, t. XXI, XXII).

Der Verfasser behandelt die Laut- und Formenlehre des Roussillonesischen im engeren Sinne. Ausgangspunkt und Mittelpunkt seiner Darstellung bildet die Sprache des Gebietes, das den Unterlauf des Tet (von der Grenze zwischen Roussillon und Conflent ab) einerseits und die Ebene, die sich von dem unteren Agly bis zu den Ausläufern der Albères erstreckt, auf der anderen Seite umfafst, des Gebietes also, dessen politischen und wirtschaftlichen Mittelpunkt Perpignàn und dessen kirchliche Zentrale das alte Elne bildet. In grofsen Zügen hatte uns über die Sprache des nördlichen Teils dieses Gebietes, wenn auch mit einer ganz anderen Zielsetzung, K. Salow unterrichtet. Ille-sur-Têt, Neffiach, Millas, Rivesaltes, Ste Marie-de-la-Mer, Canet sind zugleich die südlichsten Orte seiner Darstellung und die nördlichsten in der Untersuchung Fouchés. Von den Plätzen des ALC entfällt nur Elne (104) in den Bereich der Darstellung Fouchés.

Der Verfasser stammt selbst aus der Gegend, deren Sprache er behandelt. Er ist in Ille-sur-Têt aufgewachsen, hat dann zwar auf Gymnasium und Universität die Übung im heimischen Sprachgebrauch verloren, sich schliefslich aber wieder mit seinem Mutteridiom vertraut gemacht und dieses nunmehr in zwei stattlichen Bänden, zunächst nach der lautlichen und morphologischen Seite hin, dargestellt. Die Vorzüge, die in diesen Vorbedingungen und in dieser Stellung zum untersuchten Objekt liegen, sind offenkundig. Sie treten auch in der Arbeit Fouchés deutlich hervor. Wie der Verfasser des patois de Cellefrouin war er in der glücklichen Lage, seinen Stoff in ruhiger Arbeit im Kreise von Bekannten zusammen tragen, da wo es bei der Ausarbeitung notwendig war, ergänzen und gegebenenfalls berichtigen zu können.

Wenn sich auch Salow und Fouché in gewissen Punkten berühren, so weichen sie doch, entsprechend ihrer grundverschiedenen Zielsetzung, sowohl in der Art ihrer Darstellung wie auch in der Ausschöpfung und Verwertung ihres Materials und demnach auch in den Ergebnissen ihrer Arbeit stark voneinander ab. Die Frage nach dem Verlauf und dem Wesen der katalanisch-languedokischen Grenze, die für die Auswahl von Salows Kriterien mafsgebend war, stand für Fouché nicht mehr zur Erörterung. Um so gröfsere Aufmerksamkeit konnte er bei der Darstellung eines überdies kleineren und



sprachlich in sich geschlossenen Gebietes auf die Momente legen, die in Salows Arbeit nicht oder nicht hinreichend klargelegt worden waren. Namentlich in Bezug auf die Formenlehre bringt F. eine ganz wesentliche Erweiterung und zugleich Vertiefung. Auch auf dem Gebiet der Lautlehre sehen wir nach der Darstellung F.'s jetzt vieles klarer und genauer. Das Lexikologische kommt bei F. nur soweit zur Erörterung, als es für die Klärung lautlicher und z. T. auch morphologischer Fragen notwendig war. Er verspricht uns ein Wörterbuch und auch eine Syntax des Roussillonesischen.

In den vorliegenden Bänden gibt uns der Verfasser einen man kann wohl sagen vollständigen Überblick über die lautliche und morphologische Gestaltung seines Heimatidioms. Dafs er dabei das in mittelalterlichen Urkunden enthaltene sprachliche Material — die verdienstvollen Veröffentlichungen von Alart boten ihm eine wertvolle Grundlage — für seine Zwecke ausgenützt hat, ist lebhaft zu begrüfsen. In der Art der Verknüpfung und Auswertung von modernem und mittelalterlichem Material gleicht sein Verfahren — um das geographisch Nächstliegende zu wählen — dem Zauns in seiner Darstellung von der Mundart von Aniane.

Der Verfasser geht vom Lateinischen aus und gliedert seinen Stoff in der üblichen Weise. Dafs dabei die Lautentwicklungstendenzen nicht immer klar hervortreten, vielerlei Zusammengehöriges zerrissen und überhaupt das sprachliche Gesamtbild in eine Reihe scheinbar nichtzusammengehöriger Einzelerscheinungen aufgelöst wird, ist klar. Es ist schade, dafs er Anregungen, die in letzter Zeit wiederholt gegeben worden sind, nicht gefolgt ist. Er wird selbst den Eindruck haben, dafs die wenigen Kapitel, in denen er versucht hat, Einzelerscheinungen zu Einheiten zusammenzufassen (S. 203 ff.), nicht nur am besten das wirkliche lautliche Entstehen und Werden spiegeln, sondern zugleich auch im Rahmen seiner Veröffentlichung innerlich am gefestigsten erscheinen. Warum hat er z. B. eine Reihe sich aufs engste berührender Differenziations- und Dissimilationserscheinungen nicht wenigstens in Form einer Übersicht zusammengestellt, die so häufig wiederkehrende Gemination in Konsonantenverbindungen wie *k'l* > *ggl*, *pl* > *bbl* usw. in Zusammenhang gebracht, das Verhalten von *-t-*, *-d-*, *-k'-* usw. vor und nach Akzent von dem Gesichtspunkte des sie beherrschenden Prinzips aus gewürdigt? Seine Art der Darstellung bringt es mit sich, dafs die Konsonantenverbindung *-kt-* mehrfach (Inlaut—Auslaut) besprochen wird (S. 145, 169), dafs *-gr-* an verschiedenen Stellen erscheint (S. 147, 172), dafs auch die Veränderungen, die silbenauslautendes *l* infolge von Velarisierung erfährt, zusammenhangslos vorgetragen werden.

Gewöhnlich hat der Verf. die roussillonesischen Erscheinungen in Zusammenhang mit denen der Halbinsel, insonderheit der Mdt. von Barcelona, gelegentlich auch mit denen der Balearen betrachtet. Dieses Verfahren ist nicht nur für die Beurteilung der Stellung Roussillons innerhalb der katalanischen Idiome wertvoll; es hat sich auch für die Erklärung mancher roussillones. Erscheinungen als nützlich erwiesen. So sehen wir jetzt z. B. über die Frage der Behandlung des betonten *ǫ* und des betonten *ę*, um nur einige besonders charakteristische Beispiele herauszugreifen, klarer. Über die Verhältnisse in den Roussillon unmittelbar benachbarten Gebieten hat sich F. nicht unterrichtet. Ein Abstecher in das Vallespir hätte ihm gezeigt, dafs manche der Erscheinungen, die als katalanisch (barcelonesisch) verzeichnet werden, auch im

südlichsten Teil der Pyr.-Or. zu Hause sind. Ebenso nahe hätten Vergleiche mit der vielleicht noch stärker an das Katalanische anklingenden Sprache der Cerdagne gelegen, über die Einzelheiten in meiner Arbeit enthalten sind. Auf diese Weise wäre die Eigenart des Roussillonesischen im Rahmen seiner nächsten Umgebung deutlicher hervorgetreten.

Die Sprache des von F. untersuchten Gebietes zeichnet eine starke Einheitlichkeit in Lautentwicklung und Formenbestand aus. Auch dadurch ist die Landschaft gekennzeichnet, dafs sie an einer Reihe ausgesprochen provenzalischer Entwicklungen (vgl. z. B. *ǫ́*) teilnimmt, ohne indes ihre katalanische Grundstruktur zu verleugnen, während Vallespir und Cerdagne schon stärker nach dem Süden weisen.

Die Darstellung von F. enthält eine ganze Reihe von Beobachtungen, die neues Licht auf bisher ungeklärte Erscheinungen der katalanischen Laut- und Formenentwicklung werfen. Mancherlei ist auch für die Geschichte des Provenzalischen verwertbar. Einen Fortschritt finde ich z. B. in der zeitlichen Feststellung der Palatalisierung von *-ll-*, *-nn-* (S. 164), die uns nun wieder mit Hinblick auf das Kastilische wertvoll ist. Ebenso verdient Beachtung, was S. 155 ff. und S. 179 über die vokalische Auflösung silbenschliefsender Konsonanten und die darauffolgende régression linguistique (Typ *galta*, *malalta* usw.) gesagt ist. Lehrreich sind ferner die Kapitel über die Behandlung von betontem *ǫ́* und *ę́*. Andere Fragen, wie z. B. das Verhältnis von [*gręį*] zu [*grášə*] *grassea (S. 36), bedürfen der Nachprüfung in Zusammenhang mit der Entwicklung anderer romanischer Sprachen. Im ganzen genommen ist die Arbeit Fouchés ein hochwillkommener und recht wertvoller Baustein für die historische Grammatik der katalanischen Sprache.

Zum Schlufs einige Ergänzungen und Berichtigungen, zunächst zu der Phonétique historique.

S. XIII. In der Bibliographie vermisse ich den Aufsatz von A. Griera, *El rossellonès*, BDC IX, 1919, 33—50, die verschiedenen Beiträge von Barnils zur roussillonesischen Phonetik und schliefslich Montolius Morphologie des roussillonesischen Verbs (Estudis Romànics I, Barcelona 1916). — S. XXII. Über das mallorkinische [*ę̥*] vgl. auch Schädel, *Mundartliches aus Mallorca*, S. 30. — S. XXIII erwähnt F. die durch artikulatorische Schlaffheit hervorgerufene Veränderung in der Klangfarbe des betonten *i*. Vgl. dazu S.[1] p. 13, Kr. § 9[1] [*mižə nit*] > [*mižə nę́t*]. — S. 6. Die Reduktion des Auslautvokals von [*mariyə*] 'Maria' in Kompositis (> [*mari*]) hat u. a. eine Parallele im W der Halbinsel; vgl. *el di de gosto* '15. August' (Garrote), [*ti franϑiska*] 'tía Francisca' (Krüger, *S. Ciprián*, S. 63, A. 1). — S. 7. Die funktionelle Schwäche von sanctu vor Heiligennamen spiegelt sich in verschiedenen Etappen: 1. Schwund der Auslautsilbe (im Kastil.), 2. Schwachtonigkeit von *san* und 3., worauf F. hätte weisen können, Abschwächung des Stammvokals z. B. auf Mallorca: *sənt Antóni*, *sən Miquel* (BDLIC IV, 212) und im Gebiet von Alicante (Barnils, *Alacant*, p. 21). Eine Kreuzung mit *En*, die Barnils annimmt, scheint mir angesichts eines danebenstehenden proklitischen *ten* < tantu (RDR I, 315) zweifelhaft. Vgl. auch ZRPh XL, 240. Ein Mittel, das funktionsschwache *san* wieder aufzufrischen, hat man im Westen der Halbinsel in Vorsetzung eines neuen

[1] S. = Salow, Kr. = Krüger.



san gefunden: *santiagv* > *san santiago*. — S. 14. Zu den paroxytonen Infinitiven vom Typ *veser*, *plaser* vgl. schon S. p. 165. — S. 15. Bei den Formen coquina > [*kúįnə*] verdient die Capcirform [*kuínə*] (Kr. § 10) Erwähnung. — S. 18. Die von F. vermifste altroussillonesische Form *saber* belegt Montoliu, a. a. O., S. 93. [səbę̂] = *saber* ist übrigens nicht nur in Katalonien, sondern auch in der Cerdagne zu Haus (Kr. § 65). Auch [*pudé*] *potére lebt noch heute in der Cerdagne (Kr. § 295). — S. 22. F. verzeichnet digitu > [dit]. Vgl. aber Salow § 33, der [dét] in Roussillon belegt. Vgl. das Nebeneinander im Provenzalischen (Appel, § 33 d). — S. 29 geht F. auf die Frage der Diphthongierung von *ę* in pectus > *pit*, lectu > *llit* (hingegen strictu > *estret* usw.) ein. Für ihn steht fest, dafs *ę* vor Palatal ebenso wie *ǫ* vor Palatal diphthongiert und die so entstandene vokalische Gruppe frühzeitig vereinfacht worden sei. Unabhängig von ihm hat sich Rokseth in gleichem Sinne geäufsert (Ro, XLVII, 532 ff.). Beide haben übersehen, dafs Meyer-Lübke bereits in der *R. Gr.* I, § 154 eine Diphthongierung angenommen hatte. — S. 57 erklärt F. den Wandel cruce > *crou* > *creu* durch Differenziation. In der Tat ist diese Erklärung am einleuchtendsten. — S. 58. Zu *conoscere > [*kunéšə*] vgl. auch aptg. *conhocer* > *conhecer* und dann selbst *conheço* (Leite, *Est. phil. mir.* I, 434). — S. 60. Über das gypsu-Problem vgl. Meyer, ZFSL 44, p. 3—4. — S. 63. Die Verengung des vortonigen *e*-̱ unter verschiedenen Bedingungen, „phénomène assez rare au sud des Pyrénées“, hat Entsprechungen im Westspanischen und Portugiesisch-Galizischen. — S. 66. Vortoniges *i* in *iglési*, *dimóni* wird man kaum dem folgenden *i* zuschreiben können. — S. 69 [*uŋgwáň*] < in eo anno. Auf S. 214, in ho(c) anno, vgl. REW 4161 und weiter unten. — S. 81. Zu der Entwicklung von sécale vgl. E. Seifert, *Die Proparoxytona im Galloromanischen*, Halle 1923, S. 112 ff. — S. 89 lehnt F. die Erklärung niepages „Für *ferro* neben regulärem älteren *ferre* ist Anlehnung an kastil. *hierro* wahrscheinlich“ ab. Er schlägt vor „une différenciation avec les mots terminés en *-r̄ə*, qui sont tous du fém.“. Das mag richtig sein, und in ähnlichem Sinne hat sich schon Meyer-Lübke, ZFSL XL, 4 geäufsert. Immerhin boten Stützen für diese Differenzierung Wörter auf *-o*, die doch zum gröfsten Teil kastilischen Einflufs zeigen. Vgl. auch BDC V, 20—21. — S. 92. [*sibéḷə*] als eine Kreuzung von *fibella + subula zu erklären, verbieten nicht nur, wie neuerdings Meyer-Lübke, *Das Katalanische*, S. 63 unterstrichen hat, sachliche Momente, sondern auch lautliche Rücksichten. Die westspanischen Formen mit *c^e, i*- fordern entweder einen (in diesen Mdten nicht seltenen) direkten Wandel *f*- > *c^e, i*- oder, wie jetzt Meyer-Lübke sehr einleuchtend vorschlägt, Beeinflussung durch Wörter wie *cerrar*. — S. 94. Auf die Veränderung eines *s*- > [*š*-] unter Einflufs eines folgenden *i* ist, auch mit Rücksicht auf das Katalanische, von mir schon vor langem (ASNSL 1918, S. 162; LblGRPh 1918, 125 und gleichzeitig mit Castro, RFE I, 102 in *Wsp. Mdt.*, S. 164—168) hingewiesen worden. — S. 95, 148, 225 wird nach dem Vorgang Montolius, BDC I, 47 *ĉdį* auf ipsu agou zurückgeführt. — S. 98. Zu apr. *denolh* < *genolh* können die Capcirform *dunúl* (BDC III, 127) und die in seiner Nachbarschaft lebenden Formen mit *d*- (*dunúls*, *dunóls*) (Kr. § 155) gestellt worden. — S. 98. Bez. der Dissimilation [*niŋgú*] > [*diŋgú*] 'keiner' mag an die interessanten Parallelen, die Espinosa aus dem Neumexikanischen beibringt (*no más* > *do más*, *Nemecio* > *Demesio*), erinnert werden. — S. 99. Die Palatalisierung

des *l-* ist in schwachbetonten Wörtern nicht eingetreten. Eine ähnliche Beobachtung läfst sich in gewissen leonesischen Mundarten machen. — S. 100. Zu loliu > [*júl*] vgl. schon REW 5112. — S. 118. Zu der Erhaltung des *-d-* (*-s-*) in syntaktischen Verbindungen (*dixeren ad el* usw.) hat neuerdings Barnils, BDC IX, 60ff. wertvolles Material aus Katalonien beigebracht, ohne allerdings zu einer endgültigen Lösung zu gelangen. — S. 120. Mit der Behandlung des Auslautkonsonanten von non, die aufs engste mit den S. 122ff. erwähnten Fällen zusammenhängt, können auch die leonesischen Erscheinungen verglichen werden, die den älteren Zustand noch heute erweisen (vgl. S. Ciprián, S. 76—77). — S. 128. Was F. über den phonetischen Prozefs, der zur Auflösung von *-k*, *-t's*, *-d* (pace > *pau*, cantātis > *cantau*, pede > *peu*) sagt, befriedigt nicht. Von der Stufe [*đ*] aus, die auch F. annimmt, ist eine Verschiebung zu *-v* eingetreten, das dann im Silbenauslaut weiter zu *u̯* wurde. Diese Erklärung gibt jetzt Meyer-Lübke, *Das Katalanische*, S. 54, früher war sie schon von Alcover, BDLIC IV, 285 angedeutet worden (**cantas* > **cantav*, **pas* > **pav*). — S. 131. Der Wandel pl- > [*pl'-*] begegnet, was zugleich zu Meyer-Lübke, *Das Katalanische*, S. 26 hinzugefügt sein mag, auch in gewisser Ausdehnung in Ariège und Aude (Kr. § 182), in unmittelbarer Nachbarschaft mit dem Katalanischen der Pyr.-Or. — S. 132. Mit kat. [*fébblə*] < flebilis vgl. kast. *feble*, port. *febre*. — S. 136. *coure, coyre* < *cubriu? Vgl. Meyer-Lübke, ZRPh XXXIX, 83. — S. 137. Die Veränderung von capsa > *káddzə* ist mit den S. 139 und S. 146 erwähnten Wandeln absente > [*ətsén*] und exemplu > [*ədzémplə*], auch mit *Capcir* > [*kadsí*] (Kr. § 310) zu vergleichen. — S. 137. Zu *roure*, *roire* vgl. wieder Meyer-Lübke, a. a. O., auch Seifert, a. a. O., S. 136. — S. 142. Mit Rücksicht auf kast. *mesnada* (Menéndez Pidal, *Cid* III, 756) ist die Entwicklungsreihe *mansionata > *masnata > [*mei̯nddə*] abzulehnen. — S. 195. Mit altrouss. *quaix* < quasi kann [*kwáši*] neben [*kwái̯š*] in der Provinz Zamora aufser den REW 6937 verzeichneten Formen verglichen werden. — S. 200. Mit akat. *nora* vgl. auch ptg. *nora*. — S. 207. Der Auslautvokal von [*ənə*] < in vor Konsonant wird durch eine „fausse coupure" erklärt. Handelt es sich nicht vielmehr um die Erscheinung, die S. 209 beschrieben ist: Auftreten eines [*ə*] zwischen Konsonanten (*nos la* > [*ənzələ*] usw.)? — S. 211. Erklärt sich *senes* wirklich durch „vocalisation partielle de n"? Vgl. asp. *sines*, *senes* (Menéndez Pidal, *Cid* I, 296, 391). — S. 214. Bemerkenswerter Hinweis auf Ansätze zur Diphthongierung unter gewissen Bedingungen: [*fdᵉ*] 'n'est-ce-pas?', [*téᵉ*] < té 'cri pour appeler les cochons'. Die Fälle gehören zu der Erscheinung, die ich in S. Ciprián, § 13 gestreift habe. — S. 214. Mit Rücksicht auf die benachbarten romanischen Idiome ist bei [*əŋgwdń*] 'heuer' einem in ho(c) anno das von Ronjat, RLR LVII, 527 vorgeschlagene hoc anno (REW 4161) + en vorzuziehen. Vgl. gask. *enguan*. — S. 219. Wenn neben [*tərézə*] ein [*trézə*] steht, so glaube ich nicht, dafs dieses durch [*treslnə*] beeinflufst sei. Ganz abgesehen davon, dafs die Aufeinanderfolge der beiden *e* entscheidend gewesen sein kann (vgl. RFE IV, 374—375), sind Doppelformen, z. B. je nach der Geschwindigkeit der Rede wohl denkbar. Diese Beobachtung habe ich in Westspanien, wo ganz ähnliche Verhältnisse vorliegen, wiederholt machen können. Vgl. zunächst S. Ciprián, § 37. — S. 224—225 wird kat. *nit* < *nuyt* aus Verbindungen wie *de nuytz ni de dies* heraus erklärt. Damit kehrt F. zu Schädel, *Untersuchungen zur katalanischen Lautentwicklung*,

S. 8 zurück. — S. 227. Zu *busté* < *vostra merce* vgl. jetzt RFE X, 245, 310, 402. — S. 226 ff. wertvolle Belege für Kürzungen funktionsschwacher Wörter bzw. Silben. — S. 232. Dafs rouss. [*r̄ę́įnə*] < resina (Akzentverschiebung) in Anlehnung („par des raisons d'analogie") an [*r̄ę́įna*] < regina, das seinerseits nach [*r̄ę́į*] < rege entstanden sein soll, gebildet worden ist, wird man kaum annehmen können; noch viel weniger, dafs [*ę́įnə*] < asina nach [*əįnám*] ([*əį-*] im Vorton!) gebildet worden sei. Gerade die Akzentverhältnisse zweier unmittelbar aufeinanderfolgender Vokale unter dem Hauptton sind ziemlichen Schwankungen unterworfen. Das gleiche Kriterium trifft auch auf das Verhalten der Gruppe *-ui-* in der Tonsilbe zu (S. 232—233). [*kuínə*] > [*kúįnə*] soll nach [*kuįná*] entstanden sein, [*boína*] > [*búinə*] nach [*buįnát*] usw. Vergleiche indessen *Wsp. Mdt.* § 77. — S. 235. Setzen [*tidtrə*], [*pidł*] usw. notwendigerweise [*təydtrə*] [*pəydł*] usw. voraus? Das Tempo der Rede dürfte nicht ohne Einflufs sein. Von ihnen dürfte die verschiedenartige, aber im Grunde derselben Entwicklungstendenz entspringende Behandlung abhängen. Vulgärspanisch *teatro* > *tiatro*, *anteojos* > *antiojos* usw. — S. 240. [*krubí*] < co(o)perire, das F. vermifst, kommt im Capcir und in den languedokischen Grenzgebieten vor (Kr. § 8).

In der Morphologie historique behandelt der Verf. systematisch Nomen (S. 1—32), Pronomen (S. 33—79) und Verb (S. 81—184). Ergänzungen: S. 6 der Typus [*bǫ́ns*] < bonos, [*máns*] < manus gegenüber roussill. [*bús*], [*más*] hat sich nicht nur im Süden der Pyrenäen, sondern auch in der Cerdagne und im Vallespir erhalten (Kr. § 240, S. § 111). — S. 9. Die Grundlage für die Erklärung der Endung in *grossos*, *mateixos* finden wir bereits bei Fabra, RHi XVII (Sonderabzug S. 32—33). — S. 10. Formen wie *cam* = campu, *den* = dente mit Verlust des zweiten Elementes der konsonantischen Gruppe werden hier als Analogiebildungen nach dem Plural (*camps* < *cams* usw.), Bd. I, 170 ff. indessen als lautliche Entwicklungen betrachtet. Diese Auffassung ist die allgemein geltende (vgl. schon *R. Gr.* I, § 566). In der Tat sollte z. B. der Unterschied in der Entwicklung von centu > [*sę́n*] und [*sęnt án's*] 'depuis cent ans' (S. § 59) nicht aufser acht gelassen werden. — S. 28. Lautliche Entwicklung von duas > *dues* > *dus* (Aufgabe des Vokals der Endung) ganz ähnlich wie in leonesischen und verwandten portugiesischen Mundarten (vgl. zunächst Leite, *Est. phil. mir.* I. 231). — S. 29. Über die Erklärung von roussil. *deeset* 'siebzehn' gegenüber katal. *disset* vgl. bereits Kr. § 153. — S. 29. Die Typen *setanta*, *noranta* sind nicht auf Katalonien beschränkt. Über ihre Verbreitung im Katalanischen Frankreichs vgl. Kr. §§ 24, 303. — S. 37, 41 beachtenswerte Feststellungen über die Betonung des enklitisch gebrauchten Personalpronomens beim Imperativ. Über die Erscheinung, die keineswegs rein katalanisch ist, vgl. auch Schädel, *Mundartl. aus Mallorca*, S. 36, ferner BDLlC IX, 20, bez. des Spanischen Hanssen, *Gram. hist.* § 503 und RFE 1925, 358. Auch an *R. Gr.* III, § 727 ist zu erinnern. — S. 37. Über die geographische Abgrenzung des enklitischen Gebrauches der Pronomina beim Infinitiv ([*siurəs*] 's'asseoir') im Katalanischen Frankreichs vgl. Kr. § 262. — S. 39. Bei der Behandlung der pronominalen Kurzformen vermifst man den Hinweis auf die inhaltsreiche Studie in BDLlC IX (1916), 11 ff. — S. 42. Wie I, 209 wird der „Stützvokal" [*əls*] > [*əlsə*] vor Konsonant durch eine „fausse coupure devant les verbes commençant par un [*ə*]" erklärt, gleichwohl aber auf Millardet,

Et. dial. land. S. 156ff. gewiesen, der die Erscheinung anders, und zwar als Ergebnis eines rein phonetischen Prozesses gedeutet hat. So faſst offenbar die Erscheinung auch Ronjat, *Synt. des parlers provençaux*, S. 105. Und es ist in der Tat um sö weniger einzusehen, weshalb sich das Katalanische der klar von M. dargelegten Entwicklung nicht angeschlossen haben sollte, als F. selbst (I, 209) Beispiele für die Entstehung eines Sproſsvokals in konsonantischer Umgebung beigebracht hat. — S. 66. Ist der Ersatz von [*l*] im absoluten Anlaut vor Konsonant durch [*əl*] ([*el kəbál*]) usw. oder das Auftreten eines Anlautvokals in Fällen wie *em sembla*, *es cansa* (S. 43) wirklich einer „fausse coupure“ zuzuschreiben oder handelt es sich nicht vielmehr um die Entwicklung eines prothetischen Vokals (Millardet, a. a. O., S. 114ff.)? — S. 68—69. Mitteilungen über die Verwendung von ipse im Altroussillonesischen als Artikel. Man vermiſst neben den anderen Angaben den Hinweis auf Schädel, *Mundartliches aus Mallorca*, S. 35ff. und Rokseth, *L'article majorquin et l'article roman dérivé de ipse.* Biblioteca Filológica de l'Institut de la Llengua Catalana XIII. — S. 104. Erklärung der I. Sg. Prs. (*canti*, *dormi* usw.) aus der gelegentlichen Stellung des *-e* im Hiat. — S. 108. Über die Verbreitung der Endung *-am*, *-au* in der I. II. Pl. Prs. der Verben auf *-ar* in Katalanischen Roussillons vgl. Kr. § 271. — S. 127. In der Morphologie historique hat F. auf eine phonetische Transkription verzichtet. Das macht sich in einem Falle wie dem Imperfektum der Verben auf *-ir* unangenehm bemerkbar. Lautet die Endung der 3. Sg. (*dormia*) tatsächlich auf *-a* aus (hingegen *dormies* — *dormien*)? Bei Montoliu, *Morfologia del verb*, a. a. O., S. 98 finde ich durchweg *-ia*, aber *encaresien*, *fasien*, *ixien*.

F. KRÜGER.

Rokseth, P., *Terminologie de la culture des céréales à Marjorque.* Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 1923 (veröffentlicht 1925). [Biblioteca filològica de l'Institut de la Llengua Catalana XV.] 8°. 215 S. 34 Abbildungen im Text.

Den inhaltsreichen Veröffentlichungen sach- und wortkundlichen Charakters, mit denen uns das Institut de la Llengua Catalana in den letzten Jahren erfreut hat,[1] reiht sich die Studie von P. Rokseth würdig an. In jenen stand die Gegenstandskultur des Festlandes im Vordergrund, und es mag der Wunsch mancher Philologen gewesen sein, es möchte die Insel, die, wie wir wissen, so vieles altes Sprachgut birgt, einmal nach der kulturkundlichen Seite hin untersucht werden. Neuerdings wurden wir wieder darauf hingewiesen, als Griera in seiner Besprechung von Wagners Ländlichem Leben Sardiniens (BDC X, 147ff.) bemerkenswerte Parallelen zwischen der primitiven Kultur dieser Insel und der Mallorcas feststellte.

Rokseth gibt uns eine auſserordentlich genaue und anschauliche Schilderung von den Arbeiten, die dem Anbau, der Pflege, der Ernte und der Verarbeitung des Getreides auf der Insel Mallorca gewidmet sind. In der Einleitung macht er uns mit den Grundlagen der mallorkinischen Landwirtschaft bekannt, mit Besitzverteilung, Bodenbeschaffenheit und Gesindewirtschaft. In Kap. I werden

[1] Ich beziehe mich auf die im BDC veröffentlichten Arbeiten.



die verschiedenen Arten des Getreides behandelt, in Kap. II die vorbereitenden Arbeiten, die Verteilung der Feldbestellung auf die einzelnen Jahre und Jahreszeiten und das Pflügen beschrieben. In Kap. III und IV folgt die Beschreibung der Saat. Kap. V ist der Entwicklung des Getreides vom Keimen bis zur Ährenbildung gewidmet. Kap. VI, VII, VIII behandeln das Schneiden, Sammeln und Einbringen, Kap. IX das Dreschen, Worfeln und Aufbewahren des Kornes. In Kap. X werden die Krankheiten des Kornes beschrieben, in Kap. XI wird das Mahlen geschildert. Kap. XII enthält Arbeitslieder.

Die Darstellung Rokseths beruht auf sorgfältiger Beobachtung und Materialsammlung. Von etymologischen Erklärungen sieht der Verfasser ab. Um so gröfsere Sorgfalt verwendet er auf eine exakte Beschreibung und anschauliche Schilderung. Die einzelnen Phasen der ländlichen Arbeit treten in allen Einzelheiten plastisch vor unser Auge. Die Geräte sind genau beschrieben; ihre Form ist aufserdem zumeist durch Skizzen veranschaulicht.[1] Der Wortgebrauch wird durch erklärende Erläuterungen, Hinzufügung von Redewendungen verschiedener Art, mitunter auch von Sprichwörtern illustriert, und damit ergibt sich die Erklärung nicht selten von selbst.

Deutlich tritt aus dem Rahmen der Beschreibung seiner ländlichen Arbeit der mallorkinische Bauer hervor. Eingestreute Sprichwörter, Volkslieder und volkstümliche Wendungen lassen uns die Träger der mallorkinischen Landkultur in ihrer Einstellung zu ihrer Umwelt und überhaupt in ihrem ganzen Wesen erkennen. Wir erfahren von ihrer tiefreligiösen Auffassung, die in mannigfachen Formen im Haus (S. 15), bei der Bestellung des Landes (S. 110, 158) und in sonstigen althergebrachten Bräuchen (S. 164) ihren Ausdruck findet; wir hören von bäuerlichen Gewohnheiten und Vorstellungen, die an das Abergläubische grenzen (S. 16, 55, 97, 102, 130) und manchen anderen echt volkstümlichen Zügen. Auch ihre soziale Stellung wird beleuchtet.

Der Hauptwert des Buches liegt, wie der Verfasser schon durch den Titel andeutet, auf wort- und sachkundlichem Gebiet. Die Schilderung, die er von dem ländlichen mallorkinischen Leben gibt, soweit es sich in der Getreidekultur der Insel spiegelt, kann kaum vollständiger und genauer sein. Gewünscht hätte ich mir eine genaue Beschreibung der S. 18 abgebildeten *noria* und eine Skizze des Systems der S. 176 ff. beschriebenen Wassermühle. Aus dem reichen Material ergeben sich zahlreiche Vergleichsmomente mit der leider nur zu wenig bekannten ländlichen Kultur anderer romanischer und — um nur von diesen zu sprechen — insbesondere südromanischer Gebiete, die uns gestatten, den grofsen Fragen der Kulturzusammenhänge und der Kulturverwandtschaft näher zu treten. Wie Galizien, Nordportugal und Teile des leonesischen Gebietes auf der Pyrenäenhalbinsel, wie Sardinien und Landschaften des südlichen Italiens (vgl. zunächst ASNSL XLVII, 260) zeichnet Mallorca eine verhältnismäfsig primitive ländliche Kultur aus. Pflug und Pflügen (S. 140 ff.) können kurzerhand mit dem verglichen werden, was wir aus dem NW und W der Pyrenäenhalbinsel oder aus Sardinien wissen. Auch in Einzelheiten, z. B. der Beförderung des Pfluges (S. 44), ergeben sich sinnfällige Übereinstimmungen. Der *carro chillón* der nördlichen und westlichen

[1] Die Skizzen sind zu einem grofsen Teil dem prächtigen Werk des Erzherzogs Ludwig Salvator über die Balearen entnommen.


30*



Pyrenäenhalbinsel ist im Grunde der gleiche wie der *carro de roda plena* Mallorcas, der sardische *karru* oder, was dasselbe heifst, der klassische *plaustrum*. Handmühlen findet man noch heute auf Mallorca wie in Portugal, Sardinien oder Süditalien. Die Windmühle (S. 180) ruft Erinnerungen an Portugal wach. Das Getreidedreschen auf Mallorca (S. 130 ff.) erinnert ohne weiteres an das sardische Verfahren (und, wenn ich recht unterrichtet bin, an das einiger leonesischer Landschaften). Die mallorkinische *escarada* (S. 97), die Ausführung der Schnitterarbeit durch eine gedingte Gruppe, entspricht der galizischen *xeira*, die uns Tenorio, *La aldea gallega* [o. J.], S. 29 ff. wie R. recht anschaulich schildert. Diese Daten mögen genügen, um auf die Bedeutung der R.'schen Arbeit vom Standpunkt der vergleichenden Volks- und Kulturkunde hinzuweisen.

R. hat sich allerdings auf die wissenschatliche Ausführung der von ihm auf Mallorca angestellten Untersuchungen beschränkt, ohne auf Zusammenhänge mit anderen Gebieten einzugehen. Wir vermissen sogar kurze Hinweise bibliographischer Art, die, etwa auf das katalanische Kulturgebiet bezogen, manchen Sach- und Wortforscher angesichts der Verstreutheit und Seltenheit so gearteter Materialien erwünscht gewesen wäre. Ein Hinweis auf Grieras Studie über *El jou, l'arada i el llaurar* in BDC, 1923, S. 80 ff. wäre dem Sach- und Wortforscher, der in der katalanischen wissenschaftlichen Literatur nicht bewandert ist, sicher ebenso angenehm gewesen wie dem Volkskundler eine Erwähnung der Sammlungen, in denen er weiteres Material über Arbeitsgesänge (R., S. 187 ff.) und balearische Volkslieder überhaupt finden kann.[1]

R. hat, wie bereits bemerkt wurde, auf die etymologische Deutung seines reichen Wortmaterials verzichtet. Vieles wird allerdings ohne weiteres aus seiner sachlichen Interpretation klar. Immerhin seien noch zum Schlufs ein paar Beispiele aufgeführt, die zeigen, eine wie ausgezeichnete Ausbeute der Verfasser aus der von ihm in Aussicht gestellten wortkundlichen Bearbeitung seines Materials ziehen wird. S. 17 'Ackerland an einem Berghang' *sa galta* = 'Wange', S. 111 *es moro* 'der Schnitter, der seinen Kollegen in der Arbeit nachsteht' = 'der Maure', S. 183 *es cap de mort* oder *es cap de moro* 'Eisenspitze an der Windmühle', S. 125 *es nas* 'Wagendeichsel' = 'Nase', S. 177 *sa llengo* der Wassermühle 'barre de bois ... dont l'une des extrémités joue autour d'un boulon et dont l'autre est suspendue par un mécanisme' = 'die Zunge'. Zahlreich sind Tiernamen als Gegenstandsbezeichnungen: *bou*, *trutjeta* (S. 183), *tortuga* (S. 185), *vedell* (S. 183), *somereta* (S. 184), *cavall* (S. 184), *peixos* (S. 125, 126). Eine ganze Reihe von Ausdrücken, die letzthin im Rahmen der iberoromanischen Sach- und Wortforschung erläutert worden sind, finden in dem von R. beigebrachten Material eine willkommene Ergänzung. Beispielsweise *traga* 'Jochring' (S. 41, 48), *espigó* 'Pflugdeichsel' (S. 40), *camelles* 'Querstäbe am Joch' (S. 47), *banc* 'Steinunterlage der Wassermühle' (S. 177), *abre de sa roda* 'Mühlenachse' (S. 177), *ses cucres* 'Mühlenschaufeln' = 'Löffel' (S. 177), *moles negres* — *moles blanques* 'Mühlsteine' (S. 184), *cadeliet* 'der Schüttler der Mühle' (S. 185), *corra* 'Holzzylinder zwischen den Mühlsteinen' (S. 185), usw.

---

[1] Ich denke z. B. an die schöne Sammlung von F. Camps y Mercadal, *Folklore menorquín de la pagesia*, Mahón, 1918 oder A. Ferrer Ginart, *Cançonetes menorquines*, Artá, 1923.



Der Index des Buches ist leider unvollständig. Es fehlen z. B. *banc* S. 37, 177, *cadell* S. 45, *cama* S. 123, *camades* S. 37, *camella* S. 125, 127, *bou* S. 47, *barbada* S. 51, *caramull* S. 151, *cortera* S. 160, *fasset* S. 66, *feix* S. 117, *jaç* S. 128, *nas* S. 125, *remesa* S. 94, *rest* S. 180, *solada* S. 145.

Statt *talera*, S. 41, 43, wünscht man die Schreibung *telera*, Ableitung von *telum*.

Der Verfasser hat seinen Aufenthalt auf der Insel Mallorca in glänzender Weise wissenschaftlich fruchtbar gestaltet. Hoffen wir, dafs seine vorbildliche Veröffentlichung andere Forscher zu ähnlichen Untersuchungen auf der Halbinsel anregen möge — noch ehe es zu spät ist, Hand ans Werk zu legen.

F. KRÜGER.

J. E. Pichon y J. Aragó, *Lecciones prácticas de lengua española.* Con muchas ilustraciones. Freiburg i. B., J. Bielefelds Verlag, 1925. [Método directo para la enseñanza de lenguas vivas].

Der Titel des Buches gibt hinreichend Auskunft über die von den Verfassern angewandte Methode. Sie geben dem Lehrer und dem Lernenden ein Buch in die Hand, das zur praktischen Erlernung des Spanischen auf Grund des direkten Verfahrens vermittels des Anschauungsunterrichtes dienen soll. Dafs bei diesem Verfahren zunächst die Erfassung eines ziemlich umfangreichen Wortschatzes in Frage kommt, ist bekannt. Immerhin haben sich die Verfasser auch bemüht, in die der Erlernung des Wortschatzes gewidmeten Kapitel Morphologisches und, wenn auch in weit geringerer Dosis, Syntaktisches hineinzuarbeiten. Die Beifügung von Konjugationstabellen wäre gewifs manchem Schüler erwünscht. Über die Aussprache des Spanischen verlautet nichts. Damit wird vorausgesetzt, dafs der Lehrer die spanische Phonetik theoretisch und praktisch vollkommen beherrscht, was bekanntlich nicht immer zutrifft. In der Hand eines tüchtigen Lehrers kann das unterhaltende Büchlein praktisch gut ausgewertet werden.

F. KRÜGER.

Juan Hurtado y J. de la Serna y Angel Gonzáles Palencia, *Historia de la literatura española.* Segunda edición. Madrid 1925, XVI + 1128 S.

Schnell ist der ersten Auflage dieses Handbuches (1921—1922) eine zweite gefolgt. Sie ist um 23 Seiten umfangreicher ausgefallen. Der Plan ist aufrecht erhalten, im allgemeinen sind nur kleine Korrekturen und Zusätze zugefügt; die Bibliographie hat durch die neue Numerierung der Abschnitte und der zugehörigen Angaben bei der praktischen Benutzung gewonnen.

So grofs der Nutzen des Werkes als Handbuch ist, bleiben doch für weitere Auflagen manche Wünsche. Wenn schon im allgemeinen das Referieren fremder Forschung und Verzicht auf eigene Urteile zum Ziel erhoben werden, darf in Zukunft wenigstens der Versuch nicht unterbleiben, mehr als bisher noch die ausländische Forschung mit heranzuziehen. Die bibliographischen Beigaben liefsen sich sicherlich noch klarer und systematischer darbieten. Beurteilende Bemerkungen bei jeder Schrift, um Wichtiges von weniger

Wichtigem und Unwichtigem zu scheiden, würden sehr willkommen sein. — Wo stehen die bibliographischen Angaben zum Auto de los Reyes Magos? Von dem Streit um die Verfasserschaft des Burlador de Sevilla sollte, auch wenn die Vf. an Tirso de Molina glauben, gesprochen werden, so gut wie von den Zweifeln an Lope de Vegas Autorschaft der „Estrella de Sevilla“ die Rede ist. Die Auffindung der Erstausgabe von Juan de la Cuevas Comedias y Tragedias (ZrPh. 43, S. 138 ff.) von 1583 in der Wiener Hofbibliothek wäre zu nennen, u. a. m.

Auch neben Fitzmaurice-Kellys und Mérimées alteingeführten Kompendien hat die Literaturgeschichte der beiden Madrider Gelehrten ihren Platz, besonders wegen ihrer gröſseren Ausführlichkeit, und für den, der sich wissenschaftlich in spanische Literatur einarbeitet, ist sie eins der unentbehrlichen Hilfsbücher.

WERNER MULERTT.

H. Breuer, *Kleine Phonetik des Lateinischen mit Ausblicken auf den Lautstand alter und neuer Tochter- und Nachbarsprachen.* Breslau 1925.

Dieses praktische und äuſserst empfehlenswerte Büchlein verdankt seine Entstehung ‘dem wenig rühmlichen Zustand, daſs in unserer Germania docens einem stark entwickelten phonetischen Betriebe der neueren Sprachen ein geistloser Buchstabenbetrieb der alten Sprachen friedlich und ungestört, oft an der gleichen Anstalt, zur Seite gehen darf.’ Diesem Mangel versucht Verf. abzuhelfen, indem er mit weiten Ausblicken auf die neueren Sprachen den phonetischen Wert der einzelnen lateinischen Laute genau zu bestimmen sich anstrebt. Als besonders gelungen betrachte ich die Zusammenstellung der Belege, welche die *k*-Aussprache des *c* vor *e* und *i* für sämtliche Perioden der lateinischen Sprache beweisen können. Nur ist die Entwicklung von *ke*, *ki* zu *tse*, *tsi* nicht erst zu Anfang des 7. Jahrh., sondern, wie Inschriften und Grammatikerzeugnisse zeigen, schon im 3. und 4. Jahrh. erfolgt. Manchmal hat durch die Heranziehung anderer Sprachen die Betrachtung des Lateins selbst Einbuſse erlitten. Zur Charakterisierung des *v* wäre ein Hinweis auf seinen Ausfall zwischen gleichen Vokalen (*lavo* : *latrina* < *lavatrina*) und vor folgendem *o* im Inlaut (*deorsus* < *devorsus*) notwendig. Unrichtig ist p. 37 die Behauptung, daſs Ennius zweisilbiges *duellum* miſst, vgl. Ann. 559 Vahlen[2]; das dreisilbige *düellum*, das auch in augusteischer Zeit vorkommt, wird eine künstliche, durch das Metrum bedingte Bildung sein, da *bellum* < *duellum* konsonantisches *u̯* voraussetzt. Ganz anders zu beurteilen ist *suavis*, dessen *v* nach Ausweis des ital. *soave*, afrz. *soëf* in der Volkssprache vokalisch war (etwas anders Verf. p. 37). — Bei der Behandlung des *s*-Lautes vermiſst man einen Hinweis auf den Wegfall dieses Lautes vor stimmhaften Konsonanten (*snix* < *nix*, *cosmis* > *comis*). — Keineswegs ist *anser* eine falsche Schreibung statt *hanser* (Verf. p. 28 f.), sondern das *h* war besonders im Bauernlatein verstummt (*ircus* und *aedus* sind oft bezeugt) und Einfluſs von *anas* ist nicht ausgeschlossen. Verwirrt wird der Anfänger durch die Bemerkungen p. 13: ‘so hat sich das *ĕ* in *fĕrus* anders weiter entwickelt als das *ē* in *vēlum* wie frz. *fier* und *voile* zeigen’ und daneben liest man p. 17: ‘lat. *fĕrus* = volkslat. *fērus* = frz. *fier*’. — Aber diese Ausstellungen sollen dem Wert des

nützlichen Büchleins, das hoffentlich in den Kreisen der Studienräte und Studenten viel Verbreitung finden wird, keinen Abbruch tun.

W. BAEHRENS.

Pauline Taylor, *The Latinity of the Liber Historiae Francorum. A phonological, morphological and syntactical Study.* New York 1924.

In dieser sorgfältigen Behandlung der Lautlehre, Flexionslehre und Syntax des liber Francorum, einer erweiterten Epitome der Historia Francorum Gregors von Tours, vergleicht Verfasserin die vom klassischen Latein abweichenden Formen hauptsächlich mit dem sonstigen Sprachgebrauch des 6. und 7. Jahrh., und nur ganz ausnahmsweise läfst sie den Leser einen Blick tun in die grofsen historischen Zusammenhänge dieses späten Lateins mit der älteren und ältesten Latinität. So vermifst man in der Lautlehre zu der Bemerkung '*i* < *e* ... i long, tonic, free *delerus* 305, 30; — i long, pretonic, free *delerare* 312, 27; Juret 139' (p. 25) ungern einen kurzen Hinweis auf die Existenz dieser Formen schon zur Zeit Varros sowie eine Erklärung der abweichenden Bildungen. In der Flexionslehre wird zwar auf die Existenz von *pauperus* auch im alten Latein hingewiesen (p. 43), aber die Angabe ist nur zum Teil richtig. Plautus bietet nämlich nur ein *paupera mulier* und es wird deshalb kein Zufall sein, dafs nur *paupera* bei ihm belegt ist, weil es vor allem darauf ankam das Femininum formell zu differenzieren. Erst nachträglich ist nach *paupera* auch ein (*pauperus*) *pauperi*, *pauperorum* gebildet worden, das z. B. bei Petron vorkommt. Auch zu der abgeschwächten Bedeutung von *ille* und *unus* (p. 124), welche nur mit dem liber hist. Francorum bezeugt wird, wäre ein Hinweis auf Plautus Trin. 493 und Plaut. Pseud. 948 sehr angebracht. Der Ablativus Separativus ohne Präposition, den Verf. p. 104 für den *liber* belegt, *veniens rex Suessionis civitate*, findet sich in genau dergleichen Form bei Apul. Met. 8, 1: *venit quidam iuvenis proxima civitate.* — Die Verwendung des Konjunktivus Imperfekti anstatt des Konjunktivus Plusquamperfekti, für welche ein Beispiel angeführt wird (p. 129), bekommt ein anderes Gesicht, wenn wir bedenken, dafs das Umgekehrte schon ziemlich früh, und zwar in steigendem Mafse, auftritt und dementsprechend im Romanischen nur der Konj. Plusquamperf. erhalten ist. Ob wir es im Liber mit einem Durcheinandergehen beider Formen oder mit einem Hyperurbanismus zu tun haben, ist fraglich. Auch der lose Konjunktivus nach *precepit* (p. 136) hat seit der klassischen Latinität zahlreiche Analogien. Der Ablativus temporis an Stellen wie 241, 20: *pugnaveruntque ... annis decem* (p. 103) wird nur mit Literatur des ausgehenden Altertums belegt; aber schon z. B. Cicero, Catull und Caesar gebrauchen den temporalen Ablativ anstatt des durativen Akkusativs, und zwar in Ausdrücken wie *tota vita*, *tota nocte*, wo das durative Element durch die nähere Bestimmung *totus* zum Ausdruck kommt. — So vermifst der klassische Philologe die Verbindungslinien nach oben allenthalben. In dem p. 21 angeführten Beispiel: *gulae et ebrietate contentus* wird *gula[e] et* zu schreiben sein, wie in *palacium thesauris sui* (p. 42) nicht mit der Verf. ein *thesauris* anzunehmen ist, sondern gleichfalls Dittographie (*thesauri[s] sui*) vorliegt. — Die Arbeit wird trotz der erwähnten Mängel gute Dienste leisten können.

W. BAEHRENS.



Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen.
Herausgegeben von A. Brandl und O. Schultz-Gora.

77. Jahrg., 145. Band. 1923.

Abhandlungen.

S. 239—249: M. L. Wagner, Zur Stellung des Galluresisch-Sassaresischen. (Aus Anlafs von Bottiglionis 'Saggio di fonetica sarda'.)

Kleinere Mitteilungen.

S. 102: A. Risop, Pluto oder Plutos, Inferno 7, 1? [Mancherlei Belege für Zusammenwerfen und Scheiden der beiden Gottheiten.]

S. 103: J. Brüch, Frz. *étuve* 'Badestube' und *écrou* 'Schraubenmutter'. [Es wird **estūpa* wahrscheinlich gemacht und für dieses wie auch für ital. *stufare* 'bähen, dämpfen' eine Herleitung von *τῦφος* versucht. Für *écroue* wird *scrōfa* > **scrōva* angesetzt und **scrōba* REW 7748 verworfen.]

S. 104: O. Schultz-Gora, Prov. *nei* 'Weigerung', 'Widerspruch'. [Sch.-G. erhebt, auf weitere (einen prov., sonst ital. und altfrz.) Belege gestützt, nochmals Einspruch gegen den Ansatz *nei* = 'Schnee', 'Schneien'.]

S. 105: Ders., *Vestre* im Provenzalischen?

S. 106: Ders., Zu prov. *lo cor al talo*. [Einige interessante Parallelen zumeist aus dem Altfranzösischen. Siehe auch den Nachtrag in Archiv 146, 152.]

S. 106: R. Riegler, Romagn. *starlaca* 'Feldlerche'. [Von **strīdulare* ,kreischen' mit Einmischung von *strella* 'Stern'.]

S. 262 f.: G. Rohlfs, Zu nordfranz. *malot* 'Hummel'. [Gegen Brüch, Archiv 1922, 102 abzuleiten von **masculottus*.]

S. 263: R. Riegler, Franz. *coquecigrue*. [*coq* + *cigogne* + *grue*.]

S. 264—7: O. Schultz-Gora, Die Bedeutung von afrz. *peestre*. [1. Etwa 'kläglich', 'erbärmlich', 2. etwa 'gemein', 'schändlich', 'niederträchtig'. Die Grundbedeutung (*pedester*) scheine im Altfranzösischen fast völlig erloschen zu sein.]

S. 267—70: Ders., Flamenca V. 1095—9. [Es ist die *coronna* 'Säule — Stelle, die mit vorbildlicher Klarheit überzeugend behandelt wird.]

S. 270 f.: Ders., Frz. *ramberge* 'Bingelkraut'. [Ursprung dieser Benennung des übelduftenden Unkrautes ist die Raimberge der Audigier-Parodie. — Z. 4 lies *mercurialis*.]

Sitzungsberichte der Berliner Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen für das Jahr 1922.

U. a. werden genauere Angaben gemacht über die Vorträge mit anschliefsender Erörterung von

1. Herrn Rohlfs über eine sechsmonatige Bereisung Kalabriens (S. 272);
2. Herrn Kolsen über vier provenzalische Biographien (Mönch von Montaudon, die Uisels, G. Faidit, R. de Vaqueiras) sowie drei namenlose *coblas* (S. 274 f.). [Recht beachtlich];
3. Herrn Rohlfs über Hugo Schuchardt und (im Anschlufs an Sch.'s bekanntes Schriftchen) über Lautwandel (S. 276).

Beurteilungen und kurze Anzeigen.

S. 119—122: O. Schultz-Gora: W. Meyer-Lübke, Historische Grammatik der französischen Sprache. II. Teil: Wortbildungslehre. Heidelberg, Winter,

1921. XII, 175 S. [Wichtige Besprechung. Die Bemerkung zu § 220 ist mir z. T. unverständlich.]

S. 122—24: A. Pillet: O. Schultz-Gora, Provenzalische Studien I. Strafsburg 1919, II. Berlin und Leipzig 1921. [Trägt Wichtiges bei.]

S. 124—7: W. Suchier: Mathilde Eberle, Die Bacqueville-Legende. Quellen- und Stoffgeschichte. Bern, A. Francke, 1917. [Durch die gründliche Besprechung erhalten wir eine gute Vorstellung von dem verbreiteten Sagenstoff und dem schwierigen Rätsel der Verknüpfung dieser Heimkehrsage mit den Bacquevilles (Bacqueville-en-Caux).]

S. 128: M. L. Wagner: A. Farinelli, Viajes por España y Portugal desde la edad media hasta el siglo XX. Divagaciones bibliográficas. Madrid 1921. [Kurze Würdigung von Mann und Werk.]

S. 128—130: F. Krüger: R. Menéndez Pidal, Manual de gramática historica española. 4a edición corregida y aumentada. Madrid 1918. 299 S. [Willkommene Ergänzungen.]

S. 130—133: M. Friedwagner: I. Jordan, Diftongarea lui *e* şi *o* accentuaţi in poziţiile *ă*, *e*. Jaşi 1920. 352 S. [Gute Würdigung des wichtigen Buches. Auch Puşcarius Besprechung desselben (in Dacoromania I, 377 ff.) wird herangezogen.]

S. 134—7: E. Lerch: Leo Spitzer, Hugo Schuchardt-Brevier, Ein Vademekum der allgemeinen Sprachwissenschaft. Halle, Niemeyer, 1922. 375 S. [Lerchs Bemühungen um den Begriff Positivismus und um (wie man meinen könnte) die Abwehr einer Positivistengefahr wirken allmählich recht ermüdend. Ersprießlicher und erquicklicher wäre es jedenfalls, eine Synthese oder auf gut deutsch einen Zusammenschlufs, meinetwegen auch eine Arbeitsgemeinschaft der verschiedenen Richtungen herbeizuführen. Kein Einsichtiger wird sich gegen das, was die neueren Richtungen Gutes bieten, verschliefsen, und das um so weniger, je mehr die Jüngeren mit positiven Werken und Werten aufwarten können. Hier mag daran erinnert sein, dafs z. B. W. Foerster, so früh und so ausgedehnt wie manche andere, Sprachforschung im Gelände getrieben hat, so in weiten Gebieten Piemonts und in Sardinien, wo er schliefslich vor den Flohbissen weichen mufste. Der Tag scheint nicht fern, wo durch das Höherschrauben des eigenen und das Tieferschrauben des fremden Schaffens mancher bieder Strebende doch tief verletzt wird und man an die Worte erinnern könnte: Man glaubt zu schieben und man wird geschoben. Auch der Romanist lebt und wirkt, so wenig wie die Sprache, losgelöst für sich. Unsere grofsen Meister tragen und schieben uns. Ehren wir Schuchardts und aller Grofsen Wirken und Vermächtnis durch Eintracht und Duldsamkeit. Dies heischt auch die stets wachsende Arbeitslast des Romanisten, die an den Zustand erinnert, wo an der Vereinigung von Anglistik und Romanistik leicht einer zugrunde ging.]

S. 299—308: O. Schultz-Gora: Gautier de Coincys Christinenleben ... zum ersten Male ... herausgegeben von A. C. Ott. Erlangen 1922. [„Gründliche und sorgfältige Ausgabe". Die eingehende Besprechung mufs sich aus Gründen des Raumes auf Überlieferung, Text, Anmerkungen und Glossar beschränken.]

S. 310—3: F. Krüger: H. E. Ford, Modern Provençal Phonology and Morphology. Studied in the Language of Frederi Mistral. Neu York 1921. 90 S. [Unzulängliche Dissertation.]

Verzeichnis der eingelaufenen Druckschriften, mit folgenden kurzen Anzeigen.

S. 143: W. Suchier, Der Schwank von der viermal getöteten Leiche in der Literatur des Abend- und Morgenlandes. Halle, Niemeyer, 1922.

S. 143: Ernst Troeltsch, Der Berg der Läuterung. Zur Erinnerung an den 600jährigen Todestag Dantes. Berlin, Mittler, 1921. [„Bedeutsame Festrede: 'Nicht die Ästhetik ist es, die wir heute bei dem Dichter suchen, sondern die Ethik . . .'"]

S. 147: A. v. Mailly, Sagen aus Friaul und den Julischen Alpen, gesammelt und hrsg. mit Unterstützung von J. Bolte. Leipzig, Dieterich, 1922. [„Das ganze Inventar lokaler Volkskunde scheint erfafst".]

S. 155: A. Hermann, Mittelalterlicher englisch-französischer Jargon. Halle, Niemeyer, 1922. [„Sehr lesenswert".]

S. 316: Abrechnung Schultz-Goras mit: C. Fabre, Deux poèmes de Peyre Cathala, The Romanic Review XIII.

S. 316—8: Das Rolandslied, Abdruck ... bes. von E. Lerch. München, Hueber, 173 S. [Eine Anzahl Beanstandungen und Besserungen. — Sch.-G.'s schroffes Urteil von dem absoluten Unwert der Mitteilung der Etymologien in Glossaren kann ich nicht teilen und ihm nur in Einzelheiten, die sich bessern liefsen, recht geben. Auch wenn Glossare nur das Verständnis des Textes zu vermitteln hätten, liefse sich die Beifügung mancher Etymologien rechtfertigen, da sie den Wortbegriff erhellen und dadurch auch den Text. Nun verlangen wir aber von unseren Studenten doch auch das Verständnis der mundartlichen Form des Textes, und das Bild der lautlichen Entwicklung und Verhältnisse gründet sich auf die Etymologie. — In diesem Zusammenhang sei auf eine beklagenswerte Unzulänglichkeit unserer „Elementarbücher", Grammatiken und dgl. hingewiesen. Sie bringen im Abschnitt Lautlehre oft nicht einmal sämtliche Etymologien zu ihren Musterwörtern und wenn doch, so pflegen fast durchweg die Bedeutungen zu fehlen, ob es sich nun um noch so seltene germanische, lateinische, romanische, arabische oder sonstige Wörter handelt. Es ist an der Zeit, dass wir endlich den Studenten hier entgegen kommen, oder sie werden in immer gröfserem Bogen um gewisse Gebiete der Romanistik herumgehen.]

S. 318: G. Brockstedt, Benoît de Sainte-More und seine Quellen. Die Entstehung der mittelalterlich-französischen sogenannten Volksepik. 1. Band. Kiel 1923. [Das Buch wird abgelehnt.]

S. 318: G. G. Laubscher, The syntactical causes of case reduction in old French. Princeton-Paris 1921. [Wird stark beanstandet.]

S. 319: The French metrical versions of 'Barlaam and Josaphat' with especial reference to the termination in Gui de Cambrai by E. C. Armstrong. [Kurze Würdigung.]

S. 319: A. Nelson, 'Gallimatias', ett försök till ny tolkning. Sonderabdruck. Uppsala 1922. [galli 'Kampfhähne' = disputierende Studenten + *μαθία*.]

S. 319: P. Sandauer, L'élément scolastique dans l'œuvre de Raoul de Houdenc. Travaux du séminaire de philologie romane I. Lwów (= Lemberg) 1922. [„Die Untersuchung ist nicht vorsichtig genug angestellt, und der

Beweis dafür, dafs eine direkte Einwirkung der Scholastik auf Raoul stattgefunden hat, kann nicht als erbracht angesehen werden."]

S. 319: E. Welck, Lat. *cadere* im Französischen. Mit einer Karte. Giefsener Beiträge ... Nr. 8. Giefsen 1922. [Gerühmt. „Der Titel sollte eigentlich lauten: 'Nfrz. *choir* (Schriftsprache und Mundarten), sein Aussterben und sein Ersatz durch tomber'." Einige wenige Besserungen.]

S. 323f.: H. Kjellman, Le troubadour Raimon-Jordan, vicomte de Saint-Antonin. Uppsala-Paris 1922. 141 S. [Wichtige Besprechung.]

S. 324: Dante Alighieris Göttliche Komödie, übers. von K. Witte, durchgesehen und herausg. von B. Wiese. Leipzig, Reclam, 1922. — Dazu B. Wiese, Kommentar zu Dantes Göttlicher Komödie (= Universalbibl. Nr. 6354f.). 146 S. [Gelobt. Einige Bemerkungen.]

S. 324: Fr. Schneider, Die Entstehungszeit der Monarchia Dantes. Greiz und Leipzig 1922. XVI, 67 S. [„Nicht überzeugend.]

S. 324: Dantes Lyrik, Das neue Leben und der Canzoniere, für die Deutsche Bibliothek in Berlin besorgt von Max J. Wolff. 1922. 257 S. [„Wir erhalten hier den ganzen Canzoniere Dantes mit dem Wesentlichen des Witte'schen Kommentars ... Es ist die Übersetzung von Kannegiefser und Witte zugrunde gelegt, doch 'mufsten', wie es im Vorwort heifst, 'die meisten Gedichte völlig umgestaltet werden'." Einige Beanstandungen.]

78. Jahrg., 146. Band. 1923.

Abhandlungen.

S. 98—112 und S. 223—8: M. L. Wagner, Zur Stellung des Galluresisch-Sassaresischen. [Fortsetzung bzw. Schlufs.]

S. 229—241: L. Jordan, Französische Mundartstudien.

[Es handelt sich um raumzeitliche Bestimmung mittelalterlicher Schriftwerke. Urkunden haben nur sehr bedingten Wert. „Dialekttexte ohne zuverlässige lautliche Transkription sind meist für unsere Zwecke nicht viel wert. Silbenmafs, Assonanz und Reim mit Kritik betrachtet bieten allein Ersatz für fehlende phonetische Transkription." Dies soll erwiesen werden durch die Untersuchungen 1. „Liaison im Lothringischen" (Abfall von *-s* und damit von *-əs*, gegen E. Lerch [Rldausg.] gerichtet); 2. „Ist *puesche*, *poche* in 'Parise la Duchesse' gleich neupik. *pæ:ʃ*? (Dieser Abschnitt ist etwas weniger klar ausgefallen); 3. „*tui fil*, *sui fil*". (Während sich die beiden Formen „im Westen und Zentrum normal zu *t(u)i* und *s(u)i* verschliffen, wandelte sie östliche Betonung zu *tú(i)*, *sú(i)*, und daher sind sie nur im Osten belegt"); 4. „Das Eindringen reichssprachlicher Lautung in der Wallonie im 13. Jahrhundert. Ein Beitrag zur Textkritik des hebräisch-altfranzösischen Glossars in Böhmers Roman. Studien I, 165, ed. Neubauer und Böhmer. (Mit Anhang über parasitisches *i* und *u* im Altlothringischen.)" (Recht ansprechend); 5. „'Gui de Bourgogne' als Denkmal der Sprache des Zentrums?" (Ursprünglich „vielleicht burgundisch".)]

Kleinere Mitteilungen.

S. 113—5: H. Kuen, Bair. *Granten* 'Preiselbeeren', ein ladinisches Lehnwort. [Altlad. *granętta* zu lat. *granum* 'Korn'.]

S. 119—122: L. Pfandl, Zur *Bibliographie des voyages en Espagne.* VI.

S. 123—5: R. Riegler, Vogelnamen italienischer Herkunft in Niederösterreich. [Wie immer, reich an allerhand Wortgut.]

S. 125: Ders., Lat. *titus* 'Feldtaube' im Romanischen. [Dsgl.]

S. 125—6: O. Schultz-Gora, Prov. *cal que cal* und *can que can.* [Eine gröfsere Zahl Beispiele und Bedeutung werden gegeben.]

S. 126—9: G. Rohlfs, Phallische Vergleiche bei technischen Ausdrücken. [Zahlreiches Wortgut, in das gut hineingeleuchtet wird.]

S. 243—7: K. Voretzsch, Georg Schläger †. [Vorbildlicher, lesenswerter Nachruf.]

S. 247: O. Schultz-Gora, Ille und Galeron V. 2015. [*atendre* 'zu erwarten haben' wie V. 4786.]

S. 248—9: C. Appel, Prov. *nei.* [Mit Recht bleibt A. gegen Schultz-Gora (Archiv 145, 104) bei dem frageweisen *nei* 'Schnee' für Chrest. 25, 20.]

S. 249—251: O. Schultz-Gora, Gaucelm Faidit Gr. 167, 50. [Vers 3 könnte vielleicht lauten: *e vos a tant dous' ilh malvis*, womit Sch.-G. die bisherigen Deutungen jedenfalls überholt.]

S. 251—2: Ders., Afrz. *receer.* [Sammlung der Belegstellen und Deutung: *recitare* > *receer* (3. Präs. *reçoie*) 'wiederholt anrufen', 'beklagen', 'herbeisehnen'.

S. 252—4: R. Riegler, Venez. *tarabuso* 'Rohrdommel' und Verwandtes. [Auch hier wieder zahlreiche Vogelnamen vieler Sprachen; einige gute Etymologien.]

Beurteilungen und kurze Anzeigen.

S. 142—5: G. Ebeling: K. Voretzsch, Altfranzösisches Lesebuch zur Erläuterung der altfranzös. Literaturgeschichte. Halle, Niemeyer, 1921. [Bedeutsame Besserungsvorschläge (besonders zur Anlage des Buches) für eine zweite Auflage.]

S. 261—5: O. Schultz-Gora: G. Tilander, Remarques sur le Roman de Renart. Göteborg 1923. 197 S. [Im allgemeinen gelobt. Zahlreiche Beiträge bzw. Besserungen.]

S. 266—8: H. Gelzer: U. Leo, Studien zu Rutebeuf. Halle, Niemeyer, 1922. [Sorgsames Aufzeigen der führenden Linien des wacker ringenden Buches, mit dessen Darstellungsweise wir ringen.]

S. 268—271: E. Gamillscheg: Alice Brügger, Les noms du roitelet en France . . . de Zurich. Zürich, Grütli, 1922. [Gründliche, lehrreiche Besprechung.]

Verzeichnis der eingelaufenen Druckschriften, mit folgenden kurzen Anzeigen.

S. 279: H. R. Patch, The tradition of the goddess Fortuna in Roman litterature and in the transitional period. Northampton, Mass., Smith College, 1922—3. [Erstreckt sich über das Mittelalter. Zusammen 148 S. „Beachtenswert".]

S. 279: P. Toynbee, The bearing of the *Cursus* on the text of Dante's *De vulgari eloquentia* (Proc. British Acad. XI, 1923).

S. 295: J. Jud, Zur Geschichte zweier französischer Rechtsausdrücke. S.-A. aus Zeitschrift für schweizerische Geschichte II. Jahrg., 4. Heft. [„Lehr-

reiche und interessante Abhandlung, in der franz. *corvée* und südfranz. *verchère* linguistisch und rechtsgeschichtlich genau untersucht werden." *verchère* von gall. *verco* 'Arbeit', 'Werk' führt zu galloröm. *vercaria*.]

S. 296: G. Moldenhauer, Herzog Naimes im altfranz. Epos. Halle, Niemeyer, 1922. [„Gründliche Monographie von guter methodischer Anlage und sorgsam abwägendem Urteil."]

S. 298f.: Eva Seifert, Die Proparoxytona im Galloromanischen. Halle, Niemeyer, 1923. [„Gründliche, reich dokumentierte Arbeit." Eine Anzahl Besserungen.]

S. 299: Fr. Gennrich, Der musikalische Vortrag der altfranzösischen Chanson de geste. Halle, Niemeyer, 1923. [„Fördernde Schrift."]

S. 300: G. Walter, Die Bezeichnungen der Buche im Galloromanischen. Giefsen 1922. [„Gehaltvolle und lehrreiche Untersuchung, die alles Lob verdient."]

S. 300: Karin Ringenson, Etude sur la palatalisation de *k* devant une voyelle antérieure en français. Paris, Champion, 1922. [Manches zu rühmen; doch ist es schwer, von den Ergebnissen der Untersuchung ein klares Bild zu gewinnen.]

S. 302: G. Rohlfs, Scavi linguistici in Calabria. S.-A. aus Rivista critica di Cultura. Anno II, fasc. III (1922). [„Ergebnisreiche Untersuchung, aus der deutlich hervorgeht, dafs Calabrien sich linguistisch in das südliche C. mit griechischem Charakter und zwar nicht wenigen altgriechischen Wörtern und in das nördliche C. mit lateinischen Vokabeln archaischer Natur scheidet. Die Grenzlinie ist Nicastro — Sersale — Cotrone."]

79. Jahrg., 147. Band. 1924.

Abhandlungen.

S. 75—91: O. Schultz-Gora, Zu provenzalischen Texten. 1. La lettera epica di Rambaldo di Vaqueiras ed. Crescini. Padova 1902. 2. Un duel poétique au XIII[e] siècle ed. Bertoni et Jeanroy in den Annales du Midi XXVIII (1916), S. 269—305.

S. 212—235: C. Appel, Petrarka und Arnaut Daniel. [Es wird dargelegt, dafs die prov. Kanzone, deren Anfangsvers in P.s Kanzone *Lasso me, ch'i'non so in qual parte pieghi* Aufnahme gefunden hat, dem Arnaut Daniel zuzuweisen ist. Diese prov. Kanzone wird in erstmaliger sorgfältiger kritischer Bearbeitung und Übersetzung mitgeteilt und die in Frage stehende des P. gleichfalls übersetzt und eingehend behandelt.]

Kleinere Mitteilungen.

S. 94—99: L. Jordan, Das Kapitel 'Bedeutungswandel'. in Vofslers 'Frankreichs Kultur'. [Scharfe, beachtenswerte Kritik. Was aber Vofsler über *achever* schreibt, finde ich zutreffend; auch ist von trans. 'beenden' zu intrans. 'Glück haben' ein Bedeutungswandel festzustellen, denn nicht jedes Beenden ist mit dem Begriff Glück verknüpft. Das in der Fufsnote von Jordan gebrauchte Beispiel ist unzutreffend: nicht *achever*, sondern *achever ce qu'a entrepris* hat darin die in Frage stehende Bedeutung. Jordans Ausführungen zu *acointier* sind ihrerseits viel zu kurz, um zu überzeugen. Für jedes dieser Wörter bedarf es einer besonderen Abhandlung mit vielen latei-

nischen, volkslateinischen, jedenfalls aber altfranzösischen Beispielen streng nach Raum, Zeit und Stand geordnet. Was soll z. B. lat. *cognitus* hier, wo doch altfrz. *cointe* gar nicht erwähnt wird? Bibl. 'erkennen' sodann mag bei *acointier* hineinspielen; man kann aber nicht sagen, dafs es zugrunde liege. So ist auch Vofsler + Jordan noch nicht immer die Lösung.]

S. 102—106: A. Zauner, Gottfried Baist als Hispanist.

S. 106: O. Schultz-Gora, Afrz. *prooignier* und *provaignier* (nfrz. *provigner*). [Ursprung: **propaginare* mit Einwirken von *rooignier* und *vigne*.]

S. 254: R. Riegler, Schallnachahmende Kiebitznamen im Romanischen und Germanischen.

Sitzungsberichte der Berliner Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen für das Jahr 1923, mit eingehenderen Angaben über die Vorträge von M. L. Wagner (Bulgarisches Judenspanisch, S. 256 und Grammatikalisation der Suffixfunktion in den iberoromanischen Sprachen, S. 265), K. Lewent (Interpretationen zu Bernart von Ventadorn, S. 257), G. Rohlfs (Eindrücke von einer Bereisung Unteritaliens, S. 260), Fr. Wiske (Übersetzung des Cantar de mio Cid, S. 263).

Beurteilungen und kurze Anzeigen.

S. 110: W. Mulertt: L. Pfandl, Spanische Literaturgeschichte I. [Rühmend].

S. 111: L. Pfandl, La Infancia de Jesu-Christo. Zehn spanische Weihnachtsspiele von Gaspar Fernández y Avila ... hg. von M. L. Wagner. Nr. 72 der Beihefte zur Zeitschr. f. roman. Philologie. Halle, Niemeyer, 1922. [Von dem Dichter ist nur bekannt, „dafs er Pfarrer in der Diözese Málaga war (Barrera setzt ihn in das 2. Viertel des 18. Jahrh.)." „Am Schlusse eine Reihe von Bemerkungen über die vorkommenden andalusischen Dialektformen und ein sorgfältiges Glossar mundartlicher oder veralteter Ausdrücke."]

S. 112—119: O. Schultz-Gora: E. Walberg, La vie de Saint Thomas le Martyr par Guernes de Pont-Sainte-Maxence, poème historique du XIIe siècle (1172—74). Lund 1922. [Rühmend. Eine Menge Einzelheiten zu Text und auch Glossar. Einigem kann ich nicht beipflichten und habe mich in dieser Zeitschr. XLVI, 77 ff. dazu geäufsert.]

S. 273—5: Fr. Slotty, J. Brüch, Lateinische Etymologien (Indogerm. Forsch. 41, 196—247). [1. *catanus* '*juniperus oxycedrus*' von *catus* 'spitzig, scharf (noch im physischen Sinne)'; oskisch, da sonst **catinus*. 2. *herba sabina* = *juniperus sabina*, *L.*, woher nhd. *Sebenbaum*, ne. *sevin* u. dgl., bedeutet eigentlich ‚sabinische Pflanze'. 3. *juniperus*: Versuch einer Etymologie auch des zweiten Bestandteils (*perus*) und Erklärung des *je-* von volkslat. **jeniperus* < **jīnīperus*. 4. *sa(m)būcus*. 5. *brisa* 'Weintrestern'. — S. 274, Z. 16 lies *cedrae*.]

S. 276—280: W. Suchier: Fr. Gennrich, Der musikalische Vortrag der altfr. Chansons de geste. Halle, Niemeyer, 1923.

S. 280: O. Schultz-Gora: M. Lewels, Neuphilologische Theologie. Kritische Katechesen für Studenten der altfr. Literatur. Hamburg, Lamersdorf, 1922. 95 S. [„Aus dieser Schrift ist zweifellos vielerlei für die protestantischen Neuphilologen zu lernen."]

S. 286: L. Pfandl, Clásicos castellanos 44: Berceo, Milagros de Nuestra Señora. Edición y notas de A. G. Solalinde. Madrid 1922. [Gute Würdigung des prächtigen Buches.]

Verzeichnis der eingelaufenen Druckschriften, mit folgenden kurzen Anzeigen.

S. 124: W. Müller, Das Problem der Seelenschönheit im Mittelalter. Bern 1923. [„Sympathisch"]. — Margaret D. Howie, Studies in the use of exempla. London 1923. [„Methodisch geführt und meist überzeuglich."] — H. Sparnaay, Verschmelzung legendarischer und weltlicher Motive in der Poesie des Mittelalters. Groningen 1922. [„Die Sage von Gregor und noch eingehender die vom Gral werden behandelt". „Vieles in dem scharfsinnigen Buche ist offenbar sehr beachtenswert; aber im einzelnen ist die Forschung offenbar noch stark im Flufs."]

S. 125: L. Thorndike, A history of magic and experimental science during the first thirteen centuries of our era. Neu York 1923. 2 Bde. [Gute Inhaltsangabe des wichtigen, reichen Buches.]

S. 312: A. Tobler, Altfranzösisches Wörterbuch, 7. Lief. Berlin 1924. [Zwei Bemerkungen zu *baup* („besser *bauf*") bzw. *baut*.]

S. 313: J. G. Andison, The affirmative particles in French. Univ. of Toronto Press, 1923. [„Klar und verständig geschriebene, fast ausschliefslich das Altfranzösische behandelnde Schrift, die alles Wesentliche und schon Bekannte zusammenstellt und erweitert." Zusätze und Besserungen.] — L. F. T. Lowe, Gérard de Nevers, a study of the prose version of the Roman de la Violette. Princeton-Paris 1923. [Gründliche Inhaltsangabe der „sauberen Untersuchung."] — Le Roman des Romans, an old French poem ed. by J. C. Lecompte. Princeton-Paris 1923. [„Die Ausgabe kann eine sorgsame genannt werden." Eine Anzahl Bemerkungen.]

S. 314: D. Behrens, Über deutsches Sprachgut im Französischen. Giefsen 1924. [„Ein gegen tausend Wörter umfassendes Register beschliefst die wertvolle Untersuchung.]

S. 315: E. Kredel, Studien zur Geschichte des Wortspiels im Französischen. Giefsen 1923. [„Enthält eine Fülle brauchbaren chronologisch angeordneten Materials." Einige Zusätze.]

S. 318: A. Par, Sintaxi catalana. Halle, Niemeyer, 1923. [Knappe Würdigung der fleifsigen und reichen Stoffsammlung. Ich bemerke noch, dafs sie bei ihrer wenig knappen Fassung leider recht teuer ist und dafs die dem katalanischen Vorwort beigegebene deutsche Übersetzung völlig mifsriet.]

80. Jahrg., 148. Band. 1925.

Kleinere Mitteilungen.

S. 98—100: R. Riegler, Die onomatopoëtischen Namen der Krikente im Italienischen.

S. 100f.: R. Zaunick, Der Fischname *trucantus* bei Anthimus und seine prov. Fortsetzung.

S. 101: O. Grünenthal, Nochmals prov. *nei*. [Mit Appel (s. Chrest. 25, 20 und Glossar) sei es wohl mit 'Schneien' zu deuten[1].]

S. 102: Ders., Zu prov. *cal que cal, can que can*. [Es werden ähnliche Ausdrucksweisen aus den slavisch-baltischen Sprachen mitgeteilt[2].]

---

[1] Siehe Archiv 145, 104 und diese Zeitschrift XLVI.
[2] Siehe Archiv 146, 125 und diese Zeitschrift XLVI.



Beurteilungen und kurze Anzeigen.

S. 125—8: W. Meyer-Lübke: J. Haas, Über sprachwissenschaftliche Erklärung. Ein methodischer Beitrag. Halle, Niemeyer, 1922. 16 S. [„Ich kann daher nicht finden, daſs Haas irgendwie die Methodik der syntaktischen Forschung gefördert hat in diesem Schriftchen."]

S. 128—131: Ders., Bolletí del diccionari de la llengua Catalana. Bd. 1—13. Palma de Mallorca 1902—23. [Gute Würdigung Antoni Maria Alcover's, seiner Vorarbeit zum *Diccionari* und des reichen Inhalts des *Bolletí*. Man erhält ein gutes Bild vom Stande der katalanischen Sache nach der sprachlichen Seite im weiteren Sinne.]

S. 131—5: A. Biedermann, Die schöne Magelone. Historia von dem edeln ritter Peter von Provenz usf. Älteste deutsche Bearbeitung nach der Handschrift der Preuſsischen Staatsbibliothek, Germ. 4° 1579, mit Anmerkungen und überlieferungsgeschichtlichen, literarischen und kunsthistorischen Exkursen hrsg. von Prof. Dr. H. Degering. Berlin, Domverlag, 1922. 4°. [Sehr wichtige und förderliche Besprechung besonders hinsichtlich der Quellenfrage.]

S. 136f.: L. Pfandl, Teatro antiguo español IV. Lope de Vega, El cuerdo loco publicado por José F. Montesinos. Madrid 1922. Centro de Estudios históricos. 231 S. 8°. 6 pesetas. [„Die Handschrift ist von Anfang bis Ende ein Autograph des Dichters.“ „Ein sehr brauchbarer und empfehlenswerter Lope-Text, den sich insbesondere keiner von denen entgehen lassen soll, die sich durch das gründliche Studium eines zuverlässigen Einzeldramas einen Begriff von der Kunst des *Fenix de los ingenios* erarbeiten wollen.“]

Verzeichnis der eingelaufenen Druckschriften, mit folgenden kurzen Anzeigen.

S. 139: K. Ettmayer, Über das Wesen der Dialektbildung, erläutert an den Dialekten Frankreichs (Wiener Akademie d. Wiss., Denkschr. 66, 3). Wien, Hölder, 1924. 56 S. und mehrere Tafeln. 4°. [„Grundbohrende, sehr beachtenswerte Darlegungen.“]

Abhandlungen.

S. 221—245: K. Lewent, Ein Kapitel aus der Geschichte des französischen Infinitivs. (Typus: *J'ocit ma char por l'ame vivre.*) [Gründliche und gehaltvolle Arbeit.]

Kleinere Mitteilungen.

S. 251—3: O. Lohmann, Eugène Ritter. Ein Gedenkblatt zum 9. November 1924.

S. 253f.: A. C. Ott, Altfranzösisches *bane*, s. f., 'Fahne'. [Es wird ein sicherer Beleg für diese Bedeutung dieses Wortes aus den von H. Kjellman herausgegebenen Marienlegenden beigebracht.]

S. 254f.: O. Schultz-Gora, Eine Stelle in den letzten Ausgaben von Dantes Briefen. [Hinweis auf ein Beispiel unphilologischen Verfahrens der Herausgeber.]

Beurteilungen und kurze Anzeigen.

S. 275—9: M. Friedwagner, Grai şi suflet. Revista 'Institutului de Filologia şi Folklor' publicată de Ovid Densusianu. Bukarest, Socec u. Cie, 1923, vol. I, fasc. 1. [Durch Friedwagners reiche Inhaltsangabe gewinnt man

einen recht vorteilhaften Eindruck von dieser neuen romanistischen Zeitschrift, in der besonders fesselnde ethnographische Fragen behandelt werden und die sich „in ihrem ersten Hefte den besten des Faches an die Seite gestellt hat." Recht erfreulich ist die kluge und gemäſsigte Art des Urteils in Densusianus „gedankenreichem programmatischen Leitaufsatz 'Neue Wege der Philologie' (S. 1—22), einer kritischen Betrachtung der älteren und der neuen Methoden in der romanischen Sprachwissenschaft."]

S. 279f.: A. Zauner, Fuero de Guadalajara (1219). Edited by Hayward Keniston. Princeton University Press, N. J., U. S. A., Les Presses Universitaires de France, Paris 1924. [„Im ganzen liegt das Interesse des Denkmals wohl mehr auf der rechtsgeschichtlichen als auf der sprachlichen Seite." — „Willkommen ist in der Bibliographie die Zusammenstellung der bisher veröffentlichten Fueros."]

S. 280—3: O. Schultz-Gora, Les Poésies des quatre Troubadours d'Ussel publiées d'après les manuscrits par Jean Audiau. Paris, Delagrave, 1922. 157 S. [Gründliche Besprechung der „nicht rein wissenschaftlichen Ausgabe."]

Verzeichnis der eingelaufenen Druckschriften, mit folgenden kurzen Anzeigen.

S. 290: Arthur C. L. Brown, The Grail and the English Sir Perceval. Gesammelte Neudrucke aus Modern Philol. XVI, 11 usf. Evanston, Ill., 625 Colfaxstreet, Prof. Brown. [Es wird eine kurze, unkritische Inhaltsangabe geboten.]

S. 291: F. Petrarch, The life of solitude, translated with introduction and notes by Jakob Zeitlin. University of Illinois Press. 1924. 316 S. [Kurz gewürdigt.]

S. 312f.: Hue de Rotelande, Protheselaus, hrsg. von Fr. Kluckow = Gesellschaft für Romanische Literatur Bd. 45. Göttingen 1924. [Etwas eingehendere Besprechung nebst Textbesserungen. Gegen Schluſs der Besprechung lies 12723 (nicht 12719) und 1079 (1029).]

S. 313: Romanische Texte usw., hrsg. von E. Lommatzsch und M. L. Wagner. Nr. 7: Jean Lemaire de Belges, Dichtungen, hrsg. von E. Lommatzsch. Berlin, Weidmann, 1924. XVI und 159 S. 2,40 M. [„Sorgfältige Ausgabe."]

S. 314: W. v. Wartburg, Französisches Etymologisches Wörterbuch. Lief. 5. [Einige Zusätze.]

S. 314—6: G. Tilander, Lexique du Roman de Renart. Paris-Göteborg 1924. [Manche Besserung und Ergänzung.]

S. 316: Die Lais der Marie de France, hrsg. von K. Warnke. Mit ... einem Anhang 'Der Lai de Guingamor', hrsg. von P. Kusel. 3. verb. Aufl. Halle, Niemeyer, 1925. [„Dem Ergebnis der Auseinandersetzung mit Ezio Levi und Foulet kann man nur zustimmen." Einige Besserungen und Zusätze zum Texte des Guingamor.]

S. 316f.: H. Hatzfeld, Die französische Renaissancelyrik. München, Hueber, 1924. [Recht beachtenswerte Kritik.]

S. 317f.: L. Sainéan, La langue de Rabelais. Paris, E. de Boccard, 1922—3. [Wichtige Besprechung mit manchen Besserungen und Ergänzungen. „Das wichtige Werk des verdienstvollen Rabelaisforschers bietet mehr und zugleich weniger, als der Haupttitel besagt."]



S. 320: V. Crescini, Della canzone di Bernart de Ventadorn *Quan l'erba fresca.* S.-A. aus den Atti del Reale Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti, tomo 83, parte seconda, S. 433—435. [Einige Prioritätsfragen.] — Ders. im gleichen Bande der Atti, S. 781—795, Le caricature trobadoriche di Pietro d'Alvernia (prima nota 'il vecchietto lombardo'), S.-A. [Cr. weist die Idee P. Rajnas ab, dafs *Cossezen* in der Satire des P. d'Alvernhe ein ital. *cosicino* sei.]

S. 320: K. Vossler, Die neuesten Richtungen der italienischen Literatur. Marburg, Elwert, 1925. 35 S. [Sehr gelobt.]

S. 322: J. Jud, Aus dem Rätischen Idiotikon. S.-A. aus dem 'Bündner Monatsblatt', 1924, S. 205—226. [Kurze Andeutung des Inhalts.]

S. 322: E. Gamillscheg, Die romanischen Ortsnamen des Unter-Vinschgaues. Aus Festschrift zum 19. Philologentage, Berlin 1924. [„Sorgsame und wichtige Untersuchung." „Ergebnis ist, dafs der Vinschgau mit dem Westen wie mit dem Osten enge sprachliche Beziehungen hat."]

S. 322: I. Iordan, Rumänische Toponomastik. I. Teil: Onomasiologisches. Veröffentlichungen des Romanischen Auslandsinstituts der Universität Bonn. Band 6, 1. [Kurze Kennzeichnung.]

H. Breuer.

Neuerscheinungen.

(Kurz besprochen).

Louis Allen, De l'Hermite et del Jougleour, a thirteenth century „conte pieux". Text, with introduction and notes, including a study of the poem's relationship to „Del Tumbeor Nostre Dame" and „Del Chevalier au Barisel". Diss. Chicago 1925. 81 S.

Die auf eine Erzählung der Vitaspatrum (Migne, Patrol. lat. 73, Sp. 1170) zurückgehende Erzählung vom Einsiedler, dem durch einen Engel Gott als dereinstigen Paradiesgefährten einen Spielmann und früheren Räuber zuweist, da dieser, wie der ob dieses Entscheids erzürnte Einsiedler von ihm selbst in der Stadt erfährt, zwei Taten christlicher Nächstenliebe vollbracht hat, ist nur zum Schlufs etwas abgeändert und verrät mancherlei Bestandteile, die den Marienmirakeln entnommen sind. Der altfrz. Text (Hss. Paris, Arsenalbibl. 3518 und Chantilly 1578, letztere nur Fragment) ist korrekt abgedruckt, doch halte ich den Vorschlag für v. 470/1 für völlig müfsig und notiere das Mifsverständnis in v. 567: *De proier Dieu de cuer merchi*, wo doch *merchi* zu *proier* (wie bald darauf v. 569 zu *aiés*) gehört. Allen fragt: „Did the original have *de cuer nerchi*?" Der Schwerpunkt der Einleitung liegt in der Annahme eines einzigen Verfassers, wohl eines Zisterziensermönchs aus Ponthieu, für die drei, auch inhaltlich nahe miteinander verwandten, geistlichen Geschichten vom Einsiedler und Spielmann, vom Springer unserer Lieben Frau (Tumbeor) und vom Ritter mit dem Fäfslein und der Reueträne (Chevalier au barisel). In der Tat scheint mir der Beweis für die beiden ersteren erbracht zu sein, da blofse Nachahmung eines Fremden doch zu augenfällig gewesen wäre, hingegen die dritte trotz unleugbarer Berührungen in Wortlaut und Stil etwas weiter abzustehen. Dankens-

wert ist der Abdruck eines neuen Bruchstücks von 183 Zeilen des Chevalier au barisel (Bodley ms. fr. 1 = Summary Catalogue nr. 32220), das für die Textkritik nicht allzuviel abwirft.

Anton Bajec, „Filius regi" en roman — S. A. Razprave izdaja znanstveno društvo za humanisticne vede v Ljubljani II (1925), p. 327—377.

Die von Westholm (1899) beleuchtete Konstruktion *li fils le rei* wird durch Vergleichung mit dem Provenzalischen und anderen roman. Sprachen, unter Hinzunahme jener von *jo doing le rei*, auf eine breitere Grundlage gestellt, doch sind nicht alle hier angeführten Belegstellen beweiskräftig. Der Abschnitt in L. Foulet's Kl. Syntax ist unzureichend, einige Schlüsse unrichtig. Die Ursprungsfrage löst sich leicht im Hinblick auf den plautinischen Typus sodalis gnato, die Inschriften, den Brauch des Spät- und Mittellateins, wo der absolute Dativ seine possessive Kraft bewahrt hat. Die Ausführungen des Vfs. sind klar und überzeugend gehalten.

Maurice Baudin and Edgar Ewing Brandon, La Petite Ville par Louis Benoît Picard, edited with introduction and notes. New York, Oxford University Press; London, Toronto, Melbourne and Bombay 1825 = Oxford French Series by American scholars. Generaleditor: Raymond Weeks. kl. 8°. X u. 136 S.

Neuausgabe des anspruchslosen Lustspiels (Erstaufführung 1801) des heute fast vergessenen, aber für die Geschichte des späteren Gesellschaftsdramas immerhin beachtenswerten Picard, dem selbst Napoleons Gnadensonne schien. Die Anmerkungen sind teils in englischer teils in französischer Sprache gehalten, durchaus ausreichend.

Joseph Bédier, Les fabliaux. Études de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge. Quatrième édition revue et corrigée. Paris, H. Champion 1925. VIII u. 499 S.

Diesem 4. Abdruck des epochemachenden Werkes ist nur die Vorrede zur 2. Auflage (1894) vorgefügt. Von einer Revision oder dem Versuch, das seither bedeutend angeschwollene Material der vergleichenden Literaturforschung bis auf den heutigen Tag heranzuziehen, auch die neueren Methoden der Folkloristik (ich erinnere nur an Cosquin, Wesselski, die finnische Schule und an Bolte-Polivka's Anmerkungen zu Grimm's Märchen) zu streifen, habe ich hier kaum etwas aufdecken können. Doch auch die neuere Literatur über einzelne Fablels (Pillet nebst seiner Schule, Zipperling, Suchier) ist nicht berücksichtigt und in der Einleitung steht kein Wort, wieweit inzwischen die Pañcatantraforschung durch J. Hertel und Edgerton gekommen ist, ebensowenig die Rahmenerzählung von den Sieben weisen Meistern, vgl. Campbell, Hilka, Krappe,[1] so dafs der alte Stammbaum ruhig weiter figuriert, die Disciplina clericalis[2] nebst Übersetzungen, die reichhaltige und aufschlufsreiche Exemplaliteratur[3] u. a. m. Mögen solch unveränderte Nachdrucke durch die Nöte der Zeit geboten sein,

[1] In diesen Kreis gehört auch das p. 323 analysierte Fablel.

[2] Man liest erstaunt p. 143, n. 1: „Elle est du milieu du XII[e] siècle".

[3] In der Compilatio singularis exemplorum kann ich zahlreiche Varianten von Fablels verzeichnen.



so bleibt doch die Forderung berechtigt, wenigstens im Nachwort oder in besonderen Nachträgen so fühlbare Lücken auszufüllen — sonst bleibt die Wissenschaft in starrer Ehrfurcht vor einer längst vorgetragenen, aber doch seither verschieden beleuchteten und modifizierten These stecken. Lies p. 319: Strîveda statt Strigvéda. — p. 458: über eine Parallele zum Cuvier vgl. Anhang zur grofsen Ausgabe der Disciplina clericalis (aus einer Cambridger Hs.). — p. 460 zum Schneekind: vgl. Breul's Edition der Cambridger Lieder (1915), die jetzt (1926) durch K. Strecker überholt ist. — p. 420: lies Mensa (statt Musa) Philosophica.

Bibliotheca romanica. Bibliothèque française.

nr. 300: Œuvres de Chateaubriand. Les Aventures du dernier Abencerage. XIII (Einleitung von F. Ed. Schneegans, Strasbourg) u. 59 S.

nr. 301/2: Farce Nouvelle. — Farce nouvelle tres bonne et fort joyeuse du Cuvier. — Farce joyeuse de Maistre Mimin. XLI u. 176 S. Einleitung und Glossar von Jean Hankiss, Debreczin, der bereits in der Revue de phil. fr. t. XXXVI einen Essai sur la farce erscheinen liefs. Die drei Stücke, bereits früher gedruckt, entstammen der Früh-Renaissanceperiode: Cousturier ist eine Version der Geschichte vom Schneidergesellen Nedui (Disc. clericalis). Cuvier ist lediglich eine Eheszene (die ins Waschfafs gefallene Ehefrau wird wegen ihrer früheren Anmafsung vom Manne düpiert). Mimin ist eine lustige und etwas drastische Schülergeschichte, deren Quelle zu suchen sich kaum lohnt.

nr. 303: La Résurrection du Sauveur. Fragment d'un mystère anglo-normand du XIII[e] siècle, publié d'après le manuscrit 902 fonds français de la Bibliothèque Nationale (hgb. F. Ed. Schneegans, Strasbourg). 39 S. Der durch sein Alter bemerkenswerte dramatische Text ist bereits von A. Jubinal (1834) und von Monmerqué-Michel (1885) publiziert worden. Die Interpunktion ist nicht konsequent. v. 131/2 würde ich lieber umstellen. — v. 194 *si vals* (zwischen zwei Kommata) ist gründlich mifsverstanden, man staunt im Glossar zu finden: „*vals* 194 prés. de l'ind. de vouloir"! Natürlich liegt das bekannte Adverb *sevals* = *seveaus* „wenigstens" vor. — Für v. 164 ziehe ich *tes* (Hs. *tels*) *oils* dem hier eingesetzten *cels oils* vor. — v. 100 l. *mes poi me* (statt *ne*) *faut*. — v. 112 *Dunt vit aveire*, letzteres Wort übersetzt Schneegans mit „vision", was zum Longinus gar nicht pafst: es liegt die Verbindung *a veire* „wahrhaftig" vor. — v. 379 *tenir qu'ancin vus ai dist*; *ancin* kann nicht „ainsi" sein, das in v. 352 *issi* lautet: es handelt sich um einen Schreibfehler und richtig ist das t. *quanque* der früheren Edition. — v. 348 enthält nichts Brauchbares mit seinem *Si m'at iceste l'ait* (!); l. einfach: *Si m'aït iceste lei* (: *mei*). — v. 343 *A men pair* ist von Monmerqué-Michel ganz richtig gedeutet: *a men païr* = *pooir*, trotzdem übersetzt Schn. im Glossar dieses *pair* (l. 343 statt 342) mit „compagnon". Ich weifs nicht, was er sich dabei gedacht hat. Das Glossar ist ziemlich hastig und sorglos ausgearbeitet.

nr. 304/5: Œuvres de Philippes Des-Portes. Les Amoursd' Hippolyte modèle des Sonets pour Helene de Ronsard. 134 S. Einleitung von H. Vaganay, Lyon (1925).

nr. 308/9: Œuvres de Philippes Des Portes. Les XLI chansons. 78 S. · Einleitung von H. Vaganay (1925).



Alexander Bell, Le Lai d'Haveloc and Gaimar's Haveloc Episode edited. Manchester, The University Press 1925 = Publications of the University of Manchester. French Series No. IV. 268 S.

Die altfranz. Textzeugen der Haveloksage sind durch die Episode (vor 1176) in Gaimar's Estoire des Engleis (in drei von den erhaltenen vier Hss.) und durch den Lai d'Haveloc (Anfang 13. Jhdts., zwei Hss.) vertreten. Bell's schöne Neuedition ersetzt vollauf die schwer erreichbare der Rolls Series von Hardy und Martin (1888/89) und die allen wiss. Ansprüchen genügende, wohldurchdachte Einleitung, die Kupferschmidt's Studie über die Haveloksage bei Gaimar (Roman. Studien IV) bedeutend weiterführt, macht dem kritischen Feingefühl und der philologischen Schulung des Vfs. alle Ehre. Die Anspielungen auf Mariens Lais bei den üblichen Redefloskeln und Typen leuchten mir nicht ein, man kann in der Äufserung und Festlegung solcher „Einflüsse" heutzutage nicht vorsichtig genug sein. Der Dichter des Lai mag vorwiegend nach einer mündlichen Überlieferung der Sage gearbeitet haben, so dafs seine Beziehungen zu Gaimar jetzt uns weniger stark denn der früheren Forschung erscheinen; im wesentlichen hat er, wohl von der Normandie in Lincolnshire eingewandert, Gaimar's Version nach Art eines bretonischen Lai mit besonderem Aufputz und nach den Normen der Technik des Kunstepos stark umgearbeitet. Gaimar's Einschub selbst wird als Folge seiner volkskundlichen Interessen in derselben Landschaft hingestellt und kennzeichnet vortrefflich seine Erzählungskunst, deren Ton von dem der trockenen Annalistik ungeheuer absticht. Über persönliche Dankesbeziehungen zu einer alteingesessenen Familie (Ralf fitz Gilbert und dessen Gemahlin Constance) wird interessantes Material herangezogen. Anmerkungen und Glossare beschliefsen das verdienstvolle Buch, an dessen Ergebnissen Romanisten und Anglizisten den lebhaftesten Anteil nehmen. Für Gaimar's Havelok wird der sog. historische Prolog v. 1—38 dem Dichter zugewiesen, daher hier ganz abgedruckt.

Les Classiques français du moyen âge, publiés sous la direction de Mario Roques. Paris, Ed. Champion.

nr. 22 (1925): Le Couronnement de Louis, chanson de geste du XII[e] siècle éditée par Ernest Langlois, deuxième édition revue. XVII u. 170 S.

nr. 27 (1922): Les poésies de Cercamon éditées par Alfred Jeanroy. IX u. 38 S.

Das Glossar ist sichtlich zu kurz ausgefallen und eine Erörterung der schwierigen Textstellen, die J. bei der Übersetzung einfach überschlägt (2, 40; 4, 48; 5, 37 u. 51/52; nur 7, 46/47 bildet eine Ausnahme), ist für den Anfänger, für den doch diese Hefte bestimmt sind, ein dringendes Bedürfnis. Druckfehler: 3, 12; 4, 47. *lays* 5, 5 ist doch klar = mélodies (des oiseaux). *la clersia* 7, 3 (vgl. 7, 13 *li clerc*) ist = Gelehrsamkeit (J. übersetzt: le clergé und les clercs).

nr. 28 (1922): Gerbert de Montreuil, la continuation de Perceval éditée par Mary Williams, t. I = v. 1—7020. V u. 215 S.

Von Gerbert's Percevalfortsetzung waren bisher nur die Auszüge und Analysen bei Potvin VI, 161 ff. und die Tristanepisode durch J. Bédier's Abdruck, Rom. XXXV (1906), 501 ff. bekannt. Diese Erstausgabe, auf drei Hefte berechnet, füllt demnach eine empfindliche Lücke innerhalb des Gralsage-

materials aus, bringt freilich für das allgemeine Problem nicht viel Neues über den Artikel von Bruce, Arthurian Romance I (1923), 305 ff. hinaus. Zugrunde gelegt ist die bekannte Hs. Bibl. nat. 12576, zur Aushilfe dient Bibl. nat. n. acq. fr. 6614 (lückenhaft). In diesem Teile lautet die Stelle, wonach Crestien's Dichtung infolge seines Todes unvollendet blieb, v. 6984: *Ce nous dist Crestiens de Troie Qui de Percheval comencha, Mais la mors qui l'adevancha Ne li laissa pas traire affin.* Gerbert selbst nennt sich an fünf Stellen, die Verknüpfung mit der Schwanenrittersage ist nach Bruce I, 306 bereits durch Pseudo-Wauchier (Potvin v. 20857 ff.) angeregt worden.

nr. 29: Le roman de Troie en prose édité par L. Constans et E. Faral, t. I (1922). 167 S.

Abdruck der Hs. Bibl. nat. 1612, vgl. L. Constans, Le roman de Troie, t. VI (Introduction), P. 1912, 278 ff., wo alles Wesentliche über den besonderen Charakter dieser Prosaauflösung ausgeführt ist.

nr. 30: La Passion du Palatinus, mystère du XIVe siècle édité par Grace Frank (1922). XIV u. 101 S.

Karl Christ, der in dieser Ztschr. XL (1920), 405 ff. uns die Erstedition dieses für die Geschichte des altfranz. Drama höchst wichtigen Denkmals geschenkt, hat dort bereits alles Wesentliche über die Datierung und Beurteilung der Passion der kostbaren Vaticanhs. mitgeteilt. Die Herausgeberin desselben Textes hatte den Vorteil, sich auf Christ stützen zu können, dabei Einzelheiten noch besser herauszuarbeiten, so dafs sich alles glatter liest. Die Einleitung berichtet über den cod. Palatinus lat. 1969, das Verhältnis dieses ältesten Mysteriums zum Fragment Sion (hgb. J. Bédier, Rom. XXIV [1895], 86), besonders zur epischen Passion des Jongleurs (hgb. H. Theben, Diss. Greifswald 1909 u. E. Pfuhl) und zur dramat. Passion d'Autun, deren Abdruck nötig ist. Es ergibt sich, dafs ältere Zwischenstufen für den Ursprung des afrz. Passionsspiels vielleicht am Ausgange des 13. Jhdts. angenommen werden müssen. Es wäre gewifs angebracht, wenn die wichtigsten dramatischen Denkmäler Altfrankreichs in einer gröfseren Publikation miteinander vereinigt würden und eine ähnliche Sammlung für die lat. Spiele uns zur Verfügung stände.

nr. 31: Le Mariage des Sept Arts par Jehan le Teinturier d'Arras suivi d'une version anonyme. Poèmes français du XIIIe siècle éditées par Arthur Långfors (1923). XIV u. 33 S.

Beide Gedichte erscheinen hier in sorgfältigem Neudruck und ergebnisreicher Vergleichung. Die Personifikation des Triviums und Quadriviums, zurückgehend auf Martianus Capella, gepflegt bei Alain de Lille, auch beim Normannen Henri d'Andeli, ist verknüpft mit dem Motiv einer Heirat der sieben freien Künste mit den sieben Tugenden. Die Form der Vision gibt namentlich dem Gedicht des Jehan le Teinturier, an den ein Lied (Raynaud, Bibliogr. nr. 1567) gerichtet ist = Liebeslied der Musique v. 382—419 der anonymen Version in quatrains, im Verein mit dem etwas schalkhaften Schlufs vom Durst des Dichters beim Erwachen, da vom Hochzeitswein ihm nichts durch die Kehle geflossen, ein besonderes Gepräge, während dem anonymen Dichter allerlei Liebesregeln in seiner Minnenot von den allegorischen Figuren der Künste erteilt werden. Man sieht, dafs verschiedene Tendenz beide Dichter an das Anfangsmotiv, wohl abgedroschen genug, gefesselt hat. Druckfehler:

I. p. 17, Z. 2: *Por ce que*; p. 31, Z. 8 v. u.: σοφιστικοὶ ἔλεγχοι. Schwer verständlich bleibt II, str. 88, 3/4 (*contens — leus — veus*).

nr. 32: Alain Chartier, Le Quadrilogue invectif édité par E. Droz (1923). XI u. 74 S.

Bei dem empfindlichen Mangel einer neueren Gesamtausgabe von Alain Chartier's Werken (die Edition von A. Duchesne, Paris 1617, ist schwer zu erreichen und unkritisch) ist dieser Neudruck des berühmten Pamphlets nach Hs. Bibl. nat. 126, begleitet von einer alles Wesentliche bringenden Einleitung, historischem Kommentar und Glossar, durchaus zu begrüfsen und eine Fortsetzung des Unternehmens zu ersehnen.

nr. 33: La Queste del Saint Graal, roman du XIIIe siècle édité par Albert Pauphilet (1923). XIV u. 302 S.

Die Fortsetzung zur grofsen Kompilation des Prosalancelot = Teil IV des Vulgatacyklus, über deren Stellung zur Estoire del Saint Graal und asketisch-einheitlichen Charakter aufser Pauphilet selbst in früheren Abhandlungen neulich J. D. Bruce, Arthurian Romance I (1923), 419 ff. gehandelt hat, wird hier in einer glatten Edition unter Berücksichtigung der wichtigsten Hss. Typen vorgelegt, so dafs H. O. Sommer's 6. Band seiner Publikation The Vulgate version of the Arthurian romances, Washington, Carnegie Institution (1913) überholt erscheint, zumal dieser nur den fortlaufenden Text der Hs. Brit. Mus. Royal 14 F. III. reproduziert hat. Es wäre sehr zu begrüfsen, wenn nach Pauphilet's Verfahren auch die übrigen Vulgatateile in gereinigter Textgestalt herausgegeben würden. In der Einleitung wiederholt Pauphilet die Ergebnisse seiner Études sur la Queste del Saint Graal attribuée à Gautier Map (1921), vgl. diese Ztschr. XLIII (1922), 497.

nr. 34: Charles d'Orléans, Poésies éditées par Pierre Champion. I. La Retenue d'Amours, Ballades, Chansons, Complaintes et Caroles (1923). XXXV u. 292 S.

Der um den liebenswürdigen fürstlichen Dichter mit so wechselndem Geschick bereits hochverdiente Herausgeber behandelt in der Einleitung mit der ihm eigenen Meisterschaft die interessante Textüberlieferung, darunter natürlich das von ihm zuerst (1907) erkannte Autographon = Bibl. nat. 25458 nebst Ableitungen, betont die Aufgaben einer kritischen Edition unter besonnener, aber durchgängiger Benutzung dieses kostbaren Kodex, macht einen Versuch der Chronologie der Dichtungen des Charles d'Orléans und entschliefst sich mit Recht zu einer Publikation nach den metrischen Formen. So ist ein erstes Bändchen mit dessen Balladen, Chansons und Complaintes als Hauptinhalt zustande gekommen, dem weitere recht bald folgen mögen.

nr. 35: Maistre Pierre Pathelin, farce du XVe siècle éditée par Richard T. Holbrook (1924).

Holbrook hat sich bereits durch seine Étude sur Pathelin (1917) auf dem schwierigen Plane der Pathelinfarce vorteilhaft eingeführt. Die vorliegende Edition zeichnet sich durch den lesbaren Text und durch ein ausführliches Glossar aus, das nicht nur dem Anfänger, auch dem Fachmann gar manch schwere Stelle klären hilft, auch das Eigennamenverzeichnis dient diesem aufklärenden Zwecke. In den Varianten ist die weiteste Rücksicht auf die Drucke genommen, die der Edition des Pathelin von Guill. Le Roy (1485 oder 1486)



und jener von Pierre Levet (1489) gefolgt sind. Für Seminarübungen ist diese Publikation ebenso nützlich wie willkommen und preiswert.

nr. 36: Adam le Bossu, trouvère artésien du XIIIe siècle: Le Jeu de Robin et Marion suivi du Jeu du Pèlerin, édité par Ernest Langlois (1924). X u. 95 S.

Der Text der anmutigen Pastourelle in Dramaform ist mit Recht der störenden Interpolationen entkleidet, die in den Anhang verwiesen sind, wo man auch den für Adams Biographie unentbehrlichen, anonymen Jeu du Pèlerin vorfindet. Die geschickte Einführung verbreitet sich hauptsächlich über des Dichters Wirksamkeit, vgl. bereits nr. 6 der Class. fr. = 2. Aufl. des Jeu de la Feuillée (1923). Besondere Sorgfalt ist auf die Ausarbeitung des Eigennamen- und Wortverzeichnisses gelegt worden. Die Anmerkungen könnten leicht erweitert werden.

nr. 37: Jean Renart, Galeran de Bretagne, roman du XIIIe siècle édité par Lucien Foulet (1925). XLIII u. 290 S.

Im Anschlufs an Ch.-V. Langlois, dessen neuestes Buch La Vie en France au moyen âge de la fin du XIIe au milieu du XIVe siècle d'après des romans mondains du temps (1924) ich leider noch nicht zu Gesicht bekommen habe, wird das poetische Gepäck des Jean Renart, dem so ziemlich allgemein Escoufle, Guillaume de Dole neben dem authentischen Lai de l'Ombre beigemessen worden sind, nun um die hübsche Nachahmung von Mariens Fresnelai, nämlich den umfangreichen, nur zu Anfang etwas verstümmelten Galeran de Bretagne (7800 Verse), vermehrt. Es bleibt merkwürdig, dafs hier nicht der Anschlufs an die Romantechnik der üblichen Artusdichtung, sondern mehr an Theben, Eneas, Troja, Tristan, auch Piramus und Narcissus gesucht ist; einzelnes nur entstammt dem Artusmaterial, wie die Anspielung auf den Meraugis de Portlesguez, auf Artus' Kampf mit dem Katzenungetüm, während jene an Herbert's Foucon de Candie vielleicht persönliche Beziehungen beider Zeitgenossen zueinander wiederspiegelt. Doch scheinen mir die Ausführungen S. XXXII nicht ganz überzeugend zu sein. Der geschickt aufgebaute Roman wird vor 1225 angesetzt, der Versuch einer Lokalisierung verläuft ziemlich schwach, zumal da seit Gertrud Wacker's Schrift über das Verhältnis von Dialekt und Schriftsprache im Altfranzösischen (1916) in Bezug auf sprachliche Argumente, aus der Reimprüfung hergeleitet, eine immer lebhafter sich äufsernde Skepsis Mode geworden ist: wir dürfen uns nicht allzusehr vom neuen Zentrum, der Ile-de-France, entfernen. „C'est tout ce qu'on peut dire, et c'est peu de chose". Die gleiche Skepsis begegnet uns für die Textgestaltung, da J. Bédier (zuletzt im Behandeln des Ombrelai und des Rolandslieds) den blofsen Abdruck einer bestimmten Hs. verficht und fordert. Es widerstrebt jedem Kenner der älteren Periode der altfrz. Literatur, den Text in einer so späten Form, wie sie uns die einzige Hs. Bibl. nat. 24042 (XV. Jhdt.) bietet, mit den dieser Zeit eigenen, bizarren Graphien zu lesen. Im übrigen ist Foulet's Edition ausgezeichnet, macht die von A. Boucherie (1888) überflüssig, und mit Liebe ist das Glossar mitunter zu wertvollen Exkursen erweitert, vgl. *cote*, *dame*, *damoise(l)le*, *entret*, *lay*, *note*, *recreant*, *sire*, *son*, *taint*, *varlet* u. a. m. In v. 5325: *Li cuers tout aussi se deglenge* bereitet das Verb Schwierigkeiten, die auch des Hgb.'s Erklärungsversuch (*se desenge*) nicht löst. Ich glaube

mit Boucherie (*se degengle*) an eine Reimlizenz und lese: *Li cuens tout ainsi se desgengle*: „So betört sich der Graf selbst mit leeren Argumenten".

nr. 38 ist bisher nicht erschienen.

nr. 39: Jongleurs et troubadours gascons des XIIe et XIIIe siècles, matériaux édités par Alfred Jeanroy (1923). VIII u. 80 S.

Praktische Auswahl von provenz. Texten, die nicht (kritisch-endgültig) fertig gemacht sind, demnach sind pädagogische Zwecke verfolgt, zumal abweichend von der Einrichtung der Classiques fr. hier die Varianten sofort mitgeteilt und nicht erst ans Ende des Heftes gestellt werden, wo man sie leicht, weil zu umständlich, unberücksichtigt läfst. Auf Anmerkungen zu diesen „textes bruts" ist demnach verzichtet, das kurze Glossar (3/4 S.) wird keinen Anfänger befriedigen. Die gaskognischen Dichter sind: Peire de Valeria, Alegret, Marcoat, Bernart-Arnaut d'Armagnac (und Dame Lombarda), Gausbert Amiel, Amanieu de la Broqueira, Guiraut de Calanson (10 Gedichte), Arnaut de Comminges.

nr. 40: Robert de Clari, La Conquête de Constantinople éditée par Philippe Lauer (1924). XVI u. 132 S.

Das Werk des Augenzeugen und Chronisten des IV. Kreuzzugs, flott und anschaulich geschrieben, ist auch sprachlich (Pikardismen) bedeutungsvoll, seine klare Prosa bildet eine vortreffliche Einführung in die Eigentümlichkeiten des Pikardischen, die hier ganz anders als in Verstexten sich als solche verraten. Die einzige Hs. Kopenhagen 487 (Ende 13. Jhdts.) ist wohl in der Abtei Corbie entstanden, in der der IV. Kreuzzug vorbereitet ward. Man würde gern in dieser Sammlung auch Villehardouin, La Conquête de Constantinople, sehen wollen, doch ist diese Edition nebst Übersetzung von H. Lemaître für die Parallelserie desselben Verlags, nämlich Les Classiques de l'histoire de France au moyen âge, in Aussicht genommen.

nr. 41: Aucassin et Nicolette, chantefable du XIIIe siècle éditée par Mario Roques (1925). XXXVI + 2 Bl. Facsimile u. 99 S.

Diese Neuausgabe der Chantefable bringt der einzigen Hs. Bibl. nat. 2168 den gröfsten Respekt entgegen, ändert nämlich nur in den dringendsten Fällen, wo der Kopist sich arg verschrieben hat, sie vermeidet jedes Uniformieren und jeden tieferen Eingriff da, wo man früher Lücken oder Textverunstaltungen annahm und beseitigen wollte. In dieser Beziehung ist Roques' Edition, mit der von H. Suchier (zuletzt 9. Aufl. von 1921 durch W. Suchier) wiederholt gebesserten verglichen, äufserst lehrreich. Es gereicht ersterer auch zum Vorteil, dafs eine gewisse Zurückhaltung gegenüber den Ursprungsfragen und der Beurteilung des Werks geübt wird, doch glaube ich nicht recht an dessen dramatischen Charakter (nach Art eines Mimus oder eines für verschiedene dramatische Personen gemimten Monologs), und die stofflichen Beziehungen zum Orient, vgl. jetzt Leo Jordan, Die Quelle des Aucassin = Zs. XLIV (1924), 291 ff., dazu die Rolle der Araber von Spanien her (vgl. hier die Lokalisierung der Handlung an der Südrhone) scheinen mir immer noch den richtigen Weg der Wanderung eines solchen Stoffes anzuzeigen. Roques findet treffende Worte zur Charakterisierung des Dichters, der doch „un écrivain de métier" bei seiner bewufsten Nachahmung und Verwertung früherer Szenen und Motive gewesen sein mufs und über ein seltenes Talent für dramatische Belebheit seiner Handlung, auch der Form nach (Wechsel von Vers und Prosa), verfügt

hat. Gegenüber Suchier, der an den Hennegau erinnerte, bleibt Roques, wo es gilt, aus der sprachlichen Untersuchung Schlüsse für die Heimat des Werkes zu ziehen, skeptisch: er kommt höchstens bis zur Gegend zwischen Reims und Rethel: „nous ne saurions préciser ni assurer davantage“ (vgl. *waumones* im Glossar). Die musikalische Seite der Chantefable ist auf vier Seiten von Th. Gérold ausreichend gewürdigt, die kritische Bibliographie (seit 1808), Anmerkungen, die man reichlicher wünschen würde, und gute, vollständige Glossare umrahmen aufserdem die eigentliche Textedition, die als eigenartig und verdienstlich angesprochen werden kann. In I v. 2 lese ich als Apposition zu den *bons vers*, da doch *oïr* erst in v. 3 ff. fortgesetzt wird: *cel deport du viel antif.* — In III v. 5 entspricht das *que* dem *et* in v. 6, also = que ... que: „sowohl (der Vater gestattet ihm diese Liebe nicht, vgl. Prosa in II), als auch ist es nun die Mutter, die ihn folgendermafsen bedroht“.

nr. 42: Les chansons de Guilhem de Cabestanh éditées par Arthur Långfors (1924). XVIII u. 97 S.

Die neun Chansons, von denen freilich zwei bzgl. ihrer Verfasserschaft durch G. de C. angezweifelt werden können, des mit der Herzmäre verknüpften Troubadors, dessen vier Biographien hier erneut kritisch beleuchtet werden, gibt Långfors mit der ihm eigenen scharfsinnigen Methode und genauester Umsicht heraus, nachdem er sie bereits 1914 in den Annales du Midi XXVI den Fachgenossen vorgelegt hatte. Übersetzungen, Darbietung des kritischen Materials, Namen- und Wörterverzeichnisse sind vortrefflich und zeigen L. auch auf provenzalischem Gebiete als einen Meister der Editionstechnik.

nr. 43: Lettres françaises du XIIIe siècle. Jean Sarrasin, Lettre à Nicolas Arrode (1249) éditée par Alfred L. Foulet (1924). XI u. 23 S.

Jehan Sarrasin beschreibt als Kammerherr Ludwigs des Heiligen in lebhaftem Stil seines Briefes an seinen Pariser Freund Nicolas Arrode die Wechselfälle des VII. Kreuzzuges, besonders den Fall von Damiette, und bietet eine gute Ergänzung zum Berichte des Joinville. Dieser Brief steht innerhalb einer der Fortsetzungen des Eracles (= franz. Übersetzung der Historia Hierosolymitana des Guillaume de Tyr), die unter dem Namen Continuation Rothelin (1229—1261) bekannt ist, wobei der Kompilator sich nur geringe Abänderungen des Textes erlaubte. Alfred L. Foulet benutzt 11 (von den 13 bekannten) Hss. des Eracles und gibt eine kurze bibliographische Übersicht über das kurze Werk Sarrasins, das abgesehen von seinem historischen Wert als frühes vollkommenes Muster des Briefstils unsere Beachtung verdient. Im Anhang sind zwei lateinische Briefe, auch 1249 aus Damiette datiert, abgedruckt.

nr. 44: Eneas, roman du XIIe siècle édité par J.-J. Salverda de Grave (1925). t. I, vers 1—5998. XXXVI u. 183 S.

Die Eneasausgabe, die unter Suchier's Ägide 1891 in Halle erschien, entsprach durchaus den Anforderungen einer kritischen Textbehandlung, da der Versuch, ans Original heranzukommen, nicht übel ausgefallen war. Und doch ist jetzt Salverda de Grave unter Berufung auf Acher und Bédier stutzig geworden: er begnügt sich in dieser neuen Edition mit der ziemlich konservativen (doch sind die Modikationen p. XII ff. noch immer zahlreich genug) Mitteilung der Hs. A (cod. Laurentianus); also eine Absage an das, was früher als Ziel den meisten Romanisten vorschwebte: „Nous nous flattons d'avoir, par

ce système, réduit à un minimum l'élément personnel dans cette constitution du texte. Le texte choisi sera imprimé avec sa propre orthographe, qui n'est pas sans doute celle de l'original, mais qui est du moins une réalité historique". Für den literarischen Teil sind die Studien von Dressler und Faral verwendet; Levi's kühne These, die den Eneas der Marie de France zuweisen möchte, konnte nicht übernommen werden. Auch für die Stilbetrachtung ist seit G. Biller (Göteborg 1916) manch feine Beobachtung gewonnen worden. Druckfehler in v. 3832, und v. 3940 ist im Vergleich zur v. l. der 1. Ausgabe unklar.

nr. 45: La chanson de Sainte Foi d'Agen, poème provençal du XIe siècle édité d'après le manuscrit de Leide avec fac-similé, traduction, notes et glossaire par Antoine Thomas (1925). XXXVIII u. 88 S.

Das seines Alters (im 2. Drittel des XI. Jhdts. wohl in der Gegend von Narbonne entstanden) und seiner Sprache wegen so merkwürdige Denkmal wird in einer bedeutenden Einleitung gewürdigt und neu herausgegeben, nachdem die Erstausgabe aus der Leidener Handschrift durch J. Leite de Vasconcellos, den Entdecker des Textes, schon 1902 erfolgt war. Die auf S. XV angedeutete Publikation, demnach 3. Edition, ist inzwischen als monumentales Werk erschienen: E. Hoepffner et P. Alfaric; La Chanson de Sainte Foy, t. I: Facsimilé du manuscrit et texte critique, introduction et commentaire philologiques par Ernest Hoepffner (1926) = Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 32. In Thomas' Transskription des Faksimile sind einige Ungenauigkeiten zu verzeichnen: v. 92 *et* (statt *e*) *d'argent* — 148 *aitan* (statt *aitant*) — 274 *ni* (statt *o*) *sana* — 290 *saint* (statt *saintz*) *Laurentz* — 326 *Qu'ancsen* (Hs. *qanc sen*) — 345 *qu'aiam* (Hs. *qa iam*) — 348 *E* (Hs. &=*et*) — 377 l. *al[s]seus* — 508 *d'aquell* (Hs. *daqell*) — 545 *Mansella* (statt *Manssella*) — 563 *Mort l'a* (statt *l'an*) — 566 *a la barb'* (Hs. *allabarb*). In v. 459 vermag ich einen Eigennamen *Aicinonaus* nicht zu erkennen, da doch drei prov. Wörter (Hs. *aici nō aus*) durchscheinen.

nr. 46: Les poésies de Jausbert de Puycibot, troubadour du XIIIe siècle, éditées par William P. Shepard (1924). XVIII u. 94 S.

Über diesen Troubadour wissen wir, da die phantastische Biographie keinen Glauben verdient, nichts außer seiner Mönchsjugend in der Abtei Saint-Léonard-des-Chaumes bei La Rochelle, seinem Verhältnis zu Savari de Mauléon († 1233) und seiner Spanienreise. Seine poetische Tätigkeit kann etwa das dritte Jahrzehnt des 13. Jhdts. umfassen: 13 chansos, eine tenso, ein sirventes joglaresc. Ihn zitiert Raimon Vidal in seiner bekannten Versnovelle (um 1212) und Matfre Ermengau im Breviari d'Amor (um 1300), mitunter ist er mit dem Mönch von Montaudon verwechselt worden. Shepard hat sich entschlossen, neben den mittelalterlichen Verweisungen auf Jausbert und seiner Biographie auch noch die zwei zweifelhaften Lieder *Peire Bremon maint fin entendedor* und *Fin' Amors, a cui me sui datz* abzudrucken, schiebt aber die Sirventes *Era quan l'iverns nos laissa* und *Aras quan plou et iverna* für eine andere Gelegenheit auf.

nr. 47: Proverbes français antérieurs au XVe siècle édités par Joseph Morawski (1925). XXIII u. 147 S.

Verdienstvolle Zusammenstellung des auf diesem schwierigen Gebiete des Sprichworts vortrefflich eingearbeiteten Posener Romanisten. Es bliebe nur

noch übrig, in dies Corpus proverbiorum (2500 Nummern) die hier nicht vertretenen Sprüche aus den Texten selbst zu übertragen, auch mannigfache Varianten zu berücksichtigen. Der Index bringt nur die Stichwörter, nicht ein Verzeichnis seltener Wörter, das doch unentbehrlich ist.

nr. 48: Jean Bodel, trouvère artésien du XIIIe siècle, Le Jeu de Saint Nicolas édité par Alfred Jeanroy (1925). XIV u. 93 S.

Bedeutende Verdienste um die Interpretation des schwierigen Textes des Nikolausspiels von Jehan Bodel haben sich G. Manz (Heidelberger Diss. 1904), A. Schulze in ZfrPh. XXX (1906), 102 ff. und A. Guesnon in Le Moyen Age XII (1908), 67 erworben. Auch die vorliegende Neuausgabe gibt, wie ein Blick auf Anmerkungen und Glossar zeigt, noch zu vielen Fragen Anlafs. Für solche Texte, wozu ich besonders die Werke des Adam de la Halle zählen möchte, empfehlen sich vielleicht gesonderte Kommentare, da gewifs Anfänger in Seminarübungen und solche, die zu einer rascheren Lektüre auch dunkler Texte gezwungen sind, auf jene keinesfalls verzichten können. Die einzige Hs. Bibl. nat. 25566 ist aufs neue genau kollationiert worden. Vollständigkeit des Glossars hätte angestrebt werden müssen.

nr. 49: Rutebeuf, Le Miracle de Théophile, miracle du XIIIe siècle édité par Grace Frank (1925). XIII u. 41 S.

Das von Rutebeuf auf dem lat. Text des Paulus Diaconus von Neapel und auf Gautier de Coincy aufgebaute und mit einigen Zügen verbrämte Marienmirakel von der Teufelsverschreibung des Theophilus wirkt dramatisch durch die Rolle des Juden Salatin, aber lyrisch durch das schöne Mariengebet (Prière de Théophile), das auch strophisch eigenartig ist, und die feierliche Form der Reuestrophen. Die Einleitung gibt eine Übersicht über die Verbreitung der Theophiluslegende, deren verschiedene Fassungen noch einmal im Zusammenhange mit dem allgemeinen Motiv des Teufelspaktes untersucht zu werden verdienten. Rutebeuf's Mirakel steht vollständig nur in der Hs. Bibl. nat. 837, die wegen der sorgfältigen Kopie sich zum genauen Abdruck vorzüglich eignete; ein Bruchstück steht in Hs. Bibl. nat. 1635 = v. 384—539, das S. 30 ff. (Notes critiques) abgedruckt wird. Dafs *jalu* (v. 478: *En enfer le jalu* : *Tentalu*) = jaloux, envieux sein soll, dafür finde ich keine sonstigen Belege. Im Glossar l. *clamer* (statt *claimer*), 118 *restre* (statt *retre*).

nr. 50: Gerbert de Montreuil, La continuation de Perceval éditée par Mary Williams, t. II = v. 7021—14078. 219 S. Vgl. nr. 28 (ein Schlufsheft ist in Vorbereitung).

James Douglas Bruce, The Evolution of Arthurian Romance from the beginnings down to the year 1300. Goettingen, Vandenhoeck & Ruprecht, Bd. I (1923). X u. 495 S. Bd. II (1923). VI u. 444 S.

Dies Lebenswerk des allzufrüh der Wissenschaft entrissenen Verfassers, der auf Schrit und Tritt fein abwägende Kritik und eine selten klare Stellungnahme auf dem in der allgemeinen Literaturgeschichte wohl dornenvollsten Gebiete der Artus- und Gral- wie Tristansage bekundet, spiegelt die deutschen Forschungsmethoden wieder und hält sich von den vagen Theorien über Otherworld, der Überschätzung der sog. Mabinogion im Hinblick auf Crestien's Rolle, auch von den keltisierenden und ferne Kulte in den Gralstoff pressenden

Anschauungen fern. Der gründlich bis 1922 aufgearbeitete Stoff ist eine wahre Fundgrube für einen jeden, der Belehrung über Einzelfragen wie über die Entwicklung der schwierigen Probleme sucht, zumal Exkurse nebst erschöpfenden Anmerkungen, eine umfassende Bibliographie der wesentlichsten kritischen Literatur und sorgfältige Register der behandelten Gegenstände, die allein schon eine riesige und mit seltener Geduld getragene Arbeit beweisen, diesem Musterwerke zur besonderen Zierde gereichen. Die mitgeteilten Inhaltsanalysen sind durch Klarheit, Schärfe und abgemessene Kürze gekennzeichnet, s. z. B. die Übersicht über die altfranz. Vers-Artusromane, den Prosa Vulgatazyklus (Estoire del Saint Graal — Merlin — Lancelot — Queste del Saint Graal — Mort Artu), die Abgrenzung zwischen Crestien's Perceval nebst Fortsetzungen und den Zyklus, der sich an Robert de Boron anschliefst. Das I. Kapitel über den Ursprung der Lais und Artusromane, Crestien's Bedeutung, Merlin, Tristan, Lancelot, das II. über die Ursprungsfragen des Grals und das IV. in Form scharfsinniger Diskussionen, die energisch dem Mabinogionstreit, Crestien's Quellen, Jessie Weston's Meinungen zum Gauvainstoff, der Stellung des Didot-Perceval und des Perlesvaus, alles sichtend und klärend, auf den Leib rücken, werden auf lange Zeit hin ihren Wert behaupten. Wer sich Bruce als Führer anvertraut, wird in dankbarer Verehrung sein Wirken segnen, auch die Einzelforschung mufs stets auf das grundlegende Handbuch zurückgreifen.

Karl Christ, Die altfranz. Handschriften der Palatina. Ein Beitrag zur Geschichte der Heidelberger Büchersammlungen und zur Kenntnis der älteren franz. Literatur. Leipzig, Otto Harrassowitz 1916 = 46. Beih. zum Ztbl. f. Bibliothekswesen.

Infolge besonderer Umstände, die mit dem seit Kriegsende eingetretenen Redaktionswechsel zusammenhängen, wird diese tüchtige und ergebnisreiche Studie unseren Lesern erst jetzt, obwohl längst bekannt (vgl. Christ's Edition des Passionsdramas in Ztschr. XL, 405 ff.), vorgelegt. Sein Fund der Palatina-Hss., die selbst E. Langlois in seinem Verzeichnis der altfranz. Vaticanhss. (1889) entgangen sind, hat Aufsehen erregt, deren Erschliefsung aus den älteren Heidelberger Katalogen und den Notizen des Hofbibliothekars des Kurfürsten Karl Theodor, Maillot de la Treille (1767/68), ist ein Punkt scharfsinniger Orientierung und Intuition. Von den mitgeteilten Textproben sind besonders bei den Hss. Beschreibungen zu nennen: nr. 1969 (Marienmirakel des Gautier de Coincy, dazu jenes Passions- und Auferstehungsspiel, ein literarisches Schmuckstück und seines Alters wegen hervorragend), 1971 (Partonopeus, Fragmente von Amadas et Idoine, Wace's Brut, Floire et Blancheflor, Aspremont), 1972 (Folque de Candie). Auf der Heidelberger Un. Bibl. liegen Pal. germ. 354 u. 484 (Alain Chartier), Pal. lat. 1969 (Guill. de Digulleville, Pelerinage de vie humaine).

Gustave Cohen, Le Livre de Conduite du Régisseur et le Compte des Dépenses pour le Mystère de la Passion joué à Mons en 1501, publiés pour la première fois et précédés d'une introduction. Strasbourg, Istra 1925 = Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 23. gr. 8°. CXXVIII u. 728 S.

In einem stattlichen Bande liegt uns hier der neueste Fund des um die Theatergeschichte Altfrankreichs hochverdienten Verfassers vor, dessen Publikationen Mystères et Moralités du ms. 617 de Chantilly (1920) und früher

Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge (1906) allgemeine Anerkennung gefunden haben. Die 15 Hefte, die G. Cohen in Mons (Stadtbibliothek und Archive) entdeckt hat, wobei er sich auf eine Notiz von L. Devillers, Analectes montois (1869), stützen konnte, sind bedeutungsvoll für die Geschichte des mittelalterlichen Theaters überhaupt, da wir nur wenige Dokumente solcher Dirigierrollen für Deutschland, England und Frankreich (hier erst aus den Jahren 1509 und 1536) besitzen. Es handelt sich hier um die Berichte der Inszenierung jener berühmten Aufführung von Greban's Passionsspiel, das auf dem Monser Marktplatz acht Tage lang vom 5. bis 12. Juli 1501 unter Aufbietung vieler Maschinerie und Heranziehung der tüchtigsten volkstümlichen Darsteller zur Aufführung gelangte. So geben uns das Abregiet in zwei (einander ergänzenden) Exemplaren und der Compte des Dépenses einen hervorragend klaren und bis ins Einzelnste gehenden Einblick in die Szenerie, die Rollen, Kosten, Einnahmen und Beigaben des Ganzen, auch Einladungen der Nachbarstädte und das Wetteifern der chambres de rhétorique, und es ist nicht ohne Reiz zu erfahren, dafs auch der grofse Rhétoriqueur Jean Molinet aus Valenciennes zugegen war. All jene Rubriken zu Arnoul Greban's und Jean Michel's Text sind so klar und fast geschäftsmäfsig genau, dafs eine Rekonstruktion der Schauplätze (scène simultanée), wie sie bisher für die Valencienner Aufführung 1547 auf Grund der bekannten Miniatur angestrebt worden ist, jetzt G. Cohen mühelos gelungen ist; dazu gehört die Charakteristik der stets genannten Darsteller wie Figuranten, ihrer Kostüme, der Mimik, des allgemeinen Eindrucks, der Dekorationen, der Rollenverteilungen, der Kunst des Regisseurs und all derer, die zum Gelingen der secrez (trucs der Maschinisten) beitrugen. Aus Amiens stammte das Manuskript des Stückes (die vier journées wurden aber auf acht Tage verteilt) und all das Beiwerk der secrez, aus dem französischen Chauny entnahm man die beiden Hauptmaschinisten für den Aufbau und die die Menge verblüffende Wirkung von Himmel und Hölle. Ist so die literarische Rolle des franz. Hennegaus aufs neue in hellstes Licht gerückt, so verdienen die szenischen Bemerkungen auch wegen ihres sprachlichen Charakters unsere vollste Beachtung. Die Edition ist mit seltener Sorgfalt durchgeführt, die Kommentierung glücklich ausgestaltet, die monumentale Publikation literarisch wie sprachlich als meisterhaft zu bezeichnen. Ein ausführliches Verzeichnis der Personen- und Ortsnamen, ein eigenes der Schauspieler und dramatischen Figuren, der Motive und sog. Realien, schon für sich eine dankenswerte Leistung, ein genaues Glossar, eine grammatische Übersicht und fünf bildliche Tafeln vervollständigen das Werk, wodurch sich der Strafsburger Romanist den Dank aller Theaterfreunde erworben hat.

Georges Duhamel et Charles Vildrac, Notes sur la technique poétique. Paris, Champion 1925. 51 S.

Hingestreute Bemerkungen über den vers libre, dessen Berechtigung und Wirkung.

Karl Ettmayer, Über das Wesen der Dialektbildung, erläutert an den Dialekten Frankreichs. Mit 2 Tafeln. Wien, Hölder-Pichler-Tempsky 1924 = Akad. d. Wiss. in Wien, philos.-hist. Klasse, Denkschriften, 66. Band, 3. Abhandlung. 4°. 57 S.

Methodisch eine bedeutsame Untersuchung, um dem Problem der Abgrenzbarkeit der Dialekte beizukommen. Die Erscheinung von Patois- und Jargonschollen als Folgen von Einbrüchen ist klar herausgearbeitet und zur Anschauung gebracht, ein besonderer Nachdruck auf die Rolle der Morphologie und die Wortgebrauchslinien gelegt. Dem Linguisten eröffnen sich hier Aussichten, zu einer besseren Bewertung und Umgrenzung von Phonationsgebieten vorzudringen.

P. Fabriek, La construction relative dans Chrétien de Troyes. Diss. Amsterdam, H. J. Paris 1924. 174 S.

Eine gelungene, auf psychologischer Sprachauffassung beruhende Darstellung der wechselnden Relativkonstruktionen bei Crestien de Troyes. Der Vf. folgt besonnen den Toblerschen Darlegungen komplizierter Spracherscheinungen, beherrscht auch das einschlägige Material, das in früheren, meist deutschen Dissertationen vorliegt. Bei seinen Ausblicken auf andere Sprachdenkmäler (zumeist das Rolandslied) zeigt es sich wieder, dafs Crestien's Stil eine schöpferische Kraft innewohnt. Die Arbeit wäre noch abgerundeter, wenn auch dessen Zeitgenossen Walter von Arras, Marie de France und die antikisierenden Kunstepen zur Abmessung herangezogen wären.

Frank T. H. Fletcher, Étude sur la langue des Vœux du Paon, roman en vers du XIVe siècle de Jacques de Longuyon, suivie d'un index alphabétique des principales formes dialectales. Paris, Presses Universitaires de France 1924. [Diss. Univ. de Nancy, Faculté des Lettres.] XXIV u. 185 S.

Die Epigonendichtung der Vœux du Paon (zwischen 1312 und 1314), im Anschlufs an die später interpolierte Episode vom duc Melchis im grofsen Alexanderroman, verrät deutlich ihren lothringischen Ursprung, wie auch die Widmung in der Hs. Bibl. nat. 12565 für Philipp den Kühnen, Herzog von Burgund, ausgeführt, die Beziehungen des Dichterjongleurs Jacques de Longuyon (dép. Meurthe-et-Moselle) zum Herzoggeschlecht von Bar und die Beliebtheit des Romans in Metz zur Genüge erweist. Bisher ist nur der I. Teil (v. 1—3811) von R. L. G. Ritchie, The Buik of Alexander, vol. II = Scottish Text Society (1921), ediert worden. Darauf fufst hauptsächlich Fletcher, der in einer überaus sorgfältigen Untersuchung durch Benutzung sonstiger lothringischer Sprachdenkmäler, besonders der Urkunden von Orval, Longuyon, auch der modernen dialektl. Zeugnisse, natürlich auch des Atlas linguistique de la France, ein ziemlich abgerundetes Bild des Nordlothringischen mit all seinen Eigentümlichkeiten liefert.

Otto Forst-Battaglia, Die französische Literatur der Gegenwart 1870—1924. Wiesbaden, Dioskuren-Verlag 1925. 443 S.

Ein schätzenswertes Werk, das den Kampf und Sieg des urfranzösischen klassizistischen Traditionalismus über die von aufsen nach Frankreich getragenen Einflüsse, namentlich über die romantische Bewegung, aufdeckt. Die Übersichten über die Strömungen und die führenden Persönlichkeiten des modernen franz. Schrifttums sind klar und eindringlich, zumal auf kurze und treffende Charakteristiken der einzelnen Werke nicht verzichtet wird, während dies leider in der sonst so vorzüglichen Gesamtdarstellung von R. Lalou, Histoire de la littérature française contemporaine (1923), der Fall ist. Man wird dieses sehr

handliche Werk mit Dank aufnehmen, das von selbständiger Kritik erfüllt ist, auch das bibliographische Material ausreichend bietet und mit seiner chronologischen Übersicht 1870—1924 (vgl. dazu den Nachtrag S. 400 ff.) ein tieferes Eindringen in den so reichhaltigen Stoff ermöglicht.

Freytags Sammlung fremdsprachiger Schriftwerke. Leipzig, G. Freytag. Neuerscheinungen.

Französisch 100: Honoré de Balzac, Deux nouvelles: Le Colonel Chabert. Le curé de Tours, hgb. F. Meyer (1923). 102 S. Text u. 9 S. Anmerkungen.

Französisch 101: Jean Racine, Britannicus, hgb. Adolf Schmidt (1923). 85 S. u. eine Stammtafel.

Französisch 104: Molière, Le malade imaginaire, hgb. Karl Hanebuth (1925). 149 S.

Französisch 105: Tocqueville, L'ancien régime et la révolution, hgb. R. Günther (1925). 136 S.

Giefsener Beiträge zur Romanischen Philologie, hgb. D. Behrens. Giefsen im Selbstverlag des Roman. Seminars.

Heft XIV (1924): Bertha Schäfer, Der Provinziale in der französischen Komödie des 19. Jahrhunderts. 112 S. — Heft XV (1924): Anna Krautwurst, Die französische Literatur in Deppings Pariser Korrespondenznachrichten des Morgenblatts für gebildete Stände. II. (1830—1850). 128 S. — Heft XVI 1925): Erna Wolf, Rutlidge's Bureau d'Esprit. Treuer Abdruck der zweiten Ausgabe (London 1777) mit den Varianten der vorhergehenden (Lüttich 1776, 1777) und einer Einleitung herausgegeben. 173 S. — Heft XVII (1925): Joseph Kunz, Die französische Literatur in Deppings Pariser Korrespondenznachrichten des Morgenblatts für gebildete Stände. I. (1810—1830). 121 S. — I. Zusatzheft (1924): Dietrich Behrens, Über deutsches Sprachgut im Französischen. 104 S. — II. Zusatzheft (1925): Dietrich Behrens und Magdalene Karstien, Geschütz- und Geschofslaute im Weltkrieg. Eine Materialsammlung aus deutschen und französischen Kriegsberichten. 79 S.

Leonhard Gleich, Der landschaftliche Charakter der Geste des Loherens. Diss. München 1925. 57 S. u. 1 Karte.

Der Vf., aus Vofsler's Schule hervorgegangen, bearbeitet ein wichtiges Thema, wobei ihm freilich das Fehlen einer kritischen Edition des gesamten Lothringerzyklus manches Hemmnis bereitete. Man weifs, dafs es noch vielen Sammelns und geduldiger Editionsarbeit bedarf, bis wir zu einer abschliefsenden Studie und damit der Gesamtwürdigung dieses hervorragenden Zyklus gelangen. Durch E. Stengel's Schüler und den Altmeister selbst ist vieles geleistet, nun aber liegen seine vielen Hss.-Kopien mit seiner Bibliothek im belgischen Löwen neben der H. Morfschen Bücherei. Gleich begnügt sich mit dem Lied von Garin und dem Anfang des Girbert und erörtert die Geographie der Geste des Loherens, den politisch-historischen, lokalgeschichtlichen und kulturgeschichtlichen Hintergrund, streift auch kurz Geist und Form der Dichtung. Möge dieser nützlichen und sorgfältigen Vorarbeit das Aufarbeiten der Texte dieses echten Nationalepos des lothringischen Volkes recht bald folgen.

Wolfgang Golther, Parzival und der Gral in der Dichtung des Mittelalters und der Neuzeit. Stuttgart, J. B. Metzler 1925. VIII u. 372 S.

Das schön ausgestattete und durch die klare und anziehende Darlegung der schwierigen Probleme der Gralsage ausgezeichnete Buch Golther's sei allen Forschern auf diesem Gebiete wärmstens empfohlen. Gleich von vornherein berühren uns wohltuend seine kritischen Grundsätze: Crestien und Robert sind die beiden Pole einer jeden entwicklungsgeschichtlichen Betrachtung der Gralsage; die späteren Bearbeiter können, obwohl auf dieser Doppelform beruhend, teils den Grundstoff mehren, teils Verschlechterungen anbringen. Aber auf vermeintlichen verlorenen Quellen fortzubauen oder unmöglichen Vorlagen nachzujagen, bringt der Literarkritik, sobald sie sich von den Tatsachen der wirklichen Überlieferung entfernt, keinerlei Gewinn; die mannigfachen hypothetischen Theorien haben vielmehr viele beklagenswerte Verirrung und Verdunklung dessen eingebracht, was bei einer besonnenen Betrachtung der vorliegenden poetischen und Prosatexte sich auf einfache Formeln durchaus einwandfrei bringen läfst. Crestien's Gral kann nur ein Hostienbehälter sein, ein zur Aufbewahrung des Weihbrotes bestimmtes Gefäfs, der Silberteller dessen Untersatz wohl an Stelle eines Tragaltars. Gesondert bleiben die Fragen nach der Lanze, warum sie blute (die Suche nach ihr wird später Gauvain übertragen), und nach dem Gral, wen man damit bediene, d. h. wem die Hostie zur geistlichen Stärkung bestimmt sei. Im übrigen ist bei der Ausgedehntheit des ritterlichen Elements bei Crestien, der Perceval- und Gauvainabenteuer, die nicht einmal abgeschlossen werden konnten, der Gral nicht Ziel, sondern nur Mittel der Handlung, auch der Fischerkönig kaum symbolisch zu deuten, als ob er eine geheimnisvolle Bedeutung gehabt hätte. Crestien's Nachfolger mühen sich immer wieder ab, das ihnen Vorliegende und Festgelegte wie Prozession, Schwert, Lanze, Gral, Teller mit verschiedener Abänderung des Milieus zueinander in Beziehung zu bringen, gerade hier ist die Kritik der Gralszenen von entscheidender Bedeutung fürs Gralproblem überhaupt. Golther hat auf dieser eng umgrenzten Grundlage die schönsten Resultate erzielt, die nur eine voreingenommene Afterkritik anzweifeln kann. Das Gralbuch des Grafen Philipp von Flandern können wir aber nicht mehr herauslesen, der livre Crestien's braucht m. E. auch nicht einmal den Gral enthalten zu haben, ich habe mitunter im Hinblick auf das verhängnisvolle Auswirken des Schweigegebots und anderer Lehren für den Dümmling Perceval an ein lat. Buch gedacht, das ähnliches enthielt (vgl. Disciplina clericalis), beruht doch auch der Cligés lediglich auf einer lat. Quelle für die Episode des Scheintods und Trugs der Königin (vgl. Salomon et Marcolfus). Robert's Gral hingegen zeigt klar die Beziehung zum Blute des Herrn im Mefskelch; der Übergang vom Crestienschen Hostienbehälter zum Blutkelch ergab sich für Robert um so leichter, als noch heute in der kath. Kirche die Hostie als Symbol, dafs Brot und Wein, Christi Leib und Blut, eins sind, über dem Kelch gebrochen wird. Alles andere hat Robert im Sinne der Gralgemeinde mit ihrem Gralhüter Joseph, der zum Vertreter des Priesters und der Messe ward, unter Heranziehung der Vindicta Salvatoris, des Nicodemusevangeliums, jüdischer und christlicher Motive (Mathaeusevangelium cap. 26) ausgestaltet: Gralstafel, symbolischer Fisch, leerer Sitz am Tisch (urspr. für den Propheten Elias am Passahmahle freigehalten), Gnadenspeise nebst volkstümlicher Deutung des

Wortes graal (zu *agreer* gezogen), Umwandlung des Stoffes zur Legende mit der späteren Verlegung des Gralstoffes nach Britannien, da die Geschichte Josephs im mystischen Sinne des Christentums Ausbreitung mit seinem hehren Meſsgeheimnis andeuten sollte. Hier wirkt sich dann noch der Einfluſs von Wilhelm von Malmesbury aus, der, an Glastonbury anknüpfend, die Mission von zwölf Jüngern des Philippus berichtet (1191), die unter der Oberhoheit des Joseph ab Arimathia gestanden haben sollen. Daſs Robert diese Überlieferung von Glastonbury gekannt und benützt hat, ist durchaus wahrscheinlich. Die Gralsfrage selbst wird bei Robert zum *service del graal*, dieses *veissel* oder *calice* mit Christi hl. Blut. Golther trägt gewissenhaft alles zusammen, was diese Deutung des Grals bei Robert erhärtet: Vorstellungen vom Kelch und Kelchträger zu Füſsen des Gekreuzigten, Aufsaugen des Blutes, Fortentwicklung zur Abendmahlsschüssel (Prosaromane, Queste, Estoire del saint Graal), Joseph als Gralshüter auf Grund einer Stelle des Honorius, Gemma animae I cap. 47 = Migne 172. Die Beurteilung der Fortsetzungen Crestien's ist so vorgezeichnet: des Einschubs einer eigenen Gralsdichtung seitens eines geschickten und Robert ausbeutenden Bearbeiters mitten im Pseudo-Wauchier, dieses Werkes des unbenannten Fortsetzers Crestien's selbst (hier der Gral als Speisespender in den Gauvainabenteuern: *le riche graal ki servoit* (!), die blutende Lanze, Geschichte des Schwertes mit Rachemotiv, das meiste hart an der Grenze des Unheimlichen und Märchenhaften), der Fassung des Wauchier (Percevals zweiter erfolgreicher Gralsbesuch, auch gelungene Schwertprobe, aber Verwässerung durch die Erscheinung des Grals im Walde, sonst Anschluſs an Crestien und den unbenannten Fortsetzer), des Abschlusses durch Manessier (Wiederholung der Gralsprozession mit dem silbernen Teller statt des Schwertes und der blutenden Lanze des Longinus, des Grales Heilkraft bei Verwundung Percevals und Hectors, Rachemotiv für die Zusammenfügung der Schwertstücke durch Perceval und dessen Ende als Einsiedler, nachdem er die Königswürde abgelegt hat; Manessier knüpft an all seine Vorgänger an, Lanze, Gral, Teller sind ihm heilige Reliquien), endlich eines anderen Abschlusses durch Gerbert de Montreuil (vgl. jetzige Edition in den Classiques français, s. o. S. 485, 492), der Wauchier direkt fortführt und neue Fäden zum Geschlecht des Schwanritters fortspinnt. Die verworrene Einleitung zum Gralroman (Elucidation) ist für unser Problem belanglos, desgleichen die Episode im Sone de Nausay mit phantastischen Einfällen. Ähnlich wie Bruce, dessen Werk neben Golther stets zusammengehalten werden möge, äuſsert sich Golther über das Verhältnis der Prosaromane zueinander und gern läſst man sich vom Vf. durch die Analysen nebst Schluſsfolgerungen, die sich daraus ergeben, führen. Bezüglich des sog. mabinogi (des Peredur) und des Sir Perceval stehe ich ganz auf Seiten Golther's und L. Mühlhausen's: der Anschluſs des Kymren an Crestien ist unbestreitbar und die willkürliche Verflachung unter Fallenlassen des Gralmotivs offenkundig (blutiges Haupt mit Rachemotiv, Hexen von Gloucester, kymrische Zusätze). Der Sir Perceval ist ein abgetünchter und arg gekürzter Auszug aus Crestien ohne den Gral, vgl. Percevals Verfluchung durch die Botin und seine Buſse beim Einsiedler, selbst die Gauvainszenen fehlen. Sehr bezeichnend ist dabei des Engländers falsche Auffassung der *carbonees* in Crestien's Text. Der Abschnitt über Wolfram von Eschenbach nebst Kyotfrage bewegt sich zielbewuſst im festen Rahmen literarisch-textlicher Interpretation: Wolfram ist der Vollender Crestien's, seine

Berufungen auf Kyot gehören zu den üblichen Fiktionen, aber der Gral wird hier zu dem durch die Oblate geweihten heiligen Stein; drei Gralhelden will der Dichter zum Ziele führen (Gawan, Parzival, Feirefiz), er wufste also mit Crestien's *graal* ebensowenig anzufangen wie mit dessen *tailleor d'argent*: der Hostienbehälter ward zum wunderwirkenden, Speise und Trank spendenden Kleinod, der Silberteller zu zwei Silbermessern. Dem dichterischen Gesamtschaffen Wolfram's läfst überall der Vf. Gerechtigkeit widerfahren und hebt hervor, was in seinem Bericht verständlicher, wenngleich deshalb nicht ursprünglicher als die Entsprechung bei seiner Crestien'schen Vorlage ist, verteidigt auch den deutschen Dichter gegen Singer's Vorwurf einer unfreien Abhängigkeit von künstlich konstruierten romanischen Vorlagen: Kyot und Wolfram sind eben eins! Schon Gottfried von Strafsburg ärgerte sich über die Geheimnistuerei bei den Quellenangaben Wolfram's (Kyot und Flegetanisfiguren). „Das unvollendete französische Werk weckte die phantasievoll ergänzende Tätigkeit des deutschen Dichters, des Erfinders wilder Mären. Der Parzival ist eine merkwürdige Mischung von Verworrenheit und Klarheit“ (S. 199). Die weiteren, glänzend durchgeführten Kapitel wenden sich vorzugsweise an das germanistische Publikum: Wolfram's Vorstellungen vom Gral und seine morgenländischen Kenntnisse (arabische Fabeleien, Thebit und Flegetanis, Gral als Altar- und Wunderstein, wobei auch R. Palgen's Deutung herangezogen wird, und als eucharistische Taube, allerlei geographische Vorstellungen u. a. m.), Heinrich von dem Türlin und andere Nachfolger Wolfram's, der niederdeutsche Gral als Lustlager bei Ritterspielen und Volksfesten, die englische Gralsdichtung (Thomas Malory, Capgrave, in neuerer Zeit Hawker, Westwood, Lowell, Tennyson), schliefslich als Krönung des Werks, ähnlich wie bereits Golther's Tristanbuch (1907), Fortleben und Weitergestalten des Stoffs in der deutschen Neuzeit, vertreten durch die Namen Bodmer, Goethe, Gebrüder Schlegel, Hofstaeter, W. Hertz, Uhland, Fouqué, Immermann, Widmann, Karl Vollmöller, Gobineau, Lienhard, Will Vesper, Terramare, G. Hauptmann, H. von Wolzogen, Albrecht Schaeffer, Wilhelm Henzen, Karl Schaefer, Richard von Kralik, Rudolf König, Eduard Stucken, Hans Rhyn, Chamberlain und Richard Wagner mit seinem unsterblichen Bühnenweihfestspiel.

Walther Gottschalk, Französische Synonymik für Studierende und Lehrer. I. Synonymisches Lehrbuch. Heidelberg, Carl Winter 1925. IV u. 405 S. II. Deutsche Übungssätze, ebenda 1925. 55 S.

Diese neue französische Synonymik des Giefsener Lektors, der in ZFSL. XLVII (1925), 239 ff. die in Deutschland erschienenen Lehrbücher und deren Verwendung in der Schule und auf der Universität nachgeprüft hat, wird in den Universitätsseminaren, den Übungen der Lektoren und erst recht in den Händen der Pädagogen vortreffliche Dienste leisten. Die Definitionen der synonymen Wörter in französischer, die Angabe der Nuancen in deutscher Sprache, ein sorgfältig ausgewählter Übungsstoff nach der theoretischen wie praktischen Seite hin entsprechen durchaus dem dringend fühlbaren Bedürfnis nach einem vertieften Studium des Französischen, das freilich leider in den letzten Jahren bei uns durch einseitige Reformmafsnahmen an den höheren Schulen arg in den Hintergrund gedrückt und sogar an recht zahlreichen Bildungsstätten trotz seines besonderen Wertes für die Belebung der Denktätigkeit, Hebung

des Sprachempfindens, vergleichende Literaturkritik ganz erstickt worden ist. Unsere Schülergeneration wird dereinst darüber bittere Klage erheben!

J. Haas, Um Balzac's „Lilie im Tal". Tübingen, Selbstverlag des Verfassers (Staufenstrafse 62). 1924. 81 S.

Die Anregung zum Lys dans la Vallée erhielt Balzac durch Sainte-Beuve's Roman Volupté, aber die Ausführung erfolgte ganz verschieden. Ein fundamentaler Unterschied beruht auf der Auffassung der Natur: bei Balzac ein integrierender Bestandteil der Schilderung der Personen und besonders der Heldin, bei Sainte-Beuve ein Mittel zur Darstellung einzelner menschlicher Stimmungen. Daraus ergibt sich ein Schlufs auf die Verschiedenheit einer vorzugsweise künstlerischen und andererseits einer kritischen Individualität. Balzac's Nachahmung Chateaubriand's bleibt unvollkommen und äufserlich.

Derselbe, Kurzgefafste neufranzösische Syntax. Verkürzte Bearbeitung der neufranzösischen Syntax. Halle, Max Niemeyer 1924 = Sammlung kurzer Lehrbücher der roman. Sprachen und Literaturen, hgb. Carl Voretzsch IV. XII u. 111 S.

Derselbe, Kurzgefafste französische Literaturgeschichte. Halle, Max Niemeyer. I. Band (1924): 1549—1650. VIII u. 250 S. — II. Band (1925): 1650—1715. VIII u. 291 S. — III. Band (1925): 1715—1820. VIII u. 274 S.

Prosper Mérimee, Colomba avec une introduction et des notes par Adalbert Hämel et Angela Hämel. Berlin, Carl Flemming und C. T. Wiskott 1924. VII u. 115 S., dazu Annotations 16 S.

Helmut Hatzfeld, Die französische Renaissancelyrik. München, Max Hueber 1924 = Epochen der französischen Literatur II. VIII u. 207 S.

Derselbe, Über Bedeutungsverschiebung durch Formähnlichkeit im Neufranzösischen. Eine semasiologisch-lexikographische Studie. München, Max Hueber 1924. VIII u. 130 S.

Derselbe, Leitfaden der vergleichenden Bedeutungslehre. München, Max Hueber 1924. XVI u. 116 S.

Laura A. Hibbard, Mediaeval Romance in England. A study of the sources and analogues of the non-cyclic metrical romances. New York, Oxford University Press, American Branch 1924. VIII u. 342 S.

Das sorgfältige Werk ist nicht nur eine für den Anglisten und Romanisten unentbehrliche Darstellung der literarischen Grundlagen der wichtigsten mittelengl. Abenteuerromane (I. Romances of trial and faith: Isumbras, Florence of Rome, Emare, Erle of Tolous, King of Tars, Gowther [Robert the Devil], Robert of Cisyle, Amis and Amiloun, Amadas, Cleges. II. Romances of legendary English heroes: King Horn, Havelok, Beves of Hampton, Guy of Warwick, Richard Coeur de Lion, Gamelyn. III. Romances of love and adventure: Apollonius of Tyre, Seven Sages of Rome, Floris and Blancheflur, Orfeo, Partonope of Blois, William of Palerne, Ipomedon, Generides, Knight of the Swan, Châtelain de Couci, Squyr of Lowe Degre, Octavian, Eglamour, Torrent of Portyngale, Triamour, Lay le Fraine, Degare, Degrevant u. a.), sondern auch ein würdiges Gegenstück zu Wells, Manual (1919) und Hammond, Chaucer-Manual (1908), da durch die Behandlung der Ursprungsfragen (Versions-

Origin) und eine sehr ausführliche Bibliographie allgemeiner Motive (wie: unschuldig verfolgte Frau, Placidas-Eustachius, Freundschaftssage, Inzestmotiv, stolzer König im Bade [Jovinianus], dankbarer Tote, dankbare Tiere [Löwe], Stiefmutterränke, Werwolfsage, Findling, dreitägiges Turnier, Wiedererkennungsmärchen, Schwanrittersage, Herzmäre, Wielandsage, Sebillastoff usw.) ein für den Freund der vergleichenden Literaturgeschichte ebenso bequemer und schätzenswerter wie erschöpfender Überblick gegeben ist. Die fleifsige Vfin. berücksichtigt die neueste Literatur und verdient für das treffliche Motivregister unseren besonderen Dank. Die lat. Fassung der Sieben weisen Meister in der Scala celi, die ich in der Festschrift für Alfred Hillebrandt (Halle, Waisenhaus 1912), S. 54 ff. als eine Abart der franz. Prosafassungen infolge der Namen in altfranz. Lautgestalt charakterisiert habe, ist nicht kritisiert worden (S. 176). Mikolajczak's Diss. hat mit unserem Stoffe nichts zu tun (S. 182), das Zitat stammt aus V. Chauvin's Bibliographie des ouvrages arabes, ist also auch da zu streichen. Die neuesten Quellenstudien zur Chantefable von Scheludko und Leo Jordan in dieser Ztschr. konnten noch nicht verwertet werden.

John Holmberg, Eine mittelniederfränkische Übertragung des Bestiaire d'amour, sprachlich untersucht und mit altfranzösischem Paralleltext herausgegeben. Uppsala, A. B. Lundequistska bokhandeln = Uppsala Universitets Årsskrift 1925. Filosofi, språkvetenskap och historiska vetenskaper. 2. XVI u. 256 S., darunter eine Karte und ein Faksimile.

Ausgabe der mittelniederfränk. Übertragung des Bestiaire d'amour Richard's von Fournival nach der Hs. Hannover 369. Der beigegebene altfranz. Paralleltext bezweckt nur, eine allseitige kritische und sprachliche Beurteilung der deutschen Version zu ermöglichen; eine endgültige kritische Ausgabe des Originals lag nicht im Plane der Arbeit. Doch ist der zweite Hauptteil (S. 131 ff.) für uns wertvoll, da er die Angaben über Richard's von Fournival Hauptwerk, die zahlreichen Hss. der Prosa (die Ausgabe von C. Hippeau, Paris 1860, ist lediglich nach B. Nat. fr. 412 gemacht und ganz unzuverlässig) und ihre Haupredaktionen, das Verhältnis zum pikard. Bestiaire des sog. Pierre le Picard (hgb. Ch. Cahier in den Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature), der Richard sicher vorgelegen hat, die nahe Vorlage der fränk. Übertragung in der anglofranz. Hs. Brit. Museum, Harley 273, wo allein die Erzählung vom Skorpion zu finden ist, die Wahl der Hss. B. nat. fr. 144 und Ste. Geneviève 2200 für den Parallelabdruck (nebst dem Stück der Londoner Hs.) uns vorführt. So ist auf alle Fälle für eine künftige kritische Edition des altfranz. Originals das meiste vorgearbeitet. Es werden dann auch die Umdichtungen berücksichtigt werden müssen. Dafs das Bruchstück in der Hs. B. nat. fr. 25545 seither von A. Långfors in den Mémoires de la société néophilologique de Helsingfors VII (1924), 291 ff. abgedruckt worden ist, hat der Vf. im Nachtrag noch feststellen können.

Max Kapp, Die Frauengestalten in Molières Werken. Molières Frauenkategorien und Frauentypen. Halle, Max Niemeyer 1925. 52 S.

Hilding Kjellman, Fr. *iluec — aluec — lues*. Essai d'étymologie = Minnesskrift utgiven av Filologiska Samfundet i Göteborg (1925), S. 118—134.

Ergänzung zur Studie desselben Vfs. über franz. *ici — ainsi* in der J. Vising-Festschrift (1925), 161 ff. Fleifsige Sammlung der romanischen Formen und



Hinweis darauf, daſs *i-* in franz. *iluec* nicht sekundär sein kann, er faſst es als Kontamination von lat. *īlico* und *lŏco* auf (Basis **īlŏc*). Daneben steht ein Typus **aloc(o)* und natürlich *loco* (sp.-ptg.). Die geographische Verbreitung dieser drei Typen stellt Vf. in einem Kärtchen zusammen unter Scheidung der lokalen und temporalen Bedeutung. Für Italien wird ein endgültiges Urteil erst vom Dialektatlas zu erwarten sein, da die Materialien des Vfs. nicht ausreichen.

Victor Klemperer, Die moderne französische Prosa (1870-1920). Studie und erläuterte Texte. Leipzig-Berlin, B. G. Teubner 1923 = Teubners philologische Studienbücher.

Auswahl der meist ästhetisierend ausgelegten Texte, die als nützlich bezeichnet werden kann, nach den in einer Einführung näher beleuchteten Gesichtspunkten: Wissenschaft und Zweifel — Dekadenz und Tasten — Elan vital — Nationalreligion — Strömungen im Kriege — Neue Klassik. Für Seminarübungen unter zweckmäſsiger Stofferweiterung auch bei anderen Einstellungen zu empfehlen.

Fränz Kluckow, Hue de Rotelande: Prothesilaus, ein altfranzösischer Abenteuerroman, zum erstenmal mit Einleitung, Anmerkungen, Namenverzeichnis, Glossar und Index kritisch herausgegeben. Band I. Göttingen 1924, Verlag: Max Niemeyer = Gesellschaft für romanische Literatur, Band 45. 490 S.

Diese Erstedition des wichtigen Prothesilaus, dem sich später eine Neuausgabe des Ipomedon desselben Hue de Rotelande folgerichtig anschlieſsen soll, beruht im wesentlichen auf den von E. Stengel gesammelten Hss.-Kopien. Kluckow überholt in der Einleitung, die infolge der Zeitumstände zuvörderst bedeutend gekürzt werden muſste, die Ergebnisse seiner eigenen Greifswalder Diss. (1909) und jene der literarischen Untersuchung von Fr. Boenigk (Greifswald 1909). W. Hahn untersuchte bereits den Wortschatz (Greifswald 1910), Ergänzungen und Verbesserungen zu Hahn teilt der Vf., der im Glossar nur das Wichtigste anführt, mit; aber auch hier bleibt es bedauerlich, daſs er der Not der Zeit weichen muſste und der Wunsch bleibt berechtigt, daſs in einem zweiten Bande ein vollständiges Glossar und eine erweiterte Motivuntersuchung nebst Erörterung anderer Fragen nachgeliefert werde. Ob dieser zweite Band gedruckt wird, hängt von dem Schicksal unserer Ges. f. rom. Liter. selbst ab, deren Reihen sich leider immer mehr lichten.

Éditions Laroussse, Collection de romans contemporains = Librairie Larousse, succursale de Vienne (Autriche) IV. Favoritenstraſse 7. Aus dieser nicht für Frankreich nebst Kolonien und für Belgien bestimmten Sammlung handlichen Formats und zu mäſsigen Preisen liegen uns folgende Bände vor:

Paul Adam, Irène et les Eunuques. 394 S.
Henry Bordeaux, La Maison. 340 S.
Franc-Nohain, Jaboune. 218 S.
Edmond Haraucourt, Les Benoît. 262 S.
Paul Margueritte, Ma Grande. 356 S.
André Savignon, Filles de la pluie. 284 S.

Eugen Lerch, Historische französische Syntax. Erster Band: Definition der Syntax — Syntaktische Methoden — Allgemeines über Satzverknüpfung und Konjunktionen — Beigeordnete Sätze — *Que*-Sätze, Sätze mit *si*, *quand* und *comme*. Leipzig, O. R. Reisland 1925. XXVI u. 327 S.

Wird später ausführlich von G. Ebeling (Kiel) besprochen werden.

Ezio Levi, Maria di Francia, Eliduc. Riveduto nel testo, con versione a fronte, introduzione e commento. Firenze, G. C. Sansoni [1924] = Biblioteca Sansoniana straniera diretta da Guido Manacorda. kl. 8⁰. XCIV u. 127 S.

Der Abdruck des von einer Übersetzung und Anmerkungen begleiteten Textes beruht auf Warnke's Edition, weicht aber öfters ab, da Lücken angenommen und Wulff's Besserungsvorschläge (Mélanges Wahlund, 1896) benutzt werden. Druckfehler haben sich eingeschlichen. v. 404 a *cunseil* ‚heimlich' ist mit *accortamente* falsch übersetzt. Ich glaube nicht, dafs in v. 62 *tence* eine Anspielung auf die Gattung der Tenzone steckt: „questa sarebbe un' allusione preziosa a una vera e propria tenzone poetica campestre, di cui il proverbio or citato costituirebbe un frammento" (S. 9). Verfehlt ist die Ableitung von *ret* (v. 727), das zu *reire* < *ragere* (S. 122) gestellt wird, und jeder weifs, dafs *reter* < *reputare* ‚beschuldigen, anklagen' (prov. *reptar*) gemeint ist, s. auch Warnke's Glossar. Vf. übersetzt also geschraubt: io non vi sgrido, nè per torto nè per ingiuria = *pas ne vus ret De mesprisun ne de mesfet.* Dafs in den Anmerkungen zum Schlufs einige Begriffskreise zusammengestellt werden (Feudalität: *parage-homage*, *leialté*, *mestier*; Höfisches: *esbaneier*, *acointier*, *treschier*, *carole*, *afaitier*; Seelenleben: *destresce*, *sei pasmer*, *angoisse*; Schiffswesen: *eschipre*, *estiere*, *aviron*; Kirchliches: *moustier*, *chapele*, *eglise* usw.), ist neu und verdienstlich. Die Einleitung erschöpft den Stoff von der Doppelehe nebst Nebenmotiven; das Verhältnis des Eliduclai zu Gautier's Ille et Galeron, wovon eine Neuedition nach der zweiten Hs. Wollaton Hall leider noch immer nicht vorliegt, ist vortrefflich dargestellt. An eine innere Verwandtschaft des Stoffes mit dem Eneasroman kann ich nicht glauben (S. LIII ff.). Auf die Abschnitte über den Charakter und die Chronologie der Lais (S. LXXI ff.) sei hingewiesen, vgl. aber jetzt die bedeutsamen Ausführungen von E. Brugger in ZFSL. XLIX (1926), 116 ff. innerhalb seiner ausgedehnten Besprechung der 3. Auflage (1925) von Warnke's Ausgabe der Lais der Marie de France.

Derselbe, Troveri ed abbazie. Firenze, Leo S. Olschki 1925 = S. A. Archivio Storico Italiano. 39 S.

Im Anschluss an Bédier's Theorien werden die Beziehungen der englischen Abteien zur afrz. Literatur aufgewiesen: Reading (hier entstand die wichtigste Hs. (H) von Mariens Lais, Heinrich II. und Guillaume le Maréchal waren die Gönner dieser 1163 eröffneten Niederlassung), S. Edmund (vgl. Crestien's Wilhelmsleben, Wace's Roman de Rou, Adgar's Marienmirakel, Denis Piramus mit seiner Vie s. Edmund, Simon de Walsinghsam mit seiner Vie sainte Fey, Everard de Gatelay mit Marienmirakeln), Ely, vom berühmten Kanzler Guillaume de Longchamp lange beschützt (vgl. Vie s. Audree noneyne de Ely einer Dichterin, die sich Marie nennt), Barnewell (vgl. Passion s. Andrier l'apostle, Vie de s. Gilles des Guillaume de Bernevile = Bernewell), Barking (vgl. Bertran de Born und Adgar's Marienmirakel, Vie de s. Thomas des Guernes du Pont-

Sainte-Maxence, da die Schwester des hl. Thomas Äbtissin von Barking wurde, Nonne Clemence mit ihrer Vie de s. Catherine d'Alexandrie). Die schöne Abhandlung endigt mit einem Ausblick auf die Bedeutung der Zisterzienser und in diesem Zusammenhange auf die Ergebnisse von A. Pauphilet's Studien zur Queste del Saint Graal. Es wäre nicht ohne Reiz, auf Levi's Spuren weiter zu gehen und eine ähnliche Arbeit über die mittellatein. Dichtung in Angriff zu nehmen, wozu vortreffliche Ansätze besonders W. Meyer aus Speier in seinen Beiträgen (De scismate Grandimontanorum, Zwei Gedichte zur Geschichte des Zisterzienser Ordens u. a. m.) uns geschenkt hat.

Erhard Lommätzsch, Jean Lemaire de Belges (um 1473— um 1515) Dichtungen. Berlin, Weidmann 1924 = Roman. Texte, hgb. E. Lommatzsch u. M. L. Wagner. Heft 7. XVI u. 160 S.

Zum Abdruck gelangen: 1. Paris und Oenone = cap. 24—27 aus Buch I der Illustrations de Gaule et Singularitez de Troye. 2. Les epistres de l'Amant vert. 3. La concorde des deux langaiges. 4. Les deux contes de Cupido et d'Atropos. In der sonst ausgezeichnet dokumentierten bibliographischen Notiz, die der Ausgabe voraufgeht, weist der Hgb. zunächst auf J. Stecher's unzulängliche, weil auf dem späten Druck Lyon 1549 beruhende Edition der Oeuvres de Jean Lemaire de Belges, 4 Bände, Louvain 1882—1891 und auf den von ihm selbst hervorgezogenen Sammelband in 6 Teilen um 1512—1517 (Exemplar der Berliner Staatsbibl. Xz 12180) hin. Doch hat schon Edw. Schröder alsbald von seinem Funde des Originaldrucks Paris 1510/11 auf der Göttinger Univ. Bibl. (H. Gall. un. II 91) berichten können.

Arno Lorenz, Das Verhalten des altfranzösischen männlichen Artikels *li* im Nominativ Singularis vor Vokal. Diss. Jena [1924]. 88 S.

Die von Schultz-Gora angeregte Arbeit über diesen Einzelpunkt hat bei der Nachprüfung von 124 Texten, die freilich nicht sämtlich in einwandfreien Editionen vorliegen, das Ergebnis erbracht, dafs die Verschleifung von *li* vor Vokal das Ursprüngliche war, aber auch die fakultative Elision manche Unterschiede kennt, während die uneingeschränkte zumeist aufs höfische Epos beschränkt zu sein scheint. Crestien mit seinem Sinn für Schönheit der Form elidiert am wenigsten. Wichtig ist ferner die Feststellung, dafs die Elision gern nur bei besonders häufig gebrauchten Wörtern und Titeln auftritt, sich auch auf dem Festlande länger als im Anglonormannischen gehalten hat. Das Verhalten von Prosatexten hätte wohl gelegentlich herangezogen werden müssen. Im übrigen lehrt auch diese Einzeluntersuchung, wie die künftigen Herausgeber altfrz. Texte selbst bei der sogen. Uniformierung die gröfste Sorgfalt an den Tag legen müssen, um nicht durch Eingreifen persönlichen Geschmacks den hdschr. Tatbestand unnötig zu ändern.

E. Løseth, Le Tristan et le Palamède des manuscrits de Rome et de Florence. Kristiania, en commission chez Jacob Dybwad 1924 = Videnskapsselskapets Skrifter. II. Hist.-Filos. Klasse. 1924. No. 3. gr. 8°. 139 S.

Der auf dem Gebiete des Prosatristan rührige Vf. setzt hier seinen Bericht und seine Analysen (Pariser Hss., P. 1890 = Bibl. Ec. Hautes Études 82; Brit. Museum, Christiania 1905 = obige Sammlung II. Hist.-Filos. Klasse. 1905. No. 4) als Vorstufen zu der dringend nötigen Ausgabe fort. Die in



Italien liegenden Hss. bringen nicht mehr viel Neues zum früher gesammelten Material hinzu.

J. Morawski, Les diz et proverbes des sages (Proverbes as philosophes) publiés avec introduction, notes et tables. Paris, Les Presses universitaires de France 1924 = Univ. de Paris. Bibl. de la Faculté des Lettres, deuxième série II. LXXII u. 172 S.

Wichtiger Beitrag zur afrz. Spruchdichtung. Die geduldig und mühsam aus den zahlreichen und weit verstreuten Hss. beigebrachten Texte sind mustergültig herausgegeben und kommentiert: Les diz et proverbes des Sages ‚N'est pas sires de son païs' (54 quatrains) — lat. Gedicht Quinquaginta bona proverbialia documenta philosophorum et sapientum (‚Juvenis stans in timore Et parentum in honore') — apokryphe Zusatzstrophen (gleichfalls quatrains) — Nachträge aus anderen Sammlungen. Für eine endgültige Beurteilung des ganzen Stoffes ist die Sammlung der mittellat. Sprichwörter, Sentenzen und Lehrgedichte aus Hss. und Florilegien unerläfslich. Dazu sind bisher nur wenige Ansätze vorhanden. Selbst die arabisch-jüdisch (talmudische) Spruchweisheit wäre hier anzuführen (reichliches Material habe ich z. B. für Nr. CXXXV, S. 50 beigebracht).

Ludwig Mühlhausen, Die vier Zweige des Mabinogi (Pedeir ceinc y mabinogi) mit Lesarten und Glossaren herausgegeben. Halle, Max Niemeyer 1925. 144 S.

„Der Zweck der vorliegenden Ausgabe der Mabinogion ist der, dem Anfänger im Studium mittelkymrischer Quellen eine Gruppe untereinander zusammenhängender, inhaltlich wertvoller Prosatexte rein kymrischer Herkunft in geeigneter Form zu bieten". Erklärende Anmerkungen sind nicht beigegeben, die besten Dienste wird das Glossar leisten.

Rodolphe Palgen, Villiers de l'Isle-Adam, auteur dramatique. Étude critique. Paris, Honoré Champion 1925. 96 S.

De V. Payen-Payne, French Idioms and Proverbs. Seventh edition revised and enlarged. Oxford, Univ. Prefs, Humphrey Milford 1924. 288 S.

Die Brauchbarkeit des Buches, das vorwiegend praktische Ziele verfolgt, bestätigen die häufigen Auflagen. Es verdient auch in Deutschland eine gröfsere Beachtung, freilich wünschten wir ihm dann eine tiefere historische Grundlage. Die Zitate aus der altfrz. Spruchliteratur würden das Gesamtbild abrunden und auch den sprachlichen Wortlaut vielfach beleuchten oder gar ergänzen, vgl. jetzt J. Morawski's handliches Sprichwörter-Bändchen = Classiques frç. du moyen âge nr. 47.

Cambridge Anglo-Norman Texts. General editor: O. H. Prior. Poem on the Assumption ed. by J. P. Strachey. — Poem on the Day of Judgment ed. by H. J. Chaytor. — Divisiones mundi ed. by O. H. Prior. Cambridge, University Press 1924. XXVIII u. 66 S.

Die neu gegründete anglonorm. Gesellschaft zu Cambridge fafste den glücklichen Plan, eine Serie von Textpublikationen mit diesem Bändchen zu eröffnen, das einen vorzüglichen Eindruck macht und baldige Fortsetzungen ersehnen läfst. In einer gedrungenen Vorrede berichtet Prior, der an der Spitze des Unternehmens steht, über Wesen, Ziele und Einzelaufgaben der

anglonorm. Forschung, das sprachlich-metrisch wie kulturgeschichtlich originelle Moment der normannischen Invasion in England, das Verhältnis zur Entwicklung der mittelengl. Dialekte und deren Metrik, das noch genauer zu untersuchen bleibt, das künstlich franz. Idiom im Bildungs-, Rechts- und Kirchenwesen u. a. m. (vgl. auch Prior's Artikel in der Romania 1923). Die Editionstechnik mufste sich auf eine möglichst getreue Wiedergabe der Hss. selbst beschränken, was durchaus zu billigen ist. Einen kurzen Abrifs der wichtigsten anglonorm. Lautzüge steuert gleichfalls Prior bei. Das erste Sprachdenkmal De le assumption Nostre Dame ke fu revelee a une nonein (Hs. Cambridge, Pembroke Coll. 112) folgt den Visiones der h. Elisabeth von Schönau (1156). v. 64 ist *nimeins* wohl = *nuneins* zu lesen, v. 117 streiche ich Komma am Ende. v. 204 l. *le dei* (statt *deit*) *granter*. v. 209 Fragezeichen am Ende. — Das Gedicht über die Zeichen des jüngsten Gerichts (Hs. Cambridge, St. John's Coll. 111) zeigt manche Berührungen mit dem Bericht von Christi Geburt und seinem *secund avenement* in der Lambeth-Hs. (Herrig's Archiv LXIII, 67). v. 12 *venit* = *veint* (< vincit). v. 27 l. *este*[*s*] (statt *esté*). v. 44 *E* = *En* (*ses proverbes escrit*). v. 135 *De einz lur reysun remordant* ist unklar, auch die Übersetzung „While they regret beforehand their speeches" l. *Dedens l. r. r.* — Das Lehrgedicht des Perot de Garbelei über die Divisiones mundi in Sechssilbnern ist eine Nachbildung des geographischen Traktats Imago mundi des Honorius Augustodunensis und ist im südlichen Irland entstanden. v. 10 *manie*, man erwartet eine Erklärung dieser Form. v. 341 l. *seit* (statt *deit*) *mustré*. v. 466 *touche* ist einfach = *douche*. v. 513 *Colur unt demenvers*, im Glossar *menvers* „mottled?" Es wird *de menieres* (:*chieres*) zu lesen sein mit der Bedeutung „von derselben Zeichnung", vgl. Rom. LI (1925), 79 (L. Foulet). Das Glossar ist zu summarisch gehalten.

Friedrich Ranke, Tristan und Isolde. München, F. Bruckmann 1925 = Band III der Bücher des Mittelalters. gr. 8°. 284 S. und 30 Abbildungen auf 17 Tafeln, von denen vier in Farben und Gold.

Dies neue Tristanbuch unterscheidet sich von früheren Darstellungen wesentlich durch die im Anschlufs an Gertrude Schoepperle-Loomis vorgetragene Mehrstufigkeit des sogen. Urtristan: Keltische Tristansage mit dem alten „Gegensatz zwischen dem seinem Liebesverlangen widerstandslos hingegebenen Weibe und dem Helden, dessen Handeln dem Ehrgesetz des Kriegers folgt", sodann die Estoire, worin der Liebestrank die Liebenden rechtfertigt und allerlei Neuerungen in der Komposition und die Fortsetzung mit Isolde Weifshand herbeiführt. Besonders für den Germanisten Ranke lag es nahe, die Fassungen Berol-Eilhard von Oberg auf Kosten der im neuen Geiste der höfischen Epik erfolgten Dichtung des Thomas nebst verwandten Versionen stärker, als es bisher bei J. Bédier und H. Golther geschehen konnte, hervorzuheben. Damit hängt dann auch eine eindringlichere Kritik des Anglonormannen und eine bessere Herausarbeitung der Eigenart seines deutschen Übersetzers zusammen. Der die ausgezeichnet wiedergegebenen Textproben verbindende Text ist in glänzendem Stile gehalten, die Beherrschung des Tristanstoffs erhellt aus der oft eigenartigen literar-ästhetischen Kritik und Erörterung der schwierigen Probleme und der Meisterschaft in der Analysierung nnd Würdigung der wichtigsten Motive. So wird das schöne Werk auch in den eigentlichen Fachkreisen

freundliche Aufnahme finden, selbst wenn man bezüglich der Vorgeschichte der Tristansage eine andere Einstellung bereits gewählt hat. Die Gleichung Marie de France = Gräfin Marie von Champagne sollte man endlich aufgeben, da durchaus nichts für E. Winkler's Hypothese spricht. Die Anmerkungen zum Text berücksichtigen auch die neueste Forschung, der auserlesene Bildschmuck erhöht den Wert des eigenartigen und durchaus lehrreichen Werkes, für dessen liebevolle Ausarbeitung wir dem Vf. zu besonderem Danke verpflichtet sind.

Gerhard Rohlfs, Sechs altfranzösische Fablels. Halle, Max Niemeyer 1925 = Sammlung romanischer Übungstexte hgb. A. Hilka u. G. Rohlfs. Heft 1. IX u. 51 S.

Aus der bekannten Fablelhs. Berlin, Hamilton 257, die einmal ganz abgedruckt zu werden verdiente, werden hier sechs Stücke mit geringen Abänderungen, dann meist unter Benutzung des Recueil général von Montaiglon-Raynaud, wo die weitere Überlieferung vorliegt, herausgegeben. Joh. Bolte steuerte die literar. Parallelen zu den Motiven bei. Es liegt im Plane dieser neuen, für Universitätskurse und den Selbstunterricht bestimmten Sammlung, dafs die Einleitnng nur das nötigste Rüstzeug gibt, die Texte sich möglichst an eine bestimmte Hs. anlehnen und das Glossar den Bedürfnissen etwas fortgeschrittener Leser entspricht. Falls es gelingt, das Interesse für ältere roman. Texte wieder aufleben zu lassen, wird das neue Unternehmen mit seinen handlichen Bändchen, die auch ärmere Studierende anschaffen können, vom Verleger und den beiden Herausgebern zweckmäfsig ausgebaut werden.

P. Sakmann, Voltaire, Ma philosophie herausgegeben. München, Max Hueber 1924 = Romanische Bücherei Nr. 3. kl. 8°. 135 S.

Auswahl von Äufserungen Voltaires bei seiner geistigen oder brieflichen Zwiesprache mit Pascal, der Marquise du Deffand, Friedrich dem Grofsen, J. J. Rousseau, dazu Stücke mehr systematischen Charakters, die den Führer der Aufklärungsbewegung zur Geltung bringen. Des Vfs. längst gewürdigtes Werk über Voltaires Geistesart und Gedankenwelt erhält hier einen vorzüglichen Niederschlag und manche Bestätigung des dort aufgerichteten Gebäudes von Voltaires Welt- und Lebensanschauung.

Werner Schwartzkopff und Maja Schwartzkopff, Sagen und Geschichten aus dem alten Frankreich und England. München, F. Bruckmann, 1925 = Band II der Bücher des Mittelalters, hgb. Friedrich von der Leyen. XX u. 318 S., dazu 16 Tafeln, davon sechs in Gold und Farben.

Dem Zwecke der Popularisierung des franz. Mittelalters dienen die hier leider ohne Originalstellen mitgeteilten Übersetzungsproben vorwiegend der sog. Heldensänge (Rolandslied, König Ludwigs Krönung, Gormond, Wilhelmslied, Raoul von Cambrai, Lothringerepos, Girard de Roussillon), während Kunstepik wie Artus- und Gralstoff einem anderen Bande zugewiesen werden soll (also passen nicht in diesen Rahmen die drei Troubadourslebensläufe und nur mit Einschränkung die Auszüge aus Wace's Brut). Andererseits vermifst man einen so hervorragenden Vertreter wie Girard de Viane oder etwa Aimeri de Narbonne des Bertrand von Bar-sur-Aube. Aufserdem ist gereimte Zeitgeschichte (Kreuzzugsepos, Albigenser Kreuzzug, Wace's Reimchronik), die

Prosa der altfranz. Geschichtsschreibung und in Form einer Vorstufe zur Würdigung der vollkommenen Volksepik nach lat. Quellen aus merovingischen Sagen das Wichtigste (aus Fredegars Gesta regum Francorum Brunhildens Leben und Tod, das sog. Farolied, die lat. Eulaliasequenz) nebst den Anfängen altfranz. Sanges (Eulalia, Leodegar, dazu das problematische Haager Fragment in seiner lat. Prosaumschrift) berücksichtigt. Auf den gelehrt kritischen Apparat ist ganz verzichtet, so dafs Romanisten weniger zu diesem Buche greifen dürften. Die Übertragungen der chansons de geste mit dtsch. Assonanzen ergeben allerlei Künsteleien, doch können die Proben aus Raoul von Cambrai und den Lothringern als nicht übel gelungen gelten. Der beigegebene Bilderschmuck (der Teppich von Bayeux ist reichlich herangezogen) steht nicht immer in direkter Beziehung zu dem Textmaterial, bezweckt offenbar mehr die Stimmung für die allgemeine Lokalfarbe für den Leser zu beleben. Dieser bekommt aber auch mitunter merkwürdige Urteile vorgesetzt, z. B.: „Die Engel des Rolandliedes, die die Seelen der gefallenen Kämpfer ins Paradies tragen, lassen deutlich die germanischen Walküren durchblicken" (S. 70). „Frau Laudine, die Iwein, den eleganten, unritterlich grausamen Mörder ihres Gatten heiratet, weil er der stärkere war" (S. XVIII., Crestien's psychologische Kunst stellt diesen Schritt ganz anders dar). „Wie die langfortlaufenden Zeilengruppen (der ch. de g.) an die weitgestreckten gotischen Pfeilerhallen, so gemahnt ihre bewufst zur Wirkung gebrachte vokalische Klangfülle an den bunten Glanz alter, bleigefafster Domfenster" (S. 21). „Die Seele des Wilhelmsdichters ist im tiefsten Grunde vom Zweifel zerrissen und grausam" (S. 81). Innerhalb des Namen- und Sachregisters sind auch einige literar. Motive verzeichnet, aber nicht weiter ausgeführt, überhaupt gestaltet der Mangel an erklärenden Anmerkungen und sonstigen Hinweisen die Benutzung des Buches in den dafür bestimmten Kreisen des gebildeten Durchschnitts etwas schwierig, weil gar manches dem Leser unvermittelt erscheint.

Werner Söderhjelm, Un manuscrit du Roman de la Rose à la Bibliothèque royale de Stockholm = S. A. der Bok-och Biblioteksbistoriska Studier tillägnade Isak Collijn. Uppsala 1925, p. 75—90.

Der von E. Langlois unerwähnte Stockholmer Codex des Rosenromans, den nur Alfred Kuhn, Die Illustration des Rosenromans, im Jhb. der Kunsthist. Sammlungen des allerhöchsten Kaiserhauses, Bd. XXXI (1912), H. IX, p. 66 zitiert hat, zwischen 1450—1480 für Antoine de Villequier angefertigt und von einem Nachkommen dieser Familie zu Beginn des 19. Jhdts. nach Schweden gebracht, ist durch seine 82 Miniaturen bemerkenswert. Textlich zeigt sich für den Teil des Guillaume de Lorris ein Zusammengehen mit Langlois' Gruppe *L*, für jenen des Jean de Meun herrscht gröfsere Unabhängigkeit. Ein Faksimile der Miniatur zu Beginn des Testament Maistre Jehan de Mehun zeigt den Dichter sitzend vor einer Pergamentrolle nebst Bücherpult, die linke Seite nimmt ein grofses Prunkbett ein. Der Vf. hat die Mühe der Kollation längerer Stellen mit Langlois' Edition nicht gescheut.

Fritz Strohmeyer, Der Stil der französischen Sprache. Zweite vermehrte und verbesserte Auflage. Berlin, Weidmann 1924. XXIV u. 364 S.

Wird ausführlich von Th. Kalepky besprochen werden.

Paul Studer und **E. G. R. Waters**, Historical French Reader. Medieval Period. Oxford, Clarendon Press 1924. XII u. 469 S.

Diese vorzüglich angelegte und praktische Anthologie bringt 1. vulgärlat. Texte, 2. von den ältesten franz. Sprachdenkmälern Strafsburger Eide, Eulalia, Leodegar- und Alexiuslied, dann, voneinander gesondert, 3. „standard French before 1400" (norm.-franzisch, pik.-franzisch) und 4. „Old French dialects" (Versuch einer dialektl. Lokalisierung einiger Texte unter Preisgabe des chronologischen Gesichtspunkts), was natürlich die liter. Gattungen nicht zusammenfügen läfst, 5. das 15. Jhdt. endlich ist nur ganz kurz bedacht. Den Texten sind bibliographische Übersichten und Varianten bzw. Besserungsvorschläge beigegeben. Besondere Sorgfalt ist auf das vollständige Glossar verwandt worden.

Paul Studer und **Joan Evans**, Anglo-Norman Lapidaries. Paris, Édouard Champion 1924. XX u. 404 S.

Es war ein glücklicher Gedanke, in entsagungsvoller Arbeit die Texte der altfrz. Steinbücher, die fast restlos in England als besonderer Zweig der lehrhaften Literatur entstanden sind, zu sichten, in gereinigten Textabdrucken nebst krit. Apparat vorzulegen, zu kommentieren und auf ihre lat. Vorlagen zurückzuführen. Das hier eingeschlagene Verfahren ist mustergültig, dessen Ausdehnung auf die mittelalterl. Tierbücher, naturwiss. Dichtungen und Traktate, sonstige Fachzweige, die eine ähnliche Zusammenfassung gestatten, bliebe ins Auge zu fassen. Die Einleitung erörtert das Wesen der Lapidarien, ihre Haupttypen (Rolle der Dichtung Marbods, des Damigeron, Isidors, Hildeberts), den mineralogisch-symbolisch-astrologischen Charakter, beschreibt die zahlreichen Hss., veranschaulicht auf Tafeln die Quellen- und Abhängigkeitsverhältnisse der einzelnen Versionen und gibt eine Liste der beschriebenen Edelsteine, ein vorzügliches Material zum raschen Nachschlagen auf diesem Sondergebiete. Die erneut beleuchteten und publizierten Texte erstrecken sich auf folgende Fassungen: I. die erste altfrz. Version von Marbods Steinbuch: *Evax fut un mult riches reis* (wohl noch 1. Hälfte des XII. Jhdts.). — II. Versremaniement dazu: *Evax estoyt un riche reys* nach einem verlorenen, verschlechterten lat. Original. — III. Anglonorm. Prosalapidarien in vier Gruppen. — IV. Cambridgefassung von Marbods Steinbuch: *En Indie la plus lunteine* (anglonorm. Ursprung scheint mir nicht ganz erwiesen zu sein). — IV. Alphabetischer Lapidarius (vgl. P. Meyer, Rom. XXXVIII, 496 ff.) mit Damigeron als Hauptquelle: *Ço nus demustre l'aïmant*. — VI. Apokalyptischer Lapidarius, vermutlich von Philippe de Thaon gegen 1130 abgefafst (Vf. will ihm auch Nr. IV zuweisen), im Anschlufs an die Aufzählung der 12 Edelsteine aus der Apokalypse bei Hrabanus Maurus: *Cristals ad tel nature en soy*. — VII. Lapidarien über Gemmen in zwei Prosa-Versionen (13. Jhdt.). Ein sorgfältiges Glossar beschliefst das mit Umsicht und Gründlichkeit abgefafste Werk, das wiederum den bedeutenden Aufschwung altfrz. Studien jenseits des Kanals verrät, während die alte Tradition bei uns im Schwinden ist.

Paul van Tieghem, Le Préromantisme. Études d'histoire littéraire européenne. Paris, F. Rieder et Cie. 1924. 298 S.

Der Vf. hat sich durch seine früheren Werke Ossian en France (1917), La poésie de la nuit et des tombeaux en Europe au XVIIIe siècle (1921), Le

mouvement romantique (Angleterre, Allemagne, Italie, France), textes choisis, commentés et annotés (1923) vortrefflich eingeführt. Hier bietet er in sachgemäfser Erweiterung drei vorher erschienene Studien: La notion de vraie poésie dans le préromantisme européen. — La découverte de la mythologie et de l'ancienne poésie scandinave. — Ossian et l'ossianisme au XVIIIe siècle.

Gunnar Tilander, Dérivés méconnus du latin *lux*, *lucem* en français et en provençal = S. A. Minnesskrift utgiven av Filologiska Samfundet i Göteborg. Göteborg 1925, S. 153—164.

Afrz. *deluer* < *delucare in Schatten bringen, dazu *metre en delui*, ferner intr. *deluer* im Schatten bleiben, sich absondern, zaudern nebst *sanz delu(i)* ohne Umschweife, *tresluer* hinters Licht führen, täuschen, dazu prov. *deslugar* < *de-exlucare. Ferner *erlue*, *ellue* < *exluca zu *esluer* sich verfinstern, schwinden, *aluer* < *adlucare ins Licht setzen, pflanzen (von Bäumen). So zeigt der Stamm *luc-* in Gallien eine grofse Lebenskraft. Die Erklärungsversuche des *deluer* < *deludare (Suchier) oder > *delutare (zu luere) sind demnach endgültig aufzugeben.

Derselbe, Lexique du Roman de Renart. Paris, Éd. Champion & Göteborg, Wettergren & Kerber 1924. 163 S. (Göteborgs Högskolas Årsskrift XXX, 4).

Verzeichnis und Erklärung der selteneren Wörter aus dem Roman de Renart in einer die früheren Beiträge des Vfs. ergänzenden Studie, die hoffentlich zu einer kritischen Neuedition der Dichtung anregen wird. Ist nicht *aviaz*, statt es fragend mit einem afrz. *viaz* ‚schnell' zu verknüpfen, eher das prov. *auiaz* ‚hört einmal!'? Es handelt sich ja um ein prov. Zitat. Zu *Busnard* vgl. auch mlat. bunnardus ‚Dummkopf' (vgl. meine Ed. des Michael Cornubiensis, Festschrift für Degering (1926), v. 566 ff. (neben musardus). Zu *erlue* ‚Trug' hat Tilander später (s. obigen Aufsatz) nachträglich die Ableitung beigebracht. Angesichts der zahlreichen und klaren Beispiele von *friant*, hier *pute fr(u)iant* ‚mannstolles Weib' ist es müfsig, einen Zusammenhang mit *fruir* (zu lat. fruere) herzustellen, da doch die *fruir*-Formen bei Godefroy zumeist Latinismen sind. WM., REW stellt *friant* zu lat. frīgere ‚rösten', vgl. ferner Dict. gén. *friand* und das markante Zitat *uns vins clers ... sur langue frians* (Mont.-Raynaud, Réc. de fabl. III, 146). *oposer* ist ein t. t. der scholastischen Disputation. *oublie* parodistisch = Oblate oder = *oubliee* ‚Schlaftrunk'. *porter la pes* entstammt der kirchl. Liturgie (Messe). Ich bevorzuge die Schreibungen *pieçon*, *pilçon* etc. Zu *Sathalie* s. meinen Exkurs in ASNS. 1920, 130 ff. (*goufre de Satenie*). Bei Godefr. betonen zwei Beispiele ausdrücklich den Gestank der Fischotter (*sete*). Auch Du Cange zitiert im Glossar *cribunel* (statt *tribunel*) ‚haut de la tête'. Mit *truit* weifs Vf. nichts anzufangen, es ist gewifs *trut* ‚Betrug, Tücke', vgl. Du Cange s. v. *truta* und die Sippe *trutanus*.

Tobler-Lommatzsch, Altfranzösisches Wörterbuch. Die 1. Lieferung erschien 1915, die 8. Lieferung 1925 schliefst mit den Buchstaben A und B den ersten Band (gr. 8°. LXX u. 1258 Sp.) endlich ab.

Das monumentale und für unsere Studien unschätzbare Lebenswerk Tobler's, das sein Schüler E. Lommatzsch entschieden und unter vielen Opfern, unterstützt durch die preufs. Akademie der Wissenschaften und die deutsche Notgemeinschaft, fördert, wird einer späteren und genaueren Würdigung überlassen

bleiben. Jenen einführenden Worten (1925) schliefst sich jeder an: „Nach wiederum zehn Jahren wird sich der Geburtstag Adolf Toblers zum hundertsten Male jähren und es ist mein sehnlicher Wunsch, bis dahin das Ruhmesdenkmal seines philologischen Schaffens zur Höhe emporzuführen. Möchte schon der vorliegende erste Band seines Werkes den rechten philologischen Sinn, als dessen grofser Meister Adolf Tobler der deutschen romanischen Forschung Ehre und Ansehen in der ganzen Welt gewann, der im heutigen Getriebe der Wissenschaft aber nicht selten gefährdet erscheint, stärken und neu beleben!"

Eugène Vinaver, Études sur le Tristan en prose. Les sources — les manuscrits — bibliographie critique. Paris, Honoré Champion 1925. 99 S.

Übersicht über die Quellen des Prosatristan, wobei von den fremden Bestandteilen (Queste del Saint Graal, Palamedes, Mort Artu, Merlinprophezeiungen u. a.) abgesehen wird, auf den Spuren von J. Bédier und Gertrude Schoepperle; mit letzterer nimmt Vf. für mehrere Episoden der Tristanprosa (Tristans Jugend, seine Werbung bei Isolde für Mark, Abschied vom Waldleben und Tod des Liebespaares) selbständige Züge an, charakterisiert aber richtiger die Komposition des Kompilators: Antagonismus zwischen Oheim und Neffen, daher der eigenartige Schlufs von der Ermordung Tristans durch Mark, so dafs Schoepperle's und Kelemina's Argumente hinfällig werden. Es ergibt sich aufs neue, dafs der Hauptsache nach der Prosaroman keiner anderen Quelle als jener der Dichtungen folgt. Sodann wird der Versuch einer Gruppeneinteilung der zahlreichen Hss. und Drucke (Kritik der Ansichten von Brakelmann, G. Paris, H. Sommer, E. Löseth) unternommen: eine ältere Etappe mit der summarischen Queste in zwei Gruppen, die jüngere mit der vollständigen Queste in mehreren Abarten, wozu auch die Frühdrucke gehören. Die Grundlage für eine spätere kritische Edition ist somit gegeben. Wertvoll ist die kritische Bibliographie mit einer Beschreibung aller Hss. und Drucke, dazu einer Analyse der bisher erschienenen Publikationen über den Prosatristanroman. Zum Schlufs einige Auszüge, die die Figur Dinadans betreffen.

Derselbe, Le roman de Tristan et Iseut dans l'œuvre de Thomas Malory. Avec trois phototypies hors texte. Paris, Honoré Champion 1925. 244 S.

Es wird festgestellt, dafs Thomas Malory im Tristanteile seiner Kompilation Le Morte Darthur (1485, Druck William Caxton) eine zusammenhängende Vorlage gehabt hat, die am besten innerhalb der zweiten, durch den Einschub der ausführlichen Queste del s. Graal charakterisierten Hauptgruppe durch die drei Hss. B. N. 103 — B. N. 334 — B. N. 99 nebzt Hs. Chantilly 315/7 dargestellt wird und die bereits in drei Teile (vgl. B. N. 99 und Chantilly) abgegrenzt war. Diesen Beweis liefert leicht der Vf. durch eindringliche Prüfung der kontinentalen Hss., während Sommer sich die Sache zu leicht machte (er studierte nur die Londoner Texte) und Löseth wenigstens die richtige Lösung des Problems angedeutet hatte. Es bestätigt sich der alte Grundsatz: zur Lösung einer literarischen Frage ist stets die Gesamtüberlieferung heranzuziehen. Wer sich darüber hinwegsetzt, leistet nur halbe Arbeit und seine Nachfolger müssen mit falschen oder vorgefafsten Urteilen aufräumen. In einem zweiten „matière et sens" überschriebenen Kapitel ergänzt der Vf. seine früheren Bemerkungen über den Typus des afrz. Prosaromans (Häufung der Episoden, neue Erzählungsserien, Mangel eines dramatischen Fortschritts),

betont die psychologisch-ritterliche Tendenz Malory's bei seiner Kürzung der franz. Quelle, seine neue Synthese, die Übersetzungsmethode und sein Verdienst als das eines Vermittlers zwischen französischer und englischer Erzählungskunst. Die verdienstvolle und gewissenhafte Studie beschliefsen Auszüge und Analysen der drei als Quellen ermittelten Hss. unter Hervorhebung des besonderen geistigen Eigentums Malory's, eine Konkordanztabelle zwischen ihm und den franz. Hss., schliefslich ein sehr genaues Eigennamenverzeichnis.

Karl Voretzsch, Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur. 3. Aufl. Halle, Max Niemeyer 1925 = Sammlung kurzer Lehrbücher der roman. Sprachen und Literaturen, hgb. K. Voretzsch. Bd. II. XIX u. 552 S.

Dafs wir nach 1905 und 1912 eine auf den bisherigen Stand der Forschung gebrachte Neuauflage dieses bewährten Handbuches erhalten haben, verdanken wir in erster Linie der rastlosen Energie des nicht nur durch die wirtschaftlichen Nöte der Zeit, auch durch eine den Forscher hemmende Wohnungszwangswirtschaft (s. Einl. S. X) eingeengten Verfassers. Trotzdem ist kaum etwas Wichtiges übergangen worden. Dafs die Einreihung des Gesamtstoffes noch straffer gehandhabt und das Schlufskapitel für das 14. Jhdt. etwas ausführlicher gestaltet wurde, wird man dankbar begrüfsen. Der Benützer sei auf die Nachträge und Berichtigungen S. 531 ff. besonders hingewiesen, da hier erst vielfach die neuesten Erscheinungen erwähnt werden konnten. Eine notwendige Studienergänzung bilden die beiden Lesebücher von K. Voretzsch (1921) und K. Glaser (1926), die im selben Verlag erschienen sind.

Walther von Wartburg, Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine darstellung des galloromanischen Sprachschatzes. Bonn und Leipzig, Kurt Schroeder (seit 1922). Lieferung Nr. 6: *bicornis* bis *bob-* (S. 353—416).

Seither im Selbstverlag (Kommissionsverlag H. R. Sauerländer & Cie., Aarau). Lieferung Nr. 7: *bob-* bis *braca* (S. 417—480). Lieferung Nr. 8: *braca* bis *broccus* (S. 481—544).

Das epochemachende Werk wird nach Abschlufs des ersten Bandes ausführlich besprochen werden.

(Fortsetzung folgt.)

A. H.



Joseph Haas

Kurzgefasste französische Literaturgeschichte von 1549—1900

in 4 Bänden. 8.

1. 1599—1650. 1924. VII, 250 S. ℳ 6,—; Lwd. gbd. ℳ 8,—
2. 1650—1715. 1925. VII, 291 S. ℳ 8,—; Lwd. gbd. ℳ 10,—
3. 1715—1820. 1925. VII, 274 S. ℳ 8,—; Lwd. gbd. ℳ 10,—
4. 1820—1900. Unter der Presse.

Jaufre

Ein altprovenzalischer Abenteuerroman des 13. Jahrhunderts

Nach Wendelin Foersters Kollationen auf Grund sämtlicher bekannter Handschriften mit Einleitung, Inhaltserzählung, Anmerkungen, Namen- und Wortverzeichnis herausgegeben von

Hermann Breuer

1926. gr. 8. LXIII, 445 S. ℳ 30,— (Gesellschaft für roman. Literatur 46)

Paul Piur

Petrarcas „Buch ohne Namen" und die Päpstliche Kurie

Ein Beitrag zur Geistesgeschichte der Frührenaissance

1925. gr. 8. XVI, 416 S. ℳ 18,—; Lwd. gbd. ℳ 20,—

Fr. Ritter

Bibliographie

zu Band 35 u. 36 (1910/11) der Zeitschrift für romanische Philologie

1926. gr. 8. VII, 533 S. ℳ 40,—

Karl Voretzsch

Philologie und Kulturkunde im neusprachlichen Unterricht an Schule und Universität

1926. 8. 40 S. ℳ 1,80

Druck von Karras, Kröber & Nietschmann, Halle (Saale)






Ausgegeben Mai 1927

ZEITSCHRIFT
FÜR
ROMANISCHE PHILOLOGIE

BEGRÜNDET VON PROF. DR. GUSTAV GRÖBER †

FORTGEFÜHRT UND HERAUSGEGEBEN

VON

DR. ALFONS HILKA

PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT GÖTTINGEN

1926

XLVI. BAND. HEFT 5 und 6



MAX NIEMEYER VERLAG

HALLE (SAALE)

1927

Die Zeitschrift erscheint in Bänden von 6 Heften

INHALT.

Manuskripte für die Zeitschrift sind an den Herausgeber
Prof. Dr. A. Hilka, Göttingen, Prinz Albrechtstr. 18
zu senden. An die Verlagsbuchhandlung Max Niemeyer in Halle sind alle Honorar und Sonderabzüge angehenden Anfragen und Wünsche zu richten.

Die Herren Mitarbeiter werden höflichst ersucht, Manuskripte druckfertig einzusenden und in den Korrekturbogen nach Möglichkeit solche Änderungen zu vermeiden, die mit Zeilen- oder Seitenumbrechung verknüpft sind. Die Verlagsbuchhandlung trägt nicht mehr die Kosten für die von der Druckerei nicht verschuldeten Korrekturen. Korrekturen bitte stets schleunigst zu erledigen.





SENHORA D. CAROLINA MICHAËLIS DE VASCONCELOS

Carolina Michaelis de Vasconcellos zum Gedächtnis.

Am 16. November 1925 ist Carolina Michaelis de Vasconcellos in Porto nach längerem Siechtum verschieden. Mit Dª Carolina ist eine der hervorragendsten Gestalten des neueren portugiesischen Geisteslebens, der hervorragendste Vermittler deutsch-portugiesischer Geistesbeziehungen der Gegenwart dahingegangen. Im Jahre 1876 an die Seite des Kunsthistorikers Joaquim de Vasconcellos berufen, hat Dª Carolina nahezu fünf Jahrzehnte in Portugal als deutsche Frau im Dienste wissenschaftlicher Forschung mit ungewöhnlicher Kraft gewirkt. Mit Stolz und tiefer Dankbarkeit blicken wir auf ihr grofses Lebenswerk zurück.

Etwa vom Jahre 1868 ab, wo die damals siebzehnjährige Forscherin zum ersten Male ein gröfseres Werk der Öffentlichkeit vorlegte, bis an die Schwelle des vorigen Jahres, wo sie aus Gesundheitsrücksichten von der durch sie berühmt gewordenen Lehrkanzel an der Universität Coimbra, die ihr 1911 übertragen worden war, zurücktrat, hat Carolina Michaelis eine literarische Tätigkeit entfaltet, die durch ihre Fülle, Vielgestaltigkeit und Gediegenheit wahrlich in Erstaunen setzt. In ihren Werken ist ein Material und eine Gedankenfülle ausgeschüttet, die, weit davon entfernt, in einem kurzen Aufsatz ganz gewürdigt werden zu können, selbst den erfahrenen Forscher überraschen und überwältigen. Auf dem Gebiete der Sprachwissenschaft, der Volkskunde und der literarischen Kritik hat sich Dª Carolina unvergängliche Verdienste erworben. Die romanische Philologie zählt sie zu ihren Gröfsten.

Schon ihre Jugendarbeiten zeugten von einer aufsergewöhnlichen geistigen Beweglichkeit und einer Beherrschung des Stoffes, die Veteranen der Wissenschaft Ehre gemacht hätte. Friedrich Diez, Ascoli, Mussafia, Gaston Paris, die Altmeister der romanischen Philologie, zollten der jugendlichen Forscherin begeistert Beifall. Ihre ersten Untersuchungen galten dem Wortschatz der romanischen Sprachen. 1876 veröffentlichte sie in Leipzig einen umfangreichen Band „Studien zur romanischen Wortschöpfung“, 1885 in den Misc. di filologia e linguistica Caix-Canello „Studien zur hispanischen Wortbedeutung“, deren reiche Ergebnisse zum sicheren Bestand der romanischen Wortkunde geworden sind. Methodisch bemerkenswert und kennzeichnend für die Einstellung der Verfasserin zu ihrem Stoff ist die Art, wie sie in diesen und anderen gleichartigen

Untersuchungen Sprachschöpfung und Sprachentwicklung verbindet mit den sie bedingenden und treibenden Kräften des Volksgeistes und aufbaut auf einer genauen Beobachtung der materiellen Kultur.

Auch in späteren Jahren ist D[a] Carolina oft und gern zu rein sprachlichen Untersuchungen zurückgekehrt. Das „Romanische etymologische Wörterbuch" zeugt davon, wie viel wir der gelehrten Frau auf dem Gebiet der Wortforschung verdanken. Die „Contribuições para o futuro Diccionario etimologico das linguas hispanicas" aus dem Jahre 1908 (RL XI, 1—62) zeigen sie auf der Höhe, ✓ die „Miscelas etimologicas" aus dem Jahre 1925 am Ende ihrer wortkundlichen Arbeit. In diesen offenbaren sich noch einmal in schöner Harmonie die literarische Belesenheit, die volkskundlichen Kenntnisse und die philologischen Gaben, die schon ihre früheren Untersuchungen auf dem Gebiet der romanischen Wortkunde so deutlich offenbaren.

Als Musterstück ihrer syntaktischen Arbeit, die bei der Fülle ihrer wortkundlichen Untersuchungen nicht übersehen werden darf, sei die Studie über den portugiesischen Infinitiv (Rom. Forsch. VII) herausgestellt, in der sie mit scharfsinniger Kritik und der ihr eigenen Kunst gewandter und klarer Darstellung ein von einer Reihe anderer Forscher vordem behandeltes Kernproblem der portugiesischen Syntax wieder aufgreift und sachkundig vertieft und erweitert.

Carolina Michaelis war überhaupt Philologe durch und durch — noch vor fünf Jahren hat sie die grofse Mühe nicht gescheut, zu der von ihr schon im Jahre 1914 veröffentlichten Ausgabe des „Cancioneiro da Ajuda" einen Wortindex herzustellen und auf diese Weise das monumentale Werk zu einem vollständigen Abschlufs gebracht. Sie hatte aber auch ein feines ästhetisches Empfinden. Philologische Gründlichkeit paart sich in ihren Werken mit künstlerischer Auffassungsgabe und Gestaltungskraft. In jahrzehntelanger Arbeit hat sich D[a] Carolina mit grofser Liebe und unübertreffbarer Emsigkeit in ihren Stoff hineingelebt, darüber hinaus es aber auch verstanden, das gewonnene Baumaterial zu äufserlich und innerlich harmonisch abgeschlossenen Werken zu gestalten. Das gilt zum Teil selbst von ihren rein sprachlichen, in stärkerem Mafse noch von ihren vorwiegend volkskundlichen und literarischen Arbeiten.

War schon in den ersten Arbeiten der Forscherin das Interesse am Volkskundlichen sichtbar geworden, so vertiefte sie sich in späteren Jahren immer mehr in die Offenbarungen der Volksseele.

Der Sprichwörterschatz, die Volksdichtung, volkstümliche Gewerbe, kurz Sitte und Brauch des portugiesischen Volkes waren die Themen, die Carolina Michaelis in unzähligen Variationen, bald in Gestalt von gröfseren Darstellungen, bald in Form von kleineren Abhandlungen, bald in ihren „Randglossen" und Kommentaren zu diesem oder jenem literarischen Problem, dieser oder jener Textstelle behandelt hat. Die „tradições populares" waren für sie Quelle und Stoff, die sie auf Grund ihrer aufsergewöhnlichen

Belesenheit und praktischen Erfahrung immer und immer wieder in glücklichster Weise verwertete, wenn es galt, die Erzeugnisse des portugiesischen Schrifttums zu interpretieren und zu deuten. In ihre literarischen Kommentare mischt sich anmutig der Stoff, den sie aus der Beobachtung der Volksseele schöpfte, und ihre volkskundlichen Darstellungen sind voll von Früchten literarischer Belesenheit. Volkskunde und Literaturwissenschaft verbinden sich in ihren Arbeiten zu einer prächtigen Harmonie. Wie glänzend hat sie es z. B. verstanden, die von einem spanischen Forscher von ihr erbetene Erklärung eines portugiesischen Liedchens, das sich in einem Drama des kastilischen Dichters Velez de Guevara findet, auszuspinnen zu einer tiefgründigen volkskundlichen, literarischen und sprachlichen Abhandlung über „A Saudade portuguesa", „Die portugiesische Wehmut", einer Abhandlung, die uns nicht nur mit Stoff und Wesenszügen literarischer Überlieferungen Portugals bekanntmacht, sondern uns auch tief hineinschauen läfst in die innerste Seele des portugiesischen Volkes. Und wie fein hat sie umgekehrt in einem andern Büchlein („Algumas palavras a respeito de púcaros de Portugal", 1921) die Geschichte eines Zweiges alter portugiesischer Gewerbekunst, der so volkstümlichen und zugleich so aristokratischen Wasserkrüge, aufgehellt auf Grund der literarischen Überlieferungen älterer Zeit! Zahlreiche Motive des „romanceiro" sind von Carolina Michaelis behandelt worden. In ihren „Estudos sobre o Romanceiro popular" (1907—1909) hat sie die portugiesische Romanze in den Rahmen der epischen Überlieferung der Halbinsel eingereiht und damit für das vergleichende Studium der epischen Volksdichtung in Spanien und Portugal eine feste Grundlage geschaffen.

Ihre volkskundlichen Arbeiten begleiten und ergänzen zahlreiche Werke vorwiegend literarischen Charakters. Die ältere portugiesische Literatur beherrschte D^a^ Carolina wie wenige neben ihr; aber auch die spanische Literaturwissenschaft verdankt ihr vieles. Aus der grofsen Zahl ihrer literarhistorischen Arbeiten ragen gewaltig als unvergängliche Denkmäler ihre Untersuchungen und Ausgaben altportugiesischer Liederbücher (vor allem des „Cancioneiro da Ajuda", Halle 1904), die kritische Ausgabe der Werke Sá de Mirandas, die weitausgreifenden Kommentare zu den dramatischen Schöpfungen Gil Vicentes und ihre Camõesstudien hervor. In ihnen offenbaren sich jene Weite des Erfassens und Tiefgründigkeit, jene Feinheit im ästhetischen Urteil und Strenge in der philologischen Kritik, jene Beweglichkeit in der Gestaltung des Ganzen und Zucht in der Ausführung des Einzelnen, kurz jene Paarung von künstlerischer Freiheit und wissenschaftlicher Gebundenheit, die uns das Lebenswerk der feinsinnigen und gelehrten Frau so anziehend und wertvoll machen. Eine Synthese ihres Wissens von der älteren portugiesischen Literatur hat uns Carolina Michaelis in ihrer unübertroffenen Gesamtdarstellung von der Entwicklung des portugiesischen Schrifttums bis zum Ausgang der klassischen Zeit gegeben.

Die Tiefgründigkeit und Vielseitigkeit von Dª Carolina hat J. Leite de Vasconcellos mit einigen schlichten Worten trefflich gekennzeichnet: „Wenn wir ihre Studie über die Wasserkrüge zur Hand nehmen, so möchten wir meinen, das Spezialgebiet der Verfasserin sei die Volkskunde; wenn wir irgendeine ihrer sprachlichen Untersuchungen lesen, so meinen wir, ihre Stärke liege auf diesem Gebiet; wenn wir schliefslich in ihren literarischen Abhandlungen blättern, so sind wir überzeugt, dafs sie nur die Literaturwissenschaft angezogen haben könne."

Das Leben von Carolina Michaelis war rastloser Dienst an der Wissenschaft und edler Dienst am Vaterlande. Jahre hindurch, bis es ihr an körperlicher Kraft gebrach, hat Dª Carolina in Coimbra als Professor der deutschen Sprache und Literatur gewirkt. Generationen junger portugiesischer Studenten haben zu den Füfsen der deutschen Frau gesessen und von ihr gründliche und geistreiche Belehrung über deutsches Geistesleben, über Sitte und Art unseres deutschen Vaterlandes empfangen.

So ist Carolina Michaelis in doppeltem Sinne ein edler deutscher Kulturpionier im romanischen Ausland gewesen: als Leuchte echter deutscher Wissenschaft auf dem von ihr gewählten Forschungsgebiet und als Künderin unserer Geistesart. Ihr Verdienst um Wissenschaft und Vaterland ist unvergänglich.

* * *

Eine vollständige Übersicht der Schriften von Carolina Michaelis bis zum Jahre 1911 hat J. Leite de Vasconcellos (Carolina Michaelis, Lista dos seus trabalhos literarios, Lisboa 1912) gegeben. Bis zur Gegenwart ist die Liste von Mendes dos Remédios in der Zeitschrift Biblos (Coimbra) II, 1926, S. 241—247 fortgeführt worden. Ebendort befindet sich ein Verzeichnis hinterlassener bzw. geplanter Arbeiten, im Anschlufs an eine wertvolle Würdigung von Dª Carolina.

F. KRÜGER.



Zu Yvain—Owein.

I.

Eine Vergleichung der auf uns gekommenen Fassungen des Yvainstoffes, die sich zum Ziel setzt, womöglich über das Verhältnis der verschiedenen Bearbeitungen zueinander Klarheit zu schaffen, hat besonders die Komposition der Romane ins Auge zu fassen. Ist man sich doch heutzutage wohl darüber einig, dafs der Yvain nicht als fertiges Werk von einem Dichter aus Eigenem geschaffen wurde, doch dafs vielmehr für manche Episode die Herkunft aus irgendeiner Quelle behauptet werden mufs. Im Folgenden soll nun zunächst — ohne dafs hiermit über die Komposition oder die Herkunft des Stoffes ein Urteil gesprochen wäre — untersucht werden, in welcher Weise die verschiedenen Ereignisse im Roman zu einem Ganzen verknüpft worden sind.

1. Zu diesen Verbindungselementen mufs gleich die Einleitung gezählt werden, denn diese erfüllt vor allem den besonderen Zweck, Yvain zum Quellenabenteuer anzuregen und den übrigen Hof zugleich mit der Existenz des Brunnens bekannt zu machen. Die Eingangsepisode ist, indem der spätere Aufbruch des Königs nach der Quelle durch sie vorbereitet wird, für die Komposition des Ganzen von höchster Wichtigkeit. Die beiden Hauptdenkmäler, Chrestien's *Yvain* (Chr.) und das Mabinogi *Owein et Lunet* (M.), weichen hier gleich bedeutend voneinander ab. Bei Chr. ist Artus während Calogrenants Erzählung nicht anwesend. Er schläft in einem Zimmer nebenan. Nachdem der Erzähler geendet hat, tritt Artus jedoch in den Saal und die Königin teilt ihm die ganze Geschichte Wort für Wort mit. Er schwört dann drei teure Eide, dafs er sich nach dem Brunnen aufmachen will. M. berichtet in der Hauptsache, wie Artus im Saale einschläft, die Geschichte des Ritters Kynon nicht mit anhört und diese auch nachher nicht erfährt. Zenker[1] folgert hieraus zweierlei, erstens dafs Chr.'s Fassung hier unlogisch und verwirrt sei, zweitens dafs M. in diesem Punkt das Ursprüngliche habe. Was Chr. betrifft mufs man Zenker beistimmen, dafs der schon an sich auffällige Schlaf des Königs hier durchaus zwecklos ist, denn dieser hätte das Abenteuer ebenso-

[1] R. Zenker, *Forschungen zur Artusepik*, I *Ivainstudien* (Beihefte zur *ZfrPh.*, Heft 70), Halle 1921, S. 225 ff.



gut aus Calogrenants Mund wie aus dem der Königin vernehmen können. Das Motiv des Schlafes paſst nicht mehr in den Zusammenhang und weist darauf hin, daſs Artus in einer früheren Redaktion den Bericht des Calogrenant nicht habe erfahren dürfen. Ob M. nun aber demgegenüber ursprünglich sein kann, ist ein Zweites. Artus sitzt inmitten seiner Ritter im Saale und sagt[1]: „Hommes, si vous ne vous moquiez pas de moi, je dormirais volontiers en attendant mon repas. Pour vous, vous pouvez causer, prendre des pots d'hydromel et des tranches de viande de la main de Kei. Et l'empereur s'endormit." Hieraus geht gleich hervor, daſs das Einschlafen des Königs in der Gesellschaft sehr merkwürdig ist, sonst hätte er nicht gesagt „Si vous ne vous moquiez pas de moi". Eigentlich ist Chr., wo der König sich wenigstens entfernt, begreiflicher.[2] Zweitens fällt es auf, daſs die Ritter, ehe Kynon seine Erzählung beginnt, Fleischschnitte essen und Met trinken. S. 4 wird sogar ausdrücklich betont, daſs man zuerst iſst und trinkt und daſs darauf Kynon anfängt zu erzählen. Und Artus wollte gerade schlafen während er die Mahlzeit erwartete. Sobald er erwacht ist, fragt er, ob es schon Zeit sei zum Essen und alle gehen zu Tisch (S. 16). Also die Ritter essen zweimal.

Ein weiterer Umstand, der gegen die Ursprünglichkeit der Eingangsepisode in M. spricht, liegt in der überschwenglichen und für die anwesende Königin geradezu beleidigenden Weise, wie Kynon die Schönheit der 24 Mädchen auf dem Schlosse seines Wirtes lobt: „la plus laide d'entre elles était plus belle que la jeune fille la plus belle que tu aies jamais vue dans l'île de Bretagne; la moins belle était plus charmante que Gwenhwyvar, femme d'Arthur, quand elle est la plus belle, le jour de Noël ou le jour de Pâques, pour la messe" (S. 7). Das Auffällige dieser Äuſserung in Anwesenheit der Königin hat auch Brown[3] bemerkt, allein dieser meint, von Unhöflichkeit könne hier nicht die Rede sein, denn die erwähnten schöneren Jungfrauen seien natürlich Feen gewesen. Das muſste Brown aber gerade beweisen, und auſserdem, auch wenn dem so ist, trifft seine Erklärung nicht zu. Die Lais von *Lanval* und *Graelent*[4] beruhen gerade darauf, daſs die Königin es als tödliche Beleidigung empfindet, als ein Ritter sich rühmt die Liebe einer Dame — auch hier einer Fee — zu genieſsen, die schöner sei als sie.

Schlieſslich möchte ich in bezug auf die Eingangsepisode auf folgenden Punkt hinweisen: bei Chr. ist es ganz natürlich, daſs Yvain sich heimlich vom Hofe entfernt, denn er wünscht vór Artus das Abenteuer an der Quelle zu bestehen. In M. jedoch weiſs

---

[1] J. Loth, *Les Mabinogion*, 2me Ed., Paris 1913, II, S. 4.
[2] Vgl. über den Schlaf auch Kölbing in seiner Ausgabe der *Ivens Saga*, Anm. zu I, 4 (Altnordische Saga-Bibliothek, Nr. 7, Halle 1898).
[3] *Rom. Rev.*, III, 161.
[4] *Die Lais der Marie de France*, hrsg. von K. Warnke, 2. Aufl., Halle 1900, S. 86 ff.

der König nicht um die Geschichte und es liegt auch kein Grund vor anzunehmen, dafs er Owein verboten hätte, den Hof zu verlassen, falls dieser ihn um Urlaub gebeten hätte. Dafs er dem Ritter einen solchen bewilligt hätte, wäre nur natürlich gewesen, auch sogar wenn Owein ihm seine Absicht, zur Wunderquelle zu ziehen, mitgeteilt hätte! Trotzdem heifst es im M.: „Le repas terminé, Owein disparut. Il alla à son logis et prépara son cheval et ses armes. Le lendemain, dès qu'il voit le jour poindre, il revêt son armure, monte à cheval ...“ usw. (S. 16). Dem ist m. E. doch zu entnehmen, dafs Owein sich auch hier heimlich davonmacht. Aber weiter! Owein bleibt drei Jahre vom Hofe fort. Da meint Artus eines Tages, er müsse sterben, wenn er im vierten den geliebten Owein nicht wiedersehe. „Je suis bien sûr“ fügt er zu Gwalchmei hinzu, „que c'est à la suite du récit de Kynon, fils de Klydno, qu'il a disparu du milieu de nous“ (S. 28). Also Artus weifs doch um die Geschichte — vielleicht hat er sie inzwischen erfahren — er scheint sich aber in den verflossenen drei Jahren nicht darum gekümmert zu haben, hätte folglich dem Ritter auch nicht abgeschlagen, die Fahrt vor ihm zu unternehmen! Sogar jetzt ist es im Zusammenhang des Textes eigentlich Gwalchmei, der den König zum Aufbruch nach der Quelle bestimmt, freilich auch das in ziemlich auffallender Weise. Artus hat nichts darüber gesagt, dafs er beabsichtige, Owein zu suchen. Trotzdem antwortet Gwalchmei auf die oben zitierte Äufserung des Königs: „Il n'est pas nécessaire, que tu rassembles les troupes de tes Etats pour cela; avec tes gens seulement, tu peux venger Owein s'il est tué, le délivrer s'il est prisonnier, et l'emmener avec toi s'il est en vie“ (S. 28).

Aus den drei besprochenen Zügen geht m. E. hervor, dafs M. ebensowenig wie Chr. eine ursprüngliche Fassung dieser Eingangsepisode repräsentiert. Der Schlaf des Königs ist in M. besser motiviert; darin könnte Chr. auf eine dem M. nahe verwandte Quelle zurückgehen. In bezug auf Yvains heimliches Verschwinden und Artus' Aufbruch ist dies unmöglich und liefse sich die Entwicklung in umgekehrter Richtung besser verstehen.

Hartmann (H.) stimmt in der Hauptsache zu Chr. und gibt keinen Aufschlufs. Nur wird deutlich erwähnt, dafs die Königin anfangs zugegen war und sich mit Artus entfernt (77),[1] was aus Chr.'s Darstellung nicht mit Bestimmtheit geschlossen werden kann. Der *Iban* des Ulrich Füetrer (F.) weicht jedoch erheblich ab. Hier entfernt Artus sich nicht aus dem Saal und schläft auch nicht ein. Bei der Beurteilung dieser Tatsache ist vorwegzunehmen, dafs Füetrer wohl sicher H., aber ebensosicher auch andere

[1] Ausg. Henrici, (Germ. Handbibliothek, Nr. VIII), Halle 1891. Die deutschen und nordischen Bearbeitungen werden weiter in dem vorliegenden Aufsatz nur herangezogen, wenn ihre Abweichungen von Chr. für die Beurteilung der jeweils in Frage stehenden Episode von Bedeutung sind.



Quellen gekannt hat.[1] Demnach haben wir mit der Möglichkeit zu rechnen, daſs F. hier selbständig gebessert habe — was sich an dieser Stelle sehr gut erklären lieſse — oder aber wir müssen annehmen, daſs er sich seine Beschreibung anderswo holte. Es scheint mir jedoch fraglich, ob für die ursprüngliche Gestalt der Erzählung diese Fassung ohne Schlaf des Königs angesetzt werden darf, denn es handelt sich in der ganzen Eingangsepisode nicht um ein eigentliches Moment des Romans, sondern um ein Verbindungsglied. Aufs engste hängt die Frage nach der ursprünglichen Form eines solchen mit der nach der Komposition des Ganzen zusammen, indem die Zwischenglieder viel jünger sein müssen als die eigentlichen Kernmotive, aus denen die Dichtung sich zusammensetzt. Vorläufig möchte ich mich darauf beschränken zu betonen, daſs die Wahrscheinlichkeit dafür spricht, daſs der Schlaf von demjenigen Dichter in den Gang der Handlung eingeführt wurde, der Artus' Erscheinen an der Wunderquelle mit dem bestandenen Abenteuer des einzelnen Ritters daselbst verbinden wollte. Die Fassung F. käme für die älteste Gestalt des Zuges somit nicht in Frage: als solche müſsten wir eine dem M. und Chr. verwandte Form annehmen.

Die *Ivens Saga* (S.) weicht nur insoweit ab, daſs Kalebrant, durch das Los getroffen, sich herbeilassen muſs, eines seiner Erlebnisse zu erzählen. Sonst stimmt S. zu Chr.

2. Ein zweiter verbindender Zug, der hier näher betrachtet werden muſs, ist Artus' Erscheinen an der Wunderquelle und damit verknüpft Yvains Aufbruch aus seinem neueroberten Gebiet. Eigentlich kann bloſs letzterer als Verbindungselement in Anspruch genommen werden, weil des Königs Ankunft den Abschluſs der durch Calogrenants Erzählung zu weiterem Umfang ausgedehnten Quellenepisode des Romans bildet und namentlich in M. des epischen Inhalts nicht entbehrt. Doch sind Ankunft des Königs und Yvains Aufbruch so eng miteinander verbunden, daſs sie hier wohl besser zusammen besprochen werden.

Anerkanntermaſsen ist Chr.'s Fassung widersinnig. Artus trifft etwa 16 Tage nach Yvain an der Quelle ein, nachdem er der Schloſsherrin durch die „*dameisele sauvage*" seine Ankunft gemeldet hat (1619—21).[2] Yvain, der, zwar auch aus Liebe, aber doch zugleich auch als Beschützer des Brunnens von Laudine als Gatte akzeptiert wurde,[3] hat sich als Verteidiger der Gewitterquelle zu bewähren und kann sich kaum eine seinem abenteuerlichen Sinn besser zusagende Aufgabe wünschen. Auf Gauvains Zureden entfernt er sich jedoch von Laudinens Hof, aus Furcht, sich daselbst

---

[1] Henrici, *Ulrich Füetrers Löwenritter*, *Zfda.* XXXIV, 170 ff. und Zenker, *Ivainstudien* 227 u. ö.

[2] Bei H. geschieht dies durch einen *boten* (1831—41), der eigentlich an den Schloſsherrn entsandt worden war.

[3] Daſs Laudine nicht nur bei H., sondern auch bei Chr. den Ritter aus Liebe heiratet, habe ich *Neophilologus* IV, 310 ff. nachgewiesen.

zu verliegen.[1] Chr.'s Darstellung ist hier nur dann zu verstehen, wenn man annimmt, dafs Chr. mit seinem Helden noch anderes vorhatte, d. h. wenn man die kurze Episode als Übergangszug fafst. Die Beschreibung des Quellenabenteuers konnte, nach menschlichen Begriffen, nur damit enden, dafs der Ritter sein weiteres Leben daransetzte, die heifs geliebte Frau vor der ihr unablässig durch den Brunnen drohenden Gefahr zu schützen und dafs er im Kampf mit immer neuen Gegnern sein Rittertum aufs glänzendste betätigte. Solche Geschichten, wo ein Ritter auf lange Jahre im Dienste einer Frau einer sich beständig erneuernden Aufgabe oblag, sind bekannt genug. Der Dichter der Chr.-Fassung mufs wohl einen ganz bestimmten Grund gehabt haben, weshalb er jenes Schema durchbrach. Dieser mufs wohl in der Natur des von ihm bearbeiteten Stoffes gelegen haben. Er wollte — aus was für einem Grunde immer — den Helden noch in weitere Abenteuer verstricken und setzte damit gleichfalls eine in dem Stoff begründete Tradition fort. Das letzten Endes zugrunde liegende Motiv gestattete somit eine Fortsetzung oder war in sich abgeschlossen. Auf diesen wenig einheitlichen Charakter wird später zurückzukommen sein.

Auch M. kann hier nicht ursprünglich sein. Auf das Auffällige, dafs Artus die Geschichte des Kynon nicht mit anhört, sie auch — so viel wir wissen — nicht erfährt, aber trotzdem nach drei Jahren glaubt sterben zu müssen, wenn er Owein nicht wiedersehe, der sicher durch Kynons Bericht zum Aufbruch veranlafst worden sei, wurde oben schon hingewiesen. Ebenfalls darauf, dafs Artus sich zunächst nicht darüber äufsert, dafs er selbst Owein suchen wolle, Gwalchmei jedoch sofort antwortet, dazu brauche er nicht seine ganze Macht, die Zahl der am Hofe Weilenden sei dazu vollkommen ausreichend. Es fällt uns nun weiter auf, dafs die Aufbrechenden „étaient au nombre de trois mille sans compter les subordonnés“ (S. 28). Alle 3000 Ritter kämpfen einer nach dem andern gegen Owein und werden mit Ausnahme von Gwalchmei alle besiegt. Der erste Kampf, der gegen Kei, nimmt einen Tag und einen Teil des zweiten in Anspruch, der letzte, gegen Gwalchmei, mehr als zwei Tage. Wenn man nun annimmt, dafs Owein an den anderen Tagen je 10 Ritter besiegte, so sind für die Zeit dieser 3000 Einzelkämpfe immerhin 300 Tage, also 10 Monate anzusetzen. Nun weifs ich recht wohl, dafs man was Zahlen betrifft und besonders in bezug auf die Drei, es mit diesen keltischen Erzählungen nicht so genau nehmen darf, aber eine so ausführliche Vergleichung, wie Zenker die in seinen *Ivainstudien* gibt, sollte doch nicht darüber hinweglesen[2]. Zenker sagt einfach S. 275: „am

[1] Vgl. vor allem Zenker, *Ivainstudien* 274 ff.

[2] Auch W. Greiner tut das, der, obgleich er in seiner Leipziger Diss. (*Owein — Ivain*, *Neue Beiträge zur Frage nach der Unabhängigkeit der kymrischen Mabinogion von den Romanen Chrestiens*, 1. Teil, Halle 1917) mehr als 100 Seiten auf eine Vergleichung der beiden Texte verwendet, manchen wichtigen Punkt unbemerkt passieren läfst, wie ich weiter unten Gelegenheit haben werde zu zeigen.

fünften Tage, als Artus wieder aufbrechen will ...", allein diese Zahl 5 wird im Texte nirgends genannt und ist nach dem oben Gesagten in dem Zusammenhang unmöglich. Dafs die 3000 Einzelkämpfe den Sinn des Ganzen zerstören, erhellt auch aus folgendem Umstand: Ehe er sich aufmacht, sagt Artus zu Gwalchmei, dafs Owein „depuis trois longues années" (S. 28) verschwunden sei. Als alle Ritter an der Gewitterquelle von dem Verteidiger derselben besiegt worden sind und Artus, nachdem er den Streit der beiden Freunde Gwalchmei und Owein geschlichtet hat, am nächsten Morgen Miene macht, die Gegend wieder zu verlassen, sagt Owein zu ihm: „il y a aujourd'hui trois ans que je t'ai quitté" (S. 32). Also für die 3000 Ritterkämpfe ist in der Erzählung kein Raum.[1] Vermutlich handelt es sich um eine jüngere Interpolation. Das Sinnwidrige derselben ist aber dem Verfasser des uns überlieferten Textes schon nicht mehr bewufst, denn wir lesen daselbst, dafs der Andrang des Heeres (der Besiegten!) um Owein nach der Wiedererkennung um den Hals zu fallen, so grofs war, dafs wenig fehlte, so hätten welche im Gedränge den Tod gefunden! Mithin gehörten das starke Heer, das Artus begleitete — und damit wohl zusammen die vielen Ritterkämpfe — schon zum Bestand der Geschichte, als unser M.-Dichter sich an die Arbeit machte.

Ich habe diese Zahl der 3000 mit einigem Nachdruck hervorgehoben, nicht weil ich darin eben ein überzeugendes Argument erblicke gegen die Ansicht, dafs M. den anderen Fassungen gegenüber die primäre Redaktion biete, sondern weil ich umgekehrt betonen möchte, dafs die drei Jahre, während welcher Owein die Quelle verteidigt, ehe Artus mit seinem Heer da erscheint, auch nicht gerade mathematische Beweiskraft besitzen. Zwar ist Zenker darin beizustimmen, dafs M. hier logisch motiviere und dafs Oweins Bitte um Urlaub dadurch begreiflicher werde, aber die dreijährige Verteidigung der Quelle und die dreimonatige Dauer des Urlaubs geben doch wieder zu denken. Sie wiegen als Argument pro die 3000 Einzelkämpfe contra auf. Von den drei Jahren, während welcher Owein das Bankett für Artus vorbereitete, von den drei Monaten, welche die Armee brauchte, das Festmahl zu verzehren und von den drei Jahren statt der geplanten drei Monate, die Owein seiner Dame fernblieb, sehe ich in diesem Zusammenhang nur ab.[2]

Eine weitere Abweichung, nämlich die verschiedene Stelle, welche dem Zweikampf Gauvain—Yvain im Roman zugewiesen wurde, gelangt unten zur Besprechung.

Sodann besteht ein bedeutender Unterschied in der Weise, wie man Laudine dazu veranlafst, ihren Gatten auf einige Zeit

[1] Hierzu ist in anderem Zusammenhang jetzt Singer zu vergleichen, *Die Artussage*, Bern 1926, S. 10ff., wo erwähnt wird, dafs Artus in der Schlacht am Mons Badonis mit eigener Hand 960 Feinde erschlagen haben soll. Ähnliches findet sich in der Wilhelmspoesie.

[2] Über die Zahl Drei vgl. Greiner, *a. a. O.* 138ff., S. weiter auch Loth's Einleitung zu den *Triaden*, *Mab.* II, 223ff.

mit Artus ziehen zu lassen. Chr. berichtet wie Artus sich die ganze Woche, die er auf der Burg verbrachte, bemüht, den Ritter zum Aufbruch zu bestimmen, was dann schliefslich Gauvains Überredungskunst gelingt. In M. dagegen schickt Artus gegen Ende seines dreimonatigen Aufenthalts der Schlofsdame Boten, „des messagers, pour lui demander de laisser Owein venir avec lui“ (S. 33). Es ist keine Frage, wer hier besser motiviert. Die Boten an die Herrin des Schlosses, wo Artus selbst seit längerer Zeit weilt — und Boten dazu in einer so wichtigen Angelegenheit — sind eine wenig glückliche Erfindung, wogegen Chr.'s Fassung hier vollkommen klar und verständlich ist. Aufserdem ist nicht schwer einzusehen, woher M. sich diese Boten geholt hat. Nach Chr. schickte Yvain, als er mit Artus und dessen Ritterschar seiner Burg zuritt, einen Boten voraus um seiner Frau die Ankunft der Gäste zu melden (2315). Wie Zenker hervorhebt, stimmt F. hier mit Chr. überein. Dieser Bote ist sehr begreiflich. Es ist daher anzunehmen, dafs er auch in M.'s Vorlage stand und von diesem irrtümlicherweise an eine ganz falsche Stelle versetzt wurde.

Der ganze Abschnitt in M. zwischen dem Freundeskampf und der Szene, wo Laudinens Bote dem ungetreuen Ritter so heftige Vorwürfe macht, d. h. die ganze Verbindungsepisode, womit wir uns augenblicklich befassen, ist in seiner trockenen Kürze — 22 Zeilen gegen etwa 370 Verse bei Chr. und mehr als 400 bei H. — die besonders gegen die breite Umständlichkeit der vorhergehenden und der nachfolgenden Szene absticht, durchaus auffällig, bringt aufserdem allerhand Unmögliches, ist daher sicher nicht alt. Der Abschnitt fafst in möglichster Kürze auszugsweise das Geschehene zusammen, das dem Verfasser offenbar in breiterer Erzählung bekannt war. Dabei irrt dieser sich mehrmals. Ich mache, aufser auf das oben Ausgeführte, noch auf folgendes aufmerksam.

Artus wollte nach M. den Ritter Owein mit sich nehmen, „afin de le montrer aux gentilshommes et aux dames de l'île de Bretagne“ (S. 33). Offenbar befand er sich also nicht in Grofsbritannien, es folgt denn auch ganz richtig: „Owein alla avec Arthur dans l'île de Bretagne“. Wo befand er sich denn? Brown sagt natürlich: in the Other World,[1] allein Brown nimmt auch hier wieder an, was ihm noch erst zu beweisen obliegt. Welche auch immer die Grundlage des Romans sein mag, es liegt weder im *Yvain* noch auch im *Mabinogi* eine Andeutung vor, dafs es sich bei Artus' Besuch auf dem Schlofs der Laudine um eine Reise ins Jenseits handelt. Höchstens könnte man — aber als durchaus hypothetische Annahme — in der Stelle eine Reminiszenz an ein solches Jenseitsmärchen erblicken. Auch dann aber liegt im Zusammenhang des Romans ein grober Fehler vor. Möglich wäre folgende Erklärung. Der Wald von Broceliande, wo Chr. nach Wace, *Roman de Rou*,[2]

[1] *Rom. Rev.* III, 163.
[2] Hrsg. von H. Andresen, Heilbronn 1877.

6395 ff die Quelle lokalisiert, liegt in Aremorika. Artus hält Hof, nach M., zu *Kaer Llion sur Wysc*, also in Cornwall. Der Verfasser des Roten Buches könnte die Quelle in Aremorika z. B. aus Wace gekannt haben. Er empfand die Unmöglichkeit, daſs Owein gleich nachher zu Kaer Llion sein muſste und meinte nun die Sache zu retten, indem er einschob, daſs Artus ihn nach Groſsbritannien führte. Übrigens muſs gleich hinzugefügt werden, daſs eine ähnliche Unmöglichkeit der Lokalisierung auch bei Chr. vorliegt. Dieser nennt ausdrücklich den Wald von Broceliande und erwähnt trotzdem, daſs Artus zu Anfang sich zu *Carduel an Gales* (7) befand, später zu *Cestre* (2680), also beide Male auf der Insel.[1]

Allein auch sonst ist es unbegreiflich, daſs Artus den Ritter Owein den Damen und Herren Groſsbritanniens zeigen will. Ein so berühmter Ritter — man denke an das Lob der Königin — war natürlich längst im ganzen Reiche bekannt. Er wollte sich doch wohl nicht als Prahlhans von Burg zu Burg führen lassen um überall das ihm von den Bewohnern gespendete Lob einzuheimsen?

Schlieſslich geht die Unzuverlässigkeit des M.-Textes auch daraus hervor, daſs hier der Ring, den Laudinens Botin im folgenden Abschnitt höhnisch zurückfordert, einfach vom Dichter vergessen wurde. Wir wissen aus Chr., daſs Laudine ihrem Gatten beim Abschied einen Ring mitgab, der ihn, so lange er ihr treu sei, gegen allerhand Übel schützen werde.[2] Als Yvain die Frist versäumt, verlangt Laudine den Ring zurück. In M. aber wird der Ring zurückgefordert, ohne daſs wir wissen, welche Bewandtnis es mit diesem Ringe hat oder gar, daſs Owein einen Ring besitzt! M. ist hier durchaus unverständlich und verdorben.

Ich glaube jetzt hinlänglich gezeigt zu haben, daſs M. ebenso wie Chr., in ganz unmöglicher Weise das Abenteuer an der Wunderquelle mit dem folgenden Abschnitt verknüpft. Beide Fassungen sind widersinnig. Einige in M. unbegreifliche Züge — die Boten an falscher Stelle, der vergessene Ring, vielleicht auch die Angabe, der König habe Owein den englischen Baronen zeigen wollen — lieſsen sich durch Bekanntschaft mit der Chr.-Fassung erklären oder ergänzen. Aus zahlreichen Gründen geht aber schlagend hervor, daſs weder M. noch Chr. in irgendwie verständlicher Motivierung den Übergang zum folgenden Abschnitt herstellt.

H. weicht stofflich nicht wesentlich von Chr. ab.[3] S. läſst Valvan (Gauvain) sich der Jungfrau Luneta als Geliebten antragen

---

[1] Vgl. auch hierzu Zenker, *Weiteres zur Mabinogionfrage*, *ZFSL.* XLV, 115 ff. Daſs Chr. die Städte *Cestre* und *Carduel* in Frankreich lokalisierte — wie Zenker annimmt — scheint mir möglich, daſs er aber geglaubt hätte, *Gales* (Wales) sei ein Teil der französischen Bretagne, wäre doch etwas stark.

[2] Kölbing bemerkt *a. a. O.* XI ganz richtig, daſs dieser Ring in der Erzählung durchaus überflüssig sei, denn der Ritter habe keine Gelegenheit, die Zauberkraft desselben zu erproben.

[3] Vgl. besonders B. Gaster, *Vergleich des Hartmannschen Iwein mit dem Löwenritter Chrestiens*, Diss., Greifswald 1896. Vielfach berichtigend dazu meine Abhandlung *Neophilologus* IV, 310 ff.

(VIII, 23), wozu Chr. 2433ff. leicht führen konnte. Vgl. auch H. 2739ff., namentlich 2756/57.

3. M. und Chr. übergehen beide stillschweigend die Zeit, während welcher Owein von Artus im Lande umhergeführt wurde, resp. mit Gauvain Turniere besuchte. Auch H. widmet dieser Periode nur wenige, nichtssagende Zeilen. Doch ist es klar, dafs mit dem Erscheinen der Botin am Hofe ein neuer Abschnitt des Romans eingeleitet wird.[1] M. und Chr. weichen hier nicht ab, in H. jedoch stofsen wir auf die auffällige Mitteilung, dafs diese Botin Lunete gewesen sei (3103).[2] Es liegt hier kein Versehen des deutschen Dichters vor, denn aus 3137ff., wo die Botin sich Iwein gegenüber beklagt, dafs er ihr, der Zofe, ihre Hilfe nicht besser gedankt habe, geht unzweideutig hervor, dafs Hartmann sich völlig klar darüber ist, dafs er Lunete als Botin auftreten läfst. Ebenso sicher ist es, dass die Botin bei Chr. nicht Lunete sein kann, denn die hier auftretende Botin tadelt in ihrer Scheltrede gerade die Zofe:

2765/66 Mes tant di, que traïz nos a,
Qui a ma dame t'esposa.

Das kann keine andere als Lunete sein. Ein Mifsverständnis ist wohl ausgeschlossen, also mufs H. an dieser Stelle sehr bewufst geändert haben. Hat er das aus Eigenem getan, so ist schwer einzusehen, welcher Grund ihn dazu bestimmt haben könnte, denn seine Fassung gibt kaum einen besseren Sinn. Wir sind also versucht zu denken, dafs er Lunete in anderer Verbindung als Botin gekannt habe. In diesem Zusammenhang sei zunächst erinnert an die auch von Brown[3] und Zenker[4] schon herangezogene Stelle Chr. 1004/5:

Une foiz a la cort le roi
M'anvoia ma dame an message

Lunete sei früher also mal als Botin an den Artushof geschickt worden. Dort habe von allen Rittern, so heifst es dann weiter, nur Yvain freundlich zu ihr gesprochen und sie wolle ihm das jetzt vergelten. Bei H. entspricht dieser Stelle 1181—97. Möglich ist nun, dafs H. sich 3103 durch die Erinnerung an diese Stelle bestimmen liefs. Die andere Möglichkeit ist aber, dafs die recht auffällige Erwähnung jener ersten Botenreise mit einer weiter verbreiteten Tradition der Lunete als Botin zusammenhängt und dafs H. auf diese zurückgriff. Lunete als Botin am Artushof zu einer Zeit, die den im Roman berichteten Ereignissen vorausliegt, ist

[1] Gegen Brown und Zenker spricht, dafs diese Botin aus dem Reich der Laudine nicht auf einem schwarzen Pferd reitet, sondern M.: *sur un cheval brun* (S. 33), Chr.: *sor un palefroi noir bauçant* (2707), auf einem schwarz und weifs gesprenkelten Zelter.

[2] Vgl. *Neophilologus* IV, 315.

[3] *Publ. Mod. Langu. Ass.* XX, 677.

[4] *Ivainstudien*, 18.

sicher ein alter Zug, denn dadurch wird das uns sonst unbegreiflich erscheinende Verhältnis der Zofe zu dem Ritter Yvain auf einmal verständlich.

Hier kommt besonders das VII. Buch von Malory's *Morte d'Arthur*, der sogenannte *Gareth*, in Betracht, der auch von Brown und Zenker bereits herangezogen wurde. Dieser Roman, mit dem wir uns weiter noch ausführlich zu beschäftigen haben werden, behandelt einen z. T. sicher mit dem *Yvain* zusammenhängenden Stoff und kennt Lunet als eine Botin, die zugleich die Schwester der Schlofsdame Liones ist. Die Stellung der Lunete ist in allen *Yvain*-Bearbeitungen eine höchst auffällige. Einerseits Dienerin, ist sie anderseits Freundin der Schlofsdame. Auch Yvain und Gauvain gegenüber ist sie an mancher Stelle eher Standesgenossin als eine zur Dienerschaft Gehörige. Alle diese Schwierigkeiten werden beseitigt durch die Annahme, sie sei ursprünglich die Schwester der Laudine und sei als solche auch von dieser früher an den Artushof geschickt worden. Doch ist mit Zenker zu bedenken, dafs „über eine Vermutung, wenn auch eine recht wahrscheinliche, hier nicht hinauszukommen ist.“ Schon bedeutend weniger wahrscheinlich kommt es mir vor, dafs Lunete und die bei Chr. auftretende „dameisele sauvage“, wie Zenker S. 103 vermutet, ursprünglich identisch sein sollten. Diese dameisele ist eine Botin des Königs Artus, freilich wunderlich genug eingesetzt, nicht eine der Laudine.

Nitze[1] endlich bringt, lediglich zu dem Zwecke eine Beziehung zur Mondgöttin Diana herzustellen, den Namen Lunete in Verbindung mit Luna, wie mir scheint, ohne jede innere Berechtigung.[2] Vgl. Loth, *Mab.* II, 2, Anm. 2.

4. Das Erscheinen der Botin am Artushof ist die Einleitung zu dem das Waldleben und die Abenteuerfahrt behandelnden Abschnitt des Romans. Obgleich diese Periode erst unten zur Besprechung gelangen soll, mufs hier gleich vorweggenommen werden, dafs sie sich eigentlich aus zwei Teilen zusammensetzt, aus dem Waldleben, bzw. dem Wahnsinn des Ritters und aus der Beschreibung der Abenteuerfahrt. Greiner[3] hat bezüglich der Einleitung dieser Episode auf die zahlreichen Übereinstimmungen hingewiesen, die M. hier mit manchen Stellen aus dem Quellenabenteuer aufweist. Doch sind diese Wiederholungen mehr stilistischer Art als dafs sie sich auf stoffliche Parallelen bezögen. Sie zeugen gewifs für die künstlerische Armut des Verfassers, nicht läfst sich aus ihnen etwa schliefsen, dafs er sich selbst abgeschrieben hätte. Ein Unterschied

---

[1] Für seine Theorie des Kultus der Diana von Aricia als Grundlage für den *Yvain*, s. *Mod. Phil.* III, 267 ff. und VII, 145 ff.

[2] Die Stelle bei Chr. 2395—2414, wo Gauvain mit der Sonne, Lunete mit dem Monde verglichen wird, beruht wohl blofs auf einer Spielerei mit den Wörtern *lune*—*Lunete*.

[3] *A. a. O.* 93 ff.

in der Weise, wie die verschiedenen Fassungen die Abenteuerfahrt einleiten, besteht wesentlich nicht, indem in allen eine eigentliche Verbindungsepisode fehlt. Die Heilung der Krankheit und Yvains Kampf gegen den Angreifer der Schlofsdame bilden eben eine Episode. Es ist nun für die Komposition des Romans von höchster Wichtigkeit, dafs diese Abenteuerfahrt wieder mit dem Hauptmotiv, Yvains Verhältnis zu Laudine, verbunden wird. Das geschieht dadurch, dafs Yvain die eingesperrte Lunete findet, die er dann am nächsten Tag mit knapper Not von dem ihr angedrohten Tod rettet. Die Ereignisse sind in M. und bei Chr. ganz verschieden. Aber auch die Verknüpfung mit den andern Episoden des Romans wird in abweichender Weise zustande gebracht. Chr. berichtet, wie der Löwe, nachdem Yvain ihn befreit hatte, dem Ritter wie ein Hund folgte. Darauf wird zur Charakterisierung dieses Lebens erzählt, wie der Löwe eines Tages ein Reh fing und wie der Mann und das Raubtier das Fleisch unter sich teilten. Dieses Leben dauerte 14 Tage (3489).[1] Dann kamen sie zufälligerweise zu dem Brunnen, wo Yvain einst Esclados erschlug. Vor Reue und Schmerz bricht der Ritter ohnmächtig zusammen und bringt sich im Fallen eine unbedeutende Wunde bei. Der Löwe glaubt, sein Herr habe sich selbst getötet und will nun auch Selbstmord verüben. Er lehnt Yvains Schwert an einen Baum und will sich nun das Leben nehmen. Glücklicherweise kommt der Ritter gerade wieder zu sich, so dafs er das Vorhaben des treuen Tieres verhindern kann. Bald darauf hört er, dafs in der Kapelle in der Nähe sich jemand befindet. Es ist eine Gefangene, die durch die geborstene Mauer alles gesehen und gehört hat. Sie teilt Yvain ihr Schicksal mit, gibt sich aber erst als Lunete zu erkennen, nachdem Yvain seinen Namen genannt hat. Soweit die Einleitung, die H. und S. in allen wesentlichen Punkten übereinstimmt.

Ganz anders aber M.! Am Tage, wo Owein den (schwarzen) Löwen gerettet hat, steigt er abends vom Pferd und will sich ein Feuer machen. Der Löwe holt soviel Holz herbei, dafs sie für drei Nächte genug gehabt hätten. Darauf fängt er ein Reh und bringt es Owein (er hat nicht vorher das heifse Blut geschlürft und trägt das Reh auch nicht auf dem Rücken, wie Chr. 3448/50). Er setzt sich seinem Herrn gegenüber ans Feuer und wartet, bis dieser ihm seinen Teil der Mahlzeit zuwirft. Während Owein nun damit beschäftigt ist, die Fleischschnitte am Feuer zu rösten, hört er in seiner unmittelbaren Nähe jemand dreimal seufzen. Er fragt wer sich da befinde. Es ist Lunete, wie eine Stimme antwortet. Darauf erfahren wir den Grund, weshalb sie da eingeschlossen wurde. Man hat sie in einen „*vaisseau de pierre*“ gesperrt. Owein teilt seine Fleischschnitte mit ihr und sie plaudern bis zum Morgen.

Die Abweichungen zwischen dieser Fassung und Chr. betreffen also folgende Punkte:

---

[1] Nicht 8, wie Zenker, *Ivainstudien* 220, angibt.

a) Wir erfahren nicht, dafs Owein sich wieder an der Quelle eingefunden hat. Weil derselben auch, nachdem er Lunete gefunden hat, mit keinem Wort Erwähnung getan wird, ist es sehr unwahrscheinlich, dafs die Szene sich dort abspielt, ja, dies ist sogar unmöglich, denn nachdem Owein die zwei Gegner besiegt hat, heifst es: „Owein et Lunet allèrent ensemble aux domaines de la Dame de la Fontaine“ (S. 43). Die Quelle aber befand sich in der unmittelbaren Nähe des Schlosses, jedenfalls in den „*domaines*“.

b) Die Begegnung mit Lunete findet statt am Abend des nämlichen Tages, wo Owein den Löwen befreite. Das vierzehntägige Zusammenleben im Wald fehlt also. Diesem Zuge zuliebe werden die Szene mit dem zerlegten Rehbock und die Begegnung mit Lunete kombiniert und mufs letztere dem Ritter bei der Mahlzeit Gesellschaft leisten.

c) In der Beschreibung von des Löwen Taten ist M. — obgleich in anderen Zügen — genau so unmöglich wie Chr. Offenbar und selbstverständlich war diese Tiergattung beiden Verfassern gleich unbekannt. Auch M.'s Angabe, dafs der Löwe schwarz gewesen sei, erklärt sich wohl daher.[1]

d) Rätselhaft ist es, wie wir uns Lunetens Gefängnis zu denken haben. Lady Guest übersetzt „*the stone vault*“, Loth „*ce vaisseau de pierre*“ und er bemerkt dazu in einer Note S. 196: *llestyr o vaen*, mot à mot, *vase de pierre*; l'auteur semble avoir traduit le français *chapele*, sorte de vase, pour *chapel*, prison, lieu secret; ou plutôt le texte français qui a été la source portait *vaissel* qui a non seulement le sens de *vase*, mais de *cercueil..*“ Nach der Ansicht dieses vortrefflichen Keltisten haben wir es hier also mit einer Stelle zu tun, wo der unbegreifliche keltische Text auf falschem Verständnis einer vollkommen klaren französischen Quelle beruht.[2] Die Kapelle bei dem Brunnen kann vernünftigerweise als Gefängnis nicht gemeint sein, weil es nach dem unter a) angegebenen Grund ausgeschlossen ist, dafs der Kampf in der Nähe der Quelle stattfindet.

e) Im Gegensatz zu Chr.'s Fassung gibt Lunet sich sofort zu erkennen. Es ist aber unbegreiflich, dafs sie Yvain, der gerade beim Fleischrösten ist, also wohl nicht seinen „*heaume*“ auf hat, nicht wiedererkennt.

f) Man versteht nicht, dafs Yvain das Gefängnis nicht erblickt, obgleich er die Seufzer doch vernimmt „*tout près de lui*“. Bei

---

[1] Es ist durchaus unberechtigt, diesen Zug herauszugreifen, wie Brown das tut, und aus demselben zu schliefsen, dafs der Löwe aus dem Jenseits stamme. Ebensogut, oder wohl eher, könnte man aus Chr., wo der Löwe sich auf die Hinterbeine stellt, wo er weint, wo er sich das getötete Reh über die Schulter wirft und wo er sich mit dem Schwerte seines Herrn das Leben nehmen will, etwa ableiten, dafs das Tier eigentlich ein verzauberter Mensch sei und dann daraus folgern, dafs Chr. hier M. gegenüber die ursprüngliche Version biete. Über weinende Tiere vgl. Kölbing, *a. a. O.*, Anm. zu X, 50.

[2] S. über die allgemeine Frage auch Loth's Einleitung zu den *Mabinogion*. Greiner bemerkt *a. a. O.* 99: eine nähere Angabe über den Ort ihrer Einschliefsung fehlt völlig!

Chr. ist es vollkommen begreiflich, dafs er nicht auf die Kapelle acht gibt, denn der ganze Ort ist ihm von früherher genau bekannt.

g) Es wird im Texte nicht ausdrücklich gesagt, aber man kann sich die Szene doch kaum anders denken, als dafs Lunete ihren *„vaisseau de pierre“* verläfst um mit Owein zu speisen und zu plaudern. Da versteht man aber wieder nicht, weshalb sie den Kerker nicht früher verlassen hat und warum sie offenbar wieder in denselben zurückkehrt.

Ich glaube, man wird angesichts dieser sieben Punkte nicht länger behaupten, dafs M. besser motiviere, ursprünglicher sei als Chr. Es mufs für jeden Unbefangenen klar sein, dafs die Stelle in M. ganz und gar verdorben ist. Sie ist stark gekürzt, zusammengedrängt und mufs auf falscher Wiedergabe einer französischen Quelle beruhen — vgl. d). Diese Quelle mufs Chr. nahe gestanden haben, ja, sie könnte hier sehr gut Chr. selbst gewesen sein. Man vergleiche die beiden Fassungen nochmal Zug für Zug. M. hat vergessen, dafs Yvain und der Löwe sich einige Zeit herumtrieben, vergessen, dafs sie schliefslich zu der Wunderquelle kamen, daher war es ihm unverständlich in was für einer Art Gefängnis Lunete eingesperrt war.[1] Die gemeinsame Mahlzeit im finstern Wald erklärt sich daraus, dafs die Befreiung des Löwen, das Leben mit dem Tier im Walde und das Zusammentreffen mit der gefangenen Lunete auf einen einzigen Tag zusammengezogen wurden.

Dies alles betrifft die Verbindungszüge, mittels deren die Episode mit dem übrigen Roman zusammenhängt. Ich möchte nun aber auch den Grund ins Auge fassen, weshalb Lunete sich in der erwähnten traurigen Lage befindet. Bei Chr. zürnt man, als Yvain nicht zurückkehrt, der Lunete wegen ihres schlechten Rates, der Laudine bewog Yvain zu heiraten. Der Seneschall,[2] der die Lunete wegen ihres Einflusses beneidete, hat sie des Verrates an ihrer Herrin beschuldigt. Lunete hat geantwortet, dafs ein Ritter gegen drei ihr Recht verfechten könne. Daraufhin hat man sie aber beim Wort genommen und ihr nur 40 Tage Frist gegeben. Sie hat keinen Ritter finden können und soll nun am nächsten Tage verbrannt werden (3648—3720). H. stimmt hiermit ganz überein, nur nennt er die zwei Brüder des Seneschalls bereits hier, die in Chr. und S. in der späteren Beschreibung des Kampfes erwähnt werden.

Nun aber M.! Zwei Kammerdiener der Gräfin haben eines Tages Owein, da dieser immer fern blieb, einen Verräter genannt.

---

[1] Das geht auch aus einer späteren Stelle hervor. Als Owein als Kämpe für die bedrängte Lunete eintritt, bitten seine Gegner ihn, den Löwen einzusperren. „Owein mit le lion où la pucelle avait été emprisonnée, plaça des pierres contre la porte ...“ (S. 42). Wenn der sonst überall kürzende Verfasser gewufst hätte, dafs dieser Ort eine Kapelle war, hätte er sicher das kurze Wort statt der Umschreibung gewählt.

[2] Nach Greiner, *a. a. O.* 108 u. ö. ist dieser Seneschall der Ritter Keu, der Seneschall des Königs!



Lunete antwortete, dafs „leurs deux corps ne valaient pas le sien seul“ (S. 39). Daraufhin wurde sie eingesperrt und man sagte ihr, dafs sie sterben müsse, es sei denn dafs Owein selbst komme, sie „à jour fixé“ zu verteidigen. Dieser Tag ist übermorgen und sie hat niemand um den Ritter zu suchen.

M. weist hier zunächst die grobe Unwahrscheinlichkeit auf, dafs man Lunete töten wolle, weil sie ihren Herrn zwei Kammerdienern gegenüber verteidigt habe.[1] Das ist kein zufälliger Irrtum: auch später, als Owein sich zum Kampfe stellt, sind seine Gegner „*deux vaslets*“. Dem gegenüber ist Chr.'s Begründung durchaus befriedigend. Dafs Lunete, als Yvain ausblieb, als Verräterin betrachtet wurde, erfuhren wir aufserdem schon von der Botin am Artushof (2765). Es fragt sich wie M. dazu kam, Owein einen Verräter nennen zu lassen. Recht gut möglich ist, dafs er sich geirrt hat und die Bezeichnung „*Verräter*“ in seiner Quelle auch der Zofe galt.

Sodann aber ist es merkwürdig, dafs man Lunete nicht, wie bei Chr., die Gelegenheit gab, sich einen Kämpen zu suchen, sondern dafs man sie sofort einsperrte und ihr aufserdem sagte, nur Owein als Verteidiger akzeptieren zu können. Sie mufste also warten, bis dieser etwa zufälligerweise vorbei käme! Mir scheint, auch hier läfst die unmögliche Darstellung in M. sich restlos aus Chr. erklären. Dieser oder eine mit ihm eng übereinstimmende Quelle mufs M. bekannt gewesen sein.

Einem Vorwurf aber entgeht auch Chr. nicht. Weshalb ist Lunete eingesperrt? Sie soll sich nach der üblichen Frist von 40 Tagen[2] von einem Ritter verteidigen lassen und mufs diese Tage doch dazu benutzen, sich einen Verteidiger zu suchen. Das hat sie auch getan, sie begab sich u. a., wie wir erfahren, an den Hof des Königs Artus. Warum aber wurde sie nachher in die Kapelle gesperrt? Wie lange befand sie sich schon darin? Im Zusammenhang des Romans und nach den höfischen Sitten ist dies alles unbegreiflich. Ich glaube aber auf die Frage eine kühne Antwort geben zu müssen: Lunete wurde eingesperrt um Yvain die Gelegenheit zu geben mit ihr zusammenzutreffen, d. h. also: der Dichter wurde aus Kompositionszwang dazu veranlafst, auf diese recht unwahrscheinliche Weise Lunete und Yvain zusammenzuführen.[3]

Das Endurteil über die in Frage stehende Episode möchte ich mir aber noch aufsparen, bis wir auch die nächste Verbindung,

---

[1] Vgl. über S. in diesem Punkte Kölbing, *a. a. O.*, Anm. zu X, 53.

[2] Auch H. hat 40 Tage, F. jedoch 14, wie übrigens auch die H.-Hss. b und d. Vgl. Henrici, *ZfdA.* XXXIV, 172.

[3] Die Reise Lunetens zum Artushof wollte er nicht unterdrücken, weil diese ihm Gelegenheit gab, die Entführung der Königin zu erwähnen (3706 ff.), d. h. sich selbst nach dem Karrenroman zu zitieren. Vgl. Foerster, Anm. Die auf der Hand liegende Schlufsfolgerung, dafs dieser Dichter somit Chrestien selbst und nicht etwa sein Vorgänger war, braucht aber noch nicht zwingend zu sein, denn auch ein älterer Dichter hätte sich mit seiner Bekanntschaft mit der Lancelotgeschichte können brüsten wollen.

wie der Ritter sich nämlich wieder von der Zofe trennte, ins Auge gefafst haben. Denn wirklich trennen sie sich noch! Chr. macht es sich leicht, indem bei ihm jeder Übergang schlechterdings fehlt. Wir erfahren blofs, dafs Yvain mit seinem Löwen davonreitet (3779 ff.) und bald an eine Burg kommt. In ähnlicher Weise berichten H. und S.

M. weicht auch hier bedeutend ab. Nachdem Owein die ganze Nacht mit Lunete verplaudert hat, fragt er sie am nächsten Morgen, ob sie einen Ort wisse, wo er Speise und ein Unterkommen für die Nacht finden könne. Sie bezeichnet ihm ein Schlofs in der Nähe, wo man ihn sicher gut aufnehmen werde. Da könne er die Nacht verbringen. „Jamais guetteur ne veilla aussi bien son seigneur que ne fit le lion pour Owein cette nuit-là“ (S. 40). Owein zäumte sein Pferd auf und ritt, nachdem er eine Furt passiert hatte, bis er das Schlofs erblickte. Hier verbringt er die Nacht. Am darauffolgenden Morgen findet der Kampf mit dem Riesen statt.

Owein also fragt am Morgen nach einem Unterkommen für die Nacht.[1] Am nächsten Vormittag mufs er als Kämpe für Lunete eintreten. Weil in M. zwischen der Begegnung mit Lunete und dem Kampf mit ihren Bedrängern noch ein freier Tag liegt, ist es chronologisch möglich, dafs Owein sie an diesem Tag allein läfst um für die nächste Nacht ein Unterkommen auf einer Burg zu suchen. Dennoch erscheint es sehr auffällig, dafs in der Disposition des Romans die Befreiung des Löwen, die Geschichte mit dem zerlegten Rehbock und das Auffinden der Lunete alles an einem Tage stattfindet, der Kampf mit dem Riesen und der mit den Bedrängern der Lunete an einem andern und dafs dazwischen ein Tag frei bleibt, an dem eigentlich nichts geschieht. Wenn wir nun daneben bedenken, dafs bei Chr. das Gespräch mit Lunete am Tage stattfindet, dafs sie dem Ritter sagt, am nächsten Tag solle ihre Hinrichtung stattfinden und dafs diese Anordnung möglich war, indem das Verzehren des Rehbocks nur zur Charakterisierung des Freundschaftsbundes des Ritters mit dem Löwen erzählt wird und schon früher geschah, was in M. unmöglich ist, so sehen wir ein, dafs M. notwendig diesen Tag einschieben mufste. Owein konnte am selben Tag, wo er Lunete traf, nicht mehr weiterreiten, denn diese Begegnung fand erst am späten Abend statt, wo er gerade den vom Löwen erbeuteten Rehbock zerlegt hatte. Diese Zusammendrängung der Ereignisse auf einen Tag ist höchst sonderbar. Die Einschiebung des einen freien Tages war aber eine notwendig Folge davon und kann daher auch nicht ursprünglich sein. Auch dieser Zug läfst sich recht gut aus der von Chr. gebotenen Fassung erklären.

Chr. ist auch in der Verknüpfung mit der Harpin-Episode vollkommen deutlich. Er äufsert sich nicht darüber, ob die Be-

[1] Auf eine ähnliche Sonderbarkeit im Mabinogi *Gereint* habe ich in meiner Abhandlung *Zu Erec — Gereint* hingewiesen, vgl. diese *Zs.* XLV, 62.



gegnung an der Quelle früh oder spät am Tage stattfindet. Daher ist es ganz in der Ordnung, dafs Yvain, nachdem er Lunete verlassen hat, die fremde Burg erreicht und dort am folgenden Morgen den Riesen besteht.

Nur ist es, wie oben schon angedeutet, seltsam, dafs der Ritter sich überhaupt noch entfernt. Zumal bei Chr., wo er seit vierzehn Tagen mit dem Löwen im Wald gelebt hat, ist es höchst sonderbar, dafs er eben diese Nacht auf einer Burg zubringen will. Wenige Augenblicke bevor er die Zofe fand, brach er vor Reue über seine Treulosigkeit ohnmächtig zusammen. Eine so schöne Gelegenheit, die Huld seiner Dame wieder zu gewinnen oder dieser wenigsten nahe zu kommen, wie sich ihm jetzt bietet, hätte ihn entzücken müssen. Keinen Zoll hätte er von Lunete weichen sollen aus Furcht die Stunde zu versäumen. Und statt dessen reitet er davon mit dem Versprechen am nächsten Morgen wiederzukommen!

Das Ergebnis, zu dem nun die Betrachtung dieser „Lunete-Episode“ uns führt, ist zweierlei. Erstens zeigt es sich, dafs dieselbe in allen Fassungen auf ganz sonderbare Art mit dem Vorhergehenden zusammenhängt und in ebenso seltsamer Weise mit dem folgenden Abschnitt verknüpft ist. Daraus glaube ich mit vollstem Recht folgern zu dürfen: die Episode der Begegnung mit Lunete stand ursprünglich nicht an dieser Stelle. Sie wurde später in die Abenteuerfahrt eingeschoben. Zweitens haben wir gesehen, dafs M. in zahlreichen Zügen sonderbar und unmöglich ist und dafs die seltsamen Abweichungen sich Punkt für Punkt aus Chr. erklären lassen. Daraus schliefse ich: M. beruht hier auf einer dem Chr. eng verwandten Darstellung oder auf Chr. selbst.

An diese Ergebnisse wird später anzuknüpfen sein. Ersteres ist natürlich für unsere Kenntnis der Komposition von der allerhöchsten Bedeutung. Die Reihenfolge der Begebenheiten wird man sich so zu denken haben, dafs der Ritter, nachdem er sich den Löwen als Gesellen erworben hatte — und nachdem zur Illustration dieses Verhältnisses berichtet worden war, wie beide zusammen den Rehbock verspeisten — zu den von dem Riesen Harpin bedrängten Burgbewohnern kam. Darauf deutet auch hin, dafs besonders bei diesem Abenteuer vielfach von dem Löwen die Rede ist, während dieser in der eingeschobenen Lunete-Episode völlig vergessen wurde. M. erwähnt, dafs der Löwe Wache hält, aber dies bezieht sich deutlich auf die Nacht, wo er für seinen Herrn den Rehbock erbeutet hatte, in welche, wie wir sahen, erst später die Begegnung mit Lunete fällt.

5. Von der Stelle an, wo beschrieben wird, wie Yvain die Zofe Lunete vom Feuertode rettete, gehen M. und die anderen Fassungen des Stoffes weit auseinander. M. beschliefst das genannte Abenteuer mit dem Satz: „Owein et Lunet allèrent ensemble aux domaines de la Dame de la Fontaine; et, quand Owein en sortit,

il emmena la dame avec lui à la cour d'Arthur, et elle resta sa femme tant qu'elle vécut" (S. 43). Zunächst sei in bezug auf diese Stelle bemerkt, dafs sie in ihrer trockenen, chronikartigen Kürze unmöglich den ursprünglichen Schlufs der Dichtung darstellen kann, höchstens käme sie als Zeugnis dafür in Betracht, wie die Geschichte in älterer Form etwa endete. Sodann enthält der Satz aber wieder eine grobe Unwahrscheinlichkeit. Der ganze Roman dreht sich um die gefährliche Quelle. Als Beschützer gegen die ihr durch die Quelle drohenden Gefahren wurde Owein der Gatte der Schlofsfrau. Und jetzt, nachdem das Zerwürfnis beseitigt ist und nichts mehr einem ruhigen Leben auf der Burg, mit Owein als Beschützer, im Wege steht, jetzt verläfst die Dame de la Fontaine ihre Quelle um an den Artushof zu ziehen! Es leuchtet ein, dafs dieser Schlufs der Quellengeschichte unmöglich ist und als Zusatz eines höfischen Bearbeiters, für den der Hof des Artus unter allen Umständen Mittelpunkt war, betrachtet werden mufs.

Trotzdem also der Satz, womit M. den Roman eigentlich beendet, in sich verwirrt und widersinnig ist, enthält er den einzig vernünftigen Ausgang der vorhergehenden Episode, nämlich dafs Owein und seine Dame sich wieder versöhnen. Darüber hat Zenker, *Ivainstudien* 289 ff. ausführlich gehandelt, so dafs ich mich darauf beschränken kann, hier auf seine Beweisführung zu verweisen. Die Darstellung bei Chr. leidet an so groben Widersprüchen, dafs man sie unmöglich als ursprünglich akzeptieren kann. Psychologisch ist es ja ausgeschlossen, dafs der Ritter sich der anwesenden Laudine nicht zu erkennen geben will, ihren Vorschlag, auf ihrem Schlofs zu verweilen, bis seine und des Löwen Wunden geheilt seien, zurückweist und später, obgleich sich inzwischen nichts geändert hat, das Unwetter heraufbeschwört und versucht gewaltsam (wie?) die Aussöhnung herbeizuführen. Eine Begründung dieses seltsamen Betragens zu geben, hat in dieser Zs.[1] Frl. Elise Richter versucht, deren Ausführungen ich in soweit beistimmen möchte, dafs Yvain im Schlufsteil der Dichtung weniger der Gatte als vielmehr der höfische Liebhaber ist, der durch kühne Rittertaten sich der Huld seiner Dame immer würdiger zu machen hoffte. Ähnliche Ansichten sprach schon L. Blume[2] aus, dem ich mich — gegen Gaster u. a. — *Neophilologus* IV, 318 in bezug auf die von H. in diesem Abschnitt vorgenommene Änderung anschlofs. H. nämlich läfst Laudine dem Ritter zu Füfsen fallen und ihn um Verzeihung für den ihm bereiteten Kummer bitten. Diese Tat der Laudine steht im tiefsten Widerspruch zu dem unnahbaren Troubadourideal, zu welchem Chr.'s Laudine sich, nach Frl. Richter, im Schlufsteil des Romans entwickelte.

Chr. bringt also den Schlufs des Romans in einem Abschnitt, dem in M. nichts entspricht. Dieser Abschnitt wird ohne jeden

---

[1] XXXIX, 385 ff.
[2] *Über den Iwein des Hartmann von Aue*, Wien 1879.

Übergang, ohne jeden Versuch einer Verbindung angehängt. Nachdem Artus nach dem Zweikampf Gauvain—Yvain den Streit zwischen den beiden feindlichen Schwestern geschlichtet hat, teilt der Dichter mit, wie Yvain einsah, dass er aus Liebe sterben müsse, wenn seine Herrin ihm nicht verzeihe.[1] Er beschliefst daher wieder zur Quelle zu ziehen und dort ein solches Wetter zu erzeugen, dafs die Dame wohl gezwungen sei, ihm Verzeihung zu gewähren (6510—26).[2] Durch eine List der Lunete wird das Ende des Romans herbeigeführt.

Dieser recht sonderbare Schlufs hängt also durch nichts mit dem übrigen Inhalt der Dichtung zusammen. Wir gehen daher wohl nicht fehl, wenn wir annehmen, dafs der Verfasser glaubte jetzt ein Ende machen zu müssen, d. h. dafs dieser Schlufs in der Entwicklung der Geschichte sehr jung sein mufs. In älterer Form mufs die Aussöhnung der beiden Gatten unmittelbar nach dem Kampf mit den Anklägern der Lunete stattgefunden haben.

6. Was ist nun aber von den Abenteuern zu halten, die zwischen dem Kampf mit dem Seneschall und dem besprochenen Schlufsabschnitt in solcher Breite mitgeteilt werden? Das ist die letzte grofse Kompositionsfrage, die uns hier zu beschäftigen hat. Die Ereignisse werden vorgetragen in der Form einer Abenteuerfahrt, wie wir die aus vielen Romanen kennen und bilden, da ja die Lunete-Episode ausscheidet — vgl. oben — die Fortsetzung zu dem Abenteuer mit dem Riesen Harpin. Das Erlebnis auf dem Schlofs der *Pesme Avanture* kann mit dem des *Noir Oppresseur* in M. verglichen werden. Die Unterschiede sind sehr grofs, aber eine gewisse Ähnlichkeit im Charakter des Abenteuers ist doch nicht zu verkennen. Eine Differenz, an sich nicht bedeutend, aber für die Kompositionsfrage wichtig, ist, dafs Yvain in der Begleitung eines Fräuleins reist, der Dame nämlich, die ihn in der Angelegenheit der feindlichen Schwestern als Kämpfer für die jüngere dieser beiden zum Artushof führt. Dieses Fräulein hat mit der *Pesme Avanture* aber nicht das Geringste zu tun. Seiner wird kaum noch erwähnt, es ist nur zugegen, weil Yvain noch ein anderes Abenteuer zu bestehen hat, nämlich den Kampf mit Gauvain. Wir können daher ruhig annehmen, dafs das Fräulein nicht zu *Pesme Avanture* gehört und dafs der 4703—5098 erzählte Erbschaftsstreit und der ritterliche Zweikampf, der diesen schlichten sollte, unmittelbar zusammengehören. Sodann erhebt sich wieder die oben unter 2. flüchtig gestreifte Frage: steht dieser Zweikampf hier bei

[1] S. versucht hier mildernd einzugreifen und fügt ein, dafs Iven längere Zeit am Hofe weilte, als die Sehnsucht nach seiner Frau ihn überfiel: *Nú sem herra Iven hafði lengi verit með konungs hirð* . . . (XVI, 1).

[2] Dafs das Sterben aus Liebe ein Troubadourmotiv sei, gestehe ich Frl. Richter gern zu (*a. a. O.* 385 ff.), aber dafs Yvain die Dame durch Gewalt zwingen will, ihm zu verzeihen, entspricht doch wohl nicht seinem Charakter als „bittender Liebhaber“.

Chr. an richtiger Stelle oder gehört derselbe dorthin, wo M. ihn hat, zu Artus' Erscheinen an der Wunderquelle? Um dies beurteilen zu können, müssen wir das Motiv der feindlichen Schwestern näher betrachten.

Bekanntlich kommt dasselbe auch vor in der *Krône* Heinrichs von dem Türlin[1] und als selbständige Erzählung in *La Mule sanz Frain* von Paien de Maisières.[2] Der Herausgeber der letzteren, B. Orłowski, hat sich in seiner Einleitung mit dem Verhältnis dieser drei Fassungen beschäftigt. Desgleichen Zenker in seinen *Ivainstudien.*[3] Beide bekennen sich zu der Ansicht, dafs die Erzählung in der *Krône* der ursprünglichen Form am nächsten stehe. Das hängt aber besonders davon ab, wie man sich diese primitive Gestalt denkt. *La Mule sanz Frain* berichtet bekanntlich, wie eines Tages am Artushof ein Fräulein auf einem zaumlosen Maultier erscheint. Sie verspricht ihre Liebe demjenigen Ritter, der ihr den Zaum wieder verschaffe. Zuerst zieht Keu aus, natürlich erfolglos, darauf Gauvain, der allerhand Abenteuer besteht (besonders das u. a. aus *Sir Gawain and the Green Knight* bekannte Motiv des wechselseitigen Kopfabschlagens[4]), bis er schliefslich zu der Burg kommt, wo die Schwester des Fräuleins den Zaum in Verwahrung hat. Auch diese bietet ihm ihre Liebe an. Gauvain aber schlägt sie aus und kehrt mit dem Zaum zu dem anderen Fräulein an den Artushof zurück.

Diese Erzählung entspricht ungefähr dem 2. Teil des in der *Krône* Mitgeteilten. Hier zerfällt nämlich die Episode in zwei Teile, die durch andere Abenteuer Gauvains voneinander getrennt sind. In dem ersten erfahren wir, dafs die ältere Schwester Amurfinâ nach dem Tod des Vaters den Zaum, dessen Besitz ihr die Herrschaft über das Land sicherte, an sich nahm und die jüngere Schwester Sgoidamûr vertrieb. Als sie nun erfuhr, dafs letztere an den Artushof ziehen wollte um sich einen Kämpfer zu holen, kam sie ihr zuvor und liefs durch eine Botin Gauvain zu sich laden, mit dem sie dann einen Liebesbund schlofs. Durch einen Zaubertrank seines Gedächtnisses beraubt, weilt Gauvain einige Wochen an ihrem Hofe, bis er sich ermannt und davonreitet.

Im 2. Teil haben wir nun ähnlich wie in der *Mule sanz Frain* die Erzählung, wie Gauvain auf die Bitte der anderen Schwester Sgoidamûr durch allerhand schreckliche Gefahren hindurch wieder die Burg mit dem Zaum erreicht. Er erkennt nun seine Geliebte Amurfinâ wieder, kehrt mit ihr an den Artushof zurück und schenkt den Zaum der Sgoidamûr. Weil Gauvain nun aber schon ihre Schwester zur Frau genommen hat, erhält sie einen anderen Ritter zum Gatten.

---

[1] Hrsg. von G. H. F. Scholl, *Bibl. d. Lit. Ver. in Stuttgart*, Nr. XXVII, Stuttgart 1852.

[2] *La damoisele a la mule*, hrsg. von B. Orłowski, Paris 1911.

[3] 294 ff.

[4] Vgl. G. Paris, *Hist. Litt.* XXX, 71 ff. und *Romania* XII, 377.

Es leuchtet ein, dafs diese Geschichte widersinnig ist. Gauvain soll seiner eigenen Geliebten den Zaum rauben um diesen einer andern Dame zu schenken. Überdies entgeht ihm der Preis des Abenteuers, die Liebe des Fräuleins, in dessen Dienst er handelte, denn dieses mufs im Zusammenhang des Romans wohl einem Anderen gegeben werden. Drittens mufs die jüngere Schwester Sgoidamûr Monate lang umherirren, bis sie am Artushof erscheinen darf, denn sie mufs Gauvain dort treffen. Als ursprüngliche Fassung kommt die Erzählung der *Krône* m. E. somit keinesfalls in Betracht.

Es dürfte anzunehmen sein, dafs die jüngere Schwester im 2. Teil die Rolle der älteren übernommen hat. Der 1. Teil berichtet dann (ursprünglich wohl ganz ohne Zaum), wie Gauvain einer Botin folgt und zu einer Dame kommt, deren Geliebter er wird (Verlockungsmotiv[1]). Sie sucht ihn durch einen Zaubertrank seines Gedächtnisses zu berauben und für immer an sich zu fesseln. Diese uralte Geschichte wurde nun mit dem Abenteuer des Zaumes verknüpft. Die Dame aus dem 1. Teil wurde mit derjenigen identifiziert, der die Schwester den Zaum stahl. Sie (erstere) begab sich nun an den Artushof, fand dort ihren einstigen Geliebten Gauvain und wufste mit seiner Hilfe den Zaum wieder zu gewinnen.

Aus der so konstruierten Urfassung, die sich also, ebenso wie noch die Episode in der *Krône*, aus zwei ursprünglich getrennten Motiven zusammensetzt, läfst sich die Entwicklung der auf uns gekommenen Fassungen leicht verfolgen. Ich bemerke noch, dafs soweit andere Gründe sich dem nicht widersetzen — was, soweit ich sehe, nicht der Fall ist — für mich die Gestalt der *Mule sans Frain* der primitiven Form näher steht als die französische Quelle, auf die Heinrich von dem Türlin sich beruft.

Der Hauptgrund, weshalb diese Geschichte hier erörtert wurde, ist in unserem Zusammenhang aber der, dafs weder die *Mule sans Frain*, noch die *Krône*, noch auch die oben erschlossene Urfassung einen Zweikampf zwischen Gauvain und einem anderen Ritter am Schlusse kennt. Deshalb gehört dieser im *Yvain* wohl auch nicht mit der Geschichte der beiden Schwestern zusammen. Das Motiv der Töchter de *Noir Espine* ist, wie wir sahen, ein in der höfischen Poesie mehrfach überliefertes. Der Dichter unserer Chr.-Fassung hat es nun mit dem Zweikampf Gauvain — Yvain kombiniert und dieser stand ursprünglich wohl da, wo M. ihn kennt: in der Beschreibung von Artus' Erscheinen an der Quelle.

Wir sind jetzt in bezug auf die Kompositionsfrage des *Yvain* einen bedeutenden Schritt weiter. Es hat sich uns gezeigt, dafs die Lunete-Episode (vgl. 4) und der Zweikampf nicht in den Zusammenhang gehören und dafs der Schlufsabschnitt (vgl. 5) erst in jüngerer Zeit gedichtet wurde. Die übrigbleibenden Abenteuer sind: Dame de Noroison (Kampf gegen Aliers), Löwe, Harpin, feindliche Schwestern, Pesme Avanture, zurück am Artushof. Es

[1] Vgl. Ehrismann, *Märchen im Höfischen Epos*, *P. B. B.* XXX, 14 ff.

wird nun noch zu untersuchen sein, ob zwischen diesen einzelnen Zügen, resp. zwischen einigen derselben ein alter Zusammenhang besteht, d. h. ob von einer Abenteuerfahrt, so wie wir diese in andern Romanen kennen, geredet werden darf. Die Geschichte der feindlichen Schwestern, die als Motiv im Roman eigentlich nicht vorkommt, wurde wohl als Mittel benutzt den Zweikampf an den Schlufs setzen zu können. Die Aufnahme derselben rührt von einem spätern Dichter her, möglicherweise von Chr. selbst.

Die genannten Motive gehören nicht zum Hauptthema des Romans, als welches in allen Fassungen deutlich das Verhältnis Yvains zu Laudine erscheint. Die eigentliche Hauptgeschichte, mit der — wie sich uns zeigte — die einzelnen Abenteuer später verflochten wurden, setzt sich aus folgenden Zügen zusammen: Trennung von der Gattin, diese sagt sich von ihm los, Wahnsinn, Lunete-Episode mit Versöhnung. Dazu trat als neuer Zug der Schlufs mittels Überlistung usw.

In M. ist die Reihe der Abenteuer wesentlich kürzer, indem feindliche Schwestern und *Pesme Avanture* fehlen. In der zweiten Motivreihe stimmt M. zu Chr. Die Episode des *Noir Oppresseur* ist als Anhang zu betrachten, ebenso wie die Erwähnung der Raben Oweins im letzten Satze das ist.

Ich möchte jetzt aus diesem 1. Teil der vorliegenden Untersuchung, der also vor allem den Verbindungsgliedern gewidmet war, das Fazit ziehen.

1.[1] Die Eingangsepisode ist in allen Fassungen sonderbar. In bezug auf den Schlaf des Königs könnte Chr. möglicherweise auf der M.-Fassung beruhen. Oweins heimliche Entfernung vom Hofe kann M. besser aus Chr. haben. Das Motiv des Schlafes wurde eingeführt um Artus' Erscheinen an der Wunderquelle mit dem Abenteuer des einzelnen Ritters zu kombinieren.

2. Yvains Aufbruch ist in allen Fassungen durchaus unmotiviert und widerspruchsvoll, in M. aufserdem stark gekürzt. Die in M. an falscher Stelle auftretenden Boten, den daselbst vergessenen Ring, vielleicht auch den Zug, dafs der König Owein den englischen Baronen zeigen will, kann M. aus der Chr.-Fassung übernommen haben.

3. Lunete war ursprünglich wahrscheinlich Botin, wie in H., vermutlich zugleich auch die Schwester der Laudine.

4. Die Lunete-Episode (wo diese verbrannt werden soll) ist in allen Fassungen in ganz unmöglicher Weise mit dem vorhergehenden und dem folgenden Abschnitt verknüpft. M. ist an zahlreichen Stellen ganz verdorben, überdies stark gekürzt. Viele dieser unmöglichen Züge erklären sich durch die Annahme, dafs M. hier auf einer französischen, Chr. sehr nahe stehenden Quelle beruht.

5. Den Schlufs des Romans bildet in einer älteren Fassung die Aussöhnung der Ehegatten, die dann weiter auf der Burg bei der

[1] Die Zahlen beziehen sich auf die in der obigen Untersuchung.

Quelle verbleiben. Die Chr.-Fassung hat das Ende hinausgeschoben um noch einige Abenteuer einflechten zu können und dann einen neuen, schlecht motivierten Schlufs hinzugedichtet. M. hat die Geschichte des *Noir Oppresseur* angehängt.

6. Der Zweikampf Yvain—Gauvain gehört zu Artus' Erscheinen an der Quelle, wie in M. Bei Chr. erscheint derselbe mit dem Abenteuer des Erbschaftsstreites verknüpft. Im ganzen Roman nach Yvains Aufbruch von der Quelle gehen zwei Motivreihen nebeneinander her, die durch mangelhafte Verbindung der Ereignisse noch erkenntlich sind. Eine, die Abenteuerfahrt, ist in M. stark gekürzt.

Die Untersuchung belehrt uns also erstens darüber, dafs an zahlreichen Stellen, wo die Beschreibung irgendeiner Begebenheit oder eines Verhältnisses in eine andere hinübergeführt werden soll, die seltsamsten Verbindungen, die sonderbarsten Widersprüche vorliegen. Daraus kann sich nur ergeben, dafs diese Verbindungen später hergestellt wurden, als die einzelnen Szenen schon eine irgendwie feste Form angenommen hatten. Das Quellenabenteuer wurde ursprünglich von einem einzelnen Ritter bestanden. Erst später zog Artus mit seinem Heer zu dem Brunnen und wufste dort den Ritter, der diesen zu hüten übernommen hatte, zu bewegen, denselben wieder zu verlassen. Hier war nun als erste Fortsetzung gegeben, dafs das Verhältnis zu der Geliebten, die auf der Burg zurückgeblieben war, später wieder aufgenommen wurde. Die zahlreichen Abenteuer, welche besonders bei Chr. der Ritter während seiner Abwesenheit erlebt, gehörten aber auf dieser Stufe noch nicht dazu. Er irrte einige Zeit umher — vielleicht im Wahnsinn — hatte dann aber dadurch, dafs er die Lunete vom Feuertode rettete, die schönste Gelegenheit, die Huld der Schlofsdame aufs neue zu erwerben. Dann aber gewährte die Irrfahrt des Ritters wieder glänzende Gelegenheit ihn in allerhand Abenteuer zu verstricken. Diese Abenteuer sind also als eine jüngere Schicht des ohne sie schon fertigen Werkes zu betrachten. Ich möchte mir die Entwicklung des Romans in der Weise denken, dafs das Quellenabenteuer den Kern desselben ausmacht. Jünger ist Yvains Aufbruch und spätere Rückkehr zu der Gattin. Als dritte Stufe kommt die besonders von Chr. überlieferte Gestalt in Betracht, wo die einzelnen Momente der Rückkehrgeschichte mit zahlreichen ritterlichen Abenteuern durchwoben sind. Genaueres hierüber kann die Untersuchung der betreffenden Episoden selbst lehren.

Das zweite Ergebnis zu dem die vorgenommene Vergleichung uns führte, ist, dafs es keineswegs als ausgeschlossen betrachtet werden mufs, dafs M. eine dem Chr. eng verwandte Vorlage benutzte. An zahlreichen Stellen erklärt sich die Unmöglichkeit der Darstellung in M. leicht, wenn man Chr. hinzuzieht. Doch ist es, besonders auch für diesen zweiten Punkt, erforderlich auch die verschiedenen Episoden selbst, aus denen die Geschichte sich zusammensetzt, ins Auge zu fassen, ehe hier ein Urteil gesprochen wird.

II.

Wenden wir uns also der Betrachtung der einzelnen Abenteuer selbst zu und versuchen wir ein Urteil über das Verhältnis derselben in den verschiedenen Fassungen des Stoffes zu gewinnen. Hier kommt zunächst das Hauptabenteuer an der Quelle in Betracht. Sowohl in M. wie bei Chr. wird dasselbe durch zwei Vorstufen eingeleitet, durch den Aufenthalt beim „freundlichen Schlofsherrn“ und durch die Begegnung mit dem „riesenhaften Hirten“.

Erstere Episode ist in den beiden Fassungen ganz und gar verschieden, weshalb eine Vergleichung Zug für Zug nicht in Frage kommt. Es gilt vielmehr zu untersuchen, ob eine Form der anderen gegenüber ein altertümlicheres Gepräge aufweist, das für die Ursprünglichkeit des Ganzen von Bedeutung sein könnte. Nicht kommt hier zunächst als Kriterium die Übereinstimmung mit gewissen keltischen Sagen in Betracht, denn die Berechtigung, solche zur Vergleichung heranzuziehen, liegt erst vor, nachdem die ursprüngliche Gestalt der Geschichte herausgeschält worden ist. Es gibt Beispiele, dafs eine bestimmte Variante einer Geschichte sekundär einer andern ältern Geschichte angenähert wurde und daher den andern Varianten gegenüber in gewissen Zügen als primär erscheint, während sie im Ganzen doch keineswegs als älteste Gestalt des Stoffes angesehen werden kann. Die Unzulänglichkeit der von Brown und Zenker befolgten Methode beruht darauf, dafs für sie die Ursprünglichkeit aller derjenigen Züge als gesichert gilt, für die sich in den von ihnen zugrunde gelegten keltischen Märchen eine Entsprechung nachweisen läfst, während sie durch Vergleichung der in Frage stehenden Romane selbst zuerst zur ältesten Gestalt der betreffenden Züge, sodann zur etwaigen märchenhaften Quelle vorzudringen suchen sollten.

Die Episode des freundlichen Schlofsherrn entbehrt bei Chr. jeder Berechtigung, denn sie enthält nicht eine Warnung vor dem dem Ritter bevorstehenden Abenteuer. Von diesem Abenteuer ist gar nicht die Rede. Calogrenant erwähnt nicht, dafs er ein Abenteuer suche, der Schlofsherr scheint weder den riesigen Hirten noch die Wunderquelle zu kennen, wenigstens er spricht mit keinem Wort darüber. Nur freut er sich, dafs der durchziehende Ritter auf seiner Burg Herberge nehme und er bittet diesen, wenn möglich auch auf dem Rückweg ihn zu besuchen. Wie kommt der Schlofsherr zu dieser merkwürdigen Bitte? Woher glaubt er, dafs der Ritter noch einmal zurückkehren werde? Mir scheint, es ist wohl klar, dafs Chr.'s Fassung hier verdorben ist. Die Episode des freundlichen Schlofsherrn steht dadurch, dafs in ihr von dem Abenteuer nicht die Rede ist, ohne jeden Zusammenhang mit dem Hirten oder der Quelle, wozu sie unzweifelhaft gehört. Von einer Lücke in der handschriftlichen Überlieferung kann nicht die Rede sein, denn auch bei dem spätern Besuch Yvains bleibt das Abenteuer unerwähnt, trotzdem der Ritter schon am selben Tag, wo

er den freundlichen Schlofsherrn verläfst, zu der Lichtung mit dem wegweisenden Hirten kommt (793).

Der Aufenthalt bei einem freundlichen Wirte erscheint in vielen Varianten als Nebenmotiv zu dem eigentlichen Abenteuer, z. B. in der von Foerster[1] herangezogenen Iweret-Episode im *Lanzelet* Ulrichs von Zatzichoven, wo der Ritter sich vor dem Abenteuer in dem Klösterlein zum jämmerlichen Urbor aufhält, auch in der Mirmandie-Episode des *Richars li Biaus*,[2] wo dieser Aufenthalt als stereotypes Nebenmotiv gleichfalls mit dem Hauptabenteuer verknüpft ist, u. a. m. Die Episode im *Yvain*, die in jener höchst auffälligen Bitte des Schlofsherrn eine deutliche Erinnerung an die Zusammengehörigkeit bewahrt hat, mufs eigentlich auch Vorstufe zum eigentlichen Abenteuer gewesen sein.

Wir sind sogar in der Lage, die ursprüngliche Bedeutung dieses Aufenthalts näher zu bestimmen. Sehr auffällig ist bei Chr. das Verhältnis des Ritters zu der Tochter seines Wirtes. Der Schlofsherr empfängt den Ritter, ruft mittels eines Gongs seine Leute herbei, die den Gast entwaffnen und verläfst ihn dann wieder. Die Jungfrau bleibt bei ihm zurück, gibt ihm einen Mantel und führt ihn dann auf eine Wiese. Hier bleiben die beiden bis zum Abendessen im trautesten Geplauder beisammen. Der Ritter hat sich nie so gut unterhalten und freut sich, dafs das Mädchen auch bei Tisch ihm gegenüber sitzt. Diese Szene gemahnt an eine andere, wo die Tochter des Schlofsherrn ebenfalls dem fremden Ritter ein Schäferstündchen gewährt, nämlich an Yvains Besuch auf der Burg der *Pesme Avanture*, namentlich aber in der Fassung bei H. Nun möchte ich hier vorwegnehmen, dafs *Pesme Avanture* m. E. als eine Zusammenziehung zweier Motive zu betrachten ist — ich werde dies im weiteren Verlauf dieses Aufsatzes begründen — aus dem Hauptabenteuer auf der Burg der beiden Riesen und einem Nebenmotiv, das sich genau mit dem des freundlichen Schlofsherrn deckt. Das Ganze stimmt somit viel näher als Foerster schon angab mit der Geschichte der Wunderquelle überein. Auch hier also wird der Ritter von einem freundlichen Wirt und dessen Tochter — auch die Hausfrau wird erwähnt — aufs beste empfangen. Namentlich die Tochter unterhält sich in liebenswürdigster Weise mit dem Gast, auch hier in einem Garten. H. hat nun diese Szene ungleich ausführlicher überliefert als Chr. 6490 ff. berichtet er, wie die Jungfrau Iwein mit sich nahm in einen Obstgarten, wo die beiden sich setzten und sich auf die angenehmste Weise miteinander unterhielten, bis gemeldet wurde, dafs es Zeit sei zum Essen. Nachher gingen sie schlafen und Iwein erhielt die Jungfrau zur Bettgenossin. Er berührte sie jedoch nicht! (6569—86). Niemand, der den bedächtigen Hartmann aus seinen Werken einigermafsen

[1] Zuletzt im *Wörterbuch* 110 ff.

[2] Vgl. meine *Verschmelzung legendarischer und weltlicher Motive in der Poesie des Mittelalters*, Groningen 1922, S. 45 ff. Vgl. auch *Neophilologus* V, 27 ff.

kennt, wird annehmen, dafs der deutsche Dichter diesen Zug aus Eigenem hinzugefügt habe. Die ausführliche Versicherung, Iwein habe die Dame nicht berührt, entspricht vielmehr echt Hartmannischer Art. Das *bîligen* selbst aber holte er sich zweifellos aus anderer Quelle. Der nunmehr verstorbene Utrechter Professor Frantzen, dessen überaus lehrreichem Gespräch ich auch sonst manche Anregung verdanke, meinte, es handle sich hier um einen alten keltischen Märchenzug, wonach der Wirt dem Gast seine Tochter zur Bettgenossin gibt.[1] Das mag wohl zutreffen und H. verrät uns durch seine getreue Quellenwiedergabe den ursprünglichen Sinn, der bei Chr. in soweit noch hindurchschimmert, dafs der Ritter bei seinem Aufbruch verspricht, die Jungfrau später heiraten zu wollen (5750—55).[2] Das zärtliche Stelldichein, das die Tochter des Schlofsherrn Calogrenant gewährt, nimmt sich also, wenn man *Pesme Avanture* heranzieht, weniger sonderbar aus. Beide Episoden sind im Grunde wohl sicher identisch. Im vorliegenden Fall wird beide Male dieses Grundmotiv des Ritters, der die Liebe einer Schönen geniefst, als Vorstufe — Mitteilung, Warnung — zu einem Hauptabenteuer verwendet. Das erste Mal war der Dichter sich dessen nicht mehr bewufst und liefs die Warnung ausfallen, wodurch die Episode ihre Bedeutung völlig verlor, das zweite Mal schob er sie in das Hauptabenteuer ein. Zugrunde aber liegt nach dem oben Ausgeführten letzten Endes jene urprimitive Sitte, dafs der Gast die Tochter des Wirtes zur Bettgenossin erhält.

M. weicht, wie schon gesagt, in der Fassung des Motivs des freundlichen Schlofsherrn so weit ab, dafs eine Vergleichung zu keinem andern Ergebnis führen kann, als dafs die Episoden von Haus aus durchaus verschieden sind. Die in M. hat ganz märchenhaften Charakter und ist, indem der Schlofsherr ausführlich den Weg zum riesenhaften Hirten beschreibt, wohl lediglich als Vorstufe zu dem mit dem Hirten verbundenen Quellenabenteuer zu fassen. Eine solche Wegdeutung von einem Ort zum andern ist aus Märchen sehr bekannt. Äufserst bemerkenswert ist aber die Einleitung zu dieser Episode, denn sie enthält gewisse Ansätze zu einer Charakterisierung des Helden.[3] Kynon fängt seine Erzählung folgendermafsen an: „J'étais fils unique de père et de mère; j'étais fougueux, d'une grande présomption; je ne croyais pas qu'il y eût au monde personne capable de me surpasser en n'importe quelle prouesse. Après être venu à bout de toutes celles qui présentent mon pays, je fis mes préparatifs et me mis en marche vers les extrémités du monde et

[1] Vgl. ganz ähnlich Malory's *Morte d'Arthur*, Bk. VII, cap. 12, wo der Ritter gleichfalls das Mädchen unberührt läfst.

[2] H.'s Iwein lehnt den Vorschlag des Alten, das Mädchen zu heiraten, überhaupt ab, mit der Begründung, er liebe eine andere Frau (6802—11). Dieser Zug kann sehr wohl von H. selbständig hinzugefügt worden sein, indem er sich ja überall bestrebt, des Ritters *staete* hervorzuheben. Um so sicherer erscheint es aus diesem Grunde aber wieder, dafs er das *bîligen* nicht selbst erfand.

[3] Vgl. auch Greiner, *a. a. O.* 153.



les déserts" (S. 5). Ähnlich in der Wiedergabe des Gesprächs mit dem Schloſsherrn: „Je lui fis connaître qui j'étais et quel était le but de mon voyage: je voulais quelqu'un qui pût me vaincre, ou moi-même triompher de tous" (S. 9). Dergleichen findet sich m. W. in höfischen Erzählungen dieser Art nie, es ist typischer Märchenstil. Man hat zur Erklärung des *Yvain* die Sagenwelt fast sämtlicher Völker, die den Erdkreis bewohnen, durchforscht. Man hat Parallelen angeführt aus dem Kult der phrygischen Gottesmutter und aus dem Hain der Albaner Berge, ohne den Schein eines Beweises für die Beeinflussung beibringen zu können und hat damit bei namhaften Gelehrten Glauben gefunden. Daher wird es auch gestattet sein zur Erklärung des erwähnten Märchenzuges auf ein gutes deutsches Märchen hinzuweisen, dessen Identität mit der Grundfabel der in Frage stehenden Episode ich freilich auch nicht beweisen kann, aber das merkwürdig genug ist, hier in den Kreis der Betrachtung einbezogen zu werden. Es handelt sich um den „Königssohn, der sich vor nichts fürchtet".[1] Wir finden dort folgendes:

„Es war einmal ein Königssohn, dem gefiel's nicht mehr daheim in seines Vaters Haus, und weil er vor nichts Furcht hatte, so dachte er, „ich will in die weite Welt gehen, da wird mir Zeit und Weile nicht lang, und ich werde wunderliche Dinge genug sehen". Also nahm er von seinen Eltern Abschied und ging fort, immerzu, von Morgen bis Abend, und es war ihm einerlei wo hinaus ihn der Weg führte. Es trug sich zu, daſs er vor eines Riesen Haus kam, und weil er müde war, setzte er sich vor die Tür und ruhte." Er erblickt sodann das Spielzeug des Bewohners, die riesigen Kegel — wozu also „Fürchten lernen"[2] zu vergleichen ist — und spielt damit, bis der Riese erscheint. Als dieser hört, daſs der Jüngling sich getraue alles zu vollbringen, was er wolle, bittet er ihn von dem Baum des Lebens, der in einem umgitterten Garten stehe, einen Apfel zu holen. Er warnt ihn, daſs die Aufgabe sehr gefährlich sei, indem allerhand wilde Tiere dort Wache hielten und keinen Menschen hineinlieſsen. Der Jüngling macht sich auf den Weg, kommt endlich zu den Tieren, die ihm jedoch nichts zuleide tun, tritt in den Garten und pflückt vom Baum des Lebens den Apfel. „Da ging er hinaus und der Löwe, der vor dem Tor gelegen hatte, war auch wach geworden und sprang ihm nach, aber nicht in Wut und Wildheit, sondern er folgte ihm demütig als seinem Herrn." Der weitere Inhalt interessiert uns hier nicht.[3]

Ich will, wie gesagt, nicht behaupten, daſs dieses erst aus jüngerer Zeit überlieferte Märchen geradewegs mit der M.-Fassung

---

[1] Grimm Nr. 121 (Ausg. Panzer I, 195).

[2] *Von einem, der auszog, das Fürchten zu lernen*, Grimm Nr. 4 (Panzer I, 186). Vgl. Bolte-Polivka, *Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen der Brüder Grimm* I, 22 ff.

[3] Daſs der Jüngling später eine verzauberte Jungfrau erlöste und von ihr mittels des Wassers des Lebens aus einer Ohnmacht aufgeweckt wurde, ziehe ich nicht heran, weil es mir zu weit ab zu liegen scheint.

des *Yvain* zusammenhängt, aber es scheint mir doch wichtig als Niederschlag einer zweifellos alten Märchentradition, wonach der in die Welt entlaufene Heldenjüngling — Dümmling? — nach einem von wilden Tieren gehüteten Wundergarten kam, vor dessen Gefahren ein wilder Mann ihn warnte.[1] Ein ähnliches Märchen liegt m. E. der M.-Form der Vorbereitungsepisode zum Quellenabenteuer zugrunde. Es wurde somit mit dem Aufenthalt auf einer Burg verknüpft, so dafs wir für die beiden Vorstufen verschiedene Herkunft anzunehmen haben.

Der verstorbene Groninger Romanist van Hamel[2] wies auf die Übereinstimmung des Aufenthalts beim freundlichen Schlofsherrn und auf der Burg des *Noir Oppresseur* hin, doch erstreckt sich diese wohl blofs auf die Anzahl 24.[3] Allein es wäre recht gut denkbar, dafs die 24 Mädchen, die nach M. auf der Burg des freundlichen Schlofsherrn wohnen, erst nach Analogie der 24 Witwen beim *Noir Oppresseur* eingesetzt wären, denn die eine Tochter, die sich des Gastes in liebenswürdigster Weise annimmt, kennt M. gleichfalls, nämlich auf der von dem Riesen (Chr.: Harpin de la Montagne) bedrohten Burg. Bereits vor mehreren Jahren habe ich zu zeigen versucht, dafs diese Episode eine Variante des Hauptmotivs an der Quelle darstellt.[4] Der Aufenthalt auf dieser Burg entspricht in manchem dem beim freundlichen Schlofsherrn. Namentlich ein Zug ist in M. sehr deutlich. Als Kynon beim freundlichen Schlofsherrn speist, verläuft die Hälfte der Mahlzeit, ohne dafs von einem der Anwesenden ein Wort gesprochen worden wäre. Darauf fragt der Wirt den Rittter, wer er sei.[5] Auf der Burg Harpin wird gleichfalls die erste Hälfte der Mahlzeit schweigend eingenommen und erst dann heifst der Burgherr Owein willkommen.[6] Erstere Episode mag in einer frühern Redaktion der letzteren noch näher gestanden und wie bei Chr. die eine Tochter gekannt haben, für welche nach Analogie von *Noir Oppresseur* dann die 24 Frauen eingesetzt wurden.

Im Vorhergehenden befafsten wir uns auch bereits mit der zweiten Vorstufe zum Quellenabenteuer, mit der Figur des riesenhaften Hirten. Eine andere als märchenhafte Herkunft erscheint hier wohl ausgeschlossen. Die Beschreibungen in den verschiedenen Fassungen gehen stark auseinander. Es dürfte wohl aussichtslos sein, hier die ursprüngliche Form des Motivs herausschälen zu wollen. Riesen sind in den Märchen aller Völker überaus häufig. Einem Dichter, der den Yvainstoff bearbeitete, boten sich in seiner Erinnerung zahlreiche Märchen dar, denen er die Ausstaffierung

---

[1] Der Löwe ist allerdings merkwürdig, aber der kann aus zahlreichen anderen Geschichten aufgenommen worden sein. Vgl. Bolte-Polivka III, 1.
[2] *Romania* XLII, 281.
[3] Vgl. Zenker, *Ivainstudien* 235.
[4] *Neophilologus* III, 126.
[5] Loth II, 8.
[6] Loth II, 40.

des Riesen entnehmen konnte. Daher erklärt es sich, dafs die Beschreibungen sehr verschieden ausfallen mufsten. Die Aufgabe, die dem Riesen in der Geschichte zuteil wird, ist wichtiger als seine Gestalt. Wenn Brown[1] den *Gilla Decair* heranzieht und meint, weil die Beschreibung dieses Wesens sich mit der des Riesen bei Chr. einigermafsen deckt, sei der Riese ursprünglich ein Bote gewesen, ebenso wie der *Gilla Decair*, so mufs diese Hypothese als durchaus unbegründet zurückgewiesen werden.[2]

Der Waldmensch hat zweierlei Funktion, er ist Hirt und er ist Wegweiser. Eine doppelte Begründung, sei es nun einer Tat oder einer Existenz, ist für primitive Verhältnisse in der Literatur immer auffällig. So fragen wir auch hier: kommt die doppelte Funktion dem Riesen von Anfang an zu? Den Wegweiser und Warner verstehen wir sehr gut. Ein solcher kommt in zahlreichen Märchen in allerhand Gestalt vor. Nur die zweifache Warnung in den Yvaingeschichten, zuerst durch den freundlichen Schlofsherrn, dann durch den Riesen, ist etwas auffällig. Wo ersterer aber, wie oben nachgewiesen sein dürfte, erst auf einer spätern Stufe mit dem Hauptabenteuer in Verbindung gebracht wurde, so spricht, in Anbetracht der zahlreichen Geschichten, wo ein Warner und Wegweiser begegnet, wohl nichts dagegen, dafs dieser schon sehr früh auch mit dem Hauptmotiv des *Yvain* verbunden war. Was nun aber den Hirten betrifft, so ist doch eigentlich nicht einzusehen, was dieser mit jener Hauptepisode zu tun hat. In den überlieferten Fassungen des *Yvain* ist der Hirt als solcher eine durchaus überflüssige Figur. Solche entbehrlichen Gestalten deuten auf eine andere Märchenform zurück, wo ihre Bedeutung eine gröfsere war, die in jüngerer Entwicklung verloren ging. Hier scheint mir die Art der gehüteten Tiere die Lösung zu geben. Der Foerstersche Yvaintext spricht von *tors sauvages* (280), allein, wie Foerster in den Noten und Anmerkungen angibt, haben mehrere Hss. (GHSAT) *ors* und sogar auch *lions, liepars*. Ähnlich auch Füetrer. Hartmann hat *aller der tiere hande* (405), *wisent und ûrrinder* (411), die Saga *viligraðunga* (wilde Stiere) *ok leoparða* (II, 14), die schwedische

---

[1] *Iwain*, Boston 1903, S. 104 ff.

[2] An anderer Stelle vergleicht derselbe Gelehrte die Hirtenepisode mit dem *Imram Maelduin*, wo allerdings ein sitzender Mann erwähnt wird, der Auskunft über den Aufenthalt seiner Herde gibt. In derselben Geschichte kommt ein auf dem Meeresboden hausendes Ungetüm vor, welches einen Ochsen verschlingt. Sowohl der Hirt wie das Ungetüm repräsentieren nach Brown Urbilder des Hirten im *Yvain*! Im Mabinogi *Kulhuch et Olwen* begegnet ein riesenhafter Hirt, der die Helden in seinem Hause empfängt. Daraus schliefst Brown, dafs der *Hospitable Host* und der *Monster Herdsman* im *Yvain* ursprünglich eine Figur gewesen seien. Fügen wir hinzu, dafs die Geschichten, die Brown in erster Linie als Grundlagen des *Yvain* betrachtet, *Serglige Conculaind* und *Tochmare Emere*, keinerlei Entsprechung für den riesenhaften Hirten aufweisen. (In letzterer figuriert blofs ein junger Mann, der Cuchulinn den Weg zeigt.)

Bearbeitung *leon, biörna ok pantiwr*,[1] das Mabinogi schliefslich *des serpents, des vipères, toute sorte d'animaux*[2] (S. 10). In bezug auf die Tiere herrscht also grofse Verwirrung. Alle werden aber von einem Hirten gehütet. Vernünftigerweise jedoch gibt man Löwen, Leoparden, Bären, Schlangen, u. ä. keinen solchen bei, wohl aber Rindern, Stieren. Letztere gehören also mit dem Hirten zusammen und es ist wohl ausgeschlossen, dafs ein Dichter, der den Hirten mit dem Rindvieh vorfand, diesen nun auch reifsende Tiere hüten liefs. Daher müssen die wilden Tiere älter sein. Wir kennen solche aus zahlreichen Märchen, wo sie dann in der Regel zur Bewachung eines Gartens dienen.[3] Ähnlich wird auch ihr Vorkommen im *Yvain* zu erklären sein, d. h. sie gehören ursprünglich zum Wundergarten. Der Dichter, der die Figur des Wegweisers aufnahm, führte diesen mit den Tieren zusammen. Er verlieh dem Wegweiser also auch den Charakter eines Hirten und setzte statt der Leoparden, Schlangen usw., zu denen ein Hirt nicht pafste, die friedlicheren Rinder ein.[4] (An ihre wilden Vorfahren erinnert noch das schreckliche Toben dieser Tiere). Den Hirten fand der Dichter nämlich vorgebildet im *Imram Maelduin* und in *Kulhwch et Olwen*. M. E. war der Waldmensch also ursprünglich Wegweiser und hat erst in späterer Entwicklung die im Zusammenhang der Geschichte überflüssige Funktion des Hirten übernommen.

Wir kommen jetzt zum Hauptabenteuer an der Quelle und versuchen auch hier zuerst ein Urteil über das Verhältnis der überlieferten Fassungen zu gewinnen um sodann uns der Frage zuzuwenden, wie die Episode dem Sinn und dem Ursprung nach aufzufassen sei. Der Verlauf ist in allen Fassungen wesentlich ähnlich. Aus den kleineren Unterschieden in der Beschreibung des Vogelgesangs[5] z. B. lassen sich keine sicheren Argumente für oder gegen die Priorität von M. schmieden, denn Foersters Ansicht,[6] die Angabe in M. *il n'y avait plus une feuille* gehe auf Chr., wo die vielen Vögel das Laub unsichtbar machen, zurück, ist doch wohl kaum richtig. Ebensowenig ist aus dem verschiedenen Charakter des Baumes[7] oder aus der Schilderung des Kampfes nach irgendeiner Richtung hin etwas zu schliefsen.

---

[1] Vgl. Kölbing *a. a. O.* 8. Kölbing kommt Einleitung XVIII ff. zu dem Schlusse, dafs der Verfasser der schwedischen *Eufemia-visa* neben einem Ms. der nordischen Saga auch eine Hs. des frz. *Yvain* vor sich gehabt hat.

[2] Der mhd. *Lanzelet* Ulrichs von Zatzichoven hat in der mit dem *Yvain* verwandten Episode: *lewen, bern* (3992).

[3] Vgl. A. Aarne, *Vergl. Märchenforschungen*, Helsingfors 1908, S. 3 ff.

[4] Baist, *Zfrph.* XXI, 405 weist darauf hin, dafs das Vorkommen verwilderter Kuhherden in England bezeugt ist.

[5] Nach Kölbing der Brandanlegende entlehnt, *a. a. O.*, Anm. zu II, 37.

[6] *Gr. Yvain*, XXVI. Vgl. Smirnov, *Rev. Celt.* XXXIV, 340.

[7] Chr.: *li plus biaus pins* (414), M.: *sapin* (14), H.: *ein linde* (572), S.: *vinvið* (II, 29). Über H. vgl. Roetteken, *Die epische Kunst Heinrichs von Veldeke und Hartmanns von Aue*, Halle 1887, S. 138, Anm. 1. H. läfst seine Linde ebenso wie Chr.'s *pins* immer grün sein.

Auch die im Tor befindliche Falleneinrichtung gestattet keinerlei Schlüsse, zumal nicht in dem Sinne, dafs der Held nach Passierung derselben in the Other World eingedrungen sein sollte. Es liegt in der Beschreibung des Fallbeiles vielmehr der deutlichste Hinweis auf das dem Dichter ohne Zweifel von mehreren Toren bekannte Fallgitter vor. Otto Piper,[1] der auch von Foerster und Zenker herangezogene Burgenkenner, äufsert sich darüber folgendermafsen: „Das Fallgitter (auch *Rechen* genannt), schon den Römern (als *cataracta*) wie den Minnesängern des 12. Jahrhunderts bekannt, kommt bei uns wohl erst nach den Kreuzzügen und überhaupt bei Burgen seltener als bei Stadttoren vor. Es ist ein engmaschiges Gitter aus vierkantigen, 9—20 cm starken Balken, deren senkrechte unten eine eisenbeschlagene Spitze zu haben pflegen. An einer Kette (in der Mitte) oder deren zweien hängend wurde es mittels eines darüber im Torgebäude angebrachten Wellbaumes aufgewunden. Es lief dabei in zwei in der Wandung des Tores oder aufserhalb desselben angebrachten senkrechten Falzen, an letzterer Stelle auch hinter beiderseits vorstehenden Klauensteinen. In der Regel war es in geringem Abstand (etwa 30 cm) vor den Torflügeln angebracht, mitunter (so in Italien) auch hinter denselben, bei den späteren längeren Torgewölben meistens an deren innerem Ende. Auch ganz eiserne Fallgitter kamen vor."

Der sodann folgende Abschnitt aber, der beschreibt, wie der zwischen zwei Türen eingeschlossene Ritter von Lunete gerettet wird, ist sehr bedeutend. Zenker[2] hebt mit vielem Nachdruck hervor, dafs Chr. hier unverständlich und verdorben sei. Es handelt sich bekanntlich darum, dafs nach Chr. der Torweg, in dem Yvain sich gefangen sieht, als ein prächtig ausgeschmückter Saal geschildert wird. H. Schneider meint in seiner Besprechung der Zenkerschen Arbeit[3] — unter Berufung auf *Perceval* 2095 ff. und *Karre* 990 ff., wo der Ritter auch gleich in den zu ebener Erde gelegenen Saal reitet — wir hätten auch im *Yvain* anzunehmen, dafs das äufsere Tor gleich Zutritt zu einem grofsen Saal des Palasses gebe. Zweifellos hat Chr. einen solchen Saal gemeint (906: *Jusqu'a la porte del palés*) und auch H. sagt 1663: *dô man in* (den toten Burgherrn) *in daz palas truoc*, aber immerhin ist dieser Saal im Erdgeschofs des Palasses, der zugleich den einzigen Durchgang zum Burginnern bildet, äufserst auffällig.

Wo nun Zenker aber meint, dafs die betreffende Darstellung in M. „vollkommen klar" sei, kann ich ihm jedoch nicht beistimmen. Auch in M. ist die ganze Situation vielmehr ganz unmöglich. Zunächst ist es m. E. ausgeschlossen, dafs der Toreingang, wie

---

[1] *Abrifs der Burgenkunde* 59. Das grofse Werk des Verfassers steht mir leider nicht zur Verfügung.

[2] *Ivainstudien* 255 ff. Neuerdings hat Z. seine Auffassung auch gegen die von Herm. Schneider vorgebrachten Bedenken aufrecht erhalten: *Ivain im Torverliefs*, *ZfdA.* LXII, 49 ff.

[3] *Anz. fda.* XLII, 114 ff. Vgl. auch Foerster, Anm. zu 963—66.

Zenker vermutet,[1] der des Burgfleckens und nicht der der Burg sein könnte. Aus dem Zusammenhang der Angabe: „Un grand château brillant apparut. Ils arrivèrent à l'entrée. On laissa pénétrer le chevalier noir“ (S. 18) geht unzweideutig hervor, dafs der Eingang des Schlosses gemeint ist. Owein befindet sich nun zwischen den zwei Toren eingeschlossen. Da erscheint eine Jungfrau und bittet den Ritter aufzumachen! Diese Jungfrau ist Lunete, die doch selbstverständlich wissen mufste, dafs der Eingeschlossene unmöglich öffnen konnte.[2] Vor der geschlossenen Tür — nur durch die „jointure de la porte“ kann sie den Ritter sehen — hält Lunete nun dem Mörder ihres Herrn eine überschwengliche Lobrede, und reicht ihm — durch die „jointure“ — den unsichtbarmachenden Ring. Man bedenke: im Gegensatz zu Chr., der Lunetens Anteilnahme wenigstens durch früher erfahrene Liebenswürdigkeit Yvains zu erklären sucht, ist Owein in M. dem Fräulein durchaus fremd. Sie hat ihn nie erblickt und weifs nur, dafs er der Ritter ist, der ihren Herrn tödlich verwundet hat. Nicht genug aber, dafs sie in gänzlich unsinniger Weise sein Verhalten den Damen gegenüber lobt, führt sie ihn, nachdem er mit ihrer Hilfe aus seinem Gefängnis entkommen ist, in ein aufs prächtigste ausgestattetes Zimmer. Dieses Zimmer liegt nicht im Schlosse, sondern in dem benachbarten Burgflecken. S. 21 könnte man noch zweifeln: „à ce moment, ils entendirent de grands cris dans le château“. S. 22 aber schliefst jede andere Möglichkeit aus: „Owein se leva, s'habilla, ouvrit la fenêtre et regarda du côté du château“. In diesem prachtvollen Gemach trägt Lunete dem Ritter auf goldenen und silbernen Schüsseln ein vorzügliches Mahl auf, so gut, wie er noch nie genossen. Darauf legt er sich schlafen. Die Jungfrau verbringt im selben Zimmer mit ihm die Nacht. Um Mitternacht hören sie ein schreckliches Schreien. Das Fräulein erklärt dieses damit, dafs ihr Herr jetzt eben gestorben sei (woher weifs es das?). Am Morgen ertönt das Geschrei von neuem. Jetzt werde der Burgherr begraben, erklärt Lunete. Owein steht auf, kleidet sich, öffnet das Fenster und blickt zum Schlosse hinüber. Er sieht den Leichenzug vorbeiziehen. Jetzt steht auch Lunete auf und macht Feuer an. Als dies geschehen, bindet sie dem Ritter ein Tuch vor, wäscht ihm den Kopf und rasiert ihn. Darauf bringt sie ihm sein . . . Abendessen, macht ihm sein Bett und empfiehlt ihm, sich jetzt schlafen zu legen, während sie ins Schlofs gehen will!

Soweit also die nach Zenker[3] „völlig klare, keinerlei Anstofs bietende Darstellung“ des Mabinogi, die, „es kann gar keinem Zweifel unterliegen“, „die ursprüngliche sein mufs und sicher auch in Chr.'s Quelle gestanden hat“. Glaube es, wer es will. Man braucht doch wirklich kein Wort darüber zu verlieren, um einzusehen,

[1] *Ivainstudien* 263, Anm. und 265.

[2] Vgl. Smirnov, *Rev. Celt.* XXXIV, 337. Die Sinnwidrigkeit dieser Frage gibt Zenker 265 zu.

[3] *Ivainstudien* 264.

wie durchaus verdorben, widerspruchsvoll und unmöglich die Darstellung in M. hier ist. Das prachtvoll ausgestattete Zimmer befand sich selbstverständlich nicht in einem Hause des Burgfleckens, sondern natürlich in der Burg.[1] Lunete geleitete den Ritter aus dem Torweg und führte ihn über den Schlofshof in ein Zimmer, wo sie ihn versteckte. Der Ring mag sekundär sein — was übrigens nebensächlich ist — denn Yvain brauchte nicht zu warten, bis die Tür von anderer Hand geöffnet wurde: Lunete führte ihn durch die bei Chr. erwähnte kleine Tür. Letztere ist gar nicht auffällig, sie befand sich in zahlreichen Burgen. Vgl. Otto Piper: „Der Bequemlichkeit und auch der Sicherheit wegen war . . . zum Einlassen einzelner wohl in dem einen Torflügel eine kleinere nicht immer bis unten reichende Tür oder neben dem weiten Tor noch ein schmales angebracht.“[2] Um ein solches schmales Tor handelt es sich hier wohl.

Ich glaube, wie ich mir die ursprüngliche Gestalt der Episode etwa in dieser Form denke, die von Zenker und Brown verfochtene Ursprünglichkeit M's an dieser Stelle entschieden in Abrede stellen zu müssen und komme wie so oft zu dem Schlusse, dafs jede der bekannten Fassungen einige primäre Züge überliefert hat, und keine als Ganzes ursprünglich ist. Chr. hat richtig, dafs der Saal, wo Yvain sich verborgen hält, im Schlosse lag, aber er hat versehentlich diesen Saal mit dem Torweg identifiziert. M. trennt richtig zwischen Saal und Torweg, aber er verlegt ersteren fälschlich nach einem Hause des Burgfleckens, was wieder die ganz unsinnige Beschreibung des Zusammenseins des Ritters mit Lunete zur Folge hat. F. steht der ursprünglichen Form wohl sehr nahe, denn hier befreit Lunete den Iban mittels des Ringes sofort aus seinem Gefängnis und führt ihn über den Hof „in ain kemenaten“.[3] Zenker schliefst daraus richtig, dafs F. offenbar eine von Chr.-H. erheblich abweichende Fassung des Yvainstoffes gekannt haben mufs. Was M. betrifft, so erscheint die Frage berechtigt, ob dieser, trotzdem er in einem wichtigen ursprünglichen Zug mit F. zusammengeht, vielleicht doch nicht Chr.'s Einflufs erfahren habe. M. könnte sehr gut das Auffällige des Torwegs, der zugleich ein Saal war, bemerkt und in seiner Weise sich die Sache zurechtgelegt haben, womit er dann z. T. den ursprünglichen Sachverhalt wieder herstellte. Auch liefse sich die Teilnahme Lunetens an Oweins Schicksal durch jene Mitteilung Chr.'s, dafs die beiden sich von früherher kannten, recht gut erklären. Doch möchte ich auch hier die Möglichkeit nicht als Sicherheit hinstellen, weil Chr. selbst offensichtlich zu sehr verdorben ist und daher notwendig eine ältere

---

[1] Diese hatte wohl mehrere Palasse und der Ritter wurde in einen anderen geführt als der war, wo die um den Verwundeten beschäftigten Burgbewohner versammelt waren.

[2] *A. a. O.* 58.

[3] Vgl. Zenker, *Ivainstudien* 267 ff. H.'s Abweichungen sind blofs in anderer Beziehung wichtig, vgl. *Neophilologus* IV, 310 ff.

Vorstufe voraussetzt, auf welche auch F. hinzudeuten scheint. Jedenfalls aber kommt M. als ursprüngliche Fassung, wie Zenker will, unmöglich in Betracht.

Wir kommen also zu einer Grundlage, deren ungefähre Gestalt sich oben etwa bestimmen liefs und fragen jetzt nach der Bedeutung, der Herkunft des Abschnitts. Von verschiedenen Seiten sind seit lange allerlei Parallelen zur Vergleichung herangezogen worden, die unter sich jedoch wieder allerhand wichtige Unterschiede aufweisen, ohne dafs trotzdem ein Zusammenhang geleugnet werden könnte. Bald wird der Ritter durch eine Botin zur Dame berufen, wie im Hauptabenteuer des *Yvain* oder im *Gareth*, bald fehlt diese Botin, wie in der Iweret-Episode des mhd *Lanzelet*. Die Dame zeigt sich vór dem Kampfe, z. B. in dem Abenteuer von Dunostre im *Hugo von Bordeaux* oder erst nachher. Sie kann die Frau des Erschlagenen sein oder seine Tochter (Iblis), oder sie wurde von ihm zur Gattin begehrt, wie im *Gareth*. Der Held nimmt sie zur Frau oder er verschmäht den Preis (*Pesme Avanture*). Ein andermal läfst er den Gegner am Leben, wie Wolfdietrich den Kaiser Ortnit. In einigen Fassungen, wie in jener anderen Episode des *Wolfdietrich B*, wo dieser Held der Geliebte der Kaiserin Liebgart ist (Str. 785 ff.) und etwa im Märchen von *Diarmait*[1] geht der Weg zur Burg durch den Brunnen. Diese Abweichungen sind schon sehr wichtig, noch bedeutender ist aber, dafs in manchen Varianten der Brunnen überhaupt fehlt, in anderen dagegen von einem galanten Abenteuer nicht die Rede ist. Doch handelt es sich hier zweffellos und anerkanntermafsen um die beiden Hauptzüge der Episode. Sollen wir nun, wie z. B. Zenker das mit vielem Scharfsinn versucht, zwischen allen den zahlreichen Varianten — von denen oben blofs einige wenige flüchtig gestreift wurden — einen Zusammenhang herstellen und in einem so konstruierten äufserst verwickelten Stammbaumverhältnis die Entwicklung wirklich erblicken? Es ist wohl sicher anzunehmen, dafs zahlreiche Varianten, die nach dieser Auffassung als Zwischenstufen anzusetzen wären oder etwa als Weiterbildungen aufgefafst werden müfsten, verloren gegangen sind und wir sollten trotzdem imstande sein, das Abhängigkeitsverhältnis der einzelnen Glieder, die zufälligerweise auf uns kamen, genau zu bestimmen? Ich glaube, aus dem Fehlen bald des Brunnens, bald des Abenteuers mit der Dame, geht an erster Stelle hervor, dafs die beiden Motive von Anfang nicht zusammengehören. Darin sind die beiden Hauptgegner in dieser ganzen Frage, Foerster und Zenker, sich auch einig. Was den Brunnen nun betrifft, so haben Hamilton[2] und Mifs Morgan[3] wie übrigens auch Foerster im *Wörterbuch*[4] mit zahlreichen Belegen erwiesen, dafs an einen

[1] Vgs. Louise B. Morgan, *The source of the Fountain-story in the Yvain*, *Mod. Phil.* VI, 340.
[2] *Storm-making springs*, *Rom. Review* II, 355 ff. und V, 213 ff.
[3] *A. a. O.* 331 ff.
[4] 99 ff.

solchen sich knüpfende Geschichten im 12. und 13. Jahrhundert sehr verbreitet waren. Mifs Morgan, deren Aufsatz m. E. überhaupt zum Besten gehört, was über den *Yvain* geschrieben wurde, meint S. 338 in bezug auf ein etwaiges Abhängigkeitsverhältnis: „There is much more in favor of the view that the dependence is not of Britain on Armorica, or of Armoria on Britain, but of all on the same common tradition.“ Damit trifft sie das richtige Wort: es handelt sich um eine Tradition und die Dichter, die in irgendeiner sie zur Nachahmung reizenden Geschichte einen Zauberbrunnen vorfanden, erinnerten sich sofort auch andere, deren vielleicht abweichender Charakter von ihnen an die Stelle jenes ersteren gesetzt oder doch mit diesem vermischt werden konnte. Die Frage nach der ursprünglichen Gestalt des Motivs dürfte daher müfsig sein. Chrestien aber kann sich seinen Brunnen recht gut aus Wace geholt haben, wofür die mehrfach hervorgehobene Übereinstimmung der Texte zweifellos spricht.[1]

Nun aber des Ritters Abenteuer mit der Schönen, mit dem die Quelle so oft in Verbindung erscheint. Auch hier handelt es sich um ein sehr verbreitetes Motiv. Gehen wir auch hier von dem allgemein Anerkannten aus, also davon, dafs der Charakter im Grunde märchenhaft ist. Die Varianten gehen selbstverständlich weit auseinander. Der wichtigste Zug, der sie zusammenhält und also das Terrain abgrenzt, ist der Wundergarten. Dieser kehrt fast überall wieder, meistens freilich als eine Art Vorstufe zu dem eigentlichen Abenteuer. Aber wo es sich doch nun um ein Märchen handelt, dürfte wohl mit Sicherheit angenommen werden, dafs solche Fassungen, wo der Ritter zuerst den Wundergarten erreicht, in demselben den Kampf besteht und sodann auf einem Schlofs in der Nähe die Schöne findet, nicht dem primitiven Charakter des Märchens entsprechen. Dieser verlangt, dafs die Dame sich in dem Garten selbst aufhält, wie wir das in *Joie de la Cort* im *Erec* noch erkennen.

Auf Grund dieser Betrachtung könnte man also leicht zu Foersters Märchen der von einem Riesen im Zaubergarten gehüteten Jungfrau kommen. Doch, obgleich dieses m. E. wohl sicher mit auf die Entwicklung eingewirkt hat, wäre damit die Grundlage der Episode nicht einfach erwiesen. Die Übereinstimmung mit der keltischen Geschichte des *Serglige Conculaind* läfst sich eben nicht in Abrede stellen. Brown sieht zweifellos zu viel und auch manche der von Zenker hervorgehobenen Punkte haben kaum einige Bedeutung. Dafs Cuchulinn sich gegen einen Stein legt und dort einschläft, soll sich mit dem Quellenabenteuer im *Yvain* vergleichen lassen! Dafs die Schönheit Fands hervorgehoben wird, ist ebenso selbstverständlich wie Yvains Reflexionen über Laudinens Anmut und daher gewifs nicht beweiskräftig. Die gefährliche Stelle, die Laeg auf seiner Reise zu Fand passieren mufs, ist ganz ver-

[1] Vgl. u. a. Baist, *Die Quellen des Yvain, ZfrPh.* XXI, 402 ff.

schieden von dem Falltor in Laudinens Burg (auch von Zenker eingeräumt). Dafs der Held kämpfen mufs um die Schöne zu gewinnen, kann man kaum anders erwarten. Die Schilderung des Kampfes ist aufserdem ganz abweichend. Die Art, wie der Held und die Dame wieder auseinanderkommen, stellt eher einen Unterschied als eine Übereinstimmung dar, wie Brown etwa meint. Auch sonst sind die Unterschiede sehr erheblich, ganze Episoden des *Serglige Conculaind* haben im *Yvain* keinerlei Entsprechung und dazu gehen die beiden Redaktionen, die Zimmer[1] unterscheidet, weit auseinander. Wenn aus diesen Gründen also der *Serglige Conculaind* als direkte Vorstufe des *Yvain* nicht in Betracht kommen kann, so mufs trotzdem eine gewisse Beziehung vorliegen. Hier wie dort folgt der Held, nachdem vorher ein anderer die Reise versucht hat, einer Botin zu einer unbekannten Schönen, die er nach einem Kampfe gewinnt. Hier wie dort verläfst er sie wieder und erkrankt darauf vor Sehnsucht nach ihr. Der Zaubergarten und die Quelle sind im *Serglige Conculaind* gleichfalls angedeutet, obgleich besonders letztere nicht die geringste Bedeutung beansprucht. (Es wird nur erwähnt, dafs einer von Cuchulinn's Gegnern sich an einer Quelle die Hände wäscht.) Wie haben wir uns das Verhältnis nun zu denken?

Die beiden stark voneinander abweichenden Rezensionen des *Serglige Conculaind* beweisen uns, dafs die Geschichte in mehr als einer Form bekannt war. Auch hier ist nicht anzunehmen, dafs das Erhaltene auch gleich alles Dagewesene darstellt. Daher ist es möglich, sogar wahrscheinlich, dafs eine uns unbekannte Variante dem *Yvain* näher stand. Der Wundergarten erinnerte den Dichter an andere Märchen, wo ein solcher viel bedeutender war. Die Quelle, die in *Serglige Conculaind* gar keine Rolle spielt, gemahnte ihn trotzdem an andere Quellen, die Hauptgegenstand einer Erzählnng waren. So schweifste er drei ursprünglich einander fremde Motive zu einem zusammen und bildete in dieser Weise die Geschichte, die den betreffenden Episoden im *Yvain, Lanzelet* usw. zugrunde liegt. Auch hier mögen die Beziehungen zu den kontaminierenden Motiven im Bewufstsein der Dichter noch fortgedauert haben und erklären sich in dieser Weise die zahlreichen abweichenden Fassungen der Geschichte.

Nach dieser Auffassung liegen der Episode also zugrunde: 1. Ein Märchen vom Typus des *Serglige Conculaind.* 2. Das Märchen der in einem Wundergarten gehüteten Jungfrau. 3. Die Beschreibung einer Wunderquelle. Trotz der vielen und bedeutenden Abweichungen mufs ersteres wohl als Grundstock der in Frage stehenden Episode angesehen werden. Doch ist auch der Einflufs des zweiten Märchens deutlich, namentlich in der Fassung bei Chr. Alle zum Wundergartenmotiv gehörenden Einzelheiten treten hier schärfer hervor als in *Serglige Conculaind.* Auch das Witwenmotiv läfst sich im An-

[1] *Keltische Studien, Zfvgl. Spr.* XXVIII, 599 ff.

schlufs daran verstehen. *Serglige Conculaind* kennt dieses nicht. Hier hat Manannan seine Frau Fand verlassen und Cuchulinn kann diese zur Gattin erhalten, wenn er ihrem Schwager einen Tag gegen dessen Feinde beistehen wolle. Von hier zum Witwenmotiv ist ein grofser, ohne Zwischenstufe wohl kaum begreiflicher Schritt. Dieser wird jedoch durchaus verständlich, wenn wir annehmen, dafs die Andeutungen eines Wundergartens den Dichter auf das Märchen der in einem solchen gefangen gehaltenen Jungfrau führten. Hier lag alles viel einfacher beisammen. Die in *Serglige Conculaind* zu bekämpfenden Feinde entsprachen dem Hüter (den Hütern) der gefangenen Schönen. Dafs diese schon verheiratet war, wurde aus *Serglige Conculaind* übernommen. Der Gatte war nun der Hüter selbst und indem der Held diesen erschlagen mufste, erhielt er die Dame eben als Witwe. Dies gemahnte den Dichter an andere Geschichten von schnell getrösteten Witwen, wie z. B. die der Jokaste. Wenn aber Foerster[1] und Bruce[2] betonen, dafs Chrestien sich das Witwenmotiv aus Thebe geholt hat, so kann das nur insoweit richtig sein, als der Thebenroman hier anklingen mufste, ebenso übrigens wie die Witwe aus Ephesus. Auf das Motiv selbst aber mufste der Dichter von selbst verfallen. Wie leicht dieses übrigens auch geschehen konnte, sehen wir in anderem Zusammenhang im *Peredur*. Auch hier, wie im *Perceval*, begegnet der junge Held seiner Verwandten (Sigune), deren Gemahl eben erschlagen wurde. Peredur besiegt den Mörder und zwingt ihn, die Frau des Erschlagenen zu heiraten!

Ein grundsätzlicher Unterschied zwischen *Serglige Conculaind* und dem Märchen des Zaubergartens ist, dafs es sich im erstern um eine Verlockung handelt, im letztern um eine Befreiung. Doch scheint die Frage berechtigt, ob diese Unterscheidung tatsächlich ein so scharf trennendes Moment darstellt wie man Ehrismanns bekannter Begriffsbestimmung[3] entnehmen möchte. Auch nach Ehrismann gehören *Joie de la Cort*, wo es sich um Befreiung handelt und die Hauptepisode im *Yvain*, wo nach ihm Verlockung anzunehmen ist, eng zusammen. Aufserdem kommt einer der gerade für *Serglige Conculaind* wichtigsten Züge des Verlockungsmotivs, die Botin, auch vor in einer Geschichte, die unmöglich anders denn als Befreiung aufgefafst werden kann, ich meine im *Gareth*.[4] Hier erscheint die Botin Lynet am Artushof und erbittet Beistand für ihre Herrin, die von einem Ritter belagert werde. Gareth, Gawayns Bruder, folgt der Botin, besteht allerhand Gefahren und befreit schliefslich die Dame, die später seine Frau wird.

Zusammenfassend wären wir also zu der Ansicht gelangt, dafs man zur Erklärung der Hauptepisode im *Yvain* von einem Märchen

---

[1] *Wörterbuch* 106 ff.

[2] *The Evolution of Arthurian Romance*, Göttingen 1923/24, II, 77 ff.

[3] *A. a. O.* 14 ff.

[4] *Malory's Morte d'Arthur*, Bk. VII, chapt. 2.

vom Typus des *Serglige Conculaind* auszugehen hat, welches schon sehr früh mit dem der Jungfrau im Zaubergarten und mit dem Quellenmotiv verbunden wurde. Als folgendes Moment der Entwicklung fand nun der Anschlufs an ein Märchen vom Typus des Jungen, der auszog, das Fürchten zu lernen, statt, für welche Verknüpfung die hier wie im Zaubergartenmärchen bekannten wilden Tiere bestimmend waren. Aus dieser Verbindung erklärt sich die Gestalt des Warners, der später zugleich die Funktion eines Hirten übernahm. In ritterlicher Umarbeitung erfolgte jetzt die Hinzufügung einer zweiten Vorstufe, nämlich des bekannten Aufenthalts auf einer Burg, wo der Held ursprünglich die Liebe der Tochter geniefst (im Grunde keltisch). Jede dieser Entwicklungsstufen war natürlich in verschiedener Form bekannt, welche Varianten auch dann noch bestanden, als eine neue Stufe sich bereits herausgebildet hatte, so dafs diese ständig die Beeinflussung durch abweichende Varianten der Teilmotive erfuhr. Wir wissen das mit vollster Sicherheit, denn die einzelnen Elemente sind sogar jetzt noch selbständig und in verschiedener Form bekannt.

Weiter hat sich uns in bezug auf das Hauptabenteuer ergeben, dafs Chr. und M. auf verschiedene Vorstufen zurückgehen. Die Episode des freundlichen Schlofsherrn erscheint in M. als ziemlich weit abliegende Reminiszenz an die Chr.-Tradition. Überhaupt ist für eine Beeinflussung der erhaltenen Chr.-Fassung durch M. keine einzige Beweisstelle anzuführen. Umgekehrt würde Bekanntschaft des M.-Dichters mit Chr. manche Eigentümlichkeit in M. in befriedigender Weise erklären, ohne dafs sie jedoch geradezu unumstöfslich bewiesen werden könnte.

Es folgt in den Texten, abgesehen von den im 1. Teil dieser Untersuchung behandelten Zügen, jetzt die Episode von Yvains Wahnsinn und die Heilung desselben mittels der Salbe. Es ist m. E. aus den Texten nicht zu entscheiden, ob in der Schilderung der Gemütsverfassung des Ritters eine Reminiszenz an Cuchulinn's Wahnsinn nach seiner Trennung von Fand vorliege, oder ob wir es mit dem auch sonst bei Chrestien belegten *penser* zu tun hätten. Vermutlich wohl beides. Oweins Schlaf am Ufer des Teiches gemahnt allerdings an Cuchulinn's Gewohnheit auf der Strafse von Mittel-Luachra zu schlafen. Was die Heilung betrifft, so erblickt Zenker[1] einen Beweis für die Priorität des M. an dieser Stelle in dem Umstand, dafs hier besser motiviert sei, weshalb das Fräulein die ganze Salbe aufbrauche. In beiden Fassungen nämlich erhalte dieses die Weisung, es solle nur die Stirn (Chr.), bzw. die Herzgegend (M.) des Kranken einreiben, es verbrauche aber die ganze Büchse, was sich in M. gut verstehen liefse, indem Owein hier an der Krätze leide, was bei Chr. nicht der Fall sei. Mithin wäre die Einreibung des ganzen Körpers bei Chr. un-

[1] *Ivainstudien* 283 ff.

verständlich und setze die Fassung des M. voraus. Sehen wir uns nun aber den Text selbst an, so erheben sich starke Zweifel an dieser vermeintlichen Priorität. Erstens ist mit keinem Wort angedeutet, dafs Owein am Wahnsinn leidet. Als die Botin seiner Gattin sich entfernt hat, wird Owein vom Schmerz ergriffen. Nachdem die Mahlzeit beendet ist, zieht er sich auf sein Zimmer zurück „et y passa la nuit dans les soucis“ (S. 33). Am nächsten Morgen reitet er „aux extrémités du monde“, wie er das auch sonst zu tun pflegt, z. B. als er geheilt die Dame (Chr.: de Noroison) wieder verläfst. Er lebt in der Wildnis wie ein Tier, sein Körper ist mit langen Haaren bewachsen. Endlich wird er so schwach, dafs er den wilden Tieren nicht mehr folgen kann. Er steigt in ein Tal hinab und legt sich in einem Park schlafen. Als die Schlofsherrin ihn gefunden hat, befiehlt sie ihrer Dienerin, ihm mit der Salbe die Herzgegend einzureiben, zu sehen ob noch Leben in ihm sei. „S'il y a encore de la vie en lui, cet onguent le fera lever“. Bisher ist also nicht gesagt, dafs Owein wahnsinnig sei. Das Einreiben der Herzgegend ist, wo die Krankheit doch ihren Sitz im Kopf haben soll, ziemlich sonderbar. Dennoch weist die nun folgende Stelle darauf hin, dafs der Held aus einer Art Geistesstörung erwacht. Er schämt sich plötzlich seiner Nacktheit, ergreift die Kleider, die er vorfindet und versucht das Rofs zu besteigen. M. macht also sehr wenig den Eindruck der Ursprünglichkeit. Es scheint vielmehr, als wäre es dem Verfasser nicht klar geworden, dafs sein Held eine Zeitlang geistesgestört gewesen. Am Schlufs, beim Erwachen usw. mufste das trotzdem auch in seiner Darstellung dem Leser deutlich werden, denn an den einfachen Tatsachen liefs sich eben nichts ändern.

Diese Erwägungen sprechen m. E. für die Annahme, dafs M. hier einen bessern Text gekannt und diesen nicht verstanden habe. Hinzu tritt nun — besonders gegen Zenker, siehe oben — die Tatsache, dafs M. durchaus nicht sagt, die Dienerin habe den ganzen Körper des Ritters mit der Salbe eingerieben und dadurch seine Heilung herbeigeführt. M. teilt blofs mit: „elle répandit sur lui tout l'onguent“ (S. 35). Dafs der ganze Körper mit der Salbe eingerieben wurde, wäre zwar begreiflich, aber es steht nun einmal nicht im Text. Wir dürfen das also nicht einsetzen und Zenkers Annahme, wonach Chr. hier auf M. zurückginge, ist hinfällig. Umgekehrt jedoch würde das Verhältnis sich auch hier wieder ohne Mühe erklären — vgl. oben: das Einreiben der Herzgegend statt der Stirn, die offenbare Unklarheit in M. in bezug auf Oweins Krankheit — wenn wir annähmen, dafs Chr.'s Fassung M. bekannt gewesen wäre. Letzten Endes freilich mag das Aufbrauchen der Salbe wohl seinen Grund in der Einreibung des Körpers zur Heilung von der Krätze haben. M. weist darauf zurück und ginge in dieser Episode somit auf eine ältere Quelle zurück, die wir nicht kennen und möglicherweise auch auf Chr. Letzterer mufs aus einer ähnlichen Quelle geschöpft haben.

Was die Herkunft dieser Heilung mittels einer Salbe betrifft, so wüfste ich nicht, weshalb dieser Zug nicht alt sein sollte. Zauberkundige Frauen, die durch Bestreichen mit einer Salbe Kranke, Verwundete oder gar Tote wieder zu sich rufen, sind in Sagen und Märchen überaus häufig. Für diese Salbe etwa einen Vergessenheitstrank einzusetzen, mufs daher als blofse Willkür bezeichnet werden, eben weil kein innerlicher Grund sich für eine solche Veränderung anführen läfst, wohl mancher aber dagegen. Im *Gareth* heilt Lynet mit einer Salbe die Toten und Verwundeten. Eine Untersuchung, ob sie vielleicht ursprünglich mit der Dienerin der Dame de Noroison identisch sein könnte, hat mich zu keinem Ergebnis geführt.

An die Episode des Aufenthalts des Ritters auf der Burg der gastfreundlichen Witwe, schliefst sich die des Angriffs seitens des feindlichen Grafen (Chr.: Aliers).[1] Es ist dies ein in zahlreichen Romanen verwertetes Motiv, das den Helden den Angreifer schliefslich gefangennehmen oder töten läfst. Browns unbegründete Annahme, dafs Owein sich in dem Kampfe eines Feenrosses bedient habe, weist Zenker mit Recht zurück.[2] Nach dem Sieg verläfst der Ritter die Dame, was er auch vorher hätte tun können, Der Dichter hat ihn also wohl aus Dankbarkeit seiner Gastgeberin diesen Dienst erweisen lassen, ehe er weiterzog.

Auch die andern Episoden der Abenteuerfahrt geben zu keiner ausführlichen Besprechung Anlafs. In dem Kampfe des Löwen mit dem Drachen und in der Episode Harpin machen sich in M. wieder die chronikartige Trockenheit und Kürze bemerkbar, die in einer ursprünglichen Fassung äufserst auffällig wären. Lächerlich wirkt geradezu in ihrer Unbeholfenheit eine Äufserung wie: „Et ils s'entretinrent d'autres sujets“ (S. 41), nachdem der Schlofsherr eben in wenigen Sätzen über das schreckliche Schicksal seiner Kinder berichtet hat! Dafs Owein verspricht den Riesen zu bekämpfen, wird nicht einmal erwähnt. Der Dichter teilt offenbar in gröfster Knappheit den Inhalt einiger ihm aus anderer Quelle bekannten Abenteuer mit. Chr. braucht deshalb aber nicht ursprünglich zu sein.[3] Dafs bei ihm die Tochter den Dienern überliefert werden soll, ist wohl eine Reminiszenz an das Motiv von Isoldens Preisgabe an die Aussätzigen.[4]

Das Erlebnis des Helden auf dem Schlofs der Pesme Avanture hat Foerster[5] als eine Variante des Quellenabenteuers erkannt, nachdem Ehrismann,[6] der *Pesme Avanture* an erster Stelle als

[1] Zu den Differenzen vgl. Kölbing, *a. a. O.*, Anm. zu X, 3.
[2] *Ivainstudien* 285 Anm.
[3] Auf eine gewifs merkwürdige Übereinstimmung zwischen H. und S. in diesem Abenteuer weist Kölbing hin, *a. a. O.*, Anm. zu XI, 29 ff.
[4] Zenker, *Ivainstudien* 287.
[5] Zuletzt im *Wörterbuch* 117.
[6] *A. a. O.* 43.

eine Umbildung der *Joie de la Cort* im *Erec* betrachtet, schon vor ihm dieser Meinung gehuldigt hatte. Die Übereinstimmung ist sehr grofs. Aufser in der Hauptsache, Kampf und Gewinnung einer Dame, auch in den kleinern Zügen. Foerster weist auf die Warnung (5123) und das Mitleid (5150) hin, weiter auf die glänzende Herberge. Ehrismann stellt eine Parallele zwischen *Pesme Avanture* und *Joie de la Cort* auf und vergleicht den Burgherrn mit Evrains, die Tochter mit der Fee, die zwei Riesen mit Mabonagrain. Rätselhaft ist aber das Verhältnis des Schlofsherrn zu den beiden Riesen. Yvain kommt in die Burg, wird nach Warnung usw. glänzend empfangen. Am Morgen, wo er weiter zu ziehen gedenkt, teilt der Wirt ihm jedoch mit, er müsse sich vorher den beiden Unholden stellen, denen bisher alle Ritter erlegen seien. Sind die Riesen nun die Freunde des Burgherrn, stehen sie in seinem Dienst, ist er vielleicht ihnen untertan oder wie? Wohnen die Riesen auf demselben Schlofs oder hausen sie irgendwo in der Nähe? Hat der Schlofsherr nach ihnen geschickt oder haben sie auf andere Weise erfahren, dafs wieder ein Ritter angekommen ist? Arbeiten die Seidenweberinnen im Dienste des Schlofsherrn oder mufs dieser sie blofs dulden in seiner Burg? Alle diese Fragen erheben sich, wenn man versucht sich das Verhältnis zu deuten. Wie man sich die Antworten auch zurechtlegt, die Geschichte bleibt höchst sonderbar. Wie verhält sich die Sache nun in den Varianten? *Joie de la Cort* — von Ehrismann mit Recht als Doppelepisode gefafst — trennt das Schlofs Evrains von dem Aufenthalt Mabonagrains, aber lokalisiert letztern in unmittelbarer Nähe des erstern. Das Quellenabenteuer trennt beide gleichfalls, aber nimmt eine gröfsere Entfernung an. Besonders hier ist die Situation vollkommen begreiflich. Daher scheint es mir klar, dafs in *Pesme Avanture* die Sachlage verdorben ist. Der freundliche Wirt und dessen Tochter wurden mitten in das eigentliche Abenteuer hineinversetzt, wobei die Tochter mit der Dame im Zaubergarten identifiziert wurde. Auf die auffällige Übereinstimmung der Gartenszene mit dem Aufenthalt beim freundlichen Schlofsherrn, der Yvain den Weg zur Quelle zeigte (M.), wurde oben in anderem Zusammenhang schon aufmerksam gemacht. Das süfse Schäferstündchen des Besuchers mit der Tochter des Wirtes — *Pesme Avanture* bei Hartmann das *bîligen*, vgl. oben — erkannten wir als eine Erinnerung an den alten Sagenzug, wonach der Gast die Tochter des Wirtes zur Bettgenossin erhält. Die Identifizierung dieses Fräuleins mit der in allen Fassungen als Kampfpreis erscheinenden Dame war nicht schwer. Dafs der Sieger wirklich diese Dame zur Frau nehmen sollte, geht bei Chr. noch deutlich aus dem Zorn, der Wut sogar des Schlofsherrn hervor, als Yvain seine Tochter zurückweist. Der Ritter, der wegen seines Verhältnisses zu Laudine dem Wunsche seines Wirtes unmöglich nachkommen konnte, verspricht beim Absbhied sogar bald wiederkommen zu wollen, um die Tochter zu heiraten. Über dieses Versprechen

erfahren wir natürlich im weiteren Verlauf des Romans nichts mehr.

Mit Ehrismann und Foerster halte ich *Pesme Avanture* also für eine Umbildung des Hauptabenteuers, wobei *Joie de la Cort* eine Art Mittelstellung einnimmt. Dafs die auch aus andern Romanen — es sei nun als Menschentribut oder sonstwie — bekannten gefangenen Frauen erst sekundär in die Geschichte aufgenommen wurden, darüber dürfte man sich einig sein. Es sei blofs daran erinnert, dafs Chr. diese in seinem *Erec*, also in *Joie de la Cort*, nicht kennt, H. dagegen in der nämlichen Episode wohl.[1]

Der *Pesme Avanture* entspricht nun in M. das Abenteuer mit dem *Noir Oppresseur*. Schon eine flüchtige Betrachtung läfst keinen Zweifel darüber, dafs eine weite Kluft die beiden Episoden trennt. Im *Noir Oppresseur* handelt es sich blofs um die Befreiung der 24 Witwen. Der Schlofsherr ist der Bedränger selbst, eine Tochter kommt nicht vor. Es mufs bezweifelt werden, ob hier eine Variante der *Pesme-Avanture*-Episode vorliegt. Die wichtigsten Züge fehlen gerade. Auch fehlt sogar der ritterliche Charakter der Beschreibung: Owein tritt aus dem Saal der 24 Frauen, da erblickt er den *Noir Oppresseur*. Sie fügen einander ein paar höhnische Worte zu „et sur-le-champ, ils fondirent l'un sur l'autre, et se maltraitèrent rudement. Owein se rendit maître de lui et lui attacha les deux mains derrière le dos“ (S. 44). Noch sonderbarer als dieser Ringkampf sind die Worte des besiegten Noir Oppresseur: „Seigneur Owein, il était prédit que tu viendras ici pour me soumettre. Tu es venu, et tu l'as fait. J'ai été en ces lieux un spoliateur, et ma maison a été une maison de dépouilles; donne-moi la vie, et je deviendrai hospitalier, et ma maison sera un hospice pour faible et fort, tant que je vivrai, pour le salut de ton âme.“ Owein accepta (S. 44). Der Herausgeber Loth macht darauf aufmerksam,[2] dafs mehrere Orte in Wales den Namen *Spitty* oder *Yspitty* führen, dessen erster Teil dem lat. *hospitium* entspreche. Solche Hospizen scheint es in Wales also mehrere gegeben zu haben. Überhaupt spricht manches dafür, dafs die ganze Episode des *Noir Oppresseur* dem Artusstoff eigentlich ferngestanden habe und vom Verfasser aus irgendeiner Quelle herübergenommen worden sei. Zenker bemerkt ganz richtig[3]: „Diese Erzählung von dem Noir Oppresseur macht ganz den Eindruck, als ob sie dem Mb. erst nachträglich angehängt worden wäre; sie steht mit der Geschichte von der Dame der Quelle in gar keinem organischen Zusammenhang.“ Und weiter: „Da die Geschichte vom Noir Oppresseur in etwas abweichender Form sich auch an andere Artushelden angeknüpft findet..., so ist anzunehmen, dafs sie ursprünglich, jedenfalls in ausführlicherer Fassung selbständig

[1] Vgl. Zenker, *Weiteres zur Mabinogionfrage*, *ZFSL.* XLVIII, 57 ff.
[2] S. 44 Anm.
[3] *Ivainstudien* 303.



existierte . . .; der Verfasser des Mb. lernte sie, mit Owein als Helden, kennen und hängte sie der Erzählung von der Dame von der Quelle an . . .". Statt nun die Frage zu stellen, aus welchem Grund der Verfasser des Mb. in dieser Weise die harmonische Einheit seines Werkes zerstört habe, versucht Zenker zu beweisen, dafs jene unorganisch mit dem Ganzen zusammenhängende Episode altertümlicher sein müsse als das fest in den Roman eingefügte Abenteuer der *Pesme Avanture* bei Chr. und dafs letzteres auf den *Noir Oppresseur* zurückgehen müsse. Er fafst dabei ausschliefslich das Motiv der gefangenen Frauen ins Auge, das, wie wir sahen, in *Joie de la Cort* bald wohl (H.), bald nicht (Chr.) mit dem übrigen Inhalt verbunden ist, daher nebensächlich sein mufs und führt zur Vergleichung wieder den englischen *Morte d'Arthur* heran. Dieser enthält ja (Bk. VII, chapt. 32) in dem Abenteuer mit dem Duke de la Rowse eine zweifelos verwandte Episode. Dies soll auch nicht geleugnet werden, aber daraus, weil jene hier in den Zusammenhang eingefügt ist, zu schliefsen, dafs wir hier die ältere Gestalt der Chr.'schen Version besäfsen, welche letztere also mittelbar auf M. zurückginge, das geht doch wohl zu weit. Zenker bedenkt nicht, dafs das Motiv der gefangenen Frauen bei Chr. nur einen Teil der Episode ausmacht — vgl. oben — er mufs deshalb die doch klar auf der Hand liegende Verwandtschaft mit *Joie de la Cort* und dem Quellenabenteuer beiseite lassen und besonders, er untersucht nicht, aus welchem Grunde die Episode des *Noir Oppresseur* an M. angehängt wurde. Denn dafs dies überhaupt geschah, ist doch wohl die gröfste Merkwürdigkeit. Mit der Aussöhnung der Ehegatten ist der Roman ganz logisch beendet. „Il emmena la dame avec lui à la cour d'Arthur, et elle resta sa femme tant qu'elle vécut" (S. 43). Das ist deutlich der Schlufssatz, auch nach Zenkers Meinung. Trotzdem fährt die Geschichte fort: „Alors il prit le chemin . . .". Für die Anhängung dieser unlogischen, formzerstörenden Fortsetzung mufs ein schwerwiegender Grund anzuführen sein. Überblicken wir nun den Stand der Frage, so haben wir die Fassung bei Chr., wo *Pesme Avanture*, eine mit dem Haupabenteuer des Romans sowie mit Episoden aus anderen Werken eng verwandte Geschichte in durchaus verständlicher Weise dem Zusammenhang eingefügt erscheint und daneben M., das die eine gewisse Ähnlichkeit mit einem Teil der *Pesme Avanture* aufweisende Episode des *Noir Oppresseur* ganz unbegreiflich ohne den geringsten Versuch einer Verbindung nach dem deutlichen Schlufs des Romans als Anhang bringt. Hier kann, wer ohne Vorurteil an die Frage herantritt, doch nur folgern: offenbar hat der Dichter des M. die Fassung bei Chr. gekannt oder kennen gelernt, nachdem er nach anderer Quelle bereits seinen Roman abgeschlossen hatte (resp. abgeschlossen vorfand). Er hat nun die *Pesme Avanture* gleichfalls erzählen wollen. Sie gemahnte ihn an die Geschichten der gefangenen Frauen, die ihm gut bekannt waren und statt der ihm in ihrer Grundlage unverständlichen *Pesme Avanture* fügte er seinem Werk jene ihm nahe

liegende, eine gewisse äufsere Übereinstimmung mit derselben aufweisende Episode des *Noir Oppresseur* an.

Das ist natürlich eine Schlufsfolgerung von weittragendster Bedeutung, denn einmal geht aus derselben hervor, dafs der Dichter von M. die Fassung bei Chr. oder eine dieser nahe stehende gekannt haben mufs; dann auch ist in ihr ein kräftig bejahendes Urteil über den episodenhaften Aufbau der Artusromane enthalten, in diesem Falle der Mabinogi.

Das hier gewonnene Ergebnis belehrt uns wieder, dafs die beiden Hauptfragen, denen diese Untersuchung gewidmet ist, die nach dem Verhältnis der verschiedenen Fassungen des Yvainromans und die nach der Herkunft des Stoffes, eigentlich nicht zu trennen sind. Die verschiedene Komposition von Chr. und M., sowie die Erkenntnis, dafs ältere Motive durch jüngere Zwischenstufen verbunden sind, liefs uns die Untersuchung auf die Prüfung der Einzelepisoden verlegen. Bei deren Beurteilung mufs das Verhältnis zu der etwa erschliefsbaren Urform von besonderer Wichtigkeit sein, indem als folgerichtige Entwicklung nur das psychologisch als solche Deutbare in Betracht kommt und alles in diesem Sinne Formwidrige sekundäre Bildung ist.

Auf Grund der vorliegenden Untersuchung kommen wir nun zu dem Ergebnis, dafs sowohl Chr. wie M. mehrere Episoden aufweisen, die vernünftigerweise unmöglich als ursprüngliche, selbständige Fassung betrachtet werden können. Es ist daher ausgeschlossen, dafs eine dieser Redaktionen als Ganzes ursprünglich sein oder der ursprünglichen Fassung nahe stehen könnte. Die Sinnwidrigkeit in M. läfst sich in vielen Fällen aus Chr. erklären, so dafs Bekanntschaft mit der Chr.-Redaktion an manchen Stellen für M. als wahrscheinlich anzusetzen ist. Die Darstellung bei Chr. ist blofs in einem Fall — der Schlaf des Königs zu Anfang des Romans — aus M. zu erklären und auch hier wäre eine andere Deutung gleichfalls möglich. Eine theoretisch zu konstruierende gemeinsame Quelle x müfste also Chr. viel näher gestanden haben als M., doch halte ich die Willkür einer solchen, durch keine inneren Gründe bedingten Annahme einer Fassung x beim *Yvain* für gleich unzulässig wie beim *Erec*.[1] Aufserdem wäre auch hier durch die Ansetzung einer hypothetischen Quelle nichts erklärt.

Wir brauchen aber auch nicht zu einer solchen zu greifen, denn die vorgenommene Untersuchung gestattet Schlüsse in bezug auf die Stoffentwicklung, die auch für das Verhältnis der verschiedenen Fassungen entscheidend werden. Als Grundstock des Romans mufs das Quellenabenteuer gelten, das selbst wieder, wie oben ausführlich begründet wurde, aus einer Verschmelzung verschiedener Märchenmotive entstand. Gleichfalls erkannten wir, dafs die Be-

[1] Vgl. meine Abhandlung in dieser Zs. XLV, 66.



schreibung dieses Abenteuers in ganz unmöglicher Weise in die folgende Episode, Yvains Aufbruch von der Quelle, hinübergeleitet wurde und dafs diese höchst auffällige und in allen Fassungen mit allerhand Sonderbarkeiten verknüpfte Verbindung wohl aus einem ganz bestimmten, in der Vorlage des Dichters verankerten Grund erklärt werden müsse. Wo nun letzten Endes ein Märchen vom Typus des *Serglige Conculaind* mit als Grundlage des Romans angenommen wurde, liegt die Schlufsfolgerung auf der Hand, dafs auch in Yvains Aufbruch von der Quelle, seinem Umherirren und seinem „Wahnsinn" eine Reminiszenz an die genannte Erzählung vorliegt. Zwar konnte ein Zusammenhang aus innern Gründen zwischen der Krankheit Cuchulinns und der Geistesstörung Yvains nicht mit Sicherheit nachgewiesen werden, allein der Dichter, dem *Serglige Conculaind* vor Augen stand, mufs auch den weiteren Verlauf dieser Geschichte gekannt haben. Daher schreibt es sich also wohl her, dafs Yvain in so widerspruchsvoller Weise die eben erworbene Gattin wieder verläfst, sie den Gefahren, gegen die sie zu schützen gerade seine Aufgabe war, wieder aussetzend.

Quellenabenteuer und Wahnsinn bilden also den Kern des Yvainromans, um den sich später allerhand Zusätze gruppierten. Zweifellos — die erhaltenen Fassungen beweisen es — lagen mancherlei Varianten dieser Grundgeschichte vor, die ich als A, A 1, A 2 usw. bezeichne. Als folgende Stufe möchte ich — immer auf die in der vorliegenden Abhandlung von Fall zu Fall gegebene Argumentation verweisend — die Verbindung mit Artus ansetzen. Aus dieser ergab sich nämlich die Einleitung, d. h. die Erzählung des Calogrenant,[1] Yvains heimlicher Aufbruch, Artus' Erscheinen an der Quelle mit dem Kampf Gauvain—Yvain und die Versöhnung durch die Lunete-Episode. Diese Stufe bezeichne ich als B und halte es auch hier für selbstverständlich, dafs es ein Nebeneinander von B, B 1, B 2 usw. gegeben hat. B bildete ebenso wie A eine gut geschlossene, durchaus begreifliche Geschichte. Die Verbindung von A mit den genannten Motiven mufs von einem mit dem Artusstoff vertrauten Dichter herrühren. Nachdem sie einmal zustande gekommen war, kompilierten andere Dichter, die A 1, A 2 usw. kannten, analoge Bildungen B 2, B 3 usw. Um den schöpferischen Akt kommt man auch bei dieser Erklärungsweise nun einmal nicht herum; er kann vernünftigerweise nur von einem Dichter selbständig vollführt worden sein. Die zahlreichen Varianten müssen also Analogiebildungen aus abweichenden Formationen und aus Reminiszenzen an allerhand abliegende Varianten sein.

Die dritte Stufe C, C 1, C 2 usw. entstand durch Verknüpfung mit einer Abenteuerfahrt, die aus folgenden Motiven bestand: Kampf mit dem Grafen Aliers — Löwe — Harpin — Zurück zum Artushof. Auch über die Gründe zu dieser Annahme wurde oben aus-

[1] Nicht der Inhalt derselben, sondern der Umstand, dafs er überhaupt erzählt.



führlich gehandelt. Bestimmend war vor allem, dafs die Verbindung mit zwischenliegenden Episoden als zweifellos jünger erkannt wurde. Bei dieser Verbindung ist wohl nicht zu entscheiden, ob die hier angedeutete Abenteuerfahrt einmal als selbständige Geschichte bestanden hat. Ich wüfste sie als solche nicht nachzuweisen, was aber wenig ins Gewicht fällt, denn neben den zahlreichen aus andern Romanen bekannten Abenteuerfahrten würde sie durch nichts auffallen, vielmehr das allgemeine, immer wiederkehrende Schema aufweisen. Möglich ist aber auch, dafs der C-Dichter das Gebilde B mit einigen ihm bekannten Motiven bereicherte, ohne dafs letztere schon früher verbunden vorkamen. Die Motive selbst sind bekannt genug. Der Kampf mit Aliers ist der Percevals vor Biaurepaire, Richars vor Mirmandie usw. Der Löwe stammt aus der Antike, vgl. besonders die Nachweise Baists.[1] Das Abenteuer Harpin ist eine Befreiungsgeschichte und im Grunde dem Hauptabenteuer des *Yvain* verwandt. Die Rückkehr an den Artushof, die so gewaltsam dem einzig verständlichen Schlufs in B angehängt wird, ist der gewöhnliche Abschlufs aller Abenteuerfahrten. C, C 1, C 2 usw. erkläre ich mir in ihrem Nebeneinander ähnlich wie B, B 1, B 2 usw.

Dieses Gebilde C endlich wurde nun noch mit dem Motiv der feindlichen Schwestern und mit *Pesme Avanture* vereinigt. Zugleich wurde im Zusammenhang damit der Zweikampf Gauvain — Yvain an den Schlufs des Romans verlegt — vgl. oben — und dieser mit jenem zweiten Aufbruch Yvains nach der Quelle und Laudinens Überlistung durch Lunete zu Ende geführt. Hiermit war D, das ist unser jetziger *Yvain*, geschaffen und der D-Dichter ist wahrscheinlich Chrestien de Troyes.

Was nun M. betrifft, so liegt in ihm die Stufe C vor, die unter Einflufs von Chr.'s *Yvain* (Stufe D) die Noir-Oppresseur-Episode als Reminiszenz an *Pesme Avanture* — vgl. wieder oben — aufnahm. Wenn wirklich der D-Dichter direkt mit Chrestien identisch sein sollte, dem doch nichts widerspricht, so mufs M. die Dichtung Chrestiens also gekannt haben. Auf jeden Fall kannte er, auch wenn es noch eine Zwischenstufe gegeben hat, die unmittelbare, mit Chr. in der Gliederung und im Umfang des Stoffes ganz übereinstimmende Vorlage unseres *Yvain*. Daneben aber beruht M. nach der oben skizzierten Entwicklung auf einer von Chr. unabhängigen Tradition der B-Gruppe. Die zahlreichen Fälle, wo M. Unverständliches, Verdorbenes bietet, das sich durch Bekanntschaft mit Chr. erklären läfst, können also wirklich auf fehlerhaftem Verständnis des Chr.-Textes beruhen, oder aber die Irrtümer liegen weiter zurück, bei dem B-Dichter, auf den die von M. gebotene C-Tradition zurückgeht.

Das Ergebnis der vorliegenden Untersuchung ist also zunächst ein positives, indem, immer nur vom Feststehenden ausgehend, eine

[1] *Die Quellen des Yvain, ZfrPh.* XXI, 402 ff.



Erklärung der Entwicklungsverhältnisse herausgearbeitet wurde, die sich m. E. als einzige Möglichkeit mit den gegebenen Tatsachen verträgt, sodann aber auch ein negatives, weil die, besonders in den Schriften Browns und Zenkers angeführten Gründe für die Priorität des *Mabinogi* als ungültig erwiesen wurden, mithin Browns und Zenkers Versuch, dem *Mabinogi* die Priorität zuzusprechen, als gescheitert gelten mufs.

In bezug auf die anderen Fassungen ergaben sich keine von den bisherigen Anschauungen abweichenden Resultate, denn die angeführten Stellen, wo H. abweicht, gestatten wohl kaum eine Schlufsfolgerung.

H. Sparnaay.

Ein neues „Französisches Etymologisches Wörterbuch“.[1]

Cui bono? — dies ist die erste Frage, die sich dem Romanisten aufdrängt, dem kurz nach v. Wartburgs *FEW* ein neues von E. Gamillscheg vorgelegt wird. Gamillschegs Buch ist nach einem anderen Prinzip verfaſst als das v. Wartburgs: es ist kurz gesagt eine Neubearbeitung des etymologisch-historischen Teiles des *Dictionnaire général*, also mit Weglassung (oder Vereinfachung) des die Bedeutungsangabe darbietenden Teiles der einzelnen Stichwörter, soweit die Bedeutung nicht für die Feststellung der Etymologie wertvoll ist. Es ist also wirklich ein etymologisches Wörterbuch, in dem man die Etymologie der nfrz. schriftsprachlichen Wörter nachschlagen kann, nicht eine „Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes“ wie das *FEW*. Damit ist gesagt, daſs im groſsen und ganzen nur der Anfangspunkt der Entwicklung der Wörter der Schriftsprache gegeben wird, ‚das Etymon‘, nicht eigentlich die Geschichte des lexikalischen Typus auf galloromanischem Boden verfolgt wird: es interessiert Gamillscheg vor allem nicht so sehr, wohin die Sprachentwicklung geht als woher eine bestimmte Spracherscheinung kommt, nämlich woher die Schriftsprache ein Wort genommen hat: *arrête-boeuf* ‚Hauhechel‘ „16. Jhdt., lebt in wall. *reste-bou*, auch im Süden des nordfrz. Gebietes, und stammt in der Literatursprache wohl daher; es ist Franzisierung eines mittellat. **bovi-retina*“, *amoureux* „13. Jhdt., ist frz. Abl. von *amour* ... oder gallorom. **amorosus*“, *amollir* ‚verweichlichen‘, „12. Jhdt., ursprünglich ‚weich werden‘, ist Abl. von afrz. *mou*“ usw. — also wirkliche Ursprungsforschung, bei der Datum des Auftretens des Wortes[2] und Herkunftssprache das Wichtigste sind. Nun meldet

[1] Von E. Gamillscheg, Winter, Heidelberg, 1926, 2 M. pro Lieferung. Lieferung 1 = Bogen 1—4, Buchst. A—B.

[2] G. stellt daher stets das Datum des ersten Auftretens der Erklärung voran — aber wäre nicht die ausführlichere Angabe des Textes und der Textstelle wie im *Dict. gén.* vorzuziehen, da ja doch die Datierung besonders der altfrz. Denkmäler schwankt und die älteste Bdtg. aus der Textstelle ersichtlich ist (vgl. unten S. 606 den ersten Beleg von *acabit*)? Manchmal ist die Weglassung der Texte auch verbunden mit einer Verringerung einer Kenntnis des mit dem Worte verbundenen Sprachempfindens: *abajoue* ‚Backentasche‘ „verschmolzen aus *la bajoue*“ — aber aus dem im *Dict. gén.* angeführten Buffon-Text (wie aus der Bdtgs.-Angabe ‚joue pendante‘ des *Dict. gén.*) ergibt sich, daſs z. T. *abas-joue* empfunden wird oder wurde. Die Bdtgs.-Angaben sind übrigens zu mager, z. B. s. v. *accoutumer* (wo man nicht ersieht, daſs *avoir accoutumé* noch heute besteht, ferner das Partiz. *accoutumé* ‚gewohnt‘ heiſst),

sich die Frage: cui bono? Denn für den gebildeten Laien, der schnell erfährt, woher *amollir* und *amoureux* stammt, werden andere Erklärungen (z. B. die für *autrui*) zu schwierig sein. Der Wissenschaftler anderseits wird seine Neugier durch die obige Erklärung von *amoureux* und *amollir* kaum befriedigt spüren. Man könnte sich ein ganz elementar gehaltenes etym. Wb. denken (wie etwa das Holthausens fürs Englische), das die definitiv gesicherten Etymologien anführte — aber Gamillscheg gibt auch sehr viel problematische Erklärungen und offensichtlich ist sein Werk für wissenschaftliche Kreise bestimmt, wie die Anführung der wissenschaftlichen Literatur zeigt. Dann versteht man aber nicht den anekdotischen Charakter der Tatsachenmitteilung: was soll uns z. B. ein Artikel wie dieser: „*avatar* ‚Verkörperung der Gottheit', 17. Jhdt., aus indisch *avatâra*. *Dict. gén.*", der uns nichts über das Geschlecht des frz. Wortes, nicht seine genaue Bedeutung (heute bekanntlich die ‚Wandlungen' eines Politikers usw.), auch nicht seine ursprüngliche Bedeutung (‚die Inkarnation Vischnus') und auch nicht die Bedeutung des indischen (besser Sanskrit-) Wortes *ava-târa* ‚Herabstieg [vom Himmel auf die Erde]', auch nicht das ursprünglich aufnehmende Milieu in Frankreich mitteilt: schliefslich wollen wir doch Erklärung, nicht blofs Feststellung von Tatsachen. Oder heifst es nicht geistesgeschichtliche Zusammenhänge zerstören, wenn s. v. *abstraire* die Bedeutung ‚abstrahieren' (G. spricht ziemlich unklar von der „mittellateinischen Bedeutung des französischen Wortes") bis auf das Subst. *abstractio* bei Boetius hinaufverfolgt wird, während bekanntlich schon Cicero ein griech. *ἐξ ἀφαιρέσεως* durch *detrahere* wiegergegeben hat (F. Mauthner, *Wb. der Philosophie*), oder wenn *aperception* ‚Apperzeption' als Entlehnung aus nhd. *Apperzeption*, der „von Leibniz geschaffenen Zusammensetzung mit lat. *perceptio* ‚Erkenntnis', ‚Begriff'" erscheint — während doch Leibniz „der deutsche Philosoph war, der in französischer Sprache schrieb" (Mauthner s. v. *Apperzeption*) und aus französischem Sprachgeiste heraus *aperception* geschaffen hat: zu franz. *apercevoir* (Mauthner irrt übrigens, wenn er meint, die Bildung *ad-percipere*, wobei *ad-* dem *percipere* etwas hinzufüge, nämlich die Aufmerksamkeit, könnte ein geborener Franzose kaum erfunden haben, weil *apercevoir* gerade ein Sehen mit einem geringeren Grad von Aufmerksamkeit bedeute — er hat nur Sachs-Villatte konsultiert, aber Pascal hat schon *apercevoir* im Sinn ‚saisir par une perception distincte' gebraucht, *Dict. gén.*). G. hat bei *Apperzeption* die ganz richtige Ausdrucksweise des *Dict. gén.* ent-

---

manchmal falsch, s. v. *abatellement* (l. st. ‚die sich den Verpflichtungen nicht fügen', ‚die ihre Verpflichtungen nicht einhalten'). Falsch wiedergegeben ist auch s. v. *alèser* die Bdtg. von lat. *allisus* (= *pain alis* ‚nicht aufgegangenes Brot'): nicht ‚angeschlagen', ‚angestofsen, abgenutzt', sondern die Vorlage (Thomas, *Rom.* 38, 358 ff.) übersetzt ja deutlich nach Palissy ‚le pain broyé auquel n'a esté donné lieu de se lever', d. h. also das nicht aufgegangene Brot, das dann, eben weil es nicht aufgegangen ist, zermalmt (gemalen) wird: damit fällt dann auch G.'s semantischer Einwand gegen Thomas.

stellt: „Dérivé de *apercevoir*, sur le modèle de *perception* ... Mot créé par Leibn.".

Die Beschränkung des erklärten Wortmaterials auf die neufranzösische Schriftsprache und das Zurückgehen auf ältere Sprachstadien haben gewiſs ihr Gutes: sieht man bei v. Wartburg das Leben und Gegeneinanderkämpfen der verschiedensten Wörter auf gallorom. Boden, ihr gelegentliches Versinken und Herabsinken in entlegene Mundarten und soziale Schichten, so nimmt G. den Bestand der heutigen Sprache auf und fragt jedes Wort nach seinem Woher: wir sehen also die mannigfachen Zuflüsse, die sich in das Reservoir der heutigen Sprache ergieſsen. Drohten bei v. W. gelegentlich die Dialekte die höher geordnete Schriftsprache zu erdrücken, so proklamiert G. mit der resoluten Anlage seines Wörterbuches die Höherordnung der Schriftsprache, indem die Dialekte nur soweit herangezogen sind, als sie eben der Schriftsprache ein Wort geliefert haben (vgl. oben *arrête-boeuf*). Aber nun — wieder melden sich Bedenken: ist es wirklich die lebendige französische Schriftsprache von heute, die G. in engem Anschluſs an den *Dict. gén.* seinem Buch zugrundelegt? Gehören wirklich *alcarazas, aldébaran, algazel, alizari, alkékenge, ammeistre, anspessade, antrustion, apalachine, arrobe, aspre, aucuba, babiroussa* in das französische Wörterbuch — oder nicht eher in ein Konversationslexikon? Was hat es für einen Sinn, wenn ein Wort, weil es irgendwo in franz. Fachschriften belegt ist, nun als Lehnwort der franz. Sprache erscheint? Das erinnert mich an den Spott, mit dem Gilliéron das Kapitel über die Sprache der franz. Kriegsgefangenen in Deutschland in Dauzats *Argot de la guerre* aufnahm, wo dtsch. *Fleisch, Brot* als franz. ‚Kriegsgefangenenwörter' gebucht sind: „wenn der Weltkrieg noch länger gedauert hätte, so wäre der ganze Wortschatz des Deutschen in den ‚Argot de la guerre' Dauzats übergegangen!" ... Die Exotismen aufzunehmen hat auch deshalb keinen Sinn, weil G. die gewiſs notwendige Erforschung dieser Wörter doch nicht weiterbringen kann: er verläſst sich meist auf das *Dict. gén.*, und, da er für all die exotischen Sprachen nicht kompetent ist, rettet er sich durch ein „angeblich" (*acajou* „entstammt angeblich einer brasilianischen Mundart"; „*aucuba* ‚Aukuba', 19. Jhdt., stammt angeblich aus dem Japanischen" — dieser Artikel ist überhaupt unverständlich: welcher Deutsche weiſs ohne weiteres, was ‚Aukuba' ist?, man muſs erst das diesmal nicht genannte *Dict. gén.*[1] nachsehen; ebenso unter *avocatier, babiroussa* usw.). Daſs Gamillscheg sich für die arabischen Wörter mit Lammens

---

[1] Manchmal wird der heilsame Zweifel des *Dict. gén.* zur Bestimmtheit: bei *abracadabra* sagt *Dict. gén.* „qu'on croit formé", Gam.: „Dieses ist künstliche Bildung aus gr. ἄβραξος [Druckfehler für ἀβραξὰς] ... und hebräisch *dābār*". *abras* ist nach *Dict. gén.* s. v. *braie* vielleicht eine „erreur de lexicographe", bei G. werden zwei etymologische Möglichkeiten für das möglicherweise nichtbestehende Wort erwogen. Der eine Historiker äuſsert eine Vermutung mit Fragezeichen, der zweite läſst es weg — und vielleicht setzt der dritte gar ein Rufzeichen ... Ebenso steht im *Dict. gén.* s. v. *an*, daſs *s'en moquer*

(1890) zufrieden gibt, wundert einen; da hätte er ebensogut auf den dem Littré beigebundenen, daher bei fast jedem Romanisten vorhandenen Devic verweisen können. Warum zieht G. nicht für die malaiischen Wörter Dalgado's *Glossário luso-asiático* (I, 1919) heran, das bei *abaca*, *ananas*, *anil*, *arac* (man möchte doch die ursprüngliche Bedeutung des arab. Wortes ‚Schweiſs' nicht missen!) gute Dienste geleistet hätte? Ich stehe auf dem Standpunkt, daſs alle diese Fremdwörter besser von den Sachverständigen der betreffenden Ursprungssprachen erklärt werden sollten, als daſs wir Romanisten diese Zweiter-Hand-Lösungen geduldig nachschreiben. Es schütteln ja schon die Germanisten den Kopf über das Romanistengermanisch, wie erst die Malaisten über das Romanistenmalaisch! Die Ausschaltung dieser Buchwörter wäre übrigens geradezu wissenschaftliches Gebot: es wäre nämlich von höchster Bedeutung, wenn uns ein (meinetwegen auch etymologisches) Wb. des heutigen gesprochenen und verstandenen (Gemein-)Französisch beschert würde, ohne den Ballast von Archaismen und Exotismen, den unsere Wbb. mitschleppen — wie etwa Edmont in seinem Wb. von St.-Pol den wirklichen Bestand seiner Heimatmundart aufgenommen hat: wenn wir den wirklichen Bestand des heutigen Französisch hätten, wäre die prozentuelle Beteiligung der verschiedenen Ursprungsmilieus feststellbar und wissenswert, selbstverständlich wäre dann die Sonderung in Volks-, Umgangs- und Schriftsprache, die man (z. B. Foulet) bei syntaktischen Erscheinungen durchzuführen versucht hat, auch aufs Lexikalische zu übertragen. Was soll uns die tote Wörteranreihung, die G. dem vor 20 Jahren erschienenen Darmesteter-Hatzfeld nachzeichnet, die keinem jeweiligen Sprachzustand entspricht, sondern ein Sammelsurium von Wörtern aus allen möglichen Sprachperioden und -milieus darstellt[1] (dankbar sei es vermerkt, daſs der bei v. W. fehlende Neologismus *apache* aufgenommen ist; doch den Grund, warum *abcéder*, *abject*, *abluer*, *absent* ausgeschlossen, *abcès*,

---

comme de l'an quarante „semble une altération de *Alcoran*", während bei G. diese durch nichts gestützte Mutmaſsung (die Wendung ist m. W. 1862 zuerst belegt, wir haben vorher keine Ausdrucksweise wie *s'en moquer comme de l'Alcoran* usw.) schon zur Tatsache geworden ist. In Wirklichkeit hätte ein Blick in Rauschmaier's Abhandlung „Über den figürlichen Gebrauch der Zahlen im Altfranzösischen" (1892) S. 80 genügt, um 40 als eine der häufigsten Rundzahlen zu erkennen (auch sp. *el año de cuarenta*, aprov. *entre mill non trueb quaranta* Marcabru XI, 11). — G. hätte auch manchmal selbst schon sich etwas bemühen können, um Ungereimtheiten seiner Vorlage zu beseitigen: *aubère* ‚falb' aus sp. *hobero* ist „vielleicht mit arab. *al-ḥubârā* ‚Trappe' (wegen der Farbe) eins" (*Dict. gén.*: „paraît être ...") — ist es wohl vom Romanisten Berlins zuviel verlangt, daſs er im Wb. der span. Akademie s. v. *hovero* nachschlage, wo er ein ptg. *fouveiro* finden würde, das dort zu lat. *fulvus*, von *REW* 317 zu *falvus* ‚falb' gestellt wird, mit dem sp. *(h)overo* offenbar solidarisch ist (cf. *ulva* > sp. *ova*)?

[1] Ich würde also nicht so sehr mit Rohlfs, *Ztschr. f. frz. Spr.* 49, 170 beanstanden, daſs der altfranz. Wortschatz nicht richtig vertreten sei, als vielmehr, daſs das G.'sche Wb. den Wortschatz keiner Periode richtig darstelle (teils zuviel teils zu wenig etwa von dem heutigen gibt).

abjection, *ablution*, *absence* aufgenommen wurden, verstehe ich nicht; warum fehlt *aléatoire* oder *axiome*, *avion*, *aviateur*, *aviation*, die Nebenform *abécédé* neben *abécé*?). Merkwürdig ist auch G.'s Verhalten zu den sog. *mots savants*, den Latinismen des Frz. Die den Sprachschatz ein für allemal in zwei Hälften halbierenden eckigen Klammern des *REW* sind durch runde ersetzt, an der Auffassung hat sich also nichts geändert. G. hat leider keine Gebrauchsanweisung seinem Wb. vorangestellt (das Werk beginnt gleich mit *a*, so dafs der Benützer wohl bis zur Fertigstellung die Aufklärung abwarten müssen wird): vorläufig sehe ich, dafs z. B. s. v. *adhérer* ein Unterschied gemacht wird zwischen diesem Verb „aus lat. (*adhaerēre*) dass.“ und afrz. *aerdre* „aus vlat. **aderigere*“ — aber sonst bedeutet „aus lat. . . .“ nicht immer ein Wort des Lehnwortschatzes (z. B. unter *amer*, *ami*, *ardre*, *armoise*, *assécher*, *auge*). Welche mechanische Auffassung vom Vulgärlatein![1]

Warum G. fast nichts von der formellen Entwicklung seiner Wörter bespricht, weifs ich nicht: nicht einmal das Geschlecht, wenigstens nicht konsequent, interessiert ihn (es scheint mir doch bemerkenswert, dafs *atome* einmal fem. gewesen ist); er geht so weit, dafs er Wörter verschiedener Herkunft und daher verschiedenen Geschlechts unter einem Stichwort bucht (so *aine* m. = *acinus* und *aine* f. = *inguen*, *aune* ‚Erle‘ und ‚Elle‘) wie sonstige Homonyma, ohne den Geschlechtsunterschied zu betonen. Und selbstverständlich fehlen alle Bezeichnungen der stilistischen Nuance der Wörter, da ja auch die Bedeutungsangabe aufs notwendigste reduziert ist.

G. hat offenbar daran gedacht, sein Wb. möglichst handlich und übersichtlich zu machen: 200 Seiten des grofsen Formats des *FEW*, 56 des kleineren Formats des *REW* entsprechen den 64 der 1. Lieferuug G.'s, dessen Werk in Format und Druck dem letzteren gleicht. Bedenkt man, dafs G. eine Reihe exotischer und gelehrter Wörter, die im *REW* ausgeschieden sind, eine Menge von Ableitungen aufgenommen hat, die im *REW* fehlen, ferner nicht so summarisch zitiert wie dieses, so entsprechen die vier ersten Bogen von G.'s frz. etym. Wb. so ziemlich den vier ersten Bogen von Meyer-Lübkes romanischem etym. Wb. Diese Straffung ist offenbar vom Verf. gewollt und erkämpft. Eine andere Frage ist, ob die apodiktische oder diktatorische Ausdrucksweise, die an Meyer-Lübke erinnert, im Interesse der Wissenschaft ist. Man mufs hier daran denken, dafs schon Schuchardt sein Unbehagen an Meyer-Lübkes bündigen Urteilen geäufsert hat, dafs aber Meyer-Lübke seinerseits nach dem unkritischen Körting eine kritische Sichtung der etymologischen Arbeit seiner Vorgänger und Zeitgenossen liefern wollte: Übersichtlichkeit, Opferung des Nebensächlichen, Kürze und Markigkeit des Ausdruckes, Schnelligkeit der Ausführung waren notwendig, um den Fachgenossen ein bequemes

---

[1] Ich verstehe auch nicht, wie G. ganz mechanisch s. v. *autodafé* zwar lat. *actus*, nicht aber lat. *fides* in Klammern setzen kann!

Nachschlagebuch des wissenschaftlich Gesicherten zu bieten. Durch das Erscheinen des *REW* ist aber die wissenschaftliche Situation mit einem Schlage geändert worden: heute mufs Ablehnung oder Annahme einer Erklärung ausführlich begründet werden, wie denn auch v. Wartburg im Durchsprechen aller Meinungen nach allen Seiten hin ein vorbildlicher Meister ist. In dieser Hinsicht nun enttäuscht G. seinen Leser: in seinem Wb. wird frischfröhlich drauflos judiziert, diktiert und legiferiert: *auvent* ‚Schutzdach' „ist vermutlich gallisch; dafs es gallisch **ande-banno* ... ist, Jud ..., ist nicht überzeugend; ebensowenig **antevannum* zu *vannus* ‚Futterschwinge', ... Diez; unmöglich zu *ambitus* ..., Horning ..." (ähnlich die Entscheidung s. v. *artillerie*); im *REW* wird wenigstens die Alternative „laulich — begrifflich unannehmbar" eingeführt — G. glaubt auf Angabe der Gründe, warum er Vorschläge von Diez, Horning und Jud abweist, verzichten zu können. Der Autor einer abgewiesenen Erklärung ist so gar nicht in der Lage, auf allfällige Schwächen seiner Erklärung sein Augenmerk zu lenken und etwa zur Evidenz fehlende Zwischenglieder noch nachzuliefern: *avir* ‚die Ränder umbiegen', ‚falzen' „nicht zu *aequus* ‚gleich', Spitzer *NS* 31, 204" — nun bin ich ganz kaputtgeschlagen und kann mich von der summarischen Ablehnung durch das Berliner Orakel wohl nie wieder erholen (aber ich hatte afrz. *aiver* ‚gleichmachen, ebnen' belegt und Kontraktion *aë* > *a* nimmt G. selbst unter *achée* = afrz. *aeschier* an). Man würde nun dem „ipse locutus est" sich dann gern unterwerfen, wenn das, was dem „ipse" „überzeugend" scheint, auch uns evident wäre. Das ist aber nicht der Fall. Was soll man dazu sagen, dafs G. sich für das schon von Meyer-Lübke abgelehnte, konstruierte germ. Etymon für frz. *avachir* ‚weich, welk machen' (besser *s'avachir* ‚welk werden') einsetzt: „14./15. Jhdt., aus gallorom. **advakire*, d. i. mit *ad-* präfigiertes fränkisches **waikjan* ‚weich machen'"! Die Beziehung zu *vache* „ist begrifflich und formell unwahrscheinlich". Punktum! ... Ich aber sage: wenn irgendeine Etymologie sicher ist, so ist es die: *avachir* zu *vache*, und wenn irgendeine Etymologie phantastisch ist, so die eines konstruierten germ. **ad-vakire*, das erst im 14. Jhdt. in Frankreich aufträte! Ich werde nicht müde werden, in Deutschland den von Sainéan in Frankreich vertretenen Grundsatz zu betonen: Französisches womöglich aus Französischem zu erklären: der Hinweis auf *abêtir*, ital. *accanire* usw. wird wohl genügen, um G.'s „formelle", und der auf volksfrz. *mou comme une vache* (Sainéan, *Les sources indigènes* I, 77), regg. *vaka* ‚Müdigkeit' (*REW* 9109, in meinem ‚Hungerbuch' *passare la vacca* von der Hungerschwäche), um seine „begrifflichen" Bedenken zu beseitigen.

G. besitzt zwar Fleifs, Wissen, Belesenheit (allerdings nur in der wissenschaftlichen Literatur, nicht in den Primärquellen), Kombinationskraft, aber es fehlt ihm eine Eigenschaft, die den Meistern der etymologischen Wissenschaft, einem Diez, Schuchardt, Meyer-Lübke, v. Wartburg, Wagner eigen sind: Elastizität, Elastizität dem

Stoff und Elastizität den Meinungen der Fachgenossen gegenüber. G. verbockt und verbohrt sich, wenn er sich einmal eine Meinung gebildet hat (und das geht bei ihm schnell), dem Material und seinen Opponenten gegenüber — als ob nicht jeder Etymologe, überhaupt jeder Wissenschaftler wissen müfste, dafs ein ‚Erstes Semester‘ den erfahrensten alten Professor durch Heranbringen einer neuen Tatsache oder eines neuen Arguments blamieren kann. G. hatte *Ztschr. f. rom. Phil.* 43, 522 *aubain, aubaine* aus einem fränk. **aliban* ‚einem anderen Bannkreis angehörend‘ erklärt, gegenüber der traditionellen Herleitung von *alibi, *alibanus,* die „unwahrscheinlich“ sei, weil „das Wort ein fränkischer Rechtsausdruck ist und die Bedeutung Schwierigkeit machen würde“: G. verrät nicht, dafs ich *Ztschr.* 43, 765 Anm. 4 seine Argumente widerlegt und auf die Schwierigkeit, aus *-bann* (frz. *ban*) ein *-bain* zu gewinnen (Ausgleichung an das Suffix *-ain*!), hingewiesen habe. *antenois* von *antan* „ist morphologisch und lautlich schwierig und nicht nötig, da *annotinus* ... auch sonst im Romanischen erhalten ist“ — aber frz. *champenois* ‚Bewohner der Champagne‘ löst wohl die Bedenken, während ich nicht einsehen kann, warum (nirgends im Gallorom. belegtes) *annotinus* nochmal mit *-ois*-Suffix versehen worden sein soll. Ich weifs schon jetzt im Voraus, dafs ich trotz meiner Opposition *Ztschr.* 43, 760 gegen die Erklärung G.'s *Ztschr.* 43, 566 von *bancal* ‚krummbeinig‘ aus *Bankert* in der nächsten Lieferung seines Wb.'s lesen werde: „*bancal* ... aus ndl. *bankaard* ‚Bankert‘, *Ztschr.* 40, 132; zu *banc* ‚Bank‘ *FEW* 237, Spitzer, *Ztschr.* 43, 566 ist morphologisch und geographisch unmöglich“[1]. Lasciate ogni speranza ...

---

[1] [Was bin ich doch für ein schlechter Prophet! In Lieferung 2 heifst es nun: „Zu *banc* ‚Bank‘, Spitzer .., *FEW* .., ist aus Gründen der Wortbildung und wohl auch Bedeutung unmöglich.“ ... Ebenso ist *cagnard* weiter zu prov. *calina* ‚Hitze‘ zu beziehen — zu *chien* „befriedigt weder begrifflich noch geographisch“ ... Ich finde allerdings, dafs G., wenn er einmal auf einen Einspruch meinerseits eine frühere Erklärung aufgibt oder modifiziert, den Opponenten nennen sollte, was meiner Ansicht nach zum literarischen Anstand gehört, so unter *baguenaude, bancroche, cagneux, caniveau, capot, chantepleure, échauffourée* (ein paarmal tut er es, so unter *caillebotte, caillette, chauvir, écoeurer*); und vollends geht es nicht an, nur eine Ablehnung zu geben, wenn man sich der Materialien des Opponenten bedient hat, wie s. v. *carcaise*. In der 1. Lieferung seines Wb.s sind, wie ich mit Schmunzeln festgestellt habe, meine eigenen Erklärungsversuche nur dort genannt, wo sie abgewiesen werden (nicht z. B. s. v. *adirer*, wo der G.'s und der meine übereinstimmen) — mir sehr begreiflich und sehr recht, da ich ja die G. entgegengesetzteste Auffassung vom Sein der Sprache vertrete! Aber zugleich eine Rechtfertigung für meinen Artikel „Aus der Werkstatt eines Etymologen“, den ich im Hinblick auf Etymologen wie G. geschrieben habe und in dem einige Kritiker, z. B. Rohlfs, (*Ztschr. f. frz. u. engl. Unterricht* 25, 548 ff.), nicht viel Neues zu finden glaubten: ja, Rohlfs besitzt eben jenen natürlichen etymologischen ‚Riecher‘, der G. fehlt. Wie denn auch Rohlfs, *Ztschr. f. frz. Spr.* 49, 169 ff. deutlich vom Konstruktivismus G.'s abrückt.] — Auch sonst kann man über manche Nennung oder Nicht-Nennung anderer Meinung sein: warum ist z. B. über Gebühr Koukal oder Tuttle zitiert? Anderseits warum fehlt die Nennung Kjellman's s. v. *afférent, appendre*, die Collin's s. v. *araignée*?

G. ist, so schrieb ich, auch den Tatsachen gegenüber nicht elastisch: er hat eine ausgesprochene Neigung zur Konstruktion auf dem Papier, und eine ausgesprochene Abneigung davor, die einfachste und lebennaheste Lösung zu suchen, kurz er verwirklicht die Haltung des Etymologen, die Sainéan mit seinem ‚Hundertpfünder und Tausendseiter' („Les sources indigènes de l'étymologie française", 1925, also offenbar nach Abschlufs der G.'schen Mss. erschienen) niederzudonnern beabsichtigte. Es ist ein Unglück, dafs G. sein Ms., wie es scheint, abgeschlossen hat, bevor er dieses Sainéan'sche Buch — die früheren verwertet er — benützen konnte, denn so ist das G.'sche Wörterbuch schon im Augenblick des Erscheinens überholt, versagt gerade im Semantischen, in dem Sainéan's Stärke liegt, und gibt jetzt weitesten Kreisen in apodiktischer Form Lehrmeinungen weiter, die auf einer veralteten Sprachbetrachtung beruhen. Der Fall *avachir* war schon typisch, aber auf fast jeder Seite wird man bei G. solche totgeborenen Konstruktionen finden, in einem Ausmafs, das einen Rückschritt gegenüber Meyer-Lübke bedeutet, den schon Sainéan als „maître ès reconstructions" bezeichnet. Ich mufs vor diesem Schritt ins Dunkel, diesem wissenschaftlichen Rückschritt warnen: *assener* ist nach G. Ableitung von *sen* ‚Weg', diesem liegt aber fränkisch **sinð* (ahd. *sind* ‚Weg, Richtung') zugrunde, das mit *sen* ‚Verstand' = fränk. *sin* zusammengefallen sein soll. Warum das fränk. **sinð* herbeibemühen, wenn ahd. *sinnan* ‚eine Richtung geben' (zu *sin*) vorhanden ist und nhd. *Sinn* die Bdtg. ‚Richtung, Weg' noch hat (*im Sinn des Uhrzeigers*), aufserdem auch *sensus* die Bedeutungsentwicklung ‚Sinn' > ‚Richtung' in frz. *sens* zeigt? Mich berührt es komisch, zu sehen, wie zäh Konstruktionen, die nichts als ihr Alter für sich haben, geglaubt werden, so z. B. *alérion* ‚kleiner Adler in der Heraldik' = fränk. **adalaro* ‚Edelaar', und wie G. sich bemüht, durch Kontamination mit *ala* ‚Flügel' diesen Ansatz zu stützen. Oder (s. v. *abasourdir*) das argotfrz. *basir* ‚verschwinden, sterben, töten', das seit dem 15. Jhdt. belegt ist, soll gallisch oder gotisch sein — für beides ist natürlich ein Etymon schnell herankombiniert! Oder wie rührend, dafs die Romanisten ohne weiteres an *abri* zu *apricari* ‚sich sonnen' glauben, obwohl weder Lautliches noch Semantisches in Ordnung ist — solche minderwertigen alten Weggenossen schüttelt man nicht gerne ab. Aber es drängt sich auch neues, auf der Strafse aufgelesenes Wortgesindel heran. Zu seinem Unglück lehrt G. in Berlin neben einem Keltisten: das hat zur Folge, dafs wir in Zukunft die Zollschranken gegen Keltismen verstärken werden müssen. Was G. nicht erklären kann, sieht er als keltisch an: *ahan* ‚körperliche Anstrengung' ist beileibe keine Interjektion oder Onomatopöie (diese Möglichkeit wird überhaupt nicht erwogen), sondern „das gallorom. **afannare* ist die Wiedergabe eines gallischen **aduanno*, d. i. gallisch *ad-*, ... und **vanno* ..., vgl. das gleichgebaute schottische *adbhal* ‚wüst', ‚schrecklich' > **adupelo* (Pokorny). Die Entwicklung von gallischem *-dv-* zu rom. *-f-*

entspricht der Entwicklung von germanischem *-hw-* zu *-f-*, s. *écofier*. Vgl. auch **pip(p)ita* für lat. *pituita*, s. *pépie*." Man sollte es nicht für möglich halten, dafs heutzutage ein durch nichts bezeugter Lautwandel, der ad hoc in galloromanischer Zeit angenommen wird, durch einen Jahrhunderte später bei der Übernahme eines germ. Wortes eintretenden anderen (*hw* > *f*, nicht *dv* > *f* — oh ihr scheinheiligen Anbeter der Dame Phonetik!) und durch einen singulären, ebenfalls andersgearteten (*tu̯* > *p*, nicht *du̯* > *f*) Lautwandel bei einem lat. Wort (abgesehen davon dafs **pippita* ‚Hühnerpips' natürlich lautsymbolische Entstellung aus *pituita* sein wird, s. ähnlich Kluge) gerechtfertigt wird (an das andere Beispiel, das ich in meiner romanistischen Kinderzeit lernte, **involutu̯are* > *envelopper* glaubt heute niemand mehr). Quousque tandem! — Wenn ich lese, dafs frz. *andain* ein gallisches **andedalgil* ‚Sensenschnitt' sein soll, so mufs ich wieder sagen: difficile est satiram non scribere. Sieht G. nicht, dafs, wenn diese Etymologie richtig ist, alle einfacheren Etymologien (vom Typus *père* > *pater*) hinfällig werden? Denn wenn eine so komplizierte Erklärung stimmt, sind offenbar unsere einfachen Erklärungen falsch. Die Schwierigkeit der etymologischen Wissenschaft bringt es mit sich, dafs die hahnebüchensten Verstiegenheiten, die sonst vom primitivsten gesunden Menschenverstand nicht ernst genommen werden könnten, einen Anschein von Wissenschaftlichkeit gewinnen, wenn sie in wissenschaftlicher Aufmachung erscheinen: „Galloroom. *lis* ist vermutlich gallisch, doch scheint in den lebenden keltischen Mundarten eine Anknüpfung zu fehlen" — auf deutsch: wir wissen nichts über gallische Herkunft von *lis* ‚glatt'. Aber wir glauben es weiter. Credo quia absurdum. Amen.

Gegen ‚Schallstämme', wie G. sagt, d. h. lautmalende Wörter, herrscht, wie schon unser Beispiel *ahan* gezeigt hat, gröfstes Mifstrauen: vor dieser ‚historischen' Forschung haben die Anregungen Schuchardts, Grammonts, Jespersens und Sainéans noch nicht Gnade gefunden: Schallstämme werden fast nur — welch seltsame Logik! — als kontaminierendes Element zugelassen: sie sind — welch merkwürdiger Mystizismus! — nur als ‚Ferment' der Sprachentwicklung, nicht als ‚Teig' denkbar: *aboyer* ist *baubari*, aber „wohl durch Einwirkung eines Schallstammes *bai-* gestört worden", „kaum unmittelbar von dem Schallstamm *bai-* abgeleitet" (was aber ist *baubari* selbst als ein Schallstamm wie *wauwau*?), *babil* ist *balbus* (altfrz. *bauboier* ‚stottern') „in Anlehnung an den Schallstamm **bab* umgestaltet" — was aber ist *balbus* selbst?; *aïe* ‚au!' erscheint nicht als eigener Artikel, sondern nur als Etymologie von *aï* ‚schmerzhaftes Reifsen der Sehnen', *ah*! überhaupt nicht — die Interjektionen haben von diesem Wb. wenig liebevolle Behandlung zu erwarten (dagegen ist *allô* ‚hallo!' Gott sei Dank vertreten, weil es anderswoher übernommen ist). Unwillkürlich beobachtet man hier die Verhärtung gegen alle spontanen Äufserungen des menschlichen Gefühlslebens, die Zuwendung blofs zu rationaler Spekulation, zum Erkonstruierbaren am Sprachlichen: was wäre auch über die ‚Etymologie' von

ah! zu bemerken? (bei *aïe* scheint mir die Frage, ob das altfrz. Substantiv für ‚Hilfe‘ vorliegt oder nicht, sogar bei G.'s Sprachauffassung wichtig!). Natürlich kann sich G. nicht mit Lautzusatz im Affekte befreunden, daher (s. v. *allègre*) *haliegre* noch immer aus deutschem *Heil*-Grufs erklärt wird. Ich fürchte ebenso wie die Kelto- die Teutomanie, wenn sie sich auf romanistisches Gebiet wagt, und möchte, wie schon öfters, anmerken, dafs auch heute im Frz. ein Affekt-*h* vorkommt: Michaut, *La jeunesse de Molière* (1924) S. 18 schreibt anläfslich einer Dummheit, die ihn aufregt: „Il me faudrait ici le ‚gueuloir‘ de Flaubert pour crier avec lui, ‚énorme!‘ ou plutôt ‚Hénaurme!‘“. Doch man kann, wenn man will, auch dies durch Kontamination mit Germanischem erklären: *énorme* + *himmelschreiend.* Et voilà!

Nun ein paar Beispiele für die Verrenkungen, die mit lat. Wortmaterial vorgenommen werden: *apprivoiser* soll Kreuzung von *apprivatare ‚zähnen‘ + vitiare ‚gewöhnen‘ sein, wegen des *ei, oi* in den ältesten Texten — aber, wie Meyer-Lübke, *Hist. Gr. d. fr. Spr.* 1, 106 nach G. Cohn zeigt, entwickelt sich *a* in der gleichen Stellung vor *ţi sį* (*pasmeison, oreison, acheison*, dann mit *oi*) ganz regelmäfsig zu *e*. Der Etymologe erinnere sich, dafs das +-Zeichen eine Crux bedeutet, d. h. dafs man Kontaminationen nicht ohne Not annehmen soll. — Unter *appétit*: „Dazu seit dem 13. Jhdt. mit Stammverkennung, vielleicht auch in Anlehnung an afrz. *apeticier* ‚verkleinern‘ ... die Abl. *apeticier* ‚den Appetit anregen‘, das norm. angev. lebt und in frz. *appétissant* ‚Appetit anregend‘ erhalten ist.“ Wenn unsere Lexikographen nur nicht so gut abschrieben! So G. von *Dict. gén.* und *FEW* (auch bei Tobler-Lommatzsch haben wir ein afrz. *apeticier*) — aber, soweit ich sehe, ist diese afrz. Infinitivform blofs konstruiert aus dem Partizip *apétissant*, das ich, bis afrz. Infinitivformen zum Vorschein kommen, = lat. *apetescens* (cf. sp. *apetecer* = *-escere*) setze, während die dialfrz. Formen tatsächlich wohl aus dem Partizip rückgebildet sind. — *allécher* ‚anlocken‘ soll adlectare ‚anlocken‘ („das mit *allaiter* gekreuzt, in afrz. *alaitier* ‚anlocken‘ vorzuliegen scheint“) + *leccare ‚lecken‘ sein. Demgegenüber sei wieder festgenagelt, dafs man zu einer Kontamination nur im Notfall greifen darf,[1] aber Regula, *Ztschr.* 43, 2, den G. zitiert, zeigt

[1] Noch ein paar ähnlichere Fälle: das gallorom. **admonestare* ‚ermahnen‘ soll nach G. s. v. *admonester*: **admonitare* + *molestus* (oder **admolestare*) ‚lästig‘ sein — welch primitive Schulmeisterpsychologie schlummert unter solchen als selbstverständlich unterstellten Kontaminationen: ‚Ermahnung ist lästig‘! Warum nicht *-estus*-Partizip?, weil die *-estus*-Partizipien in Frankreich nicht zu Hause sind? Aber *carēstus* in prov. *carestia* ‚Hungersnot‘, zu *carere* (*acharistia* scheint mir sehr viel schwieriger), ist eine gute Parallele Ulrich's. — *agoniser, agonir* sollen die Bdtg. ‚mit Schimpfworten überhäufen‘ dem afrz. *ahonir* ‚in Schande bringen‘ verdanken — aber der Poissardstil des 17. Jh.s gefällt sich doch in Parodien des Allerheiligsten, warum soll die Wortsippe *agonir, agoniser*, die das Leiden des christlichen Märtyrers bedeutet, nicht trivialisiert worden sein? Vgl. noch bei Maupassant, *Contes de la bécasse*: *la mère Tuvache les agonisait d'ignominies* (wie Christus beschimpft wurde!).

ja gerade einen Weg, wie man ganz glatt von ‚anlecken' zu ‚anlocken' kommt: das afrz. *amordre* ‚anbeißen' heißt ja auch ‚anködern' (im Ren. *por alechier et por amordre*), wobei Evas Apfelgabe noch hereinspielen mag. Und *alaitier* ‚anlocken' ist gewiß nicht adlectare, sondern wieder einfache Ableitung von *lait* (oder lac) mit der Bdtg. ‚säugen', dann ‚anlocken' (Gamillscheg, der in Kärnthen zur Schule gegangen ist, hätte sich an das kärnthner. *locken* ‚einem Kind Milch geben' erinnern sollen, das den entgegengesetzten Bedeutungsübergang zeigt, also die Verwandtschaft von ‚lecken' und ‚locken'). — *alluchon* ‚Zahn am Zahnrade' (daneben *-ichon*, *-ochon*-Formen) soll nicht zu *ala* gehören, wie der gesunde Menschenverstand und das gleichbedeutende *aileron* zeigen, sondern **alapione* sein (zu *alapa*, zu dem aber *auve* ‚Schaufelrad' nur zu gehören „scheint", s. v. *aube*). Wer wird glauben, daß ein mit *-uchon*, *-ichon*, *-ochon* auftretendes Wort aus einem unbelegten **alechon* (das aus **alapione* zu erwarten wäre) erst umgestaltet wäre? Wenn ein Wort mit mehreren vicariierenden Suffixen auftritt, hat man unbedingt vor allem den gemeinsamen Stamm loszulösen und zu erklären — und dies geht mit *al-* = *ala* ausgezeichnet. — Dissimilation ist auch ein bequemes Hilfsmittel in etymologischen Schwulitäten: in hunderten von Fällen haben die lat. Infinitivendungen auf *-re* im Romanischen keine Entgleichung eines stammhaften *r* hervorgebracht, ausgerechnet in dem unerklärten afrz. *artillier* ‚ausrüsten, schmücken' (s. v. *artillerie*) haben wir eine „dissimilierte Nebenform" von afrz. *atirier* ‚ausrüsten, anordnen'! — aber ich frage, warum weist dieses angebliche Dissimilationsprodukt gerade palat. *l'* auf, wo doch sonst *r-r* > *r-l* wird (*peregrinus* > *pèlerin* usw.)? — *alboculus* ist zu *aboculus* (> *aveugle*) dissimiliert, *aboculus* aus *ab oculis* aber sei unmöglich, es hätte ‚mit Augen' bedeutet — aber war denn das dissimilierte *aboculus* nicht dieser Deutung ausgesetzt? — Nichts geht in der Sprache gradlinig, alles ist irgendwie umgesetzt, „volksetymologisch angeschlossen" usw.: ich hatte in meiner Einfalt mir stets *arrière-ban* als Zusammensetzung von *arrière* und *ban* gedeutet, besonders in Erinnerung an die geläufige schon afrz. Wendung *ban et arrière-ban*, die mir mit *arrière-fief* zusammenzustimmen schien — nein! trotz *retrobannus* (wie *retrocomitatus*, *retroexcubiae*, *retrocuria*, *retrochorus*) neben *herebannus* bei Ducange muß *arrière-ban* (das neben sich afrz. *arieregarde*, *arierefief*, *ariereconseil*, *arierecuer* hat) an *herban*, *arban* „volkstümlich angeschlossen" sein. — Die Präfixe tanzen nur so vor unseren Augen: *arracher*, im 12. Jhdt. schon neben *esrachier* vorhanden, ist *eradicare*, „das im späteren Galloromanischen entweder mit Präfixangleichung zu **exradicare* umgestaltet oder zu **aradicare* assimiliert wurde". Wie

---

Die mechanistische Additionsmanier, von Salvioni in der Romanistik in Schwung gebracht, blüht neuerdings wieder auf, so manchmal auch bei dem sonst anregungsreichen M. Regula, und auf germanistischem Gebiet bei Chr. Rogge, *Teuthonista* 3, 65 ff.



aber, wenn ein **adradicare* gebildet wurde, das einfach hiefs ‚bis zu den Wurzeln losreifsen' [*ad radices exstirpare*] (auch *amasser* würde ich fassen = ‚ad massam cumulare' ‚zu einem Haufen türmen')? — *abroutir* ist nicht durch ‚Präfixwechsel' aus ‚zufällig nicht belegten' *es*-Formen zu erklären, sondern bedeutet eben ‚anfressen' wie *amordre*. Warum soll *affouiller* aus **esfouillier* stammen? Lastet denn ein Fluch auf *ad*-Bildungen? — Es geht auch nicht an, auf gut Glück französische Komposita zu bilden, deren Lebensmöglichkeit fraglich ist: was soll *anicroche*, bei Rabelais zwischen Wörtern für Lanze und Hellebarde belegt, „südöstliche Form von afrz. *harneis croche*" — ‚krummer Harnisch', ‚krummes Gerät', ‚krumme Ausrüstung'?? (man beachte, dafs God. *harnois* zwar ‚arme, armure, engin, outil' übersetzt, dafs aber die Beispiele fast ausschliefslich kollektive Bedeutung zeigen: *les arnoys; dagues, javelines ou autres harnois* usw. — nie finde ich *un harnois* ‚eine Waffe'!). G. hat sich nicht genug in den altfrz. Gebrauch des Wortes eingefühlt. Die ‚lautlichen' Bedenken gegen Sainéan's Etymologie *ane croche* ‚krumme Ente' [für ‚Entenschnabel', cf. *bec de corbin, anille* usw.] verstehe ich bei einem erst im 16. Jhdt. belegten Wort nicht (etwa das -*i*-? cf. *aubifoin* neben *aubefoin*). — Was soll *aubifoin* ‚Kornblume' = *album foeni*? ‚das Weifse vom Heu' — meint G. wirklich, dafs für diese volkstümliche Blumenbezeichnung ein alter Genitiv (etwa wie in *pulli pes* > *pourpier* usw.) erhalten wäre? — *abandonner* soll *a ban donner* ‚zur freien Verfügung übergeben', davon wäre erst ‚mit Stammverkennung' *bandon* rückgebildet (‚schon faul!', sagt der gesunde Menschenverstand) — aber es fällt auf, dafs wir in den lat. Urkunden *in bannum mittere* (*ponere*), aber gerade nicht *in bannum dare* (*donare*) haben, während jenem das afrz. *mettre en bandon* bestens entspricht. Ferner vergifst G., dafs auch sonst *d*-Ableitungen von der *ban*-Sippe vorkommen, die meinetwegen wie *Allemand, romande* sich erklären mögen. — Wer soll glauben, dafs in *araignée* ‚Spinne' das bedeutungslos gewordene Suffix -*ée* ausgerechnet im 16. Jhdt. in Südwestfrankreich durch *tèle* (= toile) ersetzt worden sei, um ‚Spinngewebe' auszudrücken? Man sieht hier förmlich den Schreibtischlinguisten, der *araignée* zerlegt in Stamm *araign-* + Suffix -*ée* und letzteres gemütlich ersetzt durch -*tèle*. So chirurgenhaft-routiniermäfsig verfährt der Etymologe Gamillscheg, nicht aber die Sprache, der die Herren Etymologen ihren Geist einhauchen. Wie aber steht es mit ital. *ragnatela*?

Nichts geht bei G. gradlinig: *adresse* ‚Geschicklichkeit' (für das ich übrigens im 13. Jhdt. weder bei God. noch Tobler-Lommatzsch einen Beleg finde) soll Ableitung von *adroit* ‚geschickt' sein „in Anlehnung an *adresse* 1.", nämlich *adresse* ‚Richtung', dem Postverbal von *adresser*:[1] also offenbar denkt

---

[1] An sich begrüfse ich das Erklären von Frz. aus dem Frz., aber soll z. B. *acravanter* wirklich vom Partizip *crevant* im Französischen, nicht aus schon vlt. *crepantare abgeleitet sein (*REW*)?

G., ein *_adroitesse_ ‚Geschicklichkeit‘ sei vermieden worden, weil ein _adresse_ schon bestand. Ich würde einfacher _adresse_ ‚Geschicklichkeit‘ aus der Bdtg. ‚Richtung‘, ‚richtiger Weg‘ herleiten: ‚den richtigen Weg gehen‘ heiſst ‚geschickt sein‘, vgl. afrz. _adrecement_ ‚gerader Weg‘, ‚Richtung‘ und ‚sagesse, équité, prudence‘. — _anchiſlure_ ‚Wurmloch in der Faſsdaube‘ stammt nach G. von afrz. _escheſler_ ‚zerreiſsen‘, also von einem Subst. *_eschiſlëure_ ‚Zerstörung‘ — der Wechsel _es-_ > _en-_ kostet ja nichts, aber jeder Sprachforscher, der ein bischen Gefühl für das Leben der Sprache hat, wird eine solche abstrakte, unbildhafte Erklärung (‚Zerstörung‘ > ‚Wurmloch‘!) zurückweisen. So würde die Sprache benennen, wenn sie von lauter Gamillschegen gesprochen würde. Da ich nicht so viel altfranzösisch kann wie G., begnüge ich mich mit der Zerlegung von _anchiſlure_ in _en-chiſl-ure_ und führe dies auf _chiſler_, Nebenform von _siffler_ zurück: dort, wo ein Loch in einem Faſs entsteht, dort pfeift es, wenn die Flüssigkeit durchsickert; ich würde meinen, daſs das sprachschöpferische Volk Ohren hat zu hören, nicht Papier zu papieren (aber davon will G. nichts wissen, dem schon Toblers Deutung von _chantepleure_ ‚Trichter‘ zu _chanter_ + _pleurer_ zu ‚poetisch‘ war!) — und ich führe als Parallele an das anjou. _sibrer_ ‚aspirer avec force, sourtout par un petit orifice, une matière plus ou moins liquide‘, bei Verrier-Onillon mit _sibler_, _subler_ ‚siffler‘, _subrier_ ‚téter‘ gleichgesetzt. — Es gibt Etymologen, die Augen haben und sehen: so E. Rolland und Mistral; aber G. dekretiert s. v. _ange_ anläſslich _ange de mer_ und _angelot_ ‚Meerengel (Art Haifisch)‘: „gehört kaum zu _ange_ ‚Engel‘, es müſste denn Euphemismus vorliegen; daſs die Ähnlichkeit des Fisches mit einem gemalten Engel mit ausgespannten Flügeln der Anlaſs zur Benennung _ange_ war, Roll. 3, 85, leuchtet nicht ein.“ Warum nicht? Wenn wir zwischen der Ansicht eines so guten Naturbeobachters wie Rolland und der eines Papierbaumeisters zu wählen haben, so werden wir für jenen stimmen. Nemnich sagt im _Polygl.-Lex._ s. v. _squalus sqatina_: „die Brustflossen sind sehr groſs, und geben dem Fisch das Aussehen, als ob er Flügel hätte, daher führt [er] auch den Namen Angelus marinus“, ähnlich drückt sich Mistral s. v. _pèis-ange_ aus, und noch deutlicher das Wb. der span. Akademie s. v. _angelote_: ‚pez marino del orden de los selacios, que llega a tener tres metros de largo: es aplastado, de color azul obscuro encima y blanco por debajo, de cabeza redonda y con aletas pectorales y abdominales muy grandes, a manera de alas blancas‘. Abgesehen davon, daſs auch sonst Gegenstände mit zwei Teilen, die irgendwie an Flügel erinnern, ‚Engel‘ benannt werden, so südfrz. _ange_ ‚carte que le banquier étale à droite ou à gauche, au jeu de vendôme; boulet de canon coupé en deux, dont les deux moitiés sont rattachées par une chaîne‘. Auſserdem belegt Rolland als selbstgehörten Namen des Fisches in Biarritz _bilan_ ‚Wage‘, das die Namengebung nach den zwei Flügeln sichert. Nun höre man dagegen G.'s Erklärung: ein flämisches _zee-egel_ (also ‚See-igel‘) wurde ‚vielleicht‘ ‚durch das Miſsverständnis eines

Zoologen' falsch in *ange de mer*, d. i. ,See-engel' übersetzt. Das Wort ist zuerst für Südfrankreich bezeugt. Aus letzterem Umstand ist schon die Intervention des hypothetischen, Flämisch mifsverstehenden Zoologen sehr problematisch — da das Wort holl. *zee-engel* heifst, in Einklang mit ähnlichen engl., span., südfrz., nordfrz. Bezeichnungen, so könnte eher ein flämischer Zoologe oder vielleicht gar Etymologe *zee-engel* zu *zee-egel* mifsverständlich gewandelt haben (denn dafs ein 3 m langer Fisch ,Seeigel' genannt worden sei, ist mir sehr unwahrscheinlich). Übrigens ist G.'s flämische Wissenschaft offenbar sekundärer Provenienz, denn der Kenner dieser Mundarten, Freund Frings, schreibt mir: „*zee-egel* und *zee-engel* sind verschiedene Tiere. Und kein Wörterbuch gibt über die Wörter nähere Auskunft. Ich habe alles durchgesehen." Und auf so unsicherem flämischen Küstenboden sollen wir bauen?[1] — Was soll ein Ansatz, der mit einem Stern und dem Zusatz „u. H." (wohl = ,unsicherer Herkunft'?)[2] versehen ist, wie **anducla* für *andouille*: palat. *l* kann doch auch aus *t'l*, *l(l)i*, *nd* aus *n't*, *ou* aus *ō*, *ŭ* entstehen: ebensogut liefse sich **anetōlia* aufstellen — wozu also überhaupt eine Konstruktion? Was soll die spätere Forschung festlegende, also lähmende Konstruktion eines (**art*)-*ūtione* (s. v. *artison*), wo die Deutung des Stammes noch gar nicht feststeht, G. aber schon weifs, dafs dieses Wort „ursprünglich in abstrakter Bedeutung ,Holzfrafs', dann konkretisiert ,Holzwurm' bestanden haben mufs" (!). Selig sind, die da glauben! Wie aber wenn zufällig ein -*ūcius*-Typus vorläge (wie in afrz. *chenevuis*, nfrz. *chènevis*, it. *canapuccio*)? — Man soll die Zahl der Etyma eher vermindern als vermehren, so predige ich seit Jahren. So bin ich nicht überzeugt vom Fortleben der Präp. *ab* im Romanischen aufserhalb der Versteinerung *ab hoc* > *avec*: wenn auch *ab* ,mit' bei Fredegar im 7. Jhdt. vorkommt (übrigens häufiger bei Gregor v. Tours, wie Haag, *Die Latinität Fredegars*, *R. Forsch.* 10, 913 angibt), ist noch nicht gesagt, dafs das *à* in *faire*, *laisser faire qch. à qn.*, das Muller durch *ad* erklärt, *acheter la laine au fermier* (vgl. dtsch. ,dem Pächter die Wolle abkaufen'), *arracher qc. à ses occupations* ,seiner Beschäftigung entreifsen', *à bon droit*, *boire au fleuve* (vgl. dtsch. ,an der Quelle trinken') *ab* sein mufs.

Der Romanist von heute scheint noch geblendet von den Schauern des Exotismus: mit einem Etymon, das nicht von weit her geholt ist, ist es nicht weit her: man erinnere sich an

---

[1] Man soll im allgemeinen Romanisches aus Romanischem erklären (dies zeitlich wie lokal verstanden). Zu vielen Entlehnungen des Romanischen aus dem Germanischen, die uns G. zumutet, läfst sich bemerken, was Karl Justi schon 1888 anläfslich vermuteter Einflüsse von Rubens auf Velazquez geschrieben hat: „Es liegt ... hier wieder ein Fall der Sucht nach Einflüssen vor. Nicht weil man auf rätselhafte, erklärungsbedürftige Thatsachen trifft, forscht man nach Ursachen und Berührungen; nein, weil man von einer Begegnung liest, folgert man einen Einflufs und sucht nun dessen Wirkungen um jeden Preis herauszuklauben".

[2] Auch hier macht sich vorderhand das Fehlen einer Tabelle der Abkürzungen geltend (auch bei „va" = „veraltet").

den Philosemitismus, der sich in G.'s Artikel *aubère* (vgl. S. 566) auslebte. Hier ein anderes Beispiel: „Vielleicht ist in *acabit* [‚Beschaffenheit'] arabisch *qâlib* ‚Maſsform', ‚Form' zu sehen, das etwa mit dem Artikel *al-qâlib* übernommen und an das Suffix *-il* angepaſst, also zu *alkabi(l)* umgestellt worden wäre. Dann wäre *acabit* eine Doppelform zu *calibre*" — ‚vielleicht' — ‚etwa' — ‚angepaſst' — ‚umgestellt worden wäre' — ‚Doppelform' — sapienti sat. Das Wort ist seit dem 15. Jhdt. belegt (übrigens an einer Stelle, die God. und *Dict. gén.* mit ‚accident' übersetzen, was G. verschweigt). Wenn G. statt des ihm sympathischeren *Dict. gén.* den guten alten, leider als Etymologen miſsachteten *Littré* und den für das Sprachgefühl seiner Zeit noch immer glaubwürdigen *Ménage* gefragt hätte, wäre er nicht auf Etymologien ‚de cet acabit' geraten: Littré geht zwar von mlat. *acapitagium* ‚Kauf' aus, fährt aber fort: „*Acabit* veut donc dire achat, débit, et comme le remarque Ménage, des fruits d'un bon acabit signifient proprement des fruits d'un bon débit". Nun haben wir die Etymologie: Mistral bucht südfrz. *c(h)abi* ‚débiter, se défaire d'une marchandise', ‚rencontrer bien ou mal', *s'ac(h)abi* ‚se procurer, se pourvoir de': es liegt also die südfrz. Entsprechung von *chevir* ‚venir à bout' (afrz. *a chief*) vor (*ai chabi tout ço qu'avièu* ‚j'ai vendu . . .', also ‚losgeschlagen', ‚zu Ende verkauft', *n'ai pas bèn chabi* ‚j'ai fait une mauvaise affaire', wörtlich ‚nicht gut abgeschnitten'). Zu dem *-t-* Verbalsubst. im Prov. vgl. zuletzt Brüch, *Ztschr.* 45, 79 ff. (genau würde rum. *vîndut* ‚Verkauf' entsprechen). Die Bdtg. ‚accident' geht von ‚rencontrer mal ou bien' aus. — *aganter* ‚ein Schiff einholen' aus nprov. *aganta* ‚festnehmen, ergreifen' — soweit folgt G. dem *Dict. gén.* Was aber ist das nprov. Wort? nach dem Nebeneinander von Wörtern mit *nct* (*planch*—*plant*) abgeleitet von *ganche* ‚Haken', dies aber ist aus ital. *gancio* entlehnt und dies aus türk. *kanğa* ‚Hakenstock'. Man sieht förmlich, wie der das Wb. benützende Oberlehrer von diesen dort hinten in der Türkei verlaufenden Wortwanderungen kosmisch gestimmt werden wird — aber ach! nprov. *aganta* hat gask. *guanta*, sp. *aguantar* ‚fassen', ptg. ‚fassen (vom Anker)' neben sich und dies steht *REW* s. v. *wanta*, so daſs es keiner Umsetzung bedarf, und das hier gar nicht hergehörige türk. Wort ist aus dem Ital. entlehnt nach dem weniger leichtherzig romanisches Gut preisgebenden Sainéan.

Man sieht, der Romanist Gamillscheg verzichtet auf die Benützung der geläufigsten Wörterbücher seines Faches,[1] um sich dem orientalischen Pseudo-Licht entgegenzustürzen. Und lieber wagt er Hypothesen als daſs er sich in den Wörterbüchern der romanischen

[1] Allzuleicht verzichtet G. auch auf Erklärung, wenn er s. v. *auvel* nprov. *auvèu* ‚Hecke aus Schilfrohr zur Einzäumung von Fischteichen' „u. H." erklärt: es gehört wohl zu *ulva*: nprov. *auvo*, *òuvo* ‚légères étincelles produites par les plantes qu'on a brûlées dans un défrichement, cendre de ces plantes', vgl. das mit *auvèu* gleichbedeutende *bourdigo* neben *bourdigau* ‚immondices', *bourdigaio* ‚touffes d'herbes et de broussailles qui croissent au bord des eaux' usw.

Sprachen umsieht: hierfür ein schönes Beispiel unter *agio*, einem Artikel, der so lautet:

1. s. *agiau*
2. ,Aufgeld'

18. Jhdt., aus ital. *aggio*, dass., das kaum mit ital. *agio* = frz. *aise* eins ist. Da das ital. Wort auch erst im 16. Jhdt. belegt ist, ist es vielleicht Italianisierung des frz. *agiet* ,Draufgabe', s. *agiau*, das von den ital. Bankleuten im mittleren Frankreich aufgenommen worden wäre ...

Für *agiau* ,Vergolderpult' (auch ,Flitterzeug', im 15. Jhdt. als ,zeremonielle Art zu reden, handeln' belegt) findet man s. v. *agiau* die Erklärung:

agiaux ist analogischer Plural von afrz. *agiet*, im 13. Jhdt. in der Pluralform *agies* ,Flitterkram' bezeugt, dessen Auslautskonsonant im 15. Jhdt. zunächst vor Konsonanten schwand, so dafs *agie*(*t*) mit den Wörtern auf *-e*(*l*) reimte und wie diese den Plural auf *-iaux* bildete. Die Singularform *agiet* scheint afrz. nicht belegt zu sein, ist aber heute in der Bedeutung ,Draufgabe' (beim Einkauf) mundartlich weit verbreitet, siehe *FEW* 33; aus lat. adjectum ,das Hinzugeworfene'.

Ich sage in solchen Fällen mit Molière: Voyez que d'incidents à la fois enfantés! Ital. *aggio* heifst ,Aufgeld' — mundartl.-frz. *aget* (= adjectum) heifst ,Draufgabe', also wird eine Verbindung zwischen beiden geschaffen: durch Konstruktion einer paralogischen Bildung **agiet* gespr. *agiè* → falsche Auffassung als **agiel* → Plur. *agiaux* und durch Annahme einer Entlehnung des ital. Bankierausdrucks aus Frankreich (wo sonst der Weg im Bankwesen umgekehrt geht). Warum nicht ital. *aggio* — aus ital. *aggio* erklären? Fanfani (1878) sagt nämlich:

„*Aggio*, s. m. Quel vantaggio, che si dà o riceve per aggiustamento della valuta d' una moneta a quella d' un' altra, ovvero per barattare la moneta peggiore colla migliore. È voce antichissima; e si trova nel *Libro imper. cod. maruc c.* 140, pag. 11 „Comandò Cesare che le usure fussono rimesse, e lasciati e frutti ch' erano usciti di loro aggi o pengni".

Aggio usossi anticamente anche per Età.

Petrocchi gibt unter dem Strich *aggio* ,Età', ,Anno, tempo' und s. v. *agio* unter dem Strich auch die Bdtg. ,Età', so dafs wir auf den Unterschied der Schreibung von *agio* ,Bequemlichkeit' und *aggio* ,Aufgeld' nicht viel geben werden (vgl. auch *leggiero* = frz. *léger*), Veneroni schreibt *aggio* ,aise, ustensile, échange, commodité'. Warum soll nun nicht *aggio* ,Aufgeld' = *agio* ,Bequemlichkeit' sein, nämlich ,etwas, was einem irgend eine Bequemlichkeit bei einem Geschäft verschafft'?, vgl. vielleicht *FEW* s. v. *adjacens* Ableitungen mit *-osus* wie *agiaux* ,outils', h. maine *ageux* ,Draufgabe

beim Einkauf' (= **aisiau*), wenn diese nicht zu *agiau* ,Flitterkram' gehören, vor allem aber frz. *vendre avec facilité pour le payement* ,mit der Möglichkeit von Abschlagszahlungen verkaufen', ital. *cambiale a comodo* ,Wechselbrief': ein *pagare ad agio* hiefs wohl urspr. ,zahlen wann es einem pafst', da aber damit Zinsen verbunden waren, wurde es zu ,mit Zinsen bezahlen'. Bei der Bewilligung nicht sofortiger Zahlung sagt einem ja der Händler: ,zahlen Sie wann Sie wollen!', erst später präsentiert er einem die Rechnung — mit Zins und Zinseszins: der Schuldner mufs die ,Bequemlichkeit' bezahlen, den Gläubiger mit Zinsen für sein Entgegenkommen ,belohnen' (aital. *merito*, *guiderdone* ,Zinsen'). Die im Deutschen des 17. Jhdts. belegte Form *lasio* weist natürlich auf Oberitalien (venez. *asio*).

Weiter verstehe ich nicht, wieso ein Wort wie *agio*, das zuerst im 15. Jhdt. als ,zeremonielle Art zu reden und zu handeln' belegt ist, dann erst als ,Flitterkram', = adjectum ,Draufgabe' sein soll, wo doch die auf das *Dict. gén.* zurückkehrende Erklärung: ἅγιος [ὁ θεός], das im Karfreitagsgottesdienst jedesmal mit einer Genuflexion verbunden ist, so naheliegt, vgl. auck Haust, *Étymologies wall. et fr.* S. 1 f. (in Lüttich mit gesprochenem *-s*: *adios* ,façons cérémonieuses, salamalecs'; vgl. mons. *des oremus*, *des mittimus* ,des embarras') und Sainéan, *Rev. et rab.* 8, 265; 9, 429; *Langue de Rabelais* 2, 261 f. (der den ursprünglichen Sinn ,prières, dévotions', ,cérémonie religieuse' belegt). Es ist wahrscheinlicher, dafs ein sakraler Ausdruck banalisiert (,relig. Zeremonie' > ,Flitterkram') als dafs ein banaler sakralisiert (,Flitterkram' > ,relig. Zeremonien') wird.

Vor allem hat es, soweit ich sehe, G. versäumt, im Gegensatz zu v. Wartburg, eigene Lektüre zu treiben: wie könnte er sonst z. B. *argent* um zwei Jahrhunderte später datieren als es auftritt, (Eulalia!). Er wird doch nicht glauben, dafs alle romanischen Sprachquellen schon erschlossen sind — was nützt es, immer wieder dieselben Wörterbücher zu wälzen und aus ihnen ein neues zu kompilieren, statt durch Lektüre (etwa mittel- und frühneufranzösischer Texte) die Lücken unserer Kenntnis zu schliefsen. Aber für G., der ein homme livresque ist, hat offenbar nur das Wörterbuchdasein eines Wortes ein Interesse, nicht sein Leben im Text; dabei müfste er doch aus den von ihm — Gott sei Dank — oft zitierten Rabelais- und Argot-Werken Sainéan's ersehen haben, wieviel gewissenhafte eigene Lektüre an etymologischen Rätseln lösen kann. Aber — exempla terrent. Oft weist er Etymologien aus chronologischen Gründen ab, wenn die eigentliche Bedeutung später auftritt als die abgeleitete, als ob er tatsächlich die Vollständigkeit unseres Überlieferungsmaterials annähme: wie ist es aber in einem Falle wie *dupe*, wo der eigentliche Sinn ,Wiedehopf' ein Jahrhundert später belegt ist als der übertragene ,der Dumme' (sehr verständlich, da man von Düpieren eher zu hören bekommt als gerade vom Wiedehopf: viele haben in Schnitzlers *Das weite Land* die Bezeichnung *Hopf* für ,Dummkopf' gehört und verstanden, die

nicht wufsten, dafs das ursprünglich die Benennung des Wiedehopfes ist!)? Hat nicht v. Wartburg durch seine Lektüre wiederholt zeigen können, wie unzuverlässig das *Dict. gén.* mit seinen Angaben des ersten Belegs ist (oder heute geworden ist)? Die oft fehlende Übersehbarkeit der Entwicklung liegt meist nur an der Mangelhaftigkeit des überlieferten Materials. v. Wartburg fielen aus der Fülle seiner Dokumente von selbst die Deutungen in den Schofs, die G. sich mehr oder weniger aprioristisch erkünsteln mufs.

Auch in syntaktischer Hinsicht wird der komplizierte Weg gewählt, s. o. S. 576 anläfslich *à* = *ab*, ebenso s. v. *afférent* für afrz. *afiert moi* ,es gehört mir', das = lat. *affertur mihi* ,es wird mir zur Hilfe zugebracht' > ,es kommt mir zu' sein soll, mit Verlust des Passivs im Romanischen. Ich frage, warum wird nicht vom Französischen aus erklärt, das wir haben, statt von dem Latein aus, das wir nicht haben? Bei Kjellman, *La construction de l'infinitif* etc., S. 99 ff. lese ich persönlich gebrauchte Verwendungen wie *Sire, ci n'afiert plus lonc comte* ,hier ist nicht ... notwendig', das älteste Beispiel lautet *icel plait afert a la curune le rei* ,diese Sache gehört ...', von da dann der im 12. Jh. belegte unpersönliche Gebrauch ... *n'a moi n'afiert que je* ... Also urspr. *afiert moi* ,eine Sache (bzw. es) trägt [etwas] bei für mich bei' > ,es gehört mir'. Wozu das Passivum herbeibemühen? Es ist als ob die Sprache künstlich künstlich gemacht würde, damit der Sprachforscher seine Künste im Entwirren ihrer Künsteleien zeigen könne. Wo aber nun wirklich etwas klar ist und besonders wo der Spieltrieb der Sprache sich äufsert, da versagt der humorlose Ernst unseres Konstrukteurs: *à l'aveuglette* ist „in der Ableitung unklare Bildung zu *aveugle*". — G. braucht nur in den von mir mit ihm gemeinsam gezeichneten Band „Beiträge zur rom. Wortbildungslehre" zu blicken und er wird in meinem Teil *à l'aveuglette, à la bonne franquette* usw. erklärt finden. Man kann immer wieder sehen, wie G. den eigentlich sprachschöpferischen Vorgang nicht erfafst, jenen Punkt verpafst, wo einem die ursprüngliche Anschauung des Sprechers entgegenspringt, auch dort, wo er nur seiner Vorlage zu folgen braucht, vgl. oben S. 575 *anchifiure* oder etwa s. v. *agréner*: *engrener la pompe* ,in die Pumpe die Reste des Wassers am Boden eines Fahrzeugs einziehen' soll Nachbildung sein von *engrener des chevaux* ,den Pferden Futter vorwerfen', ,magere Pferde auffüttern', bedeute also wörtlich ,die Pumpe auffüttern': nein, *engrener* bedeutet ursprünglich ,Körner in die Mühle einschütten', dann ,Garben in die Dreschmaschine schieben', endlich (Sachs-Vill.) ,die Pumpe ansaugen lassen, indem man Wasser von oben hineingiefst' (= amorcer) — das Von-oben-Einschütten, nicht das Auffüttern ist das Tertium comparationis (so fafst es auch *Dict. gén.*).

Wirkliche Fortschritte in der etymologischen Erklärung sehe ich eigentlich in der 1. Lieferung nur in den Artikeln *accorder, asticot.* Gern sei hervorgehoben, dafs der Druck sorgfältig über-

wacht[1] ist und die Belegstellen, soweit ich nachprüfen konnte, richtig zitiert sind.[2]

Gamillscheg nennt sich mit Stolz „Positivist". Wenn dies als Abwehr idealistischen Feldgeschreis gemeint ist, kann man das gut verstehen. Wenn er aber darunter verstanden haben will das Gründen auf positive Sprachgegebenheiten, die Abneigung gegen luftige Phantasiespiegelungen, dann mufs ich sagen, dafs dieser spekulationsfreudige, scholastische, ja oft rabulistische Geist sich eher zu den Idealisten rechnen sollte (wie Lerch im Vorwort seiner Syntax ernsthaft folgert). „Dokumentiere mehr als du kombinierst", dies mein Wort, das L. Jordan als denkbar entgegengesetzt ‚idealistischer' Sprachwissenschaft empfindet, es hat bei Gamillscheg noch nicht Glauben gefunden.[3] G. hat ein Bild des Sprachwerdens vor Augen, dafs irgendwie nichts mit der Realität zu tun hat: die Sprache klügelt bei ihm. Das Sprachwerden vollzieht sich in allerlei mechanischen Sprüngen, Umsetzungen, Umstellungen, Ablösungen. „Den Menschen" sieht man selten am Werk in dieser G.'schen Sprachauffassung, höchstens den distinguierenden, abteilenden, rationalen, scholastischen — nie den gefühlvollen, spielenden oder künstlerisch bildenden Menschen — *dépouiller le logicien et se faire peuple*, das kann G. nicht. G. beherrscht virtuos alle Tricks des Sprachwissenschaftlers, nur hat er keine Augen für die Dinge. Er sieht nicht. Er sieht nicht die Formenfülle der Natur — wie sollte er sehen, was zu deren sprachlicher Bezeichnung geführt hat? Er vergleicht immer (Sprachperioden, Dialekte, Formen usw.)[4] — er sieht nicht die einzelnen Wörter auf ihr Sein und Weben hin an, sein Auge gleitet unstet vom einen zum andern, vom hundertsten zum tausendsten. Wie sollte

[1] Höchstens l. *gent aubaine* s. v. *aubain*, *armi* s. v. *alarme*, *FEW* 6 s. v. *aveugle*.

[2] Doch ist s. v. *alcoran* das Zitat anläfslich *se moquer de l'an quarante*: Courrier de Vaugelas 5. 35 falsch, da weder dort noch auch 5, 65 die ganz unmögliche Erklärung (Verballhornung aus *alcoran*) steht.

[3] Es ist merkwürdig, dafs G. von unseren gemeinsamen Lehrern Meyer-Lübke und Gilliéron nur den Konstruktivismus übernommen hat — gerade das also, was wir Jüngeren, wie mir scheint, überwinden sollten. An Papiergebäuden freute ich mich selbst, als wir zusammen die ‚Klette' schrieben. Seitdem mag ich viel im Einzelnen geirrt haben — aber dafs die grundsätzliche Abkehr vom Konstruktivismus ein Fortschritt ist, möchte ich doch glauben! G. hat sich bisher abseits von den leicht zu übersehenden Gebieten bewegt (Urkundenlatein, Rätoromanisch, frz. Dialekte) und auf diesen Gebieten, auf denen man ihn schwerer kontrollieren konnte, schon manches an Konstruktivitis geleistet. Nun er ins Licht der allen zugänglichen etymologischen Wissenschaft sich begibt, wird er überall Widerspruch finden.

[4] [Vgl. die goldenen Worte, die jetzt Vofsler „Über Vergleichung und Unvergleichlichlichkeit der Künste" in der Schlosser-Festschrift sagt (S. 15): „Der schöpferische Akt unseres Geistes ist dem vergleichenden notwendig abgewandt, ihm ebenso fremd wie der Künstler dem Händler". Das gilt auch von dem Erfassen eines Sprachvorgangs: ein Sprachvorgang ist etwas in sich, das man meinetwegen durch Vergleichung von Nachher und Vorher, von Nebeneinander usw. feststellen, aber nicht verstehen kann.]



er sich von Artikel zu Artikel seines Wörterbuchs elastisch umstellen, wenn er die Dinge der Welt nicht in ihrer Verbesonderung und Einzigartigkeit erkannt hat! Er hat keine sinnliche Phantasie. Bei G. hat nicht jedes Wort seine eigene farbige Geschichte, sondern alle haben sie dieselbe Geschichte, die in die Grisaille des Relativismus und des Logizismus getaucht ist. Von allen ‚grofsen‘ Wörterbüchern kann man sagen, dafs man, in ihnen blätternd, weiterlesen mufs, sich von ihnen wie von einem Roman nicht mehr loslösen kann, ja ins Uferlose davongetragen wird (ich denke besonders an Grimm und Hildebrand) — niemand wird in G.'s Buch lesen, sondern höchstens in ihm nachschlagen. Bei G. haben wir einen riesigen Wörterfriedhof mit sauber abgezirkelten, impassiblen Wort-Gräbern. Denn er schlägt nicht Feuer aus jedem Stein, was man von einem Philologen verlangen sollte, sondern er wälzt Grabsteine auf das sprachliche Leben. „Devitalization!“, wie ich immer sage! Für G. ist eben Leben und Wissenschaft getrennt, diese etwas Schweres, Schwerfälliges, Abstruses, Unlebendiges — und im Grunde Langweiliges. Man könnte sich keinen prinzipielleren Freund des genre ennuyeux denken, keine schwerere Hand, wenn es gilt, Schwebendes und Geistreiches zu meistern, niemand der einem umgänglicheren, lebsameren, lebensnäheren wissenschaftlichen Betrieb so mifstrauisch gegenüberstünde. Das ist das wahrhaft Reaktionäre, nicht in unsere Zeit Passende an G., nicht sein zur Schau getragener Positivismus (der in Wirklichkeit ein Ideologismus ist). Die Zeiten scheinen endgültig vorbei, da man nur mit formalem Wissen und formaler Logik, ohne ‚Schau‘ Wissenschaft zu bestreiten pflegte.

Und da stelle ich nun wieder die Eingangsfrage: Cui bono?

War es wirklich nötig, dem so lebendigen Französischen etymologischen Wörterbuch v. Wartburgs, in dessen Register man ja auch die schriftfranz. Wörter finden wird, ein ganz gleich betiteltes Werk in so kurzem Abstand nachfolgen zu lassen, das die durch diese Titelgleichheit hochmütig angemeldete Konkurrenz doch nicht aushalten kann [1], seinen Vorgänger an Schnelligkeit des Erscheinens, Billigkeit und Qualität unterbietet und das uns, wenn die mäfsigende Führung der bisher vorhandenen Lieferungen des *FEW* nicht mehr zur Stelle ist, vielleicht noch mehr als schon jetzt enttäuschen wird? Wäre es nicht besser, statt der Judikatur über geleistete Etymologenarbeit, die nicht von höchster Warte aus erfolgt, in dokumentierten Einzelstudien das viele noch nicht Geklärte des franz. Wortschatzes zu bearbeiten, statt nach der Laune des Alphabets von einem Wort zum anderen zu springen, an zwei Vorarbeiten eine dritte offenbar verfrühte Äufserung zu knüpfen, wäre es nicht besser, aus umfangreicher Lektüre heraus, wie sie ein Schuchardt besitzt, oder aus der innigen Vertrautheit mit dem erforschten Sprachgebiet, wie sie

[1] Wie soll man denn nun die beiden Wbb. im Zitieren auseinanderhalten (G. nennt v. W.'s Werke selbst *FEW.*)?

Max L. Wagner oder G. Rohlfs eignet, sich ein Urteil zu bilden? Gewifs, die Oberlehrer würden vielleicht noch eine Zeitlang eines bequemen, aber nicht wesentliche wissenschaftliche Fortschritte aufweisenden Nachschlagebuchs entraten müssen — aber: augebitur scientia.

* * *

[Nachdem ich die 1. Lieferung so ausführlich besprochen habe, füge ich nachträglich die folgenden Bemerkungen zu den Lieferungen 2—5 in der alphabetischen Reihenfolge der Artikel an. Wo ich zu der kurz referierten Erklärung nichts als Anführungszeichen ‚' hinzusetze, ist sie so geartet, dafs jeder Kommentar überflüssig wird. Wenn ich nicht alle Artikel bespreche, so ist damit nicht gesagt, dafs nicht auch an ihnen Ausstellungen gemacht werden könnten — im Gegenteil, man mufs fast in jedem G. auf die Finger sehen oder findet darin Unnatürliches und Verquältes!

bachelier: ‚zu einem aus ir. *bachlach* ‚Schäfer' erschlossenen gall. **bacalâcos* ‚Stabträger'!'

baderne: das nach G. unerklärte Suffix klärt Sainéan, *Les sources* II, 313.

badigeon: nach G. ‚u. H.', vgl. Sainéan l. c. I, 335.

bafouer: ‚mit volksetymologischer Hineindeutung von *battre* und *fou* umgebildetes *beffler*'!

bagarre: der undeutsche und auch sonst unmögliche Terminus ‚Überentäufserung' sollte vermieden werden. — Eine ansprechendere Deutung bei Sainéan l. c. I, 180.

bahut: = ‚gallorom. **baggūtum* ‚mit Gepäck versehen''!

baie: warum *baie* ‚Bucht' zu afrz. *baee* ‚Öffnung' „begrifflich bedenklich" sein soll? (Das Lautliche will ich nicht verteidigen.)

baillet ‚fahlrot': ‚zu einem **bail*, das aus afrz. *baille*, einer ursprünglichen Femininbezeichnug, zu rekonstruieren ist, dies **bail* = **baljos* = *badius* + vermutlich aus dem Got. entlehnten *bala* bei Prokopius, das selbst von den Goten aus dam Thrakisch-Illyrischen entlehnt wurde, dessen Spuren alb. *bal'* ‚weifsgefleckter Hund' und rum. *cal bălan* ‚Schimmel' bewahren'. Nun bin ich wieder einmal kosmisch gestimmt. Nur bemerke ich, dafs zu *bai* = *badius* eine Nebenform *baille* (die übrigens nur maskulin belegt ist) sehr leicht innerhalb des Altfrz. zu gewinnen ist, ohne Umweg über Prokopius, die Goten, die Thraker, Illyrier, Albanesen ...

bailli: afrz. *baillif* ist ‚vermutlich analogisch nach dem Nominativ *baillis* neugebildet' — *baill-if* heifst vielmehr ‚der die Sorge (Verantwortung) tragen k a n n (möglicherweise)', vgl. die Entwicklung des Suffixes *-able*.

bâillon: G.'s Erklärung habe ich schon *Arch. rom.* 7, 204 gegeben.

baisure, biseul: ‚Spuren der Berührung zweier im Backofen sich berührenden Brotlaibe' (16. Jhdt.?) soll (*pain*) *bis*, *bisel* ‚graues Brot' im 13. Jhdt. + *baiser* sein: mein Spott *Ztschr.* 43, 762 hat



auf G. keinen Eindruck gemacht; man denke: weil erst seit dem 16. Jhdt. die ‚Kleberanft' bedeutenden Wörter belegt sind, im 13. Jhdt. aber *bisel* ‚graues Brot' vorkommt, dürfen erstere nicht auf *baiser* ‚küssen' direkt zurückgehen. Mit derselben Logik kann ich beweisen, daſs *baiser* ‚Schaumgepäck', das wahrscheinlich erst im 19. Jhdt. belegt ist, nichts mit dem Kuſs, sondern mit altbelegtem *bise* ‚Nordwind' zu tun hat! Der lautliche Anklang von *bisel* ‚graues Brot' und *biseul* ‚Kleberanft' und die Früherbelegtheit des ersteren genügt, um dies auf jenes zurückzuführen!

balafre: = fränk. **bal-leffur* ‚böse Lippe' — weil wir doch im Franz. so viele Univerbierungen von im Germ. selbständigen Wörtern erhalten haben!

balandran ‚Mantel', auch dial. ‚Pumpenschwengel' gehört — Gott behüte! — nicht zu nprov. *balandrá* ‚hin- und herschwanken' wie Spitzer vorgeschlagen hatte, sondern zu einem mittellat. *galandravum* ‚ländliches Kleidungsstück' in der Gegend von Marseille im 13. Jhdt. — weil doch die Pumpenschwengel um Marseille im 13. Jhdt. direkt aus ländlichen Kleidungsstücken hergestellt wurden (oder umgekehrt) . . .

balbutier: das ‚pseudolateinische' *balbutiare* (nicht einmal mit Stern versehen) ist, fürchte ich, wirklich Pseudolatein: in Wirklichkeit bildete man erst im Franz. *balbutier*, vgl. später *résilier* aus *résilir*.

baliveau: daſs afrz. *baïf* ‚gaffend' *-if* statt *-aticius* stehe, ist falsch: dies gibt ja afrz. *-ëis*. — Das *l* in *ba(il)liveau* soll *balise* ‚Bake, Boje' sein *l* verdanken — weil doch die Obstzüchter mit der Fluſsschiffahrt innige Beziehungen haben! . . . *ba(il)liveau* bedeutet ‚Oberständer, Schlaghüter, Samenbaum, der im Holzschlage stehen bleibt', also wie eine Art ‚Amtmann' dasteht. Aber das ist natürlich für G. zu poetisch!

balle ‚Spelze, Spreu': ‚nicht eins mit *balle* 1, *FEW* 219f.' — auch von v. Wartburg a. a. O. nicht behauptet, sondern mit Zweifeln zu *baller* ‚worfeln' = *ballare* ‚tanzen' gestellt.

banane: vgl. dazu Dalgado, auch wegen der Belege.

bandoulière ‚Schultergehänge', 16. Jhdt., soll Ableitung von *banderole* ‚Gewehrriemen' sein, weil es heute in Anjou *bandroulière* heiſst. Wo bleibt die Chronologie? Und warum nicht *bandoulière* Fem. zu *bandoulier* ‚Räuber in den Pyrenäen', ‚outlaw' wie *bannière* Fem. zu *bannier* (mein Einspruch gegen Meyer-Lübke, *Frz. Gr.* 2, 46 in *Neuere Spr.* 32, 56 ist nicht berücksichtigt), *partisane* zu *partisan* usw.?

baragouin: nun ist sogar die Etymologie bretonisch *bara* ‚Brot' + *gwin* ‚Wein' „nicht unmöglich"! Heiliger Ménage, der diese von ihm geäuſserte Etymologie zurücknahm und sich deshalb schon von dem Herausgeber seines Werkes 1751 einen Tadel gefallen lassen muſste!

baraque: Das Suffix von span. *baraca*, ital. *baracca* ist nach G. ‚weder spanisch noch italienisch noch arabisch', ‚daher wohl . . . iberischer Herkunft'. Heiliger Horning, der umsonst seine Artikel über *-accus*, *-occus* usw. geschrieben hat!

barbe: ‚Die Bedeutung „Trunkenheit" geht auf das literarische *barbe fleurie* für den Bacchus, 18. Jhdt., zurück' — dies ist eine grobmaterielle Umgestaltung der Worte Sainéans, *Le lang. par.* S. 193, der mit *barbe fleurie* nur eine Parallele liefern wollte: *barbe* ‚Trunkenheit' erklärt sich als ‚etwas, man an sich hat und gleichsam doch nicht ganz zu einem gehört (wie der Bart)', daher das mit *barbe fleurie* gleichzeitig bei Le Roux belegte *embarbé* ‚trunken', vgl. *avoir son aigrette, sa cocarde, sa coiffe, son casque* im selben Sinn.

barba ‚**Kultusminister** bei den Waldensern' — wie schädlich es doch ist, wenn man in Berlin weilt — in der Nähe des Kultusministeriums! Man sieht dann nämlich Kultusminister sogar auf den Bergen, wo die Freiheit wohnt — nur leider ist ‚ministre du culte chez les Vaudois' (so *FEW*) der *ministre de la parole de Dieu*, ‚der Priester', während ‚Kultusminister' *ministre des cultes* heifst, und den Beherrschern des Langobardischen (Etymologie natürlich *bar-bas*!) täte etwas mehr Französischkenntnis gut, auf dafs der Kultusminister eine reine Freude an ihnen hätte ...

barbotine: wenn unsere Etymologen gut Neufranzösisch könnten, wüfsten sie, dafs die geläufigste Bdtg. nicht ‚Wurmsame' ist, sonden ‚Spielhöschen für Kinder'.

bard afrz. *beart, baiard* ‚Tragbahre' soll fränk. **berhard* ‚Träger' sein, mit Dissimilation des *r*! Wenn schon rekonstruiert werden soll, so zu rom. *batare* (*béer, bayer* ‚den Mund aufsperren') als ‚aufnehmender Kasten'.

bardot ‚Packesel' zu *barde* ‚Satteldecke' „ist begrifflich und morphologisch schwierig", aber Dissimilation aus einem nichtbelegten **bordot* ist, so scheint's, nicht lautlich und historisch schwierig! ...

barguigner „als Schallwort, Spitzer ..., erklärt nichts." Schallwort ist keine Erklärung, aber **borganjare* = **borgjan* + *guadaniare* ist eine Erklärung. Dieu le veut!

barle ‚faille, solution de continuité dans un filon de mine' „u. H." — wohl urspr. ‚Knoten' und Rückbildung zu *barlin, berlin* ‚Knoten, den man um Seidenfäden schlingt', vgl. südfrz. *berlo* ‚anse' als Rückbildung von *belière*, *FEW* 318.

barricade — zu *barrique*, wie Ljunggren annimmt, „unwahrscheinlich", nur „volksetymologisch" kann es hineingedeutet worden sein. G. versieht den Namen des schwedischen Gelehrten mit einem Stern, er hat also seine Abhandlung nicht eingesehen, trotzdem ‚unwahrscheinlich'! („ich kenne die Absichten der Regierung nicht, aber ich mifsbillige sie!"). Er kennt nur die Besprechung Sperbers, *Lbl.* 40, 386: aber auch diese hätte ihm genügen können, da dort von Belegen gesprochen wird, die die Bdtg. ‚Verschanzung aus Fässern', „klar hervorgehen lassen". Einmal wird eine Etymologie durch Beibringung zeitgeschichtlicher Texte sicher gestellt — und treffsicher nimmt das Berliner Orakel gegen das Belegte, für das Spekulierte Partei!

bascule: „Die Bedeutungsverschiebung von ‚auf den Hintern schlagen' zu ‚schaukeln' vielleicht wegen der Hineindeutung von

bas, so daſs ein *bas-culer* in ‚den Hintern senken‘ umgedeutet wurde“. Der Typus einer nicht gesehenen Erklärung! Nun, bei *culbuter* ‚Purzelbaum‘ fällt man mit dem H. nach oben und beim *basculer* führt man dieselbe Bewegung bei anderen herbei, daher die ‚Schaukelbewegung‘ . . .

basilic, 12. Jhdt. *basilisc* — warum soll also bei *aspic* (13. Jhdt.) Spitzers Erklärung des *-c* aus *basili(s)c* „chronologisch nicht möglich“ sein?

bâtard, afrz. *fils de bast*: man sollte annehmen, daſs Nyrop, nachdem er das Wort *fils de bast* und durch drei Renaissance-Erzählungen (Don Quijote, Compte du Monde Adventureux, Masuccio) das Motiv von der Zeugung auf dem Sattel belegt, auſserdem Parallelfälle wie *Bankert* (und ‚Hecken-, Feld-Kind‘) angeführt hat, berechtigt war, in *bast* den ‚Sattel‘, in *bastard* ‚Sattelkind‘ zu sehen — aber nein: diese Erklärung ist „ebenso sachlich wie morphologisch unwahrscheinlich“: ‚sachlich‘, d. h. wohl daſs es unmöglich ist, auf einem Sattel ein Kind zu zeugen (die Bank ist offenbar etwas ruhiger! — aber es gibt auch etwas wie übertreibenden sprachlichen Humor), morphologisch, d. h. wohl daſs es keine derartigen *-ard*-Ableitungen geben soll, vgl. aber *niard*, *paillard*!: auſserdem muſs man denken, daſs beim *-ard*-Typus ja eine ursprüngliche Namengebung vorlag, gleichsam **Sattelhart* ‚Sattel*bold*‘, (wie Trunken*bold* usw.). — In *fils de bast* kann nach G. ‚volksetymologisch‘ *bast* ‚Sattel‘ hineingedeutet sein, aber nichts berechtigt von vornherein zu dieser Annahme wie zu der Panazäe „wohl gallisch“.

bâtardeau ‚gemauerte Schleuse‘ — viel natürlicher erklärt von *FEW* 236 als (gleichsam) ‚Bastard des Ufers‘, vgl. *faux-col*, *fausse porte* usw.

baudroie wird erklärt von Sainéan, *Les sources* I, 330.

bave: da G. sich einmal zur Annahme eines Schallstammes **baba* herbeiläſst, so kann ich ihm die Möglichkeit geben, auch diesen zu beseitigen, indem ich ihn auf das von Salonius, *Vitae patrum* S. 363 belegte *bavosus* des 6. Jhdts. hinweise, damit es dann in der nächsten Auflage seines Wbs. heiſse: „von vlt. **bava*, in *bavosus* 6. Jh. erhalten, Schallstamm **baba* erklärt nichts“. (Ähnliches steht s. v. *bayer*!) . . .

bèchevet: *bes* ‚doppelt‘ ist tatsächlich nicht belegt, wohl aber *bes-* ‚doppelt‘.

bécune: „die Form der spanischen Ableitung unverständlich“, allerdings nur für jemand, der keine span. Grammatik in die Hand nimmt.

beffler: warum soll an einen mndl. Schallstamm angeknüpft werden, wenn wir im Romanischen und besonders Französischen **beff-* **biff-* **buff-* nebeneinander haben?

bégayer: „aus einem ndl. **beggen* ‚Gebete leiern‘, Spitzer . . . ist im Niederdeutschen zu wenig begründet“, *béguine*, *begard* aber „aus mndl. *beggaert* ‚Bettler‘ . . . Brüch“. Und was ist dieses, wenn nicht zu jenem ndl. **beggen* gehörig?

bélier: ein **mouton belin* ist nur erkonstruiert, um ostfries. *belhammel* ‚Leithammel‘ anzuknüpfen. Sollen wirklich die Franzosen ohne Hilfe der Friesen nicht auf *belin* ‚Hammel‘ gekommen sein?

bélître: noch immer zu *Bettler*!

berrichot: gegen Al. Brüggers Rekonstruktion eines gall. *bitriscus* aus dem Franz. des 16. Jhdts. protestiere ich.

bernard l'hermite: man lese an der von G. abgetanen Stelle die überlegenen Worte Baists über das „semasiologisch und formal gleich verwegene gallische Etymon“ G.'s.

béron: warum sind die Ableitungen *bereau*, *béron* von einem substantivischen norm. *beire* (= *boire*) ‚Getränk‘ im Sinn von ‚Tränklein‘ auffällig? Vgl. kat. *aviram* ‚Geflügel‘ von *aver* ‚Habe‘ usw. Und wozu *béron* Umbildung aus adjektivischem **béroir*??

béluse ‚offenes Faſs zum Transport lebender Fische‘, 15. Jhdt., zu gall. **bostūsia*, aus gall. **bosta* ‚offene Hand‘! Und wie, wenn es ein *béture* = *bibitoria* (*FEW* s. v., havr. *béture* ‚Abzugsloch‘, daselbst auch Ableitungen in der Bdtg. ‚Trog‘) wäre, mit *r* > *s* wie in *chaise*?

bévue: warum ‚muſs‘ die Bildung im Süden entstanden sein, wo doch jedes Handbuch afrz. *bes*-Verba anführt?

biais: „ist afrz. auch substantivisch, vgl. *regarder de bihais* ‚schief anschauen‘“ — aber 1. ist in dieser Wendung *biais* nicht unbedingt substantivisch, 2. ist *biaiz* auch nfrz. substantivisch: *un biais*.“

bidet ‚kleines Pferd‘: ‚zu dem unter *bedaine* erschlossenen gall. **bodd* ‚Wanst‘! Und die ‚Lautgesetze‘?

bidon: ‚zu mgr. *πιθών* via ital. *bidone*‘! *FEW* belegt das Wort um ein Jahrhundert früher als G. und hebt hervor, daſs zwei Jahrhunderte lang das Wort einen Behälter auf einem Schiff bedeutet, nämlich ‚vaisseau de bois en forme de sceau renversé, contenant 4 ou 5 pintes, et dont on se sert sur mer pour mettre le breuvage du repas de l'équipage‘. Das ist m. E. nicht weit von *bidet* ‘sorte d'étau employé dans diverses industries pour porter et maintenir les objets qu'on travaille‘ — an Bord muſs ja alles festgeschraubt sein. Damit sind wir bei der Sippe von *bidet* ‚Pferd‘, von dem *FEW bidon*-Ableitungen in anderer Bedeutung hat.

biffe: ich vermisse den Hinweis auf meine Artikel *Neuph. Mitt.* 1923, S. 154, '24. S. 7.

bigle: “**bĭsoculus* ‚grauäugig‘ als Gegenbildung von **alb-oculus*“ — das nach G. nicht genug stark war, um der Dissimilation zu **alboculus* Widerstand zu leisten, aber stark genug, eine Gegenbildung in jenem Germano-Romanisch, das die Franken gesprochen haben werden, zu erzeugen! Zugleich ein Beispiel für eine nette kleine Akzentversetzung **bísoclus* > **bisclus*, vom Verb **bis(o)cláre* aus, in dem merkwürdigerweise *oculus* nicht gespürt wurde, während in *bisoeuil* wunderbarerweise *bis* und *oculus* intakt blieben. Caprices de langue! — Vgl. vielmehr zu *bigler Ztschr.* 44, 189.[1]

[1] Hierzu eine Parallele: bei Pergaud, *La guerre des boutons*, einem in der Franche-Comté spielenden Roman, wird S. 46 *miguer* im Sinn von ‚cligner,

bihoreau: **bubi-taurus* zu *bubire*, das ich früher annahm, ist tatsächlich gekünstelt, aber nicht minder das **būti-taurus* G.'s.

bisquer: zu ostfries. *bîske* ‚albernes, aufgeregtes Mädchen', von *bîsen* ‚stürmen, rasen' — darf man aber von einem Diminutiv auf *-ke* ein Verbum ndl. **bîsken* ‚aufgeregt sein' konstruieren?[1] Die Parallelen, *Ztschr.* 44, 190 sprechen doch für die ‚Ziege', vgl. noch in Niort *faire bisquer* „c'est donner à quelqu'un du dépit, lui faire ‚la chèvre'" (Clouzot, *Niortaisismes*).

blason. Hier ist G. wohl die richtige Erklärung des Wortes geglückt: er geht von der Bdtg. ‚Wappenbild auf dem Schild' aus, die sicher die ursprüngliche ist: Schultz, *Höf. Leben* 2, 89 sagt schon: „Das Wappenbild auf dem Schilde, zuweilen auch der Schild selbst, hiefs afrz. *blason*". G. nimmt ein **blasonare* ‚einätzen', zu **blasire* ‚versengen' an. Die Beziehung zu *blâs* ‚Glut', an das schon Diez gedacht hat, kann ich dadurch stützen, dafs nach dem *Dtsch. Wb. schmelzen* (s. v. III, 1c) in der älteren Sprache von eingelegter Arbeit mit Gold und Edelsteinen gebraucht wurde (*en mitten ouf dem schilde dâ den Sirêne was gesmelzet*). Lexer übersetzt *smelzen* „in émail (mlat. *smaltum*) oder durch metallgufs machen". Daher die *Schilder* mit den *Goldschmieden* gern zusammengestellt werden. Nun verstehen wir afrz. *esmail* ‚écusson émaillé aux armes de la ville' und nfrz. *émaux* ‚Farben der Metalle in der Heraldik': „Il y a sept émaux, à savoir deux métaux (or, argent) et cinq couleurs (gueule, azur, sable, sinoble, pourpre)," *Dict. gén* s. v. *émaux*. Ich würde vom Substantiz **blas-ō* in der Bdtg. ‚Emailliertes', ‚mit Email Versehenes' ausgehen, vgl. mlat. *blasarius* ‚incendiarius' bei Du Cange, das wohl in kat. *blé* ‚Docht' weiterlebt. *blasonner* ‚preisen', ‚rühmen' hat dann eine ähnliche Bedeutungsentwicklung wie dtsch. *schildern* bekommen, vgl. auch entlehntes mhd. *blasenieren* ‚ein wappen ausmalend schmücken, es auslegen'.

se blottir, 16. Jhdt., ‚zu *pelote*'. Vgl. vielmehr Sainean, *l. c.* I, 11.

bobine: „zu *bauboier* ‚stottern'!" — weil das Geräusch des Weberschiffchens offenbar einen stotternden Eindruck macht!! Dies nur aus der abergläubischen Scheu vor dem Schallwort *bob-*, das *FEW* durch piem. *boba* ‚Grimasse' belegt und das ich in meinem Hungerbuch in der Bdtg. ‚Suppe' besprochen habe.

boirin: die G.'sche Erklärung ist die um die Worte ‚peut-être' und ‚irrégulier' verminderte der *Dict. gén.* und daher aufzugeben. Vgl. *FEW* 300.

---

lorgner' (Anmerkung des Verf.) gebraucht, ein Kind heifst danach *Migue-la-Lune*. Im selben Buch kommt auch das wahrscheinliche Etymon *migue* ‚Ziege' vor, das auch bei Pierrehumbert belegt ist (dieser Autor will übrigens *miguer* ‚blinzeln' von *muguer* ‚mit Moschus (*musc*) parfümieren', *mugueter* ‚hofieren' zusammenbringen).

[1] Man darf es nicht, wie eine Nachfrage bei Koll. Wrede lehrte: im Friesischen, das überhaupt sehr wenig Diminutiva kennt, ist das Suffix *-ke* ein neueingedrungenes, aus dem Hochdeutschen rückverschobenes Suffix, im alten Friesisch ist *-tje* das (aus *-kin* entstandene) Kosesuffix.



boîter: wufst' ich's doch! Ich prophezeite *Ztschr.* 43, 762, dafs G. *boîter* nicht zu *boîte* ‚Hüftpfanne' beziehen würde. Und richtig: es ist umgestaltetes afrz. *botoier*!

bottine: gern mache ich auf die ausnahmsweise einmal ‚gesehene' Etymologie *botte* ‚Schaftstiefel' zu *pied bot* ‚Klumpfufs', ang. *pied botté* ‚mit Erde behängt' aufmerksam.

boucher: ‚zu den Glossenworten *bucola* und *bucida*'! Ein Kabinettstück linguistischen Babelturmbaus.

boudin: ‚zu **botellinus*'!

bougonner, vgl. vielmehr Sainéan I, 323. Es bedarf keiner ‚Übernormannisierung'!

bouillon-blanc: die Zurückführung auf mlat. *bladona* und die Erklärung dieses selbst aus dem Gall. ist absolut phantastisch. Die Erklärung, dafs *bouillon-blanc* des 16. Jhdts. eine Literarisierung eines südwestfrz. *boulon* (nicht dies ‚Dialektisierung' von *bouillon*) sein soll, hätte G. durch Belege aus der zeitgenössischen Botanikerliteratur stützen müssen. Vorläufig nehme ich an, dafs der Name einer Pflanze, von der A. Paré im 16. Jhdt. sagt: *Vinaigre dedans lequel on aura fait bouillir tormentille, genest ou bouillon-blanc*, mit *bouillir*, *bouillon* zusammenhängt. Denn dafs die Botaniker des 16. Jhdts. so pietätlos mit der Sprache umgegangen wären, dafs sie ein *belon*, *boulon* zu *bouillon* umgesetzt hätten — ebenso pietätlos übrigens wie der Botaniker des 18. Jhdts., der aus mlat. *bladona* nach G. *bella-donna* machte!, o diese linguistischen Barbaren! —, kann ich einem befangenen Zeugen wie G. nicht glauben. Ich möchte wissen, ob G. die von Rolland, *Fl. pop.* 8, 121 zitierte ital. Abhandlung des 18. Jhdts., die über den Gebrauch von Belladonna durch die ital. Damen des Mittelalters handelt, eingesehen hat.

boulée ‚Bodensatz des Talges' soll *bouillir* + gr. βολεών ‚Düngergrube' bzw. gr.-lat. *bolus* ‚Klumpen' enthalten. Wie Sie wünschen: Düngergrube bzw. Klumpen ...

boulongeon: berry. *boulanger* ‚mischen' (Heu und Stroh) soll Umdeutung von ebda. *malinger* ‚mélanger' sein, in dem man *mal* erblickt habe, „so dafs *boulanger* (< *boun langer*) Euphemismus für *mal-enger* darstellt". Wie Gilliéron sich räuspert und spuckt, hat G. ihm herrlich abgeguckt — nur frage ich, warum heifst es *boulanger* (*ã*!) aber *malinger* (so Jaubert, also *ẽ*!), wenn die beiden sich entsprechen sollen? Und ist wirklich, was die Akademie und Jaubert s. v. *boulanger* andeuten ‚extension métaphorique du sens ordinaire de ce mot' (‚mélanger, pétrir toute sorte des choses'), nicht natürlicher? Enthält denn ein so harmloses Wort wie ‚mischen' eine Verunglimpfung, die durch ein Glimpfwort bemäntelt werden müfste?. Allenfalls noch ‚den Wein mischen, verfälschen'!

bouquer ‚etwas zu tun zwingen', „bei Rabelais ‚sich aufs Antlitz niederwerfen', aus aprov. *bouca*, prov. *abocar* ‚umstofsen', d. i. Abl. von *boca* ..." Ein Beispiel der G.'schen Entlebendigung: *bouquer* bei Rab. in dem Satz *il faut que tous roys ... vieignent là boucquer et se prosterner à la mirificque pantophle* heifst ‚baiser par force' und



diesen Sinn hat auch das prov. Wort neben ,tourner ou appuyer la bouche contre', ,coucher par force', ,verser les blés'. Mit Treffsicherheit schiefst G. an dem Bild des Andrückens des Mundes zum Kusse vorbei.

bourbe ,lautnachahmend, Schuchardt . . . ist bei der Übereinstimmung zwischen dem Keltischen und Galloromanischen nicht wahrscheinlich' — welch einlinige Auffassung des Sprachlebens!, warum sollen zwei Antriebe nicht in gleicher Richtung wirken? Schuchardt hat wiederholt betont, dafs Entlehnung und Lautnachahmung sich nicht anschliefsen.

bourdaigne, afrz. *bourjaine* ,Waid' ist gall. **eburijēna* (zum Personennamen *Eburos*, bret. *evor* ,Faulbaum', ein von Jud verschuldetes Unglück)). Wo bleibt das *e*- und warum bleibt das *b* (cf. *ivoire*)? Und ich frage, ob eine Pflanze, die in einem ital. Dialekt (Barletta) *cavolo-fiore* heifst („ed in vero la sua inflorescenza somiglia un tantino a quella del cavol fiore comune che si coltiva negli orti, commecché tutte due queste piante appartengano alla stessa famiglia naturale delle *Crucifere*", Bruni, zitiert bei Rolland, *Fl. pop.* 2, 124), nicht mit *bourjaine*, zu *bourgeron* ,Knospe, Auswuchs' (*chou-fleur* heifst selbst auch ,excroissance morbide'!), benannt werden kann.

Bourdalou. Schon die Bedeutungsangabe ist aufreizend: **,Hutschnur, Nachttopf'**. Dieser Nachttopf geht doch über die Hutschnur! Vollkommene Ausmerzung des kulturellen Hintergrundes der Rokokozeit: das Wort für ,Nachttopf' ist nach G. ,Umdeutung' von prov. *bourdalho* ,Unrat' zum Namen des Predigers. Jeder Mensch von einiger historischer und literarischer Einfühlungsgabe wird in der von *FEW* gegebenen Bedeutung ,vase de nuit de forme ovale, sur le fonds duquel était peint un oeil entouré de légendes grivoises' eine Anspielung auf den Prediger der Koketten sehen und den provenzalischen Kehricht unaufgestöbert lassen. Hier rächt sich eben der von Literaturgeschichte unberührte, ,trockene', sprachwissenschaftliche Betrieb. Wenn G. in 200 Jahren lebte und ein deutsches etymologisches Wörterbuch zu schreiben hätte, würde man bei ihm bei *Girardihut* folgendes finden: „,runder Strohhut', zu ital. *girare* ,drehen', umgedeutet nach dem Namen eines Wiener Komikers". Oder falls ein Geschäftsmann die Bezeichnung *Hindenburg-Zigarrenspitz* an die Nachwelt vererben könnte, so käme in 200 Jahren ein Etymologe, der bewiese, dafs in ein **Hand-Bug-Zigarrenspitz* in der Bdtg. ,handlicher, gebogener Z.' der Name des Weltkriegsheerführers ,volksetymologisch' hineingedeutet worden sei. Telle est la vie — des mots.

bourdon: für die Bdtg. ,Turnierlanze mit dickem Knauf' sehe ich keine alten Belege, daher auch nicht die Erklärungsmöglichkeit **behord-on*.

bourreau ,Henker' — alles Mögliche: span. *aburrir* ,belästigen' (das doch zu abhorrēre gehört!), *bourrer* ,das Wollhaar ausreifsen', ital. *birro* ,Häscher', es fehlt nur engl. *to bore* ,langweilen' — statt dafs mit der Bedeutung von *bourrer* ,polstern' versucht würde, wie

Sainéan I, 356 tut, wobei denn auch eine wirklich ‚lebendige‘ Erklärung herauskommt. G. geht, um eine seiner Formulierungen zu wählen, mehr „in die Breite als in die Tiefe“.

bourrir ‚beim Auffliegen mit den Flügeln schlagen‘ (16. Jhdt.) soll fränk. **bûrjan* ‚stürmen‘, *bourrer* ‚das Vogelwild aufjagen‘ Schallwort sein! Dies deshalb weil ein afrz. *burir* ‚sich losstürzen‘ im 12. Jhdt. belegt ist!

bourseau ‚Bleischlägel‘ „zu **borra* ‚Keule‘“, obwohl „Geschichte und Herkunft des Wortes unklar“ seien — warum nicht bis auf weiteres zu *bourseau* ‚Anschwellung‘? Nur um Schwierigkeiten zu inszenieren?

bouse ‚Kuhfladen‘ „Kreuzung von *boue* ‚Kot‘ oder *bos* ‚Rind‘ mit gall. **mudso* ‚Exkrement‘“. Sonst nichts mehr? Ein etymologisches Wörterbuch ist der Gelegenheitsmacher für allerlei Wortbegegnungen: Kontaminations-Gesponse sind in allen Sorten und Preislagen zu haben: vom ausgewachsenen Rind — bis zum Strafsenkot . . .

boutade: ‚von *bouter* in der Bdtg. „hervorbrechen“‘ — nein, vielmehr ‚stofsen‘ (*pousser une pointe*, wie der *Dict. gén.* sagt): es ist ein kriegerisches, fast militärisches Wort. G. interessiert es nicht, dafs *boutade* in der Renaissance-Zeit älteres *boutée* ersetzt (das nicht ‚Nbf. von *boutade*‘ ist, s. v. *boutée*) — und doch ist diese südliche, vielleicht gaskognische Form (bei Montaigne!) für die Zeitkultur bezeichnend. Aber Kultur ist ja ein idealistisches Schlagwort. Wir wollen solide Wissenschaft! . . .

bouteille ‚Wasserblase, Schwellung‘ — „umgedeutetes frz. *bouton* ‚Bläschen‘ oder prov. *botenflar* ‚aufblasen‘“. Warum sollte ein *bouton*, das doch ‚Pickel (auf der Nase)‘ usw. bedeutet, nicht unumgedeutet in der Sprache bleiben? Leben und Wissenschaft möglichst getrennt! G. kennt vielleicht das österr. Vulgärwort für ‚Ohrfeige‘: *Flaschen*, zu mhd. *vlasche* ‚Beule, Wunde, Ohrfeige‘! . . . Übrigens bedeutet *bouteille* ‚Schwellung‘ in bestimmtem Sinne, nämlich die Kröpfe, die sich bei ungesundem Futter am Hals der Schafe erzeugen und auch im Dtsch. *flaschen*, *fläschchen*, *fläschel* heifsen (*Dtsch. Wb.*). Aber ein Romanist braucht ja nicht übers Romanische hinauszublicken, aufser wenn es gilt, unbelegte Formen der Nachbardisziplinen zu konstruieren!

bracon ‚Strebeband, Stütze‘ usw. — wozu das germ. Etymon, wo *bracon* ‚Bracke‘ nach den Parallelen bei Sainéan, *Le chien* S. 41 (*chenet* usw.) naheliegt? Das afrz. *bracon* ‚Bracke‘ (aprov. *bracon*) ist nach G. s. v. *braconner* durch diese Ableitung fürs 12. Jhdt. gesichert.

braconnière: sicher nicht zu ital. *braconi* ‚Hosen‘ im 14. Jhdt., sondern irgendwie zu *braconnier*.

braire: = *rūgire* + gall. **brag* ‚krachen‘. Und warum nicht zu **ragere* (*REW*)?

brandi: ‚*braidir* ist gallorom. **bragitire*!‘

branler ist sicher nicht *brandiculare*, weil man zumindest doch afrz. *-ier*-Formen erwarten sollte, aber auch nicht **brandulare*, sondern lautmalendes **brăl-*.

braques ‚Krebsscheren', ‚aus lat. *brachia*'! Man denke sich ein deutsches **Bracchien* ‚Krebsscheren'! — vielmehr mit Sainéan, *Les sources* I, 63 zu ‚Bracke', ebenso wie *braquer* ‚visieren'.

brassicourt ‚Pferd mit gebogenem Knie' — seht, o Antiquitätenfreunde, welch schöne Bescherung: *brassicourt* steht für „***brac-si-court*** ‚einwärtsgebogen und kurz', verknüpft durch afrz. *si* ‚und'"! — *si* = sic, das im Frz. nur Sätze verknüpft, hat sich offenbar aus der vorromanischen Zeit (die man etwa aus rum. *şi* ‚und', das auch bei Wortverbindungen steht, erschliefsen könnte?) bis ins Nfrz., mit Überspringung des ganzen Altfrz., wo *si* ‚und' in Wortverbindungen nicht erhalten ist, gehalten. Welch Wunder! Und siehe, mit diesem *si* ‚und' kann man ja auch noch andere Stiefkinder der Etymologen spielend erlösen, so clairvaux. *courcibot* = *court et bot* und (wer weifs?) *coquecigrues* = **coq si grue* — wenn nicht das Ganze *coquecigrues* sind ... Ich aber sehe in diesem nach rumänischem *şi* gemodelten gamillscheg-französischem *si* ‚und' den besten Beweis für den Unfug einer Kenntnis mehrerer Sprachen ohne Sprachgefühl für jede einzelne, ohne das Gefühl für deren Unterschiedlichkeit.

bréhaigne: noch immer *barbarus* > **brabarus* > **brabanea* > **bra-ãnea* wie bei Ménage *faba* > *fabarius* > *fabaricus* > *fabaricolus* > *faricotus* > *haricot*. O unsterblicher Voltaire!... Von vornherein sollte klar sein, dafs ein nur nordfrz. Wort nur innerhalb dieser Sprache sich erklären könnte: *barhain*, *brehain*, Fem. *bréhaigne* fügt sich m. E. am besten zu *bes-* (*ber-*) + *haignier* ‚tourmenter, contrarier', pik. ‚mordre' (God.), zu dem auch das afrz. *meshaignier* ‚verstümmelt', dessen Verbindung mit mhd. *maidenen* ‚kastrieren' (Brüch, *Ztschr.* 39, 203) ebenso phantastisch ist wie die neuere mit syrisch *m'haimn'ā* ‚Eunuch' (Brüch, *Ztschr. f. frz. Spr.* 48, 105 — ein Aufsatz, der zeigt, wie man schliefslich alles beweisen kann!). Was *haignier* ist, weifs ich nicht (zu *hain* = hamus, ursprünglich vom Kastrieren der weiblichen Tiere, s. u. S. 616 *époularder*?).

bretauder: ‚**bistōsitare*'! Mein Einspruch blieb unerwähnt. Spitzeriana non traduntur.

brevet: warum ist nicht die geläufigste Bdtg. ‚Patent' angeführt?

bride ‚Zügel': ‚zu fränk. **brĭgdan*'!

brifer ‚verschlingen', ‚pampfen', zu gall. **brivos* ‚Kraft': Warum auch nicht? Pampfen kräftigt!... Die Möglichkeit eines Schallworts ist nicht einmal erwähnt.

briller: it. *brillare* ‚Schallwort leuchtet nicht ohne weiteres ein'!

brin ‚Halm': „zu afrz. *prin* ‚zart' = primus!"

brocard ‚Stichelei' zu *broquer*, *brocarder* ‚sticheln'. Warum ist die Ableitung ‚unverständlich'?

bronze: meine Erklärung als Schallwort *Bull. d. dial. cat.* 11, 119ff. blieb unberücksichtigt. Spitzeriana non leguntur.

brouailles ‚Eingeweide', 14. Jhdt. = glossenlat. *burbalia*?

brouette: ‚zu **berrou* aus **birrŏtis*' — und die Lautgesetze? Man schielt nach ihnen nur wenn sie zur Ablehnung einer semantisch tadellosen Erklärung dienen sollen!

burgau: erklärt von Sainéan l. c. I, 7.

buvande: „analogisch gebildetes Femininum zu afrz. *bevant* ‚trinkbar'" — nein, sondern einfache Bedeutungsentwicklung ‚zu Trinkendes' > ‚Trinkbares' > ‚Getränk', vgl. *Ztschr.* 43, 641. Spitzeriana non ...

cabinet: aus ital. *gabinetto*? und dies zu *gabbia* ‚Käfig'? Und die Lautgesetze?

caboter „ist Ableitung von *cabo* ‚Kap', das in dieser Bedeutung im 16. Jhdt. bezeugt ist, s. Schmidt ... und aus span. *cabo* dass., eigentlich ‚Kopf' ..., entlehnt ist." Wie unsere positivistisch-gründlichen Lexikographen arbeiten! Eine Hand wäscht die andere, nur nicht gründlich: vor allem sollte *cabo* ‚Kap' nicht von *cabo* ‚Kopf', sondern von *cabo* ‚Ende' erklärt werden, vgl. Oudin: *cabo de tierra en la mar* ‚... une extrémité de terre, qui s'avance dans la mer'. Aber überhaupt ist die Ableitung von *caboter* ‚Küstenschiffahrt treiben' aus dem Span. (das selbst dafür ein entlehntes *cabotaje* hat) höchst unwahrscheinlich, vor allem deshalb, weil die sekundären *-t*-Ableitungen, soweit ich aus Nyrops Sammlung sehe, erst im 17. Jhdt. aufkommen (das einzige Beispiel aufser unserem *caboter*, das Nyrop anführt, *phaëtonté* zu *Phaëton* steht in einem mythologisch stilisierten Text von 1589, *Ztschr.* 29, 93 zitiert: *à la main Phaëtontée Je guide de Phebus la coche redoutée*, worin eben die lateinische Ableitung *Phaetontius* übernommen ist, keine frz. Ableitung vorliegt) und dann weil dieses *cabo* im Frz. nicht belegt ist: der unkritische Schmidt, G.'s Gewährsmann, zitiert zwei Stellen der Nyrop'schen Grammatik, die aber nicht den Eindruck machen, als ob Nyrop selbst einen Beleg von *cabo* ‚Kap' im 16. Jhdt. zur Hand hätte. Folglich knüpfe ich an *cabot* ‚Hund', ‚Kaulquappe, Kröte' an: die Küstenschiffahrt von Kap zu Kap wurde mit Krötensprüngen verglichen. Zu poetisch? *Cabot(in)* ‚herumziehender Schauspieler' bezieht Sainéan II, 444 hierher.

Ein Musterartikel ist der folgende:

> *cache-mitoulas* ‚Ringspiel' va.
>
> 16. Jhdt., aus *cache, mie tu ne l'as*, s. die einzelnen Bestandteile, *Dict. gén.*; dazu im Rotwelsch die Rückbildung *cachemite* ‚Gefängnis'.

‚Ringspiel' ist im *Dtsch. Wb.* als ‚Spiel mit Ringen' definiert, das fragliche Spiel ist aber synonym von *cligne-musette*, also ‚blinde Kuh'. Ich vermute, dafs *Ringspiel* bei G. eine ‚Literarisierung' seines österreichisch-heimatlichen *Ringelspiel* ist (endlich einmal ‚Leben', allerdings transponiert durch Pseudo-Wissenschaft![1]).

[1] Warum beseitigt übrigens G. nicht die Austriazismen wie *Keusche*, *Rastelbinder*, die im Reich und im Ausland gar nicht verstanden werden?

Daſs aber *cache-mitoulas* ein **mie tu ne l'as** (mit vorausgestelltem *mie*!) ,nicht hast du [wer?] es [was?]' enthalten soll, erinnert mich an die Art Sprachwissenschaft, die etwa in dem Wiegenliedrefrain *heidibubeidi* griech. *εὗδε μου παιδίον* sieht ... Nun, ein Blick in Sainéan's *Le chat* S. 45 und 66 hätte gezeigt, wie oft ,blinde Katze' für ,blinde Kuh' in Frankreich (und Deutschland) gesagt wird, und weiter, daſs die Katzennamen *-mite*, *-mistouri*, *-misserande* mit *cache-* verbunden sind, endlich daſs *mitoulas* an *mitou(f)*, *chatte-mite* seine Stütze hat. *Cachemite* ist selbst, wie gesagt, für ,blinde Kuh' belegt: das Gefängnis ist scherzhaft als ,blinde Kuh-Spiel' bezeichnet. Dürfte man von einem Etym. Wb. verlangen, daſs es nicht unkritisch Erklärungen von Anno Toback übernimmt?

cadette ,pierre de taille mince pour dallage' — so übersetzt Puitspelu das lyon. *cadetta* und erklärt es sehr ansprechend aus *cadet*, G. verwischt die Bedeutungsangabe: ,Steinplatte zum Pflastern' und knüpft entweder (!) an cotulus oder an aprov. *cadasca* ,pierre posée à plat' an (G. übersetzt wieder einmal aus dem Gamillscheg-französischen: ,in Platten gelegter Stein') — man bedenke, ein im kleinen Levy (nicht im groſsen noch im Raynouard noch auch im Mistral) erwähntes aprov. Wort, vielleicht ein hapax legomenon, mit anderer Bedeutung und anderem Suffix, genügt G., um daran ein *cadette* des 16. Jhdts. in Lyon, das sich sehr gut zu *cadet* fügt, anzuschlieſsen! Und immer diese Alternativen: *cotulus* oder *cadasca* — warum nicht auch *catena*, *catabula*, *cotogion*? Was müssen die Laien für einen Begriff von der sog. strengen Wissenschaft bekommen, wenn ihnen die Wahl zwischen verschiedenen, nur *c* und Dental gemeinsam enthaltenden Wörtern gelassen wird? Wozu brauchen sie noch den gravitätisch richtenden Professor?

cafard ,scheinheilig', 16. Jhdt., zu *cafre* ,aussätzig'. Wie geht das zu? Warum wurde Sainéans *Langue de Rabelais* nicht eingesehen?

caillebotter ,gerinnen machen' „afrz. *caillié boter* ,zu Quark machen'". G. zeichnet nicht durch Stern an, daſs das Gamillscheg-Altfranzösisch, alias papierene Übersetzung eines papierenen Deutsch ist. Ich frage, heiſst *boter* je ,machen' und kann es je wie *rendre*, *faire* faktitivierend gebraucht werden?

caille-lait ,Labkraut', „18. Jhdt., auch *gaillet*, ist dem. Abl. von afrz. **gail*, dieses aus lat. (*galium*)", *gaillet* sei ,volksetymologisch' in *caille-lait* umgesetzt worden, „da man dem Labkraut fälschlich die Eigenschaft zuschreibt, die Milch gerinnen zu machen". Meine sämtlichen Hilfsmittel von Nemnich bis zum Brockhaus schreiben dem Labkraut diese Eigenschaft zu — woher hat G. das ,fälschlich'? Ferner, wenn dem Labkraut diese Eigenschaft zugeschrieben wird, warum soll nicht ein *caille-lait* gebildet werden können wie dtsch. *Labkraut*? *Gaillet* ist nach Rolland zuerst bei Nemnich 1793 belegt — woher nimmt G. den Mut, ein afrz. **gail* zu konstruieren? *gaillet* kann ebensogut aus *caille-lait* umgedeutet sein wie das Umgekehrte.

calais ‚Gemüsekorb' ‚zu afrz. *jalois* ‚Getreidemaſs'!' (Lautgesetze!) — vielmehr zu kat. *calaix* ‚Schublade' (15. Jh.), ‚Totenbahre'.

cale ‚natürlicher Hafen': prov. *cala* soll arab. *kalla* sein, aber nprov. *calanco* s. v. *calanque* soll „schon vorhistorische Ableitung von prov. *cala*" sein — sind denn die Araber „in vorhistorischer Zeit" mit den Provenzalen in Berührung gekommen?

calebotin ‚Drahtkorb der Schuhmacher': „u. H." — wie die Nebenform *caillebotin* zeigt, zu *caillebote*. Es hätte genügt, den Sachs-Villatte einzusehen.

calandrer ‚rollen' ‚aus ndl. *kalandern*, ostfries. *glandern* (= **gelandern*[1]) ‚hin- und hergleiten' — jeder germanische Strohhalm wird zum Rettungsanker des Romanisten. Aber sieht G. nicht, daſs nl. *kalandern* eine offenkundige Entlehnung aus dem Franz. ist (so urteilen auch Franck und Falk-Torp), daſs *glandern* eher sekundär aus *kalandern* (cf. *Galander* neben *Kalander* ‚Kalenderlerche') entstanden sein kann als das Umgekehrte? Ich möchte zu erwägen geben, ob die Maschine nicht ihren Namen von der Kalenderlerche hat, vgl. südfrz. *calandreja* ‚dégoiser', *fai un tèmps de calandro* ‚il fait un temps charmant, propre à faire chanter les alouettes', span. Rotwelsch *calandria* ‚pregonero', sp. *calandria* ‚persona que se finge enferma para tener vivienda y comida en un hospital' (wohl ‚die sich beklagt, raunzt', nicht von den *Kalandbrüdern*!), murcia. *calendrana* ‚conversación molesta y enfadosa'. Vom Gesang der Kalenderlerche, der so charakteristisch für das Tier ist, kommen wir zu ‚quietschende Maschine', vgl. über argotfrz. *coucou* ‚avion' Esnault, *Le Poilu*, S. 12; „Un *coucou* est quelque chose qui chante; syss.[émantiques]: *oiseau, moineau,* Obus; — plus spécialement, c'est une mécanique qui chante, p. ex. une Méchante voiture, ... un Petit train départemental..., d'où les sens A [‚Avion'] et B [‚Dirigeable'], où *coucou* a pour syssém. *oiseau,* Fausse clé, — *rossignol,* toute Vieille ferraille grinçante, Fausse clé, — *bécane*" (‚toute Machine, Locomotive, Bicyclette', von *bécant* ‚Vogel' S. 72, wo weitere Parallelen). Aber das ist wohl zu poetisch — in Berlin singen keine Kalenderlerchen.

calandre ‚Kornwurm' ‚aus **charendre,* dies zu afrz. *charençon,* nfrz. *charançon*'. Falk-Torp leitet *calandre* ‚Kornwurm' von *calandre* ‚Rolle' ab, nach der Form (offenbar der Puppe). *charançon,* um dies gleich anzuschlieſsen, soll sein Abl. von afrz. **charent, *charenc,* das in *calandre* vorliegt, dies = **caring* zu *carius* ‚Holzwurm' (zu *caries* ‚Fäulnis'). Das Sternengefunkel hat G. kein *perdere la tramontana* verursacht. Ich aber sage: *charençon* gehört zu *sérancier* ‚hecheln' (afrz. *chierenchier*). Nemnich schreibt: „Zuweilen sind sie [die Larven] in so groſser Menge in einem

[1] Die Erkundigung beim Deutschen Sprachatlas in Marburg ergibt wieder, daſs G.'s Rekonstruktion ebenso falsch vom germanistischen wie vom romanistischen Standpunkt ist: das Präfix *ge-* bleibt im Holländischen erhalten: *gelid* ‚Glied', *geloof* ‚Glaube', *gl-* im Anlaut deutet auf altes *gl-* (z. B. *glas* ‚Glas').



Kornhaufen, daſs vom selbigen am Ende nichts, als Kleye, übrig bleibt". Der Wurm ist also ‚Hechler' benannt worden. Vgl. übrigens dial.-dtsch. *Kornreuter*, *Reiter* ‚Kornwurm' zu *Reuter*, *Reiter* ‚Sieb'.

calembredaine ‚lächerliche Bemerkung', in Dial. auch ‚Unterrock mit Leibchen um den Bauch' = kollektivisches (!) **cal-berdaine* ‚Bebauchung' (!!).

câlin ‚schmeichlerisch', 16. Jhdt., „aus **cadlin* zu afrz. *chadeler* ‚führen, lenken', von *chadel* ‚Hauptmann'" — weil doch die Hauptleute so schmeichlerisch sind ... Und die Lautgesetze? *dl* > *l* in mfrz. Zeit? Das norm. *cadeler* ‚schmeicheln' läſst sich sehr gut mit prov. *cadèu* ‚kleiner Hund' vereinigen, Sainéan, *Le chien*, S. 30. „*calin* zu lat. *catellus* ... Spitzer, ist entwicklungsgeschichtlich zu wenig gestützt". Il y a des juges à Berlin.

calotte ‚Käppchen' ist noch immer *καλύπτρα* oder arab. *kalûta*. Die Ableitung von *cale* durch Spitzer hat vor dem *juge de Berlin* noch keine Gnade gefunden.

camelot ‚erst sekundär zu *chameau* bezogen, vielmehr = *melotes* der Vulg., „so heute berrich. *mêlote*"'. Man denke, das durchaus gelehrte Wort *mêlote*, das Jaubert den schriftfrz. Wbb. nachschreibt, als Zeuge! Diese etymologische Ware ist wahrhaftig de la camelote!

camelot ‚Verkäufer': *couème* ‚dumm' „hat nichts mit *couenne* ‚Schwarte', Sainéan ... zu tun", sondern zu dial. *couème* ‚Kuhfladen' und dies aus **dänisch** *kuheme* ‚Kuhdünger'!! Ich höre untertänige Studiosi die Hacken zusammenschlagen vor so viel Wissenschaft ihres Professors: Dänisches im frz. Argot!! Warum nicht? Vielleicht ist auch frz. *gosse* ‚Junge' = schwed. *gosse* ‚Junge' ... Wie aber sieht dies aus Métivier bezogene Dänisch aus? 1. heiſst die Kuh auf Dänisch *ko* und 2. *em* ‚Broden, Dampf', nicht ‚Dünger', 3. ‚Kuhdünger' heiſst *kogødning*, ‚Kuhfladen '*kokase*. Also ‚Kuhdampf' > ‚Dummkopf'?? Aber vielleicht handelt es sich um Urdänisch! Als Romanist darf ich aus diesem dänischen Kuhdampf schnell flüchten und für ‚Schwarte' > ‚dumm' auf kat. *cotna*, *conna* ‚Schwarte', tortosa *connia* ‚dumm' hinweisen und als Deutscher auf *eine so arme einfältige schwart* (von einer Magd, belegt *Dtsch. Wb.* s. v. *Schwarte*).

camus ‚stumpfnäsig', „zu **mus* ‚Schnauze', = gall. **kommūsos* ‚schnauzig'", „zu der Zusammensetzung ... vgl. bei Paulus Diaconus *combennones* u. a. Dottin 247 f.". *combennones* wird von Paulus Diaconus glossiert ‚in eadem sella sedentes', also müſste **commusos* wohl ‚in derselben Schnauze sitzend' heiſsen (**comboro*, *comnerto* bei Dottin sind anders geartet, nicht sehe ich ein Adj. mit *kom-* einwandfrei belegt) ... Wie kommen wir von der ‚Schnauze' zur ‚Stumpfnase'? Selbstverständlich: *camus* zu afrz. *camoissier* ‚verletzen', ital. *camoscio* ‚plattnasig', ‚Gemse', Spitzer ... „sind fernzuhalten" ... Immerhin, vgl. Sainéan, *Les sources* I, 91 (mit derselben Deutung wie die Sp.'s).

canezou ‚Rundspenzer', „u. H." — sehr bequem!; natürlich = südfrz. *camisou(n)*, cf. *camisolo* ‚spencer'.

cangue: bei Dalgado Definitives über ptg. *canga*, das 1640 schon belegt ist und 1635 ein vielleicht genuines *ganga* neben sich hat.

caniveau: norm. *calehau* ‚Pflasterstein' soll Stütze für canabellum sein — aber ist das Wort, das ich in meinem Hilfsmitteln nicht finde, nicht einfach = pikard. (rouchi) *caliau* ‚caillou', wie ich seinerzeit ein wall. *carihau* G.'s als *carriau* ‚carreau' entlarvte?

caprice: ital. *cap(o)riccio* ist — höret, o Hörer! — *capo* ‚Kopf' + *riccio* ‚Igel', ‚volksetymologisch' angelehnt an *capra*, „bedeutet also ursprünglich ‚Kopf mit zu Berge stehenden Haaren'" — ¡qué capricho, qué capricho, pero Gamillscheg ha dicho! Und, shocking!: Igel und Ziegen kopulieren sich! Ich kenne im Ital. *capelli ricci* ‚gelockte Haare', aber kein *testa riccia*, ebenso *mi sento arricciarsi i capelli*, nicht *la testa*. Ich kenne auch keine substantivischen Komposita mit *capo* von dem von G. vorausgesetzten Typus (*capogiro* ist ‚giro del capo', *capochino* ist ‚inchino col capo', *capomese* ‚capo del mese'). Und wenn G. selbst unter *caporal* für it. *caporale* die Analogie *capor-* nach *pettor-* gelten läſst (und wir haben noch *caporano*, *caporione* usw.!), warum nicht bei *capor-iccio*?

carambole ‚der rote Ball beim Billardspiel' ist vielmehr sp. ptg. *carambola* ‚apfelförmige Frucht des Karambolabaums' (16. Jhdt.), die ‚die Farbe der reifen Orange' hat, wie es in einem Beleg bei Dalgado heiſst, in letzter Linie auf ein Sanskritwort zurückgehend (ebda.).

carapace ‚Rückenschild der Schildkröten', sp. *carapacho*, „u. H." — zu *caparaçon* ‚Pferdedecke', sp. *caparazón* in ähnlicher Bedeutung wie *carapacho*.

carde ‚Wollkratze', zu **caritare* von carĕre ‚krämpeln' mit Einwirkung von carduus — und warum nicht zu carduus ‚Weberkarde'? Mystère!

carême-prenant: gern bekenne ich, daſs ich s. Z. mit Unrecht *prenant* = praegnans setzte.

carrosse: ital. *carrozza*, ‚nicht *carr-ozza*, sondern **carracutium** bei Isidor von Sevilla, und dies gall. Ableitung von *carrus*'. ¡Caracoles! Vivat Körting redivivus! Dazu muſs man wissen, daſs *carracutium* eine von Walde auf Grund von Isidors Etymologie (XX, 12, 3) „carracutium vehiculum altissimarum rotarum, quasi carrum acutum" supponierte Form für die einig belegte *caracutium* ist! Und wieso wird aus *car[r]acutium* im Ital. **carrautium* > *carrozza* (cf. *aguzzare*!)? Warum nun diese aberratio etymologica? Weil *carozzo* im *Codex Cavensis* a. 816 belegt ist, „zu einer Zeit, zu der sonst *-occio*, *-ozzo*-Bildungen noch nicht vorkommen" — aber im selben Codex sind *-iciu*, *-uciu*-Reflexe belegt und von vornherein wird man schlieſsen, daſs ein Wort wie *carrozza* gerade früher auftreten wird als andere, im Alltag seltenere. Und da wir bei den Suffixen *-iciu*, *-aciu*, *-ociu*, *-uciu* > ital. *-iccio*, *-izzo* usw. doch offenbar eine kontinuierliche Entwicklung aus dem Lat. annehmen werden, sieht man nicht ein, warum es besonderer Anlässe bedürfte, ein *-ozzo* im 9. Jhdt. zu bilden.

cartahu ‚Jolltau' — schnell fertig ist G. mit dem Wort: ndl. **kēr-tau* ‚Kehr-Tau' — nach Sainéan, *Les sources* I, 319: zu frz. *quartaud*.

catiche: werum ist Beziehung zu *Kasten* > *chaton* morphologisch schwierig, wo *chêtron* nach G. ein **chast-eron* zu *chaston* ist?

centimètre: ‚künstliche Zusammensetzung' — erst der Zusatz ‚der frz. Revolution' würde den Artikel aus dem Anekdotischen ins Geistesgeschichtliche heben.

chahut: ich gebe meine frühere Auffassung gern preis.

chambranle: afr. *chambrande* ‚Gesims um Türen und Fenster' — warum sekundäre Entstellung von *camerare* ‚wölben', das im Gallorom. mehrfach für ‚Lattenwerk' gebraucht wird? Wo jenes Wort so deutlich im zweiten Bestandteil die Verba *branler*, *brandir* enthält, im ersten offenbar dasselbe Wort ‚Kopf' wie in *chavirer* prov. *capvirar* und folglich von einem Verbum **chambranler* ‚den Kopf schütteln', ‚schütteln' abgeleitet ist, so dafs die Bedeutung etwa frz. *basculer* gleichkommt: es handelt sich eben um die Bezeichnung von etwas, was ‚erschüttert' wird (durch Auf- und Zumachen), vgl. nprov. *brande* ‚balancement', ‚claie suspendue ...', ‚mince cloison' (dafür auch *brando*). Sainéan, *Les sources* II, 330 belegt das Verb in Maine: *chambranler* ‚osciller, remuer' und gibt die Bedeutung für *chambranler* ‚cadre fixe où joue la porte, la fenêtre', geht allerdings auf eine unnötige Kontamination zurück.

chariot: zu *charrier* — was ist an der Bildung auffällig? (*charri* + *-ot* wie *charroi* zu *charroyer*).

charitable: hierzu vgl. Spitzer, *Ztschr.* 43, 641.

charnier ‚Weinpfahl' nicht zu *charasson*. Gilliéron leitete das Wort in seinen Vorlesungen auf *carpinus* zurück. Dazu dann wahrscheinlich *charnière* ‚Scharnier'.

chas ‚Weberschlichte, -kleister', 17. Jhdt., gehört nicht zu *chassie*, sondern nach Mafsgabe von südfrz. *cadais* ‚Weberschlichte' zu logud. *cadassu* ‚Weberschlichte', das *REW* 1766 mit Recht fragend zu den aprov. *cadarts*, ital. *catarzo* usw. ‚Flockseide' (und dem selbst sehr fraglichen Etymon **catarthum*, lies **cathartum*, aus gr. ἀκάθαρτον) stellt.

chatouiller — müfsen wirklich die Franzosen erst von den Friesen das Kitzeln lernen, sie, die so leicht ‚kitzlich' sind?

chef-lieu: soll dieser auch im Prov. (*caplata* ‚chanlatte' fafst G. selbst als ‚Hauptlatte' s. v. *chanlatte*; *capmas*, *capfeu* usw.), Ital. (*capoluogo*, *caporione* usw.) vorhandene Typus wirklich aus fläm. *hoofdoord* bezogen, Frankreichs Wortbildungstrieb erst durch fremde Kontamination aufgekitzelt worden sein?

chégros ‚Pechdraht', 16. Jhdt. *chefgros*, zu *chas* ‚Kleister', „kaum zu *chef* und *gros*, trotz der älteren Form *chefgros*, was weder lautlich noch begrifflich befriedigt." Das heifst *chercher midi à quatorze heures*: anstatt das Gegebene zu verstehen, wird aprioristisch herumgedeutelt: *chégros* heifst ‚bout de fil enduit de poix dont les cordonniers et les bourreliers se servent pour coudre le cuir',

also *chef* heifst ‚bout' wie auch sonst (vgl. G. s. v. *chef-d'oeuvre* und oben *cabo* S. 622): ‚das dicke Ende'.

chiche ‚knauserig' wohl nicht zu **ciccum** ‚Kerngehäuse'. Die bei God. erscheinende Form *chicheux* ‚chassieux' legt vielleicht nahe, das Wort zu *chassie* ‚Augenbutter' (auch *cachie*, *chachie*) zu beziehen, vgl. Ausdrücke wie *schmutzig*, *filzig*, frz. *crasseux*, *taquin*.

chiffe: ‚Kreuzung von *chipe* + ?' — ebensogut *chiff-* lautmalend wie *jiff-*.

chose: „im 15.—17. Jhdt. neutrales *le chose* ‚Dingsda'" — Daudet lebte wohl im 17. Jhdt.? ... Vgl. hierzu *W. u. S.* 6, 205 ff.

choucas ‚Nebelkrähe' = gall. **kauakalla*, gebildet wie *caracalla* ‚Kapuzenmantel'! Die Kapuzenmäntel und die Nebelkrähen waren im Gallischen durch dasselbe Suffix verbunden ...

chouette in *une chouette fille* ist „analogisches Femininum von afrz. *souef* ‚süfs' in normannischer Form" — dies Kind, kein Engel ist so rein! Nun haben wir es aber den frivolen Franzosen gezeigt, was deutsche Moral ist... Ich Immoralist dachte, reuig gesteh ich's, für das ‚elegant' bedeutende Wort stets ans ital. *civetta* ‚Käuzchen', ‚kokett' und an meines Lieblings, des Immoralisten Rabelais, Worte *joli comme une belle petite chouette* — aber die normannische Moral imponiert mir und ich wage gar nicht mehr zu bezweifeln, dafs aus **souê* norm. **choul*, Fem. **choulê* ein *chouette* wurde in falscher Analogie etwa nach *cadet-ette* und dafs diese paralogische Femininform nun ins Mask. vorrückte, weil doch die Mädchen in der Normandie ebenso süfs sind wie in Wien (*douche* normann. Femininform ins Mask. gedrungen)... Auch Riegler mufs in sich gehen, der mit echt österreichischer Frivolität in „Das Tier im Spiegel der Sprache" S. 118 das pariserische *femme chouette* mit dem ‚feschen Weiberl' des Wieners identifiziert und erwähnt hatte, dafs „im Pariser Argot überhaupt *chouette* substantivisch auf eine hübsche Kokotte angewendet wird", und auch der alte Brehm sollte sich schämen, der sich allzusehr für das Käuzchen erwärmt hat: „Der Kauz verdient die Zuneigung des Menschen. Er ist ein allerliebstes Geschöpf ... sein Blick hat etwas Listiges, aber nichts Bösartiges, sondern immer etwas Einnehmendes" (genf. *chouquet* ‚gentil, mignon' etc. Rolland, *F. pop.* 10, 87). Pour une chouette idée, c'est une chouette idée!

choyer, = **cavicare*', zu dem nirgends im Rom. belegten *cavere*'; *choyer* zu *choue(tte)* sei „begrifflich gekünstelt". Wie früher Rabelais, so wird jetzt La Fontaine von G. dementiert, vgl. das Zitat bei Sainéan, *Les sources* I, 97.

cibaudière ‚Sackgarn zum Fang von Seebarben', Die Schuchardt'sche Ableitung von einem **cibaud*, dem venez. *cievolo* ‚Seebarbe' (= κέφαλος) entspricht, möchte ich durch Hinweis auf das bisher unerklärte ital. *zibaldone* ‚mescolanza, confusione di cose o di pers.', bekanntlich Titel von Leopardi's Tagebuch, stützen: urspr. ‚ein Netz voll allerlei gefangener Fische'.

cigale: die Endung ist unerklärt, wie die von span. *cigarra*, *chicharra*. Hierzu die Form ζειγαρά bei Hesych. Lat. *cicada* ist

nach Niedermann, *Festschr. f. Kägi* S. 80 Anm. „aus einer der untergegangenen Kultursprachen des Mittelmeerbeckens entlehnt", die Übersetzung kann also verschiedene Formen angenommen haben.

ciroène ‚Wachspflaster' aus mlat. **cerōneus*, das ich aber nirgends belegt sehe. Man könnte natürlich an *charogne*, *ivrogne*, ital. *giallognolo* denken. Ob nicht hier tatsächlich einmal eine Umdeutung vorliegt aus griech.-lat. *chirōnius*, *-ius* von dem heikräuterkundigen Zentauren *Chiron*, vgl. lt. *chironia* ‚Beiname mehrerer Pflanzen', *vulnus chironium* ‚unheilbar', *ulcus ch.* ‚grofses atonisches und calloses Geschwür'?

claquer: warum nicht Ablaut zu *cliquer*? dies nicht erst aus dem Germ.

claude ‚einfältiger Mensch' „zu prov. *clau* ‚hinkend'"!

clèché kommt seit dem 17. Jh. vor in *croix clèchée*, das S.-Vill. übersetzt ‚Schlüssel-, Ring-, tolosanisches Kreuz', und soll sein ein **clechel*, pik.-norm. Form von einem afrz. *clecel* ‚schlüsselartig', das es m. W. nicht gibt und wohl mit Stern zu versehen ist, das aber nach G. *clacelle* = *clavicella* + *clé* sein soll. Fragt sich nur, wieso dies nicht belegte Adjektiv *clechel*, das aus nicht belegtem Substantiv *clecel* gewonnen ist, das selbst durch Kontamination entstanden ist, gerade zu adjektivischem *clèché* umgebildet worden ist. Ich würde, da *croix tréflée* ‚in Kleeblätter ausgehendes Kreuz' auf *trèfle* weist, in *croix clèchée* ein **clèche* sehen, mit dem man auskommen mufs, um so mehr als wir ein afrz. *cleche* in der allerdings abliegenden Bdtg. ‚partie d'un arbre' (in dem mir unklaren Beleg bei God. gleichgestellt *le gros* [*de l'arbre*] und gegenübergestellt den Ästen) und ein *cleque* als Nebenform zu *clique* ‚Riegel', *cliche* ‚Klinke' haben, so dafs wir doch mit einem **clèche* onomatopoetischen Ursprungs (vgl. südfrz. *clècos* ‚Geld', urspr. ‚klingende Münze', kat. *clech* Onomat. für die Essen aufschnappenden Hunde) rechnen können. Das Wesen des tolosanischen Kreuzes, das wir im Wappen der südfrz. Stadt (vgl. Brockhaus, *Konv.-Lex.* s. v. *Toulouse*) sehen, ist die Ausgehöhltheit der Arme: von einer ‚croix vidée' spricht auch Mistral s. v. *crous*. Vielleicht ist an die Bdtg. ‚Riegel' ‚Querholz' anzuknüpfen (vgl. dtsch. *im Riegel bauen* ‚im Fachwerk bauen' im Gegensatz zu *massiv bauen*, *Dtsch. Wb.* s. v. *Riegel* 2) und vielleicht heifst das *cleche* bei God. etwas wie dtsch. *Riegel*, das auch ‚Knüppel, Prügel, Bauholz' bedeutet. Der Zusammenhang mit *clef*, an den sämtliche Lexikographen für *clèché* denken, ist wohl abzulehnen.

clergeon ist nicht urspr. Akkusativform **clericone*, die **clergon* lauten müfste, sondern erst nach *clergié* aus *clericatus* gebildet.

cliché ‚Abklatsch' soll nhd. *Klitsch* ‚Klümpchen' sein, dies selbst wie *Klatsch* ‚dass.' onomatopoetisch. Aber warum denselben onomatopoetischen Ursprung, den dtsch. *abklatschen* sichert, nicht gleich frz. *cliché* (zu *clic- clac-*) zubilligen? Sind etwa die Romanen weniger Klangmenschen als wir?

cligner: ‚zu mundl. *lonken* ‚schielen, liebäugeln' — es stimmt eigentlich nichts als *l*, aber in der strengen Wissenschaft G.'s läfst sich alles streng beweisen! — prov. *clucar* gehört nicht zum Kuckuck

(*gucken!*), wie der wieder einmal zum Kuckuck geschickte Spitzer wollte, sondern zu **clūdicare*, zu **clūdere* für *claudere* — das selbst allerdings — o scheinheiliger Sprachgeograph! — im Simplex nur in ital. *chiudere*, nicht auf gallorom. Gebiet belegt ist ... Nun, dafs *clucar* doch mit dem Kuckuck zusammenhängt, beweist astur. *esclucar* ‚aclarar, primeros cantos del cuclillo anunciando la primavera', cuenca. *cucar el ojo* ‚guiñar', ‚hacer burla, mofa' (Barrera, *Estudios de semántica regional* S. 35).

cocagne: mndd. *kokenje* ist selbst aus dem Frz. entlehnt, kann also nichts zur Aufklärung des frz. Wortes beitragen.

cochon: die unmögliche Zusammenstellung mit *cuciones* ‚Asseln' ist beibehalten, trotz Baists und meinem Einspruch (der letztere wird nicht genannt, obwohl mein Argument in der Form „wenn auch im allgemeinen umgekehrt der Name des Ferkels auf die Assel übertragen wird" auftaucht). Die Erklärung aus dem Lockruf ist neuerdings durch Rohlfs, *Ztschr. f. frz. Spr.* 49, 114 sichergestellt.

cocotte: G. hat Sainéan, *Lang. par.* S. 372 mifsverstanden, der nicht *cocotte* ‚Hühnchen' auf *cocotte* ‚Henkeltopf', sondern dieses auf jenes zurückführt.

colifichet 17. Jhdt. ‚Tändelei, Flitterkram, Papierschnitzel' hat weder mit dem *coiffichier* des 15. Jhdt. zu tun, das nach G. ‚vermutlich eine Haartracht bezeichnete' (der Beleg heifst: *ourller mes coeffichiers* ‚meine Frisur einsäumen'?!), was ihm genügt, um **coiffiche, coiffichette, coiffe* nach dem Schema *fabaricus-haricot* zu rekonstruieren, noch mit afrz. *clofichier* ‚festnageln', sondern *ficher la colle* (1633 und 1649 von Nisard, *De quelques parisianismes* S. 67 belegt) ‚en faire accroire à quelqu'un, lui conter des bourdes', vgl. das bei G. belegte argotfrz. *colle* ‚Lüge, Schwindel'.

coltis ‚Ohrspann, Erkerstübchen (bei der Marine)'. G. weifs noch nicht, was das ist — aber schon hat er die Etymologie gefunden: natürlich im Mittelniederländischen, dem nördlichen Reservoir für Phantastereien, so wie es das Baskische bisher für den Süden war: **kol-tie* ‚Sammelplatz am Kiel' von *kol* ‚Kiel' und *tie* ‚öffentlicher Sammelplatz'. Ich gestehe, ich wufste auch bisher nicht, was ‚Ohrspann' ist — aber wozu haben wir deutsche Wörterbücher? *Spann* oder *Spante* ist ‚Schiffsrippe' und *Ohr* ist nach *Dtsch. Wb.* 9 ‚ein kleines gewölbe (über einem fenster oder über einer thür), das die gewölbewinkel eines tonnengewölbes durchstreicht', ‚*ein übers ohr gebautes schiff*, das oben ein *ohr* (ausbuchtung), viel breite hat'. Bedenkt man nun, dafs Sachs-Vill im dtsch.-frz. Teil für ‚Ohrspann' *couple* [*Spante*] *de coltis* gibt, und *Dict. gén.* s. v. *collet* ‚partie où se réunissent les deux branches d'un comble dans la charpente d'un navire', so wird wohl ein **colletis* von *collet* die Etymologie sein.

commandite ‚Verfügungsstellung [lies Zur-Verfügung-Stellung] von Kapitalien', „in der Bildung unklare Abl. von afrz. *comand*" — nein, klare Entlehnung aus ital. (*ac*)*comándita* und dort gebildet wie



dománndito, lásciło, ándito, die Meyer-Lübke *Rom. Gr.* II, 524 (vielleicht in Berlin nicht vorhanden?) anführt.

compasser: *compassus* ‚gleicher Schritt' muſs ein Kreuz bekommen.

compon ‚viereckiges Feld im Wappen' „ist subst. Part. von *componer*" (wieso Partizip??); *componer* ist ‚Kreuzung von *coupon* und afrz. *compost* ‚zusammengesetzt'. Und warum *compon* nicht postverb. Ableitung von altem *compondre* : *compon(d)*, wovon *componer* neuerdings abgeleitet: dies Verb ist im 14. Jhdt. bezeugt: *componné* „se dit des bordures qui sont composées de pièces carrées d'émaux alternés; en parlant d'objets divers, il signifie bordé et présente toujours l'idée de quelque chose d'alternatif" (God.).

congréganiste vielleicht nicht dissimiliert aus **congrégariste*, sondern Ableitung von einem **congrégant* (sp. *congregante*) wie *ornemaniste* aus *ornement*.

connétable: wieviele Universitätsprofessoren sagen *Unstät* statt *Universität*! Was hat es also für einen Sinn, ein **cuonsestable* aus *comes stabuli* zu konstruieren, und nun schwerfällig das *s* durch Dissimilation schwinden, *uo* > *o* wie in *tuon* > *ton* werden zu lassen!

controuver: *contropare* ‚vergleichen' im Westgotenlatein „ist vermutlich Latinisierung eines gotischen **gaþaurþan* ‚zusammenstellen', vgl. anord. *þyrpast* ‚sich scharen'; vgl. wegen der Umsetzung *corroyer*". Weiheschauer nichtverstehender Studiosi! Nur muſs man wissen, daſs **ga-þaurþan* Gamillscheg-Gothisch ist, aus dem anord. Wort mit *ga-* gebildet, und daſs die belegten Bedeutungen der germ. Wortsippe ‚Dorf', ‚Gruppe von Höfen', ‚Schar' sind — von da zu ‚vergleichen' ist noch weit. Bei *conroyer* liegt wenigstens dtsch. *Gerät* als Muster vor — aber soll man denken, daſs die das gr.-lat. *tropus* zu einer lat. Neubildung heranziehenden und in den Belegstellen tadellos lateinschreibenden Goten des germ. Vorbilds bedurften, um zu *tropus* ein *contropare* zu bilden, wo *commodare* zu *modus*, *componere*, *conferre*, *comparare* Vorbilder innerhalb des Lat. boten? G. ist zu gebildet, als daſs er die Goten für so ungebildet halten sollte.

coquefredouille hat wohl ursprünglich obszösen Sinn: ‚impotenter (kalter) Hahn', vgl. ital. *minchia fredda* ‚Tölpel'.

coqueluche: ich würde heute auf die Misc. Schuchardt S. 147, Anm. 1 angedeutete Möglichkeit ‚Haube' > ‚Schnupfen' hinweisen, indem *coiffe* (s. o. S. 585) ja auch zum Ausdruck eines Gefühls der Benommenheit des Kopfes dient, nämlich für die Trunkenheit (vgl. sp. *papalina*). Auch kann eine Mittelbedeutung ‚Schlag' vorliegen wie bei dtsch. *Kappe* (*einem etwas auf die Kappe* (*Haube, Mütze*) *geben* ‚schlagen', *Ohrkappe* ‚Ohrfeige', dann *kappen* ‚Schläge an den Kopf', (*Dtsch. Wb.*), womit wir frz. *horion* ‚Ohrschlag' (= *oreillon* nach *FEW*) > ‚Schnupfen' vergleichen können. Anders Sainéan, *Les sources* I, 239 (die Etymologie von κόρυζα zu κόρη ist aber unsicher).

corniche ‚Kranzgesimse': das lat. *coronis* sollte endgültig verschwinden: es genügt ital. *cornice* ‚Krähe', vgl. ‚ornamento e quasi cintura di fabbrica e di edifizio, la quale sporge in fuori,

(Fanfani), also der Vorsprung (der dem Krähenschnabel gleicht) wurde ursprünglich ins Auge gefafst, dann ergab sich aus dem Herumlaufen des Vorsprungs um das Gebäude von selbst die Bdtg. ‚Kranzleiste'.

coron ‚Ende, äufserster Teil': bevor man zu gall. **korro* ‚Ende, Spitze' greift (man beachte das Fehlen von *rr*-Schreibungen im Afr.!), mufs man die romanischen Möglichkeiten erschöpfen. Seitdem ital. *cruna* ‚Nadelöhr' als Reflex von corona erwiesen ist (Rohlfs, *Arch. rom.* 7, 467), ist auch abruzz. *crun* ‚dass.' Mask. (*lo crun d'ago* bei Jacopone da Todi, vgl. Schuchardt, *Ztschr.* 41, 696) als zugehörig zu corona gesichert. Der Bedeutungswandel ‚Krone' > ‚Spitze' macht wohl nicht zu viel Schwierigkeiten (vgl. etwa südfrz. *courounello* ‚la chose éminente, la première entre toutes, la fleur du panier, le plus beau fleuron', *Courounello* als Name einer Felsspitze, vgl. ähnliche Bdtg. unter corolla: kat. *curull* ‚gehäuftes Mafs', ‚das was über den Rand des Mafsgefäfses sich erhebt', das letztere könnte sogar die Urbedeutung des afrz. *coron* gewesen sein). Vgl. noch *coroncel* ‚bout', *coroncis* ‚sommet' bei God.

corset: man wüfste gern, wie sich die dim. Abl. von *cors* erklärt: vgl. Spitzer, Misc. Schuchardt S. 143.

coteline: ‚Stoff aus Leinen und Baumwollen', „scheint willkürliche Zusammenstellung von *coton* ... und *lin* ... zu sein" — warum solche Willkürlichkeit, wo *Dict. gén.* eine weniger gewaltsame Erklärung gibt?

cotret ‚Reisigbündel'. G. erwähnt die poit. Bdtg. ‚die Menge Trauben, die in zwei offenen Fässern enthalten sind', die auf die bekannte afrz. Mafsbezeichnung *costeret*, *costerel*, *coste* hinweist, die bei God. und K. Glaser, *Ztschr. f. fzs. Spr.* 26, 129 f. reichlich belegt ist und lat. costa sichert. Warum also „H. u." und wozu Anknüpfung an die neuprov., statt an die altfranz. Wörter?

coucoumelle: „... da *cucuma* als Einzelwort im Romanischen nicht erhalten ist" — was heifst ‚Einzelwort'? Und *cucuma* ‚Kochtopf' ist im Romanischen erhalten, vgl. *REW* 2361. Vgl. noch bask. *kokoma*, *kukuma* ‚efsbarer Pilz' (García de Diego, Beiheft zu *RFE* 2, 59).

couli ‚Kuli': was sollen gebildete Laien vom Bildungsstand unserer Romanisten für eine Vorstellung bekommen, wenn sie lesen: „stammt angeblich aus dem Indischen"! Vgl. Dalgado s. v. *cule*.

coulisse: warum nicht die geläufigste Bdtg. ‚Kulisse' anführen?

couloir 2 ‚Verbindungsgang', „14. Jhdt., neben *couroir*, aus gallorom. **currītōrium*". G. verschweigt, dafs *courroir* (= ‚corridor') erst im 17. Jhdt. belegt ist und dafs das afrz. *couloir*(*e*) des 14. Jhdts. ‚passoire', also ‚Seiher, Sieb' bedeutet, daher zu *couler* gehört (von ‚passoire' dann zu ‚Verbindungsgang' mit Betonung des ‚passer'!). Was das *couloir* 1, das G. zu *couler* stellt, ist und ob es etwas anderes ist als das *couloir* ‚Sieb', wird nicht klar.

couperose ‚Vitriol', ‚Kupferausschlag' soll mlat. **cuprosum* ‚kupferhaltig' sein. Warum spekuliert G., statt zu dokumentieren? Wenn



er einmal das *Dtsch. Wb.* zur Hand zu nehmen sich entschlösse, so würde er ein dtsch. *Kupferrose* ‚Vitriol' finden mit Verweis auf *Kupferblume* „sie blühen gleichsam aus den erzen oder gesteinen. Sowol der farbige beschlag wie die erze selbst heifsen so" (auch von ‚geschminkten Wangen' gesagt), auch ‚ein ähnlicher beschlag, der von dem dampfe des schmelzenden kupfers sich am eisen, z. b. am ofen ansetzt, flores cupri'. Das aber pafst in eine Reihe von ähnlichen Ausdrücken der Alchimisten, die ich *Arch. f. neu. Spr.* 139, 90 besprochen habe: *fleur d'alun*, *fleur de soufre* wie schon bei den Alten *flos aeris*, *salis*, auch *flos vini* = ἄνϑος οἴνου. *Kupferrose* übersetzt das *Dtsch. Wb.* mit *chalcantum*, das einem griech. χάλκανϑον, χαλκάνϑη ‚Kupfervitriolwasser' bei Dioscorides, χαλκοῦ ἄνϑος ‚Kupferkörner, die sich an der Oberfläche des geschmolzenen Kupfers bilden, wenn man es mit Wasser abkühlt' entspricht. Dieser griech. Ausdruck ist auch der letzte Ahnherr, was der von G. nicht genügend respektierte Diez schon gesagt hat: „von *cupri rosa* s. v. a. griech. χάλκανϑον ‚Kupferblume'" (warum auch *REW* mehr dem unkritischen Fafs, der sich selbst auf eine ungefähre Äufserung Darmesteters beruft, als Diez Glauben schenkt?). ‚Rose' als Spezialisierung von ‚Blume' taucht auch in der Bdtg. ‚Menstruation' auf, s. *Archiv* a. a. O. (sp. *rositas*). In einem **couprerose* konnte *r* fallen (Haplologie oder Dissimilation) und der erste Bestandteil, der von *cuivre* so sehr abstach, umgestaltet werden. Es ist mir nun auch im höchsten Grade wahrscheinlich, dafs *coprose* ‚wilde Mohnblume' von Schroefl richtig zu *couperose* ‚Vitriol' gestellt wurde, während G. prov. *cap-ros* ‚roter Kopf' herzuzieht.

coupeillon ‚kleiner Fischhamen', *couperu*, *couperas* ‚Art Fischreuse': „aus nprov. *coupaioun*, dies aus *croupaioun* und dies zu **cruppa* ‚dickes Tau'". Wenn G. nur die Beschreibung der Reusen bei Schuchardt, *Rom. Etym.* 2, 99 ff. gelesen hätte: „Die ruhenden Netze schliefsen den Fisch entweder ein oder sie verwickeln ihn in sich ... Die erstere Art nennt man Reusen; eine solche stellt im grofsen Ganzen eine römische V dar; der Weg verengert sich für den Fisch allmählich, bis zu einer Spitze, in die er sich einkeilt ... So werden die Thunfische in den grofsen Anstalten zu ihrem Fange, welche an den Küsten des mittelländischen Meeres bestehen, aus einer Kammer in die andere, besonders in die letzte, die Totenkammer ... gescheucht"! Ist also sehr viel Wahrscheinlichkeit vorhanden, dafs man ein solches Netz nach einem ‚dicken Tau' benennen wird? Nein, Mistral sagt s. v. *córpo*: „Le fond d'un grand filet, la cinquième et dernière ‚chambre' d'une madrague, v. *chambro di mort*, *coùp*" und das mit *corpo* synonyme *coùp* gehört ebenso wie *corpo* natürlich zu *cop* ‚Schlag'; es ist der Todesstofs, den der Fisch in der ‚Totenkammer' erduldet (die Form *croupihoun* allenfalls mit Einflufs von *croup* ‚croup'). Sainéan II, 183 scheint ebenso zu fassen: ‚petit coup de filet'. In *couperu* würde ich ein südfrz. **couparèu* sehen, Sainéan hält *couperas* einfach für einen Druckfehler (II, 383).

courbaton ‚Gabelholz', *courbatu* ‚zerschlagen', ‚steif', *courbeton* ‚gekrümmter Holzpflock' — 1. soll span. *curvatón*, 2. prov. *courbaduro* + *battre*, 3. frz. Ableitung von *courbe* sein — und warum nicht alle drei zu einem **curv-attus*, mit dem *corv-attus* (‚gebogen' — ‚Raben[schnabel]') zusammenfällt, d. h. also mit *-attus*-Suffix? Vgl. afrz. *corbat* ‚corbeau' und 16. Jhdt. *corbat* ‚serpe'.

courge ‚Tragstange', ‚Rauchfangträger'. G. stellt das Wort zu gallorum. **curbia* ‚gekrümmter Gegenstand' (wieder einmal das Fragezeichen der Vorlage *REW* weglassend) und belegt es aus den modernen Dialekten, u. a. aus Morvan: warum hat er aber nicht de Chambure sorgsam gelesen? Dort heifst es unter *courge* ‚appareil composé d'un bâton, quelquefois d'un cerceau, et d'une courroie qu'on charge sur les épaules et dont on se sert pour le transport de deux seaux ou autres vases . . . Dans quelques patois, le dimin. corgeon, courgeon, s'applique à la bande ou lanière de cuir, qui lie ensemble les deux parties du fléau . . .", unter *courgeon* ‚tresse de chanvre, de jonc, de paille, d'osier, et en général tout ce qui se prête à l'industrie du vannier', *corge* ‚fouet, lanière de cuir . . . on a peu à peu remplacé la courroie qui servait au transport de certaines denrées, de l'eau, du linge, etc., par un morceau de bois remplissant plus commodémant le même office'. Chambure erwähnt eine Stelle in den Comptes royaux mit *courge* ‚Tragevorrichtung für Wasser', die hierher gehöre und mit schweizfrz. *cordzon* ‚bretelle en osier d'une hotte de vendange' zusammenpasse. Chambure gibt auch die Etymologie *corrigia*, vgl. frz. *escourgée* = **excorrigiata* Damit ist auch *courgée* ‚beschnittene Rebe' erklärt, das nichts mit *courçon* (G.) zu tun hat, sondern zu ‚Tragstange' gehört, vgl. südfrz. *pourtadou* ‚branche de vigne qui porte les raisins, courson, billon'. Gleichlautendes darf a priori nicht getrennt werden.

court in *couper court* u. ä. soll für *cours* ‚Lauf' stehen! Wenn G. nur die afrz. Belege von *cours* nachgesehen hätte! Er hätte gefunden, dafs *cours* nie allein beim Verb steht, sondern *aler* (*a*) *plains curs*, *le cours*, *tenir son cours* usw., dafs dagegen *court* ‚kurz' in *tenir court* alt, dafs *trancher court* dem *trancher net*, *pendre haut et court*, *court-vêtu*, *haut huppé* usw. parallel ist: gerade umgekehrt, *couper court* gehört zu jenem ältesten romanischen Adverbialtypus, der auf substantivierte Neutra zurückgeht: *magnum clamare* = *parler haut*, urspr. ‚Lautes sprechen'. Vgl. übrigens engl. *to cut short* mit *to speak loud*. O Sprachgefühl, o Gamillscheg!

court-mancher: dafs *court* hier sekundär sein soll, leuchtet ebensowenig ein wie bei *court-carreau*.

cousin ‚Stechmücke': warum ist Riegler's Zusammenstellung mit *cousin* ‚Vetter' nicht erwähnt?

coussin: wohl **cŭlcĭnum* zu lesen.

coyau ‚Schaufelstuhl am Mühlrad' usw., wirklich „H. u.", wo *coyer* 1 erklärt wird?

cracher: wieder einmal ‚Schallwort' und ein germ. Stamm einander gegenübergestellt!

craindre ist noch immer *tremere* + gall. **crito*. Dann volksfrz. *cravail* = *travail* + gall. . . .? Span. *crema* ‚Trema' = *trema* + gall. . . .?

craner, mettre un navire en cran ‚Kielholen' einfach zu *cran* ‚Kerbe' wie S.-Vill. annimmt: man braucht nur an die Gestalt der Docks zu denken.

crapáud: wieso dient *crassus* ‚fett' — *crassantus* ‚Kröte' als Parallele zu *crape* ‚Unrat' — *crapaud* ‚Kröte'?

créat: span. *criado* ‚Diener' bedeutet nicht ‚Geschöpf', sondern ‚Aufgezogener', vgl. Oudin: ‚un qui est élevé et nourry en la maison'.

crécelle: gegen **crepicella* habe ich *Ztschr.* 44, 192 protestiert.

crémone ‚Fensterschlufs', 18. Jhdt. (der auch *espagnolette* [s. u. S. 617] heifst!) — wäre es nicht besser, statt an *crémaillère* solange herumzuschnitzeln, bis *crémone* herauskommt, in zeitgenössischen Werken nachzusehen, ob es sich nicht doch um ein Erzeugnis von *Cremona* handelt wie bei der *crémone* ‚Cremonesergeige'?

crenet ‚Brachschnepfe' soll sein ein schweizfrz. *crenot* statt **corlot* statt *courlieu* . . . Das nennt man etymologische Forschung.

crépinière ‚Berberitzenstrauch': das mlat. *crespinus*, oberit. *crespin* usw. sollen auf ein Christi spina weisen (mit Anspielung auf den Glauben, dafs Christi Dornenkrone aus diesem Strauch hergestellt sein soll). Diese angebliche Volksetymologie ist aber volkstümlich sein sollende Gelehrtenetymologie: denn das mlat. *crespinus* usw. kann ja sehr gut von *crispus* stammen: Nemnich erwähnt, dafs it. *crespino* auch der Name der Stachelbeere sei: *REW* s. v. *crispus* hat ital. Formen wie *grispignuolo* ‚Gänsedistel'.

crételer ‚gackern' aus ndd. *krelelen* ‚kritteln'. Die gackernden Hühner in Frankreich sind krittelnde Hühner, die bei den Deutschen im Krittelgegacker in die Schule gehen müssen. Merkwürdig, dafs die Hühner bei dieser professoralen Haltung ein deutsches Wort hernehmen — aha! sie wollen offenbar sagen, dafs kritteln eine deutsche Eigenschaft sei... In Wirklichkeit sind frz. *crét-*, dtsch. *kritt-*, rom. **krit-* (in *crier, grilar* usw.) alle onomatopoetische Stämme, wobei in frz. *crét-* auch crepitare einwirken kann.

creton ‚Talg- oder Speckgrieben': warum zu *crotte* ‚Kotkügelchen' und nicht zu *cret-* = *crepitare* (*REW* 2316)?

crinoline ‚Reifrock' ist wohl Italianismus, da dort *crinolino, -a* (nach mask. *crino*) vorkommt (Fanfani).

crouchaut ‚Krummholz am Schiffsvorteil' ‚= ndl. **krom-schot*'. Und wie wenn zu *croc, crochet*?

cuivré ‚kupferfarbig', 18. Jhdt., soll = afrz. *cuivrel* sein (das ich aber in meinen Hilfsmitteln nicht finde), nach Verstummen des *-l* in die *-é*-Abl. eingereiht wie oben *cléché*. Offenbar deshalb, weil manche Substantiv-Bildungen auf *-el* wie *dé* usw. auf urspr. adjektivisches *-alis* weisen. Welche Unwahrscheinlichkeit, wo doch *cuivré* einfach urspr. ‚kupferbeschlagen' heifst (vgl. schon afrz. *ferré*

,eisenbeschlagen', *plombé* ,bleibeschlagen > ,bleifarbig', God. s. v. *plomber*: *couleur pasle, plomee et ternie*).

curandier ,Leinwandbleicher' soll **cur-erenc + -ier* wie afrz. *teisserenc* (sollte wohl * haben) > *tisserand.* Also *curandier* soll ein **curerandier* sein: aber warum heifst es nicht **tisserandier*? Und ist es nicht einfacher, von **curande* ,das zu Bleichende' (wie *lavande* — *lavandier* usw.) auszugehen, vgl. *Ztschr.* 43, 641 ff.?

cusseron: *Dict. gén.* sagt nur, dafs die Schreibung *cuceron* an *puceron* angelehnt sei. Aber *cusson* ist eine Variante von *cosson* ,Holzwurm' und von dieser stammt *cusseron.*

dada: warum läfst sich der Buchphilologe *dada* und *dadaïsme*, t. t. der Literaturgeschichte entgehen? Vgl. „Die Literatur" 1926, S. 189.

dagorne ,Kuh, der ein Horn fehlt' soll ein **décorne + dague* sein. Aber warum nicht an das afrz. *dagonner* ,frapper d'une dague', *dagone de porc* ,peau', *daguetter* ,claquer', *daguenelle* ,getrocknete Birne', La Bresse *dagorne* ,Schwarte' zurückgreifen, die Urtel, *Lbl.* 1910, Sp. 201 (so zu lesen statt 301 in *REW*) zusammenstellt? Sainéan, *Les sources*, I, 370 erwähnt noch bas-maine *dagonner* ,tourmenter', vgl. auch frz. *daguer* ,bespringen' (vom Hirsch), also haben wir die Bedeutungsreihe: ,coïre' — schlagen, quälen' — ,verunstaltetes (geschlagenes) Tier oder Frucht' — ,Tier oder Frucht mit vertrockneter, verschrumpfter Haut' usw. Also eher *dagonne + corne* als *décorne + dague.*

dame ,Schlackendamm' des 17. Jhdts. ist „gotisch **dăm* (zu gotisch *faurdammjan* ,verdämmen'), die feminine Form vermutlich in Anlehnung an *fossa.*" **Gotisch im Franz. des 17. Jhdts.!** Man staunt, wieviel Gelehrsamkeit und wie wenig gesunden Menschenverstand ein Etymologe braucht. Der Gedanke, dafs das frz. *dame* ,Dame' vorliegen könnte, kommt so einem ,gotischen Menschen' gar nicht, wenn auch Pierrehumbert das von G. zitierte schweiz-frz. *damette* ,Pforten einer Palissade' (auch ,eine Art Orchidee', ,Primel' usw.) zu *damette* ,petite dame' stellt und mit synonymem *etava* = statua vergleicht und anläfslich des ebenfalls von G. zitierten berry. *dame* ,übrig gelassene Erdschicht in einem aufgeworfenen Graben' (übrigens auch die schriftfrz. Bdtg., *Dict. gén.* sagt: ,petite éminence de terre laissée comme témoin pour marquer la profondeur de la tranchée et mesurer le travail' und *témoins* heifst auch dasselbe wie *dame*!) auf *gentilhomme* verweist, wo zu lesen steht: „On appelle *plaque de gentilhomme* une plaque de haut fourneau, placée perpendiculairement à la *damme* . . ., et la soutenant . . . Nos fondeurs, ayant pris le *damm* de la métallurgie allemande pour une *dame*, ont été amenés par un rapport d'idées ingénieux, mais tant soit peu libre, à personnifier ainsi une autre pièce du creuset qui retient la *damme*" (wobei natürlich das Zurückgreifen auf dtsch. *Damm* ein Irrtum ist!). Nun bedenke man noch, dafs in Berry *dame*, im Frz. *demoiselle* die Stampfe des Pflasterers heifst = it. *berta* urspr. ,Äffin', „weil sie aufrecht steht, zwei Arme



hat und vom Manne geführt wird, eine Art Puppe", Baist, *Rom. Forsch.* 12, 652: so wird es wohl nicht ‚zu poetisch' sein, alle diese Bezeichnungen der Technik statt auf Gotisches auf Französisches zurückzuführen. Der Erdhügel oder der ungefällte Baum (s. o. S. 584 *baliveau* ‚Schlaghüter'), die als Mafs dienen, sind dem Arbeiter ‚Zeuge', ‚Statue', ‚Aufseher' (*baliveau*), ‚Dame' — die ‚Dame' hat nichts zu tun als majestätisch dazustehen, vielleicht die Arme in die Hüften gestützt (wie die *dame-jeanne*, die zweihenklige Flasche!) — die ‚Frau' mufs arbeiten. Der Arbeiter, der selbst eine ‚Frau' hat, nennt ‚Dame', wer nur ‚zuschaut'. Die Pflasterer und Dammarbeiter sind eben poetischer als die Universitätsprofessoren. Merkwürdig bleibt nur, dafs ich bei Benutzung derselben Hilfsmittel, die G. heranzieht, immer zu diametral verschiedenen Resultaten komme — wahrscheinlich mea maxima culpa.[1]

dandy ‚Stutzer' ist bei Bonnaffé, *Dict. des anglicismes* schon 1820 belegt.

dans, deça: ich verstehe nicht, wieso *de* in afrz. *dedens* und *deça* „attributivische Unterordnung" ausdrückt.

déboire ‚übler Nachgeschmack': besser als debibere ‚austrinken' > ‚das Letzte trinken' wäre **desboire* ‚schlecht trinken' wie *deschanter* ‚diskantieren' und dazu postverbal afrz. *desboi(t)* und substant. Inf. *desboire* ‚schlechter Trunk' > ‚übler Nachgeschmack'.

dèche. Wenn man sich gegen eine offenkundige Tatsache wehren will, so beschafft man sich eine Pariser Autorität: „nach einem im Rotwelsch beliebten Abkürzungsverfahren verkürzt aus *déchéance*, A. Thomas". Aber ich frage E. Gamillscheg und A. Thomas, ob man sagen kann **battre la déchéance* (wie *battre la dèche*) und ob das Vorhandensein eines lexikalischen Typus in frz. Dialekten in anderen Fällen nicht benutzt wird, um das Nachwirken eines alten Wortes zu erweisen.

dégringoler: zu *gringole* ‚Dachrinne', einer „unerklärten Nebenform von *gargouille*"! — dafs beide lautmalend sein könnten, ist für G. keine Erklärung. Ein ital. *gringolare* ist aber nicht „unsicher", sondern kommt noch heute z. B. in Triest vor (vom kollernden Magen), also deutlich lautmalend. Und hier schliefse ich auch an sp. *hablar en gringo* ‚ein unverständliches Kauderwelsch sprechen', wovon *gringo* ‚Ausländer' in Lateinisch-Amerika.

délivre: warum von vlt. **deliberum* statt von frz. *délivrer*?

dépêche: ist eine *Depesche* ein ‚Eilbrief'?

„***derby*** **‚Derby', 19. Jhdt., aus englisch *derby*".** Ein aufschlufsreicher Artikel! So können wir weitere Artikel erwarten: „*strike* ‚Strike' aus engl. *strike*", „*toast* ‚Toast' aus engl. *toast*", „*bolchévik* ‚Bolschevik' aus russisch *bolschevik*", „*Kaiser* ‚Kaiser' aus dtsch. *Kaiser*" ...

---

[1] Ich gestehe gern, dafs ich, als ich die Definition des *Dict. gén.*: s. v. *dame* „... laissé comme témoin ..." las, im voraus wufste, ich würde unter *témoin* die Bdtg. ‚Erderhebung usw.' finden. Und so war es nun auch!

déserles ‚stumpfe Schere der Tuchmacher', bei Schmidlin *forces désertes* ‚stumpfe Scheren' soll zu *déserter* ‚ausreuten' (statt *desserler*) gehören. Weil doch die Tuchmacher ausreuten! Und wie sollte der adjektivische Gebrauch (‚stumpf' bei Schmidlin) sich erklären? Behrens hat mit Recht *désert* ‚wüst' herangezogen, das im Altfrz. auch ‚nichtig' (‚vain, sans effet', God.) bedeutet. Vgl. vanus selbst in Fällen wie sp. *hilvanar*.

desserte: warum ein **deservitare*, wovon **deservita* Postverbal, statt einfach ein **desertum* (prov. *deserta* ‚récompense' wie rum. *fert* aus *fervere*) zu *deservire*? Vgl. lautlich prov. *cogorda* usw.

didelphes: l. δελφύς st. δελφός.

diète: wie G. dem *Dict. gén.* (der es selber Ducange nachschreibt) nachschreiben kann, dafs mlat. *dieta* von lt. *dies* abgeleitet ist? Vielmehr = δίαιτα, lat. *diaeta*, wie Schultz, *Dtsch. Fremdwörterbuch* s. v. *Diäten* richtig erklärt.

discale: ich kann mir kein zu **discalare* „erweitertes" ital. *scalare* denken. Im Savary steht das frz. *discaler*, so dafs *discaler* einfach frz. *caler* + *dis-* von *distribuer*, *disjoindre* usw. sein wird.

dito ‚desgleichen' ist im 18. Jhdt. (nicht 13.!) belegt. G. schreibt gehorsam dem *Dict. gén.* die Erklärung ‚*detto* + Einwirkung von frz. *dit*' nach. Es ist beschämend, dafs die Germanistik besser Bescheid weifs: Schulz belegt schon im 16. Jhdt. in der deutschen Kaufmannssprache *ditto* und gibt auch die richtige Erklärung: im 16. Jhdt. belegtes ital. *ditto*. G. hätte nur im Petrocchi nachsehen oder sich an ital. *ditta* ‚Firma', älter auch ‚Glück', erinnern brauchen.

dolmon ‚voiture de transport s'ouvrant à deux battants par le haut' 19. Jhdt. = dem *dromon*, dem Segelschiff des Mittelalters. Gemeinsam: dafs sie Transportmittel sind und vag anklingen! Mit derselben Logik kann man die Identität von *pullman-car* und *poulie* ‚Hebekran' beweisen.

dosse bedeutet ‚Baumschwarte' ‚première planche sciée dans un tronc d'arbre dont le côté non équarri est rond et couvert de son écorce', was etwas anderes ist als die ‚Schote' (afrz. *dousse* = dolsa), ferner weist die Bdtg. ‚partie convexe d'un osselet' doch deutlich auf *dos* (*Dict. gén.*), wie *dosse* ‚Stützbalken' nach G. selbst auf *dosseret* ‚Eisenschiene zur Verstärkung' weist.

dossier ‚Rückenlehne', ‚Umschlag eines Aktenbündels', ‚Aktenbündel' enthält, eben weil die ursprüngliche Bdtg. ‚Rückenlehne' ist, nicht das ‚Suffix der Einfassung' (wie in *herbier*, *chéquier*).

douche: ital. *doccione* ist Mask., daher Ableitung von *doccia*, nicht Fortsetzung eines lat. *ductiōne*. Dagegen könnte der lateinische Nominativ *ductio* in *doccia* leben wie in belluno. *naraccia* = generatio, wenn Salvioni recht hat (vgl. *REW* s. v.). Vgl. noch vallevent. *duča* ‚abschüssiger Pfad' (neben comelico. *dizzon* ‚dass.') *Arch. rom.* 10, 109.

douci ‚Schliff des Spiegelglases' — warum nicht substantiv. Partizip wie *le poli*?

douillage: die Wörter dieses Artikels sind in der Bedeutung hergerichtet, um die Etymologie fränk. *dulli* ‚toll' vorzubereiten (die

Anführung der Quellenworte bei der Bedeutung wie im *FEW* ist empfehlenswerter): *douilleux* heifst nicht nur ‚schlecht gewebt, ungleich breit', sondern auch ‚dont le tissu ... est ridé', was immerhin die Beziehung zu ‚mou, lâche' (*Dict. gén.*) ermöglicht. Afrz. *doille* heifst nicht ‚lässig, roh, toll', sondern nach God. ‚doux, tendre, mollet, mou' (vor allem physisch, auch *paroles crasses et doilles*), *doille de vin* ‚ému par le vin' (‚schlaff'), „*doille* semble exprimer l'idée de tristesse" (*li vilains rudes et doilles*, von G. offenbar als ‚roh' aufgefafst). Somit ist das fränk. **duli* nicht nötig, da wir mit *doille* = ductilis (G. s. v. *douillot*) auskommen. Wenn *doille* ‚weich' = ductilis ist, verstehe ich übrigens nicht, wieso *andouille* (s. o. S. 576) nun gerade **anducla* sein mufs, nicht ductilis sein kann.

drageoir ‚kreisförmige Riefe ...' scheint mir vom *Dict. gén.* richtig (im Gegensatz zu G.) zu *drageoir* s. v. *dragée* bezogen.

driller ‚glänzen', 16. Jhdt. „ursprünglich von Diamanten gesagt, ist Kreuzung von *briller* mit dem Anlaut von *diamant*". Das „ursprünglich von Diamanten gesagt" ist aber mit Stern zu versehen, denn *driller* wurde von Funken, Feuer, Sternen, Stahl, Augen, Edelsteinen gesagt, aber ein Beleg gerade für den Diamanten fehlt. Dafs sich *briller* und *diamant* kreuzen, ist von vornherein unwahrscheinlich. Etwa dtsch. **dlänzen* statt *glänzen*? *Driller* ‚laufen', ‚wimmeln' (von Ameisen gesagt, Littré) führt ohne weiteres zu (unruhig) ‚funkeln', ‚glänzen'. Umgekehrt afrz. *luire* ‚leuchten', ‚springen'.

duc ‚Ohreule' — und lautmalerische Absichten lägen bei dem *u*-Wort nicht vor?

duire: *il me duist* nicht ‚es wird mir zugeführt', sondern intransitiv, vgl. oben S. 580 über *afiert*.

ébaubir — nicht umgestaltetes *abaubir*, sondern das *ex-* erklärt sich aus der Vorstellung des Aus-der-Ruhelage-Herausgebrachtseins (vgl. *étonner*, *hébéter*, *ébaudir*).

ébauche: ein vielstöckiges, daher luftiges Hypothesengebäude! nur zwei Punkte: 1. afrz. *esbochier* ‚entwerfen' des 14. Jhdts. könne nicht zu afrz. *bauc* ‚Balken' gehören, „weil die alten Formen ... ein stammhaftes *-o-* sichern" — wie will G. das im 14. Jhdt. beweisen, wo *osberc* schon im Rolandslied ein *halsberg* > **ausberc* darstellt? 2. ptg. *bouçar*, *boiçar* ‚roden', *bouça*, *boiça* ‚Steppe' soll zu dem obigen afrz. Wort (Bdtg. ‚entwerfen'!) und aprov. *esbosigar* ‚reuten' gehören — aber siehe, das portg. Substantiv gehört zu *balça* ‚Steppe' mit *oi*, *ou* wie in *outro*, und miranda. *boucica* ‚Steppe' hat nicht „ähnliche Abl." wie das prov. Wort, sondern ein *-iccus*.

ébraser (*embraser*) ‚Fenster- und Türöffnungen ausbrechen'. Das mangelnde Sprachgefühl G.'s zeigt sich hier, indem er die häufigste Ableitung dieser Wortfamilie, die zugleich auch den Schlüssel zur Erklärung gibt, wegläfst: frz. *embrasure* (*d'une fenêtre*) ‚Schiefsscharte', ‚Ofenhals', ‚Heizloch', ‚Fensternische', ‚Türöffnung' — und warum tut er das? weil *embrasure* zufällig weder im *Littré* noch im *Dict. gén.* steht. Und was ist die Folge? Dafs er die

Wortsippe statt aus *braise*, *embraser* aus *briser* + *écraser* (!) erklärt ... Buchwissenschaft!

ébronder ‚den Draht vom Glühspan [nicht ‚Grünspann'!] reinigen', 19. Jhdt.: „vielleicht Kreuzung von *émonder* [‚die Äste abschneiden'] mit einem zweiten Wort, das afrz. *bronde* ‚Zweig, ... oder *brosse*, oder *bran* ‚Schmutz, Rückstand', sein kann." Ich fahre im selben Stil fort: „... oder *brin* oder *branche* oder südfrz. *esbrounca* ‚élaguer' oder *brocher* oder *broute* oder *bruine* oder anderen mit *br-* beginnenden Wörtern, s. *Dict. gén.*, oder *ébrancher* mit *immonde* oder *bronde* ‚Zweig' oder mit anderen *-onde*-Wörtern gekreuzt, s. ein Reimwörterbuch ..." Wie erklärt sich aber G.'s Musterkarte? Er hat die Wortbedeutung nicht genügend ‚fixiert': der Druckfehler ‚Grünspan' für ‚Glühspan' ist die Folge eines Sehfehlers: dtsch. *Glühspan* definiert Sanders ‚die leicht abspringende Rinde, womit das Eisen in der Glühhitze sich überzieht'. Hätte G. diese Bedeutung sich ‚vor Augen' geführt, so wäre er bei dem einen *bronde* ‚Zweig' geblieben, vgl. etwa südfrz. *esbroundelá* ‚casser les brindilles d'un arbre, couper les croûtons du pain'. Die Sprache ist einliniger als G. glaubt.

ébrouer 2 ‚schnauben' — warum nicht direkt zu dem norm. *brouer* ‚schäumen' unter *ébrouer* 1?

écagne ‚kleine Strähne' — warum zu Schottisch-Irischem statt zu dialfrz. Reflexen von canis, vgl. zur Form frz. *cagnard* ‚Faulpelz', dijon. *écagnards* ‚courbature' (Sainéan, *Le chien*, S. 33), zur Bedeutung etwa sp. *cadejo*, cat. *cadell* ‚kleine Strähne' = catellus ‚Hündchen' (García de Diego, Beiheft 2 zur *RFF*, S. 45). Mistral denkt bei *escagna*, *escogno* an canna, „parce que les dévidoirs sont ordinairement faits de roseaux".

écarquiller: natürlich ist Schuchardts Ableitung, die schon die Littré's und Jaubert's ist, die richtige: in meinen Hilfsmitteln kann ich kein *écartiller* des 16. Jhdts., das neben *écarquiller* des 16. Jhdts. stünde, entdecken und aufserdem hat Jaubert *carquille d'œuf de noix* ‚coquille'.

échanger; afrz. *essangier* ‚ausschweifen' = **ex-salicare* (zu *sale* ‚schmutzig'); G. semble se moquer du lecteur, wie G. Paris in ähnlichem Fall einmal geschrieben hat. **exsaniare* wäre ‚lautlich nicht möglich': also *lange* = *lanica, *linge* = *linica??.

échaudis: „sieht aus wie ein niederländisches **schōt-īsen*". Bravo! Nur rate ich, *échaudis* mit dem Artikel *échaudillon* des *Dict. gén.* zusammen zu betrachten.

écoeurer: das unmögliche *ascra* erscheint noch immer, trotz meiner Bemerkungen *Ztschr.* 43, 761 ff., weil G. sich schwer entschliefsen kann, einen gehabten Einfall zu verleugnen. Ich erwähne noch für *coeur* die Wendungen *Le coeur me manque* und *Je suis encore en défaillance du mal de coeur que cela m'a donné* bei Molière, Critique de l'École des Femmes Sz. 3, ferner dafs schon agriech. *καρδία* für ‚Magen' verwendet wurde, weil für diese Vorstellung kein Wort vorhanden war, wie Kretschmer, *Germanist. Forsch.* (Wien 1925), S. 14 nachweist, daher heute *kardialgie* ‚Magenkrampf'.

écoperche ‚Kranbalken'. Von einem Wort, das in den verschiedensten Formen im 14. Jhdt. (*escruepierche*, *escouberge*, *escoberge*, *esc(h)a(m)perche*) und ebenso heute (*camperche*, *écoperche*, *goberge*) vorkommt, dabei in den ältesten Belegen, soweit wir aus God. ersehen können, nicht ganz die heutige Bedeutung aufweist, sondern ‚cloison, palissade, petit ais' usw., einfach die Form *escrueperche* herauszugreifen und sie nach deutschem Sprachgefühl zu zersägen in *escroc* ‚Schraube' + *perche* ‚Balken' (wobei doch nur ein ‚Schraubenbalken' herauskommen würde), scheint mir der Gipfel der Kühnheit. Hinzu gehört auch noch *escogriffe*, das urspr. bei Cotgrave die Bdtg. ‚langer Kerl' (also wohl = ‚lange Latte') hat, dann später ‚voleur, escroc' (nicht zu langued. *escoufia* ‚stehlen' + *griffe*, G.).

écorne ‚Beleidigung' (16. Jhdt.) soll *escharnir* + *cornu* sein, „da das Hörnertragen seit dem 13. Jhdt. als Eigenschaft der von ihren Frauen betrogenen Ehemänner angesehen wurde". Welche Logik (abgesehen davon, dafs nach dem Artikel *cornard* das ‚Hörnertragen' bis ins Altertum zurückreicht)! Und warum nicht *écorner* ‚enthörnen', ‚beschädigen' > ‚beleidigen' (z. B. anj. *écorner* ‚blesser de qq. manière, écloper, infliger un horion')?

écornifler ‚erschnappen': Welche abwegige Idee, wegen eines vereinzelten anj. *écornifier* das urspr. Argotwort aufzulösen in *écorné* + *-fier* ‚enthörnt machen' > ‚stehlen' (!!), ähnlich soll *ébornifler* ein **éborgné* + *-fier* sein. Man staunt, welche Kritiklosigkeit und welches Anti-Sprachgefühl G. seinen Lesern zumutet! Warum blieb denn *cocufier*, *mystifier* unverändert? Dabei gibt G. selbst s. v. *ébouriffé* eine Möglichkeit für das Entstehen des burlesken Verlängerungssuffixes an! Anders Sainéan, *Les sources* II, 326.

écran ‚Ofenschirm' ‚aus fränk. **skrago* > afrz. **escraon*' — vielleicht als **escranc* zu afrz. *cranche*, *chancre* ‚Krebs', vgl. zur Bdtg. (‚chassis de bois ...' *Dict. gén.*) ital. *cancello* ‚Gitter'?

écrouir ‚schmiedehart machen' nicht zu *cru* und schon gar nicht zu *écru* (gibt es Inkohativa von Partizipien des Zustandes?), sondern zu prov. kat. *croi* ‚hart', ital. *incroiare* ‚hart werden' (*REW* 2338). Auf frz. Gebiet sehe ich vor allem die moralische Bdtg. (‚grausam, bös') entwickelt, vgl. aber z. B. ital. *croio* ‚simile al cuojo bagnato, e poi risecco' (Fanfani).

égrillard: die mangelnde Dokumentierung G.'s führt zu einer konstruierten Etymologie. Nach Sainéan, *Les sources* I, 350 heifst das Wort urspr. ‚Strafsenräuber', nur würde ich nicht die S.'sche ebenfalls wenig einleuchtende Erklärung annehmen, sondern das Wort zu der Sippe von *écrille* ‚Fischwehr, Teichgitter', *égrilloir* ‚Wasserschutzwehr, Teichrechen', also in letzter Linie zu *grille* beziehen: wobei die Opfer mit Fischen verglichen wären, die nicht herausgelassen würden aus dem Gehege, vgl. *griller une jeune fille* ‚ein junges Mädchen einsperren (in ein Kloster)', oder zu *écriller* ‚glisser, s'échapper' — dann von der Schnelligkeit beim Diebstahl.

émeutir ‚sich um ein Amt bewerben (beim Malteserorden)' gehört zu *émeute* ‚Aufruhr', vgl. ital. *brigar una cattedra* neben *briga* ‚guerra'.

empeigne: nach dem unmöglichen **impedina* ein noch unmöglicheres **antepedina*, wo Wagner, Beiheft 4 zu *W. u. S.*, S. 106 *pecten* als Erklärung erwiesen hat!

empeigner: weil im 14. Jhdt. ein *empeignier* ‚stoſsen‘ belegt ist, muſs das Wort der Weber des 19. Jhdts. noch nicht mit ihm identisch sein: das *empeigné* des 19. Jhdts. heiſst ‚mit so oder soviel Fäden in der Kette‘, *empeigné clair* ‚mit wenig Fäden an der Kette‘: man denke an den Weberkamm (auch frz. *peigne*), den Rahmen mit Stäben, welche die Fäden der Kette auseinanderklemmen.

empiffrer — warum wieder einmal Kreuzung *piffre* + *brifer*?

empouter: das gallorom. **impeltare* würde ich zu lat. *pella* ‚Schild‘ stellen. *pella* ist ja in Spuren nach *REW* 6381 im Frz. erhalten. Zur Sache vgl. die Bemerkung in Brockhaus, *Konv.-Lex.* s. v. *Veredelung* anläſslich des ‚Okulierens‘: „man überträgt schildförmig vom Edelreis getrennte Augen ... auf einen Wildlung, indem man diesen mittels des Okuliermessers ... mit einem bis auf den Splint gehenden T-förmigen Einschnitt versieht, nach Lösung der Rinde ... das Auge so einschiebt, daſs der Querschnitt des Schildchens genau mit dem entsprechenden des Wildlings zusammenpaſst und dann, das Auge freilassend, verbindet.“ Man sieht das Übliche: eine richtige Etymologie ist einfacher und bildhafter als die unrichtigen (**impellītus*, Abl. von *pellītus*, Gamillscheg; *impotare + impellere, Meyer-Lübke).

encasteler: ‚vollhufig werden‘. Wie G. nicht sieht und sich nicht zu sehen bemüht, zeigt die Erklärung: Entlehnung aus ital. *incastellato* ‚verstärkt‘. Dies kommt daher, daſs S.-V. *encastelure* mit ‚Hufzwang, Vollhufigkeit‘ übersetzt, im dtsch.-frz. Teil allerdings für letztere Pferdekrankheit *pied comble* einsetzt: *cheval encastelé* ist nach Rolland, *F. pop.* 4, 170 ‚qui a le talon trop étroit‘ (auch Rolland übersetzt *Vollhuf*), dagegen *pied comble* 4, 182: ‚celui dont la sole, au lieu d'être creuse comme à l'état normal, est bombée et porte sur le sol‘. Die Vollhufigkeit ist also eine Art Plattfuſs des Pferdes. Man sieht, für keine der beiden Krankheiten paſst das Bild der Verstärkung. Aber G. hätte nur bei Fanfani nachsehen brauchen: *incastellatura* ‚dolore del piè del cavallo, cagionato dalla siccità dell' ugna e de' quarti che comprimono le due parti, e costringono il cavallo a zoppicare, perchè la forchetta è troppo *serrata*, e non ha la sua naturale larghezza‘ und daneben *incastellarsi* ‚chiudersi nel castello‘ (vgl. auch frz. *homme encastelé* ‚beschränkter Mensch‘). Also nicht von ‚Verstärkung‘, sondern von ‚Einsperrung‘ ist auszugehen.

enceinte ‚schwanger‘: die Erklärung *incincta* ‚ungegürtet‘ kann historisch stimmen, zweifellos aber mischt sich die Vorstellung des ‚Gegürtetseins mit dem Kinde‘ ein (*enceindre*): vgl. die Erklärung Couarrubias' „porque tiene ceñida la creatura“, ital. (bei Villani) *rimase incinta di uno figliuolo* und die Ausdrucksweise (1465) *du fruict qui estoit autour d'elle* bei Ménage-Le Duchat. Dies war



durch das Schwinden des negativen *en-* gegeben (vgl. das Abfallen des *in-* in ital. *fante*).

enclume. Das *l* stammt — woher? nach G. aus gall. **klado* ‚brechen, zersplittern', das (s. *enclotir*) selbst nicht erhalten ist . . . „vgl. wegen einer ähnlichen Kreuzung *orteil*" — das aber selbst, wie ich seit Jahren schreibe, *arteil* + *ongle* sein kann. Findet der Keltomyste wirklich kein roman. Wort als ‚Kontaminanten'? wie wäre es mit clavus? auch ‚begrifflich unwahrscheinlich'?

encoquer: der Exotismus geht soweit, daſs man dieselben Bedeutungswandlungen, die bei einem entlehnten Wort in dessen Ursprungssprache vorkommen, dem romanischen nicht zubilligt: *encoquer* soll dissimiliertes **enconquer* sein, von ndd. *kunke* ‚Schlinge', daraus rückgebildet *coque* ‚Kinke, falscher Knoten am Schiffe'! Aber *kunke* selbst geht wohl auf *concha* ‚Schnecke' zurück, wie Schuchardt *Rom. Et.* 2, 44 nachweist — warum soll also *coque* ‚Schale, Muschel' > ‚Kinke' nicht möglich sein! Und warum, wenn schon der Dissimilationsweg gewählt wird, nicht romanisches **enconquer* > *encoquer*!

encrouer: afrz. *crou* ‚Haken' kann auch ich nicht finden, aber ein afrz. *croaille* ‚Gabel', das zu afrz. *a fourkes encrouer* paſste.

enduit: warum *enduire* ‚überziehen, umkleiden', inducere + induere, das nirgends im Rom. erhalten ist?

engoulevent ‚Ziegenmelker': eine Vermutung, die bei Henry, *Lex. étym. d. bret. mod.* S. 137 ganz schüchtern sich vorwagt, wird bei G. zur Sicherheit: Ableitung aus den bret. *golvan* ‚Sperling'. Grund: „bei unabhängiger Bildung wäre statt *vent* wohl ein anderes Objekt des Verschlingens gewählt worden". Aber it. *fottivento*, sp. *papavientos*, engl. *windsucker*, die Riegler in „Wind und Vogel" anführt, sind beweisend. Was soll der in der Luft mit offenem Munde fliegende Vogel anderes trinken als Wind? Der das Tier benennende Mensch sieht an dem Tier etwas, vom Menschen aus betrachtet, Sinnloses, vgl. die auf Menschen bezogenen Schimpfwörter *faucheur de brouillard*, *briseur de courants d'air*, die Nyrop, *Dän. Sitzgsber.* 1927, S. 19 und 57 anführt. Selbstverständlich existiert der ganze folkloristische Reichtum, den Riegler vor uns auszubreiten weiſs, um diese Vorstellung des Windtrinkens zu erklären, nicht vor der brutalen Zusammenstellung *engoulevent* ‚Ziegenmelker' = *golvan* „Sperling". Bedeutung, Wortbildung, Geographie stimmen nicht — aber: Keltisch ist Trumpf! Es ist ein Mittel, um unsere Wissenschaft zur Esoterik, die ihr widerwärtige Neuerer nehmen, zurückzuführen . . .

engueuler ‚ausschimpfen' „verstärkende Abl. von *gueuler* dass." — nein nicht ‚dass.', denn frz. *gueuler* heiſst nicht ‚ausschimpfen, sondern ‚laut schreien' während es *engueuler quelqu'un* heiſst, daher zu *gueule* wie *emboucher* zu *bouche*, wie *Dict. gén.* angibt. *engueuler qc.* heiſst ursprünglich ‚jem. in den Mund nehmen [schimpfend]', ‚durchkauen'.

enhendé: man sollte von G. erwarten, daſs er die vom *Dict. gén.* vorgeschlagenen Etyma wenigstens in den Wbb. der Urprungssprachen

nachschlägt: ein sp. *enhendido* kann ich in meinen span. Hilfsmitteln nicht finden. *croix enhendée* definiert *Dict. gén.* ,dont les bras se terminent par deux crochets du milieu desquels sort comme un fer de lance' — den gesperrt gedruckten Teil ersetzt G. durch ,rückwärts gekrümmt', was die richtige Etymologie verunmöglicht: afrz. *hanste*, norm. *hât* ,Lanze' (*REW* 4072), bei Oudin die Abl. *enhanter* ,enhastar', bei G. *ante* 2, *ente* 2 (,Verlängerungsstück an der Rute eines Windmühlenflügels').

entre-pied ,Fufsgestell' > ,Teil des oberen Mühlsteins, welcher in den unteren eingreift' scheint mir, da sich doch der obere Mühlstein bewegt, noch immer plausibler als Abl. von einem konstruierten **entre-piéter*, das ,ineinander eingreifen' heifsen sollte (wieso? höchstens **s'entre-piéter*!).

enveloppe: „ein gallorom. **volūp-* ,Hülle', das wohl gallisch ist; doch nicht zu schott. *foluich* ,einhüllen'" (was von G. früher behauptet worden war) — und paar Zeilen später: „*faluppa* ... ist die galloromanische Entsprechung des angesetzten gallischen **volup-* ,Umhüllung', mit Dissimilation". Hier kann man den Kelto-Fetischismus beobachten: hat man keinen gallischen Götzen, so mufs man ihn erfinden, damit es ihn gebe. Ich weise darauf hin, dafs im Span. wir das Entstehen des Suffixes *-apo* aus Kontaminationsbildungen vor uns sehen — warum sollte *-oppe* in *enveloppe*, *escalope* usw. nicht auch innerfranzösisch sein?

épaler: mein Kluge (7. Aufl.) sagt nicht, dafs mlat. *pagilla* aus dtsch. *Pegel* (bzw. fzänk. **pagil*) stamme, sondern das Richtigere, dafs beide auf den lat. Stamm *pag-* in *pactum* zurückgehe.

épart ,Wetterleuchten' soll zu bair. *spratzeln* ,spritzen' usw. gehören, weil *espartir* ,trennen, sich spalten' „begrifflich bedenklich" sei, *espart* könnte eher ,Sonnenstrahl' als ,Blitz' bedeutet haben. Diese begriffliche Bedenklichkeit G.'s kommt mir bedenklich begrifflich, allerdings auch bedenklich unbegreiflich vor: Der Blitz trennt offenbar in Berlin nicht Luft und Wolken, dort tut das nur der Sonnenstrahl. Aber merkwürdig, die Franzosen sind so unbegreiflich unbedenklich gewesen, zu sagen *tonoit et espartoit li eir* (God.)!

éparvin ,Spat' zu fränk. **spadwâni* ,Verfall durch die Spatkrankheit' — ich hätte gedacht, dafs ein solches Kompositum ,Spat-Verfall', also ,Gesundung von der Spatkrankheit' bedeutet hätte. Aber die Kenner des Urfränkischen wissen es besser. Ist eigentlich Le Duchat (bei Ménage) wissenschaftlich überwunden, der für *éparvin* dtsch. *überbein* oder *sperbein* heranzieht? ... Ich halte es noch immer mit Diez und Ménage, die an den ,Sperber' erinnern, vgl. sp. *esparaván* ,Sperber' und ,Spat', kat. *esparverany*, *esparverenc* ,Spat' neben *esparver* ,Sperber', *esparverarse* ,erschrecken, scheu werden' (ähnlich bearn. *esparboula*); man beachte, dafs das Wb. der span. Akademie die Bewegung des spatigen Pferdes beschreibt: ,levantando las extremidades ... como si se quemara'.

éponge ,Stollen des Hufeisens' (= die rechtwinkelig vorgebogenen Enden der Hufeisen als Vorsprünge). Ich frage mich, ob wir nicht

an *esponde* ‚Wirbel‘ bei Mondeville, neben *espondille*, also offenbar = *spondylum* ‚runder (Hals)-Wirbel‘, anknüpfen sollen, hierher vielleicht auch das *esponde* ‚en terme de vénerie, les côtés du pied des bêtes à pied fourchu‘.

époularder ‚Tabaksbündel reinigen‘ — *époutiller*, *épointiller*, nprov. *poulidà* — Herz, was willst du noch mehr? Warum nicht zu *poularde* ‚Kapaun‘? vgl. ital. *cappare* ‚aushülsen, auslesen, wählen‘ neben *cappone* ‚Kapaun‘, *chapoter* ‚dégrossir le bois avec la plane‘ *REW* 1641, cuba. *capar* ‚Seitentriebe ausschneiden, bei der Tabakspflanze auch die Tabaksblätter ernten‘, E. Richter, „Tabak-Trafik“, Kap. 9 in „De Spiegel van Handel en Wandel“ II/9. Man beachte, wie Voltaire in seinem Gespräch zwischen Kapaun und Poularde letztere die ihr angetane schmerzliche Operation beschreiben läſst (zitiert nach Brandes, „Voltaire“ II, 273): „Eine verfluchte Dienstmagd nahm mich auf die Knie, jagte von hinten her eine lange Nadel in mich hinein, bohrte sie in die Gebärmutter, rollte diese um die Nadel, zog sie heraus . . .“

éprendre ‚sich entzünden‘ = **exprendere* + fränkisch *brinnan*‘!! Die armen, von den Germanen unterdrückten Franzosen! *feu* ist dann offenbar *focus* + *Feuer*, *charbon* = *carbo* + *Kohle*, *éteindre* = *exstinguere* + *stillen* usw. . . .

équinter (19. Jhdt.) ‚einen Riemen spitz zuschneiden‘ zu afrz. *acointer* ‚instandsetzen‘? Echtester Gamillscheg! Vgl. vielmehr nprov. *esquinta* ‚déchirer, mettre en lambeaux’.

errement — hier, wo (wie bei *enceindre*) nun wirklich einmal eine volksetymologische Umdeutung vor unseren Augen platzgreift (*errement* wird in der heutigen Sprache öfters zu *erreur* bezogen), schweigt der Spekulativist sich aus.

esbroufe: nprov. *esbroufa* ‚aus den Nüstern spritzen‘ „ist in alter Zeit nicht belegt, daher wohl entlehnt aus it. *sbruffare* ‚bespritzen‘, aus langobard. **sprōwan* ‚sprühen‘“. Die Provenzalen muſsten warten, bis die Italiener ihnen das lautmalende Wort für ‚spritzen‘ lieferten, und die Italiener haben natürlich die Langobarden beerbt. Daſs beide Völker aus sich heraus **bruf-* für ‚spritzen‘ schaffen konnten, kann sich G. nicht vorstellen.

escampativos: die Abl. ist nach G. nicht geklärt: natürlich scherzhaft nach Fällen wie prov. *iniciativo*, *tentativo*.

escarbillat ‚aufgeweckt, boshaft‘ zu *cara-virar* ‚das Gesicht drehen‘, ‚die Partei wechseln‘, „zu *scarabaeus* bzw. *carabus*, Spitzer . . ., ist in der historischen Entwicklung nicht gestützt.“ Es gibt olympische und Ahasverus-Naturen: jenen ist eine Drehung des Kopfes schon Aufgewecktheit und Bosheit — die Ewig-Ruhelosen (Spitzer, jetzt auch Sainéan, *Les sources* I, 118, daselbst auch *écrabouiller* erklärt, vgl. auch Regula *Ztschr.* 43, 131) greifen in den Vergleichen, die sie einer angeblich ‚lebendigen‘ Sprache zumuten, zu unruhigen Tieren! Welch törichter Expressionisten-Wahn!

escarcelle: ein **skerpicella* ist durch *nacelle*, *clacelle*, die dem lat. Wortschatz angehören, nicht gestützt, ebensowenig *encrouer* (s. v.) = **incrocare* durch *affocare*.

escarmouche: ‚zu aprov. *escaramusa* — aprov. *escarar* ‚zerfleischen' + *musa* —', „prov. *escarar* dürfte zu dem gallischen **skar-* ‚trennen', ‚niederwerfen' ... gehören." Wunderschön, nur ist m. W. aprov. *escarar* einmal in nicht ganz sicherer Bedeutung belegt — das genügt aber G. für eine gallische Etymologie: wenn es auch das Wort nicht geben sollte, so mufs es doch eine gallische Etymologie haben! — Meine eigene Ansicht ist unrichtig wiedergegeben. Ich mache aufmerksam auf katal. *caramuixa* ‚verga seca del cánem', *caramutsa* ‚aubó sec', was auf das Hanfbrechen hinweist, vgl. zur Bdtg. frz. *bric*, prov. *brega* ‚Streit' zu *broyer* bzw. *bregar* ‚Hanf brechen'. Zu jenem *caramuixa* pafst sp. *escamujar* ‚beschneiden', *escamojar*, *escamondar* usw. (vgl. Jud-Steiger, *Rom.* 48, 147). Die auch sonst auftretenden *cara*-Formen (ptg. *escarapelhar* usw.) wohl aus *carminare*, *carylium*, *carpere*, *cardare* u. a. So bildet sich ein (*es*)*ca*(*ra*)-Präfix aus.

escarpe ‚Raubmörder, der vor dem Mord nicht zurückschreckt', zu *escarper* ‚couper en pente raide' (vgl. auch Sainéan, *Sources de l'arg. anc.*).

esclame: das afrz. Wort hat die Bdtg. ‚schwächlich, fehlerhaft, minderwertig' und soll Postverbal zu einem **esclamer* ‚schwächlich machen' sein, das selbst „Abl. von gallisch **clămo* ‚schwächlich', vgl. bretonisch *klañ*, griech. χλαμαρός dass." Bewunderung von Wissen und Wundern über die Kühnheit folgt dieser Erklärung. Aber warum schlägt G. statt des bretonischen Wbs. von Henry nicht das afrz. von Godefroy nach? Das Subst. (*es*)*clame* (auch *esclamasse*) heifst ‚(gerichtliche) Klage', wie ja bekanntlich *clamer* im Afrz. ein Juristenwort ist. Von *esclamer* ‚ausrufen' und ‚*klagen', von dem jenes Subst. Postverbal ist, aus versteht man ein postverbales Adjektiv *esclame* ‚défectueux, mauvais, au sens matériel et au sens moral', also ‚etwas, worüber man Klage führen mufs' > ‚kläglich' (das dtsch. Wort ist heute auch passiv ‚Klage hervorrufend', früher war es aktiv: ‚Klage übend'), gebildet wie *ferme* zu *fermer*.

escofier ‚töten': die klare Ableitung durch Sainéan aus dem Languedoc. wird verschwerfälligt durch ein aprov. *escofier* = *conficere*, was das vorliegende Bild der weggenommenen *coiffe* usw. abschwächt und undeutlich macht.

espagnolette: warum soll frz. *espagnolette* in der Bdtg. ‚Drehring bei Fenstern' nicht a priori zu *espagnol* gehören, vgl. auch *targette à l'espagnole* ‚Espagnolettstange', wo doch die Spanier im Abschliefsen ihrer Fenster vor der Sonne Meister sind, wo doch auch it. *spagnoletta* ‚quella spranga o ferro delle finestre, che va da su e giù o gira, per chiuderle e aprirle' heifst? Wie kann man *pêne* überhaupt erwägen?

LEO SPITZER.



Zur französischen Syntax.[1]

(Vgl. Zeitschr. XXXVI, 468.)

XIX.

Hat die Scheidung der neufranzösischen *ant*-Formen in veränderliche und unveränderliche etwas mit dem Unterschiede zwischen Zustand und Handlung zu tun?

Mit Recht erhebt Lerch in seiner Abhandlung „*Das invariable Participium praesentis im Französischen*" (s. Vollmöllers *Romanische Forschungen* XXXIII, 2, S. 369 ff.) Einspruch gegen die von Brachet und Dussouchet in ihrem *Nouveau Cours de Gramm. frç.* 1904 gemachte Aufstellung: «*Le participe présent exprime l'action, tandis que l'adjectif verbal exprime l'état*, die sich aufs engste an die Anweisung des *Arrêté ministériel du* 26 *février* 1901 anschliefst: „*Il convient de s'en tenir* — nämlich hinsichtlich der Scheidung von *participe présent* und *adjectif verbal* — *à la règle générale d'après laquelle on distingue le participe de l'adjectif en ce que le premier indique l'action et le second l'état.*» „Das kann doch ernstlich niemand meinen", so ruft Lerch aus, „dafs *une fille obéissant bien* eine Handlung verübt, *une fille bien obéissante* dagegen sich in einem Zustand befindet! Und *des esprits toujours agissants* soll keine Handlung sein?" Leider verfällt er S. 484 aber auch in den Fehler der französischen Grammatiker, indem er bei der Zerlegung des Partizips in ein *adjectif verbal* und ein eigentliches Partizip sagt, dafs bei dem ersteren „der ruhende Charakter des Adjektivs" (kann man z. B. bei *frayeur instantanée* von „von ruhendem Charakter des Adjektivs" sprechen?), bei dem letzteren aber „der momentane des Vorgangs" (ist bei *le soleil formant le centre de notre système planétaire* der Vorgang momentan?) „hervortritt". So tief ist diese Fiktion von Zustand (Ruhe) und Handlung (momentanem Vorgang) in uns allen verankert, dafs wir in dem Augenblick, da wir uns von ihr freizumachen versuchen, doch wieder unwillkürlich in sie zurücksinken.

Lerch nimmt nun freilich in dieser ganzen Frage einen höchst eigenartigen und wie im nächsten Artikel gezeigt werden wird, unhaltbaren Standpunkt ein. Er sieht in dem neufranzösischen

[1] Von einem langjährigen Nervenleiden wiederhergestellt, nehme ich die vor 13 Jahren abgebrochenen Untersuchungen zur französischen Syntax mit Erlaubnis des jetzigen Herrn Herausgebers wieder auf.

Verfahren bezüglich der *ant*-Formen lediglich eine durch irrtümliche Auffassung der Akademie von 1679 verursachte orthographische Schrulle, die er leidenschaftlich bekämpft.

Aber auch wer tiefer blickt und darin eine gewisse Ratio findet oder wenigstens empfindet, geht leicht fehl, wenn er ernstlich versucht, sich genaue Rechenschaft über den Unterschied zwischen der (veränderlichen) nominalen und der (unveränderlichen) verbalen *ant*-Form zu geben. Es scheint unmöglich, zwischen *une fille obéissant bien* (oder *obéissant à sa mère*) und *une fille bien obéissante* (*toujours obéissante*) einen anderen Sinnesunterschied zu finden als den — von Lerch mit Recht angefochtenen —, dafs im ersten Falle ein momentaner oder doch vorübergehender Vorgang („*action*") im zweiten ein dauernder Zustand („*état*") ausgedrückt sei. Und doch ist dem nicht so. Wählen wir statt der eben erwähnten (der oben genannten französischen Grammatik entlehnten), zwei andere Beispiele: *une femme bien aimante* und *une femme aimant la vertu*, so ergibt sich sofort, dafs hier weder von einem zeitlichen Unterschiede noch einem solchen wie Zustand und Handlung die Rede sein kann. Wie *une fillette joyeuse* zu *une fillette triste* werden kann, so kann auch *une femme bien aimante* — z. B. Kriemhild im Nibelungenliede — zu einer *femme bien haïssante* werden, und andrerseits liegt in *aimant la vertu* nicht das Mindeste, das darauf hindeutete, dafs diese Tugendliebe irgend einer zeitlichen Beschränkung unterläge, dafs sie erst zu einem gewissen Zeitpunkte erworben oder nach einer gewissen Zeit des Bestandes verloren worden sei. Und da es sich beide Male um dasselbe Verb *aimer* handelt, so wird man doch wohl sagen müssen, dafs auch beide Male in gleicher Weise entweder ein Zustand oder eine Handlung vorliegt, je nachdem man das Lieben als einen seelischen Zustand oder als eine seelische Handlung (bzw. Tätigkeit) auffafst. Eine Unzahl Verben lassen sich ja gleich gut der einen wie der anderen Kategorie einreihen, zumal „Zustand" und „Handlung" sich nicht nur nicht ausschliefsen, sondern auch jede „Handlung" (wie *j'écrivais une lettre* im Vergleich mit *j'écrivis*, *j'ai écrit une lettre* und engl. *I was writing a letter* im Gegensatz zu *I wrote it* zeigt) vom Sprechenden je nach Bedarf als Zustand gefafst werden kann.

Mir scheint, dafs man von einer anderen Seite an das Problem herangehen mufs. Nämlich so: Adjektiva können auf zwei Arten gebildet werden, einmal so, dafs man einem Seienden eine Eigenschaft im landläufigen Sinne, teils quantitativer (z. B. grofs, klein, zahlreich usw.) teils qualitativer, und zwar a) formaler (z. B. rund, eckig, gleichmäfsig usw.), b) materialer Art (z. B. golden, silbern, hart, weich usw.) beilegt, zweitens so, dafs man (statt einer der vorhin angedeuteten Besonderheiten) dem Seienden die Inhärenz eines Seins, Geschehens, Tuns usw. als ihm charakteristisch zuschreibt. Hierbei macht nun das Französische einen sehr feinen, allen anderen Sprachen völlig unbekannten Unterschied — woher er stammt, wird im folgenden Artikel dargelegt werden —,

einen Unterschied, der auch die Ursache geworden ist, warum sich die neuere französische Sprache mit der (von Lerch so geringschätzig behandelten) Akademieentscheidung von 1679 nicht begnügte, sondern an zwei Punkten und zu verschiedenen Zeiten über sie hinausging: von ca. 1700 ab kam (statt *la maladie empirante*, *on fit venir le médecin*) auf: *la maladie empirant* ... und seit ca. 1750 (statt *une maison appartenante à un tel*, was die Akademie 1679 ausdrücklich gebilligt hatte): *une maison appartenant à un tel*, ein Verfahren, das in Lerch einen förmlichen Entrüstungssturm erregt (S. 463). Die Sprache empfand es eben als etwas Wesensverschiedenes und daher im Ausdruck sauber zu Scheidendes, ob das zur Charakterisierung des betr. Seienden gewählte Sein, Geschehen, Tun usw. ihm in seinem vollen Begriffsumfange oder mit irgend einer Beschränkung und sei sie noch so gering, beigelegt wird. Eine solche Beschränkung kann sein 1. lokaler Art (vgl. *vivre* und *vivre à Paris*), 2. temporaler Art (*obéir* und *obéir toujours*)[1]; auch *ne pas* (*obéir*), womit immer besondere Betätigungen verneint werden, 3. modaler Art (*aimer* und *aimer bien*), 4. (bei intransitiven Verben) jede präpositionale Bestimmung (*appartenir* und *appartenir à qn.*), 5. bei transitiven Verben jedes (also auch ein reflexives) Akkusativobjekt (z. B. *réjouir* und *se r.* oder *r. qn.*).

Sobald nun dem Sprechenden bei der Auswahl eines Seins, Geschehens, Tuns usw. zum Zwecke der Kennzeichnung eines Seienden auch nur die leiseste Beschränkung einer der vorhin angegebenen oder ähnlichen Art in die Vorstellung tritt, verzichtet er auf adjektivische Charakterisierung und begnügt sich mit verbaler, und zwar indem er einfach das Sein, Geschehen, Tun usw. — nicht in abstrakter Form, das ergäbe den Infinitiv, sondern in konkreter, d. h. mittels der *ant*-Form — ohne präpositionale Verbindung, d. h. unmittelbar hinter der Bezeichnung des zu charakterisierenden Seienden ausspricht, also: *la maison portant le numéro* 40, nicht, wie Lerch so gern möchte: **la maison portante le numéro* 40. Wie eine solche, Lerch ganz unannehmbar erscheinende asyndetische Anfügung möglich ist, das habe ich ausführlich in der vor 30 Jahren (Bd. XX, S. 315 dieser Zeitschr.) angekündigten, inzwischen unter dem kürzeren Titel „Neuaufbau der Grammatik" vollendeten, aber zur Zeit noch nicht gedruckten „Grundlegung zu einem wissenschaftlichen System der Sprachbeschreibung" auseinandergesetzt, aus dem der nachfolgende Artikel das zur Erläuterung Nötige in zusammengedrängter Form bringen wird. Augenscheinlich widerstrebte es der Logik der sprachlich Gebildeten — denn nur diese führen den in Rede stehenden Unterschied wirklich durch; selbst Zeitungen greifen bei der Hast

[1] Also bei Nachstellung des Adverbs, wie es bei finiten Verbalformen vorgeschrieben ist: *elle obéit toujours*, *elle aime bien*, niemals **elle toujours obéit*, **elle bien aime*. Wohl aber *une fille toujours obéissante* und *bien aimante*, wie es ja auch *toujours gaie* und *bien gaie* heifst.



ihres Arbeitens oft genug fehl oder lassen leicht Druckversehen durchgehen — die *ant*-Form bei *les êtres vivants* und *les gens vivant à Paris* völlig gleich zu behandeln, da es sich im ersten Charakterisierungsfalle um „leben" schlechthin, im vollen Umfange des Begriffs, im zweiten jedoch um „in-Paris-Leben" handelt, so dafs, bei Anwendung der Flexion, diese die lokale Beschränkung streng genommen mit umfassen müfste: **les gens [vivant-à-Paris] + s* (vgl. engl.: [*Victoria, Queen of England*]*'s reign*, deutsch: „die [in-Paris-leben]-den Leute"). Etwas Derartiges nun ist im Französischen unmöglich. Diese Sprache verzichtet hier daher auf die nominale (adjektivische) Charakterisierung und begnügt sich mit der verbalen („gerundialen"). *Des gens *vivants à Paris* würde sie als „Lebende Leute in Paris" empfinden, und eine solche Ausdrucksweise würde in ihr — ich spreche natürlich nur von sprachlich Feinfühligen, Gebildeten — ähnliche Empfindungen auslösen, wie im Deutschen (auch hier nur bei Gebildeten) etwa die „Reitende Artillerie Kaserne", wie vor langen Jahren als Gebäude-Aufschrift in der Nähe des Friedrichsbahnhofs zu Berlin zu lesen war, oder die wohl nur scherzhaft gebildete Geschäftsangabe „kleingehackter Holzhändler". Mir scheint daher, Herr Leygues hätte sich in seinem Ministerialerlafs vom 26. Februar 1901 nicht damit begnügen sollen, in dem von ihm gegebenen Erläuterungssatz unter Hinweis auf den Unterschied zwischen „Zustand" und „Handlung" die Schreibung von *errant(s)* einfach freizugeben, sondern er hätte die Pflicht gehabt, den Sachverhalt durch die Erklärung zu regeln: *les sauvages vivent errants dans les bois* setzt *dans les bois* zu *vivent* in Beziehung (deutsch: „die Wilden leben in den Wäldern als Umherschweifende"), dagegen *les sauvages vivent errant dans les bois* stellt *dans les bois* als lokale Bestimmung zum *errer* dar (deutsch: „die Wilden leben als in den Wäldern Umherschweifende, sprachlich genau: „leben (im) Umherschweifen in den Wäldern.

XX.

Nominale und verbale *ant*-Formen im Französischen.

Lerchs Theorie, wonach das heutige, vom Ende des 17. Jahrhunderts stammende Verfahren des Neufranzösischen bezüglich der „Participia präsentis" lediglich die unerfreuliche Folge eines Irrtums der „Akademie" vom Jahre 1679 wäre, ist allgemein bekannt: Die (doch schon seit dem XII. Jahrh. wirksame!) Analogie der Adjektiva zweier Endungen *bon bonne* usw. hätte zwar wohl den weiblichen Partizipialformen auf *-ant* in pausa zu einem *-e* verholfen, also bei *une femme aimante*; aber nicht (bis gegen 1600!) bei enger syntaktischer Verbindung mit einem darauf folgenden konsonantisch anlautenden Wort — sei es Akkusativobjekt oder Adverb —, z. B. *une femme aimant la vertu*. Diese — nach Lerch „unflektierte Partizipialform"! — hätten die Akademiker für ein Gerundium (franz. *gérondif*) gehalten,

sich bei dieser Verkennung der wahren Sachlage — immer nach Lerchs Meinung — auch durch die ihnen im Plural entgegentretende, beiden Geschlechtern gleichmäfsig eignende *s*-Flexion (*hommes aimans la vertu* und *femmes aimans la vertu*) nicht beirren lassen, da dies *s* zwar geschrieben, aber nicht gesprochen worden sei, und hätten zu dem Singular *une femme aimant la vertu*, auch für den Plural die Schreibung *des femmes aimant la vertu* (wie auch *des hommes aimant la vertu*) eingeführt. Sie hätten also „einem ursprünglich rein phonetischen Unterschied nachträglich eine (irrige) syntaktische Rechtfertigung" gegeben, indem sie das — lediglich unflektiert gebliebene — Partizipium *aimant* in *femme aimant la vertu* für ein Gerundium erklärt hätten. „Später hätte man zwar eingesehen, dafs in diesen Fügungen von einem *gérondif* keine Rede sein kann, und diesen Terminus deshalb wieder aufgegeben, die Regel jedoch beibehalten, so dafs sie noch heute gilt." Inwiefern die im letzten Satze gegebene Darstellung der geschichtlichen Weiterentwicklung unvollständig ist, nämlich zwei bedeutsame Weiterbildungen der „Akademieregel" unerwähnt läfst, wird im Verlaufe dieser Abhandlung gezeigt werden.

Die im Vorstehenden dargelegte Theorie hat in ungehemmtem Siegeslaufe ihren Weg durch alle Lande gemacht, in denen man romanische Philologie treibt, ist in wissenschaftliche Sprachdarstellungen, ja sogar in einzelne Schulgrammatiken gedrungen, und ich habe, soweit mein damaliges Leiden mir die Durchsicht der Zeitschriften gestattete, irgendwelchen Widerspruch überhaupt nicht, wohl aber bewundernde Zustimmung, angetroffen. Schon das kann stutzig machen. Tiefschürfende, in das innerste Wesen der Erscheinungen eindringende Neuaufstellungen pflegen von der Mitwelt nicht einwands- und anstandslos aufgenommen zu werden, und insofern bringt auch in der Wissenschaft „viel Kampf viel Ehr".[1]

Noch mehr Bedenken aber mufs der Umstand erregen, dafs der Herr Verfasser seine neue Theorie mit einer Leidenschaftlichkeit, mit einer Erbitterung gegenüber allem, was zu ihr nicht stimmt, was sich ihr im französischen Sprach- und Schreibverfahren nicht fügen will, verträgt, wie sie — wenigstens in der romanistischen Literatur — völlig ohne Beispiel ist. Von der seit nunmehr zweieinhalb Jahrhunderten in Geltung befindlichen Lehre über das „Partizipium Präsentis" im Französischen sagt er in der Einleitung (S. 370): „Können wir es wirklich verantworten, der blühenden Schuljugend diesseits und jenseits der Vogesen solchen Unsinn einzureden? Diskreditieren wir damit den Sprachunterricht nicht wirklich?" So beginnt's, und von nun an giefst er die volle Schale seines Zornes teils in Scheltworten, teils in ironischer Verspottung nicht nur über die aus, die jenes Verfahren lehren, d. h.

[1] Ich entdecke nachträglich, dafs eine Zeitschrift, nämlich die *Zeitschr. f. franz. Spr. u. Lit.* (Rez. K. Morgenroth, Bd. XLIII, S. 48 ff.) die Schwäche der Lerchschen Theorie erkannt hat.

die Verfasser von Grammatiken und Schulbüchern, sondern auch über die, die es befolgen, und kein französischer Schriftsteller, auch der berühmteste nicht, der jenen „Regeln" gemäfs schreibt, findet Gnade vor seinen Augen.[1] Ein bekanntes Sprichwort sagt: „Wer schimpft, hat unrecht". Und Sprichwörter sagen manchmal die Wahrheit.

All dies sind natürlich keine Argumente, sondern nur *rationes dubitandi*, Dinge, die von vornherein Bedenken zu erregen geeignet sind. Aber diese Bedenken erweisen sich auch bei eingehender Prüfung der Sache je länger desto mehr berechtigt. Da fällt zunächst ein krasser Widerspruch in den Darlegungen auf, den L. infolge seiner Erregung gar nicht bemerkt zu haben scheint: In dem überwiegenden Teile der Abhandlung wird der Akademiebeschlufs von 1679, angeblich auf der „plumpen Verwechslung" von phonetischen und syntaktischen Verhältnissen beruhend, als eine Vergewaltigung der Sprache hingestellt. Zwar hätten einige besonnene und tiefer blickende Mitglieder der Akademie, Perrault an der Spitze, die Sache der Vernunft gut vertreten und die allein gerechtfertigte Forderung gestellt, Schreibungen wie *les satyres portants un panier de fleurs* oder *les hoirs et ayants cause* — also Veränderlichkeit des transitiven „Partizipium Präsentis" selbst bei determinierender Verwendung — gutzuheifsen, aber all solchen treffenden Vorstellungen und Einreden zum Ttotz, hätte die endgültige Entscheidung leider „durch Majorität" (von L. selbst gesperrt) „gegen die bekanntlich selbst die Götter nichts ausrichten können", stattgefunden. Nun beschränkte aber diese von L. mit so schwerem Tadel belegte Entscheidung das Verbot der Veränderung — es hiefs damals noch „Deklination" — der betreffenden

[1] So heifst es gleich danach: „plumpe Hände unverständiger Grammatiker" (S. 370), „roher Eingriff" (370), „bedauerliche Verirrung" (373), „der gute Mann" (Vaugelas, S. 378), „wüste Logisiererei" (380), „noch schönere Blüte" (380), „diese Weisheit" (381), „der Supin-Unsinn (382), „dieser Aberglaube" (382), „die Unsitte" (382), „die törichte Regel" (411), („töricht" noch dreimal: 416, 428, 457), „er (Brunot!) hat eben keine Ahnung davon, dafs ..." (412), „wie er (Gröber!) zu dieser haltlosen Behauptung gekommen ist" (412)' „gedankenlose Fälschung der Konzeption durch eine unüberlegte Regel" (422), „was Gir.-Duviv. über Zustand und Handlung gefabelt hat" (422), „ein mit Stumpfsinn verbundener Schlendrian heifst Schulgrammatik" (429), „verheerende Wirkung in den Köpfen der französischen Schulkinder" (429), „törichterweise..., wissenschaftlich ganz unbrauchbar, ... ganz unerträglich" (429), die deutschen Oberlehrer scheinen den Irrtum noch nicht bemerkt zu haben" (als Spott gemeint, S. 429), „dieser Unsinn" (Lehre der Acad. frç., S. 429), „das ist gerade das Empörende" (433), „eine Schrulle der an Schrullen ja nicht armen franz. Orthographie" (440), „die absurden Regeln" (440), „... ist so dumm (*sc. en + participe*), dafs ich darüber kein Wort mehr verlieren möchte" (453), „stumpfsinnig" (458), „nur selten siegt die Vernunft" (458), „die Weisheit der Akad. und ihrer würdigen Nachfolger" (458), „unsinniger Akkord" (462), „der Jammer" (463), „der Unsinn" (463), „hier ist der Punkt, wo das Böse sich selbst varnichtet" (475), „die unsinnige Regel ist geblieben" (486). — Zahlreiche mildere Wendungen, wie „beklagenswert", „mifsglückte Ausrede" usw. sind weggelassen.

ant-Formen ausdrücklich auf den Fall des Verbundenseins mit einem Akkusativobjekt und liefs das bisherige Verfahren in *une requeste tendante aux fins* ... und *une maison appartenante à un tel* völlig unangetastet, „weil hier reine Adjektiva vorlägen, genau so wie in *inexorable à mes prières, docile à mes leçons, sourd à mes cris, etc.*" Demgemäfs ist hier denn auch ca. 100 Jahre hindurch „verändert" worden, und noch aus dem Jahre 1794 zitiert L. (S. 463) nach Haas (280) die sich bei *Restif de la Bretonne* findende Ausdrucksweise *sur de vieilles brochures appartenantes à Edme mon libraire.* Soweit alles klar: Die arme, vergewaltigte Sprache beugt sich zähneknirschend unter das ihr von der Akademie auferlegte Joch. Sie, d. h. alle „vernünftig denkenden" Schriftsteller möchten brennend gern schreiben *les satyres portants un panier de fleurs*, dürfen es aber nicht und müssen sich damit trösten, dafs ihnen wenigstens gestattet ist, *une maison appartenante à un tel* zu schreiben.[1]

Welche Überraschung jedoch, auf einmal (S. 463) den Klageruf L.'s zu lesen: „Aber mit der Enzyklopädie (um 1750) hebt der Jammer an. Zwar zitierte der schon erwähnte Beauzée im 12. Band 1765 das *appartenante* der Akademie noch mit Beifall, aber schon 1751 stand im 1. Band p. XLVI: *Lorsque plusieurs articles appartenant à la même matière ... sont immédiatement consécutifs*". (Es folgen dann noch fünf andere Beispiele mit unveränderten [obwohl determinativem] *appartenant* von Ségur [1824] bis zu Stendhal). „Seitdem gibt es kein Aufhalten mehr". (Folgen wieder vier Beispiele, diesmal auch aus der neuesten Zeit, darunter eins aus Bally I, 141, 147: *des mots appartenant à chaque catégorie*, mit dem auf die Inkonsequenz hindeutenden ironisch fragenden Zusatz: „Warum schreibt er eigentlich I, 218: *les faits de langage propres aux différents milieux*?".) Und nun das verblüffende Verdammungsurteil L.'s: „Der Unsinn hat gesiegt." — Ich erinnere mich noch deutlich, dafs, als ich beim Lesen der Abhandlung vor 13 Jahren an diese Stelle gekommen war, ich einige Zeit brauchte, um mich von meinem Erstaunen zu erholen. Und auch heute, nachdem ich das *nonum prematur in annum* (wenigstens im Kopf) mehr als veranderthalbfacht habe, kann ich hier nichts anderes als Verwunderung empfinden. Man mache sich's nur recht klar: Durch die „plumpen Hände unverständiger Grammatiker" (S. 370) ist hinsichtlich der Behandlung der *ant*-Formen „ein roher Eingriff" (S. 370) in die Sprache verübt worden, von dem ein Fall ausdrücklich verschont geblieben ist, und in

[1] Meine Eindrücke bezüglich der Unterwürfigkeit der Schriftsteller unter die „Regeln" der Akademie weichen denn doch etwas von denen L.'s ab. Ich habe zu allen Zeiten Ausdrucks- und Schreibweisen bei guten Schriftstellern gefunden, die keineswegs im Einklange mit Akademievorschriften standen, z. B. Zola, *Le docteur Pascal* 110: *des tortures de trahisons et de soupçons qui allaient grandissantes* oder Farrère, *La bataille* VI: *tous les hommes et toutes les femmes de l'empire étaient prêts à sacrifier mille et dix mille choses chères, y compris leur honneur d'homme et leur vertu de femme, quittes à laver ensuite* ... Auch Bally, *Traité de stylist. frç.* schreibt I, 269 *quittes à.*

diesem einen unangetasteten Falle, dem letzten Hort ihrer Freiheit und ihres Rechtes, verzichtet die Sprache ohne jeden erkennbaren vernünftigen Grund auf beides, küſst die Hand, die sie miſshandelt hat und erweiſst sich akademischer als die Akademie, päpstlicher als der Papst! Dieselbe Eigenmächtigkeit hatte übrigens schon ca. 50 Jahre früher die Sprache bezüglich eines anderen, aber von den Akademikern überhaupt nicht in den Kreis ihrer Betrachtung gezogenen Falles begangen, sofern sie nämlich in der sogenannten „absoluten Konstruktion", das vom Lateinischen an in Gebrauch gewesene Partizipium durch das Gerundium ersetzte, wie hier L. selbst, da der Fall seiner Auffassung von dieser Verbform nicht widerstreitet, unumwunden zugibt: *La maladie empirant* (früher hatte man *empirante* gesagt), *on fit venir le médecin* (S. 481). Entrüstung hat nur der ersterwähnte Fall bei ihm ausgelöst, weil es sich dort um Determination des Substantivs handelt, wofür er das Gerundium unter keinen Umständen zulassen will. Ich gestehe, daſs, wenn ich an L.'s Stelle gewesen wäre, diese Feststellung mich zu einer ganz anderen Schluſsfolgerung gebracht haben würde als zu der vom „Sieg des Unsinns", zu der nämlich, daſs die „berüchtigte" Akademieentscheidung von 1679 vielleicht gar keine so arge Vergewaltigung des Sprachgeistes gewesen sei, daſs, zumal die Abstimmung laut Protokoll erst nach gründlicher Erörterung der Sache (*la chose bien entendue et bien discutée*) erfolgt ist, die „Majorität" den Sachverhalt vielleicht doch richtiger erkannt habe als die von Perrault vertretene Minderheit (fünf an Zahl), die noch zu sehr im Banne der Renaissance-Latinisierung gestanden haben mochte. Freilich hätte damit die Theorie von der Verquickung phonetischer und syntaktischer Verhältnisse als „Ursprung eines alten Irrtums" einen empfindlichen Stoſs erlitten. Ob das aber viel geschadet hätte?

Ich gestehe, daſs ich mich angesichts all seiner gewagten und leidenschaftlichen Ausführungen des Eindruckes nicht erwehren kann, daſs jene Theorie ihm den Blick für die realen Verhältnisse in der neufranzösischen Sprache getrübt hat. Anders kann ich mir nämlich die in manchen seiner Darlegungen zutage tretende Unklarheit und Unzulänglichkeit nicht erklären. Hören wir z. B., was L. über Partizip und Gerundium sagt. Auf S. 484 heiſst es nach der Ankündigung, daſs nun die Regeln folgen „wie sie sein sollten" (von ihm selbst gesperrt), über das erstere: „1. Das Partizip ist adjektivisch und dient zur Charakterisierung eines Nomens." Damit ist aber doch gar nichts für das Partizip Charakteristisches gesagt, das gilt doch für jedes Adjektiv: *bon*, *mauvais*, *grand*, *petit* usw. Doch es kommt ja noch mehr: „2. Das Partizip bedeutet: einen der den Vorgang veranlaſst oder im Mittelpunkte des Vorgangs steht — auf jeden Fall einen so und so Handelnden, einen so und so Beschaffenen (*battant*, *agissant* — *couchant*, *dormant*)." Hier ist zwar schon von einem Vorgange die Rede, aber trotzdem erfährt man nichts für das Partizip Charakteristisches. Alles hier Gesagte gilt ebensogut für gewöhnliche Substantive: *batteur*, *acteur*,

coucheur, *dormeur*. Hiernach könnte kein Leser, der nicht schon von anderswoher mit dem Ausdruck vertraut ist — und die meisten, auch L., sind es vom Lateinischen her, bei dem aber die Dinge ganz anders liegen — sich irgendeine Vorstellung von der Natur des Partizips machen. Vor allem könnte kein Mensch nach diesen zwei Sätzen verstehen, warum man die in Rede stehenden Formen eigentlich „Partizipien" nennt, da *participium* doch „Teilnehmung" bedeutet. Woran nehmen sie denn noch „teil"? In den beiden Bedeutungsangaben ist nur von nominalen Wesenszügen die Rede. Ich möchte nicht gern in L.'s Fehler verfallen und sagen, ich wolle nun die Darstellung so geben, „wie sie sein sollte". Aber anders mufs sie schon lauten, wenn sie dem Sachverhalt gerecht werden soll. Zunächst, scheint mir, mufs scharf zwischen dem Lateinischen und dem Neufranzösischen geschieden und etwa so gesagt werden: „Das Lateinische hatte ein Partizipium präsentis, d. h. eine Verbform, die zugleich ‚teil hatte' an der Natur des Nomens, eine Form, die gleichzeitig echtes Nomen und echtes Verb war, die mit Genus, Numerus und Kasus des Nomens die volle Rektion des Verbs vereinigte." Das Französische der Neuzeit hat so etwas längst nicht mehr. Es wäre also das Beste, den Terminus *participe présent* gänzlich fallen zu lassen.

Ebensowenig ist das von ihm über „Gerundium" Gesagte für das Neufranzösische zutreffend. Es ist von der Sachlage im Lateinischen abstrahiert, und es berücksichtigt — ebenso wie die Angaben über das Partizipium — nur diese. S. 484 heifst es: „1. Das Gerundium ist adverbiell und dient zur Begleitung und Charakterisierung eines Verbums." Schon dies ist für das Neufranzösische nicht richtig. Genau so wie andere Adverbia (z. B. *bien* in *un monsieur très bien* oder *jadis* in *le temps jadis* usw.) wird es auch zur Charakterisierung eines Substantives gebraucht, wie weiter unten eingehend gezeigt werden wird. Richtiger ist das unter 2. Gesagte: „Das Gerundium bedeutet den Vorgang in seinem Verlaufe: *en battant*, *en agissant*, *en couchant*, *en dormant*." Doch beschränkt es sich keineswegs auf die Verbindung mit *en*, wie man aus den vier beigefügten, immer nur *en* aufweisenden Beispielen zu schliefsen versucht sein könnte, sondern es bedeutet immer „den Vorgang in seinem Verlaufe" wie und wo und wann es auch immer gebraucht wird. Da also die Gebrauchsweise sich dem Lateinischen gegenüber erheblich erweitert hat, so erscheint es geboten, auf den Terminus „Gerundium" für das Neufranzösische ebenso zu verzichten, wie es vorhin bezüglich seines Seitenstücks, des Partizipiums (*participe présent*)[1] gefordert worden ist, und höchstens

---

[1] Soll dieser Terminus im Neufranzösischen in einer seinem Wortsinne („teilhabend an einer anderen Wortart") entsprechender Weise weiter Verwendung finden, dann könnte er nur zur Benennung der von L. als „Gerundium" bezeichneten Formen dienen, weil diese hier die einzigen sind, die, wenn auch nicht am Wesen, so doch wenigstens an den Funktionen einer anderen Wortart (des Nomens) teilnehmen. Wir kämen dann also zu dem so viel

noch von „gerundialer" Form, was ja auch der Sinn von „*gérondif*" ist, zu sprechen.

Und ebenso wie eine genaue Untersuchung des gegenwärtigen Sachverhalts im Neufranzösischen hätte eine unvoreingenommene Betrachtung der geschichtlichen Entwicklung L. zu der Erkenntnis bringen können, dafs das Partizipium Präsentis in dieser Sprache seine Rolle ausgespielt hat, dafs, nachdem sie sogar, ohne irgendwelchen Druck von aufsen, also ganz spontan, ganz freiwillig, weit über die von der Akademie ihr angeblich aufgezwungenen, gewaltsam oktroyierten „Regeln" hinausgegangen ist, kein Machtwort, auch kein gütliches Zureden, kein Appell an die sogenannte „Vernunft" sie je zur Umkehr auf dem eingeschlagenen, ihrem innersten Triebe durchaus gemäfsen Wege führen wird. Hier nun empfinde ich es geradezu als eine Tragik, dafs L. trotz seines aufserordentlich reichhaltigen, mit geradezu erstaunlichem Fleifse gesammelten Materials nicht zu der sich unabweisbar daraus ergebenden Erkenntnis gelangt ist, die sich jedem auch dem Laien aufdrängen mufs, vorausgesetzt, dafs er es vorurteilsfrei und unbefangen durcharbeitet. L. zeigt, wie sich schon bei Cicero, Sallust, Livius, Tacitus und anderen, vor allem aber im Vulgärlatein das Gerundium auf *-do* an die Stelle des Paztizipium Präsentis schiebt. Er weifs es ganz genau, dafs dies letztere im Rumänischen, Portugiesischen, Spanischen als Verbform völlig verschwunden, in dem — lateinischem Einflufs besonders stark ausgesetzten — Italienischen nur noch in spärlichen Resten erhalten ist, er täuscht sich nicht im mindesten darüber, dafs die seit dem Einsetzen der Renaissance immer zahlreicher, immer regelloser werdenden, schliefslich sogar auf die Verbindungen mit der Präposition *en* übergreifenden Flexionen *-s*, *-e*, *-es* eitel Dunst und Schaum sind, nämlich krampfhafte Versuche der damaligen französischen Schriftsteller, den lateinischen Zustand „wie sie ihn auffafsten", *invita Minerva*, *invito ingenio linguae*, wiederherzustellen. Aber als dann 1679, nach dem endlichen Abflauen dieses Latinisierungstaumels die Akademie endlich Ordnung in das Chaos zu bringen sich bemüht, dem Übermafs des Flektierens der *ant*-Formen in durchaus mafsvoller Weise (vgl. die Vervollständigung und Erweiterung ihres Werkes um 1700 und 1750 durch die Sprache selbst!) Einhalt gebietet, da sieht L. in diesem verdienstlichen Tun weiter nichts als Torheit und Irrtum, grobe Verkennung einfacher phonetischer Verhältnisse in der Sprachentwicklung. Ich würde L.'s Versuch, eine „Irrtumsquelle" festzustellen als berechtigt anerkennen, wenn der Sachverhalt bezüglich des Gebrauchs des Partizipiums und Gerundiums im Französischen und in den anderen romanischen Sprachen bis 1679 genau derselbe geblieben wäre wie im Lateinischen. Dann wäre in der Tat die Frage am Platze gewesen: „Woher mag mit einem Male der Akademie

geschmähten „*en* mit dem *participe présent*", das nach L. „so dumm ist, dafs er darüber kein Wort mehr verlieren möchte" (S. 453).



die Idee zu einem so unnatürlichen Eingriff in wohlgeordnete, auch den Logiker unter den Grammatikern befriedigende Verhältnisse gekommen sein? Damals aber war von Logik keine Rede, die Sprache schrie förmlich nach einer Neuerung, nach einer Regelung der wirren Verhältnisse. Sie waren durch den Latinisierungsparoxysmus der Renaissancezeit geradezu unerträglich geworden. Und übersieht denn L. ganz, dafs durch die Akademieentscheidung in der französischen Sprache nur der Zustand hergestellt wurde, der sich in den drei von der Hemmung durch latinisierenden Einflüssen verschont gebliebenen Schwestersprachen, dem Rumänischen, Spanischen und Portugiesischen, längst ganz von selbst herausgebildet hatte? Abgesehen von der Beeinflussung durchs Lateinische, der ja besonders das Italienische und Französische ausgesetzt gewesen waren, war für die Herausbildung normaler und klarer Verhältnisse in der letztgenannten Sprache auch die Schrift- und Klanggleichheit des Gerundiums und gewisser Formen des Partizipiums störend gewesen, es hatte zwischen ihnen zu viel Verwechslung und gegenseitige Beeinflussung stattgefunden. So übernahm es denn 1679 die Akademie, so gut sie es eben konnte und wufste, im Neufranzösischen auf künstliche Weise das zuwege zu bringen, was in den drei anderen Sprachen auf natürliche zustande gekommen war, nämlich saubere Scheidung zwischen nominaler und verbaler *ant*-Form und Austilgung jeder Zwitterform, wie sie das alte Latein im „Partizipium" und Gerundium gehabt hatte. Sie knüpfte damit den Faden der Entwicklung lediglieh da wieder an, wo er durch die Renaissance abgerissen worden war und verhalf dem Sprachgeiste[1] zur — lange unterbrochenen — Betätigung der vom Vulgärlatein her in ihm wirksamen Triebe. Dieser Gang der historischen Entwicklung ist so in die Augen springend, auch, wie ich glanbe, jedem — natürlich auch L., der dazu prachtvolles Material gesammelt hat — so wohl bekannt, dafs sich mir für sein Drüberweggleiten, sein Ignorieren desselben nur die eine Erklärung bietet: die schöne „Irrtum"-Theorie wäre bei der Anerkennung dieser einleuchtenden Entwicklung unhaltbar oder doch belanglos geworden.

Aber bei der bedingungslosen Verurteilung und Verwerfung der Akademieregeln und der damit im Zusammenhang stehenden Herleitung derselben aus einem „Irrtum" ist noch ein anderes im Spiele, L.'s Meinung nämlich, dafs es undenkbar oder wenigstens „aller Sprachgeschichte nach" unmöglich sei, dafs ein „Gerundium" je attributiv oder gar determinativ zu einem Substantiv trete. „Aller Sprachgeschichte nach"? Das ist denn doch wieder ein recht kühnes Wort. Sind wir wirklich schon so weit, eine Geschichte der Sprache oder der Sprachen mit allen ihren Phasen zu haben — denn auf die Entwicklungsphasen kommt es hier besonders an. Aber

[1] Unter „Sprachgeist", „Sprachtrieben" verstehe ich die Gesamtheit aller auf die Sprachgestaltung einwirkenden seelisch-geistigen Faktoren einer Sprachgemeinschaft.

auch, wenn ich die uns geläufigen allein durchgehe, bietet sich mir sofort ein Beispiel dafür, ja sogar in einer mit der französischen nahe verwandten, nämlich im Rumänischen. Wenn Tiktin in seiner Grammatik sagt dafs, *voind a traduce franț. «le cygne mourant» trebue să recurgem la perifraza: «lebăda care moare»*, dafs aber *spre a umplea acest gol, scritorii maĭ noĭ să servesc adeseaori de gerundiŭ, declinîndu-l ca pe un adjectiv: «lebăda murindă»* (Tiktin, Gram. Rom. II, 61, d. h. dafs es im Rumänischen für *le cygne mourant* eigentlich nur die relativische Wiedergabe [*le cygne qui meurt*] gibt, dafs aber neuere Schriftsteller, um die Lücke [*sc.* eines Part. präs.] auszufüllen schon vielfach ein adjektivisch flektiertes Gerundium [!] gebrauchen) — wie soll es zu einer so kühnen Neuerung auf andere Weise gekommen sein als so, dafs das Gerundium (*murînd*) zunächst unflektiert zum Substantiv trat, bis ihm schliefslich „neuere Schriftsteller" die Flexion gaben und es so zu einem wirklichen Adjektiv zurechtstutzten?[1] Soweit wie das sich ohne latinisierende Hemmung oder Störung entwickelte Rumänische sind nun die drei anderen Sprachen, das Spanische, Portugiesische und Französische nicht gegangen. Sie sind auf der — von mir vorhin für das Rumänische angesetzten — Zwischenstufe stehen geblieben, d. h. sie gebrauchen die materiell auf dem lateinischen Gerundium beruhende „unveränderliche" Verbform ohne alles Bedenken nicht nur prädikativ, sondern auch attributiv und zwar sowohl appositiv als auch determinativ. Wenn L. seine Hoffnung auf Wiedereinführung der ihm so am Herzen liegenden Flexion (**la maison portante le numéro* 40) — statt auf die im Grunde doch recht belanglosen orthographischen Reformen, die er S. 487 aufzählt (Einführung der Schreibung *ai* für *è*-lautendes *oi*, Unterscheidung von *i* und *j*, *u* und *v*; *e, é, è, ê*) — vielmehr auf den Umstand gegründet hätte, dafs die unveränderlichen *ant*-Formen nun im Französischen auf der Entwicklungsstufe angelangt sind, die im Rumänischen zur Schaffung „adjektivisch flektierter Gerundia" geführt hat, so würde ich sie, wenn auch nicht teilen, so doch nicht als völlig unbegründet bezeichnen. Freilich würde, wenn es zu solcher Wandlung käme, kein menschliches Auge zu erkennen imstande sein, dafs eine Weiterbildung des Gerundiums vorläge. Alle Welt würde mit Lerch sagen, das Französische habe „logischerweise" wieder das Partizipium da eingesetzt, wohin es gehört.

---

[1] Selbst wenn sich die hier angenommene Zwischenstufe: *lebăda murînd* („der sterbende Schwan") in der Literatur nicht belegen lassen sollte, so würde die von Tiktin konstatierte Entstehung eines in adjektivischer Weise „flektierten Gerundiums" auf alle Fälle beweisen, wie stark der Drang des Rumänischen — und ich stehe nicht an, zu sagen „aller romanischen Sprachen" — gewesen ist, das verloren gegangen (oder, wie im Italienischen, stark eingeschränkte) Partizipium Präsentis durch das „Gerundium" zu ersetzen. L.'s Zweifel bezüglich des Spanischen und Portugiesischen werden hier durch weitere Beispiele als die von ihm (mit Unrecht) bei Meyer-Lübke beanstandeten widerlegt werden.

Nun die Belege für die Sachlage im Spanischen und Portugiesischen. Die Grammatiker zwar wettern gegen solche determinativen *ndo*-Formen, bezeugen aber gerade dadurch deren Spontaneität.[1] Für das Spanische seien zu den bei Meyer-Lübke (III, 537) gegebenen — von denen L. *un horno ardiendo* mit Unrecht beanstandet (S. 371) — hinzugefügt, einmal der von Bello § 2118 (L. 427) befehdete Satz: *Envio cuatro fardos conteniendo veinte piezas de paño* (vier zwanzig Stücke Tuch enthaltende Pakete), sowie die bekannte Calderonstelle (Wiggers 311) *Pondré no falta un arriero Las tres ánades cantando, Un caminante pidiendo, Un estudiante comiendo, Una santera rezando, Hoy en aqueste camino* („Ich will wetten, dafs heut auf diesem Wege nicht fehlt ein „Die drei Enten" singender Eseltreiber, ein bettelnder Reisender, ein essender Student und eine betende Fromme." — Dagegen sei der Fall im Portugiesischen hier reichlicher belegt, weil Meyer-Lübke dazu nur ein Beispiel gibt (*entreviam-se vestidos claros de senhoras passeando*) dem L. die Beweiskraft abspricht, da nach „man sah" ein *passeando* auch prädikativ aufgefafst werden könne. Ich führe aus demselben Werke (*Eça de Queiros, O crime do padre Amaro*) einige weitere Stellen an. S. 21 heifst es bei der Schilderung eines einladend gedeckten Abendtisches: *a claridade da mesa alegrava, com a sua toalha muito branca, a louça, os copos reluzindo á luz forte d'um candieiro* (mit ... den im hellen Lichte einer Lampe glänzenden Gläsern). — S. 617: *Quando via passar os que elle chamava os felizes — individuos batendo tipoia* — („wenn er die vorüberkommen sah, die er ‚die Glücklichen' nannte — stolz einherkutschierende Leute —") oder S. 386: *emquanto o Carlos com a imaginação trabalhando viva* (*aquella desgraçada imaginacão que, como elle dizia, até ás veces lhe dava dôres de cabeça*) *ia preparando o seu depoimento* ... („während Carlos mit der nimmer rastenden lebhaften Einbildungskraft — jener unglückseligen Einbildungskraft, die ihm, wie er sagte, sogar manchmal Kopfschmerzen verursuchte — sich zu seiner Zeugenaussage vorbereitete ..."). — S. 681: *sentia no quarto d'Amelia um ruido confuso e surdo de pés movendo-se vivamente no soalho* („ein Geräusch von sich rasch auf dem Fufsboden hin und her bewegenden Füfsen"). Ich betone, dafs hier nicht

[1] Vielleicht hat ihr Einspruch vom stilistischen Standpunkt aus Berechtigung. Aber auch nur vielleicht. Wenigstens wird man bezüglich der stilistischen Kompetenz der „Grammatiker" stutzig, wenn man liest, was L. S. 389 über die deutsche Wiedergabe von *chaque femme ayant plus de trois enfants* sagt: „Natürlich mufs (?) man sagen: ... jede mehr als drei Kinder habende Frau ..., und nicht etwa: ... jede Frau, die mehr als drei Kinder hat, denn dadurch brächte man den Hörenden zunächst zu der Auffassung (die Prämie sei für) jede Frau, ohne Einschränkung (bestimmt)." Nun schreibt jedoch L. (S. 470/471) z. B. selbst: „Mit Unrecht flektiert aber Huysmans in einer ganz ähnlichen Verbindung nicht", bringt also „zunächst den Hörer zu der Auffassung", H. flektiere tatsächlich, wenn auch mit Unrecht. — Ich gestehe, dafs ich es weder über mich brächte, „jede mehr als drei Kinder habende Frau" zu sagen, noch zu schreiben. So sehr weichen unter Grammatikern die Ansichten über stilistische Fragen ab!

steht: *sentia pés movendo-se*, (d. h. „er hörte sich rasch hin und her bewegende Füſse"), da L. dann, wie er es dem von Meyer-Lübke angeführten Beispiel *entreviam-se vestidos claros de senhoras passeando* gegenüber getan, die Beweiskraft mit der Behauptung anfechten könnte, das „Gerundium" sei prädikativ aufzufassen (S. 371 Anm.). Da hier steht: „er hörte ein Geräusch von sich hin und her bewegenden Füſsen", so kann *movendo-se* nur determinativ zu *pés* gehören. — S. 215: *vinha então ao bilhar, olhava um momento os parceiros carambolando, o marcador* ... („er kam zum Billardraum, betrachtete einen Augenblick die spielenden Partner, den Markierer ..."). — Ich bin überzeugt, daſs sich in diesem 725 Seiten langen Roman noch erheblich mehr Beispiele für unseren Fall finden werden. Ich habe ihn aber seiner Zeit ohne jede Rücksicht auf die *ando*-Frage gelesen, und bin zu den hier vorgeführten Belegen nur auf dem Wege nachträglichen Durchblätterns gelangt. Ich hoffe aber, sie werden genügen, um auch L. zu dem Zugeständnis zu bewegen, daſs das Portugiesische (ebenso wie das Spanische und Rumänische) vor determinativem Gebrauche der Gerundialform bei Substantiven nicht zurückschreckt.

Die einzige romanische Sprache, die dazu noch nicht gegriffen hat, ist die italienische. Sie ist aber zugleich die einzige, die das Partizipium Präsentis noch nicht völlig aufgegeben hat, ja — wie Meyer-Lübke III, 22 zeigt — es stellenweise noch flott, und natürlich auch im Determinationssinne, verwendet.[1] Und sie ist, um eine andere frappante Gleichmäſsigkeit zu erwähnen, auch die einzige, die zwar in der sogenannten „absoluten Konstruktion" noch formelhaft das „Partizipium Präsentis" setzt: *vivente il re*, *sopravvegnente la notte*, Vockeradt § 315, die aber, wie es in Anm. 1 heiſst, statt des absoluten Part. präs. jetzt das absolute Gerundium gebraucht. Also genau dieselbe Wandlung wie im Französischen, das sich in diesem Punkte schon 30 Jahre später von der Akademieentscheidung von 1679, die das „*gérondif*" ausdrücklich auf die transitiven Verba mit Akkusativobjekt beschränkt, emanzipierte — worüber L. (S. 481), da es sich hier nicht um ein determinatives Verhältnis handelt, bei dem ihm ja jedes „Gerundium" verhaſst ist, mit der Bemerkung hinweggleitet: (das ist eine) „Errungenschaft, die weder von der Akademie noch von sonstigen mir bekannten Grammatikern ausdrücklich eingeführt worden ist, sondern mehr stillschweigend praktiziert wird (!)." Damit vergleiche man seine Entrüstung über den doch auch „mehr stillschweigend praktizierten" und „weder von der Akademie noch von sonstigen ihm bekannten Grammatikern eingeführten" Verzicht auf die Flexion bei *appartenant* und anderen zu intransitiven Verben gehörigen *ant*-Formen, z. B. *plusieurs articles appartenant à la même matière* usw. Damals hieſs es: „Nun aber hebt der Jammer an" und „Der Unsinn hat gesiegt",

---

[1] Sogar mit Akkusativobjekt: *i capelli formanti un nimbo*, wovon er, wie auch Vockeradt, *Lehrbuch der ital. Spr.* § 310, noch einige weitere Belege gibt.

denn da handelte es sich um Determinationsfälle. Aber nachdem L. nun einmal seine Behauptung hinsichtlich der unheilvollen Folgen des vermeintlichen „Irrtums" der Akademiker aufgestellt hatte, hätte ihm die Frage, inwieweit sich denn überhaupt die Sprache weiterhin nach jener „verfehlten" Entscheidung gerichtet hat, wichtiger sein müssen als die, in welchen Fällen die Nichtflexion determinative *ant*-Formen trifft oder nichtdeterminative. Das ist es, was ich mit der Bemerkung meinte, seine neue Theorie habe ihm bei der Prüfung der gegebenen Tatsachen den Blick getrübt und ihn der Fähigkeit unbefangener Betrachtung beraubt. Sonst würde er die, wie gesagt geradezu frappante Gleichartigkeit der Entwicklung, die hier, d. h. bezüglich der „absoluten Konstruktion" bei den fünf genannten Sprachen vorliegt, sicher nicht übersehen oder ungewürdigt gelassen haben. Es ist ja doch, als hätten sie alle nach einer gemeinsamen Parole gehandelt, nach der Parole: „Krieg dem Partizipium Präsentis, Sieg dem Gerundium!" An der Spitze, in der Vorhut, marschiert das Rumänische (es ist bereits früher gesagt worden, warum), in der Mitte — pari passu! — die drei Getreuen: Spanisch, Portugiesisch, Französisch (das letztere, in den Dornsträuchern der Renaissancelatinisierung vorübergehend hängen geblieben, hat sich aufgerafft und die beiden anderen wieder eingeholt), am Schlufs, in der Nachhut, das Italienische, das in häufiger sehnsüchtiger Rückschau nach der alten Mutter hinter den vier Gefährten zwar bedenklich zurückgeblieben ist, sich dann aber wenigstens bemüht hat, in dem nun einmal vorhandenen Abstande mit ihnen weiter zu marschieren. So etwa könnte eine scherzhaft-bildliche Darstellung der Entwicklungsverhältnisse der partizipialen und gerundialen Formen in den romanischen Sprachen lauten. Der ernsthafte und uns hier vor allem interessierende Kern der Sache ist, dafs die seit 1679 wiederhergestellte — ich betone das „wieder"! — Unveränderlichkeit der transitiv gebrauchten *ant*-Formen unter keinen Umständen ein an der Sprache verübter Gewaltakt ist, sondern vielmehr eine Art „Restitutio in integrum", eine Restauration der durch Landfremde vom Sprachthron gestofsenen alterblichen Gerundial-Dynastie.

Doch wie eindringlich ich auch — durch ernste Darstellung und scherzhafte Vergleiche — auf die Wichtigkeit der historischen Verhältnisse und die sich aus ihnen für unsere Frage ergebende Belehrung hingewiesen habe, ich fürchte, dafs einer wirklichen Zustimmung L.'s und der seiner Theorie Anhängenden zu dem Ergebnis der vorstehend dargebotenen historisch-vergleichenden Betrachtung als Haupthindernis die Frage im Wege steht: „Wie ist es aber möglich, wie überhaupt denkbar, dafs eine seinem innersten Wesen nach verbale Form wie das Gerundium, nach Art eines Adjektivs in determinierender Weise zu einem Substantiv treten kann? Eine solche Funktion kann doch vernünftigerweise nur ein Partizipium . . ." — „Wenn nun aber die Sprache kein solches mehr hat?" — „Dann doch nur das Verbaladjektiv" —

„Wenn nun aber ein solches nie mehr ein Akkusativobjekt regieren kann und dieses Objekt einmal gerade das Wichtigste an der Sache ist: *la maison portant le numéro* 40?“ — „Dann ist es doch aber unbegreiflich, dafs, wenn solche Fälle vorkommen, die Sprache sich einer so unentbehrlichen Ausdrucksform wie der des Partizips entschlägt, sich ihrer freiwillig, sozusagen leichtsinnig entäufsert, zumal sie sich sonst praktisch und fürsorglich zeigt.“ — „Es müssen also wohl recht zwingende Gründe im Spiele gewesen sein, sagen wir einmal: ein unwiderstehlicher Trieb und zwar ein aus ältester Zeit stammender, tief eingewurzelter, z. B. das vom Vulgärlatein an hervortretende Streben nach Entlastung der Wörter in ihrer Eigenschaft als Träger von Vorstellungskomplexen. So wurde das dem Lateinischen eigene Deklinationsverfahren, bei dem ein einziges Wort sowohl das Seiende als auch zugleich seine Beziehungen zu anderen Seienden bezeichnete, von der Vulgärsprache allmählich als unbequem empfunden und durch gesonderte Bezeichnung des Seienden und seines Verhältnisses zu anderen ersetzt; so erhielt bei der Komparation der Vergleichsbegriff (im Gegensatz zu dem ursprünglichen Verfahren) eine von der des Adjektivbegriffs getrennte Bezeichnung; so wurde die auf dem Verbum finitum als dem Kern des Satzes ruhende vierfache Last durch Aussetzung des „Subjekts“ mittels persönlicher Fürwörter wenigstens in etwas erleichtert, zugleich auch eine Reihe einfacher Formen — nämlich in den Tempora der Vollendung des Aktivs sowie in allen des Passivs — durch zusammengesetzte Ausdrücke ersetzt; und so trat auch an die Stelle des gleichzeitig ein Seiendes nach Geschlecht und Zahl sowie als Träger eines — oft genug durch mannigfaltige Bestimmungen — spezialisierten Seins oder Geschehens (oder Tuns usw.) bezeichnenden Partizips die saubere Scheidung in rein nominale und rein verbale *ant*-Formen, gefördert und vervollkommnet durch das im vorigen Artikel (XIX) ausführlich behandelte instinktive Differenzierungsvermögen des gebildeten Teils der französischen Sprachgemeinschaft.

Aber auch nach dem eben Dargelegten könnten die Bezweifler asyndetischer Determination von Substantiven mittels verbaler *ant*-Formen immer noch den Einwand erheben: „Warum bedient sich in diesem Falle die Sprache nicht ebenso der Präpositionen *de* und *à* wie bei der Determination mittels Substantiva? Heifst es doch z. B. im Oxf. Psalter 67, 22: *Deus de salfs faisant*; und wenn man sagt *tuer qn. à sòn corps défendant*, warum sagt man dann nicht auch **un homme à défendant son corps* oder kürzer **un homme à se défendant* für „ein sich verteidigender Mensch“? Zumal sich auch bei Substantiven Anknüpfung mit *en* findet, z. B. *Dans tous les cas ce ne serait qu'une plaisanterie des enfants en jouant entre eux* (Stendhal, *Le Rouge et le Noir* I, 222) oder *Je voudrais pouvoir vous décrire les pleurs de Jacquine en voyant votre frère monter à cheval* (Mätzner, *Gramm.* p. 458 aus Mme de Sévigné zitiert), oder *„elle ne remarqua pas la surprise de Jérôme en l'entendant appeler* (wo das *en l'entendant*

zu *Jérôme* gehört, M. Prévost, *La princ. d'Erm.* 288) oder *Il la sentait, cette tendresse maudite dans leur docilité, même dans la douceur de leurs voix en lui parlant* (Maupassant, *Clair de l.* 7) — alles Fälle, in denen das *en* ebensogut hätte fortbleiben können. Und, wenn man *un serpent à sonnettes*, *un bateau à vapeur*, *un homme à systèmes* sagt, warum dann nicht auch **une gouvernante à parlant le français* — da man sich nun einmal nicht dazu entschliesen kann, *une gouvernante parlante le français* zu sagen?"

Zweifellos liegt in diesem Einwande etwas Berechtigtes. Wollte man ihn mit dem Hinweis darauf abfertigen, daſs der Verzicht auf präpositionale Anknüpfung eine Nachwirkung der früheren partizipialen Ausdrucksweise sei, daſs, weil lange Zeit hindurch partizipiale *ant*-Formen unmittelbar neben Substantiva getreten wären, dieses Verfahren auch auf die gerundialen übertragen worden wäre, so könnten dem immer noch die oben angeführten Fälle mit *en* (im Anschluſs an Substantiva) entgegengehalten werden.

So bleibt mir denn nichts anderes übrig, als noch einmal auf das im vorigen Artikel erwähnte „System einer wissenschaftlichen Sprachbeschreibung" zurückzukommen, jetzt „Neuaufbau der Grammatik" genannt, in dem ausführlich all die sprachlichen Tatsachen dargelegt sind, aus deren Kenntnis heraus sich sofort eine mühelose Lösung des uns hier beschäftigenden Problems — ebenso wie noch vieler andrer — ergibt.[1] Ich muſs also versuchen, das, was ich

[1] Die Überzeugung von der Notwendigkeit einer solchen fundamentalen Reform der Grammatik, wie ich sie vor 30 Jahren in dieser Ztschr. (Bd. XX, S. 315) angekündigt habe, ergab sich mir damals aus der Erkenntnis, daſs das bisherige, seit Jahrhunderten in Geltung stehende System der Grammatik in seinen Aufstellungen auf Schritt und Tritt fehl ginge, weil es in völliger Verkennung des wahren Wesens der Sprache deren Erscheinungen nach rein logischen Kategorien zu schematisieren versuchte, insbesondere, weil es den „Satz" nach dem Vorgange (und in völliger Abhängigkeit von) der Logik fälschlich als eine „Verbindung von Begriffen" ansah, statt als das Produkt einer (allerdings impulsiven, instinktiven und darum reichlich primitiven) Analyse und Subsumption eines vorschwebenden und zur Mitteilung anreizenden Bewuſstseinsbestandteils. Es handelte sich also um nicht weniger als um völlige Erneuerung der Grundlage der Grammatik, wobei sich z. B. eine fundamentale Umarbeitung der Lehre vom Subjekt und Prädikat, vom Attribut und der adverbialen Bestimmung, von den Haupt- und Nebensätzen (für die Meyer-Lübke schon in seiner Romanischen Syntax die besseren Bezeichnungen „Voll- und Teilsätze" angewandt hatte), von der Ellipse, den „subjektlosen" Verbformen, den „beziehungslosen" Relativsätzen und von den Wortarten, besonders von den Pronomina, den Adverbien und — last not least — den „Konjunktionen" (die lediglich eine Fiktion der auf der Begriffsverbindungstheorie basierten Grammatik darstellen) als unerläſslich erwies. Vier Jahre lang hatte ich — infolge amtlicher Überbürdung allerdings nur langsam — an der Ausführung dieses weit angelegten Planes gearbeitet — als, unerwartet und von meinen Untersuchungen völlig unabhängig, Wundt im ersten Bande („Die Sprache") seiner Völkerpsychologie genau dieselbe Auffassung von dem Wesen des Satzes veröffentlichte. In der Meinung, daſs damit für alle Philologen der Anstoſs gegeben sei, an eine Revision und Umarbeitung der alten Grammatik heranzugehen und daſs ich mit den Fachgenossen, die in der glücklichen Lage waren, einer solchen Aufgabe ihre ganze Zeit, oder doch viel mehr Zeit als ich, zu widmen, auf keinen Fall konkurrieren

dort auf vielen Seiten ausgeführt habe, hier in ein paar Sätze zusammenzufassen: Nicht liegt die Sache so, wie alle Grammatiken lehren — ich nehme eine beliebige zur Hand —: „Die Bestimmungen eines Substantives heifsen Attribute und können sein: 1. ein Adjektiv, welches vor oder hinter dem Beziehungsworte stehen kann, 2. ein Pronomen, 3. ein Numerale, 4. ein Partizip, 5. ein Substantiv, a) im Kasus des Beziehungswortes, vor oder hinter demselben stehend (Apposition), b) im Genitiv (im subjektiven, objektiven oder partitiven Genitv), c) mit einer Präposition in deren Kasus" — was ganz so klingt, als ob damit der Tatbestand ein für allemal und für alle Sprachen erschöpfend geregelt wäre und als ob das *„quod non est in actis, non est in mundo"* auch hier seine Stelle hätte — die Sache liegt in Wirklichkeit ganz anders. Einmal so, dafs jeder Sprache eine besondere Regelung vorbehalten bleiben mufs; dafs es kein für alle gültiges Schema gibt, also ein Einwand wie der von L. (S. 371) erhobene, dafs an der betreffenden Stelle „nach aller Sprachgeschichte niemals ein Gerundium stehen könnte" gegenstandslos und unwirksam ist, weil eine einzelne Sprache ganz wohl etwas, was sich in keiner anderen findet, aufweisen kann. In der vorstehenden Liste wäre für das Französische Nr. 4 (Partizipium) zu streichen und (als Nr. 6) hinzuzufügen: „jedes beliebige Wort in asyndetischer Anfügung". Sodannn aber — und darin

könne, gab ich die Weiterarbeit auf, hoffend, dafs das mir vorschwebende Ziel nun alsbald von anderen erreicht werden würde, insonderheit, dafs H. Paul seine auf der alten irrigen Satztheorie basierten „Prinzipien der Sprachgeschichte" sofort auf die neue, durch Wundts Publikation gegebene Basis stellen würde. Zu meiner Enttäuschung geschah von alledem nichts. Paul lehnte die von Wundt dargebotene Belehrung über das Zustandekommen und das Wesen des Satzes rundweg ab und blieb bei seiner alten irrigen Auffassung — sehr zum Schaden seines Buches, dessen sonst so anregende und lehrreiche Ausführungen dadurch an mehr als einer Stelle schwer in ihrem Werte beeinträchtigt werden. In den langen Jahren des Hoffens und Harrens war ich jedoch meiner einstigen Aufgabe und dem dazu gesammelten Stoffe nicht nur entfremdet worden, sondern zunehmendes physisches Leiden lähmte auch Kraft und Lust zu wissenschaftlicher Arbeit. Da kam 1913 ganz überraschend eine Anfrage und Mahnung von Meyer-Lübke, der die 17 Jahre zurückliegende Ankündigung (Ztschr. XX, 315) nicht vergessen hatte. Zwar lautete meine Antwort — meinem schlechten körperlichen Befinden entsprechend — resigniert und wenig hoffnungsvoll. Doch liefs mich von da ab der Gedanke, es gibt Fachgenossen — und darunter einen, der schier Übermenschliches für die romanische Philologie geleistet hatte und immer noch leistete (Roman.-etymol. Wörterb.!) — die auf einen wissenschaftlichen Neuaufbau der Grammatik Wert legen, nicht mehr los. Und als mir dann Lerchs (uns hier beschäftigende) so überaus fleifsige, reichhaltige, aber durch die Irrlehren des bisherigen grammatischen Systems um ihre schönste Frucht gebrachte Arbeit zu Gesichte kam, war der — nun nicht mehr zu erschütternde — Entschlufs gefafst, das schon aufgegebene Werk wieder aufzunehmen und zu Ende zu führen. Es ist jetzt unter dem Titel „Neuaufbau der Grammatik" längst fertig — bis zum Druck. Doch scheuen die Verleger — ich habe bei zweien angefragt — davor zurück. „Bei dem Darniederliegen des Buchhandels, der katastrophalen Absatzstockung" wollen sie sich auf ein umstürzlerisches Werk, „das seinem Gegenstande nach der herrschenden Zeitströmung so wenig entgegenkommt" — worin ich ihnen völlig Recht geben mufs — nicht einlassen. Es heifst also, geduldig bessere Zeiten abwarten.

liegt der Hauptmangel des bisherigen Systems der Grammatik — ist die vorgeführte Aufstellung völlig unsachlich und verfehlt, weil sie, statt die Worte, die ja doch Eigen- oder Begriffsnamen sind, auf die zu kennzeichnenden Seienden zu beziehen, sie untereinander also zu Worten in Beziehung setzt. Ein Beispiel möge veranschaulichen, wie das wirkliche Verfahren der Sprache ist: Jemand tritt ans Fenster, um zu berichten, was in dem davorliegenden Garten vor sich geht. Wie verfährt er dabei? Ich meine, nicht in einem bewufsten, mühsamen Denkakt, sondern ganz instinktiv, impulsiv und mit einer Schnelligkeit, die sich nur durch einen kleinen Bruchteil einer Sekunde darstellen läfst, also diejenige des Blitzes — wenigstens, wenn der Sprechende sich seiner Muttersprache oder einer ihm völlig geläufigen anderen bedient — bei weitem übertrifft, also gewissermafsen „mit einem Schlage“. Den Vorgang, der ihm entgegentritt, analysiert, zerlegt er 1. in eine Tätigkeit, 2. in einen „Vollführer“ derselben, 3. in einen „Erleider“ derselben usw. Alsdann setzt das Subsumieren der drei gewonnenen Vorgangsglieder ein: Die „Tätigkeit“ subsumiert er erstens (materiell-strukturell) unter den Begriff „begiefsen“, zweitens (es folgen nun Relationssubsumptionen) unter den einer „realen“, drittens unter den einer „gegenwärtigen“, viertens unter den einer „von einem einzigen, am Redeakt nicht unmittelbar beteiligten Seienden ausgeführten“ — also: Indikativ Präsentis Aktivi 3. Pers. Sing. = „begiefst“. (Von „Prädikat“ kann bei „begiefst“ ebensowenig die Rede sein wie von „Subjekt“ beim Vollführer der Tätigkeit.) Bezüglich des letzteren stellt er aufser dem des „Vollführers“ noch folgende Begriffe als ihm zukommend, ihm eignend fest: erstens (als Vollbegriff) „Junge“, zweitens (es folgen Knappbegriffe, d. h. sich nur auf je eine Seite des zu kennzeichnenden Seienden beziehende) „ein“, drittens „kleiner“, viertens „blondlockiger“. Den „Erleider“ der Tätigkeit subsumiert er summarisch unter den pluralischen Begriff „Blumen“ und zählt dann sämtliche an den drei Vorgangsgliedern festgestellten Begriffe — ihre pragmatischen Beziehungen zueinander durch die ihm dazu von der Sprache dargebotenen Endungen ausdrückend — in der ihm gleichfalls von der Sprache (nämlich mittels des „Sprachgefühls“) gebotenen Reihenfolge folgendermafsen auf: „Ein kleiner blondlockiger Junge begiefst Blumen“. Wobei es ihm natürlich unbenommen bliebe, je nach Mitteilungslust oder -zweck das dargelegte Verfahren noch auf weitere Teile des mit dem Gesichtssinn wahrgenommenen Vorgangs zu erstrecken und etwa noch dem Tun des Knaben das Epitheton „eifrig“ zuzuerkennen oder, das Werzeug desselben ins Auge fassend, das Verhältnis, in dem die wahrgenommene Tätigkeit zu ihm steht, durch „mit“ zu bezeichnen und es selbst unter die Begriffe „ein“ und „Giefskanne“ zu subsumieren.

Bis hierher nun würde sich das Verfahren im Französischen im wesentlichen mit dem im Deutschen decken (nur bei der Subsumption des Vollführers würde das Französische etwas abweichen:

„ein kleiner Junge mit (*à*) Haaren blonden gelockten"). Wollte der Sprechende aber auch die Kleidung des Knaben beschreiben und dabei von einer hellblauen Jacke und (stroh- oder schwefel-) gelben Handschuhen sprechen, so würde sich im Französischen die Unmöglichkeit herausstellen, „hellblaue Jacke" zu sagen, ein Franzose würde subsumieren „eine Jacke hellblau" (*une veste bleu clair*), d. h. er würde (genau wie bei *la maison portant le numéro* 40) bei der Subsumption des Kleidungsstückes die Farbe desselben ohne irgendwelche Beziehung zu ihm, völlig gesondert, ins Auge fassen, etwa „eine Jacke: hellblau(e Farbe)", also nicht als einen dem ganzen Seienden charakteristischen Begriff, sondern gewissermaßen nur als ein „Anhängsel" desselben. Und genau so würde es bei den gelben Handschuhen sein, ja hier sogar noch seltsamer, weil da der Franzose überhaupt keine Farbe — auch nicht einmal in selbständiger (substantivischer) Weise — sondern nur einen Gegenstand nennen würde, der die betreffende Farbe aufweist: „Handschuhe Stroh" oder „Handschuhe Schwefel".[1] Natürlich meint der Sprechende — und deutet der Hörer —: „Handschuhe von der Farbe des Strohs (bzw. Schwefels)"; aber genau so ist es mit *la maison portant le numéro* 40. Der Sprechende sagt nur: „das Haus Tragen-die-Nummer 40", er meint aber — und der Hörer weiſs das — „das Haus, dem das die-Nummer 40-Tragen inhäriert". Doch die ganze Kontroverse mit L. betrifft ja nicht die Frage, was mit dem Ausdruck letzten Endes gemeint ist; darüber herrscht ja zwischen uns die vollste Einigkeit, sondern nur die, was die Sprache tatsächlich und mit jedem einzelnen Worte ausdrückt. L. meint, sie sage: „das die Numer 40 tragende Haus" und lasse „törichter" oder „schrullenhafter" usw. Weise und nur in gehorsamer Befolgung der Akademieentscheidung von 1679 das bei diesem Sinne unerläſsliche *e* bei *portant* weg. Ich dagegen behaupte, daſs sie (entsprechend dem Verfahren bei *veste bleu clair* und *gants paille, gants soufre*) nur „das Haus: Tragen-Nr.-40" sagt und demnach durchaus sinngemäſs und korrekt *portant* (als gerundiale Form) ohne *e* schreibt.

Und die zum Vergleich herangezogenen Asyndeta stellen nicht etwa Ausnahmen oder auſsergewöhnliche Erscheinungen der französischen Sprache dar. Ich wählte sie nur im Zusammenhange mit dem zur Veranschaulichung des wirklichen (nämlich: analysierenden und subsumierenden und dann die gewonnenen Begriffe der Reihe nach aufzählenden, — und nicht, wie die alte Grammatik in falscher Analogie zu den Urteilen der Logik meint, „Begriffe verbindenden") Verfahrens der Sprache vorgeführten Beispiele. Sie finden sich viel-

[1] In dieser Beziehung hat jede Sprache ein unbeschränktes Recht, ihre eigenen Wege zu gehen, ohne daſs man fragen dürfte, ob das betreffende (Subsumptions-) Verfahren „nach aller Sprachgeschichte" möglich sei. Wo findet L. übrigens ein Seitenstück zu dem im Spanischen üblichen Verfahren, wie es uns in *á representármelas todo lo bellas que pueden ser*, oder zum portugiesischen flektierten Infinitiv?



mehr — in der gesprochenen, wie in der geschriebenen Sprache — auf Schritt und Tritt. Hätte der Sprechende z. B. die Augen des Knaben als himmelblau bezeichnen wollen, so hätte er französisch gesagt: *ses yeux couleur du ciel* also „seine Augen: Farbe des Himmels". Bezeichnungen seines Alters, seines Lächelns hätten geschehen können mittels: *un petit garçon, dix ans, rire bon enfant.* Hätte er ihn als den muntersten Knaben seiner Bekanntschaft bezeichnen wollen, so hätte er nicht nötig gehabt, die ausführliche und streng logisch erforderliche Wiedergabe zu wählen „der munterste von allen Knaben, die ich kenne", frz.: *le plus remuant de tous les garçons que je connais*, sondern er hätte (ohne jede Bezeichnung des Aussonderungsverhältnisses, wie sie bei Anwendung eines Superlativs doch unerläſslich erscheint) nach der Superlativsubsumption sofort asyndetisch die rein begriffliche (daher Konjunktiv!) Determination „Bekannt-Knabe": *garçon que je connaisse* fügen können, die dadurch nicht weniger auffällig und seltsam wird, daſs sie sich in allen neueren Sprachen Eingang verschafft hat. Sie ist genau so, wie die anderen hier erwähnten, lediglich ein Fall asyndetischer Anfügung statt der zu erwartenden präpositionalen Verbindung.[1] Auch die Fälle der Setzung eines Adverbs zu einem Substantiv in determinierendem Sinne gehören hierher, z. B. *un monsieur très bien, le temps jadis*; besonders häufig im Italienischen: *un azzione peggio della primá, gli anni indietro*, sogar in Voranstellung: *il già palazzo del doge, peggio imbrogli, d' oggi giorno* usw. (vgl. Vockeradt § 457). Meyer-Lübke hat daher vollkommen recht, wenn er III, 537 sagt, daſs es sich bei *la maison portant le numéro* 40 „im Grunde um attributive Verwendung von Adverbien handelt".

Fassen wir das Ergebnis der vorstehenden ausführlichen Erörterungen zusammen, so können wir sagen: die neufranzösische Gebrauchsweise — auch die im attributiv-determinierenden Sinne — der unveränderlichen („gerundialen") *ant*-Formen erscheint nicht nur auf Grund sprachgeschichtlicher und sprachvergleichender Betrachtung, sondern auch auf Grund einer Prüfung und Feststellung des allgemeinen im Neufranzösischen üblichen Subsumptions- und Ausdrucksverfahrens völlig unbedenklich und einwandfrei. Es bedarf also zu ihrer Erklärung nicht der Annahme eines den Mitgliedern der Akademie bei der Regelung des Sprachverfahrens im Jahre 1679 untergelaufenen Irrtums.

Trotzdem sei es gestattet, diese Irrtums-Hypothese behufs Feststellung des Grades ihrer inneren Wahrscheinlichkeit einer Prüfung zu unterziehen. Das Ausschlaggebende für sie ist die Beantwortung

---

[1] Mit diesem Ausdruck, wie mit den vorher gebrauchten „asyndetisch" („Asyndeton") versündige ich mich schwer gegen meinen „Neuaufbau der Grammatik", welcher nachweist, daſs es sogenannte Verbindungen, Verbindungswörter überhaupt in der Sprache nicht gibt. Es müſste heiſsen: „Die Sprache gleitet über das betr. Verhältnis hinweg, läſst es unausgesprochen". Aber die bisherigen, jedermann geläufigen Termini bieten den Vorteil, daſs sie die Verständigung für jetzt noch erheblich erleichtern.

der Frage, ob den Akademikern von 1679 weibliche Partizipialformen mit einem sekundären *e*, also die Formen auf *-ante* und *-antes*, vor konsonantisch anlautenden Akkusativobjekten (zu denen L. auf S. 391 auch die Adverbien als Fälle des „*sine pausa*" zieht) noch so ungeläufig waren, daſs sie sich nicht dazu entschlieſsen konnten, die (nach L.) einzig logische Ausdrucksweise: **une femme aimante la vertu* und **des femmes aimantes la vertu* zuzulassen, und dann die von ihnen beschlossene (d. h. die mit unverändertem *aimant*) irrtümlich damit rechtfertigten, daſs sie sagten, transitive *ant*-Form mit Akkusativobjekt seien nicht Partizipia sondern Gerundia.

Da meint L. zunächst (S. 369), die Partizipia auf *ant* hätten ebenso wie *grant* bis gegen 1600 (!) im Femininum noch dieselbe Form gehabt wie im Maskulinum, bei welchem das *t* bereits völlig verstummt gewesen wäre. Dann erst (also nach 1600!) hätte die Analogie der Adjektiva (*bon, bonne* usw.) zwar *in pausa* zu weiblichem *-ante* geführt, weil hier das *t* von *ant* noch hörbar geblieben wäre, aber nicht in der „syntaktisch engen Verbindung *aimant la vertu*", wo das *t* schon verstummt gewesen wäre. — Das sind doch alles recht gewagte Behauptungen. Einmal wissen wir (vgl. Meyer-Lübke I, 515) über die Einzelheiten der Verstummung der Endkonsonanten herzlich wenig. Sodann würde ich meinen, daſs selbst beim Gerundium, geschweige denn beim Partizip, das Bewuſstsein eines *t* nie völlig geschwunden ist, da es doch in *en disant‿à son père* sicher ebenso zum Vorschein gekommen ist wie das *t* von *dit-il*. Sodann aber muſs die Behauptung, man hätte bis 1600 *femme aimant la vertu* gesagt, „wie (!) *une grant femme*" schwerste Bedenken erregen. Hatte doch die Umformung der von Hause aus mit dem Maskulinum gleichlautenden weiblichen Formen mittels eines angefügten *e* schon im 12. Jahrhundert einsetzt und von da ab in ununterbrochenem Fortschritt alsbald auch zu einer Form *grande*, selbst unmittelbar vor konsonantisch anlautenden Femininen, also nicht bloſs *in pausa*, geführt. Die weibliche Form *grant* (heute *grand'*) beschränkte sich schon im 16. Jahrh. auf gewisse zu Kompositen gewordene Fälle, in denen das Adjektiv nicht eine rein räumliche, körperliche (vgl. engl. *tall*, *large*, *big*) sondern eine mehr „übertragene" Bedeutung hatte (vgl. engl. *great*, *grand*; deutsch Groſsmutter, Groſsherzogin usw.) und die auch in der heutigen Sprache meist noch von den anderen unterschieden werden. „Eine (körperlich) groſse Frau" dagegen hieſs schon lange vor 1600 *une grande femme* oder *une femme grande*; und man braucht nur in Literaturwerken früherer Jahrhunderte zu blättern, um nicht nur im allgemeinen alte Kommunia mit weiblichem *e* vor Konsonanten (*sa doulce chair*, *l'excellente haultesse*), sondern auch solche auf *-ant* in der Form *-ante* zu finden (*Sanglante fièvre te doint Dieu!*). Auch unter den gelegentlichen Ausblicken, die L. in seiner Abhandlung macht, finden sich dafür Belege. So z. B. *les mescreantes gens*, das er S. 400 aus einer alten Übersetzung (14. Jahrh.) der 4 Bücher der Könige zitiert, und unter den aus ihr (ohne Angabe

des zugehörigen Substantivs) zitierten: *decevantes, departante, avenante, aparisante, luisante, malfaisantes, bien portante, vaillantes* werden wohl auch noch einige *sine pausa* vor konsonantisch anlautenden Wörtern gestanden haben. Und laut L.'s Zitat S. 401 erkennt Palsgrave schon 1531, indem er die Regel gibt: *partyciples in «ant» have no feminynes* (wer weifs aber, was er alles unter *partyciples* versteht!) ausdrücklich an, dafs es in der Poesie von dieser Regel Ausnahmen gibt. Wie geläufig aber den Akademikern von 1679 die *ante(s)*-Formen sein mufsten, das zeigt nicht nur Perraults von vier Mitgliedern unterstützter Antrag auf offizielle Einführung der „veränderlichen" (er sagt „deklinierten") Formen, also doch auch derer mit *-ante(s)*, sondern auch ein Durchblättern von Schriften jener Zeit. So schreibt Mme de Sévigné: *une âme méprisante les choses du monde*; der Grammatiker Maugas (1607): *Les vertus reiglantes la vie humaine* und *les voluptez corrompantes les bonnes mœurs* (L. S. 389). Dafs er statt dessen: *les vertus qui reiglent* und *les voluptez qui corrompent* empfiehlt — ähnlich wie die spanischen Grammatiker bei den von Meyer-Lübke III, 537 angeführten Fällen mit *-iendo* — beweist nichts gegen die grammatische Korrektheit des Verfahrens sondern ist lediglich eine stilistische Angelegenheit. Genau so steht es mit den von L. (S. 375) angeführten Korrekturen Malherbes an den Dichtungen des Desportes. Bei *Après de douces merveilles ravissans* (was natürlich nur eine in der Renaissancezeit sehr beliebte *fautaisie orthographique* für unverändertes *ravissant* ist, die sich sogar bei „Gerundien" mit *en* findet) *l'esprit bienheureux* ... setzt er hinzu: *pour «ravissantes»*; bei *Non pour mille vertus honorans ta jeunesse* bemerkt er: *Mal! car il faut un participe féminin à «vertus»* d. h. er meint, dafs *honorantes* gesetzt werden müsse, wenn man eine *ant*-Wendung brauchen wolle. Eine solche gefällt ihm aber nicht und er fügt hinzu: *Or le participe féminin ne vaudrait rien ici, il devrait donc user d'une autre façon de parler.* Und ähnlich bei *Les ombres vont et font maint et maint tour, aimans encore leur dépouille laissé*, wo er hinzufügt: *usant du participe, il faudrait le décliner et dire «aimantes», qui ne serait pas bien*; (er hat vorausgeschickt, dafs hier das *gérondif «aimant»* zu setzen sei). — S. 411 Anm. gibt L. aus Marg. de Navarre den (bei Gräfenberg, Synt. des 16. Jahrh.) gefundenen Satz: *celle qui est plus craignante le mal que croyant* (sic!) *le mal.* S. 417 findet sich (aus Guerson im Jahre 1619) *en Dames vertueuses et craignantes Dieu* und in der Anwendung auf derselben Seite (aus Vaugelas) *cette femme est si pressante et si examinante toutes choses.* Dazu noch (S. 402) *femmes bien entendentes les beaux ... droicts de superfétation; une chaîne d'Or pesante* 25063 *marcz d'or; l'année précedente la tyrannie de Agathocles; syllabes finissantes les vers; maudissantes les Lacédémoniens; fuyantes le satyreau; gémissantes la perte de leur pucellage.* Ferner: *une couleur approchante de celle-ci* (462), *une stupidité fort approchante de celle des bêtes* (469), *la pensée aussi dépendante du corps* (469), *je me suis retirée brûlante de vous voir* (470) ... *dans la place Ruisselante du*

sang de cette populace (471), *cette maladie procédante du vice* (472), ... *tremblante pour un fils* (474), *une cruauté ne procédante point de vengeance* (475) usw.

Das sind alles Beispiele für *-ante* und *-antes* vor konsonantisch anlautendem Akkusativobjekt aus dem 17. Jahrh. (die meisten vor 1679!), die L. bei den verschiedensten Gelegenheiten in seiner Abhandlung selbst erwähnt. Darf er da noch sagen, dafs man „nicht geneigt war, in der engen Verbindung *aimant la vertu* das vor dem folgenden Konsonanten schon verstummte (!) *t* durch ein Stütz-*e* wieder hörbar zu machen" (S. 370) und (ebenda): „Die Grammatiker des 17. Jahrh. (das sind doch wohl die Akademiker von 1679) hätten nun in *femme aimant la vertu* gegen *femme aimante* (in pausa) einen *usage* vorgefunden, dessen sprachliche Gründe sie nicht durchschauten, ... und in Konsequenz dieses Irrtums auch im Plural, wo man gleichfalls *ɛmɑ̃* sprach, aber bis dahin *femmes aimans* und *hommes aimans la vertu* geschrieben hatte (? — vgl. die obigen Beispiele!) Gerundia sahen und demgemäfs die Schreibung *femmes aimant la vertu* und *hommes aimant la vertu* verlangten." Gewifs, sie haben darin Gerundia oder doch „gerundiale Formen" gesehen (im Protokoll steht *gérondif*) und die Schreibung mit *-ant* (ohne *e* oder *es*) verlangt; aber dafs „man bis dahin (!) nur *femmes aimans la vertu* geschrieben hätte", wird durch die vorhin aus L.'s Abhandlung selbst angeführten Beispiele widerlegt. Es müfste heifsen: „zwar oft (und sogar in der Verbindung mit *en*, also bei offenbarem Gerundium) [1] *femmes aimans*, aber auch sehr oft *femmes aimantes la vertu.*"

Zu diesen tatsächlich nachgewiesenen Stellen mit *-ante(s)* liefsen sich nun leicht eine grofse Anzahl mit derselben Endung vor vokalisch anlautendem Akkusativobjekt hinzudenken. Z. B. wenn wir das — doch gewifs nicht zur Schonung der Moral jugendlicher Leserinnen ausgesuchte — Beispiel im Titel der Abhandlung: „*une femme aimant la vertu*", durch das ebenso naheliegende: **une femme aimante un homme* ersetzen. L. bemüht sich S. 391, nachzuweisen, dafs, da den zwei Formen (*un*, *une*) des unbestimmten Artikels vier Formen (*le*, *la*, *les* und *des*) des bestimmten und des Teilartikels gegenüberstehen — er hätte den letzteren noch in *du*, *de la*, *de l'* und *des* zerlegen können — die *ant*-Formen vor einem Vokal „viel seltener" vorkommen mufsten als vor einem Konsonanten. Er läfst dabei aber aus den Augen, dafs er auch Adverbien unter den Satzteilen genannt hat, vor welchen nach der *ant*-Form keine Pause eintritt, so dafs noch zahlreiche Fälle von

[1] Wofür L. auf S. 414 Beispiele, allerdings, wie es scheint, nur männliche, gibt: *en* (so Meyer-Lübke III, 536, L. hat *et*) *les compaignans ... en leurs chambres*, *le tiers fu d'elle espris d'amours.* — *Leurs yeux ... en se rendans plus doux se sentirent mouillez.* — *... en devisans de leurs affaires ...* Dieselben Schreiber hätten sicherlich auch mit Bezug auf Frauen Formen mit *ans* (oder *antes*) gebraucht. — Sollten nicht z. B. die S. 403 erwähnten *Toujours s'en vont songeans quelque finesse* weiblichen Geschlechts sein?

dem Typus *une femme plaignante amèrement son mari* (*son enfant*) *mort; une autre mère portante* (*nourrissante etc.*) *aussi* (*également*) *son enfant* oder *la jeune fille se rendante aussitôt à l'église* (*se retirante aussitôt dans la maison*) usw. usw., alles sowohl im Singular wie im Plural denkbar, dazukämen. Nimmt man die Zahl solcher transitiven Verba auch ganz niedrig auf nur 500 an, so lassen sich nach dem Schema *une jeune fille portante un pot de lait* (*un panier de fruits* usw.), zumal unter Mitverwendung von *ayant*, dessen Flexion, wie der heutige juristische Überrest *les ayants droit* zeigt, früher unbeanstandet war, eine erkleckliche Zahl von Fällen denken, in denen sich die weibliche *ant*-Form vor *un* oder *une* oder einem vokalisch anlautenden Adverb befand, also nach L.'s Theorie schon vor der Entscheidung von 1679 die Endung *e* (*es*) hätte aufweisen müssen. So lag z. B. nach dem Protokoll — aufser der Wendung *les hoirs et ayants cause* — den beratenden Akademikern nur der Ausdruck *les satyres portants un panier de fleurs* (also gerade ein Ausdruck mit unbestimmtem Artikel!) als Beleg und Veranschaulichung des zu untersuchenden Falles vor, auf einen der nach L. doch „viel zahlreicheren" mit *le* (*la, les, du, de la, de l', des*), wie ihn sich wohlweislich L. für die Erläuterung seines Titels („*une femme aimant la vertu*") ausgesucht hat, waren demnach die Antragsteller gar nicht verfallen. Und schliefslich handelt es sich ja bei der ganzen Frage auch nicht darum, welcher der beiden Fälle streng numerisch der häufigere war, sondern darum, ob Formen auf *ante* (*-es*) in Verbindung mit einem Akkusativobjekt in ausreichender Zahl vorkamen und vorhanden waren, um den Akademikern jede Scheu vor einer solchen Ausdrucksweise zu benehmen. Und das wird man, ebensowohl auf Grund theoretischer Erwägungen von der Art der eben angestellten als auch auf Grund der zahlreichen schon in L.'s Abhandlung vorkommenden Beispiele dafür, doch wohl mit gutem Gewissen bejahen können. Schliefslich scheint es mir auch nicht angängig, hier die sehr zahlreichen Fälle weiblicher *ant*-Formen von intransitiven Verben, von denen der Akademie bei jener Beratung zwei vorlagen: *une requeste tendante aux fins* und *une maison appartenante à un tel* ganz aufser Betracht zu lassen. Wie bei der Erfassung ursprünglich kommuner Adjektiva durch die weibliche *e*-Endung die in-pausa-Fälle sowie die mit folgendem Vokal doch wohl den Ausgangspunkt bildeten und das Übergreifen des *e* auf die anderen um so rascher und umfassender erfolgen mufste, je gröfser die Zahl jener war, so mufste doch auch, wenn wir L.'s Theorie zugrundelegen, eine grofse Zahl von *ante*(*s*)-Fällen vor Vokalen erleichternd auf die Durchsetzung dieser Endungen auch vor Konsonanten wirken. Und da aufser *à* noch die Präpositionen *en, entre, avec, outre, avant, après, envers* vokalisch anlauten, so wird es solcher Wendungen und Verbindungen nicht wenige gegeben haben.

Zum Schlufs noch einen Blick auf die von L. gleichsam als Schwurzeugen und Eideshelfer herangezogenen Erscheinungen wie *grand'* (*grant*) usw. Auch hier mufs ich seine Schlufsfolgerungen

beanstanden. Die bezüglich *grand, tout, excepté, passé* (bei *ci-inclus* und *ci-inclus* verweist er nur auf Plattner, und *feu* mag wegen der umstrittenen Etymologie aus dem Spiele bleiben), gemachten Feststellungen sprechen m. E. mehr gegen als für seine Theorie.

So führt er (S. 395 ff.) bezüglich des schon früher kurz erwähnten *grand* aus dem Rolandsliede an *ses grandes pels*; aus dem Jahre 1486 *grande diligence*; aus Meigret (Mitte des 16. Jahrh.) *la plus grande partie, la plus grande part, si grande puissunce, de grandes folies*; aus Malherbes Kommentar (1606—1628) zu den Gedichten von Desportes die Forderung von *les grandes chaleurs, grandes masses pierreuses* und zitiert Vaugelas' 1647 gemachte Konstatierung: *le nombre des substantifs féminins devant lesquels il faut dire grande, sans élision, est incomparablement plus grand que celui des autres où l'on mange l'e* (Er will nur ganz wenige Ausnahmen zulassen: *à grand' peine, grand' chose, grand' mère* usw.). Ménage in seinen *Observations* (1672—76, also immer noch mehrere Jahre vor der Akademieentscheidung von 1679) läfst auch diese Ausnahme nur noch bedingt gelten: „Man sagt zwar *à grand' peine,* aber nur *une grande peine; c'est grand' pitié,* aber nur *une grande pitié, ce n'est pas grand' chose,* aber nur *une grande chose*". Also schon vor der Entscheidung der Akademie, die nach L. aus rein phonetischen Gründen vor Zulassung eines **une femme aimante la vertu* zurückgeschreckt wäre, hatte sich *grande* auch in engster syntaktischer Verbindung vor Konsonantanlaut durchgesetzt, und das, obgleich von Anbeginn eine Reihe fester Verbindungen — von denen ca. 20 noch heute in Gebrauch sind — existierte, die die Femininform *grant* (bzw. *grand'*) bewahrten und stützten und somit das Vordringen eines *grande* vor Konsonanten doch erschweren mufsten. Genau so konnte — und hat ja nach L.'s eigenen Beispielen tatsächlich die Analogie weibliches *-ante(s)* auch in die Partizipialformen (selbst vor eng verbundenen konsonantisch anlautenden Wörtern) hineingeführt, so dafs „phonetische Tatsachen", die von den Akademikern hätten „syntaktisch" umgedeutet werden können, 1679 gar nicht vorlagen.

Und was zeigt sich hinsichtlich des Wortes *tout* „ganz"? L. verweist den Fall ebenfalls unter „die Gruppe von Erscheinungen, in denen ein phonetischer Tatbestand syntaktisch gedeutet worden ist" (S. 394 f.). Ich finde das Gegenteil. Man wollte auch hier der Sprache oder vielmehr dem Sprachgeiste Gewalt antun, ähnlich wie 1679 Perrault mit seinen Getreuen es bei den *ant*-Formen versuchte. Aber hier wie dort ging die Sprache als Sieger hervor. Es handelte sich bei *tout* um die Frage, ob es vor folgendem Adjektiv ebenfalls (prädikatives) Adjektiv bleiben sollte, wie die Sprache von Hause es eingeführt hatte („sie ist [als] ganz[e] [nicht blofs teilweise] glücklich", **elle est toute heureuse*) oder ob man der sogenannten Logik die Konzession machen sollte, es in solchem Falle als Adverb zu fassen („ganz glücklich", *tout heureuse*). Die systematisierenden Logiker, denen es bekanntlich oft genug an dem

rechten Verständnis für Sinn und Geist der Sprache gefehlt hat — der „Neuaufbau der Grammatik“ weiſs fast auf jeder Seite ein Lied davon zu singen — gingen ihr mit aller Kraft zu Leibe und was erreichten sie, wie weit setzten sie ihr Stück durch? So weit, als die *fantaisie orthographique* Spielraum hatte, sich zu betätigen, d. h. soweit die eigentliche, die gesprochene Sprache nicht davon berührt wurde. Man schreibt also: *il est tout triste, ils sont tout tristes, elle est tout‿heureuse, elles sont tout‿heureuses*, d. h. man wählt adverbiale Schreibform, solange sie in der Aussprache keinen Unterschied von der adjektivischen bedingt; aber man schreibt *elle est toute contente, elles sont toutes contentes*, d. h. es blieb durchaus bei der Adjektivform da, wo die adverbiale Schreibform aufgehört hatte, eine bloſse Schreibsache, eine orthographische Spielerei zu sein (ähnlich der, die in der Renaissancezeit zu Schreibweisen wie *en se rendans, en les accompaignans, en devisans de leurs affaires* usw. geführt hatte), also da, wo es sich um eine wirkliche Vergewaltigung des Sprachgeistes gehandelt hätte.

Und was die scheinbaren Partizipien — L. begnügt sich merkwürdigerweise mit den Bezeichnungen „Partizipium I und II“, er, der jeden (vermeintlich) unrichtigen Gebrauch der Termini „Partizipium präsentis“ und „Gerundium“ (*gérondif*) so schwer tadelt! — betrifft, so ist bei ihnen alles in schönster Ordnung — bis eben auf den Namen. In *excepté* (*y compris*) *la France* haben wir absolut gebrauchte Bezeichnungen vollführter Handlungen mit ihrem Objekt — ich schlug dafür XX, 288 dieser Ztschr. den Terminus „Gestivum“ vor — also: „nach (oder „unter“, „bei“) vollzogenem Ausnehmen (Einbegreifen) Frankreichs“ (vgl. Tagebucheinträge wie *vu Versailles, visité deux musées* usw.). In *La France exceptée* (*y comprise*) dagegen liegen prädikative Adjektiva in der bekannten „absoluten“ Konstruktion vor: Frankreich als ausgenommenes (einbegriffenes)“, d. h. „wenn man F. ausnimmt (einbegreift). Und genau gleicher Art ist der Sachverhalt bei *passé onze heures* und *onze heures passées*. Es liegt in keiner Weise „syntaktische Deutung eines phonetischen Tatbestandes“ vor.

THEODOR KALEPKY.

Contes de Savièse.

Nous offrons ici aux romanistes que la lecture de nos *Proverbes et dictons de Savièse*[1] aura intéressés une nouvelle contribution au patois et au folklore de Savièse. A défaut de littérature écrite les proverbes et les contes sont certainement les textes les plus authentiques du parler d'un peuple. Grâce à leur forme lapidaire et surtout à leur brièveté les proverbes sont plus assurés de se transmettre à la postérité purs de toute corruption. En revanche, les légendes ou contes ont sur les dictons tous les avantages d'un texte plus long et plus circonstancié. On y peut mieux suivre les linéaments de la grammaire, les règles de la syntaxe et déjà un embryon d'une certaine esthétique littéraire. Proverbes et contes se complètent et fournissent certainement un précieux instrument de travail pour le philologue qui veut approfondir un patois.

Mais il n'y a pas que le patois qui l'intéresse. Tout philologue s'intéresse encore à la culture du peuple dont il étudie la langue; il veut connaître son âme, son passé, il est folkloriste. „Veut-on", écrit Mario du peuple valaisan en général (*Le Génie des Alpes valaisannes*, Neuchâtel, 1893, p. 15), „veut-on se bien pénétrer du génie de ce peuple, il faut le considérer dans les débris de son passé, dans les coutumes antiques pieusement conservées, et surtout de la poussière des âges remettre au grand jour les traditions fictives et les croyances légendaires accréditées naguère chez les anciens."

C'est l'expression de ces traditions fictives et de ces croyances légendaires qu'on trouvera dans ces contes.

Je les ai rangés d'après le fond ou la matière; j'aurais pu — d'une façon approximative — les ranger chronologiquement. Un certain nombre, sans le nom des personnages, porte un caractère d'ancienneté plus accusé (I^e^ Partie, 1, 2, 3. IIe Partie, 1, 2. IIIe Partie, 2, 4. IVe Partie, 2. Ve Partie, 1), d'autres conservent des noms qui ne sont connus que par notre conte (III Partie 1.), d'autres nous rapportent aux dix-huitième et dix-neuvième siècles: les personnages ne sont plus très éloignés ou ont été contemporains du narrateur (IIe Parte, 3, 4. IIIe Partie, 5, 6. IV Partie 1. 3. 5. V Partie 2. 3); enfin il en est un dont le héros est peut-être à peine dans la quarantaine aujourd'hui („Le régent Tsouchoua").

[1] Voir *Zeitschrift für romanische Philologie* XLVI (1926), p. 1 sqq.



Il suffit d'avoir indiqué cette disposition chronologique. Elle montre que les légendes ne périssent pas facilement et on voit par là qu'il en naît encore de nos jours. Les craintes qu'émet Mario (op. cit. p. 25) que le sifflet des locomotives ne mette en fuite les derniers *follatons* (servants du foyer), ne force les *kobolds* (esprits de la montagnes) à déserter les sommets rocheux et que nains et fantômes ne hantent plus les masures et les vieux *mayens* (chalets), ont été vaines, pour Savièse du moins.

La traduction qui accompagne le texte n'a d'autre but que d'en faciliter l'intelligence à ceux qui ne seraient pas familiarisés avec notre parler.

Ces contes, à part deux exceptions, m'ont été racontés par Mme Marguerite Favre-Dubuis. Elle n'a jamais quitté Savièse, parle un patois original et savoureux et possède, malgré son grand âge (87 ans), une mémoire très sûre.

Le conte intitulé „Le régent Tsouchoua" est de Marguerite Dubuis, celui de „l'homme qui a épousé une fée", d'Angèle Dubuis, de Saint-Germain.

Quant au système de transcription adopté ici, il est le même que pour les *Proverbes et dictons de Savièse.* Le lecteur voudra bien se rapporter à ce que j'en dis à cette place: *Zeitschrift für rom. Philologie,* XLVI, p. 2 sqq.

I.

Contes de fées.

1. *Cómiṇ l'an cóminsyạ é fạ̄vé.*

L'aị̄e oun ạ̄dzó ọna biṇda dé bẹoué dzoouéné. Ịɣon dëntọ̀ a boueẹ^{e}a. Ọ́ɣa l'e enoụ oun, iɣe porcḥyoụ, iɣe tsanpé^{e}ạ. L'a démandạ a sté che l'aɣaṇ pa jou ọna cạtse pó ó té rétriṇdre po ọna vouạ̄rba. Ọ́ɣa hé trọ́blé oué^{i} l'an de kye, ch'ooụ̄e, poouị̄e ché catchyẹ deɣëṇ déjọ́ o floɣị. I floɣị, chin l'e i chardzẹ́^{i} kye mẹ́ton chou ou'étchyẹ́só po teṇị e chëṇdre, déjọ́ chon e ouëṇdzó ky'oun bouẹ̄e. Sti ch'é catchyạ deɣëṇ déjọ́ o floɣị. Can l'é chalị foụɣa, l'a démandạ kye falị̄é a rlō$_{o}$ réconpiṇcha; sté l'an de kye démandạ̄on dé réstạ tòrdzó bẹoué, pa eṇị vyẹ́lé, tòrdzọ́ ou bon, é l'an pa chondjyạ dé dẹ́ɣé: „ó paɣadị ā fën."

Ọ́ɣa i pọ̄rta brin.ouạ̄e ouncọ́ vouẹ́ɣó iɣe jẹstó vị̄a; sté l'an ouvệ$_{e}$ e oouị̄on cōr'aprẹ́^{i} ma ó t-an pa you écoṇdre.

1. L'origine des fées.

Il y avait une fois une troupe de belles jeunes filles. Elles étaient en train de faire la lessive. En ce moment est arrivé

quelqu'un, un homme qui était poursuivi, pourchassé. Il a demandé à celles-ci si elles n'auraient pas eu une cache où il pourrait se réfugier un petit moment. Ces étourdies lui ont dit que, s'il voulait, il pouvait se cacher sous le *flori*. Le *flori* (charrier) est un drap de toile grossière qu'on met sur la cuve et qui est destiné à recevoir les cendres. Dessous se trouve le linge qu'on veut laver. Celui-ci s'est donc caché sous ce drap.[1] Quand il en est ressorti, il leur a demandé ce qu'il leur fallait pour récompense; or celles-ci ont dit qu'elles demandaient de rester toujours belles, de ne pas vieilir, de rester toujours dans la fleur de l'âge, et elles n'ont pas pensé d'ajouter: „Le paradis à la fin."

La porte branlait encore, tant il venait juste de partir; celles-ci l'ont ouverte et voulaient courir après lui; mais elles ne l'ont plus aperçu.

2. *I conta da marechādze da fāva.*

Chin l'é pacha can é fāvé iron ina i bogan.né da Gran Dzō. Óra poue l'e enou kye vajīe acousyę ona. Vajīon ina pé mêin dé Chavyęje tsasyę ona marechādze. Ha marechādze l'e enou ba, l'a fé chin kye diāé fére. Óra é fāvé, pó paé, l'an bala ona fordéoua dé tsarbon. Can i marechādze l'ita ba oun tró pèr-lé[1], l'a chondjya: „Bé[1] pòrkyé pòrta ina ou mêin sta fordéoua dé tsarbon?" é l'a fotou vīa é tsarbon. Óra l'aīe oun forda ky'iré croué[1], l'aīe de ferlandré, l'a chóbra oun tsarbon crótchya pe 'na ferlandra. Can l'ita ina ou mêin, ché tsarbon ire oun napooueon de vën fran. L'é tòrna vitó ba pó tsasyę avoue l'aīe fotou foura é tsarbon; ma l'a pa tróoua oun tsarbon. Ch'é prou répintoua, ma iré troua tā.

2. La sage-femme chez les fées.

Cette histoire s'est passée au temps où les fées habitaient les grottes de la Grande Forêt.[2] Or donc il arriva qu'une fée était sur le point d'accoucher. Elles montèrent par les mayens de Savièse chercher une sage-femme. Celle-ci descendit et fit ce qu'elle avait à faire. Les fées lui donnèrent, en guise de payement, des

[1] C'est par là que se manifeste le caractère mystérieux de ce personnage; il n'y a matériellement pas de place pour se cacher sous le *flori*, et, de plus, ce ne serait pas tenable, puisque c'est sur le *flori* qu'on verse la lessive bouillante. C'est pourquoi les filles qui proposent cette cachette sont appelées „*tróblé*", dans le texte patois, c'est-à-dire volages, étourdies, folles.

[2] La *Gran Dzō* (= la Grande Forêt) s'étend entre les mayens du Serné et de Lari; elle est traversée par la roule qui va de Savièse au Sanetsch. On voit sur les pentes du rocher à pic qui borde la forêt à l'ouest deux grottes que l'on appelle les *fétóoué di favé* (grottes des fées), parce que d'après la tradition populaire elles ont servi de demeure aux fées.

charbons plein le tablier. Lorsque la sage-femme fut descendue un bout de chemin, elle a pensé: „Pourquoi porter là-haut, au mayen, ce tablier rempli de charbons?“ Et elle a jeté les charbons. Elle avait un tablier qui n'était pas en bon état, qui avait des effiloches; or un charbon resta accroché à une effiloche. Quand elle fut arrivée au mayen, il se trouva que ce charbon était une pièce d'or de vingt francs. Elle redescendit aussitôt faire des recherches à l'endroit où elle avait jeté les charbons. Mais elle n'en trouva aucun. Elle se repentit, mais c'était trop tard.

3. *Ha dou parin̦ kye l'aȋé mar̦yą 'na fąva.*

L'aȋe oun ądzó oun parin̦, l'a mar̦yą ǫna fąva. Ǿr̦a i fąva l'a de ché dzò kye ché chon mar̦yą kye l'aęché jamę́ⁱ de: „Fąva, fąva, relęr̦ye-té ąvoue t'éⁱ pri.“

L'an poue jou dąvoué bouąté.

Ǿr̦a l'e enou o-n-an ky'ir̦e plodzou. Le enou ba i ni de bo-n-our̦a. I prija ir̦e ouncǫ rin mour̦a; é i fąva l'e jou tòt'amachą a prija māmour̦a chou o bēn, é l'a jamę́ⁱ jou tan de prija cómin̦ ché an, é l'a metou tǫte derēn̦ ou racąₐ. Ǿr̦a ǫmó l'é aróouą dótąₐ dou traouǫ́; can l'a you chin, l'itą prou e prou ëngrëndjyą, kye l'a pa pochou ch'ënpachą dé pa oui dęr̦é: „Fąva, fąva, relęr̦ye-té ąvoue t'éⁱ pri.“

Ǿr̦a sta-la l'é partįte, l'a de: „Jamę́ⁱ plo to mé verę́ⁱ.“ Rloui vajȋe tui é dzò ā dzornȋa é achȋe é dąvoué bouąté ā mijon̦, é can aróouąe dótąₐ, é dąvoué bouąté ir̦on tòrdzǫ́ prǫ́pré, é l'aȋé tòrdzǫ́ tǫte prèste é chǫ́ᵒᵘoue, e pę mijon̦ ir̦é tòrdzǫ́ tǫte fé. I pąre l'a démandą i bouąté coui vegnįe pegnyę rlōₒ e boueᵉą é tǫte fę́r̦é pèr-léⁱ. Rlōₒ l'an de: „L'e i mąre“. I pąre l'a de [i bouąte kye falȋe vélę ąvoue partȋe i mąre: „Vó chyor̦ę́ⁱ ąvoue var̦ę“. Mochȋe der̦ēn̦ déjǫ́ e j'etseoui; i pąre l'e jou vęre é l'a you ǫna groucha charpin̦. Adon̦ i pąré l'a de i bouąté]: „É bin! vó dér̦ę́ⁱ ā mąre kye tornęche; der̦i pa méⁱ chin, é fajęche cómin̦ odr̦ę, i cha méⁱ kyé mé.“

Ǿr̦a é bouąté l'an de ā mąre kye foęché tòrnąe. I mąre l'a de: „É bin! vó dér̦ę́ⁱ ou pąre kye che ou kye tornęchó, vajęché ba ou seoui dótąₐ, can vëndrę́, é bijęche chin kye l'ar̦ę chou ó tron ou mitin̦ dou seoui; che doujé pa bȋjyę, jamę́ⁱ plo méⁱ tornér̦ę́ⁱ.

Can l'e aróouą dótąₐ, é bouąté l'an de ou pąre chin ky'i mąre l'aȋe de. I pąre l'é partį imedyatamin̦ ba ou seoui. Can l'itą ba, l'a rādą chou ó tron. Ché tróouą ǫna groucha charpin̦. É tinjȋe djya a tę́ⁱta contre rloui pó ó té bȋjyę e rloui l'a amaᵉą dóᵒᵘ tré cóᵒᵘ é l'a pa doują. I charpin̦ l'a dėsparou é l'a de: „Jamę́ⁱ plo to mé verę́ⁱ“.

Di chẻ dzò l'a jamę̇ⁱ plo tróo͜uạ ọna tsọ́ᵒᵘja fẻ pe mⁱjọṇ. É bo͜uạtẻ l'an de kye vegnīẻ pa mẻⁱ.

3. Conte de l'homme qui avait épousé une fée.

Il y avait une fois un homme qui avait épousé une fée. Le jour du mariage la fée l'avait averti de ne jamais lui dire: „Fée, fée, retourne là où je t'ai prise!"

Ils eurent, de ce mariage, deux filles.

Or, il y eut une année pluvieuse. De bonne heure la neige descendit très bas. La récolte n'était point mûre encore; et la fée s'en est allée ramasser toute cette récolte avant la maturité, — et c'est vrai qu'il n'y eut jamais une aussi belle récolte, et elle a tout serré dans le *racą̄ₐ*.[1] Le soir l'homme arriva du travail; quand il vit cela, il entra dans une si grande colère qu'il ne put s'empêcher de dire: „Fée, fée, retourne ou je t'ai prise!"

Celle-ci s'en est allée en disant: „Plus jamais tu ne me reverras". Lui allait tous les jours travailler à la journée et il laissait les deux filles à la maison, et quand il revenait le soir, les deux filles étaient toujours propres, il trouvait les repas préparés, et dans la maison tout était fait (= en ordre). Le père a demandé aux filles qui venait les peigner, les laver, et faire ce qu'il y avait à faire dans la maison. Elles on dit: „C'est la mère". Le père a dit [aux filles de veiller où la mère se retirait. „Vous la suivrez où elle va". Elle se faufilait sous l'escalier. Le père y est allé voir, et n'y a trouvé qu'un gros serpent. Alors il a dit à ses filles]: „Eh bien! vous direz à la mère qu'elle revienne; je ne dirai plus cela, et qu'elle fasse [désormais] comme elle le voudra; elle en sait plus que moi".

Les filles ont donc dit à la mère de revenir. Celle-ci a répondu: „Eh bien! vous direz au père que, s'il veut que je retourne, il descende à la cave le soir, quand il viendra, et baise ce qui se trouvera sur le tronc au milieu de la cave; s'il ne l'ose pas, plus jamais je ne reviendrai".

Quand il est arrivé, le soir, les filles ont rapporté à leur père les propos de la mère. Le père est descendu sur le champ à la cave. Arrivé là, il a regardé sur le tronc. Il s'y trouvait un gros serpent. Déjà il tendait la tête vers lui pour le baiser et l'homme a essayé deux ou trois fois [de le baiser], mais il ne l'a pas osé. Le serpent a disparu en disant: „Plus jamais tu ne me reverras".

Depuis ce jour il n'a plus rien trouvé de fait par la maison. Les filles lui ont dit que la mère ne venait plus.[2]

---

[1] Espèce de grange où l'on serre le blé jusqu'à ce qu'on le batte.

[2] M. J. Jeanjaquet a publié de ce conte une version plus courte en patois de Conthey avec traduction française sous le titre „*È fąoua dè Prịnpfo*" (la fée de Premploz), dans le *Bulletin du glossaire des patois de la Suisse romande* VII (1908), 22 sq. Sur le sujet de ce conte, M. Jeanjaquet renvoie à S. Singer, *Schweizer Märchen*, I. Fortsetzung. Berne 1906, p. 31 ss., surtout p. 45—56, où se trouvent d'autres indications bibliographiques.

4. *I fën di fāvé.*

É fāvé oouīon résta ou pai; óra fajīon dé móéjé tsóoujé. Can l'aīon ënrudze avoué cācoun, l'aīon pa pouire dé défasóna oun moundó: veryīon a téla outre deri. Can aperchiāon oun croué tin, i pòrtāon a prija māmoura derën a mijon. Can vegnīon é j-ómó, iron ëngrëndjya. E promye dou pai l'an tróoua kye falīé oué jé détsasye; fajīon troua dé ma.

Óra é fāvé oouīon pa parti. L'an prometou d'erechóna o Roun.nó, dé féré pacha o Roun.nó déjó téra; l'an prometou dé féré chorti a sīre apré ó chéré. E promye dou pai l'an rin acoula é l'an bala a tóté oun motson de córda é l'an de kyé falīé parti ā mé, féré dé fachené dé chabla.

4. La fin des fées.

Les fées voulaient rester dans le pays; mais elles faisaient de mauvaises choses. Quand elles étaient fâchées contre quelqu'un, elles ne se faisaient pas faute de défigurer un homme: elles lui tournaient la tête derrière. Quand elles prévoyaient le mauvais temps, elles portaient la récolte dans les bâtiments avant la maturité. Quand les hommes rentraient [à la maison], ils en étaient fâchés. Les premiers du pays (les „autorités") ont jugé à propos de les chasser: elles faisaient trop de mal.

Cependant les fées ne voulaient pas partir. Elles ont promis de canaliser le Rhône, — de faire passer le Rhône sous terre, —; elles ont promis de faire sortir la cire [du petit lait] après le sérac. Les premiers du pays ne sont pas entrés dans leur vue; ils leur ont donné à toutes un bout de corde et leur ont ordonné de se rendre sur le rivage de la mer pour y faire des fagots de sable.

II.

Contes de la „Chenegóda".

1. *I Chenegóouda ba ën ou' Òrmó.*

Oun ādzó l'aīe oun parin kye vegnīe amou di Chyoun. Iré djya né. Óra can l'ita amou ën ou' Òrmó, to cha, oué l'aīe davoué grandzé ou rôon dé vae, óna fran avoue prin i vae kye va amou a Droun.na; ou'ātra oun pó mé amou ou Plan dé ou' Òrmó. Sti l'aīe jostó dépacha a grandze dé déjó. Avouejīe outchye outre pé Cóméra e rloui répondīe. É l'a avoui outchye oun secon ādzó ba pé a Chyoun.na e vegnīon adémé pré. L'a chondjya ky'iré pa natorèoue, é adon l'a tróoua é tsanbé pó aróoua a to pri amou ā grandze dé damou; é l'an outchya oun tréjyémó ādzó é iron djya ina ou Plan dé ou' Òrmó, kye vën

ënsę[1] ā grańdze. Sti prou e prou ëncharvadjyą l'a jǫstó pochoų chi catchyę dęrën ā grańdze é clǫ́ouŗ'a déoueije, i Chenegǫ́ouda įŗé djya dĕan a grańdze. Fajīon prou de brǫle trin, ma l'an pa jou o povouê, d'aą dęrën oui fęŗé dé ma, ma l'an tui pachą dĕan a pǭrta e mochīon dé bātoņ dęrën pé a déoueije é balīon de peti cǫ́ou chou é pya a sti é l'an pachą vīa.

1. La „Chenegoda" à l'Orme.[1]

Il y avait une fois un homme qui montait de Sion [à Savièse]. Il faisait déjà nuit. Quand il fut arrivé à l'Orme, tu sais bien, il y avait là autrefois deux granges au bord de la route, l'une juste à l'endroit où commence la route de Drône, l'autre se trouvait un peu plus haut, au Plan de l'Orme. Celui-ci venait de dépasser la grange de dessous. Il entendit „youtser"[2] du côté de Coméra[3] et lui de répondre. Et il entendit „youtser" un second coup, dans la vallée de la Sionne cette fois, et [il s'aperçut qu']on s'approchait toujours plus de lui. Il a pensé que cela n'était pas naturel et alors il a trouvé les jambes pour arriver à tout prix à la grange supérieure; ils ont „youtsé" une troisième fois et ils avaient déjà atteint le Plan de l'Orme qui aboutit à la grange. Celui-ci, terriblement épouvanté, eut juste le temps de se réfugier dans la grange et de fermer la porte à claire voie. La „Chenegoda" était déjà devant la grange. C'était un bruit épouvantable, mais ils n'eurent pas le pouvoir d'entrer et de lui faire du mal, mais tous défilaient devant la porte et passaient des batons à travers la porte et lui donnaient de petits coups sur les pieds et ils ont passé plus loin.

2. *I chenegǫ́ouda ba ou Cāŗó.*

L'aīe oun ādzó kye l'a pachą i Chenegǫ́ouda ba ou Cāŗó; é įŗe oué[i] oun kye l'a de: „Pār-da tsąse", é l'an fotoų a cǫouche d'oun n-ǫ́mó ëncoņtre rloui ę vīa.

2. La „Chenegoda" au Cāro.

Une fois la „Chenegoda" a passé au Caro.[4] Il se trouvait là un homme qui a dit: „Part de la chasse", et ils ont jeté la cuisse d'un homme contre lui et continué leur route.

---

[1] La „Chenegoda" joue un grand rôle dans les légendes de Savièse. C'est une bande d'esprits mauvais, parcourant le pays et exerçant leurs méfaits pendant la nuit. L'effroyable vacarme de cette sarabande internale a laissé des traces vivantes dans la langue du pays: *fęre oun trin da chenegǫ́ouda*, c'est faire un vacarme infernal, de même *chenegóouda*, c'est courir faire des folies.

[2] „youtser" à la mode de Savièse, c'est pousser un youlement ou cri de joie prolongé.

[3] Coméra est un hameau de la commune de Grimisuat dominant la vallée de la Sionne. C'est là que, dans les contes de Savièse, la „Chenegoda" a son quartier général.

[4] le *Cāro* est le nom d'un quartier du village de Rouma; le mot signifie „coin" dans le patois local.

3. *I Chenegóouda inạ ën Cortẹne.*

Dan j-oun tin, outr'ā Drouṇ.na, vajīon tui tui dótā͓a ëntsaṇ ou móouẹ inạ pé pra damoụ ó véouā͓dzó, é a tson vélạ vajīon tui kyeṛị; ouncó de moun tin menā͓on ëntsaṇ é móouẹ inạ oué[i]; nó no metīon ó nóoutre inạ ou Pra Benitóou.

Óṛa oun ā͓dzó vajīon kyeṛị é móouẹ a tson vélạ inạ ou tsā͓bló. I gróou ou pā͓r'a nó vajīe kyeṛị ó móouẹ inạ i pra damoụ Cortẹne. Óṛa l'a avouị prou dzooụẹ byó inạ ou pịló ën bóou, inạ ën Cortẹne. Rloui l'e jou inạ; poue can l'itạ inạ déoaṇ o pịló, l'a avouị o-n-ā͓tra mojẹca: l'a avouị dzapạ de tsën, chonalẹ dé tsiṇ.né, myoun.nạ dé tsā͓te. Adoṇ l'é tòrnạ ba en derị prou ënpoueryạ; chintīé pa che l'aīé dé j-aloṇ chou rloui ou pa; partīe inạ priṇdé ó móouẹ e poue ba, prou ëncharvadjyạ, ché catchyẹ a mijoṇ é l'é pa tòrnạ fouṛa.

3. La „Chenegoda" à Courtine.

Autrefois ceux du village de Drône conduisaient tous, le soir, les mulets paître au-dessus du village et à la fin de la veillée ils montaient les chercher. Encore de mon temps ils menaient les mulets là-haut; nous, nous menions le nôtre à Pré Bénito.

Or, une fois ils allaient à la fin de la veillée chercher les mulets au „dévaloir". Le grand-père de mon père allait prendre le sien dans les près au-dessus de Courtine. Il a entendu une musique ravissante dans la chambre en bois de la maison de Courtine. Lui y est entré; puis quand il fut devant la porte, il a entendu une autre musique: il a entendu japer des chiens, retentir des chaînes, miauler des chats. Alors il est redescendu dans la plus grande épouvante. Il ne sentait pas s'il avait les vêtements sur lui ou non. Il est monté prendre le mulet et puis il est descendu, hors de lui, se cacher à la maison et il n'est pas ressorti.

4. *I Chenegóouda ba ën ou'Ạse.*

I fẹle ā paliṛe vegnīe amoụ di Chyoun. Óṛa eó ché[i] pa kyëntch'ouṛa iṛe, chaṛẹ prou itạ ā vélạ, ó dzò vīon pa pachạ a Chenegóouda. Ba ën ou'Ạse vegnīe amoụ pé ó né[i] di Chyoun. Óṛa l'a avouị ënsẹ[i] pē vẹgnye oun brọte trin: l'a avouị myoun.nạ, dzapạ, i trin da Chenegóouda; é chon pachạ ënsẹ[i] tó pré[i] de le; l'an trêchạ hé vẹgnye ouṭre pé Comíṛa. Óṛa sta-la fajīe: „Ó mó Djye don! ó mó Djye don! ó mó Djye don!" Fajīe prou et prou de mẹne, iṛe prou ëncharvadjyā͓e. Aprẹ[i] l'é pachạ oun pariṇ é l'a de a sta: „T'an te fé cạkyé tsóouja". Sta l'a de: „Na!", é i pariṇ l'a de: „É bin! pạrte pye ën tchyé té trankịla", é i Chenegóouda l'a chyou cha cotuiṛe.

4. La „Chenegoda“ dans les vignes de la Hache.

La fille de la chiffonnière [de Drône] montait de Sion. Je ne sais pas quelle heure c'était, c'était probablement pendant la veillée, de jour on ne voit pas la „Chenegoda“. Donc elle rentrait de Sion pendant la nuit par [le sentier de] la Hache.[1] Elle entendit par ces vignes un vilain bruit: elle entendit miauler, japer, [bref] le sabbat de la „Chenegoda“. Et ils ont passé de son côté tout près d'elle; ils ont traversé ces vignes et [continué leur route] dans la direction de Coméra. Celle-ci criait: „O mon Dieu! ô mon Dieu! ô mon Dieu!“ C'étaient des cris et des gestes lamentables, tant elle était épouvantée. Après [= en queue] venait un homme qui lui a dit: „T'ont-ils fait quelque chose?“ — „Non“, répondit celle-ci. — „Eh bien!“, reprit cet homme, “rentre *seulement* chez toi tranquillement“. Et la „Chenegoda“ a poursuivi sa route.

III.

Contes de revenants.

1. *Ha dou tsata.aṇ Aɣouṇ.na.*

I tsata.aṇ Aɣouṇ.na ịɣe prou canạle. Ịɣe oun dĕ Prinȷyęɣe. Menā̤e prou e prou chenanderị a comǫna. Ọ́ɣa i pǫpló poouɪ̄́ pa mę^{i} chopòrtạ chin. Chạl'ou vouęte chon partị i j-Ermęte. Pindaṇ kye stou ịɣon fouɣa i j-Ermęte, i pariṇ l'e jou oụtrè pĕ dějǿ Drouṇ.na i vęgnye, e poue ịɣe deɣëṇ pe oun cró aprę^{i} motenạ. N-ëntandiṇ e fęse chon jou outr'ā tsạse, ĕ l'an you deɣëṇ pe-r-oun cró ǫna tsǿ^{ou}ja, e che mojā̤on ky'ịɣe 'na bę^{i}lche ĕ l'an teryạ. Aprę^{i} chon itạ oụtrĕ vę̂re ĕ ịɣ'i pā̤r'a rlō$_{o}$ mò·deɣëṇ ou cró. Ọ́ɣa l'an trin.nạ ënsę^{i} ën catsę́la, chĕn kye gnoun ęche chopoụ.

Can chon itạ ā mijoṇ, oun l'e enoụ ënsę^{i} kyeryạ mochǭ$_{o}$ ĕ ou'ā̤tre ënsę^{i} ā croui pó dęɣĕ kye l'aɪ̄ĕ pa bĕjouiṇ d'aạ oụtre, ky'ịɣĕ djya mò.

Aprę^{i}, fou di j-Ermęte vegnɪ̄on ënsę^{i} di Laɣị pĕ a dzō$_{o}$ dĕ Maouṇ.na. L'an rĕcontrạ ó tsata.aṇ kyè vegnɪ̄e mountạ chou oun tsoouạ chĕn tę^{i}ta. L'an de: „Ma, ạvoue partị-vó diṇche, pariṇ prejidaṇ?“ — L'a de: „Pạrtó avouę^{i} ĕ j'ā̤tró“.

Ọ́ɣa stou l'an chondjyạ kye l'aɪ̄e cakyę tsǫ́^{ou}ja dĕ tsaṇdzĕmiṇ. Chon aróouạ ba ĕ l'an aprị ky'ịɣĕ mò ĕ djya ëntèrạ.

---

[1] La Hache (en patois *ou'Ǎse*) est le nom des vignes sur la rive droite de la Sionne, en face de Coméra. On les traverse quand on monte de Sion à Drône en prenant la route parallèle à la Sionne. Un autre chemin de Sion à Drône passe par l'Orme, c'est celui dont il est question dans le conte intitulé „la ‚Chenegoda‘ à l'Orme“, I, 1.

1. Le châtelain Arône.

Le châtelain Arône était un homme sans conscience. Il était de Prinsières. Il menait la commune absolument à la dérive. Le peuple ne pouvait plus supporter cet état de chose. Sept ou huit partirent [en pèlerinage] pour Notre-Dame des Ermites.[1] Pendant qu'ils étaient aux Ermites, le président est allé aux vignes sous Drône, et il était dans une tranchée occupé à de petits travaux. En attendant les fils sont allés à la chasse dans cette même direction et ils ont aperçu quelque chose dans une tranchée de la vigne. Croyant que c'était un animal, ils ont tiré. Puis ils sont allés voir et c'était leur père, mort dans la tranchée. Ils l'ont transporté en cachette à la maison, sans que personne l'ait su.

Quand ils furent à la maison, l'un des fils est venu [à Saint-Germain] chercher le curé[2] et l'autre est venu jusqu'à la croix[3] pour dire que ce n'était pas nécessaire d'aller plus loin, que leur père venait déjà de mourir.

Entre temps les pèlerins des Ermites suivaient le chemin qui vient de Lari [au mayen de Rōūa] par la forêt de Malône. Ils rencontrèrent le châtelain qui venait monté sur un cheval sans tête. Ils se sont écriés: „Mais, où allez-vous donc ainsi, parrain président?“ — Il a répondu: „Je vais là où vont les autres“.

Alors ils ont pensé qu'il y avait quelque chose de changé [à Savièse]. Ils sont descendus et ils ont appris que le châtelain était mort et déjà enterré.

2. *Ha dou tsën kye vegnīe ënsę^{i} avouę^{i} ė dąvouė marin̥.nė.*

Oun ą̄dzó, chė dzò da Tósin̥, vegnion ënsę^{i} dąvouė marin̥.nė pó ė vę^{i}prė. Vegnīon ënsę^{i} di Droun̥.na. Iɣon oun peti afęɣe ën rėlą̄$_{a}$, vegnīon vito. Ọɣa tô on ënsę^{i} oun tsën avouę^{i} rlō$_{o}$, pa deri ni dė^{e}an̥, ma tegnīė cǫ^{ou} a rlō$_{o}$, ënsę^{i} tô on avouę^{i} rlō$_{o}$. Ọɣa can l'īlą ënsę^{i}

---

[1] Le pèlerinage de Notre-Dame des Ermites ou Einsiedeln, dans le canton de Schwytz, est très populaire en Valais. Aujourd'hui, grâce au chemin de fer, il se fait facilement et en peu de temps. Mais il y a une cinquantaine d'années encore, c'était un événement dans la vie d'un paysan. Il se faisait à pied excepté le trajet de Fluelen à Brunnen à l'aller et de Brunnen à Beckenried ou Buochs au retour. Il durait 9 jours. Le trajet était toujours le même. On suivait la vallée du Rhône jusqu'à la Furka, puis la vallée de la Reuss — *ba pé ó canton̥ d'Ouɣe*, comme on disait. De Brunnen on atteignait Einsiedeln par Sattel. Cela vous prenait 4 jours de marche. On passait un jour aux Ermites pour y faire ses dévotions. Le retour avait lieu par Brunnen — Beckenried — Stans — Sarnen — Brunig. — Oberland bernois. On rentrait en Valais par un des cols de la Gemmi, du Rawil ou du Sanetsch. C'est par ce dernier que les 7 on 8 pèlerins qui rencontrent le président Arône ont passé pour rentrer à Savièse.

[2] *mochō$_{o}$* („Monsieur“) est une appellation honorifique désignant toujours le curé. *Mǫche* avait autrefois le même sens, il ne s'emploie plus aujourd'hui que pour désigner d'anciens curés: *Moche Rloę*, Monsieur le curé Luyet.

[3] Cf. la note 1 de la légende suivante.



pė a croui dou Plan Dodën, i tsën l'a apelą o dzeroṇ dou cotëṇ a óna di dąvoué e poue l'a byin chacǫ́ o dzeroṇ outr'ënsę́¹.

Ǫra kye charę-te itą chin? L'aĩe ouncǫ́ mé¹ asyoṇ dé cąkye tsǫ́ᵒᵘja (c'est-a-dire: *l'é căcouṇ kye dĩon fę́re de ben pó é mò*). *Ǫra po-t-ę́tre kye l'orį falou dę́ré: „Kyęle chin da păr-de Djyo?“ Ma rlōₒ l'an pa de.*

2. Les deux femmes et le chien.

Une fois, le jour de la Toussaint, deux femmes venaient [à l'église paroissiale] pour les vêpres. Elles venaient de Drône. Elles étaient un petit peu en retard et marchaient vite. Tout le long de la route [il y avait] un chien avec elles, pas derrière ni devant, mais il marchait aussi vite qu'elle tout le long. Or, quand il fut vers la croix du Plan Dodin,[1] le chien a saisi l'extrémité de la robe à l'une d'elles et il l'a secouée fortement.

Qu'est-ce que c'était que cela? Il y avait de nouveau action pour quelque chose [c'est-à-dire: quelqu'un était par là chargé de faire de bonnes œuvres pour les morts]. Peut-être ces femmes auraient-elles dû dire: „Qu'est-cela de la part de Dieu?“ Mais celles-ci ne l'ont pas dit [: n'y ont pas pensé].

3. *Ha di tre tsën.*

Chin l'é ché ądzó kye vegnĩon tòrdzǫ́ ba tre grou tsën dějǫ́ ó ban ou tin da męcha. T'arę́¹ prou avouį dęré ha cǫnta oué¹: ky'ou vyou tin l'aĩe oun grou ban décǫ́ᵒᵘté a pǭrta da mijoṇ dou comouṇ. Ǫra vegnĩon tòrdzǫ́ ba di pe mijoṇ dou comouṇ fou tre tsën ou tin da męcha. Oun ądzó chon jou amoų ou'ëncorą e poue e procoryoų de ou'elĩje, e poue l'an còrtédjyą avoué¹ fou tsën ché¹ pa kyé ᵉó. Įron tre chyèfe, tre kye l'an jou a comandą pé a comǫna. Adoṇ i dzōₒ iré tó partecolè e stou l'an to metoų comouṇ: ǫ́ra chin įre ǫna groucha pę̄rta pó é pǫ́ᵒᵘró. L'é póchiṇ kye l'an faloų enį ché détsardjyę.

3. Les trois chiens.

C'est le conte de ces trois gros chiens qui descendaient toujours se coucher sous le banc pendant la messe. Tu auras sûrement entendu raconter ce conte: que dans le vieux temps il

---

[1] La croix du Plan Dodin se trouve à l'entrée du village de Saint-Germain. Les croix sont très nombreuses à Savièse. Elles sont très rustiques, sans ornement ni crucifix, en bois équarri. On y sculpte habituellement la date de leur érection. Elles s'élèvent sur le bord des chemins. Autour du village de Saint-Germain, il y a la croix de *Pra Pélissier* (ancienne route de Sion), la croix de *Tsignę* (nouvelle route de Sion), la croix de *Tsanbǫte* (route de Granois), la croix du *Champ de la Croix* (route de Prinsières), et enfin la croix du *Plan Dodin*. Elles sont religieusement remplacées quand les atteintes de la vétusté se font remarquer.



y avait un gros banc d'un côté de la porte de la maison communale. Or, pendant la messe ces trois gros chiens descendaient toujours de la maison communale. Une fois le curé et les procureurs d'église sont montés et se sont entretenus avec ces chiens je ne sais de quoi. C'étaient trois chefs, trois qui avaient eu à commander dans la commune. De leur temps la forêt était bien particulier, et ceux-ci en ont fait un bien communal: c'était une grande perte pour les pauvres. C'est pour cela qu'ils ont dû venir se décharger [de ce tort causé aux pauvres].

3. *Ha da trǫ́ᵒᵘoue dou Sernę.*

Amǭu Sernę, dé tsātin, de fou kye chon jou amoų pó ērdjyę l'an you ǫna trǫ́ᵒᵘoue rǫ́cha kye coŗīe oué pé pra. Sïou l'an chondjyą kye l'aī'étsapą ba di mountągnye. Ǫ́ŗa fou chon jou aprę́ pó démandą pó tòrną mèną iną ā mountągnye, ma l'an pa pochoų aprósyę́. I trǫ́ᵒᵘoue l'é catchyą̄e é l'an pa mé pochoų tróoua.

4. La truie du Serné.

Au Serné,[1] en été, des gens qui étaient montés pour arroser ont vu une truie rousse qui courait par là. Ceux-ci ont d'abord pensé qu'elle s'était échappée de la montagne. Ils l'ont suivie pour l'appeler afin de la reconduire à la montagne. Mais ils n'ont pu s'en approcher. La truie s'est cachée, et ils n'ont plus pu la retrouver.

5. *Ha da trǫ́ᵒᵘoue di Talę.*

Ó dzò kye l'an ëntérą Djyan Flǫ́ŗantën, ba i Talę l'an you cǭre ǫna trǫ́ᵒᵘoue fouŗa da grąndze avouę́ plin.na a gǭrdze dé foua é l'a pachą amoų per-derį a grąndze é l'a déspaŗoų.

5. La truie des Taillis.

Le jour où l'on a enterré Jean Florentin, on a vu aux Taillis[2] sortir une truie d'une grange en courant avec la gueule remplie de feu. Elle a passé derrière la grange et a disparu.

6. *Ha dou sindękye Maŗīe Doubouę.*

Oun ą̄dzó Maŗīe Doubouę iŗé sindękye; chalīe fouŗa dou pįló dou consèle amoų ā mijoņ dou comouņ. Iŗé né. Can i'a jou fërmą a pǭrta, l'a cacouņ kye l'a tapą ën deŗëņ dó! dó! dó! Ǫ́ŗa Maŗie

[1] Nom local du mayen situé sur la rive droite de la Morge non loin de la jonction des deux Morges, la Morge de l'Enfloria et la Morge de Tsanfléron.
[2] Les Taillis désignent les prairies entrecoupées de bois au sud-ouest du village de Grimisuat; on y arrive de Savièse en prenant la route qui traverse la Sionne sous le village de Drône.

Douboųę l'ĩtą prou ëncharvadjyą kye l'a pa doują ovrį a pǫrta. Vegnĩé ba pẽ j-etseoųį ën pousiņ foųra de joųe cómiņ dé pómê tęré.

6. L'huissier Marie Dubuis.

Une fois Marie Dubuis était huissier; il sortait de la chambre du conseil de la maison communale. C'était la nuit. Quand il eut fermé la porte, quelqu'un a frappé en dedans trois coups. Marie Dubuis fut pris d'une telle épouvante qu'il n'a pas osé rouvrir la porte. Il descendit l'escalier; les yeux lui sortaient de la tête gros comme des pommes de terre.

7. *Ha dou réjyaņ Tsouchoųą.*

Can Moŗise Tsouchoųą tegnĩé ou'écǫ^ou^cua, l'an bochyą ā pǫrta tré cǫ^ou^, e rloųi l'e enoų foųra vęre o promyę cǫ^ou^; l'e enoų foųra tinky'a plantafǫrma, é l'aĩe gnoun, é l'é tòrną deŗëņ é l'é pa ënkyétą. L'a ouncǫ mę^i^ tapą oun secoņ ądzó. L'é tòrną foųra é l'a coŗoų tinky'a pya di j-etseoųį é l'a gnoun you. Ën vegniņ iną avoųejĩe enį iną a bon pa aprę^i^ rloųi. I réjyaņ tǫrn'iną e deŗëņ ou'écǫ^ou^oua, é l'an repelą ouncǫ me^i^ oun tréjyémó ądzó. L'é tòrną a chalį foųra é ba pẽ j-etseoųį aprę^i^, é l'a you oun kye vegnĩe ba pẽ j-etseoųį dé^e^aņ rloųi ó t-a apelą chő cóoųę. Ǫŗa ché l'a radą ën derį à fè coņtre rloųi, é l'a cognoų coųi iŗe; iŗe oun de Chën-Dzèrmaņ, avoųę^i^ o trecǫ nįvó; iŗ'itą consèlę é adoņ iŗé mò.

E Moŗise Tsouchoųą l'é tòrną deŗëņ a ou'écǫ^ou^oua; iŗe prou pachą, blan com'oun mò é di adoņ l'é pa mé^i^ itą tā~a~ a ou'écǫ^ou^oua e chortĩe acǫ^ou^ avoųę^i^ é j'éoųéve.

L'e Deryaņ kye l'a contą a nó é l'a de ky'iŗe oun damoų o coųën dé Boņse. Chaŗé prou ëntsardjyą Moŗisę Tsouchoųą.

7. Le régent Tsouchoua.

Lorsque Maurice Tsouchoua tenait l'école, on a frappé à la porte à trois reprises, et lui est sorti déjà la première fois; il est sorti jusque sur le palier, et comme il n'y avait personne, il est rentré et ne s'en est pas inquiété davantage. On a frappé une seconde fois. Il est sorti de nouveau et il a couru jusqu'au bas de l'escalier et il n'a vu personne. En remontant il entendait que quelqu'un le suivait à bons pas [d'un pas régulier et ferme]. Le régent remonte et rentre à l'école, et une troisième fois on a recommencé à frapper. Il sort, se précipite par l'escalier, et il a vu quelqu'un qui descendait l'escalier devant lui et il l'a empoigné par le collet. Alors celui-ci l'a regardé fortement en face et le régent a connu qui c'était: c'était un de Saint-Germain, avec un tricot gris; il avait été conseiller et maintenant il était mort.

Maurice Tsouchoua est rentré à l'école, il avait la figure défaite, il était blanc comme un mort et depuis ce jour il n'est plus resté tard le soir à l'école et il sortait en même temps que les élèves.

C'est Adrien qui nous a raconté cette histoire et il nous a dit que le revenant était un du coin de Bonse. Maurice Tsouchoua sera sans doute chargé [c'est-à-dire: aura pris sur lui certaines obligations du défunt].

IV.

Apparitions diaboliques.

1. *I coṇta dé Djyan Nāṣe da Roṷa dou Pra.*

Djyan Nāṣe da Roṷa dou Pra l'e jou amoṷ pé vạe dou mêiṇ fẹṛé dé bóou. L'aḭe atrapị oun de fou oụịvró kye chon plin dé canaleṛị. L'a li ché oụịvró, e l'e enoṷ i djyāḅló é l'a ëntèrvạ ché l'aḭé béjouiṇ de rlouị; sti prou ëncharvadjyạ l'a rin pochoṷ lẹre ou'ā̤tre chapịtre pó ó fẹṛé partị, e sti l'e enoṷ ba cómiṇ poouịe enị ba. Radā̤é donkyédoṇ ën derị, é ba, ba, ba mijoṇ, deṛëṇ ou pịló, fér'a clọour'é fénẹitré, e ochẹ, fér'a fèrmạ a pọ̄rta dou pịló. Dichyạ oun dzò ou dóou l'é mò.

Diệₑ ché maṛyạ avouẹi Kyestëṇ.ne dou Gróou Dzèrmaṇ. Aprẹ l'ītạ tọte plạte.

1. Jean-Ignace de la Rue du Pré.

Jean-Ignace de la Rue du Pré[1] est monté par les chemins des mayens pour préparer du bois. Il avait attrapé un de ces livres qui sont remplis de mauvaises choses. Il a lu ce livre et le diable est arrivé et lui a demandé s'il avait besoin de lui. Celui-ci, terriblement épouvanté, n'a point pu lire l'autre chapitre pour le faire partir. Alors il est descendu on peut se représenter comment; de temps en temps il jetait un regard derrière lui, et puis en bas, en bas, en bas à la maison, dans la chambre, faire fermer les fenêtres, les volets, fermer [à clef] la porte de la chambre. Après un jour ou deux il est mort.

Il devait se marier avec Christine du Gros Germain. Après cela tout est tombé à l'eau.

2. *Ha dou còrdagnyẹ̀ dou Cā̤ró.*

I còrdagnyẹ̀ dou Cā̤ró l'aḭe oun oụịvró pó féṛ'enị ó djyā̤bló. Sti le enoṷ, é ouā̤tre ó fajīé trālẹ. Ché chon pa acòrdạ grantiṇ. Can l'a pa méi jou dé traouọ́, i djyā̤bló ecoouīe ó còrdagnyẹ̀. Sti ṛa l'e enoṷ amoṷ tróouạ mochọ̄ₒ. Mochọ̄ₒ oui a de: „Va pye ba". Oouīé

[1] Nom local d'un chemin du village de Chandolin.

pa; aprę̂ⁱ l'e jou ba é l'a pòrtą amoų o ouįvró, e ou'ëncoŗą oouį̄e borlą. L'an fé oun grou foua, ma į ouįvró réstą̄é pa chou ó foua. Dię̂ₑ o te tenį avouęⁱ oun bātoņ: vóouą̄e vį̄a.

2. Le cordonnier du Cāro.

Le cordonnier du Cāro[1] [de Rouma] avait un livre [renfermant le secret] pour faire apparaître le diable. Celui-ci est venu [en effet], et le cordonnier lui donnait des travaux à exécuter. Mais le bon accord entre eux ne dura pas longtemps. Quand il n'eut plus de travail, le diable battait le cordonnier. Alors celui-ci s'en vint trouver le curé.[2] Le curé lui a dit: „Descends *seulement* chez toi.“ Mais il ne le voulait pas; enfin il est descendu, il a rapporté le livre et le curé voulait le brûler. Ils ont allumé un grand feu, mais le livre ne restait pas sur le feu. Le curé devait l'y tenir avec un baton; il s'envolait [toujours].

3. *Ha dé Djóję́ Dzólįn da Cręta.*

Dzóję́ Dzólįn da Crétą vaį̄é tòrdzǫ́ amoų é fę́ⁱte ou tin da męcha. Óŗa damoų ó Pon Nou l'a you ó djyą̄bló; l'a you enį ba oun mosyǭₒ. I móouę́ įŗé tó drǭₒ cómįn foęche itą ënpoueryą. I mosyǭₒ įŗe to vetį dé vè. L'a pachą a pā̄ₐ é ché chon saoouą. Óŗa sti l'a jou oun póᵒᵘ dé mā̄fyanse é l'a radą ën derį, é l'a you kyé ché mosyǭₒ l'aį̄é é pyą di tsoouą. Adoņ i móouę́ l'a tróouą é tsanbé tinky'amoų a Vouą̄gnó. I feouą̄e déjǫ́ a bǫ́ᵒᵘle.

3. Joseph-Jolien de la Créta.

Joseph-Jolien de la Créta[3] se rendait toujours dans les mayens les jours fériés pendant la messe. Or, en amont du Pont-Neuf[4] il a vu le diable; il a vu un monsieur descendre [à sa rencontre]. Le mulet devint tout drôle, comme s'il avait eu peur. Ce monsieur était tout vêtu de vert.[5] Il a passé à côté de lui et ils se sont salués. Mais Joseph-Jolien eut un peu de méfiance: il s'est retourné pour regarder et il a vu que ce monsieur avait des pieds [sabots] de cheval. Alors le mulet a trouvé les jambes jusqu'à Vouagno.[6] La sueur lui coulait à fil sous le ventre.

---

[1] Cf la légende II, 2 „La ‚Chenegoda‘ du Cāro“, note 1.

[2] Cf. la légende III, 1 „Le châtelain Arône“ note 2.

[3] La *Créta* est un hameau situé à quelques centaines de mètres à l'ouest du village de Saint-Germain.

[4] Le *Pont-Neuf* (les étrangers l'appellent quelquefois Pont du diable, vocable inusité à Saviése) situé à environ une lieue de Chandolin, relie les deux rives de la Morge. Il est d'une belle hardiesse et ancien. La petite chapelle attenante porte la date de 1590.

[5] Dans nos légendes, le diable est habillé de vert.

[6] Mayen situé sur la rive gauche de la Morge de Tsanfléron, à l'est du mayen de Rōūa, au sud-est du grand pâturage de *Bertsé*.



4. *Ha da mijoṇ dou djyạbló.*

I mijoṇ dou djyạ̄bló l'é ba dou byé^{i} da gā̤ɽa, fran ëntremyẹ é dạvoue vạé kye van ba pē corlị de Cḥyoun. T'aɽẹ́^{i} prou you mé^{i} ky'oun ạ̄dzó ha mijoṇ. L'é batịte tọte ën pẹ̄ré ryoṇdé dou Rouṇ.nó; l'a oun corlị avouẹ́^{i} 'na moɽạle tôrtọ̀ ën perẹ́té ryoṇdé.

Oun mosyǭ$_{o}$ l'aị̄é patséạ avouẹ́^{i} ó djyạ̄bló kye che poouị̄é féɽé a mijoṇ é a moɽạle outọ̀-rdou corlị n'ëntandịṇ kye rloui l'oɽị fé ó tò a tsooụa i cha, l'oɽị pochoụ priṇde choun n-ạ̄rma. I djyạ̄bló l'a asétạ, e vịtó ou traouọ́ é i mosyǭ$_{o}$ chou o tsoouạ. É bin! i mijoṇ l'ītạ fệle é i moɽạle dou corlị pẹskye tọle can i tsoouạ l'a jou forṇị ó tò. Can i djyạ̄bló l'a you kye l'aị̄e perdoụ, l'a tọte choutạ ën foua ën flaṇ.ma.

4. La maison du diable.

La maison du diable se trouve du côté de la gare [de Sion], juste entre les deux routes qui conduisent dans les jardins de Sion. Tu auras bien vu plus d'une fois cette maison. Elle est toute construite en galets du Rhône. Elle a un jardin attenant entouré d'un mur en petites pierres rondes.

Un monsieur avait passé ce contrat avec le diable que, s'il pouvait construire la maison et la muraille autour du jardin pendant que lui en ferait le tour sur un cheval lancé au galop, il pourrait prendre son âme. Le diable a accepté [cette proposition], et le voilà aussitôt à l'œuvre et le monsieur sur son cheval. Eh bien! la maison a été achevée et la muraille du jardin presque complètement, quand le cheval eut fait le tour. Quand le diable a vu qu'il avait perdu [le pari], il a sauté en feu et flammes.

5. *Ha dé Tchyẹ́nó dou Fịfe.*

Tchyẹ́nó dou Fịfe ịɽe oun n-ọ́mó prou fyè. Yó ó té^{i} prou cognoụ; l'aị̄e 'na croue mẹna métchiṇta. Ịɽe i pā̤ɽe ā fẹ́na a Dzójẹ́ dou capetaṇ. Ịɽé talǭ$_{o}$ é vajị̄e de mijoṇ ën mijoṇ coụdre.

I fẹ́na a Tchyẹ́nó dou Fịfe ịɽ'inạ a mountạgnye. Ịɽ'i mómiṇ ky'ịɽon inạ̄ Fọ̀rcla. Ọ́ɽa ịɽon ëntindoụ kye can foɽị enoụ amoụ rloui, le foɽị enoụ ënsẹ́^{i} rādụ chou ó mótẹ́^{i}, e rloui l'oɽị épantchyạ oun motchyǭ$_{o}$ rọ́dzó chou o ti dou tsaouẹ́. Ọ́ɽa l'a é j-atséɽọ́^{ou} kye l'an avouị ché conṭlọ́; chon enoụ rlō$_{o}$ poue épantchyẹ o motchyǭ$_{o}$ rọ́dzó chou o ti. Ọ́ɽa i mariṇ.na l'a you o motchyǭ$_{o}$ rọ́dzó. L'e enoụ ba avouẹ́^{i} chin kye falị̄e pó féɽé rechyoụa a ọ́mó: dé ouasẹ́^{i}, de bọró é d'ạtra 'aṇda deɽëṇ e-n-oun bèrloṇ. Can l'ītạ ba, le l'a rin aperchyoụ ọ́mó gnọna pā$_{a}$. L'a atindoụ, l'a atindoụ, tan kye l'ītạ ouɽa byin tā$_{a}$. Ọ́ɽa le poouịé pa mé^{i} atiṇdré: falị̄é aạ féɽe choun trin inạ damoụ.

Ọ́ŗa sti, ǫ́mó, l'é arǿọuạ amoụ oụtre pā né^{i} é l'a rin trǿọuạ a marịn.na. L'a trǿọuạ chin kye l'aīé pòrtạ ba po biŗe e mëndjyę. Ọ́ŗa l'a tọ̀te profitchyạ chin, e dzoŗạ, e dzoŗạ e prou e prou ëngrëndjyạ. L'a tọ̀te foloụ dé trèệ$_{e}$ pé ó tsaouę́, tọ̀te countchyạ é j-ę́^{i}je, ó ghyéłsoṇ, ó bèrloṇ, é ënplatrạ pèr-lé^{i} chin kye poouīe. Can l'a jou fé prou e prou brọte, l'a reveŗyạ ba en dzoŗịn. Ọ́ŗa ch'é trǿọuạ po enị ba avouę́^{i} rloui oun grou tsën nē$_{e}$, oun grou tsën nē$_{e}$ pó acounpagnyę rloui. Can poouīé pa prou pachạ a pā$_{a}$, cómịn l'e ba pé déjǿ ó Pon Nou é dé^{e}aṇ ky'arǿọuạ ā tsapạoua, i tsën pachạ̄é inạ chou é ouạté, é l'īłạ acounpagnyạ tan ky'ā tsapạoua dé ché grou tsën nē$_{e}$.

5. Etienne du Fife.

Etienne du Fife était un homme très fier. Je l'ai bien connu; il avait la mine rébarbative et méchante. Il était le père de la femme *à* Joseph du capitan de Granois. Il était tailleur et allait exercer son métier de maison en maison.

Sa femme était à la montagne.[1] C'était le moment où l'on était à la Forcla[2]. Elle s'était entendue avec lui que, quand il monterait lui, elle serait venue regarder sur le monticule et que, lui, étendrait un mouchoir rouge sur le toit du chalet. Les vachers ont entendu ce complot et ce sont eux qui sont venus étendre le mouchoir rouge sur le toit. La femme vit le mouchoir rouge; elle est descendue avec ce qu'il fallait pour recevoir son mari: du lait, du beurre, et d'autres produits de la montagne, dans un seillon. Quand elle fut descendue, elle n'aperçut l'homme nulle part. Elle attendit, attendit, jusqu'à ce que l'heure fût bien avancée. [Le moment vint où] elle ne put plus attendre; elle devait remonter là-haut faire son train.

Celui-ci, l'homme, est arrivé tard dans la nuit et il n'a point trouvé sa femme. Il trouva ce qu'elle avait apporté, du boire et du manger. Il a tout avalé, jurant sans cesse et ne décolérant pas. Il a tout jeté de travers par le chalet, sali les vases, jattes et seillons, ainsi que les parois tant qu'il pût. Après avoir fait le plus vilain possible, il est reparti en jurant. Or, il s'est trouvé pour descendre avec lui un gros chien noir, un gros chien noir pour l'accompagner. Lorsqu'il n'y avait pas assez de place pour passer à côté de l'homme, comme c'est le cas en bas du Pont-Neuf[3]

---

[1] Il s'agit de la montagne ou alpage de la Créta située au-dessus de la région des mayens de Visse et de Bertsé.

[2] La Forcla est une *rémọuịntse* de la montagne de la Créta, une dépendance de cette montagne. Après avoir passé quelque temps à la Créta, les pâtres s'y transportent avec le bétail pour y séjourner quelque temps. La Forcla, indiquée sur quelques cartes, est située au-dessus de la Tsa de l'Allée.

[3] Cf. la note 2 de la légende „Joseph-Jolien de la Créta“. IV[e] Partie, 3.

et avant d'arriver à la chapelle,[1] le chien passait sur les lattes [qui bordent la route], et il a été accompagné jusqu'à la chapelle par ce gros chien noir.

V.

Autres apparitions mystérieuses.

1. *I tsăsyoų é chí da pyǫca.*

Oun tsăsyoų įŗ'amoų mêįņ. L'e jou deŗëņ e-n-oun tsaoųé pó ché remiza ó né. L'a avyą ó foua e poue l'a teryą foųŗa da brechąkye dé frómādzó po rotį. Óŗa can l'a jou fé foua, l'a rotį ó frómādzó e poue l'a avouį a pāa dou tsaoųé oun grou trin, cómiņ foęch'énoų oun grou voué'ādzó dé fachęne, dé tsóouje kye fan prou dé trin [var. *cómiņ foęche enoų oun tsooųą tsardjyą dé brǫca*]; *e poue oun va deŗëņ ou tsaoųé avouę chí e poue va décóoutė ó foua é mé iną a tsaņba e rǫte a tsaņba décóoutė ó foua; e poue can l'a jou rotį a tsaņba, l'a cópą a rolchyą e poue l'a rotį ǫna secoņda rolchyą e poue préjiņt'a ou'ātre. Óŗa ou'ātre l'a de: „To, mëņdze ta tsèrnąche, yó mëņdzó ma moląche.“ Óŗa sti, chí kye l'ēnoų, l'a de: „kye poui pa aį ma pyǫca! kye poui pa aį ma pyǫca!“ E poue ou'ātre l'a de: „Pou-to pa aą tsasyę ta pyǫca, st'a tan ënvęde“.*

E sti ch'ën partí.

Óŗa i tsăsyoų n-ëntandiņ l'a prépaŗą oué chou ó tron dou tsaoųé cómiņ che foęch'ītą oun mouņdó, avouę dé bróououé é ó tsapé; óŗa dichyą oun móman, aroųé chí da pyǫca e poue i dzoŗāe — i pyǫca įŗe 'na tsóouja cómiņ ǫna ouaņse — l'a pèrchya ó convouą ky'įŗé oué chou ó tron, crejīe ky'įŗe i tsăsyoų. Óŗa ou'ātre įŗé calchyą. I tsăsyoų ó t-a teŗyą, chí da pyǫca. — Įŗé pa dé tsóoujé natoŗèoue, alramiņ l'oŗį pa rotį a tsaņba.

1. Le chasseur et celui de la pique.

Un chasseur était dans les mayens. Il est entré dans un chalet pour s'abriter pour la nuit. Il a allumé un feu et puis il a tiré de son bissac du fromage pour le rôtir. Or, quand il eut fait du feu, il a rôti son fromage. Alors il a entendu à côté du chalet un grand bruit, comme si on avait traîné une grosse charge de branches, des choses qui font beaucoup de bruit [var. comme à l'arrivée d'un cheval chargé de branches de sapin sèches]. Et voici que quelqu'un entre dans le chalet où se trouvait l'autre, il va à

[1] Il s'agit de la chapelle du village de Chandolin située au bord de la route qui conduit à Chandolin et bâtie dans un site grandiose, dominant les gorges de la Morge. On l'appelle aussi la chapelle de Notre-Dame de Corbelin.

côté du feu, y met sa jambe et la rôtit auprès du feu. Quand il l'eut rôtie, il a enlevé la partie rôtie [et il l'a mangée]. Une seconde fois il met sa jambe vers le brasier et en présente un morceau rôti à l'autre. Mais celui-ci lui a dit: „Toi, mange ta viande, moi, je mange mon fromage“.[1] Alors celui-ci, celui qui était entré, a dit: „Que n'ai-je ma pique! Que n'ai-je ma pique!“ Et l'autre lui a dit: „Ne peux-tu pas aller la chercher, ta pique, si tu en as tant envie!“

Celui-ci s'en va.

Le chasseur, entre temps, a préparé sur le tronc[2] du chalet un mannequin ressemblant à un homme avec des vêtements et le chapeau. Au bout d'un moment arrive celui de la pique tout en jurant — la pique était une arme comme une lance —, et il a percé le mannequin qui était là sur le tronc: il l'avait pris pour le chasseur. Or, celui-ci s'était caché. Le chasseur a tiré celui de la pique. — Cette apparition n'était pas quelque chose de naturel, autrement il n'aurait pas rôti la jambe.

2. *Ha da dzoouẹ́na da Fọ̀rcla.*

Can i grọ́^{ou} ā cojẹna ā nó dou Plan Dodëṇ ịɽ'etodiaṇ, l'e jou oun ạ̄dzó inạ pē mountạgnye. L'aị̄e o-n-ạ̄tre Chavyejaṇ avouẹ́^{i} rloui. Ọ́ɽa dótạ̄$_{a}$, — ịɽé pa prou tā$_{a}$ po cọré fẹ́ɽe dé ma — chon jou promenạ inạ pé a Fọ̀rcla é l'an you dé^{e}aṇ rlō$_{o}$ ọna dzịnta dzoouẹ́na. E stou aprẹ́^{i} pó oua t-aconchyọre, é sta ịɽé tòrdzọ́ égạoue rlouin de rlō$_{o}$. Ọ́ɽa dichyạ ọna vouạ̄rba, can l'an you chin, ché chon aperchyoụ kyé chin ịɽé pa cakyẹ́ tsọ́^{ou}ja dé naloɽèoue é chon itạ tó cópạ. Chon enoụ ba é l'an rin mé^{i} jou ënvẹde de cọ̄ré fẹ́ɽé dé ma pe fou mêiṇ, cómiṇ fajị̄on adoṇ can vajị̄on inạ i récọ̀.

2. La jeune fille de la Forcla.

Lorsque le grand-père de notre cousine du Plan Dodin[3] était étudiant; il est allé une fois, en haut, dans les montagnes. Un autre Saviésan était avec lui. Vers le soir, — ce n'était pas encore

[1] Les mots patois „tsèrnache“ et „motache“ sont formés des mots *tsêe*, viande et *mọta*, fromage, auxquels est venu s'ajouter le suffixe *-ache*. Ce suffixe donne à ces deux mots un colorit et une nuance qu'il n'est pas possible de rendre en français. Même en patois ils ne sont pas du langage courant; je ne les ai jamais entendus que dans ce conte. A Hérémence, *tsernạche* signifie ‚viande coriace‘. L. de Lavallaz, *Essai sur le patois d'Hérémence*, p. 76.

[2] Il n'y a pas de table dans les primitifs chalets de la montagne; une planche mobile ou, plus souvent, un lourd tronc servent de table.

[3] C'est le nom des prairies qui s'étendent à l'est du village de Saint-Germain, au bord de la route de Drône. Cf. aussi la note 1 du conte „Les deux femmes et le chien“, IIIe Partie, conte 2.

assez tard pour aller faire des folies — ils sont allés se promener là-haut par la Forcla[1] et ils ont vu devant eux une belle jeune fille. Et ceux-ci de courir après pour l'atteindre. Mais celle-ci était toujours à égale distance d'eux. Au bout d'un moment, quand ils ont vu cela, ils se sont aperçus qu'il y avait là quelque chose qui n'était pas naturel et ils ont été tout perplexes. Ils sont descendus et ils n'ont plus eu envie de courir faire des folies par ces mayens, comme c'était le cas alors, quand ils montaient pour faire les regains.

3. *Ha dou pǿ^{ou}ŗó kye l'e jou deŗëņ ou pīló āvoue dansīon.*

Oun ādzó outr'ou moouëņ, avou'ītāe ou'antoų Fransīja, l'a cóminsyạ oun bạoue, e poue can īŗon dëntộ ó bạoue, l'é enoų oun mandiaņ bochyẹ ā pọrta. Ọŗa chon enoų rẹpọndre. Ọŗa i mandiaņ oue^{i}, dẹtrachyạ, dẹgamachyạ, l'a dẹmandạ kye falīe achyẹ aạ deŗëņ, a ou'avrị: fajīe oun brọte tin: chóflạ, fri, balīe de plọdze. Rlō$_{0}$ l'an de kye counvegnīé pa, poouịon pa achyẹ enị deŗëņ. I mandiaņ l'a de kye l'aīon pa bẹjouiņ de ch'ënkyétạ, e rloui vajīé ché catchyẹ derị ó fọrnẹ^{i}. Ọŗa l'an achyạ aạ deŗëņ. Sti-chẹla l'é catchyạ derị ó fọrnẹ^{i}. Ọŗa l'a tộte rādạ kyëntoų īŗon aprẹ^{i} dansyẹ. L'a tui cognoų kyëntoų īŗon. Ọŗa é j-ātró dansīon, fajīon dé chabạ, fajīon pa ëntinsyọņ ou mandiaņ. Ọŗa i mandian l'a mochyạ fouŗa kye chon rin debetạ; ọŗa i mandiaņ oué^{i} ch'é tróouạ ky'īŗe ouëncoŗạ. Demëņdze poue, ën ou'elīje oué j-a tui pobliạ, noun pe noun. Ọŗa l'an jou prou e prou vergọgnye.

3. Le mendiant mystérieux qui s'est présenté devant la chambre où l'on dansait.

Une fois au moulin [de la Sionne], là où restait notre tante Françoise, s'est ouvert un bal, et pendant qu'ils étaient en train de danser, un mendiant est venu frapper à la porte. On est allé lui répondre. Ce mendiant, tout déchiré, déguenillé, demandait qu'on le laissât entrer, à l'abri: il faisait un vilain temps, il ventait, faisait froid, il tombait de la pluie. Ceux-ci lui ont répondu qu'il venait bien mal à propos, qu'ils ne pouvaient pas le laisser entrer. Le mendiant a insisté, disant qu'on n'avait pas besoin de s'inquiéter de lui, qu'il irait se cacher derrière le fourneau,[2] qu'il ne ferait cas de rien, qu'il serait resté tranquille derrière le fourneau. Sur

[1] Sur la Forcla, cf. note 2 du conte intitulé „Etienne du Five", IVe Partie, conte 5.

[2] C'est le poêle que l'on appelle fourneau en Valais; il est en pierre olaire de Bagnes ou du Val d'Hérens. En hiver, la famille se réunit autour du fourneau pour passer la veillée.



ce, on l'a laissé entrer. Celui-ci s'est [aussitôt] caché derrière le fourneau.

Or, il a tout regardé qui se trouvait là; il a connu tous ceux qui s'y trouvaient; les autres dansaient, faisaient du tapage, ne faisaient pas attention au mendiant. Enfin le mendiant s'est faufilé dehors sans que personne s'en soit aperçu.

Ce mendiant se trouvait être le curé. Le dimanche suivant, en pleine église, il a publié tous les noms des danseurs l'un après l'autre. Les danseurs en furent pour leur honte.[1]

CHRISTOPHE FAVRE.

---

[1] Pour comprendre le zèle du curé en cette circonstance, il faut se rappeler ce qu'écrit Mario dans son livre *Le Génie des Alpes valaisannes*, Neuchâtel 1893, p. 32. „Pour l'intelligence de ces légendes [dans lesquelles de pauvres âmes expient dans les plaines glacées d'Aletsch les péchés que leur a fait commettre l'amour immodéré de la danse], il faut savoir que la danse est sinon le péché mignon, du moins le péché originel du peuple valaisan ... Car tout Valaisan, qu'il le veuille ou non, naît danseur, avec le goût et les aptitudes de la danse ... (Mais) la danse, comme toute médaille a son revers. A force d'user des meilleures choses, on finit par les gâter, à force de danser et de gigoter, on en vient à oublier ses devoirs ... — et l'on dansa tant et si bien, en temps et hors de temps, que force fut à la fin de porter la peine de son péché. Au dire des légendes, on tourne quelquefois plus longtemps qu'on ne voudrait non par plaisir mais par pénitence."

On m'a assuré que cette histoire était *pachą vęręi*, ce qui veut dire qu'elle a réellement eu lieu et que le héros en est *Mǫche Rloę*, monsieur le curé Luyet. On peut voir son portrait à la cure de Savièse. Il était lui-même de Chandolin (Savièse) et fut curé de Savièse vers le milieu du siècle dernier. Son nom y est toujours cité avec respect, et son souvenir ne s'y est point éteint encore.

VERMISCHTES.

I. Zur Sprachgeschichte.

L'origine et le sens de l'expression "je lui ferai mon jeu puïr".

L'expression *je lui ferai mon jeu puïr* se rencontre à quelques endroits du *Roman de Renart.* — Renart s'adresse au corbeau faisant allusion au mal qu'il lui a fait en lui ôtant quatre de ses plumes (II, 991—2 et 1000—1); si le corbeau ne s'était pas échappé, il aurait perdu sa vie (*laissié son gage*):

> *Je vos fis ja mon ju* (*mes jeus* B) *poïr.*
> Se bien ne soüssiez foïr,
> Vos i laississiez vostre gaje, *Renart* I, 1685.

Chantecler, sommeillant sur le fumier, s'expose aux rayons du soleil. Renart s'approche de lui et fait un saut pour l'attraper:

> Se Chantecler le par atent
> Que cil (: Renart) le puisse as denz tenir,
> *Il li fera son jou poïr*, *Renart* II, 290.

Renart menace Tybert lui disant:

> Maldehez ait qui m'engendra,
> Se je le puis as meins tenir,
> *Se ne li fas mon ju* (*mes jeus* BCHM) *puïr*, *Renart* X, 1614.

Renart ayant peur des chiens se dit:

> Car se je sui aperceüs,
> Des mastins trovés ne veüs,
> *Il me feront lor jeu puïr*,
> Se je ne m'en puis bien fuïr, *Renart* XXV, 49—52.

Renart a volé un bateau à un paysan à qui il crie s'en allant par le bateau:

> Se tu me peüsses tenir,
> *Ton geu me feïsses puïr*, *Renart* XIII, 945—6 HN.

Renart raconte qu'il a été rudement menacé par un prêtre:

> Et il me dist tel vilanie
> Que se il me pouoit tenir
> Qu'*il me feroit son gieu puïr*, *Renart* XIV, 537: 6 CHM.



Quiconque aura affaire à Renart, finira mal:

> Et si est toz en son demeine.
> De lui ne se puet nus partir
> Tant qu'*il li fet son gieu puïr*, *Renart* VII, 56—58 CM.

A côté de deux des endroits cités de Renart, Godefroy enregistre encore un troisième ex. de la Passion N. Seigneur. — Un blasphémateur dit:

> D'autre chose je n'ay envie
> Fors que de Jhesu tourmenter . .
> *Je ly feray mes jeus puïr*, Jubinal, *Mystères* II, 256.

Godefroy explique ainsi la locution: *je lui ferai mon jeu puir* "je le ferai repentir". — Quelle est l'origine de cette expression, et quel en est le sens réel?

* * *

Pour bien comprendre l'expression il faut se rappeler d'abord qu'au moyen âge le mot *jeu*, employé au figuré, avait une très grande élasticité de sens, tant au sing. qu'au plur. Ces élargissements de sens se fondent sur les deux significations différentes du mot *jeu* 1. "amusement, plaisir"; 2. "partie de jeu". Sur le premier sens se fonde l'emploi de l'expression *Ce n'est pas jeus*, appliqué à une chose ou une situation grave et qui donne à penser. Il est dit du chameau qui voit ses hommes tomber au plus fort de la bataille:

> Li chameus *nel tint pas a jeus*, *Renart* XI, 2104.

D'autres ex. *Renart* XI, 638, 2882, XIII, 1314, XIV, 109, Montaiglon, *Fabliaux* V, 33. *Ce n'est pas jeus* a le sens de "ce n'est pas chose facile", *Renart* XII, 1090, *Cour. Ren.* 2576, etc.

Le second sens du sb. *jeu* "partie de jeu" a donné naissance à toute une série d'emplois figurés se rapportant à toute situation imaginable dans laquelle peuvent se trouver deux ou plusieurs personnes qui entrent en rapport les uns avec les autres. Rappelons d'abord les expressions suivantes: *Qui en gieu entre, le gieu doit consentir*, E. Ebert, *Die Sprichwörter der altfr. Karlsepen*, Ausgaben und Abh. 23, p. 22. *Qui en jeu entre, a jeu consente*, J. Zacher, *Altfr. Sprichwörter*, Zeitschrift für deutsches Altertum 11, p. 130.

> De mauvais home *malveis gius*.
> *Hist. Guillaume le Maréchal*, v. 4136.

Il est dit du roi Clovis qu'il était:

> Biaux, saiges, hardiz, courageus,
> De bons faiz plains et *de biax geus*,
> *Renart Contrefait* II, p. 222b.

De biax geus veut dire ici "honnête, homme de bien". — L'auteur dit de deux personnes de mauvaises qualités:

> Fors et hardiz, fox, outrageus,
> Plains de mal art et *de maus geus*, ib. II, p. 226b.



Très fréquente est la locution *jeu parti*. Désignant d'abord le genre de poésie lyrique bien connu, elle en est tout naturellement venue à signifier "alternative, choix". Godefroy sous partir donne des ex. de cet emploi. Ajoutons-y:

> Quar *ge vos partirai un geu*, Montaiglon, *Fabliaux* 3: 259,

"je vous poserai deux alternatives"; un peu plus bas à la même p.

> *Prenez ce que mielz amerez*
> *De ce gieu*, ice vos comant,[1] ib.

V. encore ib. II, 121, IV, 63, Rom. 37: 220, Ch. as II espées 1752, etc. Scheler, *Glossaire Froissart* donne des ex. où *jeu parti* équivaut à "partie égale, chance égale, pareçon". Cf.

> Mal a point *partiries le jeu*,
> Se chieus n'en paioit autretant, Mont., *Fabliaux* 4: 51.

> Sour nous envie ont, nous sour eus,
> Ensement est *partis li geus*, *Renart Nouvel* 7896.

ZRPh. 6: 344 il est dit d'une religieuse qui, après avoir fait des folies, retourne à la dévotion la plus sincère;

> Que quant dou siecle departi,
> *De touz jeus ot le mieuz parti*, v. 417.

Deux litigeants veulent accaparer tous les deux la faveur du juge. L'un lui donne une vache, l'autre un bœuf. Le dernier gagne pour lui le juge:

> Ainsi *se departi ly jeux*, *Renart Contrefait* 35954.

Jeus mal (de)partis se rapporte à une situation fâcheuse, désagréable ou désavantageuse; v. G. Paris, *Hist. guerre sainte*, gloss. — Cf.

> Ici a *mauves geu parti*, Mont., *Fabliaux* 3: 24,

dit Gauvains quant il est prouvé par le "mantel mautaillié" que les femmes de tous les chevaliers étaient infidèles. — Le prêtre a perdu sa "coille",

> Si *fu li gieus mal departis*, *Renart* 6: 228.

V. encore *Renart* VII, 619.

Dans le latin on pouvait se servir de *ludus* pour désigner par un euphémisme l'acte amoureux. Le vieux fr. employait de même très souvent le sb. *jeu* dans ce sens; v. en quelques ex. chez Godefroy. Il est facile de compléter sa liste d'ex.: *Renart* I, 1800, Mont., *Fabliaux* II, 38, III, 268, 282, 410, IV, 48, 137, 144, 148, 218. Remarquez enfin:

> Au *jou* ou toz li mons se soille, *Renart* VII, 625.

Cf. enfin le mot *joiel*, *Lexique de Renart*.

---

[1] Il faut évidemment changer ainsi le texte de Montaiglon qui porte un point-virgule après le premier vers au lieu de la virgule après "gieu".

S'il n'est pas rare de trouver des ex. de *jeu* au sens de "combat amoureux", on rencontre aussi assez souvent le mot au sens général de "combat". La Curne qui donne quelques ex. de l'emploi figuré de *jeu* cite *jeu de l'espée* "combat à l'épée". Il est dit du combat entre Renart et Ysengrin:

Au quel que soit iert lais li *jeus*, *Renart* VI, 1176 H.

On trouve dans deux mss *jeu* pour *champ* au sens de "bataille", se rapportant au même combat:

Malement ont *le jeu parti*
D'entre Renart et Ysengrin, *Renart* VI, 828 HK.

Renart a été attaqué par les chiens:

. . en bien plus de treize leus
Li est aparissanz li *jeus*, *Renart* V, 1268.

Renart voit ... li rois paour
A et k'il en a le millour
Dou *giu*. . . . . . (= bataille), *Renart Nouvel* 2289.

Renart dit qu'il veut à tout prix se battre avec Roonel:

N'en prendroie de paresis
Un somier chargie, nun pas deus,
Que n'en soion andui as *jeus*, *Renart* XIII, 2132.

En face de ces ex. on trouvera tout naturel que *jeu* se dise aussi pour "tournoiement", v. Bartsch, *Chrestomathie* (3ème éd.), 308: 20. De même

La sont ses festes et si *geu*, Mont., *Fabliaux* 2: 131.

Le roi de France va attaquer l'Angleterre, après avoir équippé une grande flotte:

Ices *geu* n'est pas *geu de veille*,
Hist. Guillaume Maréchal 14519.

P. Meyer explique dans son gloss. sous vespres *geu de veille* par "engagements préliminaires qui avaient lieu la veille"; cf. ib. les v. 3710, 3717. — Au vers suivant *geu* s'applique à la guerre qui va commencer entre la France et la Flandre:

As armoiiers est cis *geus* biaus,
Et as povres gens est moult lait, *Renart Nouvel* 3488.

Dans les ex. suivants *jeu* est une circonlocution de "mauvais traitement". — Un chien saisit Renart par l'oreille et le maltraite:

Ne li est mie li *jox* baus, *Renart* IX, 1371.

Cointerel est monté sur Roenel et il lui pique rudement les flancs:

A Roonel fu cist *gieus* lais, ib. XXIII, 1872.

Renart a fait perdre à Ysengrin un de ses pieds. Celui-ci se plaint devant Noble:



"Sire" dist Ysengrin "pour Dieu
Vees con ci a *malvais jeu*", ib. XIII, 1615: 18.

Renart a violé la louve et maltraité les louvetaux:

Icist *gieux* ne fu mie biaus, ib. I, 36 B.

Les gardiens de la vigne voient Roenel pendre à la "ceoignole". Il vont le battre à coups de bâton:

Ja li ferunt de molt *pux jeus*, ib. X, 614.

Le trouvère raconte comment Renart fit "couronner" Ysengrin en lui échaudant la tête. Il commence ainsi son récit:

Oïr poez ici *biau jeu*, ib. III, 333.

Celui qui me lierait les pieds et les mains

Et trop petit il m'aimeroit
Qui de *telz jeux* me serviroit, *Renart Contrefait* 39718.

L'auteur parle d'un mauvais roi

Qui tant fut fier et courageux;
Et tant nous fist de *vilains jeux*, ib. 23122.

Et quant Renardiaus vit son liu,
Si li jua d'un *felon giu* (= le maltraito), *Renart Nouvel* 5260.

Dans les ex. suivants *jeu* a le sens de "mauvais tour". Renart raconte ses mauvais tours; il a fait descendre Ysengrin dans le puits:

Ce fu bone gile et *bon jeus*, *Renart* IX, 504.

Grimbert a relevé à Renart le moyen de faire savoir aux maris, à l'aide d'un aimant, si leurs épouses sont fidèles ou non. Renart dit:

En l'ost Roi Noblon m'en irai
Et *de tel giu li juerai*
Par l'aymant . . . ., *Renart Nouvel* 4711,

"je lui jouerai un mauvais tour". — Le roi apprendra l'infidélité de sa femme, qui chassée de la cour va se réfugier chez Renart; voilà ce qu'espère Renart.

Remarquons enfin les ex. suivants où le sens de jeu est moins précisé, correspondant à "affaire, situation". Un prêtre s'enfuit pour échapper à une situation critique:

Gaaigne le gieu par aler, Mont., *Fabliaux* 6: 78.

Le geu gaaingnent par aler;
Andui sont en fuie torné, ib. 4, 107.

Tybert est grimpé très haut pour lier une corde au plafond. Il croit se tirer facilement d'affaire

Que de cest *gieu* set il assez, *Renart* XXIII, 1932.

C'est la procession Renart. Les animaux chantent et exécutent de la musique:

Des douz chanz furent esbaudi
Icil qui *estoient el geu*, ib. XVII, 1013: 161.

Dans le *Tumbeor Nostre Dame*, Rom. II, 319, il est dit que le saltimbanque fait des cabrioles; c'est sa manière d'adorer la Sainte Vierge:

. . ci a *bel geu* . . ., v. 187.

Ja ne volsist faire *altre geu* ("autre chose"), ib. v. 264.

Les animaux pèlerins, poursuivis par les loups, se sont sauvés sur un arbre; les loups s'installent sous l'arbre:

Belins qui cest *jeu* esgarda, *Renart* VIII, 419 B.

Si s'apensa lores d'un *jeu*
Que l'autre jor avoit veü
Bien l'ont visité et veü
Qu'en la meson ot un pertuis, ib. XIV, 676: 17 CM.

Jeu se rapporte ici aux deux derniers vers. — Une femme de mauvaise vie croit pouvoir s'emparer de l'argent d'un paysan par tricherie:

Mes autrement ira li *geus*
Qu'ele ne cuide . . ., Mont., *Fabliaux* 5: 55.

Elle sera trompée de son côté! — Une vieille femme veut faire croire à un jeune homme qu'elle est sa mère. Le jeune homme dit:

Sui bien honis a ci *boin giu*
Quant ceste laide vielle sote
Se fait me mere tot a force, ib. 5: 175.

Un chevalier trouve très souvent son ami près de sa femme; il finit par lui dire un beau jour:

. . . . . ce sachiez
Que de cest *jeu* ne m'est pas bel, ib. 5: 45.

Un jeune homme entre chez une femme en l'absence de son mari, mais

La dame povre chiere fist,
Car li *jeus* pas ne li souffist, ib. 4: 48.

C'est que la femme avait déjà admis chez elle un autre amant, le prêtre, qu'elle venait de cacher derrière un "escrin". — Congé Bodel, Rom. 9: 235:

Quar al cors est mes *gius* li pire, v. 83.

Bodel est attaint de la lèpre. —

Me covient que *men giu demete*, ib. v. 206.

Il aura à quitter Arras et la vie d'un citadin. — Une femme a admis chez elle son amant pendant l'absence de son mari. Celui-ci revient tout d'un coup, mais la femme se montre maîtresse de la



situation. Elle jette son "pliçon" sur la tête de son mari et l'embrasse avec ardeur. Sur ces entrefaites l'amant se sauve, et quand il est hors de danger,

Sem plicon oste et *son geu lait*, Mont., *Fabliaux* 6: 263.

De ce grand nombre d'ex. du sb. *jeu* on peut conclure que l'emploi figuré de ce mot était très en vogue. Dans une partie de jeu de n'importe quel genre il y a une lutte entre deux ou plusieurs personnes. Dans la pittoresque scène du *Roman de Renart*, par ex., à laquelle se rapporte le v. I, 1685, le corbeau, assis sur un arbre, mange un fromage qu'il a volé. Renart, couvant des yeux ce fromage qui sent si bon cherche tous les moyens pour l'attraper. Il y a donc une lutte, un jeu pour ainsi dire, entre eux, et le glouton Renart ne regarde pas son jeu pour gagné s'il n'arrive à attraper non seulement le fromage mais le corbeau lui-même. Il réussit aussi par une ruse à allécher le corbeau, qui se sauve cependant mais au prix de quatre de ses plumes, scène à laquelle l'auteur de la première branche fait allusion par l'expression *je vos fis ja mon jeu poïr*. Il est évident que cette expression indique un mauvais traitement, et *jeu* dans cette expression est à rapprocher des cas, où *jeu* avait le sens vague de "situation, affaire". C'est à coup sûr aussi l'idée qui a hanté Godefroy quand il traduit "je le ferai repentir". Dans l'ex. de Godefroy, tiré de la Pass. N. Seigneur, Jub. Myst. II, 256, *je ly feray mes jeus puïr* est le reflet fidèle de la pensée exprimée deux vers plus haut: "n'ay envie Fors que de Jhesu tourmenter".

* * *

C'est un fait très souvent relevé que les gens du moyen âge, à en juger par les personnages qui figurent dans la littérature, donnaient plus librement issue à leurs sentiments. On était bon enfant, se cachait moins et possédait moins que nous la faculté de se maîtriser. Il est bien connu que Charlemagne p. ex. n'avait pas honte de pleurer et qu'il tirait sa longue barbe par dépit. La peur excitait très souvent les gens à un tel point qu'ils tombaient malades. Dans la première branche de *Renart* Chantecler et ses poules, maltraités par Renart, surviennent, interrompant la scène du jugement. Quant Noble voit le pauvre Chantecler il "sospire et bret" (v. 358) et "par mautalant drece la teste" (v. 355). Tous les animaux ont peur en l'entendant, mais

Tel poor ot Coars li levres
Que *il en ot deus jors les fevres*, *Renart* I, 360.

Un paysan voit le cadavre d'un prêtre noyé:

Guinarz va pres et vi les denz
Et la chiere que il li fist:
Par pou que la fievre nel prist, Mont., *Fabliaux* 6: 247.

Cf. l'art. *sanmeller*, *Lexique de Renart*.

C'est un phénomène physiologique bien connu que l'émotion et la peur peuvent troubler la digestion. Les trouvères mettent parfois en scène des personnages auxquels sous l'influence de ces sentiments il arrive les pires malheurs. L'angoisse que cause un mauvais traitement, une raclée de coups par ex., a souvent les mêmes conséquences fatales pour la victime. Voir les ex. suivants: Le roi Noble a lu la lettre insultante de Renart, et après la lecture il tombe dans une colère bleue qui fait peur au geai, le messager de Renart:

> Li gais Waukés tel peur en a
> Ke *de hides se parfoira.*
> Tout sans congiet s'en va volant
> Dusqu'a Renart tout *parfoirant*, *Renart Nouvel* 3693—6.[1]

Pour le vb. *parfoirer* voir *Lexique de Renart* art. *foire.* — Noble étant gravement malade est en grande angoisse:

> A demener se conmenca,
> *Del cul un gros pet li vola*, *Renart* X, 1650.

Bernart, l'âne, a entr'ouvert la porte de la chambre sur le conseil de Renart. Ysengrin met sa tête dans l'ouverture, Bernart ferme la porte et presse fortement le loup:

> Biernart le tient si a estroit
> Que *Ysengrin d'angoisse poit*, ib. VIII, 360d.

Puis le loup prend le dessus. Il chasse ses malfaiteurs qui se sauvent en fuyant; par peur et par inhabitude

> L'archeprestres conmenche a *poire*,
> Qui n'avoit pas apris a corre, ib. VIII, 388.

Un vilain est accusé de vol par le prévôt. L'accusation est injuste, et le vilain menace le prévôt de le frapper de son "hoel". Le prévôt, lui disant de rabattre son ton, tire son épée. Le paysan a grand'peur. Le prévôt lui crie:

> *Ta pance t'estuet descarchier*,
> Par li vent l'on les pois si chier, Mont., *Fabliaux* 4: 178.[1]

> Et Mabile aus cheveus li cort,
> Qui n'estoient mie trop cort,
> Que jusqu'a la terre l'abat;

---

[1] Cf. le proverbe *Foireux comme un geai*, Rolland, *Faune populaire* 2: 145.

[1] Le dernier vers, qui se traduit textuellement "à cause de ton ventre les pois coûtent trop cher", paraît être à comprendre: "Le paysan mange trop de pois, de sorte qu'il lui en reste peu à vendre, ce qui cause la cherté des pois." Cf. ces vers d'emploi analogue. Les riches doivent donner de leur superflu aux pauvres:

> Por chiaus fist Dieus tant de biens naistre
> Ki fameillent devant ten huis.
> *Trop en gaste te panche flaistre*, *Miserere* LIV.

Aus piez et aus poins la debat,
Qu'*ele le fet poirre et chier*, ib. 5: 62—3.

Del poing li done tel bufet,
Del cul li fait salir un pet, *Renart* I, 1858.

C'est Ysengrin qui maltraite ainsi Renart, l'ayant pris "par la chevece". — Hersent est tombée dans une fosse très étroite et elle ne peut en sortir. Renart a tiré profit de l'occasion pour la déshonorer. Ysengrin, ayant vu ce qui s'est passé, la tire brutalement hors de la fosse par la queue:

Que Hersens est en tel martire
Que il li convint *par angoisse*
Que li pertuis derrier s'esloisse.
Ysengrins voit qu'*elle se vuide*, *Renart* II, 1368.

Tybert est grimpé très haut; il a le malheur de tomber par terre:

Si durement vient a la terre,
Le pertuis eslesse et desserre, ib. XXIII, 1784.

"L'ostur" s'est caché dans le creux d'un rocher. La grue cherche à l'attraper en y insérant son cou, mais "l'ostur" la saisit par la tête:

La grue fu si esbaïe
qu'*il li mesavint par deriere* . . .
tuz les orda e mal bailli, Marie de France, *Fables* 80: 16—21.

Renart raconte à sa femme que devant lui le paysan Lietart

Tel paor a tot se conchie, *Renart* IX, 2145 O.

Cf. *Lexique de Renart* art. *espichier* et les locutions populaires: *Faire dans ses chausses* "avoir peur" Dict. Général et *Pète qui a peur* Bibliotheca scatologica, Paris 1850, Memento scatoparémiologique p. 108.[1] Remarquez le proverbe allemand *Wer an Drohungen stirbt, mufs mit Fürzen begraben werden*, ib. p. 109.

Tybert et Renart font le diable à quatre dans une église. Un paysan entend le vacarme terrible et vient "aboeter" à la porte:

Et quant il vit Tybert le chat . . .
Et Renart vit ester les lui,
Tel poor ot et tel ennui
1225 Que *meintenant li pristrent fevres*
Et il s'en fuï con un levres.
Et Renart est avant passez,
Si li a dit "estes, estes,

[1] L'auteur se trompe quand il croit que cette locution se rapporte à "un genre d'insecte du nom de Brachyn, dont deux espèces, le Brachyn pétard (crepitans) et le Brachyn pistolet (sclopeta), ont un singulier moyen de défense: lorsqu'ils se croient en danger, ils laissent échapper de leur corps un gaz qui fait explosion et s'accompagne d'une vapeur blanche et acide".

Fox vileins, *par ci cierois.*"[1]
1230 Adont fu li vileins *destrois*, *Renart* XII, 1221—30.

Les vers 1228—29 forment une menace à l'adresse du paysan: "Arrêtez-vous, fou que vous êtes; je vais vous battre dans cet endroit-ci (*par ci*) et si fort qu'il vous arrivera le pire malheur!" — Ce malheur a en effet dû se produire, car plus bas quand le paysan raconte à ses amis son terrible aventure, il s'exprime ainsi:

1274 Si m'en *sunt ja prises les fevres*
Et *autre mal encore asez.*

Au v. 1281 le trouvère recommence en ces mots son récit:

. . . li vileins
Qui *de la fevre estoit ja pleins.*

Le fait est très bien connu que le renard et d'autres animaux pressés par les chiens lâchent leurs excréments et urinent sous l'influence de la peur qui a sur plusieurs animaux des effets laxatifs. Le peuple dit que le renard se sert de ce procédé par ruse, et qu'il urine sur sa queue pour dévoyer les chiens; voir Doneaud du Plan, *Album du chasseur*, Paris Lefuel 1823, p. 84. Cf. ces vers: Renart, poursuivi par les chiens,

Lors *a sour se keue pissie*
Renart et *puis les esproa* (les chiens)
Es iols que tous les aveula,
K'en grant tans ne porent veïr, *Renart Nouvel* 6182—5.

M. K. Rockel, *Goupil, Eine semasiologische Monographie*, Breslau 1906, p. 37, cite *Grande Encyclopédie* X, 835: "On dit que le renard se vide quand il est serré de trop près et que son odeur rebute les chiens". Il rappelle encore le prov. *s'esfouira coume un reinard*, Mistral, le fr. dial. *renarde* "dévoiement" et *renarder* "vomir", all. *reihern* "vomir". "Der Reiher ist bekannt wegen seines flüssigen Kotes, den er leicht und häufig auswirft; derbe Redensarten beziehen sich hierauf . . . mundartlich heifst starker Durchfall beim Vieh geradezu Reiher". *Phébus*, éd. J. Lavallée p. 73, il est dit du renart: "Se levriers la courent, le dernier remède que elle ha, se elle est en plain pays, elle conchie voulentiers les levriers afin qu'ils le leissent pour la puour et pour l'ordure, et aussi pour la paour qu'il ha." Cf. Rolland, *Faune populaire* 8: 134. — *Phébus* p. 70 il est dit du loup: "Et quant on giete au coste ou devant levriers qui le vueillent bien prendre et il le voit, s'il est plain, il se vuide et derriere et devant, tout en courant, pour estre plus viste et plus legier." — Pusnais li Putois a sauté sur le navire du roi et massacre ses gens.:

[1] Futur de *chier* < cacare. Cf. ces graphies dans la même branche, ms. A: *chevaucie* 1116, 1322, *cloce* 'cloche' 1222, *formace* 985, *guencir* 1382, etc.



Et puis *si grant puour gieta,*
Que cascuns son nés estoupa, *Renart Nouvel* 5287—8.

Selon Rolland, *Faune populaire* 1: 49, on dit proverbialement *Puer comme un taisson.* "Cet animal répand une odeur très forte".

* * *

A l'aide de ces ex., et sourtout du passage XII, 1221 ss., on s'expliquera facilement le sens réel de l'expression *je vos fis mon jeu* (*mes jeus*) *puïr*, qui est à comprendre ainsi: "je vous fis tant de mal qu'il vous arriva un malheur funeste, de sorte que mon jeu (= la situation où nous étions) vous sentit mauvais.[1]

Peu à peu on a oublié le sens primitif de cette expression. Dans tous ces ex. elle équivaut tout simplement à "faire du mal à, malmener, maltraiter," et il est difficile de dire si pour les gens qui entendaient réciter ces poèmes cette locution évoquait le sens scatologique qui y adhérait à l'origine. Les vers suivants de Ren. rendent en tout cas indiscutablement raison de ce sens scatologique: Primaut a été attrapé dans une église par le prêtre. Renart prétend qu'il a voulu empêcher le prêtre de boucher le trou qui seul aurait permis à Primaut de sortir. Le prêtre l'a cependant rudement menacé:

Et il me dist tel *vilanie*
Que se il me pouoit tenir
Qu'*il me feroit son gieu puïr*, *Renart* XIV, 537: 6 CHK.

Renart qualifie de "vilanie" la locution *fere puïr son jeu à qn*, désignation qui est en effet très à propos. Ce mot "vilanie" montre clairement que l'auteur a eu pleine conscience de la malpropreté de l'expression.[2]

A un autre endroit de *Renart* on lit:

Et si est toz en son demeine.
De lui (Renart) ne se puet nus partir
Tant qu'*il li fet son gieu puïr*, *Renart* VII, 58—60 CM.

L'éd. Martin offre ici au v. 60: Jusq'a tant qu'il l'ait *fait honir.* — "Faire honte à" est sans doute aussi la traduction qui convient le mieux au texte des mss. CM. Du sens primitif de la locution *faire puïr son jeu à qn* ont pu se dégager ces deux sens consécutifs: 1. "maltraiter grièvement"; 2. "faire honte à qn", les conséquences funestes du mauvais traitement.

Le développement du sens de cette expression serait donc tout à fait parallèle à celui des verbes *conchier* et *compissier*. Il n'y a aucun doute qu'à l'origine ces verbes ne soient à prendre au pied de la lettre, dans tout le cynisme rebutant des mots.

---

[1] Cf. l'expression *mal vos sache*, *Lexique de Renart* art. *sache*.

[2] *Faire la vilenie* était au moyen âge une circonlocution de "cacare"; voir Mont., *Fabliaux* 3: 226 cité en bas.



Quelques fabliaux montrent plus qu'à évidence que cette supposition est vraie. Lisons "De Jouglet" Mont., *Fabliaux* 4: 123. Robin pour se venger sur Jouglet, trouvère malin, lui a souillé le lit d'une manière dégoutante. Celui-ci, quand il va se coucher dans la nuit

> taste au chevès, si a mise
> Tout droit en la merde sa main:
> "Voiz, por les plaies saint Germain",
> Fet il, "qui m'a si *cunchiié*,
> *Qui a a mon chevès chiié?*" Mont., *Fabliaux* 4: 123.

Dans le fabliau "De Charlot le Juif" un pauvre ménestrel se venge de la même manière ignoble sur un chiche "penetier", Guillaume de nom, qui ne lui a accordé qu'une peau de lièvre. Charlot, le ménestrel, "fist en la pel la vilonie" Mont., *Fabliaux* 3: 226 (cf. plus haut) et rendit la peau au "penetier" qui y bouta à deux reprises sa main.

> Ensi fu deus fois *conchies*, Mont., *Fabliaux* 3: 226.

* * *

L'expression *faire puïr son jeu à qn* se rencontre parfois sous la forme *faire sentir son jeu à qn*: — Renart bafoue tout le monde:

> De lui ne se puet nulz partir
> Se *li ait fait son geu sentir*, *Renart* VII, 57—8 I.

Renart a volé un bateau à un paysan auquel il crie s'en alant par le bateau:

> Se vos me poüssiez tenir,
> *Vos geus me feïssiez sentir*, ib. XIII. 945—6.

HN portent ici: *Ton geu me feïsses puïr*. — Renart dit au paysan de dételer le bœuf qu'il lui avait promis:

> *Je li ferai les gieus sentir*, ib. IX, 174 C.

Renart promet de malmener le bœuf, de le faire crever même. Les autres mss. rendent aussi ce vers: *Je li ferai les dens sentir.*

Sentir au neutre, de même que *flairer*, était employé au sens de "sentir mauvais, puer", comme le fait remarquer Godefroy. Cf. Je puz, je *sens*, je suis infect, Montaiglon, *Anc. poésies françoises*, VI, 205.

> Cist formages me put si fort
> Et *flere* qu'il ja m'aura mort, *Renart* II, 961—2.

Les deux expressions *faire puïr* (*sentir*) *son jeu a qn* étaient à coup sûr synonymes; aux v. XIII, 945—6 elles sont aussi employées l'une pour l'autre. La signification "maltraiter, malmener, faire du mal à" que nous leur avons attribuée est rendue plus évidente encore par le passage suivant:

S'il puet as mains le coc tenir,
Il (Ysengrin) li fera *les dens santir*, *Renart* XXII, 217–8,

car le ms. L donne:

Il li *fera son geu puïr.*

* * *

Le sens primitif de l'expression *je vous ferai puïr* (*sentir*) *mon jeu* (*mes jeus*) aurait donc été "je vous maltraiterai tant qu'il vous arrivera un malheur désagréable, de sorte que mon jeu (= mon affaire, la situation où nous sommes) vous sentira mauvais." Le sens réel de l'expression s'étant perdu, les deux sens suivants s'en sont dégagés 1. "maltraiter, malmener"; 2. "faire honte à". Ici comme généralement dans la langue populaire le sens concret a précédé le sens abstrait.

Peut-être que le rapport syntaxique de cette expression s'explique autrement. Dans *Une vie inédite de saint Georges*, publiée par M. H. Petersen, Neuphilologische Mitteilungen 27: 6, on trouve le vers suivant, décrivant un des miracles de St. Georges:

Puis (St. Georges) fist une vefve a un viés marien porter
Verdour et feulles et le fist fruitfier, v. 22—23.

où 'St. Georges' est le sujet, 'une vefve' l'agent et 'fist porter' = 'fist faire porter'. Dans l'expression *je vous ferai puïr mon jeu*, 'vous' est peut-être un dativus agentis, et l'expr. pourrait se comprendre: "je ferai tant (par mon maltraitement) que vous fassiez mon jeu sentir mauvais (par les conséquences funestes du mauvais traitement)". Mais je ne connais que l'ex. de St. Georges pour appuyer cette interprétation.

Quelques scribes, n'ayant pas compris l'expression, l'ont changée de leur mieux. On trouve *Je vos fis ja mon cul puïr*, *Renart* I, 1685 O, qui n'offre aucun sens, car c'est au corbeau, pas à Renart, qu'arrive le malheur. Aux vers IV, 462 O et X, 1614 N les scribes écrivent *punir* pour *puïr*. A ces deux endroits les scribes, ne comprenant pas l'expression, ont tout de même déduit du contexte qu'il s'agissait de punissement, en d'autres termes de mauvais traitement. — Méon écrit *partir* pour *puïr* au vers II, 290, probablement sous l'influence de l'expression fréquente *partir un jeu, jeu parti.*

GUNNAR TILANDER.

II. Zur Wortgeschichte.

1. Wallon (dialecte liégeois) *māsī* „malpropre, sale“.

Dans le *Bulletin du Dictionnaire wallon*, 14e année (1925), p. 126 et ss., J. Haust a fait un effort méritoire pour expliquer ce vocable. Ses trouvailles dans le champ historique permettront de donner la solution du problème:

un dérivé *malsierleit* „malpropreté" dans une charte inédite de 1370;
dans la Chronique de Jean d'Outremeuse: „un ors lieu et *masier* et desers" (déjà dans Godefroy);
de 1572, le fém. *malchiere*: „meschante briberesse, *malchiere* maron, et autres injurieux parlers";
„*massirrue*" en 1592;
„*massiere* roualle" en 1597.

Il n'y a pas de doute que, dans cet ancien wallon *malsier*, fém. *malsiere*, „malpropre, sale", ne se trouve, comme deuxième terme, le moyen néerlandais *siere*, qui a le sens de „sierlyk, netjes, keurig", usité surtout dans l'„oostmiddelnederlandsch", nous apprend le *Middelnederlandsch Woordenboek* de Verwijs et Verdam. Le sens de *netjes*, qui est de nature adverbe, est, comme adjectif, „propre, net, élégant".

Ce mot *siere* remonte jusqu'aux origines, à l'ancien haut all. en tout cas, qui a *ziari*, *zieri*, *ziere* „decorus, delicatus, ornatus" (*Sprachschatz* de Graff, s. v. et à l'Index); le moyen haut all. a *ziere*, *zier* (*Handwörterbuch* de Lexer); le moyen bas all. a *sîr* „schön, fein, zierlich" (dictionn. de Schiller et Lübben).

J. Haust a été moins heureux dans son explication que dans ses trouvailles historiques. Voici comment il s'exprime:

„Outre le mot *mal* . . ., il (le w. *mâsî*) comprend un adjectif, „où je vois, pour ma part, l'archaïque *sîr* ‚pur', lequel survit „seulement dans des locutions stéréotypées, du type de: *ci n'est* „*qu'ine sîre fleûr* (ou *qu' sîre fleûr*, ou *qu' sirès fleûrs*) ‚on ne „voit que des fleurs'. Je renvoie, pour le détail, à l'article „développé où M. Feller a étudié ce vocable intéressant [*Notes* „*de philol. wallonne*, p. 353]. Pour l'expliquer, M. Feller propose „l'all. *schier* ‚pur, net, clair', en faisant remarquer toutefois que „le groupe germanique *sk*, *sch* devrait donner *h* au lieu de *s*. „Pour moi, j'admets, et sans hésitation, l'étymon *schier*, en con„sidérant que *sîr* s'est introduit chez nous à une époque où la „loi phonétique „germanique *sk* > liégeois *h*" avait cessé d'agir, „par exemple au XII[e] siècle. De même *sinker* (m. haut all. *schenken*, „fr. *chinquer*), *sopène* (haut all. *schoppen*, fr. *chope*, *chopine*) sont des „emprunts relativement récents."

PAUL MARCHOT.

---

2. Wallon *Ci n'est qu' cîr fleûr, qu' cîr èt fleûrs*, etc.

En finale de son article, J. Haust dit: „Elle (notre étymologie *schier*) permet de rejeter définitivement l'opinion qui voit dans *sîr* le même mot que *cîr* „ciel". Et dans une note: "Voyez *Leuvensche Bydragen*, t. XIV, p. 13 (Louvain, 1922), où M. Marchot essaye de justifier cette dernière opinion. La première a de plus pour elle

l'autorité de Behrens, *Zeitschrift f. franz. Sprache u. Litt.*, t. XXI, p. 36, et de Meyer-Lübke, *REW*, no. 7691."

Dans mon article sur l'idiotisme wallon, je n'ai pas *essayé* de justifier une opinion, j'ai *prouvé* à l'évidence le parallélisme absolu et l'équivalence de l'idiotisme wallon et de son congénère flamand (du flamand occidental) *het is al hemel water dat men ziet.*

Et voici, pour plus de certitude, les diverses tournures wallonnes èt leurs tournures flamandes équivalentes (que je citais) mises ci-dessous côte à côte:

Ci n'est qu' cîr fleûr. Het is al hemel water.

Ci n'est qu' cîr èt fleûrs (qu'il ne faut pas écrire: *sîrès fleûrs*). *Het was al hemel en water. Het is al hemel en koorn op de velden. Het is al hemel en soldaten zoo verre men zien kan. Zijne kleederen waren al hemel en bloed.*

J'ajoutais que le wallon avait, en plus que le flamand, un troisième tour, plus analytique, *Ci n'est qu'à cîr siteules* (ce n'est que, au ciel, étoiles), dans lequel J. Feller a vu, d'une façon bizarre, un mot *asîr* (!)[1], et encore qu'un quatrième tour *Ci n'est qu'ine cîr fleûr* devait provenir d'un croisement avec l'expression, très naturelle, *Ci n'est qu'ine seûle fleûr.*

M. Haust s'est gardé de mettre sous les yeux des lecteurs du *Bulletin du Dictionnaire wallon* toutes ces diverses locutions flamandes que j'avais extraites du *Westvlaamsch Idioticon* de De Bo. Ainsi ils n'ont pu juger en connaissance de cause. Il a manqué d'impartialité et usé de subtilité.

Au surplus, l'argument qui consiste à invoquer l'autorité de Behrens et de Meyer-Lübke en faveur de l'étymologie *schier* est caduc, puisqu'il y a plus d'une dizaine d'années que ces maîtres éminents ont émis leur opinion, alors qu'ils ne possédaient pas toutes les pièces du dossier, puisque je n'ai mis en vedette et en regard de l'idiotisme wallon qu'en 1922 les divers tours du flamand (occidental) cités plus haut. Il sera intéressant de voir comment l'illustre romaniste M. Meyer-Lübke se prononcera dans la prochaine édition de son dictionnaire. Et aussi sur le liégeois *māsī*.

PAUL MARCHOT.

---

3. Nouveaux aperçus sur les noms de lieu en *-mala*.

Ces noms, au nombre de plus d'une vingtaine, se rencontrent, sauf deux qui sont un peu en dehors de ces limites, dans une aire déterminée au nord par le Démer, à l'ouest par la Dyle, au sud par une ligne qui représenterait à peu près l'extrême nord de la forêt Charbonnière, par la Méhaigne et la Meuse, à l'est par la

[1] J. Haust évite de citer ce tour avec *à cîr.*



Meuse. Les deux exceptions qu'on rencontre sont: Watermael, à une quinzaine de kilomètres seulement à l'ouest de la Dyle, Wychmael, à une vingtaine de kilomètres au nord du Démer, à la source du Dommel.

Tous ces noms peuvent se répartir en quatre groupes principaux: une série de six noms échelonnés le long des rives de la Meuse: Emael (Eben-Emael), Hermalle-sous-Argenteau, Flémalle-Grande, Flémalle-Haute, Hermalle-sous-Huy, Lamalle (Bas-Oha); un groupe de cinq noms dispersés autour de Tongres: Vliermael, Vechmael, Hamael (Russon), Xhendremael, Momalle; un groupe de quatre répartis entre Saint-Trond et Tirlemont: Halmael, Dormael, Orsmael, Esemael; enfin, un groupe de trois noms aux abords immédiats de la Dyle: Limal, Wychmael ou Wygmael (Hérent), Wesemael. Deux autres noms se trouvent à l'état isolé dans la Hesbaye liégeoise: Omal, Fumal; un autre, Bomal, est dans le sud-est du Brabant.

Tous ces noms sont bien loin d'avoir une allure soit gauloise, soit gallo-romaine; et pourtant, dans plus de la moitié des localités qu'ils désignent, on a retrouvé des antiquités romaines, dont certaines reportent au Ier siècle.

I. Antiquités romaines.

1. A Limal, on rencontre plusieurs tumulus, et, aux confins de Limal, sur territoire de Limelette, commune contiguë, on trouve encore huit tumulus. Or, on a retrouvé, à diverses reprises, à Limal, des vases et des monnaies de l'époque romaine, et, parmi celles-ci, une pièce d'Auguste.[1]

2. A Omal, où il existe cinq tumulus, maintenant propriété de l'Etat, le Dr. Bovy, dans ses *Promenades historiques au pays de Liège*, dit qu'on a trouvé une pièce en or de Néron (54—68), qui aurait eu pour provenance une des tombes. Quoi qu'il en soit, un des tumulus, exploré par l'archéologue Schayes, a fourni une pièce fruste, prise d'abord par l'explorateur pour un Hadrien (117—138), ce qui a été confirmé par la suite. Deux autres tumulus ont été explorés systématiquement par le comte de Looz. Dans l'un d'eux il a retrouvé: des ossements calcinés, des poteries brisées, deux lampes en terre cuite, différents fragments de bronze, boutons, poignées semblant provenir d'un coffret, un fragment remarquable de cuir où sont imprimées des figures dorées, un vase en argent incrusté d'or représentant des personnages. L'autre tumulus a fourni: une sorte de *guttus* ou *gutturnium* (vase à verser goutte à goutte), une jarre, une patère en terre cuite enduite d'un engobe mis au pinceau, un vase à onguent de grande dimension, un vase en terre jaunâtre, une ampoule, un chandelier, une épée romaine courte

[1] Tarlier et Wauters, *Géogr. et hist. des communes de la Belgique* (cant. de Wavre, 159 et 149). Tarlier et Wauters, qui n'avaient sans doute que des références orales, ne sont pas plus explicites.



(moins de 50 cent.), peut-être un parazonium, avec garde et fourreau en ivoire avec ornement.[1]

3. A Flémalle-Haute, on a retrouvé dans le lit de la Meuse, en 1880, „une petite tablette de bronze“, qui n'est autre qu' „un fragment d'un diplôme militaire accordé par l'empereur Trajan à un ancien soldat de l'armée de Bretagne, originaire de la Belgique.“ Les particularités mentionnées sur Trajan fixent la date du diplôme „aux premiers mois de l'an 98, après le 25 janvier“.[2]

4. Pour Flémalle-Grande, il a fourni un marbre d'autel païen portant une inscription dédicatoire d'un certain Titus Flavius Hospitalis, qui éleva le monument en formulant des voeux pour la santé de l'empereur Commode (180—192); c'était un centurion de la première légion dite Minervienne, du camp de Bonn; „il se trouvait à Flémalle-Grande occasionnellement avec sa centurie, soit donc avec un détachement de réguliers; cela permet de supposer là un poste ou étape militaire.“[3]

5. Vechmael, qui possède un tumulus[4], a donné une monnaie de Postume (269—272).[5]

6. A Momalle, les antiquités retrouvées sont: „restes d'une villa romaine, urnes cinéraires, pierre sépulcrale, tombelle.“[6]

7. Vliermael a fourni des poteries et tuiles romaines.[7]

8. A Orsmael, il a existé un tumulus, au lieu-dit „Plattombe“, et il y a, dans le village, une éminence qui s'appelle le „Venusberch“,[8] ce qui prouve que les Francs Saliens, à la conquête de la Toxandrie (milieu du IVe siècle), trouvèrent à Orsmael une population romanisée, pratiquant le paganisme romain. Si les Saliens ont conservé le nom d'une colline, à plus forte raison ont-ils conservé le nom de la localité, sans y substituer une dénomination propre.

9. Xhendremael possède un tumulus.[9]

10. A Esemael, il a existé autrefois un tumulus au lieu-dit „Tombelvelt“.[10]

11. A Bomal, il y a eu un tumulus au lieu-dit „La Tombe“.[11]

12. A Emael, on voit encore un tumulus.[12]

---

[1] Sur les trouvailles d'Omal, voir *Messager des sciences historiques*, année 1876, pp. 226ss., et Huybrigts, *Bull. de la Soc. scient. et littér. du Limbourg*, XXII, p. 28.

[2] Halkin, *Le Musée Belge*, XVII, 289 et 297.

[3] Demarteau, *L'Ardenne belgo-romaine* (3e éd.), 76.

[4] Van Dessel, *Topogr. des voies romaines en Belgique*, 210.

[5] Huybrigts, *Bull. de la Soc. scient. et litt. du Limbourg*, XXII, 36.

[6] Schayes, *La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine*, III, 503.

[7] Van Dessel, *op. cit.*, 218.

[8] Tarlier et Wauters, *op. cit.* (cant. de Léau, 100).

[9] Schayes, *op. cit.*, III, 568.

[10] Tarlier et Wauters, *op. cit.* (cant. de Tirlemont, 72).

[11] Tarlier et Wauters, *op. cit.* (cant. de Jodoigne, 328).

[12] *Bull. de la Soc. scient. et litt. du Limbourg*, XXII, v. la carte de Huybrigts.

II. Les noms en *-mala* sont essentiellement germaniques et le premier terme est un nom d'homme germanique.

A. Carnoy, dans une étude sur les noms en *-mala* (voir plus loin), est le seul qui ait essayé d'expliquer le premier terme qu'on trouve dans ces noms, mais sans grand succès. Il a voulu y voir de simples appellatifs germaniques (par exemple, assez souvent des noms d'arbre), le deuxième terme équivalant, dans son système d'explication, au mot germanique qui correspond au bas-latin *mallum* „assemblée, plaid". Des antiquités retrouvées dans les localités à nom en *-mala*, pas un mot; il les passe sous silence[1]; elles s'opposeraient, en effet, à son système d'explication.

Le tableau qu'on trouvera ci-dessous montre clairement que le radical des noms en *-mala* fut un nom d'homme germanique. Le chiffre dont je fais suivre chaque nom germanique (dans la première colonne) renvoie à la colonne du grand ouvrage de Förstemann *Altdeutsches Namenbuch* (I, 2e éd.). La dernière colonne de mon tableau mentionne les formes historiques les plus anciennes des noms de lieu, avec la date. Sauf appel en note, elles sont empruntées ou à Kurth (*Frontière linguist. en Belgique*, I, 338 ss.) ou à une étude de Carnoy, *Le „mallum" dans la toponymie belge*, parue dans les *Mélanges d'histoire offerts à Charles Moeller* (I, 287—320).

Aio 15	Emael	*Aimala* VIIIe s., *Heimala* 1131, *Eymala* 1186.
Bodo 320	Bomal	*Bolmale* (sans date), *Bomal* vers 1100
Fechto 503	Vechmael	*Fiemala* 1112, *Vechtmael* 1237
Fleido 511	Flémalle	*Fleimala* 1086
Flidulf 509	Vliermael	*Fliedermael* 1297 *Flidermal* 1333
Frodo 541	Fumal	*Formala* 1147, *Female* 1222
Halo 738	Halmael	*Halmala* 680, *Halmale* 1065
Hammo 743	Hamael (Russon) ·	*Castrum Hamali* XIVe s.
Hari 763	Hermalle-s.-Argenteau	*Harimala* 779, *Herimala* 947
	Hermalle-s.-Huy	*Harmala* 1182, 1185
Hiso (aussi Isa, Isi) 970	Esemael	*Hismale* 1066, *Esemale* 1080, *Hesemale* 1139
Latho 1013	Lamalle	*Lamale* 1166

[1] Du reste on a négligé jusqu'à présent de les invoquer et d'en faire le relevé.

Liuti 1031	Limal	*Littemala* 948, *Liemale* 1160
Mozo 1128	Momalle	*Mosmale* 1034, *Momale* 1211
Ruso 1286	Orsmael	*Rosmale* 1139, *Roesmalen* 1416
*Scildilo	Xhendremael	*Schendermala* 1070, *Skendermale* 1145
Thuro 1467	Dormael	*Dormala* 1206, 1234
Ummo (aussi Hummo) 1477	Omal	*Humale* 1293[1], *Umale* 1314[2]
Walthari 762	Watermael	*Watremale* 1138, *Watermale* 1180
Wiho 1590	Wychmael	*Vuicmale* 1107 (lis. *Wicmale*)
	Wychmael (Herent)	*Wychmale* 1332[3]
Wiso 1622	Wesemael	*Wismale* 1197.

Quelques-unes des dérivations proposées réclament un mot d'explication.

Fiemala paraît une forme wallonne de Vechmael et doit sans doute se lire *Fiemale* (*ie* pour *i*).

Flidulfmala a été l'objet d'une dissimilation de *l* en *r*; *Waltharimala* celui d'une dissimilation par suppression (d'un *l*).

Les variantes germaniques des noms *Hiso* et *Ummo* expliquent l'existence intermittente de *h* dans les formes d'Esemael et d'Omal.

Liutimala a donné une forme thioise *Littemala* et une forme wallonne *Liemale*: Limal est en pays roman, mais tout près de la frontière linguistique.

Il y a une localité Rosmalen en Hollande (près de Bois-le-Duc, Brabant septentrional), qui, provisoirement tout au moins, doit être différenciée des localités à nom en *-mala*; en tout cas, le nom doit, jusqu'à plus ample informé, être considéré comme suspect; les formes les plus anciennes que l'on possède sont très divergentes: à la fois *Rosmala*, *Rosmalla* et *Rosmella* en 815 (Kurth, d'après les *Nomina geographica neerlandica*); on n'est pas autorisé à ranger, comme Kurth et Carnoy le font, ce *Rosmalen* dans les noms en *-mala*.

**Scildilo* n'est pas attesté, mais le primitif *Scildu* „bouclier" l'est par des noms de lieu (Förstemann, I, 1307); *Scildu* sera tombé en désuétude avant la période historique. **Scildilomala*, Xhendremael, a subi deux dissimilations, une de *l* en *n* et une de *l* en *r*.

III. La finale est le pluriel neutre germanique *mala* „bornes, limites, contours, confins"

On a déjà dit, il y a longtemps, que la finale de nos noms de lieu n'était autre que le mot germanique *mal* „limite, frontière",

[1] Bormans et Schoolmeesters, *Cartul. de l'église Saint-Lambert*, II, 506.
[2] Poncelet, *Livre des fiefs de l'église de Liège*, 160.
[3] Verkooren, *Invent. des chartes et cart. des duchés de Brabant*, etc., I, 245.

qu'on a encore, avec ce sens, en allemand (traduit, dans cette acception particulière, chez Sachs-Villatte, par „borne, poteau, lisière").

Mais jusqu'ici personne n'a dit qu'il s'agissait, en réalité, d'un neutre pluriel *mala* (pris du bas-allemand primitif, sans doute).[1]

Les deux branches maîtresses du germanique primitif, l'ancien saxon et l'ancien haut allemand, ont, en effet, un mot *mâl*, de genre neutre, qui, dans son sens premier, veut dire „tache, marque" (équivalent pour la lettre de *macula*). Le pluriel est évidemment *mala*, attesté.

Mais les langues germaniques, à la seconde période, j'entends le moyen bas allemand, le moyen néerlandais, le moyen haut allemand, montrent le mot *mal* avec le sens extensif de „marque (de délimitation), borne, limite", et on peut, avec vraisemblance, restituer aussi ce sens aux langues de la phase primitive.

Je veux donner des exemples, pour la période germanique moyenne, dans les trois langues principales.

En moyen bas allemand, le dictionnaire de Schiller et Lübben enregistre „*mael* vel merke, signum, meta", extrait du *Vocabularius Engelhus*, puis un exemple pris d'une charte de l'*Urkundl. Geschichte des Geschlechts von Kleist*, publiée par Kratz: „de obgemelten beyden dorpper ... wo se in eren grentzen undt *malen* liggen" (les deux villages sus-énoncés ... où ils sont sis dans leurs limites et confins).

Le dictionnaire du moyen néerlandais de Verwys et Verdam donne une définition „teeken, grensteeken, een opzettelyk geplaatst teeken dat de grenzen aanwyst", renforcée d'un exemple-définition, extrait d'un lexique très ancien: „eyn umbganck off dat *maile* off eynde enichs dynges; meta".

Le *Handwörterbuch* de Lexer mentionne la présence de *mâl* dans un *Glossarium germanicum medii aevi* publié par Halthaus (en 1758), qui l'explique par „gränzzeichen, gränzstein". Dans son *Bayerisches Wörterbuch*, Schmeller ne présente pas cette acception de sens.

Il y a d'autres cas de neutres pluriels germaniques passant ainsi en roman: par exemple *fania* (de *fani*): wallon *fagne*, *La Fagne* (région wallonne), *Cokenfagne* (Sart-lez-Spa), *Font de Wihonfagne* (Sart-lez-Spa), *Airifagnes* (Theux), etc.[2]

IV. Quelques cas de *Mala* dans l'emploi absolu.

C'est à tort que Carnoy a mis sur le même rang que les noms en *-mala* trois hameaux, situés bien en dehors de la zone des lieux en *-mala*, beaucoup plus à l'Ouest, dans la Flandre, hameaux dont le nom n'avait pas encore été mêlé à la discussion.

[1] Comp. le saxon *-tun* „clôture" dans la toponymie vieux-saxonne, le franc *-sceid(e)* „séparation" dans la toponymie plus spécialement ripuaire.

[2] Le sing. *fani* donne *-faing* dans des noms de hameau: Nolinfaing, Molinfaing, Offaing, etc.



Il s'agit de Maele (Ste-Croix, Flandre Occ.), Male (Nieuwerkerken, Flandre Or.), Maele (Oudeghem, Flandre Or.). Le premier est *Mala* en 1108, *Malen* en 1197.

Ces hameaux, si en dehors de l'aire des lieux en *-mala*, et ne présentant pas de nom d'homme au radical, paraissent des fondations, postérieures aux lieux en *-mala*, dues aux Francs Saliens, et ainsi nommées parce qu'établies aux abords de limites administratives franques, telles que frontières de *pagi* ou de communautés.

V. Deux cas de *-mala* construit avec un appellatif en ripuaire.

Il semble que c'est à tort que Kurth et Carnoy ont mis sur le même rang que les noms en *-mala* étudiés jusqu'ici un nom de hameau *Watermal* (Beho, prov. de Luxembourg), hameau qui est à une distance considérable de la zone des noms en *-mala*, en terre germanique, dans le domaine ripuaire; les formes les plus anciennes du nom sont *Wactarmala* en 888, *Wethermale* en 1257. Il est vrai que Watermal passe pour être d'origine gallo-romaine: „station supposée romaine, à la chapelle", dit Schuermans; on y voit un tumulus.[1] Le village est situé sur la voie romaine la moins ancienne de Cologne à Reims, qui passait à Zulpich et à Saint-Vith et s'amorçait à la voie Trèves-Reims. Mais Beho et Watermal sont dans le domaine de la langue germanique (à la frontière linguistique, il est vrai), et Beho même, qui est la forme wallonne du nom, est une fondation ripuaire, puisque son nom répond au franc *bukholz* „hêtraie".

Watermal est placé à un sommet, aux sources de l'Ourthe orientale, à peu près à la cote 540, sur la ligne de partage des eaux de la Meuse et du Rhin; il est donc assez vraisemblable que Watermal a été un poste romain d'observation sur la voie de Cologne; Thommen, qui vient après sur la voie dans la direction nord, n'est plus qu'à la cote 390; Limerlé, au sud, que la voie laisse à l'ouest, est à la cote 468. L'explication étymologique de *Wactarmala* (en 888) confirme cette hypothèse: c'est le nom d'un poste d'observation, mais un nom germanique, *wahtarimala* „les limites, le domaine du veilleur". Mon opinion est que les Ripuaires ont utilisé le poste et l'ont rebaptisé.

C'est encore à tort, d'après moi, que Carnoy a mis sur le même rang que les noms en *-mala* de la Belgique un *Furtmala*, nom en 898 d'un lieu situé au pays de Juliers, aujourd'hui disparu, nom mentionné dans un diplôme de Zwentibold. Je vois dans *Furtmala* un simple ancien-haut-allemand *fuortmala* „les jalons, les piquets du gué", appliqué à un passage à gué et aux habitations qui se trouvaient à côté.

[1] Schuermans, *Annales de l'Institut archéol. du Luxembourg*, XXXIV, 12.



VI. Deux noms *Malle* de la région flamande, simples paronymes, requièrent des explications particulières.

Kurth et Carnoy les rangent également, à l'étourdie, dans les noms en *-mala* et pourtant les formes les plus anciennes présentent toujours double *l*.

C'est d'abord Mall, dans le Limbourg, tout près de Tongres, qui est *Malle* en 1111 et en 1324, localité qui paraît d'origine belgo-romaine, car on y a découvert des poteries romaines.[1] S'il en est ainsi, il me paraît que le nom *Malle* est la forme franque d'un nom *Mallia* (gentilice *Mallius*). Dans le mot *Mallia* le yod doit disparaître en franc; c'est ainsi que les noms gaulois *Genapia* „la Source", que j'ai étudiés ici[2], dans la zone franque deviennent des *Ganape*, *Ghe(n)nepe* à l'époque la plus ancienne.

Le second nom *Malle* se trouve dans Westmalle et Oostmalle, appellations de deux communes contiguës de la province d'Anvers. Le premier est désigné simplement par *Malle* en 1194, par *Westmalle* en 1233; le second par *Oostmalle* en 1290. Il semble donc que Westmalle est antérieur à Oostmalle et qu'il lui a donné naissance, continuant à s'appeler simplement *Malle* pendant quelque temps, puis devenant Westmalle par réaction de Oostmalle. Le ruisseau qui naît au nord-est de Westmalle s'appelle encore dans la carte de Ferraris le Maelvoort (fl. *voort* „courant" = néerl. *vaart*); c'était sans doute le Malle antérieurement, et il aura donné lieu aux deux noms.

PAUL MARCHOT.

III. Zur Literaturgeschichte.

1. Die Beziehungen der Puis zu den Gilden.

Der Ursprung der Puis gilt noch immer als dunkel,[3] obwohl sich mehrere Forscher mit ihm beschäftigt haben. Man ist nämlich von den Liederdichtern des 12. und 13. Jahrhunderts ausgegangen, die ihre *Ballades*, *Chants royaux*, *Jeux partis* etc. bei den Festen der nordfranzösischen Puis vorgetragen haben, weil wir einen Teil dieser Gedichte und einige Festberichte erhalten haben. Aufserdem hat auch die Etymologie des Wortes zu Mifsverständnissen Anlafs gegeben. Die Feste der Puis fanden gewöhnlich nur einmal im Jahre statt und wurden dann mit grofsem Pomp begangen. Dies war aber nicht der eigentliche Zweck der Puis. Sie waren vor allem Unterstützungsgesellschaften ebenso wie die englischen Gilden und stehen wahrscheinlich mit diesen in engem Zusammenhang.

Die englischen Gilden gehen noch auf angelsächsische Zeit zurück und ihre Haupttätigkeit bestand in der gegenseitigen Unter-

---

[1] Van Dessel, *op. cit.*, 142.
[2] XLIV, 208.
[3] Gröber, Grundrifs II, 3, S. 948.



stützung und Versicherung der Mitglieder, religiösen Übungen zu bestimmten Kirchenfesten und geselligem Verkehr.[1] Merkwürdigerweise nimmt man vielfach an, das Gildenwesen hätte nur in germanischen Ländern Wurzel gefafst,[2] aufser in England, in Norwegen (11. Jrh.), in Deutschland und Dänemark (12. Jrh.) und etwas später in Schweden. Doch sagt schon G. v. Below[3]: „dafs in Nordfrankreich dieselbe Erscheinung hervortritt wie in Deutschland, ist unbestreitbar." Auch in England und Deutschland gab es verschieden organisierte Gilden. Man teilt sie gewöhnlich in religiöse, in Schutzgilden und in Handelsgilden, obwohl die Grenzen, besonders zwischen den beiden ersten Gruppen, oft nicht deutlich erkennbar sind und Toulmin-Smith in der Einleitung zu seinen *English Gilds*[4] diese Einteilung durch eine andere zu ersetzen sucht.

Ein religiöser Zug ist allen englischen Gilden eigen. Zu den Pflichten der Mitglieder gehört, wenigstens vom 13. Jrh. an, das Anhören der Messe am Tage des Schutzpatrons der Gilde und das Stiften von Wachskerzen für dessen Altar. Häufig tritt dazu noch ein Fest zu Ehren des Heiligen, das entweder nur mit einem Trinkgelage gefeiert wird oder mit einer Aufführung. Die Gilde St. Elene, Beverley[5] stellte die Auffindung des Kreuzes Christi dar, indem ein Jüngling die heilige Helena verkörperte, die von einem Kreuzträger und einem Mann mit einem Grabscheit begleitet war. Die Gilde St. George in Norwich[6] feierte den Schutzpatron durch die Darstellung des Drachentöters, begleitet vom Schwertträger und einem Mann der dessen Banner vorantrug. Der heilige Martin wurde in Stamford gar mit einem Stierwettlauf gefeiert.[7] In London wurden *chaunts royaux* zu Ehren der Jungfrau Maria gesungen.[8]

Die jährlichen Feste wurden für so wichtig angesehen, dafs ein Fernbleiben der Mitglieder mit Geldbufsen belegt wurde. Diese Jahresfeste scheinen nun in Frankreich meist mit Preisverteilungen verbunden gewesen zu sein. Bei den englischen Gildenfesten hören wir davon nur beim Londoner Pui. Während wir aber von so und so vielen englischen Gilden Statuten besitzen, von wenigen jedoch eine eingehende Schilderung des Festes,[9] liegt die Sache in Frankreich umgekehrt, wir haben Festschilderungen, wenigstens

---

[1] Hoops, Reallexicon der germ. Altertumskunde 254 ff. — A. Gross, The Gild-Merchant 177, 178.

[2] Handbuch für Staatswissenschaften (Gilde).

[3] Hoops, ibid. 254.

[4] Early English Text Society, Orig. S. 40.

[5] Toulmin-Smith S. 148.

[6] Ibid. S. 446.

[7] Ibid. S. 192.

[8] Rerum Brit. Script. XII, Liber Custumarum II, 216 ff.; vgl. Zeitschr. XLI, S. 111.

[9] Auch diese wenigen hat Toulmin-Smith, der sie für unwichtig ansah, nur im Auszug und, wenn sie lat. oder franz. abgefafst waren, in Übersetzung gegeben, so dafs wir hauptsächlich auf den eingehenden Londoner Festbericht angewiesen sind.

Berichte über den Wettbewerb der Sänger, aber keine Statuten. In Valenciennes, wo der erste Pui auf französischem Boden bestanden haben soll, verbrannte 1566 das Archiv des Sängervereins.[1] Daher kommt es, dafs man die Beziehungen zwischen den Puis und den Gilden nicht beachtet hat. Folgende Umstände lassen aber keinen Zweifel an der Gleichwertigkeit der Einrichtungen: Die Verehrung der Jungfrau Maria ist sowohl den Puis als den Gilden gemeinsam,[2] wenn auch häufig sowohl bei den Puis als bei den Gilden aufserdem ein anderer Schutzpatron vorhanden war, dessen Name der Gilde beigelegt wurde. Für den Altar der Jungfrau oder des Schutzpatrons wurden Kerzen gestiftet.[3] Zum Ankauf dieser Kerzen wurden entweder Eintrittsgelder oder in bestimmten Zeiträumen Abgaben eingehoben.[4] Von besonderer Wichtigkeit war es, dafs die Mitglieder dem Leichenbegängnis ihrer „Brüder" beiwohnten und eine Spende gaben, die entweder zu kirchlichen Zwecken oder zur Unterstützung der Armen verwendet wurde.[5] War der Verstorbene arm, so wurde sein Leichenbegängnis vom Pui oder der Gilde bestritten. Reiche Sterbende wurden im Namen der Gesellschaft vom Vorsteher oder anderen Mitgliedern aufgesucht und gebeten, der Gesellschaft ein Legat zu hinterlassen.[6] Zur Führung der Geschäfte wurde ein Schreiber bestellt, der die Mitglieder, bei Strafe, zu den Sitzungen und zum Feste einladen mufste.[7] Viele Gilden und auch der Londoner Pui bestellten einen Kapellan, wenn die Mittel reichten.[8] Die Mitglieder der Gilden waren Bürger, Handwerker, Kaufleute, man nahm in dieselbe Gilde Arme und Reiche auf. Adelige und bei manchen Gilden auch Geistliche blieben ausgeschlossen. In dem Pui von Arras heifst es, die Mitglieder wären aus den einfachsten Kreisen gewesen.[9]

Da man über die ursprünglichen Zwecke der Puis im Unklaren war, versuchte man der Sache auf etymologischem Wege näher zu kommen. Die lautliche Ableitung von *podium* liegt auf der Hand. Im Latein bedeutet das Wort „Erhöhung", „Postament", „Balkon oder Vorsprung im Zirkus, auf dem die Vorsteher der Spiele und andere vornehme Personen safsen."

---

[1] Gröber, Grundrifs S. 948.

[2] L[iber] C[ustumarum] II, 216. — T[oulmin]-S[mith] E. E. T. S. 40, z. B. 110, 172 und öfter. B[ibl. de l'Ecole des] Ch[artes] 195 ff.; Gröber, Grundrifs 1171 und a. a O.

[3] L. C. 328; T.-S. z. B. 313 ein Löffel, sonst Geld oder Wachs; B. Ch. 41, S. 491: Pui von Valenciennes.

[4] L. C. 216; T.-S. fast bei jeder einzelnen Gilde angeführt; B. Ch. 41, S. 195: Pui von Arras.

[5] L. C. 218; T.-S. z. B. 101 St. John Baptist, West Lynn zum Brotkauf für die Armen; Gild of Fullers, Lincoln, 180 etc.

[6] L. C. 223; T.-S. 317 Tailors, Exeter; 339 Berwick upon Tweed; 170 Smiths, Chesterfield (ohne Besuch der Würdenträger).

[7] L. C. 220; T.-S. fast bei jeder Gilde angeführt.

[8] L. C. 218; T.-S. z. B. 263 Holy Trinity, Cambridge.

[9] B. Ch., 1880, 41 S. 195 L'école d'Arras — dont les membres semblent s'être recrutés de préférence parmi les classes les plus humbles de la société.

Aus der Bedeutung „Erhöhung“ entwickelte sich im Spät- und Mittellatein „Hügel“, „Berg“ und schon im Rolandlied ist *puy* in diesem Sinne ganz gebräuchlich. Was lag näher als dieselbe Bedeutung für die Sängerfeste heranzuziehen: Die Zusammenkünfte fanden auf einem Hügel statt, daher nannte man das ganze Fest Pui „Hügel“. Dabei gab es aber noch drei Meinungen. 1. Man hielt die Feste auf dem Hügel im Freien ab oder 2. man hielt sie in einer Kirche ab, die hochgelegen, den Namen Notre-Dame-du-Puy führte. 3. Man hielt die Versammlungen zuerst in dem Orte Puy-en-Velay ab, der auf einem Hügel liegt.

Feste, die im Freien abgehalten wurden, nannte man sonst *„gieus sour l'ormel“*, diese konnten natürlich nur in der guten Jahreszeit stattfinden und selbst dann hätte man eher einen windgeschützten Ort aufgesucht als einen Hügel, auf dem der Schall verweht wurde und eine gerechte Beurteilung unmöglich war. Hätte man beabsichtigt, die Puis im Freien stattfinden zu lassen, so hätte man sie von vornherein auf den Sommer festgesetzt. Das ist aber keineswegs der Fall. In Valenciennes fand das Fest am letzten Septembersonntag statt, in Amiens zu Mariä Lichtmess (2. Februar). Wenn Wagner in seinen „Meistersingern“ das Sängerfest im Freien stattfinden und einen kleinen künstlichen Hügel für den Wettbewerb aufwerfen läfst, so schwebte wohl auch ihm der Gedanke Sängerfest = *pui* = Hügel vor. Er verlegt es jedoch auf den Sommer, den Johannistag (24. Juni).

Sicherlich wurden die Puis häufig zur Ehre der Jungfrau Maria abgehalten, fanden daher an den Marientagen statt und führten den Namen *Pui-Notre-Dame*. Als Versammlungsort kam natürlich die Marienkirche vor allem in Betracht, wenn eine in der Stadt vorhanden war, sonst eine andere Kirche, im Mittelalter waren ja, in Ermangelung anderer geräumiger Hallen, die Kirchen die Räume, in denen eine grofse Volksmenge bei Festen zusammenkommen konnte. Der Gedanke, der heilige Ort könnte dadurch profaniert werden, lag der damaligen Zeit fern. Nun hiefsen diese Kirchen aber nicht Notre-Dame-du-Puy. Nur der volkstümliche Name vor Le-Puy, früher Puy-en-Velay genannt, ist Puei Nostra Domna, Puei Sainta Maria. Die Bedeutung des Namens dieses Ortes, der ebenso wie die dortige Kirche hochgelegen ist, ist sicher „Hügel unserer lieben Frau“. Auf der höchsten Erhebung des tafelförmigen Berges stand das alte Schlofs, darunter, aus dem Stein der Felsen selbst gehauen, die romanische Basilika. Schwarz und mächtig hebt sie sich von dem nebligen Hintergrund der Ebenen ab,[1] kein Wunder, dafs sie bei dem Ort Paten gestanden ist. Sonst versteht man unter puy jetzt hauptsächlich *„la plateforme à rebords qui caractérise la cime des anciens volcans d'Auvergne.“* Orts- und Bergnamen mit dem Worte puy, *pouy*, *pouiau*, *puech*, *puei* sind in der Auvergne, Languedoc und Gascogne häufig z. B. Poui Draguin (Gers), Poui Blanc

[1] G. Sand, Le Marquis de Villemer 97, cap. VII.

(Landes), Puech Armat (Tarn), Pouiau Tas (Velay) etc.[1] Sie haben aber alle mit der Frage des Ursprungs der nordfranzösischen Puis nichts zu tun. Es scheint überhaupt nicht häufig zu sein, dafs in der Stadt gelegene Kirchen nach der hohen Lage benannt wurden, die man ihnen gegeben hatte, um sie vielleicht mächtiger erscheinen zu lassen. Es ist mir da nur ein englisches Beispiel bekannt: Unweit der Themse auf einer jetzt unbedeutenden Anhöhe lag und liegt noch in der Londoner City die Kirche St. Mary Abchurch oder Upchurch. Sie wird im Testament Robert Corns, Bürgers von London, 1387 erwähnt.[2] Von einer Beziehung zum Londoner Pui hören wir jedoch nichts.

Die dritte Ansicht, dafs nämlich die ersten Puis in Le Puy und zwar am Hofe Robert I. der Auvergne stattfanden, wird neuerdings wieder von H. I. Chaytor[3] vertreten. Er sagt, dafs die Versammlung ursprünglich ein Turnier war und dafs die poetischen Wettkämpfe nur einen untergeordneten Rang einnahmen. Er bezieht sich auf eine Stelle aus dem Leben des Mönches von Montaudou: *e fo fait seigner de la cort del Puoi Sainta Maria, et de dar l'esparvier. Lonc temps ac la seignoria de la cort del Puoi, tro que la cort se perdet.* Dieser Stelle zuliebe werden die poetischen Puis in der Auvergne ins 12. Jahrhundert gesetzt. Bedeutet aber *cort del Puoi* hier nicht eher „Hofhaltung"? Und was hat das Recht den Sperber als Preis zu erteilen[4] mit den Gepflogenheiten zu tun, die uns sonst von den Puis überliefert sind?

Le Puy war die Heimat der Troubadours Peire Cardinal und Pons de Capdueil. Nach Aymards Angaben soll im 13. Jrh. hier eine Art Akademie oder Cour d'amour bestanden haben[5] und deren Bestimmungen sollen auf die nordfranzösischen Sängerfeste übertragen worden sein. Nun sind aber die nordfranzösischen erwiesenermafsen älter und Magnin[6] lehnt die Übernahme des Namens durch die flandrischen und picardischen Städte auch deshalb ab, weil er meint, sie hätten aus Eifersucht auf einen in einer fremden Provinz gelegenen Ort ihre Feste kaum so benannt. Über diese Ansicht liefse sich streiten, berühmte Einrichtungen und Bezeichnungen auf literarischem Gebiet wurden auch sonst übertragen. Der zeitliche Vorrang der Einrichtung im Norden spricht aber jedenfalls gegen die Übernahme des Wortes aus dem Süden, noch dazu in einer dort nicht volkstümlichen Form. In Nordfrankreich ist puy für „Hügel" ein vergessenes Wort und war schon im späten Mittelalter

---

[1] Mistral, Prov. Lex.

[2] English Wills, 2, E. E. Text Society, O. S. 78.

[3] The Troubadours and England, 1923.

[4] P. Meyer, Chanson de la Croisade des Albigeois II, 398. L'oiseau perché sur un perchoir était à la disposition de toute demoiselle à qui son chevalier voulait l'offrir, pourvu que celui-ci fût prêt à soutenir, les armes à la main, la supériorité de sa belle.

[5] Notice relatif à l'ancienne Confrérie de Notre Dame du Pui.

[6] Journal des Savants 1846/47. S. 546.

unbekannt. Man ersieht dies aus der seltsamen Legende, der Pui von Valenciennes sei nach einer Frau benannt worden, die man glücklich aus einem Brunnen (*puits*) errettet habe.[1]

Die Bedeutung „Balkon“, „Estrade“ hält Magnin für die richtige. Er läfst das Sängerfest in einer Halle stattfinden, was zweifellos häufig geschah[2]; auch die *Eisteddfod* in Wales finden in Hallen statt und gehen sicher auf sehr alte Traditionen zurück.[3] In der Halle befand sich eine Tribüne für die Preisbewerber. Ähnlich stellt Raynaud den Vorgang dar und vergleicht das Podium mit dem Helikon.[4] Es fragt sich nur, ob eine Bedeutungsübertragung von „Erhöhung, auf der die Sänger stehen“, zu „Fest“ und zu „Verein für gegenseitige Hilfeleistung“ möglich ist, da doch die Feste nicht die Haupttätigkeit des Vereins bildeten? Kann nun *pui* (*puy*) nicht noch eine andere Bedeutung haben? Du Cange führt bei *podium* an: *res quævis, cui innitimur.* Diese Stütze konnte ein Stab sein; Io de Ianua: *baculus super quem innitimur*; Krücken: Vita S. Willibaldi: *sumptis Podiis, more solito, firmiter claudicando chorum ascendit.* Sie konnte aber auch in einer abstrakten Hilfeleistung bestehen. Diploma Frid. I, 1162 apud Diago (Historia regni Valentiae) in Comitib. Barcinonensibus: *Cum Romanii Imperii dignitas . . . nullo nisi divino innixa podio.*[5] Im klassischen und im Spätlatein[6] findet sich eine übertragene Bedeutung von *podium* nicht. Auch die mittellateinische Nebenform *podius* wird nur für *res quæpiam cui aliquid innitimur* im eigentlichen Sinn gebraucht, z. B. Guido de Vigeo: *ponantur baltrisca in pertica usque supra podios.* Aufserdem hat das Spätlatein die Form *podia* für „Schiffstau“[6] wahrscheinlich „Stütze des Segels“ ital. *poggia*: *quella corda, che si lega all' un de' capi dell' antenna da man destra.* Die Femininform besitzt auch das afrz. *puie, puye, poie, poye, „rampe“, “parapet“, „balustrade“, „balcon“, „appui“*[7], *La suppliante — se tint à une Puye ou boise qui y estoit.*[8] *Les poyees* (*du temple de Salomon*) *sont ses misericordes et pitie* (*de Dieu*).[9] Wir sehen hier die eigentliche und die übertragene Bedeutung wie im Mittellatein.

Dem Sinn nach würde „Stütze“, „Unterstützung“ für die Vereine gut passen und Notre Dame du Puy hätte dann in Nordfrankreich dieselbe Bedeutung wie Notre Dame de la Garde oder unser Maria Hilf.

Die Umwandlung des Neutrums in ein Femininum wäre erklärlich. Neben *adjutus* findet sich die Form **adjuta* als Neu-

---

[1] Gröber, Grundrifs II, 3, 1173.
[2] Journal des Savants 1846/47. S. 546 ff.
[3] Die Einkleidung des Barden findet allerdings im Freien statt.
[4] B. Ch. 1880, S. 493.
[5] Du Cange: *podium.*
[6] Briefliche Angabe aus dem Material zum Thesaurus L. L. von D. W. Bannier
[7] Godefroy: *puie.*
[8] Du Cange: *podium.*
[9] Godefroy: *poye.*

bildung aus dem Partizip von *adjutare* schon in den Strafsburger Eiden *adiudha*, afrz. *aïude*, *aïe*, (nfrz. *aide*). Es könnte also das in der einen Bedeutung verwandte *podium* zu einer Femininbildung *podia* veranlafst haben. Gerade beim Neutrum finden sich Femininbildungen aus dem Plural häufig, vgl. das schon klassische *gaudia* neben *gaudium*. Bei diesem Beispiel ist die Form *joi* zwar afrz. belegt, geht aber früh verloren, ebenso wie *pui* in der Bedeutung „Stütze". Dafs die mas. Form als Galerie mit Stütze im Afrz. vorhanden gewesen sein mufs, zeigt das englische *poy*: *terrace or gallery set on the outside with railes to lean upon.*[1] Eine übertragene Bedeutung wird nicht bezeugt. Das Wort geht im 17. Jrh. unter. Das Kompositum *appui* ist im Englischen nicht gebräuchlich. Im Frz. verdrängt *appui puie* vollständig, sowie es *pui* ersetzt hat. *Pui* bleibt nur als Name des Vereins erhalten.

MARGARETE RÖSLER.

---

2. Die letzte Tirade des „Auberi".

Die letzte Tirade der Chanson de geste „Auberi" zählt in der Handschrift Rom (Vatic. Reg. 1441) 44 Verse. Von diesen sind die letzten 22, welche das Verso des letzten Blattes der Hs. einnehmen, völlig abgerieben und fast vollkommen unleserlich. Das hat schon Ernest Langlois 1889 festgestellt.[2]

Ich hatte im Jahr 1909 das Glück und die Freude, in der Vatikanischen Bibliothek zu arbeiten und den bisher unveröffentlichten Teil der Auberi-Hs. vollständig abzuschreiben. Ich mühte mich natürlich auch, die letzte Seite zu entziffern und es ist mir dies so ziemlich geglückt, obwohl es mich mehrere Stunden gekostet hat. Da ich nicht weifs, ob ich infolge der Ungunst von Zeit und Zeitgenossen noch die beabsichtigte Ausgabe werde bewerkstelligen können, andererseits aber anzunehmen ist, dafs heute, bald zwei Jahrzehnte später, der Versuch einer Entzifferung sich noch schwieriger gestalten dürfte, möge meine Lesung einstweilen veröffentlicht werden.

Ich bemerke zunächst, dafs die römische Hs., nach der ja bereits Tobler seine Mitteilungen herausgegeben hat, in der Überlieferung bei weitem die beste ist und dem kritischen Text zugrunde zu legen wäre. Vielleicht habe ich Gelegenheit, dies an anderer Stelle nachzuweisen. Ich bemerke weiter, dafs die zwei der drei

---

[1] Oxford Dictionary.

[2] Notices et extraits des mss. français et provençaux de Rome antérieurs au XVI e siècle. — Die dort angegebene Blattzahl 384 ist insofern unrichtig, als diese Zahl nur die numerierten Blätter wiedergibt. In Wahrheit sind es 388. Es sind nämlich zu zählen vergessen und unnumeriert: je ein Blatt hinter Bl. 2, Bl. 49, Bl. 234; das Blatt hinter 247 ist fälschlich mit der gleichen Zahl versehen, — Die Hs. ist vollständig, abgesehen von dem ersten Quaternion und einem Blatt zwischen 383/4, welche fehlen.

Pariser Handschriften, die allein aufser der römischen den Schlufs des Gedichtes enthalten, eng zusammengehören.[1]

Ich gebe nun zuerst die Tirade nach der römischen Handschrift. Ergänztes in eckigen Klammern; zwischen deutlich und schwer Lesbarem schied ich nicht. Die orthographischen Zeichen habe ich gesetzt. Die Namen schrieb ich durchweg mit grofsen Anfangsbuchstaben.

R fol. 384 La cort[1] depart, si *comm* aues oï,[2]
Et conte et *prin*ce tuit se sont dep*ar*ti.
Huedes de Lengres s'en vait o Amauri,
Li preus Raous *et* sa fe*m*me autresi;
5 Gas*selin* baissent si *com*me lor ami,
A *mout*[3] grant ioie sont arriere uerti.
Tuit li baron sont fieue *et* saisi.
Et Gas*selins* est remes tot ensi,
Dedens Baiuiere *com*me roi l'ont s*er*vi;
10 B*ien* tint sa t*er*re q*ue* nus riens n'i p*er*di.
Et Seneh*eus* l'ama m*out et* chieri.
M*out* bone vie menerent puissedi.[4]
Guib*ors* se rent[5] o le cors seignori
Dedens Baiuiere, *un* most*ier* estaubl[i],
5 La deuint none, ensi *con* i'ente[n]di;[6]
Et mainte dame por s'amor s'i rendi.[7]
En cel moust*ier* q*ue* ie uos conte ici
La auoit on roi Ouri enfoï,
Q*ui* p*or* dieu ot le chief der bu p*ar*ti
20 *Et* les iex trais *et* tot le cor brui;
Por la loi dieu grant martire sosf*ri*.
Et dieus de glo[ir]e gu*er*redon l'en rendi,
verso Q*ue* il fu sains, ce sot on b*ien* de fi.
Encor dist on au most*ier* saint Deni
5 L[es fais qu'il fist,][8] *et* maint ior *et* m[aint] di,
Ce dist l'estoire, saintem*ent* i vesqui;
Maint bel miracle i fist ia diex p*or* li.
Et Gas*selins* au coraige hardi
Vesqui puis tant q*ue* diex le *con*senti.
30 Grant honor orent de lui tot si ami.
Li ro[is de] Fr*ance* l'ama m*out et* chieri.
Loiaux hom fu *et* diex b*ien* li meri.
De peni[tance] ne s[e] mist en oubli

[1] *so statt* cors [2] *Hs. hier und sonst am Zeilenende* j [3] *hier und sonst* ml't [4] *ein Wort in der Hs.* [5] reut [6] *Loch an der Stelle des* n [7] *dieser und die folgenden nicht unwesentlichen Verse* 17—27 *nur in R* [8] *das Ergänzte umfafst 2 cm; vom* q *war der Längsstrich erkennbar.*

---

[1] Der dritten Pariser Hs., fds. fr. 860, fehlen nicht weniger als 700 Verse vom Ende des Gedichtes.

Por cel afaire q*ue* uos aues oï,
5 Por s[on] chier oncle [dont ot le cuer marri.][1]
[D]e Gasselin[2] sont ci li ver feni;
[A]usi define [l'e]stoire d'Auberi.
A saint Denis, el most*ier* seignori,
[.C. a]ns apres q*u'i*l i fu e[n]foï,
40 Fu il trouues en .e. sarqueu [p]oli[3]
Et li escris, ce sachies b*ie*n de fi;
Ce dist l'estoire do*n*t li uer faille*n*t ci.[4]
[Cil] damedieus q*ui* onq*ues* ne menti
Nos laist trestos uenir a sa merci.[5]
Explicit d'Aub*er*i le Borgignon
et de Lanbert d'Oridon.

[1] *dieser Vers ist ganz abgerieben; von* dont *ist* o *mit Querbalken lesbar, das* le *schwach erkennbar, das übrige kann man nur ahnen* [2] *ausgeschri-ben* [3] *das meiste dieser Zeile abgerieben;* sarqueu *ausgeschrieben* [4] *zweite Hälfte sehr schwer lesbar* [5] *aufser* laist *schwer lesbar*

Ich gebe anschliefsend die Lesarten der Hss. Paris Bibl. Nat. fds. fr. 859 (alt Baluze), die ich mit **B** bezeichne und fds. fr. 24368 (alt La Vallière), die ich Tarbé zu Ehren mit **T** bezeichne:

B fol. 197v col. a
La cors dep*art*, si *com* aues oï,
Et li Baui*er* se so*n*t tot dep*ar*ti.
Droit en Borg*oigne* Amauris reu*er*ti,[1]
O*edes* a Lengres, a Osteu*n*[2] Henri;
5 Li pre*us* Rao*us et* sa fame autresi[3]
A m*out* gr*a*nt ioie s*o*nt arri*ere* gue*n*ci.
Tot li baro*n* so*n*t fieue *et* saisi;
Q*ue* Gass*elins* n'e*n* mist nul en oubli,
A chascu*n* a son seruise meri.
10 Dedens Baui*ere com*me roi l'o*n*t serui.
B*ie*n ti*n*t la t*er*re *c'on*qu*e*s riens n'e*n*[4] p*er*di.
Et Sen*neheus* l'ama m*out et* chieri.
M*out* bonem*ent* vesq*u*ire*n*t p*uis* cel di.
col. b
Et la roïne dont vos aues oï
5 Dedens Baui*ere* .j. most*ier* establi;
La deui*n*t no*n*ne *et* le siecle g*uer*pi.
Et mai*n*te dame p*or* s'amor s'i rendi,
Q*ui* totes proient Ih*es*u q*ui* ne me*n*ti
Por Au*beri* q*ui* ot le cuer hardi,
20 Q*ue* il en ait *et* pite *et* m*er*ci.[5] —
Et diex si fit, ne le mist en obli,
An p*ar*adis la sie*n*ne arme flori.
Or faust ici la cha*n*sons d'Auberi.
Ih*es*us gart tous siaus q*ui* ci l'ont oï,

[1] s'en ala Amauri *T* [2] Ostesin *T, wie sonst dort* [3] *R* 5 *fehlt B T* [4] n'en *auch T* [5] *Während R* 16 *in B T durch drei weitere Verse ergänzt wird* (*B T* 18—20), *fehlen R* 17—27 *in B T.*

5 *Et* moi ausis *qui* la *vous* ai gehi.
Amen.
Explicit le roumans d'Auberi
Et de Lambert d'Oridoun.

Die letzten Zeilen, von V. 21 an, sind wohl von demselben Schreiber, aber etwas flüchtig, kleinere Schrift, ein wenig schief geschrieben, vermutlich weil es zum Ende ging; vielleicht hat der Schreiber selbständig ergänzt, jedenfalls hat er vorher abgesetzt.

Hs. T ist bis V. 20 mit B identisch. Aber statt des abrupten Schlusses von B folgt in T nun entsprechend R 28ff.:

T fol. 114 21 *Et* em Baluiere fu remes Gascelin.
Et Son*neheus* l'ama m*oul*t *et* chieri.
Si engendra Nai*m*mes au coer h*ar*di,
Qui en b*ien* fet tout son aë vesqui.
5 M*oul*t l'ama K*arles*, le bo*n* roy seignori.
Et li dus Naim*es* loialm*ent* le serui.
Et Gasc*elin* ne se mist en oubli;
Por so*n* bo*n* oncle ot m*oul*t le coer marri,
Qu'il out ocis, si *com* aues oï;
30 De penitance ne se mist en oubli,
Assez en fist *c'on* le sot bie*n* de fy.
De Ga*scelin* sont li u*er*s defeni.
Ichi define le Ro*m*mans d'Aub*er*y.
Deu ait de s'ame *et* pitie *et* merci.
5 A S*aint* Denis, el monst*ier* seignori,
Fu puis trouu[e]z e*n* .j. sarqu*e*u poli
Et li escr*is* *et* li oeure de li,
.C. ans apr*es* qu'*il* i(l) fu enfoy;
Ce dit l'estoire do*n*t li u*er*s so*n*t failly.
40 Cil damedeu *qui* onqu*es* ne m*en*ti
Nous doinst tretous uenir a sa m*er*ci.
Amen, amen, q*ue* deu l'otroit issy.
Explicit (col. b) le romans d'Auberi.
Ce fu fet l'an de g*ra*ce M CC iiii (xx) *et* xviii,
le p*ro*chain mardy deua*n*t la natiuite.

Walter Benary.

---

3. Zur Überlieferung der Lamentationes Matheoli.

Es ist für den Herausgeber ein bequem scheinendes und doch misſliches Geschäft, wenn er sich für seinen Text nur auf eine Handschrift stützt, misſlich zumal bei einem alten Werk gröſseren Umfanges, in dessen Überlieferung sich naturgemäſs viele Fehler durch Flüchtigkeit und Miſsverständnisse beim Abschreiben eingeschlichen haben. Daſs es Fälle gibt, in denen man mit einem

einzigen Kodex zu arbeiten hat, kann und soll nicht bestritten werden. Aber es sei doch daran erinnert, daſs Nachforschungen nach anderen Textzeugen immer empfehlenswert, ja unerläſslich sind, besonders dann, wenn eine gewisse Beliebtheit des Werkes nachweisbar ist. Den zwischen 1295 und 1301 verfaſsten mittellateinischen Lamentationes des Mathieu de Boulogne (Matheolulus), in deren 5614 kunstvoll gereimten Hexametern der Dichter die Leiden seiner Ehe, die schlimmen Eigenschaften des weiblichen Geschlechts überhaupt ergötzlich und kulturhistorisch lehrreich schildert, schlieſslich die verschiedenen geistlichen und weltlichen Stände scharf kritisiert, ist literarischer Erfolg tatsächlich beschieden gewesen. Denn um 1370 wurde das Werk durch Jehan Le Fèvre ins Französische übersetzt. Der Herausgeber A.-G. van Hamel[1] kannte aber nur eine einzige Handschrift des lateinischen Originals, die in der Univ.-Bibliothek zu Utrecht liegt, nannte sie auf dem Titelblatt der Ausgabe 'l'unique manuscrit', in der Introduction p. I 'le seul exemplaire' und bemerkte p. CV 'il n'est pas probable qu'on en fait de nombreuses copies. Jusqu'ici il ne nous en est parvenu qu'une seule'. Bei dem Interesse, das man im späteren Mittelalter an misogyner Literatur hatte, wäre es seltsam, wenn gerade diese lebhaften, fesselnden Klagen und Anklagen nur einmal zur Abschrift gereizt hätten. Ohne daſs ich alle Handschriftenkataloge planmäſsig danach durchgearbeitet hätte, sind mir nun in den letzten Jahren nicht weniger als 4 Codices bekannt geworden, die auch van Hamel unschwer hätte finden können. Sie zeigen, daſs das Gedicht noch im Mittelalter auſserhalb Frankreichs in England und Deutschland gelesen und kopiert worden ist. Zwei dieser Handschriften liegen zu London im Britischen Museum:

1. Ms. Cotton. Cleopatra C. IX, saec. XIV/XV (fol. 64^v *Liber fratis Thome Trumpytoñ, sacre theologie doctoris o. minorum, quem dedit fratri Ricardo Brynkele, tunc temporis studenti Cantabrig.*, hinten im Deckel *Iste liber constat mag. Johanni Stopyndon custodi rotulorum cancellarum domni regis*), fol. 65^r—166^r *Lamentaciones Matheoluli*

Parve nec invideo Morini liber ibis in urbem.

2. Ms. Harleian. 6298 saec. XIV, fol. 20^v—99^v *Tractatus magistri Matheoluli bigami*

Parve nec invideo Morini liber ibis in urbem.

Fernerhin:

3. Erfurt (Stadtbücherei) Amplon. qu. 2 (im Katalog von 1412 Poet. 28), saec. XIV, fol. 80^v—168 ohne Überschrift, beginnend:

Parve nec invideo sine me liber ibis in urbem.

Am Schluſs *explicit Nasardus de exsecracione bigamie et de multis aliis statibus mundi. Deo Gracias. Amen, Amen.*

---

[1] Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, fasc. 95 et 96 (Paris 1892 und 1905).

Abschrift davon ist 4. Wolfenbüttel (Landesbibl.), Ms. Aug. 37, 34, 2°, saec. XV, fol. 148r—199r, fol. 148r *Incipit Petrus Matheoli alias Nasardus de execratione bigamie*

Parve nec invideo sine me liber ibis in urbem

fol. 199: *Finit Nasardus de execratione bigamie et de multis aliis statibus mundi per me Theodericum Block Hildesemensem anno* 1481, *14. Kal. Marcii in felici studio Erffordensi.* Nebenbei bemerkt befindet sich in derselben Bibliothek in Ms. Aug. 405 auch der französische Matheolus des Jehan Le Fèvre und Le contredit de Matheolus appellé le livre Leesce.

Von der Erfurter Handschrift wufste durch W. Schums Katalog C. Pascal[1]. Der italienische Gelehrte kannte jedoch keinen anderen Kodex, übersah van Hamels Ausgabe und war sich über den Verfasser nicht recht im Klaren. W. Schum, der ebenfalls dem Werke nicht mit Erfolg nachgegangen war, schrieb[2] das Gedicht einem Oxforder Magister (um 1340) Adam Nidzardus oder de Nydzarde zu, von dem J. Bale, J. A. Fabricius, Th. Tanner und andere Bibliographen einige Gedichte, indessen nicht die Lamentationes verzeichnet hatten. Diese Gleichsetzung mit dem Oxforder Magister war falsch. Der im Amplonianus und Guelferbytanus zu findende Name *Nasardus* mufs anders erklärt werden, er ist einfach eine mittelalterliche Weiterbildung von Naso = Ovidius Naso. Die Lamentationes beginnen mit einer deutlichen — durch van Hamel bereits erkannten — Ovidnachahmung, haben auch sonst reichliche Anleihen bei Ovid gemacht und gehören im ganzen zu den vielen mittellateinischen Dichtungen satirisch-erotischen Inhalts, die in P. Ovidius Naso Meister und Muster sahen. Das Werk des Mathieu de Boulogne in der Erfurter Überlieferung mit anderen Pseudoovidianischen Werken vereinigt zu finden kann nicht überraschen. Wenn in einer Inkunabel (Hain 11623) die weitverbreitete derbhumoristische Satire auf das weibliche Geschlecht

Sit Deo gloria, laus benedictio
Johanni, pariter Petro, Laurentio,
quos misit trinitas in hoc naufragio,
ne me permitterent uti coniugio etc.

als *Remedium contra concubinas et coniuges per modum abbreviationis libri Matheoli a Petro de Corbolio archidiacono Senonensi et eius sociis compilatum* bezeichnet wird, so darf darin ein Nachklang der 'Lamentationes Matheoli' verspürt werden.[3]

Gesehen habe ich alle 4 Codices, durchverglichen nur den Amplonianus. Die Fülle der Varianten, die schon die eine Handschrift bietet, hier auszuschütten, hatte, da ich zur Kollation der

[1] Letteratura Latina medievale, Catania 1909, p. 112.
[2] Beschreibendes Verzeichnis der Amplonianischen Handschriften-Sammlung zu Erfurt, Berlin 1887, S. 917.
[3] Vgl. P. Lehmann, Die Parodie im Mittelalter, München 1922, S. 168.

Londoner Manuskripte nicht Zeit fand und andere Textzeugen wohl noch auftauchen werden, kaum Zweck. Auch so aber läfst sich sehen und sagen, dafs van Hamels Ausgabe, die mit reichhaltigen Erläuterungen versehen ist, in der Textkritik und in der Interpretation wesentlich berichtigt werden könnte.

PAUL LEHMANN.

---

4. Der schlaue Liebesbote.

Durch die Arbeiten von K. Bartsch[1], G. Paris[2], C. Pascal[3], E. Faral[4] u. a. wissen die Romanisten und Germanisten längst, dafs Ovid in der mittelalterlichen Literatur eine Grofsmacht gewesen ist, die in der mannigfaltigsten Weise zumal seit dem 11. Jahrhundert erfolgreich mit Vergil dem stets Gelesenen, Bewunderten, Nachgeahmten konkurrierte. In einem lesenswerten Buche hat kürzlich (Boston 1925) der treffliche Latinist der Harvard University E. K. Rand 'Ovid and his influence' für weitere Kreise behandelt. Ohne damals schon die Pläne meines amerikanischen Freundes zu kennen, hob ich im November 1924 zu Hamburg in einem Vortrage der Bibliothek Warburg die im Mittelalter Ovid zugeschriebenen Gedichte heraus und suchte sie wie andere pseudantike Literaturdenkmäler kurz in ihrer Eigenart und Bedeutung zu skizzieren. Dafs im einzelnen noch vieles unerforscht geblieben, verschwieg und vergafs ich damals nicht und weifs es auch jetzt, nachdem ich längst das Druckmanuskript jenes Vortrages[5] abgeschlossen habe und gar oft wieder auf Tatsachen stofse, die ich mündlich oder schriftlich hätte sagen können und sollen. Der Weg zu einem — schwerlich von mir zu erwartenden — grofszügigen Werke über Ovids Fortleben vom Altertum zur Neuzeit suche ich nach wie vor durch Sonderuntersuchungen zu bahnen. Überraschungen und Funde erweitern, beleben die Arbeit.

Zu den vielen Stücken, die man im Mittelalter unter Ovids Namen weitergab, gehört der sog. Ovidius puellarum oder Ovidius de nuntio sagaci, der bereits im 15. Jahrhundert mehrmals gedruckt wurde, 1891 dann durch R. Jahnke mit anderen 'Comoediae Horatianae' in der mittelalterlichen Serie der Bibliotheca Teubneriana eine kritische Neuausgabe erfuhr. Die Jahnke bekannt gewordenen Handschriften stammen alle erst aus dem 14.—15. Jahrhundert, entstanden aber ist das Gedicht sehr viel

---

[1] Albrecht von Halberstadt und Ovid im Mittelalter, Quedlinburg 1861.
[2] Histoire littéraire de la France XXIX, 455 sqq.
[3] Poesia Latina medievale, Catania 1907; Letteratura Latina medievale, Catania 1909.
[4] Recherches sur les sources Latines des contes et romans courtois du moyen âge, Paris 1913.
[5] Pseudo-antike Literatur des Mittelalters: Studien der Bibliothek Warburg, Heft 13, im Druck, soll noch 1926 erscheinen.



früher. Im Jahre 1280 bemerkt Hugo von Trimberg in seinem Registrum multorum auctorum v. 73 sqq.:

> *Sequitur Ovidius dictus puellarum,*
> *quem in scholis omnibus non credo fore rarum*
> *'Summi victoris fierem cum victor amoris,*
> *sperabam curis finem posuisse futuris.*

Spätestens im 13. Jahrhundert sind einzelne sentenziöse Verse des Poems in Florilegien gewandert.[1] Ja, schon vor der Mitte des 12. Jahrhunderts führte ein durch einen Tegernseer Kodex erhaltener Liebesbrief deutschen Ursprungs Verse oder Versteile aus dem Pseudovidianum an[2]:

> *Suo sua sibi se. Dicit quidam sub nomine Ovidii de amore*
> *'Sperabam c(uris) f(inem) f(ecisse) f(uturis)* [= v. 2]
> *Quem tamen versum apud me velo alias esse versum. Nam sperabam non esse opus nullis scriptis.* [verdorbener Vers?] *Sed*
> *rursus ad arma vocor* [Anfang von v. 3]
> *et quos non volui cogor inire modos* [nach Boethius]
> *Sermonem ceptum quis enim retinere valebit?* [woher?] etc.

Da M. Haupt die merkwürdige Epistel mit gutem Grunde der Ehre gewürdigt hat in seine Ausgabe von 'Des Minnnsangs Frühling'[3] aufgenommen zu werden, da das Problem der Entstehung des Minnesangs wieder einmal — durch H. Brinkmann — aufgeworfen ist und allenthalben das Wechselverhältnis zwischen antiker und mittellateinischer Literatur einerseits, germanisch-romanischem Schrifttum andererseits mit neuentfachtem Eifer und vertieftem Verständnis betrachtet wird, darf ich mir wohl erlauben, die Leser dieser Zeitschrift mit dem pseudovidianischen Gedicht vom schlauen Liebesboten zu beschäftigen.

Nicht als ob es nicht viele andere lehrreichere Stücke von gröſserer Kunst gäbe, auch nicht, als ob ich es vermöchte Verfasser, Entstehungszeit und Ursprungsort genau zu bestimmen. Ich kenne den wahren Namen des Dichters, der sich hier in Ovids Rolle gefällt, nicht und kann ihn nur vermutungsweise dem französischen Kulturgebiete des ausgehenden 11. oder beginnenden 12. Jahrhunderts zuweisen, ohne Deutschland ganz aus dem Bereich der Möglichkeit zu lassen. Die Neubehandlung erfolgt deshalb, weil

---

[1] Vgl. Jahnke S. 33 f. Jak. Werner, Lateinische Sprichwörter und Sinnsprüche des Mittelalters, Heidelberg 1912, versäumte gelegentlich bei von ihm mitgeteilten Versen die Herkunft aus Ov. de nuntio sagaci zu vermerken, so p. 85 bei r 37 = Ov. v. 106 sq., p. 101 bei u 75 = Ov. v. 125.

[2] Vgl. Jahnke p. 30 sq., der in dem später im Briefe vorkommenden Gebrauch von *dicta* und *acta* noch einen Nachklang von v. 121 vermutet. Sicher ist die Annahme nicht. Der Brief macht auch bei anderen Dichtungen Anleihen, ist überdies voll Reimprosa.

[3] In der neuesten Ausgabe von Fr. Vogt, Leipzig 1920, S. 262.



ich, wie es scheint, als erster, in der Lage bin, das rechte Verständnis des Textes anzubahnen. Als W. Cloetta den 1. Teil seiner anregenden Beiträge zur Literaturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance veröffentlichte (1890), kannte er den „Liebesboten" nur aus zweiter und dritter Hand. W. Creizenach dagegen konnte sich in seiner Geschichte des neueren Dramas[1] auf den von Jahnke gebotenen Text stützen. Er nannte den „Liebesboten" „ein ungeschicktes Machwerk in leoninischen Hexametern" und erklärte es für sehr wahrscheinlich, dafs „er dem Dichter des 'Pamphilus' vorlag, als er eine ähnliche Begebenheit in seinen weit gewanderten und zierlicheren Distichen behandelte". Es soll nicht lang und breit darüber gestritten werden, ob die Bezeichnung „ungeschicktes Machwerk" nicht eine starke Übertreibung war. Als wir kürzlich in meinem Seminar das Poem studierten, kam uns die Führung von Dialog und Handlung weder witzlos noch schwerfällig vor, wenn auch die Verse gar manchmal holperig sind. Man mufs allerdings, um zu einem leidlichen Genufs zu kommen, die Verse laut, jedoch flott und ohne viel Pathos lesen. Auffälliger als die tadelnde Beurteilung ist die unzulängliche Inhaltsangabe bei Creizenach (S. 38): „ein Verliebter erzählt, wie er einen Boten mit Geschenken zu einem Mädchen geschickt habe, wie der Bote dann durch allerlei trügerische Schmeichelreden das Mädchen mit dem Jüngling zusammenbrachte und sich nachher ebenso wie die Alte im Pamphilus diskret entfernte. Dann sollte noch dargestellt werden, wie der Bote das Mädchen zurückbrachte und was sich dabei alles ereignete, aber dieser Schlufs ist in den Handschriften nicht vollständig überliefert". Hat Creizenach das Gedicht wirklich einmal bis zu Ende gelesen? Man kann wirklich daran zweifeln. Denn in Jahnkes Ausgabe hört die Erzählung mit dem diskreten Fortgehen des vermittelnden Dieners durchaus nicht schon auf. V. 199 erscheint dieser wieder und es entwickelt sich nun im Gespräch zwischen Boten und Mädchen ein Sichbeklagen und Sichverteidigen, ein Sichsträuben und schliefsliches Nachgeben. Das Mädchen beruhigt sich nicht nur über das, was es getan und erlitten hat, mit der Erwägung, dafs die Liebenden nicht immer ins Unglück gestürzt wären, dafs die Göttinnen und Götter sich oftmals in Liebe vereinigt hätten, sondern geht selbst zu neuem Liebesangriff vor, umarmt und küfst den Jüngling. In ihrem Glück gedenkt sie des Boten und bittet um Belohnung für ihn. Der Liebhaber Ovidius ergreift — was bei Jahnke nicht deutlich gemacht wird — v. 275 f. selbst das Wort und stimmt zu. Nun aber mahnt der Diener, der sich dieses Mal nicht entfernt hat, zum Abschied und begleitet das Mädchen, ihm bombastisch seinen Schutz versprechend, heim. Eine Überlieferungsgruppe läfst an dieser Stelle, v. 285, das Gedicht schliefsen. In anderen Textzeugen Jahnkes aber folgen noch zwölf ziemlich stark korrumpierte Verse: die Eltern des Mädchens über-

[1] 2. Auflage I (Halle 1911), S. 38 f.

raschen die Zurückkehrenden und wollen den Diener kurzerhand aufhängen. Nach dem Verse 297

Quid stamus? Reus est. Illum suspendere fas est.

versagten die letzten Hilfsmittel des Herausgebers, und so beruhigte man sich mit der Annahme, der Schlufs wäre verloren gegangen. Angesichts der Beliebtheit des Gedichtes, die durch Hugo von Trimberg, durch die Florilegien, durch die Zerlesenheit des Textes u. a. bezeugt wird, schien mir der Verlust absonderlich. So sah ich mich denn nach unbenutzten Handschriften um. Nach verhältnismäfsig kurzem Suchen hatte ich mehrere zusammen und bekam den Eindruck, dafs planmäfsiges Nachforschen die Überlieferungsverhältnisse ganz anders als bisher zu beurteilen ermöglichen würde. Vorerst habe ich meine Aufmerksamkeit besonders auf drei Handschriften gelenkt. Krakau, Univ.-Bibl. Ms. 2233 saec. XV hat p. 104 laut freundlicher Auskunft von Dr. A. Birkenmajer nach dem Verse

Quid stamus? Hic reus est. Illum suspendere phas est,

mit dem Jahnkes Ausgabe schliefst, noch acht Verse, ehe es heifst *Explicit Ovidius puellarum*. Der verlorene Schlufs ist damit freilich noch nicht wiedergewonnen; diese acht Hexameter entsprechen nämlich vv. 282, 284, 286, 288, 290, 294, 296 der kritischen Ausgabe. Die Ordnung von v. 277 an stimmt mit den Handschriften HMV überein, während andere Textzeugen stark abweichen. Man erhält also durch den Cracoviensis vor allem einmal eine Bestätigung der Beobachtung, dafs etwa von v. 277 an die Überlieferung wirr zu werden beginnt. Eine gröfsere Klärung haben zwei in der Vaticana liegende Codices gebracht, von denen mir Monsignore G. Mercati Photographien verschaffte: Rom, Vat. lat. 1602 saec. XIV (R) und Pal. lat. 910 saec. XV (P). Gänzlich unabhängig voneinander bieten sie doch beide am Ende des Ovidius de nuntio sagaci zu diesem gehörende Verse, die hier zum ersten Male mitgeteilt seien unter Angabe der wichtigeren Varianten. Wo die Verwandten sprechen, setze ich am Rande zu Beginn der Rede ein C = Cognati, beim Mädchen P = Puella, beim Boten N = Nuntius.

Nuntius ut vidit, captus quod abire nequivit,
dissimulat fugere sperans sic posse cavere,
300 *ne sentiretur secretum hoc, quod habetur.*
Quid fecit? Risit, astantibus oscula misit
N *dicens 'Salvete, vobis hec dona tenete*
et, dum vivatis, mihi grates ut referatis,
est vestrum facere, per me quia vita puelle
305 *est prolungata; nam turpi morte parata*
suspendi laqueo voluit pulcherrima virgo.

---

299 *dissimulans* R. 300 *ne*] *nec* P. *secretum hoc quod*] *si secretum quod* R. 302 *Salva* R. 303 *et*] *ut* R; *Ut referatis* fehlt R. 305 *vestrum*] *nostrum* P.

Quod cum cernebam, festinans arripiebam
et mox incidi laqueum, quem gutture vidi.
Quesivi, quare se vellet mortificare.
310 *Mox velut insana cepit clamare profana*
P *dicens "Care, veni, venias, pro te quia veni!"*
Sepius hoc dixit, sed nescio dicere, quis sit,
quem sic optavit et semper adesse rogavit.
Ignoro nomen et miror nominis omen.
315 *Quod nullum vidit, tamen ipsa venire cupivit.*
Quid fecit tandem? Fugit ipsa, sequebar eandem,
si sic aufugeret, metuens, ne forte periret.
Mox insensata male me lacerare parata
per crines cepit vestesque meas ita fregit.
320 *Hinc penas ferret, nisi pro nobis remearet.'*
C *'Nunc grates habeas, quod male non faciebas,*
vir bone, vir care, quem nos bene constat amare.
Nescivit certe, quod vita fuit sibi per te.
Nunc ignoramus de tali re quid agamus,
325 *quod caret ingenio nobis carissima virgo*
et tam formosa fertur, quam sit furiosa;
et Pallas, Pallas, scelus hoc nisi forte repellas,
dedecus est nostrum, cum sit mirabile monstrum
nobis cognata, quod debet stare ligata,
330 *ne laceret manibus, que demonstrat sibi visus.*
Dic, bone vir, nobis: Licet illam tangere nobis
saltim per vestes, ne nos trahat illa per ungues?
Aut opus est, care, per cetera membra ligare?'
N *'Si plus torquetur, magis illa furore repletur.*
335 *Corpori nam tenero plus proficit — spero —*
blandiri verbis quam vincula ponere membris.
Est eciam melius, ne clamet talia vulgus,
quod sit clausa domo quam languida vadat aperto.'
C *'O quam turpe scelus quod non celare valemus!*
340 *Si fuerit clausa, fertur, quod non sine causa*
hoc fecissemus, sed si causam recitemus,
undique clamatur: Bona femina cur cruciatur?
O virgo misera, de te quam magna querela
fit cognatorum, cum te per templa deorum
345 *sic insensatam cerneret transire ligatam!*
Dic saltem nobis, que sit tibi causa doloris.
Est aliquis medicus tali nunc arte peritus
qui velit censum, dare quod posset tibi sensum?'

---

308 *gutture*] *graviter* P. 312 *quis*] *quid* R. 313 *semper adesse*] *dicere sepe* R. 314 *miror*] *miseror* R. 315 *tamen*] *cum* R. 317 *ob-fugeret* R. 319 *measque* P. 322 *quem nos*] *que te* R. 323 *Nescivit*] *Non exivit* R. 327 *nisi* fehlt P; *forte*] *ferre* P. 330 *ne*] *nec* P. 333 *opus est*] *potest* R. 335 *corpore* PR. *magis*] *hagis* R. 337 *ne clamet*] *nec amet* P. 338 *vadat* fehlt P. *aperto*] *apto* P. 341 *fecimus* P. 348 *censum*] *sensum* P.

P *'Cognati cari, dimittite me cruciari.*
350 *Ut laqueo peream, placet hanc mihi sumere penam,*
cum mihi clamorem compescatis per amorem.'
C *'Virgo, quid pateris, quod amorem velle fateris?*
Si tibi clamorem vis compesci per amorem,
Nos promittemus, super omne te quod amemus.'
355 C *'Non est vester amor, pro quo cesset mihi clamor.'*
C *'Dic nobis quis sit, semper faciemus, ut adsit.'*
P *'Est alius quidam, qui si mihi dat medicinam,*
plus non ledit amor et cessat postea clamor.'
Ut virgo vidit, quod amicos fallere possit,
360 *dissimulat velle medicum, quem postulat ante,*
velle mori dicens, statim per devia currens
P *semper clamando 'Moriar, quia vincar amando!*
Et iam mors esset, nisi vir malus iste fuisset.
Is duxit vinctam, mihi debet solvere penam.'
365 C *'Fas est arripere. Sed quid iuvat hunc retinere?'*
P *'Cognati cari, per vos precor hunc cruciari.'*
Nuntius astutus de tali re bene tutus
N *cepit habere fugam clamans: 'Retinete puellam!*
Pro vobis feci, quod eam per vincula cepi.
370 *Si cito non capitis, de vita stat michi finis.'*
Qui tunc adstabant, postquam bene percipiebant,
que Davus dixit, credunt quod seria res sit,
festinant capere, ne vitam perderet ille.
Illa reluctatur, Davus retinere precatur.
375 *Illa ferit pugno, Davus ferit inde secundo.*

---

351 *cum*] *quin* R, *dum* P. *clamorem*] *clamor est* P; *compescaris* P. 352 *quid*] *quidem* R. 356 *absit* R. 363 *esset*] *etiam* P. 364 *Is duxit*] *adduxit* P. 368 *habere fugam*] *abire* R. 371 *postquam*] *plusquam* P; *percuciebant* R.

Daſs an einzelnen Stellen der Text nicht ganz klar ist, sei nicht verhehlt, eine völlige Sicherung und Deutung des Wortlautes ist wohl erst nach Heranziehung anderer Codices zu erhoffen. Im groſsen und ganzen aber sind die 78 neuen Verse verständlich und für das Verständnis des gesamten Gedichts von erheblicher Wichtigkeit. Der Bote soll von den Verwandten aufgehängt werden, erweist sich nun jedoch als der 'nuntius sagax', wie er in den Titeln einiger Handschriften genannt wird. Die Überredungskünste, mit denen er das zwischen Tugend, Neugier und Begehrlichkeit schwankende Mädchen an den Mann zu bringen wuſste, werden übertroffen durch die List, mit der er sich dem Strick zu entziehen versteht. Er erheuchelt fröhliche Unbefangenheit und verlangt Dank von den Eltern. Denn er habe das Mädchen wahnsinnig nach einem ihm Unbekannten rufen hören, die sich Wehrende gebändigt und heil zurückgebracht. Die Eltern glauben und danken

ihm, erbitten seinen Rat, was man mit der Tollen nun machen solle. Dürfe man sie zu Hause einsperren und so das Geschwätz der Leute herbeirufen? Etwas geheimnisvoll gibt die Betrogene zu verstehen, dafs nur Liebe sie besänftigen werde, was die Verwandten falsch auffassen, und verlangt schliefslich, ohne Näheres zu verraten, Bestrafung des Dieners. Dieser läuft fort, das Mädchen hinterdrein, der Bote ruft die Verwandten um Hilfe an, diese schicken sich dazu an. Mädchen und Bote schlagen sich.

So schliefst das Gedicht in der Überlieferung der beiden römischen Handschriften mit einer der in den Komödien seit alters üblichen Prügelszenen. Es kann das in der Tat der vom Dichter beabsichtigte Schlufseffekt gewesen sein, über den die mittealterlichen Leser und Hörer gewifs gelacht haben. Indessen halte ich es für sehr gut möglich, dafs der wirkliche Ausgang immer noch fehlt. Wie endete die Prügelei? Entschlüpfte der schlaue Bote? Kam das Mädchen mit dem Geliebten wieder glücklich zusammen oder endete das Ganze mit einem schliefslichen Mifserfolg des Ovidius, der in v. 34

Cernite quid feci pro factis quidve recepi

angedeutet zu sein scheint?

Dafs auch jetzt noch ein Rest des Poems verschollen sei, läfst oder liefse sich aus Folgendem schliefsen: In einer spätmittelalterlichen Liste echter und unechter Werke Ovids (Escorial Ms. V, III, 10) wird uns für *Ovidius de puellis* die Verszahl 404 angegeben, mit den längst bekannten und den von mir entdeckten Versen sind uns aber erst insgesamt 375 Verse bekannt. Schenken wir in diesem Falle der allerdings nicht in jeder Hinsicht vollkommen zuverlässigen Liste Vertrauen, so müssen noch 29 Hexameter wiedergefunden werden, bis das Liebes- und Botenabenteuer gänzlich übersehen werden kann. Einen anderen, lebendigeren Eindruck als W. Creizenach ihn empfing, macht der Ovidius de nuntio sagaci schon jetzt.

PAUL LEHMANN.



BESPRECHUNGEN.

Breviario di Neolinguistica. Parte I: *Principi generali di G. Bertoni*; Parte II: *Criteri Tecnici di M. G. Bartoli.* Modena 1925.

Gleichmäſsigkeit ist unser einziger
Maſsstab bei Klassenbildung.

Wie ich die beiden Autoren für Mitglieder der Vorhut sprachwissenschaftlicher Erkenntnis halte, so scheint mir dieses Buch ein Markstein in der Geschichte der Lehre unseres Faches zu sein.

Bertoni gibt eine klare, in prachtvoller Sprache geschriebene, für Studierende sicherlich mitreiſsende Darstellung der Prozesse sprachlichen Geschehens und der Lehren über diese Prozesse.

I.

Innerhalb dieser Lehren findet er als tiefsten Unterschied denjenigen zwischen Neugrammatikern, welche starre Lautgesetze als Grundmaſsstab setzen — und Neulinguisten, welche diesen Maſsstab ablehnen und die Lautgewohnheiten nur als Schemata der Klassifikation anerkennen, *ma non riconoscono loro nessun carattere di verità* (S. 9).

Hier ist es wünschenswert in einer künftigen Auflage diesen beiden Standpunktlehren eine mehrdimensionale Betrachtung zuzufügen: Unter *Gesetzen* verstehen wir „Gleichmäſsigkeiten". Gleichmäſsigkeiten setzen Notwendigkeit, also psychologisch ausgedrückt Zwang voraus.[1] Beim Menschen sind sie das Zeichen des unbewuſsten Handelns. Treffen wir also in der Entwicklung der Laute Gleichmäſsigkeiten, so können wir diese *ex definitione* nicht als Illusionen ablehnen, da uns sonst ein philosophisch geschulter Student jederzeit sagen könnte: „Wenn diese Gleichmäſsigkeiten Illusionen sind, was sind dann die anderen?" Denn alles folgende in diesem und jedem Lehrbuche ist doch nur Feststellung von Gleichmäſsigkeiten oder Ablehnung solcher in Raum und Zeit, und deduktiv Schlüsse hieraus. Allerdings wird diese Gleichmäſsigkeit der Lautentwicklung auf Schritt und Tritt durch Bewuſstseinsakte gestört, so daſs oft Gesetzmäſsigkeit und Regellosigkeit nebeneinander wohnen. Hier sieht man nun deutlich die Schwäche der beiden Standpunkte, den der Gesetzesleute und den der Anarchisten. Sie haben beide Recht, sie haben aber auch beide Unrecht. Oder anders gesagt: Bald hat der eine Recht, bald der andere.

---

[1] Weil bei fehlendem Zwang jeder seine eigenen Wege geht, die zum *Einmaligen* führen.





Denn menschliches Geschehen ist nicht nur gebunden und nicht nur frei: Bald folgt es Zwängen, wie der Blutkreislauf — bald ist es frei wie ein überlegter Entschlufs. In der Praxis des Geschehens aber, soweit ein Bewufstsein möglich ist, in der Praxis des Handelns also, ist stets mindestens ein Minimum von Zwängen — stets mindestens ein Minimum von Freiheit vorhanden. Standpunktlehre ist es also nur diese Freiheit (*Idealismus*), oder nur diese Gebundenheit (*Materialismus*) zu betrachten. Während die nun mehrdimensional[1] werdende Forschung dem Mafs von Freiheit und Gebundenheit nachzugehen hat, das jede Handlung enthält.

II.

Nach der Methode der Gegenstand: Prächtig zeigt Bertoni den Unterschied zwischen *Lingua* und *Linguaggio*. Die *Rede* ist „Geschehen", ist „Prozefs", ist „Leben". Die *Sprache* ist „Monument", „Museum". Sofort ergibt sich aus dieser Bemerkung G. v. Humboldts, dafs die Forschung ihre Prinzipien nur an der *Rede*, an der „lebenden Sprache", am „heute" gewinnen kann.

Nun aber: Sprache ist ja nur Kleid. Hier hat die deutsche Romantik (Rousseau war ihr vorangegangen, wie ich zufüge) entschieden: Wortloses Denken gibt es nicht. Und ihr italienischer Nachfolger Croce hat es ihnen nachgesprochen: *Tanto pensiero, quanta lingua.*

Auch hier empfiehlt es sich in einer künftigen Auflage zu erwähnen, dafs schon Shakespeare im *Hamlet* Sinn ohne Worte — Worte ohne Sinn — kannte, dafs schon Vico vorsprachliches Denken annahm, und dafs die moderne Tier- und Kinderpsychologie das Bestehen dieses vorsprachlichen Denkens nachwies.

Der Trugschlufs konnte auch nur deswegen gemacht werden, weil man *Denken* nicht definierte: Es ist ja nichts anderes als die „Dissoziation" und die „Assoziation" unserer Vorstellungen, und dies tut jedes Kind nach allen Kategorien vor dem Sprechen, und auch Tiere tuen dies nach den ihnen gegebenen Kategorien. Vgl. meine *Kunst des begrifflichen Denkens* S. 86, 87.

III.

Nach dem Gegenstand die Wertbeziehungen, die wir mit ihm verbinden: Vom Standpunkt des Sprechenden ist dies das künstlerische, vom Standpunkt des Beobachtenden das ästhetische Moment. So ist die Linguistik *Ästhetik*, wenn sie sich der Stilbetrachtung hingibt. — Sie ist aber vor allem[2] *Sprachforschung*.

Diese Sprachforschung kann nicht reine Betrachtung heutiger Prozesse sein: — (S. 26) „*Senza storia, la quale soltanto può darci l'intelligenza dei modi, onde nell' espressione si manifesta l' attività spirituale non è data linguistica*" ... (S. 28) „*Tutti coloro, che uscirono dalla storia ... batterono una via infida, sulla quale i studiosi non poterono seguirli.*"

---

[1] Ein mehrdimensionales Urteil ist nicht nur historisch oder geographisch, sondern historisch-geographisch — nicht nur psychologisch (Idealismus) oder soziologisch (Gesetze), sondern psycho-soziologisch begründet.

[2] Erst mufs man die Spielräume kennen, welche die Konvention läfst, ehe man das freie Spiel des Stils betrachtet. Die Widerlegung des gegenteiligen Vosslerschen Paradox s. *Indogerm. Frschgen* XLIV, S. 88[1] und meine Rezension des *Jahrbuchs für Philologie* in dieser *Ztschrft*, 1926, S. 356[2].



Aber die Forschung kann auch nicht bloſs Geschichte sein. Nur die allein beobachtbare heutige Verästelung der Prozesse kann die Verschlungenheit der Kausalketten aufweisen, die das Charakteristikum jeden sprachlichen Problems ist.

Da nun Forschung nichts anderes sein kann als „gewissenhafter, das heiſst mit allen Mitteln angestellter Lösungsversuch von Problemen", so erhellt, daſs nur das Studium lebender Sprachen die Kriterien der Sprachforschung besitzt. Und daſs die Forschung toter Sprachen, die nicht am Studium lebender Sprachen orientiert ist, den Charakter der Gewissenhaftigkeit, also der Wissenschaftlichkeit nicht mehr besitzt.

E nostro convincimento che l'esame scientifico delle antiche lingue abbia bisogno di desumere i suoi principi da quello delle lingue vive. (S. 39. Im Original gesperrt.)

Ein in seiner zwingenden Logik überaus wichtiger Schluſs: Er zeigt die Ursachen und die Gründe der wissenschaftsfeindlichen Entwicklung unserer philosophischen Fakultäten seit 1900. Ihre Vorliebe für Ästhetik und litterarisches Essai. Ihre Ablehnung der eigentlichen Forschung auf unserem Gebiet. Die Neigung zum Alexandrinertum einerseits, zum Phantastentum auf der anderen. Vor allem aber das Aufkommen der Standpunktbetrachter.

Denn das eint uns: Daſs wir nicht lehren: Hie Geographie! — Hie Geschichte! — sondern: Hie Geographie **und** Geschichte!

Was uns trennt, ist, daſs für Bertoni die alten Standpunktlehren Idealismus oder Materialismus noch Realität besitzen, während mir hier deutlich geworden ist, daſs der Wesensunterschied allen Geschehens in notwendiger Verkettung (URSACHE > WIRKUNG), oder freier Verkettung (GRUND > FOLGE) liegt. Daſs keine dieser Verkettungen durch „Willkürakt" (*Weltanschauung* genannt!) aus dem Wege geräumt werden kann, und daſs nur derjenige weiter schaut, der die Realität beider erkennt und beide beim Urteil abwägt.

Dieses Trennende ist aber nicht qualitativ, da wir beide auf dem Wege zur Mehrdimensionalität uns befinden und beide durch sprachgeographische Studien und ihre Verquickung mit Sprachgeschichte auf diesen Weg gelangt sein dürften.

Vielleicht ist Bertonis Beschränkung auf die rein sprachwissenschaftlichen Dimensionen in unserer denkfaulen Zeit ein Vorzug, zumal er meiner Einführung psychosoziologischer Dimensionen nicht ablehnend, wenn auch kritisch gegenüber steht. Und so sehe ich hier im Ganzen eine überragende Leistung weiter und tiefer Erkenntnis, der nachzukommen unsere Zeit wird arbeiten müssen.

Auf Bertonis Prinzipien erhebt sich **Bartolis** eigener, fast vorgängerloser Bau. Hat Bertoni logisch gezeigt, daſs reine Altertums- oder Mittelaltersprachlehre keine Wissenschaft mehr sein kann, so zeigt dies Bartoli an vorzüglich ausgewählten praktischen Beispielen, die eine völlig neue Auffassung der indogermanischen Sprachwissenschaft erzwingen.

Wollte ich das völlig klar machen, so müſste ich das ganze Bartolische Werk hier abdrucken oder übersetzen. Denn jede Zeile ist ein Glied aus der logischen Kette, die den Schluſs erzwingt; wie denn überhaupt das Zurück-

gehen auf das Elementar-Kategorische[1] Bartolis Hauptbefähigung scheint. Ich werde versuchen in grofsen Zügen die Folgerichtigkeit von den sich ergebenden Schlüssen aufzuweisen.

Die meisten Indogermanisten glauben heute, dafs lat. *pater* und ind. *pitar* weder von einem *a*-Stamm noch von einem *i*-Stamm kommen, sondern einen *Schwa*-artigen Laut im Stamme hatten. Ähnliche Ansichten finden sich in einer grofsen Zahl anderer Probleme. Es gilt also aus der arbiträren Logik solcher Urteile zu Normen zu kommen.

Diese Normen ergeben sich aus der Beantwortung folgender drei Fragen:

I. Welches ist die Zeitbeziehung der Phasen?

II. Welches ist das Zentrum, von dem die Neuerung ausstrahlte?

III. Welches sind die Ursachen, resp. Gründe der Neuerung?

I.

Der erste Grundsatz zur Beantwortung der ersten Frage ist: 1. In der Regel ist die zuerst dokumentierte Phase auch die ältere.

Den zweiten gewinnen wir aus der Sprachgeographie:

VEGLIA	Fiume	Veglia	FIUME
CAPUT	testa	brutis	NURUS

[NB: Die ältere Phase ist jeweilig mit Majuskeln gesetzt.] So sehen wir, dafs bald ein Gebiet, bald das andere die ältere Form erhält. In einer anderen Schrift aber, seiner *Introduzione alla Neolinguistica*, die den Band 12 der Bibl. des *Archivum Romanicum* bilden soll, und deren Aushängebogen ich lesen durfte, hat Bartoli eine Statistik der Fälle angestellt und ist zu dem Resultat gekommen: Fälle wie der links gebuchte sind zahlreicher als die rechts gebuchten. Das heifst:

2. Im allgemeinen hält sich die ältere Phase im verkehrsarmen Gebiet.

In der gleichen Weise werden nun noch folgende Grundsätze gefunden:

3. Die im Randgebiet zu findende Phase ist im allgemeinen die älteste, wenn das Zentralgebiet nicht verkehrsarm ist.

4. Die auf grofsem Gebiet zu findende Phase ist im allgemeinen älter als die auf einem kleinen Gebiet zu findende, soweit die bisher aufgestellten Regeln nicht in Betracht kommen.

5. Auch später kolonisierte Gebiete pflegen konservativ zu sein und die ältesten für sie erreichbaren Formen zu bewahren.

6. Von zwei Phasen schliefslich ist im allgemeinen die aussterbende oder die ausgestorbene die ältere.

Was ist nun hier neu und welche Wege geht eigentlich Bartoli?

Er tut nichts anderes, als das psycho-soziologische Geschehen der Sprachveränderung mit soziologischen Methoden zu fassen: In der Soziologie gibt es

[1] Man kann *elementar* auch anders verstehen als einige Rezensenten meines *Elementarbuchs*.



keine Gesetze, denn *Gesetze* sind „Gleichmäfsigkeiten, die keine Ausnahme dulden".

Aber in der Soziologie herrscht auch nicht die „Einmaligkeit" des ungeregelten individualpsychologischen Geschehens. Weil die Gesellschaftstriebe des Menschen, die Lust am „So machen wie es die anderen machen", am „Sich von den Aufsenstehenden unterscheiden", linguistisch ausgedrückt etwa das Bestreben „fein oder städtisch zu reden", nivellieren, zu Konventionen führen, denen sich nun allerdings auch selbständige, zu Anarchie oder Kritik neigende Geister entziehen.

So herrschen in der Soziologie „Regeln", und solche Regeln sind statistisch feststellbar. Dies hat Bartoli unter scharfer Scheidung soziologisch-psychologischer Dimensionen durchgeführt.

Das wird man aus folgendem verstehen: Vor kurzem erzählte ich Bartoli die Gründungsgeschichte der münchener Handelshochschule. Bei der Feier war eine fürstliche Persönlichkeit zugegen. Diese wunderte sich über das jugendliche Alter der meisten Dozenten und meinte schliefslich begütigend. Der Schaden sei nicht so schlimm, denn die Studierenden müfsten ja auch gewisse Vorlesungen an der Universität hören. — Bartoli assoziierte sofort das Urteil eines Linguisten, der der Ansicht war, dafs eine linguistische Phase schlechthin älter sein müsse, weil sie in einer Randprovinz vorkäme.

Wir analysierten darauf beide Denkfehler und fanden, dafs in beiden Mefsbares für nicht Mefsbares gesetzt worden war: Der Fürst hatte rein Psychologisches (Eignung) durch rein Chronologisches (Alter) finden wollen; der Linguist hatte Soziologisches (Verkehr) durch rein Geographisches (Lage) zu fassen gesucht.

Es ist ein uralter Denkfehler: Der „weise" Solon macht ihn, wenn er Krösus antwortet, vor seinem Tode könne er ihn nicht glücklich preisen; ja mir scheint, dafs vieles in der antiken Philosophie, besonders in der Ethik, Psycho-Soziologisches auf Mefsbares zurückzuführen sucht und dafs, wenn dieser grobe Denkfehler heute noch beliebt ist, die Vorliebe für das Altertum sehr wohl daran Schuld sein kann.[1] So ist dies Buch nicht nur der Versuch die Altertums-Philologie wissenschaftlich zu überwinden — sondern auch die Antike geistig zu überholen. Es ist ein Vorläufer der Geistesrichtung, die vielleicht das Jahr 2000 charakterisieren wird, und die in einer erhöhten Befreiung vom Symbolismus und Heidentum, also auch in einer Abkehr von der Antiken und ihrer Neigung zur Konfusion ihren Kern haben dürfte.

II.

Wenn wir also nun Normen gewonnen haben, um das Alter einer linguistischen Neuerung in Raum und Zeit zu bestimmen, so ist die zweite und schwierigere Frage: Welches ist das Zentrum dieser Neuerung?

1.	IBERIA	Gallia	Italia	DACIA
	EQUA	caballa	caballa	EQUA
2.	Iberia	GALLIA	ITALIA	Dacia
	passer	AVIS	AVIS	passer

[1] Der Syllogismus auf Psychologisches oder Soziologisches bezogen ist das Schema dieses Irrtums. Vgl. das Schlufskapitel von Bd. XIII der *Bibl. des Arch. Rom.*

Von diesen beiden Möglichkeiten ist die erste die normale — die zweite die seltenere, anormale. Das heifst Neuerungen finden sich im allgemeinen auf zusammenhängenden Gebieten. Anders ausgedrückt: Der Zufall gleicher Neuerung in auseinanderliegenden Gebieten ist seltener als der Zusammenhang kausal voneinander abhängiger Neuerung.

Nur bei kausal voneinander abhängiger Neuerung hat die an den Anfang gestellte Frage einen Sinn.

Auf obige Beispiele exemplifiziert heifst dies: Iberien und Dacien liefsen offenbar unabhängig voneinander *passer* „Sperling" zu *passer* „Vogel" werden. Italien und Gallien dagegen führten *caballa* gemeinsam ein. Und hier ist nun das Problem: Wer brachte die Neuerung auf und wer ahmte sie nach?

Bartoli sucht nun hier Prinzipien am Problem *magis—plus* zu gewinnen: Dies Problem liegt so: In Italien ist die alte Phase MAGIS „mehr" nur noch in Mundarten sporadisch zu belegen. Es herrscht die Phase *plus* „mehr". — In Frankreich dagegen herrscht nach ALF 1041 MAGIS „mehr" in ganz Südfrankreich, und wie ich zufüge war auch altfrz. *mais* „mehr" noch gebräuchlich.

Diese Sachlage kann in drei Weisen gedeutet werden:

1. Die Neuerung *plus* ist in Gallien und Italien unabhängig voneinander entstanden.
2. Die Neuerung *plus* ist französisch und wurde in Italien nachgeahmt.
3. Die Neuerung stammt aus Italien und wurde in Frankreich nachgeahmt.

Tutti e trè questi casi sono possibili : nessuno si può escludere a priori. Ein Urteil, das zeigt, wie ähnlich die Methoden sind, die Bartoli und ich in die Sprachwissenschaft einführten.

In folgendem allerdings kann ich nicht mit Bartoli gehen:

Chi sostiene la prima ipotesi si fonda esplicitamente o implicitamente, su casi come quello di AVIS passer ...

Das halte ich logisch nicht für richtig,[1] und es würde den Denkfehler jener verewigen, die alles für „Romanisch" halten, was auch nur eine Spur von Ähnlichkeit in der Entwicklung zeigt. Nicht die Ungleichmäfsigkeit hat bewiesen zu werden in psychologischem Geschehen, dessen Art das „Einmalige" ist, sondern die soziologische „Gleichmäfsigkeit"! Das einzige was man sagen kann, ist: Ebensogut wie der Spezialbegriff *passer* an zwei verschiedenen Stellen unabhängig voneinander zum Allgemeinbegriff werden konnte — ebensogut kann *plus* an zwei Stellen unabhängig voneinander *magis* „mehr" ersetzt haben. Das heifst anders ausgedrückt: hier darf das logische Problem in keiner Weise zuerst geographisch gefafst werden. Gerade wenn man es logisch fafst, sieht man die Schwäche des Urteiles 1.: Denn die „Gleichmäfsigkeit" bei *passer* ist eine landläufige. Die Assoziation zwischen Allgemeinbegriffen und Spezialbegriffen derselben Sphäre liegt jedem nahe. — Aber die „Gleichmäfsigkeit" zwischen dem heutigen Zustand *mà* „aber", *mais* „aber" — *più* „mehr", *plus* „mehr" scheint so total, dafs sie zufällige Entwicklung unwahrscheinlich

[1] Das Urteil „gemeinsame Neuerung — folglich zusammenhängendes Gebiet" ist unumkehrbar, wie denn überhaupt *Kausalität* und ihr Leitfaden *Zeit* unumkehrbar sind.



macht. Ich denke, Bartoli wird mir, einsichtiger als Brüch und Spitzer, recht geben: Der *romanische Standpunkt* ist nur dann auch ein wissenschaftlicher, wenn die Gleichmäfsigkeit der Entwicklung Zufall (= mehrmals dasselbe „Einmalige") auch wirklich ausschliefst.[1] Für rein schematisch (der romanische Standpunkt!) urteilende Geister sind allerdings diese Fragen zu schwer.

Nun also, den Umfang der Gleichmäfsigkeit für *magis—plus* in Italien und Frankreich zugegeben, so ergibt sich die Frage: Welches ist die Heimat, Italien oder Frankreich? Diese Frage wird dadurch beantwortet, dafs die Neuerung *plus* in Italien früher gebucht ist als in Gallien und dafs sie auch in Italien viel verbreiteter ist als in Gallien.

Solche Beobachtungen sucht nun Bartoli durch weitere Beispiele zu erhärten, wobei er meiner Ansicht wieder etwas zuviel Gewicht auf die geographische Seite der Frage legt, und die logische vernachlässigt. Dem Urteil „romanisch" mufs immer ein Klassenurteil zugrunde liegen mit dem Fazit „gleichmäfsig". Der Nachweis der Ungleichmäfsigkeit kompromittiert das Urteil „romanisch" durchaus. Das ist, was Spitzer z. B. in unserer Auseinandersetzung im *Archivum Romanicum* IX, 592 ff. nicht verstanden hat. Er überschreibt eine gegen mich gerichtete Darstellung ROMANISCH FACERE SAGEN. Ich zeige ihm aus den altfrz. Texten, dafs man unterschied *fait* „sagt", aber *dist* „sagte", dafs es sich also ursächlich gar nicht um *facere* „sagen" handelt. Er antwortet (S. 298) trotzig und unbelehrbar: „Das Gefühlsmäfsige des romanischen *facit* (jawohl!).[2]" Dabei versteht ein Kind, dafs man bei einem Allerweltsvorgang wie dem *Verbum Vicarium* ganz besonders auf vollkommene Gleichmäfsigkeit achten mufs. Kurz das Problem „Romanisch" ist nicht in erster Linie ein geographisches, SONDERN EIN LOGISCHES. Gewifs aber kein Willkürliches!

III.

In diesem 3. Abschnitt ergibt sich nun, dafs eine gröfsere Zahl Neuerungen auf Konto der Nichtitaliener kommt, dafs Italien am lateinischsten bleibt, also am konservativsten ist.

---

[1] Anders ausgedrückt, der Satz „Gemeinsame Neuerungen finden sich i. A. auf zusammenhängenden Gebieten" ist nur so umkehrbar: „Zusammenhängendes Gebiet macht gemeinsame Neuerung möglich und denkbar".

[2] Schlimmer ist folgendes: Spitzer schreibt an gleicher Stelle: „Ein Vergleich der von Jordan für altfrz. *fait il* sagt er — *dist il* sagte er zuerst gegebenen Erklärung (... „beim Leben und Sterben der Worte Lautentwicklungen, also physiologische Bedingungen das Primäre ...") und der nach meinem Artikel formulierten („Dem *dit il* fehlte eben, ... jenes Miterlebende, jenes Plastische des Praesens historicum") zeigt, dafs Jordan das Miterlebende, Plastische ... das er — einseitigerweise — vernachlässigt hatte, nun doch anerkennen mufs." Vernachlässigt hat nur Spitzer genaues Hinsehen, oder treues Zitieren. Denn ich sage S. 351 des inkriminierten Artikels: „Wohl aber sehen wir, dafs hier beim Leben und Sterben der Worte Lautentwicklungen, also physiologische Bedingungen, das Primäre sein können." Spitzer hat „sein können" ausgelassen, dadurch einen Gegensatz zwischen meinen Fassungen konstruiert und meine erste Aussage einseitig gemacht. Denn wenn physiologische Bedingungen das Primäre sein können, ist damit gesagt, dafs sie es nicht sein müssen. Vielleicht klärt uns Spitzer einmal über diese in der Wissenschaft ungewöhnliche Kampfweise auf.

Warum? Weil es relativ am wenigsten mit Fremden zu tun hatte. Und nun zeigt sich die soziologische Einstellung Bartolis am glänzendsten:

(S. 94) „*Da questo fatto e da altri simili si deduce che i linguaggi più conservativi sono quelli che hanno meno sofferto l'influsso di linguaggi stranieri. Ma, più precisamente ... si deve dire ...: linguaggi parlati da popoli che hanno un maggior prestigio, che esercitano un ascendente sugl' imitatori.* Also: *Le cause delle innovazioni del linguaggio si risolvono, in ultima analisi, nell' imitazione di altri linguaggi che abbiano maggior prestigio.*"

Damit ist der blasse Bergson-Crocesche Begriff der „Schöpfung" aus seiner individual-psychologischen Isolierung zu psycho-soziologischer Wirklichkeit geführt: (S. 101) „*le creazioni del linguaggio, cioè le imitazioni*". Nur darf man nun nicht den alten Fehler machen Standpunktlehre mit Standpunktlehre zu bekämpfen: Es gibt im Sprachleben Nachahmung und es ist ein gewöhnlicher Prozefs — und es gibt Neuerung, die einem Kopfe, einer Situation entsprang, freilich sich meist in metaphysischem Dunkel vollzieht. Die Neuerung „Schöpfung" zu nennen empfiehlt sich nicht, denn sie ist öfter Irrtum und unbewufst, und wohl sehr selten durchaus bewufst. Ist sie bewufst, so ist sie im allgemeinen eine Übertragung, also Dichtung, logisch gesagt „Konfusion". Auch das vergisst man meist.

Die Übertragung dieser Regeln oder Prinzipien, die aus der Neolinguistik gewonnen wurden, auf die Altertums-Philologie und die indogermanische Sprachwissenschaft ist in diesem Büchlein nicht vorgenommen. Auch ich fühle mich nicht kompetent sie vorzunehmen.[1] Aber das ergibt sich doch wie gesagt zwingend: dafs diese an Romanischem gewonnenen Regeln allgemeingültig sind. Und dafs sich die Philologien, die einer modernen Sprache entbehren, ihre Prinzipien bei uns holen müssen. Anders gesagt: dafs man nicht mehr Sprachvergleichung treiben kann, ohne die romanischen Sprachen etwa als die heutige Phase des Lateins zu betrachten und den ALF, hoffentlich recht bald auch italienische Dialektkarten, zugrunde zu legen.

LEO JORDAN.

Sextil Pușcariu, *Locul limbii române intre limbile romanice.* Academia română, Discursuri de recepțiune, XLIX, București, Librăriile: „Cartea românească" și „Pavel Suru", 1920, 54 S.

Wieviel Probleme wirft doch die Existenz des romanischen Volkes dort im Osten auf, das mitten im slavischen Meer (einzig im Westen grenzt es an

[1] Vgl. *Di una legge affine alla legge Verner* von Bartoli in *Rivista Ascoli* VI (1925): B. erhärtet mittels seiner Methode, dafs bei ind. *bhratar*, gr. *frater*, lat. *frater*, pers. *bratar*, dtsch. *Bruder* die Stufe *b* alt, und *bh* rsp. *f* Neuerung ist. Man hat ihm eingewandt, das hätten auch schon andere gesagt. Wenn man doch endlich begreifen wollte, wie wenig wert das Willkürurteil ist, und wie das methodisch begründete Urteil unseren kostbarsten Besitz bildet. — Man wird mich nicht der Unbescheidenheit bezichtigen, wenn ich erwähne, dafs meine *Altfrz. Elementarbuch* bereits neolinguistische Prinzipien auf Mittelalter-Philologie übertrug und dafs darin seine Haupteigenart liegt.



die nichtslavische Völkerschaft der Magyaren) wie eine Insel aufragend einen seit Jahrhunderten abgeschnittenen und lange Zeit hindurch aufgegebenen Vorposten der Romania darstellt! Erst im 16. Jahrhundert beginnt mit einer Reihe von Bibelübersetzungen die schriftliche Überlieferung dieses merkwürdigen Volkes und seit dem Ende des 18. Jahrhunderts kommt es durch das Wirken siebenbürgischer Gelehrter zum Bewufstsein seines seither so stolz betonten Romanentums. Viel später erst tritt das lateinische Alphabet endgültig an die Stelle des bis dahin verwendeten cyrillischen. Im 19. Jahrhundert ist der geistige Anschlufs an die westliche Romania wieder gefunden. Wie war es möglich, dafs sich dort im äufsersten Osten der alten Romania nicht nur durch die Stürme der Völkerwanderung sondern auch durch das Dunkel der folgenden Jahrhunderte hindurch romanische Art erhalten konnte? Handelt es sich wirklick um eine romanische Sprache? Wenn vom Wortschatz das überlieferte lateinische Gut keine 30% ausmacht, für die übrigen 70% aber vor allem das Slavische, dann in weitem Abstand das Türkische, Neugriechische, Ungarische und Albanische beigetragen haben, kann man da wirklich noch von einer romanischen Sprache reden? Mit Recht weist P. einen solchen Beurteilungsmafsstab für das Wesen einer Sprache zurück: man könnte ebensowenig aus der Zahl der dazu verwendeten Ziegel einen Schlufs auf den Baustil eines Palastes ziehen (S. 39). Nicht die zahlenmäfsige Abschätzung der Wörter, sondern die Häufigkeit ihres Gebrauches und der Geist der Sprache sind entscheidend. Die wichtigsten Wörter des täglichen Umgangs, vor allem auch der Bestand an Beziehungswörtern (Präpositionen, Konjunktionen usw.), dann die Flexion und Syntax sind romanisch. Es gibt in der rumänischen Literatur ganze Gedichtstrophen, die nicht ein einziges fremdes Element enthalten, aber man kann keinen einzigen Satz in rumänischer Sprache aus lauter nichtromanischen Elementen aufbauen. Die Romanität des Rumänischen kann keinem Zweifel unterliegen.

Es gilt aber, die Stellung dieser Sprache innerhalb der Romania, ihr Verwandtschaftsverhältnis zu den übrigen romanischen Sprachen genauer festzulegen und es wird dadurch zugleich dem Sprachforscher die Aufgabe übertragen, an der Erhellung der dunklen Urgeschichte des Volkes zu arbeiten, wozu dem Historiker mangels älterer Überlieferung die Handhaben fehlen. Auf die alte Frage der Kontinuität der römischen Kolonisten in Dacien als der Vorfahren der heutigen Rumänen müfste durch die Betrachtungen des Sprachforschers neues Licht fallen (über diese Streitfrage vgl. besonders O. Densusianu, Hist. de la langue roum. I, Intr. S. XVI ff., XXIV ff.). Seit nun durch die Arbeiten Bartolis das ausgestorbene Dalmatische besser erschlossen ist, seit man eine Reihe von gemeinsamen Zügen vor allem in der lautlichen Entwicklung des Rumänischen mit dem Dalmatischen und den lateinischen Elementen des Albanischen erkannt hat (vgl. Meyer-Lübke in Mitteilungen des Rum. Inst. Univ. Wien, I, S. 1 ff.), läfst sich nicht mehr bestreiten, dafs die Vorfahren der heutigen Rumänen in der Hauptsache im alten Moesien, im Hinterlande von Illyrien ansässig gewesen sein müssen (Puşcariu hält freilich an einer vermittelnden Auffassung fest und spricht von beiden Ufern der unteren Donau als der Urheimat der Rumänen und zwar schon in „Zur Rekonstruktion des Urrumänischen", ZrPh., Bh. 26). Es kam jedenfalls auch darauf an, die enge Zusammengehörigkeit der nordrumänischen Mundarten mit den Sprach-

inseln in Mazedonien (den Aromunen, Mégleniten, Olympowalachen usw.) darzutun. Da ergab sich nun die Notwendigkeit, erst festzulegen, welche Kriterien für diese Fragen entscheidend sein können. Es gibt solche Erscheinungen, die überall und zu allen Zeiten eintreten können und sich auch tatsächlich in örtlich und zeitlich weit auseinanderligenden Sprachen finden und es gibt solche, die als ganz eigentümlich und charakteristisch angesehen werden müssen. Und dies zeigt nun P. an Beispielen. P. stellt sich also auf den Standpunkt des Werdens der Kriterien, nicht auf den der zahlenmäfsigen Entscheidung.

Eine ganz eigentümliche Erscheinung der verschiedensten rumänischen Mundarten ist die Palatalisierung der Labialen durch vokalisches oder halbvokalisches *i* (in Beispielen wie etwa *kept* = *piept* < *pectus*; *gine* = *bine* < *bene*; *yin* = *vin*, *h'ir* = *fir* < *filu* im Aromun. und entsprechend in anderen Mundarten). Das Schriftrumänische bleibt abseits (das Walachische aber nicht in seinem ganzen Umfange), während sonst die Mundarten diesen Wandel in verschiedenstem Ausmafse zeigen. Die weitgehenden Übereinstimmungen der mazedo-rumänischen Mundarten mit denen des Nordens in einer so seltenen Erscheinung (freilich kennen die süditalienischen Mundarten eine ähnliche Palatalisierung in der Gruppe Labial + *l*) kann daher nicht auf Zufall beruhen, sondern beweist, dafs der Wandel schon begann, als noch alle Rumänen in der Urheimat vereinigt waren. Er hat sich durch die Jahrhunderte hindurch und über die rämliche Trennung hinaus weiterwirkend bis heute in sehr verschiedenem Ausmafse verallgemeinert.

Für die Verwandtschaftsbeziehungen des Rumänischen zu den übrigen romanischen Sprachen ist von gröfster Wichtigkeit das Verstummen des *-s*, eine Erscheinung, die es (ebenso wie das Dalmatische) mit dem Italienischen gemein hat und die dort und da Anlafs zur entscheidenden Umgestaltung des Flexionssystems wurde (S. 12). Aus diesem Kriterium ergibt sich die Trennung der Romania in eine westliche und eine östliche Gruppe, wie sie schon Diez vorgenommen hat. Wir müssen uns jedoch vor Augen halten, dafs *-s* in Oberitalien nach verschiedenen Anzeichen etwas später verstummte, wodurch dieses Gebiet zunächst (wie auch in Bezug auf andere Züge) in einem engeren Zusammenhange mit Rhätien und dem Westen blieb. Das Balkanromanische ging also von Haus aus mit dem Mittel- und Süditalienischen zusammen. Und dies gilt denn auch für die Bewahrung der Stimmlosen zwischen Vokalen. Doch ist dies zunächst ein negativer, ein konservativer Zug dort und da und daher noch kein Beweis für eine engere Zusammengehörigkeit: die Erweichung der Stimmlosen kann, vom Westen kommend, gerade noch Norditalien erfafst, am Apennin aber haltgemacht haben (S. 26). Eine andere, oft erörterte Übereinstimmung zwischen dem Rumänischen und dem Italienischen hat P. (mit Absicht?) beiseite gelassen: den Wandel von *l* > *i* nach Konsonant, der in dieser Weise den anderen romanischen Sprachen unbekannt ist. Und zwar wandelt das Rumänische nur *cl* > *chĭ*, *gl* > *ghĭ* (die mazedorum. Mundarten haben noch die ältere Stufe *cl*, *gl*), bewahrt dagegen *pl*, *bl*, *fl* ebenso wie die Mundarten an der italienischen Ostküste, vor allem das Abbruzzesische. Besteht hier ebenfalls wieder ein engerer Zusammenhang zwischen dem Rumänischen und dem Mittel- Süditalienischen? Man könnte es vermuten, es wird sich aber nicht erweisen lassen, da *l* nach Konsonant von Haus aus zur Palatalisierung neigte. Das Dalmatische geht hier in der Bewahrung von

Kons. + *l* mit dem Rätoromanischen, während es für Norditalien nicht ausgemacht ist, dafs es nicht von der italienischen Umgestaltung der Gruppe Kons. + *l* ebenfalls etwas später erfafst wurde als das Transapenninische.

Weist so manches darauf hin, dafs das Balkanromanische in alter Zeit in enger Verbindung mit Mittel- und Süditalien stand (Bartoli spricht von einer „apennino-balkanischen Gruppe"), wenn es nicht geradezu einen Hauptteil seiner Kolonisten von dort empfangen hat, so wurde auch schon seit langem auf merkwürdige Übereinstimmungen des Rumänischen mit dem Sardischen hingewiesen (vgl. besonders Bartoli, Alle fonti del neolatino). Die genannten beiden Sprachen haben allein in der ganzen Romania von den alten Labiovelaren *qu* und *gu* den labialen Bestandteil auf Kosten des anderen entwickelt (*aqua* > sard. *abba*, rum. *apă*, *lingua* > *limba*, *limbă*; im Rumänischen jedoch nicht vor *e*) und zwar, was noch merkwürdiger ist, mit denselben Ausnahmen (*qualis* > *cale*, *care*; *quando* > *cando*, *când*; *quantum* > *cantu*, *cât*). P. hebt mit Recht die Wichtigkeit einer solchen Übereinstimmung auch in den Ausnahmen von der Lautregel hervor. Dennoch läfst sich zwischen Rumänisch und Sardisch an irgend eine geographische Beziehung und Beeinflussung nicht denken. So bleibt dieser merkwürdigen Erscheinung gegenüber nur Bartolis Vermutung offen, dafs dort und da oskische Kolonisten den Lautwandel hineingetragen hätten. Denn was man sonst noch an gemeinsamen Erscheinungen des Sardischen und des Balkanromanischen anführen könnte, das sind einfach archaische Züge dieser abgelegenen Gebiete, wie z. B. die Erhaltung des *k*-Lautes vor *e*, *i* im Sardischen, Dalmatischen und Albanischen, bezw. die verhältnismäfsig längere Bewahrung im Rumänischen (S. 16, Anm. **). Hierher gehört es, dafs das Sardische den vlglat. Wandel *ĭ* > *ẹ*, *ŭ* > *ọ* gar nicht mehr, das Balkanromanische aber nur noch in Bezug auf *ĭ* zeigt.[1] Und so sind denn auch gewisse Übereinstimmungen im Wortschatz zwischen dem Sardischen und dem Balkanromanischen, die Bewahrung gewisser lateinischer Wörter, die in den anderen romanischen Sprachen verloren gegangen sind, als Archaismen anzusehen: diese abgelegenen Gegenden haben manche Neuerungen, die den übrigen Gebieten noch gemeinsam waren, nicht mehr mitgemacht.

Hier sei mir gestattet, ein paar (natürlich längst bekannte) lexikalische Übereinstimmungen zwischen dem äufsersten Osten und dem äufsersten Westen zu streifen. Wenn *mensa*, *formosus* und *magis* als Steigerungspartikel gerade im Rumänischen und im Spanisch-Portugiesischen erhalten sind, so ist es unmittelblar klar, dafs sie eine ältere Schicht gegenüber ital.-galloromanisch *tabula* (ursprünglich „Brett"), *bellus* (hübsch, niedlich") und dem kräftigeren *plus* darstellen. Dafs das zunächst liegende Ersatzwort für das literarische *pulcher* (die ideale Schönheit bezeichnend) das anschaulichere und sinnlichere *formosus* („wohlgestaltet") war, liegt ja auf der Hand; *bellus* aber dürfte

[1] Die Fälle, wo auch im Rumänischen *ŭ* > *o* (*toamnă* < *autumnus*, *roib* < *rubeus*, *coif* < *cufea*, *moare* < *muria*) betrachtet P. wohl mit Recht als die ersten Vorposten der betreffenden Veränderung, die aber nicht mehr verallgemeinert werden konnte: „câteva cuvinte formează avantgarda celorlalte, în raspândirea unei treceri fonologice" (S. 26, Anm. *). Auch ich habe (Sprachw. u. Ztg., S. 52—3) geschrieben: „Es zeigt sich immer und überall, dafs ein Lautwandel von Wörtern in eine Sprachgemeinschaft hineingetragen wird, also nicht alle Wörter derselben gleichzeitig erfafst".

sich als Schmeichelwort von der Kinderstube aus verbreitet haben (vgl. J. B. Hofmann, Lat. Umgangssprache, S. 142—3). Auch *rivus* und *ovis* (span. *oveja* < *ovicula*) sind nur im äufsersten Osten und Westen erhalten, ferner *afflare* in der Bedeutung „finden", *plĭcare* als „aufbrechen" bzw. „ankommen" u. a. Gewisse lexikologische Neuerungen aber haben den äufsersten Osten und Westen nicht mehr erreicht. Weniger klar ist dagegen, warum *callis* und *passer* gerade im äufsersten Osten und Westen ihre Bedeutung in derselben Richtung erweitert haben (Strafse, Vogel).

Was das Rumänische mit anderen romanischen Sprachen gemein hat, mufs sich wohl bis spätestens im 4. Jahrhundert herausgebildet haben. Am Ende dieses Zeitraums wurde ja durch Theodosius das römische Reich in eine westliche und eine östliche Hälfte geteilt und von da an schlägt das Balkanromanische seine eigenen Wege ein, die es immer mehr von der westlichen Romania trennen, und dies so sehr, dafs in mancher Hinsicht ihm gegenüber selbst das Italienische zur westlichen Gruppe geschlagen werden mufs. Es sind vor allem die politisch-kulturellen Ereignisse und Einflüsse, die dem Rumänischen ein ganz anderes Gesicht geben, die byzantinische Herrschaft und die Zugehörigkeit zur östlichen Kirche, das Eindringen des slavischen Elements usw. Die kulturelle, kirchliche und religiöse Bedeutung Roms, die Rolle, die lateinische Lehn- und Kulturwörter in den westlichen romanischen Sprachen das ganze Mittelalter hindurch spielen, fallen im Osten weg, bzw. werden durch den Einflufs des Kirchenslavischen ersetzt. So zeigt denn auch P. fernerhin, wie sich im Balkanromanischen besondere Züge herausbilden, die der Westen nicht kennt, lautliche, morphologische (die rumänische Deklination z. B.), syntaktische (Nachstellung des best. Artikels im Rumänischen, Albanischen und Bulgarischen!) und lexikalische. P. zeigt z. B., wie das Rumänische im Wortschatz seine besonderen lateinischen Archaismen hat, solche Wörter (etwa 120 an der Zahl), die keiner der westlichen romanischen Sprachen eigen sind (S. 31 ff.). Er zieht ferner aus gewissen auf dem Balkan verbreiteten Wörtern Schlüsse auf die kulturellen und geographischen Beziehungen der Rumänen zu den anderen Balkanvölkern in älterer Zeit. Er legt Wert darauf, aufser den Verwandtschaftsverhältnissen auch die spezifisch rumänischen Erscheinungen herauszuarbeiten und umreifst von dem Standpunkt des Sprachforschers aus gesehen ein Bild des Werdens und der kulturellen Rolle und Bedeutung des romanischen Volkes im äufsersten Osten.

FRIEDRICH SCHÜRR.

Alfredo Schiaffini, *Intorno al nome e alla storia delle chiese non parrochiali nel Medio Evo (A proposito del toponimo „basilica")*, Sonderabdruck aus *Archivio storico italiano* 1922.

Derselbe, *Per la storia di „parochia" e „plebs"*, Sonderabdruck aus *Archivio storico italiano* 1924.

In zwei wichtigen Aufsätzen studiert Sch. die Entwicklung der christlichen Terminologie in ihren Beziehungen zu den Einrichtungen selbst und zur Organisation der Kirche sowie den Ortsnamen. Zunächst die Studie über *basilica.*

Das ältere Wort ist ἐκκλησία = Versammlung, Gemeinde und dann im weiteren Sinne Versammlungsort der Gemeinde. Dann tritt von einer gewissen



Zeit an *basilica* in diese Funktionen ein und zwar einerseits, um die neuen grofsen Kirchen zu bezeichnen und andererseits, weil *ecclesia* aufser den genannten noch zwei weitere Bedeutungen hatte, nämlich die Wohnung des Bischofs, das Refektorium und noch anderes bedeutete und daher zu vieldeutig war. Und da zeigt es sich nun, dafs periphere Gebiete wie Rumänien, Dalmatien und Graubünden, die verhältnismäfsig spät christianisiert wurden und daher die christliche Terminologie des 4.—5. Jahrhunderts bewahren, gerade *basilica* als Terminus für die Kirchen schlechthin erhalten haben, ihn also übernahmen in einer Zeit, wo er eben über *ecclesia* wenigstens vorübergehend zu triumphieren schien. Dazu kam dann noch das westliche Norditalien, das ebenfalls verhältnismäfsig spät christianisiert worden war und wo daher *basilica* wenigstens in Ortsnamen erhalten ist. *Basilica* mufste dann vor dem alten, fest eingewurzelten *ecclesia* wieder zurückweichen, als dieses nur mehr das Gotteshaus als solches bezeichnete, nicht wie früher auch Nebenzwecken diente, die nicht in unmittelbarer Beziehung zum Kult standen. So sank *basilica* herab zur Bezeichnung kleinerer Kirchen, d. h. solcher, die kein Taufbecken hatten, und dies seit etwa dem 6. Jahrhundert. Mit der fortschreitenden Organisation sowohl der *civitas* als des *pagus* kamen für kleinere Kirchen in den Landgemeinden verschiedene Bezeichnungen auf (*plebs* im Hauptorte des *pagus*, daneben in den *vici* und *villae* usw. *tituli*, *basilicae*, *oratoria* und später namentlich *capellae*). So kam *basilica* denn auch dazu, kleine Landkirchen zu bezeichnen. „La trasformazione dell' istituto basilica fece scomparire, suppergiù dappertutto in modo uniforme, il nome relativo, che, un tempo, godè d' una gran diffusione. Di questo scomparire se ne risentì anche la Toponomastica, ma non credo in larga misura“ (S. 37).

Die zahlreichen *basilica*-Ortsnamen in Friaul aber bezeichneten mit wenigen Ausnahmen von Haus aus gar keine Kirchen, sondern strategische Strafsen oder Strafsenknotenpunkte, die die Byzantiner im Interesse der Verteidigung der östlichen Marken gegen die Einfälle der Barbaren anlegten. Es handelt sich also hier nicht um *βασιλικὴ οἰκία*, sondern um *βασιλικὴ ὁδός* entsprechend der römischen Via regia, consularis oder praetoria. Ein schönes Beispiel ist ja dafür Basajapente (der Knotenpunkt von 5 Strafsen) in der Nähe von Codroipo (= Quadruvium). Das Nebeneinander der verschiedensten lautlichen Formen in diesem Gebiete (Basajapente oder auch Basagliapente, Basalgiapenta, Basalgapenta, Bassaldepenta; ferner Baseje, Baseleghe, Baselie, Basandiele für älteres Basaldelle, Basalgella usw.) erklärt sich leicht in diesem Gebiet friaulisch-venezianischer Sprachmischung. Da friaulisch Vok. *ca* > *-ga* > *-ga* wird, so kann sich aus der Verbindung *lga* > *la* entwickeln, daraus in der venezianischen terra ferma *-ja*. Die *d*-Formen aber (nicht blofs Basandiele, sondern auch Basaldella) brauchen nicht auf falscher Wiederherstellung zu beruhen, wie Sch. im Anschlufs an Ascoli annehmen möchte (S. 8, Anm. 1), sondern auf einer Verlegenheitsschreibung für präpalatales *d* (= *g* des Friaulischen). — So möchte denn Sch. auch die *basilica*-Ortsnamen des ebenfalls byzantinisch verbliebenen Süditalien auf Strafsen zurückzuführen und zwar offenbar mit Recht, wenn man an das vorher über die Einrichtung *basilica* Ausgeführte denkt und die frühe Christianisierung des Südens.

Die zweite Studie gilt dem Verhältnis von *parochia* und *plebs*. Wie immer liegt der Ausgangspunkt in der griechischen Terminologie des Ur-

christentums: *parochia* entspricht *παροικία* zu *παροικεῖν*. „Da *παροικεῖν* = abitare presso si passa facilmente e naturalmente a *παροικεῖν* = abitare in un luogo, senza esser cittadini optimo iure, cioè in condizioni di stranieri, o coloni“ (S. 6, Anm. 2). Die Christen nannten sich also *πάροικοι* oder auch *παροικοῦντες*, da sie sich auf dieser Erde als Fremdlinge betrachteten. Der Gebrauch dieses Wortes war also ein mystisches Bild. Die *παροικία* aber bedeutete dann eine Gruppe dieser Fremdlinge auf Erden, eine Gruppe, die von einem Bischof geleitet wurde und wird dadurch gleichbedeutend mit Diözese. Der Übergang zur Bezeichnung des Gebäudes, in dem der Kult sich abspielt, scheint nicht eingetreten zu sein, so wie bei *ecclesia*. Indem aus dem Worte *parochia* jeder mystische Sinn verschwand, wurde es zur Bezeichnung einer kirchlichen Organisation, der Diözese, und zwar tritt die Festsetzung dieser Bedeutung schon Ende des 2. Jahrhunderts ein. Was nun den lautlichen Teil der Gleichung *parochia* = *παροικία* an Stelle des selteneren *paroecia* betrifft, so sieht Sch. darin wohl mit Recht eine volksetymologische Umgestaltung durch Einfluſs von *πάροχος* (oder klassisch-lateinisch *copiarius*), nicht im religiösen Sinne, sondern in der Bedeutung jener Beamten, die die römischen Würdenträger auf Reisen mit allem Nötigem zu versehen hatten. Das wäre also in mystisch übertragenem Sinne derjenige, der die Fremdlinge, die Reisenden auf dieser Erde, also die Christen, mit geistiger Nahrung zu versehen hatte. Daraus ergab sich dann auch die Bedeutung von *πάροχος* — *parroco* usw. (Über das von Sch. in diesem Zusammenhange gestreifte *presbyter* will ich ein paar Bemerkungen an anderer Stelle vorbringen.).

Der Terminus *plebs* wurde aus der bürgerlichen Rechtssprache aufgenommen, um die Masse der Gläubigen, die collectio fidelium, also die Laien der Gemeinde gegenüber dem Klerus (*λαός* und *κλῆρος*) zu bezeichnen. Früh (schon vom 4. Jahrhundert an) kommt es dann mit *parochia* in Konflikt, indem es die christliche Gemeinde auf dem Lande bezeichnete. In der Karolingerzeit finden wir dann *plebs* und zwar namentlich in Italien synonym mit *villa* (Mitte des 9. Jahrhunderts), ja etwas später sogar ausdrücklich „de villa seu de plebe“. So geht die Bezeichnung *plebs* von der Bevölkerung der Landgemeinde auf deren Territorium über, wie ja auch noch heute *pieve* in Italien hauptsächlich den Pfarrsprengel bedeutet. In dem Kampfe zwischen *parochia* und *plebs* „si tratta di lotta di istituti, che s' influiscono vicendevelmente, anche coi nomi che essi hanno in proprio“. Dabei siegt *parochia* über *plebs* und zwar vollständig in Frankreich, Spanien und Süditalien, während in Mittel- und Norditalien der Kampf noch andauert und auf keltischem Gebiete wie in der Bretagne *plebs* hartnäckig bewahrt wurde.

Mit einem ungewöhnlichen Aufwande von Gelehrsamkeit und Scharfsinn rekonstruiert so Sch. die Geschichte der Bedeutungsentwicklung der genannten Wörter im Zusammenhange mit der Geschichte der betreffenden religiösen Einrichtungen, studiert er so Ausschnitte aus der altchristlichen Terminologie und der Entwicklung und Ausbreitung christlicher Organisationen und treibt so Wortgeschichte im besten und modernsten Sinne des Wortes. Er hatte auf dem Spezialgebiet, auf dem er sich bewegt, Antrieb und Anregung aus J. Juds hochbedeutsamen Aufsatz „Zur Geschichte der bündnerromanischen Kirchensprache“ empfangen.

FRIEDRICH SCHÜRR.

A. Zauner, *Romanische Sprachwissenschaft.* Sammlung Göschen. II. Teil. Wortlehre II und Syntax. Vierte, verbesserte Auflage. Berlin und Leipzig, Walter de Gruyter & Co. 1926.

Die Probleme der romanischen Sprachwissenschaft den Anfängern zugänglich zu machen, ist das gemeinsame Ziel der Einführung von Meyer-Lübke (Heidelberg, 2. A. 1909), des Kompendiums von Bourciez (*Éléments*, Paris 1910) und des Leitfadens von Zauner (Leipzig 1905). Die Methode derselben ist verschieden, den didaktischen Forderungen scheint der letztgenannte, trotz dem durch die Sammlung bedingten engen Rahmen, am besten zu entsprechen. Ein enzyklopädisch angelegtes Buch, wie das von Bourciez, bedarf zeitweise der Berichtigung und Ergänzung. Eine klare Zusammenfassung der sicheren Ergebnisse, wie es Zauner erstrebt, mufs auch mit dem Gang der Forschung Schritt halten. Die vierte Auflage des zweiten Teiles beweist den Erfolg des Handbuches. Auf 130 Seiten (2. A. 163) wird in gedrängter Form das Wichtigste von der Bedeutung der Wörter und von der Syntax anschaulich und klar dargestellt. Die gründlichste Umarbeitung zeigt die Lehre von der Bedeutung der Wörter (§ 1—13, 2. Aufl. 1—19), worin das Allgemeine gestrichen, das Positive auf Sperbers sprachpsychologischer Grundlage straffer gezogen wurde. In der Wortlehre ist zu bemerken, dafs die Zersplitterung durch Häufung von Beispielen, die besonders nur für einzelne Sprachen gültig sind, vermieden wurde. Dabei sind ganze Paragraphen oder einzelne Abschnitte geopfert. Die Ergänzungen sind weniger zahlreich. Die Syntax zeigt keine gründliche Veränderung. Überflüssiges wurde dort auch gestrichen. Die Tabellen verweisen auf entsprechende Paragraphen statt auf Abschnitte, die mit Buchstaben bezeichnet werden. Bei der Verbindung Hilfsverb + Partizip (§ 133) und Hilfsverb + Gerundium (§ 140) sind die unnötigen tabellarischen Übersichten weggelassen. Der Modus der Konzessivsätze (§ 182) ist durch einen Hinweis auf den Abschnitt Konjunktiv (§ 44) erledigt. Bourciez bemüht sich (§ 136, 325) diese komplizierte Entwicklung geschichtlich zu erklären, ein Leitfaden kann darauf nicht eingehen. Die Ausstattung des Büchleins ist musterhaft.

LUDWIG KARL.

Dante Alighieri, *Die Blume* (*Il Fiore*), übersetzt von Alfred Bassermann. Heidelberg 1926, Julius Groos, Verlag. XXVII u. 268 S. gr. 8°. Pappband 16 M., Ganzpergament 30 M.

In seinem Vorworte S. XXV sagt Bassermann: „Man mufs darauf gefafst sein, dafs die traditionelle Dante-Verehrung, die von seinem byzantinisch starr auf Goldgrund gemalten Bild nicht abzugehen vermag, den Gedanken, Dante sei der Verfasser des Fiore, nach wie vor schroff ablehnen und für ein Sakrileg erklären wird". Das hat sich unerwartet bald erfüllt in einem jedes Mafs überschreitenden Schmähartikel, den der Unberufensten einer,[1] Herr Rudolf

[1] Dafs er nicht berufen ist, beweist seine Einleitung in die Vita Nuova (Berlin, Rowohlt 1923), auf die er selbst nicht wenig stolz zu sein scheint, mit ihrer völligen Verkennung der Entwicklung des jungen Dante. Das beweist seine geradezu beleidigende Bezeichnung des ehrwürdigen, nun leider auch dahingegangenen D'Ovidio als eines „alten Dante-Krittlers". Was hätte Herr

Borchardt, in der „Neuen Zürcher Zeitung" vom 30. Mai und 24. Juni 1926 unter dem Titel „Moderne Dante-Unterschiebungen" veröffentlicht hat. Ihn hat Bassermann ebendort sehr maſsvoll, fast zu maſsvoll, wohl durch Einwirkung der Schriftleitung, mit einem Artikel vom 11. Juli 1926 „Dantes Fiore und die Freiheit der wissenschaftlichen Überzeugung" abgeführt. Auch Vosslers Anzeige in der Deutschen Literaturzeitung 1926, Sp. 1399—1401, wohl mit in Verärgerung über eine Bemerkung Bassermanns S. XXVI Anm. niedergeschrieben, wird der Arbeit nicht gerecht und macht ihr sogar nicht haltbare Vorwürfe. Eine Widerlegung der Ansicht Bassermanns versucht sie unter Berufung auf Torraca und andere ebenfalls nicht. Bassermann hat alle die Gründe, welche ihn zu der festen Überzeugung gebracht haben, daſs der Fiore ein Jugendwerk Dantes ist, im Vorworte zusammengestellt. Zu den schon von anderen angeführten Beweisen fügt er manchen neuen hinzu. Dafür, daſs Giano in Dantes Widmungssonett an Betto Brunelleschi das französische Jean ist (zu S. XVII), kann auch darauf hingewiesen werden, daſs Boccaccio in dem autobiographischen Teile des Filocolo seine Mutter Gannai = Gianna = Jeanne nennt.[1] Daſs ich Bassermanns Ansicht teile, habe ich ausgesprochen, und je öfter ich das Problem durchdenke, desto mehr befestigt sich in mir die Überzeugung, daſs der Fiore von Dante ist und dazu die Spielerei des Detto d'Amore.

Bassermanns Übersetzung der Sonette, etwas freier gehalten, ist glänzend, und in den Anmerkungen hat er manches zur Erklärung beigetragen. Auf diesen Teil seiner Arbeit möchte ich noch etwas näher eingehen. XLIV halte ich *salute* in V. 3 für eine fälschliche Wiederholung aus V. 2 und lese *virtute*. XLVIII, 12—13 glaube ich, erklärt sich ganz zwanglos, wenn man *Allor* als „damals schon" nimmt, so daſs *ove fu strangolato* den Sinn hat: „wo er [später] aufgehängt wurde". LVI, 12 ist *persa* schwerlich das Partizip von *perdere* „verloren", wie Bassermann übersetzt, sondern es ist das Eigenschaftswort *perso* „schwarzblau", „fahl". Vgl. im Rolandsliede von Olivier: „teinz fut e pers, desculurez e pales". In der Bemerkung zu XCII, 9—14 wird die Frage, warum Dante Siger von seinem groſsen Gegner, Thomas von Aquino, selbst im Paradiese rühmen läſst, ihrer Lösung wesentlich näher gebracht. CXXI, 14, CXXXII, 13 und CXLIV, 8 sind sinngemäſs ergänzt. CXXIX, 8 wird *e'l laccio di fil iera* mit „War eine Schleife noch herabgeglitten" gegeben. Ich fasse es ganz anders: „und es war der Strick (mit dem sie als Nonne umgürtet war) aus Garn". CXXIV, 11 ist *forziere* richtig als „Zuhälter" erklärt. CXXX, 4 kann ich aber der scharfsinnigen Deutung von *d'Agimoro* nicht beistimmen. Sie ist mir zu gekünstelt. Ich halte auch diesen Zusatz für burlesk-satirisch und löse ihn auf in *d' ag' i' moro*: „ich platze vor Wohlleben". Es ist also eine aus einem Satze gebildete Bezeichnung wie Boccaccios „venerabile padre messer Nonmiblasmate Sevoipiace" (*Dec.* VI, 10) u. a. Ich sehe nicht ein, warum man CLIV, 14 nicht *adensa* schreiben sollte, da es doch der Etymologie

---

Borchardt gesagt, wenn ihm bekannt gewesen wäre, daſs auch der „Dantekrittler" Pio Rajna der Ansicht D'Ovidios und Mazzonis ist? Borchardt kann sicher sein, daſs „die ‚falsche Linie', die morgen rektifiziert wird", der Zweifel an der Echtheit des Fiore sein wird. Er hätte übrigens einen Notar der Zeit nennen sollen, der imstande gewesen wäre solche Sonette zu schreiben!

[1] Vgl. dazu Crescini, Contributo agli studi sul Boccaccio, Turin 1887, besonders S. 14—15.

(*addensare*) entspricht. CLXVII, 12 halte ich Parodis Besserung *sala* zu *gala* in V. 12 für verkehrt. Man lese *a l' asala*, wo *asala* die Wiedergabe des afrz. *asaile* (z. B. Alisc. 166) ist. Vgl. Toblers Altfranzösisches Wörterbuch Sp. 262, Z. 30 ff. Dort das Beispiel Perc. 18768 „Par les assieles celui prent". CLXIX, 14 kann man bei *infinte druderie* bleiben: Gibt er dir Geld, so tue schön mit ihm, auch wenn du kein Empfinden für ihn hegst. Die Stelle aus dem Rosenroman ist deshalb nicht ausschlaggebend, weil dort *en haste ou a lesir* steht, nicht blofs *en haste*. CLXXVIII, 5 fasse ich *più da vantaggio* als „die sie am besten entbehren kann". Wenn sie weggäbe was ihr am besten steht, so würde sie sich in ihrem Gewerbe doch sehr schädigen. Zu dem Heliotrop CLXXXII, 14 wäre doch wohl eine erklärende Anmerkung am Platze gewesen, in der auch an Dec. VIII, 3 erinnert werden konnte. CLXXXVI, 10 bessert Bassermann sicher richtig zu *E dì*: „*Lassa dolente*, ... CXC, 10 kann man, ebenso wie CVII, 4 mit *pregiar*, mit *pregiasse* auskommen, denn *tanto la pregiasse* heifst doch: „und wenn er sie auch noch so sehr schätzt". Also, selbst wenn er bis über die Ohren in sie verliebt ist, soll sie sich dadurch nicht verleiten lassen ihm ein gröfseres Geschenk zu machen. CXCII, 14 ist nicht nötig *scuffiava* in *scuffinava* zu ändern. Es hat durchaus die verlangte obszöne Bedeutung in Hinblick auf die Etymologie *conflare*, aus dem auch *gonfiare* kommt, ebenfalls mit den beiden Bedeutungen „prügeln" und „schwängern". CXCVIII, 13 halte ich *aprisse* nicht für einen Gallizismus, da trs. *aprire* ja „lehren" bedeutet. Höchstens kann das *aprist* des französischen Textes das italienische Wort herbeigezogen haben. CC, 14 lese ich wie *Castets che ciascun v' erano in tram' acorto*. An Bassermanns Vorschlage *che ciascun v' era, e noi intrammo a corto* stört mich, dafs der Liebhaber nach V. 9 schon eingetreten ist. Das Vb. in der Mehrzahl bei *ciascuno* kommt auch sonst vor. Vgl. meine Ausgabe des Ninfale Fiesolano (Heidelberg 1913) Anm. zu 21, 3 und Elementarbuch S. 171, § 52. CCIV, 8 lies *dispett' e ladura*, wie auch Bertoni in seiner Anzeige im Gsli Bd. LXXX, S. 196—199 bemerkt. CCXI, 13 ist *dome* als 3. Person Einzahl Indikativ unmöglich: Die Beispiele bei Blanc, den Bassermann dafür anzieht, sind sämtlich zu streichen, ganz abgesehen davon, dafs sie viel zu jung wären. Soll der Reim hergestellt werden, und auch ich glaube, dafs hier eine Textverderbnis vorliegt, so könnte man vorschlagen: „*Or veggh' i' ben che 'n vita troppo sto me*", „dafs ich schon allzulange lebe", d. h., stirbst du, mufs ich auch sterben. Zu dem Reime *sto me* vgl. z. B. Inf. XXVIII, 123 *O me* und Parodi, Bsd. N. S. III, 140—1, wo man auch aus den Beispielen ersehen kann, dafs die Konsonantendehnung (*stomme*) kein Hindernis für den Reim bietet. CCXII ist V. 5 *Ma contra* zu lesen, weil der Vers sonst eine Silbe zu kurz ist. V. 6 hat Bassermann sicher recht, wenn er *a la miccina* von *soccorse* in der Bedeutung „griff an" abhängig macht. Dies *miccina* ist aber afrz. *meschine* (echt italienisch *meschina*, z. B. Inferno IX, 43). Dafs die „Furcht" als junges Mädchen (nicht als „Kleine", wie Bassermann meint) bezeichnet wird, ist in keiner Weise auffällig.

Der Band ist auch prächtig gedruckt, und so nehmen wir mit bestem Danke von dieser wertvollen Gabe Abschied.

BERTHOLD WIESE.



Giornale Storico della Letteratura Italiana. Anno XLIII, Vol. LXXXV, fasc. 1—2.

R. Ortiz, *La materia epica di ciclo classico nella lirica italiana delle origini.*

B. Reminiscenze ovidiane: (Piramo e Tisbe; — Narciso ed Eco; — Dedalo ed Icaro).

C. *Materia di Roma „La Grande“.* — *I. Fatti di Cesare e dei Romani* (*Cesare — Pompeo — Cato di Roma — Giuba — Lucano*; — *Nerone*). — *II. Fior di Filosofi e di molti Savj* (*Aristotele — Platone — Ippocras*; — *Seneca — Virgilio — Ovidio — Andrea Cappellano o Gualtieri — Lucano*; — *Policleto*; — *Laida — Sibilla*; — *La Nave di Minerva?*).

D. *Ciclo greco-orientale* (*Leggenda di Alessandro Magno*).

Mit diesem Aufsatz enden die in Bd. 79 begonnenen weitläufigen, des öfteren auch weitschweifigen oder behaglich breiten, aber immer anregenden Ausführungen. Am Schlusse werden die Ergebnisse in 16 Punkte zusammengefaſst, deren wichtigste der Nachweis ist, daſs die ältesten italienischen Dichter öfter als es scheint direkt aus den lateinischen Quellen schöpfen, ebenso wie die Trouveres in Frankreich, und daſs das gelehrte Element, besonders das des klassischen Kreises, aus der mittelalterlichen lateinischen Dichtung in die romanische überging, wobei für die Italiener die Franzosen häufiger die Vermittler waren als die Provenzalen.

Die Zitate aus den Dichtern stimmen sehr oft in Kleinigkeiten nicht mit den Vorlagen, denen sie entnommen sind, überein; das tut aber kaum Schaden (z. B. S. 11 *valore — valere*; S. 12 *viva — vivo*, *allegranza — allegreza*, *dato — data*). Unangenehmer sind unter den nicht seltenen Druckfehlern die falschen Stellenangaben. Zu einer Reihe Einzelheiten möchte ich noch Stellung nehmen und einige Versehen verbessern. S. 12, Z. 8 lies *sonetto* statt *canz.* S. 29 heiſsen die Zeilen:

„com' a Narcisi parami (*nicht* parriami) piagiente
vegiendo voi la morte soferire“

nicht „chiaramente“ wie S. 30 erklärt wird, „come a Narciso anche a lui sarebbe dolce morire, *vedendolo* la sua donna“, sondern „euch sehend“, „indem ich euch sehe“, d. h. *voi* ist Akkusativ und nicht Nominativ. Ebendort v. 5 des Sonetts ist das handschriftliche *per* allein richtig; ein *par* gäbe gar keinen Sinn. Zu *per pigliando* vgl. z. B. im Descort des Notars Giacomo da Lentini v. 134 *sanza voi vedendo.* S. 32 liest O. im letzten Verse *per cui follezo e peno e fo mateze*, während seine Quelle und die Handschrift *Per cui follezo e pero in gran mateza* haben, ohne zu sagen, wo seine Lesart herstammt. S. 33, Z. 12 l. *placet* statt *placeo* und Z. 14 *Met., III.* S. 34, Z. 11 l. *tam dura* statt des metrisch unmöglichen *ianta.* Das Gedichtchen unten auf der Seite ist keine Ballata, auch nicht aus dem 15. Jhd., sondern ein Madrigal und von Boccaccio. Es findet sich in Massèras Ausgabe (Bologna 1914) S. 44, N. XXXIII. Danach ist auch die Lesart zu bessern. Vgl. ebendort zur Echtheit S. LXXXII. Zu Narcissus im Volksliede ist noch wichtig Tigri (in der Ausgabe Florenz 1869, S. 25—26, N. 93):

„La vostra mamma quando v' ebbe a fare
Salì negli alti cieli a far consiglio;



Da quattro Dei la ne prese parere,
Dalla madre d'Amore, e da suo figlio;
Da quattro Dei consiglio pel tuo viso,
Venere, Marte, Saturno e Narciso."

Dies Rispetto beweist, dafs das Volk nur noch mit den Namen reimt, dte es kennt, dafs es aber nicht mehr weifs, was sie bedeuten. Hier ist *Narciso* einfach des Reimes wegen für *Giove* eingetreten. N. 94 heifst es z. B.:

„Venne i profeti a profetarvi l' arte,
Fra Venere, Saturno, Giove e Marte."

Beide Rispetti scheinen mir auch zu beweisen, dafs O. Unrecht hat, wenn er in Anm. 1 in Jupiter und Mars des Rispetto 119 (bei ihm 220) die Sterne gleichen Namens sehen will. Zu den Conti di antichi cavalieri (S. 42 Anm.) vgl. auch mein Altitalienisches Elementarbuch S. 267. Zu S. 41 o. vgl. auch das Sonett Gsli. II, S. 118, N. 8, wo auch *Patroclus* erwähnt ist. Guittones Vers: „Julio Cesar non penò tempo tanto" S. 43 spielt schwerlich auf die Legende von Caesars Niederlagen an, sondern heifst einfach „mühte sich nicht so lange ab". S. 44, v. 2 fehlt sicher *mai* nach *temetti*, wie schon bei Graf, der den Vers aber mit einem (sic) versieht. Das S. 56, Anm. 1 erwähnte Sonett ist wirklich von Cino da Pistoia. Vgl. in Zaccagninis Ausgabe (Genève 1925) S. 112—113, N. LXX. Der *Adriano* S. 56 ist wohl ähnlich wie der *Ania* S. 13—14 durch eine Verwechslung entstanden. Sollte er nicht ursprünglich *Adriana* = Ariadne gewesen sein? Was soll S. 60 bei Monte Andrea in der letzten Zeile *scranamento* bedeuten? D'Ancona liest *sennamento*, nach Egidi hat die Hs. aber *ſeñomēto*, und dies dürfte der bekannte Lückenbüfser *se non mento* sein. Zu Anm. 1 wäre zu bemerken, dafs bei Carducci gar nicht *allumineron* sondern *alluminar* steht. S. 80 Anm. Schon V. Monti hat in seinem Saggio dei molti e gravi errori trascorsi in tutte le edizioni del Convivio di Dante, Milano 1823 auf die falsche Lesart in den Ovidhandschriften aufmerksam gemacht. Lies übrigens 218—219 und tilge 242 e 291. Was hat aber dieser männliche *Laiades* (Oedipus) mit dem weiblichen *Laida* (Lais) zu tun? Dies ist doch die Akkusativform von Lais, und es handelt sich vermutlich um die Hebamme Lais, die Plinius XXVIII erwähnt, und die in Paulys Realencyklopädie des classischen Altertums, Neuausgabe von Wissowa Bd. XII, 1 (1924) unter 4 behandelt ist. Gerade das Geleit der S. 82 angeführten Kanzone scheint mir klar: „Meine gute Rede dringt zu ihr, um deren willen mein Leib sich verzehrt, zu dessen Erhaltung das Schiff der Minerva (der Verstand) dienen mag, das mir solche Kraft verleiht, dafs ich Qual ertrage, die jeden andern vernichtet."

VARIETÀ:

B. Nardi, *Nuovi raffronti danteschi* bringt zwei Stellen aus Albertus Magnus zur Erklärung von Purg. XVIII, 30 und drei aus Proclus zu Par. VII, 64—69, 139—144 und Conv. IV, XXI, 5.

G. Vitaletti, *Vincenzo Citaredo canterino urbinate del secolo XVI.* Abdruck dreier Gedichte dieses bisher unbekannten, in der zweiten Hälfte des 16. Jhds. in Urbino lebenden Bänkelsängers, der beiden Barzelletten *L' ebreo battezzato* und *Speranza de' poveri* und des *Testamento* in Terzinen, die für

die Volksdichtung von einigem Interesse sind, nach Drucken von Urbino 1588 und 1589 mit Erläuterungen. Die erste Barzelletta war schon von Menghini 1890 gedruckt. In der zweiten S. 107, Strophe 3 iinks v. 3 mufs es statt *Non sia alcun* sicher *Non si à alcun* heifsen. Das dritte Gedicht ist weniger farblos, wenngleich es sich auch in ausgefahrenen Geleisen bewegt, und gibt zu einigen guten Bemerkungen Anlafs. Sollte übrigens *Citaredo* nicht einfach *canterino* sein, der Familienname also fehlen?

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA:

Cesareo, *Le origini della poesia lirica e la poesia siciliana sotto gli Svevi. Seconda edizione accresciuta* (Bertoni, anerkennend, mit feinen Bemerkungen). — Meriano, *Le lettere di Frate Guittone d'Arezzo* (Fl. Pellegrini, sehr wichtige Besprechung). — Robertson, *Studies in the genesis of romantic theory in the eighteenth century* (Galletti, anerkennend mit Einwendungen). — Tonelli, *Il teatro italiano dalle origini ai giorni nostri* (Levi, empfohlen mit Einschränkungen).

BOLLETTINO BIBLIOGRAFICO:

Fattovich, *La poesia amorosa di Cecco Angiolieri.* — Fissore, *Frammenti di un codice in pergamena della „Divina Commedia“ di Dante Alighieri risprodotti in fotografia.* — Niccolini, *La vita e l' opera di Giovanni da Serravalle commentatore della „Divina Commedia“.* — Filippini, *Studi frezziani.* — Panzini, *Le più belle pagine di Maria* (*sic!*) *Matteo Bojardo.* — Bernardy, *Il „conto de contadini“ di messer Ludovico Ariosto.* — Picco, *Matteo Bandello, il canzoniere.* — Clerici, *Storie intime parmensi del Settecento.* — Calosso, *L' anarchia di Vittorio Alfieri.* — Cesareo, *La vita e l'arte di Giovanni Meli.* — Zonta, *L' anima dell' Ottocento.* — Citoleux, *Alfred de Vigny: persistances classiques et affinités étrangères.*

ANNUNZI ANALITICI, PUBBLICAZIONI NUZIALI.
COMUNICAZIONI ED APPUNTI:

G. Bertoni, *Ancora di Uguccione da Lodi e dell' eresia medievale* bringt den Nachweis, dafs Uguccione Gedichte ketzerisch beeinflufst sind, während sich dies bei Bonvesin nicht nachweisen läfst. — D. Bianchi, *Chiosa dantesca* (*Inf. XV*, 79 *segg.*) will die übliche Erklärung der Verse 79—81 nicht gelten lassen, sondern verstehn, Dante sage zu Brunetto, er habe gehofft ihn auf dem Läuterungsberge und nicht in der Hölle zu begegnen. Diese Erklärung ist entschieden abzulehnen. Denn, ganz abgesehen von der Vergewaltigung der Worte Dantes, um den Sinn herauszubringen, sagt Dante ja v. 82 ff. deutlich, weshalb er den Wunsch ausspricht, dafs Brunetto noch leben möchte: dann könnte er noch ferner seine Lehren geniefsen. Daran, dafs Brunetto dann ein sehr hohes Alter erreicht hätte, denkt Dante ebensowenig, wie Brunetto bei seinem Ausspruch v. 58. — C. Bonardi, *Nota pariniana* (*Meriggio vv.* 117—163) weist nach, dafs der Vergleich:

„. . . . . e co' bei labbri
Semiaperti aspettar, quasi marina
Conca, la soavissima rugiada
De' novi accenti . . . . .“

dem ersten Dialog der Circe Gellis entnommen, und dafs die ganze Eifersuchtsszene nach dem Vorbilde von Ovids Ars amatoria II, 427 ff. gearbeitet ist.

CRONACA:

Zeitschriften, kurze Mitteilungen, neuerschienene Bücher, Nachruf für Guido Biagi (Cian).

Anno XLIII, Vol. LXXXV, fasc. 3.

G. Pesenti (†), *Alessandra Scala. Una figurina della rinascenza fiorentina.* Eine fesselnde Darstellung des kurzen Lebens der schönen und gelehrten Tochter Bartolomeo Scalas, der Schülerin des Polizian, Lascaris und Chalkondylas, die, von ersteren beiden angeschwärmt, des Michael Marullus Gattin wurde. Ein Anhang bringt eine Zusammenstellung von Drucken und Handschriften, welche Werke Bartolomeo Scalas enthalten, und einen Brief Cassandra Fedeles an Pico von Mirandula aus dem Jahre 1489.

A. Momigliano, *La realtà e il sogno nell' Orlando Furioso.* (*Linee per uno studio sul poema dell' Ariosto*). Gedankenreiche Ausführungen über das Wie der Darstellung von Personen und Ereignissen im Orlando Furioso und über das Epos als getreues Abbild der Art und Denkweise der Menschen seiner Zeit.

L. Negri, *Dante e il testo della „Vulgata". Spigolature.* Nach einer kurzen Darstellung der Beschaffenheit der Bibelübersetzung in der zweiten Hälfte des 13. Jhds. wird die Frage aufgeworfen, welchen Text Dante benutzt hat und auf Grund genauer Untersuchung dahin beantwortet, dafs er einen guten Text der Pariser Lesart vor sich hatte. Wo er gelegentlich kleine Abweichungen bietet, kommt es daher, dafs er aus dem Gedächtnis anführte oder nach anderen Texten, z. B. St. Augustin. Die Übersetzungen aus der Bibel im Convivio wird Dante selbst verfafst und nicht aus etwa schon vorhandenen Übersetzungen entnommen haben. Auch kannte und benutzte er nicht nur den Prologus galeatus und die Epistola ad Paulinum des Hieronymus, sondern weit mehr Prologe, was an Inf. XVII, 25—27, Purg. XXXI, 44—45 und an anderen Stellen gezeigt wird, und vertiefte sich mehr in die heilige Schrift, auch um sein Gemüt zu nähren, als man es sonst damals in den Schulen zu tun pflegte.

R. Barbieri-Baroni, *I „Sermoni" di Giuseppe Zanoia.* Eine Zergliederung und Würdigung der drei erhaltenen Sermone Zanoias, deren einer, *Le pie disposizioni testamentarie*, ohne Verfassernamen erschienen, eine kurze Zeit lang Parini zugeschrieben wurde. Zanoia gehört zu den Nachahmern Parinis und zeigt nicht allzuviel Eigenart und dichterische Begabung.

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA:

Bossi, *Saggio sui „Cinque Canti" di Ludovico Ariosto*; Pesenti, *Storia del testo dei carmi latini dell' Ariosto*; Hauvette, *Notes sur la jeunesse de l'Arioste*; Derselbe, *Sur quelques caractères de l'inspiration du Roland Furieux* (Fatini). — Evangelisti, *Giosuè Carducci col suo maestro e col suo precursore* (F. L. Pellegrini, sehr berechtigte Einwürfe).

BOLLETTINO BIBLIOGRAFICO:

Barbi, *Studi danteschi voll. VII—VIII.* — Pisani, *Un avventuriero del Quattrocento*: *La vita e le opere di Benedetto Dei.* — Chabod, *Machia-*

velli, il principe. — Klementòvskaia, *Castiglione drug Rafaelia.* — Molmenti, *La storia di Venezia nella vita privata dalle origine alla caduta della repubblica.* VI edizione in parte rifatta. Parte seconda: *Lo splendore.* — Ronzy, *Un humaniste italianisant: Papire Masson.* — Cortese, *Lo studio di Napoli nell' età spagnuola.* — Fusco, *I poemetti latini di Giovanni Pascoli*; Gandiglio, *Giovanni Pascoli poeta latino*; Restori, *Il cavaliere di Grazia.* — Vaccàlluzzo, *Saggi e documenti di Letteratura e Storia* [Dante, Tasso, S. Rosa, Poeti di Lepanto, Alfieri, Goldoni, Balbo, Gioberti, D'Azeglio, Mazzini, Manzoni, Leopardi, Borghi, Giusti, Prati, Rapisardi, Belluso].

ANNUNZI ANALITICI, PUBBLICAZIONI NUZIALI.

COMUNICAZIONI ED APPUNTI:

G. Bertoni, *Intorno a tre letterati cinquecentisti modenesi. I. Francesco Roccocciolo.* Einige Nachrichten zur Lebensbeschreibung dieses Schülers Bartolomeo Paganellis und vergessenen Dichters († 1528). *II. Lodovico Castelvetro e l'Inquisizione.* Herzog Alphons II. versuchte durch einen Brief vom 5. Februar 1560 in Rom zu erreichen, dafs der der Ketzerei angeklagte Castelvetro in seinem Staate abgeurteilt würde. Als er das nicht durchsetzen konnte, gab er seinem Gesandten in Rom mit Brief vom 13. September 1560 Auftrag, Castolvetro in Rom in seinem Namen möglichst beizustehen. *III. Lucia Bertani e Laura Battiferri.* Diese beiden Dichterinnen waren eng befreundet und tauschten Verse aus. Hier wird ein sehr mittelmäfsiges Sonett Lucias an Benedetto Varchi, das ihre Sehnsucht nach Florenz und Laura Battiferri verrät, abgedruckt.

CRONACA:

Zeitschriften, kurze Mitteilungen, neuerschienene Bücher, Nachrufe für Lodovico Zdekauer (Cian), Luigi Valmaggi (Cian), Achille Neri (Mannucci) und Luigi Rocca (Venturi).

Anno XLIII, Vol. LXXXVI, fasc. 1—2; 3.

P. Pizzo, *Alessandro Manzoni nella critica di Francesco De Sanctis.* Eine klare Darlegung der Manzoni-Kritik De Sanctis in ihren einzelnen Entwicklungsphasen bis zu ihrem endgültigen Abschlufs. Kurz beleuchtet wird auch noch die Anwendung derselben kritischen Grundsätze auf Manzonis Nachfolger.

VARIETÀ:

A. Del Pozzo, *Contrasti spirituali in un ignoto codicetto assisano del secolo XIV.* Es sind sieben Lauden für Verstorbene bei deren Beerdigung gesungen, davon fünf in Form eines Zwiegespräches zwischen dem Toten und den zurückgebliebenen, ihm die letzte Ehre erweisenden Lebenden. Zwei sind bereits in mannigfach abweichender Gestalt bekannt, die eine davon (VII) Jacopone zugeschrieben. Ist sie wirklich von ihm, so haben wir hier sicher die ursprünglichere Fassung vor uns. Auch VI ist hier besser überliefert. Das unter II zum ersten Male veröffentlichte Lied findet sich erweitert noch in einer Handschrift der Vittorio Emanuele in Rom. Besonders interessant sind III und IV, welche nach der Rückkehr von der Beerdigung im Hause

der Brüderschaft gesungen wurden. In VI ist der bekannte Kontrast zwischen Mutter Maria und dem Teufel eingefügt. Die Mutter Maria ist nicht Schiedsrichterin zwischen dem guten und dem bösen Engel, wie Del Pozzo meint, sondern sie tritt im entscheidenden Augenblick an des ersteren Stelle. Die Texte sind abgedruckt wie sie in der Handschrift stehen. Die Verse immer auf das richtige Maſs zu bringen, wäre ein Leichtes. An einigen wenigen Stellen sind wohl Fehler anzunehmen. S. 94, Z. 9 ist für das zweite *senza* wohl *femo* einzusetzen und Z. 11 vielleicht *star avete* für *starate*.

H. Cochin, *Sur un exemplaire des poëmes de Pontano*, beschreibt ein Exemplar der Gedichte Pontanos, Basel 1531, aus seinem Besitze, das erst Scaliger und dann Vossius gehört hat. Letzterer hat es, wie eine handschriftliche Bemerkung besagt, bei der Versteigerung der Bücherei des ersteren erstanden, Scaliger hat Zeichen und Bemerkungen in den Text eingetragen, letztere als Kritik des Latein Pontans. Sie treffen aber durchaus nicht immer das Richtige, wofür Beispiele gegeben werden.

G. A. Levi, *Difesa di Madonna Lucrezia*. Für Levi, der sich gegen De Sanctis wendet, hat Machiavelli mit der Figur der Lucrezia zeigen wollen, wieviel moralische Gesundheit noch im italienischen Volke vorhanden war. Das wird schwerlich seine Absicht gewesen sein. Denn dann hätte er gleichzeitig bewiesen, daſs selbst diese moralische Gesundheit nicht gefeit war.

C. Volpati, *„Foscoliana" di Francesco Scalini*. Volpati gibt eine Beschreibung dieser ganz von Scalini geschriebenen, jetzt in Brüssel befindlichen Handschrift, welche die Grundlage zu einer Ausgabe der Werke Foscolos werden sollte. Ihre Bedeutung für die Foscolostudien ist nicht sehr groſs.

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA:

Domenico Tordi, *Attorno a Giovanni Boccaccio. Gl' inventari dell' eredità di Iacopo Boccaccio ed altri documenti riguardanti anche il suo grande fratello messer Giovanni, raccolti e annotati* (Massèra, anerkennend). — *The eclogues of Antonio Geraldini, edited, with introduction and notes by* Wilfred P. Mustard (Carrara, gelobt mit manchen Zusätzen). — N. Risi (d. C. d. G.), *Il principe della eloquenza sacra in Italia, p. P. Segneri. Note biografiche a ricordo del terzo centenario della nascita* (1624—1924); V. Soncini (sac.), *Il p. P. Segneri* (1624—94) *nella storia dei Farnese a Parma, con lettere inedite e documenti* (Ziino). — Giuseppe Parini, *„Il Mattino", con introduzione e note di* I. Sanesi; Derselbe, *„Il Giorno", interpretato da* Attilio Momigliano (Cian).

BOLLETTINO BIBLIOGRAFICO:

Salvatore Santangelo, *Il discordo del Notaro Giacomo da Lentini*. — Gennaro Maria Monti, *Giacomino Pugliese e le sue rime* [in *Studi letterari*]. — Alberto Corbellini, *Lapo Fiorentino reietto della Corte d'Amore*. — F. Meinecke, *Die Idee der Staatsräson in der neueren Geschichte*. — Luigi Fassò, *Avventurieri della penna del Seicento*. — Andrea Della Corte, *L' opera comica italiana nel' 700: Studi ed appunti*. Leonardo Cambini, *L'Indicatore livornese*. — Giuseppe De Matteis, *L' ultimo amore di Giacomo Leopardi*. — Carlo Culcasi, *L' estetica dell'armonia*. — A. Crispo D'Asdia, *Il pensiero estetico di G. Leopardi*.



ANNUNZI ANALITICI.
COMUNICAZIONI ED APPUNTI:

A. Monteverdi, *La „tedesca rabbia"*. Zusammentragung zahlreicher Stellen vom Altertum bis zu Petrarcas Zeit hin, die den Ausdruck *furor teutonicus* haben. Petrarca fand ihn als Gemeinplatz vor. — G. Bertoni, *Nota sulla lingua dei più antichi rimatori siciliani.* Bei den Süditalienern konnten ē und ō mit ĕ und ŏ und mit ĭ, ı und ŭ, ū reimen, aber ĕ und ŏ nie mit ĭ, ī und ŭ, ū. — Derselbe, *Per la tradizione manoscritta del „Convivio"*. Im Texte des Convivio ist öfter *come* für handschriftliches *che* einzusetzen, das seinerseits von den Schreibern aus aretinischem *co* irrtümlich gebessert wurde. So meinen die neuen Herausgeber des Textes Parodi und Pellegrini. Bertoni weist nun *che* für *co*, *come* im Umbrischen nach und möchte daher die Handschrift des Convivio, auf welche alle anderen Abschriften des Werkes zurückgehen, statt aretinisch umbro-aretinisch nennen. Somit wäre auch *che* für *co* nicht ohne weiteres aus einem Mifsverständnis entstanden. Dante schrieb natürlich *come*, das an den betreffenden Stellen herzustellen ist. — M. Ferrara, *Un accenno a Leonardo da Vinci in un poema quattrocentesco inedito di Giovanni Nesi.* Eine Stelle in einem unveröffentlichen philosophisch-moralischen Gedichte Nesis (1456—1506) erwähnt ein Bild Vincis in Kohle „imago veneranda del mio Vinci". Ferrara stellt allerlei Vermutungen auf, die ganz in der Luft schweben, um seine kleine Entdeckung möglichst wichtig zu machen. Ich glaube sicher — so war auch mein erster Eindruck beim Lesen der Zeilen — dafs eine Bemerkung der Schriftleitung das Richtige trifft, die den angezogenen Vers auf ein Heiligenbild deutet. — L. Berra, *Un sonetto che non è dell'Ariosto.* Das Sonett *Aspra guerra e crudele fanno,* welches Fatini zweifelnd Ariost zuweist, da es in einer trivulzianischen Handschrift dessen Namen trägt, hat im cod. vat. lat. 9948, aus dem der cod. triv. abgeschrieben ist, keinen Namen. — G. Bragagnolo, *Giacomo Zanella e la sua conoscenza della lingua tedesca.* In seiner Schrift „Giacomo Zanella e la letteratura inglese" behauptet sein Schüler Antonio Fogazzaro, Zanella habe kein Deutsch gekonnt. Bragagnolo weist nach, dafs er es seit 1857 lernte. B. ist, nach einer kurzen Bemerkung Enrico Bettazzis unter dem Aufsatze, verstorben. S. 207 mufs es mindestens heifsen „Virgil als Zauberer, Volkssage" (Genthe schrieb bekanntlich auch ein besonderes Büchlein „Leben und Fortleben des Publius Virgilius Maro als Dichter und Zauberer", Leipzig 1857).

CRONACA:

Zeitschriften, kurze Mitteilungen, neuerschienene Bücher.

Fasc. 3.

G. Zaccagnini, *Jacopo da Montepulciano.* Der Aufsatz zerfällt in drei Abschnitte. Der erste berichtet über Jacopos Leben. Hier fällt neues Licht auf die siebzehnjährige Gefangenschaft in Florenz aus unveröffentlichten Briefen und Urkunden, die in einem Anhang abgedruckt sind. Der zweite beurteilt die lyrische Dichtung und zergliedert unter anderem drei bisher noch nicht gedruckte Gedichte, zwei Lauden und ein Capitolo an Coluccio Salutati. Der dritte beschäftigt sich mit der Fimerodia, deren Ausgabe nach dem Autograph Zaccagnini vorbereitet hat, und gibt Inhalt und Quellen davon an. Diese

lange Dichtung ist, wie wir schon durch Renier wufsten, ganz unselbständig und schwerfällig. Wirkliche Poesie ist bei Jacopo am ehesten noch in den Lauden zu finden. Das mit Fragezeichen versehene *rende* S. 251 heifst neben *satisfaccia* (er bezahle seine Schulden): er gebe zurück was er zu Unrecht genommen hat.

VARIETÀ:

A. Marigo, *Il testo critico del „De Vulgari Eloquentia". Il codice Berlinese e le recenti edizioni.* Eine äufserst sorgfältige Untersuchung des Wertes der Berliner Handschrift, die nach vielseitigster und vorsichtigster Betrachtung zu dem Ergebnis kommt, dafs wir mit der Handschrift der ursprünglichen Niederschrift sehr nahe gekommen sind.

G. A. Levi, *Alfieriana. I. — Il manoscritto N.* 11 *del Fondo Alfieri della Biblioteca municipale di Montpellier.* Die Randbemerkungen in dieser Handschrift, welche die Kapitel XX—XXXI (epoca quarta) der Selbstbiographie Alfieris enthält, sind nicht von Alfieri, wie Mazzatinti angibt, sondern von zwei verschiedenen Händen, deren eine die Calusos ist. S. 344 viertletzte Zeile mufs es c. 27 statt 22 heifsen. II. — *Un sonetto inedito.* Abdruck eines bisher unveröffentlichten Sonetts vom 10. November 1801 aus einer Handschrift in Montpellier, das psycholochisch nicht ohne Interesse ist. III. — *Versi in ricordo e per la morte d'un bimbo.* Levi meint, dafs das von Vischi zuerst veröffentlichte Sonett vom 15. Juli 1784 auf den Tod eines Kindes, das er hier wieder abdruckt, und der Anfang einer Elegie vom 9. Juli 1782 auf ein Kind der Albany von Alfieri hindeuten könnte. Beim Fehlen jeglicher anderer Nachricht darüber halte ich es für sehr zweifelhaft. IV. — *Alfieri e Kant.* Durch die Albany und deren Briefwechsel mit dem Erzpriester Luti in Siena lernte Alfieri die Kantsche Philosophie kennen. Sie scheint ihm sehr sympathisch gewesen zu sein, während die Albany, wie zu erwarten, gar nichts dafür übrig hatte.

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA:

Rassegna Petrarchesca. Nicola Zingarelli, *Per la storia interiore del Petrarca, la data fatale*; Derselbe, *Il Giubileo senza il Papa* (1350); Derselbe, *Quando e dove fu composta la canzone „Italia mia" del Petrarca*; Francesco Torraca, *Ancora della canzone „Italia mia"*; G. A. Cesareo, *Per la giusta collocazione di due sonetti di F. Petrarca*; *Fr. Petrarca, Le rime. Introduzione e note di* Egidio Bellorini; *Fr. Petrarca, Trionfi. Introduzione e note di* Carlo Calcaterra (Chiorboli).

BOLLETTINO BIBLIOGRAFICO:

Enrico Carrara, *Il „Diaffonus" di Giovanni del Virgilio.* — *Dante, Divina Comedie. Traducere de G. Coşbac: Infernal. Ediţie îngrijită şi comentată de* Ramiro Ortiz. — *Francesco Petrarca, Il mio segreto. Versione di* Luigi Agioli *con uno studio di* Orazio Mengoli. — Remigio Sabbadini, *Giovanni da Ravenna insigne figura d' umanista* (1343—1408). *Da documenti inediti*; Arnaldo Foresti, *Giovanni da Ravenna e il Petrarca.* — *Le poesie liriche di Basinio* (*Isottaeus*, *Cyris*, *Carmina varia*) *a cura di* Ferruccio Ferri. — Pierre de Nolhac, *Erasme et l'Italie.* — Mario Fraz, *Secentismo e Marinismo in Inghilterra: John Donne, Richard*

Crashaw. — Luigi Collino, *Il „Toni". Componimento giocoso piemontese del Settecento con alcuni esempi inediti o rari.* — T. Lucrezio Rizzo, *La poesia sepolcrale di G. Leopardi*; Cirillo Berardi, *Ottimismo leopardiano. Saggio critico.* — *Francesco Domenico Guerrazzi, Lettere familiari con Ricordi degli ultimi anni suoi, di* Gian Francesco Guerrazzi, *con ritratti e un facsimile.* — Maria De Camillis, *Domenico Gnoli.* — L. Fucile, *„La cetra d'Achille" e „Anticlo" di Giovanni Pascoli.* — Raffaele Corso, *Patti d'amore e pegni di promessa.*

ANNUNZI ANALITICI.

COMUNICAZIONI ED APPUNTI:

G. Bertoni, *Seconda nota sulla lingua degli antichi „rimatori siciliani".* Aus dem oben Ausgeführten (Gsli. S. 200 ff.) wird die dort schon angedeutete Folgerung gezogen: ein Gedicht, in dem ē und ō gleichzeitig mit ĕ und ŏ und mit ĭ, ī und ŭ, ū reimt, kann nicht von einem Süditaliener geschrieben sein, da dieser nicht ĕ und ŏ mit ĭ, ī und ŭ, ū reimen kann. Das wird auch durch Beispiele belegt. — Derselbe, *Polismagna.* Es wird unzweifelhaft nachgewiesen, daſs sich der Literat Carlo di San Giorgio mit diesem Namen bezeichnete, wie schon Antonio Cappelli 1864 vermutet hatte. Bertoni fügt auch einige Nachrichten über Carlos Verhältnis zu Borso d'Este hinzu. — G. Natali, *Il „brutto autore del bello"* gibt einige Nachrichten über den von Monti so bezeichneten Abate Giuseppe Spalletti, der 1765 ohne Namen einen durchaus nicht wertlosen „Saggio sopra la bellezza" veröffentlichte.

CRONACA:

Zeitschriften, kurze Mitteilungen, neuerschienene Bücher, Nachrufe für Marco Vattasso (V. Rossi), Paolo Negri (C. Calcaterra) und Umberto Benassi (A. Boselli).

BERTHOLD WIESE.

Zeitschriftenschau.

Analecta Bollandiana, t. XLIII (1925).

Heft I u. II. p. 1: Hippolyte Delehaye, Les recueils antiques des Miracles des saints (1. Les recueils grecs, 2. Les recueils latins). — p. 86: Martin Jugie, Les homélies Mariales attribuées à S. Grégoire le Thaumaturge. — p. 96: Paulus Grosjean, Henrici Abricensis Carmina hagiographica. I. Vitae S. Francisci exemplum Cantabrigiense (Hs. Cambridge, Dd. 11. 78 ‚Primus Franciscum scribit terrena sequentem'. Der Vf. will allmählich auch die übrigen Dichtungen des Henri von Avranches zum Abdruck bringen). — p. 112: Paul Grosjean, Un poème latin du XVIIe siècle sur les saints Irlandais honorés en Belgique (Hs. Brüssel 8530/34: ‚Patricio quantum derives semine semen'). — p. 122: Bulletin des publications hagiographiques.

Heft III u. IV. p. 241: Paulus Grosjean, Patriciana. — p. 261: Paul Peeters, Le „Passionnaire d'Adiabène". — p. 305: Hippolyte Delehaye, Les recueils antiques de Miracles de saints. II. Les recueils latins (Fortsetzung: Les Miracles de S. Julien et de S. Martin, Kritik der Libri

miraculorum Gregors von Tours). — p. 326: Robert Lechat, Note sur un manuscrit ascétique et hagiographique (Hs. im Besitz des Advokaten Edmon de Bruyn zu Brüssel). — p. 330: † Albertus Poncelet, Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Capitularis Novariensis. — p. 377: Bulletin des publications hagiographiques.

t. XLIV (1926). Heft I. u. II. p. 1: Hippolytus Delehaye, Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Scholae Theologicae in Chalce insula. — p. 64: Ders., La personnalité historique de S. Paul de Thèbes. — p. 70: Robert P. Blake et Paul Peeters, La Passion géorgienne des SS. Théodore, Julien, Eubulus, Malcamon, Mocimus et Salamanes. — p. 102: Maurice Coens, La Vie ancienne de sainte Godelive de Ghistelles par Drogon de Bergues. — p. 139: Bulletin des publications hagiographiques.

Heft III u. IV. p. 241: Hippolyte Delehaye, Hagiographie et archéologie romaine. — p. 270: Paul Peeters, La Passion arabe de S. ʿAbd al-Masīh. — p. 342: Hippolyte Delehaye, Les lettres d'indulgence colllectives. — p. 380: Bulletin des publications hagiographiques.

Archivum Romanicum, vol. X, Nr. 1/2 (Januar-Juni 1926).

p. 1: Carlo Tagliavini, Il dialetto del Comelico. — p. 201: Vittorio Bertoldi, Droghe orientali e surrogati alpini. A proposito di *saliunca*, di *valeriana* e di *denemarca*. Il valore storico-linguistico delle due aree di *spīcum* „lavanda". — p. 221: Michele Catalano, La tragica morte di Ercole Strozzi e il sonetto di Barbara Tonelli (zuerst in den Rime scelte de' Poeti Ferraresi antichi e moderni, Ferrara 1713, erschienen und jetzt endgültig der begabten Witwe des unglücklichen Dichters und Freundes eines Ariosto und Bembo, der 1508 in Ferrara ermordet wurde, zugeschrieben). — Vermischtes. p. 254: G. Bertoni, Friul. *nevore* „molto". — p. 255: R. Riegler, Zu den romanischen Affennamen (Typus ital. *mona*). — p. 258: Amerindo Camilli, Briciole Petrarchesche (zum Madrigal 52, zur Canzone 105 und zur ersten Strophe der Canzone 126). — p. 262: Carlo Calcaterra, Canzoni villanesche e villanelle (im Anschluſs an Gennaro Maria Monti, Le villanelle alla napoletana e l' antica lirica dialettale a Napoli, Città di Castello 1925). — Problemerörterungen. p. 290: Leo Spitzer, Die Geige — Die Ratte. — Rezensionen. p. 295: F. Rondolino, Il Piemonte preromano nei nomi dei suoi fiumi = Atti della Società Piemontese di Archeologia e Belle Arti, Torino 1925, vol. X, fasc. 2, p. 227—286 (P. Massia). — p. 297: Gustave Cohen, Le livre de conduite du régisseur et le compte des dépenses pour le Mystère de la Passion joué à Mons en 1501, publiés pour la première fois et précédés d'une introduction. Strasbourg 1925 (Ferdinando Neri). — p. 298: Aurelio de Llano Roza de Ampudia, Cuentos asturianos recogidos de la tradición oral. Madrid 1925 = Junta para amplificación de estudios y investigaciones cientificas. Centro de estudios históricos: Archivo de tradiciones populares. I. (R. Riegler). — p. 301: Edición Mœrlins: Colección de autores castellanos, Bd. 1/2: José M. de Pereda, Escenas montañesas. Bd. 3: Rubén Dario, Azul. Bd. 6: R. Cansinos Assens, El llanto irisado (cuentos) (derselbe). — p. 302: M. L. Wagner, Notes linguistiques sur l'argot barcelonais. Barcelona, Institut d'Estudis Catalans 1924 = Biblioteca filològica de l'Institut de la Llengua

catalana XVI. (B. Migliorini). — p. 303: Louis Cons, L'auteur de la farce de Pathelin = Elliott Monographs in the Romance Languages and Literatures (17), 1926 (Fernando Neri).

Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte, hgb. von Paul Kluckhohn und Erich Rothacker. Halle, Max Niemeyer.

II (1924), 2. Heft. p. 179: Hermann Nohl, Die mehrseitige Funktion der Kunst. — p. 193: Robert Petsch, Zwei Pole des Dramas. — p. 225: Werner Weisbach, Barock als Stilphänomen. — p. 275: Eduard Wechssler, Der deutsche Geist in der französischen Literatur des 19. Jahrhunders von Saint-Martin bis Bergson. — p. 302: Joseph Bernhart, Literatur zur Mystik.

Iberica. Zeitschrift für spanische und portugiesische Auslandskunde. Organ des Ibero-amerikanischen Instituts. Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt.

Band IV, Heft 1 (Oktober-November 1925).

p. 1: Das deutsche Institut in Coimbra. — p. 13: E. Schäfer, Bilder aus Sevilla: Der Alcázar. — p. 19: Alfred Schneider, Brasiliens Kautschukwirtschaft. — p. 24: F. H. Kluge, Zur Entwicklung der Sozialpolitik und der Sozialgesetzgebung in Spanien. — p. 33: Wirtschaftsleben. — p. 35: Kulturleben (Nachruf auf M. Gaspar y Remiro und auf Frau Caroline Michaelis de Vasconcellos). — p. 37: Deutsch-iberische Beziehungen. — p. 40: Schriftenschau.

Band IV, Heft 2 (Dezember 1925).

p. 41: R. Grossmann, Stätten und Landschaften in der Provinz Santander (Die Stadt Santander und ihre Umgebung. — Santillana del Mar. — Die „Biblioteca Menéndez y Pelayo“ in Santander). — p. 46: Otto Stutzer, Der deutsche Anteil an der geologischen Erforschung Kolumbiens. — p. 51: Gertrud Richert, Moderne katalanische Malerei. — p. 54: Wilhelm Giese, Die baskische Totenklage. — p. 58: Die spanische Sprache als Unterrichtsgegenstand (aus der Feder eines Deutschen in Buenos Aires). — p. 61: Wirtschaftsleben. — p. 67: Kulturleben (Kultureinrichtungen in iberischen Ländern. XV: Institut d'Estudis Catalans, Barcelona. — Neuentdeckte Werke von Eça de Queirós. — Nachruf auf António Sardinha u. a. m.). — p. 70: Deutsch-iberische Beziehungen. — p. 71: Schriftenschau.

Band IV, Heft 3 (Januar-Februar 1926).

p. 81: Ernst Schäfer, Francisco Pizarro und die Eroberung von Perú. — p. 90: Alfred Schneider, Brasilianische Baumwolle. — p. 94: W. Bock, António Teixeira Lopes (der gröfste lebende Bildhauer Portugals). — p. 102: R. Grossmann, Der deutsche Einschlag im Unterrichtswesen von Costa Rica. — p. 104: Wirtschaftsleben. — p. 107: Kulturleben (Kultureinrichtungen in iberischen Ländern XVI.). — p. 111: Deutsch-iberische Beziehungen. — p. 113: Schriftenschau.

Band IV, Heft 4 (März 1926).

p. 121: Georg Friederici, Die Städtegründung im kolonialen Spanisch-Amerika. — p. 124: Carlos Teichmann, Die Freihäfen in Uruguay, ein wirtschaftspolitischer Überblick. — p. 132: R. Grossmann, Beiträge zur

paraguayschen Literaturgeschichte. — p. 134: W. Giese, Die brasilianische Literatur in der kolonialen Zeit (1500—1750). — p. 136: Wirtschaftsleben. — p. 143: Kulturleben (Kultureinrichtungen in iberischen Ländern XVII. Das „Museu Etnológico Portugués“, Belém bei Lissabon. — Nachruf auf A. Bonilla y San Martín, den grofsen Freund deutschen Wesens. Kantehrung in Argentinien u. a. m.). — p. 150: Deutsch-iberische Beziehungen. — p. 151: Schriftenschau.

Band V, Heft 1/2 (April—Juni 1926).

p. 1: M. Artigas, Menéndez y Pelayo. — p. 4: R. Ménendez Pidal, Der Cid in der Geschichte. — p. 24: Adalbert Hämel, Schauspielerschicksale in Spanien im 16. und 17. Jahrhundert. — p. 30: Luis Seco de Lucena, Schönheit und kunstgeschichtliche Bedeutung der Alhambra. — p. 34: Ludwig Pfandl, Die Santiago-Legenden des Altars von Rothenburg (aus dem Jahre 1466 von dem aus Nördlingen stammenden Maler Friedrich Herlin). — p. 39: Werner Mulertt, Eine zeitgenössische Erzählerin der Montaña (Concha Espina de Serna, geb. 1877 in Santander, bekannt geworden durch ihre Romane La Esfinge Maragata [1913], El metal de los muertos [1920], auch ihre Pastorelas [1920] und Cuentos [1922]. Beurteilung ihrer Skizzen aus Deutschland, das sie in der Inflationszeit gesehen hat). — p. 44: F. H. Kluge, Die spanische Tagespresse. — p. 49: M. Lohse-Barrelet, Volkslieder und Volkstänze auf Mallorca (aus des Vfs. noch ungedruckter Hamburger Diss. 1922). — p. 59: W. Mann, Grundrichtungen der Kultur Lateinamerikas. — p. 67: Y. Pino-Saavedra, Die epische Dichtung im spanischen Amerika: Juan Zorrilla de San Martín (Würdigung des Epos Tabaré [1888]). — p. 74: Franz Hümmerich, Vasco de Gama und die Entdeckung des Seewegs nach Indien. — p. 82: Wilhelm Giese, Der realistische Roman in Portugal (Eça de Queirós, Teixeira de Queirós, J. Lourenço Pinto, Luís de Magalhães, Abel Botelho, Jaime de Magalhães Lima, C. Castelo Branco). — p. 89: F. H. Kluge, Venezuelas Wirtschaftslage 1925. — p. 92: Wirtschaftsleben. — p. 94: Kulturleben (Kultureinrichtungen in den iberischen Ländern XVIII. Das Museo Social Argentino. Universitätsstatistik. Nachruf auf den Baskenforscher Carmelo de Echegaray. Archäologische Tätigkeit Spaniens in neuester Zeit. Unterrichtswesen in Kolumbien u. a. m.). — p. 100: Deutsch-iberische Beziehungen. — p. 101: Schriftenschau.

Band V, Heft 3 (Juli—August 1926).

p. 105: B. Brandt, Der lateinamerikanische Mensch. — p. 113: A. Rein, Zur Geschichte des Panamá-Kongresses 1926. — p. 117: Alfred Schneider, Brasilianisches Schiffahrtswesen. — p. 123: W. Bock, Kunstausstellung in Rio de Janeiro 1925/26. — p. 126: Wirtschaftsleben. — p. 131: Kulturleben (Kultureinrichtungen in iberischen Ländern XIX. Museu Machado de Castro, Coimbra. Ehrung Menéndez Pidals. Nachruf auf den mallorkinischen Dichter Joan Alcover i Maspons. Das neue brasilianische Unterrichtsgesetz). — p. 133: Deutsch-iberische Beziehungen. — p. 134: Schriftenschau.

Band V, Heft 4 (September 1926).

p. 145: W. Mann, Die staatliche Volksschule in Chile. — p. 155: Wilhelm Giese, Der Dichter Guerra Junqueiro. — p. 160: Wirtschaftsleben. — p. 163: Kulturleben (u. a. Zur hispano-amerikanischen Archivkunde. Amtliche Lehrbücher in Zentralamerika. Trauerfeier für Frau Caroline Michaelis de



Vasconcellos in Porto). — p. 167: Deutsch-iberische Beziehungen. — p. 168: Schriftenschau.

Dazu das Beiblatt nr. 6/8 (1926): p. 1: Helmut Hatzfeld, Das Stilproblem bei Cervantes. — p. 8: R. Grofsmann, Zum metrischen Problem in der älteren spanischen Volksepik (sieht in den Cidversen vorwiegend akzentuierende Verse mit zweihebigem Rhythmus). — p. 15: A. Grossmann, Die Entwicklung des Hispanismus im Lehrplan der deutschen Universitäten. — p. 22: W. Greif, Die Spanische Reichsarbeitsgemeinschaft deutscher Philologen. — p. 26: W. Schulz, Spanienkunde und Unterricht. — p. 33: Alfred Günther, Spanisch im preufsischen Stundenplan. — p. 35: F. H. Kluge, Spanische Handelskorrespondenzlehrbücher und kaufmännische Praxis. — p. 41: Kosten einer Studienreise nach Spanien. — p. 43: Besprechungen: J. Brissa, Parnaso Español Contemporáneo. Barcelona, Maucci 1914 (W. Giese). — Artucio Ferreira, Parnaso Uruguayo 1905—1922. Barcelona, Maucci s. a. (Y. Pino-Saavedra). — J. Brissa, Parnaso Ecuatoriano, ebda. s. a. (derselbe). — p. 45: Schriftenschau. — p. 47: Mitteilungen (Auskunfts- und Vermittlungsstellen im Austausch mit Spanien in Barcelona, Madrid, Sevilla).

Beiblatt nr. 9 (1926): p. 49: R. Grossmann, Die nationale Philologie im spanischen Amerika. — p. 56: Besprechungen: A. Castro, El pensamiento de Cervantes. Madrid, Hernando 1925 (Y. Pino-Saavedra). — H. Petriconi, Die spanische Literatur der Gegenwart seit 1870. Wiesbaden, Dioskurenverlag 1926 (W. Giese). — W. Mulertt, Azorín (José Martínez Ruiz). Zur Kenntnis spanischen Schrifttums um die Jahrhundertwende. Halle, Max Niemeyer 1926 (Y. Pino-Saavedra). — Letras Españolas. Colección de obras selectas de nuestros autores clásicos publicados bajo la dirección de J. Hurtado y J. de la Serna y A. González Palencia. Madrid, Voluntad. — p. 38: Schriftenschau.

Band VI, Heft 1/2 (Oktober-Dezember 1926).

p. 1: Bernhard Schädel († 9. September 1926). — p. 12: R. Grossmann, Das Ibero-amerikanische Institut 1917—1926. — p. 21: Oskar Jürgens, Salamanca (ein Abschnitt aus seinem Buche: Spanische Städte, ihre bauliche Entwicklung und Ausgestaltung. Hamburg, L. Friederichsen & Co., 1926). — p. 28: Wilhelm Giese, Die Mauren in Südspanien. — p. 41: Gertrud Richert, Der Montserrat (ein Abschnitt aus ihrem Buche: Barcelona (1926). Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt). — p. 42: Franz Hümmerich, Gaspar de Gama da India. — p. 50: W. Giese, Neuerscheinungen auf dem Gebiete der spanischen und portugiesischen Kunstgeschichte. — p. 52: M. Schweigel, Die Ferienkurse in Santander im Sommer 1926. — p. 54: F. H. Kluge, Zur spanischen Wirtschaftspolitik. — p. 58: Wirtschaftsleben. — p. 62: Kulturleben (Kultureinrichtungen in iberischen Ländern XX. Die Universidad Bolivariana in Panamá. Plan eines amtlichen spanischen Technologischen Wörterbuches. Interamerikanischer Studentenaustausch. Französisch-südamerikanischer Professorenaustausch. Italienisch-argentinischer Kulturaustausch. Nachruf auf den früheren brasilianischen Minister des Äufseren Lauro Müller). — p. 65: Deutsch-iberische Beziehungen (span. Sektion auf dem XX. Allgem. Deutschen Neuphilologentag in Düsseldorf 1926. Spanische Ferienkurse des Ibero-amerikanischen Instituts. Förderung der Südamerikakunde durch die Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft. Institut für Deutsch-argentinische Kultur an der Universität Córdoba in Argentinien u. a. m.) — p. 70: Schriftenschau.

Modern Philology, vol. XXIII.

Nr. 1 (August 1925). p. 7: Alexander Haggerty Krappe, The sparrows of Cirencester (Die Kriegslist der Brandvögel zwecks Eroberung einer feindlichen Stadt (Brut Tysylio, Wace, Layamon, Gormond et Isembard, Saxo Grammaticus, Heimskringla, Nestorchronik, böhm. Chronist Hajek u. a.) ist sicher folkloristisch zu bewerten. Aber die Geschichte vom Anzünden der Eulennester durch die Krähen im Pantschatantra steht doch etwas abseits. Übrigens hat Vf. Benfey mifsverstanden; dieser notiert lediglich, dafs der Zug vom Auffinden dieses Feuers durch die Krähen beim nahen Hirtenlager in einigen Texten (hebr., griech.) fehlt (Pantsch. I, 382; II, 543). Er steht aber im Altsyrischen. Natürlich kommen auch im Griechischen die Eulen durch Feuer um (vgl. Stark [1697], p. 302 und Puntoni [1889], p. 222). Demnach bleibt des Vfs Satz unverständlich: „The episode of the crow burning the owls' nest is, however, not found in the Greek versions, where the nest of the wicked bird is destroyed by heavenly vengeance" (S. 13). Der Schlufs des Artikels, der auf mythologischer Basis jene Fälle vom Loslassen von Brandvögeln über die Felder, besonders Füchsen, Eichhörnchen, wohl zu Kultzwecken, mit unserem Motiv verknüpfen will, zieht etwas ganz Disparates herbei. So halte ich den Schlufs für verfehlt, dafs unsere Kriegslist beruhe „on a universal ceremony designed to quicken the growth of the crops. For this ritual certain birds and animals were chosen which, on account of certain peculiarities, were believed to be connected with thunder and fire". Es fehlt ein Hinweis auf die Darstellung unseres Motivs in Engl. Hist. Review XXXI, 98). — p. 17: William P. Shepard, Two Provençal tenzoni (I. *N'Alberts chausetz al vostre sen*, zwischen 1214 und 1218 in Italien entstanden, nach 6 Hss. ediert. II. *Amics Alberts tensos soven*, vielleicht etwas jünger, aber auch italien. Ursprungs, nach 4 Hss. herausgegeben, übersetzt und erklärt). — p. 29: Ruth Shepard Phelps, Sources of Lorenzo's Sacra rappresentazione (di San Giovanni e Paolo, ed. Attilio Simioni, Bari 1914, II, 71, nach den Acta Sanctorum, aber der Dichter folgt seinen Vorlagen nicht sklavisch, wie besonders seine Charakteristik der h. Agnes und Constantia zeigt). — p. 43: Lucile Wood Ferguson, The date of the Raccolta Aragonese (Bestätigung der These von Bianca Maria Scanferla, in Rass. bib. della lett. ital. XXI (1913), 248, dafs die Zusammenkunft zwischen Lorenzo de'Medici und Friedrich von Aragon mit gröfster Wahrscheinlichkeit ins Jahr 1476 zu setzen ist). — p. 47: Grace Frank, The early work of Charles Fontaine (aus Hs. Vat. Reg. lat. 1630 mit Epistres, chantz royaulx, ballades, rondeaulx et dixains, faictz à l'honneur de Dieu, gewidmet dem Kardinal von Chastillon, Odet de Coligny, also bisher unbekannte Jugenddichtungen, die den Dichter in ganz neuer Beleuchtung zeigen, der damals noch Marot's religiöse Überzeugung teilte und ihn im Streit mit Sagon verteidigte). — p. 61: Ernest H. Wilkins, The genealogy of the genealogical trees of the Genealogia deorum (Abdruck eines Abschnitts aus desselben Vfs. Werk über die 13 Stammbäume bei Boccaccio, das in sehr beschränkter Zahl für den Caxton Club 1923 in Chicago gedruckt wurde). — p. 203: A. R. Nykl, Arabic-Spanish etymologies (*cadamañas*, *abrochamiento* als Grufsausdrücke. — *zocodover*, nach Amador de los Ríos = mercado de caballerías). — Rezensionen. p. 105: T. Atkinson Jenkins, La Chanson de Roland. Oxford version, edited with notes and glossary. Boston, D. C. Heath & Co. 1924 (William

P. Shepard). — p. 109: Karl Vossler, Leopardi (J. E. Shaw). — p. 115: Lynn Thorndike, A history of magic and experimental science during the first thirteen centuries of our era. New York, Macmillan & Co. 1923 (George R. Coffman).

Nr. 2 (November 1925). p. 153: Colbert Searles, The first six decades of French seventeenth-century comedy. — p. 167: Albert Schinz, L'affaire de la Correspondance Générale de J.-J. Rousseau et la Société J.-J. Rousseau. — p. 201: H. F. Field, Comparative syntax and some modern theories of the subjunctive. — p. 225: Samuel Kroesch, The etymology of French *flanc* (nimmt statt germ. **hlanka* wegen des Geschlechtswechsels, der doch seine Parallelen hat und durch den Gedanken an *costatum* leicht herbeigeführt sein kann, lieber germ. *flanken* ‚sich rasch bewegen' an und vergleicht ein solches subst. *flank* mit ahd. *sweif* zu *sweifan* ‚schwingen'. Also „flank was thought of as something moving to and fro". Mir fehlt der Glaube daran). — p. 229: Kurze Anzeigen (u. a. Warnke's 3. Aufl. der Lais der Marie de France (1925). — Voretzsch, Einführung in das Studium der afrz. Literatur (1925). — Tobler-Lommatzsch, Altfrz. Wörterbuch I (1925). — Dorothy Turville, French feminine singular nouns dérived from Latin neuter plurals. Diss. New York, Columbia University (1925). — Pierre Champion, Ronsard et son temps (1925). — Rezensionen. p. 239: Frederick Charles Green, La peinture des mœurs de la bonne société dans le roman français de 1715 à 1761. Paris, Presses Universitaires 1924 (Algernon Coleman). — p. 242: Geoffroy Atkinson, Les relations de voyages du XVII[e] siècle et l'évolution des idées. Contribution à l'étude de la formation de l'esprit du XVIII[e] siècle. Paris, Éd. Champion 1925 (Arthur H. Nethercot). — p. 251: William Samuel Hendrix, Some native comic types in the early Spanish drama. The Ohio State University Bulletin, „Contributions in Languages and Literatures", Nr. 1. 1924 (J. P. Wickersham Crawford).

Nr. 3 (Februar 1926). p. 257: Ernest H. Wilkins, The pre-Chigi form of the Canzoniere of Petrarch (Studie zur ursprünglichen Anordnung von Petrarca's Canzoniere in zwei Abteilungen vor der endgültigen Form, in der Hs. Chigi L. V. 176, vgl. bereits Ruth S. Phelps, The earlier and later forms of Petrarch's Canzoniere, Chicago 1925). — p. 315: Mary W. Scott, Variations between the first and the final edition of Balzac's Les Employés (zuerst in Feuilletonform in La Presse 1837 erschienen). — p. 337: C. E. Parmenter, The authorship of La Grande Généalogie de Frippelippes (gegen Marot 1537 innerhalb des Streits Marot—Sagon gerichtet. Der Verfasser ist Macé Vaucelles). — p. 349: Alois Richard Nykl, Mexican-Spanish etymologies (*ayacotli* ist eine Bohnenart in Mexiko, aber frz. *haricot* hat trotz Nyrop's Ausführungen (1918) nichts damit zu tun. — *xoco-atl* „bittres Wasser" und *cacahuatl* „Kakaobohne"). — p. 355: Kurze Anzeigen (u. a. D. S. Blondheim, Les parlers judéoromans et la Vetus Latina (1925). — J. G. Robertson, Studies in the genesis of romantic theory in the eighteenth century, Cambridge 1923. — L. F. Mott, Sainte-Beuve, New York 1925. — Rezensionen. p. 372: C. Carroll Marden, Libro de Apolonio, Part II: Grammar, notes, and vocabulary. Princeton, Princeton University Press 1922 (Alois Richard Nykl). — Hennig Brinkmann, Geschichte der lateinischen Liebesdichtung im Mittelalter. Halle, Max Niemeyer 1925 (John G. Kunstmann).

Nr. 4 (Mai 1926). p. 407: H. M. Martin, Corneille's Andromede and Calderon's Las fortunas de Perseo (Wie Calderón Corneille's Héraclius benützt hat, so wird ein ähnlicher Gang für Corneille's Andromède, die spätestens 1650 erschien, und Calderón's comedia Las fortunas de Perseo y Andrómeda (1653 aufgeführt) aufgedeckt, wobei Ovid als gemeinsame Quelle natürlich eliminiert wird. Markante Abweichungen hiervon, selbst sprachliche Berührungen sprechen deutlich für die Priorität des Franzosen. Ob nun Calderón die französische Sprache selbst beherrscht hat, ist schwer nachzuweisen. Warum sollte es ihm aber in bestimmten Fällen nicht möglich gewesen sein, wenigstens annähernd selbst auf indirektem Wege (durch Vorübersetzer oder Nacherzähler) das herauszuholen, was ihm nötig schien? Die ganze Frage verdiente noch näher untersucht zu werden, wesentlich ist jedoch die Bekanntschaft Corneille's in Spanien). — p. 417: Joseph E. Gillet, The „Coplas del perro de Alba" (Abdruck des pliego suelto, Sevilla 1676, nach einem Exemplar der Pepysian Library des Magdalene College in Cambridge, dazu des Pleyto de los judéos con el perro de Alua s. l. a. in der Bibl. Nac. zu Madrid, nebst Einleitung und Anmerkungen. Die anderen Ausgaben waren ihm unerreichbar. Das Verzeichnis des Ferdinand Columbus zitiert eine solche vom Jahre 1524. Vgl. ferner J. Puyol, La pícara Justina, Madrid 1912, 286). — p. 491: Kurze Anzeigen, u. a. André Mary's nfrz. Übersetzung von Crestiens Erec und Yvain. — Les Classiques français du moyen âge. — Albert Wesselski, Märchen des Mittelalters [1925]. — R. V. Merrill, The platonism of Joachim Du Bellay [1923]. — Rezensionen. p. 505: H. Ashton, Lettres de Madeleine Pioche de La Vergne, Comtesse de La Fayette, et de Gilles Ménage publiées d'après les originaux, avec une introduction, des notes et un index. London, Hodder & Stoughton 1924 (Colbert Searles).

Modern Philology, vol. XXIV.

Nr. 1 (August 1926). p. 1: Hayden Boyers, Cleavage in Bertran de Born and Dante (Zu Bertran's *fendutz per bustz tro a·ls braiers* als weiteres Argument dafür, dafs Dante den Provenzalen gekannt und dies Motiv grausig im Inferno XXVIII ausgestaltet hat). — p. 5: Clark H. Slover, William of Malmesbury's „Life of St. Patrick" (es wird der Versuch gemacht, da die Vita s. Patricii Wilhelms verloren gegangen ist, an der Hand der Auszüge bei John Leland, De rebus Britannicis collectanea [ed. T. Hearne, London III (1774), 273 ff.] die Vorlage festzustellen, in der Glastonbury als Todesort des h. Patrick hingestellt wird: es wird die Tertia Vita S. Patricii sein, die auf einen in Irland entstandenen Archetypus zurückgeht. Daneben benutzte er anderes Material aus einer der Secunda und Quarta Vita nahestehenden Quelle, um seine Darstellung aufzufüllen, auch steuerte er manches zur Ausgestaltung der Tradition und der Interessen der Abtei von Glastonbury bei). — p. 21: Charles H. Livingston, Le mal saint Leu (gemeint ist Fallsucht oder Epilepsie. Die Verknüpfung mit dem h. Lupus, Erzbischof von Sens [† 623], ergibt sich klar aus einer Episode der altfrz. Vie de s. Leu in Versen aus dem 14. Jhdt. [P. Meyer, Hist. litt. XXXIII (1906), 361], aber die Überlieferung selbst wird gewifs viel älter und rein volkstümlich sein). — p. 27: Arpad Steiner, Calderón's Astrólogo fingido in France (Thomas Corneille entnahm

den Stoff zu seinem Feint Astrologue nicht direkt Calderón's comedia, sondern verknüpfte diese mit der sieben Jahre vorher erschienenen Episode von den Aventures du Marquis François innerhalb des Romans Ibrahim ou l'Illustre Bassa [1641] der M[lle] de Scudéry. Ihr gebührt demnach, was Martinenche, La comédie espagnole en France de Hardy à Racine [1900], dem Dichter im Vergleich zu seiner span. Quelle zuschreibt: „Thomas Corneille y montre parfois plus de simplicité dans l'intrigue et une couleur plus française". Einen Nachhall dieses Stoffes, durch Corneille vermittelt, bietet Voltaire's Lustspiel Les Originaux [1732], so dafs Voltaire indirekt doch auch Calderón verpflichtet ist). — Rezensionen. p. 121: Paget Toynbee, Le opere di Dante Alighieri, 4ª edizione. Oxford 1921 (Ernest H. Wilkins). — p. 122: Laura A. Hibbard, Mediæval romance in England. A study of the sources and analogues of the non-cyclic metrical romances. New York, Oxford University Press 1924 (John M. Manly). — p. 124: Eduard Hoffmann — Krayer, Volkskundliche Bibliographie. 1919—24 (Arches Taylor).

Nr. 2 (November 1926). p. 129: N. H. Clement, An aspect of the world-conquest motif (über die Idee des Weltimperiums, über die bereits F. Kampers [1901] gehandelt hat, in der Alexandersage, im Prosalancelot, Orlando innamorato, bei Rabelais, Gargantua c. 33, aber die Stelle aus Corneille's Cid II, 529 ff. pafst nicht recht in diesen Rahmen. Ein schiefes Urteil wird S. 133 über das Iter Alexandri Magni in Orientem gefällt, falls überhaupt der Vf. hier nicht etwa die Epitome Julii Valerii im Auge gehabt hat: „His work was one of the sources of the Itinerarium [sic] Alexandri, composed toward the middle of the fourth century, through which the peoples of the west and northwest of Europe became acquainted with the fabulous history of Alexander." Vf. hätte auch die Varianten von Peitsche, Ball und Geldsack aus dem Alexanderbrief in den Rezensionen verschiedener Sprachen erörtern können). — p. 141: Dorothy Schons, Some obscure points in the life of Sor Juana Inés de la Cruz (Juana de Asbaje mufste ins Kloster, um sich der im öffentlichen Leben herrschenden Unsittlichkeit zu entziehen, zumal sie durch Schönheit wie Gelehrsamkeit als monstruo de la naturaleza auffiel. 25 Jahre später, auf der Höhe ihres Ruhmes als décima musa stehend, verzichtete sie auf jegliche literarische Betätigung und wandte sich der Askese zu, nachdem ihre Werke in Spanien gedruckt zu werden begannen und ihre geistliche Umgebung selbst das Schreiben von comedias für die Volksfeste zu verpönen Anlafs genommen hatte; in ihrem Entschlufse [1693] bestärkten sie innere Zweifel wie äufsere Nöte ihrer Heimat. Zwei Jahre darauf raffte sie ihre aufopfernde Liebestätigkeit inmitten einer Pest dahin). — p. 163: Robert Valentine Merrill, A note on the italian genealogy of Du Bellay's Olive, sonnet CXIII (der Platonismus und die Klage über die flüchtige Zeit in Petrarca's 355. Sonett wiederholt sich in Sannazaro's Arcadia [ed. Scherillo, Torino 1888, 157], in den Rime diverse des Bernardino Danielli und aus dieser Tradition nebst Stimmung ist sicher Du Bellay's 113. Sonett seiner Olive zu verstehen. Der Vf. ergänzt so den Aufsatz von J. Vianey über deren italienische Quellen, in Annales nationales d'histoire 1900, 71 ff). — p. 167: Arpad Steiner, Glosses on Du Bellay (I. „Heureux qui comme Ulysse" unter Catull's Einflufs. — II. Du Bellay's conception of the ideal poet (aufser Horaz sind auch Angeriano's Distichen De vero poeta für ihn fruchtbar gewesen). — Rezensionen. p. 221: Alfred

Hoare, An Italian Dictionary. Second edition. Cambridge, Univ. Press 1925 (Rudolph Altrocchi). — p. 233: F. J. Tanquerey, L'évolution du verbe en anglo-français (XIIe—XIVe siècles). Paris, Champion, 1915 (Henry E. Haxo). — p. 239: Kurze Nachrichten (u. a. Mélanges d'histoire du moyen âge offerts à M. Ferdinand Lot par ses amis et ses élèves [1925]. W. Foerster, Altfrz. Übungsbuch, 6. Aufl. [1921]. Sammlung roman. Übungstexte I—VI. Victor Depta, Pedro Calderón de la Barca. Leipzig, Quelle & Meyer, 1925. C. H. C. Wright, Background of modern French literature. Boston, Ginn & Co., 1926).

Neophilologus XI (1925/26).

1. Lieferung. p. 1: S. Eringa, La versification de la Sainte Eulalie (noch Widerstreit zwischen rhythmischem System und Silbenzählung. „Si l'auteur de la cantilène n'observe pas strictement la loi de l'égalité du nombre syllabiques, il assure le rythme des vers en donnant aux accents secondaires une place relativement fixe et en affermissant le mouvement de la fin du vers." Doch bleibt abzuwarten, ob nach den Theorien von Koschwitz, Fr. d'Ovidio und S. Eringa sich die metrische Form der Kantilene nicht noch einfacher im Anschlufs ans lat. Sequenzenvorbild deuten läfst). — p. 8: Gustave L. van Roosbroeck, Poems erroneously attributed to Chapelain, Corneille, J. B. Rousseau, La Fontaine etc. — Besprechungen. p. 56: Elliott Monographs in the Romance languages and literatures 13—16. Princeton, Univ. Press 1923/24 (K. Sneyders de Vogel). — p. 56: Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau, t. XV (1923) (K. R. Gallas). — p. 67: G. Panconcelli-Calzia, Die experimentelle Phonetik in ihrer Anwendung auf die Sprachwissenschaft. 2. Aufl. Berlin, W. de Gruyter & Co., 1924 und Jörgen Forchhammer, Die Grundlage der Phonetik, Heidelberg, Carl Winter, 1924 (A. Abas). — p. 72: Kurze Anzeigen (u. a. U. Schwendener, Der Accusativus cum Infinitivo im Italienischen. Berner Diss. 1923. — J. Schmidt, Span. Grammatik für sprachlich Vorgebildete; ders., Span. Lesebuch mit Übungen; ders., Auswahl span. Gedichte. Frankfurt a. M., Diesterweg, 1924). — Selbstanzeigen (P. Fabriek, La construction relative dans Chrétien de Troyes. Groninger Diss.; Amsterdam, H. J. Paris 1924. E. Roche, La Censure en Hollande pendant la domination française [1811—1813]. Groninger Diss.; La Haye, Daamen, 1923. H. E. A. Velthuis, Théophile Gautier. L'homme—L'artiste. Groninger Diss.; Middelburg, G. W. den Boer, 1924). — Neuerscheinungen und Zeitschrifteninhalt.

2. Lieferung. p. 81: A. Borgeld, Verbreiding en verbinding van eenige anecdoten en vertellingen. I. (Erörterung folgender Motive: Wein aus Bierfafs holen (Betrug der Wirtin) — Katze mit der Kerze (plus valet natura quam nutritura), vgl. Cosquin's Studie, Markolfbuch, Schwankliteratur etc.). — p. 101: A. Buytendorp, Quelques mises au point sur Philippe Quinault. I. — p. 135: Herkenrath, Carmina Burana Nr. 36 und Nr. 174 (Interpretation und Textbesserung beider Gedichte = Liebesgesang + Travestie. In unserer bevorstehenden Neuedition der Carm. Bur. erörtern wir die oft beachtenswerten Vorschläge des Vfs.). — Besprechungen. p. 141: Karl Warnke, Die Lais der Marie de France nebst einem Anhange Der Lai von Guingamor hgb. von Peter Kusel. Dritte verbesserte Auflage. Halle, Max Niemeyer 1925 (E. Hoepffner).

— p. 150: F. C. Roe, Taine et l'Angleterre. Paris, H. Champion 1923 (R. Wiarda). — p. 160: Zeitschrifteninhalt.

3. Lieferung. p. 161: A. Borgeld, Verbreiding en verbinding van eenige anecdoten en vertellingen. II. (Motive: Suppenessen ohne Löffel, die gedrehte Schüssel, den ganzen Käse essen). — p. 179: J. J. Salverda de Grave, Le double développement de *e* ouvert dans lat. *bene* (frz. *ben* kann nicht die tonlose Entwicklung darstellen. Durch die Untersuchung der *ben*- und *bien*-Linie, namentlich im Süden, auf Grund des Atlas lingu. kommt der Vf. zu dem Ergebnis: „je vois dans *ben* et *bon*, non pas des formes non-diphtonguées, mais des réductions d'anciens *been*, *boon*, antérieurs à la dissimilation qui en a fait *bien*, *buen*"). — p. 187: A. Buytendorp, Quelques mises au point sur Philippe Quinault. II. — p. 194: G. van Poppel, Die Fioretti in deutschem Gewande (über die vier neuesten Verdeutschungen der Fioretti des h. Franziskus von Assisi durch O. von Taube (1908), G. Binding (1919). O. Kunze (1921), H. Schönhöffer (1921); die letztere ist die zuverlässigste, Binding nimmt die niedrigste Stufe ein). — p. 207: L. P. H. Eijkman, The soft palate and nasality. — p. 218: Jos. Schrijnen, Een nominativus absolutus in het oud-latijn. — Besprechungen. p. 226: Edmond Faral, Les arts poétiques du XIIe et du XIIIe siècle. Recherches et documents sur la technique littéraire du moyen âge. Paris, Champion 1924 (A. W. de Groot). — p. 235: Selbstankündigung (W. L. van Beekom, De la formation intellectuelle et morale de la femme d'après Molière. Groninger Diss.: Paris, Louis Arnette 1923). — p. 236: Zeitschrifteninhalt.

4. Lieferung. p. 241: A. Borgeld, Verbreiding en verbinding van eenige anecdoten en vertellingen. III. (Motive: grofse und kleine Fische, Zwiesprache mit Fisch). — p. 251: E. C. van Bellen, Sur le roman noir (aus Anlafs des Buches von Alice M. Killen, Le roman terrifiant ou roman noir, de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. Paris, Ed. Champion 1924). — p. 277: L. P. H. Eijkman, The soft palate and nasality (Nachtrag zu Neoph. XI, 207 ff.). — p. 280: A. J. Egelie, *Aliud est, si.* — Vermischtes. p. 283: K. Sneyders de Vogel, Zu Romania LI (1925), 203—253 (zu L. Foulet's Beispielen von surcomposition, z. B. *j'ai eu fini*, *j'ai été venu*, *je suis eu tombé*). — Besprechungen. p. 285: Revue de linguistique romane p. p. la Société de Linguistique romane, I, Nr. 1/2 (Januar-Juni 1925). Paris, Champion (J. J. Salverda de Grave). — p. 287: Thérèse Labaude-Jeanroy, La question de la langue en Italie. Paris, Champion 1925 (derselbe). — p. 289: G. Cayron, Le français classique. Lexique de la langue du XVIIe siècle. Paris, Henri Didier 1923 (K. R. Gallas). — p. 290: Gonzalo Correas, Vocabulario de refranes y frases proverbiales y otras fórmulas comunes de la lengua castellana. 2^a^ ed. Madrid 1924 (C. F. A. van Dam). — p. 293: K. Pietsch, Spanish Grail Fragments, I: Texts. II: Commentary = The modern philology monographs of the University of Chicago 1924—25 (K. Sneyders de Vogel). — p. 299: Hermann Ammann, Die menschliche Rede. Sprachphilosophische Untersuchungen. Lahr i. B., Moritz Schauenburg 1925 (Jos. Schrijnen). — p. 301: Paul Kretschmer, Die indogermanische Sprachwissenschaft. Eine Einführung für die Schule. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht 1925 (derselbe). — p. 302: A. Meillet et J. Vendryes, Traité de grammaire comparée des langues classiques. Paris, Champion 1925

(A. W. de Groot). — p. 305: Selbstanzeigen (C. Kramer, André Chénier et la poésie parnassienne. Leconte de Lisle. Groninger Diss.; Paris, Champion 1925. G. G. Ellerbroek, Observations sur la langue de l'Histoire Universelle de Théodore-Agrippa d'Aubigné. Amsterdamer Diss. 1925. W. H. Moll, Über den Einflufs der lateinischen Vagantendichtung auf die Lyrik Walthers von der Vogelweide und die seiner Epigonen im 13. Jahrhundert. Amsterdam, H. J. Paris 1925. A. Meijboom, Die Pilgerfahrt des träumenden Mönchs, nach der Kölner Hs. hgb. Bonn und Leipzig, Kurt Schroeder 1926). — p. 308: Neuerscheinungen. — p. 312: Zeitschrifteninhalt.

Philological Quarterly. A Journal devoted to scholarly investigation in the Classical and Modern Languages and Literatures. Published at the University of Jowa. Jowa City, Jowa.

vol. I. Nr. 1 (Januar 1922). p. 56: Colbert Searles, La Fontaine's imitation.

Nr. 2 (April 1922). p. 81: Hardin Craig, Some problems of scholarship in the literature of the Renaissance, particularly in the English field. — p. 117: F. O. Reed, Spanish usages and customs in the seventeenth century as noted in the works of Lope de Vega (Der interessante Gegenstand verdiente sicherlich eine Monographie. Hier erhalten wir lediglich eine Vorstudie über Medizinisches, Alltagsleben, Stände, Spiele und Feste, Gerichtliches, Geldwesen u. a. m.). — p. 137: Gustave L. van Roosbroeck, A prologue for Voltaires Artemire. — p. 147: Herbert H. Vaughan, The influence of non-Latin elements on the tonic vowel in Italian dialects.

Nr. 3 (Juli 1922). p. 192: Emilio Goggio, Dante interests in nineteenth century America (Ticknor stand im Vordergrunde, dann Longfellow, Edward Everett, Thomas Parsons als Übersetzer.)

Nr. 4 (Oktober 1922). p. 241: Charles E. Young, Marriage in the contemporary French drama. — p. 258: E. K. Rand, A Vademecum of liberal culture in a manuscript of Fleury (heute cod. Leidensis Vossianus lat. Q. 86, s. IX.). — p. 301: Alexander Haggerty Krappe, Note on Bandello, Parte I, Novella 14 (Bandello bekam die Anregung hierzu durch Boccaccio und eine Stelle aus Ovids Ibis v. 529/30 nebst Scholien).

vol. II. Nr. 1 (Januar 1923). p. 38: Ralph E. House, The present status of the problem of authorship of the Celestina (über die Erweiterungen und Zusätze der Edition Sevilla 1502. Das Argument der Identität des Stils für die Annahme eines einzigen Verfassers müsse fallen. Das Problem der Verfasserschaft selbst harre der endgültigen Lösung). — p. 56: Hardin Craig, Terentius Christianus and the Stonyhurst Pageants (Spiel des Holländers Cornelius Schonaeus (Cornelis van Schoon), 1540—1611, als Vorbild). — p. 63: Charles Frederick Ward, The writings of a fifteenth century French patriot, Jean (II) Juvénal des Ursins (1388—1473, der am Hofe Karls VII. lebte, 1432 Bischof von Beauvais und 1449 Erzbischof von Reims wurde. Würdigung seiner geschichtlich-politischen Kundgebungen, vgl. auch Gr. Grdr. II, 1, 1167).

Nr. 2 (April 1923). p. 158: Besprechung: Ulrich Leo, Studien zu Rutebeuf = Beih. 67 zur ZfrPh. Halle, Max Niemeyer 1922 (Lucy M. Gay).

Nr. 3 (Juli 1923). p. 173: Alexander Bell, The West Saxon genealogy in Gaimar (über den Übergangsprolog zu Gaimar und Diskussion der genealogischen Angaben in v. 819—854). — p. 209: Gustave L. van Roosbroeck, A quarrel of poets: Voltaire, Moncrif, and Roy. — p. 229: John C. Blankenagel, Heine on French romantic dramatists.

vol. III. Nr. 1 (Januar 1924). p. 23: B. V. Crawford, Teaching by dialogue (Alfred, Aelfric, Colloquia des Erasmus, Il Cortegiano des Castiglione, ital. Einflüsse auf England. In der Einleitung hätten manche Beispiele aus der lat. Mönchsliteratur gestreift werden können). — p. 48: Charles E. Young, Hints on the social drama of Duma fils and Augier in the plays of Scribe. — p. 58: George B. Watts, François Gacon and his enemies.

Nr. 2 (April 1924). p. 81: Ralph E. House, Margaret Mulroney, Ilse G. Probst, Notes on the authorship of the Celestina (Fortsetzung zu Philological Quarterly II, 38 ff., indem zwei Schülerinnen mit House selbst auf Grund sprachlich-stilistischer Kriterien zu festeren Resultaten zu kommen trachten. Die Zusätze der Edition 1502 unterscheiden sich im Akt I und II—XVI, es besteht die Vermutung, dafs Alonso de Proaza ihr Verfasser war). — p. 132: M. C. Baudin, Les suicide dans le drame français contemporain. — p. 160: Besprechung: Hilding Kjellman, Le troubadour Raimon-Jordan. Uppsala-Paris 1922 (F. O. Reed).

Nr. 3 (Juli 1924), p. 192: John M. Hill, Some unpublished verses of Armendariz (aus Hs. Madrid, Bibl. nac. 3700 f. 69).

Nr. 4 (Oktober 1924). p. 267: Edward G. Cox, Classical traditions in medieval Irish literature.

vol. IV. Nr. 1 (Januar 1925). p. 25: Albert Stanburrough Cook, Odyssey, seventh book, as known to Petrarch (nach der lat. Übersetzung des Pilatus, die hier abgedruckt wird). — p. 75: Maurice Baudin, L'Américain dans le théâtre français. — p. 93: Besprechungen: Marion Y. H. Aitken, Étude sur le Miroir ou les Evangiles des Domnées de Robert de Gretham, suivie d'extraits inédits. Paris, Champion, 1922 (Lucy M. Gay). — Louis Allard, La comédie de mœurs en France au XIX[e] siècle. I. De Picard à Scribe (1795—1815) = Harvard Studies in Romance Languages, vol. V. Harvard University Press 1923 (Ch. E. Young). Atkinson Jenkins, La Chanson de Roland, Oxford Version. Edition, notes and glossary. New York, Heath & Co., 1924 (ders.).

Nr. 2 (April 1925). p. 121: E. Allison Peers, The influence of Ossian in Spain (Die erste span. Übersetzung erschien von Alonso Ortiz, Valladolid 1788 [nur Band I], dann kam 1800 Montengón's Fingal y Temora [auch nur der I. Band), der die italien. Fassung des Cesarotti [2. Aufl. 1783] benutzte, ferner gab 1804 José Marchena einige Proben in den Variedades de ciencias, literatura y artes, freie Versbearbeitungen. Unter Ossian's Einflufs schreiben José María de Heredia, Saavedra Duque de Rivas, Espronceda, Boix u. a.). — p. 180: Alexander Haggerty Krappe, Two ancient parallels to Aucassin et Nicolette VI, 34—40 (Keines der vom Vf. herangezogenen Zitate aus Aeneis VI, 305 ff. und Seneca's De beneficiis III, 16, 3 hat etwas mit der Chantefable

zu tun. Dafs der Dichter gar für seine Mischung von Vers und Prosa [im Orient sehr gebräuchlich] des Boethius Consolatio philosophiae vor Augen gehabt haben soll, ist nichts weiter als ein müfsiger Einfall). — Besprechungen. p. 184: W. A. Nitze and E. P. Dargan, A history of French literature. New York, Henry Bolt & Co., 1922 (Charles E. Young). — p. 188: Alexander Mac-Laren Witherspoon, The influence of Robert Garnier on Elizabethan drama. Yale University Press 1924 (H. C.). — p. 190: E. Allison Peers, Angel de Saavedra, Duque de Rivas. A critical study = S. A. Revue Hispanique LVIII (1923) (Ralph E. House).

Nr. 3 (Juli 1925). p. 193: John G. Parry, Celtic tradition and the Vita Merlini (Der Wahnsinn und die Prophetenrolle des Merlinus Silvester in der Galfrid von Monmouth zugeschriebenen Vita Merlini findet einige Parallelen in der kelt. Literatur von Schottland [Geschichte von Lailoken], Wales [Anspielungen] und in Irland [Wahnsinn des Suibhne]. Aber die Priorität solcher Überlieferungen vor Galfrid steht nicht fest. Dafs das Lachen Merlins bei verschiedenen Gelegenheiten, wo sich seine angebliche Einfalt als glänzende Divination bewährt, der allgemeinen Schwankliteratur [vgl. z. B. die Figur Markolfs im bekannten Volksbuch] angehört, ist längst erkannt worden). — p. 224: Colbert Searles, Discours à Cliton (sur les Observations du Cid). — p. 241: John van Horne, Notes on sixteenth century Spanish narrative poets (anspruchslose Bemerkungen zur Komposition, z. B. Einschiebung phantastischer Episoden). — Besprechungen. p. 287: Neil Cole Arvin, Eugène Scribe and the French theatre 1815—1860. Cambridge, Harvard University Press, 1924 (Charles E. Young). — Paul Studer and E. G. R. Waters, Historical French reader, medieval period. Oxford University Press, American Branch, New York 1924 (derselbe).

Nr. 4 (Oktober 1925). p. 351: Frederick A. Pottle, The part played by Horace Walpole and James Boswell in the quarrel between Rousseau and Hume. — p. 373: Elliott M. Grant, Théodore de Banville as a poet of revolt. — Besprechung. p. 384: Remigio Sabbadini, Giovanni da Ravenna, insigne figura d'umanista (1343—1408). Como, Ostinelli 1924 (B. L. Ullman).

vol. V. Nr. 1 (Januar 1926). p. 20: W. A. Oldfather, A Fleury text of Avianus (vgl. Philol. Quarterly I (1922), 258 über die Hs. Leiden Voss. lat. Q. 86. Genaue Information über die Überlieferung der Fabelsammlung Avianus. Möge des Vfs. angekündigte Neuedition bald erscheinen). — p. 29: Adolphe J. Dickman, Le rôle du surnaturel dans les Chansons de geste (Hinweis auf des Vfs. noch ungedruckte Dissertation, hier lediglich eine allgemeine Einleitung). — p. 35: Oliver M. Johnston, Interpretation of the first canto of Dante's Divina Commedia („The allegory gives au outline of the entire poem"). — p. 44: Cornelia C. Coulter, Boccaccio's acquaintance with Homer (lat. Übersetzung des Griechen Leonzio Pilato, vgl. sonst O. Hecker, Boccaccio-Funde, S. 137 ff. über des Florentiners griech. Bestrebungen und Homerzitate). — p. 78: Joseph E. Gillet, The „Egloga sobrel Molino de Vascalon" (aus Hs. Madrid, Bibl. nac. 4119 f. 199, vgl. Revue hisp. XIX (1908), 58., Reproduktion des Originals aus der Wende des 16. Jhdts.). — Besprechungen. p. 90: Theodor Menzel, Türkische Märchen. Hannover, Heinz Lafaire 1923 (Alexander Haggerty Krappe). — p. 92: Franklin Edgerton, The Panchatantra recon-

structed = American Oriental Series II. III. New Haven, Connecticut 1924 (Franklin H. Potter). — p. 95: Karl Voretzsch, Einführung in das Studium der altfrz. Literatur. 3. Aufl., Halle, Max Niemeyer 1925 (Ch. E. Young). — Alfred Mortier, Ruzzante, un dramaturge populaire de la Renaissance italienne. I. Paris, Peyronnet 1925 (derselbe).

Nr. 2 (April 1926). Maurice Baudin, L'Américaine au théâtre. — Besprechungen. p. 187: Stephen Gaselee, An anthology of medieval Latin. New York, Macmillan & Co., 1925 (Henry Grattan Doyle). — p. 189: Erwin K. Mapes, L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. Paris, Champion, 1925 (A. J. Dickman).

Nr. 3 (Juli 1926). p. 258: Aaron Schaffer, Chateaubriand's reading during his „émigration". — Vermischtes. p. 273: Gustave L. van Roosbroeck, Roy's portrait of Moncrif. — p. 276: Olav K. Lundeberg, Colle identified as a collaborator on the Anecdotes dramatiques (Paris 1775). — p. 281: J. M. Carrière, Anatole France and Copernicus. — p. 281: ders., An old acquaintance of Maurice Donnay. — Besprechungen. p. 287: A. C. L. Brown, The Grail and the English Sir Perceval = Mod. Phil. XVI —XXII (1919—24) (Archer Taylor). — p. 288: George Tyler Northup, An introduction to Spanish literature. University of Chicago Press 1925 (R. E. House).

Nr. 4 (Oktober 1926). p. 306: Norman L. Willey, *c* and *z* in American Spanish (Kritik der Theorien von Menéndez Pidal, Ford und Marden).

Revista de la biblioteca, archivo y museo. Ayuntamiento de Madrid. Administrador: F. Díaz Galdós.

Año I. Nr. 1 (Enero 1924). Geleitwort von Ricardo Fuente. Leitaufsätze: p. 5: Francisco Rodríguez Marín, Cervantes y el mentidero de San Felipe. — p. 13: José Pérez de Barradas, Introducción al estudio de la prehistoria madrileña. — p. 36: Manuel Machado, La „Niña de Plata", de Lope, refundida por Cañizares. — p. 46: Agustín Millares Carlo, Indice y extractos del Libro horadado del Concejo madrileño (siglos XV—XVI). — Vermischtes. p. 102: T. Díaz Galdós, Un autógrafo de Calderón (Auto Psiquis y Cupido im Archivo Municipal). — p. 105: R. de Llorens, Monetario en Madrid (17 a 25 de Enero de 1495). — p. 106: F. Morales de Setién, El hato de las Compañías cómicas a fines del siglo XVIII. — p. 108: M. Muñoz Rivero, Nota acerca de Vera Tassis y de su Historia de Nuestra Señora de la Almudena (Madrid: Francisco Sanz 1692). — Rezensionen. p. 111: Zacarías García Villada, Paleografía española. Madrid, Blass, 1923 (A. Millares Carlo). — p. 113: A. Paz y Melia, Series de los más importantes documentos del Archivo y Biblioteca del Excmo. Sr. Duque de Medinaceli. Segunda serie, bibliográfica. Madrid, Blass, 1924 (derselbe). — p. 114: Homenaje del Ayuntamiento de Madrid al impresor Joaquín Ibarra (1725—1785). Madrid, Impr. Municipal, 1923 (R. García Pérez). — p. 116: Ant. Liñán y Verdugo, Guía y avisos de forasteros que vienen a la corte (Neudruck der ed. princeps 1620). Madrid 1923 (A. Millares Carlo). — p. 117: Esteuart Erskine, Madrid past and present. London, John Lane, 1922 (F. Morales de Setién). — p. 119: Zacarías García Villada,



San Isidro Labrador en la historia y en la literatura. Madrid, „Razón y Fe“, 1922 (J. Vergara y Segovia). — p. 120: Bibliografía madrileña. — p. 127: Catálogo de los mss. de la Bibl. Municipal (Anfang).

Revue des Études Hongroises et Finno-ougriennes. Artikel, die den Romanisten angehen:

Bd. II. Nr. 2/3 (April—September 1924). p. 89: Henri Tronchon, Helvétius (De l'Esprit), jugé par un Voltarien de Hongrie. — p. 117: Alexandre Eckhardt, Le „Contrat social“ en Hongrie. — p. 186: Alexandre Eckhardt, Les origines danubiennes de Ronsard. — p. 192: Géza Birkás, Les Hongrois dans la Chanson de Roland (vgl. L. Karl, La Hongrie et les Hongrois dans les chansons de geste = Revue de langues romanes 1908 und Boissonnade's Bemerkungen. Hinweis auf die feindliche Haltung der Ungarn den ersten Kreuzfahrern gegenüber und auf die heidnischen Söldnerdienste der Petschenegen (Pinceneis). — p. 196: Arthur Weber, Deux poèmes français d'Abraham Barcsai (1742—1806). — p. 199: Lajos Rácz, La logique de P. de la Ramée en Hongrie. — p. 202: E[ckhardt], André Dudits, humaniste hongrois (vgl. Pierre de Nolhac, Ronsard et l'humanisme [1921]). — p. 229. Besprechung: N. Serban, Pierre Loti. Sa vie et son œuvre. Paris, Presses Françaises, 1924.

Bd. III (1925). Nr. 1/2. p. 11: Lajos Rácz, L'inspiration française dans le protestantisme hongrois. I. — p. 21: Béla Tóth, Un apôtre français de Petöfi: Thalès Bernard. — p. 36: Arthur Weber, Don Juan en Hongrie. — p. 51: Vilmos Tolnai, Les origines du *coche* (ungar. *kocsi*, gegen K. Titz, der tschechischen Ursprung behauptete. Die histor. Beweisführung ist überzeugend).

Nr. 3/4. p. 165: Henri Tronchon, Les débuts de la littérature hongroise en France. — p. 231: Alexandre Eckhardt, Les Français en Hongrie pendant la Révolution. — p. 255: Lajos Rácz, L'inspiration française dans le protestantisme hongrois. II. — p. 269: Jenö Kastner, Le passé et l'avenir des études italiennes en Hongrie. — p. 280: Alexandre Eckhardt, La Manekine, fille de Salomon, roi de Hongrie (über die altfrz. Prosafassung des Jean Wauquelin [1440—50] und dessen Abweichungen von der Version des Philippe de Remi, auch über seinen Gönner Jean de Croy, der aus genealogischen Gründen diese Übertragung veranlafste).

Bd. IV (1926). Heft 1/4. p. 29: Elemér Czászar, Les rapports de l'Académie Hongroise des Sciences avec l'Académie Française. — p. 158: Béla Zolnai, Sources italiennes d'une ballade hongroise (mit dem Stoffe von Shakespeare's Measure for Measure. Quellen: Joh. Macarius [1547], Cinthio's Hecathomithi [1565], Goulart [1618], George Whetstone [16. Jhdt.] [1578 als Drama, 1582 als Novelle, die für Shak. die Vorlage bildete]. Die ungarische Ballade Fehér László scheint auf die Venezianerdichtung La povera Cecilia zurückzugehen, kann aber auch durch die Geschichte bei Abstemius, dem ungarischen Schüler Calvins, inspiriert sein). — p. 166: Alexandre Eckhardt, Télémaque en Hongrie. — p. 172: Victor Machovich, La thèse rousseauiste d'un Serbe de Hongrie.

Romania, t. LI (1925).

Januarheft 1925 (Nr. 201).

p. 1: Amos Parducci, Sul *Perilhos tractat d'amor de donas* di Matfre Ermengau di Béziers (Der Schlufsteil des Breviari d'amor = v. 29791—31933 bildet als *Perilhos Tractat* ein einheitliches Ganzes über die Liebe und ihre Mifsbräuche. Matfre's Disput mit den Verleumdern, den Dichtern und den Liebhabern gleicht einer Tenzone, worin die literarischen Zitate eine hervorragende Rolle spielen; der vierte Teil, der sich den Frauen selbst zuwendet, ist eine Art von ensenhamen zu ihren Gunsten [hier ist mit Vorliebe auf Amanieu de Sescas verwiesen]. Den Schlufs bilden kluge Weisungen an einen vollkommenen Liebhaber nebst Nachahmungen der ovidianischen Remedia amoris, aber so, dafs das Eheideal in den Vordergrund gestellt wird. Matfre verwendet auch Ovids Ars amatoria nur mit bestimmten Einschränkungen. Der Verf. gibt eine elegante und klare Analyse dieses bedeutenden Perilhos-Tractats und weist die Trobadorzitate, auch die Beziehungen zu den didaktischen Liebestraktaten bei den Provenzalen, wie des Garin lo Brun, Amanieu de Sescas, Arnaut Guillem de Marsan, geschickt nach). — p. 32: Pierre Laurent, Contribution à l'histoire du lexique français (gibt in alphabetischer Reihenfolge eine grofse Zahl von Ergänzungen, auch Berichtigungen zum Dictionnaire général, wobei ihm teils der Livre des Eschez amoureux [nach Hs. B. N. 143], teils der Champ fleury des Geofroy Tory [ed. 1529] besondere Ausbeute ermöglicht haben. Einen grofsen Raum nehmen die gelehrten Wörter ein). — p. 46: Olin H. Moore, Bertran de Born et le Jeune Roi (Der Verf. hätte doch für den Leser angeben sollen, dafs er in diesem Aufsatze der Romania lediglich eine frz. Übersetzung seiner am 30. Dezember 1925 in den Ohio State University Studies erschienenen Studie [Abschnitte p. 35—57] wiedergibt. Wozu also der doppelte Druck? Über den Inhalt und die Ergebnisse s. unsere Bespr. u.). — p. 76: Lucien Foulet, Galeran et Jean Renart (Die Hauptresultate dieser Arbeit sind in Foulet's Ausgabe des Galeran = Classiques fr. nr. 37 [1925] übernommen worden, s. unsere Anzeige S. 488 dieses Bandes der Ztschr.). — Vermischtes. p. 105: Gunnar Tilander, *brisier*, *brusier* (gehört zu *bruit* < *brugitus zu brugĕre, also Basis **brugitiare* mit einem **brugitionem*). — p. 111: A. Jeanroy, Un sirventés politique de 1230 (des Amoros del Luc, Neuedition [bereits diplomatisch von G. Bertoni, Studj di filol. romanza VIII, 466 und von O. Schultz-Gora, Prov. Studien II [1921], 119 ff.] mit Übersetzung und einigen nicht alle Schwierigkeiten des Textes erschöpfenden Anmerkungen). — p. 116: L. Foulet, Galeran et les dix compagnons de Bretagne (v. 5604 ff. Reminiszenz an die zehn Gefährten des Etiocles im Thebenroman v. 6597 ff. Der Dichter ahmt aufserdem Stellen aus dem Erec und dem Perceval nach). — p. 122: M. Wilmotte, Chanson de Roland (ed. Jenkins). — Rezensionen. p. 129: Gabriel Hanotaux, Histoire de la nation française, t. XII: Histoire des lettres, premier volume (des origines à Ronsard), par Joseph Bédier, Alfred Jeanroy et F. Picavet. Paris 1921 (Edmond Faral). — p. 133: Histoire de la Littérature française illustrée, publiée sous la direction de Joseph Bédier et Paul Hazard: Le moyen âge I. Paris, Larousse [1924] (E. Hoepffner). — p. 150: Zeitschriftenschau: Nuovi Studj medievali I (1923/24) (M. R[oques]). — Revue belge de philologie et d'histoire III (1924) (ders.). — Zeitschrift für romanische Philologie XLIII

(1923), 6 (ders.). — p. 154: Chronik (Nekrolog auf A. Morel-Fatio † 1924 u. Pierre Rousselot † 1924). — Neuerscheinungen: Histoire littéraire de la France, t. XXXVI, 1re partie (1924). — Giefsener Beiträge zur romanischen Philologie VIII—XXIII nebst Zusatzheft I. — Les langues du monde par un groupe de linguistes sous la direction de A. Meillet et M. Cohen (1924). — Classiques de l'histoire de France au moyen âge 4. — Classiques français du moyen âge 41. 47 (1925). — p. 156: Kurze Anzeigen: Fr. Courtney Tarr, Prepositional complementary clauses in Spanish with special reference to the works of Pérez Galdós. Diss. Princeton University 1922. — J. Gordon Addison, The affirmative particles in French. Diss. University of Toronto 1923. — Oliver Towles, Prepositional phrases of asseveration and adjuration in Old and Middle French. Paris, Champion, 1920. — Kr. Nyrop, Études de grammaire française 11—23. Copenhague, B. Lunos, 1921/24. — Laura A. Hibbard, Medieval romance in England; a study of the sources and analogues of the non-cyclic metrical romances. New York, Oxford Univ. Press, 1924. — Alfredo Schiaffini, Nuova redazione d' un frammento in volgare toscano della „Disciplina clericalis". Firenze 1924. — Luigi Sorrento, Il Proemio del marchese di Santillana. New York-Paris 1922 = S. A. Rev. hisp. LV. — Albert Pauphilet, La Queste du saint Graal translaté des manuscrits du XIIe siècle. Paris, Éditions de la Sirène, 1923. — Léopold Chauveau, Le Roman de Renard, version moderne. Paris, Payot, 1924. — Frank T. H. Fletcher, Étude sur la langue des Vœux du Paon. Paris, Presses universitaires, 1924. — John Revell Reinhard, Le Roman d'Eledus et Serena edited for the first time from the unique manuscript in the Bibl. nat. Austin, Univ. of Texas Press, 1923. — Max Prinet, Le „Pas Saladin" représenté sur un coffre du Musée de Cluny = S. A. Bulletin da la Société nationale des Antiquaires de France 1922.

Aprilheft 1925 (Nr. 202).

p. 161: Ch. Samaran, Fragments de manuscrits latins et français du moyen âge (in den Archives nationales und La Trémoïlle. Die lat. sind belanglos, die franz. betreffen folgende Texte: Berinusroman = 2 Bl. (wir hören, dafs G. Bataille die Edition dieses Romans aus dem Nachlasse von G. Huet für die S. d. a. t. fr. bringen wird. Mein Schüler H. Broszinski publizierte bereits den Text der Wiener Hs. nebst literargeschichtlicher Einleitung, Diss. Göttingen 1924, in Maschinenschrift). — Versversion der Übersetzung von Boetius, De consolatione philosophiae = 2 Bl. (vgl. Bibl. Ec. Ch. XXXIV und Långfors, Les Incipit p. 54). — Gautier de Coinci, Miracles = 6 Bl. — Girbert de Metz = 2 Bl. — Lancelot du Lac = 2 Bl. — Miracle de s. Nicolas = 3 Streifen. — 30 Rondeaux des Jean Picart = 22 Bl. — Farce de Thevot = 1 Streifen. — Farce de Tripet = 2 Streifen). — p. 203: L. Foulet, Le développement des formes surcomposées (Vf. findet solche Fälle der Häufung seit dem 15. Jhdt.: *après qu'il a eu pensé* (1455), *quant l'en lui a eu tolu son honneur* (Belle Dame sans merci, kurz vor 1430), *quand je l'ay eu trouvé* (100 nouv. nouv.), *s'ils eussent esté venus* (Commynes), nur vereinzelt aus dem 13. Jhdt. *il avoit sa terre eüe perdue*, *maint vallet s'estoient eu essaié* (Prosalancelot u. Livre d'Artus), während die Grammatiker des 16. Jhdts. sich ernstlicher mit dieser grammatischen Wucherung beschäftigen. Vf. sucht auf Grund der lokalen Verbreitung die Ursprungsfrage zu lösen und beobachtet die fortschreitende

Tendenz einer Auflösung und Ersatzes des Parfait durch das Préterit). — Vermischtes. p. 253: Gunnar Tilander, Mots se rapportant au sanglier dans les livres de chasse du moyen âge. — p. 265: G. J. Brătianu, Les Normands au service de Byzance dans la Chanson de Roland (vgl. *Grandonie*, in dessen Figur vielleicht ein satirischer Zug gegen die im griechischen Heere Söldnerdienste leistenden Normannenführer [Guillaume de Grentemesnil] zu sehen ist). — p. 268: Derselbe, Noms romans dans les registres des notaires génois de Crimée à la fin du XIII[e] siècle. — p. 273: Problemerörterung. Alphonse Bayot, Sur Gormont et Isembart (über J. J. Salverda de Grave, Strofen in Gormont et Isembart, Amsterdam 1922, und M. Wilmotte, Les origines littéraires de „Gormond et Isembard", Bruxelles 1925, die Rolle der epischen Wiederholungen, die altertümlicher erscheinende Strophenform des Gormondlieds, Sprachschatz, zeitliches Verhältnis zum Rolands- und Wilhelmslied. Man hat trotz der peinlichsten Darstellung kleinster Einzelheiten nicht den Eindruck, dafs hier ein bedeutender Fortschritt der Forschung verzeichnet werden kann). — Rezensionen. p. 291: A. Griera, Afro-romanic o ibero-romanic. Estudi sobre els corrents historico-culturals que han condicionat la formació de les llengues romaniques dans la peninsula iberica = Butlletí de dialectologia catalana X, 34—53 (J. Jud). — p. 293: Sepulcri, Lat. *burrus*, „mantello con cappuccio", *burra* „lana caprina"; ital. *intruglio* = Rendiconti dell' Istituto lombardo LIII, 461 ff.; 758 ff. (ders.). — p. 295: Gertrud Wacker, Über das Verhältnis von Dialekt und Schriftsprache im Altfranzösischen. Halle, Max Niemeyer, 1916 (Arthur Långfors). — p. 302: Em. Walberg, La Vie de saint Thomas le martyr, par Guernes de Pont-Sainte-Maxence, poème historique du XII[e] siècle (1172—1174). Lund, Gleerup 1922 (B. de Gaiffier). — p. 306: Zeitschriftenschau. Annales du Midi XXXII (1920)—XXXVI (1924) (Jean Audiau). — Modern Philology XXI (1923/24) (M. R[oques]). — The Romanic Review XV (1924) (ders.). — p. 314: Chronik (Nekrolog auf B. A. Horning † 1924, L. Havet † 1925, J. A. Ronjat † 1925). — Neuerscheinungen. — p. 307: Kurze Anzeigen. E. Herzog et V. Gherasim, Glosarul dialectului mărginean. — L. Gauchat, J. Jeanjaquet, E. Tappolet, E. Muret, Glossaire des patois de la Suisse romande, fasc. 1: *a — abord*. Neuchâtel et Paris, Attinger, 1924 (M. R[oques]). — L. Gauchat, Jordil = S. A. Zeitschrift für deutsche Mundarten 1924, Nr. 1/2. — P. Studer, The franco-provençal dialects of Upper Valais (Switzerland) with texts. London, Philological Society, 1924 = S. A. Philologica II, 1. — R. T. Holbrook, „*Parle on* et *Parle-t-on* (pour fixer une date) = S. A. The Modern Language Journal 1923, 89—91 (M. R.). — A. Pauphilet, Le moyen âge et nous. Lyon, Rey, 1925. — R. Menéndez Pidal, Poesía popular y poesía tradicional en la Literatura Española. Oxford, Clarendon Press, 1922. — A. Wallensköld, Rolandsångens ursprung = S. A. Commentationes humanarum litterarum Societatis scientiarum fennicae I, 5 (1924). — J.-J. Salverda de Grave, Turoldus. Amsterdam 1924 = Mededeelingen der kon. Akademie van Wetenschappen. Afd. Letterkunde 75, A. 1 (M. R.).

Juliheft 1925 (Nr. 203).

p. 321: Étienne Gilson, La mystique de la grâce dans la Queste del saint Graal (Der Vf. mit theologischer Schulung, aus dessen Feder ein Buch

La philosophie de saint Bonaventure [1924] stammt, geht noch über die These Pauphilet's vom geistlichen Charakter der Queste del saint Graal hinaus, indem er den Gral zu der mystischen wie intellektuellen Gnadenlehre innerhalb des Cisterzienserordens und den Gralsucher Galaad zur verklärten und Christus schauenden, von Keuschheit und Seelengüte erfüllten Gestalt des h. Bernhard von Clairvaux in Beziehung setzt. Extase in dieser Welt und beseligendes Schauen Gottes in der anderen Welt in der mystischen Lehre von Citeaux seien demnach verkörpert und herauszulesen aus der Suche nach dem Gral, dem Gnadenbringer, der zur Pfingstzeit am Artushofe gleich dem hl. Geist erscheint [*li Sainz Graax ce est la grace del Saint Esperit*], und aus dem Streben Galaad's, ihn zu erschauen: „la quête du saint Graal est la recherche des secrets de Dieu, inconnus sans la grâce, inexprimables pour qui les a connus, c'est-à-dire la recherche de l'extase.“ In letzter Linie aber ist das Werk, an dessen einheitlicher Komposition in bestimmter theologischer Tendenz kein Zweifel mehr bestehen kann, aus solchem Milieu der Asketik und Mystik der Jünger von Citeaux hervorgegangen, eine Verherrlichung himmlischer, auf der höchsten Stufe der Vereinigung mit dem Intellekt erschauter Liebe [purior intellectus amor est, si fuerit ipse purus und: in visione Dei, ubi solus amor operatur bei Guillaume de Saint-Thierry, dem Systematiker göttl. Liebe, über den P. Rousselot, Pour l'histoire du problème de l'amour au moyen âge = Beitr. z. Gesch. d. Philos. d. Mittelalters VI, 1, gehandelt hat]). — p. 348: Jessie L. Weston, The relation of the Perlesvaus to the cyclic romances (untersucht das Motiv von wunderbaren Seefahrten zu einsamen Inseln in den drei Romanen Perlesvaus, Queste und Grand Saint Graal und zeigt genealogische Punkte, um erneut die Priorität des Perlesvaus darzulegen. In einem Nachwort glaubt die Verfasserin, die die Parallele Brian des Illes = Graf Brian de Wallingford [Brian de Insula] herausgefunden hat, eine neue Studie über die Datierung der ältesten Artusprosaromane in Aussicht stellen zu können. Vgl. ferner Mod. Philology XXII [1925], 405). — p. 363: Holger Petersen, Trois versions inédites de la légende de saint Eustache en vers français. II. Version de Guillaume de Terrières (York, Bibl. du Chapitre XVI, K. 13) (anglonorm. Version, wohl Mitte 13. Jhdts., geschickte Wiedergabe der Vita in den Acta Sanctorum). — p. 397: Ferdinand Lot, Encore Bleheri-Breri (im Anschlufs an die neueste Problemstellung durch Roger Sherman Loomis, Bleheris and the Tristram story = Mod. Langu. Notes XXXIX [1924], 319ff., da Bleheris als Tristanerzähler aus Wales nach Wauchier de Denain am Hofe des Grafen von Poitiers geweilt haben soll. Wauchier mag den Namen bei Giraldus, Descriptio Kambriae, gefunden haben. Die Anspielung auf Guillaume VII., denn nur dieser, nicht etwa Richard Löwenherz, kann mit dem Grafen von Poitiers gemeint sein, ist aber vielleicht nicht so streng zu fassen, Wauchier kann sich sogar an den Helden des Romans Joufrois erinnert haben. Das Zitat bei Thomas kennt lediglich einen [lat.] Chronisten Breri wie Giraldus einen Anekdotenerzähler [fabulator]. Jedenfalls gehört die Fabelei von einer Reise Bleheris an den Hof von Poitiers zwischen 1127 und 1135 zu den literar. Phantastereien. Neue Aufschlüsse können nur von lat. Texten kommen, die Texte von jenem Bledhericus vorbringen). — Vermischtes. p. 409: G. Lozinski, Remarques sur l'origine du préfixe français *mes* — *me* (Nachtrag zu Rom. L, 515ff. als Hinweis auf die Behandlung desselben Problems bei E. Staaff = Nordisk

Tidskrift for filologi, 4. Serie, t. VII [1918], 63 ff.). — p. 411: A. Långfors, *A peu puis dire un ne deus* (im Myst. de s. Clément, verkürzt: *je ne diroie deus* im Gautier d'Aupais v. 337). — p. 412: Antonin Duraffour, Ancien dombiste *areyna*, *sablon*, *pavir*. — p. 414: Joseph Anglade, Le troubadour N'At de Mons et les Leys d'Amors (Zusammenfassung der Zitate aus diesem Trobador, wobei sich manch Neues zur Textkritik ergibt). — p. 423: F. Lot, L'origine du nom de Lancelot (nur zögernd wird der Heldenname Llenlledawc oder Llenvlauc, einmal im Kulwch et Olwen zitiert, vorgeschlagen nebst Anlehnung an einen frz. Personennamen wie etwa Lancelin). — p. 424: A. Jeanroy, Le roman de Guillaume de Dôle et Gautier de Coinci (vgl. L. Foulet, im selben Bande der Romania, 76 ff. Da aber Ortsnamen wie Cluigni, Ronchieres, Ronceroles nur scherzhaft fingiert sind [vgl. Tobler, V. Btr., 2. Reihe, S. 216 der 2. Aufl.], so entfällt damit jegliches Kriterium für eine Datierung des Guillaume de Dôle). — p. 424: A. Horning, Additions aux Notes étymologiques vosgiennes (zu Rom. XLVIII, 161 ff.). — Rezensionen. p. 426: J. Haust, Étymologies wallonnes et françaises. Liège, Vaillant-Carmanne et Paris, Champion 1923 und Notes d'étymologie wallonne = Bulletin du Dictionnaire général de la langue wallonne 1923, 69 ff.; 1924, 40 ff. (Charles Bruneau). — p. 443: Hermann Breuer, Hunbaut. Halle, Niemeyer = Ges. f. rom. Lit. Bd. 35 und Alfons Hilka, Plagiate in altfranz. Dichtungen = ZFSL. XLVII (1924), 60—69 (Arthur Långfors). — p. 446: Holger Petersen, Deux versions de la vie de saint Eustache en vers français du moyen âge = Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors VII (1925), 51—240 (A. Wallensköld). — p. 450: Zeitschriftenschau. Archivum Romanicum III (1919) (M. R[oques], J. Jud). — Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen Bd. 147 (1924), 148 (1925) (A. Chr. Thorn). — Neophilologus X (1924/25) (M. R[oques]). — Neuphilologische Mitteilungen XXV (1924) (M. R[oques]). — p. 466: Chronik (u. a. Nekrolog auf K. Petroff † 1925. — 50jähriges Jubiläum der Romania und der Société des anciens textes français). — p. 468: Neuerscheinungen. E. Droz, Documents scientifiques du XVe siècle, fasc. 1: Remèdes contre la peste. Paris, E. Droz et E. Nourry 1925. — Livres à gravures imprimés à Lyon au XVe siècle, fasc. 1: Légende dorée en français; fasc. 2: L'Abuzé en cours. — Documents artistiques du XVe siècle, nr. 1: Poètes et musiciens du XVe siècle, par E. Droz et G. Thibault (1924); nr. 2: Pierre de Nesson et ses œuvres, par A. Piaget et E. Droz (1925). — Les Classiques fr. du moyen âge nr. 4. 44. 45. — Gustave Cohen, Le livre de conduite du régisseur et le compte des dépenses pour le mystère de la Passion joué à Mons en 1501, publiés pour la première fois et précédés d'une introduction. Strasbourg, Istra, 1925. — Louis Brandin, La Chanson d'Aspremont. Paris, Boivin, 1925. — Tobler-Lommatzsch, Afrz. Wörterbuch, 8. Lieferung. — Glossaire des patois de la Suisse romande, 2. Lieferung. — p. 471: Kurze Anzeigen. D. S. Blondheim, Les parlers judéo-romans et la Vetus latina. Paris, Champion, 1925 (M. R.). — Mario Roques, Les premières traductions roumaines de l'Ancien Testament. Palia d'Orăştie (1581—1582). I. Préface et livre de la Genèse publiés avec le texte hongrois de Heltai et une introduction. Paris, Champion, 1925. — B. A. Terracini, Esercizi di traduzione dai dialetti del Piemonte (Torinese). Torino, Paravia & Firenze, Bemporad = Società Filologica Romana (M. R.). — Ernest Muret, Les noms

de personnes dans le canton de Vaud. Lausanne, édition Spes (ders.). — Ant. Velleman, Grammatica teoretica, pratica ed istorica della lingua ladina d' Engiadin' ota. 1a part: Il substantiv, l' artichel, l' aggetiv, il pronom; 2a part: Il verb. Zürich, Orell Füssli, 1924 (J. Jud). — A. Morel-Fatio, Études sur l'Espagne, quatrième série. Paris, Champion, 1925. — Paul Lehmann, Die Parodie im Mittelalter. München, Drei Masken Verlag, 1925 u. Parodistische Texte, ebd. 1925 (E. F[aral]). — Juan Hurtado de la Serna, y Angel González Palencia, Historia de la literatura española. Madrid 1922 (A. M[orel]-F[atio]). — Paul Studer and John Evans, Anglo-norman Lapidaries. Paris, Champion, 1924 (M. R.). — Anna J. Cooper, Le Pèlerinage de Charlemagne publié avec un glossaire. Paris, Lahure, 1925 (M. R.). — Henri Chamard, Le mystère d'Adam, texte du manuscrit de Tours et traduction nouvelle. Paris, Colin, 1925 (E. F[aral]). — M. Wilmotte, De l'origine du roman en France; la tradition antique et les éléments chrétiens du roman. Paris, Champion, 1923 (M. R.). — J. Le Roux, Le Roman de Pérédur, texte gallois traduit en breton. Rennes, Plihou et Hommay, 1923 (M. R.). — Rudolf Palgen, Der Stein der Weisen: Quellenstudien zum Parzival. Breslau, Trewendt u. Granier, 1922. — Werner Söderhjelm, Un manuscrit du Roman de la Rose à la Bibl. royale de Stockholm. Uppsala 1925 (A. Långfors). — Maurice Du Bos, Le Roi René, Regnault et Jehanneton, introduction, notes et glossaire. Paris, De Boccard, 1923 (A. J[eanroy]). — Thierry Sandre, L'histoire merveilleuse de Robert le Diable. Amiens, Malfère, 1925.

Oktoberheft 1925 (Nr. 204).

p. 481: Edmond Faral, Gormond et Isembard (Vf. kommt nochmals auf die Entwicklungsgeschichte dieser alten Chanson de geste zurück und setzt sich mit J. Bédier wie mit dessen Kritiker Pauphilet auseinander. Um zu einer Entscheidung vorzudringen, prüft er die Frage nach der Identität des Gormond der Sage und des Godrum der Chronisten. Die eingehende historische Untersuchung aller Texte führt zur Bejahung dieser Frage, wodurch Bédier's These erhärtet wird. Sodann wird die Lokalisierung des Stoffs im Kloster Saint-Riquier gleichfalls zur Bestätigung seiner Ansicht benutzt, daſs die dichterische Inspiration aufs innigste mit dieser Lokaltradition verknüpft ist). — p. 511: Paul Aebischer, Fragments de moralités, farces et mystères, retrouvés à Fribourg (Ergänzung zum Bericht im Arch. Romanicum IV [1920], 342 ff., VII [1923], 288 ff. und des Vfs. Trois farces inédites trouvées à Fribourg = Revue du seizième siècle XI (1924), 129 ff. Hier werden folgende Bruchstücke publiziert: Moralitè à six personnages [Stoff vom Einsiedler und dem Teufel, der ihn zwingt, eine Königstochter bei sich zu beherbergen. Es scheint aber, daſs die Fortsetzung, die wohl den Fehltritt des Einsiedlers enthielt, fehlt]. — Moralitè à trois personnages [gehört kaum zum Vorigen]. — La Présentation des Joyaux [ed. Picot et Nyrop, Nouv. recueil de farces françaises des XVe et XVIe siècles [1880], 181 ff. aus der Kopenhagener Sammlung]. — Mystères des Rois = 4 Fragmente). — p. 528: Giacomo de Gregorio, Etimologie (sic. *anzaru* — sic. *biribissu* — fr. *bouse*, sic. *busa* — sic. *carminari* — ait. *catapano*, sic. cal. pugl. *catapanu*, fr. *catépan* — sic. *casentula*, *crisèntula* — it. *dimoiare* — fr. *épingle* — sic. *fasola* — it. *indarno* — it. *laterizio* — alomb. *monat* — sic. *musciara* — sic. *nguttumari* — sic. *riuta* — it. *sbricio*, sic.

sbriciu — sic. *schibbeci(a)* — it. *sgimbescio* — it. [tosc.] *sicumera* — it. *sintomo*, sic. *sintòmu* — notig. — *steddu* — fr. *tome*, sic. *tuma* — fr. *tromper*). — p. 542: Pio Rajna, Un frammento delle Enfances Hector da un codice perduto (Vgl. A. Bartoli, I codici francesi della Biblioteca Marciana di Venezia = Archivio Veneto III [1872], P. 2, p. 331 ff. Die Bruchstücke liegen auf der Vaticana und entstammen einer norditalien. Hand. Zu dieser ungeschickten und späten Dichtung, einer Art von Einleitung zum Trojaroman, vgl. Gr. Grdr. II, 1, 913 und W. Meyer, ZsfrPh. X, 364 ff.). — Vermischtes. p. 555: A. Graur, roumain *iepar* (< equarius). — p. 557: C. Brunel, prov. *manbes*, *marves* (vgl. O. Schultz-Gora, ASNS. 135 (1915), 411, der an *manes* „unmittelbar" dachte nebst Verknüpfung mit *amarvir*. Wegen der Verbindung *jurar manbes* [*marves*] liegt die Ableitung von manibus jurare recht nahe, bis adverbiales *marves* für sich losgelöst wurde. Sonst vorkommendes *de marves* ist anders zu beurteilen, entweder besser = *demanes* oder *de mar vez* < de malo vitio „auf schlechte Art"). — p. 560: Michel Dubois, *passer* = „marcher" (vornehmlich in den Verbindungen *passer sur ortoiles*, *passer sus le piét*, *passer dessus les mors*, *passer le pas*). — p. 561: G. Lozinski, Un fragment du Bestiaire d'amour de Richard de Fournival (Sammlung Likhatchev zu Petrograd = 1 Pergamentblatt, das der Vf. in die sonstige Überlieferung nach 7 Hss. der Bibl. nat. einordnet). — p. 568: J. Morawski, A propos des Sept ars d'amours de „dant Faber" (vgl. meine Edition ASNS. 143 [1922], 258 ff. nach der Hs. Berlin, Hamilton 577. Vf. kennt eine moderne Kopie hiervon in Hs. Bibl. de l'Arsenal 3125, p. 217—224 (Bibl. Paulmy's), glaubt aber nicht an einen Dichter dant Faber, sondern an ein Anagramm, das den Namen André Fabre ergibt. Einige Besserungsvorschläge zum schlecht überlieferten Text). — Rezensionen. p. 571: Glossaire des patois de la Suisse romande, élaboré avec le concours de nombreux auxiliaires et rédigé par L. Gauchat, J. Jeanjaquet, E. Tappolet, avec la collaboration de E. Muret. Fasc. 1: *A — abord*. Neuchâtel et Paris, Victor Attinger, 1924; fasc. 2: *aborda — adosser*, ebd. 1925 (K. Jaberg). — p. 581: Oscar Bloch, Les parlers des Vosges méridionales. Paris, Champion, 1917 (Adolphe Horning). — p. 595: L. Zéliqzon, Dictionnaire des patois romans de la Moselle. Strasbourg, Istra, 1924 (Charles Bruneau). — p. 597: Jakob Kelemina, Geschichte der Tristansage nach den Dichtungen des Mittelalters. Wien, Hölzel, 1923 (Edmond Faral). — p. 599: Gerhard Rohlfs, Griechen und Romanen in Unteritalien, ein Beitrag zur Geschichte der unteritalienischen Gräzität = Biblioteca dell' Archivum Romanicum, Serie II, vol. VII (1924) (J. Jud). — p. 605: Zeitschriftenschau. Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig, XXVI — XXIX (1919—1922) (M. R[oques]). — Revue d'histoire franciscaine II (1925) (ders.). — Revue des langues romanes LXII (1923/24) (M. R.). — Revue des études latines II (1924). — Archivum Romanicum V (1921) (M. Roques und J. Jud). — Zeitschrift für französische Sprache und Literatur XLIII (1915) — XLVI (1923) (E. Faral). — p. 622: Chronik (Nachruf auf Theodor Gartner † 1925, Caroline Michaelis de Vasconcellos † 1925). — p. 623: Neuerscheinungen. Le Chansonnier d'Arras = S. d. a. t. fr. — H. Breuer, Jaufre = Ges. f. rom. Lit. Bd. 46 (1925). — Les Classiques fr. du moyen âge, nr. 13. 22. 37. 50. — Les Classiques de l'histoire de France au moyen âge, nr. 5: Philippe de Commynes, Mémoires édités par Joseph Calmette avec la collaboration du chanoine G. Durville, t. II

(1925). — Alphonse Roserot, Dictionnaire topographique du département de la Côte d'Or comprenant les noms de lieux anciens et modernes. Paris, Impr. nationale, 1924. — Luigi di Benedetto, Rimatori del dolce stil nuovo: Guido Cavalcanti, Lapo Gianni, Gianni Alfani, Cino da Pistoia, Dino Frescobardi = Collezione di classici italiani. — André Mary, Le roman de l'Écoufle de Jean Renart mis de rime ancienne en prose nouvelle (1925). — Paul Tuffrau, Raoul de Cambrai, chanson de geste du XIII[e] siècle renouvelée (1924) und Le merveilleux voyage de saint Brendan à la recherche du Paradis, légende latine du IX[e] siècle renouvelée (1925) = Collection de l'Artisan du Livre. — p. 625: Kurze Besprechungen. Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising par ses élèves et ses amis scandinaves. Göteborg, Gumperts, et Paris, Champion (M. R.). — Breviario di neolinguistica. Parte I: Principi generali di Giulio Bertoni; Parte II: Criteri tecnici di Matteo G. Bartoli. Modena 1925. — Édouard Philipon, Les peuples primitifs de l'Europe méridionale, recherches d'histoire et de linguistique. Paris, Leroux, 1925 (M. R.). — Pauline Taylor, The latinity of the Liber historiae Francorum, a phonological, morphological and syntactical study. New York 1924. — J. Leite de Vasconcellos, Textos arcaicos para uso da aula de filologia portuguesa da Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa, coordenados, annotados e providos de um glossario. 3[a] edicão. Lisboa, Teixeira & C[a], 1923. — José Joaquim Nunes, Compéndio de gramática histórica portuguesa (Fonética-Morfologia). Lisboa, Teixeira, 1919 u. Aug. Ep. da Silva Dias, Syntaxe histórica portuguesa, ebda. 1918. — Albert Dauzas, Les noms de personne, origine et évolution. Paris, Delagrave, 1925 (M. R.). — J. M. Buffin, Remarques sur les moyens d'expression de la durée et du temps en français. Paris, Presses universitaires, 1925 (F. L[ecoy]). — Joseph Cada, La déclinaison et la place du complément d'objet direct nominal. Paris, P. V. Stock, 1925 (ders.). — P. Fabriek, La construction relative dans Chrétien de Troyes. Amsterdam, H. J. Paris, 1924 (ders.). — A. Duraffour, La langue des comptes syndicaux de Châtillon-les-Dombes (1385 bis 1500) = Annales de la Société d'Émulation de l'Ain 1925 (J. Jud). — Thomas Frederick Crane, Liber de miraculis Dei Genitricis Mariae, published at Vienna in 1731 by Bernard Pez, O. S. B., reprinted for the first time. Ithaca, Cornell University, 1925. — N. Jorga, Istoria literaturii româneşti I. 2. verb. Aufl. Bucureşti, Suru, 1925. — Louis Thuasne, François Villon, Oeuvres, édition critique avec notices et glossaire. Paris, Picard, 1923. — R. L. Graeme Ritchie, The Buik of Alexander or the buik of the most noble and valiant conqueror Alexander the Grit by John Barbour = Scottish Text Society 1925 (enthält Edition des Fuerre de Gadres nebst Einleitung).

Romania, t. LII.

Januar-Aprilheft 1926 (Nr. 205/6).

p. 1: E. Staaff, Sur un manuscrit de Jacopone da Todi conservé à la Bibliothèque royale de Copenhague (enthält eine bisher unbekannte Sammlung der Laude. Beschreibung der Hs., ihre Einreihung in die Gruppe der venezianer Hss., Abdruck der Lauda *Huomo che po so lingua domare* = ed. G. Ferri, Roma 1910, 131 ff., mit sprachlichen Bemerkungen). — p. 17: D. S. Blondheim, Poésies judéo-françaises (nr. 1 aus Hs. des Jüd. theolog. Seminars in

New York [13. Jhdt., frz.-hebr. Lied] — nr. 2—4 aus Hs. Brit. Mus. Add. 19664 [geschr. 1291, Übersetzungen aus hebr. liturgischen Gedichten]. Dazu krit. Nachträge zur Ausgabe der Elegie von Troyes durch A. Darmesteter in Rom. III [1874], 460 ff. und Revue des études juives II [1881], 206 ff. nach cod. Vat. ebraico 322). — p. 37: Holger Petersen, Trois versions inédites de la Vie de saint Eustache en vers français. III. Version de Bruxelles (Hs. 10295—304; vgl. Rom. XXX, 295 ff., geschrieben zu Ath im Hennegau 1428/9 durch Jehan Wagon. Auch hier bildet die lat. Fassung der Acta Sanctorum die Vorlage, die ziemlich klar wiedergegeben wird, doch zeigen sich glückliche Erweiterungen in den rednerischen Teilen). — p. 75: Ferdinand Lot, Études sur les légendes épiques françaises. I. Raoul de Cambrai (Die bereits von J. Acher in historischen Einzelheiten erschütterte These Bédier's wird von dem gewiegten Historiker F. Lot nochmals einer genauen Nachprüfung unterzogen, wobei auch manches zur Kritik der Studien von A. Longnon abfällt. Bédier's Argumentation erweist sich in vielen Punkten als schwach oder als petitio principii. Ins Bereich der Hypothese gehört das Grab Raouls nebst Inschrift oder ein altes obituarium, selbst die Lokalisation der epischen Sage in Waulsort (Acher) entbehrt einer festen Grundlage, nicht viel besser steht es um jene in Saint-Géry de Cambrai [Bédier]. Hingegen kann eine Tradition von Eilbertus (10. Jhdt.), der dem Ybert de Ribemont des Liedes entspricht, als erwiesen gelten, aber sie genügt nicht, des letzteren Entstehungsgeschichte restlos aufzuklären. „Si le poème s'était vraiment inspiré d'une légende de clerc née à Cambrai, il s'autoriserait d'une ‚geste de saint Geri', il n'inventerait pas comme garant Bertolai, témoin oculaire de la bataille d'Origny, homme de bonne naissance et combattant." Der Vf. äufsert zum Schlufs die Vermutung, dafs der Ur-Raoul sehr wohl ein kurzes Klagelied gewesen sein kann, „une courte complainte chantant la vaillance, l'imprudence, la fin tragique du jeune fils de Raoul Taillefer" mit Bernier, Ybert und Marcent als Hauptfiguren und einem Epilog von Raoul's Tod und den Klagen der Aalais. Daraus ergebe sich aber der Schlufs, dafs v. 3722—5555 eine nachträgliche Ausgestaltung bilden, die bereits in der ersten Hälfte des 12. Jhdt. dem Verfasser der Historia Walciodorensis bekannt war. Demnach scheint es, dafs Bédier selbst alle Veranlassung hat, zu so triftigen Einwürfen Stellung zu nehmen). — p. 134: H. Yvon, Questions de méthode en syntaxe (Herausgegriffen wird 1. futur antérieur avec valeur de passé, wie bereits Rolandslied v. 2352: *Mult larges teres de vous avrai conquises* unter Preisgabe der Futurbedeutung oder Aspremont v. 736: *Il dist al roi*: *Tans jors vos ai servis, Mainz granz besoins vos averai fornis.* In letzterer Umschreibung erblickt der Vf. die Geltung eines Perfekts [parfait du présent] und fafst ein *j'aurai écrit* in solchen Fällen im Hinblick auf ein im Bewufstsein lebendes scriptum habere habeo als Ergebnis einer vollendeten Handlung auf: „je possède, je détiens, j'ai le fait d'avoir écrit". Ich habe den Eindruck, dafs eine solche Erklärung erkünstelt ist. Soll die Futurbedeutung in den obigen Beispielen so ganz geschwunden und nicht vielmehr eine psychologische Erklärung dieser m. E. epischen Brachylogie gerechtfertigt sein? So könnte man übersetzen: „Fragt man dereinst nach meinen Taten, so wird es sich ergeben, dafs ich mit dir, o Durendal, gar viele Länder erobert habe" und „So lange habe ich dir gedient, ja es wird mir nachgerühmt werden, dass ich dir in grofsen Nöten

beigestanden habe." — 2. *que vous en semble?* *que* konnte hier nicht zu *qui* werden, weil es nicht als Subjekt, sondern wenigstens ursprünglich als Bindeglied im Abhängigkeitsverhältnis zwischen Verb und einem Objekt empfunden wurde. Kann man aber nicht wieder zur psychologischen Deutung greifen, etwa *que vous en semble* = *qu'en pensez-vous?* So erklärt sich auch ein *que vous est vis?*, während ein *que vous arrive-t-il?* eine spätere Entwicklung darstellt. Die Interpretation von *sembler* = „donner l'impression, manifester, faire comprendre", aus einigen Beispielen des Prosa-Trojaromans, als ob noch ein lat. simulare = effingere, repraesentare, imitari, exprimere nachgefühlt würde, scheint mir nicht stichhaltig zu sein. Afrz. *sembler* ist nicht = „faire semblant, mostrer semblant", die für sich = *faindre* stehen, sondern mit *ressembler* = „ähnlich sein, gleichen". In dem Beispiele *et surquetout se sembloit elle si sage* nehme ich entschieden für *se* ein Verschreiben des Kopisten an. Demnach ist nur der Anfang des Satzes des Vfs. richtig: „Si le scribe ne s'est pas trompé en répétant les lettres initiales de *sembloit*, nous devous donner ici à *sembloit* le sens de montrait, présentait; *se* n'est pas complément d'attribution correspondant au latin *sibi*, mais complément d'objet correspondant à *se*" [p. 143]. Oder kann er weitere Beispiele dafür beibringen? — 3. *il arrive des accidents*. Statt die Frage aufzuwerfen, warum das Verb invariabel verwendet wird, glaube ich mit dem Vf., dafs der Einflufs der Formel *il y a* zur Erklärung ausreicht: *il y avait deux chevaliers* > *il était deux chevaliers*, seitdem für ersteres ein Akkusativverhältnis ins Schwanken geriet). — p. 147: L. Foulet, L'influence de l'ancienne langue sur la langue moderne (der scharfsinnige und mit sprachlichem Feingefühl erfüllte Vf. beobachtet die steigende Vorliebe der modernen Sprache für Inversionen nach Adverbien, selbst *ainsi*, *de même*, *dès lors*, in indirekten und Konjunktionalsätzen, nach *est-ce que* u. a., und sieht in diesen Evolutionen als geschulter Philologe mit Recht „des régressions apparentes dans le passé." Die Sprache ist eben stets im Flufs und kein erstarrtes Gebilde). — Vermischtes. p. 137: A. Graur, Verbes roumains d'origine tsigane (Nachahmungen der Perfektbildung auf *-di*, *-li* und *-ni*). — p. 159: J. Morawski, Parodie d'un passage du Roman de la Rose dans un Sermon joyeux (im Sermon joyeux des soulx, einer Kapuzinerpredigt, die sich auch gegen die Eifersucht wendet). — p. 160: A. Långfors, La provenance du manuscrit de la Chirurgie de Mondeville actuellement à la Bibliothèque de l'Université d'Upsal C 804 (Ergänzung zu Bos im Bull. de la Soc. d. a. t. fr. XXVI [1900], 63 ff.). — p. 162: M. Roques, Le plus ancien document de langue albanaise (Hs. Firenze, Laur. Ashburnham 1167, bald nach 1503 geschrieben, eine Taufformel aus dem Jahre 1462 enthaltend, vgl. bereits der Entdecker N. Iorga, Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle, Bucarest 1915, 195 und N. Jokl in Streitbergs's Gesch. d. indog. Sparchwiss. II, 3, 15). — p. 164: F. Olivier-Martin, Un manuscrit inconnu du Réconfort d'Antoine de la Salle (Zur Hs. Bruxelles 10748 gesellt sich jetzt ein codex aus der nun verstreuten Bibliothek von Hector de Backer, geschrieben 1457, dem Datum des Réconfort, dessen Prolog nach der Edition von Joseph Nève [1903] daraus hier mitgeteilt wird. Die Hs. enthält ferner La Journée d'onneur et de prouesse, im selben Jahre datiert). — p. 169: Ernest Muret, Accusatifs et dérivés de noms de cours d'eau). — Rezensionen. p. 174: Walther v. Wartburg, Französisches Etymologisches Wörterbuch, eine Dar-

stellung des galloromanischen Sprachschatzes. 1. Lieferung. Bonn und Leipzig, Schröder, 1922 (Charles Bruneau). — p. 191: Hugo Styff, Étude sur l'évolution sémantique du radical *ward-* dans les langues romanes. Diss. Lund, Gleerup, 1923 (A. Chr. Thorn). — p. 193: Gunnar Tilander, Lexique du Roman de Renart. Paris, Champion & Göteborg, Wettergreen & Kerber, 1924 (A. Jeanroy). — p. 195: Ch.-V. Langlois, La vie en France au moyen âge de la fin du XII[e] au milieu du XIV[e] siècle, d'après les romans mondains du temps. Paris, Hachette, 1924 und La vie en France ... d'après les moralistes du temps, ebda., 1925 (A. Jeanroy). — p. 196: Bruno Schumacher und Ewald Zubke, La Comtesse d'Anjou, altfranz. Abenteuerroman zum ersten Male herausgegeben. Greifswald, Bruncken, 1920 = Roman. Museum hgb. G. Thuraur, 1. Heft (Thurau selbst plante ein 1. Heft nachträglich zu liefern, aber der Tod [1918] hinderte ihn an seinem Vorhaben, nachdem in dieser Sammlung Heft 2—17 erschienen waren. Auf Veranlassung des Verlages wurde für das sonst akephale Roman. Museum diese Ausgabe der Comtesse [besser Comte] d'Anjou von zwei Schülern E. Stengel's eingereiht. Sie enthält leider viele Fehler, daher ist der Plan Mario Roque's, der hier viele Berichtigungen anbringt, nachdem J. Jablonski im Kriege gefallen ist, der eine Edition bereits 1912 vorbereitete, durchaus zu billigen, eine gereinigte Textgestalt der schönen Dichtung in den Classiques fr. zu bringen) — p. 200: Zeitschriftenschau. Archivum Romanicum VI (1922) (J. Jud). — Modern Philology XXII (1924/25) (M. R[oques]). — Publications of the Modern Language Association of America XXXVIII (1922) (E. S.). — Revue des langues romanes LXIII (1925) (M. R.). — Revue de philologie française et de littérature XXXVII (1925) (M. R.). — Studier i modern språkvetenskap VIII (1921) (M. R.). — Zeitschrift für romanische Philologie XLIV (1924) (M. R.). — p. 219: Chronik (Nekrolog auf Jules Gilliéron † 1926, auf Edmond Edmont † 1926, auf Adolfo Bonilla y San Martín † 1926). — p. 223: Neuerscheinungen. Sammlung romanischer Übungstexte, hgb. A. Hilka und G. Rohlfs. Halle, Max Niemeyer, nr. 1—6, (1925/6). — Bücher des Mittelalters I—IV. München, F. Bruckmann (1925). — E. Langlois, Le Roman de la Rose, t. V (1924) und E. Droz et A. Piaget, Le Jardin de Plaisance, t. II (1925) = S. d. a. t. fr. — Hans Spanke, Eine altfranz. Liedersammlung. Halle, Max Niemeyer, 1925 = Roman. Bibl. nr. XXII. — Carlo Tagliavini, Esercizi di traduzione dai dialetti dell' Emilia: Bolognese (1924). — Aus der Bibliotheca dell'„Archivum Romanicum": Pietro Verrua, Umanisti ed altri „studiosi viri" italiani e stranieri di qua e di là dalle Alpi e dal Mare (1924); Guido Zaccagnini, Le rime di Cino da Pistoia (1925); Paul Aebischer, Sur l'origine et la formation des noms de famille dans le canton de Fribourg (1926) und Dante Olivieri, I cognomi della Venezia Euganea (1926); Gerhard Rohlfs, Griechen und Romanen in Unteritalien, ein Beitrag zur unteritalienischen Gräzität (1924); Maria Gualzata, Di alcuni nomi locali del Bellinzonese e Locarnese (1924); Ambrosina Bläuer-Rini, Giunte al „Vocabolario di Bormio (1924); Giorge Pascu, Rumänische Elemente in den Balkansprachen (1924); Arturo Farinelli, Marrano (storia di un vituperio) (1925); Giulio Bertoni, Profilo storico del dialetto di Modena, con un appendice di „Giunte al vocabolario Modenese" (1925). — Maurice Hélin, La clef des songes; fac-similés, notes et liste des éditions incunables (1925). — Ponthus et la belle Sidoine, notice de E. Droz (1926). — p. 226: Kurze Besprechungen.

W. A. Baehrens, Sprachlicher Kommentar zur vulgärlateinischen „Appendix Probi". Halle, Max Niemeyer 1922. — Silviu Dragomir, Vlachi şi Morlacii, studiu din istoria românismului balcanic. Cluj (Klausenburg), Bornemisa, 1924 (M. R[oques]). — G. Maver, Intorno alla penetrazione del lessico italiano nel serbocroato della Dalmazia e dei territori vicini: criteri metodologici = Atti del r. Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti LXXXIV (1924/5), 749—770 (J. Jud). — Francesco Rivelli, Casa e patria ovvero il dialetto e la lingua. Guida per i Materani. Matera 1924 (derselbe). — Jorgu Jordan, Rumänische Toponomastik. I. Bonn und Leipzig, Schroeder, 1924 (M. R.). — Eufrosina Simionescu, Monumente literare vechi: Codicele de la Cohalm (1592). Iaşi, Tipogr. Lumina Moldovei 1925 (ders.). — Ulrich Schwendener, Der Accusativus c. inf. im Italienischen. Berner Diss. Säckingen a. Rh., G. Mehr, 1923 (ders.). — Adriano Garbini, Antroponimie ed omonimie nel campo della zoologia popolare; saggio limitato a specie veronesi. Parte II: Omonimie. Verona 1923. — Pierre Fouché, Phonétique historique du Roussillonnais. Toulouse, Privat und Paris, Picard, 1924 und Morphologie historique du Rousillonnais, ebda. 1924 = Bibl. méridionale, 2e série, t. XXI u. XXII (ders.). — Ders., Le présent dans la conjugaison castillane. Grenoble, Alller, 1923 = S. A. Annales de l'Univ. de Grenoble XXXIV, 2. — Hermann Albert, Mittelalterlicher englisch-französischer Jargon = S. A. Studien zur engl. Phil. LXIII (1922) (ders.) — K. Titz, La substitution des cas dans les pronoms français. Brünn und Paris, Champion, 1926 (F. Lecoy). — J. Haust, La Houillerie Liégeoise. I. Vocabulaire philologique et technologique de l'usage moderne dans le bassin de Seraing Jemeppe-Flémalle. Liège, Vaillant-Carmanne, 1926 (Ch. Bruneau). — Edmond Faral, La littérature latine du moyen âge. Paris, Champion, 1924. — Angel Flores, Spanish literature in English translation, a bibliographical syllabus, with an introduction by Edward Everett Hale. New York, H. W. Wilson Co., 1926 (L. G.). — George T. Northup, An Introduction to Spanish literature. Chicago, Univ. Press, 1925. — William J. Entwistle, The Arthurian legend in the literatures of the Spanish peninsula. London und Toronto, J. M. Dent, 1925 (ders.). — Jaume Massó Torrents, Les dames els poetes de l'escola de Barcelona = S. A. Abhandlungen, Festgabe für H. Finke. Münster, Aschendorff, 1925, 307—315 (A. Långfors). — Joan Evans, Life in mediaeval France. Oxford, Univ. Press, 1925. — Vassar medieval Studies. New Haven, Yale Univ. Press, 1923 (M. R.). — Eugène Vinaver, Études sur le Tristan en prose: les sources, les manuscrits, bibliographie critique und Le roman de Tristan et Yseut dans l'œuvre de Thomas Malory. Paris, Champion, 1925 (derselbe). — Albert Pauphilet, La Roue des fortunes royales ou la gloire d'Artus, empereur de Bretagne. Paris, Piazza (1925). — Julia Bastin, La vie de saint Eleuthère, évêque de Tournai, poème anonyme du XIIIe siècle = S. A. Revue des langues romanes LXII (1924), 305—358 (A. Långfors). — P. G. C. Campbell, L'Epître d'Othéa, étude sur les sources de Christine de Pisan. Paris, Champion, 1924 (M. R.). — Pierre Champion, Le roi René écrivain. Monaco, Société de conférences 1925. — Edith Wickersheimer, Le roman de Jehan de Paris; sources historiques et littéraires; étude de la langue. Paris, Champion, 1925 (derselbe). — p. 241: Réunion des romanistes à Paris, 18—19 décembre 1925.

A. H.

Neuerscheinungen.

Jean Audiau, La Pastourelle dans la poésie occitane du Moyen-Age. Textes publiés et traduits, avec une introduction, des notes et un glossaire. Paris, E. de Boccard, 1923. kl. 8°. XXXII und 182 S.

J. Audiau, dem wir bereits eine Schrift Les Troubadours et l'Angleterre, contribution à l'étude des poètes anglais de l'amour de 1250 à 1400 (Tulle 1920) und die Edition Les poésies des Quatre Troubadours d'Ussel (Paris 1922) verdanken, gibt uns hier ein geschmackvoll zusammengestelltes Bändchen zur Veranschaulichung des Entwicklungsganges der aprov. Pastourelle unter Verwertung der Arbeiten von Jeanroy, Römer, Pillet, Schultz-Gora u. a. Vollständigkeit war nicht angestrebt, doch die getroffene Auswahl kann als vortrefflich bezeichnet werden = 24 Texte, vertreten durch die Dichternamen Marcabru, Giraut de Bornelh, Gavaudan, Cadenet, Gui d'Ussel, Guiraut Riquier, Johan Esteve, Guiraut d'Espanha, Serveri de Gerona, Joyos de Tholoza, Guillem d'Autpolh dazu anonym *L'autrier, al quint jorn d'abril* und *Mentre per una ribiera.* Kritisch erklärende Anmerkungen, Variantenangaben und ein kurzes Glossar mit Eigennamenverzeichnis sind eine willkommene Beigabe. In III, 48 ff. sehe ich eher die beliebte Anspielung auf Salomon als getäuschten Ehemann (*enganat*), vgl. das Markolfbuch. — XVII, 14 *contenens* ist wohl ein Anhänger des 3. Franziskanerordens, s. Du Cange s. v. continentes, es ist mehr von der Devotion als von der Askese dieser Laienbrüder und Laienschwestern die Rede. Deshalb wird die Frau v. 47/8 als Begine im Gefolge der Franziskaner bezeichnet.

Daniel C. Haskell, Provençal Literature and Language Including the Local History of Southern France. A List of References in The New York Public Library. New York 1925. gr. 8°. 885 S.

Verzeichnis der Bestände in der Öffentlichen New Yorker Bibliothek bis 1. Januar 1924. I. Allgem. Bibliographie. II. Zeitschriften. III. Allgem. Geschichte und Kritik. IV. Altprov. Literatur. V. Neuprov. Literatur. VI. Felibrige. VII. Musik. VIII. Altprov. Sprache. IX. Neuprov. Sprache. X. Frankoprov. Mundarten. XI. Lokalgeschichte, Archaeologie. Die Benutzung dieser großzügigen und unentbehrlichen Bibliographie des prov. Gesamtgebiets wird durch ein sorgfältiges Generalregister der Autoren und Herausgeber ungemein gefördert. Ähnliche bibliogr. Unternehmungen für die anderen Gebiete der Romania wären mit Freuden zu begrüßen.

Provenzalisches Supplement-Wörterbuch von **E. Levy**, (seit Heft 36) fortgesetzt von **Carl Appel**. Leipzig, O. R. Reisland. 41. Heft 1924 (*vil—zyrt*).

Dank der Energie C. Appels und trotz der Hemmungen unserer wirtschaftlichen Notlage ist jetzt dies monumentale Werk, das nun in 8 Bänden vorliegt, glücklich vollendet worden. Appel hat somit mit Hilfe des ihm übergebenen Levy'schen Nachlasses und eigener Sammlungen sein im Jahre 1918 gestecktes Ziel erreicht. Weihnachten 1923 lautet zwar sein Schlußwort: „Daß damit der Plan des Verfassers nicht erschöpft ist, sondern ein reiches Supplement zum Supplement-Wörterbuch von ihm beabsichtigt und vorgesehen war, ist damals schon gesagt worden. Bei der Not der Gegenwart werden wir leider in ab-



sehbarer Zeit nicht daran denken können, das Werk im Sinne seines Urhebers fortzuführen." Doch bleibt zu erhoffen, dafs auf der Basis der weiteren, bei Appel liegenden Materialien die Ergänzung und Fortführung des Unternehmens durch ihn selbst in einer besseren Zukunft vor sich geht.

Olin H. Moore, The Young King, Henry Platagenet (1155—1183), in History, Literature and Tradition. The Ohio State University, Colombus [1925] = The Ohio State University Studies, vol. II, nr. 12 (Dezember 30, 1925). Contributions in languages and literatures nr. 3. VIII und 107 S.

Auf eine geschichtliche Darstellung des stürmischen Lebens des Sohnes Heinrichs II. von England, wobei die Rolle des Grafen Philipp von Flandern in helles Licht gerückt wird, folgt ein Abschnitt über die bereits legendenhaften Überlieferungen in den Récits d'un Ménestrel de Reims nebst Nachbetern (des jungen Königs Tod vor Kummer ob der Vergewaltigung seiner angeblichen Braut Margareta, Tochter des Königs Ludwig VII. von Frankreich), sodann über Bertran de Born's angebliche politische Tätigkeit und seine Einflüsse auf die Zeitereignisse, wobei endgültig mit dem Unhistorischen und Konventionellen in den Urteilen von des Trobadors Dichtungen gebrochen wird. „The Provençal biographies, the razos and even the verses of Bertran de Born are worthless as historical evidence. In fact, several passages of the sirventes, if they prove anything at all, indicate positively that the poet could not have been acquainted with the Plantagenet family. The other troubadours who mention the Young King merely echo Bertran de Born" (S. 47). Die aufgebauschte poetische Tradition setzt sich seit Bertran de Born novellistisch fort (in Italien Cento novelle antiche, Conti di antichi cavalieri, auch Dante). In Dantes Inferno XXVIII, 135 wird die Lesung *re giovane* gegenüber vielen Kommentatoren, auch Santangelo's *re Giovanni* mit guten Argumenten verteidigt und die Entwicklungsgeschichte dieser literarischen Legende vom jungen König (Giovanni seit Jacobo di Dante) besonders bei Villani, Benvenuto da Imola, schliefslich bei Uhland und Heine dargelegt. In den Anhängen beweist der Vf. die Bekanntschaft Dantes mit Bertrans sirventes nnd insbesondere mit den davon abgeleiteten Biographien gegen A. Jeanroy und namentlich S. Santangelo (1922), s. Studi danteschi VIII (1924), 137 ff. (M. Casella) und Études italiennes IV (1922), 193 ff. (E. Hoeppfner), endlich druckt er das auf seinen Stoff bezügliche Material an Vidas, Razos (nebst sirventes und planh), Erzählungen des Novellino, Stellen aus den ital. Chronisten, auch eine Ballade aus Th. Evans, Old Ballads, historical and narrative, London 1784, I, 62 ff. ab. Diese kritische Studie ist mustergültig, klar und eindringlich.

O. Schultz-Gora, Altprovenzalisches Elementarbuch. Vierte und vermehrte Auflage. Heidelberg, Carl Winter, 1924 = Sammlung roman. Elementar- u. Handbücher, hgb. von W. Meyer-Lübke. I. Reihe: Grammatiken. 3. Band. X und 216 S.

Das altbewährte Handbuch (3. Aufl. 1915) zeigt für den syntaktischen Teil die meisten Ergänzungen und in der Auswahl von Texten ein Plusstück (nr. 21 aus dem Flamencaroman). Den Bedürfnissen der Anfänger, die freilich bei uns immer spärlicher werden, ist aufs beste Rechnung getragen. Möge ein literarhistorisches Elementarbuch fürs Altprovenzalische dereinst folgen.



Le Opere di Dante. Testo critico della Società Dantesca Italiana a cura di M. Barbi. — E. G. Parodi — F. Pellegrini — E. Pistelli — P. Rajna — E. Rostagno — G. Vandelli. Con indice analitico dei nomi e delle cose di Mario Casella e tre tavole fuor di testo. Firenze, B. Bemporad & figlio, 1921. XXXI und 980 S.

In dieser bequemen, vortrefflich ausgestatteten und für einen jeden erschwinglichen Jubiläumsausgabe ist alles Gewicht auf einen kritisch durchgearbeiteten Text gelegt. „La Società Dantesca offre in questo volume il frutto di lunghi e pertinaci studi compiuti per sua iniziativa; dà come una riproduzione anticipata, senza le giustificazioni necessarie ai dotti, di quello che è nella mente dei suoi cooperatori l' edizione critica delle Opere di Dante. Rimangono, com' è facile immaginare in lavoro simile, dubbiezze d' ogni genere, che saranno indicate e ragionate nell' edizione grande; ma questo è quanto, a nostro giudizio, risulta di più probabile e sicuro dallo studio dei testi che sono giunti sino a noi." Über die Grundstellung zu den Fragen der historischen Graphie und Interpunktion, der Textbehandlung und Einheitlichkeit des Ganzen äufsert sich klar und entschieden M. Barbi. Die schwierigste Aufgabe bewältigte Barbi für den Canzoniere und in der Nationalausgabe werden dafür die kritischen Argumente am ausführlichsten folgen müssen, desgleichen die Gründe für die Eliminierung der unechten Stücke (rime dubie), die aber dankenswerterweise noch im Anhang mitgeteilt werden. Für den Traktat De vulgari eloquentia war L. Bertalot's Edition auf Grund der neuaufgefundenen Hs. (1917) von gröfstem Werte. Die Aufgabe Vandelli's für den Text der Commedia, an dem er über 15 Jahre gearbeitet hat, ist mit grofser Schärfe näher umgrenzt. Besonders lehrreich ist das Ergebnis der Untersuchung der ungeheuren Zahl von Hss. mit ihrer Fülle von Varianten. Sie hat nicht zum üblichen Stammbaume in restloser Bestimmtheit geführt, er mufste sich vielmehr mit einer Prüfung der wichtigsten Lesungen von Fall zu Fall begnügen, um zu festeren Normen, die durch die Berücksichtigung der Florentiner Kopien gegeben waren, zu gelangen. Man wird später die Richtigkeit dieses Verfahrens billigen, mögen auch die Früchte im Verhältnis zur aufgewandten Mühe nicht gerade hervorragend oder auffallend erscheinen. Eine schätzenswerte Ergänzung der Publikation liefert Casella mit seinem analytischen Verzeichnis der Namen und wichtigsten Gegenstände. Im ganzen bildet diese Danterekonstruktion das beste kritische Hilfsmittel in historisch-philologischer wie literarischer Hinsicht, auf das man stets gern zurückgreifen wird.

Friedrich Schneider, Neuere Dante-Literatur IV = Historische Zeitschrift, Bd. 131 (1925), 496—506.

Der Vf. erörtert das Deutsche Dante-Jahrbuch, Bd. VII (1923), K. Burdach's Kritik von Miguel Asín Palacios, La escatologia musulmana en la Divina Commedia (1919) und seine eigene Stellung zu Dante und dem Problem der Renaissance in der Deutschen Rundschau (1924), Brandi's Gegenkritik von Burdach's Forschungen, E. Wechssler's Schrift Wege zu Dante (1922) u. a. m. Es sei nur noch hingewiesen auf die Beschreibung der Miniaturhandschrift von Dante's Commedia mit dem Kommentar des Jacobo della Lana in der Frankfurter Stadtbibliothek durch F. Smidt-Knatz, die in textlicher wie kunstgeschichtlicher Beziehung eine hervorragende Stellung einnimmt. Man möchte den



Wunsch äufsern, dafs gerade diese Kopie, die zwischen 1328 und 1343 entstanden sein kann, durch einen genauen Abdruck der Öffentlichkeit zugänglich gemacht werden.

Karl Vossler, Die Göttliche Komödie. Zweite umgearbeitete Auflage. Heidelberg, Carl Winter, 1925. I. IX u. S. 1—392. II. VI u. S. 393—835.

Dafs diese zweite Auflage inhaltlich wie formell ganz bedeutende Erweiterungen seit der Erstauflage (1907—1910) beibringt, hängt neben anderen Umständen wie Fortschritt der Danteforschung, Erweiterung des Gesichtskreises für das Dantesche Gebäude, im wesentlichen von einer vertieften und selbst entgegengesetzten Auffassung des an seinem inneren Selbst arbeitenden Verfassers von der Eigenart des Purgatorio und besonders des Paradiso ab. In der Tat erhalten wir auf weite Strecken des nun auch äufserlich in einem besseren Gewande prangenden Werkes völlig Neuland und Ausblicke, die, immer anregend und die Problemstellung blitzartig beleuchtend, V.'s Kraft und den Willen zur Synthese auf breitester Grundlage der religiösen wie ethisch-politischen und literarischen Entwicklungsgeschichte der göttlichen Komödie erweisen. Das Schlufskapitel über den poetischen Gehalt ist aus einem Gufs, formvollendet und von seltenem Gedankenreichtum. Dante ist dem Vf. nun ganz und gar zu einem frommen Dichter des Mittelalters geworden, Vosslers Sinnesänderung bezüglich des Purgatorio und besonders des Paradiso ist augenfällig und innerlich berechtigt: so schwebt jetzt über dem Vosslerschen Meisterwerke eine gereifte Abklärung und gelassene Erhabenheit, die jeden Leser, auch z. B. den öfters anders zu Dante sich stellenden Katholiken, wohltuend berührt.

Walther Küchler, Über Herkunft und Sinn von Boccaccios Griselda-Novelle = Die Neueren Sprachen XXXIII (1925), 241—265.

Im Arch. Roman. VIII (1924), 281 ff. hatte Ed. Castle (s. unsere Besprechung Zs. XLV [1925], 118) in der Griseldanovelle Reste älteren Gutes finden und die Form Boccaccio's aus einem ursprünglichen Märchen ableiten wollen. Die dort angeführten Züge indogermanischen Sageninhalts und Brauchs entkräftet mit Recht der Vf.: es hätte dann das Original eher rechtlich-kulturgeschichtlichen Charakter tragen müssen, aber ein Märchen entstamme nicht vermeintlichen Übereinstimmungen mit alten Kulturzuständen. Vielmehr gehört der Griseldisstoff zu den Bedingungsmärchen mit dem Motiv der Probe und Begnadigung, und nur Boccaccio bietet die reinste und klarste Form, der höchstens den Eingang nach seiner Art kunstvoll erweitert haben kann. Wenn aber jetzt K. in der Geschichte vom Marienkind bei den Gebrüdern Grimm „das ideale Verbindungsglied zwischen dem Märchen von der stummen Königin und der Griseldanovelle und zwar wegen des Motivs der Prüfung" sehen möchte, so kann ich ihm hierin nicht folgen. Das literarische Vorbild einer Enide und des sie quälenden Ehemanns Erec, der sie aus der Niedrigkeit zur Königin erhoben hat, scheint mir weit mehr beachtenswert zu sein, wie dies auch E. Philipot gesehen hat (Rom. XXV, 264), vgl. J. D. Bruce, The Evolution of Arthurian Romance II, 60.

Alfredo Schiaffini, Nuova redazione d' un frammento in volgare toscano della „Disciplina clericalis" di Pietro di Alfonso. Firenze 1924 = Nozze Res-Frosali. Firenze, XX Aprile 1924. 20 S. kl. 8°.

Zu den zwei fragmentarischen ital. Fassungen von Petrus Alfonsi Disc. cler. (cod. Panciatichiano 67 und Magliabech. XXXVIII, 127, beide aus der 1. Hälfte 14. Jhdts., ed. P. Papa, Firenze 1895 = Nozze Oddi-Bartoli) gesellt sich nun das Stück Riccardiano 1317 (geschr. 1451), gleichfalls florentinischen Ursprungs = lat. Text (kl. Ausg. Hilka-Söderhjelm [1911]), S. 3, Z. 13 — S. 6, Z. 23 (halber und ganzer Freund); S. 9, Z. 1 — S. 10, Z. 2 (die drei Versmacher).

Agostino Severino, Le bellezze d'Italia. Die Schönheit Italiens. Mit Vorwort, historischen und künstlerischen Anmerkungen. I. Teil: Rom, Neapel, Sizilien. Heidelberg, Julius Groos, 1925 = Neuere italienische Schriftsteller, XV. VII u. 179 S.

Nützliche Einführung in die Physiognomie der Natur und Lebensform Italiens an der Hand ausgewählter Stücke aus neueren Schriftstellern, über die zum Schluſs einige bibliographische Notizen gegeben und die durch ausreichende Anmerkungen nebst Ansichten, die das Kunsthaus Fratelli Alinari in Florenz lieferte, beleuchtet werden. Der Band eignet sich vorzüglich zur Ergänzung der üblichen Reiseführer und für einen fortgeschrittenen Unterricht in der italienischen Sprache.

Riccardo Zagaria, Intorno ad Alessandro d'Ancona. 2ª edizione con aggiunte. Andria, Tipogr. Francesco Rossignoli, 1924. 49 S.

Würdigung des Lebenswerks des groſsen italien. Romanisten und volkskundlichen Forschers († 8. September 1914), der hier als Mensch, Patriot und Schriftsteller geschildert wird. Den Beschluſs bilden Briefe an seinen Freund Mariano d'Ayala und dessen Sohn Michelangelo (Angiolino, † 1909).

Derselbe, Lettere inedite di Silvio Pellico e di Niccolò Tommaseo = Estr. dall' Athenaeum, Nuova Serie II, fasc. III, Luglio 1924. 5 S.

A. H.

Nachträge und Berichtigungen.

„Hacken und Böcke".

Bei meinem Versuch, eine Reihe romanischer Hackennamen mit den Bezeichnungen gehörnter Tiere (Reh, Ziege, Widder etc.) zu verbinden und die Benennung aus dem Charakter des zweizinkigen Hackinstruments zu erklären [Ztschr. XLV, 662 ff.], ist mir der schlagendste Beweis für die Richtigkeit dieser Vermutung erst nachträglich durch Zufall in die Hände geraten. Feldhacken aus Hirschhörnern, von denen man zwei gleich lange Äste hat stehen lassen und das verbindende Stück zur Aufnahme eines Holzschaftes durchbohrt hat, sind aus der späteren Neolithik des öfteren nachgewiesen (Robert Forrer, Reallexikon der prähistorischen Altertümer 321). Diese Hacken waren nicht nur für landwirtschaftliche Arbeiten bestimmt, sondern fanden auch im alten Bergbau Iberiens Verwendung; vgl. dazu auch Schrader, Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde, 2. Aufl., 426 und L. Rütimeyer, Ur-Ethnographie der Schweiz (Basel, 1924), 266. Zwei charakteristische



Hirschhornhacken, die aus den Pfahlbaufunden von Robenhausen stammen, reproduziert Schrader a. a. O.

Als weiteres Beispiel für die Gleichung 'Hacke' = 'Ziege' sei den von mir gegebenen Belegen hinzugefügt bask. *ahuntz* 'Ziege' und 'zweizinkige Jäthacke' ('serfouette'), *Lhande*, Dictionnaire basque-français, Paris 1926, p. 17.

Gerhard Rohlfs.

Zu Ztschr. XLIV, 586.

Spitzer schreibt: „Sollte das *xetra* Art Gefäfs, das nach Moll in dem Fluch *re-capdere-xetra* steckt, nicht irgendwie mit *co(n)tra* zu tun haben?" Die alten sich an laute und offenliegende Bedeutungsübereinstimmungen haltenden Etymologen hatten span. *acetra*, *cetre*, *celtre*, portg. *acetere*, mit denen katal. *xetra* begrifflich und weitgehend lautlich zusammengehört, auf arab. *setl* zurückgeführt, das seinerseits in letzter Instanz auf lat. *situla* beruht, s. Dozy-Engelmann, dem Diez 289 folgte, das Verhältnis der zwei Wörter nur insofern verdunkelnd als er das *e* als imale fassend *sa* < *tl* schreibt, dann aber richtig Dozy-Engelmann 34, Eguilaz y Yanguas 27, REW. 1852. — Es wäre immerhin interessant zu wissen, wie die neue Richtung der Etymologie ihre Auflassung wissenschaftlich begründet und was für Einwände sie gegen die alte zu machen hat.

W. Meyer-Lübke.

Dafs ‚die neue Richtung' nicht *xetra* in der Bdtg. ‚Art Gefäfs' mit *co(n)tra* zusammenbringt (und daher auch die arab. Etymologie nicht bestreitet), sollte wohl klar sein. Wie Meyer-Lübke nicht merken konnte, dafs ich nur das *xetra* in dem Fluch *re-cap-de-rexetra* meinte, das eben ein sekundär hineingedeutetes *xetra* ‚Gefäls' enthält (vgl. *bois* oder *sabre* in dem frz. Fluch *sabre de bois*)!

Leo Spitzer.

Zu Ztschr. XLV, 105.

E. Brugger (Davos) teilt freundlichst mit, dafs das Fragment des „conte d'aventure" von Yolens und Andelise dem Anfang des Durmart (ed. Stengel) entspricht. Der Text scheint schlechter zu sein als der von Stengel veröffentlichte, sind doch eine grofse Zahl von kaum entbehrlichen Versen (53—99) durch blofs zwei (53—4) ersetzt. Daher dürfte auch der Frauenname Yolens weniger ursprünglich sein als Jozefens, so seltsam auch letzteres klingt.

A. H.

Zu Ztschr. XLVI, 74 ff. (abruzz. *skupinə* ‚Dudelsack', urspr. ‚Schlauch').

Ich ging *Arch. rom.* 8, 304 nicht, wie Rohlfs angibt, „merkwürdigerweise" darüber wortlos hinweg, warum mir die Beziehung des abruzz. Wortes zu *ascopēra* unmöglich erschien. Merkwürdig wäre es gewesen, wenn ich *-ēra* > *inə* angenommen hätte. Es ist nicht „noch seltsamer", dafs ich das

„Gegenüber von *cup-* [ital. *cupo* ‚hohl‘] zu *scup-*“ nicht erkläre, da ich ja *skupassd* ‚aushöhlen‘ zitiere, zu dem mir *skupenellę* ‚ausgehöhlte Rohrpfeife‘ gut zu passen schien.

Die Erklärung aus dem frühmittelalterlich-lateinischen *ascopa*, die Rohlfs versucht, ist beifallswürdig, nur erklärt sie 1. nicht das Suffix, 2. sagt sie uns nichts über das Etymon: *ascopa* ‚Schlauch‘ ist kein ‚Etymon‘, sondern ein selbst zu erklärendes Wort (etwa wie *faluppa*). Der Thesaurus linguae latinae, über den Rohlfs hinweggeht, leugnet sogar die Zugehörigkeit zu *ascopēra* („vix vulgaris forma pro ascopera (ἀσκοπήρα), quod nusquam legitur nisi Vulg. Judith 10, 5, ubi tamen optimi et antiquissimi codices ... ascopam praebent“). Das griech. ἀσκός klingt an, liegt auch geographisch nahe, aber ein Etymon, das eigentlich nur *sk-* erklärt, kann nicht als gesichert gelten. Rohlfs stellt einen „augenblicklichen Stand“ eines Problems fest, das mir noch im Flusse begriffen scheint.

Rohlfs kann sich meiner Forderung, isoliert in der Romania auftretenden Etyma mit Mifstrauen zu begegnen, „nur unter der Bedingung anschliefsen ..., dafs auch wirklich in jedem Falle den Gründen nachgegangen wird, warum ein solches isoliertes Etymon als unwahrscheinlich beiseite zu schieben ist“. Das ist nicht logisch gedacht: die Beweislast im Falle der Annahme eines in der Romania isolierten Etymons ruht auf den Schultern derer, die ein solches annehmen. Denn die Isoliertheit ist an und für sich ein Gegenargument gegen ein Etymon! Ein Beispiel für viele: da hatten wir ein altfrz. *pouir* ‚Platz haben‘, seit Thomas auf lt. *potiri* zurückgeführt — nun weist uns A. Barth in der Gauchat-Festschrift überzeugend nach, dafs einfach eine Nebenform von *pouvoir* vorliegt. Und A. Barth zitiert bei dieser Gelegenheit eine Autorität, die man anerkennen wird: Diez, *Gramm.* II³, 249 N.: „Nicht ohne Not sollte man ein Verbum zu Hilfe rufen, welches nur die franz. Sprache und auch diese nur in einer einzigen Form besitzen würde“.

LEO SPITZER.

Zu Ztschr. XLVI, 211 ff.

nole ‚Glöckchen‘ (S. 273), bei Du Cange *nola* geht auf das bei Avian (4. Jh.) belegte lat. *nŏla* zurück, so dafs die von Tilander vorgeschlagene germ. Etymologie (**hnol*) wohl fraglich ist. Vgl. Walde, *LEW* s. v. *nola* und Schuchardt, *Rom. Etym.* II, 8 ff. Das *nole* des altfrz. Textes ist ein Latinismus wie *campane* S. 247.

supple (S. 284) ist einfach der lat. Imperativ von *supplere*: ‚ergänze‘, in der Bdtg. ‚à savoir‘, ‚nämlich‘ (*car nous ne cuidiens mie des adoncque nous peussiens soufire, supple ne en aage ne en science*).

LEO SPITZER.



Zu Ztschr. XLVI, 360.

L. Jordan bemängelt, dafs ich die ausnahmsweise Erhaltung des aus *r* hervorgegangenen stimmhaften[1] *s* in *besicles* (< *bericles* < *beryllus* 'Beryll') — ein Lautwandel, der sonst durch gelehrte Reaktion wieder beseitigt wurde — auf eine falsche Etymologie der Gelehrten zurückführe. Er sagt: wenn die Etymologisiererei *bis—circulus* eine wirklich gefühlte Volksetymologie etwa der Ärzte und Brillenmacher gewesen wäre und auf *bezikl* Einfluls gewonnen hätte, so wäre *besikl* (mit stimmlosem *s*) das Resultat gewesen.

Jordan hat dabei meinen Gedankengang unvollständig und unrichtig wiedergegeben.[2] Er zitiert zwar aus meinem Aufsatz „Über das sprachliche Verhältnis von Ober- und Unterschicht" den Satz: „Man sah darin *bis* oder *circulus* oder beides", deutet aber nicht, wie das in wissenschaftlichen Polemiken üblich ist, durch „. . ." an, dafs der Satz noch weitergeht. Bei mir heifst es nämlich: „man sah darin lateinisch *bis* oder *circulus* oder beides (*bis circulus* wurde von Voiture in *bini circuli* 'verbessert', siehe *Littré*, *besicles*, *Hist.*, wo noch die Etymologien *bis cyclus* und *bis oculus* erwähnt sind)."

Daraus aber geht folgendes hervor: 1. diese Etymologien sind nicht etwa von mir nur vermutet, sondern damals tatsächlich aufgestellt worden; 2. man hat nicht nur die eine von Jordan erwähnte Etymologie aufgestellt, sondern mehrere, d. h. man war der Sache nicht vollkommen sicher; 3. ich habe nicht gesagt, *bis—circulus* sei eine wirklich gefühlte Volksetymologie gewesen, sondern im Gegenteil, diese Etymologie sei von den Gelehrten (den damaligen Philologen) aufgestellt worden; 4. bei der (von Jordan nicht mitgeteilten) Etymologie *bis oculus* gilt Jordans Argument nicht, denn hier mufste ja das *s* von *bis* durch die Bindung stimmhaft werden, genau wie bei *bisannuel* und *bisaïeul* (älter *besaiol*, vgl. *Dict. gén.* und H. Estienne in Darm.-Hatzfeld, XVIe siècle, p. 128).

Es ergibt sich also: Die damals aufgestellten falschen Etymologien wurden nicht mit solcher Sicherheit und Einhelligkeit aufgestellt, dafs sie eine Aussprache *besikl* (mit stimmlosem *s*) hätten herbeiführen können (und bei *bis oculus* 'Doppelauge', wäre das ja auch gar nicht möglich gewesen). Aber diese falschen Etymologien hatten die Wirkung, dafs die Gelehrten des 16. und 17. Jh. den Zusammenhang zwischen *besicles* und *beryllus* nicht erkannten und infolgedessen auch die ursprüngliche Form *bericles* in diesem Ausnahmefall nicht wiederherstellten.

Somit habe ich *besicles* mit vollem Recht angeführt. Das sagt auch Schürr im gleichen Heft der *Zs.*, S. 300: „. . . chaire, chaise, . . . wozu Lerch

[1] Dafs das *s* in *besicles* nicht stimmhaft wäre, habe ich nirgends behauptet. Inwiefern das Zeichen *z* der *Association phonétique* mifsverständlich ist, glaubte ich den Fachgenossen nicht besonders erläutern zu müssen: wer nur ein wenig Altfranzösisch getrieben hat, weifs, dass *z* früher nicht stimmhaftes *s*, sondern *ts* bezeichnete (wie noch heute im Deutschen). — Mit welchem Recht behauptet Jordan, ich hätte den Laut mifsverstanden?

[2] Es ist dies nicht der einzige derartige Fall in Jordans Besprechung. S. 366 steht in Anführungszeichen (als Zitat aus Klemperer, *Jahrbuch* S. 268): Vosslers gütiges Schicksalspielen Ihrer wissenschaftlichen Laufbahn gegenüber". In Wahrheit hatte Klemperer geschrieben: „In Neapel, das ich durch Ihr gütiges Schicksalspielen meiner wissenschaftlichen Laufbahn gegenüber kennenlernen durfte . . ." (Klemperer war dort Lektor. — Sperrungen von mir).



noch besicles fügt".[1] Jedoch war *besicles* bereits in der von mir zitierten Dissertation und lange vorher bei Meyer-Lübke, *Rom. Gr.* I, § 456, *Fr. Gr.* I, § 203, Nyrop I[2], 360 usw. aufgeführt.

Wenn aber *ich* dieses Beispiel anführe, so schreibt L. Jordan: „Im Gegenteil ist das *z* in *bezikl* ein sicheres Zeichen für den Sprachforscher, dafs hier keine Grenze (im Original gesperrt) gefühlt wurde. So etwas weifs man etwa im vierten oder fünften Semester."

Ich mufs gestehen, dafs ich aufserstande bin, den Sinn dieser Sätze zu verstehen, und den von mir befragten Fachgenossen erging es nicht anders. Ich möchte daher den Herrn Referenten bitten, in seiner Replik auf diese Erwiderung ihren Sinn zu erläutern. — Dafs stimmlose Konsonanten in der Bindung stimmhaft werden, wufste ich sogar schon vor meinem ersten Semester.

EUGEN LERCH.

S. 317 lies S. 114 statt 1148 und Appel 2698 statt Appel 2701.
S. 324, Z. 9 l. ‚streicht' statt ‚schreibt', eb. Z. 21 l. *le* statt *de*.

Mitteilung.

J'ai le plaisir de faire part à mes confrères que le premier volume du CORPUS CANTILENARUM MEDII AEVI dont j'ai formellement annoncé la publication dans mes *Melodien der Troubadours*, Strasbourg (Trübner) 1908, et dans ma *Musique des Troubadours*, Paris, (Laurens) 1909, est enfin sous presse et paraîtra le 1er mars 1927.

Ce CORPUS CANTILENARUM comprendra la totalité des chansons notées des Troubadours et des Trouvères, du onzième à la fin du treizième siècle. Chaque volume formera trois parties:

1e: la Reproduction Phototypique du manuscrit original,
2e: la Transcription des chansons, paroles et musique,
3e: Notes et commentaires.

Le premier volume, sous presse, est le Ms. 846 de la Bibliothèque Nationale, (Rayn. Pb[5], Schwan O). Ce superbe chansonnier a été mis en tête de la série parce qu'il est le plus important de tous au point de vue de la musique et que, pour la critique des textes, il occupe une place éminente.

Les chansonniers se suivront, à raison de deux par an, dans l'ordre que voici:

Volume 2: RECUEIL COMPLET DES CHANSONS DES TROUBADOURS, d'après les chansonniers provençaux R et G.

Volume 3: Le Chansonnier du Roy, Paris, *Bibl. Nat. fr.* 844, (Rayn. Pb[2 et 3], Schw. M).

---

[1] Was ich in jenem Aufsatz ausführe, ist aus Jordans Besprechung in keiner Weise ersichtlich; wem mein Aufsatz nicht zur Hand ist, der möge es aus Schürrs Abhandlung entnehmen.



Volumes 4 à 10: Rome, *Vat. Christ.* 1490; Paris, *Bibl. Nat. fr.* 12615, 845, 847, 1391, 24406 et *Nouv. Acq.* 1050.

Volume 11 réunira les chansons éparpillées dans les chansonniers divers.

Une Deuxième Série comprendra les Chansons Polyphoniques, Motets et Rondeaux.

La Troisième Série rassemblera les Compositions Dramatiques, depuis les Tropes et Liturgies dramatisées, les Miracles et Mystères des manuscrits d'Orléans et de St. Martial de Limoges, jusqu'aux Jeux profanes de la fin du treizième siècle.

Un Repertoire des termes musicaux du Moyen Age, avec reproductions de miniatures se rapportant à la musique, et une Bibliographie termineront le Corpus.

Pour mener à bonne fin cette entreprise je compte sur l'appui de mes confrères et je prierai ceux qui travaillent dans la même direction, de bien vouloir me communiquer leurs intentions en vue d'une distribution du travail.

Je me ferai un plaisir d'envoyer le prospectus illustré et le bulletin de souscription à tous ceux qui m'en feront la demande.

Paris Ve, 35 Rue de l'Arbalète.

Jean-B. Beck.

MAX NIEMEYER VERLAG / HALLE (SAALE)

Studien über Amerika und Spanien

herausgegeben von

Karl Sapper **Arthur Franz** **Adalbert Hämel**

gr. 8

Philologisch-literarische Reihe

Nr. 1

Adalbert Hämel

Studien zu Lope de Vegas Jugenddramen

nebst

chronologischem Verzeichnis der comedias von Lope de Vega

1925. VI, 74 S. ℳ 4,—

Nr. 2

Theodor Heinermann

Untersuchungen zur Entstehung der Sage von Bernardo del Carpio

1927. 76 S. ℳ 4,40

Extra Serie

Nr. 2

Georg Friederici

Hilfswörterbuch für den Amerikanisten

Lehnwörter aus den

Indianersprachen und Erklärungen altertümlicher Ausdrücke

Deutsch — Spanisch — Englisch

1926. XIX, 115 S. ℳ 8,—



Druck von Karras, Kröber & Nietschmann, Halle (Saale)


U.C. BERKELEY LIBRARIES
C006803404

